

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DEUXIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1895

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1895

BARRAS

ET LES

GRANDES JOURNÉES DE LA RÉVOLUTION[1]

I

L'HOMME

Le premier volume des Mémoires de Barras comprend la période de sa vie antérieure à la Révolution et la Révolution elle-même, de 1789 à la Constitution de l'an III (1795), c'est-à-dire jusqu'au début du gouvernement directorial.

Dès les premières pages, le contentement de soi-même, la vanité, qui fut un des traits dominants du caractère de Barras, se donne carrière dans ses Mémoires avec une naïveté comique et réjouissante. S'il veut bien nous confesser son goût pour les plaisirs « qui souvent l'ont détourné de ses devoirs », il s'empresse de racheter cet aveu en nous révélant qu'il est fier, qu'il est courageux, que ses premiers mouvements ont toujours été généreux.

Un autre éprouverait peut-être quelque embarras à nous parler de ses origines. Songez qu'il était bon gentilhomme,

1. Ces pages forment la première partie d'une préface mise par M. George Duruy au Tome Ier des *Mémoires de Barras*, qui doit paraître prochainement, en même temps que le Tome II, à la librairie Hachette.

d'une noblesse authentique. Mais à ce gentilhomme, qui gardait précieusement dans ses papiers un arbre généalogique orné de la fière devise : *Vivat Barrasia proles, antiquitate nobilis, virtute nobilior*, il advint de faire couper le cou à son roi, et même, dans l'ardeur de son zèle jacobin, de demander qu'une fête célébrât l'anniversaire du jour libérateur où la tête de Capet avait roulé sur l'échafaud. Comment donc concilier son orgueil nobiliaire et ces actes que le plus forcené sans-culotte n'eût pas désavoués, cette attitude étudiée de révolutionnaire impénitent, qu'il prit et s'appliqua à garder jusqu'au dernier jour de sa vie, même après ses louches relations avec le frère de celui dont il avait voté la mort? Barras se tire d'affaire avec une aisance vraiment admirable. Gentilhomme et très fier de ses parchemins, il ne néglige pas de nous apprendre que les Blacas, les Pontevès, les Castellane « prétendaient » à la parenté avec sa propre maison, cette maison qui a eu de tout temps « pour apanage la bravoure, la popularité », et qui remonte si haut, que son ancienneté « égale celle des rochers de la Provence ». Il daigne même ajouter qu'un de ses ancêtres « fut choisi pour assister au combat singulier entre l'empereur Louis de Bavière et Francois Ier ». Combat bien singulier, en effet, qui étonne l'historien habitué à penser, sur la foi des bourgeoises chronologies, que l'empereur Louis de Bavière et le roi François Ier ayant vécu à deux siècles d'intervalle ont dû éprouver quelque difficulté à se rencontrer. Mais ne croyez pas que le descendant de ce preux soit dupe d'une vaine gloriole. S'il relate ces détails frivoles, c'est qu'un auteur de Mémoires n'a, comme chacun sait, le droit de rien cacher à la postérité. Issu des Croisés, mais avant tout fils de la Révolution, Barras sait le cas qu'il doit faire de « son bagage féodal ». Ces hochets qu'il énumère avec complaisance, au fond il les dédaigne, n'en doutez pas. Tout jeune encore, il avait déjà l'âme républicaine et repoussait, avec la même horreur que l'humiliation de « porter une livrée », l'offre d'entrer comme page chez M. le duc d'Orléans. Page, lui ! Mânes de Brutus!...

Et c'est ainsi qu'on raconte les choses, quand on est fier de posséder des ancêtres contemporains de saint Louis, et fier aussi d'avoir joué un rôle dans la Révolution, — même quand

les exigences de ce rôle vous ont imposé l'étrange obligation d'aider le fils de saint Louis à monter au ciel. Aristocrate d'origine, d'éducation, de goûts, démagogue de carrière; terroriste sans méchanceté, mais non pas sans malfaisance; sanguinaire à certaines heures de sa vie, quoique pourvu de bonhomie, de générosité même, — parce qu'il vivait en un temps terrible où chacun tremblait pour sa tête, et où le plus sûr moyen d'échapper à l'échafaud était d'y envoyer par précaution quiconque vous portait de l'ombrage; talon rouge et bonnet rouge : tel fut le plus épicurien, le plus raffiné, le plus « ancien régime » des montagnards et le plus fougueusement révolutionnaire des gentilshommes conventionnels, le vicomte jacobin Paul de Barras.

II

BARRAS AVANT LA RÉVOLUTION

Les premiers chapitres sont consacrés au récit des deux voyages et des campagnes que Barras fit aux Indes, en qualité de sous-lieutenant au régiment de Pondichéry, de 1776 à 1783. Ces chapitres, qui contiennent d'assez amusantes anecdotes, telles que le récit d'un naufrage aux Maldives, sont le résumé d'une relation beaucoup plus développée, que le jeune officier avait composée sous la forme d'un journal de voyage et dont le manuscrit autographe, a été retrouvé parmi les papiers de M. de Saint-Albin[1]. Les détails abondants et précis fournis par ce journal sur l'énergique défense de M. de Bellecombe dans Pondichéry, du 5 juillet au 18 octobre 1778, constituent une contribution non sans importance

1. Dans une *Introduction générale aux Mémoires de Barras*, M. George Duruy raconte comment M. de Saint-Albin fut investi en 1829, par le testament de l'ex-directeur, du soin de mettre la dernière main aux Mémoires dont Barras lui léguait les matériaux sous la forme de notes, de dictées, et d'un certain nombre de fragments complètement rédigés, tels que ceux qu'on trouvera plus loin sur la prise de la Bastille et sur le 9 Thermidor.

à l'histoire de nos luttes contre les Anglais dans l'Inde. L'incurie du gouvernement, l'héroïsme des officiers et des soldats apparaissent dans ce récit, en traits qui excitent à la fois notre colère et notre admiration.

Les chapitres suivants nous exposent les préludes de la Révolution. De retour en France, Barras a quitté l'armée, s'est établi à Paris, vit dans l'intimité des plus célèbres personnages de l'époque, et commence à prendre une attitude déclarée de frondeur de la cour et du gouvernement. Il tient tête aux ministres avec une noble fierté, dénonce le luxe, la gourmandise, la corruption qui régnaient, paraît-il, dans les couvents. Certaines confidences, que son insupportable fatuité d'homme à bonnes fortunes laisse volontiers échapper, nous donnent cependant à penser que Barras n'était pas plus alors qu'il ne le fut à aucune autre époque de sa vie, un bien austère moraliste. Ce puritain, que scandalise le relâchement des mœurs monacales, est étroitement lié avec des aventuriers tels que ces Lamotte, de l'affaire du Collier, lesquels n'étaient apparemment, ni l'homme, ni la femme, des modèles de vertu. Ne nous en plaignons pas, car cette relation quelque peu interlope a fourni à Barras l'occasion de nous donner sur cette fameuse affaire d'intéressants détails, qui mettent en complète évidence l'innocence absolue de la reine et la profondeur vraiment insondable de la sottise du galant cardinal de Rohan. Et croyez bien que si la pauvre Marie-Antoinette avait été coupable, en cette singulière aventure, de la plus légère inconséquence, Barras ne se fût pas fait faute de nous en instruire.

Car, chose étrange, cet homme qui fut tant aimé des femmes n'eut jamais pour elles ce sentiment d'indulgente gratitude qui semblerait devoir accompagner, chez les enfants gâtés de l'amour, les douces obligations contractées envers l'autre sexe. Il aima beaucoup de femmes, mais il n'aima jamais la Femme. L'instinct de médisance était égal en lui à l'instinct de fatuité. De nobles et illustres femmes, telles que madame Roland et madame de Staël, furent, ainsi qu'on le verra, exposées comme Joséphine aux traits les plus acérés de sa méchanceté. Et c'est vraiment miracle que Marie-Antoinette ait échappé à ce besoin qu'éprouvait Barras de salir la réputation de toute femme dont le nom venait à passer sous sa plume.

III

BARRAS ET LA PRISE DE LA BASTILLE

Avec le chapitre VII des Mémoires, nous entrons dans la Révolution. Le grand fait qui ouvre cette période de notre histoire, la prise de la Bastille, n'est l'objet que d'une brève et banale mention. Des divers incidents qui marquèrent cette journée fameuse, Barras n'a retenu et ne nous transmet qu'un seul détail. Il a vu sortir des cachots « les victimes de l'arbitraire sauvées enfin de la question, des tortures et des oubliettes », et parmi ces « victimes », l'intéressant marquis de Sade. Une pareille pauvreté d'information est d'autant mieux faite pour nous surprendre, que non seulement Barras a été réellement spectateur de l'événement, comme il l'affirme, mais qu'il en avait composé, en 1789 même, une relation dont on a eu la bonne fortune de retrouver dans les papiers de M. de Saint-Albin le manuscrit autographe.

Or, autant le passage des Mémoires relatif à la prise de la Bastille est terne, vague et insignifiant, autant la relation de 1789 est intéressante, grâce à l'abondance et à l'air de vérité des renseignements qu'elle contient. L'impression que laisse après elle la lecture de ces pages, évidemment écrites sous le coup même des dramatiques événements qu'elles relatent, — cette impression est, il faut bien le dire, que la journée rendue à jamais célèbre par la prise de la Bastille, ne fut en somme qu'une horrible et sanguinaire saturnale. Rien d'héroïque dans ce premier récit. Les défenseurs de la forteresse royale sont une cinquantaine d'invalides, assaillis par 10 000 combattants que soutiennent 100 000 hommes en armes. Point de « victimes de l'arbitraire » arrachées « à la question, aux oubliettes ». Mais, en revanche, de véritables actes de cannibalisme accomplis par les vainqueurs : malheureux sans défense hissés à la lanterne, hachés à coups de sabre ; têtes et mains coupées, cœurs sanglants promenés dans les rues, cadavres traînés par les pieds, la nuit, aux flambeaux.

Voilà ce que Barras a vu et ce qu'il consigne sur les pages où, à cette époque de sa vie, il note au jour le jour les événements dont il a été le témoin. Et sa relation se termine par ces mots qui prouvent bien qu'elle n'a pas été rédigée après coup : « Aujourd'huy, jeudi, tout est tranquille, le peuple demande pourtant encore des exemples, *on cherche les têtes proscrites* et tous les méchants doivent trembler. »

Trente ans s'écoulent. Barras, déjà ennemi de la cour en 1789, s'est déclaré ouvertement en faveur de la Révolution, y a joué un rôle important, a siégé sur les bancs de la Montagne, et, la Révolution terminée, s'est drapé dans une fière attitude de révolutionnaire immuable et convaincu. Il rassemble ses souvenirs en vue de Mémoires qu'il a l'intention de publier, jette sur le papier quelques notes : et, comme il n'aime pas à tenir la plume, une maladie nerveuse le gênant dans l'usage de son bras, et ayant rendu, dans les dernières années de sa vie, son écriture, de mauvaise qu'elle avait toujours été, à peu près indéchiffrable pour lui-même, il dicte à ses amis, MM. Paul Grand et Rousselin de Saint-Albin, des fragments de ses futurs Mémoires.

A cette époque, la version révolutionnaire de la prise de la Bastille est officiellement établie. La légende s'est emparée de ce fait, l'a revêtu des ornements les plus propres à exciter notre admiration et notre pitié. Il est admis désormais que la Bastille est tombée sous une poussée d'héroïsme du peuple de Paris, que sa chute a révélé d'horribles mystères d'iniquité. Et, chose curieuse, cette légende qui a si profondément dénaturé les circonstances matérielles, l'aspect extérieur, si l'on peut dire, de l'événement, a été contemporaine de l'événement lui-même : fruit spontané de l'imagination, de la sensibilité et de la crédulité populaires, non pas des commentaires ultérieurs d'historiens amis de la Révolution. Jamais falsification d'un fait historique n'a été plus éclatante que celle-là : mais jamais aussi falsification historique n'a été plus ingénue, plus sincère, n'a eu plus de complices. Songez qu'au lendemain même de cette horrible journée, où tant de braves gens avaient été massacrés par une populace ivre de sang, le caractère d'atrocité du fait disparaissait déjà, noyé, emporté dans le torrent de l'allégresse générale. « Là *où il n'y a pas eu crime*,

pas de pardon », disait, au témoignage même de Barras, le vicomte de Noailles. Un des plus grands seigneurs du royaume absolvait ainsi la tuerie de la veille!

C'est que la Bastille n'était pas une prison comme les autres. Depuis des siècles que ses hautes et massives murailles se dressaient au-dessus de Paris, la Bastille avait peu à peu cessé d'être une chose. Elle vivait, d'une vie mystérieuse et menaçante. Tel jadis, aux portes de Thèbes, l'affreux monstre accroupi, gorgé de sang humain, le sphinx. Elle était devenue, aux yeux des Parisiens, une sorte de personne morale, l'exécutrice docile, impitoyable et muette de séculaires iniquités. Elle était la représentation matérielle, l'image toujours présente — et obsédante comme un cauchemar — d'un régime de jour en jour plus justement exécré. Et toute la haine grandissante que semblait provoquer à plaisir ce régime dans la sorte de démence où il s'étourdissait avant de périr, — toute cette fureur lentement amassée dans le cœur du peuple, s'attaquait au symbole avant de s'attaquer au régime lui-même, grondait sourdement autour de lui, comme l'Océan gronde autour des écueils. Et c'est pourquoi, lorsque la Bastille eut disparu, submergée par la soudaine et terrible lame de fond qui poussa sur elle, le 14 juillet 1789, la population parisienne avec la force irrésistible d'un raz de marée, — c'est pourquoi tout fut oublié, violences, massacres, barbarie des vainqueurs. La Bastille est prise! Ce cri de triomphe, poussé par Paris, remplit la France, traversa l'Europe, retentit jusqu'aux bords de la Néva. Et des larmes de joie coulaient des yeux de ceux qui l'avaient entendu; des gens qui ne se connaissaient pas s'arrêtaient dans les rues de Saint-Pétersbourg pour se communiquer la bonne nouvelle. On se félicitait, on s'embrassait. Car chacun sentait confusément que ces paroles : « la Bastille est prise » portaient en elles quelque chose de fatidique; que cette phrase recélait un sens profond qui dépassait la portée des mots; que, dans ces simples mots, enfin, c'était le glas de l'ancien régime qui sonnait.

Ainsi la légende est ici plus vraie que l'histoire : car elle a merveilleusement saisi et mis en relief le caractère symbolique de l'événement, — caractère essentiel, que méconnaissent lourdement ceux qui, dans leur aveugle haine

contre la Révolution, s'efforcent de réduire la prise de la Bastille aux proportions d'un simple massacre. Elle fut cela, c'est vrai. Mais une vérité partielle n'est pas la vérité. Or la prise de la Bastille ne fut pas seulement un massacre. Une grande et noble chose est née ce jour-là. Qu'importe qu'elle soit née dans le sang! N'est-ce pas la loi d'ici-bas, que la vie sorte incessamment de la mort? Oublions les douleurs de cet enfantement, pour ne songer qu'au beau fruit qu'il a donné au monde.

Quoi qu'il en soit, Barras, bien des années après l'événement, ayant à en parler dans ses Mémoires, ou bien ne se souvient plus de la relation qu'il a composée autrefois, — ou, s'il s'en souvient et la retrouve dans ses papiers, la lit, j'imagine, avec une sorte de stupeur. Eh quoi, la prise de la Bastille n'aurait été que cela! Le peuple s'y serait montré, non point magnanime, mais lâche et féroce! Et c'est lui, lui Barras, qui livrerait aux ennemis de la Révolution de quoi flétrir à jamais le souvenir de cette glorieuse journée, mère du 20 Juin, du 10 Août, de toutes les grandes dates révolutionnaires! Est-il possible qu'il ait composé ce récit blasphématoire! Et, résolument, il l'écarte, comme étant en contradiction avec la légende qui a pris droit de cité dans l'histoire, et contre laquelle il peut d'autant moins, lui révolutionnaire fervent, s'inscrire en faux, qu'il croit lui-même, maintenant à cette légende, et qu'elle a fini par prévaloir sur le propre témoignage de ses yeux. Il rédige une première note : « La Bastille, ce lieu de supplices, fut attaquée et prise. J'étais du nombre des assaillants, Lapoype et Fréron aussi. Son commandant, ayant fait tirer le canon à mitraille, fut tué, la Bastille démolie, et des ennemis déclarés du peuple, qui l'avaient opprimé, furent aussi mis à mort. »

Assurément, voilà qui est moins compromettant que cette malencontreuse relation de 1789. Mais, tout atténué que soit ce bref et pâle récit, il y est encore question de gens « mis à mort » par le peuple. Il ne faut pas que de pareils souvenirs ternissent l'éclat de ce beau jour ! Barras *biffe le passage* où il vient de faire allusion — et quelle allusion discrète! — aux terribles scènes d'égorgement qu'il nous avait contées dans sa première relation, et le texte de la note destinée aux Mémoires,

raturé, soigneusement expurgé de tout ce qui pourrait rappeler de fâcheux incidents, devient : « La Bastille, ce lieu de supplices, fut attaquée et prise.... Son commandant fit tirer le canon à mitraille. Cette nouvelle effraya la Cour. » Dans une autre note, également autographe, Barras expose ainsi l'événement : « La Bastille, ce monument épouvantable des coups d'autorité arbitraire, fut courageusement attaquée par le peuple le 14 juillet. Mal défendue, elle fut prise et démolie. Ce fait extraordinaire frappa de terreur le gouvernement. »

Et c'est ainsi que, d'atténuation en atténuation, les Mémoires ont fini par ne plus nous donner sur la prise de la Bastille que les quelques lignes du chapitre VII, passage incolore et fade, mais conforme dans sa banalité, comme l'avait expressément voulu Barras, à la légende héroïque et sentimentale de l'événement, vide au contraire de tous les détails pittoresques, précis et horribles qu'il avait consignés dans sa relation primitive, avant qu'une version nouvelle et toute différente fût sortie de l'imagination populaire et qu'il eût été convenu tacitement, entre tous les amis de la Révolution, que le souvenir des abominables excès qui avaient souillé la première victoire du peuple devait être à jamais aboli.

Les réflexions qu'on vient de lire expliquent sans doute pourquoi les autres grandes journées révolutionnaires n'ont été, de la part de Barras, comme la prise de la Bastille elle-même, que l'objet d'une mention rapide, où l'on cherche en vain les renseignements abondants et précis que l'auteur des Mémoires semble pourtant s'être engagé à donner, en prenant soin de nous avertir qu'il raconte ce qu'il a vu. Mais qu'est-ce qu'un témoin qui ne veut pas tout voir, ou se souvenir de tout ce qu'il a vu, et dont la déposition étudiée s'inspire, non de l'amour et du respect de la vérité seule, mais de la constante préoccupation de présenter les faits sous un jour favorable à une certaine cause ? Or, Barras s'est constitué dans ses Mémoires l'avocat de la Révolution : il plaide, alors même qu'il voudrait nous faire croire qu'il se contente de déposer. Et ce point a été, je pense, suffisamment mis en lumière par le travail de significatives retouches auquel on vient de montrer qu'il s'est livré sur sa propre relation de la prise de la Bastille.

Avait-il composé une relation des journées des 5 et 6 Octobre, du 20 Juin, du 10 Août, comme de celle du 14 Juillet? La chose est possible, probable même, si l'on considère qu'il avait encore, en 1789, l'habitude de consigner par écrit ses impressions sur tel événement notable qui venait de s'accomplir sous ses yeux. Mais cette relation, si jamais elle a existé, n'est point parvenue entre mes mains. Et les notes autographes de Barras, relatives à ces journées fameuses, que j'ai pu retrouver dans les papiers de M. Saint-Albin, sont d'une information aussi pauvre que les passages correspondants des Mémoires, composés sur elles.

Quoi qu'il en soit, le récit de Barras sur les 5 et 6 Octobre, sur le 20 Juin et le 10 Août, est, comme celui de la prise de la Bastille, conforme à la pure tradition révolutionnaire. Aux 5 et 6 Octobre, le peuple a été provoqué par une orgie des gardes du corps. Barras a *assisté* à cette orgie, comme il a *assisté* sans doute à la délivrance des vertueux prisonniers de la Bastille, le 14 Juillet. Provoqué ainsi par les séides du tyran, le peuple n'a fait qu'user de légitimes représailles. Et comment en pourrait-il être autrement? Le peuple n'est-il pas toujours magnanime? Sa générosité native ne se retrouve-t-elle pas jusque dans les manifestations de sa colère? Nul article dans le *credo* révolutionnaire qui soit plus solidement établi que celui-là. Barras jette donc pieusement un voile sur tous les détails qui pourraient être de nature à nous montrer l'ordre public, la loi, l'humanité également et outrageusement violés dans ces diverses journées, comme ils le furent en effet. Et la prudence voulue de sa narration en explique la banalité.

IV

BARRAS ET LE 9 THERMIDOR

Tout autre et bien plus intéressant est le récit qu'il consacre au 9 Thermidor.

A trente ans de distance, il aime à évoquer dans sa pensée

le souvenir de ce grand événement, à se rappeler à lui-même et surtout à nous apprendre par quel effort d'énergie, de sang-froid, il sut être l'homme providentiel que les circonstances exigeaient. Il se revoit, il se dépeint complaisamment à nous tel qu'il fut alors, ou tel qu'il croit avoir été : ferme, lucide au milieu de la crise, prenant sous sa protection l'Assemblée éperdue, luttant intrépidement contre le tyran, contre le monstre, terrassant enfin Robespierre. Tel Saint Georges abattant le dragon.

C'est que le 9 Thermidor est la grande scène du rôle politique de Barras. Comédien ambitieux et adroit, mais qui n'avait pas encore trouvé l'occasion ardemment convoitée de se produire dans un premier rôle, il l'a jouée à merveille, cette grande scène, avec toute la faculté d'émotion moitié sincère et moitié factice qu'il tient de sa nature de méridional, toute la grimace pathétique, toute l'emphase et la grandiloquence qui est dans le goût du temps, et qui convient d'ailleurs au dénouement d'un tel drame. Soutenu par la situation, l'une des plus tragiques, en effet, que l'on puisse concevoir ; grisé par l'importance inattendue qu'a prise tout à coup son personnage de sauveur de la Liberté ; heureux comme un acteur qui débute, de sentir enfin ces regards de tout un peuple qui convergent sur lui, Barras a trouvé de belles attitudes, des gestes superbes, des « mots à effet ». Il a égalé Talma ; et du coup, il est allé aux étoiles, il a conquis les faveurs de la popularité — une gueuse qu'il courtisait depuis quatre ans, et qui, par caprice de fille, s'était jusqu'alors obstinément refusée à lui, quoi qu'il fît. Être populaire, quelle joie pour ce Provençal vaniteux ! Et que dis-je, populaire ? La Gloire, dupe de ses poses héroïques, a, ce jour-là, effleuré d'un baiser son front de triomphateur. Ce baiser, il voudrait le sentir toujours. Or, jamais plus il n'a rencontré les chastes lèvres qui, par méprise, le lui ont donné. Non, jamais plus en vérité ; pas même en Vendémiaire, où un autre, un méchant petit Corse noir, maigre et râpé, l'a supplanté, — qui l'aurait cru ! — lui, le vainqueur superbement empanaché de Thermidor. Et depuis, il a dû se contenter de tourner les têtes légères des femmes et de la foule, de plaire à la populace et à mademoiselle Lange : succès taillés à la mesure de

son mérite. Mais, de ce noble baiser qui s'était égaré sur lui, de ce baiser unique qu'il ne méritait pas, Barras a conservé le souvenir; et il retrouve quelque chose de la fugitive douceur évanouie de cette caresse, en nous narrant pompeusement les imaginaires prouesses qui la lui ont value. Il était dans sa nature indiscrète et vantarde de ne pouvoir se retenir de publier une bonne fortune, eût-elle été sans lendemain, comme cette passade qu'il eut le 9 Thermidor avec la Gloire, une maîtresse de trop haut rang pour ce séducteur vulgaire, et dont un autre, un plus digne, le héros à l'œil d'aigle et au profil de César, allait bientôt et pour longtemps fixer l'inconstance.

Donc, Barras est revenu du Midi, où la Convention lui avait confié (avril 1793) une mission auprès de l'armée d'Italie. Il a « pacifié » les départements soulevés des Basses-Alpes, des Bouches-du-Rhône et du Var. On sait assez ce que ce doux mot implique de violences, d'exécutions et de massacres, en l'an de terreur 1793. Barras a pacifié comme on pacifiait alors : par le fer et le feu. Il est inquiet, pourtant. Sans doute, il s'est montré bon révolutionnaire durant cette mission. Et à se montrer tel il s'est d'autant plus appliqué, qu'il lui faut à tout prix effacer sa tache originelle d'aristocratie, qui l'expose aux soupçons. Il a donc renchéri sur le zèle de ses collègues mêmes, déclamé, péroré plus bruyamment que Fréron, flatté plus bassement les « sociétés populaires », exercé d'effroyables représailles contre les rebelles, terrorisé « Sans Nom », noyé l'infortuné « Port de la Montagne »[1] dans le sang, exterminé enfin cette naissante Vendée provençale. Or, quand on a de la sorte rempli son mandat, on peut rentrer à Paris la tête haute. On est un pur, apparemment, on a mérité les bonnes grâces du Comité de Salut public.

Oui : mais Barras ne s'est pas contenté de pacifier la Provence. A ses actes révolutionnaires il a mêlé de louches pratiques. Sur les biens confisqués des proscrits en fuite ou des victimes de la cruelle réaction jacobine dont il vient

1. Noms donnés à Marseille et à Toulon, en châtiment de leur participation à l'insurrection fédéraliste.

d'être l'exécuteur, Barras a allongé la main : une main fine et avide, faite non pour signer des décrets sanguinaires — qu'elle a pourtant signés — mais pour frémir de plaisir au contact de la chevelure soyeuse des belles filles et au ruissellement de l'or entre ses doigts. Il a spéculé avec les fournisseurs, vendu son influence, sa protection, tripoté de mille manières, comme il tripotera toute sa vie. Déjà l'homme de joie et d'argent commence à paraître sous le démagogue d'occasion; et de toute la souple, l'élégante personne de ce vicomte jacobin, s'exhale le petit fumet de vénalité et de corruption qui accompagnera éternellement son nom dans l'histoire. Des patriotes provençaux — des naïfs qui en sont restés à la conception d'une république très austère, servie par des hommes au cœur très pur, — ont eu connaissance des profits inavouables que le représentant a tirés de sa mission. Ils l'ont dénoncé à Paris. Et si Barras est inquiet, malgré les gages qu'il a donnés de l'ardeur de ses convictions révolutionnaires, c'est qu'il songe à l'homme redoutable qu'il va falloir affronter après le Comité de Salut public et la Convention, à ce Robespierre dont le regard froid et hautain va se poser sur lui, fouiller jusqu'aux derniers replis de son âme vicieuse. Robespierre n'aime pas les prévaricateurs. Et ceux que Robespierre n'aime pas ne vieillissent guère.

Or, à ce moment même, « l'Incorruptible » songe à nettoyer la République de cette vermine qui s'est développée sur elle, qui la ronge et qui la souille, les corrompus. Tallien, « ce ventre tout à la gueule et aux filles[1] » ; Fouché, ce « hideux coquin[2] » dont « l'atroce figure était moins atroce encore que l'âme[3] »; Carrier, ce satrape sanguinaire qui « vit dans un sérail, entouré d'insolentes sultanes[4] » ; le voleur et le faussaire Courtois; l'ivrogne Fréron, complice des exactions de Barras dans le Midi : tous ces hommes dont les mains, selon la forte expression de Robespierre lui-même, « sont pleines de

1. Michelet, *Révolution*, t. VII, p. 122.

2. Mot de Dupont de l'Eure sur Fouché, cité par Hamel, *Histoire de Robespierre*, t. III, p. 629.

3. Hamel, *Histoire de Robespierre*, t. III, p. 395.

4. Lettre de Jullien à Robespierre, citée par Hamel, t. III, p. 398.

rapines et de sang », Robespierre les connaît, les surveille et s'apprête à les frapper. « Je ne puis supporter cet état de choses ; mon cœur se brise, en pensant qu'au milieu de nos victoires, la République n'a jamais couru autant de dangers. *Il faut que je périsse ou que je la délivre des fripons et des traîtres qui veulent la perdre*[1]. » Et pour les atteindre plus sûrement et plus vite, il a fait voter la terrible loi du 22 prairial, précisément dirigée, dans le secret de sa pensée, contre les concussionnaires et les massacreurs qui déshonorent la République.

Le premier soin de Barras en rentrant à Paris est donc d'aller faire sa cour à Robespierre dans cette petite maison de la rue Saint-Honoré, où l'inflexible tribun donne l'exemple d'une simplicité et d'une pureté de mœurs qui doit avoir prêté à sourire au « corrompu par excellence, dont le salon deviendra l'asile aimé et le centre de tout ce qu'il y avait de plus cynique et de plus impur[2] ». On se gardera de déflorer, en les analysant ici, les pages pleines de détails pittoresques et précis où Barras nous raconte sa visite à l'homme intègre qu'il redoute comme un juge. « Robespierre était devenu, dans la Convention, *une espèce de tribunal* auquel chacun croyait devoir se référer pour obtenir un jugement sur les choses dont il pouvait être accusé ; on imaginait se mettre en sûreté, dès que Robespierre aurait prononcé l'absolution... *Dans le trouble que malgré toute ma fermeté je ne pouvais ne pas éprouver au retour de ma mission de Toulon*... je fus, je ne sais comment, entraîné par Fréron à me rendre chez *cette omnipotence, ce représentant de la pureté républicaine*... » L'accueil glacial, le silence obstiné de Robespierre, le regard chargé de mépris qu'il jette sur l'impudent personnage qui vient troubler la retraite où il médite, — en limant des phrases au lieu d'agir, le malheureux ! — de sauver et de régénérer par un grand coup la République : il y a là des

1. Paroles adressées par Robespierre à l'un de ses amis, la veille de la fameuse séance du 8 thermidor à la Convention (Voir Hamel, t. III, p. 720). Ce retour de Robespierre aux idées de modération et de clémence est attesté par Barras lui-même dans un très important fragment autographe qu'on va lire, et qui confirme d'une façon éclatante la thèse de M. Ernest Hamel sur les origines du 9 Thermidor.

2. Hamel, *Histoire de Robespierre*, t. III, p. 399.

traits que l'histoire a le devoir de recueillir, et qu'il faut savoir gré à Barras de nous avoir transmis. On comprend qu'un homme ainsi traité n'ait plus vu de salut pour lui-même que dans la perte de Robespierre. Si l'on songe qu'ils étaient plusieurs dans le même cas : Fouché, Tallien, Fréron, etc., les causes profondes du 9 Thermidor nous sont révélées tout à coup. Et la chute de Robespierre nous apparaît telle qu'elle fut en effet : non pas œuvre d'une réaction de la conscience publique contre le régime de la Terreur, ainsi qu'on l'a si longtemps et si faussement enseigné ; mais résultat d'un guet-apens savamment ourdi par tous les corrompus contre l'Incorruptible, par tous les hommes de proie, qui vivaient de la Terreur, contre le terroriste désabusé, qui cherchait à suspendre « le cours terrible de la Révolution[1] ».

Les trois longs chapitres consacrés à la tragédie du 9 Thermidor sont donc assurément au nombre des parties les plus intéressantes de ce premier volume. Conforme à la pure tradition thermidorienne, très hostile par conséquent à Robespierre, cette relation du 9 Thermidor, bien qu'elle soit plutôt l'expression des vivaces rancunes de la faction victorieuse que de la vérité, n'en constitue pas moins une contribution importante à l'histoire de l'événement qui mit avec Robespierre la République elle-même au tombeau. Robespierre mort, l'âge héroïque est clos. Le pouvoir passe aux mains d'une impure coterie d'hommes perdus de vices et de crimes. Sur ce fumier, la corruption directoriale peut s'épanouir : jusqu'au jour où, réalisant par d'autres moyens et dans un autre dessein la suprême pensée de Robespierre, Bonaparte — à qui je ne crois pas faire injure en rappelant ici qu'il fut l'ami, le partisan de l'intègre tribun — balayera toute cette ordure.

GEORGE DURUY.

1. Le mot est de Barrère et fut prononcé par lui à la séance du 9 Thermidor. La veille, Robespierre avait dit : « Est-ce nous qui avons plongé dans les cachots les patriotes et *porté la terreur dans toutes les conditions*? Ce sont les monstres que nous avons accusés. Est-ce nous qui... avons *déclaré la guerre aux citoyens paisibles, érigé en crime ou des préjugés incurables ou des choses indifférentes, pour trouver partout des coupables et rendre la Révolution redoutable au peuple même*?... » (Discours de Robespierre, le 8 thermidor.)

LE 14 JUILLET — LE 9 THERMIDOR

FRAGMENTS AUTOGRAPHES DE BARRAS[1]

I

RELATION DE LA PRISE DE LA BASTILLE

Samedi 11 juillet 1789. Renvoye de M. Neker, de M. de la Luzerne, de M. de Montmorin et de [*illisible*] remplacé par M. de Breteuil, chef du Conseil royal des Finances, M. Ridaud (?) de la Tour, Contrôleur général, M. d'Amécourt et Lambert, admis au conseil, M. de Broglie, ministre de la guerre, de la Porte, ministre de la marine, Foulon pour le contentieux de la guerre. Cette nouvelle fut publique à Paris le dimanche 12 à midi et répandit une consternation généralle.

On disait que le Duc d'Orléans était arrêté ainsi que plusieurs membres de l'Assemblée nationale.

A trois heures après midi les bustes décorés du Duc d'Orléans et de M. Neker furent portés en triomphe.

1. Nous avons cru devoir conserver l'orthographe de Barras.

Grande affluence du peuple. Les orateurs au Palais-Royal haranguèrent le public. Le Palais-Royal était rempli.

A quatre heures on criait aux armes. Le guet fut forcé d'accompagner les deux bustes.

Dans un instant le peuple parut et s'assemblait en tumulte, armé d'épées et de fusils; les cris de « Vive le Tiers État, M. le Duc d'Orléans et Neker », se répétèrent partout; les passants étaient enrôlés. A cinq heures, il fut décidé qu'on attaquerait les troupes du roy campées aux Champs-de-Mars, Champs-Élisées et Barrière-Blanche. Les gardes-françaises quittèrent leurs drapeaux pour passer avec le peuple; des soldats de Vintimille, Provence, etc... passèrent aussi. On attaqua les dragons de Royal [*illisible*]; il y en eut de tués, de démontés, et leurs chevaux conduits au Palais-Royal. Le Palais-Royal fut établi le point central où tout se rendait; par la suite il fut place d'armes.

Royal-Allemand repoussait les Parisiens à la place Louis XV et son colonel, le prince de Lambesc sabra plusieurs citoyens sans armes et les renversa dans les Tuileries.

La nuit fit rentrer dans la ville les Parisiens; il y eut plusieurs escarmouches et des cavaliers de Royal-Cravate furent tués dans une rencontre sur le boulevard, vers minuit une heure. La nuit fut très orageuse; on n'entendait que les cris de « Vive le Tiers État », et « Aux armes! »

On rançonnait les passants en leur demandant à main armée de l'argent.

Le jour nous montra le peuple très agité: toutes les maisons des arquebusiers furent forcées; on enleva toutes les armes. On fut ensuite s'emparer de la maison des Lazaristes: on trouva des armes et beaucoup de comestibles, surtout de farines, même de l'argent; tout fut conduit à l'Hôtel de Ville; le peuple mit le feu à l'un des bâtiments qui brûla.

Toute la journée du lundi fut employée à chercher des armes; il y eut ordre de l'Hôtel de Ville de s'assembler dans tous les districts et dans les églises; tous les citoyens s'y rendirent: il y eut des orateurs qui montèrent en chaire et parlèrent contre les abus en invitant les citoyens de tous les ordres à se faire inscrire et à s'armer.

Sur le soir le Palais-Royal était rempli de monde : on ne

parlait, on n'agitait que de recouvrir (*sic*) la liberté, d'attaquer tous les ennemis de l'État.

La populace résolut d'aller dévaster les maisons de quelques grands, on courut à celle de M. de Breteuil, on prit les armes, et on cassa tout ce qui s'y trouva. De là, on fit ouvrir les Tuileries; il était pour lors près de minuit; le Suisse, quoique le commandant le lui eût défendu expressément, ouvrit la porte au premier coup; elle eût été enfoncée à la moindre résistance.

On se porta de là chez le prince de Lambesc, on brisa tout ches lui, et sur les représentations de quelques personnes, on n'incendia pas sa maison parce qu'elle pouvait communiquer le feu au quartier. On fut aussi ches quelques autres grands qui avoient eu le soin de quitter leurs hôtels.

Dans la nuit il y eut des patrouilles: les postes furent désignés. Chaque quartier se gardait; tous les citoyens étaient en armes et dans les rues: chaque rue offrait un ou plusieurs corps-de-garde et les patrouilles se succédaient. On fit des coupures aux avenues de Paris, même quelques retranchements qui furent perfectionnés le lendemain et où l'on plaça du canon.

La plus grande portion des gardes-françaises était passée ches le peuple, et l'on était certain que les gardes-suisses n'agiraient pas contre les Parisiens.

On fut très-surveillant la nuit parce qu'on croyait être attaqué par les troupes du roy; il venait d'être établi un comité permanent des électeurs à l'Hôtel de Ville qui donnait les ordres nécessaires à l'attaque comme à la défense et les faisait afficher: M. le Prévost des Marchands le présidait.

Le lendemain matin mardi, on marcha aux Invalides; le gouverneur fut sommé de rendre la place, il fit des dispositions de défense, mais aussitôt que le peuple au nombre de plus de vingt mille hommes se mit en devoir de franchir le fossé, il fit ouvrir les portes et les caveaux d'armes où il y avait plus de vingt mille fusils. On fit dire à tous les citoyens d'aller s'armer et Paris courut en foule; on s'empara des canons, des farines et munitions de toutes espèces qu'on traîna en triomphe et au bruit des tambours dans Paris: les farines furent déposées à la Halle. Une chose bien singulière c'est

que le camp de trois régiments suisses au Champ-de-Mars, d'un régiment de hussards et un de dragons ne firent aucun mouvement.

Peu de temps après, on prétendit que le camp voulait se rendre et qu'il attendait d'être attaqué pour prendre parti. A onze heures on voulait marcher sur Versailles, mais une attaque importante occupait alors tout Paris : la Bastille, ce monument de despotisme, était attaqué. On commença par sommer le gouverneur, M. le marquis de Launay, de rendre cette forteresse; les députés furent introduits entre deux ponts-levis, et aussitôt le gouverneur en fit lever les ponts et fermer les portes, et fit feu sur les députés qui furent tous tués dans l'instant. Le peuple alors furieux, ne connaissant ni obstacle. ni danger, attaqua ce fort, plaça du canon en face des portes, cassa les chaînes du pont-levis, entra en foule dans la première cour malgré le feu de la place, répéta la même chose au second pont-levis, entra dans le fort saillant *(sic)* de droite et de gauche; le gouverneur forcé se retira dans l'une des tours; le lieutenant du roy venait d'être tué les armes à la main; les cinquante ou tant d'invalides qui défendaient ce fort étaient tués ou hors d'état de soutenir contre dix mille hommes qui étaient dans le fort et peut-ettre cent mille qui l'environnaient. Ils se rendirent; le gouverneur et deux autres officiers furent saisis; les drapeaux venaient d'être placés sur les tours et les prisonniers conduits à l'Hôtel de Ville à coups de bâton, à travers toutes les insultes du peuple qui criait « pendus ».

En arrivant à l'Hôtel de Ville M. le marquis de Launay fut percé de mille coups; un de ses officiers épprouva le même sort en entrant dans la place de Grève; vis-à-vis l'Hôtel de Ville, deux invalides furent pendus au fer d'une lanterne et on leur arracha le cœur dans le même instant. On découvrit que M. de Flesselles, prévost des Marchands, trahissait la ville: il fut demandé par le peuple; en descendant le dernier degré de l'Hôtel de Ville il fut criblé de coups et étendu mort; sa tête et celle de M. de Launay furent posées sur des piques et portées à travers les milices parisiennes dans toutes les rues; le geôlier fut pendu et ses mains coupées et montrées dans le Palais-Royal et les rues de Paris.

La nuit se passa dans les craintes; tout fut sur pied; les

différents étages des maisons étaient pourvus de pierres pour lancer sur les troupes du roy. Dans la matinée du mercredi, on fit toutes les dispositions nécessaires contre l'attaque: on se préparait même, si elle n'avait pas lieu, de marcher sur Versailles sur plusieurs colonnes et au nombre de plus de cent mille hommes.

La nouvelle de la prise de la Bastille fut portée à Versailles par le M. le vicomte de Noailles; la cour en fut alarmée, ces têtes qui couraient les rues en imposèrent tellement, que l'Assemblée nationale obtint que le roy viendrait à l'Assemblée. En effet le roy s'y rendit mercredi matin sans pompes et sans armes en leur disant : « Le chef de la Nation française touché des malheurs qui affligent la Capitale vient concerter avec vous pour les faire cesser et prendre vos conseils. » Il fut résolu que le roy renverrait ses troupes et les ministres pervers qui étaient cause des troubles. Une députation de près de cent députés de l'Assemblée nationale vint annoncer cette heureuse nouvelle à la Capitale: ils mirent pied à terre en entrant dans la ville à travers un peuple nombreux, et se rendirent à l'Hôtel de Ville en l'assurant que le roy bon et juste oubliait tout ce qui s'était passé. M. l'Archevêque de Paris parla sans être entendu: M. de Lafayette lut le discours du roy et ses intentions paternelles; M. de Lally-Tollendal parla avec beaucoup de force, dit que le roy, sans pompes, seul, affligé des malheurs de la Capitale, était venu parmi eux leur porter des paroles de paix. Il ajouta que l'Assemblée nationale avait partagé les dangers des Parisiens, mais que tout devait maintenant être oublié et l'ordre public rétabli.

M. le duc de Liancourt voulut parler de paix, de pardon, mais il fut interrompu par le peuple et M. le vicomte de Noailles répliqua qu'où il n'y avait point de crime, point de pardon, ce qui fut fort applaudi; M. de Lafayette fut ensuite proclamé chef de la milice parisienne et M. Bailli, maire de la ville. Jeudi au soir une députation de Versailles annonça que le roy viendrait le lendemain à Paris; toutes les troupes étaient toujours sous les armes et la même activité régnait.

Le vendredi, le roy partit seul de Versailles accompagné par le bourgeoisie de Versailles et se rendit à la barrière dans

une seule voiture toute simple, seul et sans gardes ni aucuns de sa famille; il avait dans son carrosse M. le maréchal de Beauvau, le duc de Villeroy, le comte d'Estaing et le duc de Villequier. Il fit son entrée dans Paris à travers une haie de soldats parisiens depuis la barrière jusques à l'Hôtel de Ville et suivi de près de cent mille hommes armés de la milice à pied et à cheval. Une grande partie des députés marchait auprès de la voiture du roy ainsi que les électeurs de Paris; les grenadiers aux gardes-françaises passés à la ville traînaient deux pièces de canon mèches allumées. Lorsque M. Bailli remit au roy les clefs de Paris à la barrière il lui dit: « Sire, la ville de Paris offrit les mêmes clefs à Henry IV après avoir conquis la ville de Paris; elle vous les offre aujourd'huy après avoir conquis son roy. » On cria pendant son passage « Vive la nation ». A l'Hôtel de Ville le roy consentit à l'éloignement de ses troupes, l'éloignement des ministres, le rappel de M. Neker, l'établissement de la milice parisienne, etc... Il fut reconduit dans le même ordre, la baïonnette dans le fourreau, crosse haute, aux cris de « Vive le roy, la nation », il fut conduit à la barrière à travers les acclamations de toute sa capitale.

Le lendemain samedi on fut instruit que les Polignac étaient éloignés, que le maréchal de Broglie, les ministres, les princes et toute la cabale étaient sortis de Versailles pour se rendre, dit-on, à Metz: le comte d'Artois était parti pour voyager.

Il fut aussitôt expédié courrier à M. Neker pour le rappeler et lui exprimer le vœu de la nation.

On continue de démolir la Bastille: le peuple a reçu ordre de porter ses armes dans les districts; on s'occupe de la formation de la milice; les patrouilles vont toujours leur train; le conseil ou comité permanent gouverne toujours cette capitale. C'est en son nom et par son ordre que tout s'exécute: il n'est pas plus question du roy que s'il n'existait pas, le comité règle toutes les affaires.

Tout paraît tranquille; on continue les patrouilles; la nouvelle se répandit lundi que l'intendant de Paris avait été arrêté à Compiègne. On arrêta, dit-on, M. Foulon dans un château appartenant à M. de Sartinne. Il fut emmené mardi 22

dans cette ville: il entra à l'Hôtel de Ville à travers le peuple qui demandait sa tête. Aux cris et aux demandes menaçantes du peuple, M. Foulon fut conduit sur la place de l'Hôtel-de-Ville et aussitôt, à quatre heures après-midi, il y fut pendu au fer d'une lanterne. Sa tête fut coupée ensuite et montrée dans les rues au bout d'un bâton, du foin dans la bouche. Deux heures après l'intendant arriva à l'Hôtel de Ville; demandé et pendu à la même lanterne, la corde cassa, et alors il fut achevé à coups de sabre et de baïonnettes; sa tête fut coupée et placée au bout d'une pique; on arracha son cœur qui fut aussi porté dans toutes les rues de Paris et aux flambeaux; à onze heures du soir, son corps fut traîné dans les rues par les pieds.

Aujourd'huy jeudi tout est tranquille; le peuple demande pourtant encore des exemples; on cherche les têtes proscrites et tous les méchants doivent trembler.

II

LES PRÉLIMINAIRES DU 9 THERMIDOR

A cette époque la Convention était sous le joug des comités de gouvernement qui la décimaient. Je me trouvai muni d'une influence que ma mission avait établie et que soutenait mon caractère; frondeur de ces comités je m'exprimais sur leur atroce domination; ils s'étaient alors entourés d'une escorte de coupes jarrets dans laquelle étaient entrés des députés. Je vivais isolément ches moi, je n'étais d'aucune coterie, je ne dînais ches personne. Cette conduite en imposait, elle fit de moi un chef d'opposition auquel se rallièrent les vrais amis de la liberté. Une réunion de députés s'établit pour aviser au moyen de renverser les Comités et de rendre à la Convention son indépendance après laquelle elle soupirait. Nous nous réunissions plusieurs fois la semaine chez Doyen aux Champs-Élisées, ensuite à dix heures du soir dans un cabinet au caffé Corrazza dont la fidélité m'était connue. Courtois, l'homme le plus délié de la Convention, bien avec tous les partis, excepté celui des Comités, qu'il avait quelques raisons de

redouter, fut chargé d'éveiller l'énergie de ses collègues, de les préparer au grand coup qu'on se proposait de porter à ces oppresseurs. Courtois réussit parfaitement: chaque jour des députés honnêtes m'assuraient que je pouvais compter sur eux. Je ne sortais plus de ches moi qu'armé d'un sabre et de pistolets : je proclamais, ainsi que Merlin de Thionville, que j'abattrais la tête de celui qui viendrait pour m'arrêter, que je la montrerais au peuple si cruellement opprimé par les Comités. Ces résolutions allarmèrent les Comités, ils arrêtèrent qu'il était urgent d'envoyer plusieurs députés aux armées, de les éloigner de Paris. Carnot avec lequel je n'avais aucune liaison fut chargé de leur en donner connaissance. Il me rencontra rue Neuve-des-Petits-Champs; j'étais avec un de mes amis qui existe. Carnot m'aborde en me disant: « Citoyen Collègue, le comité a résolu de vous envoyer à l'armée du Rhin. Sa situation exige la présence d'un représentant qui a si bien rempli sa mission dans le midi et à l'armée d'Italie: il espère que vous donnerez cette nouvelle preuve de dévouement à la patrie. » Je répondis à Carnot: « Je sais que vous avez conçu le projet d'ôter à la Convention des députés qui ne sont pas vos serviles adulateurs; je n'irai point à l'armée du Rhin. Le grand danger que court la République est ici; je ne quitterai donc pas ce poste honorable. Dites-le à vos collègues. » Robespierre m'accosta le lendemain et me dit en passant : « Tu sens la nécessité de rester à la Convention; il est temps qu'elle prenne des mesures pour se soustraire à une majorité factieuse des Comités. » Ma réponse fut ce peu de mots : « Monte donc à la Tribune et dévoile à la Convention son usurpation de pouvoir et les sanglantes mesures qu'elle prend chaque jour contre de bons citoyens. » Robespierre me dit: « Il y aurait peut-ettre du danger à les rendre publiques, mais le temps n'est pas éloigné où l'on pourra le faire. » Une rivalité de réputation et de pouvoir avait divisé les Comités. Il s'agissait d'arrêter des députés, des citoyens notables; on croyait utile de renouveller la boucherie exercée contre Danton, l'honnête Camille Desmoulins, Bazire, Fabre d'Églantine et le vertueux Gosselin qui avait dévoilé la cause de la funeste perpétuité de la guerre de la Vendée, dont les Comités se servaient pour effrayer les patriotes mécontents.

Robespierre soutenu par les Jacobins était le membre le plus influent dans les Comités sans en être le plus méchant. Ses partisans y étaient pourtant en minorité; le projet d'ajourner les séances de la Convention n'avait pas obtenu son approbation. On crut devoir opposer à Robespierre la mâle structure de Collot d'Herbois. Une querelle causée par la proposition d'une liste de proscription à laquelle Robespierre s'opposait justement (il s'agissait d'arrêter 14 députés et des citoyens): cette liste mise en délibération par la majorité, passée à chaque membre qui y ajoutait, parvint à Robespierre portée à 32 députés. Robespierre dit : « Je vois cinq ou six députés indignes du caractère dont ils sont revêtus; il sera facile de les engager à donner leur démission: mais je ne prêterai ni mon vote ni ma signature aux vengeances qu'on veut exercer. » Deux amis de Robespierre furent de son avis; les têtes s'échauffèrent, des personnalités s'ensuivirent: on rappela à Robespierre qu'il avait voté contre la faction Danton. Les trois opposans furent traités de modérés; Robespierre se levant avec humeur, leur dit : « Vous tues la République, vous êtes les fidèlles agens de l'étranger qui redoute le sisthème de modération qu'il faudrait adopter. » La séance devint tellement orageuse que Collot usa des voyes de fait envers Robespierre; celui-ci alors déclara qu'il quittait le Comité, qu'il ne pouvait avec honneur siéger avec des bourreaux, qu'il en rendrait compte à la Convention. On apperçut le danger de la publicité de cette scène, on blâma la colère patriotique de Collot, on suplia Robespierre, après avoir déchiré la funeste liste, de ne pas donner aux ennemis de la République de nouveaux moyens de l'attaquer. Robespierre parut s'appaiser surtout lorsque Collot s'approcha de lui pour l'embrasser; il s'y refusa et malgré les instances il sortit.

Vouland et Amar m'avaient dit qu'un membre des Comités avait dit : « Ce dominateur de Robespierre oprime les Comités; il faudrait lorsqu'il lit dans une embrasure de croisée le pousser sur le pavé; ce serait un acte de folie qui satisfairait bien du monde. » Robespierre fit le sacrifice que le Comité désirait, mais il ne reparut plus au Comité. Six semaines avant le 9 Thermidor, il devint plus assidu aux Jacobins dont il espérait un appui. Pendant l'absence de Robespierre des Comités, les

condamnations au Tribunal référendaire furent doublées. Je fus invité à me rendre au Comité de Salut public à sa séance du soir. Arrivé au salon qui précède celui où le Comité s'assemble, l'huissier me dit : « Le Comité vous prie d'attendre un instant. » Plusieurs députés étaient en attente d'être admis, entre autres Marragon (?) : il portait à l'approbation son travail sur les irrigations. Nous examinions ce plan lorsque la porte s'ouvre, un homme vêtu de noir s'approche de nous et demande le représentant Barras. Un murmure m'apprit que c'était Fouquier-Thinville. Celui-ci débuta par m'entraîner à l'autre bout de la table ; il me dit : « Je suis chargé de conférer avec vous sur la mise en jugement principalement de Kellerman dont vous n'aves pas été satisfait lorsqu'il commandait l'armée des Alpes, ensuite sur Hoche. Voici la liste que m'a remise le Comité. » J'examinai cette feuille sinistre, et je répondis : « J'ai pu n'être pas toujours satisfait des opérations de Kellerman, mais je ne l'ai jamais considéré comme un ennemi de la République. Mais, puisqu'on m'interpelle, s'il était mis en jugement, j'irais le défendre ; je m'élèverai aussi contre la mise en jugement de Hoche et de six bons citoyens que je vois inscrits et qui ne sont pas plus coupables que les premiers. » Fouquier m'ajouta : « Si vous en répondes au Comité, effaces Kellerman, Hoche et les six citoyens que je ne connaissais pas. » Pendant que j'exécutais cette convention, Fouquier me répétait : « Je ne suis que l'exécuteur du ministère que m'ont confié les Comités ; vous vous charges de leur approbation, cela me suffit pour ma responsabilité. Je consens avec vous à cet acte de justice. »

Cette discussion avait lieu dans un salon où étaient des députés fort inquiets d'en savoir les détails. Admis au Comité je rendis compte de ce qui avait été résolu entre Fouquier et moi. C'était peu avant que Robespierre l'eût abandonné ; ma surprise fut extrême lorsqu'il me répondit : « Tu as bien fait : on veut ici expédier les gens sous prétexte de trahison, ceux contre lesquels on a des vengences à exercer, qu'on redoute. » Je m'aperçus que l'avis de Robespierre, contre (lequel) ne s'éleva aucune réclamation, n'obtenait pas l'assentiment de tous.

III

LE 9 THERMIDOR

Thermidor approchait. La Convention montrait quelque énergie: les bons citoyens l'appuyaient: tout annonçait des événements. Chacun se préparait au combat. Les Comités devaient flatter la Convention et rejeter tous les maux sur Robespierre. Ce dernier m'accosta en sortant de la Convention. « Je désire, me dit-il, conférer avec toi sur les dangers qui menacent la République. Nous pouvons la sauver, réunissons-nous; j'ai refusé toute transaction avec les Comités; je ne m'associerai jamais avec de tels briguands. Il est temps que la Convention reprenne la plénitude de ses pouvoirs; leur but est d'égorger les plus fermes soutiens de la liberté. Ils s'allient dans ce moment les Royalistes, les Dantonistes, ils caressent les terroristes, s'associent même le parti de l'étranger; ils répandent toutes sortes de calomnies contre les républiquains. Cette nuit même, des accusations graves sont affichées contre moi, mon frère et autres députés, aux arbres des Tuileries. Je n'assiste plus aux séances des Comités. le mot *clément* m'en a fait des ennemis, et cependant les exécutions journalières sont doublées: la diffamation, ensuite l'échafaud les délivrent des hommes courageux: ton patriotisme, tes honorables missions ont fixé sur toi la considération, la confiance; si nous nous entendons, le triomphe républiquain est assuré. »

Cette conversation avait lieu sur la terrasse des Feuillants; plus de dix députés, avec lesquels nous devions dîner chez Doyen, étaient en observation et très inquiets. Je répondis à Robespierre: « Je n'accepte ni ne propose d'accommodement. Les Comités ont tellement abusé du pouvoir, que la Convention le leur retirera : j'avais des amis dans ce que tu appelles les Dantonistes, j'en avais parmi ceux qui ont péri le 31 may. Nous ne voulons plus aucune domination. La tribune des Jacobins, si utile à la République, ne retentit plus que des cris de guerre commandés par des meneurs. Je ne me rallie

qu'à la Convention; elle redeviendra digne du grand peuple qu'elle représente. Vous méditez une insurrection, nous saurons la réprimer. » — Robespierre en me quittant m'assura de son dévoûment à la République en me conjurant de réfléchir aux maux qu'entraînerait la division des patriotes, à la chance favorable aux Comités, que je le trouverais toujours ennemi de l'arbitraire et disposé d'agir de concert avec un homme qui avait si bien servi la patrie. Je rejoignis mes collègues et leur rendis compte de ce qui venait de se passer, de l'embarras de Robespierre, du peu de confiance qu'il avait dans ces moyens. Il fut convenu qu'on se réunirait tous les matins à déjeuner ches moi.

Le 8 thermidor, Robespierre fit un discours dont la Convention avait refusé l'approbation. La nuit du 8 au 9 thermidor fut orageuse aux Jacobins, dans les sections et à la Commune. Elle s'était adjointe les administrateurs du 10 Août; le tocsin sonnait de toutes parts, des communications avaient lieu entre les insurgés. Robespierre voulut parler justice à la Convention le 9 thermidor. Vadier l'attaqua pour s'être opposé aux mesures que les Comités proposaient contre les conspirateurs. Cambon se réunit à Vadier parce que Robespierre s'était aussi opposé aux décrets contre les pensions (?). Barrère ne se prononcea que lorsqu'il crut pouvoir le faire sans crainte. Saint-Just, le 9 thermidor, paraît à la tribune; Tallien l'interrompt en disant : « Il faut déchirer le rideau qui couvre tant de crimes ». Il le traita de conspirateur, l'appella nouveau Catilina. Robespierre, toujours à la tribune, ne pouvait obtenir la parolle de Collot qui présidait la Convention. Il s'adressa alors aux hommes purs de l'Assemblée; il nommait briguands les Montagnards; on lui criait : « A bas le tiran! » Alors se tournant vers le président Thuriot qui avait remplacé Collot : « Je demande, dit-il, la parolle au chef de briguands qui préside des assassins. » Dans plusieurs parties de la salle on demande l'arrestation de Robespierre. Lebas dit qu'il partagerait son sort. Robespierre jeune l'invoqua aussi; le décret d'arrestation est porté contre Robespierre; Robespierre jeune, Couthon et Saint-Just qui était demeuré stationnaire au bas de la tribune, invoquent la parolle. Robespierre s'agite; il apostrophe le président. On

ordonne aux huissiers de les faire passer à la barre. Ils hésitent, la force armée s'empare des accusés par ordre du président et les conduit dans diverses prisons. Henriot est arrêté marchant sur la Convention. Il est délivré par une garde nationale aux ordres de Coffinal. La Convention est rendue au calme, elle brave un danger imminent. La Comune ordonne à la garde nationale d'aller délivrer les prisonniers. Ils sont conduits en triomphe à l'Hôtel de Ville. Elle ordonne à Henriot de bloquer la Convention, de la tenir en charte privée, d'empêcher toute délibération. Il arrive d'après cet ordre, avec une force armée de garde Nationale, s'empare du lieu des séances du Comité de sûreté (ses membres et ceux du Comité de Salut public, au lieu de rester à leur poste, de prendre des mesures, se sauvèrent à la Convention); il s'empare de la tour du Carrousel, fait tourner les quatre canons d'honneur qui étaient à l'entrée du palais, sur la Convention. Dans cette situation désespérée, la Convention reprend son énergie; j'avais refusé aux Comités de me charger du commandement de Paris : « Montes à cheval, vous qui êtes commis à la défense de la Convention et de la République! » avait été ma réponse. Plusieurs voix proposent de me nommer général en chef; la Convention entière insistant, j'accepte. Le décret est rendu aux cris de : « Vive la République », ainsi que la mise hors la loi d'Henriot. Celui-ci était aux portes de la salle : on lui dit : « Prenes garde, voilà Barras qui arrive. » Ce misérable, maître de toutes les avenues, à la tête d'une force considérable, se sauve à la Comune. Sa troupe le suit en désordre. Je n'avais encore aucuns moyens militaires à opposer aux rebelles; le tocsin, la générale se font entendre de toutes parts. La place de Grève était encombrée de gardes nationales et de canons. Cependant la majorité de cette garde Nationale ne sachant ce qu'on exigeait d'elle, me suivit. L'assemblée communale délibérait le massacre d'une partie de la Convention; elle défendit d'écouter ses décrets; Robespierre très inquiet paraît se résigner, il refuse d'agir contre la représentation nationale. Tant d'hésitations avait ébranlé les citoyens réunis à la Comune. J'avais envoyé des agents pour les éclairer, la défection commença. Je voulus éviter un combat, d'être

obligé de canonner l'Hôtel de Ville et malgré les instances du Comité de Salut public dont les membres avaient repris leur insolence, je ne me décidai qu'alors de marcher sur la Comune. Aussitôt ma nomination de général en chef, j'avais fait un appel aux bons citoyens ; ma voix n'avait pas été méconnue. J'avais ordonné la réunion des troupes qui étaient dans Paris et aux environs sur la place du Carrousel; j'avais établi des postes de sûreté, je m'étais assuré du dépôt de Meudon, des établissements publics. Je fis plusieurs rapport à la Convention en l'assurant que j'avais du canon et des hommes pour réprimer la rébellion. J'arrivai sur la place de Grève avec près de 3 000 hommes et du canon. Le bruit qu'il faisait en roulant sur le pavé fut entendu par quelques restes de garde nationale qui se sauvèrent. Il fut entendu par le Conseil général, sa fuite fut précipitée. Robespierre, ainsi que ses collègues, mis hors la loi, accepta un des deux pistolets dont était muni Lebas. La balle ne lui fracassa que la mâchoire. Lebas se tua avec l'arme qui lui restait. Couthon était caché sous une table; Robespierre jeune dans un cabinet à la porte duquel s'était brûlé la cervelle Lebas. Saint-Just donnait des soins à Robespierre; Henriot avait été se cacher dans un lieu d'aisance. Tous ces personnages furent arrêtés. La plupart des chefs de la conspiration le furent dans leur fuite et dans les lieux où ils avaient été se cacher. Je fis prendre possession de l'Hôtel de Ville, j'envoyai Robespierre au Comité de Salut public, avec ordre de le déposer sur la table qui précède le cabinet de travail du Comité et de m'en apporter un reçu; les autres furent transportés dans les prisons. Croirait-on que plusieurs jours après, le sang qu'avait répandu Robespierre sur cette table y était encore empreint?

Le 10 thermidor le Tribunal révolutionnaire condamna Robespierre, ses complices les députés et des citoyens également mis hors la loi, arrêtés au nombre de 22; le 11, des membres du Conseil général de la Comune et d'autres citoyens qui y avaient figuré au nombre de 13, et le 12, 15 autres individus furent jugés et subirent l'échafaud. On s'affligera qu'une population réputée par sa civilisation ait donné dans cette occasion des marques indécentes du plaisir qu'elle éprouvait en voyant les charrettes qui conduisaient

les condamnés à la mort. Les dames les plus distinguées, soit de leurs croisées, soit sur les trotoirs, agitaient violemment leurs mouchoirs blancs et se permettaient, ainsi que beaucoup d'individus, toutes sortes d'insultes. Le peuple resta calme spectateur de ce spectacle; ces mêmes individus ne sont pas autorisés à déclamer aujourd'hui contre les excès de la Révolution.

Barrère au nom des Comités fit un rapport contre Robespierre; il se déchaîna inhumainement contre des individus qui n'existaient plus. Il l'accusa d'avoir voulu rétablir le fils de Louis XVI sur le trône, d'avoir osé former le projet insensé d'épouser la sœur du jeune prince; enfin les Comités, qui eussent préféré se réconcilier avec Robespierre, se décidèrent à faire cause commune avec les Thermidoriens qu'ils détestaient, et de jetter sur Robespierre tous les crimes commis par eux. Robespierre n'était pas un homme ordinaire. Entraîné par le torrent de la Révolution il avait donné dans quelques mesures extrêmes. Le sisthème de terreur et de mort porté au suprême degré de barbarie sanguinaire l'avait persuadé qu'il dévorait tous les hommes franchement républiquains... il s'opposa à l'arrestation de plusieurs députés, de grand nombre de citoyens recommandables, il fit hommage à la divinité, il parla c émence...

Il voulut et ses collègues revenir à des principes de modération, il se prononça contre les pillards, contre les fournisseurs, contre les échafauds, ce fut l'époque que saisirent les membres des Comités pour le dépopulariser. Il fut traité de modéré, et périt comme l'honnête Camille Desmoulins, Danton, Bazire... et les autres députés qui voulurent arrêter les exécutions et la terreur et la puissance des Comités.

. . . .

BARRAS.

MADAME DE STAEL ET TALLEYRAND

EXTRAIT DU TOME II DES « MÉMOIRES DE BARRAS »[1]

. . . .

J'ai éprouvé, et avec plus de force encore, la même révolte intime à la lecture des pages qu'il a consacrées aussi à cette noble madame de Staël, dont il me semble que le nom doit nous être cher à jamais, parce qu'elle a beaucoup souffert et parce qu'elle a beaucoup pensé. S'il suffit que madame Tallien soit une femme, et rien qu'une femme, pour qu'en manquant d'égards envers sa mémoire, Barras ait commis une indélicatesse grave, que penser des insinuations auxquelles il se livre, et des méchantes épigrammes qu'il lance contre l'illustre amie de Benjamin Constant? Il la connaissait pourtant; il avait eu le bonheur, que je lui envie, de la voir et de l'entendre. Sa propre âme était-elle donc trop médiocre pour mesurer la noblesse de celle-là? Je crois difficile d'expliquer autrement qu'il ait osé la railler comme il l'a fait. Il n'a vu en elle qu'une femme, n'a retenu d'elle que ses ridicules ou ses faiblesses. Pauvre don Juan vaniteux

1. Le tome II des Mémoires de Barras comprend l'histoire du Directoire jusqu'au 18 Fructidor. Il se compose de deux éléments distincts : une série de résumés analytiques des séances du Directoire, rédigés sur les notes prises par Barras au sortir de chacune de ces séances ; des souvenirs personnels, des anecdotes, où Barras donne un libre cours à son instinct de médisance, notamment contre Joséphine, madame Tallien, Fouché, Talleyrand et madame de Staël.

De la préface mise par M. George Duruy en tête de ce volume, nous extrayons le passage suivant, comme introduction au chapitre des *Mémoires de Barras*, consacré à madame de Staël et à Talleyrand, que nous publions plus loin.

et sot ! Comme si c'était une femme semblable aux autres, celle dont le grand cœur douloureux porta dans le domaine du sentiment toutes les inquiétudes, toutes les curiosités et toutes les ardeurs que sa haute et libre intelligence portait aussi, pour son éternel honneur, dans le monde des idées. Mais allez donc demander à un Barras de sentir ces choses-là, et d'embrasser dans son petit esprit un être moral de cette complexité et de cette ampleur !

On va lire le chapitre où sa malignité se donne carrière contre madame de Staël, avec une espèce de verve comique qui atténue un peu la malveillance trop évidente des intentions de cet amusant récit.

Barras ne s'y met pas en frais d'imagination. La scène où, pour la troisième fois, madame de Staël vient plaider dans le cabinet du tout-puissant Directeur la cause de Talleyrand, qui attend dans la rue, au fond d'une voiture, le résultat de l'entrevue, c'est-à-dire le portefeuille de ministre des Relations extérieures qu'il convoite ; cette scène rappelle une autre scène contée dans un précédent chapitre du volume : celle où Joséphine vient solliciter dans le même cabinet — et en déployant d'à peu près analogues moyens de persuasion, — en faveur de Bonaparte, qui attend dans la pièce voisine. Un peu plus de cynisme seulement dans l'un des deux récits que dans l'autre ; les indécences du second, celui où figurent Joséphine et Bonaparte, remplacées dans le premier par des insinuations presque aussi perfides contre madame de Staël ; même ton d'intolérable fatuité ; on voit que l'esprit de Barras se complaît aux thèmes de cette sorte, mais qu'il ne les renouvelle guère. Et l'identité des procédés auxquels recourt dans les deux cas son instinct de médisance, ajoute à la légitime défiance qu'inspirent ces deux épisodes de son long pamphlet.

Quoi qu'il en soit, ici encore j'aurais voulu, pour plusieurs raisons qu'on devinera sans peine, qu'il me fût possible de voiler l'inconvenance de ce passage des Mémoires. Si j'avais pu supprimer le nom de celle qu'on y verra si cruellement bafouée, et le remplacer ainsi que celui de madame Tallien par un X discret, — comme je l'ai fait pour d'autres personnages de notoriété moindre, également maltraités dans les Mémoires et à la descendance desquels je pouvais, sans dommage pour l'histoire, témoigner ce très naturel et très simple égard, — j'avoue que j'eusse éprouvé un soulagement véritable. J'en donne ici l'assurance à tous ceux qui peut-être me sauront mauvais gré de n'avoir point pratiqué sur ce texte injurieux les retouches dont un respectable sentiment leur fera sans doute regretter l'absence.

Mais le moyen? Comme Joséphine, beaucoup plus gravement outragée qu'elles dans ces Mémoires de Barras, madame Tallien et madame de Staël, appartiennent à l'histoire. Et si j'ai cru devoir, en vertu de

considérations supérieures même à mes plus chers goûts personnels de courtoisie, laisser à la méchanceté de Barras pleine et entière licence de s'exercer contre la propre femme de l'Empereur, m'était-il donc permis de me montrer plus soucieux de la bonne renommée de madame Tallien et de madame de Staël, que de celle de madame de Beauharnais? Ce n'est point d'ailleurs, que je sache, l'austérité de leur vertu qui — pas plus qu'à Joséphine, — leur a valu la place qu'elles occupent dans l'histoire. En publiant tels quels les passages des Mémoires qui les concernent l'une et l'autre, je n'apprends à personne que le cœur de cette célèbre, comme celui de cette illustre femme, fut nomade. Croit-on que ce rappel des expériences sentimentales, auxquelles il est notoire que toutes deux se livrèrent, va nous scandaliser? Grâce à Dieu, la postérité ne connaît pas le pharisaïsme de certaines pruderies. Elle est indulgente à ces fautes légères que l'amour fait commettre, surtout lorsque ces fautes ont pour avocats auprès d'elles le génie, la grâce ou la beauté.

De ces deux femmes, l'une avait une royale beauté, l'autre, les dons les plus éclatants de l'intelligence. Elles cherchèrent le bonheur dans l'amour... Que la paix soit sur l'ombre charmante de celle des deux qui fut belle, — et qu'elle soit aussi, qu'elle soit plus encore sur l'ombre, sans doute éternellement inquiète, de celle qui peut-être aurait donné tout son esprit, tout son talent pour les charmes de l'autre! Tout ce que je pouvais, tout ce que je devais, c'était reprocher à Barras d'avoir touché d'une main si brutale à leur mémoire. Je pense que nul ne pourra prétendre que j'aie sur ce point marchandé le blâme. Et j'espère aussi qu'on voudra bien reconnaître que la sévérité de mes jugements sur Barras prend sa source dans un sentiment plus large que le désir d'exercer des représailles contre l'insulteur de Napoléon . . . .

. . . .

Au moment où la possibilité d'un changement de ministère a pénétré dans le public, toutes les ambitions prétendantes ont été éveillées. Celle de M. de Talleyrand était aux aguets de toutes les circonstances, depuis son retour d'Amérique. Il savait que l'occasion a le front chauve et qu'il faut la saisir à l'instant. Il s'était glissé à l'Académie pour avoir un prétexte de se montrer et de parler; il avait fondé le Cercle constitutionnel pour y parler, faire parler et agir. Il avait là à sa dévotion plusieurs vrais patriotes, dont l'honnêteté prompte à

la crédulité se plaisait à voir dans l'ancien évêque d'Autun tout ce qu'il voulait se faire croire, c'est-à-dire un grand ami de la Révolution.

Caressant dans ce cercle chacun selon sa position et ses affections, il disait aux Constitutionnels qu'il était toujours le premier des leurs, l'évêque d'Autun, l'ami de Mirabeau; aux Girondins qu'il avait été Girondin; aux Dantonistes, qu'il était toujours Dantoniste, qu'il devait à Danton sa vie à l'époque du 10 Août; aux partisans de Robespierre il disait non moins positivement, mais peut-être un peu bas et dans l'oreille, qu'il y avait du bon, de l'excellent dans Robespierre; que c'était, après tout, l'homme qu'il « estimait », et qu'on devait « le plus estimer de la Révolution ».

Parmi les personnes dont Talleyrand disposait pour toutes ses démarches intimes, on a vu depuis longtemps un certain abbé Des Renaudes, son ancien grand-vicaire, qui lui servait la messe avec l'abbé Louis (depuis le ministre des finances) à la Fédération du 14 juillet 1790. Cet abbé Des Renaudes était un excellent cornac auquel, comme on l'a dit, il ne manquait qu'un éléphant; mais c'était déjà une espèce d'éclopé politique jouissant de très peu de considération. Il fallait à Talleyrand des aides de camp plus actifs: il avait assez bien choisi en donnant auprès de lui cette fonction à M. Benjamin Constant. Ce jeune publiciste, à qui un esprit naturel très profond pouvait donner une grande sagacité pour connaître vite beaucoup de choses, n'avait pas encore l'expérience que rien ne supplée: il croyait à la vérité des paroles, à la réalité des sentiments, à la chevalerie des opinions, et jusqu'à un certain point même à l'union des intérêts, qui peuvent être encore un lien chez les hommes pour qui l'argent est le moyen et non le but de la vie!

Benjamin Constant avait toute la candeur, on peut ajouter la niaiserie des jeunes penseurs. Il est possible qu'à son insu, son amitié pour Talleyrand fît elle-même quelques calculs innocents, qu'il se fût dit tout bas:

« Si Talleyrand est ministre des Relations extérieures, je me trouve de droit remorqué à son vaisseau. »

Il est au moins très certain que si Benjamin Constant ne s'était pas dit cela à lui-même, Talleyrand le lui avait déclaré tout haut fort expressément et à plusieurs reprises.

Madame de Staël avait vu dans l'avènement possible de Talleyrand aux affaires un double et excellent marché : son ancien ami Talleyrand ministre; Benjamin Constant, son ami actuel, sous-ministre! Il n'en fallait pas plus à ses yeux pour sauver la République : car telle est l'illusion des passions, qu'en s'occupant le plus d'un intérêt particulier, elles s'imaginent souvent qu'elles ne travaillent que pour l'intérêt public. Madame de Staël avait d'abord prêté Benjamin Constant à Talleyrand. Cette fois elle faisait le sacrifice tout entier de le lui donner. Benjamin Constant s'était laissé donner à Talleyrand avec le cœur le plus naïf. Il ne voyait que lui, et m'en avait parlé avec la tête montée, lors de la nomination des plénipotentiaires à Lille. Talleyrand avait échoué, mais il ne s'était pas cru battu, et dès le matin, tous les jours avant six heures, il était au lit de Benjamin Constant pour le faire lever, le mettre en campagne, et le presser de son aiguillon. Voilà qu'au moment où les bruits de changement de ministère se répandent, je reçois la lettre suivante de deux amis qu'il me fut impossible de méconnaître :

« Mon attachement à votre personne est inaltérable, il m'a seul fait concevoir le projet de vous devenir utile.

» Je me lie avec un homme qui ne vous est pas inconnu, il partage mes dispositions. C'est un homme d'un génie ferme, audacieux, mais prudent; nous sommes absolument voués l'un et l'autre à nous attacher à votre fortune.

» Nous ne demandons ni places ni argent : c'est de l'utilité réelle de nos services que nous attendons les effets de votre bienveillance.

» Deux hommes qui ne manquent ni d'esprit ni de moyens, se vouent invariablement à votre fortune, puissent-ils être mis à l'épreuve. »

On voit que Talleyrand procédait toujours par voie de sentiment et de dévouement pour ceux dont il attendait quelque chose. A combien de gens a-t-il été attaché chaque fois qu'il en a eu besoin, ce personnage qu'aujourd'hui l'on peut bien reconnaître n'avoir guère été attaché qu'à lui-même?

Talleyrand, après m'avoir fait cerner par toutes les relations

directes et indirectes qu'il pouvait soupçonner, de fonctionnaires, de patriotes ayant des attenances avec moi, pénétra jusqu'au dernier des gens à mon service pour me faire arriver par tous les moyens l'expression de ce dévouement dont il parlait sans cesse, et de son adoration. J'étais plus que fatigué de toutes ces redites, lorsqu'après avoir tiré des hommes tout ce qu'il pouvait s'en promettre, Talleyrand pensa qu'il fallait « faire marcher les femmes ». (C'est l'expression de Talleyrand, qu'on l'a entendu répéter dans plusieurs circonstances fort différentes et éloignées l'une de l'autre, récemment encore lorsque, attaqué par Rovigo sur la question de l'assassinat du duc d'Enghien, il se mit de si bonne heure en route pour rallier la Cour à lui et fit cette fois encore *marcher* de bonne heure les femmes du faubourg Saint-Germain.) Et réellement je vis s'avancer l'une des premières pour garnir l'escadron des femmes de Talleyrand, celle dont la célébrité reposait déjà sur beaucoup de choses extraordinaires, parmi lesquelles je n'énonce pas même ses ouvrages, qui le sont certainement et le seront à jamais. Madame de Staël, qui s'était déjà présentée à moi plus d'une fois pendant la session de la Convention nationale, depuis le 9 Thermidor jusqu'au 13 Vendémiaire, était venue au Directoire sitôt qu'il avait été possible d'y être reçue. Très peu de jours après avoir paru d'abord ne s'occuper que d'intérêts généraux, et paraphrasé son enthousiasme pour la liberté, elle s'était occupée de réclamer pour faire rayer de la liste des émigrés son père, M. Necker. Jusque-là il n'y avait rien que de filial, rien que de légitime et de sacré. Maintenant madame de Staël voulait faire un ministre, et d'après ce qu'on disait du genre d'intérêt qu'elle portait à son candidat *in petto*, cela n'était pas trop conjugal de sa part. Madame de Staël me fut donc dépêchée par Talleyrand ; et il faut convenir qu'il avait choisi un messager bien actif, qui eût pu être plus joli et moins passionné. Je savais bien que les femmes sont capables de tous les extrêmes dans les sentiments où leur cœur s'est engagé. Je ne savais pas jusqu'où elles pouvaient se laisser aller.

Madame de Staël m'avait plusieurs fois parlé de l'ancien évêque d'Autun, Talleyrand, revenu depuis peu d'Amérique, qui avait besoin d'une place et qui en demandait une quel-

conque pour exister, et plus encore, disait-il, pour avoir « l'honneur de servir la République, et de montrer son attachement à la liberté ». Elle m'avait ensuite demandé de me présenter son protégé. J'avais écarté poliment la demande en lui répondant que cela n'était pas nécessaire, que je serais plus sûr de mon indépendance hors de l'influence du solliciteur, ayant déjà bien assez de la sienne; qu'il pouvait compter sur moi pour ce qui pourrait soulager sa position. En ne le voyant pas, comme en le voyant, je ne sais quel secret pressentiment me mettait en garde contre ce débarqué, et me rendait hésitant sur la permission de lui laisser mettre au Luxembourg son pied boiteux. Madame de Staël insista tellement, que je consentis à me laisser présenter Talleyrand. Sa protectrice, sans perdre de temps, s'écrie :

— Eh bien, voulez-vous ce soir à neuf heures ?

— Va pour ce soir, puisque cela vous est agréable.

Ils n'y manquèrent ni l'un ni l'autre. On les introduisit : ils entrèrent ensemble. Madame de Staël, accoutumée à être le chevalier d'honneur de ceux qu'elle conduisait, marchait en avant. Talleyrand la suivait de son pied boiteux. Je n'avais jamais vu ce personnage déjà fameux sous deux régimes, et qui devait l'être sous bien d'autres encore. J'ai annoncé lors de mon entrevue avec Robespierre, avant le 9 Thermidor, quels traits de ressemblance vivante avec ce monstrueux personnage s'étaient dans la suite offerts à moi et que je devais livrer en leur place aux contemporains jaloux de recueillir les physionomies historiques.

C'est ici que je dois consigner mon observation, confirmée par l'examen le plus sincère, et retracée avec la plus religieuse exactitude. En voyant entrer chez moi Talleyrand, son visage blême, insignifiant, mort, les yeux inanimés, fixes, je crus revoir Robespierre lui-même. Je fus encore plus frappé en le considérant de plus près : ces os saillants, cette tête courte, ce nez retroussé, cette bouche méchante et sèche; ajoutez à tous ces traits naturels les accompagnements de l'art, la même coiffure poudrée à blanc, le même port raide et immobile.

Je fus tellement abasourdi de cette ressemblance étonnante de la tête et de l'encolure jusqu'au tronc et aux jambes, que je ne pus m'empêcher de prendre à part madame de Staël et

de lui communiquer ma réflexion. Elle se mit à rire de la comparaison, sans en nier la justesse, et me dit :

— Oh! je vous assure que la ressemblance n'est pas complète.

Elle se mit cependant à regarder plus attentivement son homme, me disant qu'elle avait toute présente la physionomie de Robespierre depuis l'Assemblée constituante : sa chevelure poudrée aussi, son ton sec et hautain.

— Oui, sans doute c'est bien là un faux air de Robespierre, il y a là beaucoup de lui. Mais je vous assure que si le physique offre une malheureuse analogie, elle ne suit point le moral, et Talleyrand vaut beaucoup mieux. M. Robespierre, par exemple, était bien loin d'être sensible à l'amitié et de connaître le sentiment de la reconnaissance : il n'y a pas de meilleur et de plus fidèle ami que Talleyrand: je vous le démontrerai: c'est un homme dont le cœur est sur la main, et qui vous sera personnellement dévoué : il se mettrait au feu pour vous.

Voyant que Talleyrand nous écoutait fort sérieusement, et pour ne pas le laisser dans un plus long embarras, je me retournai vers lui. Madame de Staël fait un pas en avant, le prend par la main et, me le ramenant, lui dit :

— Tenez, citoyen Talleyrand, c'est de vous que nous parlions : je ne craignais point de vous flatter, en déclarant que vous étiez un excellent ami, un être pétri de sentiments délicats: que la reconnaissance ne pesait point à votre cœur.

Talleyrand, se retirant un peu en arrière pour donner plus d'inclinaison à son salut, se prosterna profondément et ne répéta que ces mots :

« Serviteur respectueux, serviteur reconnaissant. Il ne vit que pour l'amitié, le dévouement. Il sera trop heureux : il est profondément reconnaissant: non moins respectueux: il n'y a que son admiration qui puisse égaler son respect et sa reconnaissance... »

Voilà tout le discours pénible que semblait encore tirer du fond de la poitrine ce personnage à qui on a fait une si prodigieuse réputation d'esprit et d'élocution, de mots heureux et abondants destinés à occuper toute la société. Il est vrai que cette réputation, il pouvait bien travailler à l'édifier lui-

même, et qu'il n'y a rien de tel en fait de renommée, ainsi que de fortune, comme de faire soi-même toute sa besogne. Il est démontré que sous tous ces rapports la ressemblance de Talleyrand avec Robespierre était encore frappante, et que les deux ménechmes de le Révolution n'avaient rien à désirer de l'un qui manquât à l'autre.

Telle fut ma première entrevue avec Talleyrand. Madame de Staël, après avoir jeté ces premières paroles, espérant avoir semé dans mon cœur toutes les bonnes idées, dont elle voulait faire recueillir les fruits à Talleyrand, le prit par la main pour se retirer. Talleyrand, continuant à me parler de son respect et de sa reconnaissance éternelle, me dit savoir que je me couchais de bonne heure; qu'il savait même qu'aussi j'étais levé le premier de la République; qu'il ne voulait point prendre sur mon repos; que la patrie avait besoin de moi, et qu'on serait coupable de lui disputer un moment de plus. Madame de Staël, en me quittant, chuchota à demi-voix :

— Je ne vous ai encore rien dit sur le citoyen Talleyrand : j'aurais embarrassé sa modestie ; je ne puis vous parler qu'en son absence : je reviendrai demain toute seule ; je vous demande une audience entière.

Madame de Staël revient le lendemain, et, à peine entrée, à peine assise, elle ne tarde point à commencer son sujet : elle a le besoin de seconder toutes mes intentions par la connaissance de la vérité la plus entière ; je ne dois rien ignorer sur les personnes qu'on offre à mon intérêt, et qui sont susceptibles d'être agréées par le gouvernement, car c'est uniquement dans la vue de l'intérêt public et de celui de ma personne qu'elle a besoin de continuer la conversation commencée la veille.

Madame de Staël fit passer devant mes yeux une foule de scènes, qui furent pour moi la démonstration du possible dans les excès de l'ambition. Elle m'avait d'abord présenté Talleyrand comme un homme passionné pour la liberté, pour la République et même pour la Révolution : il n'avait jamais été prêtre avec conviction, me disait-elle; il ne croyait même pas en Dieu, ce dont elle ne l'approuvait nullement. Elle le lui pardonnait même avec peine, mais elle l'excusait pourtant, parce qu'il faut être tolérante. Agent général du clergé

avant la Révolution, il avait toujours mystifié tout ce qui l'environnait par son air de gravité, qu'il croyait devoir à son habit d'évêque. Lorsqu'il avait pu ensuite dépouiller cet habit, secoué le rochet et le camail, il avait envoyé tout promener. Avant de se défroquer comme il l'a fait depuis, il avait le premier sacré les évêques constitutionnels, afin d'achever de désorganiser la religion catholique. Membre de l'Assemblée constituante, il avait poussé à toutes les lois qui tendaient à compléter la désorganisation de l'Église, et il y est parvenu. « Au sujet de cette Église catholique, contre laquelle, en ma qualité de protestante, je puis être un peu partiale, un jour que ses défenseurs voulaient bien convenir devant moi qu'« il y avait là des abus », je répondis vivement : — Il n'y a pas seulement des abus dans le clergé catholique! c'est le clergé tout entier qui est lui-même un abus... »

Ce mot, comme j'en jette quelquefois dans la société, était assez heureux, mais enfin ce n'était qu'un mot: Talleyrand se l'est merveilleusement approprié, en le répétant comme de lui : il en a fait sa chose. Je sais bien que dans beaucoup d'autres affaires qu'on lui a attribuées parce qu'il se les était attribuées, il n'a pu guère y porter que la capacité d'un grand seigneur comme ils étaient élevés en France, c'est-à-dire point de connaissances solides, peu de littérature et un esprit fort médiocre; mais il s'était toujours approché de ceux qui en avaient, et s'y était frotté. Il avait su parvenir à l'intimité de Mirabeau, et même à être l'un de ses exécuteurs testamentaires, non qu'il y eût une grande analogie entre ces deux hommes, dont l'un était de feu et l'autre de glace : mais Mirabeau avait trouvé assez d'obséquiosité dans Talleyrand pour ne pas repousser ses services, et il avait consenti à lui laisser souffler l'orgue. Ce rôle de souffleur, qui avait suffi à Talleyrand auprès de Mirabeau, donnait la garantie de ce qu'il serait auprès d'un Directeur aussi supérieur que moi. Madame de Staël m'assurait que je l'étais par le courage, par la force de caractère et même, ajoutait-elle, par mon esprit si juste, si distingué, et par mes connaissances militaires.

Je savais bien que croire de tout cela. Ne m'étant jamais fait d'illusions sur la réalité et l'étendue de mes moyens, je savais bien n'être pas dépourvu de courage, de cœur, de

quelque justesse d'esprit, et d'un peu de connaissance des hommes et des choses humaines. Je voyais donc très bien venir la flatterie de madame de Staël et son but. Je ne lui disais point : « Vous me flattez, vous mentez, mais continuez toujours »: elle continuait sans que je lui en donnasse l'ordre ou la permission.

Après m'avoir déduit toutes les raisons qu'il y avait d'employer Talleyrand dans le gouvernement républicain, madame de Staël voulait surtout que ce fût un homme dévoué à ma personne : elle m'affirmait qu'« il était enthousiaste de moi ». Le sentiment, qui fait tant de miracles, pouvait beaucoup sur Talleyrand; or, comme Talleyrand était, d'après madame de Staël, idolâtre de ma personne, ce sentiment exalté d'amour pour moi, chef de la République, pouvait, me disait-elle, ajouter singulièrement à ses facultés naturellement peu étendues, et le mettre en état de rendre les plus grands services à la République. Il le pouvait d'autant plus, continuait madame de Staël toujours avec plus d'ardeur, qu'il avait une grande instruction de tout ce qui s'était passé dans les premiers temps de la Révolution; qu'il possédait dans sa mémoire les secrets des personnages de tous les sexes qui avaient le plus marqué.

Louis XV avait la mémoire de toutes les physionomies et de tous les noms des chiens de chasse de ses chenils jusqu'à six mille : Talleyrand a de même une mémoire de « chien »; de plus il a si bien pratiqué lui-même certaines relations difficiles, parmi lesquelles il s'est toujours trouvé au pair: il a passé si facilement d'une position à une autre... C'est la souplesse la plus heureuse, la plus habile agilité de transition; il est tout à ce que vous voudrez :

— Il a, me dit madame de Staël dans un sentiment d'enthousiasme véritable, *il a tous les vices de l'ancien et du nouveau régime : il a et conservera toujours un pied dans tous les partis; vous ne pouvez donc rencontrer un agent plus utile.* Quant à vous, citoyen Directeur, me répétait-elle, il a constamment eu pour vous une affection, une estime,un respect, qui le font vous considérer comme quelque chose de « surhumain »; c'est vous personnellement qu'il veut servir; je vous expose tous ses sentiments parce que je les partage au moins. Qu'y

a-t-il de meilleur et de plus grand que vous? Vous êtes un grand politique, et vous n'en avez pas la prétention; vous êtes un grand militaire, car vous l'avez prouvé à Toulon et à Paris, dans des batailles bien autrement terribles que celles des frontières et dont auraient eu peur Turenne et Condé. Vous avez été orateur puissant dans les moments décisifs; vous êtes de plus un véritable homme d'État, et par-dessus tout vous êtes un orateur simple et modeste, qui ne vous vantez de rien de ce qui vous appartient le plus! Barras, vous n'êtes pas seulement grand, vous êtes beau, vous êtes comme l'Apollon du Belvédère, de la tête jusqu'aux pieds...

— Voulez-vous bien en rester là, répondis-je à madame de Staël, car je ne pouvais prévoir véritablement où elle se serait arrêtée. Où voulez-vous en venir? lui dis-je enfin, excédé de son obsession: expliquez-vous : que voulez-vous que nous fassions de ce cher Talleyrand?

— D'abord, me dit-elle, un ministre, un ministre des Relations extérieures tout au moins, d'après ce que je vous ai fait sentir de ses convenances et de son aptitude pour une pareille place.

— Eh bien, répondis-je pour me débarrasser d'elle, le premier jour j'y songerai.

Et je fus quitte de madame de Staël, qui voulait cependant ne pas me quitter encore.

Je parlai effectivement à mes collègues de la convenance qu'il pourrait y avoir, en opposition à l'ancien régime, de placer Talleyrand, qui en était le plus haï et le plus méprisé.

Je dois cette justice à mes collègues qu'il n'y eut de leur part qu'un sentiment de répulsion et d'horreur. Madame de Staël devait revenir me voir sous deux jours; je le lui avais permis, et lors même que je ne lui en aurais point donné la permission, elle ne serait pas moins arrivée jusqu'à moi, car il n'y eut jamais de portes fermées pour elle sous aucune autorité, et elle sut toujours les forcer, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour atteindre son but. Elle revient effectivement deux jours après, et m'aborde avec l'assurance qu'elle devait avoir pour une chose décidée. Je vois encore ses grands yeux fixés sur moi avec un air de tendresse presque voluptueuse, et cependant non sans quelque chose d'impérieux.

— Eh bien, me dit-elle, nous avons sans doute un ministre, car M. de Lacroix n'est pas un ministre : c'est une vieille femme enceinte, quoiqu'elle prétende être accouchée récemment. (Madame de Staël voulait parler de l'opération que venait de subir le ministre Lacroix pour une loupe immense qui lui couvrait la partie inférieure de l'abdomen et lui avait donné l'apparence d'une femme enceinte de neuf mois, au moins.)

Je ne savais comment me tirer de cette vive interpellation, dont madame de Staël attendait la réponse avec l'impatience que je lisais dans ses yeux qui semblaient grandir en me regardant. Elle me serrait de très près, à ma cheminée, et il n'y avait pas moyen de rompre comme à l'escrime. Je prends mon parti de me sauver par la déclaration toute simple de la vérité :

— Il s'en faut de beaucoup, lui dis-je, que nous ayons un ministre de votre façon : celui que vous m'avez proposé réunit la répugnance et la mésestime presque unanime des membres du Directoire. Je suis trop solitaire dans ma défense pour réussir à le faire nommer. Tout le monde est contre lui.

Je croyais madame de Staël terrassée comme je l'avais été moi-même, et je m'imaginais être débarrassé de ses poursuites : qu'est-ce qui peut en effet s'attendre aux nouvelles conclusions qu'elle va tirer de tout ceci ?

— Vos collègues disent qu'ils méprisent Talleyrand, me répond-elle. Eh bien, soit : qu'ils le haïssent aussi : tant mieux pour vous, Barras, car moi, je ne vois que vous dans le monde. C'est précisément parce que Talleyrand sera le plus mal avec tous vos collègues qu'il sera le mieux avec vous. Comme il tiendra tout de votre bonté, il sera dans la nécessité de tenir d'autant plus à vous, puisque vous pourriez lui dire comme Auguste à Cinna :

> Et pour te faire choir, je n'aurais aujourd'hui
> Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.

Il lui suffira de ce sentiment pour les épier sans cesse, et vous aurez des renseignements meilleurs sur toute la partie secrète de leur conduite, et même de leurs intentions à votre égard. Talleyrand fera la police pour vous comme un bon

chien de berger : c'est, à la lettre, le chien le plus fidèle que vous puissiez avoir. Il vous aime avec soumission comme une maîtresse dont on serait jaloux, sans oser la contrarier jamais.

Je ne voyais rien, dans toutes ces paroles de madame de Staël, qui fût autrement encourageant pour me fier à un homme dont les titres étaient sa corruption, sa mobilité et sa trahison perpétuelles. Je dis à madame de Staël que je la suppliais de me laisser tranquille pour le moment, et qu'il était impossible de ne pas ajourner tout ce que l'on pouvait vouloir de plus pour l'avancement de Talleyrand dans la politique...

Malgré tout ce que madame de Staël avait fait pour Talleyrand, il paraît qu'il n'en trouvait pas assez, et que sa devise était celle de César : « Croyant n'avoir rien fait s'il lui restait à faire ». Il n'avait pas trouvé assez d'intrépidité dans son intrépide amie, et il la poussait sans cesse à revenir à la charge sur moi. Madame de Staël revient le lendemain, tout effarée, sa toilette plus dérangée qu'à l'ordinaire, les cheveux hérissés, les yeux égarés, et vraiment inquiétante, comme si elle sortait d'une attaque de nerfs, ou plutôt comme au moment d'y tomber. En entrant, elle se jette sur un fauteuil, m'entraîne près d'elle et presque sur elle avec violence, en me serrant les mains, puis, tout essoufflée :

— Barras, me dit-elle, Barras, mon ami, je ne compte que sur vous en ce monde ; sans vous, nous sommes perdus, perdus tout à fait. Savez-vous? Oh non! vous ne le savez pas, car vous ne me laisseriez pas dans un aussi cruel embarras. Savez-vous, continue-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, savez-vous ce qu'*il* m'a dit, ce que tout à l'heure *il* vient de me répéter?

— Et qui? de quoi s'agit-il, madame?

— Barras, mon ami, me répéta-t-elle en me serrant plus fortement les mains, et ses yeux se tournant comme ceux d'une épileptique. Eh! mon Dieu, c'est de notre pauvre Talleyrand que je vous parle. Savez-vous ce qui vient de lui arriver?

— Eh quoi, madame?

— Je le quitte au moment; peut-être n'existe-t-il plus

déjà : il m'a dit qu'il allait se jeter à la Seine si vous ne le faites pas décidément ministre des Affaires étrangères. Il n'a plus que dix louis devant lui.

— N'a-t-il pas d'autres ressources? Ses amis ?

— Ah! ses amis ! Moi qui le suis certainement, je l'ai soutenu jusqu'ici de bon cœur, il n'a pas beaucoup dépensé, puisqu'il n'a pas même pris une remise depuis son retour. Il fait toutes ses affaires et ses courses en cabriolet, lui qui avait l'habitude de tant d'aisance dans l'ancien régime ; et aujourd'hui point de maison, toujours chez moi ou chez les autres. Quand on n'a rien vaillant, quand on n'a point de profession lucrative, et que de plus on a des dettes, c'est une situation bien cruelle ; il faut l'en tirer! Mon cher Barras, nous sommes perdus ; Talleyrand se noie, il est mort si vous ne le faites pas ministre. Dans le cas où vous auriez absolument disposé du ministère des Affaires étrangères, donnez-lui-en un autre, il y sera également propre : il a une heureuse flexibilité ; il est capable de tout ; c'est d'ailleurs un excellent patriote, comme je vous l'ai déjà dit ; c'est un homme des plus décidés en opinion politique : il voudrait avoir été membre de la Convention nationale, on y aurait pu apprécier toute son énergie ; il ne connaît point d'excès en fait de liberté : il regrette de n'avoir pas été dans cette Assemblée pour y voter comme vous. D'ailleurs, à l'époque du 10 Août, ne s'est-il pas prononcé d'une manière assez déterminée? N'est-ce pas lui qui, à l'ambassade de France à Londres, faisait tout, quoique Chauvelin fût en nom à cette époque? N'est-ce pas Talleyrand qui a rédigé l'adresse aux puissances sur les événements du 10 Août, pour montrer le droit de la nation et la légitimité de la République dans le renversement du trône et la résolution prise à l'égard de Louis XVI? Je ne vous dis pas que j'aie été et que je sois encore de son avis à cet égard. Talleyrand cave plus fort que moi en politique ; mais enfin, si sa position d'ancien évêque ne lui a pas permis d'être membre de la Convention nationale, il faut du moins lui savoir gré des opinions qu'il y aurait montrées. Il a fait tout ce qu'il a pu pour la Révolution ; personne n'a plus donné de garantie ; personne, si on lui demande : « Qu'as-tu fait pour être pendu? » ne peut répondre d'une manière plus

satisfaisante qu'« il a tout fait pour cela ». Eh bien, mon cher ami, eh bien, Barras, c'est un homme aussi intéressant que vous laisseriez aujourd'hui se jeter à la Seine, faute de pouvoir servir son pays? Non, mon ami, vous ne le souffrirez pas; il faut que vous parliez avec énergie à vos collègues, il faut que vous montiez sur vos grands chevaux; il faut que vous montriez les dents; il faut que vous déployiez du caractère; il faut que vous fassiez Talleyrand ministre, autrement je suis désespérée, et moi-même je meurs, je n'en puis plus.

C'étaient de véritables convulsions, comme un prélude de haut mal, la bouche presque écumante, que madame de Staël me parlait ainsi. J'étais entre deux sensations fort différentes : l'une, presque la compassion et l'effroi, de voir dans cet état violent une femme qu'on pouvait y trouver chez moi si singulièrement, sans que je pusse en donner une explication la moins probable à qui nous aurait surpris. Qu'est-ce qui aurait jamais pu croire qu'une pareille situation eût eu une pareille cause? D'un autre côté, j'éprouvais un besoin de fou rire qui le disputait chez moi à une espèce de terreur. Une femme qui tombe chez moi en épilepsie parce que je ne puis faire ministre un homme de ses amis : cet ami, abbé, ancien évêque ruiné, menaçant lui-même de se noyer s'il n'est pas ministre de la République, agent d'un Directoire composé de cinq régicides : il y avait dans ce mélodrame un mélange de sérieux et de sinistre, uni au burlesque, dont il m'est aujourd'hui encore difficile de me rappeler les détails sans rire toujours davantage; mais ce rire a le droit d'être bien amer, si, nous rappelant tout ce qui a précédé, nous envisageons tout ce qui a suivi.

La volubilité et l'impétuosité de madame de Staël ne m'avaient pas permis de pouvoir placer une parole au milieu de ce discours... Saisissant le moment où, épuisée de fatigue, elle me laissait voir un intervalle :

— Madame, répondis-je, je suis désolé, je vous demande pardon si je n'ai pas été plus heureux pour ce qui vous intéresse.

Madame de Staël ayant l'air de se remettre, et ne versant plus, comme elle me le dit, que de douces larmes d'espérance :

— Allons, mon ami, continua-t-elle en me serrant toujours les mains, faites donc cela; vous nous sauverez tous. Je donne dans la personne de ce pauvre Talleyrand un ami précieux à vous et à la République: je vous en réponds à la vie et à la mort...

Madame de Staël n'en finissait pas: je m'étais levé pour la faire lever elle-même et m'en débarrasser en lui disant adieu; mais, debout, elle me tenait encore les deux mains, de manière qu'il m'était impossible de prendre une sonnette pour faire venir quelqu'un.

J'avais dans mon antichambre beaucoup de monde qui depuis deux heures attendait l'audience. Que vont dire d'ailleurs toutes ces personnes qui ont vu passer devant elles une femme aussi agitée, et encore dans un désordre de toilette qui n'avait fait qu'augmenter depuis son entrée? Je crois bien que si j'avais mis au placement de Talleyrand une condition personnelle et la plus sentimentale possible, madame de Staël, qui m'offrait tout au monde et ce qu'elle appelait sa vie, n'aurait pas été cruelle à mes prières: mais je jure que je n'ai eu l'idée de ne lui adresser aucune prière; que mon rôle, en cette circonstance, aurait plutôt été défensif qu'agressif; qu'enfin ceux qui, voyant sortir madame de Staël de chez moi aussi émue, ont pu attacher quelque conséquence à son émotion, se sont réellement trompés, et m'ont tout à fait calomnié. Jamais, dans une circonstance de ce genre, je ne suis sorti d'une pareille épreuve plus innocent et plus pur.

Malgré tout ce qu'il y avait de démonstration extérieure et vraiment extraordinaire dans la démarche de madame de Staël, qu'on pourrait croire le résultat d'un rôle appris, et regarder comme une scène de comédie étudiée à l'avance, pour accélérer mon mouvement de bienveillance en faveur de celui qu'elle nommait mon protégé, je suis tout à fait convaincu que madame de Staël pouvait n'avoir point elle-même tout le secret de son émotion: qu'elle en était complice sincère et sûrement dupe à son insu: c'est ce qui arrive jusqu'à un certain point aux acteurs passionnés: ils s'identifient à leur rôle, pour monter jusqu'aux personnages qu'ils représentent: ils ont pris la cothurne, la toge ou le turban, et

dans le feu de l'action ils se persuadent à eux-mêmes qu'ils sont ce qu'ils représentent. Leur jeu les pénètre, les enivre et les fait sortir d'eux-mêmes : n'est-ce pas lors d'une représentation de *Mahomet* où Le Kain avait paru plus admirable que jamais, qu'il eut un vaisseau rompu dans la poitrine et qu'il en mourut.

Mais, si madame de Staël avait une organisation réellement sensible, et dont elle dut subir toutes les conséquences, il y avait quelqu'un qui partageait cette sensibilité beaucoup moins que moi. C'était celui même qui l'avait excitée. Pendant que madame de Staël était occupée chez moi à pleurer, à trépigner, à m'étreindre de toutes ses forces, j'ai su que le flegmatique et immobile Talleyrand était à l'attendre dans sa voiture, qu'elle avait laissée à ma porte, et au moment où je la reconduisais, elle me disait encore :

— Je vais le voir ; que vais-je lui dire pour le rassurer ? Pourrions-nous jamais nous consoler si nous étions cause qu'il se noyât ?

— Allons, madame, répondis-je une dernière fois à madame de Staël, veuillez croire que je ne puis oublier et négliger tout ce que vous venez de me dire. Engagez bien votre ami à ne pas se noyer, car alors il ne serait plus possible de rien faire de lui. Nous nous occuperons d'utiliser ses talents pour la République, et sa bonne volonté pour nous.

BARRAS.

EN TERRE SAINTE[1]

Il se produit, chez nous, depuis quelques années, un renouveau de la littérature de voyage. Bien des raisons, et de très diverses, y auront contribué ; les unes simplement techniques : ainsi le légitime désir du « motif » inédit à découvrir et à peindre ; d'autres plus humbles encore, comme la facilité accrue des communications ; d'autres plus nobles, telles que le désir de rendre à la France un modeste mais efficace service en lui apportant des notes exactes sur l'étranger. Enfin, n'a-t-il pas existé de tout temps, parmi les écrivains et les artistes, des âmes de passage, si l'on peut dire, et pour qui le voyage est une façon naturelle de respirer et de sentir? Toutes ces causes auxquelles il convient, pour être juste, d'ajouter la vogue, ont eu ce résultat de rajeunir un genre longtemps délaissé. Nous aurons dû à cette mode beaucoup d'ouvrages médiocres. Il faut les lui pardonner, car elle vient de nous valoir deux des plus beaux livres qui aient paru depuis ces quinze dernières années, deux merveilleux poèmes en prose qui suffiraient à la gloire d'un artiste : le *Désert* et la *Jérusalem* de M. Pierre Loti. Je voudrais prendre texte de ces

1. Sur *le Désert* et *Jérusalem*, les deux récents livres de M. Pierre Loti, on ne s'étonnera pas, sans doute, que nous ayons demandé son opinion à l'auteur d'*Outre-Mer :* on sait que lui aussi, romancier, voyageur, et préoccupé de l'idée religieuse, il a récemment visité la Terre Sainte.

volumes pour donner ici quelques remarques d'abord sur l'originalité particulière de leur auteur et, à cette occasion, sur l'art de décrire, puis sur leur portée psychologique et ce qu'il faut avoir le courage d'appeler leur haute valeur religieuse. L'intérêt qui s'attache à ces problèmes d'esthétique et de foi justifiera, j'espère, ce qu'il y a toujours d'un peu anormal dans une étude d'un romancier sur un autre romancier et d'un voyageur sur un autre voyageur.

I

Un journal de route, — la notation, sous la tente ou à la table d'une chambre d'hôtel, chaque soir, des événements du jour, — c'est toute la matière et c'est tout le plan de ces deux volumes. Ce procédé paraît le plus naturel pour un récit de voyage, et le plus infailliblement intéressant. Aucun n'est plus dangereux. Comment échapper à l'insignifiance, si l'on ne choisit pas entre ses impressions, et si l'on choisit, à l'insincérité ? Comment fuir la monotonie, surtout lorsqu'il s'agit de raconter une promenade, pendant deux mois, hors de toute ville, dans le désert, dans le pays de la mort où même le paysage est réduit à ses données élémentaires : du ciel et du sable, du sable et du ciel, et parfois la mer, une mer sans une fumée de paquebot, sans une voile. Entre l'oasis de Moïse et Gaza, le voyageur du *Désert* n'a en effet vu que cela, sauf une halte au couvent du Sinaï et une autre dans la petite ville ruinée d'Akabah, sur le bord du golfe de ce nom. Mais ce voyageur est Pierre Loti, c'est-à-dire le visionnaire le plus délicat de notre époque, l'être le plus primitif et le plus complexe, qui unit en lui des sens de sauvage, vierges et jeunes, intacts et naïfs, à une âme aussi maladive que les plus maladives entre les âmes modernes. Il semble qu'en présence des choses cet artiste étrange ait gardé le pouvoir d'être remué, comme s'il n'avait jamais lu, jamais écrit, jamais pensé, avec une vivacité d'impression directe dont rien n'est émoussé. Et en même temps, une plaie intime est en lui, une secrète blessure de nostalgie et de tristesse, que chacune de ces impressions, si fraî-

ches, si spontanées. si pleines, fait pourtant saigner. Son domaine propre est cette région indéterminée où la sensation et le sentiment se touchent et s'emmêlent, où la vibration suraiguë des nerfs fait de la jouissance presque une douleur, et des larmes une volupté. A un instrument accordé de la sorte, que tout fait vibrer jusqu'en son fond et avec de tels contrastes, rien n'est monotone, rien n'est insignifiant. Ces deux aspects d'un même paysage qui, pour vous, pour moi, se confondent, pour lui sont deux univers. Ces deux crépuscules, ces deux minutes d'un même crépuscule ne se ressemblent pas plus que deux regards. Cette chevauchée dans le désert, avec cette ligne d'horizon toujours pareille, devient une longue tragédie aux scènes toujours variées, entre le jour et la nuit, la lumière et l'ombre, l'immensité du ciel et l'immensité des sables. les nuées errantes et les nuages. Et il possède un tel pouvoir de noter l'infiniment petit de ses émotions, de fixer par des mots leurs douces ou tristes nuances, qu'il vous entraîne avec lui dans ce monde de frémissantes visions et d'exaltation continue. Vous allez de page en page, vous levant quand se lève le voyageur, montant avec lui à dos de dromadaire, parmi les Arabes de son escorte, vous reposant, à midi, sous l'azur torride, le soir, à la brillante étoile, et quoique le même décor se développe autour de vous interminablement, quoique pas une anecdote, pas un dialogue ne vienne couper et diversifier ce pèlerinage à travers ces horizons sans mouvement, sans trace de vie humaine, pas une de ces pages ne vous semble répéter la page précédente, pas une description ne double une description, pas une des journées n'est pareille à la journée précédente. C'est une magie, une sorcellerie, surtout pour ceux qui, faisant eux-mêmes métier d'écrire, voudraient saisir au moins le secret de cet art incomparable, — non pas afin de l'imiter, — nul n'a jamais fait du Loti que Loti, — mais afin de le comprendre.

A l'étudier de tout près, cet art qui semble si raffiné, presque si subtil, on découvre que sa première vertu est son indiscutable caractère de naturel et de simplicité. Cet écrivain d'une délicatesse si douloureusement rare ne fait pourtant que noter la parole intérieure qui se prononce en lui au contact

des choses. Un sûr instinct semble lui révéler que cette vérité est la condition même de son génie, car il la pousse jusqu'à des détails dont la malveillance sourit et qu'il a raison de donner : ne sont-ils pas la meilleure garantie de l'exactitude scrupuleuse du reste? Quand il nous raconte, par exemple, au commencement de son *Désert*, qu'il se réjouit de troquer son costume d'Européen contre un costume d'Arabe, « parce que ce dernier est plus décoratif pour cheminer sur un dromadaire » : quand, arrivé au Sinaï, il passe une belle robe de soie asiatique, « dont les couleurs doivent faire bien sur le fond des vieilles chaux blanches et des rouges granits », et qu'il ajoute : « mais personne n'est là pour nous voir », — vous pouvez reconnaître là une touche de faux goût et de fatuité. Mais, ce faisant, vous avez tort. Rapprochez plutôt ces passages que vous aimez moins de ceux que vous aimez beaucoup, et vous apercevrez quel imbrisable lien de logique rattache ces puérilités naïves, non pas même d'attitude, mais de décoration, à cette sensualité si fine et si vibrante de tout le reste du récit. Ces confidences ingénues vous sont une preuve que l'écrivain vous ignore, qu'il pense non pas à vous, mais à la précision de sa note, en fixant sur sa page la copie totale de sa sensation. D'autres petites touches, pareillement, d'une mièvrerie enfantine, comme cet enterrement d'une chouette « aux pauvres yeux jaunes qu'on ne reverra jamais », peuvent être aisément raillées. Mais s'il n'avait pas ce tendre respect de la vie, cette pitié si vite émue pour tout ce qu'il voit souffrir et mourir, même une humble bête tuée par mégarde, sentirait-il et vous ferait-il sentir la poésie de chaque détail du paysage? Serait-il le passant capable de donner d'un mot toute une physionomie vivante et souffrante aux plus inanimés des objets : — à une ligne de montagnes, lorsqu'il la montre « fatiguée d'avoir tant flambé la veille, et qui s'en repose à présent... » — à un carrefour sans nom du désert, lorsqu'il l'appelle « un point idéalement triste » ; — à des manteaux de Bédouins, lorsque, regardant les bandits de son escorte discuter sous le soleil de sept heures, il proclame « que cette lumière virginale *glorifie* ces hommes en haillons, *ennoblit* les grands gestes... » De tout autre style vous diriez, à des traits pareils, qu'il est affecté, qu'il est tendu. Vous ne le

dites pas de celui-ci. Jamais il ne vous donne, avec un si constant frémissement, la lassitude de la manière, et cela tient précisément à cette mise à nu complète du fond de sa sensibilité. Vous ne le trouvez pas *souligné* parce que vous le savez, parce que vous ne pouvez pas ne pas le savoir strictement exact, et comme tel vous êtes contraint de l'accepter tout entier.

Une seconde vertu de cet art, et qui dérive de la première, c'est, pour ces notations des plus fines nuances, l'emploi des mots les plus humbles, les plus familiers. De tous les descriptifs de notre époque, Loti est certainement celui qui évoque le plus complètement un tableau, grand ou petit : un vaste paysage comme une fleur sur la route, une physionomie humaine aussi bien qu'une ville. C'est en même temps celui dont le vocabulaire est le plus modeste, le plus borné aux termes quotidiens, le plus étranger à l'argot du métier, à ces épithètes techniques qui sentent l'atelier ou le musée, le plus sobre enfin de néologismes. Il a deviné, avec son tact supérieur d'admirable ouvrier de style, la limitation précise de cet outil qui est notre prose. Il sait que le coloris littéraire ne doit jamais être un coloris de peintre, et que la phrase la plus habile ne peut reproduire un objet quelconque avec une concrétion égale à celle de la plus médiocre pochade. En revanche, nul tableau, si achevé soit-il, ne rendra comme certaines phrases l'impression produite en nous par ce même objet. C'est donc cette impression qu'il nous faut communiquer au lecteur. C'est à travers elle, et en le forçant de sentir comme nous sentons, que nous parviendrons à lui faire voir ce que nous voyons, à lui faire entendre ce que nous entendons. Aussi, ce merveilleux évocateur ne surcharge-t-il jamais sa phrase de détails pittoresques. Quelques adjectifs, de ci, de là, lui suffisent, et il a grand soin de n'en pas choisir de trop spéciaux. Par une habileté contraire à celle de la plupart des modernes, l'épithète lui sert à produire des effets d'ensemble. Il la cherche volontiers imprécise et flottante, vous enveloppant ainsi, vous, son lecteur, dans l'atmosphère de son émotion. L'objet, décrit de la sorte, ressuscite alors devant vous comme s'il sortait de la mémoire de vos sens, tant l'écrivain a su réveiller d'analogies. Il vous a communiqué, suggéré sa vision sans vous l'imposer.

On trouverait à chaque page du *Désert* et de *Jérusalem* un exemple de ce procédé. J'en prendrai un seulement et au hasard. C'est l'heure du coucher du soleil dans une petite ville arabe :

« ... Nos veilleurs arrivent, *graves* et *beaux*, visages presque *divins* sous les voiles *blancs* et les torsades de laine *noire*. Silencieux, parce que l'heure du Saint Moghreb approche, ils s'asseyent par groupes sur le sable, devant des branchages qu'ils allument pour la nuit, et ils attendent... Alors, tout à coup, du haut de la petite citadelle *solitaire*, la voix du muezzin s'élève, *haute*, *claire*, qui a le mordant *triste* et *doux* des hautbois, qui fait frissonner et qui fait prier, qui plane en l'air d'un *grand* vol, et comme avec un tremblement d'ailes... »

J'ai marqué dans ces quelques lignes les mots qui servent à caractériser les formes et les sons. Ils sont tous de l'ordre le plus ordinaire, un rhéteur de l'école des termes rares dirait le plus banal. Connaissez-vous pourtant une toile de Delacroix ou de Decamps qui vous donne une sensation d'Orient plus complète, plus colorée et plus intense? Pour ceux qui sont allés en terre mahométane, tous les soirs de là-bas s'évoquent à la musique de cette phrase où il n'y a pas un terme, — sauf « Moghreb » et « Muezzin », et ce sont comme des noms propres, — qu'un enfant du peuple ne puisse comprendre. Quel enseignement, s'ils savaient le recevoir, pour tant de jeunes écrivains qui s'ingénient à martyriser la langue afin de lui arracher des effets nouveaux de dictionnaire et de syntaxe !

Un troisième caractère de cet art, si classique par cette pureté, par cette simplicité du vocabulaire, c'est qu'il est en même temps débarrassé de toute réminiscence. Je veux dire que Loti ne semble jamais avoir, devant un objet, des associations d'idées étrangères à cet objet, et qui attestent chez lui des traces d'influences littéraires ou artistiques, le rappel d'impressions reçues à travers les livres ou les causeries. On chercherait vainement dans ces deux volumes une allusion à ce qui n'est pas la chose placée dans le champ direct de l'œil. Je n'attribue pas cette singulière puissance de s'absorber tout entier dans les visions actuelles au fait que Loti lise très peu. D'autres l'ont possédée, — ainsi Flaubert — qui étaient des dévorateurs de bibliothèque, ce qu'un humoriste russe

appelle spirituellement des « omnivores ». Il en faut chercher le secret ailleurs, dans une qualité d'attention aussi rare chez les écrivains que certaines acuités de perception chez les peintres. Que de fois Maupassant m'a rapporté les conseils que lui donnait dans sa jeunesse le maître de Croisset. Il lui disait : « Tu vas sortir. Tu vas prendre un fiacre. Tu vas regarder le cocher et tu me le décriras. *Chaque créature humaine a quelque trait en elle qui la distingue absolument de toutes les autres. C'est ce trait-là que l'écrivain doit voir et marquer.* » Cette discipline paraît très aisée. Elle est extrêmement difficile à pratiquer dans sa pleine rigueur. Chacun peut en faire l'expérience sur soi-même. Il suffit de se placer en présence d'un objet quelconque, un meuble, un bijou, un paysage, et d'étudier ce qui surgit en nous après un certain temps de contemplation. Autour de cet objet des idées s'élèvent, tout un cortège de pensées liées à lui, mais qui ne sont pas lui. La plupart des écrivains, et des plus grands, n'ont pas d'autre procédé de vision : Balzac par exemple, et c'est pourtant un évocateur très intense. Je ne connais guère dans la littérature que Tourgueniew, Flaubert et Loti qui aient su maintenir leur regard à cet état de passivité méditative qui laisse l'objet entrer en nous, sans rien évoquer que lui-même. Cela donne à leurs descriptions cette *présence* qui justifie le mot du lecteur vulgaire : « Comme on y est !... » Entre cette façon de voir si totalement, presque si animalement réceptive, et celle des rêves, il existe une analogie évidente. Cela prouverait que cette forme d'imagination dérive d'une certaine disposition physiologique. Elle ne se développe ni ne s'abolit. Loti l'avait dès ses premiers livres, Tourgueniew et Flaubert jusque dans leurs derniers. Toute l'œuvre romanesque de l'auteur du *Désert* s'explique mieux quand on reconnaît que ce pouvoir réceptif est la faculté maîtresse de son tempérament intellectuel. Parfois incertain quand il s'agit de peindre des caractères en réaction et en conflit, il est incomparable quand il traite une aventure où les héros sont des âmes passives, de simples théâtres d'états que les circonstances leur imposent. Dans le *Roman d'un Spahi*, dans le *Mariage* et dans *Pêcheur d'Islande*, cet accord entre le thème choisi et cette faculté maîtresse a merveilleusement réussi au romancier. Ce même

accord vient de réussir au voyageur dans le *Désert* et dans *Jérusalem*, avec quelque chose en plus. Dans ses trois beaux romans il n'avait montré que le drame de l'âme et de la nature. Le drame de la foi s'y ajoute ici, éprouvé et interprété par un artiste qui passait jusqu'ici pour le plus indifférent aux idées de cet ordre, avec la plus spontanée et la plus émouvante des éloquences.

II

Ce voyage, en effet, n'est pas entièrement pareil à ceux que nous racontaient des livres comme *Fantôme d'Orient* ou *Japoneries d'automne*. Cette fantaisie d'une longue promenade au pas des chameaux berceurs, avec Jérusalem à l'extrémité de la route, c'est presque un départ pour la prière, presque un pèlerinage, et c'est la preuve aussi d'une crise nouvelle dans l'être moral de l'écrivain. Il y avait toujours eu dans cette sensibilité trop frémissante un arrière-fonds de mélancolie, une perception trop aiguë de la fuite des heures, un frisson épouvanté devant les gouffres noirs du néant, entrevus par dessous et par delà toutes les ivresses. Mais ce n'étaient là que des minutes et l'on pouvait se demander si ce grand voluptueux ne pratiquait pas d'instinct la méthode célébrée par Lucrèce, cet épicuréisme de la mort qui faisait chanter à Catulle : « Vivons, ma Lesbie, et faisons l'amour. — Les soleils peuvent tomber dans la mer et revenir. — Nous, quand notre courte lumière est une fois close, — c'est une nuit perpétuelle où nous devons dormir... » Mais Lucrèce et Catulle n'avaient pas en eux, mêlées au plus intime de leur personne, au cœur même de leur cœur, une éducation et une hérédité chrétiennes. Ils n'avaient pas entendu, puis désappris, ces promesses dont parle l'apôtre : — « Si nous vous quittons, où irons-nous, Seigneur? Vous seul avez des paroles de vie éternelle. » — Oui, elles se désapprennent, ces paroles, elles s'oublient dans les années d'orgueil de la vie, surtout quand on porte en soi une âme de sensation, aisément prise au charme du jour et de l'heure, amoureuse des formes et des couleurs, amusée

aux jeux caressants de l'amour, aux surprises chatoyantes de l'art, aux caprices légers du plaisir. Puis un âge arrive où mille signes à peine perceptibles commencent de nous réveiller de cet étourdissement. Ceux qui nous ont vus grandir sont des vieillards maintenant, ceux que nous avons vu naître sont déjà des hommes. Ceux qui ont grandi avec nous, un par un, s'en vont. Il semble que nous entendions siffler autour de nous le vol des flèches inévitables que les invisibles archers du sort dardent sans cesse sur la légion toujours renaissante, toujours décimée, des fils d'Adam qui doivent tous mourir. Et, à un moment, l'évidence de la fin rapprochée se fait si implacable qu'elle ne sera plus jamais dissipée. Quelquefois une seconde suffit à cette invasion qui marque le passage de la jeunesse, de la pente qui monte, à l'autre pente, celle qui dévale, là-bas, vers l'abîme obscur. Théophile Gautier racontait qu'au matin d'une nuit passée dans un patio de l'Alhambra, il se réveilla avec cette idée : « Un jour je serai couché ainsi et je ne me relèverai plus jamais. » — « Ma jeunesse, ajoutait-il, a fini de cet instant-là... » Lui non plus, le poète de *Fortunio* et d'*España*, n'avait pas écouté le conseil de la Mort dans la chanson allemande : « N'aime pas trop le soleil et les étoiles, car il faudra me suivre dans ma sombre demeure... » D'autres fois, cette initiation au renoncement définitif se prolonge, et c'est pendant des jours et des jours une lutte intérieure d'une poignante intensité. L'âme passionnément éprise de la vie, cette âme qui a réalisé le beau mythe platonicien et pour laquelle chaque douleur comme chaque joie a été un clou qui l'attachait davantage au corps, cette âme ne veut pas, ne peut pas accepter la nuit définitive. C'est alors, et dans sa révolte contre le néant, qu'elle se souvient de la parole d'immortelle espérance qui se répète, à cette minute même, dans d'autres âmes, qui s'est répétée en elle, il y a si longtemps !... « Ah ! cette parole que lui seul, sur notre petite terre, a osé prononcer, avec une certitude infiniment mystérieuse, si on nous la reprend, il n'y a plus rien. Sans cette croix et sans cette promesse illuminant le monde, tout n'est plus qu'agitation vaine dans la nuit, remuement de larves en marche vers la mort... » Qui parle ainsi ? Le passant jadis enivré de tant de paysages et de tant de sourires, le volup-

tueux d'*Aziyadé* et du *Mariage*. L'éternel voyageur qu'il est va repartir, et vers l'Orient encore une fois. Mais ce ne sera plus pour y évoquer le fantôme d'un ancien amour. La nostalgie qui lui serre le cœur aujourd'hui est d'une autre nature. La grande anxiété est entrée en lui. Le regret passionné de la croix a pris dans son cœur, lassé de ce qui peut mourir, la place des autres regrets, et il est en route, par le chemin de l'Exode, du côté du Sépulcre qui attirait, par delà les mers, les croisés de Godefroy et ceux de saint Louis, ce Sépulcre vers lequel, malgré son incroyance, « il se traînerait », s'écrie-t-il, « pour un peu, à deux genoux... »

Cette plainte, si profondément pathétique, d'un esprit qui voudrait croire et qui ne peut pas, d'un cœur qui voudrait prier et qui n'ose pas, combien l'ont poussée déjà parmi les enfants du siècle commencé sur une incertitude et qui s'achève de même ! Mais, quand elle est sincère, elle nous touche comme si nous ne l'avions jamais entendue, et si jamais cette sincérité fut évidente, c'est bien dans ce cas. Loti ne s'est jamais piqué, il ne se pique point, encore maintenant, de théories et d'idées générales. Visiblement il n'est pas arrivé au doute, comme un Sully-Prudhomme, à travers ces agonies de dialectique dont certains sonnets des *Épreuves* attestent les affres :

Avec Dieu, cette nuit, mère, j'ai des combats...

Il n'est pas davantage un Byron qui intente un procès à la Providence, et que la vue du mal social précipite à l'athéisme, ni un Renan qu'embarrassent des difficultés philologiques. Il est plus simple que ces grands douteurs, et, par cela même, plus vrai peut-être. Il ne croit pas — uniquement parce qu'il ne croit pas — et, au fond, y a-t-il une meilleure explication à donner d'un état mental qui ne se détermine point par des raisons, puisqu'il varie à ce degré d'homme à homme ? Il y a dans le doute du *Désert* et de *Jérusalem* quelque chose d'aussi primitif, en un certain sens, que la foi d'un Fra Angelico. Ce dernier croyait au Sauveur parce qu'il le voyait. La présence du Christ lui était si évidente qu'il n'a jamais peint la scène du Crucifiement sans pleurer et que son pinceau se refusait à

reproduire l'image de l'Iscariote. Il lui aurait fallu regarder le traître, et sa foi si tendre reculait devant cet effort. Le pèlerin du *Désert* est une âme de la même race, grandie dans un autre âge. S'il doute, c'est qu'il ne *voit* pas. Mais comment se procurer cette vision après laquelle il soupire, car il y trouverait ce que l'Église implore pour les souffrants de l'autre vie : le lieu de rafraîchissement, de lumière, de paix? Il n'imagine pas de plus sûr moyen que d'aller aux lieux mêmes où s'est accomplie la Rédemption. Il lui semble qu'en regardant de ses yeux les horizons qu'ont regardés les prophètes d'abord, puis Jésus, en foulant de ses pieds les chemins que leurs pieds ont foulés, en respirant l'air qu'ils ont respiré, il se les rendra présents et vivants. On dirait que la foi, pour s'installer dans son intelligence, doit passer par sa sensation et qu'il en a l'instinct. Il prend le livre témoin de la Révélation. Il lit que « le Seigneur est apparu à Moïse sur le mont Sinaï, à la cime même. » Il ira jusqu'à cette montagne très sainte. Il en gravira les escarpements de granit. Les tribus du peuple de Dieu ont marché dans le désert, du côté de la Terre promise. Il suivra cette route. Il descendra ensuite à Bethléem, dans la grotte où naquit le Messie. Il touchera le tronc des oliviers du jardin de Gethsémani. Il suivra jusqu'au bout la voie douloureuse. Ne pouvant, comme saint Thomas, mettre ses doigts dans les plaies du Crucifié, il palpera la pierre du Calvaire, celle du Sépulcre. Ce visionnaire, habitué à s'identifier aux objets qu'il regarde de son profond et sensible regard, semble croire que de ces traces sacrées un effluve se dégagera, capable de le transformer jusque dans son fond. Il est, pour ce qui concerne les choses de la foi, lui, l'incrédule, presque dans l'état du malade pieux qui étreint une relique. Il attend un miracle, et, quand le miracle n'est pas venu, quand il se relève d'une veillée au jardin des Oliviers sans qu'aucune révolution intime se soit produite, son désespoir s'exalte jusqu'à la révolte : « Non, rien. Personne ne me voit. Personne ne m'écoute. Personne ne me répond... J'attends et les instants passent, et c'est l'évanouissement des derniers espoirs confus, c'est le néant des néants où je me sens tomber... »

Une telle disposition d'esprit n'eût guère paru philoso-

phique, voilà seulement quarante ans. Mérimée, dans une de ses lettres à Panizzi, se moque de Renan « qui, disait-il, va en Palestine continuer ses études de paysages ». Et cependant le philologue de la *Vie de Jésus* n'allait chercher là qu'un coloris. Comme Mérimée, il estimait que le problème religieux est d'abord un problème scientifique, qu'il convient de traiter et de résoudre par des méthodes scientifiques. Depuis lors, une évolution singulièrement importante s'est accomplie. La théorie de l'Inconnaissable, posée par Hamilton d'abord, puis par Spencer et par Huxley, a peu à peu développé toutes ses conséquences, entre autres celle-ci, la plus inattendue et la plus féconde : une séparation définitive de domaine entre la Science et la Foi, et cette séparation est du même coup une réconciliation. Devant les problèmes de substance et de cause, d'origine et de fin, la Science actuelle ne dit pas seulement : « Je ne sais pas. » Elle dit : « Je ne saurai jamais. » C'est le résultat de l'analyse critique, issue de Kant, et qui, établissant les conditions de la connaissance positive, les lois et la constitution de l'esprit, a conclu, avec une certitude quasi mathématique, à ce que les philosophes anglais appellent l'Agnosticisme. Mais, ce que nous ne pouvons savoir par l'expérience scientifique, ne pouvons-nous pas le percevoir autrement ? Et voici la porte ouverte à d'autres facultés, — si elles existent, — qui n'ont plus rien de commun avec la recherche positive et raisonnée. Dans cette doctrine, la Science et la Foi peuvent être comparées à deux plans parallèles l'un à l'autre qui n'ont aucun point commun ni aucun point contradictoire. S'ils se touchent, c'est à l'infini. La Croyance et la Négation ne sont pas plus valables l'une que l'autre devant la Science. Ce sont des manières de voir tout individuelles auxquelles nous nous déterminons par des motifs autres que des motifs de raisonnement. Les croyants en conviennent eux-mêmes, lorsqu'ils disent : la Foi est une vertu, — ce qui suppose la volonté, — et il y faut la grâce, — ce qui suppose qu'une touche secrète, venue d'ailleurs, éclaire notre âme d'une lumière surhumaine. S'il en est ainsi, l'attitude intellectuelle du pèlerin du *Désert* et de *Jérusalem* est, somme toute, la plus conforme à l'enseignement de la Science. Elle l'est davantage encore si l'on considère qu'avec son instinct d'artiste, il est allé droit aux

points qui demeurent le centre inexpugnable du Christianisme ceux contre lesquels les plus fortes attaques de l'exégèse ont toujours échoué : la personnalité de Jésus d'abord, puis celle de Moïse.

Admettons, en effet, comme démontré qu'aucun des Évangiles ne soit l'œuvre d'un témoin direct. Il n'en reste pas moins qu'à travers une série de traditions plus ou moins altérées, un être se manifeste à vous, qui a vécu, dont le caractère est très net, la façon de penser très précise, auquel vous chercherez en vain un analogue dans l'histoire du monde. Les évangélistes peuvent différer de style, et il est certain que la poésie tendre de saint Jean ne ressemble guère à la notation sévère et nue de saint Mathieu ; mais il est certain aussi que ces deux narrateurs, de tempéraments si différents. peignent bien le même Jésus, qu'ils rapportent la même parole, qu'ils propagent le même enseignement, enfin qu'ils sont, directement ou indirectement, influencés par la même personne. Pour nous en tenir au point de vue simplement historique, un exemple très contemporain nous donne l'idée de cette *réflection* d'une personnalité supérieure sur des témoignages contradictoires. Lisez les Mémoires de Miot de Melito, cet administrateur aigri, et ceux de Las Cases, ce bon serviteur ; ceux de Bourrienne, cet ami perfide, et ceux de Meneval, ce secrétaire intègre. Lisez ensuite les pages où Balzac et Tolstoï, qui ne l'ont pas connu, ont mis Napoléon en scène. Quel que soit le témoin, hostile ou favorable, bien ou mal informé, intelligent ou médiocre, direct ou indirect, l'Empereur est là. Vous sentez qu'il a existé, qu'il a pensé, qu'il a parlé, et cette existence, cette pensée, cette parole avaient en elles un accent prodigieux et irréductible qui agit encore sur vous à travers ces récits. Il en est de même pour les Évangiles et de même aussi dans le recul des siècles pour l'*Exode*, le *Deutéronome* et le *Lévitique*, où se reflète une autre personnalité, démesurée, celle du législateur qui a tracé du premier coup en dix maximes le code définitif de toute civilisation : Moïse. Niez la réalité de Napoléon, et ces mémoires sont à la lettre impossibles. Niez la réalité de Jésus et celle de Moïse, les livres où leur enseignement est rapporté deviennent impossibles aussi.

Voilà ce que Loti a senti et compris, et qui donne à son

voyage une forte valeur psychologique : tout l'Ancien Testament, dans sa fondation morale, c'est Moïse. Tout le Nouveau, c'est Jésus. Pour ceux qui admettent l'inspiration des livres sacrés, ce sont les deux grands révélateurs. Pour ceux qui ne l'admettent pas, ce sont les deux grandes énigmes. Le reste n'est qu'accessoire, puisque, ces deux figures supprimées, tout s'abolit de la Bible et des Évangiles. Il y a donc un intérêt vital, pour l'incroyant qui voudrait reconquérir la foi, à les évoquer, ces deux figures, à se rapprocher de ces deux personnes, à provoquer une résurrection morale, s'il est possible, de ces deux individualités. En allant lire, comme il a fait, la Bible dans le désert du Sinaï et les Évangiles à Jérusalem, Loti n'a donc pas obéi à un caprice de dilettante épris d'exotisme. Il a espéré, il a eu le droit d'espérer que ce pèlerinage projetterait une aube de lumière sur les ténèbres de nihilisme où il avoue qu'il se débat. Il a profondément souhaité de retrouver, au contact des deux montagnes bénies, le Sinaï et le Golgotha, l'évidence de la Révélation, et non plus ce qu'il appelle, avec un accablement désespéré, « tout l'inadmissible des religions humaines... » Il semble bien que l'épreuve ait échoué, et que le miracle de foi ait été imploré en vain « d'une prière », comme il dit encore, « inexprimée mais suppliante et profonde ». La dernière page demeure énigmatique sur ce point. C'est d'ailleurs un fait d'ordre tout intime auquel l'écrivain n'est pas tenu de nous initier. En revanche, l'autre ambition de son entreprise, elle, n'a pas échoué, son projet de convier « ses frères de rêve », — c'est un autre de ses mots, — à une méditation plus lucide et plus émue sur quelques pages importantes des deux Testaments, et cela seul vaudrait d'être allé là-bas et si loin, puisqu'il en rapporte ces deux beaux livres.

Dans le premier, dans ce *Désert*, qui semble, dès l'abord, n'être rien autre qu'une suite de visions sans lien, il a illustré d'une façon saisissante la disproportion singulière — et qui, elle, constitue un véritable miracle moral — entre la portée universelle du Décalogue et le milieu où le législateur le promulgua. Ce milieu, nous n'avons qu'à nous enfoncer avec l'écrivain dans cette vaste solitude de la presqu'île sinaïtique pour le retrouver intact et immobile, après tant de siècles.

« C'est ici le pays où rien ne change, l'Orient éternisé dans son rêve et dans sa poussière... » Ces Israélites que Moïse arracha de l'esclavage d'Égypte, c'étaient des nomades pareils à ceux que le voyageur rencontre, campant ici, campant là, poussant d'oasis en oasis leurs dromadaires et leurs brebis. Les sources auprès desquelles le guide choisit son campement jaillissaient déjà sous les palmiers, et elles étaient connues, comme aujourd'hui, par les passants de ces solitudes. Ils y puisaient l'eau avec des outres de cuir toutes pareilles à celles que les bergers arabes lancent dans les citernes, à l'extrémité d'une corde, tandis que leurs bêtes, épuisées de soif, se roulent à terre pour chercher un peu de fraîcheur. Les conditions de cette existence sont si simples, elles dérivent si naturellement du pays et de la race qu'elles n'ont pas pu changer plus que ce sable, que ce soleil, que ce type humain. Loti répugne trop au pédantisme pour vous prouver cette identité par des dissertations. De temps à autre, tout simplement, il pique un verset de la Bible en tête d'une des pages de son journal de route. Cela suffit pour que vous sentiez combien les phrases du vieux livre s'adaptent encore aujourd'hui à ce paysage et à ces mœurs. — « Et ils tirèrent vers le désert de Sûr, et ayant marché trois jours par le désert, ils ne trouvaient point d'eau », dit l'*Exode ;* et Loti, qui a transcrit ces lignes, commence son journal : « Dans des barils et des outres, l'eau du Nil nous suit au désert de Sûr... » — « Et le troisième jour au matin, il y eut des tonnerres et des éclairs et une grosse nuée sur la montagne avec un très fort son du cor dont tout le peuple fut effrayé... » Le voyageur transcrit aussi ce passage ; et la description suit d'un orage dans une des vallées du Sinaï où le formidable déchaînement de cette nature se fait perceptible, et cette répercussion du bruit à travers les monstrueuses masses de granit, qui répand une épouvante d'Apocalypse. — « Et cette couche de rosée s'étant évanouie, voici sur la superficie du désert quelque chose de menu et de rond comme du grésil sur la terre. » C'est la manne que l'*Exode* décrit de la sorte, et voici que devant sa tente l'écrivain nous raconte avoir ramassé des graines blanches, très dures, ayant un peu goût de froment. C'étaient, ces « choses menues et rondes », des fruits desséchés que le

vent arrache aux courtes plantes épineuses qui tapissent les montagnes avoisinantes. — Ces marchands que l'on rencontre, allant de caravane en caravane, brocanter des armes et des étoffes, ne sont-ce pas les marchands madianites qui tirèrent Joseph de la citerne? Ces tribus pillardes dont le brigandage désole le désert de Tih, ne sont-ce pas les descendants de ces Amalékites contre lesquels les Hébreux durent livrer tant de batailles?...

Et ainsi de suite indéfiniment. Vous fermez le volume, écrit de la veille, et qui vous a rendu si évidente la pérennité des mœurs du désert. Vous reprenez l'*Exode*. Vous vous retrouvez en face de ces mœurs si simplement primitives, et en même temps vous relisez le texte des lois édictées par Moïse. Comment ce conducteur d'une horde errante, ce cheikh d'une tribu pareille aux Bédouins que vous avez vus, avec Loti, vivre et penser, a-t-il pu rédiger ce code dont les brèves formules enserrent toutes les possibilités de la vie humaine? Sur le mariage, sur la famille, sur la propriété, sur la patrie, sur le devoir des pauvres et celui des riches, ce code a tout prévu, tout démêlé, tout ordonné. Il s'applique aux particularités de l'existence nomade et, en même temps, aux conditions essentielles de toute existence. Nos plus récentes théories sur l'hérédité et sur les races y sont mieux que pressenties, elles y sont formulées et réglementées. Encore aujourd'hui, quand nous essayons de sonder l'abîme de l'Inconnaissable, nous n'allons pas au delà de l'Ego sum qui sum, proclamé par le pasteur des brebis de Jethro. Le contraste est trop fort entre cette soudaine découverte de la vérité morale et sociale sous sa forme définitive et la pauvreté des expériences que la vie nomade comporte. Tandis que les lois égyptiennes, grecques ou romaines, conservent un caractère local, et par suite incomplet, si larges soient-elles, ces lois-ci possèdent une universalité si indiscutable qu'elles gouvernent encore à présent tout l'univers civilisé. Un des plus grands esprits de notre âge, le plus grand peut-être dans cet ordre spécial, M. Le Play, ne put jamais admettre qu'une telle découverte et à cette date fût l'œuvre d'un homme. Dans le très remarquable chapitre de son livre : *La Foi et ses victoires*, Mgr Baunard nous apprend que ce fut là le principe de la conversion du

célèbre sociologue : la promulgation de la loi mosaïque lui parut inintelligible sans la révélation. La force de ce raisonnement se comprend mieux encore au sortir de la lecture du *Désert*, malgré les douloureuses phrases de doute : « Fini, tout cela. Le Sinaï est vide à présent, comme le ciel et comme nos modernes âmes. Elles ne renferment plus que de vains simulacres glacés auxquels les fils des hommes auront bientôt cessé de croire... » Soit. Mais une loi y fut proclamée, à laquelle ils continuent d'obéir. Cette loi semble avoir épuisé à l'avance toutes les conditions du sort des peuples, et c'est un mystère qui confond la pensée.

Un autre mystère, et plus confondant encore, s'impose à la lecture de *Jérusalem* et devant les visions que ce second livre évoque. Aucun écrivain, que je sache, n'avait rendu plus fortement l'étrange caractère de fatalité qui, même aujourd'hui, marque la ville du Calvaire, si vivante encore et d'une vie si tragiquement déchaînée, dans un paysage de mort. L'approche en est solennelle et tragique, même à travers les portières du tramway à vapeur, qui, sous le titre pompeux de chemin de fer, la relie à la côte. Les défilés sinistres qui la précèdent, avec leurs collines désolées et grises, portent l'empreinte d'un je ne sais quoi d'irréparable, comme d'un sort à part dans l'histoire du monde. Quand elle-même apparaît sur sa montagne, la ligne crénelée de ses remparts donne l'idée d'une place de guerre, d'une Sienne ou d'une Volterra, demeurée intacte en son armure du moyen âge, et la longue défense sinueuse raconte trop bien une destinée de cité prise et reprise, toujours assiégée et toujours conquise. Que de sang a coulé sur ce coin de terre, depuis que fut répandu celui du Juste ! Ces remparts si souvent crevés et réparés, démantelés et redressés, en portent le témoignage. Ces larges blocs si solidement encastrés les uns dans les autres, et qui datent d'Hérode, ont dû frémir sous les béliers des légionnaires de Titus. Ces pierres-ci ont été placées par les Croisés. Leur taille diagonale les distingue et aussi les marques personnelles dont les ouvriers signaient leur besogne quand ils travaillaient pour la ville sainte : une croix, un sablier, une flèche à deux pointes. Plus loin, une porte sarrazine courbe son arche, attestant la conquête tou-

jours triomphante de l'Islam. Franchissez-la, cette porte, et vous verrez aussitôt ce conglomérat d'histoire se continuer par la Babel de peuples et de cultes emprisonnée dans ces murs. Il y a là une ville arabe en couloirs voûtés, en rues étayées d'arceaux, avec ces froideurs d'ombre et ces blancs de lumière propres au climat d'Orient, et, dans ces noirs et dans ces clairs, c'est une grouillante et indéfinie mêlée de turbans d'un jaune passé, d'un vert sali, d'un bleu éteint, d'un rose fané. Des coiffures de Bédouins y apparaissent, quelque étoffe rayée qu'attache au front un aghal en poil de chameau. Des caftans y circulent de toutes couleurs. Cette population musulmane s'ébat parmi des odeurs de cave et de boutique, dans un relent qui semble attaché à la poussière presque compacte de cette atmosphère. Pressez le pas, et à un détour de rue, la ville du moyen âge apparaît de nouveau avec la façade écrasée du Saint-Sépulcre. Ce contraste, comme Loti a su le noter ! Comme il a su peindre ce sanctuaire unique, avec sa mêlée de rites et de sectes, si déconcertante pour le pèlerin d'Occident et qui est une tristesse dans cette tristesse! Comme il a montré ce dédale d'une église où il y a vingt églises, des chapelles après des chapelles, des cryptes après des cryptes, tout un entrelacs fantastique d'escaliers, de corridors, de voûtes, cette construction de ténèbres où les guirlandes de lampes d'or flamboient à toute heure de la nuit et du jour, où des formes de procession se croisent interminablement, où des chants résonnent, confondus et hostiles, ici de moines franciscains, là de popes grecs, plus loin de femmes russes agenouillées à la place où l'impératrice Hélène découvrit le bois de la vraie croix! Elles chantent d'une voix si douce, si plaintive, d'une extase si endolorie qu'elles vous fendent le cœur. Vous sortez. C'est le vendredi. Après quelques autres détours, vous débouchez, à travers un bosquet de cactus et des masures, au pied de la citadelle où fut le Temple jadis. Là, contre le soubassement d'un énorme mur d'assises aux blocs colossaux, les Juifs se pressent, leur Bible à la main. Coiffés d'un bonnet de fourrure, le corps pris dans un caftan, ils lisent les versets du livre sacré et ils se lamentent. Leur gémissement monte, reprochant à Dieu le Temple détruit, l'infidèle vain-

queur, Israël dispersé. Leur frénésie s'exalte. Nerveusement, maladivement, ils balancent leur torse, ils se haussent sur la pointe des pieds. Leurs boucles de cheveux taillées en oreilles de chien rythment ce spasme. On en voit qui pleurent, le front appuyé contre la pierre muette de l'antique muraille. Au-dessus, des soldats turcs s'accoudent au mur du Haram... Et c'était hier ainsi, ce sera ainsi demain : Chrétiens de toute secte, Juifs de toute contrée, Arabes, Turcs, Arméniens, toutes les races, toutes les religions, toutes les langues afflueront, se heurteront, lutteront dans cette cité qui porte sur elle la malédiction d'une guerre inapaisable, — et sur sa colline fut fondée la religion de l'amour et de la pitié.

Mais celui qui la fonda, cette religion, celui que tous ces peuples viennent mieux adorer ou haïr davantage, ce Jésus qui est partout dans cette ville, qui en est l'histoire même et la raison d'exister, où donc faut-il chercher sa trace, non plus historique, mais biographique? Lequel des coins de Jérusalem nous parlera, non plus de sa légende, mais de sa personne; non plus de ceux qui le prient ou de ceux qui l'outragent, mais de lui-même? C'est ici le mystère des mystères, la tragédie des tragédies... Cette trace est tout entière perdue. Cette histoire est noyée de ténèbres. Cette personne s'évanouit. Quand il s'agit de désigner un endroit associé à quelque fait indiscutable de la vie et de la mort du Christ, à son arrestation, à son procès, à son crucifiement, tout est doute, conjecture, probabilité. Par où est-il entré en triomphateur, chevauchant l'humble ânesse et souriant à son prochain martyre? Par où est-il descendu, le soir de la Cène, pour aller agoniser d'amertume sous les oliviers de Gethsémani? Par où fut-il mené chez le procurateur Pilate, et par où, vers le Golgotha? A quelle place précise s'accomplit le sacrifice de l'innocent chargé des péchés du monde? L'inquiète et désespérée poursuite de ces saintes empreintes court d'un bout à l'autre dans ce livre de Loti, et cette haletante incertitude achève d'en faire l'exact symbole de cette ville prédestinée. L'obscurité dont s'enveloppe la vie réelle de celui auquel tous ici pensent, et que nul ne retrouve, semble prolonger mystiquement l'agonie du rédempteur. Le drame

commencé sur le Calvaire ne se clora jamais sur ce sol qui n'est plus aux Chrétiens et d'où une clameur de disputes monte sans cesse vers l'invisible victime de nos fautes, — disputes des fidèles avec les infidèles, et disputes des fidèles entre eux, disputes de l'âme incrédule avec elle-même et disputes de l'âme pieuse avec ces invincibles obscurités de l'histoire. — Pour ceux qui ont la foi, Jérusalem, c'est la Passion continuée, c'est la ville toujours de l'homme de douleur — *virum dolorum et scientem infirmitatem*[1], — qui n'eût fait la pleine lumière que si nous l'eussions méritée. Et pour ceux qui n'ont pas la foi, Jérusalem, c'est l'image de l'humanité impuissante à réaliser son plus noble idéal dans une certitude de lumière, l'image du chaos où elle se débat, prodiguant les vains élans de l'âme, soulevant vers son rêve des générations après des générations, se passionnant, s'exaltant, se désespérant pour n'aboutir qu'à enfiévrer encore sa fièvre et qu'à enténébrer encore sa nuit. Mais pour les incroyants comme pour les croyants c'est une des très grandes choses de notre univers civilisé. Les uns et les autres en trouveront une évocation d'un inoubliable pathétique dans le livre de Loti. Pour moi, qui ai visité la Terre Sainte avec des sentiments trop pareils aux siens, peu de pages m'ont remué plus profondément que celles où, racontant sa dernière visite au Saint-Sépulcre, il montre à la fois toute son impuissance et toute son ardeur religieuses, et où il finit par ce soupir si poignant dans sa simplicité : « On prie comme on peut, et moi je ne peux pas mieux... » Et il semble qu'à cet appel désespéré on entend de par delà les années le Christ du *Mystère* de Pascal répondre le seul mot où cette agonie de doute puisse trouver quelque consolation : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé. »

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.

1. Isaïe, ch. LIII, v, 3.

REVANCHE D'AMOUR

I

Le Rhône, dans toute une partie de son cours, du fort de l'Écluse à Seyssel, où il devient navigable, coule presque toujours entre de hautes parois de roc : c'est moins une vallée qu'une gorge, au fond de laquelle, rapide et tumultueux, il roule ses eaux bleues et vertes. Çà et là, cependant, il s'élargit ; les montagnes s'écartent, leurs pentes s'adoucissent ; dans le sol défriché des forêts, la charrue creuse son sillon ; des hameaux fument sur les coteaux ; le fleuve s'apaise un instant, modère sa course et forme par endroits, en débordant, de mélancoliques marais où le vent courbe les roseaux empanachés et berce la rêverie des peupliers et des saules.

C'est dans cette austère contrée, non loin d'un petit village, que s'élève une massive construction, datant de la première moitié du XVIIIe siècle ; on l'appelle, dans le pays, le château de Tonneraz. Planté sur une abrupte colline, au pied même du Jura, sur la rive gauche du Rhône, le château sent monter jusqu'à lui la tristesse de l'étroite et morne vallée, en même temps qu'il subit l'écrasante sévérité des montagnes qui le dominent. Le parc, à peine grand de deux hectares, a une sorte de froide majesté, comme le paysage environnant ; ses

sapins immenses paraissent de sombres géants descendus des monts ; ses marronniers et ses vieux chênes ont des branches mortes qui, par les brouillards d'automne, pleurent lugubrement ; la vétusté des murs, couverts de lierre et de mousse, fait songer à celle des tombes ; et, dès que passe un orage, les voix de la foudre, éclatant sur les cimes, se prolongent en un long grondement qui se mêle à celui du fleuve, symbole de colère et de menace.

Pourtant la châtelaine de Tonneraz, madame de Moiran, ne semblait pas redouter de vivre là, puisqu'elle y restait huit mois de l'année. C'était à la Noël seulement qu'elle se résignait à partir pour se rapprocher de sa fille, madame Chambris, dont le mari se disait étroitement retenu à Paris par ses affaires industrielles. Madame de Moiran avouait, d'ailleurs, que cette solitude lui était un repos, non un exil ; qu'elle aimait les antiques arbres de son parc, l'eau bouillonnant au fond de la vallée, la plainte des rafales ; que même elle souriait quand les premières neiges couvraient les crêtes et les moraines, les noires forêts et les rochers nus, de leur blancheur froide, éblouissante et calme. Alors elle sortait, bravant la bise âpre, foulant aux pieds les feuilles tombées, et, svelte encore, bien droite et vive, elle s'en allait par les routes, s'arrêtait aux cabanes des laboureurs, des pêcheurs et des bûcherons, et donnait sa main à leurs mains rudes et timides. On lui faisait fête, et on accourait à elle parce qu'elle était charitable, et aussi parce que la grâce survivante de son ancienne beauté doublait la valeur de l'aumône.

On savait qu'elle avait été une grande dame, là-bas, à Paris. Quelques-uns se rappelaient encore le comte de Moiran, un ancien officier aux dragons de l'Impératrice, un bel homme, qui semait l'or quand il venait à Tonneraz, fier avec ça, et qui, peut-être bien par mépris, tutoyait toutes les bonnes gens d'alentour. Il était mort en 1880, assez jeune encore, mais usé et quasi vieillard. Sa veuve aussitôt avait abandonné Paris, vendu sa villa de Deauville, et, dès lors, avait habité Tonneraz presque toute l'année... On racontait aussi qu'elle avait dû changer son genre de vie après avoir payé les dettes de son mari, — ce qui n'avait pas été une petite affaire. — Plus tard, elle s'était résignée à s'éloigner de Tonneraz pour conduire sa fille dans

le monde. Elle l'avait mariée, puis était revenue se cacher dans cette maison sous la montagne où elle était née — « et où elle voulait mourir, disait-elle, comme la bête blessée qui se traîne jusqu'à sa tanière ».

Voilà ce qu'on savait dans le pays... Mais ce qu'on ignorait, même ailleurs qu'à Tonneraz, c'était l'héroïque dignité de cette femme, tout ce qu'avait souffert son âme délicate, prête à aimer et constamment déçue, très noble et qu'avaient humiliée tant de réalités brutales... Elle y songeait, durant ses longues promenades ou ses haltes contemplatives, sur le banc, au bas du parc, d'où la vue errait sur les remous de l'eau, sur les clairs galets de la rive, sur la montagne impassible; et, retournant à son passé, elle revoyait son mari, à qui ses parents — des bourgeois — l'avaient donnée toute jeune, un beau jour, avec la grosse dot qu'il fallait. Maintenant elle le jugeait sévèrement, cet homme: non pas qu'il fût malhonnête ou lâche; mais quelle insouciance de tout ce qui n'était pas lui-même et son plaisir! « Courte et bonne », disait-il. Un cynique, en somme. Brave, assurément; religieux, d'ailleurs, par élégance; mais en même temps, doué d'une conscience assez obtuse pour ne pas trouver étrange de faire payer ses dettes de jeu par le notaire de sa femme... « Plaie d'argent n'est pas mortelle!... » « Après nous le déluge!... » C'étaient là encore de ses formules favorites. Et si madame de Moiran, dédaigneuse de parler d'elle et de sa fortune jetée aux quatre vents, répliquait : « Et votre fille? » il haussait les épaules et s'écriait : « Bah! Elle aura la beauté de sa mère et le nom de son père; c'est plus qu'il ne lui en faut! »

Heureusement, la mort l'avait arrêté dans la mise en pratique de ses théories égoïstes... Et madame de Moiran, libérée de ce coûteux compagnon d'existence, avait pu, dans sa retraite de Tonneraz, faire assez d'économies pour que la petite Marguerite, sa fille, eût encore une autre dot qu'un beau nom et un joli visage. De plus, elle lui voulait pour mari un homme qui fût tout le contraire, si possible, de ce qu'était M. de Moiran; et c'est ainsi que M. Paul Chambris était devenu son gendre, — parce qu'il n'était ni titré, ni officier, ni oisif, qu'il passait pour un garçon raisonnable, actif, sans vanités de riche ni aspirations de snob, en un mot, parfait pour la vie d'intérieur.

Madame de Moiran, contente de son œuvre, s'était aussitôt effacée, craignant de troubler par une indiscrète sollicitude le bonheur qu'elle venait de créer, et qui, selon ses prévisions maternelles, devait être durable.

Pendant deux ou trois ans, il sembla que son espérance ne fût pas trop ambitieuse. Chambris, très occupé de ses deux usines et de quelques autres entreprises où il avait une part d'intérêt, n'eut pas, comme trop de maris, le loisir d'user en peu de temps la réciproque sympathie du début... Il se montrait aimable... En outre, Marguerite ayant mis au monde un garçon et une fille sans que sa santé en fût éprouvée, il lui en avait su gré : pour cet industriel, une femme délicate n'était qu'une machine défectueuse; et il avait largement, à sa façon, manifesté son approbation, après chaque naissance, en offrant à sa femme un rang de perles. Donc il n'était ni méchant, ni insensible, ni même difficile à aimer; et pour bien des épouses, il eût été le mari très suffisant que l'on ne trompe que par colère ou par ennui, s'il vous y oblige par son injustice ou par sa bêtise.

Seulement, — et cela, madame de Moiran, peu à peu, en acquit la triste certitude, — Chambris, pour Marguerite, n'était pas ce très suffisant mari. Elle surprenait chez sa fille, çà et là, un froncement de sourcils, un silence, un léger mouvement d'épaules, inquiétantes manifestations que lui ne voyait pas et qui étaient des réponses méprisantes ou découragées faites à d'inconscientes maladresses de parole ou d'action. Ainsi, quand il rentrait, le soir, pour le dîner, il avait une manière de s'asseoir lourdement, dans un des fauteuils du salon, de se moucher avec bruit, de se plonger dans la lecture de son journal sans autres mots que ceux-ci : « Ça va bien? Rien de neuf? » Il était gros mangeur, et, comme il découpait lui-même à table, ses yeux ronds, d'avance, convoitaient les viandes. Les présents qu'il apportait à sa femme. en de rares occasions, il les tendait d'un geste brusque, et, tandis qu'elle le remerciait : « Payé comptant, ma chère; cinq pour cent d'escompte... c'est mon principe. » Alors, sur le visage de Marguerite passait une ombre d'ironie, et les paupières s'abaissaient, voilant le mécontentement du regard... Chambris ne soupçonnait rien, ne redoutait nul abîme ouvert

sous ses pas : et, lui eût-on crié « casse-cou », il se serait mis à rire et eût continué sa route... Aussi bien, madame de Moiran, qui voyait cette belle sérénité de mari, ne songeait même pas à intervenir, d'autant que, Marguerite ne lui ayant jamais parlé de ses déceptions conjugales, elle espérait encore s'en être exagéré l'importance.

Mais lorsque, seule de nouveau, là-bas, elle comparait l'une à l'autre sa vie ancienne et la vie présente et à venir de sa fille, une mélancolie s'emparait d'elle. Était-ce donc que nul homme ne pourrait jamais à nulle femme donner la part de bonheur attendue?... « Ainsi, pensait-elle, j'ai tenté de la mettre à l'abri des périls que j'ai affrontés ; j'ai voulu qu'elle profitât de mes pénibles expériences ; je lui ai fait une vie régulière et calme au foyer domestique, espérant que je réaliserais pour elle, chez elle, cet idéal des félicités conjugales, dont les moralistes parlent comme d'un paradis sur terre... Mais non, je me suis trompée!... »

Et elle se demandait si, franchement, une femme ne devait pas préférer encore à l'estime fidèle d'un lourdaud sans vices les très intermittents hommages d'un époux tel qu'était M. de Moiran : dépravé, prodigue, mais ayant toutes les élégances de sa race.

De loin, maintenant, et du haut de ses cinquante ans, elle avait une vue nette de son passé. Elle se rendait compte qu'en respectant son amour-propre d'épouse, M. de Moiran avait agi en habile homme ; et, trop modeste, elle lui attribuait beaucoup du mérite qu'elle avait eu à demeurer vertueuse.

« Vertueuse! » Elle ne prononçait pas ce mot-là sans un peu d'amertume. Était-ce donc un regret pour elle de n'avoir jamais connu la double joie criminelle d'aimer et d'être aimée hors la loi? Devant cette question, elle hésitait. Son âme, très mobile, répondait tantôt oui, tantôt non. Certains jours, quand elle avait bravement, tendrement secouru des misères, consolé des afflictions, élevé son âme jusqu'à la bonté qui purifie, elle se disait : « Le bonheur est là, dans la tranquille fierté de n'avoir pas failli, de pouvoir, sans malaise, considérer son passé... » Mais, d'autres fois, quand un incident quelconque — une lecture, une parole entendue, ou même une simple rêverie — la ramenait à

l'époque brillante de sa jeunesse et de sa beauté, elle haussait les épaules et soupirait, impuissante à honorer ses anciens scrupules. Et aussitôt une figure apparaissait à son regard pensif et charmé.

C'était un très jeune homme, de vingt-quatre ans à peine, dont les yeux bleus l'adoraient, mais dont la main timide n'osait pas même se tendre vers elle... Il ne souriait pas, il semblait résigné, n'implorant rien, que la permission d'aimer sans espoir, silencieusement et à jamais, celle qui lui bouleversait l'âme. Oh! la douloureuse histoire, ignorée de tous, excepté d'elle et de lui! La romanesque et lugubre fin que celle de ce petit sous-lieutenant, Louis de Birmont, au doux visage un peu grave, qui l'avait aimée à en mourir, — c'est le mot; — qui, après deux années d'ardente et muette admiration, lui avait enfin balbutié le secret de son cœur. Elle l'avait éloigné, bien vite, ayant peur de dire oui: elle l'avait supplié de partir, de ne plus la revoir, tant qu'il l'aimerait... Et après une courte lutte, il avait obéi, tout pâle: il s'en était allé, avec ce sourire de ceux qui commencent à chercher des yeux la mort, cette amie des fatigués. Il avait écrit à madame de Moiran ces deux lignes : « Je n'ai pas envie de revenir jamais, puisque vous ne voulez pas m'aimer... Adieu. » Il s'était fait envoyer en Afrique et n'en était jamais revenu.

Il était mort misérablement, banalement, après une courte maladie, à l'hôpital militaire de Constantine... Madame de Moiran, désolée, avait considéré cette mort comme le châtiment de son refus d'aimer. Ses souvenirs d'amour en avaient pris plus de poésie, ses regrets d'intensité ; — et maintenant encore, après vingt ans, elle ne trouvait pas que ce fût une suffisante expiation de sentir peser sur sa conscience la tristesse de ses remords. Elle aurait voulu plus et mieux. Elle eût souhaité un miracle. A lui, de nouveau, la vie ; à elle, la jeunesse et le pouvoir de se donner au pauvre enfant qu'elle avait renvoyé et qui était mort loin d'elle, un peu à cause d'elle, aussi!

Alors, son regard fixe et rêveur semblait chercher dans le passé lointain celui qu'elle ne verrait plus, qu'elle se maudissait d'avoir méconnu si injustement, et qu'elle aurait voulu rappeler sur la terre, pour des caresses.

II

Madame Chambris passait en général août et septembre à Tonneraz avec ses enfants; son mari n'y faisait qu'une courte apparition. Elle semblait ne pas s'ennuyer dans cette retraite et prendre fort bien son parti pendant quelques semaines. C'était, d'ailleurs, une femme réservée et sachant dissimuler toutes ses impressions, même à sa mère. Elle arrivait sans grandes expansions de joie ni de tendresse et repartait sans doléances. On la sentait assez indifférente aux menus faits de la vie: du moins, elle blâmait qu'on s'attristât ou s'égayât trop facilement, mais cette insouciance pouvait bien n'être qu'une forme de résignation ou de fierté... Et madame de Moiran ne s'y trompait pas : elle reconnaissait en Marguerite certains mouvements d'âme dont elle-même eût été capable. Du reste, même au physique, madame Chambris lui ressemblait. M. de Moiran avait, pour une fois, fait preuve de perspicacité en prédisant que cette gamine serait un jour aussi belle que sa mère... Elle avait ces mêmes yeux, d'un bleu doux et profond, voilés de rêverie; le nez mince et droit, aux narines mobiles, signe de sensualité ou de malice; une bouche petite, dont le brillant sourire atténuait le contour net un peu volontaire du menton ; et aussi l'élégance et l'harmonie du corps, la souplesse et la franchise de la démarche, la finesse des pieds et la blancheur des mains, fluettes sans maigreurs, de ces mains qu'à peine entrevues nous souhaitons de sentir se poser sur notre front, toutes légères... Avait-elle jamais aimé? Non! Elle avait connu seulement cette première surprise du mariage, le vain orgueil d'être femme, l'illusion de se croire plus libre et de donner de la joie à qui semble vous aimer. En fallait-il conclure qu'elle accepterait, aussitôt offerte, une compensation d'amour? Qu'elle ne voudrait pas vieillir sans l'avoir obtenue? Ou bien, laisserait-elle, dans une dédaigneuse et noble résignation, ses cheveux devenir gris et son cœur impassible?

Ces questions, madame de Moiran se les posait souvent, et,

en face de l'avenir de sa fille, comme lorsqu'il s'agissait d'elle-même et de son passé, elle hésitait à répondre.

Ainsi songeait-elle un matin de décembre. Il avait neigé toute la nuit. La terre continuait à s'envelopper de silence et de froid; les flocons, infatigablement, tombaient, et madame de Moiran suivait des yeux leur chute légère et innombrable, de derrière les vitres où elle appuyait son front pensif. Pour la première fois, elle sentait la tristesse de cet hiver et semblait chercher, par delà l'horizon neigeux, le visage d'un être ami. Elle venait de recevoir une lettre de madame Chambris, et, sous la prose banale et en quelque sorte opaque et terne, elle entrevoyait tout ce que la jeune femme n'avait pas cru y mettre. De cette lettre, comme de tant d'autres déjà, une fatigue se dégageait, un ennui de vivre; pas une plainte pourtant, même pendant l'énumération des mille tracas journaliers de cette fin d'année. Elle avait eu fort à faire, avec ses deux enfants d'abord, pris par l'influenza, et ensuite avec son mari « très peu commode à soigner », disait-elle. Enfin, il était sur pied maintenant! Et l'on devinait que c'était là un cri de délivrance plus qu'une action de grâces. Elle parlait aussi, et avec nonchalance, de dîners quelconques, de la corvée des visites faites ou à faire, des gens que lui imposait son mari, etc., etc... Tout cela était dit d'un ton résigné; c'était une revue d'incidents monotones, un tableau de vie grise et sans clartés, comme ces longs jours de nuages, où, dans un inconscient malaise, on attend vainement que le soleil se montre.

Et voici quelles étaient les dernières lignes de la lettre: « Je commence à craindre que ton grand amour de la solitude soit tout bonnement de la discrétion... Cette discrétion serait un crime. Viens donc, et n'oublie pas de faire couper dans la montagne, par un de tes bûcherons, un beau sapin pour le Noël des petits... Je t'attends au premier jour. »

Madame de Moiran, d'un brusque mouvement, quitta la fenêtre, plia la lettre qu'elle tenait encore à la main, et murmura:

— J'irai.

Seulement, comme elle ne voulait pas avoir l'air de précipiter son arrivée, elle s'annonça pour le 20 décembre,

quinze jours plus tard. Puis, par une habileté de femme, elle écrivit aussi à Chambris, pour le prévenir. Quelques jours passèrent. Chambris répondit : « Vous serez la bienvenue. » Et il ajoutait : « J'espère qu'en votre présence Marguerite se dominera un peu. Elle est de plus en plus nerveuse. » Madame de Moiran la connaissait de longue date, cette phrase, qui pour elle signifiait que cet homme-là n'entendait pas grand'chose aux femmes, et encore moins à la sienne.

Elle avait bien jugé, à distance. Dès son arrivée, elle put constater tous les symptômes de ce que l'on pourrait appeler, en pathologie amoureuse, l'anémie conjugale; un mal qui ruine l'affection et débilite la fidélité, de telle sorte que l'une pourrait bien disparaître petit à petit et l'autre succomber tout d'un coup... En effet, loin de trouver que sa fille fût de plus en plus nerveuse, elle se rendait compte — et cela n'était pas pour la rassurer — que l'indifférence, dans l'âme de Marguerite, commençait de remplacer la résignation. Ainsi, aux premiers jours de janvier, Chambris annonça qu'il allait être contraint de partir pour l'Autriche, où il avait à traiter une grosse affaire, et qu'il ne savait au juste quand il pourrait revenir.

— Ah! vraiment? fit la jeune femme. Je vous plains. C'est un vilain temps pour voyager.

Ce fut tout. Paul ne s'était pas même aperçu de cette froideur. Il expliquait ce qu'il allait faire là-bas, insistait sur l'importance de sa mission et le discernement dont on avait fait preuve en la lui confiant.

Il partit. Son absence rapprocha les deux femmes. Presque chaque jour elles déjeunaient ou dînaient ensemble, tantôt chez madame de Moiran, rue Vézelay, tantôt rue de Courcelles, chez Marguerite. Celle-ci semblait détendue, alerte d'esprit. Elle riait parfois. Elle s'oubliait même à fredonner, çà et là, un refrain d'opérette... Et la mère songeait gravement devant cette gaieté d'être sans mari.

Lui, Chambris, écrivait une fois ou deux la semaine : il pensait revenir avant la fin du mois, mais cela n'était pas certain, car son affaire, assez compliquée, ne marchait pas vite. Madame Chambris prenait le prétexte de cette absence pour refuser toutes les invitations qu'elle recevait.

Or, un jour, comme elle déjeunait en face de madame de Moiran, on lui apporta un billet, dont la lecture parut la rendre assez perplexe.

— J'enverrai la réponse, dit-elle au domestique.

Et à sa mère, qui se taisait :

— C'est madame Fernoy, qui nous invite toutes les deux pour le jeudi 24. Je ne répondrai qu'après le courrier de midi et demi : j'aurai probablement une lettre de Paul.

En effet, la lettre vint. Chambris annonçait que son retour était retardé jusqu'à une époque indéterminée, dans un mois peut-être.

— Ainsi, fit madame de Moiran, tu refuses.

Marguerite réfléchit un instant et dit :

— Au fait, si nous acceptions?... Du moment que Paul prolonge... Nous ne pouvons pas nous cloîtrer éternellement.

— Comme tu voudras.

Madame de Moiran trouvait ce raisonnement fort naturel, et ce fut sans la moindre pensée d'inquisition qu'elle reprit :

— Voyons le billet de Blanche Fernoy.

Marguerite sembla gênée :

— C'est que... si cela ne te fait rien... je préfère... Il y a un petit mot confidentiel de Blanche, et je n'ai pas le droit...

— Oh! pardon, chère amie, s'empressa de dire madame de Moiran, toute confuse de son involontaire indiscrétion.

Cinq minutes après, elle avait oublié cet incident : mais, le surlendemain, elle rencontra madame Fernoy en visite chez une commune amie. Les deux femmes sortirent ensemble. Madame Fernoy, aussi honnête et bénévole qu'étourdie et babillarde, s'empressa de dire :

— Je suis enchantée que vous ayez accepté pour le 24. Nous aurons Gabriel Sainey : Marguerite a dû vous prévenir; je lui en parlais dans ma lettre. Elle ne vous en a rien dit? Elle le connaît bien pourtant! Elle l'a souvent rencontré chez moi, il y a deux ans, avant son voyage. Vous verrez comme il est séduisant. Il arrive du Thibet... Un *raid* de dix-huit mois... Et très bien, avec ça! Vingt-sept ans; l'air doux... Mais d'une énergie, à ce qu'il paraît... Un homme d'acier!... Donc, à jeudi. Je suis sûr qu'il sera charmé de revoir Marguerite...

Et elle sauta dans son coupé...

« Qu'est-ce que cela signifie? se disait madame de Moiran, restée seule. Pourquoi Marguerite n'a-t-elle pas voulu me montrer la lettre de madame Fernoy? Est-ce à cause de ce Gabriel Saincy?... Et qui est-ce donc?

Elle se rappelait ce nom. Elle l'avait lu dans les journaux, quelques jours avant; on célébrait les mérites du jeune explorateur, son courage, sa persévérance, sa modestie.

Et elle se répétait: « Gabriel Saincy... Gabriel Saincy... Non, je ne le connais pas autrement... Et pourtant, j'ai un vague souvenir!... »

Elle décida d'interroger Marguerite. Le soir même, elle lui dit qu'elle avait rencontré madame Fernoy; puis, à brûle-pourpoint :

— A propos, il paraît que nous dînerons chez elle avec un jeune et célèbre voyageur... un M. Raincy... Vaincy...

— Gabriel Saincy, reprit Marguerite, corrigeant le nom d'une voix indifférente... C'est vrai, Blanche m'en parlait dans sa lettre...

— Tu le connais?

— Un peu... Toi aussi, d'ailleurs...

— Moi?...

— En tout cas, il te connaît de nom. Sa mère, qui est morte il y a six ou sept ans, était une Birmont; c'est un neveu des Buis-Gouville, des Sirvet, etc., etc. Elles étaient quatre ou cinq sœurs; un seul frère: un M. de Birmont, mort en Afrique, vers 1867 ou 1868. Celui-là était l'oncle de Saincy... Lui-même, Saincy, m'a expliqué tout cela... Peut être que je me trompe ; c'est une famille nombreuse et embrouillée... Y es-tu?

— A peu près, murmura madame de Moiran...

Déjà elle n'écoutait plus. A ce nom, soudain jeté devant elle elle avait pâli, frémi. Tout à son émotion, elle n'avait pas observé que la nerveuse loquacité de madame Chambris décelait un certain embarras. Elle songeait seulement que le hasard allait la mettre en présence d'un homme du même sang que l'autre, parent de celui qui l'avait aimée et qui était mort, loin d'elle, un peu par sa faute!... Elle se disait : « Oui, c'est bien cela, Birmont avait une sœur, beaucoup plus

âgée que lui, cette madame Saincy qui habitait La Rochelle et qu'on ne voyait jamais. Comment n'ai-je pas tout de suite reconnu ce nom? »

Et tandis que, du bout des lèvres, par monosyllabes, elle poursuivait maintenant avec sa fille un entretien quelconque, elle rêvait, tendrement, craintivement aussi, à cette prochaine rencontre. Il ne lui semblait pas qu'il fût un nouveau venu dans sa vie, un étranger. En parlant de lui, elle eût dit plutôt : « Je vais le revoir » que « le voir ». Mais, tout en l'aimant déjà pour les souvenirs d'amour qu'il lui apportait, elle eût désiré le fuir à cause des tristesses qu'il éveillerait en elle... « Je suis ridicule, se disait-elle encore : qu'y a-t-il de commun entre moi et ce M. Saincy! Presque rien. Et entre lui et Birmont? Pas davantage. L'un est mort quand l'autre avait six ou sept ans à peine. Saincy n'a peut-être jamais vu son oncle... Ce qui est passé est passé!... Que m'importe?... »

Néanmoins, quelques jours après, en entrant dans le salon de madame Fernoy, le cœur lui battait, malgré elle. Et, tout de suite, elle devina que Saincy était ce jeune homme qui debout, au fond du salon, la regardait avec ses yeux bleus. Ce fut tout ce qu'elle vit d'abord, ce regard, tout ce qui lui rappela le mort aimé. Le visage, d'ailleurs, n'offrait d'autre ressemblance qu'un certain air de famille. Les traits différaient ; le front plus haut, le nez plus fort, et sous la même moustache blonde, une bouche plus sérieuse encore et plus accentuée... Déjà il s'avançait et saluait madame Chambris, qui aussitôt le présenta.

Il s'inclina très bas. Madame de Moiran lui tendit la main et ne trouva pas un mot à lui dire. Elle lui sourit seulement, d'un sourire grave et qui semblait rêver. Lui aussi se taisait. Leur silence dura quelques secondes ; puis, comme on annonçait le dîner, et qu'il offrait le bras à madame de Moiran, elle lui dit :

— Vous venez, monsieur, de faire un bien long voyage.

Il répondit en se tournant à demi vers elle :

— Oui, madame, dix-huit mois, c'est long.

Puis, gaiement et, cette fois, les yeux dans les yeux, il ajouta :

— Et les années de campagne comptent double !

Oh ! cette voix simple et douce ! Et la respectueuse jeunesse de ce regard ! Quelle chanson et quelle caresse ! Tout l'autrefois revivait, revenait à elle, et ce fut une si poignante mélancolie qu'elle en devint pâle et dut se maîtriser pour ne pas presser un peu contre elle le bras de cet inconnu.

Ils avaient pris place. C'est à peine si elle l'interrogea sur ses voyages. Il parut lui en savoir gré. Elle-même, du reste, avait une autre curiosité, un autre désir. Elle souhaitait qu'il lui parlât de son enfance, de sa famille, de ceux qui n'étaient plus. Mais, soit dignité, soit peur de se trahir, elle n'osait pas engager hardiment la conversation, lançant parfois une phrase timide et vite se dérobant. A la fin, pourtant, elle l'obligea de prononcer le nom qu'elle avait aux lèvres. Il demanda :

— Et mon oncle Birmont, madame, l'avez-vous connu ?

Elle répondit franchement :

— Oui, je l'ai rencontré assez souvent, autrefois... il y a bien longtemps. C'était un de mes danseurs... Mais, vous, monsieur, vous ne pouvez guère vous rappeler...

— Si fait, madame ! Certains souvenirs se gravent pour toujours dans nos cerveaux d'enfants ; et je vois encore mon oncle venant dire adieu à ma mère avant de partir pour l'Afrique. Il était en tenue — l'uniforme des chasseurs — et me faisait un effet magnifique et terrible avec ses bottes, son grand sabre et ses éperons. J'ai encore une photographie de lui qui date de ce temps-là et que ma mère m'a léguée... Pauvre garçon ! Il est mort là-bas, vous savez...

— Oui, monsieur, je sais, fit madame de Moiran, bien plus émue que Saincy. J'ai eu tort de vous rappeler ces souvenirs.

Avec la grâce infinie qu'elle savait donner à certaines paroles, elle ajouta aussitôt :

— Mais, en tout cas, prenez mon indiscrétion pour de la sympathie.

Saincy remercia d'un signe de tête et l'entretien se brisa... Lentement, il s'était détourné, avait jeté un coup d'œil vers l'autre côté de la table ; et comme si, à cette même seconde, madame Chambris eût attendu ce regard qui s'arrêtait sur elle, d'un sourire presque imperceptible elle

salua le jeune homme. Madame de Moiran avait vu. Elle s'étonna. Était-il, ce sourire, une chaste familiarité d'amie, était-il une audace ou un oubli de femme qui aime? Elle n'eut pas le loisir de résoudre cette question, à peine formulée, d'ailleurs, car, dans le silence qui s'était fait tout à coup, par hasard, madame Fernoy, pressée de mettre son hôte en valeur, dit à Saincy :

— Eh bien! mon cher voyageur, la France a du bon, avouez! Et la beauté française ne vaut-elle pas celle de vos épouses multicolores de là-bas?

— Pardon, répliqua en riant Saincy, je proteste : épouses est un bien grand mot!...

Madame Fernoy commença des taquineries sur le sujet facile des amours exotiques, mais sa curiosité n'obtint pour toute satisfaction que cette réponse déconcertante :

— Il est possible, madame, que certains apprécient les femmes noires, jaunes et bleues; pour ma part, je les ai toujours considérées comme de simples petits animaux.

— Après tout, interrompit madame Fernoy, c'est assez galant pour nous autres blanches, ce que vous dites... Cela prouve que notre souvenir vous suit et nous protège par delà les mers.

— Sans doute, madame, murmura Saincy.

Et en même temps, il regarda Marguerite Chambris, qui baissa les yeux pour rajuster le fermoir d'un de ses bracelets.

Une heure plus tard, quand les hommes revinrent du fumoir, Saincy, après quelques évolutions, rejoignit madame Chambris. Il s'assit en face d'elle, assez près, sur un fauteuil bas. Et madame de Moiran, tout en feignant d'écouter M. Fernoy, épiait le jeune homme. Bientôt même, avec cette acuité de vision que nous donne parfois, dans un salon, la volonté de découvrir un secret soupçonné, elle eut la certitude qu'il parlait d'amour à Marguerite. Un autre observateur et moins intéressé que madame de Moiran n'eût sans doute pas saisi ces fugitifs mouvements de physionomie. C'étaient, çà et là, une seconde de mélancolie pensive, puis un éclair passait; et, en même temps, la bouche devait murmurer une question, que révélaient un léger rapprochement du buste, une attitude d'attente et de supplication; d'autres fois, un

geste lent, une main qui retombait découragée, ou encore un coup d'œil prudent et rapide qui se gardait contre les espions. Et elle, Marguerite, parlait aussi à phrases brèves, sans vouloir regarder son interlocuteur, obligeant ses traits à demeurer très paisibles, presque trop... Cela dura quelques minutes... Puis, comme un invité s'approchait, que seule Marguerite pouvait voir, elle eut un mouvement des lèvres qui disait : « Chut ! » A cet avertissement, le jeune homme se tut, prit une banale expression de courtoisie, et, s'étant levé pour faire place au nouvel arrivant, il s'éloigna, en jaloux que révolte même le plus inoffensif partage de la femme aimée.

Pour madame de Moiran, ces faibles indices venaient renforcer une présomption morale... N'ignorant pas le découragement de Marguerite, avant même de rencontrer Saincy, elle avait cherché instinctivement si quelqu'un n'apparaissait pas qui entreprît de jouer auprès de la jeune femme le rôle de consolateur. Maintenant, ce consolateur existait, — elle en était sûre, — et même il avait déjà parlé, imploré; déjà leur sympathie à tous deux avait un passé, des souvenirs capables de les émouvoir, après cette longue séparation... Donc, fût-ce à leur insu, ils devaient s'aimer, ils s'aimaient!... Telle était la conclusion de madame de Moiran, et la conduite de Saincy sembla lui prouver qu'elle n'avait pas tort.

En effet, le surlendemain de ce dîner, étant allée chez Marguerite, elle la trouva en tête à tête avec le jeune homme. Celui-ci ne prolongea pas longtemps sa visite. Il ne tarda pas à s'excuser et partit. Marguerite s'empressa de dire aussitôt après, d'un ton dégagé :

— Il est vraiment bien poli d'être venu me voir, ainsi, tout de suite...

Puis elle parla d'autre chose.

Or, cette « politesse » de Saincy devint chaque jour plus assidue. Il apparaissait comme fortuitement, partout où était Marguerite. Rien dans leurs allures ne révélait une préméditation, et pourtant, si Marguerite, dans un salon ou au théâtre, n'apercevait pas son ami, madame de Moiran surprenait dans les regards de la jeune femme cette anxieuse interrogation de qui cherche en vain un visage attendu.

Aussi bien madame de Moiran commençait à se dire que

sa neutralité, si elle se prolongeait, ressemblerait fort à une complicité... Elle fut donc soulagée d'un remords en apprenant que Chambris annonçait son retour. Il arriva le soir même, quelques heures après sa dépêche. Marguerite le reçut avec la cordialité qu'il fallait, mais il parut à madame de Moiran qu'elle avait peine à endurer le baiser conjugal de bienvenue... Et le lendemain, en revoyant Marguerite, elle devina que la jeune femme avait pleuré!

Elle résolut d'observer dès lors une stricte réserve. En effet, bien que la présence de Saincy continuât d'être une menace, elle jugeait que son devoir était de laisser la responsabilité de leur avenir à Chambris et à Marguerite elle-même: une intervention prématurée la blesserait comme un injuste soupçon; et, s'il n'était plus temps d'intervenir, mieux valait feindre d'ignorer qu'obtenir de sa fille un aveu fait par bravade d'amour et gênant pour leur mutuelle affection.

III

Près de deux mois avaient passé... Avril reverdissait les Champs-Élysées et les boulevards. Mai allait apporter sa chaleur. Puis l'été serait là... Et madame de Moiran songeait que, chez elle, déjà le parc devait s'égayer de fleurs; que bientôt la montagne se parerait à neuf: que le fleuve roulerait plus large et plus sonore, que partout enfin, dans les sentiers ou par les routes, le long des prairies et des bois, flottaient les premiers parfums des fleurs, des feuilles et des mousses fraîches, montait, dans des rayons de soleil, cette bonne odeur de la terre, humide encore des neiges fondues... Même, à deux reprises, madame de Moiran avait parlé de son départ pour Tonneraz, et, si elle le remettait de semaine en semaine, c'est qu'elle espérait décider Marguerite à l'accompagner avec ses deux enfants, à s'éloigner de Paris. Elle tenta l'aventure. Elle échoua. Marguerite, pour expliquer son refus, trouva cent raisons auxquelles madame de Moiran parut se rendre.

Elle-même d'ailleurs hésitait à partir, sentant que sa présence pouvait devenir utile. En effet, Chambris maintenant

avait d'autres torts que ceux dont il n'était pas entièrement responsable. Non content d'être naturellement vulgaire, suffisant et maladroit, il s'avisait de faire le débauché. Il « avait une danseuse », très connue, qu'il traitait bien, en chevaux et bijoux, par gloriole de capitaliste. « C'est une bague au doigt », disait-il à ses amis. Et il expliquait que c'étaient là des façons de renforcer son crédit dans la haute finance... Tout cela, madame de Moiran l'avait appris par une vieille parente, une de ces redoutables sexagénaires toujours très informées des affaires d'autrui et se plaisant à venir prêcher la mauvaise nouvelle à ceux qui doivent feindre de l'ignorer.

— Laissons cela, ma cousine, je vous en prie, avait répondu madame de Moiran.

Elle ne put cependant empêcher la visiteuse de nommer avec sollicitude Marguerite et Saincy, dont le monde « commençait à s'occuper ». Cette fois, madame de Moiran arrêta net confidences et conseils. Elle ne voulait pas croire encore à ces médisances que l'attitude même de Saincy, plus circonspecte maintenant, semblait démentir : pourtant elle ne pensa guère à autre chose les jours suivants ; et, certains journaux ayant publié que M. Saincy renonçait pour le moment au nouveau voyage projeté, madame de Moiran s'inquiéta. Une occasion s'offrit de prendre l'offensive, elle se hâta d'en profiter.

Saincy, à deux reprises déjà, était venu chez elle sans la trouver. Or, une après-midi, comme elle rentrait, elle se trouva face à face avec le jeune homme sur le pas de sa porte. Il se plaignit d'avoir, jusqu'à ce jour, constamment joué de malheur :

— C'est-à-dire, interrompit-elle gracieusement, que vous voilà forcé de remonter avec moi, et de me faire une longue visite.

Il la suivit.

Tout en écoutant ses premières phrases de politesse, dans le petit salon où ils s'étaient installés, madame de Moiran se demandait si ce n'était là qu'un homme à bonnes fortunes, ou s'il n'y avait pas mieux que du désir et de la fatuité dans le rayonnement de ses profondes et limpides

prunelles ; si un garçon de cet âge, qui, par patriotisme ou viril besoin d'action, mettait volontairement sa vie aux prises avec tant de fatigues et de dangers, ne devait pas avoir une âme capable d'autres dévouements et d'autres sacrifices... Et peu à peu, indulgente et charmée, elle se mit à le questionner. Voulait-il, comme il le disait, renoncer à son nouveau voyage? Dans ce Paris, n'éprouvait-il pas la nostalgie de lointaines contrées, ne manquait-il pas d'air, après ses longues courses dans les libres solitudes, après les nuits de bivac ou de pleine mer?... Mais lui, semblait éviter de précises réponses, considérer, au delà de ces questions, la cause de cette curiosité, et à la fin, il dit en souriant, non sans un peu d'ironie :

— Madame, vous êtes bien soucieuse de ma gloire.

Elle comprit ce reproche et, à ces détours, elle préféra la franche allure que Saincy venait de donner à l'entretien. Elle répondit avec gravité, en le regardant bien en face :

— Oui, j'en suis soucieuse.

Il reprit :

— Vous êtes, madame, une bonne Française.

— Et une bonne mère, ajouta-t-elle.

Il était devenu très pâle et se taisait, comme ayant peine à respirer. Une colère grondait en lui, qu'il eût sans doute laissée éclater, s'il se fût trouvé en face d'un homme. Mais il se dompta, passa la main sur ses yeux pour en éteindre la lueur de violence, et doucement, tristement, il dit :

— Vous désirez donc que je parte?

— Je le souhaiterais...

— Mais... si je pars... c'est avouer... une chose qui n'est pas, qui ne sera pas... C'est douter de moi-même et de quelqu'un... C'est presque une injure...

— Non, monsieur, c'est une générosité, tout simplement. D'ailleurs, tenez ! voulez-vous rester, en me jurant que...

— Non, madame, je ne veux pas jurer, parce qu'il faut tenir ses serments, et je n'ai pas le droit de m'exposer sciemment à un parjure. Je puis, en me contraignant, sacrifier tout mon bonheur, m'enfuir sans regarder en arrière, abandonner là mon espérance, mais rester... non !

Elle l'admirait, malgré elle, à cause de sa droiture et aussi

de son amour. Pour la première fois, depuis tant d'années, elle se retrouvait en contact avec une passion humaine. Cet homme, c'était un peu celui qu'elle avait aimé ; celle qu'il aimait, lui, c'était un peu elle-même. Elle souriait au passé, à cette adoration respectueuse d'autrefois.

Elle ne prit aucun soin pour cacher son émotion, et, calmant d'un mot presque maternel l'emportement du jeune homme :

— Écoutez, mon ami, mon enfant... Ne parlons plus de cela aujourd'hui... Voulez-vous?... Voyez, je ne vous dis plus « Monsieur », je vous appelle « mon enfant »... C'est qu'entre nous, il y a un secret, maintenant, et grave... Et puis, je vous avais tout de suite jugé un homme honnête, et de cœur. A présent, vous savez ce que je réclame de vous... Attendez... Ne décidez rien... Vous y repenserez. Vous reviendrez me voir. Nous en causerons encore et vous finirez par trouver que je vous ai donné un sage conseil... et vous me direz merci... n'est-ce pas?

Il secoua la tête si tristement que madame de Moiran eut pitié de lui. Et, se laissant aller toute à sa sympathie, elle osa murmurer presque avec reconnaissance :

— Vous l'aimez donc bien?...

— Oh! oui, je l'aime! s'écria-t-il avec une vivacité et une franchise de jeunesse qui la ravit.

Mais tout de suite, elle eut honte de ce mouvement d'âme si naturel, si féminin. Elle comprit qu'il fallait demeurer sévère, inexorable.

— C'est mal, c'est très mal, dit-elle ; vous ne devez pas... et je vous conjure...

Il l'interrompit :

— Mais enfin, madame, au nom de qui et de quoi me demandez-vous de renoncer à tout ce que j'espère, à tout ce qui est ma vie... Est-ce au nom de votre fille?...

Elle fit signe que non.

Il ricana :

— De votre gendre?

Elle haussa les épaules.

— De la morale, de la religion? continua-t-il.

Elle eut un geste vague.

— Alors, c'est en votre nom à vous, madame, à vous seule.

— Oui, répondit-elle, parce que je suis sa mère et que je ne veux pas que vous la fassiez souffrir.

— Souffrir?

— Oui!... Partez.

— Et si je refusais?

— C'est votre droit.

— Ce refus vous surprendrait?

— Oui! J'avais bonne opinion de vous.

Il réfléchit un instant. On eût dit qu'il allait se résigner, se courber devant cette volonté intervenue tout à coup dans sa destinée; mais l'effort était trop grand pour son orgueil, ou plutôt pour son amour... Il releva les yeux sur madame de Moiran, et lui dit d'un ton solennel :

— Madame, je vais commettre une infamie en vous révélant un secret qui n'est pas le mien seul: mais il faut que vous sachiez tout... Il y a deux ans, quand je suis parti... j'aimais déjà... Oh! c'était un amour timide, honteux, presque désespéré... j'aimais comme à quinze ans... Mais maintenant, mon amour a pris de la volonté, de l'audace; et, fou que je suis, j'ose espérer... Et après tout, pourquoi pas?

Il poursuivit, sans se laisser arrêter :

— Oh! je dirai tout, madame, puisque j'ai commencé. Car, enfin, cet amour sera peut-être le bonheur pour elle... Elle est si mélancolique, sa vie, sans tendresse reçue ni donnée!... Quel mari!... Mais c'est un sacrilège qu'elle soit à lui! Et n'avez-vous pas eu des torts, vous, sa mère, et pouvez-vous venir, à présent, me parler de telle sorte, à moi qui voudrais la consoler?... Et vous me dites : « Allez-vous-en! Laissez-la pleurer!... » Mais de quel droit?

Il s'était levé et marchait de long en large, à pas inégaux, précipités. Il continua, s'animant encore :

— Est-ce donc que vous n'avez jamais aimé? Ou bien êtes-vous de celles qui oublient leur passé, leur jeunesse,... l'amour!... Je suis insolent, cruel, n'est-ce pas? C'est que je me révolte!... Vous prétendez, vous, les mères, avoir le droit de choisir les maris de vos filles... Soit!... Mais alors, si vous vous trompez, si vous le choisissez mauvais, si vous assurez

le malheur de votre enfant, vous perdez le droit de repousser l'homme qui, plus tard, viendra lui apporter de la joie, de l'amour... De l'amour, il en faut à une femme... et vous le savez bien... avouez!...

— Oui, je le sais, dit lentement madame de Moiran, et je ne vous en veux pas de votre colère... Seulement, il y a mieux pour une femme que l'amour et la joie dont vous parlez : il y a la fierté d'être restée intacte et le bonheur de ne pas détourner les yeux quand nos enfants nous regardent... C'est très doux, très grisant l'amour, même le péché, quand on est toute jeune... Mais après? Après, il faudra continuer quand même, par habitude... et alors... Demandez donc à celles que vous voyez passer maintenant, qui veulent encore se rajeunir; demandez-leur si elles n'ont pas eu quelquefois le dégoût de leur corps avec le remords de l'avoir donné à aimer; si elles ne préféreraient pas à tous leurs souvenirs d'adultère l'honneur d'avoir fièrement supporté l'abandon conjugal, d'avoir été respectées, vénérées, autant qu'admirées et chéries... Moi aussi, je suis cruelle, n'est-ce pas? J'appelle les choses par leur nom. Je dis la vérité. J'ai raison. L'homme qui aime une femme mariée agit bien en s'éloignant d'elle à temps. Il lui prouve sa noblesse, lui témoigne son amour, car il ne pourrait lui laisser que le mépris d'elle-même et le chagrin d'être seule, quand, satisfait, il lui rappellerait tout à coup ses devoirs, ses enfants, son avenir, afin de se séparer d'elle poliment, sans lui dire : « Maintenant, j'en ai assez! »

Saincy considéra bien en face madame de Moiran, et lui dit :

— Ou bien vous ne pensez pas un mot de tout cela, ou bien vous n'avez jamais aimé.

Elle répondit :

— Je pense tout ce que j'ai dit là... et j'ai aimé... J'ai même si bien aimé que je n'ai pas d'autre souvenir dans l'âme.

— Et *il* vous aimait?... Il savait que vous l'aimiez? Et malgré cela, vous avez passé dans la vie à côté l'un de l'autre... comme des indifférents?

— Un jour, je lui ai demandé d'être généreux, de me fuir...

— Et il vous a obéi?...

— Oui.

— C'est qu'il ne vous aimait pas.

Elle murmura :

— Il m'aimait trop.

Saincy, une fois encore, la regarda longuement, puis lui dit :

— Il est mort?

— Oui, fit-elle très bas.

Un silence de respect s'étendit sur eux...

Saincy, ému par cette confession, qu'il sentait bien n'avoir jamais été faite à un autre, commençait d'admirer cette femme, son obstination à rester pure, et le sacrifice autrefois consommé par elle du seul rêve de sa jeunesse. Peu à peu, le meilleur de lui-même, tout ce qu'il avait en lui de fier et de bon, s'éveillait, s'épanouissait. Il murmura :

— Vous avez bien souffert...

Elle baissa la tête pour dire oui. Puis, voulant peut-être profiter de cet attendrissement :

— Je vous en supplie, reprit-elle, obéissez, vous aussi, Laissez-la vous oublier... si possible... Partez... et que Dieu vous garde!

Il frissonna, répétant avec effroi :

— M'oublier! m'oublier!...

Elle continua :

— Et je vous promets qu'elle saura un jour combien il vous en a coûté... combien vous l'aimiez.

Il balbutia :

— Pas encore... Attendez. Je n'ai pas le courage de vous répondre encore.

Mais elle comprenait que tout répit serait un danger. Elle insista...

— Allons, dites oui... mon cher enfant. Soyez brave, et je vous bénirai...

Il l'arrêta d'un geste.

— Oh! ce ne sera pas la peine de me remercier, dit-il d'une voix sourde... Je vais tâcher d'obéir, mais avec le regret égoïste de cette générosité, comme vous dites. Je m'enfuirai, mais avec la rage au cœur... Et ma conscience ne me dit pas

que j'aie raison d'obéir... ni que votre fille vous saura gré jamais de nous avoir enlevé le bonheur à tous deux, ni que cela soit d'une bonne mère. Et même, pour un peu, je vous accuserais d'avoir agi de la sorte par jalousie... Oui, par jalousie, à cause de ce bonheur que vous, vous avez laissé échapper..

Il s'inclina, dans un dernier frémissement de colère, puis, glaçant tout à coup sa voix :

— Mais, malgré tout, madame, il sera fait selon vos vœux... parce que maintenant il me semble qu'en moi tout est flétri... En touchant à mon secret, vous m'avez rendu impossible de le chérir. Adieu, madame, et oubliez-moi.

De nouveau il s'inclina, puis, tout pâle et se raidissant, il gagna la porte et sortit.

IV

C'est vrai qu'elle existe chez les femmes honnêtes, cette jalousie de la faute. Peut-être le péché d'amour les révolte-t-il, mais aussi et surtout le plaisir des pécheresses. Elles trouvent injuste que d'autres goûtent en paix les félicités qu'elles n'ont pas cru devoir s'accorder...

C'était à peu près ce qu'avait dit Saincy à madame de Moiran, et, en principe, il n'avait pas eu tort. Toutefois, dans le cas présent, il se trompait. Madame de Moiran voulait et croyait, en toute sincérité, n'agir que pour le plus grand bien de sa fille. Certes, elle n'espérait plus le miracle qui ferait de son gendre un mari délicieux et de Marguerite une épouse ravie, mais elle estimait préférable que ce ménage durât, que madame Chambris continuât de vivre dans une sorte de tranquille résignation, avec des satisfactions de mère, sans désirs d'aventures.

Et elle se répétait : « Oui, j'ai bien fait, j'ai eu raison! »

Mais voici que deux semaines seulement avaient passé depuis sa conversation avec Saincy, et déjà, peu à peu, une pitié lui venait pour ces deux êtres à qui elle infligeait une douleur. Déjà, elle avait observé chez Marguerite de tristes rêveries, et

la pâleur des joues, et la fatigue des yeux qui ont pleuré en secret et s'obligent à sourire... Et, bien qu'elle n'eût pas revu Saincy, bien qu'elle n'eût voulu faire aucune question à Marguerite, elle ne doutait pas que la pauvre enfant ne connût déjà la résolution soudaine de son ami... Un incident acheva de lui prouver qu'elle avait deviné juste. Chambris, un jour, annonça en rentrant qu'il venait d'apprendre au cercle une nouvelle bien surprenante :

— Figurez-vous, dit-il, que Saincy repart bientôt pour un nouveau voyage.

A ces mots, Marguerite ne sursauta pas.

— Vraiment? répondit-elle. C'est curieux, en effet... on assurait le contraire.

Cette paisible façon de répondre en disait long à madame de Moiran, qui, pour ne pas affecter de se taire, demanda :

— Retourne-t-il dans le Turkestan?

— Non, fit Chambris... Je crois qu'il va en Afrique, je ne sais où... Mais, ce qui est sûr, c'est qu'on le blâme de ne pas attendre encore. Il va traverser des régions paludéennes, en pleine saison des fièvres, et il y laissera ses os... Que voulez-vous? c'est un toqué!

Cette fois, madame Chambris devint blême, et, tandis que son mari, la fourchette en main, baissait la tête sur son assiette remplie, elle lui jeta un regard de colère et de haine dont l'éclair fit peur à madame de Moiran...

Puis, quand les deux femmes se retrouvèrent seules, — Chambris étant allé fumer sa pipe; — lorsque la mère vit l'ombre toujours plus épaisse des lourdes songeries obscurcir le front de l'affligée; lorsque dans le silence du salon elle eut considéré ces paupières appesanties, ces doigts qui tremblaient en essayant de broder; lorsqu'elle vit une larme enfin briller dans les cils et tomber... alors elle n'y tint plus! Elle voulut consoler, être tendre, être mère... Et, aussitôt, elle vint à Marguerite, lui entoura la tête de son bras, comme à un enfant, la baisa au visage, sur les yeux, le front, le cou, les cheveux, la caressant de la main, tout doucement... Et elle murmurait :

— Pauvre petite! tu es malheureuse... La vie est sévère quelquefois; les femmes ont des peines qu'elles cachent; je connais

ça. Il nous monte des larmes, à la fin, que nous ne pouvons retenir... Ne me dis rien, je n'ai pas besoin de rien savoir. Toutes les tristesses se valent. Toutes les femmes qui pleurent se comprennent. Garde tes secrets!... Pleure, ma fille! Cela soulage. Là! pleure encore... Je voyais bien que tu souffrais... Quand tu voudras, tu viendras poser ta tête contre moi, sur ma poitrine, et je te bercerai, je te dorloterai ton chagrin... Cela va déjà mieux. Tu as moins mal là? Ce cœur n'est plus si gonflé et ces pauvres yeux sourient maintenant... Donne, que je les baise encore... Viens! Allons voir tes enfants dormir. Cela calme... Et puis, si tu veux, dans quelque temps, dans quinze jours, nous partirons, toi et moi, avec eux... Nous nous en irons à Tonneraz. Tu verras la grande montagne sauvage qui m'a consolée aussi. On se sent toute petite auprès d'elle, et cela diminue aussi nos douleurs. On n'est plus qu'un grain de poussière dans le monde. On se regarde en pitié... Et ce dédain de nous-mêmes finit par un dédain de tout ce qui nous faisait souffrir. Tu verras, je te guérirai!...

Elle parlait ainsi. Elle attirait sur sa poitrine cette désespérée, et il n'y avait pas besoin entre elles de confidences. Une douleur existait chez l'une dont l'autre souffrait aussi; et cela leur suffisait pour s'aimer davantage. Et puis, chez toutes deux, une pudeur existait qui n'admettait que des paroles vagues.

Madame de Moiran n'aurait pu nommer Saincy, manifester même d'aucune façon qu'elle avait pénétré son secret; l'eût-elle fait, Marguerite eût nié, refusé toute consolation, trouvé la force de rire assez haut pour qu'on n'entendît pas la plainte de son âme... Au lieu que cette enveloppante, discrète et délicate sympathie maternelle avait si bien attendri la jeune femme qu'elle accepta, peu de jours après, de s'en aller avec sa mère à Tonneraz. Du moins, ce serait le repos; elle reprendrait là des forces pour continuer de vivre ou seulement se laisser vieillir et mourir, puisque tout était fini, puisque sa destinée ne voulait pas qu'elle ressentît la douce ivresse, le bonheur de certains crimes.

On avait trouvé pour Chambris de suffisants prétextes à cette fugue; il l'admit sans peine, égoïstement satisfait de la liberté inattendue qui lui était donnée. Les deux femmes

devaient partir un jeudi. Tout était prêt, arrêté, convenu. Madame de Moiran ne perdait pas de vue Marguerite, la protégeant de sa vigilante affection : elle avait peur ; elle sentait qu'à ces heures d'émotion suprême, une femme peut succomber tout à coup. la tentation n'étant jamais plus dangereuse qu'au moment où l'on va s'en éloigner pour toujours.

Elles quittèrent Paris. Ce fut triste, ce départ, ce voyage de nuit, sans sommeil ; triste, cette arrivée à Tonneraz avec la courbature du wagon... Il y avait trop de soleil, trop de paix, trop de chants d'oiseaux et de fleurs ouvertes. Autant de contrastes et d'ironies.

Des jours, de longs jours passèrent. C'était. une vie de résignation, avec des sourires acceptant la douleur. Et dans cette solitude volontaire, on devinait que les lèvres tout bas murmuraient un appel, un nom, une prière; que ces yeux sans larmes regardaient vers le passé, que ces mains se tendaient vers un absent. Mais, d'un tacite accord, ni la fille ni la mère ne parlaient plus de ces misères, parce qu'elles trouvaient plus noble sans doute, l'une de les endurer, l'autre de les secourir en silence...

Combien de temps se serait-elle continuée, cette douloureuse intimité? L'oubli, l'apaisement, seraient-ils enfin venus ; l'espoir même d'un peu de joie nouvelle? Qui sait? il y a, dans les choses d'amour, une fatalité impétueuse qui surprend et déroute nos prévisions.

Un matin, de bonne heure, quinze jours à peine après son arrivée à Tonneraz, madame de Moiran s'était assise devant la maison, attendant que sa fille s'éveillât, et, de temps en temps, elle levait les yeux vers les volets fermés de la chambre de Marguerite, songeant tristement que, pour dormir encore, elle avait dû, la pauvre enfant, veiller et pleurer tard dans la nuit. Tout à coup, une voix claire détourna sa pensée :

— Bonjour, grand'mère. Voici des lettres que le facteur nous a données pour vous.

C'étaient les deux petites Chambris qui apportaient elles-mêmes le premier courrier. Et, tout de suite, madame de Moiran aperçut, parmi les journaux et les prospectus, une lettre dont l'écriture inconnue, à la fois énergique et rapide,

l'étonna. Elle déchira l'enveloppe, courut à la signature et vit ce nom : Gabriel Saincy. La feuille tremblait un peu dans ses mains et son regard vacillait lorsqu'elle se mit à lire... Dans ce billet, très court, le jeune homme prévenait madame de Moiran qu'il était à l'hôtel du Commerce, à P..., un petit bourg situé à quelque distance de Tonneraz.

« J'attendrai là, disait-il en terminant, ou votre visite, si vous daignez venir jusqu'à moi, ou un signe de vous qui m'appelle à Tonneraz. J'ose espérer que vous ne refuserez pas d'entendre la déclaration que l'honneur me commande de vous faire et que votre loyauté, madame, vous empêchera de trouver étrange. »

— Il ne faut pas qu'il vienne ici, murmura madame de Moiran. J'irai, moi, le voir... Je ne puis lui refuser la grâce qu'il me demande, après le sacrifice que je lui ai imposé.

Déjà tout émue et agitée, elle allait se lever et donner l'ordre d'atteler, pour se faire mener à P... avant que Marguerite fût levée, quand une main se posa sur son bras, et une voix lui dit timidement :

— Grand'mère, est-ce une lettre de papa, dites?

— Non, mon enfant.

— Grand'mère, puis-je prendre le timbre-poste pour ma collection? Ça ne vous fait rien si je découpe l'enveloppe?

C'était l'aînée de ses petites-filles, âgée de sept ans, qui avait ramassé l'enveloppe tombée à terre, et qui la lui tendait, répétant :

— Permettez-vous?

Alors, devant ce regard naïf et limpide, madame de Moiran eut honte de sa faiblesse, et, reprenant l'enveloppe :

— Non, répondit-elle, je ne puis te donner ce timbre... Je t'en donnerai un plus beau demain.

Il lui déplaisait qu'un fragment de ce papier touchât les mains de cette enfant...

Elle n'hésita plus. Elle rentra au salon, et, tout de suite, elle écrivit :

« Monsieur,

» Je ne puis aller vous voir ni vous recevoir ici. Suivez courageusement votre destinée; vous avez l'âme assez noble

pour m'approuver d'agir ainsi ; assez courageuse pour vous éloigner sans reproches. »

Elle cacheta la lettre à la cire et la remit elle-même à son cocher, lui commandant de monter à cheval et de la porter aussitôt.

— Y a-t-il une réponse, madame? fit l'homme.

Elle songea un instant.

— Non, répondit-elle.

A pas lents, elle revint sur la terrasse. Marguerite, en robe légère du matin, était accoudée à sa fenêtre ouverte. Elle salua sa mère d'un bonjour et d'un geste affectueux. Madame de Moiran tressaillit. Elle eut le sentiment qu'elle venait de commettre, au nom de la vertu, quelque chose comme une trahison. Elle retint le baiser qu'elle voulait lancer à sa fille, du bout des doigts; et une larme de pitié — qui sait? de remords? — lui monta aux yeux.

— Le facteur est venu? demanda madame Chambris.

— Oui.

— Pas de lettres pour moi?

— Je ne crois pas.

— Tant mieux.

— Descendras-tu bientôt? reprit madame de Moiran. Il fait si bon ! Nous nous installerons dehors.

— Oui, un peu plus tard, fit la jeune femme.

Et, d'un mouvement fatigué, elle se retira de la fenêtre, avec un sourire d'adieu mélancolique et forcé.

Environ une heure après, Marguerite avait rejoint sur la terrasse madame de Moiran. Celle-ci se calmait peu à peu. Déjà elle avait entendu le pas d'un cheval sur le pavé de la cour, vers l'écurie, et elle avait compris que c'était son messager qui revenait. Par prudence et quoique désireuse d'informations plus précises, elle était restée là, pour ne pas éveiller la curiosité de sa fille, se réservant d'interroger plus tard le cocher, qui était un ancien serviteur, ponctuel et discret. Celui-ci, d'ailleurs, lui aurait apporté déjà la réponse de Saincy, au cas où le jeune homme lui en aurait confié une. Tout allait donc pour le mieux. Il lui semblait qu'à chaque minute écoulée, le danger fuyait plus loin; que, cette fois, c'était

bien la paix et l'honneur reconquis : Marguerite redevenait libre dans une vie sans orage de passion, et elle-même, rassurée par sa conscience, ne se reprocherait plus d'avoir été cruelle. Et ainsi le remords diminuait, lui aussi, une fierté grandissait en elle d'avoir dominé la destinée, vaincu le mal, arrêté l'amour qui grise et qui affole et qui tue.

V

Elle était seule, l'après-midi, dans le grand salon bien clos, ayant laissé Marguerite sortir avec les enfants, en promenade. Son esprit errait. Et voilà que tout à coup, son cœur cessa de battre, à cette phrase paisiblement prononcée par un domestique :

— Madame peut-elle recevoir monsieur Gabriel Saincy ?

Elle ne répondit pas. Elle regardait, étourdie de peur, l'homme debout devant elle et qui attendait une réponse. Lui s'imagina sans doute qu'elle n'avait pas compris, et il répéta :

— M. Gabriel Saincy.

Elle dit machinalement ;

— Ah ! il est là ?...

— Oui, madame.

— Faites entrer.

Elle avait songé un instant à s'esquiver, à ne reparaître au salon qu'après s'être dominée... Mais elle craignait qu'alors le courage lui manquât ; d'autre part, elle n'osait pas renvoyer Saincy : elle comprenait que cela lui était défendu. Toutes ces pensées furent très rapides, autant que des visions de mauvais rêve, pendant la fièvre. Pourtant, comme elle était brave, après tout, la réalité du danger l'apaisa, et, lorsque Saincy, grave et pâle, s'avança, elle le regarda bien, dans les yeux, avec la sévère et calme étonnement qu'elle était en droit de lui témoigner.

Mais ils avaient de trop franches et nobles natures pour que toute ruse ne leur semblât pas vulgaire et indigne d'eux-mêmes. Et, presque aussitôt, Saincy parla d'un ton étrangement solennel, faisant passer par ses lèvres toute sa douleur, toute son âme.

— Pardonnez-moi, madame, d'être venu malgré vous. Il le fallait, parce qu'il y a des choses que l'on ne doit pas écrire, des prières qui seraient vaines si on ne les faisait tout haut... Voici : je vous ai promis de partir, de quitter la France, de ne plus jamais... Eh bien, je ne peux pas... Je vous en prie, madame, loyalement, déliez-moi de ma promesse, rendez-moi ma liberté de vivre et d'aimer... Sinon... il arrivera ceci : ou bien, j'obéirai, je m'en irai, et quelque jour je me tuerai, à moins que je ne trouve moyen de me faire tuer, je ne sais comment... ou bien je resterai, et alors je manquerai à ma parole... Vous le voyez, de toute façon, ce sera triste et laid... Aussi...

Madame de Moiran l'arrêta.

— Monsieur, je crois que nous devons en rester là... Le seul fait de votre présence ici était une bizarrerie que j'ai pardonnée à votre jeunesse... Maintenant, quittons-nous.

Mais Saincy devint si blême et sa main tremblait si fort, étendue en avant d'un geste qui demandait grâce, et son regard était si désolé, que madame de Moiran ne se leva pas pour l'obliger à prendre congé d'elle... Malgré tout, elle saluait ce grand amour. Elle en avait le respect et la pitié... Et elle adoucit sa voix pour dire :

— N'ai-je pas raison, et ne comprenez-vous pas que je vous parle ainsi?

— Non, madame répondit-il, non ! Et vous ne dites même pas toute votre pensée. Je suis sûr que vous estimez ma franchise et que vous plaignez ma douleur... Elle est malheureuse, celle que vous me défendez d'aimer ; elle souffre. J'en suis sûr... Il devrait y avoir une justice en ce monde... Elle est souvent absente ou opprimée. Quand par hasard elle veut agir, que du moins, notre absurde et maladroite humanité ne l'arrête pas... Et puisque aujourd'hui encore, madame, vous vous souvenez d'avoir eu le cœur navré d'amour et de chagrin, je vous supplie, au nom de ce souvenir, d'oublier que vous avez connu mon secret, voulu barrer la route à ma vie...

— Monsieur, reprit madame de Moiran, je vous assure que ma conscience m'absout, et que mon passé me donnait le droit de réclamer ce sacrifice... Vous reculez maintenant : c'est donc que vous manquez de courage? Les jeunes hommes

d'aujourd'hui n'ont plus la bravoure de ceux qui nous ont aimées, autrefois!... Croyez-vous que...

Elle se tut un instant, incertaine, craintive: ses yeux interrogeaient Saincy, demandant si elle pouvait se confier.

Il murmura:

— Parlez, madame. Si vous dites tout, je n'aurai plus l'air d'ignorer ce que je sais.

— Vous savez donc?

— Oui...

Elle reprit, pâlissant encore, mais fortifiée par ses souvenirs:

— Croyez-vous que ce ne fut pas horrible pour moi de *le* renvoyer. Croyez-vous qu'*il* n'a pas été héroïque, le pauvre enfant!... N'est-ce pas un exemple?... Et vous savez son nom?... Faut-il vous le dire?...

Saincy fit non, de la tête.

Elle ne le nomma pas. Elle continua, doucement:

— Et voilà pourquoi j'ai osé envers vous ce que je n'aurais osé envers personne. Vous devez avoir dans le sang la même noblesse, la même générosité. Cela m'a donné confiance...

Mais tout à coup elle se tut. Dans les yeux de Saincy flambait l'ironie de certains désespoirs; et, devant cette menace, toute troublée, effrayée, elle reculait.

— Non, vous n'êtes pas juste, madame, dit-il... Vous n'avez pas le droit de vous servir de ce mort!... Comment, parce qu'il vous adorait et qu'il a souffert, par vous, sur votre ordre, vous auriez le droit de me faire souffrir aussi!... Au contraire, c'est une dette de cœur que vous avez à payer. Comme il vous aimait! Si vous saviez... Il a écrit à ma mère peu de jours avant de mourir, se sentant perdu...

Saincy la savait par cœur, cette suprême confidence, l'ayant mille fois relue et méditée... Aussi venait-il de la dire comme s'il avait sous les yeux la triste lettre, — tandis que madame de Moiran, le front dans sa main, laissait glisser des larmes entre ses doigts. Et cela ne semblait pas étonner Saincy que cette femme pleurât enfin, redevenue soudain toute jeune, attendrie et faible.

Oui, elle pleurait, sous le coup de l'irréparable... Sombre pitié de lui et d'elle-même, brûlants regrets du bonheur perdu, malédictions jetées à sa conscience et à sa vertu qui avaient

commis le crime de faiblesse et d'oubli ; horreur, colère, amour, il y avait de tout dans ces larmes... Ah! comme elle aurait voulu retourner en arrière, bien loin, sur la triste route du passé jusqu'au lieu de cette halte funeste où elle avait hésité entre les deux chemins à prendre! Et même l'image se précisait. Elle voyait le petit soldat s'éloigner d'elle, suivant le chemin qui mène à la mort, puis disparaître après un sobre geste et un dernier regard sans peur, tandis qu'elle-même restait un moment à rêver là, puis, stupide et impitoyable, prenait l'autre chemin, celui de la vertu et de l'oubli.

Alors, comme elle pleurait toujours ces larmes depuis tant d'années contenues, par degrés la voix de Saincy allait se ralentissant. A la fin, il n'osa plus rien dire... Il n'avait pas cru à une si belle durée d'amour et de douleur. Et il s'enhardit tout à coup jusqu'à s'approcher de madame de Moiran et à lui prendre la main, et à la lui presser, sans qu'elle s'en étonnât, avec le respect et la douceur d'un fils.

— Pardon, disait-il, pardon. J'ai été lâche et cruel !... Vous avez souffert toute une vie : j'en peux bien subir autant... J'ai paru vous reprocher la mort de celui que vous avez aimé... Mais il n'était ni mon père, ni mon frère ; je l'ai à peine connu... Et c'est infâme de vous avoir dit tout cela ; infâme, oui, parce que je le faisais pour moi, en égoïste, par vengeance, ayant au fond de moi de la haine pour votre sévérité... Maintenant, c'est fini. Je serai brave, je vous le promets. Tenez, je vais partir... vous aurez la paix... Elle aussi.

Il dut reprendre haleine. Sa voix tombait.

— C'est affreux, reprit-il; mais enfin, cela vaut mieux, je pense... Il y a des fatalités... Le malheur plane sur nous tous, mais il fond sur quelques-uns, de préférence ; il s'acharne... Voilà... Je vais m'en aller... Elle m'oubliera peut-être, ou bien souffrira, je n'en sais rien... Tâchez que personne ne l'aime. Cette pensée me rend fou... Non ! cela ne sera pas ! Jurez-le-moi... Quel dommage, pourtant! Je peux bien vous en parler, maintenant que c'est fini. Voici : nous nous aimions... nous nous le sommes dit. C'était très chaste. Sa main, en m'effleurant, me donnait une secousse à me faire tomber. Je l'ai aimée

tout de suite. Et cela la rendait si heureuse! Je comptais ne plus la quitter... Nous aurions été très prudents. Ma tendresse l'aurait partout accompagnée. Elle aurait eu cette joie secrète qui donne la force contre les douleurs. Elle a eu tant à supporter! Sa vie est si sombre, si lourde! Vous ne vous doutez pas combien... J'étais un ami, en même temps que je l'adorais... Cela aurait duré toujours. On n'aime plus, voyez-vous, comme je l'aime... C'est dans notre sang, cet amour-là. Vous savez que même on en meurt... Elle me contait ses chagrins en quelques mots, et puis elle me disait : « Mais cela m'est égal ; votre vue me guérit l'âme. » Allons, c'est fini... Pardon!.. Assez! mon courage s'en irait...

Il se courba, comme entraîné par sa rêverie. Madame de Moiran le considérait d'un regard infiniment profond. Tout à coup, il releva la tête, résolument, prêt au suprême effort. Mais, en cet instant, leurs yeux se rencontrèrent et se parlèrent. Et cela suffit.

L'un de ces regards disait l'oubli des fiertés et des rigueurs, le mépris des préjugés, la douce indulgence pour les révoltes du cœur et pour les enivrements de la jeunesse; et l'autre, charmé, ravi, refusait encore de croire à ce miracle inespéré, brillait de larmes joyeuses. Enfin, comme madame de Moiran se détournait avec un pâle sourire de vaincue, honteuse de se rendre, il murmura :

— Ainsi, c'est vrai?... Que vous êtes bonne!

Elle répondit :

— Je suis une faible femme, une mauvaise mère... Mais que voulez-vous! j'ai eu pitié... Dieu jugera.

Il se pencha et lui baisa la main en étouffant un sanglot de bonheur.

— Chut ! fit-elle, je ne veux plus rien savoir.

Et, se dérobant à cette gratitude, elle alla vers la fenêtre qu'elle ouvrit et dont elle poussa les contrevents.

Il l'avait suivie... Alors, au fond du parc, dans une allée qui montait au château, ils aperçurent tous deux, en même temps, la forme claire d'une robe... Marguerite venait, lentement. Loin encore, elle semblait manquer de force et de courage pour parvenir jusqu'à eux. Et, cédant à sa triste lassitude, elle s'assit au bord de l'allée, sur un banc. Elle

était toute seule, ayant par désir de recueillement, peut-être, fait prendre à ses enfants un autre chemin pour rentrer.

Et ce petit hasard agit sur sa destinée. Car ainsi, elle semblait la vivante image de la femme abandonnée, pleurant dans sa misère d'amour, de sorte que madame de Moiran n'éprouva plus le remords d'avoir été miséricordieuse, que même sa pitié grandit ; une joie singulière lui remplit l'âme d'avoir absous l'avenir de cette femme, et entre ses lèvres ce mot passa léger, comme un souffle :

— Pauvre enfant !

Puis, comme Saincy, respectueux et immobile, mais frémissant d'émotion, attendait, elle lui dit :

— Il ne faut pas qu'elle vous voie ici. Partez.

Il eut une ardente et muette supplication.

Elle hésitait.

— Eh bien ! reprit-elle soudain, parlant très vite, si vous voulez absolument la voir, vous pourriez...

Elle s'interrompit, rougissante :

— Mais non, non... Cela n'est pas possible... Je suis folle... Partez, allez-vous-en.

Il n'osa résister à son geste, et, après un indéfinissable regard de promesse et de regret, de douleur et d'espoir, vers celle qui là-bas, rêvait à lui, tout affaiblie de langueur et de peine, brusquement, il s'arracha et s'enfuit.

Madame de Moiran n'avait pas quitté la fenêtre. Elle considérait toujours, vers le fond du parc, la forme lointaine et pensive de la jeune femme.

Et, sans plus interroger sa conscience, elle ne se reprochait maintenant qu'une chose, — de n'avoir pas laissé porter à cette désespérée la parole de délivrance et d'amour.

Elle songeait à cela, tristement... Et voilà que, tout à coup, elle l'aperçut, lui, Saincy. Le courage, sans doute, lui avait manqué : et il était revenu sur ses pas.

Il s'était approché de Marguerite et se tenait devant elle. Ils étaient debout tous les deux et devaient se parler à mi-voix. Ce fut très court. Leurs mains ne se touchèrent même pas. Il s'éloigna de nouveau et disparut, tandis qu'elle retombait sur le banc et demeurait là, comme foudroyée de joie.

Combien de temps dura cette stupeur ? Même madame de

Moiran n'aurait su le dire. Elle vivait à cette heure de la même vie que cette autre femme, sa fille; elle tremblait et rougissait des mêmes pensées, elle s'abandonnait comme elle... Et il lui semblait que cet amour, ce bonheur, était le sien, celui d'autrefois, dont elle s'était privée pour elle, qu'elle lui avait gardé et qu'elle lui donnait tout entier aujourd'hui.

Et, en évoquant toutes les tristesses du passé, elle se pardonnait toute l'indulgence et la pitié du présent...

Un bruit de pas sur le gravier de la terrasse la tira de sa songerie. Marguerite passait. Elle allait, le visage rose, les yeux éclairés, toute radieuse. Les deux femmes se firent un signe de tête, sans paroles ni sourire. Ce fut tout. Seulement, il y avait une caresse infiniment douce dans le regard de Marguerite; reconnaissance involontairement témoignée pour cette complicité qu'elle devinait et devait toujours feindre d'ignorer, qui était un péché peut-être selon Dieu et selon le monde, mais non pas devant leurs consciences de femmes et d'amoureuses.

ADOLPHE CHENEVIÈRE.

LES CONFÉRENCES DE VIENNE

NAPOLÉON III

ET

M. DROUYN DE LHUYS[1]

I

Transportons-nous par la pensée au commencement de l'année 1855[2]. Les armées de la France et de l'Angleterre font la guerre à la Russie depuis plus d'un an. Les alliés sont devant Sébastopol depuis six mois. Les victoires de l'Alma et d'Inkermann ont ajouté de belles pages à la légende militaire de deux grandes nations, mais elles n'ont rien décidé pour l'issue de la guerre ni pour la conclusion de la paix. L'empereur Nicolas va mourir le 2 mars, emportant dans la tombe la responsabilité d'une lutte gigantesque, mais toutes ses idées ne disparaîtront pas avec lui. La guerre va se prolonger au delà de toutes les prévisions.

En France, l'opinion publique est nerveuse. L'empereur Napoléon III a formé le projet de se rendre en Crimée. Dans les hautes régions de la diplomatie, l'avenir est considéré

1. Les éléments de l'étude qu'on va lire ont été pris dans la correspondance *confidentielle* de M. Thouvenel, ambassadeur de France à Constantinople, ministre des Affaires étrangères et grand référendaire du Sénat sous le Second Empire.

2. Pour la période immédiatement précédente, voir *Nicolas Ier et Napoléon III, les préliminaires de la guerre de Crimée,* d'après les papiers inédits de M. Thouvenel, par M. L. Thouvenel.

comme très sombre. En présence de cette situation, et à défaut du triomphe militaire qui tarde à venir, que faire pour contenter l'opinion publique et pour accélérer les chances d'une paix qu'il faut glorieuse? A cette question, que beaucoup se posaient, la diplomatie française avait une réponse toute prête. Par le traité du 12 mars 1854, la France s'était unie à l'Angleterre et à la Turquie pour s'opposer, par la force des armes, à l'agression de la Russie; mais, le 2 décembre de cette même année, l'Autriche, répudiant enfin la politique suivie depuis 1815, avait signé avec la France et l'Angleterre un autre traité en vertu duquel ces trois puissances décidaient d'unir leurs efforts pour arriver, le plus rapidement possible, au rétablissement de la paix. Un article secret, constituant à lui seul toute la valeur de cet acte diplomatique, stipulait en outre une alliance offensive et défensive, pour le cas où la Russie rejetterait les conditions qui lui seraient présentées après avoir été débattues en commun à Vienne. C'était de l'attitude de l'Autriche que pouvait dépendre la solution de la crise. C'était donc à Vienne qu'il fallait agir, puisque le mot de la fin tardait à venir de Sébastopol,

Avant d'entreprendre l'histoire de l'action diplomatique qui va s'engager à Vienne, il importe de voir à qui incombait, en France, en dehors de la personne du souverain, la responsabilité de notre politique extérieure.

Le secrétaire d'État des Affaires étrangères était, depuis le mois de juillet 1852, M. Drouyn de Lhuys, diplomate de grande valeur, qui s'était très habilement servi de la question d'Orient pour replacer la France à un rang qu'elle avait perdu depuis quarante ans, et pour concilier à son souverain la plus grande part des sympathies qui s'étaient éloignées de l'empereur Nicolas. Aussi, les conseils de M. Drouyn de Lhuys étaient-ils fort écoutés, jusqu'alors, au palais des Tuileries, comme ses allures correctes, et même un peu pompeuses, étaient appréciées des chancelleries européennes, où se rencontraient encore, en 1855, des diplomates et des idées d'un autre âge, qu'il était essentiel de ménager. La direction politique du département des Affaires étrangères avait à sa tête, depuis le mois de février 1852, M. Thouvenel, intimement mêlé à toutes les négociations relatives à la question d'Orient, et qui allait

être nommé ambassadeur à Constantinople. A Londres, notre ambassadeur, le comte Walewski, terminait une mission commencée en 1851, et au cours de laquelle il avait contribué, pour une large part, à nouer, puis à resserrer les liens, quelquefois un peu flottants, de l'alliance anglo-française. A Vienne, notre ministre, le baron de Bourqueney, faisait, depuis 1853, les efforts les plus méritoires pour amener l'Autriche, qui se dérobait sans cesse, à se prononcer nettement contre la Russie. A Constantinople enfin, le gouvernement français, depuis la fin du mois de mai 1854, c'est-à-dire depuis près d'un an, était représenté par un chargé d'affaires, M. Benedetti, dont la capacité, le tact et l'habileté trouvaient l'occasion de s'exercer journellement dans ses triples rapports avec le Département, la Porte et l'état-major allié.

Le traité du 2 décembre 1854, en rapprochant l'Autriche de la France et de l'Angleterre, avait fait concevoir, tout d'abord, les espérances les plus vives. Peu de jours avant la signature de ce traité, le 24 novembre, M. Thouvenel écrivait à M. Benedetti[1] : « Cette lourde machine qui s'appelle l'Autriche s'est mise en mouvement avec peine, et, à moins que le diable ne s'en mêle, elle va enfin fonctionner. Nous concevons du reste les cris de rage des armées alliées contre cette puissance, et nous en avons poussé d'analogues aux oreilles du comte de Buol. » — Mais, entre la signature de l'Autriche au bas d'un acte diplomatique et sa coopération effective contre la Russie, il y avait la distance de la coupe aux lèvres. On ne tarda pas à s'en apercevoir. Les nouvelles du théâtre de la guerre étaient mauvaises, et l'Autriche, malgré ses sympathies pour l'alliance anglo-française, ne se souciait pas de courir la carrière des aventures : « Malgré tout, — écrit M. Thouvenel à M. Benedetti, le 9 janvier 1855, un mois après la signature du traité, — nous nous trouverons dans un défilé dont nous aurons un mal immense à nous tirer, si quelque chose d'éclatant ne se passe pas devant Sébastopol. » — C'était cette impression fâcheuse, rapportée par nombre de témoins oculaires, qu'il importait de combattre

1. Je suis heureux d'adresser ici tous mes remerciements à M. le comte Benedetti, qui a bien voulu me donner communication des lettres confidentielles que mon père lui a adressées pendant cette intéressante période.

à Vienne, pour permettre au traité du 2 décembre 1854 de donner tous ses résultats. La tâche n'était pas aisée pour notre représentant.

Depuis le mois de juillet 1853, des conférences étaient ouvertes dans la capitale de l'Autriche. Au début de ces pourparlers, l'Angleterre, la France, l'Autriche et la Prusse seules étaient représentées. Quand l'accord de l'Europe se fut établi sur la base des « quatre garanties [1]», la Russie jugea nécessaire d'autoriser son représentant, le prince Gortchakoff, à prendre part aux discussions. Entre temps, la Turquie adjoignit un plénipotentiaire à ceux des autres puissances. C'était donc une sorte de Cour plénière qu'avait l'honneur de présider le premier ministre d'Autriche, le comte de Buol-Schauenstein, et l'on pouvait toujours espérer, malgré les intermittences et les lenteurs apportées aux conférences, qu'une solution quelconque sortirait, un jour, de l'échange d'idées des diplomates réunis à Vienne. Il est à remarquer, toutefois, qu'après la signature du traité du 2 décembre, la Prusse, fort mécontente de voir l'Autriche sur le point de se prononcer nettement, avait renoncé à être représentée dans cet aréopage européen.

C'est au milieu de ces tergiversations diplomatiques et de l'émotion produite par les mauvaises nouvelles venues de Sébastopol, que l'Europe apprit, le 2 mars, la mort soudaine de l'empereur Nicolas. En toute circonstance, la disparition d'un prince qui tenait une si grande place dans le monde

1. Rappelons ici, pour mémoire, les *quatre points* ou *quatre garanties*, base de toutes les négociations d'alors, et qui devinrent, dès leur apparition dans le monde, quatre articles de foi du *credo* diplomatique européen. La France peut, justement, revendiquer l'honneur de la paternité :

1° Abolition du protectorat de la Russie sur les Principautés, dont les privilèges seraient mis sous la garantie collective des puissances, en vertu d'une convention spéciale ;

2° Affranchissement de la navigation du Danube à son embouchure, qui serait réglée par les principes établis par le Congrès de Vienne ;

3° Revision du traité du 13 juillet 1841, dans un intérêt d'équilibre européen et dans le sens d'une limitation de la puissance de la Russie dans la mer Noire. (C'est cet article 3 qui devait soulever tant d'orages !)

4° Renonciation de la Russie au protectorat officiel qu'elle voulait exercer sur les sujets ottomans, à quelque rite qu'ils appartinssent. Les cinq grandes puissances devaient s'aider mutuellement pour obtenir la consécration des privilèges religieux des diverses communautés chrétiennes.

aurait été un événement important; au point où en étaient les choses, c'était un fait capital. M. Thouvenel écrivait à M. Benedetti, le 4 mars 1855 :

« Mes derniers épanchements ont été lamentables; aujourd'hui, je suis tout rose. C'est ma manière de porter le deuil de l'empereur Nicolas. N'allez pas, cependant, me croire féroce : je ne souhaitais la mort de personne. Je souhaitais simplement un miracle pouvant empêcher le départ de l'empereur Napoléon III pour la Crimée ; ce miracle arrive, et je prends mon parti de la forme sous laquelle il se manifeste. L'Empereur est à Boulogne, où lord Clarendon a dû arriver ce matin, pour supplier Sa Majesté de ne pas partir pour l'Orient ; je ne sais donc pas l'effet que la grande nouvelle aura produit sur le souverain, mais j'espère qu'il y verra une raison pour ne pas donner suite à ses projets. Que mon impression soit vraie ou fausse, voilà pourquoi je me sens léger depuis hier. Je ne partage pas, du reste, l'opinion générale. Je ne crois pas la paix faite. Mais, d'impossible qu'elle était, elle est devenue possible. Le successeur de l'empereur Nicolas peut consentir des choses et entrer dans des explications que l'orgueil et la passion interdisaient à l'auteur de la guerre. De notre côté, nous n'avons pas à témoigner au nouveau souverain les défiances que justifiait la politique astucieuse de son père. Reste à savoir si le grand-duc Alexandre ne rencontrera pas, sur les degrés du trône, la compétition du grand-duc Constantin. Quelques personnes s'y attendent. Dans ce cas, ce serait l'exaltation du slavisme, et nous aurions certainement le germanisme pour nous. Je n'irai pas plus loin dans mes conjectures, mais je suis convaincu que, si nous jouons bien, l'empereur Napoléon aura, en Europe, la position laissée vacante par l'empereur Nicolas. Dieu veuille qu'on le comprenne! »

Ces sages réflexions, dont l'avenir s'est chargé de confirmer la sagacité, nous donnent la note juste sur l'effet produit en France, dans les sphères diplomatiques, par la mort de l'empereur de Russie. Laissons encore la parole à M. Thouvenel, si bien placé pour connaître exactement les choses de son temps, et qui sait résumer, en quelques lignes, dans des lettres privées, commentaires toujours si précieux des direc-

tions officielles, sa manière de voir sur l'état de nos affaires : « On marche à grands pas à se contenter d'une paix suffisante, — mande M. Thouvenel à M. Benedetti, le 17 mars 1855, — et lord John Russell travaille dans ce sens, plus qu'il ne le dit, plus que ne le veut avouer son gouvernement. Les nouvelles de Sébastopol n'encouragent pas à la guerre, et il paraît certain, maintenant, qu'avant de se mettre en route, l'Empereur attendra l'issue des négociations qui se poursuivent à Vienne. Ne laissez rien pressentir des dispositions de Londres et de Paris au quartier général. On ne m'y paraît pas en humeur de rien brusquer, et l'on pourrait tout lâcher. Nos braves soldats ont fait au delà de leur devoir. Leur honneur est sauf, quoi qu'il arrive. Mais il faudra bien que les diplomates fassent la paix, si les généraux ne savent point faire la guerre! Si je croyais à un succès, je ne conseillerais jamais de cesser le feu avant la chute de Sébastopol. Malheureusement, je crains plutôt, sans compter les épidémies, un de ces revers qui font époque dans la vie militaire d'un peuple. Quant aux Turcs, je présume qu'ils en ont assez, et qu'ils se laisseront faire une douce violence. L'Autriche souhaite ardemment la paix. Elle ne l'a jamais dissimulé. On me garantit cependant qu'elle *est* et *sera loyale* jusqu'au bout. »

A Vienne, nous l'avons dit, la Conférence européenne siégeait toujours, dans une situation bizarre, prêtant l'oreille, tantôt au bruit du canon, tantôt aux ouvertures pacifiques, ressemblant à un tribunal d'honneur chargé de prononcer souverainement dans un litige délicat, quand elle ne ressemblait pas à la cour d'un roi, célèbre dans la légende par son peu d'autorité.

Les « quatre garanties » formaient bien la base des négociations, mais la multiplicité des notes, des projets et des contre-projets, dus à la lenteur autrichienne et aux faux-fuyants de la Russie, en obscurcissaient la clarté, d'abord si vive. De plus, des difficultés intimes s'étaient élevées entre les plénipotentiaires. Notre ministre à Berlin, le clairvoyant marquis de Moustier, écrivait à M. Thouvenel, à l'époque où la Prusse était encore représentée à la Conférence de Vienne : « Le plénipotentiaire prussien se montre fort opposé aux réunions. Entre autres raisons qu'il donne à son gouvernement,

il dit que, dans la Conférence, M. de Bourqueney, qui a la parole plus facile que lui, la prend, expose la question, que les autres opinent du bonnet, et que la Prusse a toujours le dessous. Le roi n'est pas content. » — D'autre part, depuis le traité du 2 décembre 1854, les relations du comte de Buol et du prince Gortchakoff s'étaient naturellement fort refroidies. De vives explications, qui n'avaient rien éclairci d'ailleurs, avaient eu lieu entre les deux diplomates. Enfin, le premier ministre d'Autriche partait en guerre contre l'envoyé turc, le paisible Arif-Effendi, et expédiait tous les deux jours, à Constantinople, une dépêche télégraphique, pour se plaindre de son incapacité et demander au grand vizir l'envoi, à Vienne, « d'un plénipotentiaire ottoman sérieux ».

La vérité, c'était que les lenteurs absolument imprévues du siège de Sébastopol énervaient tout le monde, et surtout ceux qui n'étaient pas à la tranchée. Les négociations s'en ressentaient. M. Thouvenel écrivait, le 24 mars 1855, à M. Benedetti :

« J'étais sûr de l'Autriche pour tout ce qui se rapportait aux Principautés et au Danube. Elle défendait sa cause. C'est à la mer Noire que je l'attends. Si ingénieux que soient nos plans, je ne crois à rien d'efficace ou de durable, tant que Sébastopol sera debout, et, si j'avais confiance dans le succès du siège, je ne conseillerais jamais de traiter. Mais, dans l'état des choses, ce serait grave de repousser des propositions acceptables. C'est une responsabilité que je n'oserais pas prendre sur moi. Ce que je préférerais à une paix seulement *suffisante*, ce serait la continuation de la guerre avec le concours de l'Autriche.

» Les nouvelles que nous attendons de Vienne, décideront du départ de l'Empereur pour la Crimée. Les préparatifs ne cessent pas. Il serait, toutefois, question, avant le voyage en Orient, d'en faire un à Londres. »

Il importait donc grandement de transformer en un résultat tangible les interminables conversations qui s'échangeaient autour du tapis vert de Vienne. Le principe de l'abolition du protectorat russe sur la Moldavie et la Valachie avait été admis, il est vrai, avec assez de facilité par les plénipotentiaires du tsar, le prince Gortchakoff ayant déclaré, pour

sauvegarder l'amour-propre de son maître, que ce protectorat, pourtant si manifeste, « n'avait jamais existé ! »

La question de la libre navigation du Danube trouva également les diplomates russes assez coulants. Mais le principe des forces navales de la Russie dans la mer Noire, objet de la troisième garantie, soulevait des difficultés bien autrement grandes. C'était pour cette grosse bataille que chacun avait gardé ses trésors de force et aussi de mauvaise humeur. La France proposait la « neutralisation de la mer Noire et des passages ». Voici dans quels termes M. Thouvenel expliquait ce projet à M. Benedetti :

« Notre plan de neutralisation de la mer Noire et des passages fait fortune à Londres. Comment cette combinaison sera-t-elle reçue à Constantinople ? Faites comprendre, si vous pouvez, qu'elle est dans l'intérêt de la Porte, et qu'il restera toujours, sous prétexte de police, et sans compter les yachts de plaisance du sultan, assez de bâtiments de guerre pour animer le Bosphore. La Russie serait totalement désarmée, et, en cas de guerre future, la Turquie aurait bientôt envoyé dans la mer Noire, où ils ne rencontreraient pas de rivaux, ceux de ses bâtiments qu'elle aurait continué à entretenir à Smyrne, à Métélin et à Salonique. A première vue, l'idée semble assez originale. Elle gagne à la réflexion. »

Quelques jours plus tard, M. Thouvenel ajoutait :

« En somme, le projet de neutralisation ne contiendra, *a priori*, que l'abolition de l'appareil militaire sur l'Euxin. Les eaux tout à fait intérieures, c'est-à-dire la mer d'Azoff, celle de Marmara, et les détroits, resteront en dehors. Présenté de cette façon, le plan sera acceptable par les Turcs. Il ne le sera guère pour les Russes. S'ils consentaient à ce qu'on se propose de leur demander, sous la condition d'étendre la neutralisation jusqu'aux Dardanelles, croyez-vous qu'il y ait un moyen quelconque d'amener la Turquie à se laisser arracher les dents dont elle ne se sert pas ? Touchez ce point, le plus délicatement possible, avec Rechid-Pacha. »

Cette idée de neutralisation de la mer Noire était très sérieusement discutée, du reste, par la diplomatie européenne. A Constantinople, elle ne paraissait pas déplaire tout d'abord.

M. Benedetti, à la vigilance de qui rien n'échappait, écrivait à M. Thouvenel, en abordant ce sujet :

« Vous avez demandé de considérer la mer Noire comme une mer neutre, c'est-à-dire fermée à toutes les marines. Vous n'avez rien de mieux ni rien de plus à demander. Plus de flottes dans l'Euxin, et Constantinople sera désormais à l'abri de la convoitise moscovite. Vous aurez assuré la paix pour longtemps. Toutes les armées de la Russie ne sont pas fort à craindre, du moment où elles n'ont plus chance d'être secondées par des forces maritimes prêtes à les approvisionner. La guerre de 1828 et 1829 le démontre. Les Russes n'ont pu franchir les Balkans que lorsque leurs bâtiments ont pu s'emparer de Bourgas, et leur apporter vivres et munitions. Vous aurez en outre fort embarrassé les plénipotentiaires russes. Vous ne leur demandez aucun sacrifice territorial. Vous leur proposez une position parfaitement égale pour toutes les puissances. Ils garderont leurs citadelles, et la Porte fermera les détroits. Tout cela met chacun à sa place. La Russie n'a rien à craindre dans la mer Noire. Ses vaisseaux ne peuvent être employés que comme moyen d'agression contre la Turquie. Si elle repousse cette proposition, c'est qu'elle entend persévérer dans la politique inaugurée par Pierre le Grand, et continuée par ses successeurs. Dans ce cas, il devient impossible de déposer les armes, et l'Autriche ne peut plus conserver ni scrupules ni illusions. »

Et, quelques jours après, répondant au détail du plan de neutralisation qui lui avait été exposé par M. Thouvenel, M. Benedetti ajoutait :

« Vous n'obtiendrez facilement du sultan, ni la destruction de sa flotte, ni celle de ses forts des Dardanelles et du Bosphore. A Constantinople, le sultan, personnellement, ne se sentirait plus en sûreté, abstraction faite de la question de dignité. La capitale de l'empire, en effet, serait à la merci des puissances maritimes, et, si l'on peut le désirer à Londres, nous ne saurions, il me semble, le désirer à Paris. Il est cent éventualités qui nous commandent de mettre, en faisant la paix, l'entrée des Dardanelles et celle du Bosphore à l'abri des flottes qui peuvent, à certain jour, dominer dans la Méditerranée, avec non moins d'autorité que l'escadre

russe dominait dans la mer Noire. La Porte l'entend elle-même ainsi. L'appareil militaire qu'elle entretient autour du siège du gouvernement est peut-être tout ce qui lui reste de sa splendeur extérieure comme grande puissance. Elle peut ne pas se servir de ses dents, ce qui n'est pas tout à fait exact quant aux détroits, mais elle tient énormément à montrer qu'il lui en reste. »

Le système de la neutralisation de la mer Noire, d'ailleurs, tout comme celui de la limitation des forces navales russes, ne pouvait, disons-le aujourd'hui, être appliqué à la Russie que par le droit du plus fort. Et, même dans ce cas, il était hors de doute que l'un ou l'autre de ces régimes anormaux ne pourrait durer qu'un temps et qu'un grand pays comme l'empire des Tsars saisirait la première occasion favorable pour recouvrer sa liberté d'action. Cette idée était tellement évidente, que, bien avant les funestes événements de 1870, qui fournirent à la Russie le prétexte désiré, le comte de Beust, émettant une pensée qui était celle de presque toute l'Europe, avait parlé de la *nécessité* de la revision du traité de Paris. Malgré tout, l'état de choses créé par la prise de Sébastopol ayant duré quinze années, les négociations dont l'un et l'autre système furent l'objet méritent, sans doute, qu'on s'y arrête. Elles ne peuvent donner qu'une très haute idée de la puissance qu'avait alors la France, comme elles ne peuvent qu'inspirer de salutaires réflexions sur le vice inhérent, de nos jours, aux solutions dictées par la seule force.

Le principe de la neutralisation, né au quai d'Orsay, plaisait donc à Paris et à Londres. Quant à l'Autriche, fidèle à son système de temporisation et de bascule, elle voyait venir, ne parlait que de paix, mais, en somme, ne se prononçait favorablement dans aucun sens. La discussion menaçait de s'éterniser : « Nos nouvelles de la Conférence sont médiocres, écrivait M. Thouvenel à M. Benedetti. On patauge. Il faut un régulateur. C'est pour cela que M. Drouyn de Lhuys pense sérieusement à partir pour Vienne. L'absence d'un plénipotentiaire ottoman sérieux est déplorable. La conférence relative aux Principautés n'a pas été bonne. Le fond a été sauvé, mais on a trop sacrifié aux Russes dans la forme. La deuxième garantie, en revanche, a été largement interprétée. »

M. Thouvenel ajoutait, le 31 mars 1855 :

« Le ministre part décidément pour Vienne après-demain. Ce que fera l'Autriche me préoccupe de plus en plus, et vous comprendrez sans peine que M. Drouyn de Lhuys aille à Vienne bien plutôt pour le comte de Buol que pour le prince Gortchakoff! Nos alliés du 2 décembre sont à bout de leurs finesses. Il faut qu'ils articulent leur dernier mot. Vous voyez que nous sommes au moment décisif, et qu'une victoire devant Sébastopol serait, pour nous, une espèce de bataille de Denain. Car enfin, ne pas prendre Sébastopol c'est déjà beaucoup: nous contenter d'une paix qui ne satisferait pas les diplomates, c'est impossible. Or, je ne vois pas pourquoi, dans l'état des choses, la Russie consentirait la paix avant d'avoir encore tenté la fortune des armes. »

M. Drouyn de Lhuys allait, en effet, se rendre aux Conférences de Vienne; l'Angleterre y envoyait en même temps lord John Russell, et la Turquie se décidait enfin à faire partir Ali-Pacha [1]. C'était presque un Congrès. Mais, avant de se rendre en Autriche, M. Drouyn de Lhuys jugea utile de faire une rapide apparition à Londres, où il tint avec lord Palmerston, lord Lansdowne, lord Clarendon et le comte Walewski une sorte de conférence, à la suite de laquelle la volonté du gouvernement britannique, d'accord avec celle du gouvernement français, fut résumée dans la pièce suivante que M. Thouvenel transmet, très confidentiellement, à M. Benedetti :

« Les deux systèmes, celui de la neutralisation de la mer Noire, et celui de la limitation des forces navales russes et turques dans cette même mer, seront expliqués à l'Autriche, et on lui demandera si elle veut adopter l'un ou l'autre, afin que cette puissance agisse d'accord avec la France et l'Angleterre, en proposant l'un ou l'autre système à la Russie. L'Autriche devrait s'engager, de plus, à coopérer à la guerre

1. Au mois d'avril 1855, les plénipotentiaires réunis à Vienne étaient : pour l'Autriche, le premier ministre comte de Buol-Schauenstein et le baron de Prokesch-Osten; pour l'Angleterre, le ministre lord John Russell et le comte de Westmoreland; pour la France, le ministre des Affaires étrangères M. Drouyn de Lhuys et le baron de Bourqueney; pour la Russie, le prince Gortchakoff et M. de Titoff; pour la Turquie, Ali-Pacha et Arif-Effendi.

avec la France et l'Angleterre, si le projet proposé à *trois* était rejeté par la Russie. La France et l'Angleterre préfèrent le système de neutralisation : ceci pour le cas où l'Autriche leur laisserait le choix. Enfin, si l'Autriche se refusait à faire la guerre, de concert avec la France et l'Angleterre, après avoir vu la Russie rejeter l'une des deux propositions présentées par les *trois* puissances, alors, la France et l'Angleterre proposeraient, à elles seules, le plan de neutralisation, et, si ce plan était rejeté par les Russes, les négociations seraient rompues. »

Voilà donc la base absolument nette sur laquelle M. Drouyn de Lhuys devait négocier à Vienne. Il résulte, d'ailleurs, de l'examen attentif des lettres que nous avons sous les yeux, que le plénipotentiaire français ne tarda guère à entrevoir les difficultés de sa mission. L'accueil fait à M. Drouyn de Lhuys par l'empereur François-Joseph et par le comte de Buol fut, certes, des plus courtois, mais le ministre français ne put se dissimuler que, aussi bien chez le souverain que chez son premier ministre, l'application de l'entente austro-anglo-française à la troisième garantie comportait bien des réserves. « Nous n'avons encore que des nouvelles très sommaires de M. Drouyn de Lhuys, — écrit M. Thouvenel à M. Benedetti, le 10 avril 1855. — Je crois que le magnifique plan de neutralisation de la mer Noire est enterré, mais nous avons quelque espoir de rallier l'Autriche à celui de la limitation des forces navales de la Russie dans l'Euxin, jusque, et y compris, la rupture avec la Russie. »

M. Drouyn de Lhuys s'était vite convaincu en effet, que, malgré les sympathies de la France et de l'Angleterre pour le système de la « neutralisation de la mer Noire et des détroits », cette idée n'avait aucune chance d'être adoptée par l'Autriche. Portant alors tous ses efforts sur le second système proposé, celui de la « limitation des forces navales russes dans l'Euxin », le plénipotentiaire français avait annoncé au comte de Buol que, ne voulant rien négliger pour resserrer les liens établis entre l'Autriche et l'alliance anglo-française, il abandonnait le plan favori du gouvernement français pour se rallier à celui qui avait le plus de chances d'obtenir l'appui du cabinet autrichien. Mais, si cette première concession de M. Drouyn de

Lhuys avait le mérite de déblayer le terrain des négociations, elle ne supprimait, malheureusement, aucune des difficultés inhérentes au principe même de la limitation. La Russie se montrait fort opposée à ce qu'elle appelait, par l'organe de ses représentants officiels, « une humiliation inacceptable ». Pour un observateur clairvoyant, les chances s'affirmaient en faveur de la continuation de la lutte, malgré tous les efforts dirigés vers le rétablissement de la paix : « Sachez — mandait confidentiellement M. Thouvenel à M. Benedetti, le 14 avril 1855 — qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf chances pour une contre la paix, si les plénipotentiaires russes à Vienne restent garrottés par leurs instructions au point de ne pouvoir s'en écarter. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur les directions données par le gouvernement ottoman à Ali-Pacha, mais, au point où en sont les choses, ce serait discuter sur la lumière incréée du Mont-Thabor. Sachez enfin que je ne calcule plus maintenant que soixante sur cent pour la bonne entente de l'Autriche avec nous *jusqu'à* la guerre. »

Aucune difficulté, d'ailleurs, ne manquait à la situation. A Constantinople, l'ambassadeur britannique lord Stratford de Redcliffe, avec une désinvolture qui n'appartenait qu'à lui, et malgré les préférences officiellement affirmées de l'Angleterre pour le principe de la neutralisation de la mer Noire, ne perdait pas une occasion de répéter à tout venant que le système de la « limitation » des forces maritimes de la Russie dans l'Euxin, combiné avec la présence d'un nombre égal de bâtiments anglais et français, était bien préférable. « Lord Clarendon, écrivait M. Benedetti à M. Thouvenel, n'est pas plus heureux que quiconque a entrepris, gouvernement ou ministre, de faire faire à lord Stratford de Redcliffe ce qu'il n'entend pas faire. L'ambassadeur d'Angleterre aurait voulu que le pavillon anglais pût se montrer en force, et d'une manière constante, sur les côtes de la mer Noire. Ce peut être l'intérêt de l'Angleterre. Est-ce le nôtre? Lord Stratford ne paraît pas le croire lui-même, et il suppose bien que l'idée de la neutralisation de l'Euxin est exclusivement votre œuvre. »

Il est facile de juger de l'impression que produisaient, sur les plénipotentiaires anglais à Vienne, les propos absolument contradictoires de lord Stratford de Redcliffe. Aussi M. Thou-

venel peut-il écrire à M. Benedetti : « Lord John Russell n'a plus d'expressions pour dépeindre sa fureur contre l'attitude de lord Stratford de Redcliffe. La rivalité est flagrante entre les deux nobles lords. Le *vôtre* pourrait bien en souffrir. » — Et M. Benedetti de riposter : « Ce qui prouve que votre combinaison nous convient à merveille, c'est qu'elle n'est nullement du goût de lord Stratford. Je suis désolé de voir les espérances de départ du noble lord s'évanouir de nouveau ! Le langage du *Times* m'avait fait supposer que lord Clarendon oserait nous débarrasser de cet ambassadeur. Faudra-t-il donc le subir indéfiniment ! »

Mais, avant d'entrer dans de nouveaux détails sur les incidents qui accompagnèrent la rupture des Conférences de Vienne, disons ici quelques mots de l'excursion que faisait, en ce moment même, à Londres, l'empereur des Français : « Vers le milieu d'avril, l'Empereur ira à Londres, mandait M. Thouvenel à M. Benedetti le 31 mars 1855, et, avec les nouvelles de Saint-Pétersbourg, il est permis de regarder ce voyage de Sa Majesté comme le prélude d'un plus grand. »

Notre ambassadeur en Angleterre avait préparé ce voyage avec grand soin et poussait énergiquement au départ :

« Sire, — écrivait, le 13 mars 1855, à l'Empereur. le comte Walewski, dans une lettre confidentielle, — lord Clarendon m'a reparlé des sentiments de la reine, et de son extrême désir de faire la connaissance de l'Empereur et de l'Impératrice. Lorsque lord Clarendon se rendit à Boulogne, la reine lui dit : « Je serais bien peinée que l'Empereur partît pour la » Crimée sans que j'aie eu l'occasion de le voir. » Peut-être, Sire, dans ces conditions, trouverez-vous opportun de ne plus ajourner le voyage que vous avez, je crois, l'intention de faire en Angleterre. La reine attend ce moment avec d'autant plus d'impatience, qu'on tient beaucoup ici à ce que Votre Majesté ait la Jarretière, et que la reine, de son côté, souhaite vivement vous l'attacher elle-même dans la chapelle de Windsor. Si l'Empereur n'avait pas d'objection à effectuer son voyage maintenant, on s'empresserait de renouveler, avec instance, une invitation qu'on désire ardemment voir acceptée. Je ne saurais douter, d'ailleurs, que la reine et le prince Albert ne

fussent tout disposés à rendre à l'Empereur et à l'Impératrice leur visite, soit à Paris, soit à Saint-Cloud, durant l'Exposition.»

Il est certain que le voyage de Napoléon III en Angleterre, dans les circonstances où l'on se trouvait, produisit un grand effet. Nous allons en fournir une nouvelle preuve, absolument inédite, et dont la forme, qui pourra sembler exagérée à la distance où nous sommes déjà des événements, reflète avec vivacité les sensations alors éprouvées à Londres. Voici ce que mandait directement à l'empereur des Français, dans une lettre privée, le comte de Persigny, récemment investi des fonctions d'ambassadeur de France près la cour de Saint-James, à la suite des incidents dont on trouvera le récit plus loin :

« Sire, si j'avais pu avoir des doutes sur la sincérité de l'alliance anglaise, ils se seraient bien vite dissipés. Tout ce que j'entends chaque jour fortifie dans mon esprit cette conviction que, depuis votre visite en Angleterre, vous êtes devenu aussi indispensable à ce pays-ci qu'au nôtre. Il y a des organes, dans la structure humaine, sans lesquels on ne comprend plus l'existence. C'est la seule comparaison qui rende bien, à mes yeux, cette espèce d'identification de l'Angleterre dans votre personne. Il semble que, sans Votre Majesté, il n'y ait plus, pour ce pays, ni prospérité, ni sécurité, ni avenir. Aussi ne faut-il pas demander si une nation si fortement attachée à Votre Majesté désire la continuation de votre œuvre ! Je suis convaincu qu'il y a, peut-être, ici, des vœux plus ardents, plus universels qu'en France, pour que l'Impératrice vous donne un fils ! A Windsor, c'est la grande préoccupation. Si nous étions à une époque de croyances superstitieuses, vous verriez la reine et toute la Cour aller en pèlerinage pour obtenir la grossesse de l'Impératrice. Depuis que je suis ici, je n'entends que l'écho de votre réception en Angleterre ! Ç'a été un immense événement pour ce pays. Comment nos journalistes, et surtout ceux du *Moniteur*, ont-ils si peu compris ce grand spectacle ? Ce que je puis dire à Votre Majesté, c'est le succès personnel qu'Elle et l'Impératrice ont obtenu à la Cour. J'ai retrouvé ici d'anciens amis qui m'ont fait des confidences. Il en résulte ceci : qu'avant votre visite il y avait bien des jalousies, mais que rien n'égale la manière dont vous en avez triomphé !

» L'Impératrice est restée dans les esprits comme le type de l'élégance, du bon goût, et de la grâce[1]... »

Lorsque le duc de La Feuillade, que la légende nous représente, un cierge allumé à la main, devant la statue équestre de Louis XIV, parlait du grand roi, c'était sans doute dans des termes analogues, et nous avouons volontiers que le style du courtisan le plus assoupli ne saurait guère dépasser, dans ses hyperboles, les manifestations dithyrambiques du comte, bientôt duc de Persigny. Hâtons-nous de dire, cependant, que cet ami des jours de gloire avait été celui des jours d'épreuve, et qu'il sut, chose plus rare encore, persévérer dans son inébranlable fidélité, à l'heure des catastrophes dernières.

M. de Persigny ne fut peut-être pas un grand serviteur de la France; il fut, à n'en pas douter, le grand serviteur d'une dynastie.

II

Retournons maintenant à Vienne, où de graves événements se préparent. On se rappelle la note rapportée de Londres par M. Drouyn de Lhuys. Neutralisation de la mer Noire et limitation des forces russes dans l'Euxin, les plénipotentiaires de France et d'Angleterre avaient ordre d'amener l'Autriche à se prononcer dans l'un de ces deux sens, avec concours effectif au cas où la Russie repousserait l'une de ces deux propositions présentée à *trois*. Or, il résultait des délibérations des plénipotentiaires des cinq puissances, réunis à Vienne, que le plan de neutralisation était « enterré » comme l'avait prévu M. Thouvenel dès le 10 avril, et que le système de la limitation des forces navales russes dans l'Euxin soulevait les plus grandes difficultés. Le prince Gortchakoff déclarait que la Russie ne saurait consentir à ce que la force de sa marine fût restreinte à un nombre déterminé de bâtiments, soit en vertu d'un traité, soit d'autre manière. Le

1. Lettre confidentielle du comte de Persigny à l'Empereur, datée d'Albert-Gate, le 6 mai 1855.

représentant du tsar ajoutait qu'une puissance de premier ordre comme la Russie ne pourrait accepter une limitation de cette nature qu'après avoir subi une longue série de désastres, ce qui n'était pas, à tout prendre, le cas actuel. M. Drouyn de Lhuys, lord John Russell et Ali-Pacha, établissaient, d'autre part, avec une impitoyable logique, que, la France, l'Angleterre et la Turquie, étant maîtresses de toute la mer Noire et des côtes à l'exclusion de la Russie dont le pavillon avait disparu de ces parages, imposer à cette puissance une juste limitation moyennant laquelle elle recouvrait une partie de sa souveraineté sur l'Euxin, c'était demander un sacrifice raisonnable et absolument justifié par les circonstances. Chacun était dans son rôle en parlant ainsi. Il n'y avait que deux manières de clore le débat : ou prendre Sébastopol et imposer aux Russes le droit du plus fort ; ou déterminer l'Autriche à faire cause commune avec la France et l'Angleterre une fois pour toutes, ce qui équivaudrait, aux yeux de la plupart, à un désastre militaire pour la Russie.

Les refus successifs des plénipotentiaires du tsar de consentir à la limitation des forces russes embarrassaient fort l'Autriche. Cette puissance, en effet, ne pouvait guère ne pas se rapprocher de plus en plus intimement de l'alliance anglo-française. Mais la logique même de cette situation était précisément ce qui effrayait le cabinet de Vienne, dont le désir secret était de laisser à ses alliés du 2 décembre 1854 les hasards de la guerre comme la gloire du succès, sans renoncer pour cela à profiter de l'issue d'événements dont elle serait restée, jusqu'à la fin, la spectatrice attentive et égoïste.

A Vienne, cependant, dans une pensée de conciliation qui laissait peut-être trop percer un ardent désir de paix, les plénipotentiaires, voyant les difficultés que rencontrait, à Saint-Pétersbourg, l'adoption pure et simple du principe de la limitation, se décidèrent à laisser la Russie elle-même déterminer la formule sous laquelle il lui paraîtrait possible d'accepter la troisième garantie. C'était, en somme, un assez bon moyen pour forcer la diplomatie russe dans ses derniers retranchements. Le prince Gortchakoff et son second, M. de Titoff, déclarèrent à la Conférence, non sans exciter, d'ailleurs, une certaine surprise, qu'ils n'avaient pas d'instructions

précises sur ce point, et qu'il leur fallait en demander à Saint-Pétersbourg : « Avant-hier, — écrivait M. Thouvenel à M. Benedetti, le 20 avril 1855,—j'aurais juré pour la guerre. Devant les nouvelles de Vienne, je suis moins affirmatif aujourd'hui. Les Russes demandent à réfléchir. Cela veut dire qu'ils désirent savoir l'effet produit par le bombardement de Sébastopol et par l'attitude de l'Autriche. »

Mais, après réflexion, la Russie trouva plus prudent de renoncer à prendre l'initiative qui lui était offerte. C'était encore une porte qui se fermait.

Se plaçant alors sur un nouveau terrain, M. Drouyn de Lhuys proposa que la Sublime Porte et la Russie s'entendissent directement, en présence de la Conférence, sur les moyens d'établir une balance de leurs forces respectives. Mais Ali-Pacha déclara aussitôt que ses pouvoirs ne l'autorisaient pas à négocier séparément avec le représentant du tsar et en dehors du concours des alliés. La Turquie avait gardé un mauvais souvenir de ses tête-à-tête avec la Russie et ne voulait plus s'y exposer. Devant ces refus successifs, M. Drouyn de Lhuys, craignant pour sa mission un échec complet, se décida à patronner un système dont l'idée première venait de Berlin, mais que le comte de Buol s'était approprié, avec l'espoir d'y trouver la base d'une transaction acceptable. En conséquence, le plénipotentiaire français, après avoir nettement établi dans son projet « l'intégrité de l'Empire ottoman », proposait (art. 3) que l'empereur de Russie et le sultan s'engageassent respectivement à ne pas avoir dans la mer Noire plus de quatre vaisseaux de guerre, avec un nombre proportionné de bâtiments légers et de vaisseaux désarmés exclusivement destinés au transport des troupes. De plus (art. 4), l'ancienne règle de la clôture du Bosphore et des Dardanelles, consignée dans le traité du 13 juillet 1841, demeurait en vigueur, sauf le cas où le sultan accorderait à chacune des parties contractantes le droit de faire entrer dans la mer Noire un nombre de bâtiments égal à la moitié des forces navales de la Russie et de la Turquie dans cette même mer, en prenant pour règle de ces forces les termes de l'article 3 analysé plus haut. Enfin, en cas d'agression, le sultan était autorisé à ouvrir les passages à toutes les forces de ses alliés.

Telles étaient les stipulations principales du projet dont M. Drouyn de Lhuys attendait le salut, au point extrême où en étaient arrivées les négociations de Vienne. Le plénipotentiaire français croyait, grâce à sa combinaison, issue elle-même, directement, du projet austro-prussien du comte de Buol, serrer l'Autriche d'assez près pour l'amener à poser un « ultimatum » à la Russie. Mais, malgré toute sa bonne volonté, l'envoyé de France ne touchait pas encore au but.

A Paris, cependant, le principe même des concessions dont M. Drouyn de Lhuys avait pris la responsabilité trouvait déjà l'empereur Napoléon III fort récalcitrant. L'influence anglaise agissait au palais des Tuileries, et la crise dont nous allons plus loin retracer les phases aiguës, commençait à se dessiner. L'impression fut encore bien plus vive, quand on sut, à Paris, que, dans des pourparlers officieux, le comte de Buol avait parlé, comme d'une hypothèse possible, d'accorder à la Russie, dans la mer Noire, une flotte de seize vaisseaux de ligne, jugeant ce chiffre admissible et peu dangereux pour la Turquie. Cette proposition avait soulevé, d'ailleurs, et on le comprend sans peine, l'indignation d'Ali-Pacha, au demeurant le plus modéré des hommes et des négociateurs.

Mais, le premier plénipotentiaire de France, que nous avons déjà vu s'écarter, assez sensiblement, des deux termes de neutralisation et de limitation, qui formaient comme les deux pôles de son mandat, se montrait de plus en plus pénétré de l'importance décisive de l'attitude de l'Autriche dans ce grand conflit européen. Si, en effet, grâce à d'autres concessions que M. Drouyn de Lhuys, lui, regardait comme acceptables, il arrivait enfin à faire imposer, par l'Autriche, un ultimatum à la Russie, il n'y avait plus de possible que les deux alternatives suivantes : ou le tsar acceptait les propositions présentées à *trois*, et c'était la paix immédiate; ou bien il rejetait ces propositions, et c'était la continuation de la guerre, mais d'une guerre faite alors à trois, et très probablement à quatre, car la Prusse aurait eu bien peu de bonnes raisons à fournir, pour rester l'arme au pied, quand l'Autriche se déclarait. C'était là un bien gros argument, il faut le reconnaître, dans l'état où était alors l'Europe.

Profondément convaincu de la justesse de cette thèse,

M. Drouyn de Lhuys n'hésita donc pas, toujours sous réserve de l'approbation de son gouvernement, à faire un nouveau sacrifice. Renonçant au chiffre de quatre vaisseaux de guerre, laissé, dans son projet, à la marine russe sur l'Euxin, il déclara ne pas trouver d'inconvénient à ce que la Russie entretînt, dans la mer Noire, une flotte égale au *statu quo* alors existant[1]. L'Autriche comprit, qu'à moins de renoncer pour jamais à agir de concert avec la France et l'Angleterre, il lui fallait se prononcer. Le comte de Buol annonça donc que, si les propositions autrichiennes, appuyées dans leur dernière forme par les plénipotentiaires de France et d'Angleterre, étaient acceptées par les cabinets des Tuileries et de Saint-James, ces propositions seraient présentées à la Russie sous la forme solennelle et décisive d'un « ultimatum ». De plus, et c'était là le point capital du résultat obtenu par M. Drouyn de Lhuys, en cas d'adoption, par la France et par l'Angleterre, du plan autrichien, le comte de Buol s'engageait à signer avec ces deux puissances un traité d'alliance permanente, considérant comme *casus belli*, soit toute agression de la Russie tendant à menacer l'intégrité de l'empire ottoman, soit l'accroissement excessif des forces navales de la Russie dans l'Euxin. Un article *secret*, ajouté à ce traité, lui donnait toute sa valeur en spécifiant que « la reconstitution des forces maritimes de la Russie dans la mer Noire, sur le pied où elles se trouvaient au commencement de la guerre, d'après un état énumératif relatant quelles étaient alors ces forces, état qui serait joint à la stipulation secrète, constituerait, de plein droit, un *casus belli* pour les trois puissances ainsi alliées ».

Un débat assez subtil s'établit, au dernier moment, entre le comte de Buol et M. Drouyn de Lhuys, sur l'interprétation de cette dernière clause. Le *casus belli* admis par l'Autriche se produirait-il au moment où l'effectif de la marine

1. Quelles forces maritimes de la Russie représentaient ces mots : « *statu quo* alors existant » ? C'est ce qu'il nous a été impossible d'établir. Les plénipotentiaires réunis à Vienne avaient-ils des données plus positives sur le nombre des navires de guerre russes existant encore, à la fin d'avril 1855, dans les parages de l'Euxin? Nous l'ignorons. En tout cas, il ne faut pas perdre de vue que les marines alliées de la France, de l'Angleterre et de la Turquie, occupant en maîtresses toute la mer Noire, il ne pouvait donc être question que des navires russes qui se trouvaient dans le port de Sébastopol. Le nombre ne devait pas en être très élevé.

russe dans la mer Noire *atteindrait* le chiffre de l'année 1853, ou aurait-il seulement son effet dans le cas où cet effectif *dépasserait* la quotité d'avant la guerre? A vrai dire, il semble aujourd'hui que les deux diplomates, en cette occurrence, discutaient un peu sur cette « lumière incréée du Mont-Thabor » dont parlait plaisamment M. Thouvenel à propos des instructions données par la Turquie à son représentant à Vienne. Toutefois, l'incident fut clos à la satisfaction du représentant de la France, et, en parlant de l'effectif des forces russes dans l'Euxin, les termes: « *ne sera pas atteint* » remplacèrent ceux-ci « *serait dépassé* ». C'était, à tout prendre, une légère satisfaction de plus.

En résumé, et bien qu'il soit extrêmement difficile de présenter un exposé clair et complet des travaux et des résultats des Conférences de Vienne, — une bonne partie des négociations, et non la moins importante, s'étant passée en conversations particulières, en télégrammes échangés entre Vienne, Paris et Londres, et en dépêches confidentielles, — voici, selon nous, la teneur des « propositions autrichiennes » si chaudement patronnées à Paris par M. Drouyn de Lhuys :

1° Garantie de l'indépendance et de l'intégrité de l'Empire ottoman, sous la sauvegarde de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche;

2° Fermeture des détroits aux navires russes, avec latitude donnée au sultan de les ouvrir, aux trois alliés en cas de danger :

3° Faculté laissée aux alliés d'entretenir, chacun, deux frégates dans la mer Noire;

4° Limitation des forces navales russes dans la mer Noire au *statu quo* actuel, et, dans le cas où la Russie dépasserait ce *statu quo* actuel, latitude pour chacun des trois alliés de faire entrer dans l'Euxin un nombre de bâtiments égal, pour chacun des alliés, à la moitié des navires russes :

5° *Casus belli* formellement énoncé pour les trois alliés, si les forces russes dans la mer Noire atteignaient le chiffre d'avant la guerre.

Mais, dans la pensée du ministre français, on ne saurait trop le dire, ce qui primait l'arrangement, c'était la conclusion du traité d'alliance *permanent* avec l'Autriche ; là était le grand

résultat de la négociation conduite à Vienne par M. Drouyn de Lhuys.

Le négociateur français n'était plus, il est vrai, sur le terrain assez étroit qui avait été assigné à sa mission, lors de son départ de Paris ; mais, s'il avait pris sur lui, sous toutes réserves d'ailleurs, d'abandonner ce terrain, pour s'établir sur celui des concessions, il pouvait affirmer qu'en somme, ce n'avait pas été sans résultat appréciable. Quant à l'Autriche, il nous sera peut-être permis de dire, que, à notre avis, si elle se départissait de sa prudente réserve, c'était avec l'arrière-pensée que ses propositions avaient fort peu de chances d'être favorablement accueillies à Paris et à Londres.

M. le comte Bernard d'Harcourt, ancien ambassadeur de France, dans l'étude qu'il a consacrée aux quatre ministères de M. Drouyn de Lhuys, laisse entendre que cet homme d'État, en se déclarant aussi nettement pour l'alliance autrichienne, en 1855, voyait bien au delà des intérêts alors en jeu, et espérait faire, de l'accord austro-français, le pivot d'une politique qui aurait, à tout jamais, détourné l'empereur Napoléon III de ses compromissions avec l'Italie et le système dit des nationalités. Si l'on admet la théorie développée par le comte Bernard d'Harcourt, il est piquant de remarquer que le ministre français qui comptait sur l'Autriche pour détourner Napoléon III des complications italiennes est précisément celui dont le nom se trouve au bas de la convention de septembre fixant, on le sait, un terme à l'occupation de Rome par nos troupes. A notre avis, l'état de l'Europe au commencement de l'année 1855 était trop embarrassé de questions immédiatement brûlantes pour autoriser des vues aussi lointaines, et rien, à l'époque qui nous occupe, ne pouvait encore faire prévoir la guerre de 1859. Celle qu'on poursuivait si laborieusement suffisait à occuper les esprits, et le sens pratique de M. Drouyn de Luys devait surtout, nous semble-t-il, lui faire apprécier, lors des négociations de Vienne, dans le concours effectif de l'Autriche, un moyen décisif et peut-être unique de terminer, à brève échéance, la lutte entreprise contre la Russie.

Quoi qu'il en soit, les plénipotentiaires russes à Vienne comprirent le danger. Un diplomate écrivait, de la capitale de l'Autriche, à M. Thouvenel, le 23 avril 1855 :

« Avec l'éloignement où nous sommes, et avec les changements rapides qui sont survenus ici, il était difficile, malgré le télégraphe, de maintenir une égale température, à chaque heure, entre Paris et Vienne. A peine M. Drouyn de Lhuys avait-il écrit qu'il espérait telle ou telle concession, qu'on venait lui dire que la concession était refusée, et, à peine informait-il l'Empereur de ce refus, qu'on accourait lui apprendre que l'on consentait à transiger. L'arrangement suggéré par le ministre français a plus d'avantages que d'inconvénients. Tel qu'il est admis par le cabinet autrichien, il est même très acceptable, et je le trouve meilleur que la limitation pure et simple. S'il exige moins de la Russie, il a le mérite de lier davantage l'Autriche à notre cause. J'espère donc que la dépêche télégraphique envoyée par M. Drouyn de Lhuys, dans l'après-midi, pour exposer les dispositions de l'Autriche, modifiera l'impression que l'empereur Napoléon III a reçue des précédentes. Hier, les membres de la mission française passaient pour des vainqueurs. A la soirée du comte de Buol, il n'y avait pas un seul Russe! L'abattement des plénipotentiaires du tsar était complet, et M. Drouyn de Lhuys était accueilli avec une faveur encore plus marquée que précédemment. Le baron de Prokesch était particulièrement expansif. Il faisait une très belle théorie de l'alliance austro-française, et cela en des termes vraiment aussi sentis qu'élevés. Il serait vraiment dommage que le mouvement qui s'est opéré en faveur de la France, depuis deux jours, par suite évidemment de la faute des Russes de repousser tout principe de limitation, fût contrarié par des difficultés venant de Paris. »

III

Mais c'était précisément de Paris, sans parler de Londres, que les difficultés devaient venir. « Quant aux dispositions d'*ici*, — mandait un matin M. Thouvenel à madame la comtesse Le Hon[1], qui lui demandait des nouvelles, — je vous avoue

1. Madame la comtesse Le Hon avait alors, à Paris, un salon célèbre, rendez-vous journalier de tous les diplomates.

qu'elles ne me semblent pas ce qu'elles devraient être, et la pierre d'achoppement se rencontrera peut-être à Paris et à Londres, autant qu'à Saint-Pétersbourg. Puisque je vous ai toujours parlé franchement, je vous dirai que je suis noir. »

A Vienne, en effet, les choses se précipitaient; et ici se place un incident qui prouve que lord Stratford de Redcliffe n'était pas le seul diplomate anglais qui, en 1855, assumât sur sa tête l'énorme responsabilité d'agir suivant ses seules inspirations, et à l'encontre des directions officielles du cabinet de Saint-James.

Nous avons déjà dit que c'était lord John Russell qui avait l'honneur de représenter la Grande-Bretagne aux Conférences de Vienne, en qualité de premier plénipotentiaire, depuis l'arrivée de M. Drouyn de Lhuys. Jusqu'à la date à laquelle nous sommes parvenus, le célèbre homme d'État anglais, qui faisait alors partie du cabinet britannique, s'était exclusivement maintenu sur le terrain si clairement défini dans la note élaborée à Londres, entre les délégués de France et d'Angleterre. Tout à coup, soit que la prudente argumentation du ministre des Affaires étrangères français l'eût convaincu, soit qu'il ait pensé être assez puissant, après quarante années déjà passées dans les conseils de son pays, pour imposer sa nouvelle manière de voir au Parlement, comme M. Drouyn de Lhuys se flattait de l'imposer à Napoléon III, soit enfin que les hasards d'une lutte sanglante et prolongée aient ébranlé sa fermeté, on entendit avec stupéfaction lord John Russell, le représentant de cette Angleterre qui jugeait les quatre garanties comme la base irréductible des négociations de paix, déclarer à la Conférence de Vienne que, si les propositions de l'Autriche prenaient la forme d'un « ultimatum », il était de toute nécessité de les voir acceptées par l'Angleterre et par la France. Ce qui rendait le cas piquant et rare, c'est que M. Drouyn de Lhuys s'exprimait exactement dans les mêmes termes, avec une véhémence qui n'était pas habituellement dans ses allures, et dont nous allons produire, plus loin et pour la première fois, la preuve indiscutable.

Ainsi, pendant cette fin du mois d'avril 1855, la situation était exactement la suivante : à Paris et à Londres, solidarité absolue pour imposer, sans tempérament, à la Russie,

et sur les bases de la limitation, un programme, d'ailleurs fort dur, mais en rapport avec les sacrifices déjà consentis par l'alliance anglo-française, programme que le tsar se refusait absolument à admettre. A Vienne, au contraire, attitude contradictoire des deux représentants officiels de cette même France et de cette même Angleterre, qui recommandaient à leurs cours un régime de concessions laborieusement obtenues, au prix desquelles, du haut de leur autorité diplomatique indiscutée, ils affirmaient être *sûrs* du concours effectif de l'Autriche, même sur les champs de bataille. La divergence était absolue. C'était la crise.

M. Drouyn de Lhuys comprit que le télégraphe et les dépêches ne suffisaient plus pour expliquer le fond de sa pensée. Il quitta Vienne, assez inquiet, et vint lui-même, en sa qualité de ministre des Affaires étrangères, défendre, à Paris, dans le cabinet de l'Empereur, la cause qu'il croyait être la seule bonne. A la défense de cette cause, M. Drouyn de Lhuys déploya toutes les ressources de sa dialectique. Il n'hésita même pas à y ajouter ce grain de solennité qui était dans son caractère, comme dans l'essence même de ses hautes fonctions : « Le ministre sera ici lundi, mande M. Thouvenel à M. Benedetti, le 28 avril 1855. Je sais qu'il imitera lord John Russell, s'il ne parvient pas à faire triompher son opinion. »

Un hasard, unique sans doute en son genre, a fait parvenir entre nos mains les pièces mêmes de ce curieux procès, qui n'ont jamais été connues que de l'empereur Napoléon III et du ministre qui les a signées. Ces pièces ont le mérite de fixer irrévocablement un débat historique. Elles ont, en outre, l'avantage, quel que soit le jugement que l'on porte sur la ligne diplomatique alors adoptée par M. Drouyn de Lhuys, d'affirmer, une fois de plus, l'impeccable indépendance de ce galant homme et de ce ministre illustre. Non content en effet, — fort heureusement pour nous, — d'exposer verbalement ses idées à l'Empereur, M. Drouyn de Lhuys adressait encore au souverain des billets pressants, écrits sous l'impression du moment, et destinés à tenir, heure par heure, minute par minute, Napoléon III au courant des moindres incidents. Telles, ces lignes, sans protocole, ni au commencement ni à la

fin, tracées fiévreusement, et que le ministre adressait, avant midi, le 4 mai 1855, à l'Empereur qu'il avait quitté à dix heures et demie du matin, ce même jour :

« Voici une dépêche de Vienne. Je l'envoie à Londres. L'hésitation des Anglais ne tiendra pas contre une insistance directe de Votre Majesté. J'ose Lui renouveler la prière d'écrire à Londres un mot par le télégraphe. Ces retards sont funestes! L'Empereur veut-il bien préparer la convention et les instructions militaires pour l'Autriche? Je compte aller prendre les ordres de Votre Majesté à une heure. »

Mais Napoléon III était décidé. Il tenait l'Angleterre; il ne voulait pas risquer de la lâcher pour s'appuyer sur l'Autriche, qui s'était déjà dérobée tant de fois! Les idées de M. Drouyn de Lhuys étaient mises de côté, ainsi que sa personne, et le comte Walewski, ambassadeur à Londres, remplacé lui-même dans ce poste par le comte de Persigny, recevait le portefeuille des Affaires étrangères : « La retraite de M. Drouyn de Lhuys est à la fois politique et privée, mandait M Thouvenel à M. Benedetti. On se rapproche plus de l'Angleterre, mais je ne crois pas qu'on se sépare, pour cela, tout à fait de l'Autriche. »

Avec l'exquise courtoisie qui s'alliait, chez ce prince, aux plus séduisantes qualités du cœur, l'Empereur avait entouré la retraite de M. Drouyn de Lhuys des marques de prévenance et d'estime les plus délicates. Napoléon III avait même manifesté à son ancien ministre le désir d'avoir encore une fois, avec lui, une entrevue qui aurait pu être utile aux affaires générales du pays. Voici dans quels termes cet honneur fut décliné :

« Sire, écrit M. Drouyn de Lhuys, le 5 mai 1855, lorsque, avec les sentiments que j'ai pour vous, avec les antécédents que vous voulez bien me rappeler, je prends la résolution de me séparer, en même temps, de votre personne et d'un poste qui a peut-être jeté quelque honneur sur ma laborieuse vie, une telle résolution est mûrement réfléchie, et, par conséquent, irrévocable. L'échange d'explications auquel Votre Majesté daigne me convier ne pourrait donc avoir d'autre résultat que de rendre, pour moi, la séparation plus pénible. Aussi, j'ose la supplier de me réserver l'honneur de la revoir

pour un temps où, mon rôle politique étant tout à fait terminé, je n'aurai plus à l'entretenir que de ses bontés passées et de mon durable attachement. Quant à l'impression que fera ma retraite, je sais qu'elle ne sera mauvaise que pour moi. Les nouvelles de Sébastopol, les débats du Parlement anglais et la presse me donnent tort, et c'est ce qui lève tous mes scrupules. »

Cette lettre est du 5 mai. Que se passa-t-il dans l'esprit du ministre démissionnaire pendant le jour suivant ? Le 7, nous voyons l'ancien ministre reprendre la plume et adresser à l'Empereur, non plus cette fois la missive respectueuse et un peu triste du serviteur correct, quittant noblement les conseils d'un grand prince, mais bien un véritable plaidoyer *pro domo suâ*, au cours duquel, avec une indépendance hautaine, voisine de l'indignation, le diplomate imperturbable accuse, en termes formels, son souverain de l'avoir abandonné à la dernière phase d'une négociation qu'il avait approuvée jusqu'alors. Outre son intérêt presque dramatique, cette lettre offre l'avantage inappréciable de résumer en quelques lignes, et de la main même du principal acteur, tout le rôle dont celui-ci avait été chargé aux Conférences de Vienne :

« Sire, aujourd'hui que ma démission est acceptée, et que, par ordre de Votre Majesté, j'ai appelé à Paris M. le comte Walewski pour me remplacer, toute question d'intérêt ministériel est écartée : il ne reste plus, pour moi, qu'une question d'honneur sur laquelle je dois m'expliquer, car je doute que, jusqu'à ce jour, Votre Majesté l'ait comprise. J'ai écrit à Votre Majesté, le 5 de ce mois [1], qu'il me devenait désormais impossible d'apporter à son service deux conditions essentielles, la conviction et l'autorité. Un court exposé des faits suffira pour l'établir.

» J'avais été chargé par Votre Majesté de porter à Vienne,

1. Il y a certainement *deux* lettres de M. Drouyn de Lhuys à l'empereur Napoléon III portant la date du 5 mai 1855. Celle à laquelle M. Drouyn de Lhuys fait allusion ici, et que nous ne possédons pas, est évidemment celle par laquelle le ministre offrait sa démission au souverain. L'autre lettre, portant aussi la date du 5 mai, est celle que nous avons citée plus haut, postérieure sans doute de quelques heures à la première, et dans laquelle M. Drouyn de Lhuys décline, on l'a vu, l'honneur d'une entrevue avec l'Empereur.

d'accord avec l'Angleterre, deux propositions. Les plénipotentiaires russes les ont repoussées, et l'Autriche nous a déclaré que ce rejet n'était pas, pour elle, une cause de guerre. J'ai annoncé que mes instructions étaient épuisées et que je ne pouvais, officiellement, accepter le débat sur aucune combinaison nouvelle sans prendre les ordres de l'Empereur. C'est alors que des pourparlers eurent lieu sur un système dont M. le comte de Buol voulut bien assumer l'initiative. Votre Majesté le connaît. Les représentants de la France et de la Grande-Bretagne furent unanimes pour en apprécier les avantages. Votre ministre le prit *ad referendum* et se réserva, de la manière la plus absolue, le droit de le discuter et même de le rejeter, après l'avoir soumis à Votre Majesté.

» Informé par le télégraphe de ces propositions, à l'époque de son voyage à Londres, l'Empereur m'a exprimé l'intention de ne les point admettre. Je l'ai prié de suspendre sa décision, en attendant mon arrivée à Paris. Jusque-là, tout était réservé; aucune parole n'était engagée. Quelle que fût la résolution de l'Empereur, mon autorité morale restait intacte. Mais, comme le rejet des propositions de l'Autriche me paraissait le point de départ d'une politique fatale, ma conviction m'eût interdit d'en accepter la responsabilité.

» C'est dans cette disposition d'esprit que, le 1er mai, à neuf heures du matin, j'eus l'honneur d'avoir, sur ce sujet, avec Votre Majesté, un entretien de deux heures et demie. Après un examen approfondi, l'Empereur accepta la combinaison proposée, sauf deux modifications[1] que je marquai, sous sa dictée, sur sa table, avec son crayon. Votre Majesté m'enjoignit d'inviter le comte Walewski à proposer et à soutenir ce projet à Londres. Elle m'autorisa, en même temps, à en instruire, par une lettre particulière, lord John Russell.

1. Quelles étaient les *deux* modifications dont parle ici M. Drouyn de Lhuys avec tant de précision? C'est ce qu'il nous a été impossible d'établir. Le document modifié de la main même de M. Drouyn de Lhuys, sous la dictée de Napoléon III, existe-t-il encore? Nous l'ignorons. En tout cas, il est permis de supposer que l'une, au moins, des modifications apportées par l'Empereur au projet de M. Drouyn de Lhuys avait trait à la reconstitution des forces navales russes dans la mer Noire sur la base du *statu quo ante bellum*, clause qui était particulièrement désagréable à Napoléon III, et où ce souverain voyait, non sans raison du reste, une sorte de négation des résultats que la France et l'Angleterre poursuivaient en Crimée.

C'est ce que je fis immédiatement. Le lendemain, Elle en parla, Elle-même, au baron de Hübner[1], en l'engageant à s'en entretenir avec moi. Trois fois le comte Walewski m'écrivit, par le télégraphe, que, si l'Empereur manifestait d'une manière formelle la persistance de son désir, le cabinet britannique, quoique à regret, y donnerait son assentiment. Deux fois le gouvernement anglais ajourna sa résolution. Deux fois, je suppliai l'Empereur, par écrit, de soutenir la déclaration que, d'après son ordre, j'avais envoyée à Londres. L'Empereur ne l'a pas fait, et m'a laissé ignorer le changement qui s'accomplissait dans sa volonté.

» Le 4 au matin, Votre Majesté a répondu à mes instances qu'Elle désirait discuter cette question, le même jour, avec lord Cowley[2] et moi. C'est dans cette conférence que Votre Majesté, en présence de l'ambassadeur d'Angleterre, rejeta ce qu'Elle m'avait prescrit d'appuyer à Londres, sans même faire mention de l'ordre qu'Elle m'avait donné. Ainsi, pendant trois jours, ma parole a été infirmée par le silence de l'Empereur, pour être définitivement contredite devant un étranger.

» Voilà, Sire, ce qui détruit l'autorité morale et ce qu'un galant homme n'acceptera jamais. Mes honneurs étaient à Votre Majesté, mais mon honneur m'appartient, et je ne m'attendais pas, je le dis avec une profonde tristesse, à me voir obligé de le défendre contre un pareil coup. J'emporte, en quittant le ministère, un vœu et même déjà une espérance, c'est que l'Empereur reviendra à la résolution dont l'abandon et le désaveu ont déterminé ma retraite. »

Ce long réquisitoire émut sans doute Napoléon III, comme sa générosité naturelle lui fit oublier ce que certaines expressions, échappées au dépit, pouvaient avoir d'offensant pour sa personne, car il résulte d'une autre lettre de M. Drouyn de Lhuys, que l'on va lire, adressée, le lendemain, 8 mai, au souverain, que l'Empereur répondit immédiatement à son ancien ministre, en rejetant sur un « malentendu », la responsabilité des incidents dont se plaignait le diplomate français. Mais M. Drouyn de Lhuys, impitoyable dans sa défense, et sans

1. Ministre d'Autriche à Paris.

2. Ambassadeur d'Angleterre à Paris.

céder un pouce du terrain sur lequel il avait cru devoir se placer, répond à Napoléon III :

« Sire, il n'y a pas eu de malentendu. D'une part, Votre Majesté me dit qu'Elle persiste, d'après les arguments présentés par lord Cowley, à rejeter les propositions de l'Autriche : or, à mes yeux, ce rejet est l'inauguration d'une politique fatale. D'autre part, je suis loin d'alléguer que Votre Majesté ait insisté, pour faire accepter au gouvernement anglais la proposition modifiée par Elle, car c'est vainement, Sire, que je vous ai transmis, le 2 et le 3, les dépêches du comte Walewski annonçant que, si Votre Majesté insistait expressément, la proposition serait acceptée. Mais comment aurais-je pu croire, Sire, à la suite de notre longue conférence du 1er mai, que l'ordre à transmettre au comte Walewski ne fût pas d'appuyer cette proposition, quand, au même moment, vous m'invitiez à en écrire à lord John Russell, favorable au projet, et quand, peu d'instants après, vous en avez entretenu le ministre d'Autriche, non pas sans doute pour lui faire pressentir que Votre Majesté était disposée à repousser ce qu'Elle-même avait amendé? La divergence, Sire, n'est donc que trop réelle. Puisse le ciel vous guider et vous protéger dans la voie que vous avez préférée ! »

Lorsqu'un débat entre un souverain et son ministre s'ouvre sur une question de cette gravité et dans des circonstances comme celles que l'on traversait alors, il est très difficile de déterminer de quel côté se trouve la raison absolue. Mais, en serrant de près le litige, a-t-on le droit de blâmer l'Empereur d'avoir, au mois de mai 1855, sacrifié un conseiller éminent au principe de l'intégrité de l'alliance anglaise, alliance effective dans toute la force du terme, pour s'attacher à l'Autriche qui s'était dérobée tant de fois? Et d'ailleurs, la prise de Sébastopol suivie du glorieux traité de Paris, mérite, selon nous, d'absoudre, si besoin est, la mémoire de l'empereur Napoléon III des quelques heures d'hésitation qu'il traversa du 1er au 7 mai 1855. Au surplus, ce que M. Drouyn de Lhuys ne nous dit pas, mais ce que M. Thouvenel va nous dire tout à l'heure, c'est que le prince Albert, lui-même, venait d'écrire directement à l'Empereur, pour le conjurer de rejeter les propositions de l'Autriche.

Remontons maintenant à quelques jours en arrière.

Lorsqu'à la fin du mois de mars 1855, M. Drouyn de Lhuys était parti pour représenter la France aux Conférences de Vienne, l'intérim des fonctions de ministre des Affaires étrangères avait été confié à M. Thouvenel, qui, nous l'avons dit plus haut, était à la tête de la direction politique du département. Les survivants de cette époque déjà lointaine, et tous ceux, assez rares du reste, qui ont été amenés à étudier de près les événements si touffus d'alors, se rappellent le rôle considérable que joua M. Thouvenel dans les négociations qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent la guerre d'Orient. De plus, toute personne quelque peu initiée à la méthode de travail alors usitée au ministère des Affaires étrangères, et qui, dans ses grandes lignes, s'est perpétuée jusqu'à nos jours, sait que la majorité, pour ne pas dire la totalité des dépêches vraiment politiques, est l'œuvre du directeur et le résultat de ses entretiens avec le ministre. Cette règle souffre les exceptions qui résultent des habitudes particulières, de la capacité de travail et du tempérament respectif de chaque secrétaire d'État et de chaque directeur. De 1853 au milieu de 1855, c'est-à-dire pendant cette période brillante qui vit la restauration du Second Empire et les belles négociations, prélude de la guerre de Crimée, ce n'est un mystère pour personne que toute la rédaction politique fut l'œuvre de M. Thouvenel. La lecture attentive des dépêches de cette époque, l'unité caractéristique de leur style, ne laissent aucun doute à cet égard, et d'ailleurs, les minutes mêmes de ces pièces existent au dépôt des archives du département des Affaires étrangères. M. Drouyn de Lhuys, absorbé par la haute direction de notre politique extérieure, par ses perpétuelles conférences avec le souverain et les ambassadeurs étrangers, laissait donc à son collaborateur le soin d'expliquer aux représentants de la France en Europe tout le détail des négociations diplomatiques d'alors. Le travail et la responsabilité étaient énormes, car l'Europe entière commentait ces dépêches, et pourtant M. Thouvenel trouvait encore une minute pour adresser à ceux de nos agents placés à des postes de combat, ces commentaires lucides et familiers des instructions officielles, si précieux pour qui les reçoit, et auxquels nous devons d'avoir pu poursuivre cette étude sur des documents nouveaux.

On a pu voir, par les lettres que nous avons citées de M. Drouyn de Lhuys à l'Empereur, que le ministre n'entendait pas raillerie quand il croyait sa personne engagée. Disons, sans vouloir rien retrancher aux grandes qualités de cet éminent homme d'État, qu'il était fort ombrageux pour tout ce qui touchait à la communication des renseignements qu'il était à même de recueillir. C'était par le secret qu'il croyait sauvegarder sa grande responsabilité, et M. Thouvenel en était souvent réduit à deviner la pensée de son chef, alors qu'il eût mérité, à tous égards, d'en recevoir l'intime confidence. Enfin, en 1855, M. Drouyn de Lhuys avait cinquante ans et M. Thouvenel n'en avait que trente-sept. Il est rare, en France, d'arriver de bonne heure aux grandes fonctions, et M. Drouyn de Lhuys avait l'esprit trop traditionnel pour ne pas concevoir certaines préventions de la jeunesse relative de son principal collaborateur. Quoi qu'il en fût, lors du départ du ministre pour Vienne, l'Empereur décida de confier l'intérim du département au directeur des affaires politiques, ce qui amena M. Thouvenel à travailler journellement avec Napoléon III. Mais M. Drouyn de Lhuys, soit qu'il fût absorbé par les grands intérêts qu'il défendait, soit qu'il vît avec une certaine défiance la situation chaque jour grandissante de son coadjuteur, négligea totalement, et avec affectation, de le tenir au courant des phases, même principales, de la négociation de Vienne. Il en résultait que les ambassadeurs étrangers accrédités à Paris, qui se succédaient presque sans interruption dans le cabinet du ministre intérimaire, n'obtenaient de lui que des renseignements incomplets. M. Thouvenel, après la campagne diplomatique qui lui avait valu une si juste considération, se montra offensé du procédé insolite employé à son égard. Aussi, le 23 avril 1855, offrit-il sa démission à l'Empereur dans les termes suivants :

« Sire, je demande pardon à Votre Majesté, dans des circonstances aussi graves, de faire, pour un intérêt qui me concerne, appel à sa bonté. Tant que les procédés de M. Drouyn de Lhuys n'ont atteint que mon amour-propre, j'y ai opposé du courage, et, j'ose le dire, un peu de fierté. Je ne puis prendre, au même degré, mon parti de ceux qui compromettent le service de l'Empereur. M. Drouyn de Lhuys, en

me laissant, à dessein, et avec une affectation de défiance blessante pour mon caractère, dans une ignorance complète de ce qui se passe à Vienne, m'a placé dans une situation que mes devoirs envers Votre Majesté, et le sentiment de ma propre dignité, ne me permettent pas d'accepter. Je viens donc demander, comme une grâce, à Votre Majesté, de daigner signer le décret qui m'admet à l'inactivité de mon grade. Je garde l'espoir de pouvoir, un jour encore, servir l'Empereur avec un dévouement sans réserve, comme je l'ai fait jusqu'à présent. »

Avec M. Benedetti, M. Thouvenel se laisse aller davantage, quand il écrit, le 24 avril 1855 :

« Je vous annonce une résolution qui m'a coûté, mais que le sentiment de ma dignité m'a forcé à prendre. M. Drouyn de Lhuys s'était arrangé de façon à placer la Roche tarpéienne trop près de mon Capitole de hasard. Il m'a caché tout ce qu'il a fait à Vienne, et ce n'est que par lord Cowley que j'ai eu les renseignements incomplets que je vous ai transmis depuis l'absence du ministre. Cette affectation de défiance blesse mon caractère. Je me retire, et aucune excuse, aucun moyen terme, ne me décideraient à rester à la direction politique. Gardez mon secret jusqu'au prochain courrier. »

Mais, dans l'intervalle de ces deux courriers, l'Empereur avait répondu à la lettre de démission de M. Thouvenel en le nommant son ambassadeur à Constantinople.

Toutefois, avant de quitter les importantes fonctions qu'il avait remplies, M. Thouvenel, fort heureusement pour notre curiosité, crut devoir adresser au comte Walewski, encore ambassadeur à Londres, mais déjà, *in petto*, ministre des Affaires étrangères, un mémoire où il résumait son impression sur des événements dans lesquels il avait, à la fois, joué le rôle d'acteur et de témoin. « Je vous envoie ci-joint, à titre très confidentiel, mon testament, que j'ai adressé, hier, à M. le comte Walewski, écrit M. Thouvenel à M. Benedetti. »

Voici ce document, qui porte la date du 27 avril 1855 :

« Monsieur le comte, je sors de chez l'Empereur, et Sa Majesté ne prendra pas de résolution définitive avant d'avoir revu M. Drouyn de Lhuys, mais Elle ne m'a pas caché que, « pour le moment », Elle était disposée à résister aux offres de l'Au-

triche et qu'Elle était encouragée dans cette manière de voir par une lettre du prince Albert. L'opinion du Conseil britannique et celle de la Reine elle-même seraient sévères pour l'œuvre du négociateur anglais à Vienne. Je me suis permis de faire observer à l'Empereur que cette opinion, comme la sienne, s'étaient formées sur des dépêches télégraphiques, nécessairement fort incomplètes, et que la lecture attentive des pièces, et les rapports oraux de lord John Russell et de M. Drouyn de Lhuys pourraient modifier la première impression, à Paris et à Londres. Pour moi, Monsieur le comte, et vous savez dans quelles circonstances particulières j'émets mon avis, je trouve qu'il est nécessaire de peser mûrement toute résolution qui aurait pour effet de rompre avec l'Autriche, car, il ne faut pas s'y tromper. il n'y aurait pas de moyen terme. Soyons francs : si le cabinet de Vienne, lors des préliminaires du traité du 2 décembre 1854, nous eût offert ce qu'il nous donne aujourd'hui, nous nous serions déclarés satisfaits. Notre situation militaire a-t-elle changé à ce point, que nous devions nous montrer plus difficiles ? Est-elle, tranchons le mot, si avantageuse, que nous n'ayons pas à nous soucier de continuer la guerre, seuls, avec la perspective de nouveaux ennemis à combattre ? En mon âme et conscience, je ne le crois pas. Ce qui choque surtout l'Empereur, c'est l'article par lequel l'Autriche laisse entendre qu'elle ne considérerait le développement de la marine russe comme excessif et comme devenant un *casus belli*, que si cette marine atteignait le chiffre de l'année 1853. Il y a là, je le reconnais aussi, quelque chose qui m'offusque. Il est anormal de déclarer qu'on ne verra le danger que lorsque le mal existera au même degré qu'avant la guerre actuelle. Mais, en définitive, examinons la série des actes que l'on nous propose :

» 1° Un ultimatum qui contient, quoi qu'on en dise, une limitation des forces russes à leur *statu quo* actuel. Pour dépasser cette limitation, on aura à calculer, à Saint-Pétersbourg, s'il convient ou non de s'exposer à voir, en plus grand nombre, les bâtiments français, anglais et autrichiens, dans la mer Noire, c'est-à-dire à voir le prestige du nom russe décroître, et peut-être, des soulèvements éclater en Circassie et en Géorgie. On y regardera à deux fois en Russie avant de

lancer de nouveaux vaisseaux à la mer. Si le fait arrive, il y a une sanction, c'est-à-dire une augmentation de nos propres forces dans des parages où notre influence s'exercera au détriment de la partie adverse;

» 2° Une autre sanction, c'est le traité permanent d'alliance, et qui peut être signé demain, entre la France, l'Angleterre et l'Autriche, pour défendre l'intégrité territoriale et l'indépendance de la Turquie. Avec cette garantie, l'ambition russe est contenue en Orient. Une politique nouvelle est fondée en Europe. La coalition est brisée. La France, enfin, acquiert ce qu'elle n'a pas eu depuis le traité de Versailles, c'est-à-dire une alliance continentale librement consentie. Qu'à Londres on ne juge pas cet avantage comme à Paris, je le conçois. Ici, c'est différent pour beaucoup de bons esprits;

» 3° Le traité déclare, sans fixer le moment, puisque l'article secret[1] resterait entre nous, que le développement excessif des forces navales russes rendrait les stipulations précédentes exécutoires. Voilà encore, et sous une forme assez rude, une limitation de la marine russe. Voilà une réponse catégorique aux déclarations tranchantes de M. le prince Gortchakoff. Voilà la Russie obligée de continuer la lutte avec nous et l'Autriche, ou de subir, à la face du monde, ce qu'elle a appelé solennellement « une humiliation inacceptable ». N'est-ce donc rien que tout cela? N'est-ce rien enfin que ce délai de quarante-huit heures donné au cabinet de Saint-Pétersbourg pour répondre oui ou non? Que le rappel prévu de M. le comte Esterhazy[2]? Que la certitude, en cas de refus, de la marche en avant de l'armée autrichienne?

» Reste maintenant la clause de l'article secret. Mais cette clause, dût-elle subsister, ne détruit aucune des autres. Elle demeurera enterrée, au moins jusqu'à la paix, dans les cartons des chancelleries. Elle n'engage que l'opinion de l'Autriche et non la nôtre. Et qui pourrait dire que les circonstances ne modifieraient pas cette opinion, et que notre intimité avec la

1. L'article secret du traité proposé par l'Autriche stipulait, on se le rappelle, que la reconstitution des forces navales de la Russie dans la mer Noire, sur la base de 1853, c'est-à-dire dans la proportion *antérieure* à la guerre, constituerait, *ipso facto*, un *casus belli*.

2. Ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg.

cour de Vienne ne la rendrait pas, à l'avenir, aussi courageuse, qu'elle rendra la cour de Saint-Pétersbourg défiante à l'endroit de son ancienne et *perfide* alliée?

» Le jour où la France et l'Angleterre jugeraient résolument telle ou telle démonstration navale, telle ou telle réunion de troupes en Crimée, périlleuse pour la Turquie, ce jour-là, si nous savons nous y prendre, l'Autriche sera avec nous. Enfin, s'il y avait là, aux yeux des cabinets de Paris et de Londres, un obstacle invincible, une crainte de la publicité, ne pourrait-on pas, à la rigueur, supprimer simplement l'article secret, et le remplacer par l'article patent ainsi rédigé :

« Serait considéré comme un acte agressif, devant donner
» lieu à l'application des articles 2 et 3, le développement des
» forces navales de la Russie sur l'Euxin, dans des limites
» jugées, d'un commun accord, excessives, par les hautes
» parties contractantes, et lorsque des remontrances également
» adressées par elles, en commun, à la Russie, seraient
» demeurées sans effet. »

« Sans doute, nous saurions d'avance la condition nécessaire, sauf les observations que j'ai faites, pour que l'Autriche se trouvât engagée à la guerre, mais nous serions seuls à la savoir, et la Russie serait avertie, et, avec la doctrine qu'elle a soutenue, elle serait humiliée.

» Au fond, je doute qu'elle accepte. Je parierais le contraire; mais, je mets les choses au pire. Notre ennemi cède. La paix serait-elle donc assez mauvaise, je le répète, pour que nous dussions lui préférer la continuation d'une guerre hasardeuse? Le diapason belliqueux de la France industrielle, commerçante et agricole, je vous le jure, n'est pas assez élevé pour cela, et un revers, toujours possible, sur les champs de bataille, ferait peser sur le gouvernement de l'Empereur une immense responsabilité.

» Je n'ai pu qu'indiquer sommairement ces idées à l'Empereur. Je n'avais plus qualité pour faire davantage. Mais, serviteur dévoué et fidèle de Sa Majesté, comme vous l'êtes vous-même, je considère qu'il est de mon devoir, *in extremis*, de vous dire, sans déguisement, toute ma pensée. C'est celle de M. Drouyn de Lhuys. C'est celle que lord John Russell soutiendra devant le Conseil, et défendra, au besoin, devant

le Parlement. Il y est résolu et il s'y est engagé d'honneur. Or, et je l'ai fait encore observer à l'Empereur, le ministère anglais est-il assez solide pour résister longtemps à la retraite et à l'attaque ouverte d'un de ses membres les plus éminents, et que le jeu des partis a constitué l'homme d'État principal de la Grande-Bretagne ?

» Ces réflexions, Monsieur le comte, je n'ai pas besoin de vous le dire, sont purement personnelles. L'impression de l'Empereur n'est pas celle que je vous exprime. J'ai voulu seulement vous mettre en mesure, avec l'abandon qu'autorise notre amitié et notre confiance réciproques, de juger une situation qui est d'une gravité suprême pour des intérêts que nous avons également à cœur. »

Le parti de la prudence, on le voit, comptait donc, à Paris, et dans les conseils même de la couronne, des adhérents dont l'opinion était d'autant moins à dédaigner qu'ils connaissaient mieux que personne les dispositions intimes des chancelleries européennes. L'étoile, si heureuse, de l'Empereur Napoléon III, lui fit éviter l'écueil sur lequel sa fortune et celle de la France furent bien près de se briser en Crimée ! Mais le succès final doit-il empêcher de rendre justice aux intentions sincèrement patriotiques qui animaient alors d'égale façon, et malgré certains dissentiments intimes, les partisans d'une paix immédiate et suffisante ?

La démission de M. Drouyn de Lhuys, d'ailleurs, qui donnait une signification très nette à la politique de l'Empereur, produisit en France et en Europe une vive sensation. L'élément militaire l'emportait décidément sur l'élément diplomatique : « Vous voyez que notre politique générale est en train de dérailler, écrit M. Thouvenel à M. Benedetti le 12 mai 1855. Enfin, si rien de funeste ne nous arrive de Sébastopol, le mauvais pas sera franchi. Soyons sévères, mais restons corrects. Je ne désespère pas encore tout à fait de l'Autriche. »

A Constantinople, les événements avaient eu leur contre-coup. Profitant d'un voyage que lord Stratford de Redcliffe avait jugé opportun de faire en Crimée, le sultan Abd-ul-Medjid s'était séparé du grand vizir Rechid-Pacha, qui, malgré sa réelle valeur, était un instrument trop docile entre les mains de l'ambassadeur d'Angleterre. Au lendemain de cette

crise, M. Benedetti mandait à M. Thouvenel : « Je puis vous dire qu'on est ici généralement satisfait de la chute de Rechid-Pacha, qui est l'œuvre du sultan, et je ne crois pas qu'on ait à la regretter pour les affaires. Rechid-Pacha s'était engagé dans des luttes personnelles auxquelles il sacrifiait son temps et les graves intérêts qui lui étaient confiés. Sa retraite met fin à des querelles qui rappelaient la plus triste époque du bas-empire. Quelques personnes croient et disent que, jugeant la chute du grand vizir comme inévitable, lord Stratford n'aurait été en Crimée que pour ne pas assister à l'événement. Le nouveau grand vizir, Ali-Pacha [1], ne partage pas les tendances de son prédécesseur. Rien ne le lie à l'ambassadeur d'Angleterre. Il cherchera, au contraire, à faire preuve d'impartialité, sinon d'indépendance. » — « Je vous félicite de la chute de Rechid-Pacha, écrit à son tour M. Thouvenel à M. Benedetti. Le noble lord doit être dans une belle fureur! Le comte Walewski part ce soir pour aller prendre congé de la reine Victoria, et il va pousser une dernière botte au représentant de l'Angleterre à Constantinople. Puisse-t-elle être décisive! Mais j'en doute un peu. Je trouve, au surplus, la combinaison d'Ali-Pacha, grand vizir, et de Fuad-Pacha, ministre des affaires étrangères, excellente. Dieu lui prête vie et à vous aussi! Quant à moi, j'avais très sincèrement espéré un repos au moins d'un an. L'Empereur ne l'a pas voulu, et voilà comment je suis ambassadeur à Constantinople. Ma mission sera rude et difficile, et je prie mes amis d'ajourner leurs compliments à l'année prochaine. Enfin, il faut suivre sa destinée, surtout sur les rives du Bosphore! Quant à la plaisanterie qui attribue ma nomination à Constantinople à l'influence de lord Stratford, elle est un peu forte! Je vous en dirai long à ce sujet. Relativement au noble lord, mon intention est de faire tout ce que je pourrai, et cela loyalement, pour vivre avec lui. Au premier mauvais tour, je répondrai par un plat de même espèce. Je n'ai accepté qu'à cette condition l'ambassade de Constantinople. Je ne sais que vous dire

1. On se rappelle qu'Ali-Pacha avait été chargé de représenter la Turquie aux conférences de Vienne, à partir du jour où M. Drouyn de Lhuys et lord John Russell étaient arrivés dans la capitale de l'Autriche. Ali-Pacha devait, en 1856, représenter la Turquie au Congrès de Paris.

des affaires ! Les propositions autrichiennes sont rejetées, les notes abandonnées; on va clore tellement quellement les Conférences. Il est impossible de dissimuler les divergences. Quoi qu'il en soit, nous tenons à ne pas rompre avec l'Autriche. Qu'adviendra-t-il de cette puissance? C'est ce que j'apprendrai *de visu* et *de auditu*, car la marine ne pouvant me donner, à Toulon, pour gagner mon poste, que des bâtiments garnis, selon leur force, d'un régiment ou d'un bataillon, je m'embarquerai à Trieste, le 4 juillet, sur un des vapeurs de notre station d'Athènes, le *Solon*. Je compte m'arrêter huit jours à Vienne et employer une relâche de quarante-huit heures au Pirée, à donner *des avertissements* à Leurs Majestés Helléniques, qui m'ont du reste invité, ainsi que M. Mavrocordato, de la façon la plus pressante, à ne pas brûler la politesse aux Grecs. »

Ainsi, vers le milieu du mois de mai de l'année 1855, après avoir tenu la première place, même depuis la déclaration de la guerre, la diplomatie passait au second plan, pour laisser définitivement la parole au canon. A Londres, lord John Russell avait donné sa démission. A Paris, M. Drouyn de Lhuys s'était retiré. A Constantinople, Rechid-Pacha était renversé. En revanche, le général Pélissier était promu, le 18 mai, au commandement en chef de nos forces devant Sébastopol. Moins de quatre mois après, le 9 septembre, la forteresse tombait sous nos coups, et, de nouveau, les généraux rendaient la parole aux diplomates.

L. THOUVENEL.

LE

SUICIDE DES DÉMOCRATIES

I

Le grand problème social, c'est d'*équilibrer justement l'Élite et la Foule dans la Cité.*

Tout le monde connaît l'histoire du paysan ivre qui veut se jucher sur son âne : il tombe d'un côté... on le relève... il tombe de l'autre.

Voyez dans la philosophie contemporaine, en Allemagne et en Russie, Nietzsche et Tolstoï. Tolstoï se jette éperdument du côté de la Foule. Nietzsche se rejette violemment du côté de l'Élite. C'est toujours tomber à droite ou à gauche : qui donc saura rester en selle?

Dans le passé, mêmes oscillations, même bascule éternelle.

De ce point de vue, on peut, semble-t-il, par une simplification héroïque, débrouiller aisément nos *trois mille ans d'histoire.*

Ces trois mille ans d'histoire se divisent en deux grandes périodes :

1° La Cité antique (gréco–latine) se fonde. Elle se fausse. Et le résultat, c'est la grande « émigration à l'intérieur », la grande *sécession* mystique appelée *Christianisme.*

2° La Cité moderne (gallo–germaine) se fonde. Elle se fausse. Et le résultat, c'est la grande *revendication* appelée *Révolution.*

Or, dans les deux cas, la cause du mal a été pareille, si le résultat a été différent. Dans les deux cas, l'Élite avait plus ou moins mis la Foule hors la loi. Et le mécontentement de la Foule a dissous la Cité.

Dans les temps antiques, la Foule se voit refuser par l'Élite sa place dans la Cité. Surgit le Christianisme, qui lui promet cette place, mais dans la Cité... *céleste !*

Dans les temps modernes, la Foule se voit encore refuser par l'Élite sa place dans la Cité. Éclate la Révolution qui lui promet cette place, mais cette fois dans la Cité... *terrestre.*

Je le répète, dans les deux cas, le remède est autre, mais le mal est pareil. C'est toujours, dans les deux cas, l'*ostracisme pour la Foule.* Paganisme et Ancien Régime signifient donc *le droit de l'Élite.* Christianisme et Révolution signifient *le droit de la Foule.*

Pour le dire en passant, on voit comment *le conflit du Paganisme et du Christianisme n'est, au fond, qu'un conflit politique,* — tout comme le conflit de l'Ancien Régime et de la Révolution.

Et, par conséquent, on voit combien sont loin de compte ceux qui n'ont aperçu dans ce grand débat que les divergences de la dogmatique et les querelles des théologiens sur les multiples façons de concevoir le monde transcendant ou surnaturel.

La vérité, c'est que le monde céleste tout entier n'a jamais été qu'un inconscient dérivatif à l'ambition terrestre déçue. Faites à la foule sa place dans la cité terrestre, et vous serez tout surpris de voir qu'elle croira n'avoir jamais suivi des yeux du rêve je ne sais quels mirages dans le désert des cieux.

La Révolution est la transposition positive du Christianisme.

La foule a laïcisé ses doléances et ses espoirs.

II

Mon cœur est pour la Foule.

Il n'en faut pas douter, la Foule sera affranchie.

Et comment? Par la science.

« En ce siècle, en effet, comme je l'ai dit ailleurs, la science a modifié le rapport de l'homme et de la nature ; la science a asservi à l'homme la matière.

Et c'est ce qu'on appelle : la découverte de la vapeur, la machine substituée au bras humain, l'ère du machinisme.

On sait comment ce fait énorme a déjà soulevé autant d'enthousiasmes que d'imprécations : comment l'économie politique exalte la machine, multiplicatrice de « produits », et comment certain socialisme maudit la machine « mangeuse » d'hommes.

On ne sait auquel entendre. La vérité pourtant saute aux yeux. Cette révolution industrielle, comme l'autre, la révolution morale et politique, nous doit nécessairement procurer, à travers un mal passager, un bien éternel.

Un bien éternel... En effet, on l'a calculé, le nombre de chevaux-vapeur actuellement possédés par l'industrie équivaut à un milliard d'hommes. C'est dire que l'humanité a dès maintenant à son service un milliard d'esclaves de fer.

Ce simple trait n'est-il pas une illumination?

Qu'était-ce que la civilisation antique? Une poignée d'hommes libres portés sur un monde d'esclaves. L'immense et douloureuse caryatide a fléchi. Tout s'est écroulé.

Aujourd'hui, nous faisons mieux : c'est l'humanité tout entière qui sera la poignée d'hommes libres, et c'est la matière qui sera la multitude d'esclaves.

Grâce aux savants, grâce aux spécialistes de l'intelligence, grâce aux inventeurs enfin, la foule va être rachetée, affranchie, affiliée à l'élite, et remplacée, dans son douloureux rôle d'Atlas portant le ciel, par l'insensible et infatigable armée des forces naturelles.

Ce n'est plus de pauvre chair saignante, mais de métal brut, que seront construits désormais les soubassements de la cité humaine. Ce n'est plus l'humanité désormais qui va fournir les nécessaires *porte-faix*, si tragiquement nommés hommes de *peine*. L'homme ne doit plus être que l'œil qui voit et qui dirige. La frêle et pensive créature a capté l'ouragan des forces cosmiques, et dressé à son service une armée immense de monstres de fer. »

On le voit : mon cœur est pour la Foule, c'est-à-dire pour

la multitude anonyme que le Paganisme et l'Ancien Régime, selon l'énergique étymologie, ont « *foulée* ».

Mais, répéterai-je, toutes les réactions sont excessives : que ne faut-il donc pas craindre de la réaction populaire, depuis que la résignation chrétienne a fait place à la revendication révolutionnaire? que ne faut-il pas craindre de cette contre-oscillation immense, venue du fond du passé, et roulant avec elle des siècles de douleurs et de ressentiments?

Oui, il y a lieu de prévoir des représailles terribles. L'Élite antique ou médiévale avait laissé la Foule hors de la cité. Qui sait si, par un ostracisme inverse, la Foule moderne, à son tour, ne voudra pas mettre hors de la cité l'Élite?

Le problème est celui-ci : procurer l'admission pacifique de la Foule dans la cité.

Cette admission aura été obtenue en trois moments échelonnés à travers les siècles :

1° Le Christianisme proclame le droit moral ou droit idéal, de la foule, mais en différant les applications à plus tard, outre-tombe.

2° Ce droit moral, dûment reconnu et consacré par cinquante générations, la Révolution tout à coup le déclare valable pour ici-bas : volte-face imprévue, crise décisive préparée par une sourde incubation de dix-huit siècles, et qui transforme le droit moral en droit positif ou droit politique.

3° Ce pas franchi, le dénouement se précipite. Le xxe siècle tirera du droit politique les applications qu'il implique, à savoir le droit économique.

Je le crois fermement : il n'est ni possible, ni désirable de défaire ce qui est fait. Jamais la Foule ne laissera ramener son droit terrestre à un droit... céleste. Et personne ne peut ni ne doit empêcher ce droit terrestre de développer ses conséquences naturelles, c'est-à-dire de tirer de sa vertu politique les résultats économiques qui y sont enveloppés.

Toute tentative de ce genre serait plus qu'un crime ; ce serait une faute. Que dis-je? Ce serait la pire des folies.

Ce serait là, en effet, le plus sûr moyen de déchaîner cette réaction formidable qui peut déraciner l'Élite et emporter la civilisation comme un fétu.

Encore une fois, le problème est celui-ci : cesser de fermer

la porte à la Foule, la lui ouvrir au contraire, loyalement et de bonne grâce, — et ainsi, obtenir qu'elle n'occupe que sa place, et ne s'avise pas de s'approprier le fameux :

La maison est à *moi*, c'est à *vous* d'en sortir !

Or, cela, on le peut... avec de la bonne foi et de la bonne humeur. Car, il n'en faut pas douter, le géant, longtemps enchaîné, aura d'abord la jovialité un peu lourde. N'est-ce pas Ibsen qui a dit : *Le renne aussi est un peu fou quand il sent venir le beau temps*?

III

Pour que la Foule, ivre de son droit enfin pleinement conquis, ne s'avise pas de nier le droit de l'Élite, que faut-il? Évidemment, il n'y a qu'un moyen : c'est d'établir, c'est de faire éclater aux yeux de tous, avec une évidence solaire, la légitimité du droit de l'Élite. En d'autres termes, il faut démêler divers malentendus qni se cachent sous le mot « égalité ».

Or, d'où sont nés ces malentendus? Du Christianisme mal compris, et de la Révolution mal comprise. Tous deux ont souvent dépassé le but. Souvent, pour élever la réclamation de la Foule, le Christianisme est allé jusqu'à méconnaître, jusqu'à nier le droit de l'Élite. Le Christianisme, tout le monde le sait, a souvent paru jeter le décri, sinon la malédiction, sur la richesse et sur le savoir, sur toute l'organisation civile et politique, sur les grands et les puissants, en un mot sur ce que nous appelons les cadres sociaux.

Disons-le : le Christianisme, en bien des cas, a poussé son juste esprit démocratique jusqu'à l'erreur démagogique. Comment l'humanité occidentale, depuis tantôt deux mille ans nourrie et pétrie de cet enseignement chrétien, ne serait-elle pas devenue sourdement et aveuglément niveleuse ?

Pareillement, la Révolution, réaction des peuples contre les gouvernements, s'est bien des fois laissée aller à méconnaître, à nier la prérogative gouvernementale.

C'est là un excès, inévitable sans doute, l'excès des réactions populaires.

Comment y parer? En faisant appel à la raison, à la philosophie, à la science, et au génie.

La science, produit de la raison et écho de la nature, est l'ennemie naturelle des rêves morbides et des systèmes artificiels.

Oui, contrairement à l'opinion de bien des gens, la raison et la science sont des forces essentiellement conservatrices, puisque ce qu'elles enseignent, c'est, non le nivellement, mais la hiérarchie.

Pour nous en convaincre, considérons rapidement par exemple les trois ou quatre principales manifestations de l'esprit moderne :

1° La philosophie politique du XVIIIe siècle ;

2° Les principes de la Révolution ;

3° La pratique de l'Empire ;

4° La science bio-sociale du XIXe siècle.

Scrutons ces faits un à un.

IV

Quel est l'homme qui a le plus puissamment agi sur l'opinion du XVIIIe siècle? Tout le monde en convient : c'est l'auteur du *Contrat social*, c'est Jean-Jacques Rousseau.

C'est de lui que sont sorties et la Révolution française, et, de l'aveu de John Morley, la Révolution américaine, elle aussi. Selon John Morley, la Déclaration américaine procède de Rousseau, comme la Déclaration française elle-même.

Or, Rousseau est-il un égalitaire? Pas du tout. Léon Gambetta et John Morley l'ont parfaitement reconnu, Rousseau est un aristophile.

Voici ce qu'il dit expressément dans son *Contrat social :*

« La volonté générale est toujours droite et tend toujours à l'utilité publique...

» Mais il ne s'ensuit pas que les délibérations du peuple aient toujours la même rectitude.

» *On veut toujours son bien, mais on ne le voit pas toujours...*

» Jamais on ne corrompt le peuple, mais souvent on le trompe... » (*Contrat social*, II, 3.)

Et encore :

« Comment une *multitude aveugle*, qui souvent *ne sait ce qu'elle veut*, parce qu'elle *sait rarement ce qui lui est bon*, exécuterait-elle d'elle-même une entreprise aussi grande, aussi difficile qu'un système de législation ?

» *De lui-même le peuple veut toujours le bien, mais de lui-même il ne le voit pas toujours...*

» La volonté est toujours droite, mais le jugement qui la guide n'est *pas toujours éclairé*.

« Il faut lui faire voir les objets tels qu'ils sont, quelquefois tels qu'ils doivent lui paraître, lui montrer le bon chemin qu'elle cherche, le garantir de la séduction des volontés particulières, rapprocher à ses yeux les lieux et les temps, balancer l'attrait des avantages présents et sensibles par le danger des maux éloignés et cachés...

» Les particuliers voïent le bien qu'ils rejettent, le public veut le bien qu'il ne voit pas.

» *Tous ont également besoin de guides* ». (*Contrat social*, II, 6.)

« Multitude aveugle » : le mot y est. Est-ce donc là le mot d'un démagogue ?

V

Soit, dira-t-on : passons sur Rousseau, et le *Contrat social*, et la philosophie du xviiie siècle. Mais la Révolution, elle, n'est-elle pas nettement égalitaire et niveleuse ? Pas le moins du monde.

Ouvrons la *Déclaration des Droits*, c'est-à-dire l'évangile même de la Révolution. Je lis à l'article VI :

« Tous les citoyens... sont également admissibles à toutes les dignités, places et emplois publics, *selon leur capacité, et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents.* »

« Sans *autre* distinction... » est-il dit... Excusez du peu.

Ainsi, la Révolution le déclare expressément : les hommes diffèrent par les *talents* et par les *vertus*, c'est-à-dire par les *qualités intellectuelles* et par les *qualités morales*, c'est-à-dire par l'*esprit* et par le *cœur* ou le *caractère*. A CELA PRÈS, ILS

SONT ÉGAUX! A la bonne heure. Et ceux-là seulement qui se distinguent par leurs « talents » et leurs « vertus » doivent avoir accès aux grands emplois! Très bien. Mais que demandé-je de plus? Et n'est-ce pas là précisément la plus exacte et la plus parfaite définition de la *hiér*archie?

Ainsi la Révolution préconise la hiérarchie.

D'où vient donc le débat? Voici : le débat a deux origines.

En premier lieu, il y a une *égalité* légitime, et c'est l'égal respect des inégales personnes. La vie d'un homme comme Pasteur et la vie d'un simple concierge sont en droit également respectables. Mais ont-elles une égale valeur?

On a donc confondu, bien fâcheusement, les deux sens du mot égalité. C'est de cette confusion, volontaire ou involontaire, que sont nés tous les malentendus et tous les dangers où nous nous débattons aujourd'hui, sans savoir encore si le monde civilisé en sortira sain et sauf.

Mais il y a un autre élément à signaler.

Au XVIII[e] siècle, l'Élite gouvernante était devenue en partie une fausse Élite. Le groupe dirigeant comprenait beaucoup de non-valeurs et excluait beaucoup de valeurs. La sélection avait été faussée.

Qu'arriva-t-il? Il y eut révolte de la part de la nation, ou plutôt révolution. La caste gouvernante fut renversée. L'aristocratie fut jetée à l'échafaud ou à l'exil, au cri de « à bas l'aristocratie! » Et ce cri est devenu notre devise.

Il n'y a qu'un malheur, c'est que ce cri, pris ainsi tout brut, est une pure folie.

Si vous voulez dire : à bas la fausse aristocratie, l'aristocratie qui n'est pas ou qui n'est plus vraiment une aristocratie; à bas une Élite qui n'est pas vraiment l'Élite, une mensongère Élite usurpatrice du rang et de la place de l'Élite vraie, — si c'est cela que vous voulez dire, à la bonne heure, vous avez raison mille fois, car il ne saurait y avoir rien de plus scandaleux à la fois et de plus funeste que des *indignes* mis au lieu et place des *dignes*, à la tête du gouvernement d'un peuple.

Mais si vous voulez dire au contraire : à bas toute aristocratie, à bas toute Élite, à bas toute supériorité de talent et de vertu, alors vous êtes fou et sacrilège. Alors, vous blasphémez à la fois la raison et la Révolution, la philosophie politique et

la Déclaration des Droits qui met au sommet de l'État les « hommes de talent et de vertu », les mieux doués d'entre tous leurs concitoyens, en un mot, *les meilleurs* de la nation (*aristoï*).

Il faut donc le déclarer nettement : la Révolution n'est pas venue pour supprimer les supériorités ; bien au contraire, elle est venue pour expulser une fausse Élite et pour introniser l'Élite véritable ; elle est venue, non pour pratiquer un nivellement despotique, mais pour instaurer ou restaurer la spontanée et organique hiérarchie.

En ce sens, la Révolution n'est pas venue pour supprimer le principe hiérarchique de l'Ancien Régime, mais au contraire pour le rétablir, puisqu'il s'était faussé, détruit et renié lui-même.

Ce n'est pas parce qu'il était hiérarchique que l'Ancien Régime était mauvais et a été renversé ; c'est, au contraire, parce qu'il n'était plus que faussement et mensongèrement hiérarchique.

Il était nécessaire de déposer les faux chefs, pour investir les vrais chefs, c'est-à-dire de transporter le pouvoir, de ceux qui n'avaient pas la capacité naturelle, à ceux qui l'avaient, entendez, d'un Soubise à un Marceau, ou d'un Loménie de Brienne à un Riquetti de Mirabeau.

La Révolution, en inaugurant la démocratie, a entendu organiser une sélection plus rigoureuse et plus intense. Et, en ce sens aussi, la *démocratie* n'est autre chose qu'une *aristophilie* aiguë.

La Révolution française a donc été, ou voulu être, un immense et violent retour à la loi fondamentale, qui exige que les forts d'esprit et de cœur dirigent, et que les débiles et les médiocres soient dirigés.

La Révolution, et aussi l'Empire, en « ouvrant la carrière au *mérite* », ont restauré à jamais le principe de la saine, naturelle, légitime et salutaire hiérarchie.

VI

Qu'est-ce en effet que la Révolution et l'Empire, sinon une *énergique sélection des valeurs* ?

La Révolution, rien qu'en rompant l'antique réseau des entraves factices, fait surgir aux camps et aux tribunes le bataillon des forts, murés à jamais par l'Ancien Régime, dans les fonctions subalternes.

Abstenez-vous seulement de fausser la nature et les lois de la sélection sociale : toutes choses trouvent d'elles-mêmes leur place; et les gens d'initiative et d'intrépidité prennent spontanément la tête de l'humanité en marche.

Dégager l'Élite réelle, mettre en liberté l'Élite réelle : là est le secret de la prospérité et de la puissance.

Napoléon n'eut pas d'autre secret. Et elles doivent être authentiques ces paroles de Stendhal, citées par le *Figaro* du 16 décembre 1893, d'après les manuscrits de Grenoble :

« La France marchait par l'extrême émulation que Napoléon avait inspirée à tous les rangs de la société. La gloire était la vraie législation des Français.

» *Le moindre garçon pharmacien*, travaillant dans l'arrière-boutique de son maître, était agité de l'idée que, s'il faisait une grande découverte, *il aurait la croix et serait fait comte.* »

Le moindre garçon pharmacien! Et, inversement, voyez avec quelle désinvolture Bonaparte traite les princes quand il leur arrive d'être imbéciles.

Il enjoint au roi et à la reine de Toscane (des Bourbons, s'il vous plaît), de venir à Paris. Et, dit M. de Wyzewa, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1893 :

« Et quand on les eut bien vus, Bonaparte les congédia... Du roi de Toscane il disait à Bourrienne :

« — J'en suis fatigué, c'est un véritable automate. Je lui ai fait une foule de questions, il n'a pu répondre à aucune. »

De tout ce qui a été écrit en ce siècle sur Napoléon, le lointain avenir ne retiendra sans doute qu'un ou deux traits, révélateurs de sa force ou de sa faiblesse. En voici un peut-être. Il est de Stendhal et fait suite aux lignes citées plus haut.

« Partout où Napoléon se montrait (et il parcourait sans cesse son vaste empire), si le *vrai mérite* pouvait percer le rempart de ses ministres et de ses chambellans, il était *sûr* d'une *immense* récompense. »

Vous entendez bien, le *vrai mérite... sûr... immense* récompense... Voilà le levier qui soulève le monde.

Et là fut la force miraculeuse de Napoléon. Le miracle n'est que l'adroite et énergique collaboration avec la nature.

Après cela, dites, si vous voulez, que son rêve fut fou et sa vie forcenée. Certes ! Mais quelle science des moyens, dans la folie du but ! Et quelle mise en valeur des individus !

Comparez avec Louis-Philippe, homme si remarquablement doué d'ailleurs, mais dont on a dit, à tort ou à raison, qu'il était « *habile à user les supériorités sur les infériorités !* » Art sinistre de tuer insidieusement les principes de vie que roulent les artères d'un peuple ! Politique à l'oxyde de carbone ! Art de « déglobuliser » le sang des nations !

VII

Ainsi donc, soit avec la philosophie du XVIIIe siècle, soit avec la doctrine de la Révolution ou les pratiques de l'Empire, nous sommes singulièrement loin de l'égalitarisme.

Mais il y a mieux encore. Le XIXe siècle a vu se fonder deux sciences admirables : la biologie et la sociologie. Or, s'il est une vérité que ces sciences proclament et promulguent d'une façon éclatante, c'est bien la légitimité de la hiérarchie.

Résumons l'idée biologique et l'idée sociologique.

Un animal est une association de cellules. Or, toute association se fonde sur la division du travail. Et la division du travail consiste, sans doute, en une extrême diversification de fonctions, mais surtout en cette dualité : une minorité dirigeante et une majorité dirigée. C'est la dualité du *feuillet externe* et du *feuillet interne*, dès la *gastrula*. Et, quand on atteint les hautes régions de la faune, c'est la dualité de la *tête* et du *tronc*. Le progrès dans l'animalité consiste donc dans la très lente constitution d'un organe dirigeant appelé *cerveau*.

Eh bien, il n'en est pas autrement en sociologie qu'en biologie. Comme l'être animal, l'être social est fondé sur la division du travail, et notamment sur la distinction d'une tête et

d'un tronc, d'une élite et d'une foule, de dirigeants et de dirigés, d'un gouvernement et d'un peuple, d'un *État* enfin et d'une *Nation*.

Comme chez l'être animal, le progrès, pour l'être social, consiste donc dans la très lente constitution d'un organe dirigeant appelé *pouvoir* ou *gouvernement*.

L'être animal et l'être social sont tous deux des associations. Et ces associations sont toutes deux des hiérarchies.

Le cerveau, c'est le groupe des cellules sensitives. L'élite, c'est le groupe des citoyens spéculatifs. C'est donc au cerveau et à l'élite à diriger.

Et pourquoi sont-ils aptes à diriger? Parce qu'ils sont spécialisés dans cette fonction, tandis que les autres individus du corps animal ou du corps social sont spécialisés dans d'autres fonctions.

Certes, on peut imaginer par la pensée que, dans les deux corps, toute spécialisation soit abandonnée. Alors, il y a retour à l'indivision du travail, c'est-à-dire à la primitive misère économique et psychique.

Vouloir que tout le monde soit apte à toute fonction, c'est retomber purement et simplement à l'état rudimentaire. L'*acéphalie politique*, comme l'*acéphalie physique* peuvent exister, certes; mais, loin d'être un progrès et un idéal, elles sont une rechute dans la barbarie.

VIII

On le voit donc, le *Contrat social*, la *Révolution*, l'*Empire* et la *Sociologie*, c'est-à-dire en somme *J.-J. Rousseau*, *Mirabeau*, *Napoléon* et *Auguste Comte*, toutes ces autorités ont conclu, contre l'inégalité artificielle, pour l'inégalité et la hiérarchie naturelles et légitimes.

Et j'ose dire que, de ces quatre autorités, c'est la dernière qui me paraît de beaucoup la plus décisive.

Avant la science contemporaine, en effet, on ne savait pas au juste ce que c'est que la Cité, ce qu'elle doit être. On

n'avait là-dessus que des vues empiriques ou des systèmes hasardeux, pures constructions de l'esprit. Aujourd'hui, la situation est totalement changée. Aujourd'hui, la biologie s'est fondée et a permis de fonder la sociologie.

La science bio-sociale existe, touffue, plus ou moins incomplète ou incorrecte encore, mais elle existe. Et la science bio-sociale établit irrésistiblement ceci : à savoir que la Cité est un organisme, et que tout organisme supérieur est essentiellement une solidarité certes, mais aussi et surtout une hiérarchie.

Je n'hésite pas à le dire, tant que notre fiévreuse démocratie n'aura pas subi le « *profond refroidissement* » de la science bio-sociale, il y aura lieu de trembler pour la civilisation.

Sachons-le donc, et disons-le donc : l'Élite est le Cerveau de l'organisme social, comme le Cerveau est l'Élite de l'organisme animal.

Les gouvernements sont les *âmes* des peuples, selon Émile de Girardin. Pour Hegel, l'État est la *substance* de la nation.

IX

Et maintenant, énonçons la vérité profonde. Ce n'est pas au nom d'un devoir gratuit qu'il faut conseiller à la démocratie l'*élection de l'Élite*, — j'entends de l'Élite réelle, définie et évoquée par la Révolution : c'est au nom de son intérêt positif, au nom de son salut.

L'erreur fatale de la multitude, c'est de croire que « les dirigeants » sont purement et simplement des parasites, vivant dans l'oisiveté aux dépens du labeur des foules.

Certes, il y a des parasites parmi les « dirigeants ». Mais n'y a-t-il pas ce qu'on nomme des « sublimes » dans le monde ouvrier?

La vérité, c'est que le grand nombre est obtus et indolent, et que le monde ne marche que par une poignée de clairvoyants et d'audacieux.

Demandez à un grand chef de commerce ou d'industrie qui

occupe des milliers d'employés, combien il en compte qui soient avisés, rapides, précis et sûrs? Un pour cent peut-être. Soit environ cinq cent mille individus de choix, pour encadrer une nation de cinquante millions d'âmes.

Les hommes de *direction* et d'*impulsion* sont une minorité infime.

Sur le marché des valeurs, la denrée intelligence et énergie sera toujours la plus précieuse de toutes, et la plus rare. Cette denrée sera de plus en plus recherchée et cotée. Les vastes multitudes de l'avenir seront guidées par une Élite aiguë, par une poignée de silencieux, au cerveau d'acier. Le fait énorme de la civilisation n'est soutenu que par l'*héroïsme* d'une Élite qui va du chef d'équipe au chef d'État.

Les superficiels vont toujours répétant le vieil aphorisme : *paucis vivit humanum genus ;* c'est *pour* un petit nombre que vit le genre humain. Cet aphorisme, je l'accepterais assez volontiers, sous réserve d'une légère modification : *a paucis*... c'est *par* un petit nombre.

Il n'y a de salut pour la *Démocratie* que dans et par l'*Aristie*.

La Foule, encore une fois, que pourrait-elle et que serait-elle sans l'Élite véritable, sans les génies et les héros, sans ces hommes d'invention et d'initiative, sans ces ingénieux esprits ou ces généreux cœurs, sans ces foyers de chaleur et de lumière où s'éclairent et se réchauffent nos ténèbres glacées?

Le génie et l'héroïsme sont à l'humanité ce que le soleil est à la nature, à savoir, la source de vie.

Le culte de l'Élite, ce n'est donc pas là pour moi un principe de dépression, d'oppression, de compression sociales, mais, tout au contraire, un principe de vivification et d'exaltation.

Malheureusement, le sens de tous ces mots, aristocratie, autorité, hiérarchie, classes dirigeantes, etc., etc., etc., a été si abominablement faussé et perverti qu'on hésite à s'en servir encore.

Pourtant je vois que certains démocrates, plus braves que le gros du parti, osent réhabiliter le mot « aristocratie », en le redressant. C'est ainsi que M. Georges Renard, directeur

de la *Revue socialiste*, dans son beau livre militant, « Critique de combat », n'hésite pas à écrire : « La démocratie tend... à rendre à l'aristocratie vraie, à l'aristocratie personnelle, sa place et son rôle usurpés par l'autre... » Et, hier encore, aux fêtes du Centenaire de l'École normale supérieure, M. Raymond Poincaré, ministre de l'instruction publique, ne disait-il pas : « La démocratie ne saurait, sans se condamner à la décadence, jalouser les élites qui se recrutent exclusivement par le mérite et le travail ? »

A mon tour, je ferai remarquer que le mot « autorité », par exemple, vient de *auctor*, qui signifie « *celui qui augmente* » !

Ainsi l'autorité qui déprime est une fausse et exécrable autorité. L'autorité naturelle du chef clairvoyant et énergique qui inspire confiance et élan aux soldats, et triple leur force, et emporte la victoire, voilà la seule vraie autorité.

Or, la clairvoyance et l'énergie ne sont pas moins nécessaires aux chefs politiques qu'aux chefs militaires. Elles le sont plus.

Pour présider à l'organisation économique et à la direction morale d'une nation, il faut des qualités plus rares encore peut-être que pour présider à sa sauvegarde militaire.

La *commission du budget* et la *commission des douanes*, le *conseil supérieur de l'instruction publique* ou un *conseil supérieur des cultes*, par exemple, non moins que la *commission de l'armée*, de quels esprits pénétrants et de quels énergiques caractères n'importe-t-il pas de les recruter !

En matière de religion, comme en matière de tarifs, l'inintelligence, que dis-je ? la simple médiocrité des chefs entraîne sourdement et inéluctablement la ruine morale ou financière du pays, le livre sans défense à l'étranger, et le fait rayer de la carte des nations.

Un peuple qui se confie à des médiocres se suicide.

JEAN IZOULET.

L'ÉTERNEL MARI[1]

VI

NOUVELLE FANTAISIE D'UN OISIF

— Vous vous trouvez mal? — dit Veltchaninov effrayé; je vais faire arrêter, je vais faire apporter de l'eau...

Elle leva sur lui un regard violent, plein de reproches.

— Où m'emmenez-vous? — fit-elle d'une voix sèche et coupante.

— Chez d'excellentes gens, Lisa. Ils sont maintenant à la campagne; la maison est très agréable; il y a là beaucoup d'enfants, qui vous aimeront tous; ils sont gentils... Ne soyez pas fâchée contre moi, Lisa, je ne vous veux que du bien...

Un ami qui l'eût vu à ce moment l'eût trouvé étrangement changé.

— Que vous êtes... que vous êtes... oh! que vous êtes méchant! — s'écria Lisa, étouffée par les sanglots, en le regardant de ses beaux yeux brillants de colère.

— Mais, Lisa, je...

— Vous êtes un méchant, un méchant, un méchant!

1. Voir la *Revue* du 15 avril.

Elle serrait les poings. Veltchaninov était anéanti.

— Lisa, ma petite Lisa, si vous saviez la peine que vous me faites !

— C'est bien vrai, qu'il viendra demain ? C'est bien vrai ? demanda-t-elle d'une voix impérieuse.

— Oui, oui, bien vrai ! Je l'amènerai moi-même ; j'irai le prendre et je l'amènerai.

— Vous ne pourrez pas ; il ne viendra pas, murmura Lisa, en baissant les yeux.

— Pourquoi ?... Est-ce qu'il ne vous aime pas, Lisa ?

— Non, il ne m'aime pas.

— Dites, est-ce qu'il vous a fait de la peine ?

Lisa le regarda d'un air sombre, et ne répondit pas. Puis elle se détourna, et garda les yeux baissés, obstinément. Il essaya de la calmer, il lui parla avec feu, dans une sorte de fièvre. Lisa écoutait d'un air défiant et hostile, mais écoutait. Il était heureux qu'elle fût si attentive ; il se mit à lui expliquer ce que c'est qu'un homme qui boit. Il lui disait qu'il aimait, lui aussi, son père, et qu'il veillerait sur lui. Lisa leva enfin les yeux, et le regarda fixement. Il lui raconta comment il avait connu sa maman, et s'aperçut qu'elle s'intéressait à son récit. Peu à peu, l'enfant commença à répondre à ses questions, mais de mauvais gré, par monosyllabes, d'un air soupçonneux. Aux questions les plus importantes elle ne répondait rien ; elle gardait un silence obstiné sur tout ce qui avait trait à ses relations avec son père.

Tout en lui parlant, Veltchaninov lui prit la main, comme tantôt, et la garda dans les siennes, et elle ne la retira pas. L'enfant ne se tut pas jusqu'au bout ; elle finit par lui répondre, en termes confus, qu'elle avait aimé son père plus que sa mère, parce que jadis il l'aimait beaucoup, et que sa mère l'aimait moins ; mais que maman, au moment de mourir, l'avait embrassée très fort, et avait beaucoup pleuré, quand tout le monde avait eu quitté la chambre et qu'elles étaient restées seules toutes les deux... et que maintenant elle aimait sa mère plus que tout le monde, et l'aimait chaque jour davantage.

Mais l'enfant était très fière : lorsqu'elle s'aperçut qu'elle s'était laissée aller à parler, elle se referma et se tut ; mainte-

nant c'est avec une expression de haine qu'elle regardait Veltchaninov, qui l'avait amenée à lui en dire tant. Vers la fin de la route, ses nerfs étaient apaisés, mais elle restait pensive, l'air sombre, sauvage et dur. Elle semblait cependant souffrir moins à l'idée qu'on la conduisait chez des inconnus, dans une maison où elle n'avait jamais été. Ce qui l'obsédait, c'était autre chose, et Veltchaninov le devinait : elle était honteuse de *lui*, elle était honteuse que son père l'eût abandonnée si facilement à un autre, qu'il l'eût comme jetée aux mains d'un autre.

« Elle est malade, songeait-il, très malade, peut-être ; on l'a trop fait souffrir... Ah ! l'ivrogne, l'être abject ! Je te comprends, maintenant !... » Il pressa le cocher. Il comptait, pour elle, sur la campagne, le grand air, le jardin, les enfants, le changement, une vie nouvelle ; et puis, après cela... Quant à ce qui arriverait, après cela, il n'y songeait pas le moins du monde ; il était tout entier à l'espérance. Il ne voyait qu'une chose : c'est que jamais il n'avait ressenti ce qu'il ressentait maintenant, et que jamais, de toute sa vie, il ne l'oublierait ! « Le voilà, le vrai but de la vie ! la voilà, la vraie vie ! » pensait-il, tout transporté.

Les idées lui venaient en foule, mais il ne s'y arrêtait pas, se refusait à entrer dans les détails. Prises en gros, les choses étaient très simples, iraient sans qu'on y mît la main. Le plan d'ensemble se dessinait de lui-même : « Il y aura moyen, songeait-il, de faire marcher ce misérable, en nous y mettant tous. Il a beau ne nous avoir confié Lisa que pour peu de temps, il faudra qu'il la laisse à Pétersbourg, chez les Pogoreltsev, et qu'il s'en aille tout seul : et Lisa me restera. Voilà tout : pourquoi se monter la tête davantage ? Et puis... et puis, après tout, c'est bien ce qu'il désire lui-même : autrement, pourquoi la tourmenterait-il comme il fait ? »

Enfin ils arrivèrent. La maison des Pogoreltsev était en effet un charmant petit nid. Une troupe bruyante d'enfants vint se répandre sur le perron, pour les accueillir. Il y avait longtemps que Veltchaninov n'était venu, et la joie des enfants fut extrême, car ils l'aimaient bien. Avant même qu'il fût descendu de voiture, les plus grands lui crièrent :

— Eh bien, et votre procès ? où en est votre procès ?

Et tous les autres, jusqu'au plus petit, répétèrent la question, avec des rires. C'était une habitude, de le taquiner au sujet de son procès. Mais, lorsqu'ils virent Lisa, ils l'entourèrent aussitôt, et se mirent à l'examiner, avec la curiosité silencieuse et attentive des enfants. Au même instant, Klavdia Petrovna sortait de la maison, et, derrière elle, son mari. Eux aussi, leur premier mot fut pour lui demander en riant où en était son procès.

Klavdia Petrovna était une femme de trente-sept ans, brune, forte, encore jolie, le teint frais, avec des couleurs. Son mari était un homme de cinquante-cinq ans, intelligent et fin, surtout très bon. Leur maison était vraiment pour Veltchaninov « un coin de famille », comme il disait. Voici pourquoi.

Vingt ans auparavant, Klavdia Petrovna avait failli épouser Veltchaninov, alors qu'il était encore un étudiant, presque un enfant. Ç'avait été le premier amour, l'amour ardent, l'amour absurde et admirable. Tout cela avait fini par son mariage avec Pogoreltsev. Ils se retrouvèrent cinq ans plus tard, et leur amour de jadis devint une amitié franche et calme. De l'ancienne passion il ne subsistait qu'une sorte de lueur chaude, qui colorait et échauffait leurs relations d'amitié. Il n'y avait rien que de pur et que d'irréprochable dans le souvenir que Veltchaninov conservait du passé, et il y tenait d'autant plus que c'était là, peut-être, une chose unique en sa vie. Ici, dans cette famille, il était simple, naïf et bon, il était aux petits soins pour les enfants, ne s'emportait jamais, acquiesçait à tout, sans réserve. Plus d'une fois il déclara aux Pogoreltsev qu'il vivrait encore quelque temps dans le monde, et qu'ensuite il viendrait s'installer chez eux tout à fait, pour ne plus les quitter. A part lui, il songeait à ce projet, très sérieusement.

Il donna au sujet de Lisa toutes les explications nécessaires ; au reste, l'expression de son désir suffisait, sans aucune explication. Klavdia Petrovna embrassa « l'orpheline », et promit de faire tout ce qui dépendrait d'elle. Les enfants prirent Lisa, et l'emmenèrent jouer au jardin. Après une demi-heure d'entretien animé, Veltchaninov se leva et prit congé. Il était si impatient de partir que tous s'en aperçurent. Tout le monde fut surpris : il était resté trois semaines sans

venir, et voici qu'il s'en allait au bout d'une demi-heure. Il jura, en riant, qu'il reviendrait le lendemain. On remarqua qu'il était fort agité; tout à coup, il prit la main de Klavdia Petrovna, et, sous le prétexte qu'il avait oublié de lui dire quelque chose de très important, il l'emmena dans une pièce voisine.

— Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit, — à vous seule, car votre mari lui-même l'ignore — de l'année que j'ai vécue à T...?

— Je m'en souviens très bien; vous m'en avez souvent parlé.

— Ne dites pas que j'en ai « parlé »; dites que je m'en suis confessé, et à vous seule! Je ne vous ai jamais dit le nom de cette femme : c'était la femme de ce Trousotski. Elle est morte, et Lisa est sa fille... et ma fille!

— Vraiment? Vous ne vous trompez pas? demanda Klavdia Petrovna, un peu troublée.

— Je suis certain, tout à fait certain de ne pas me tromper, dit Veltchaninov avec feu.

Et il lui raconta tout, aussi brièvement qu'il put, vivement, avec volubilité. Klavdia Petrovna, depuis longtemps, savait tout, sauf le nom de la femme. Veltchaninov avait toujours été plein de terreur à la seule idée que quelqu'un pût rencontrer madame Trousotskaïa, et s'étonner qu'il eût pu, lui, avoir tant d'amour pour elle: c'est au point qu'il avait dissimulé jusqu'à ce jour le nom de cette femme à Klavdia Petrovna elle-même, son amie la plus entière.

— Et le père ne sait rien? demanda-t-elle, quand il eut achevé son récit.

— Non... Il sait... Enfin, c'est précisément là ce qui me tourmente : je n'arrive pas à y voir clair, reprit Veltchaninov avec chaleur. Il sait, il sait... je l'ai vu clairement aujourd'hui, et cette nuit. Mais jusqu'à quel point sait-il, voilà ce qu'il faut que je tire au clair, et c'est pour cela qu'il faut que je parte tout de suite. Il doit venir chez moi ce soir. Je n'arrive pas à comprendre d'où il pourrait savoir — je veux dire : savoir *tout*... Pour Bagaoutov, il n'y a pas de doute, il sait tout. Mais pour moi?... Vous connaissez les femmes! Dans ce cas-là, elles ne sont pas embarrassées pour donner confiance à leurs maris. Un

ange aurait beau descendre du ciel, c'est sa femme que le mari croirait, et non pas l'ange... Ne secouez pas la tête, ne me condamnez pas ; je me condamne moi-même, je me suis condamné, il y a longtemps, bien longtemps!... Voyez-vous, tout à l'heure, chez lui, j'étais tellement convaincu qu'il sait tout, que je me suis trahi moi-même, devant lui... Le croirez-vous? Je suis honteux de l'avoir reçu cette nuit avec la dernière grossièreté... Je vous raconterai, plus tard, tout cela en détail... Evidemment, il est venu chez moi avec l'intention de me faire comprendre qu'il savait l'offense, et qu'il connaissait l'offenseur. C'est l'unique raison de cette visite stupide, en état d'ivresse... Mais, après tout, cela est tout naturel de sa part! Il a certainement voulu me confondre. Moi, tout à l'heure, et cette nuit, je n'ai pu me contenir. Je me suis conduit comme un imbécile. Je me suis trahi. Aussi, pourquoi est-il venu à un moment où j'étais si peu maître de mes nerfs?... Je vous affirme qu'il tourmentait Lisa, la pauvre enfant, uniquement pour avoir sa revanche!... Je vous assure, c'est un pauvre homme, non pas un méchant homme. Il a maintenant tout l'air d'un grotesque, lui qui était jadis un homme si parfaitement rangé; mais, vraiment, c'est bien naturel qu'il en soit venu à se déranger. Voyez-vous, mon amie, il faut être charitable. Voyez-vous, ma bien chère amie, je veux être tout autre avec lui ; je veux être très doux pour lui. Ce sera une bonne œuvre. Car, enfin, c'est moi qui ai tous les torts ! Écoutez, il faut que vous le sachiez : une fois, à T..., j'ai eu tout à coup besoin de quatre mille roubles, et il me les a donnés à l'instant même, sans vouloir de reçu, avec une véritable joie de me rendre service, et moi j'ai accepté, et j'ai pris l'argent de ses mains, vous entendez, comme des mains d'un ami !

— Surtout, soyez plus prudent, — répondit à ce flux de paroles Klavdia Petrovna, un peu inquiète ; — agité comme vous l'êtes, vraiment, j'ai peur pour vous. Certainement, Lisa est à présent ma fille, mais il y a encore dans tout cela tant de choses indécises!... L'essentiel, c'est que vous soyez dorénavant plus circonspect; il faut absolument être plus circonspect, lorsque vous vous sentez tant de bonheur et tant de chaleur ; vous avez trop de générosité, quand vous êtes heureux, — ajouta-t-elle avec un sourire.

Ils sortirent tous pour accompagner Veltchaninov jusqu'à sa voiture; les enfants amenèrent Lisa, qui jouait avec eux au jardin. Ils la regardaient maintenant avec plus de stupéfaction qu'à l'arrivée. Lisa prit un air tout à fait farouche lorsque Veltchaninov l'embrassa devant tout le monde, lui dit adieu, et lui promit de nouveau, d'une manière formelle, de revenir le lendemain avec son père. Jusqu'au bout elle resta silencieuse, sans le regarder, mais brusquement elle lui prit les mains, l'entraîna à part, fixa sur lui des yeux suppliants : elle voulait lui dire quelque chose. Il l'emmena dans la pièce voisine.

— Qu'y a-t-il, Lisa? — demanda-t-il d'une voix tendre et persuasive ; mais elle le regardait toujours d'un air craintif, et elle l'entraîna encore plus loin, jusqu'à un coin retiré : elle ne voulait pas qu'on pût les voir. — Dites, Lisa, qu'y a-t-il?

Elle se taisait, n'osait se résoudre à parler; ses yeux bleus restaient fixés sur lui, et une terreur éperdue se peignait sur les traits de son visage d'enfant.

— Il... il se pendra! dit-elle tout bas, comme en délire.

— Qui se pendra? demanda Veltchaninov épouvanté.

— Lui, lui!... Déjà, cette nuit, il a voulu se pendre! fit l'enfant d'une voix précipitée, hors d'haleine, — oui, je l'ai vu! Tantôt il a voulu se pendre, il me l'a dit, il l'a dit! Il y a longtemps qu'il le voulait, toujours il le voulait... Je l'ai vu, cette nuit...

— Ce n'est pas possible! murmura Veltchaninov tout perplexe...

Soudain elle se jeta sur ses mains, et les baisa; elle pleurait, étouffée par les sanglots, elle le priait, le suppliait, — et il n'arrivait à rien comprendre à cette crise de nerfs. Et toujours, par la suite, en état de veille ou en rêve, il revit ces yeux affolés de l'enfant éperdue qui le regardait avec terreur et avec un dernier reste d'espoir.

« Elle l'aime donc vraiment tant que cela? — songeait-il avec un sentiment de jalousie, tandis qu'il revenait à la ville dans un état d'impatience fébrile. — Tout à l'heure elle m'a dit elle-même qu'elle aimait bien plus sa mère... Qui sait? peut-être ne l'aime-t-elle nullement, peut-être le hait-elle!... Se

pendre ? Pourquoi dit-elle qu'il veut se pendre ! Lui, l'imbécile, se pendre !... Il faut que je sache, et tout de suite ! Il faut en finir, le plus tôt possible, et pour tout de bon ! »

VII

LE MARI ET L'AMANT S'EMBRASSENT

Il avait un impérieux désir de *savoir*, tout de suite. « Ce matin, j'étais tout ahuri ; il m'a été impossible de me ressaisir, songeait-il, en se rappelant sa première rencontre avec Lisa, mais, à présent, il faut que j'arrive à savoir. » Pour hâter les choses, il fut sur le point de se faire conduire directement chez Trousotski, mais il se ravisa aussitôt : « Non, il vaut mieux qu'il vienne chez moi ; en attendant, il faut que je m'occupe d'en finir avec mes maudites affaires. »

Il courut à ses affaires avec une hâte fébrile ; mais il sentit lui-même, cette fois, qu'il était trop distrait, et qu'il était hors d'état de s'appliquer. A cinq heures, comme il allait dîner, il lui vint soudainement à l'esprit une idée étrange, qu'il n'avait jamais eue : peut-être ne faisait-il, en effet, que retarder la solution de son affaire, avec sa manie de se mêler de tout, de tout brouiller, de courir les tribunaux, de harceler son avocat qui le fuyait. Cette hypothèse l'amusait. « Dire que si cette idée m'était venue hier, j'en aurais été désolé ! » remarqua-t-il. Et sa gaieté redoubla.

Avec toute cette gaieté, sa distraction et son impatience grandissaient : peu à peu, il devint tout songeur ; et sa pensée inquiète flottait de sujet en sujet, sans aboutir à aucune décision claire sur ce qui lui importait le plus.

« Il me le faut, cet homme, conclut-il ; il faut que je lise jusqu'au fond de lui ; et puis, il faudra en finir. Il n'y a qu'une solution : un duel ! »

Lorsqu'il rentra chez lui à sept heures, il n'y trouva pas Pavel Pavlovitch, et il en fut extrêmement surpris. Puis il passa de la surprise à la colère, de la colère à la tristesse, et, enfin, de la tristesse à la peur. « Dieu sait comment tout cela

finira ! » répétait-il, tantôt marchant à grands pas par la chambre, tantôt allongé sur son divan, toujours l'œil sur sa montre. Enfin, vers neuf heures, Pavel Pavlovitch arriva. « Si cet homme se joue de moi, il n'aura jamais plus beau jeu qu'à présent, tant je me sens peu maître de moi », songeait-il, en prenant son air le plus gai et le plus accueillant.

Il lui demanda vivement, de bonne humeur, pourquoi il avait tant tardé à venir. L'autre sourit d'un œil sournois, s'assit d'un air très dégagé, et jeta nonchalamment sur une chaise le chapeau au crêpe. Veltchaninov remarqua aussitôt ces allures, et ouvrit l'œil.

Tranquillement, sans phrases inutiles, sans agitation superflue, il lui rendit compte de sa journée : il lui dit comment s'était passé le voyage, avec quelle bonne grâce Lisa avait été accueillie, le bénéfice qu'en retirerait sa santé ; puis, insensiblement, comme s'il oubliait Lisa, il en vint à ne plus parler que des Pogoreltsev. Il vanta leur bonté, la vieille amitié qui l'unissait à eux, il dit l'homme excellent et distingué qu'était Pogoreltsev, et autres choses semblables. Pavel Pavlovitch écoutait d'un air distrait, et jetait de temps à autre à son interlocuteur un sourire incisif et sarcastique.

— Vous êtes un homme ardent, murmura-t-il enfin, avec un ricanement mauvais.

— Et vous, vous êtes aujourd'hui de bien méchante humeur, fit Veltchaninov, d'un ton fâché.

— Et pourquoi ne serais-je pas méchant comme tout le monde ? s'écria Pavel Pavlovitch, en bondissant hors de son coin.

Il semblait n'avoir attendu qu'une occasion pour éclater.

— Vous êtes parfaitement libre ! dit Veltchaninov en souriant. Je pensais qu'il vous était arrivé quelque chose.

— Oui, il m'est arrivé quelque chose, s'écria l'autre, bruyamment, comme s'il en était fier.

— Et quoi donc ?

Pavel Pavlovitch tarda un peu à répondre :

— Toujours notre ami Stepan Mikhailovitch qui fait des siennes !... Oui, parfaitement, Bagaoutov, le plus galant gentleman de Pétersbourg, le jeune homme du meilleur monde !

— Est-ce qu'il a encore refusé de vous recevoir ?

— Pas du tout : cette fois on m'a reçu, j'ai été admis à le voir, à contempler ses traits... Seulement, ce n'étaient plus que les traits d'un mort.

— Comment ? Quoi ? Bagaoutov est mort ? fit Veltchaninov avec un étonnement profond, bien qu'il n'y eût rien là qui dût l'étonner si fort.

— Parfaitement ! Lui-même !... Ah ! le brave, l'unique ami de six années !... C'est hier vers midi qu'il est mort, et je n'en ai rien su !... Qui sait ? peut-être est-il mort à l'instant même où j'allais prendre de ses nouvelles ! On l'enterre demain ; il est déjà enseveli. Il est dans un cercueil de velours pourpre, à galons d'or... Il est mort d'un accès de fièvre chaude... On m'a laissé entrer, j'ai pu revoir ses traits ! Je me suis présenté comme son ami véritable, c'est pour cela qu'on m'a laissé entrer... Voyez un peu, je vous prie, ce qu'il a fait de moi, ce cher ami de six années !... C'est peut-être uniquement pour lui que je suis venu à Pétersbourg !

— Mais voyons, vous n'allez pas vous fâcher contre lui, fit Veltchaninov en souriant : vous ne pensez pas qu'il soit mort exprès !

— Comment donc ! mais j'ai beaucoup de compassion pour lui, le très cher ami !... Tenez, voici tout ce qu'il était pour moi.

Et tout à coup, de la façon la plus inattendue, Pavel Pavlovitch porta deux doigts à son front chauve, et, les dressant de chaque côté, il se mit à rire, d'un rire calme, prolongé. Il resta ainsi toute une demi-minute, regardant avec une insolence méchante droit dans les yeux de Veltchaninov. Celui-ci fut stupéfait, comme s'il voyait un spectre ; mais sa stupéfaction ne dura qu'un instant ; un sourire railleur, froidement provocant, se dessina lentement sur ses lèvres.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? demanda-t-il nonchalamment, en traînant ses mots.

— Cela veut dire... ce que vous savez bien ! répondit Pavel Pavlovitch, en ôtant enfin ses doigts de son front.

Tous deux se turent.

— Vous êtes vraiment un homme de cœur ! reprit Veltchaninov.

— Pourquoi donc ? Parce que je vous ai montré cela ?...

Savez-vous? Alexis Ivanovitch, vous feriez beaucoup mieux de m'offrir quelque chose. Je vous ai donné à boire, à T., pendant une année entière, sans manquer un jour... Faites donc apporter une bouteille, j'ai le gosier sec.

— Avec plaisir; vous auriez dû le dire plus tôt... Que prenez-vous?

— Ne dites pas *vous*, dites *nous* : il faut que nous buvions ensemble, n'est-ce pas?

Et Pavel Pavlovitch le regardait, droit dans les yeux, d'un air de défi, avec une sorte d'inquiétude bizarre.

— Du champagne?

— Évidemment. Nous n'en sommes pas encore à l'eau-de-vie.

Veltchaninov se leva sans se presser, sonna Mavra, et lui donna l'ordre.

— Nous boirons à notre heureuse et joyeuse réunion, après neuf ans de séparation! — s'écria Pavel Pavlovitch, avec un éclat de rire absurde et qui avorta. — Maintenant c'est votre tour, c'est vous qui restez mon seul véritable ami! Fini, Stepan Mikhailovitch Bagaoutov! C'est comme dit le poète :

> C'en est fait du grand Patrocle,
> Le vil Thersite est encore vivant!

Et, en prononçant le nom de Thersite, il se désignait lui-même du doigt.

« Allons donc, animal! explique-toi plus vite, car je n'aime pas les sous-entendus », pensait Veltchaninov. La colère bouillonnait en lui, et il avait grand'peine à se contenir.

— Mais voyons, dites-moi, fit-il avec humeur, si vous avez des griefs certains contre Stepan Mikhailovitch (il ne l'appelait plus tout simplement Bagaoutov), vous devriez ressentir une joie très vive de la mort de votre offenseur; pourquoi donc semblez-vous en être fâché?

— De la joie? Quelle joie? Pourquoi de la joie?

— Ma foi, j'en juge en me mettant à votre place.

— Ha! ha! à ce compte vous vous trompez fort sur mes sentiments. Le sage l'a dit : « Un ennemi mort, c'est bien; un ennemi vivant, c'est encore mieux... » Ha! ha!

— Mais enfin vous l'avez vu vivant, chaque jour pendant

cinq ans, je pense, et vous avez eu tout le temps de le contempler, fit Veltchaninov, d'une manière méchante et agressive.

— Mais est-ce que je savais, est-ce que je savais, alors? — s'écria vivement Pavel Pavlovitch, bondissant de nouveau de son coin ; et l'on eût dit qu'il ressentait une joie à voir venir enfin la question qu'il attendait depuis si longtemps ; — mais voyons, Alexis Ivanovitch, pour qui donc me prenez-vous?

Et dans son regard brilla soudain une expression toute nouvelle, toute imprévue, qui transfigura tout d'un coup son visage jusque-là tordu par un ricanement mauvais et repoussant.

— Comment ! vous ne saviez rien ! fit Veltchaninov tout stupéfait.

— Ah ! vraiment, vous vous imaginiez que j'avais su ! Ah ces Jupiter ! Pour vous autres, un homme n'est guère plus qu'un chien, et vous croyez tout le monde fait sur le modèle de vos misérables petites natures !... Voilà pour vous ! Attrapez !

Il frappa violemment du poing sur la table, mais tout aussitôt il s'effara lui-même de tant de bruit, et il regarda autour de lui, d'un œil craintif.

Veltchaninov avait repris toute son assurance.

— Écoutez, Pavel Pavlovitch, il m'est parfaitement indifférent, convenez-en, que vous ayez su ou non. Si vous ne l'avez pas su, cela vous fait honneur, évidemment, bien que... Au reste je ne comprends même en aucune façon pourquoi vous m'avez pris pour confident.

— Ce n'est pas pour vous... ne vous fâchez pas... ce n'est pas pour vous... bégaya Pavel Pavlovitch, les yeux à terre.

Mavra entra, apportant le champagne.

— Ah, le voici ! — s'écria Pavel Pavlovitch, visiblement enchanté de la diversion. — Des verres, petite mère, des verres ! Parfait !... Bien, c'est tout ce qu'il nous faut. Il est débouché? Admirable, charmante créature ! Très bien, vous pouvez nous laisser.

Il avait repris courage; de nouveau il regarda Veltchaninov en face, d'un air audacieux.

— Avouez donc, fit-il en ricanant, que tout cela vous intrigue terriblement, que tout cela est loin de vous être « par-

faitement indifférent », comme vous avez bien voulu le dire, et que vous seriez attrapé si je me levais à l'instant même et si je m'en allais, sans rien vous expliquer.

— Vous êtes tout à fait dans l'erreur ; je ne serais pas attrapé le moins du monde.

« Tu mens ! » disait le sourire de Pavel Pavlovitch.

— Eh bien alors, buvons ! Et il remplit les verres.

— Buvons, reprit-il en levant son verre, à la santé posthume de ce pauvre ami, Stepan Mikhailovitch.

— Je ne boirai pas sur un toast pareil, dit Veltchaninov, qui posa son verre.

— Mais pourquoi donc ? C'est un charmant petit toast.

— Voyons, vous étiez ivre en venant ?

— Peuh ! j'avais bu un peu. Pourquoi cela ?

— Oh ! rien de particulier ; seulement j'avais cru voir, la nuit passée, et surtout ce matin, que vous aviez un regret sincère de la mort de Natalia Vasilievna.

— Et qui donc vous dit que mon regret est moins sincère à présent ? fit Pavel Pavlovitch en bondissant de nouveau, comme mû par un ressort.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire ; mais enfin reconnaissez vous-même que vous avez pu vous tromper sur le compte de Stepan Mikhailovitch, et cela a de l'importance.

Pavel Pavlovitch ricana et cligna de l'œil.

— Ah ! comme vous brûlez de savoir par quel procédé j'ai été instruit en ce qui concerne Stepan Mikhailovitch !

Veltchaninov rougit :

— Je vous répète encore que cela m'est égal.

« Si je le jetais dehors avec sa bouteille ? » songeait-il. Et sa colère montait, et son visage s'empourprait.

— Allons ! tout cela n'a pas d'importance, fit Pavel Pavlovitch, comme s'il voulait lui redonner du courage. Et il se remplit son verre.

— Je vais vous expliquer tout de suite comment j'ai tout appris, et satisfaire votre ardente curiosité... car vous êtes un homme ardent, Alexis Ivanovitch, un homme terriblement ardent ! Ha ! ha ! Seulement, donnez-moi une cigarette, puisque depuis le mois de mars...

— Voici.

— Eh ! oui, c'est depuis le mois de mars que je me suis gâté, Alexis Ivanovitch, et voici comment tout cela est arrivé. Écoutez. La phtisie, vous le savez bien, cher ami — il devenait de plus en plus familier, — la phtisie est une très curieuse maladie. Le plus souvent le phtisique meurt sans presque s'en douter. Je vous dirai que, cinq heures avant la fin, Natalia Vasilievna projetait encore d'aller voir, quinze jours plus tard, une tante à elle, qui demeurait à quarante verstes de là. D'autre part, vous connaissez certainement l'habitude, ou, pour mieux dire, la manie qu'ont beaucoup de femmes, et peut-être aussi beaucoup d'hommes, la manie de conserver les vieilles correspondances amoureuses... Le plus sûr, n'est-ce pas, c'est de les jeter au feu? Eh bien. non, le moindre chiffon de papier, il faut qu'elles le serrent précieusement dans des coffrets ou des nécessaires; même elles classent tout cela, bien numéroté, par années, par catégories, par séries. Je ne sais si elles y trouvent une consolation; mais il est certain qu'elles doivent y retrouver d'agréables souvenirs... Évidemment, lorsque, cinq heures avant la fin, elle projetait d'aller rendre visite à sa tante, Natalia Vasilievna ne songeait pas le moins du monde qu'elle allait mourir ; elle n'y songeait même pas une heure avant, alors qu'elle demandait encore le docteur Koch. Il arriva ainsi qu'elle mourut, et que le coffret de bois noir incrusté de nacre et d'argent resta là, dans son bureau. Et c'était un charmant coffret, avec une mignonne petite clef, un coffret de famille, qui lui venait de sa grand'mère. Eh bien ! c'est dans ce petit coffret qu'il y avait tout, mais tout, ce qui s'appelle tout : tout sans exception, tout depuis vingt ans, classé par années et par jours. Et comme Stepan Mikhailovitch avait un goût très prononcé pour la littérature, il y avait bien dans la boîte cent lettres de sa composition, de quoi faire une nouvelle très passionnée, pour une revue; — il est vrai que cela avait duré cinq ans. — Quelques lettres étaient annotées de la main de Natalia Vasilievna... C'est agréable pour un mari, ne trouvez-vous pas?

Veltchaninov réfléchit un moment. et se rappela que jamais il n'avait écrit à Natalia Vasilievna la moindre lettre, ni le moindre billet. De Pétersbourg il avait écrit deux lettres. mais elles étaient adressées aux deux époux, comme il avait été

convenu. Il n'avait pas même répondu à la dernière lettre de Natalia Vasilievna, celle qui lui avait donné congé.

Quand il eut fini son récit, Pavel Pavlovitch se tut une minute entière, avec son sourire insolent et interrogatif.

— Pourquoi donc ne répondez-vous pas à ma petite question? fit-il enfin avec insistance.

— Quelle petite question?

— Relativement aux sentiments agréables qu'éprouve un mari en découvrant la cassette.

— Eh! que m'importe! fit d'un air agité Veltchaninov, qui se leva, et marcha de long en large par la chambre.

— Je parie que vous vous dites en ce moment: « L'animal, qui de lui-même fait montre de son déshonneur! » Ha! ha! Quel homme dégoûté vous faites!

— Je ne songe à rien de tel. Bien au contraire. Vous êtes extrêmement excité par la mort de l'homme qui vous a offensé, et puis, vous avez bu beaucoup de vin. Je ne vois rien là qui soit extraordinaire; je comprends parfaitement pourquoi vous teniez à ce que Bagaoutov vécût, et j'apprécie fort bien votre désappointement, mais...

— Et pourquoi donc, à votre avis, tenais-je tant à ce que Bagaoutov vécût?

— Cela, c'est votre affaire.

— Je parie que vous pensiez à un duel?

— Le diable vous emporte! s'écria Veltchaninov, de moins en moins maître de lui, ce que je pensais, c'est qu'un homme comme il faut..., dans un cas de ce genre, ne s'abaisse pas aux bavardages saugrenus, aux grimaces stupides, aux gémissements ridicules et aux sous-entendus répugnants qui ne font que dégrader celui qui en use, — mais qu'il agit franchement, ouvertement, sans réticences... en homme comme il faut!

— Ha! ha! et alors, je ne suis pas, moi, un homme comme il faut?

— Cela, encore une fois, c'est votre affaire... mais enfin pourquoi diable, après cela, aviez-vous tant besoin que Bagaoutov vécût?

— Pourquoi? Mais quand ce ne serait que pour le voir, le cher ami! Nous aurions fait chercher une bouteille, et nous l'aurions bue ensemble.

— Il aurait refusé de boire avec vous.

— Mais pourquoi donc? *Noblesse oblige*[1] ! — Vous buvez bien avec moi; pourquoi aurait-il été plus délicat?

— Moi? je n'ai pas bu avec vous.

— Et pourquoi donc, tout à coup, tant d'orgueil?

Veltchaninov éclata de rire, d'un rire nerveux et agité.

— Oh! mais, décidément, vous êtes véritablement féroce! Et moi qui croyais que vous étiez tout bonnement un « éternel mari » !

— Comment, un « éternel mari »? Qu'entendez-vous par là? fit Pavel Pavlovitch, qui dressa l'oreille.

— Oh rien, un type de mari... C'est trop long à raconter. Et puis voyons, il faut vous en aller; il est temps; vous m'ennuyez!

— Et pourquoi « féroce »? Vous avez dit « féroce ».

— Je vous ai dit, en manière de plaisanterie, que vous êtes véritablement féroce.

— Qu'entendez-vous par là? Je vous en prie, Alexis Ivanovitch, dites-le-moi. pour l'amour de Dieu ou pour l'amour du Christ!

— Allons, en voilà assez! s'écria Veltchaninov avec colère: il est temps. allez-vous-en!

— Non, pas encore assez! fit Pavel Pavlovitch. d'une voix vibrante. Il est possible que je vous ennuie, mais je ne m'en irai pas ainsi, parce qu'avant de m'en aller je veux boire avec vous, trinquer avec vous. Buvons, et puis je m'en irai, mais pas avant!

— Voyons Pavel Pavlovitch, vous en irez-vous au diable, oui ou non?

— J'irai au diable, mais quand nous aurons bu! Vous avez dit que vous ne vouliez pas boire *avec moi;* eh bien. moi, *je veux* que vous buviez avec moi!

Il ne ricanait plus, ne dissimulait plus. Dans tous les traits de son visage il s'était fait une transformation si complète que Veltchaninov en fut stupéfait.

— Allons donc, Alexis Ivanovitch, buvons: allons, vous ne me le refuserez pas! — continua Pavel Pavlovitch en lui

1. En français dans le texte.

saisissant fortement la main et en fixant sur lui un regard étrange.

Manifestement, il s'agissait à présent d'autre chose que d'un verre de vin.

— Enfin, si vous le voulez, murmura l'autre ; mais, vous voyez, il n'y a plus que le fond...

— Il en reste juste deux verres et le fond n'est pas trouble; allons, buvons et trinquons! Ayez la bonté de prendre votre verre.

Ils trinquèrent et burent.

— Eh bien, à présent... puisqu'il en est ainsi... Ah!...

Pavel Pavlovitch prit son front dans sa main et resta ainsi quelques instants. Veltchaninov attendait; il croyait que, cette fois, l'autre allait tout dire, jusqu'au dernier mot. Mais Pavel Pavlovitch ne dit rien. Il regardait Veltchaninov paisiblement, la bouche tordue dans son sourire grimaçant et sarcastique.

— Enfin, que voulez-vous de moi, ivrogne? Vous vous moquez de moi! s'écria Veltchaninov d'une voix furieuse, en frappant du pied.

— Ne criez pas, ne criez pas, pourquoi crier? dit l'autre, très vite, en le calmant du geste. Je ne me moque pas!... Ah! Savez-vous ce que vous êtes, ce qu'à présent vous êtes pour moi?

Et d'un mouvement rapide il lui prit la main et la baisa. Veltchaninov n'eut pas le temps de la retirer.

— Voilà ce que vous êtes pour moi, à présent!.. Et maintenant je m'en vais à tous les diables!

— Attendez, restez! s'écria Veltchaninov, j'oubliais de vous dire...

Pavel Pavlovitch était déjà près de la porte ; il revint.

— Voyez-vous, — dit Veltchaninov, d'une voix presque basse, très vite, en rougissant et en détournant les yeux ; — il est convenable que vous alliez demain, sans faute, chez les Pogoreltsev, pour faire leur connaissance et les remercier... mais sans faute!...

— Certainement, sans faute! C'est trop naturel, — répondit Pavel Pavlovitch avec un empressement inaccoutumé, en faisant signe de la main qu'il était superflu d'insister.

— D'autant plus que Lisa est très désireuse de vous voir. Je lui ai promis...

— Lisa? répéta Pavel Pavlovitch. Lisa? Savez-vous ce qu'elle a été pour moi, Lisa, ce qu'elle a été et ce qu'elle est? (Et il criait, comme transporté.) Mais tout cela... tout cela, c'est pour plus tard... Pour le moment, ce n'est pas assez que vous ayez bu avec moi, Alexis Ivanovitch, il me faut absolument une autre satisfaction...

Il posa son chapeau sur une chaise, et de nouveau, comme tout à l'heure, un peu haletant, il regarda Veltchaninov bien en face.

— Embrassez-moi, Alexis Ivanovitch, dit-il brusquement.

— Vous êtes ivre? cria l'autre qui recula.

— Ivre! mon Dieu oui, mais ce n'est pas la question; embrassez-moi, Alexis Ivanovitch... Ah! il faut que vous m'embrassiez! je vous ai bien baisé la main, moi, à l'instant!

Veltchaninov resta un moment silencieux, hébété, comme s'il eût reçu un coup de trique sur la tête. Puis, d'un geste brusque il se pencha vers Pavel Pavlovitch, qui était là, tout contre lui, et l'embrassa sur les lèvres, qui sentaient horriblement le vin. Tout cela fut si rapide, si étrange, qu'il ne sut jamais si vraiment il l'avait embrassé.

— Ah! maintenant,.. maintenant!... — s'écria Pavel Pavlovitch dans un transport d'ivrogne, les yeux brillants; — ah! voyez-vous, c'est que je me disais : « Comment! alors lui aussi? Mais alors, si c'est vrai, à qui donc croire? »

Et il fondit en larmes.

— Alors, vous comprenez quel ami vous êtes à présent pour moi!...

Et il prit son chapeau, et s'enfuit. Veltchaninov resta quelques instants debout, cloué sur place, comme après la première visite de Pavel Pavlovitch.

« Bah! c'est un ivrogne et un grotesque! pas autre chose! » et il haussa les épaules. « Pas autre chose, bien certainement! » appuya-t-il énergiquement, quand il se fut déshabillé, et qu'il se mit au lit.

VIII

LISA EST MALADE

Le lendemain matin, en attendant Pavel Pavlovitch, qui avait promis d'être exact, pour aller chez les Pogoreltsev, Veltchaninov se promena par la chambre, prit son café, fuma et songea : à tout instant, il se faisait l'effet d'un homme qui, au réveil, se souvient que la veille il a reçu un soufflet. « Hum !... il sait parfaitement bien ce qui en est, et il veut se venger de moi en se servant de Lisa ! » pensait-il, et il prenait peur.

La figure délicate et triste de l'enfant surgit devant lui. Le cœur lui battait à l'idée qu'aujourd'hui même, bientôt, dans deux heures, il verrait *sa* Lisa. « Il n'y a pas de doute, conclut-il avec feu, c'est là dorénavant toute ma vie, et mon unique but. Que me font tous les soufflets et tous les retours sur le passé !... A quoi a servi ma vie jusqu'à ce jour ? Du désordre et du chagrin... Mais, à présent, tout est changé : c'est autre chose ! »

En dépit de son exaltation, les préoccupations l'envahissaient de plus en plus.

« Il se vengera de moi par Lisa, c'est clair ! Et il se vengera sur Lisa. C'est par elle qu'il m'atteindra... Hum !... certainement je ne tolérerai plus ses incartades d'hier ! — Et il rougit à ce souvenir. — Mais il n'arrive toujours pas, et il est midi ! »

Il attendit encore, jusqu'à midi et demi, et son angoisse grandissait. Pavel Pavlovitch n'arrivait pas. Enfin l'idée que, s'il ne venait pas, c'était uniquement pour ajouter encore à ses incartades de la veille; cette idée qui revenait depuis longtemps au fond de son âme, s'empara de lui entièrement, et le bouleversa. « Il sait qu'il me tient : comment puis-je à présent me présenter devant Lisa, sans lui ! »

Enfin il ne put plus y résister : à une heure, il se fit conduire vivement à Pokrova. On lui dit que Pavel Pavlovitch n'avait

pas couché chez lui, qu'il était rentré le matin à neuf heures, qu'il ne s'était guère arrêté plus d'un quart d'heure, et qu'il était reparti. Veltchaninov écoutait les explications de la servante, debout devant la porte de Pavel Pavlovitch, dont il tourmentait machinalement le bouton. Quand elle eut fini, il cracha, lâcha la porte, et demanda qu'on le conduisît auprès de Maria Sysoevna. Celle-ci, ayant appris qu'il était là, accourait au même instant.

C'était une excellente femme, « une femme à sentiments très généreux », comme disait d'elle Veltchaninov, lorsqu'il raconta dans la suite à Klavdia Petrovna sa conversation avec elle. Tout de suite, après lui avoir demandé des nouvelles de l'enfant, elle se laissa aller à bavarder sur le compte de Pavel Pavlovitch. Comme elle disait, — « n'eût été la petite, elle l'aurait envoyé promener depuis longtemps. Déjà on l'avait transporté de l'hôtel dans le pavillon à cause du désordre de sa vie. Vraiment, c'est un crime, d'amener chez soi des filles, quand on a une enfant d'âge à comprendre!... Et il lui crie, alors : « Tiens, c'est elle qui sera ta mère quand je voudrai! » Figurez-vous que la femme qu'il avait amenée lui a elle-même craché au visage de dégoût. Et il lui dit encore d'autres fois : « Toi, tu n'es pas ma fille, tu es une bâtarde. »

— Comment! fit Veltchaninov épouvanté.

— Je l'ai entendu de mes oreilles. C'est un ivrogne, qui ne sait ce qu'il dit, c'est vrai ; mais enfin tout cela ne doit pas se dire devant une enfant! Elle a beau être petite, tout cela lui entre dans l'esprit, et y reste! La petite pleure ; je le vois bien, elle souffre extrêmement. Il y a quelques jours, il y a eu chez nous un malheur : quelqu'un, un commissaire, à ce qu'on disait, est venu louer une chambre, un soir ; le lendemain matin, il s'était pendu. On a dit qu'il avait perdu au jeu. Le monde s'attroupe. Pavel Pavlovitch n'était pas chez lui : la petite, pas surveillée, sort ; moi-même je vais dans le corridor, parmi les gens, et je la vois, de l'autre côté, qui regarde le pendu, d'un air bizarre. Je l'ai emmenée au plus vite. Et, figurez-vous, la voilà qui se met à trembler la fièvre, qui devient toute noire, et, à peine rentrée, qui tombe à terre, toute raide. Je l'ai frictionnée, je lui ai tapé dans les mains, j'ai eu grand' peine à la faire revenir à elle. C'est du haut

mal, n'est-ce pas? C'est de ce moment-là qu'elle a commencé à traîner. Quand le père rentre, il apprend tout cela ; il commence par la pincer très fort : — car, voyez-vous, il aime mieux la pincer que la battre ; — puis il se verse un bon coup de vin, et puis, le voilà qui revient sur elle, et qui lui dit, pour l'effrayer : « Moi aussi, je vais me pendre, et c'est à cause de toi que je me pendrai ; tiens, c'est avec cette corde que je me pendrai » : et qui fait un nœud, devant elle. Et alors la petite a perdu la tête, s'est jetée sur lui, s'est cramponnée à lui, de ses petites mains, et lui a crié : « Je ne le ferai plus ! Je ne le ferai plus ! » Ah ! c'est une pitié !

Veltchaninov s'attendait à des choses bien étranges, mais ce récit le consterna si fort qu'il ne pouvait croire que ce fût vrai. Maria Sysoevna lui raconta encore beaucoup d'autres faits : une fois, par exemple, si elle ne s'était trouvée là, Lisa se serait peut-être jetée par la fenêtre. Quand il quitta Maria Sysoevna, il était comme ivre : « Je le tuerai, comme un chien, d'un coup de bâton sur la tête ! » répétait-il à part lui.

Il prit une voiture, et se fit conduire chez les Pogoreltsev. Avant d'arriver hors de ville, la voiture dut s'arrêter à un carrefour, proche d'un petit pont sur lequel défilait un long enterrement. Les abords du pont étaient encombrés par des équipages qui stationnaient ; et une foule compacte était là, qui regardait. L'enterrement était riche, la file des voitures était longue. Tout à coup, dans une de ces voitures, Veltchaninov vit apparaître la figure de Pavel Pavlovitch. Il n'en aurait pas cru ses yeux, si l'autre ne se fût penché par la portière, et ne l'eût salué de la main, avec un sourire. Évidemment, il était enchanté de la rencontre. Veltchaninov sauta à terre, et, en dépit de la foule et des agents, se glissa jusqu'à la portière de la voiture, qui déjà s'engageait sur le pont. Pavel Pavlovitch était seul.

— Pourquoi donc n'êtes-vous pas venu ? cria Veltchaninov ; comment êtes-vous ici ?

— Je rends les derniers devoirs... ne criez pas, ne criez pas !... je rends les derniers devoirs, — dit Pavel Pavlovitch, avec un clignement d'œil joyeux, — j'accompagne la dépouille mortelle de mon très excellent ami Stepan Mikhailovitch.

— Tout cela est absurde, ivrogne stupide! — cria encore plus fort Veltchaninov, un moment interloqué. — Allons, descendez tout de suite, et venez avec moi : allons, tout de suite!

— Pas possible... c'est un devoir...

— Je vais vous emmener de force, hurla Veltchaninov.

— Et moi je crierai, je crierai! dit Pavel Pavlovitch, avec son même éclat de rire joyeux, comme si le jeu l'amusait, et en se renfonçant dans le coin de la voiture.

— Attention! attention! vous allez vous faire bousculer! cria un agent.

Et, en effet, une voiture arrivait sur le pont, avec grand fracas, en sens inverse du cortège. Veltchaninov dut sauter de côté; d'autres équipages et la foule le rejetèrent plus loin. Il cracha de dépit, et retourna à sa voiture.

« C'est égal, de toute façon il n'aurait pas été possible de l'emmener dans cet état! » songea-t-il, inquiet, et en plein désarroi.

Lorsqu'il eut raconté à Klavdia Petrovna les histoires de Maria Sysoevna, et l'étrange rencontre de cet enterrement, elle resta pensive :

— J'ai peur pour vous, lui dit-elle, il faut que vous rompiez toute relation avec cet homme, et le plus tôt sera le mieux

— Bah! c'est un ivrogne et un grotesque, et voilà tout! s'écria Veltchaninov avec emportement. Moi, j'aurais peur de lui? Et comment voulez-vous que je rompe toutes relations avec lui, du moment qu'il y a Lisa! N'oubliez pas Lisa!

Lisa était couchée, très malade. La fièvre l'avait prise la veille au soir, et l'on attendait un médecin réputé, qu'on avait envoyé chercher à la ville de grand matin. Veltchaninov en fut complètement bouleversé. Klavdia Petrovna le mena auprès de la malade.

— Je l'ai observée hier très attentivement, lui dit-elle avant d'entrer : elle est fière, et d'humeur triste; elle est honteuse d'être ici, abandonnée par son père : c'est, à mon avis, toute sa maladie.

— Comment! abandonnée? Pourquoi pensez-vous qu'il l'a abandonnée?

— Oh! le seul fait qu'il l'a laissée venir ici, dans une

maison tout à fait inconnue, avec un homme... presque également inconnu, ou tout au moins...

— Mais c'est moi-même qui l'ai prise, qui ai dû la prendre de force ; je ne vois pas...

— Mon Dieu, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de Lisa, qui est une enfant, et qui voit les choses ainsi... Pour mon compte, je suis certaine qu'il ne viendra jamais.

Lorqu'elle vit que Veltchaninov était venu seul, Lisa ne fut pas surprise; elle sourit tristement, et tourna vers le mur sa petite tête toute brûlante de fièvre. Elle ne répondit rien aux timides paroles de consolation ni aux chaudes promesses de Veltchaninov, qui s'engagea à lui amener son père le lendemain, sans faute. Lorsqu'il l'eut quittée, il fondit en larmes.

Le médecin n'arriva que vers le soir. Quand il eut examiné la malade, il effraya tout le monde dès le premier mot, en disant qu'on aurait dû l'appéler plus tôt. Lorsqu'on lui affirma qu'elle n'avait commencé à souffrir que la veille au soir, il ne voulut pas le croire d'abord.

— Tout dépend de la manière dont se passera la nuit, conclut-il.

Il rédigea son ordonnance et partit, en promettant d'être là le lendemain aussi tôt que possible. Veltchaninov voulait absolument rester pour la nuit; mais Klavdia Petrovna le supplia de faire encore une tentative « pour amener cette brute ».

— Cette fois, fit Veltchaninov avec exaltation, cette fois il viendra, quand il faudrait le ficeler, et l'apporter!

L'idée de le ligotter et de l'apporter comme un ballot s'empara de lui jusqu'à l'obséder.

— Maintenant c'est fini, je ne me sens plus le moins du monde coupable envers lui! — dit-il à Klavdia Petrovna en prenant congé d'elle. — Je renie toutes mes niaiseries sentimentales et toutes mes pleurnicheries d'hier, — ajoutait-il, indigné.

Lisa était étendue, les yeux fermés, et semblait dormir; elle paraissait aller mieux. Lorsque Veltchaninov se pencha sur elle, avec précaution, pour mettre, avant de partir, un baiser discret sur quelque chose d'elle, ne fût-ce que le bord

de sa robe, tout à coup elle ouvrit les yeux, comme si elle l'avait attendu, et lui dit, tout bas :

— Emmenez-moi !

C'était une prière douce et triste, où il ne restait rien de l'irritation exaltée de la veille, mais dans laquelle on sentait comme de la résignation, comme la certitude que la prière ne serait pas exaucée. Quand Veltchaninov, désespéré, se mit à lui expliquer que c'était impossible, elle ferma les yeux et ne dit plus rien, comme si elle ne l'entendait ni ne le voyait.

Lorsqu'il fut rentré en ville, il se fit conduire tout droit à Pokrova. Il était dix heures ; Pavel Pavlovitch n'était pas chez lui. Veltchaninov l'attendit une demi-heure, allant et venant par le corridor, dans un état d'impatience douloureuse. Maria Sysoevna finit par lui faire comprendre que Pavel Pavlovitch ne rentrerait pas avant le lendemain matin.

— Je viendrai donc au point du jour.

Et il partit pour rentrer chez lui.

Il fut stupéfait lorsqu'en arrivant il apprit de Mavra que l'étranger de la veille était là, à l'attendre, depuis dix heures.

— Il a bu du thé chez nous, et puis il a fait chercher du vin, du même qu'hier, et il a donné un billet de cinq roubles.

IX

VISION

Pavel Pavlovitch s'était confortablement installé. Il s'était assis sur la même chaise que la veille, fumait une cigarette et venait de se verser le quatrième et dernier verre de la bouteille. La théière et la tasse encore à demi pleine étaient là près de lui, sur la table. Son visage empourpré rayonnait de satisfaction. Il avait enlevé son habit et restait en gilet.

— Vous m'excusez, mon très cher ami? — fit-il en apercevant Veltchaninov, et il se leva pour remettre son habit ; — je l'avais ôté pour être plus à l'aise...

Veltchaninov vint à lui, l'air menaçant :

— Êtes-vous tout à fait ivre? Peut-on encore se faire comprendre?

Pavel Pavlovitch hésita un moment.

— Mon Dieu... non... pas tout à fait... J'ai rendu les derniers devoirs au défunt, et... non, pas tout à fait.

— Êtes-vous en état de me comprendre?

— Mais c'est précisément pour cela que je suis ici, pour vous comprendre...

— En ce cas, reprit Veltchaninov d'une voix étranglée par la colère, en ce cas je commencerai par vous dire tout net que vous êtes un misérable.

— Si vous commencez par là, par où diable finirez-vous? fit Pavel Pavlovitch qui, manifestement, prenait peur.

Mais Veltchaninov poursuivit sans l'entendre :

— Votre fille se meurt, elle est très malade. L'avez-vous abandonnée, oui ou non?

— Mourante?... vraiment?...

— Elle est malade, très malade, dangereusement malade.

— Oh! une simple crise, peut-être...

— Allons! ne dites pas de bêtises. Elle est dangereusement malade. Vous auriez dû y aller déjà, quand ce ne serait que...

— Pour remercier de l'hospitalité? Eh oui! je ne le sais que trop! Alexis Ivanovitch, mon cher, mon parfait ami, — bégayait-il, en lui prenant la main dans ses deux mains, avec un attendrissement d'ivrogne, les larmes aux yeux, comme s'il implorait son pardon, — Alexis Ivanovitch, ne criez pas, ne criez pas... Que je meure, que je tombe à l'instant dans la Néva... A quoi bon, dans les circonstances présentes?... Quant à ce qui est des Pogoreltsev, il sera toujours temps...

Veltchaninov se ressaisit et parvint à se dominer.

— Vous êtes ivre, et je ne comprends pas ce que vous voulez dire, fit-il durement. Je suis toujours disposé à m'expliquer avec vous, et je tiens à le faire le plus tôt possible... J'allais précisément... Mais, avant tout, voici ce que je décide : vous allez passer la nuit ici. Demain matin je vous emmènerai, et nous irons. Je ne vous lâcherai pas, — cria-t-il d'une voix tonnante; — je vous ligotterai et je vous y porterai de mes propres mains!... Voyons, ce divan fera votre affaire?

Et il désignait un divan large et moelleux, qui faisait pendant, contre le mur d'en face, à celui sur lequel il couchait lui-même.

— Mais, je vous en prie, n'importe où...

— Pas n'importe où, sur ce divan! Tenez, voici des draps, une couverture, un oreiller... (Veltchaninov prit tout cela dans une armoire, et le jeta vivement à Pavel Pavlovitch qui tendait les bras, l'air résigné); allons, faites votre lit, et tout de suite!

Pavel Pavlovitch restait là, debout au milieu de la chambre, les bras chargés, comme indécis, avec un large sourire d'ivrogne sur sa face d'ivrogne; à une seconde injonction de Veltchaninov, qui grondait, il se mit à la besogne précipitamment. Il écarta la table, et, tout soufflant, déplia et disposa les draps. Veltchaninov vint l'aider; il était satisfait de la docilité et de l'ahurissement de son hôte.

— Achevez de vider votre verre et couchez-vous, — ordonna-t-il; il sentait qu'il fallait commander. — C'est vous qui avez fait chercher du vin?

— Eh! oui, c'est moi... C'est que, Alexis Ivanovitch, je savais bien que vous ne consentiriez plus à en envoyer chercher.

— C'est bien, que vous ayez compris cela, mais il y a autre chose encore qu'il faut que vous compreniez. Je vous déclare que ma résolution est prise : je ne supporterai plus toutes vos grimaces, ni toutes vos caresses d'ivrogne!

— Oh! mais croyez-le bien, Alexis Ivanovitch, fit l'autre en souriant, je comprends à merveille que tout cela n'était possible qu'une seule fois.

A cette réponse, Veltchaninov, qui marchait par la chambre, s'arrêta brusquement devant Pavel Pavlovitch, l'air solennel.

— Pavel Pavlovitch, parlez franc! Vous êtes intelligent, je le répète, mais je vous déclare que vous faites fausse route. Parlez franc, agissez ouvertement, et, je vous en donne ma parole d'honneur, je répondrai à toutes vos questions.

Pavel Pavlovitch sourit de nouveau de son large sourire, qui suffisait à exaspérer Veltchaninov.

— Voyons! Pas de cachotteries! Je vois clair jusqu'au fond de vous. Je vous le répète : je vous donne ma parole d'honneur que je répondrai à *tout*, et que vous recevrez de moi

toutes les satisfactions possibles... je veux dire toutes les satisfactions, possibles ou non! Oh! comme je voudrais que vous me comprissiez!...

— Eh bien! puisque vous avez tant de bonté, fit Pavel Pavlovitch d'un air circonspect, j'ai été extrêmement intrigué, hier, quand vous vous êtes servi du mot « féroce »...

Veltchaninov cracha, et se remit à marcher, plus vivement, par la chambre.

— Oh! non, Alexis Ivanovitch, ne crachez pas parce que je suis curieux de savoir cela : je suis venu exprès pour l'apprendre... Eh oui! ma langue est mal pendue, aujourd'hui, mais vous serez très indulgent. J'ai lu quelque chose, dans une revue, au sujet des individus du type « féroce » et du type « débonnaire », cela m'est revenu ce matin... seulement, je ne me rappelle plus quoi, et, à vrai dire, je n'ai pas bien compris... Tenez, voici, par exemple, ce que je voudrais savoir : Stepan Mikhaïlovitch Bagaoûtov était-il du type « féroce » ou du type « débonnaire »? Lequel des deux?

Veltchaninov se taisait toujours et continuait à marcher. Il s'arrêta brusquement, et parla avec rage.

— L'homme du type « féroce », c'est l'homme qui se serait empressé de verser du poison dans le verre de Bagaoutov, au moment de boire avec lui du champagne en l'honneur de l'amitié si heureusement renouée, comme vous l'avez fait hier avec moi; — mais un homme de cette espèce ne serait pas allé le conduire au cimetière, comme vous l'avez fait tout à l'heure, le diable sait pour quels motifs secrets, bas et vils, et se serait gardé de toutes vos grimaces malpropres, à vous!

— Bien sûr qu'il n'y serait pas allé, fit Pavel Pavlovitch; mais vraiment vous me traitez...

— L'homme du type « féroce », — poursuivit Veltchaninov, avec passion, sans rien entendre, — n'est pas homme à se donner Dieu sait quels airs, à poser pour le justicier exact et scrupuleux, à étudier son cas, en pédant, pour en tirer la matière d'une leçon, à pleurnicher, à grimacer, à se jeter au cou des gens, et à être satisfait de cet emploi de son temps!... Voyons, dites la vérité : est-il vrai que vous ayez voulu vous pendre?

— Oh! vous savez, c'est bien possible, dans une heure

d'ivresse... je ne me rappelle pas... Mais voyons, Alexis Ivanovitch, des gens comme nous ne peuvent pourtant pas se servir de poison! Outre que je suis un fonctionnaire bien noté, j'ai quelque argent, et il est bien possible que je songe à me remarier.

— Et puis, on risque les travaux forcés.

— Parfaitement! et c'est très désagréable, bien qu'à présent le jury accorde volontiers les circonstances atténuantes. Tenez, Alexis Ivanovitch, il m'est revenu ce matin, pendant que j'étais dans ma voiture, une petite histoire très drôle, qu'il faut que je vous raconte. Vous parliez tout à l'heure de l'homme « qui se jette au cou des gens ». Vous vous rappelez peut-être Semen Petrovitch Livtsov, qui est arrivé à T... de votre temps? Eh bien, il avait un frère cadet, un jeune beau de Pétersbourg, comme lui, qui était en fonctions auprès du gouverneur de V..., et était très apprécié. Il lui arriva un jour de se quereller avec Goloubenko, le colonel, dans une société; il y avait là des dames, et, parmi elles, la dame de son cœur. Il se sentit fort humilié, mais il avala l'offense, et ne dit mot. Peu après, Goloubenko lui souffla la dame de son cœur et la demanda en mariage. Que pensez-vous que fit Livtsov? Eh bien, il fit en sorte de devenir l'ami intime de Goloubenko; bien mieux, il demanda à être garçon d'honneur; le jour du mariage, il tint son rôle; puis, quand ils eurent reçu la bénédiction nuptiale, il s'approcha du marié pour le féliciter et l'embrasser, et alors, devant toute la noble société, devant le gouverneur, voilà mon Livtsov qui lui donne un grand coup de couteau dans le ventre, et voilà mon Goloubenko qui tombe!... Son propre garçon d'honneur! c'est bien ennuyeux! Et puis ce n'est pas tout! Ce qu'il y a de bon, c'est qu'après le coup de couteau, le voilà qui se jette à droite et à gauche : « Hélas! qu'ai-je fait là! hélas! qu'ai-je fait! » et qui sanglote, et qui s'agite, et qui se jette au cou de tout le monde, des dames aussi : « Hélas! qu'ai-je fait là! »... Ha! ha! ha! c'était à crever de rire. Il n'y avait que le pauvre Goloubenko, qui faisait pitié; mais enfin il s'en est tiré.

— Je ne vois pas du tout pourquoi vous me racontez cette histoire, fit Veltchaninov, sèchement, les sourcils froncés.

— Mais uniquement à cause du coup de couteau, dit Pavel

Pavlovitch, toujours riant. Voilà un morveux qui, de terreur, manque à toutes les convenances, se jette au cou des dames, en présence du gouverneur... et tout cela n'empêche qu'il lui a très bien appliqué son coup de couteau, et qu'il a fait ce qu'il voulait faire !... C'est uniquement pour cela que je vous le raconte.

— Allez au diable, — hurla Veltchaninov d'une voix toute changée, comme si quelque chose s'était brisé en lui, — allez au diable avec vos sous-entendus, fourbe que vous êtes ; vous voulez me faire peur, gredin, lâche... lâche... lâche ! — cria-t-il, hors de lui, soufflant après chaque mot.

Pavel Pavlovitch, du coup, fut comme transfiguré. Son ivresse disparut ; ses lèvres tremblèrent.

— Alors c'est vous, Alexis Ivanovitch, *vous*, qui me traitez de lâche, *moi* ?

Veltchaninov revenait à lui.

— Je suis tout prêt à vous faire des excuses, dit-il après un moment de réflexion qui le terrifia, mais à une condition, c'est que vous-même, tout de suite, vous vous décidiez à agir ouvertement.

— A votre place, Alexis Ivanovitch, j'aurais fait des excuses sans conditions.

— Eh bien, soit !... (Il y eut encore un silence.) Je vous fais mes excuses ; mais vous conviendrez vous-même, Pavel Pavlovitch, qu'après tout cela je puis me considérer comme étant quitte envers vous... je ne parle pas seulement du cas présent ; je veux dire, en ce qui concerne *toute* l'affaire.

— Mais... quelle sorte de comptes peut-il y avoir entre nous ? fit Pavel Pavlovitch, en souriant, le regard à terre.

— Eh bien, s'il en est ainsi, tant mieux, tant mieux ! Allons, videz votre verre et couchez-vous, car je ne veux pas vous laisser partir...

— Ah oui ! le vin... — dit Pavel Pavlovitch, un peu troublé.

Il s'approcha de la table, pour vider son verre. Peut-être avait-il déjà beaucoup bu ; toujours est-il que sa main tremblait, et qu'il renversa une partie du vin sur le sol, sur sa chemise et sur son gilet. Pourtant il but jusqu'à la dernière

goutte, comme s'il eût eu du regret à en laisser; puis il posa le verre sur la table, avec précaution, et alla docilement à son lit, pour se déshabiller.

— Mais ne vaut-il pas mieux... que je ne reste pas ici la nuit? — dit-il tout à coup. Il avait déjà ôté l'une de ses bottes, et il la tenait entre ses mains.

— Pas du tout, cela ne vaudrait pas mieux! répondit violemment Veltchaninov, qui marchait de long en large, sans le regarder.

L'autre acheva de se déshabiller, et se coucha. Un quart d'heure après, Veltchaninov se coucha également, et souffla la bougie.

Il commença à s'assoupir, sans trouver le calme. Quelque chose de nouveau, de plus confus encore que tout le reste, quelque chose qu'il n'avait pas prévu, l'oppressait maintenant, et, en même temps, il se sentait comme honteux de cette angoisse. Il allait s'endormir quand un bruit le réveilla. Il jeta aussitôt les yeux sur le lit de Pavel Pavlovitch. Il faisait noir dans la chambre (les rideaux étaient fermés), mais il crut voir que Pavel Pavlovitch n'était plus étendu, qu'il était assis sur son lit.

— Qu'avez-vous? cria Veltchaninov.

— L'ombre! dit Pavel Pavlovitch, après un silence, d'une voix sourde, à peine perceptible.

— Quoi donc, quelle ombre?

— Là, dans l'autre chambre, près de la porte, j'ai cru voir une ombre.

— L'ombre de qui? demanda Veltchaninov, après un silence.

— De Natalia Vasilievna.

Veltchaninov sauta à bas de son lit, jeta un coup d'œil dans l'antichambre, puis dans la pièce voisine, dont la porte restait toujours ouverte. Il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres, et les stores légers laissaient entrer un peu de lumière.

— Il n'y a rien du tout dans cette chambre; vous êtes ivre, couchez-vous! dit Veltchaninov, qui se coucha et s'enveloppa de sa couverture.

Pavel Pavlovitch se recoucha aussi, sans dire un mot.

— Vous est-il déjà arrivé de voir des ombres? demanda soudain Veltchaninov, dix minutes plus tard.

— Une seule fois, dit Pavel Pavlovitch, d'une voix éteinte.

Puis le silence se fit de nouveau.

Veltchaninov ne savait au juste s'il dormait ou non. Une heure se passa, puis tout à coup il tressaillit : était-ce encore un bruit qui l'avait réveillé, il n'en savait rien, mais il lui sembla qu'il y avait là, dans la nuit noire, quelque chose de blanc, debout, à quelque distance de lui, au milieu de la chambre. Il se dressa sur son séant et regarda, une minute entière.

— Est-ce vous, Pavel Pavlovitch? dit-il d'une voix faible.

Cette voix altérée, dans le silence et les ténèbres, lui donna à lui-même une impression étrange.

Il n'obtint pas de réponse, mais il n'avait plus le moindre doute : il y avait quelqu'un là, debout.

— Est-ce vous, Pavel Pavlovitch? — répéta-t-il plus fort, tellement fort que Pavel Pavlovitch, s'il eût dormi tranquillement dans son lit, eût certainement été réveillé en sursaut et eût répondu.

Il ne vint pas de réponse, mais il lui sembla que la forme blanche, maintenant presque distincte, se mouvait, s'approchait de lui. Une chose étrange se passa : il eut tout à coup une sensation qu'il avait eue déjà tout à l'heure, la sensation de quelque chose qui se rompait en lui, et il cria, de toutes ses forces, d'une voix rauque, étranglée, en étouffant presque à chaque mot :

— Ivrogne grotesque, si vous vous imaginez que vous allez me faire peur, eh bien ! je me retournerai du côté du mur, je m'envelopperai, tout entier, même la tête, dans ma couverture, et je ne bougerai pas, de toute la nuit... pour te montrer le cas que je fais de toi... Et vous aurez beau rester là, debout, jusqu'au matin, à prolonger cette farce... Et je crache sur vous !...

Et il cracha avec rage vers ce qu'il pensait être Pavel Pavlovitch; puis il se retourna, d'un mouvement brusque, vers le mur, s'enveloppa de sa couverture, et resta sans bouger, comme mort. Il se fit un silence terrible. Il ne savait, il ne pouvait savoir si le fantôme s'avançait vers lui, ou s'il restait

immobile, et son cœur battait, battait, battait. Cinq minutes se passèrent, puis tout à coup il entendit, à deux pas de lui, la voix de Pavel Pavlovitch, faible et toute plaintive :

— C'est moi, Alexis Ivanovitch, je me suis levé pour chercher des allumettes... Je n'en ai pas trouvé auprès de mon lit... j'ai voulu venir voir, très doucement, près du vôtre.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit... lorsque j'ai appelé? demanda Veltchaninov d'une voix étranglée, après un long silence.

— J'ai eu peur. Vous avez crié si fort... j'ai eu peur.

— Là, sur la table, à gauche...

— Oh! maintenant ce n'est pas la peine... — fit Pavel Pavlovitch, d'une voix très douce, — pardonnez-moi, Alexis Ivanovitch, de vous avoir dérangé... je me suis senti tout à coup complètement ivre...

Veltchaninov ne répondit plus. Il resta couché, le visage tourné vers le mur, toute la nuit, sans bouger. Voulait-il tenir son engagement, et lui prouver qu'il le méprisait? — Il ne savait pas lui-même ce qui se passait en lui ; la secousse avait été si violente qu'il en restait comme égaré, et il fut longtemps avant de pouvoir s'endormir. Lorsqu'il se réveilla, le lendemain, à dix heures, il sursauta, et se trouva assis sur son lit, comme mû par un ressort... Mais Pavel Pavlovitch n'était plus dans la chambre ! Le lit était vide, en désordre ; il s'était enfui au petit jour.

— Je le savais bien ! dit Veltchaninov, en se frappant le front.

X

AU CIMETIÈRE

Le médecin avait prévu juste : l'état de Lisa empira plus que Veltchaninov et Klavdia Petrovna ne se l'étaient figuré la veille. Quand Veltchaninov arriva, le matin, la malade avait encore toute sa connaissance, bien qu'elle fût brûlante de fièvre ; il jura plus tard qu'elle lui avait souri, et que même

elle lui avait tendu sa petite main. Était-ce vrai, ou n'était-ce qu'une illusion consolante qu'il se donnait, il n'était plus temps de le vérifier : quand vint la nuit elle avait perdu connaissance, et elle resta ainsi jusqu'à la fin. Le dixième jour après son arrivée chez les Pogoreltsev, elle mourut.

Les journées qui précédèrent la mort furent affreuses pour Veltchaninov : les Pogoreltsev craignirent pour lui. Il passa auprès d'eux la plus grande partie de cette période d'angoisses. Durant les derniers jours, il resta des heures entières seul, n'importe où, dans un coin, sans penser à rien ; Klavdia Petrovna venait parfois le distraire, mais il répondait à peine et parfois laissait voir que ces entretiens lui étaient pénibles. Elle n'eût pas cru qu'il souffrirait autant. Seuls les enfants parvenaient à le distraire ; il riait même parfois avec eux ; mais, à tout instant, il se levait, et allait sur la pointe des pieds voir la malade. Il lui sembla plusieurs fois qu'elle le reconnaissait. Il n'avait aucun espoir de la voir guérir, pas plus que personne, mais il ne pouvait s'éloigner de la chambre où elle se mourait, et il se tenait habituellement dans la pièce voisine.

Deux fois, au cours de cette période, il fut pris d'un besoin extrême d'agir. Il partit, courut à Pétersbourg, alla voir les médecins les plus réputés, et les réunit en consultations : la dernière eut lieu la veille même de la mort. Trois jours auparavant, Klavdia Petrovna lui avait dit qu'il était indispensable de retrouver, coûte que coûte, M. Trousotski : « En cas de malheur, il serait même impossible de l'enterrer sans la présence de son père. » Veltchaninov avait répondu d'un air distrait qu'il lui écrirait. Le vieux Pogoreltsev avait alors déclaré qu'il le ferait rechercher par la police. Veltchaninov avait fini par écrire un mot très laconique, et l'avait lui-même porté à l'hôtel. Pavel Pavlovitch était absent, comme d'habitude et il dut confier la lettre à Maria Sysoevna.

Lisa mourut enfin, par une admirable soirée d'été, tandis que le soleil se couchait. Ce fut comme si Veltchaninov sortait d'un rêve. Quand on l'eut emportée, quand on l'eut habillée d'une petite robe blanche, la robe de fête de l'une des enfants de la maison, quand on l'eut couchée, les mains jointes, sur la table du salon, couverte de fleurs, il s'appro-

cha de Klavdia Petrovna, et, les yeux étincelants, lui déclara qu'il allait chercher « l'assassin », et qu'il le ramènerait immédiatement. Il ne voulut entendre aucun conseil, refusa d'ajourner au lendemain, et partit pour la ville.

Il savait où trouver Pavel Pavlovitch. Lorsque, durant ces derniers jours, il était venu à Pétersbourg, ce n'était pas uniquement pour voir des médecins. Il lui avait parfois semblé que, s'il pouvait ramener à Lisa son père, elle reviendrait à la vie en entendant sa voix; et puis, découragé, il avait renoncé à le chercher. Pavel Pavlovitch habitait encore au même endroit, mais il n'était pas question de le trouver chez lui. « Il est quelquefois trois jours sans coucher ici, sans même rentrer, racontait Maria Sysoevna; quand, par hasard, il revient, l'ivrogne, il reste une heure et repart; il ne garde plus la moindre décence. » Le garçon de l'hôtel apprit à Veltchaninov que, depuis longtemps déjà, Pavel Pavlovitch allait voir des filles qui habitaient sur la perspective de Voznesenski. Veltchaninov n'eut pas de peine à trouver les filles. Quand il les eut bien régalées, et bien payées, elles se rappelèrent très vite leur client — le chapeau au crêpe les avait frappées — et se plaignirent beaucoup de ne plus le voir. L'une d'entre elles, Katia, déclara « qu'il était très facile de trouver Pavel Pavlovitch », attendu qu'il ne quittait plus Machka Prostakova. Katia ne pensait pas pouvoir le trouver sur-le-champ ; mais elle promit formellement pour le lendemain. Et Veltchaninov fut réduit à compter sur son aide.

Il revint donc le lendemain à dix heures, alla prendre Katia, et se mit en quête avec elle. Il ne savait encore pas lui-même ce qu'il ferait de Pavel Pavlovitch, s'il le tuerait sur place, ou s'il se contenterait de lui annoncer la mort de sa fille, et de lui expliquer que sa présence aux obsèques était indispensable. Les premières recherches furent infructueuses : ils apprirent que Machka Prostakova s'était battue avec Pavel Pavlovitch, il y avait trois jours, et lui avait jeté un petit banc à la tête. Enfin, à deux heures du matin, Veltchaninov, au moment où il sortait d'un cabaret qu'on lui avait indiqué, se trouva nez à nez avec lui.

Pavel Pavlovitch était complètement ivre; deux femmes l'entraînaient vers le cabaret ; l'une des femmes le soutenait

par le bras ; un grand gaillard les suivait de près, criant à tue-tête, et faisant à Pavel Pavlovitch de furieuses menaces. Il hurlait, entre autres choses, « qu'il l'avait exploité, et qu'il avait empoisonné sa vie... » Il s'agissait vraisemblablement d'argent. Les femmes avaient une peur terrible, et se hâtaient tant qu'elles pouvaient. Lorsqu'il aperçut Veltchaninov, Pavel Pavlovitch se jeta sur lui, les mains tendues, et cria, comme si on l'égorgeait :

— Frère, au secours !

Le gaillard qui les suivait n'eut pas plus tôt vu la silhouette redoutable de Veltchaninov, qu'il disparut en un clin d'œil. Pavel Pavlovitch, tout fier de sa victoire, lui montrait le poing, poussait des cris de triomphe ; mais Veltchaninov l'empoigna violemment par les épaules, et, sans savoir lui-même pourquoi, se mit à le secouer, de toute la force de ses bras, de telle façon que l'autre claquait des dents. Pavel Pavlovitch cessa aussitôt de crier, et le regarda avec une stupéfaction imbécile d'ivrogne. Veltchaninov, ne sachant pas qu'en faire, sans doute, pesa fortement sur lui, et le campa assis sur une borne.

— Lisa est morte ! lui dit-il.

Pavel Pavlovitch continuait à le regarder, assis sur sa borne, et maintenu en équilibre par l'une des femmes. Il finit par comprendre, et ses traits s'affaissèrent.

— Elle est morte..., murmura-t-il d'un air étrange.

Était-ce tout simplement son large et ignoble sourire d'ivrogne, ou y eut-il en effet quelque chose de sournois et de mauvais qui passa dans ses yeux, Veltchaninov ne put s'en rendre compte.

Un instant après, Pavel Pavlovitch leva avec effort sa main droite, pour faire un signe de croix ; mais la croix resta inachevée, et la main tremblante retomba. Un peu après encore, il se leva péniblement de sa borne en se cramponnant à la femme, s'appuya sur elle, et se remit en route, comme si de rien n'était, sans plus s'occuper de Veltchaninov. Celui-ci l'empoigna de nouveau par l'épaule.

— Comprendras-tu, brute d'ivrogne, qu'on ne peut l'enterrer sans toi ? cria-t-il, étouffant de colère.

L'autre retourna la tête vers lui.

— Le sous-lieutenant... d'artillerie... vous savez? bégaya-t-il, la langue lourde.

— Quoi? cria Veltchaninov, tout tremblant.

— C'est lui, le père! Cherche-le... pour l'enterrement.

— Tu mens! hurla Veltchaninov, dans une rage folle. Canaille!... je savais bien que tu me servirais cela!

Hors de lui, il leva le poing sur la tête de Pavel Pavlovitch. Encore un moment et il allait l'assommer, peut-être; les femmes poussèrent des cris perçants, et s'écartèrent, mais Pavel Pavlovitch ne broncha pas: sa figure se contracta tout entière dans une expression de méchanceté sauvage et basse.

— Tu sais, dit-il d'une voix ferme, comme si l'ivresse l'avait quitté, tu sais ce que nous disons en russe? (Il prononça un mot qui ne peut s'écrire.) Voilà pour toi!... Et maintenant, déguerpis, et vivement!

Il se dégagea des mains de Veltchaninov, si violemment qu'il faillit tomber tout de son long. Les femmes le soutinrent et l'emmenèrent très vite, en le traînant presque. Veltchaninov ne les suivit pas.

Le lendemain, à une heure, arriva chez les Pogoreltsev un monsieur fort bien, d'âge mûr, un fonctionnaire, en uniforme. Il remit très poliment à Klavdia Petrovna un paquet à son adresse, de la part de Pavel Pavlovitch Trousotski. Le paquet contenait une lettre, trois cents roubles, et les papiers nécessaires concernant Lisa.

La lettre était courte, très déférente, parfaitement correcte... Il exprimait toute sa gratitude à Son Excellence Klavdia Petrovna pour la bonté et l'intérêt qu'elle avait témoignés à l'orpheline et ajoutait que Dieu seul pourrait le lui rendre. Il expliquait vaguement qu'une indisposition assez grave ne lui permettait pas de venir en personne assister aux obsèques de sa chère et pauvre enfant, et il s'en remettait pour tout cela, en toute confiance, à l'angélique bonté de Son Excellence. Les trois cents roubles, ajoutait-il, représentaient les frais de l'enterrement, et les dépenses qu'avait occasionnées la maladie : si la somme était trop forte, il la priait très respectueusement d'affecter l'excédent à des messes pour le repos de l'âme de Lisa.

Le fonctionnaire qui apportait la lettre ne put rien ajouter;

il était clair, seulement, d'après les quelques mots qu'il prononça, que Pavel Pavlovitch avait dû insister fortement pour obtenir de lui qu'il acceptât cette mission. Pogoreltsev fut exaspéré par l'expression « les dépenses qu'avait occasionnées la maladie » ; il évalua les frais de l'enterrement à cinquante roubles, — on ne pouvait empêcher le père de payer les obsèques de sa fille, — et voulut renvoyer sur-le-champ à M. Trousotski les deux cent cinquante roubles restants. Finalement Klavdia Petrovna décida qu'on ne les lui retournerait pas, mais qu'on lui ferait parvenir un reçu de l'église attestant que les deux cent cinquante roubles avaient été consacrés à des services pour le repos de l'âme de l'enfant. Dans la suite, ce reçu fut remis à Veltchaninov, qui l'adressa par la poste à Pavel Pavlovitch.

Après l'enterrement, il disparut. Deux semaines entières, il erra par la ville, sans but, seul, absorbé au point qu'il se heurtait aux passants. Parfois il restait toute la journée étendu sur son divan, oubliant tout, jusqu'aux choses les plus élémentaires. Les Pogoreltsev, à maintes reprises, l'invitèrent avec insistance ; il promettait, et puis il n'y songeait plus. Klavdia Petrovna vint un jour en personne, mais ne le trouva pas chez lui. Son avocat réussit à le joindre : un arrangement facile se présentait enfin ; la partie adverse consentait à une entente ; il suffisait de renoncer à une parcelle tout à fait insignifiante de la propriété. Il ne manquait plus que le consentement de Veltchaninov. L'avocat fut stupéfait de rencontrer une indifférence et une nonchalance parfaites chez le client méticuleux et agité de jadis.

On était aux plus chaudes journées de juillet, mais Veltchaninov oubliait même le temps. Il souffrait sans relâche d'un chagrin cuisant comme un abcès mûr ; à chaque instant des pensées lui venaient qui le torturaient. Sa grande douleur, c'était que Lisa n'eût pas eu le temps de le connaître, qu'elle fût morte sans savoir combien sa tendresse était ardente. Le but unique de sa vie, ce but qu'il avait entrevu dans une heure de joie, avait disparu à jamais dans la nuit. Ce but qu'il avait rêvé, et auquel maintenant il pensait à toute minute, c'était que chaque jour, à chaque heure de sa vie entière, Lisa sentît la tendresse qu'il avait pour elle. « Non, songeait-il

parfois dans une exaltation désespérée, non, il n'y a pas au monde de but plus élevé pour l'existence! S'il en est d'autres, il n'en est pas de plus sacré ! A l'aide de mon amour pour Lisa, j'aurais purifié et racheté tout mon passé absurde et inutile ; j'aurais chassé de moi l'homme oisif, vicieux et blasé que j'ai été ; j'aurais élevé pour la vie un petit être pur et charmant, et, au nom de ce petit être, tout m'aurait été pardonné, moi-même je me serais tout pardonné... »

Ces pensées lui venaient toujours à l'esprit accompagnées de la vision claire, très proche, émouvante, de l'enfant morte. Il revoyait la pauvre petite figure toute blanche, il en revoyait l'expression. Il la revoyait dans le cercueil, parmi les fleurs, il la revoyait sans connaissance, brûlée par la fièvre, les yeux fixes, grands ouverts. Il se rappelait l'émotion profonde qu'il avait eue, lorsqu'il l'avait vue étendue sur la table, et qu'il avait remarqué que l'un de ses doigts était devenu presque noir. La vue de ce pauvre petit doigt lui avait donné une envie violente de retrouver Pavel Pavlovitch à l'instant même, et de le tuer sur place. Etait-ce de sa fierté humiliée qu'était mort ce petit cœur d'enfant, ou bien étaient-ce les trois mois de souffrances que lui avait fait endurer son père, l'amour subitement changé en haine, les paroles de mépris, le dédain pour ses larmes, et, finalement, son abandon aux mains d'étrangers? — Tout cela lui revenait à l'esprit, sans cesse, sous mille formes diverses... « Savez-vous ce que Lisa a été pour moi? » Il se rappela ce cri de Trousotski, et il sentit que ce n'avait pas été une grimace, que son déchirement était sincère, que c'était de la tendresse. « Comment ce monstre avait-il pu être si cruel pour l'enfant qu'il adorait? Était-ce croyable? » Mais toujours il écartait cette question, et la fuyait ; elle contenait un élément d'incertitude terrible, quelque chose d'intolérable, et d'insoluble.

Un jour, sans qu'il sût lui-même comment, il arriva au cimetière où Lisa était enterrée. Il n'y était pas venu depuis les obsèques : il lui semblait que la douleur serait trop forte, et il n'osait pas. Chose étrange, quand il se fut incliné sur la pierre qui la recouvrait, et qu'il l'eût baisée, il se sentit le cœur moins oppressé. C'était par une claire soirée; le soleil descendait à l'horizon; autour de la tombe poussait une herbe

drue et verte : tout près, une abeille bourdonnait, volant d'une églantine à l'autre; les fleurs et les couronnes que les enfants de Klavdia Petrovna avaient laissées sur la tombe, étaient encore là, à demi effeuillées. Pour la première fois depuis longtemps, une sorte d'espérance illumina son cœur. « Comme il fait doux! » songea-t-il, et il se sentait envahi par la paix du cimetière, et il regardait le ciel clair et calme. Il sentit affluer une sorte de foi pure et forte, qui lui emplit l'âme. « C'est Lisa qui m'envoie cette paix, c'est Lisa qui me parle », songea-t-il.

Il faisait tout à fait nuit quand il quitta le cimetière pour rentrer. Tout près de la porte du cimetière, au bord de la route, il vit une petite maison de bois, une sorte de cabaret : les fenêtres étaient larges ouvertes : des gens étaient là, autour des tables, et buvaient. Soudain il lui sembla que l'un d'entre eux, qui regardait par la fenêtre, était Pavel Pavlovitch, qu'il l'avait aperçu et qu'il le considérait avec curiosité. Il continua son chemin. Bientôt il entendit qu'on cherchait à le rejoindre : c'était en effet Pavel Pavlovitch. Sans doute, l'air calme de Veltchaninov l'avait enhardi. Il l'aborda, l'air craintif, sourit, mais non plus de son sourire de jadis, de son sourire d'ivrogne; il n'était pas ivre.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour, répondit Veltchaninov.

XI

PAVEL PAVLOVITCH VEUT SE MARIER

En même temps qu'il répondait « bonjour », Veltchaninov fut surpris de ce qu'il ressentait. Il lui paraissait étrange de voir à présent cet homme sans la moindre colère, et d'éprouver à son égard quelque chose de nouveau, comme une velléité d'autres sentiments.

— La belle soirée! fit Pavel Pavlovitch en le regardant au fond des yeux.

— Vous n'êtes donc pas encore parti? reprit Veltchaninov.

sur le ton d'une réflexion plus que d'une question ; — et il continua de marcher.

— Il y a eu du retard, mais j'ai enfin une place avec augmentation. Je partirai sûrement après-demain.

— Vous avez obtenu une place? fit Veltchaninov ; et, cette fois, c'était bien une question.

— Mais pourquoi pas? répondit Pavel Pavlovitch, avec une grimace.

— Mon Dieu, je disais cela en l'air… — s'excusa-t-il, en fronçant les sourcils. Et il jeta un coup d'œil oblique sur Pavel Pavlovitch.

Il fut vivement surpris en s'apercevant que le costume, le chapeau au crêpe, et tout l'extérieur de M. Trousotski étaient incomparablement plus convenables que deux semaines auparavant. « Mais pourquoi diable se trouvait-il dans cette auberge? » songea-t-il.

— Il faut encore, Alexis Ivanovitch, que je vous fasse part d'une autre grande joie, reprit Pavel Pavlovitch.

— Une joie?

— Je me marie.

— Comment?

— Après la tristesse la joie… ainsi va la vie ! J'aurais bien voulu, Alexis Ivanovitch… Mais je crains… vous êtes pressé, vous avez l'air…

— Oui, oui, je suis pressé, et puis… je ne me sens pas très bien.

Il lui vint brusquement un désir violent de se débarrasser de l'autre : toutes ses dispositions plus sympathiques s'évanouissaient du coup.

— Eh oui ! j'aurais bien voulu…

Pavel Pavlovitch ne dit pas ce qu'il aurait bien voulu. Veltchaninov se taisait.

— Mais, en ce cas, ce sera pour une autre fois, quand j'aurai la bonne fortune de vous rencontrer…

— Oui, oui, une autre fois, dit très vite Veltchaninov, sans le regarder et sans s'arrêter.

Ils se turent une minute ; Pavel Pavlovitch continuait de marcher à ses côtés.

— Eh bien ! donc, au revoir, dit-il enfin.

— Au revoir ; j'espère...

Veltchaninov rentra chez lui, de nouveau bouleversé. Le contact de « cet homme » lui était décidément insupportable. C'était plus fort que lui. En se couchant, il se demandait encore : « Que faisait-il donc près du cimetière ? »

Le lendemain matin, il résolut enfin d'aller voir les Pogoreltsev ; il s'y décida sans plaisir : toute sympathie lui était maintenant à charge, même la leur. Mais ils étaient si inquiets de lui qu'il fallait absolument y aller. Il eut soudain l'idée qu'il éprouverait un grand embarras à les revoir. « Irai-je ou n'irai-je pas ? » songeait-il, en achevant rapidement de déjeuner, lorsqu'à son très grand étonnement Pavel Pavlovitch entra.

Malgré la rencontre de la veille, il s'attendait si peu à ce que cet homme se représenterait chez lui, et fut si déconcerté, qu'il le regarda sans trouver un mot à lui dire. Mais Pavel Pavlovitch ne fut pas le moins du monde embarrassé : il le salua, et s'assit sur cette même chaise sur laquelle il s'était assis à sa dernière visite, il y avait trois semaines. Le souvenir de cette visite revint aussitôt à l'esprit de Veltchaninov : il regarda son hôte avec inquiétude et dégoût.

— Vous êtes surpris ? commença Pavel Pavlovitch, qui remarqua le regard de Veltchaninov.

Son attitude était plus dégagée que la veille, et, en même temps, il était manifeste qu'il était plus intimidé. Ses dehors étaient tout à fait curieux. Il était mis avec une extrême recherche : jaquette d'été, pantalon clair, collant, gilet clair ; gants, lorgnon d'or, linge irréprochable ; même sa personne était toute parfumée. Tout ce personnage avait quelque chose de ridicule et, en même temps de bizarre et de déplaisant.

— Parfaitement, Alexis Ivanovitch, poursuivit-il en s'inclinant, ma venue vous surprend, et je m'en aperçois. Mais il y a des gens entre qui j'estime qu'il persiste toujours quelque chose... ne pensez-vous pas ? quelque chose de supérieur à toutes les éventualités et à tous les désagréments qui peuvent se produire... ne pensez-vous pas ?

— Voyons, Pavel Pavlovitch, je vous prie de me dire très vite et sans phrases ce que vous avez à me dire, fit Veltchaninov, en fronçant les sourcils.

— Voici, en deux mots : je me marie ; je vais de ce pas chez ma fiancée, à la campagne. Je voudrais que vous me fissiez le très grand honneur de me permettre de vous présenter dans cette maison, et je suis venu vous prier, vous supplier — et il inclina la tête, humblement — de m'accompagner…

— Vous accompagner où ? dit Veltchaninov, les yeux écarquillés.

— Chez eux, à leur campagne. Excusez-moi, je m'exprime mal, avec une précipitation fébrile, gauchement ; mais j'ai si peur que vous me refusiez !

Et il regardait Veltchaninov d'un œil lamentable.

— Vous voulez que je vous accompagne tout de suite chez votre fiancée ? dit Veltchaninov ébahi, et n'en croyant ni ses oreilles ni ses yeux.

— Oui, dit Pavel Pavlovitch, tout craintif. Je vous en prie, Alexis Ivanovitch, ne vous fâchez pas ; ne voyez pas là de l'audace, mais simplement une prière, bien humble. J'ai rêvé que peut-être vous ne m'opposeriez pas un refus…

— D'abord, c'est tout à fait impossible, répondit Veltchaninov, avec agitation.

— Pourtant c'est mon désir le plus vif, reprit l'autre d'un ton suppliant. et je ne vous en cacherai pas le motif. Je ne voulais vous le dire qu'ensuite, mais je vous prie, très humblement…

Et il se leva, respectueusement.

— Mais de toutes façons c'est impossible, avouez-le !… Veltchaninov s'était levé à son tour.

— Mais si, Alexis Ivanovitch, c'est parfaitement possible. Je voulais vous présenter comme un ami. Et puis, on vous connaît déjà, là-bas. Il s'agit du conseiller d'État, M. Zakhlébinine.

— Comment !… fit Veltchaninov avec surprise.

C'était le conseiller d'État qu'il avait inutilement cherché à atteindre deux mois auparavant, et qui représentait dans son procès la partie adverse.

— Mais oui, mais oui, — dit Pavel Pavlovitch en souriant, comme si la vive surprise de Veltchaninov lui donnait courage, — mais oui, c'est lui-même, vous vous rappelez bien, celui

avec qui vous causiez quand je vous ai regardé, et que je me suis arrêté. J'attendais pour l'aborder que vous l'eussiez quitté. Nous avons été collègues, il y a douze ans, et, quand j'ai voulu l'aborder, après vous, je n'avais encore aucune idée... L'idée m'est venue tout d'un coup, il y a huit jours.

— Mais, dites-moi donc, il me semble que ce sont des gens tout à fait bien? reprit Veltchaninov, avec un étonnement naïf.

— Sans doute, et puis après? dit Pavel Pavlovitch, en faisant la grimace.

— Oh rien! ce n'est pas du tout que... c'est seulement que je croyais avoir remarqué, lorsque j'ai été chez eux...

— Oh! ils se rappellent très bien que vous êtes allé chez eux, interrompit Pavel Pavlovitch, avec un empressement joyeux; seulement, vous n'avez pas vu la famille. Le père se souvient de vous, et fait grand cas de vous. Je lui ai parlé de vous dans les termes les plus chauds.

— Mais comment se fait-il que veuf depuis trois mois seulement...

— Oh! le mariage n'aura pas lieu tout de suite; seulement dans neuf ou dix mois, et alors mon deuil sera fini. Soyez-en persuadé, tout cela ira très bien. D'abord Fedoséi Pétrovitch me connaît depuis l'enfance, il a connu ma femme, il sait comment j'ai vécu, il sait toute ma carrière; et puis, j'ai quelque fortune, et voici que j'obtiens une place avec de l'augmentation : tout va bien.

— Et sa fille?

— Je vous raconterai tout cela en détail, dit Pavel Pavlovitch du ton le plus aimable; laissez-moi allumer une cigarette. Et puis, vous verrez vous-même aujourd'hui. Vous savez, ici, à Pétersbourg, il arrive souvent qu'on évalue la fortune de fonctionnaires comme Fedoséi Petrovitch d'après l'importance de leurs fonctions. Eh bien! sauf ses appointements et le reste, — suppléments de toute sorte, gratifications, indemnités de logement et de nourriture, et casuel, — il n'a pas le moindre capital. Ils vivent très largement, mais impossible de mettre de côté, avec une famille aussi nombreuse. Pensez donc : huit filles, et un fils encore tout jeune. S'il venait à mourir, il ne leur resterait qu'une misérable pension. Et huit filles! Songez donc! quand il faut seulement

une paire de bottines pour chacune, voyez ce que cela fait! Cinq sont bonnes à marier : l'aînée a vingt-quatre ans (une charmante fille, vous verrez): la sixième a quinze ans, et est encore au lycée. Voilà donc cinq filles à qui il faut trouver des maris, et pas trop tard : il faut que le père les mène dans le monde, et vous imaginez ce que cela coûte! Et puis, voilà que tout à coup je me suis présenté, comme prétendant, et il me connaissait depuis longtemps, et il savait l'état de ma fortune... Et voilà!

Pavel Pavlovitch avait raconté tout cela avec une sorte d'ivresse.

— C'est l'aînée que vous avez demandée?

— Non... pas l'aînée; j'ai demandé la sixième, celle qui est encore au lycée.

— Comment? fit Veltchaninov, avec un sourire involontaire. Mais vous venez de dire qu'elle a quinze ans!

— Quinze ans maintenant; mais dans dix mois elle en aura seize, seize ans et trois mois, et alors!... Seulement, comme ce ne serait pas convenable, elle ne sait rien, et ce n'est arrangé qu'avec les parents... N'est-ce pas que tout cela est très bien?

— Alors, il n'y a rien de décidé?

— Décidé? Si! tout est décidé. N'est-ce pas que c'est bien?

— Et elle ne sait rien?

— C'est-à-dire que, par convenance, on ne lui en parle pas; mais elle doit s'en douter, fit Pavel Pavlovitch avec un aimable clignement d'œil. Eh bien? vous me ferez cette faveur, Alexis Ivanovitch? conclut-il, très humblement.

— Mais que voulez-vous que j'aille faire là-bas? Et puis, ajouta-t-il très vite. comme de toutes façons je n'irai pas, inutile de chercher des raisons qui puissent me décider.

— Alexis Ivanovitch...

— Voyons, est-ce que je puis aller me présenter avec vous? Réfléchissez donc!

Un moment distrait par le bavardage de Pavel Pavlovitch, il se sentait repris de son antipathie et de son aversion. Encore un peu, et il l'aurait jeté à la porte. Il était mécontent de lui-même.

— Voyons, je vous en prie, Alexis Ivanovitch, asseyez-vous là.

près de moi, et ne vous agitez pas, — supplia Pavel Pavlovitch d'une voix pleurante. — Non, non ! ajouta-t-il, répondant à un geste résolu de Veltchaninov, non, Alexis Ivanovitch, ne refusez pas ainsi, définitivement !... Je vois que vous avez dû me comprendre mal : je sais trop bien que nous ne pouvons être camarades : je ne suis pas assez bête pour ne pas le sentir. Le service que je vous demande ne vous engage nullement pour l'avenir. Je partirai après-demain, pour toujours : ce sera comme s'il n'y avait rien eu. Ce sera un fait isolé, sans lendemain. Je suis venu à vous, confiant dans la noblesse de vos sentiments, Alexis Ivanovitch, confiant dans ces sentiments que peut-être les derniers événements ont réveillés dans votre cœur... Vous voyez avec quelle sincérité je vous parle : direz-vous encore non ?

Pavel Pavlovitch était prodigieusement agité ; Veltchaninov le regardait avec stupéfaction.

— Vous me demandez un service d'une telle nature, et vous insistez d'une manière si pressante, que vous me mettez nécessairement en défiance. Je veux en savoir davantage.

— L'unique service que je vous demande, c'est que vous m'accompagniez. Au retour, je vous dirai tout, comme à un confesseur. Alexis Ivanovitch, ayez confiance en moi !

Mais Veltchaninov persistait à refuser. Il refusait avec d'autant plus d'obstination qu'il sentait monter en lui une pensée mauvaise et méchante. Elle avait germé sourdement en lui dès que Pavel Pavlovitch avait commencé à lui parler de sa fiancée : était-ce une simple curiosité, ou quelque autre impulsion encore obscure ? Toujours est-il qu'il sentait comme une tentation de consentir. Plus la tentation grandissait, plus il s'obstinait à y résister. Il restait assis, accoudé et songeur. Et Pavel Pavlovitch insistait, le suppliait, le harcelait de cajoleries.

— Alons, c'est bien, j'irai ! dit Veltchaninov en se levant, avec une agitation presque anxieuse.

Pavel Pavlovitch déborda de joie.

— Vite, Alexis Ivanovitch, habillez-vous !

Et il tournait autour de lui, exultant.

« Et pourquoi donc y tient-il tant ? Le drôle d'homme ! » songeait Veltchaninov.

— Et puis, Alexis Ivanovitch, il faut que vous me rendiez encore un autre service. Vous consentirez à me donner un bon conseil.

— A quel propos ?

— Voilà, c'est une grave question : mon crêpe. Qu'est-ce qui est le plus convenable, l'ôter ou le garder ?

— Comme vous voudrez.

— Non pas, il faut que vous en décidiez. Que feriez-vous à ma place ? Mon avis à moi, c'était qu'en le conservant je faisais preuve de constance dans mes affections, et que cela me poserait bien.

— Il faut évidemment l'ôter.

— Est-ce si évident que cela ?... (Pavel Pavlovitch, un moment resta pensif.) Eh bien ! non, j'aimerais mieux le garder...

— Comme vous voudrez !... — Alors, il n'a pas confiance en moi, cela va bien, songea Veltchaninov.

Ils sortirent. Pavel Pavlovitch regardait avec satisfaction Veltchaninov, qui avait très bon air ; il se sentait plein de considération et de respect. Veltchaninov ne comprenait rien à son compagnon, moins encore à lui-même. Une voiture élégante les attendait à la porte.

— Comment, vous aviez pris une voiture à l'avance ! Vous étiez donc certain que j'irais avec vous ?

— Oh ! j'avais pris la voiture pour moi-même, mais j'étais sûr que vous consentiriez, répondit Pavel Pavlovitch du ton d'un homme entièrement satisfait.

— Dites donc, Pavel Pavlovitch, fit Veltchaninov, un peu nerveux, une fois qu'ils furent en route, n'êtes vous pas un peu trop sûr de moi ?

— Mais voyons, Alexis Ivanovitch, ce n'est pas vous qui en conclurez que je suis un sot ? répondit Pavel Pavlovitch, gravement, d'une voix forte.

« Et Lisa ! » songea Veltchaninov. Et aussitôt il repoussa cette idée, comme un sacrilège. Il lui sembla tout à coup qu'il se conduisait d'une manière mesquine et misérable : il lui sembla que la pensée qui l'avait tenté était une pensée si méprisable, si basse !... Et il eut un violent désir de tout planter là, de sauter hors de la voiture, dût-il se débarrasser de Pavel

Pavlovitch par la force. Mais celui-ci se remit à parler, et de nouveau la tentation s'empara de son cœur.

— Alexis Ivanovitch, vous y connaissez-vous en bijoux ?

— Quels bijoux ?

— En diamants.

— Mais oui.

— Je voudrais bien apporter un cadeau. Conseillez-moi : faut-il ou non ?

— A mon avis, ce n'est pas nécessaire.

— C'est que je le désirerais tant ! Seulement, voilà, je ne sais qu'acheter. Faut-il prendre toute la parure, broche, boucles d'oreilles et bracelet, ou seulement un petit objet ?

— Combien voulez-vous y mettre ?

— Quatre ou cinq cents roubles.

— Diable !

— Vous trouvez que c'est beaucoup ? fit avec inquiétude Pavel Pavlovitch.

— Prenez donc un bracelet de cent roubles.

Cela ne faisait pas l'affaire de Pavel Pavlovitch. Il voulait payer plus cher, et acheter une parure complète. Il tint bon. Ils s'arrêtèrent devant un magasin. Ils finirent par acheter simplement un bracelet, non pas celui qui plaisait le plus à Pavel Pavlovitch, mais celui que choisit Veltchaninov. Pavel Pavlovitch fut très mécontent lorsque le marchand, qui avait demandé cent soixante-quinze roubles, le lui laissa pour cent cinquante : il en aurait volontiers donné deux cents si on les lui avait demandés, tant il désirait payer cher.

— Il n'y a aucun inconvénient à ce que je fasse des cadeaux dès à présent, dit-il avec empressement lorsqu'ils se furent remis en route : ce n'est pas du grand monde, ce sont des gens très simples... L'âge innocent aime les cadeaux, ajouta avec un sourire malin et gai. — Tout à l'heure, vous avez eu une surprise, Alexis Ivanovitch, quand je vous ai dit qu'elle a quinze ans ; mais c'est justement là ce qui me trotte par la tête, cette fillette qui va au lycée, la serviette sous le bras, avec ses cahiers et ses plumes, hé ! hé !... C'est cela qui m'a conquis. Moi, voyez-vous, Alexis Ivanovitch, je suis pour l'innocence. L'important pour moi, c'est moins la beauté du visage que cela. Des fillettes qui rient aux éclats, dans un

coin, et pourquoi ? mon Dieu ! parce que le petit chat a sauté de la commode sur le lit et a roulé comme une boule... Cela vous a un bouquet de petites pommes fraîches !... Mais, voyons, faut-il ôter le crêpe ?

— Comme vous voudrez.

— Ma foi, je l'ôte !

Il prit son chapeau, arracha le crêpe et le jeta sur la chaussée. Veltchaninov vit dans ses yeux comme un clair rayon d'espérance au moment où il remit son chapeau sur sa tête chauve.

« Mais, enfin, songea-t-il avec mauvaise humeur, qu'y a-t-il de sincère dans les airs qu'il se donne ? Que signifie, au fond, l'insistance qu'il a mise à m'emmener ? A-t-il vraiment la confiance qu'il dit en la générosité de mes sentiments ? (Et cette hypothèse lui faisait presque l'effet d'une offense.) Au bout du compte, est-ce un farceur, un imbécile ou un « éternel mari » ? Dans tous les cas, c'est intolérable, à la fin ! »

TH. M. DOSTOIEVSKY.

(Traduit par ***)

(A suivre.)

LE MUSÉE SOCIAL

I

L'origine du Musée social tient dans une idée de Le Play, qui en eut d'admirables, sema beaucoup, récolta peu : ce qui est d'ailleurs le commun destin des semeurs.

Le Play était commissaire général de l'Exposition de 1867. Son idée fut d'ouvrir aux ouvriers les grandes foires internationales de l'industrie contemporaine. L'idée, telle quelle, était très grande ; elle était inapplicable : les ouvriers n'étaient pas organisés — ou ils étaient trop organisés — pour classer en vitrines leurs projets, leurs désirs, leurs réclamations, et les premiers essais de la coopération et de la mutualité dans le monde du travail. La section des ouvriers ne pouvait être qu'une section des institutions ouvrières, qui n'étaient guère en somme que des institutions patronales. Et c'était déjà beaucoup. Il s'agissait au fond d'exposer « la double action de la force humaine, agissant d'un côté sur le développement de l'industrie, et d'un autre côté sur son propre développement à elle-même, sur son perfectionnement par la culture, sur sa moralisation par l'éducation, l'instruction et la réflexion... » M. Léon Say ajoute, dans la préface de son *Rapport général (Exposition universelle de 1889, Groupe de l'Économie sociale) :*

« Toute la question sociale est dans la règle de ce partage. » C'est peut-être exagéré. Ce qui est très exact, c'est que la « question sociale » était posée par Le Play, dans son « groupe » de solutions immédiatement applicables et utiles, et posée en termes justes, au milieu de la grande fête qui faisait de Paris un caravansérail de rois. Six cents maisons ou davantage avaient répondu à l'appel du commissaire général. Le consentement universel attestait la sagesse de la tentative. L'Exposition d'économie sociale eut un succès considérable en 1867.

En 1889, le succès fut éclatant. Le Play n'avait exposé que des dossiers. C'était assez pour l'intelligence et la curiosité de gens informés préalablement, intéressés à s'informer de tout ce qui affleure le délicat mécanisme des contrats entre employeurs et employés. Ce n'était ni suffisant ni clair pour les profanes désireux de s'instruire; ceux-ci d'ailleurs n'étaient qu'en petit nombre; aussi le « dixième groupe » en 1867, avait-il été généralement ignoré de la masse du public insoucieux, ou distrait.

Le public de 1889 était averti par l'expérience, la dure expérience des vingt dernières années. La « question sociale » n'était pas restée dans les termes établis par Le Play. Les préoccupations sociales passaient au premier plan pour une partie des intelligences; des polémiques les rendaient populaires; les grèves industrielles en affirmaient l'urgence. Le « pavillon » de l'économie sociale pouvait donc s'attendre à un beau chiffre de visites, mais il fallait éviter de laisser l'intérêt en suspens, et soutenir l'attention toujours menacée par les distractions d'en face; l'économie sociale était installée sur l'Esplanade des Invalides, à deux pas du ministère de la guerre, en face du village nègre, du théâtre annamite et des Javanaises. Il fallait donc imaginer autre chose qu'une exposition de dossiers.

La solution fut trouvée, très ingénieusement, par un jury où d'anciens collaborateurs de Le Play siégeaient à côté de représentants des milieux parlementaires et économiques. L'image venait de conquérir ses droits dans l'éducation, dans toutes les variétés de l'éducation, par la presse à bon marché, par l'album, par les manuels d'école. Une heureuse application de l'image mena l'économie sociale de l'arithmé-

tique au dessin. Les exposés arides et abstraits, les colonnes de chiffres et les « balances » de 1867 furent remplacés par des tableaux vivement colorés, des courbes amusantes à l'œil, des graphiques nettement détachés sur des fonds roses, des fonds pourpre, des fonds bleu-ciel et vert nil : des cartes murales s'encadraient d'emblèmes et de broderies ; les modèles en relief intéressèrent comme des joujoux ; des patrons très intelligents exposèrent, à côté de leurs statuts, les photographies d'ouvriers vieillis dans leurs usines, attachés à leur fortune, participant par leur persévérance au développement, à la richesse et au bénéfice de leur industrie. Présentée sous cette forme, l'économie sociale n'avait plus rien d'austère. La foule passa par le pavillon de l'Esplanade. Elle s'y arrêta plus ou moins. Ceux qui prenaient plaisir à voir, ou désiraient apprendre, ou avaient quelque chose à chercher purent consulter à l'aise la bibliothèque de documents annexés aux galeries murales. Beaucoup d'ouvriers, des plus intelligents, de ceux qu'un chef d'industrie nommait les bons meneurs, achevèrent ou commencèrent leur éducation entre les graphiques et les rapports de la section. Beaucoup de patrons, des plus libéraux, des plus généreux, tirèrent un grand profit des améliorations réalisées, dans d'autres industries, par d'autres patrons. En fait, les institutions patronales occupaient encore une place prépondérante dans l'Exposition ; mais en droit, il ne leur était assigné qu'un « groupe » sur six dans la classification générale adoptée par le jury. Un effort visible tendait à l'élargissement des anciennes catégories économiques. Une place faite au socialisme d'État semblait ménager, dans les classifications futures, les cases du socialisme à épithètes multiples ou le compartiment du socialisme sans épithète.

L'impression fut profonde ; le souvenir resta très vif. L'utilité des expositions sociales était désormais acquise ; il était logique de songer à les rendre permanentes ; la transformation des expositions en musées fut la conclusion commune de toutes les délibérations. Les exposants de 1889 abandonnèrent généreusement leurs droits de propriété. Les membres du jury, pour recevoir et conserver les « trésors » de l'Exposition, formèrent entre eux « l'Association du Musée d'économie sociale ».

Le Musée social existait dès lors en principe.

L'État se chargea de la réception et de la conservation des objets; sur quoi, tout fut remis en question.

Il serait instructif et, d'ailleurs, trop long, de raconter la tragi-comique odyssée de ce Musée constitué par dons gratuits, abandonné sans asile, errant de l'Esplanade au Champ-de-Mars, échoué provisoirement aux Écuries de l'Alma, entamé par l'humidité, laissé en souffrance, faute d'être tenu à jour, par les progrès et les applications de l'économie, réduit en miettes enfin par les prélèvements faits au profit du Musée-Bibliothèque (de la rue de Lutèce), de l'Exposition de Chicago et de l'Exposition de Lyon.

L'idée du Musée social paraissait abandonnée, quand un des membres du jury de 1889, M. Jules Siegfried, prit possession du ministère du commerce et fit adopter par les Chambres, dans le courant de l'année 1893, un projet de loi « pour la création d'un Musée d'économie sociale au Conservatoire des Arts et Métiers ». Le ministre tombé, la « création » suivit son cours, dans le grand loisir indolent et patient des initiatives officielles. L'Association de 1889 s'était dissoute, et n'avait pas mieux à faire, au bénéfice final de l'État.

Le Musée du conservatoire, après un certain nombre de péripéties curieuses, dépossédé de la chapelle qui lui avait été assignée à la première heure, est en cours d'installation depuis plusieurs mois dans une section réservée de la nouvelle galerie Vaucanson. La « création » approche vraisemblablement de sa fin. Elle ne viendra désormais qu'en seconde ligne. C'est à l'initiative privée qu'appartient l'honneur d'avoir ouvert en France et, si l'on excepte le petit musée spécial de Vienne avec quelques sections des *Kunst-Gewerbe-Museum* allemands et du *South-Kensington* de Londres, d'avoir ouvert en Europe le premier des musées sociaux.

II

Le chef du Conseil d'administration d'une des grandes Compagnies récompensées par le jury de l'économie sociale

en 1889, M. le comte de Chambrun, président des cristalleries de Baccarat, avait gardé l'impression très vive de l'Exposition sociale, de son éclat, de sa nouveauté, de son originale et salutaire action. L'idée lui vint de reprendre à son compte l'héritage en détresse, après la clôture de l'Exposition. Le goût des généralisations philosophiques avait donné à son esprit le pli d'une généralisation universelle. M. de Chambrun pensa un moment à installer le Musée de 1889 à Lausanne, en terre neutre, au cœur de l'Europe centrale, dans un domaine acheté tout exprès, approprié pour une organisation spéciale, où paisiblement auraient pu se rejoindre les dons, les documents, les informations, les enquêtes et les consultations du vieux monde. Des difficultés matérielles intervinrent; le temps passait, Lausanne fut mis de côté. Le Musée social semblait en être au même point, mais les succès de l'économie sociale en Amérique réveillèrent l'intérêt puissant de 1889. M. de Chambrun, depuis quelques mois, disposait d'un hôtel habité précédemment par des membres de sa famille, rue Las-Cases; il désirait le consacrer, avec une partie de sa fortune, à une fondation d'intérêt général. Il résolut d'y recueillir les débris épars de 1889, et d'y installer un musée social subventionné par lui.

Telle fut l'idée première du Musée inauguré récemment par M. le ministre du commerce et de l'industrie.

Une grande bonne volonté accueillit et assista l'initiative de M. de Chambrun. Jamais œuvre sociale ne vit le jour à l'aurore d'un soleil plus généreux. Doté largement, logé avant de naître, ouvert sur un portail à écusson, le Musée social était salué dès son premier geste par l'accord des pouvoirs et de l'opinion. Il ne connut ni les difficultés ni les lents déboires de la genèse et de la croissance. Les formes officielles lui furent clémentes. Le 19 mai 1894, M. de Chambrun réunissait, pour la première fois, en comité les personnages auxquels il désirait confier la direction supérieure du Musée. Le 25 juin, le Comité expédiait au ministre du commerce « les statuts d'une Société qui a pour titre : *Société du Musée social* », demandant « pour elle au gouvernement la reconnaissance légale comme établissement d'utilité publique ».

Les statuts, il est vrai, parurent assez compliqués au Con-

seil d'État. Les auteurs avaient produit un très joli travail d'horlogerie administrative. La direction du Musée social appartient en toute autorité, sous l'inoffensive hégémonie de deux présidents d'honneur, à un comité formé de sept membres, dont un président, deux vice-présidents et un secrétaire. Les fonctions du comité sont gratuites. — Le secrétaire actuel est en outre investi de la direction effective; deux collaborateurs lui sont adjoints pour le service du Musée; des traitements sont alloués aux emplois intérieurs. — Aux lieu et place du fondateur interviendra par la suite un grand conseil de soixante membres, nommés pour la première fois par le comité directeur et se recrutant, une fois réunis, par cooptation. Un autre ensemble de « membres collaborateurs » doit donner « un concours actif au comité » et « se partager en sections ». Des réminiscences de l'Académie des sciences morales et politiques et du Sénat de M. Wallon se mêlent dans cette hiérarchie, que l'usage simplifiera probablement.

En attendant, on était prêt à marcher. Le Conseil d'État émettait un avis favorable, le 31 juillet; la reconnaissance d'utilité publique fut prononcée par décret du 31 août, inséré à l'*Officiel* du 4 septembre 1894. Il était impossible de faire mieux ni plus vite.

Et, tout de suite, la section d'économie sociale de l'Exposition de Lyon décernait un grand prix à M. de Chambrun et promettait au Musée une belle suite de tableaux, la fleur de ses graphiques, toute une part de sa fortune, distribuée libéralement entre la rue Las-Cases et le Conservatoire des Arts et Métiers. A Milan, qui fêtait dans les premiers jours d'octobre le troisième Congrès international des accidents du travail et des assurances sociales, six ou sept cents économistes, venus de tous les pays d'Europe, acclamèrent la fondation de la rue Las-Cases. Le principe des musées sociaux fut posé par un vote solennel, malgré la protestation des socialistes, sur l'initiative et à l'imitation de la France. Un vœu du Congrès demanda, pour tous les États, l'organisation de « musées exposant au public les documents et les modèles relatifs aux assurances sociales et notamment à la prévention des accidents ». Comme conclusion à ce vœu, les Expositions réunies

de Milan faisaient hommage au Musée parisien de leurs plus beaux modèles « relatifs à la prévention des accidents ».

Les cadeaux de baptême arrivaient de toutes parts au nouveau-né. Il ne s'agissait plus, semblait-il, que de déballer et de caser. L'embarras fut dans l'abondance des richesses.

III

Le Musée social, resserré dans des limites assez exiguës par des difficultés d'ordre intérieur, qui seront levées d'ailleurs dans quelques mois, se compose actuellement d'une grande salle consacrée à l'exposition murale, d'une galerie occupée par la bibliothèque et de deux pièces réservées au secrétariat. Le cabinet de la direction est décoré d'un large tableau où figurent les statuts de Baccarat, pittoresquement encadrés de cristalleries montées sur rayons.

L'exposition, très sommaire aujourd'hui, des tableaux linéaires ou décoratifs, aura de quoi s'étendre et se compléter lorsque le Musée pourra occuper la totalité de l'hôtel et transformer en un vaste hall vitré la cour, tenue, par des contrats antérieurs, à la disposition d'un locataire en jouissance actuelle de possession. La construction du hall facilitera l'exposition des graphiques plus larges qui racontent l'histoire de la participation et de la coopération, le développement des institutions autonomes, la grande épopée des mutualités ouvrières, tout le poème héroïque du travail et du capital, des efforts, des contacts, des réciproques sacrifices, de la lente harmonie réalisable par la paix entre les deux parties nécessaires de l'œuvre industrielle. C'est la grande et très belle utilité du Musée social. Il doit être une école de paix. il est une école de patience et de réflexion. Si vous traversez en flânant, les mains dans les poches, l'œil distrait, ce défilé d'ailleurs amusant de courbes, de lignes recroisées, de géométries planes et de typographies en couleurs, il ne vous en restera qu'un vague papillotement de reflets ou de signes, et vous n'aurez rien vu d'un Musée social. Il faut s'approcher et stationner, lire, comparer, comprendre et réfléchir. Sans étude antérieure,

par la simple patience et par la probité du regard, le spectateur verra se dérouler, sans hâte, laborieusement, difficilement, mais sans défaillance et sans régression, la courbe ascendante des conciliations industrielles. C'est un très beau spectacle, et qui vaut un effort d'attention. Et la « question sociale », certes, n'en est pas résolue ; mais qui songe à la résoudre sur l'heure, — ou jamais ?

La question sociale, qui n'implique actuellement aucune solution générale, comporte une série de solutions partielles et perfectibles, où une série de groupes sociaux trouve la partielle et provisoire satisfaction de prétentions, d'ambitions, de désirs ou de besoins contradictoires. Cela n'est pas d'une philosophie très haute; c'est d'une politique très juste, et c'est d'une humanité très noble. La politique est un art essentiel de la sociologie. L'humanité est une de ces raisons du cœur, qui débordent la raison, et se dérobent à la polémique.

Les murs de la rue Las-Cases s'élargiront pour raconter comment la juste discussion, par égalité de concours et de droits, est intervenue pour tarir la source des conflits dans les célèbres *Conseils* de M. Laroche-Joubert, dans les très belles *Chambres d'explications* de M. Julien Weiller, dans les grandes institutions de maisons illustres qui sont, pour un très grand nombre, des fondations de l'industrie française. Ils diront encore que la journée de huit heures dans les mines, réclamée ou refusée, discutée dans l'orage et le tumulte par les Parlements et la presse, fut appliquée dans la paix, depuis trente-cinq ans, par la Compagnie de Blanzy, — qui, d'ailleurs, s'occupe également de son dividende. Et ils diront surtout les merveilles de l'association et de l'entente réfléchie, les surprenantes actions de la mutualité à Lyon, le prodige et les hardiesses de la coopération milanaise, le bienfait du crédit populaire lombard, la rare et difficile constitution de ces fortunes ouvrières, dont les livres de Rochdale attestent la possibilité et la grandeur. — Pour être complets, les murs de la rue Las-Cases auraient à raconter aussi la férocité des guerres sociales, les crimes de la lutte des classes, l'amère tristesse des fatalités économiques, l'histoire des grèves, la responsabilité des meneurs, la dureté des résistances, l'horreur des collisions, l'excès des châtiments, ou encore l'injustice

d'une destinée qui élimine par la faim les tisseurs de la Croix-Rousse. Le drame industriel doit témoigner à côté de l'idylle économique.

Ceux qui aiment à réfléchir par eux-mêmes sur les plus urgentes, parmi ces questions qui se posent aujourd'hui et s'imposeront demain, apprendront à lire par méthode linéaire sur les murs des musées sociaux. Peut-être quelques-uns s'éloigneront-ils avec la certitude que, aussi bien qu'en biologie, les formations lentes sont en sociologie plus harmonieuses, plus stables et plus vivantes que les brutales ou hâtives rénovations...

La bibliothèque du Musée social est en pleine période d'installation. Sa principale richesse consiste provisoirement en une abondante et très belle série de documents apportés de Londres, émanés pour une partie du *Board of Trade*. Une « table des périodiques », très bien organisée, mettra plus tard au service des lecteurs un choix de publications affectées aux questions d'économie politique ou sociale. Cette liste pourra s'étendre par la suite. On aimerait à y voir représenter, ne fût-ce que par un type, la collection des « jeunes revues » sociales de l'Odéon. Les périodiques étrangers mériteraient encore plus d'égards ; de l'illustre *Labour Gazette* à la turbulente *Lotta di classe*, il serait facile de prélever une série d'échantillons témoignant de l'état des opinions ou des partis en Europe et aux États-Unis. En attendant, il convient de louer un éclectisme qui, par la *Revue de sociologie* et les *Notices* de l'office du Travail, rapprochera de la *Revue socialiste*, la *Réforme sociale* ou l'*Économiste français*. Et les reliures sont très belles.

Les rayons commencent à se remplir. Ils sont prêts pour la réception des richesses futures. Livres et documents iront se ranger sous les notules très précises d'une classification extrêmement savante et compliquée, peut-être un peu trop compliquée par excès de science :

STATISTIQUE SOCIALE ET DOCUMENTS GÉNÉRAUX. — Statistique de la population. Tables de mortalité, de morbidité et d'accidents. Expositions. Offices du travail. Musées sociaux.

RÉGIME DE LA FAMILLE. — Monographies. Instruction professionnelle. Apprentissage. Rôle de la femme.

RÉGIME DE LA PROPRIÉTÉ. — Division de la propriété. Formes diverses de la propriété mobilière ou immobilière. Transmission de la propriété. Systèmes collectivistes et autres.

RÉGIME GÉNÉRAL DU TRAVAIL. — Règlement du travail (adultes, femmes, enfants). Hygiène et sécurité. Syndicats professionnels industriels. Syndicats professionnels agricoles. Groupements corporatifs. Grèves. Arbitrage et conciliation. Conseils d'usine. Institutions patronales. Systèmes socialistes.

PÉRIODE NORMALE DE LA VIE DU TRAVAILLEUR.

a) Travail.

I. Travail aux ordres d'un patron. — Salaires. Sursalaires. Subventions. Participation aux bénéfices.

II. Travail dans les sociétés coopératives de production.

III. Travail de l'ouvrier à domicile. Industries domestiques.

b) Épargne et crédit. Caisses d'épargne. Sociétés coopératives de crédit. Banques populaires.

c) Habitation. Logements à bon marché. Sociétés coopératives de construction.

d) Alimentation, vêtement, éclairage, chauffage. Sociétés coopératives de consommation.

e) Récréations, cercles, etc.

f) Matières diverses.

PÉRIODES DE CRISE DE LA VIE DU TRAVAILLEUR.

a) Chômage. Bureaux de placement. Assistance par le travail. Assistance contre le chômage involontaire.

b) Maladies. Sociétés de secours mutuels. Alcoolisme.

c) Accidents. Prévention. Atténuation (sauvetage, hôpitaux). Réparation (assurance contre les accidents).

d) Vieillesse et invalidité. Pensions de retraite. Création du patrimoine.

e) Décès prématuré. Assurance vie entière, mixte, à terme fixe.

f) Divers...

Telle qu'elle existe, avec ses premières acquisitions et sa classification préalable, la bibliothèque est aujourd'hui l'embranchement le plus complet, le mieux réglé du vaste système annoncé par les statuts. La direction fera le reste, et il lui reste à vrai dire, beaucoup à faire.

Il ne suffit pas d'avoir doté Paris d'une exposition graphique, appliquée à des lambris peints de nuances délicates, dans une courte enfilade de salles meublées somptueusement. Le Musée peut faire davantage. Il est riche d'un million et demi, jeté dans sa cassette par le fondateur. Il est sûr de l'avenir, bien apparenté, muni d'influences et de relations dans les mondes officiels, dans les syndicats de patrons, dans la sociologie internationale et dans l'orthodoxe économie. Il peut et doit faire du bien. Il accomplira une œuvre juste et bonne, s'il prend de sa puissance une mesure assez large pour sortir de ses cantonnements, pour employer ses forces constituées à éclairer d'autres forces, qui se constituent obscurément dans d'autres milieux sociaux. Pour que le Musée ne reste pas une simple exposition au tire-ligne, pour qu'il devienne un véritable instrument « social », instrument d'éducation, instrument de paix, il n'aura qu'à s'inspirer des idées qui se présentèrent un moment en un très bel ensemble à l'esprit du fondateur. M. de Chambrun s'était élevé, dans l'habituelle direction de son esprit, à une conception très haute et très large, qu'il importe grandement de rappeler ici.

IV

M. de Chambrun pensait qu'un Musée risque d'être souvent un désert. La leçon du Louvre et de Cluny est là pour faire réfléchir tous les fondateurs d'éducation usuelle. Sont-ils si nombreux, ceux qui vont au Louvre se pencher sur la source du beau, ou s'inspirer à Cluny de ces rares, simples et éternels principes d'où jaillissent les innombrables caprices de la décoration? Encore, le Louvre et Cluny sont-ils sur les listes de l'agence Cook. Il fallait donc trouver les moyens d'attirer

au Musée social le public ignorant et indifférent. Or ces moyens ne sont pas nombreux. Le public ne répond qu'aux appels adressés à son intérêt, à ses plaisirs ou à ses besoins. C'est aux besoins que M. de Chambrun pensa tout d'abord à s'adresser.

Le développement de l'industrie, la facilité des échanges internationaux, la suppression des distances par la vapeur et l'électricité, la suppression progressive du travail humain par la multiplication des machines, la transformation des conditions industrielles par la division du travail, la transformation des rapports industriels par la formation des syndicats, par la coalition, par la grève, par le *lock-out*, par toutes les manifestations de l'esprit d'association, la reprise en sous-œuvre des « lois » économiques par les institutions sociales, par l'assistance ou la prévoyance, par la participation, par les progrès de la coopération et de la mutualité, tout le bouleversement, l'incertitude, les progrès précipités, les innovations irréfléchies et le bien réel, accompli ou préparé surtout dans les vingt dernières années, se résolvent, pêle-mêle, dans un labyrinthe législatif, économique, sentimental, où l'intelligence la plus déliée serait incapable de se débrouiller sans le concours d'un spécialiste ou d'un enseignement technique et spécial.

Or, les spécialistes sont très rares ; ils sont peu accessibles ; ils sont mal connus ou mal complaisants. L'enseignement technique et spécial existe à peine, dans des instituts clos, jaloux comme des aristocraties, avares d'une science cultivée en partie pour la fourniture des administrations d'État. A côté de son « exposition permanente » de signes et de modèles, il fallait donc que le Musée social instituât une « exposition permanente de renseignements... au sujet des œuvres sociales, de consultations techniques, soit sur l'agencement d'œuvres à créer, soit sur la situation d'œuvres existantes et les modifications que cette situation pourrait comporter. » Ces consultations, bien entendu, n'auraient d'intérêt qu'à la condition de se tenir à jour, perpétuellement, par une vaste organisation de correspondances et de missions en France et à l'étranger.

De là l'idée qu'eut M. de Chambrun d'une agence, ou se-

crétariat général, annexé au Musée, et d'un bulletin destiné à centraliser, à répandre et à échanger les informations du secrétariat.

L'agence devait être publique et gratuite. Elle devait se mettre en communication avec toutes les sociétés, avec toutes les œuvres sociales, avec tous les bureaux techniques reconnus par les Bottins du monde civilisé. Elle devait être ouverte à toutes les communications, aux enquêtes de l'industrie, aux requêtes du travail, aux confidences des inventeurs, aux impatiences de la réforme, aux confessions de la résistance; et elle devait répandre sur les peuples les matériaux tout prêts d'une immense conciliation par la science, par la vérité, par le désir du juste.

Le bulletin devait être avant tout l'organe autorisé de l'agence. Il devait consigner ses travaux, formuler ses conclusions ou ses vœux. Il était en même temps un instrument de conversation publique et internationale, le centre où une offre de science applicable accueillerait les demandes du public curieux de science appliquée, quelque chose comme un *Intermédiaire des chercheurs et des curieux* économistes, sociologues, socialistes ou simplement sociaux.

Ainsi, à côté du Musée, une agence qui en serait en quelque sorte le prolongement oral, et un journal qui en serait le prolongement écrit. C'était quelque chose. Était-ce assez pour agir sur les « grands nombres », pour créer cet instrument de « culture » que M. Léon Say demandait déjà au Musée de 1889? M. de Chambrun ne le croyait pas. Il pensa, dès les premiers jours, à la création de conférences explicatives des documents affichés sous les cimaises ou classés dans la bibliothèque.

On y substitua par la suite un projet de conférences d'intérêt général, puis un programme de cours réguliers. L'idée prenait corps en se développant; le Musée devenait un second Muséum; il possédait son enseignement de même que ses galeries; le bulletin recueillait l'enseignement et le répandait dans le pays.

Cet enseignement devait être purement sociologique. Ce mot éveille l'image d'un programme assez court. Mais, en réalité, la sociologie touche à tout. Elle est au croisement de

toutes les sciences non pas seulement morales et politiques, mais physiques et naturelles par la biologie ; elle est le point d'intersection générale, le but lointain, final et commun. Une faculté de sociologie, pour être complète, aurait à puiser dans nos quatre facultés officielles, en ajoutant l'enseignement de la sociologie proprement dite, qui n'existe nulle part ; mais quelle que fût la générosité du fondateur, les ressources du Musée social n'étaient pas illimitées. Il fallait choisir, se restreindre, et mesurer les choix. M. de Chambrun s'était donc arrêté à la solution, d'ailleurs critiquable, de dessiner en traits élémentaires le plan de la future faculté de sociologie, de l'idéale faculté libre et complète que l'on pouvait au reste, sans inconvénients, espérer voir grandir et s'agréger autour du noyau primitif.

Un système de cours libres pouvait se lier au système régulier, élargir et varier l'enseignement attaché au Musée, où il aurait trouvé l'hospitalité de salles toutes prêtes pour éclairer les démonstrations de la chaire par l'éducation des yeux.

Telle fut la première inspiration dans toute sa largeur et dans toute sa générosité. L'écueil était dans cette largeur même. Le Musée social ne devait point échapper à la loi naturelle des formations lentes. Le Comité en voyait le plan sous un angle plus précis, délimité avec plus d'exactitude et de netteté. Il se peut que le comité ait très bien vu. On avait vu grand, et c'était fort beau. Peut-être, après avoir vu grand, était-il raisonnable, pour faire durable, de faire petit. De la grande œuvre d'éducation que l'on avait pensé à encadrer dans un muséum de sociologie, le Musée seul existe pour le moment. C'est une chose utile et bonne d'avoir réalisé du moins la première partie du programme. Les autres pourront venir par la suite. L'esprit souffle quand il lui plaît.

Telle qu'elle est aujourd'hui, l'œuvre de M. de Chambrun est très originale et très généreuse. Elle marque une date dont il faut tenir compte. Un terrain plus large semble s'ouvrir en France aux œuvres de la munificence privée. Il n'est pas question, évidemment, de renoncer à l'assistance indivi-

duelle, au soulagement ou à l'atténuation des misères par le concours de toutes les vigilances et de toutes les libéralités. La charité intime ou publique, le secours personnel, toutes les applications de la bonté humaine garderont leur séduction et leur raison d'être tant que durera l'humanité telle que nous la connaissons, l'humanité faible, faillible, souffrante, affamée de justice et altérée de bonté; mais, en respectant la dispersion nécessaire de l'effort, on peut concevoir la pénétration de l'esprit social dans la générosité. Cette conception n'est pas nouvelle en France. Elle se réalisait de temps à autre, vaguement, sous forme de legs à l'Assistance publique ou à des institutions charitables, plus généralement par des fondations de prix aux cinq classes de l'Institut. Il semble que l'idée se soit précisée depuis quelques années, et c'est peut-être le prélude d'un enrichissement inespéré pour l'outillage intellectuel, moral et social de la nation. Le corps des facultés de Montpellier est devenu propriétaire et capitaliste par les dons de M. d'Abbadie. M. Chauchard, il y a quelques jours, envoyait à l'Association des étudiants les premiers arrérages d'une rente de cinq mille francs. M. de Chambrun, qui dotait l'an dernier la chaire d'économie sociale à la Faculté des lettres de Paris, conserve le premier rang avec la fondation du Musée social. Son œuvre aura grandi le jour où ce premier rang lui sera disputé ou enlevé.

DICK MAY

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

DE L'AMOUR[1]

Ma marraine parlait à M. Lesec. Elle disait :

— L'amour? L'amour de l'homme pour la femme, je ne sais ce que c'est et j'ai toujours pensé que c'était bien peu de chose. Mais l'amour de la femme! cet amour qui, né dans le silence, s'est glissé mystérieusement dans son sein, ignoré de celui qui l'inspira, ignoré de celle même qui l'éprouve, qui bientôt, grandissant, comme un enfant capricieux et mutin, fait naître les soucis et les larmes, qui, jaloux, injuste, exigeant, mais encore caché, commence à se révéler seulement

1. George Sand, dans l'*Histoire de Ma vie*, parle d'un roman d'elle « qui n'a jamais vu le jour ». — « L'ayant lu, dit-elle, je me convainquis qu'il ne valait rien, mais que j'en pourrais faire de moins mauvais, et qu'en somme il ne l'était pas plus que beaucoup d'autres qui faisaient vivre plus ou moins mal leurs auteurs. » Ce premier roman, écrit vers 1828, c'est *la Marraine*. Pour ne pas valoir à coup sûr *Indiana* ou *Valentine, la Marraine* n'en est pas moins un très curieux livre. Cette mystérieuse et romanesque « Marraine », c'est George Sand elle-même, George Sand à vingt-quatre ans, mariée et mal mariée depuis six ans, attristée et choquée des réalités qui l'entourent, et se réfugiant dans la vie intérieure. Le roman abonde en digressions, à la façon de Montaigne, où la jeune femme développe ses sentiments plus que ses idées, et ses rêves encore plus que ses sentiments. En attendant l'apparition du livre, on a bien voulu en détacher, pour la *Revue de Paris*, le chapitre intitulé *De l'Amour*. N'est-il pas d'un haut intérêt de connaître quelles étaient, à ce moment, sur l'amour, les pensées et les aspirations de cette grande âme, — avant les romans écrits et les romans vécus?

au cœur qu'il ronge et qu'il asservit, qui chaque jour croît dans le secret des plus intimes pensées, s'insinue, pénètre comme un poison, breuvage funeste, mais enivrant, qu'on savoure sans prudence et qui bientôt après dévore les entrailles et, comme un feu liquide, court de veine en veine avec le sang et la vie!... ô femmes, s'il en est parmi vous quelqu'une qui ne l'ait jamais ressenti, cet amour brûlant, qu'elle n'ose pas s'en vanter ou qu'elle se vante de n'être pas femme! Stérile de cœur, elle a passé comme une fleur sans éclat, sans parfum et sans fruit. Vide de souvenirs, elle n'a connu de la vie ni les cuisantes douleurs, ni les joies délirantes. Insensible et nulle, elle n'a eu de son sexe ni les misérables faiblesses, ni les héroïques passions!

» La femme qui aime est de tous les êtres le plus courageux, le plus magnanime, le plus constant, le plus dévoué. Demandez-lui tout ce qui est grand, tout ce qui est énergique, tout ce qui semble au-dessus des forces humaines et des penchants de la nature; vous l'obtiendrez, car sa passion fait d'elle une fanatique prête au martyre, une sainte digne du ciel; mais ne lui demandez pas le sang de l'innocent, car elle vous le donnerait, ne lui prescrivez pas le vice, le déshonneur, la trahison, l'adultère; car elle vous obéirait, et, d'un ange de Dieu, vous feriez un démon du mal.

» Et vous, qui inspirez cette passion impétueuse à l'être faible qui ne sait pas raisonner, mais sentir, qui ne délibère point, mais qui agit, homme que Dieu doua de la force du corps et conséquemment du calme de l'esprit dans les moments difficiles, c'est à vous qu'il appartient de régner avec justice sur l'esclave fidèle et dévouée qui ne respire que pour vous. Dirigez la puissance que vous fîtes naître! élevez-la vers le bien, car la femme qui vous aime imitera toujours vos vertus et vos vices. Quel que vous soyez, la copie ressemblera au modèle, elle outrera même ou surpassera sa laideur ou sa beauté.

» L'amour d'une femme pour un homme de bien est donc le ressort de toutes les grandes vertus et du plus haut courage. Il est bien rare qu'un homme de cœur et d'esprit n'élève pas vers lui celle dont il est aimé, mais le plus ou moins d'amour qu'il inspire fait la mesure des qualités ou des défauts de

cette même femme. Toutes ne sont pas également susceptibles de ce fort attachement qui, bien dirigé, fait le plus beau côté de leur sexe. Le plus grand rival de l'homme dans le cœur de la femme, c'est l'amour d'elle-même, c'est la vanité qu'elle tire de son visage ou de son esprit : la coquette avide de louanges et de succès aime tous les hommes et n'en aime pas un seul. Un époux, un amant la corrigera peut-être, mais pas au point d'en être aimé comme Roméo le fut de Juliette, comme Othello le fut de Desdemona.

» Je ne crains pas de le dire, loin que cette passion violente que les femmes craignent d'avouer doive être en elles méprisée ou blâmée, elle mérite peut-être d'être regardée comme la preuve d'une belle âme et d'un esprit vraiment doué des qualités de leur sexe. Celle qui sacrifie son honneur, son repos, sa réputation, sa fortune, sa vie pour un amant ne recevra jamais de moi le conseil de céder ainsi à son aveugle dévouement ; j'essayerai au contraire de toutes mes forces de l'arrêter et de la préserver de tant de maux ; mais, dans ce cas, j'espérerai plus de l'amant que de l'amante. J'irai le trouver, si je puis, je lui parlerai d'honneur, de courage, de générosité, de délicatesse, et, si je le persuade, son amante sera sauvée. Mais, elle ! de quoi lui serviraient mes raisonnements si froids à ses yeux, si odieux à son cœur? Elle les écouterait à peine, et, faite en amour pour obéir et non pour calculer, elle me dirait : « *Il le veut ainsi*, je me perds, mais c'est pour lui ; toutes vos prédictions s'accompliront, je le sais, je n'attends que la misère et la mort pour prix de ma soumission à ses désirs, mais ses désirs sont ma loi. »

» Ainsi me répondrait-elle, et moi, je l'avoue, au lieu de l'abandonner et de l'accuser, je ne saurais m'empêcher de la regarder avec admiration et respect. Je ne haïrais que l'homme qui acceptera de sa part de si funestes sacrifices.

» Et qu'on ne me dise pas qu'une passion qui conduit à de tels égarements est mauvaise en elle-même. Elle est dangereuse, sans doute, puisque le discernement d'un bon choix décidera seul d'un avenir de vertus ou de vices pour la femme, mais c'est l'âme de la femme, c'est le vœu de sa nature, c'est la cause première de tous les effets bons ou mauvais de sa conduite, comme l'amour de la gloire, qui est chez l'homme

tantôt sentiment d'honneur, tantôt rage d'ambition, est chez lui le moteur de toutes les actions grandes ou abjectes. Si l'on retranchait cette passion de sa vie, sa vie serait nulle et froide, inutile et fade (car pour les cœurs ardents et sensibles qui font le bien pour le seul contentement intérieur qu'ils en retirent, quoique je ne vise pas leur désintéressement vertueux, je le crois si rare que je regarde de tels cœurs comme des exceptions). L'homme en général a pour but dans toutes ses démarches d'être aimé ou applaudi des autres hommes. La femme, plus modeste dans ses vœux, ne demande qu'une chose au monde, c'est l'amour d'un homme; et, dès qu'elle se sera dévouée à lui, elle désirera sa gloire, sa fortune; elle partagera son ambition quelle qu'elle soit et se fera un avenir de celui de son compagnon dans la vie.

» Oh! l'homme qui méprise les femmes, qui, jugeant du sexe entier par la corruption de quelques-unes, déclare que toutes sont fourbes, impudiques, avides, oh! l'homme qui nie et méconnaît leurs vertus est bien coupable et bien ingrat envers la nature, bien aveugle et bien fou envers lui-même! Celui qui se vante de ne pas connaître l'amour se vante d'être une brute insensible, indigne d'être jamais aimé. Il ne faut pas s'étonner que, parmi les femmes, celles seulement qui en font la honte se soient données à lui. Un cœur sincère et tendre s'éloignera toujours de celui qui n'en connaîtrait pas le prix. »

Ainsi parla ma marraine. Sa figure était remarquable dans ce moment; la pâleur de ses joues amaigries, la vivacité étincelante de ses yeux ordinairement mélancoliques et rêveurs, le désordre de ses cheveux noirs, l'abandon de sa pose, tout en elle semblait révéler l'élan des inspirations ou des souvenirs. Ce n'était pas un de ces raisonnements ordinaires composé de sophismes péniblement couverts par une logique toujours en guerre avec l'imagination active et bizarre, c'était un mouvement facile de l'âme qui mettait ces paroles sur ses lèvres et qui semblait remplir toutes ses facultés de conviction et de sentiment.

— Sur mon âme, dit M. Lesec, vous mentez, madame, quand vous dites que nous n'avez jamais aimé!

Ma marraine fixa sur M. Lesec son regard qui redevint scrutateur et grave. C'était assez l'habitude de sa physionomie

de questionner au lieu de répondre, et M. Lesec fut tout d'un coup embarrassé de sa personne et confus de ce qu'il venait de dire.

Ma marraine sourit en le pénétrant.

— Ami Lesec, lui dit-elle, ce n'est pas le moment de m'en défendre, car je prononcerais ma propre condamnation. Dans tous les temps je déclarerai qu'il m'avait été donné un cœur susceptible de l'amour le plus pur et le plus ardent. Si je ne l'ai pas éprouvé, c'est apparemment faute d'avoir rencontré celui que j'en aurais cru digne.

— Et jamais, dit Lesec en tremblant, mais poussant la curiosité jusqu'à l'héroïsme, jamais vous n'avez éteint le flambeau qui vous servit à chercher un pareil homme?

Ma marraine regarda M. Lesec d'une manière encore plus désespérante.

— Voyons, dit-elle d'un air indifférent, ce que vous penserez d'une idée bizarre que votre question vient de faire entrer dans ma tête. Comment croyez-vous qu'eût dû être fait, au moral et au physique, l'homme capable d'inspirer une passion à une femme faite comme moi?

Lesec réfléchit, et demanda du temps pour répondre.

— Soit, remettons la réponse à demain, dit ma marraine.

Le lendemain, M. Lesec entra dans le grand salon d'un air triomphant, et, au lieu de saluer ma marraine comme à l'ordinaire, il commença ainsi :

— Il faudrait qu'il fût beau de corps et d'esprit, qu'il fût doux dans son caractère et fort dans ses résolutions; qu'il eût de l'enjouement et de la bonhomie, qu'il fût complètement ignorant de son mérite jusqu'à aimer mieux la réputation d'une bête que celle d'un homme d'esprit, et que cependant son esprit fût si élevé, si éclairé, si judicieux, son imagination si brillante, si riche, sa conversation si éloquente, ses idées si neuves, si entraînantes, son âme si noble, si grande, si généreuse, si ardente, que l'on pût, après l'avoir entendu et compris, l'élever sur un piédestal et fléchir le genou devant sa gloire.

M. Lesec s'essuya le front, et ma marraine rêveuse lui dit :

— Cette description n'est pas satisfaisante; un homme tel que vous le dépeignez doit être aimé de toutes les femmes,

admiré de tous les hommes; mais, pour qu'il triomphe de tout mon éloignement, de toutes mes préventions contre l'amour, il ne faut pas seulement qu'il soit un homme de mérite, car à ce compte j'aurais aimé beaucoup d'hommes dans ma vie. Il faut qu'il y ait dans son caractère de ces nuances délicates qui se plient et s'enlacent avec toutes les aspérités, toutes les bizarreries du mien.

— Eh! doucement, dit Lesec, c'est le portrait d'un époux que vous me demandez, et non pas celui d'un amant. Un époux est un homme fait pour inspirer l'amitié encore plus que l'amour, et toutes ces petites nuances dont vous parlez doivent être en harmonie entre sa compagne et lui : autrement, point de paix domestique. Mais, avec un amant, qu'importent toutes ces misères! L'amour vit de querelleset de raccommodements, et de sa nature, il est aveugle; il ne voit point les défauts, il exagère les qualités.

— S'il était ainsi, il s'éteindrait vite, dit ma marraine.

— Est-ce que c'est un sentiment fait pour durer? dit Lesec, en riant. Ah! je vous crois, à ce coup! vous ne le connaissez pas.

Un éclair jaillit des longues paupières noires de ma marraine; puis, comme de coutume, sa physionomie se ternit l'instant d'après.

— J'ai vu pourtant des exemples du contraire, dit-elle, et je crois que l'amour tel que je l'entends doit durer autant que la vie.

— Fort bien! vous l'unissez dans vos idées à l'amitié, et, fondant ensemble ces deux affections, vous en faites un sentiment si fort que rien dans la nature ne peut lui être comparé. Mais, hélas! c'est un beau rêve, un rêve digne de votre cerveau romanesque, de penser qu'il peut exister.

— Pourquoi pas, mon cher Lesec?

— Parce que les plaisirs de l'amour traînent après eux la satiété et que la satiété éteint l'amitié elle-même.

— Aussi, dit ma marraine vivement, l'amour dont je rêve serait chaste et pur comme le lit d'une vierge.

— Attendez, dit Lesec, je comprends et je vais détailler le portrait : — Il faudrait qu'il eût une âme de feu et un corps de glace... Oh ! non, dit-il en se reprenant, cela sort de la nature. Il n'existe pas d'homme dont le cœur éprouve l'amour

sans que les sens n'y aient aucune part; car enfin, qu'est-ce que l'amour, même comme vous l'entendez? c'est une amitié si forte, si brûlante, si tendre, que le sang s'allume au seul toucher, le cœur bat à la seule approche de l'objet qui la fait naître. C'est une amitié qui réunit la tendresse du frère pour sa sœur, du père pour son enfant. Comme la mère caresse son nouveau-né, délicat et frêle objet de son amour, l'amant couvre de ses baisers la gracieuse et frêle créature qu'il chérit. Otez-lui ce désir ardent des caresses, ce besoin de presser son idole sur son cœur, il ne lui restera plus que de l'amitié. Comment donc voulez-vous que mon cerveau conçoive un homme dont je n'ai jamais vu la ressemblance? Autant vaudrait me demander comment sont faits les habitants de la lune.

— Vous avez pourtant tracé une bonne esquisse, je peux vous aider à la remplir. Il faudrait qu'avec cette ardeur brûlante qui de son cœur circulerait et brûlerait encore dans la moindre de ses fibres, il faudrait qu'il fût maître de lui comme jamais homme ne l'a été. Pour cela il faudrait que son âme connût et pénétrât si bien la mienne que de sang-froid il détestât l'idée d'une liaison coupable, et qu'il eût formé une si ferme résolution de ne jamais abuser de ma confiance que je pusse la lui accorder tout entière et dormir sur son sein avec autant de calme et d'innocence que sur celui de ma mère. Il faudrait peut-être encore que son sacrifice lui coûtât quelque effort et qu'il fût forcé de combattre quelquefois. Mais je voudrais qu'il ne s'en fît jamais un mérite auprès de moi et qu'il me laissât le soin de reconnaître intérieurement le prix de sa victoire. Je l'en remercierais peu, car j'éloignerais de nos entretiens autant que possible toute idée de ce genre, ou, si j'en parlais, ce ne serait point la rougeur sur le front, ni avec le trouble d'un secret désir combattu par mes scrupules; ce serait avec la voix calme, avec les yeux tournés vers le ciel, avec le sentiment intérieur d'une chasteté si vraie qu'elle se glisserait en lui et calmerait les agitations de son sang comme un baume salutaire.

— Et peut-être, dit Lesec, que vous y parviendriez: car je ne sais ce qui peut résister à la langue dorée d'une femme. Mais quoi donc? Vous l'aimeriez ainsi avec cette réserve et cet

égoïsme? Vous accepteriez ses douloureux combats et ne l'en payeriez que d'un chaste et froid baiser !

— Froid ! oh non, mais il serait chaste, car l'amour le plus pur est aussi le plus ardent. D'ailleurs, ce serait autant pour lui que pour moi-même que j'élèverais entre nous cette barrière sacrée. Je rendrais son sort si doux en dépit de cette contrariété, qu'il la bénirait chaque jour de sa vie. Je lui abandonnerais tout le reste de mes volontés, je me soumettrais à toutes ses fantaisies.

— Tu quitterais même ta robe brune pour te faire jolie, dit Blanche qui s'était avancée sur la pointe du pied.

— Quoi ! vous êtes ici, señorita ! dit ma marraine en affectant de se fâcher. Eh bien, pour votre peine, restez et courez tous les dangers auxquels une pareille imprudence expose votre jeune cœur.

— Non, dit Blanche naïvement, Julien m'attend pour cueillir des bluets, et cela m'amusera mieux que votre philosophie sentimentale.

— Puisqu'elle est partie, dit ma marraine, je ne changerai rien à ce que j'allais dire. Oui, je serais son esclave dévouée ; et qu'y risquerais-je, s'il était tel que vous l'avez peint? Je verserais mon sang pour le défendre, je supporterais la misère, le froid, la faim et les coups ; d'un bout de l'univers à l'autre, je voyagerais à pied pour le suivre ou le rejoindre. Je tremperais avant lui mes lèvres du vin de sa coupe s'il était menacé d'empoisonnement, et je conserverais sa vie aux dépens de la mienne, je le servirais à genoux, je lui sacrifierais ma réputation, si ce sacrifice pouvait ajouter à la sienne ; banni, aveugle, mendiant, je soutiendrais ses pas et panserais ses plaies. Et ce qui surpasse tout le reste, si, cédant aux faiblesses de la nature, il cherchait dans les bras d'une autre femme des plaisirs que je lui laisserais ignorer dans les miens, je supporterais cette douleur, cette jalousie, cette injure si mortelle au cœur de la femme, je lui pardonnerais, je le servirais encore, je servirais même et m'efforcerais de chérir ma rivale, s'il me l'ordonnait. Peut-être même n'oserais-je jamais lui dire ses fautes, car, si je le voyais rougir de honte et pleurer de repentir, je souffrirais plus que lui.

» Dites-moi, maintenant, Lesec, croyez-vous que ce serait là

de l'égoïsme? croyez-vous qu'il ne me devrait pas plus de reconnaissance que si, cédant à des caprices d'enfant, j'eusse consenti à lui donner des plaisirs que la satiété ou le remords eussent bientôt rendus insipides ou amers?

— Malgré vous, dit Lesec, vous séparez toujours l'idée de l'amant de celle de l'époux; si l'intimité détruit le prestige, un époux, quelque parfait qu'il eût été, n'eût jamais pu vous inspirer d'amour.

— Je ne sais, dit ma marraine; comment parlerais-je de ce que je n'ai point éprouvé? Je me figure que le malheur et les traverses sont le meilleur stimulant d'une grande passion et j'ai toujours craint qu'au sein du repos et du bonheur elle ne s'éteignît de part ou d'autre.

— Ainsi vous n'auriez jamais épousé celui qui vous l'eût inspiré, dit Lesec. Oh! madame, vous eussiez fait un bien beau, mais bien triste roman!

Ma marraine était devenue très pâle, et il semblait que, dans ce moment, elle n'eût pas la force de se soutenir. Elle s'assit, et garda un instant le silence. Puis, la conversation prit une autre tournure, et Lesec n'osa la ramener sur le premier sujet. Ma marraine parla de son avenir, de ses projets, de son bonheur intérieur, de sa philosophie avec un air si enjoué, si dégagé que Lesec, qui souvent dans le cours de la première conversation s'était imaginé qu'elle peignait son propre cœur et racontait son histoire au lieu d'établir une supposition, ne sut que penser.

— C'est le diable, dit-il, que de vouloir pénétrer le secret d'une femme. Celle-ci parle comme un livre et ne sent peut-être rien. Elle semble parfois rongée de chagrin, et tout cela aboutit à une migraine! O femme, femme, tu es un étrange animal!

GEORGE SAND.

LA
NOUVELLE IDOLE

PIÈCE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

ALBERT DONNAT	LOUISE DONNAT
MAURICE CORMIER	ANTOINETTE MILAT
DENIS	JEANNE LEJEUNE
BAPTISTE	EUGÉNIE

La scène se passe à Paris, en 1895.

ACTE PREMIER

Chambre à coucher de Louise. Mobilier élégant. Il n'y a pas de cabinet de toilette. Tout un coin de la chambre est aménagé pour cet usage et masqué par un paravent.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, JEANNE.

Louise, en peignoir et pas encore coiffée, écrit. Jeanne arrive du dehors en toilette du matin, très simple. — Ce sont deux femmes d'environ vingt-huit ans.

LOUISE, à l'entrée de Jeanne, se retourne, surprise, et ferme son buvard sur la lettre qu'elle écrivait.

Tiens!... Déjà levée, Jeanne?... (L'embrassant.) Bonjour!... C'est pour chercher un compliment que tu viens de si bon matin?

JEANNE.

Un compliment?

LOUISE.

Eh bien!... et le discours de Paul, hier, à la Chambre?... Ah! il leur en a dit, des vérités, à nos chéquards!... Le jour du grand nettoyage, c'est ton mari qui tiendra le balai... (Lui faisant la révérence.) Madame la Présidente du Conseil!... Et puis, plus tard, qui sait?... Hein, si j'étais belle-sœur du..

JEANNE, tristement.

Vois-tu, Louise, ne pensons pas à ces splendeurs...

LOUISE.

Quelle figure d'enterrement!... Vous arrive-t-il quelque chose?

JEANNE.

A nous, rien; mais...

LOUISE.

Je respire!... Dame, par le temps qui court!...

JEANNE.

Tu as lu les journaux, puisque tu es si bien renseignée sur l'éloquence de Paul... Rien d'autre ne t'a frappée?

LOUISE.

Je n'ai pas ouvert un journal... C'est Albert qui, tout à l'heure, avant de sortir, m'a mise au courant. Il était plein d'enthousiasme pour son beau-frère!

JEANNE.

Il ne semblait pas préoccupé?

LOUISE.

Très calme, comme à son ordinaire.

JEANNE.

Il est à l'hôpital?

LOUISE.

Le matin, toujours.

JEANNE.

Fais-le chercher... Vite!

LOUISE.

Tu es folle!

JEANNE.

Vite!... C'est très grave... Il y va de... Tiens, ne perdons pas de temps...

LOUISE.

Mon Dieu, Jeanne!... Sonne, veux-tu, pour qu'on attelle!... Mais je perds la tête, il a pris la voiture!... J'y pense!... Si j'envoie, on ne le trouvera plus... Il m'a quittée annonçant qu'il rentrerait dans un instant pour recevoir quelqu'un.

JEANNE.

Tu ne sais pas qui?...

LOUISE.

Non!... Qui crains-tu que ce soit?

JEANNE.

Personne!... On nous a formellement promis de n'envoyer personne encore.

LOUISE.

Je t'en supplie!... Tu parles par énigmes!... Je ne sais rien, je ne comprends rien, tu me fais mourir à petit feu!

JEANNE.

Ma pauvre chérie, tout s'arrangera... Dans ce monde, tout s'arrange!... Enfin, pour le moment, Albert est menacé d'une enquête... Ce matin, les journaux y font allusion sans le nommer, mais ce soir, demain, ce sera la grande nouvelle... Le scandale du jour!...

LOUISE.

Que peut-on reprocher à un homme dont la science remplit toute la vie?... Sa clinique, ses internes, son cours à l'École de médecine, ses ouvrages, on ne peut pas le tirer de là...

JEANNE.

Ah! science maudite!... C'est justement elle qui le perd... On l'accuse d'avoir fait servir ses malades à des expériences...

LOUISE.

Et parce qu'un journal dit cela, tu admets, sans l'ombre d'un doute, que ton beau-frère est un criminel!... Paul, quelle est son opinion?... Il ne se méfie pas d'un chantage?

JEANNE.

C'est la première idée qui lui soit venue.

LOUISE.

Eh bien?...

JEANNE.

Le préfet de police sort de chez nous.

LOUISE.

Après le discours d'hier!...

JEANNE.

Innocente!... Plus on les étrille... Il y a contre ton mari des charges tellement nettes que l'on ne peut éviter de faire une perquisition dans votre appartement, ce soir, vers quatre heures... pas avant. D'ici là, nous mettrons en lieu sûr toutes les pièces compromettantes : carnets d'observations, résultats d'expériences, etc...

LOUISE.

Puisqu'on cherche des preuves, il reste donc un espoir que ce soit une calomnie?...

JEANNE.

Chercherait-on des preuves si l'on n'en avait pas déjà?... La perquisition fait partie d'un cérémonial bruyant qui couvre un escamotage subtil. Paul est chez le directeur de l'Assistance publique pour veiller aux indiscrétions du personnel...

LOUISE.

Ses expériences... de quelle nature?...

JEANNE.

Ton mari a inoculé le cancer à de pauvres diables... A ce qu'il paraît, on ne sait pas encore si le cancer est contagieux; tant qu'on n'en sera pas sûr, impossible de lui trouver un vaccin et de le supprimer comme Pasteur a supprimé la rage.

LOUISE.

Le cancer!... Attends donc!... Il y a sur sa table de travail un gros dossier dont l'étiquette porte...

JEANNE.

Ne t'exténue pas à chercher des indices... Paul assure qu'on ne peut garder aucun doute.

Un silence.

LOUISE.

Dire que je me suis tant reproché de ne pas avoir aimé cet homme!...

JEANNE.

Oui, étais-tu contrite lorsque tu es venue me raconter, peu de temps après ton mariage, que vos caractères ne sympathisaient pas!... Tu ne voulais pas admettre qu'avec des égards, de l'amabilité et du tact, on remplace à merveille les raretés sentimentales.. et on y gagne quelquefois... car tu serais dans une vilaine passe s'il y avait, entre Albert et toi, une union comme entre Paul et moi, par exemple!...

LOUISE.

Évidemment, mon cœur n'est pas atteint... J'ai pourtant la sensation d'un écroulement au dedans de moi-même... J'estimais hautement mon mari... L'austérité de sa vie, la tension perpétuelle de son intelligence vers un noble but: soulager l'humanité souffrante, lui rendre la douleur physique moins atroce... car la douleur morale... (Elle fond en larmes.) la douleur morale, il l'a eue sans cesse à ses côtés depuis dix ans, et il ne s'en est pas douté... Tu n'as pas su toi-même à quel point elle était profonde!... Ah! laisse-moi pleurer, c'est mon droit, maintenant!... Je suis fière d'avoir été malheureuse auprès de ce monstre!

JEANNE.

Louise!... Non, pas d'injures!... Un monstre?... Bah!... Un simple ambitieux... Paul l'a dit tout de suite: C'est l'ambition qui lui joue ce mauvais tour!... En pareille matière, on peut accorder à Paul qu'il s'y connaît... Et puis, n'exagérons rien... Tu n'avais pas l'air tellement à plaindre auprès de ce monstre...

LOUISE.

Son orgueil m'écrasait, mais il s'inclinait vers les humbles avec tant de douceur!... comment me révolter?... Je n'étais pour lui qu'un point dans la foule, mais n'y avait-il pas un peu d'ingratitude à me plaindre d'y être mêlée, quand il dépensait ses forces, jour et nuit, au service des foules?... A ne juger que sur les apparences, sais-tu qu'il était souvent admirable?...

Je l'ai vu, pendant des épidémies, gai, tranquille, d'une sérénité vraiment superbe... J'attribuais ce rayonnement d'audace heureuse au sentiment qu'il avait d'être utile et bienfaisant.

JEANNE.

Pourquoi pas?...En somme, il y a de beaux traits dans son passé... Par exemple, quand il a gagné la diphtérie en opérant une petite gueuse... Je me rappelle un certain soir où on le croyait perdu... explique les choses comme tu voudras, tu étais joliment triste.

LOUISE.

Cette fois-là, oui... je l'ai soigné de tout cœur!... Au nom des malheureux, j'essayais de lui rendre le bien qu'il avait fait.

JEANNE, souriant.

En ton nom un peu aussi, je pense?

LOUISE.

C'est possible... du moins pendant les deux ou trois jours qu'a duré le danger... A peine sauvé, il a eu vite fait de me remettre aux pieds de son génie... Avait-il seulement remarqué mon zèle?... Les hôpitaux fourmillent d'infirmières plus habiles que moi... Il n'avait pas deviné l'âme!... Dieu merci!... Tu as raison : c'est un bonheur qu'un attachement sérieux ne me retienne pas prisonnière. L'affreuse nouvelle que tu viens de m'apprendre est tout bonnement l'annonce d'une délivrance!

JEANNE, effrayée.

Louise!

LOUISE.

Je suis parfaitement résolue à être libre désormais!... Je ne le subirai plus...

JEANNE.

Rien de plus juste : tu n'aimes pas ton mari, tu n'as pas d'enfants... L'occasion est propice... Pousse le verrou, et dors en paix!...

LOUISE.

Me murer vive à mon âge?... Une délivrance originale!...

JEANNE.

Donne-toi le temps de réfléchir... Tu ne peux pas en cinq minutes...

LOUISE.

Sois sans crainte, je réfléchirai... Je consulterai mon cœur...

JEANNE.

Ah! ton cœur est de la délibération?... Est-ce que...? Mais non, je ne puis croire cela de toi...

LOUISE.

Je n'ai jamais manqué à la foi jurée... Si c'est cela qui t'inquiète... Quant au reste, je n'en dois compte à personne...

JEANNE, très émue.

Miséricorde, Louise, il ne manquait plus que cela! Si je comprends bien, tu aimes quelqu'un... Mais alors, ce n'est pas la peine de nous donner tant de mal pour tirer Albert du guêpier où il s'est fourré... Tu bouleverseras tout!

LOUISE, étonnée.

Moi?...

JEANNE, suivant son idée.

Songe donc aux conséquences d'un divorce!... Divorcer, c'est manifester d'une manière éclatante que tu crois ton mari coupable!... C'est son honneur, celui de toute la famille, traîné dans la boue!... C'est la situation de Paul ébranlée... Avec ce qu'il a d'ennemis, tu penses!... Ma chérie, nous avons toujours été deux sœurs parfaites... Au fond, il n'y a encore que ces liens-là... Avoir grandi dans des berceaux voisins, habillé les mêmes poupées, cuisiné les mêmes dînettes... Qui donc se parlerait à cœur ouvert si ce n'est toi et moi?... Louise, je t'en supplie, fais cela pour nous, ne divorce pas!

LOUISE.

Où prends-tu que je veuille divorcer?

JEANNE, très heureuse.

Comment! tu ne... Dame! tu annonces coup sur coup que tu as une inclination dans le cœur et que tu es libre...

Alors, le divorce?... Nous en avions si peur!... Je n'ai vu que ça!... Hein?...

LOUISE.

Je n'ai pas regardé si loin... Il y a une heure, je me croyais encore enchaînée pour la vie!

JEANNE.

C'est vrai!... Il ne faut rien brusquer... Ta vie s'organisera peu à peu... Bien sûr qu'Albert, après une pareille alerte, ne sera pas un homme difficile à mater... (Un silence.) Louise, donne-moi une preuve de confiance... Qui est-ce?

LOUISE.

Maurice Cormier.

JEANNE, avec découragement.

Encore un savant!... Est-ce que tu n'en as pas assez de la science?

LOUISE.

M. Cormier s'est beaucoup occupé de psychologie, c'est-à-dire des choses de l'âme... C'est celui des jeunes philosophes qui a la réputation de savoir le mieux ce qui se passe en nous. Avec lui, du moins, j'ai chance de ne plus souffrir pendant des années sans que mon compagnon s'en aperçoive.

JEANNE.

Il donnera un nom grec à la souffrance... D'ailleurs, un garçon correct, distingué et pas mécontent de lui... Un bon ensemble... C'est égal!... J'ai pour Paul un inaltérable attachement, par conséquent je suis mauvais juge... mais, si j'avais à disposer de ma personne, ce n'est pas ton psychologue qui m'ensorcellerait...

LOUISE.

Comme tu dis, tu es mal placée pour juger...

JEANNE.

Moi, hier — aujourd'hui, je lui en veux trop! — hier, j'aurais préféré ton mari. Il est beaucoup plus célèbre que l'autre, et, comme intelligence, plutôt supérieur, je crois... D'abord, n'est-ce pas en venant faire corriger ses travaux par Albert, que M. Cormier s'est introduit chez vous?

LOUISE, *avec un sourire hautain.*

Corriger, pas tout à fait... Il y a quatre ans, Maurice est venu se renseigner auprès d'Albert, à l'époque où il écrivait son grand ouvrage : *les Personnalités sous-conscientes*. Maurice n'est pas médecin, et il craignait d'expérimenter sur les névrosées qui sont ses sujets habituels, sans avoir auprès de lui un docteur...

JEANNE.

Comme les dentistes!

LOUISE.

Albert est allé l'assister plusieurs fois... De là notre intimité.

JEANNE.

C'est un préjugé, mais l'idée qu'on peut avoir un petit enfant de l'homme qui a écrit : *la Psychologie du fœtus*... Brrr!...

LOUISE.

Méchante!

JEANNE.

Fais pas attention... Ce bon monsieur Cormier, avec sa psychologie, remarque-t-il au moins l'impression qu'il produit?

LOUISE.

Non... J'ai toujours été très prudente.

JEANNE.

Enfin, il a posé sa candidature?

LOUISE.

Depuis longtemps il me témoignait une grande amitié, parfaitement respectueuse... Hier, pour la première fois, il m'a mise dans l'embarras...

JEANNE.

Ah! c'est hier qu'il a brûlé ses vaisseaux?... Voyez-vous le malin!... Car, dans le milieu qu'il fréquente, on a dû savoir au moins un jour avant le public la débâcle probable de ton ménage... Un bon point pour la psychologie!

LOUISE.

Simple coïncidence, je t'assure...

JEANNE.

Tu t'es montrée inflexible?

LOUISE.

En veux-tu la preuve?... Lis la lettre que j'écrivais quand tu es entrée. Elle ordonne à Maurice de ne jamais revenir chez moi... (Louise va chercher la lettre dans son buvard. Pendant que Jeanne lit:) Ai-je l'air d'implorer une désobéissance?

JEANNE, rendant la lettre.

Rien à lire entre les lignes : un coup de tranchet!

LOUISE, déchirant la lettre.

C'est trop beau!... Voilà ce que j'en fais!

SCÈNE II

LOUISE, JEANNE, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Une jeune fille demande à voir monsieur... Elle prétend qu'elle le connaît bien, ayant été dans son service à l'hôpital, et qu'il lui a donné rendez-vous pour ce matin.

LOUISE.

Je n'y puis rien. Qu'elle revienne.

BAPTISTE.

Elle a une lettre de monsieur...

JEANNE.

Tu m'as dit qu'il attend quelqu'un...

LOUISE.

C'est vrai, Monsieur va rentrer... Qu'elle reste, à tout hasard...

BAPTISTE.

Bien, madame. Il sort.

JEANNE.

Soignée par ton mari à l'hôpital... Pourquoi la convoquer ici, et pas à sa clinique?...

LOUISE.

Il a intérêt à la cacher, mais moi, j'aurais tort de ne pas la voir!... (Elle sonne, Baptiste rentre aussitôt.) Baptiste, priez cette personne de venir. (Il sort.) Je n'aurai pas à me reprocher d'admettre sans examen l'infamie d'Albert.

SCÈNE III

LOUISE, JEANNE, ANTOINETTE.

Antoinette est une jeune fille de dix-huit ans, très frêle, qui serait jolie sans sa pâleur et son air maladif. Elle est en petit bonnet blanc et pèlerine bleue : costume d'orphelinat. Excessivement intimidée d'abord, elle s'apprivoise rapidement.

LOUISE.

Vous comptiez voir mon mari, mademoiselle. Je ne sais trop si ce sera possible.

ANTOINETTE.

Il m'a écrit d'être ici vers dix heures.

LOUISE.

Il est si distrait!... Dans le cas où il vous aurait oubliée, n'avez-vous rien à lui faire dire?... Je m'en chargerais volontiers.

Jeanne s'éloigne.

ANTOINETTE.

Madame est trop bonne...

LOUISE.

Il s'agit d'une simple consultation?

ANTOINETTE.

Oui, madame.

LOUISE.

Vous avez été dans le service de M. Donnat?

ANTOINETTE.

Oui, pour une maladie de poitrine.

LOUISE.

Vous allez mieux?

ANTOINETTE.

Beaucoup mieux. (Jeanne, qui s'était rapprochée d'une porte, prête à s'esquiver discrètement, revient.) Notre médecin de là-bas ne pouvait en croire ses yeux. Si cela continue, à la fin de l'année, on m'admettra au noviciat.

LOUISE.

Vous êtes dans une maison religieuse?

ANTOINETTE.

Oui. Un orphelinat, près de Chartres... Je m'appelle Antoinette Milat. Toute petite, je suis restée sans parents et madame la comtesse de Cernay, chez laquelle ma mère avait été femme de chambre, m'a placée là.

LOUISE.

Ainsi, vous serez religieuse?

ANTOINETTE.

Si ma guérison se maintient... Il faut qu'une sœur soit forte... S'occuper des enfants, veiller les malades...

LOUISE.

Vous venez de Chartres exprès pour voir mon mari?

ANTOINETTE.

Oui, madame.

LOUISE.

Vous avez grande confiance en lui?

ANTOINETTE.

Ah! bien, vrai, si je n'avais pas confiance!... Demandez un peu dans quel état j'étais quand on m'a conduite à l'hôpital... Personne ne pensait que j'en réchapperais... M. Donnat pas plus que les autres... Une fois, qu'il me croyait sans connaissance, il a dit à un interne que j'en avais pour deux ou trois jours... Alors, j'ai demandé les sacrements...

LOUISE.

Et tout de même il vous a tirée d'affaire?

ANTOINETTE.

Il est si savant, et, avec cela, bon et patient... Bien des sœurs ne sont pas si douces que lui.

SCÈNE IV

LOUISE, JEANNE, ANTOINETTE, ALBERT.

ANTOINETTE, à la vue d'Albert, poussant un cri de joie.

Monsieur le docteur!...

Il lui tend la main, qu'elle prend dans les deux siennes.

ALBERT.

Ma petite Antoinette!... A la bonne heure!... Elle est exacte!... (Regardant sa femme. A Antoinette.) On vous a fait entrer ici?

LOUISE, avec embarras.

Oui, je...

ALBERT, froidement.

Bien! bien!... (Serrant la main de sa belle-sœur:) Bonjour, Jeanne.

JEANNE.

Albert, deux mots, s'il vous plaît.

ALBERT.

Parfaitement. (Louise et Antoinette se retirent, sur un regard d'Albert, et causent à l'écart.) Alors?...

JEANNE.

Vous savez ce qu'on dit?

ALBERT.

Mon fameux crime!... Est-ce pour me demander si je l'ai réellement commis?... Rien de plus vrai. Vous voyez (Montrant Antoinette et sa femme.) ce petit espionnage pouvait être évité.

JEANNE.

N'allez pas reprocher aux vôtres leur anxiété!... Cette enfant s'est annoncée comme sortant de votre service... Nous avons été effrayées... La laisser répondre aux questions des domestiques...

ALBERT, souriant.

Aux vôtres, qu'a-t-elle répondu?...

JEANNE.

Qu'elle vous vénère!... Quant à la vérité, je n'avais besoin ni d'elle ni de vous pour en être instruite... Nous avons vu le

préfet de police, et je vous apporte des renseignements bons à noter.

ALBERT.

Mes notes sont prises... Je viens de rencontrer votre mari à la porte du directeur de l'hôpital... Paul est vraiment bien pour moi dans cette affaire... Du reste, je me méfiais, et, dès hier matin, j'étais allé prier un de mes amis de prendre chez lui certains papiers, dangereux à garder ici... Il viendra les chercher avant midi. C'est Maurice Cormier, vous savez, ce jeune homme avec lequel j'ai publié un travail sur l'hypnotisme.

JEANNE.

Je le connais... *(Souriant.)* Il a une qualité, c'est la discrétion, car une personne qui lui a parlé de vous hier dans la journée ne s'est pas doutée que vous l'aviez vu dans la matinée.

ALBERT.

Quelle personne?

JEANNE.

C'est insignifiant... Alors, dites, tout s'arrangera?

ALBERT.

Oui, j'ai les meilleures assurances.

JEANNE.

Ainsi vous êtes tranquille?

ALBERT.

Complètement.

JEANNE.

Et votre conscience?

ALBERT.

Elle et moi ne faisons qu'un.

JEANNE.

Tant pis pour elle!

ALBERT, montrant Antoinette.

Chère amie, voyez cette enfant. Elle est phtisique jusqu'à la moelle des os, et n'ira pas jusqu'à l'automne... Supposez que je lui aie inoculé un mal épouvantable, toujours mortel, supposez que, grâce à cela, j'arrive à préserver des mères de famille, des personnes robustes et utiles. Franchement, serai-je bien coupable d'avoir étudié dans ce pauvre petit

corps, condamné à une dissolution prochaine, le secret qui va sauver des générations entières?

JEANNE.

Ce pauvre petit corps semble encore vivace... Il peut résister... se guérir... et alors...

ALBERT.

Vous ne savez ce que vous dites... Je connais mon métier, n'est-ce pas?... Irrévocablement perdue!...

JEANNE.

Mais vous n'êtes pas infaillible!... Vous parlez comme un dieu!... A un moment donné, n'importe quelle science fait fausse route... Supposez, — car, à mon tour, je puis bien risquer une supposition à côté des vôtres, — supposez que cette fille guérisse de sa maladie de poitrine, et reste avec une horrible plaie, fatalement mortelle, infligée par vous?

ALBERT, après un silence.

Je n'aurais plus qu'à me casser la tête.

JEANNE.

Albert!... Est-ce qu'on dit de ces choses-là?... Il faudrait vous repentir et avoir un profond chagrin... Vous avez en vos propres lumières une confiance vraiment inouïe!...

ALBERT.

J'ai foi dans mon oreille qui saisit le souffle d'un poumon caverneux, j'ai foi dans mon œil qui distingue un bacille sous le microscope, j'ai foi dans mon toucher qui perçoit la détente d'une artère... J'ai foi...

JEANNE.

Vous avez de la foi, mon cher Albert, pour une armée de charbonniers... Je ne vous savais pas si crédule... Avant de m'en aller, encore un petit conseil... Louise, quoique bien fâchée, ne songe pas à s'éloigner de vous... Il est possible qu'il lui échappe des expressions un peu vives... Ne les relevez pas... et je réponds de tout. Restons une famille unie.

ALBERT.

Allons, Jeanne, vous êtes une bonne femme!

Il lui serre la main.

JEANNE.

Au revoir.

Jeanne rejoint Louise, et toutes deux se disposent à sortir ensemble.

ALBERT.

Non, Louise, je te prie, ne t'en va pas.

LOUISE.

Puisque mademoiselle est ici, ne serait-il pas plus simple de vous laisser pour la consultation?

ALBERT.

Ça ne fait rien. Reste.

Jeanne s'en va. Louise revient.

SCÈNE V

LOUISE, ANTOINETTE, ALBERT.

ALBERT à Antoinette.

Mon enfant, cela ne ne vous gêne pas que ma femme assiste à notre entretien?... (Regard affectueux d'Antoinette, geste hésitant de Louise.) Si, Louise! Autour des lits d'hôpitaux, tu sais, c'est la place publique... Elle en a vu bien d'autres!... Tu lui as témoigné de l'intérêt en la recevant ici, je désire t'encourager dans cette voie... (Louise, résignée, s'assoit dans un fauteuil. Albert revient à Antoinette, la prend par les deux épaules avec une amicale brusquerie et lui tourne le visage vers la lumière.) Eh mais!... Nous avons beaucoup meilleure mine... Un peu engraissée... De bons yeux, pas trop brillants... On dort bien?

ANTOINETTE, joyeusement.

Comme une marmotte.

ALBERT.

On mange?

ANTOINETTE.

Tout va mieux... Infiniment mieux...

ALBERT.

Diable!... Je vais vous ausculter... Tenez, ma petite, mettez-vous derrière ce paravent et ôtez votre corsage... (Antoinette

obéit. Albert reste debout au milieu de la chambre et continue à l'interroger.) Puisque vous êtes en si bon état, pourquoi m'écrire que vous êtes tourmentée?... Hein?...

ANTOINETTE.

C'est comme un bouton qui ne veut pas percer... (Louise se lève et suit la conversation avec angoisse.) Oh! à peine rouge... Moi, je n'y aurais pas fait attention, mais la sœur qui me pose des ventouses m'a conseillé de vous écrire. Je lui avais raconté que vous vouliez être prévenu de la moindre chose... C'est gentil, monsieur le docteur, d'avoir répondu si vite que je fasse le voyage à vos frais... Il y avait justement une occasion... La mère supérieure venait faire une retraite à notre maison de la rue de Sèvres... elle m'a emmenée...

ALBERT, passant derrière le paravent.

Pas tant d'histoires!... Où est-il, ce bouton?... (On voit le haut de sa tête, qui dépasse, se baisser un instant pour une rapide inspection.) Ça ne fait pas mal quand on appuie?... Bien, je suis fixé...

Il revient et fait quelques pas dans la chambre, sans regarder Louise.

ANTOINETTE.

Ce n'est pas mauvais?

ALBERT.

Non... Vous l'avez montré à votre médecin, là-bas?

ANTOINETTE.

Oui, monsieur. Il dit que c'est un bobo de rien.

ALBERT.

Il s'appelle Verdier, n'est-ce pas, votre médecin?

ANTOINETTE.

C'est ça, Verdier.

ALBERT.

Je le connais ; il a été mon interne.

ANTOINETTE.

Oh! quand il parle de son maître!... Il vous admire tant!

ALBERT, ironique.

Bien obligé!... (Revenant à elle.) Écoutons cette poitrine, maintenant... (Il l'ausculte longuement.) Respirez fort!... Plus fort, sacrebleu!... Toussez!... Toussez encore!... (Il continue à l'aus-

culter.) Rien!... (*Il se redresse et promène vaguement les yeux autour de la chambre. Les ramenant tout à coup sur Antoinette :*) Qu'avez-vous à me regarder ainsi?

ANTOINETTE.

C'est que... monsieur le docteur!... c'est que vous avez l'air furieux... Cela va donc plus mal?

ALBERT, *rudement.*

Vous êtes guérie!

ANTOINETTE, *joyeuse.*

N'est-ce pas?... Je me sens tellement renaître... et puis le médecin, les sœurs, tous ceux qui ont de l'expérience, le disent...

ALBERT.

Qu'avez-vous fait?

ANTOINETTE.

Comment?...

ALBERT, *s'exaspérant.*

Quel régime avez-vous suivi? Quels remèdes avez-vous pris?

ANTOINETTE.

Ceux que vous aviez ordonnés, monsieur le docteur; et le régime aussi a été scrupuleusement suivi... Il n'y a qu'une chose...

ALBERT, *avec emportement.*

Laquelle, voyons?

ANTOINETTE, *tremblante.*

Ne grondez pas, monsieur... J'ai bu de l'eau de Lourdes, un peu, tous les matins...

Il lui tourne le dos, et fait deux ou trois fois le tour de la chambre. Antoinette le regarde, atterrée. Il revient presque menaçant sur elle.

ALBERT.

Allons, rhabillez-vous!

ANTOINETTE, *achevant de s'habiller.*

Monsieur, vous êtes terriblement en colère!... Je me repens bien d'avoir parlé de Lourdes... En entrant ici, j'hésitais encore... Et puis, quand vous avez dit : « Vous êtes guérie!... » il m'a semblé que la sainte Vierge me trouvait ingrate... Je n'ai pas pu me taire... Et voilà qu'à votre tour, vous m'en

voulez, bien sûr, de ne pas comprendre à quel point vous êtes savant...

ALBERT, *distraitement.*

Laissez donc!... Je pense à autre chose...

LOUISE, *allant à elle.*

Ma chère enfant, mes réflexions, à moi, sont faites... Retournez à votre couvent, et prévenez la mère supérieure que j'irai la voir demain, pour obtenir de vous garder quelque temps chez nous... Mon mari n'est pas fâché... Il vous aime bien et veut suivre de près votre guérison... Et ne craignez pas, lorsque vous vivrez près de moi, qu'on vous trouble dans votre confiance en Dieu... Priez-le, allez... Mettez tout votre espoir en lui!

ANTOINETTE.

Vous me croyez donc en danger, madame?

LOUISE.

Non. Ne vous tourmentez pas... Préparez-vous à venir loger à la maison, vous serez chez une amie!

Elle embrasse Antoinette sur le front et la pousse doucement dehors. Puis elle revient à pas précipités vers son mari.

SCÈNE VI

LOUISE, ALBERT.

LOUISE.

Assassin!

ALBERT, *avec terreur.*

Oui, je suis un assassin!

LOUISE.

Je ne sais pas de crime plus lâche!... Une pauvre petite, sans parents, sans personne pour la défendre!...

ALBERT.

Elle était mourante... J'avais tout essayé pour la sauver.., Au point où elle en était, j'aurais renoncé à soigner une fille de roi... Je te jure, un médecin serait venu nous prédire une

amélioration, nous l'aurions traité d'idiot!... J'expérimentais sur un cadavre... Je ne lui apportais ni un supplément de douleur, ni un regain d'angoisse ; la piqûre même que je lui ai faite pendant une syncope a passé inaperçue, et il fallait six mois pour que le nouveau mal devînt menaçant... Six mois, l'éternité pour elle!...

LOUISE, ironique.

C'est dommage qu'elle ne veuille pas mourir!

ALBERT.

Eh! je vois bien que je suis coupable, mais je le vois pour la première fois!... Ma sécurité était entière... Jamais, jusqu'à présent, aucune de mes études n'avait abrégé d'une seconde l'existence d'un malade... Je donnais toujours à l'agonie une avance telle, que le plus souvent mon expérience, gagnée de vitesse, avortait...

LOUISE.

Pendant cette funèbre course entre la nature et l'art, tu faisais ton métier au chevet du misérable en prescrivant des remèdes... D'une main tu cherchais à le sauver avec la secrète terreur d'être trop habile, car l'autre l'avait frappé à mort.

ALBERT.

J'avais une confiance... ridicule, si tu veux, dans la sûreté de mon jugement.

LOUISE.

Tu es trop intelligent pour n'avoir pas senti qu'il y avait un risque... Un miracle pouvait survenir... La preuve, nous l'avons... Invoque l'hystérie, la suggestion, tout le cortège des misères nerveuses, il n'en reste pas moins établi qu'on voit des guérisons qui frappent de stupeur les augures tels que toi... Il fallait compter sur un miracle!...

ALBERT.

Je n'en avais jamais rencontré...

LOUISE.

Les aurais-tu constatés par centaines, va, ta rage infernale de tout expliquer ne se serait pas déconcertée pour si peu!... Tiens, ne mens pas!... Ta véritable opinion, il n'y a pas deux

jours, je t'ai encore entendu la soutenir pendant ce dîner à l'Elysée... Ta voisine, l'ambassadrice d'Autriche, une femme sensible, a eu la naïveté de te chercher querelle à propos de la vivisection... Tu t'es fâché tout rouge... La vivisection!... Ah! bien, oui!... Que sont les cris d'un chien qu'on écorche tandis que toute une humanité hurle de douleur et supplie qu'on la sauve!... Pour lui porter secours, ce n'est plus l'angoisse d'un animal obscur qui te paraissait négligeable...

ALBERT.

J'ai dit que s'il est permis à un général de faire massacrer des régiments entiers pour l'honneur de la patrie, c'est un préjugé de contester à un grand savant le droit de sacrifier quelques existences pour une découverte sublime, comme celle du vaccin de la rage ou de la diphtérie... Pourquoi ne pas admettre d'autres champs de bataille que ceux où l'on meurt pour le caprice d'un prince ou l'extension d'un pays?... Pourquoi n'y aurait-il pas de glorieux carnages d'où sortiraient vaincus les fléaux qui dépeuplent le monde?... Le petit soldat, frappé d'une balle, qui râle au creux d'un sillon jusqu'à ce que des brancardiers le trouvent et l'achèvent pour le voler, souffre d'autres tortures, et presque toujours pour une moins belle cause, que le malade anesthésié dont les dernières heures, habilement suivies, conservent à la société des millions d'individus. Oui, j'ai défendu ces idées-là, et, malgré mon chagrin, je ne rétracte rien...

LOUISE.

Tout le monde riait autour de la table... Quel brillant causeur, ce Donnat! Comme il manie le paradoxe!... Ils oubliaient, les imbéciles, que tu manies surtout de la chair à scalpel!... Ce sont tes exploits, grand capitaine, que tu racontais au sortir du carnage!... Et puis, parle, à présent, de ton chagrin... Il faut se réjouir, au contraire, puisque le virus agit, que l'expérience marche. Y a-t-il du sens commun à gémir sur cette jeune fille qui meurt pour ajouter une belle observation aux trésors de ta science?... Que sont les années prises à sa pauvre vie, les cris arrachés à sa souffrance, lorsqu'il s'agit d'une sublime découverte?... La vérité, c'est que tes grands mots de science et d'humanité sont là pour

orner d'une étiquette brillante ta méprisable ambition. Cette fille est tuée pour ta gloire, pour que ta statue soit payée dans trente ans d'ici par un millier de philanthropes, pour qu'on gratte un vieux nom sous la coupole de l'Institut et qu'à la place on inscrive le tien. La vérité, c'est cela!

ALBERT, avec force.

Non!

LOUISE.

Mais ta douleur, si elle est sincère, le montre jusqu'à l'évidence!... Elle est un aveu!... Tu as beau supplier la science, la nouvelle idole qui opprime le monde, d'accepter ta sanglante offrande, elle affecte encore une prudente horreur... Tu n'avais le droit de lui offrir qu'une vie, la tienne!

ALBERT.

M'a-t-on jamais vu reculer devant le danger?... Ai-je marchandé mon dévouement au plus pauvre, au plus abandonné?... La diphtérie qui a failli m'emporter, je l'avais gagnée d'une mendiante, gibier d'hôpital et de bagne... Ai-je mis en balance avec cette existence infime la mienne que j'avais la faiblesse de croire précieuse?... Ai-je compté pour quelque chose la gloire et les honneurs auxquels je disais adieu?... Me suis-je laissé attendrir par l'idée de renoncer à l'amour et au bonheur?... Car j'étais heureux auprès de toi!... Qu'avait à gagner mon ambition dans ce péril et dans bien d'autres que j'affronte tous les jours?... Je risque ma vie, parce qu'il n'y a qu'une chose grande au monde : mourir pour une idée... Et nous le croyons tous... Tous ceux qui s'orientent vers une lueur de beauté... le prêtre martyrisé devant l'autel, le soldat mitraillé sur un rempart, le révolté collé au mur!... Lorsque, penché sur un pestiféré je respire son poison, je me sens plus noblement placé dans l'humanité qu'aux heures où mes collègues de l'Institut acclament une de mes découvertes... Ce sentiment-là vous rend l'héroïsme facile; c'est lui qui jette des gerbes de sacrifices dans les granges de l'idéal!... Le peu de science que je porte en moi, je l'ai promené dans les salles malsaines, et, au contact de la nouvelle idole, pour employer ton expression, j'ai vu les moribonds revivre... Peu à peu a grandi dans mon cœur un

fanatisme de prêtre... Pourquoi la nouvelle idole, qui sauve tant de gens, ne verrait-elle pas — privilège d'idole!... — les gens se faire écraser sous les roues de son char?... Elle est assez grande pour exiger cela! (Un silence.) Louise, il me semble cependant que tu dois comprendre. Tu es de celles qui meurent pour une idée!... Lorsque j'étais en danger, tu m'as veillé jour et nuit, merveilleuse d'abnégation, risquant mille fois ta vie pour un homme que... tu n'aimais pas.

LOUISE, émue.

Albert!

ALBERT, tristement.

Non, tu ne m'as jamais aimé... Je me suis fait des illusions que ton courage fortifiait. C'est aujourd'hui, seulement, que je vois clair... Il est visible que dans ton cœur personne ne plaide pour moi... Pardon de ma longue erreur... Je travaillais, me reposant sur ton affection avec une confiance qui aurait peut-être dû te toucher...

LOUISE.

Ta confiance, à quoi pouvais-je la distinguer du dédain?... J'étais, je t'assure, plus blessée, que touchée... Cela ne m'a pas empêchée de te respecter, jusqu'à ce matin, comme un maître très grand et très bon.

ALBERT.

Et à présent?...

LOUISE.

Tu me fais presque peur!... Cependant, je t'ai compris : celui qui, pour un idéal, ne balance pas à donner sa vie, n'y regarde guère, à exposer celle des autres avec la sienne... Pendant que tu parlais, j'éprouvais une espèce de... d'entraînement... Mais c'est fini, vois-tu!... Je ne puis oublier cette enfant!...

ALBERT.

Elle!... Ce que tu as promis... de la prendre avec toi... C'est une bonne action... bonne pour moi...

LOUISE.

Que veux-tu dire?... J'ai agi sans savoir... par instinct... par pitié... Je n'avais pas songé!... Elle!... chez toi!... Cette vie en commun!... (Se couvrant la figure des deux mains.) Oh!...

ALBERT.

Je t'en supplie, ne change rien à ton projet... Te voilà terrifiée par ce rapprochement du meurtrier et de sa victime... Non!... Nous mettrons ordre à cela... Laisse-toi guider par ta charité... Je n'encombrerai pas... Retiens ce mot... Ta sœur m'a prévenue que grâce à ta bonne volonté la famille resterait unie, mais, puisque je te fais peur, sois tranquille, je m'arrangerai pour que ma présence ne soit pas trop pénible... Dès maintenant considère-toi comme libre...

LOUISE.

Albert, malgré ce que je n'ai pas eu la force de cacher, il ne faut pas me parler comme à une ennemie. J'accepte ma liberté : en toute loyauté, je le dois... Quant à la façon dont j'en userai... Nous sommes au commencement d'une crise, il ne faut rien décider encore.

SCÈNE VII

LOUISE, ALBERT, MAURICE.

MAURICE, serrant les mains de Louise et d'Albert.

Eh bien, chers amis, décidément, on vous persécute!... Quelle contrariété!... (A Albert.) Etes-vous toujours dans les mêmes intentions?

ALBERT.

Plus que jamais... (A Louise.) Il s'agit de papiers que...

LOUISE.

Je suis au courant.

ALBERT, à Maurice.

Un simple cahier à fourrer dans votre poche... Je vais le chercher...

Il sort.

LOUISE, seule avec Maurice.

Je vous ai fait de la peine hier!

MAURICE.

Oui...

LOUISE.

Il ne faut plus souffrir à cause de moi.

MAURICE.

Je lis ce qui se passe en vous!

LOUISE.

Tant mieux!... cela me dispense de le dire.

MAURICE.

Oh! non!... Dites!

LOUISE.

Ce n'est pas le jour!... Attendez!... Je ne promets rien... Pourtant...

ALBERT arrive, les papiers à la main.

Voici... Ce sont des résumés d'observations et quelques notes... Ayez-en bien soin!

ACTE DEUXIÈME

Chez Maurice Cormier. Grande salle servant à la fois de cabinet de travail, de bibliothèque et de laboratoire. Bureau, lit, fauteuil articulé, plusieurs tables chargées d'instruments enregistreurs d'actions et de réactions. Sur les murs, dans les espaces non occupés par les rayons garnis de livres, sont accrochés des collections de photographies scientifiques, des tableaux anatomiques, tout un assortiment de tracés aux crayons de couleurs, montrant des réseaux de filets nerveux, etc...

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, DENIS.

Louise en toilette sombre, chapeau et voilette, entre brusquement et va s'asseoir sur un fauteuil devant le bureau. Denis la suit. C'est un vieux domestique, carré d'épaules, à figure glabre, cheveux grisonnants.

LOUISE.

Si monsieur Cormier n'y est pas, j'attendrai... Voilà tout...

DENIS, très paternel.

Bien, bien, ma petite... Ce n'est pas l'habitude que les dames qui ont affaire à Monsieur l'attendent ici... Vous avez une façon de courir à la première porte que vous voyez!... Nous sommes dans la salle de travail, les étrangers ne peuvent pas s'y installer comme en pays conquis... Vous y viendrez à votre tour... Allons, soyez bien mignonne et suivez-moi dans le salon d'attente...

LOUISE.

Je ne sais pour qui vous me prenez... M. Cormier ne vous grondera pas... J'en réponds!...

DENIS, avec un sourire d'amateur.

Qu'elle est nerveuse!... (Avec indulgence:) Restez, mais pas de gamineries!... (Louise le regarde, sourit, puis prend un livre qu'elle se met à feuilleter.) Vous savez lire?... (Elle reste ébahie.) Lire, pardi!... On voit bien que vous avez reçu de l'éducation... Mais vous n'auriez pas oublié une ou deux lettres, par hasard?... Beaucoup des dames qui viennent ici ont oublié des lettres... Par exemple, une nommée Clarisse, que nous aurons demain, a oublié le C... Quand on lui fait lire son nom, elle épelle : La... r... i... s... s... e... Pour qu'elle retrouve l'alphabet complet, il faut l'endormir.

LOUISE, riant.

Je regrette... mais je sais toutes mes lettres.

Elle reprend sa lecture. Denis, passant derrière elle, lui pousse le bras droit, et, d'un air indifférent, se met à ranger des papiers sur le bureau. Louise se retourne.

DENIS, avec une parfaite urbanité,

Pardon! J'ai poussé Madame par inadvertance...

Ils reprennent l'un et l'autre leurs occupations. Au bout d'un instant, Denis heurte le bras gauche de Louise, puis se remet activement à ranger.

LOUISE, offensée.

Qu'est-ce qui vous prend?

DENIS, confus.

Excusez... vous êtes près du bureau...

Louise s'écarte et continue sa lecture. Denis va sur la pointe du pied à l'autre bout de la chambre et frappe un coup terrible sur un gong.

LOUISE, poussant un cri.

Ah!... Vous m'avez fait peur!

DENIS.

Je suis bien désolé…

LOUISE, se levant.

Je m'en vais… M. Cormier saura comment on traite ses amis.

DENIS.

Qu'elle est nerveuse!… (Cherchant à la retenir :) Madame, je n'ai pas eu l'intention de vous effrayer… En frappant là-dessus, je croyais vous faire tomber en catalepsie, ce qui m'aurait permis d'aller faire mon argenterie à l'office.

LOUISE.

C'était pour m'endormir, ce vacarme à rendre sourd?

DENIS.

Presque toutes nos dames ne font plus un mouvement dès qu'on a cogné le gong… Madame est drôle, tout de même!… Elle n'est pas comme les autres… Ainsi, tout à l'heure, lorsque j'ai poussé vos bras, c'était exprès… Je voulais m'assurer si vous étiez insensible à droite ou à gauche… D'ordinaire, nos dames ont au moins un côté qui ne sent rien… Chez vous. les deux sont bons!… Il faut que vous présentiez un cas bien rare!

LOUISE.

Moi?

DENIS.

Vous pouvez parler en toute confiance; c'est comme si vous le disiez à Monsieur… J'ai resté quinze ans à la Salpêtrière avant d'entrer chez lui, et il ne ferait pas une expérience sans m'appeler… Aussi je ne me gêne pas avec vous; quand on est du même bâtiment, pas?… (Geste négatif de Louise.) Ta, ta, ta, vous en êtes, je vous ai reconnue tout de suite…

LOUISE.

Reconnue, moi?…

DENIS.

D'après votre photographie… Voulez-vous la voir?… Elle est ici avec toutes les autres… (Il ouvre un tiroir du bureau et en retire un paquet de photographies.) Madame peut être flattée, son portrait est toujours sur le tas.

LOUISE, éparpillant les cartons sur la table.

Alors, toutes ces personnes?...

DENIS.

Sont du métier... Vous n'êtes pas sans en connaître quelques-unes?... Tenez, celle-ci. (Signe négatif de Louise : Denis est scandalisé.) Oh! alors!... Vous ne connaissez pas Félida, la célèbre Félida!... C'est comme qui dirait deux personnes logées dans un même corps... Vous mettez en somnambulisme la Félida de tous les jours : crac, l'autre apparaît!... La Félida ordinaire est une rosse : triste, égoïste, mauvaise coucheuse... L'autre est tout à fait bonne fille. On les appelle : Félida première et Félida seconde... Elles ont chacune leurs connaissances... Félida première me déteste, et Félida seconde pousse des cris de joie dès qu'elle m'aperçoit...

LOUISE.

Et les deux Félida se connaissent-elles l'une l'autre?...

DENIS, égayé.

Ah! il faut les entendre se débiner! (Il montre un autre portrait.) Celle-ci, Léonie, une petite qui vient souvent... Elle est aveugle.

LOUISE, étonnée.

Avec ces beaux yeux-là!...

DENIS.

Justement!... Cécité hystérique, qu'on appelle... Il lui faut une personne pour la conduire ici, mais, si on la met en somnambulisme, elle retourne chez elle, seule, sans demander son chemin... (Regardant Louise.) Oh! il n'y a pas de quoi prendre un air si étonné!... Rien n'est plus commun... (Il étale les portraits avec complaisance.) Voici Marie... Lucie... Hortense... des démoniaques... paralytiques... épileptiques... spirites... dégénérées...

LOUISE, ironique.

Que je suis donc en bonne compagnie!...

DENIS, flatté.

Nous en voyons de toutes les espèces... Maintenant, je devine à peu près votre cas... Monsieur a dû vous mettre en somnambulisme chez vous. En ce moment, vous êtes à l'état

second ou même troisième, car vous paraissez avoir l'intelligence bien ouverte... En insistant pour entrer, vous obéissiez probablement à une suggestion... Aussi, comme je me doutais du coup, j'ai eu bien soin de ne pas vous contrarier... Je ne tenais pas à vous avoir sur les bras avec la grande crise!

SCÈNE II

LOUISE, DENIS, MAURICE.

MAURICE, à Louise.

Vous!...

DENIS, bas, à Maurice qui cherche à se dégager.

Elle s'est tellement débattue pour rester, que je n'ai pas osé la renvoyer...

MAURICE.

Il n'aurait plus manqué...

DENIS.

Elle paraît nerveuse...

MAURICE, le repoussant.

Encore une fois, c'est bon...

DENIS.

Du reste, rien de particulier... Agitée seulement!

Il sort.

SCÈNE III

LOUISE, MAURICE.

MAURICE, lui baisant plusieurs fois la main.

Je n'en reviens pas!... Vous, ici!... Sans prévenir!

LOUISE.

Hier, je vous ai dit de ne plus souffrir...

MAURICE.

Certes, j'ai été bien heureux!... Mais, à moins d'être sorcier, déduire de ces deux mots le jour et l'heure d'une visite...

LOUISE.

Eh! savais-je moi-même que je viendrais !

MAURICE, frappé d'une idée.

Ah!... C'est une décision soudaine...

LOUISE.

Eh! bien, oui... Je ne prévoyais pas hier combien la journée d'aujourd'hui me paraîtrait atrocement longue...

MAURICE.

Prenez garde!... Tout cela est caractéristique... Décision soudaine... Malaise intolérable jusqu'à ce qu'on l'ait prise... Vous êtes ici par suggestion.

LOUISE, ironique.

C'est absolument ce que disait votre domestique quand vous êtes entré.

MAURICE.

Laissez donc ce vieux radoteur!... Oui, par suggestion... Hier, pendant que vous m'ordonniez si gentiment de ne plus souffrir, j'ai vu rapidement votre image et la mienne seules dans cette chambre, comme nous voici maintenant... Mon regard aura reflété l'immense désir qu'éveillait en moi cette vision... Un regard suffit, vous savez, pour provoquer une suggestion sans paroles...

LOUISE.

Un regard?

MAURICE.

Mon Dieu... voilà tout le mécanisme de cette excellente détermination.

LOUISE.

Nos yeux ne se sont pourtant pas rencontrés pendant que ce désir sans paroles se manifestait dans les vôtres...

MAURICE.

Vous en êtes sûre?...

LOUISE.

Oui, je tenais les miens baissés... D'ailleurs, qu'importe!...

MAURICE.

C'est vrai, vous avez bien d'autres tourments... Cette malheureuse accusation fait un tapage énorme... Par bonheur, on n'a pas de preuves. (Frappant sur son bureau :) Elles sont ici... Mais le coup a porté moralement... Vous avez mauvaise mine!...

LOUISE.

Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit... C'est si terrible... Albert, qui sait que je ne l'aime pas, est venu avec une énergie très belle me rendre ma parole... Ce serait pourtant vilain de quitter mon mari au moment où tout le monde s'écarte de lui... Mais je suis encore jeune, nos dernières années n'ont pas été bonnes, j'ai soif d'un peu de bonheur!... Que faire?... Provisoirement, je n'ai ni accepté ni refusé la liberté qui m'était offerte... Voyez, je vous suppose l'âme assez haute pour qu'on n'ait rien à vous cacher... Je suis triste. irrésolue... j'ai peur de me montrer... Ce matin, je n'osais pas sonner ma femme de chambre... Il me semble que dans la rue, les gens me reconnaissent, et se retournent avec colère... A part ma sœur qui est admirable, mais absorbée par son ménage, aucune amie ne m'a donné le moindre souvenir... Albert est ferme comme un roc... Il a passé la matinée à l'hôpital, il doit aller à l'Institut aujourd'hui... Mais ce n'est pas lui qui peut m'aider... Je sors de chez une bonne religieuse qui m'a donné la permission de recueillir une orpheline à laquelle je m'intéresse... J'espérais retrouver au couvent mes impressions d'enfance... très douces... Mais tout m'a paru froid et hostile... Les chapelles ont pour moi quelque chose de funèbre depuis que je ne prie plus... Cette visite n'a fait que m'assombrir... Je me sens si seule!... Je n'ai pu résister au besoin d'entendre une parole amie...

MAURICE.

Vous m'aimez un peu?

LOUISE.

Maurice, c'est votre art, d'interpréter les pauvres âmes qui ne se comprennent pas elles-mêmes... Je me sauve de ma maison parce que tout m'y paraît lamentable, et je ne voudrais

pourtant pas être contente ailleurs... Expliquez ça comme vous pourrez...

MAURICE.

Bien simplement!... Oui, vous m'aimez, Louise, et vous êtes forcée de m'aimer!... Désormais, vous allez ne plus penser qu'à moi, être jalouse, tendre, exigeante... Vos idées, vos rêveries, vos actions, vos sentiments, vos goûts, porteront l'empreinte d'un délire exquis... J'ai l'air d'un fat, mais non, je ne le suis pas, je sais trop bien ce qui me vaut la meilleure part de mon bonheur... J'ai employé à dessein le mot délire... Hélas! toute passion n'est, en somme, qu'un cas pathologique... elle amène l'obsession, l'idée fixe, un tas de phénomènes morbides... Un amoureux n'est guère moins déséquilibré qu'un somnambule... Aussi, pour devenir amoureux, faut-il être momentanément affaibli... Une personne heureuse et bien portante éprouvera des désirs, mais saura les gouverner avec discernement... Au contraire, l'être déprimé par la maladie ou le malheur n'attend qu'une occasion pour prendre feu... Voilà pourquoi je suis si sûr de vous tenir dans mes filets... Depuis hier vous vivez au milieu d'une torture morale... Vous n'avez pas dormi... Vous éprouvez une espèce de honte à rencontrer des étrangers... Vous êtes faible, irrésolue... Aussi, qu'arrive-t-il?... La passion déborde!... Je parlais du somnambulisme : sous l'empire de vos sentiments, vous accourez vers moi, sans fausse pudeur, toute surprise vous-même, j'en suis sûr, de vous trouver ici...

LOUISE, ironiquement.

Oh! que c'est vrai!...

MAURICE.

Ces philosophes!... Quelle engeance ennuyeuse, n'est-ce pas?... Lorsque la belle fleur de l'âme s'épanouit, montrer le triste insecte noir qui l'oblige à s'ouvrir!...

LOUISE.

Lorsque vous avez ici une des dames qu'on endort d'un coup de tam-tam, n'avez-vous pas un petit coin d'où vous observez comment elle obéit à vos suggestions?

MAURICE, montrant une porte.

Quelquefois je vais là, dans ma chambre; il y a derrière ce rideau une lucarne ouverte qui me sert d'observatoire.

LOUISE.

Alors, vous la surveillez... Vous notez sur un carnet ses paroles, ses moindres gestes...

MAURICE.

Sans doute...

LOUISE.

Montrez un de ces cahiers !

MAURICE.

Quelle singulière idée !...

LOUISE.

Cela m'amuse de voir...

MAURICE.

Tenez.

Il donne un carnet à Louise.

LOUISE, ouvrant au hasard et lisant.

« *Observation 35.* — Je veux établir jusqu'à quel point on peut faire revivre à un sujet des scènes du passé et retrouver ainsi des détails qu'il croit avoir complètement oubliés. J'affirme à Léonie qu'elle est âgée de dix ans. Une journée entière, je la vois métamorphosée en petite fille, vivant de nouveau sa propre existence avec une vivacité et une joie bien étranges... criant, courant, grondant sa poupée, parlant à sa maman. Je frappe contre le mur : elle court se cacher sous la table, criant que Croque-mitaine vient la prendre. » — C'est très curieux, vous devez quelquefois, derrière votre judas, assister à d'horribles drames : de vraies tranches de vie que vous dégustez...

MAURICE.

Ah ! vous pensez bien, ces femmes-là ont un passé très chargé... Je rencontre aussi des scènes touchantes, des trésors de tendresse qui se révèlent.

LOUISE, ironique.

Cela doit être... des déprimées !...

Elle feuillette le carnet avec une ardeur fiévreuse et affectée.

MAURICE.

Que cherchez-vous encore dans ce carnet?

LOUISE, le lui rendant.

Mon observation... Eh bien ! oui, l'observation qui me concerne... Depuis des années vous me guettez... Vous atten-

dez l'heure où je serai triste, découragée, affaiblie par la peur et l'insomnie, prête enfin pour l'amour!... Tout cela doit être noté quelque part?

MAURICE.

Mais à qui en avez-vous?... Comment...

LOUISE, s'animant.

Il y a deux jours, lorsque vous êtes venu me bouleverser par vos belles phrases, vous étiez prévenu d'une catastrophe!... Osez dire que non!... Mon mari sortait de chez vous... Comment n'y ai-je pas songé plus tôt?... Prévenu que le lendemain je serais au point où les grandes passions se développent, vous avez couru jeter dans mon oreille les premiers mots d'une habile suggestion...

MAURICE.

Permettez!...

LOUISE, exaspérée.

Ah! mes airs farouches ne vous inquiétaient guère! En me quittant vous laissiez la porte ouverte au malheur, votre allié... C'est d'un chevaleresque!... D'ailleurs, quand on a vos idées!... Regarder l'amour comme une hallucination de malade, et consentir à être aimé!... Abuser d'une folle!... Tenez, mon mari... Eh bien! sa faute me semble moins odieuse!...

MAURICE.

Pour un mot maladroit...

LOUISE.

Je me figurais je ne sais quelle félicité délicate à vous entendre pérorer sur mon trouble... La punition... j'en méritais une... La punition, c'est que le psychologue en disséquant mon cœur s'est surtout analysé lui-même... Oh! la vilaine anatomie!...

SCÈNE III

LOUISE, MAURICE, DENIS.

DENIS.

M. le docteur Donnat... J'ai fait entrer dans le salon d'attente.

MAURICE, furieux.

Vous avez dit que j'y suis?...

DENIS.

Dame! oui... Monsieur a oublié de prévenir qu'il ne recevait pas... Et puis, M. Donnat...

MAURICE.

Hein?... Pourquoi lui plutôt que n'importe qui?...

DENIS.

Il assiste Monsieur dans toutes ses expériences... J'ai cru faire pour le mieux...

MAURICE.

Vous l'avez averti que je ne suis pas seul?... (Signe affirmatif de Denis.) Fichu bavard!... J'y vais!...

LOUISE, tirant Maurice à part.

Recevez-le ici... je le veux!

MAURICE.

Quelle raison lui donner...?

LOUISE.

De ma présence?... Aucune... Il est entendu que je suis libre...

MAURICE.

Vous, passe... Moi, son ami, je ne puis pas en dire autant...

LOUISE.

Eh bien! je change d'idée... Mon mari ne me verra pas... Il y a ce petit coin où vous jouez au croque-mitaine... Je vais m'y mettre...

MAURICE.

Est-ce sérieux?

LOUISE.

Très sérieux... je m'aperçois qu'on connaît mal les gens... Il faut entendre!...

MAURICE, à Denis.

Priez monsieur Donnat d'entrer... Et, quant à madame, elle est partie... Compris?...

DENIS, persuadé qu'on établit les données d'une expérience, cligne de l'œil en montrant Louise.

Oui, monsieur.

Il sort.

MAURICE, pendant que Louise va vers la chambre voisine.

Quand il sera parti, faites que je vous retrouve meilleure!...

Elle disparaît. Une seconde après, Albert entre.

SCÈNE IV

MAURICE, ALBERT.

ALBERT.

Bonjour, cher ami... (Poignée de main.) Suis-je indiscret?... Non?...

MAURICE.

Allons donc!

ALBERT.

Vous avez vu comme on m'arrange!... Est-ce assez complet?

MAURICE.

Je suis écœuré...

ALBERT.

Que de venin bavé sur moi!... Les chers confrères!... Ceux qui marchent le front haut parce qu'ils ont eu la chance de n'être jamais pincés, et ceux dont la conscience est pure parce que leur cerveau est stérile!...

MAURICE.

Cher maître, nous sommes beaucoup qui vous défendons... Les plus grands, les seuls qui comptent, vous aiment et vous plaignent.

ALBERT.

Oh! moi, je me place dans une situation d'esprit à ne plus souffrir!... C'est ma pauvre femme qu'il faut plaindre!... Elle prend beaucoup sur elle, mais, je le vois bien, ma conduite lui fait horreur. Sa générosité n'en est que plus grande d'accepter sa part du désastre... mais elle ne comprend rien à ce qui m'entraîne vers un but follement poursuivi... Mettez que tôt ou tard ma honte actuelle se transforme en gloire; cette gloire lui semblera toujours un bien mal acquis.

MAURICE.

Une femme ne peut guère s'imaginer une fièvre de savoir comme celle qui vous dévore... Quant aux hommes... les

jurés sont remplis d'indulgence pour les crimes passionnels, parce qu'ils ont tous été amoureux; mais combien trouverait-on de jurés pour qualifier votre action de crime passionnel?... Ce n'est pourtant pas autre chose... Seulement, moi...

ALBERT.

Vous, pardi!... Un gaillard qui du matin au soir métamorphose l'être humain, le fait passer de la raison à la folie, et d'un mot supprime toutes ses acquisitions morales : honnêteté, religion, pudeur... Vous savez, vous, en quoi consiste une personnalité : un faisceau de sensations réfléchies par un miroir... Qu'on touche au faisceau, qu'on touche au miroir... Pfttt !... (*Il fait avec les doigts le geste de « Pigeon, vole ».*) Vous ne pouvez avoir pour la fantasmagorie mouvante qui constitue notre *moi* les superstitions du vulgaire.

MAURICE.

Diable, mon cher, vous allez un peu loin!...

ALBERT.

Hein, vous protestez?... Regardez donc où vous êtes!... Voici une chambre où nous avons cultivé un nombre prodigieux d'hallucinations... Que faisions-nous, alors?... Eh! mon bon, réfléchissez un peu!... Tirer de ce paquet de nerfs endoloris que nous nommons un sujet assez de personnages différents pour composer un roman, introduire à l'intérieur de son crâne autant de consciences variées qu'on pourrait poser de chapeaux dessus, — appelons les choses par leur nom : c'est tout simplement tuer des gens pour les remplacer par d'autres... L'idée d'un massacre ne se présente pas d'abord à l'esprit, parce que l'effectif des sujets reste au complet... Pourtant, il y a massacre, puisqu'il y a destruction de personnalités. Vous voilà bien consterné!... Eh! que voulez-vous! Il faut avoir le courage de s'arrêter quelquefois en pleine activité pour s'interroger soi-même. On en apprend de belles, pour peu que l'on ait quelque sincérité!

MAURICE.

Alors, vous, moi, tous ceux qui pensent, tous ceux qui cherchent sont des meurtriers?

ALBERT.

Ceux qui écrasent d'anciennes croyances, brisent souvent les vases fragiles qui les contenaient... En détail, l'humanité a beau n'être composée que d'individus accablés de soucis matériels, — en bloc, elle est menée par des idées qui lui sont si chères, qui intéressent si profondément ses fibres les plus délicates, que renverser une de ces idées, c'est envoyer au supplice des milliers d'innocents. Le penseur marche sur un chemin jonché de cadavres auxquels il ajoute souvent le sien. Celui qui écrit une ligne vraiment neuve peut s'attendre à ce que, dans l'avenir, des créatures seront tuées à cause d'elle... Faut-il pour cela renoncer à écrire la vérité quand nous la rencontrons?... Allons donc!

MAURICE.

Certainement, le progrès... Bah! vous exagérez!... Le penseur marcher sur un chemin jonché de cadavres!... S'il y avait autant de victimes que vous le prétendez, ma foi! on y regarderait, à...

ALBERT.

Les voilà bien tous!... Ils ne veulent pas contempler la mort!... Voyez-vous, mon cher, il n'y a que deux hommes, le prêtre et le médecin, qui passent leur existence à regarder la mort en face. Ce tête-à-tête est atroce au point qu'on ne le supporte pas à moins de tricher. Le prêtre a l'autre vie : on se dit au revoir, on parle du lendemain, on donne des commissions pour le ciel... La mort n'est plus qu'un déplacement... Quant au médecin, généralement il fait de la mort un petit animal familier qui réjouit les salles d'hôpitaux, gambade sur les lits, chatouille les infirmières, fait trébucher les internes, casse les lunettes des professeurs... Un singe tout à fait drôle... Qui donc en aurait peur?... Il y en a parmi nous que ne satisfait pas cette insouciance de carabins... Leur intrépidité vient de plus haut. Pour eux, la science se tourne en religion. Ils ont proclamé que Dieu n'existe pas, que l'âme est une résultante, et les voilà plus croyants, plus fidèles, plus agenouillés, que le capucin le plus pieux. La science ordonne : nous obéissons avec l'enthousiasme des martyrs ou la cruelle soumission des dévots.

MAURICE.

Dites donc, mais vous avez beaucoup médité depuis ces événements... Vous serait-il venu des doutes sur...

ALBERT.

La légitimité de ce que j'ai fait?... Oui... J'ai reçu hier un choc terrible en découvrant qu'une petite fille récemment sortie de mon service mourait d'une de mes expériences... J'ai été tellement saisi que peu s'en est fallu...

Il fait le geste de se brûler la cervelle.

MAURICE, avec une espèce d'indignation.

Oh! bien, non!...

ALBERT.

Parfaitement!... Jusqu'à minuit j'ai mis ordre à mes affaires et j'étais résolu à en finir avant le jour.

MAURICE.

Qu'une petite fille périsse par votre faute, c'est lamentable!... Mais enfin, qu'un homme tel que vous se... Non, non. non!...

ALBERT.

Savez-vous ce qui m'a sauvé?... La curiosité!

MAURICE.

Ah!

ALBERT.

Une curiosité chic!... J'ai éprouvé un déchirement inexprimable à partir sans connaître la solution du problème que je poursuis depuis longtemps... Il s'agit, vous le savez, d'une découverte énorme, une révolution!... Je crois être certain de guérir avec un même vaccin, non seulement le cancer, mais plusieurs autres maux dont l'origine passait jusqu'à présent pour très différente... On n'a pas le courage de se tuer à la veille d'une si belle trouvaille.

MAURICE.

Quelle revanche lorsque vous l'annoncerez au monde!... Sera-ce bientôt?...

ALBERT.

L'affaire de quelques mois... La semaille est faite, il faut que la moisson mûrisse.

MAURICE.

Vous ne parlez plus comme un homme que le remords étouffe!

ALBERT.

Depuis ce matin, je me suis repris à ne plus penser qu'à cette science adorée que j'ai été sur le point de maudire. Pour expier mon infidélité, je lui ai fait un sacrifice digne d'elle, j'espère.

MAURICE.

Comment?

ALBERT, tirant un papier de sa poche.

Voici une note à joindre aux documents que je vous ai remis.

MAURICE, stupéfait.

Est-ce que...? Ce serait un fier toupet!...

ALBERT.

J'avais besoin d'une dernière expérience: depuis ce matin, elle est instituée.

MAURICE.

Mais, que diable, mon cher, vous êtes d'une imprudence sans nom!... Continuer vos expériences en ce moment où l'indignation est au comble!... Vous auriez une nouvelle histoire, votre beau-frère lui-même ne vous en tirerait pas. Vous devez être entouré de gens aux aguets.

ALBERT.

A l'hôpital, oui... Mais ce n'est plus là que j'opère... Rien à redouter... D'ailleurs, lisez...

MAURICE lit à haute voix.

« *28 avril.* — Homme de quarante-trois ans, vigoureux, parfaitement sain. Aucune hérédité morbide. L'inoculation a lieu à 4 heures du matin avec dix centigrammes de virus n° 2. A 4 heures 50, léger accès de fièvre avec frisson et nausées... etc... » (S'interrompant.) Un homme en pleine santé!... Donnat, vous êtes tout de même un rude gredin!

ALBERT.

Mon petit, avant de me condamner, vous oubliez une chose capitale, pourtant...

MAURICE.

Laquelle?

ALBERT.

L'homme en question, cet individu vigoureux qui sera mort dans un an, car j'ai choisi pour lui ce que j'avais de

plus virulent... eh bien! il est maître de sa peau... S'il a consenti...

MAURICE.

Il a consenti?

ALBERT.

Oui.

MAURICE.

Il sait à quoi il s'expose?

ALBERT.

Absolument... Je ne l'ai pas pris en traître.

MAURICE.

Il est assez intelligent pour se représenter les choses?

ALBERT.

C'est précisément son intelligence qui l'a poussé vers moi. Il comprend la grandeur de sa résolution.

MAURICE.

C'est très beau!... trop beau!... A votre place, je serais gêné quand il me regarderait en face... La splendide découverte sera votre œuvre, à vous seul. Au lendemain de sa mort, si dans l'ivresse du triomphe vous avez la bonne foi de raconter l'héroïsme de cet homme, peut-être aura-t-il son nom dans le Larousse de 1920... Mais ce n'est guère probable... Les obscurs dévouements disparaissent dans le rayonnement du génie.

ALBERT.

Mon collaborateur le sait aussi bien que vous. Il a ses raisons pour quitter ce monde sans désirer de récompense.

MAURICE.

Un remords?... Un chagrin?

ALBERT, avec indifférence.

C'est son affaire... La mienne est d'utiliser sa bonne volonté au profit de tous... je le ferai sans la moindre gêne.

MAURICE.

Question de sang-froid...

ALBERT.

Comme vous dites... Mais l'heure se passe à discuter... J'ai séance à l'Académie, et ce n'est pas le jour où l'on me vilipende que je dois arriver en retard... Je vous enverrai régulièrement les bulletins à joindre au dossier... Adieu...

MAURICE.

Au revoir.

Il reconduit Albert jusqu'à la porte et, en revenant, se trouve devant Louise.

SCÈNE V

LOUISE, MAURICE

LOUISE.

Oh! que j'ai bien fait de revenir!

MAURICE.

Pourquoi?

LOUISE.

A présent, je connais mon devoir.

MAURICE.

Qui est?...

LOUISE.

De suivre mon mari, partout où il voudra, humblement fidèle.

MAURICE.

Si c'est pour lui donner tout le sang de vos veines, pour couvrir votre chair des plus hideuses plaies, pour payer sa gloire en jeunesse et en beauté, allez, suivez-le... Mais à quoi bon?... Les hommes de cette trempe ne souffrent pas... Que peut la tendresse d'une femme sur un cœur pareil?... Vous avez entendu comment il parle de ce désespéré?

LOUISE.

Le désespéré, c'est lui!

MAURICE.

Bah!... Il n'y a que les femmes pour...

LOUISE.

Il n'a cessé de vous le dire; mais devant votre obstination à ne pas comprendre, il a emporté son secret.

MAURICE.

Tiens! mais, au fait...

LOUISE.

Ce matin, à quatre heures, au moment de l'inoculation, il était seul chez lui.

MAURICE.

Oh! alors... Eh bien! je n'ai pas eu le moindre soupçon.

LOUISE.

Naturellement!... Vous êtes de la phalange des illustres qui jaugent des sensations, notent des faits, construisent d'ingénieux mécanismes, et, en dehors de cela, ne voient rien... Vous voilà tout étonné de ne pas pouvoir descendre au fond d'une âme comme celle d'Albert, vous qui ne démêlez seulement pas les sentiments, pourtant bien simples, d'une pauvre femme telle que moi.

MAURICE.

Vous m'en voulez encore?

LOUISE, lui tendant la main.

Non... J'ai été bien ridicule de me mettre en colère sans grande raison... J'arrivais dans un moment de doute et d'angoisse, et vous m'avez traitée avec une assurance qui m'a blessée... D'après vous, les cœurs meurtris ne sont plus bons qu'à nourrir des passions insensées... Et moi, pendant que mon mari parlait, j'ai appris qu'il croît sur les ruines une autre fleur que l'amour : c'est l'esprit de sacrifice. Adieu!... Je vais rejoindre Albert!

Elle sort.

ACTE TROISIÈME

Chambre de Louise, comme au premier acte. — A la nuit tombante.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE, EUGÉNIE.

Louise entre, dans la même toilette qu'à l'acte précédent. Au moment où elle arrive par une porte, Eugénie, sa femme de chambre, vient par une autre porte. Au fur et à mesure que Louise se débarrasse de son chapeau, de sa pèlerine, de ses gants, Eugénie les reçoit et les range. Puis, comme le jour baisse, elle allume la lampe et ferme les volets. Tous ces mouvements doivent être terminés avant l'arrivée d'Albert.

LOUISE.

Monsieur n'est pas rentré?

EUGÉNIE.

Pas encore.

LOUISE.

Il n'est venu personne?

EUGÉNIE.

Non, madame... Dieu merci, nous n'avons pas la police tous les jours!... Hier, je revenais justement de rendre la robe violette à la couturière, et voilà qu'au moment où je sonnais, c'est un agent qui m'ouvre la porte... J'en ai eu un battement de cœur...

LOUISE.

Pas de lettres?...

EUGÉNIE.

Je n'ai rien vu... Les journaux sont au salon; madame veut-elle que j'aille les chercher?

LOUISE.

Volontiers... Donnez-moi d'abord ma robe de chambre.

EUGÉNIE.

Comment Madame s'habillera-t-elle pour dîner?

LOUISE.

Je ne me rhabillerai pas...

EUGÉNIE.

Madame fait bien : elle a l'air si fatigué!

Elle étale la robe de chambre sur un fauteuil.

LOUISE.

Ah! j'oubliais!... Une jeune fille doit venir demeurer chez nous ce soir... Il faut avertir Baptiste de mettre son couvert... Où la logerons-nous?

EUGÉNIE.

Il y a la chambre derrière la salle à manger...

LOUISE.

C'est si petit!... On manque d'air... Pourquoi pas la chambre bleue?

EUGÉNIE.

Ce sera tout un déménagement!... Il y a dedans une montagne de cartons et de vieilleries.

Albert entre.

LOUISE, à Eugénie, en lui faisant signe de sortir.

C'est bon!... Dans un instant, j'irai voir.

Eugénie sort.

SCÈNE II

LOUISE, ALBERT.

LOUISE, allant à son mari.

Albert!...

ALBERT, sans prendre garde à elle, se jette dans un fauteuil avec accablement.

Chienne de journée!

LOUISE.

Quoi?... De nouveaux ennuis?

ALBERT.

Bah!...

LOUISE, amicalement.

Voyons, raconte... Où es-tu allé?

ALBERT.

A l'Académie.

LOUISE.

Tu es sorti vers une heure, et l'Académie n'est qu'à trois heures... Qu'as-tu fait d'abord?

ALBERT, impatienté.

Une visite à Maurice Cormier... Là!... es-tu contente?

LOUISE.

A Maurice Cormier?... En quel honneur?

ALBERT.

J'allais lui porter un papier et lui poser une question.

LOUISE.

Le papier?...

ALBERT.

Une note à joindre au dossier secret; la plus curieuse de toutes.

LOUISE.

Et la question?...

ALBERT.

Une idée qui m'a passé par la tête.

LOUISE.

Oui, mais laquelle?

ALBERT.

Je m'aperçois, avec une surprise peut-être naïve, que le développement intellectuel d'un homme influe médiocrement sur sa vie. Un savant imagine de profondes raisons pour expliquer sa conduite, un charretier suit son instinct, et ils font l'un et l'autre à peu près les mêmes choses. Hier, lorsque tu m'as reproché mon crime, je me suis défendu, et bien défendu... je veux dire que mes excuses n'étaient pas de simples prétextes. Il y a certaines cruautés que j'ai le droit d'exercer dans un but supérieur, j'en suis convaincu. Eh bien! ma raison a beau m'absoudre, j'ai des remords, comme un voleur de grands chemins qui a tordu le cou d'un passant. A quoi bon mesurer la portée de ses actes avec une intelligence de savant, si on doit les déplorer avec une conscience de charretier?

LOUISE.

C'est cela ta question?

ALBERT.

Pas tout à fait... La voici... Pourquoi un savant, qui ne croit ni à Dieu, ni à l'âme immortelle, donnerait-il sa vie pour son prochain?... Cela se comprend d'un brave imbécile qui compte être récompensé au ciel, ou d'un ignorant qui n'a pas la foi, et auquel les préjugés et l'atavisme imposent, sans qu'il s'en doute, le joug de la foi. Mais moi, par exemple, qui ai fait de mon existence un rêve studieux sans lendemain, quel motif puis-je avoir d'anéantir ma contemplation pour des êtres bornés, que je méprise?... D'aimables philosophes assurent que je dois y être d'autant plus porté que ma valeur intellectuelle est plus grande... Ils ont des mots pour désigner ce singulier penchant : altruisme, solidarité... La bonne plaisanterie!... La véritable solidarité n'est-elle pas de conserver à l'espèce humaine un type d'élite, une lumière, un phare?... Se sacrifier, soi savant, à un ignorant, c'est voler la société!... (Avec un rire nerveux.) Donc, si dans mon cœur je trouve un impérieux besoin de donner ma vie pour quelqu'un, il faut résister. Hein! n'est-ce pas, c'est clair?

LOUISE.

Qu'a répondu Maurice Cormier?

ALBERT.

Je ne lui pas posé la question. Après un bout de causette, je suis parti.

LOUISE.

Ah!...

ALBERT.

Il est si loin de mes préoccupations!

LOUISE.

Tu m'as fait toi-même une belle réponse lorsque tu t'es peint traversant les salles de pestiférés, fier de promener au milieu d'eux ta science comme une divinité bienfaisante devant laquelle les moribonds se relèvent guéris; respirant à pleins poumons cet air mortel parce que tu es avec ton idole... Si tu tombes écrasé sous les roues de son char, ton fanatisme en sera glorieux.

ALBERT.

Tout cela n'est beau qu'en théorie... Ou plutôt, non... Tout cela est vrai... Absolument vrai... Je ne puis pas renoncer à le croire!... C'est la foi de toute mon existence!... Je le répète, il y a contradiction entre ce que je pense et ce que je souffre... On est parqué dans une humanité qui aime et qui pleure, forcé d'aimer et de pleurer avec elle.

LOUISE, cherchant à l'embrasser.

Tu es dans un jour où l'on pleure!...

ALBERT, se dérobant.

Ne crains rien, je suis de force à tenir le coup...

LOUISE.

Laisse-moi partager ta peine... Pourquoi la question que tu n'as pas posée à Maurice, cette idée d'un sacrifice qui s'impose à l'homme supérieur et qui ne s'explique pas, est-elle toujours sur tes lèvres?... Dis-le-moi...

ALBERT.

Bah!... Ce ne sont pas des histoires pour les femmes!

LOUISE.

Je comprendrais mieux que Maurice... Repose-toi sur mon cœur de femme ignorante, en oubliant un peu ton idole. Elle

t'a trahi toute la journée, je le devine. A tes cris de détresse elle répondait par des dissertations pédantes...

ALBERT, très hautain.

Je te défends de tourner en ridicule ce que je respecte... Brisons là-dessus.

LOUISE.

Ne sois pas fâché!... Je suis désolée d'avoir été si maladroite, lorsque je cherchais au contraire à te dire...

ALBERT

A me dire?...

LOUISE.

Albert, tu as parlé de me rendre ma liberté... Je la refuse... je veux être ta femme.

Elle l'embrasse.

ALBERT, sans se laisser aller à l'attendrissement.

Merci, Louise! .. Mais, avant d'accepter, je dois t'apprendre de mauvaises nouvelles... Le doyen de la Faculté m'a prévenu que les étudiants sont très montés contre moi... Il y aura du tapage à mon cours... On est d'avis qu'au lieu de tenir tête à l'émeute, ce qui est dans mon caractère, mieux vaut m'absenter pendant quelques mois, quitte à revenir lorsque les esprits seront pacifiés... Bref, en termes fort polis, je suis invité à prendre un long congé... Pour des raisons que je ne veux dire à personne, pas même à toi, ce congé sera définitif... Je donne ma démission... de tout... Plus d'école, plus d'hôpital... Tu vois que ta générosité t'entraînerait trop loin... Mon départ est un aveu... J'achève de me perdre dans l'opinion... Je suis un homme fini.

LOUISE.

Que vas-tu faire?

ALBERT.

Quitter Paris, chercher une maisonnette bien retirée, et y achever mes jours.

LOUISE.

Je te suivrai.

ALBERT.

Allons donc!... Toi qui gémissais lorsque je t'emmenais pour quelques semaines à la campagne!... Ce matin encore,

tu hésitais à rester avec moi, ici, au milieu des tiens, et tu veux partir, seuls tous deux, vers l'inconnu?...

LOUISE.

Je t'offre une amie prête à t'accompagner jusqu'au bout du monde... Tout ce qu'on peut exiger du cœur le plus fidèle, demande-le-moi.

ALBERT.

J'ai été profondément blessé de ton empressement à reprendre ta liberté... Sois sûre que j'aurais rompu dès le premier mot, sans attendre la fin de tes hésitations, mais une autre solution se présentait... Il faut oublier vite avec toi!... Une heure te suffit pour arriver si changée!... Raconte-moi comment s'est opérée ta conversion?...

LOUISE, avec embarras.

Je ne sais pas moi-même... Mon hésitation n'avait rien de surprenant, indignée comme je l'étais... Il faut quelquefois bien peu de temps pour se ressaisir... Tu m'apparais tout autre... Je rougis d'avoir douté de toi.

ALBERT.

Mais le motif de cette soudaine confiance?

LOUISE.

Albert, je n'ai plus qu'un désir, te rendre heureux... Jamais je n'y parviendrai si mes moindres sentiments sont l'objet d'une enquête... C'est infiniment dangereux, je l'ai observé il n'y a pas longtemps... Le bonheur consiste à se laisser aller sur une pente bien douce, les yeux fermés...

ALBERT, avec une rage concentrée.

Mais si je ne peux pas les fermer!... Si je vois!...

LOUISE.

Que vois-tu?

ALBERT, se dominant.

Rien... Ton affection m'est rendue, je vais vivre!... (Il l'attire et l'embrasse longuement.) Il faut à présent, ma chérie, que je te mette au courant de mes projets... La maisonnette pour y achever mes jours, tu n'as pas eu la simplicité d'y croire, hein?... Nous irons en Amérique... Là-bas, on est indulgent aux audacieux et aux chercheurs... Ce qui me perd en France,

chez ces gens-là me fera porter en triomphe... C'est la gloire et la fortune!... Je suis encore jeune!... À quarante-trois ans, on peut s'expatrier!... Il me reste de longues, longues années, pour travailler et t'aimer!... (Il veut l'embrasser encore, elle se détourne et fond en larmes.) Tu pleures?...

LOUISE, revenant à elle et s'essuyant les yeux.

Ce voyage... Ce n'est pas vrai?... Oui ou non, réponds, est-ce vrai?... Mais non, tu me trompes!... Je le sais!...

ALBERT.

Tu as joué au plus fin, et te voilà prise!... Tu restais ma femme, parce que je n'ai pas longtemps à vivre... Tu as lu le papier que j'ai remis à Maurice... N'essaye pas de mentir!... Tu l'as lu et compris!... Lorsque j'en ai parlé, tu n'as pas témoigné la moindre curiosité, tandis que tu m'accablais de questions sur le reste de ma visite... Eh! pardi! Tu devais me trouver comique lorsque je confessais mes incertitudes... C'est drôle, un homme qui se tue, et puis qui se demande s'il a bien fait de se tuer!... plus drôle que la perspective de passer de longues, longues années avec moi. Tu étais si gênée, pendant que je m'étonnais de ton brusque revirement en ma faveur : l'idée m'est venue d'une indiscrétion de Maurice... Cela sautait aux yeux : tu savais!... Alors j'ai inventé cette fable d'Amérique... Au lieu de réfléchir, tu m'écoutais bouche béante. A mesure que je parlais, ta figure se contractait devant l'horreur d'un avenir morne avec un homme odieux... Tu as pleuré trop vite... Rassure-toi, je suis bien réellement frappé à mort.

LOUISE, sanglotant.

Ah! je ne mérite pas d'être traitée si durement!

ALBERT.

L'hypocrisie me dégoûte.

LOUISE.

Hypocrite, moi!...

ALBERT.

L'heure de mon agonie est marquée d'une croix sur ton calendrier, comme sur celui des collégiens le jour des vacances... A telle date, tu rentreras dans le monde, disant :

« J'avais tout quitté pour lui... Voyez quelle femme dévouée, quelle amie fidèle je viens d'être... » Jolie franchise!... Elle est facile, ton abnégation à courte échéance!... Avec un peu de loyauté, il était si simple de répondre honnêtement lorsque je voulais savoir ce qui te ramenait à ton mari... Ayant pris la peine de m'apprendre que tu ne m'aimes pas, tu pouvais ajouter sans être trop cruelle : « Je reste parce que ce ne sera pas long!... »

LOUISE.

J'aurais menti... Je reste parce que je t'admire!... Pour m'accabler d'injures, quelles preuves as-tu?... Mes larmes!... Les larmes d'une pauvre femme épuisée par tant d'émotions!... Écoute, Albert, aujourd'hui, sur le point de commettre une action méprisable, j'ai livré bataille contre moi-même... En face d'un pareil ennemi, à certaines heures, tous les moyens sont bons : j'ai puisé un horrible courage dans la pensée que ma liberté n'était peut-être pas à jamais perdue. Ma fourberie ne recule pas devant ce triste aveu... Mais après la victoire, j'ai chassé les alliés dont on rougit... J'arrivais enfiévrée du désir d'imiter de mon mieux, avec mon pâle dévouement, ta sublime folie... Lorsque tu es rentré, j'allais tomber à tes genoux... mais le sentiment que je ne dirais pas ce qu'il fallait dire... la peur de rester trop au-dessous d'une âme si haute... une espèce de honte m'a paralysée... Et voilà que, dans un langage de commis-voyageur, tu parles d'aller au loin tirer parti de ta célébrité... Ton héroïsme éclairait ma route... Suis-je coupable de fondre en larmes lorsque tu m'abandonnes tout à coup dans la nuit?... J'essaye de m'élever à ta suite, mais, si tu tombes au niveau d'un homme ordinaire, moi, jusqu'où descendrai-je?... Vois-tu, j'ai besoin de croire en quelque chose ou en quelqu'un... Il faut que ce soit en toi maintenant!

ALBERT, ironique.

Je suis indispensable à ton perfectionnement moral, et en même temps je te fais horreur!... A la fois un guide et un épouvantail!...

LOUISE, tristement.

Tu as tort de railler... Je t'offre ma vie... toute ma vie, car j'espère que la tienne sera sauve!

ALBERT.

Je refuse... Il me reste à végéter quelques mois, pendant lesquels je ne serai pas d'une société très gaie... Tu n'auras pas à la subir.

LOUISE.

Je voudrais être autre chose qu'une créature sans volonté et sans courage... Laisse-moi devenir meilleure en souffrant avec toi... Ne me repousse pas!

ALBERT.

Inutile d'insister, je suis décidé à n'être une charge pour personne.

LOUISE.

Ton orgueil se venge!

Eugénie entre.

SCÈNE III

LOUISE, ALBERT, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

La jeune fille qui doit demeurer ici...

LOUISE, à Albert.

C'est Antoinette... J'ai vu sa supérieure dans la journée...

EUGÉNIE.

Madame avait promis de venir examiner dans quelle chambre on logera cette demoiselle...

LOUISE.

Amenez-la, et puis j'irai vous rejoindre à l'instant.

Eugénie sort.

ALBERT.

Antoinette!... Moi parti, que deviendra-t-elle? Je n'y songeais pas.

LOUISE.

Toi parti, je prendrai soin d'elle.

ALBERT

Mais il n'est pas juste que...

LOUISE.

S'il te plaît de dédaigner mon amitié, n'en prive pas ceux qui en ont besoin... Ou plutôt... C'est encore se dévouer à toi, malgré toi, que de payer ta dette à Antoinette!

SCÈNE IV

LOUISE, ALBERT, ANTOINETTE.

LOUISE, embrassant Antoinette.

Mon enfant, soyez la bienvenue.

ANTOINETTE, s'adressant à Louise et à Albert.

La mère supérieure m'a recommandé de vous remercier encore au nom du couvent...

LOUISE.

Mon Dieu, elle m'a déjà remerciée plus qu'il ne fallait!... Je vais m'occuper de votre logement... Toute ma journée a été tellement prise!... A bientôt!...

SCÈNE V

ALBERT, ANTOINETTE.

ANTOINETTE, allant à Albert.

Monsieur, je voulais vous dire... Cet après-midi, j'ai été questionnée...

ALBERT.

Questionnée par qui?

ANTOINETTE.

Par la mère supérieure.

ALBERT.

A quel sujet?

ANTOINETTE.

Au sujet des soins que vous m'avez donnés à l'hôpital.

ALBERT.

Eh bien! vous lui avez rendu bon témoignage, puisqu'elle vous laisse entre mes mains?

ANTOINETTE.

Soyez tranquille, monsieur le docteur!... Mais, d'après le peu qu'elle m'a dit, j'ai compris...

ALBERT.

Allez donc!...

ANTOINETTE.

Que l'on vous accuse... Est-ce mal d'en parler?... Je suis si tourmentée!

ALBERT.

C'est stupide d'être allé vous faire peur!

ANTOINETTE.

Oh! ce n'est pas pour moi que j'ai peur!... Une fois déjà, la sainte Vierge m'a sauvée... Elle peut me guérir encore!... Y a-t-il danger que l'on vous arrête?

ALBERT.

Des imbéciles ont répandu ce bruit... N'y croyez pas.

ANTOINETTE.

Quel bonheur!... Je serais tellement désolée s'il vous arrivait la moindre contrariété!... Les religieuses ont eu bien soin de moi, et, malgré cela, depuis que je suis née, vous êtes la première personne qui ait songé à me faire plaisir... A l'hôpital, vous restiez des dix minutes à bavarder près de mon lit... Et les oranges et les bonbons que vous m'apportiez?... Ce n'est pas que je sois gourmande... Mais un homme comme vous, qui a tant de choses à penser!...

ALBERT.

C'est pour me raconter toutes ces balivernes que...

ANTOINETTE.

Voilà!... Vous grondez dès qu'on dit que vous êtes bon!... (Baissant la voix.) Vous êtes si bon, que vous avez du chagrin à cause de moi... Je l'ai parfaitement remarqué hier, lorsque je vous ai fait voir cette rougeur...

Elle porte la main à sa poitrine.

ALBERT.

Vous avez mal remarqué...

ANTOINETTE.

N'essayez pas de me tromper... Un jour... j'étais si faible... comme morte... vous avez dit aux internes : « Pauvre petite Antoinette! avant la fin de la semaine, elle aura vu les splendeurs de son Paradis!... » Après la visite, vous êtes revenu seul, avec une infirmière, et vous m'avez fait une piqûre là où j'ai mal maintenant...

ALBERT.

Alors, vous...

ANTOINETTE.

J'avais ma connaissance, mais je ne bougeais pas... J'ai eu l'idée, tout de suite, que vous tentiez quelque chose de hardi... A présent que la mère supérieure a prononcé le mot, je me rends bien compte de ce que vous avez essayé... Nous avions une sœur qui est morte de cela vers Noël... Il fallait, pendant les derniers jours, beaucoup prendre sur soi pour l'approcher...

Un silence.

ALBERT.

Comment appelle-t-on les gens qui font ce que j'ai fait?

ANTOINETTE.

Comment?...

ALBERT.

Assassins, n'est-ce pas?...

ANTOINETTE.

Je savais bien que vous avez du chagrin!... Il ne faut pas!... Vous m'auriez proposé ce qui est arrivé, j'aurais consenti tout de suite... Me croyez-vous donc trop sotte pour comprendre que mon mal peut amener à guérir une foule de gens? Je voulais être sœur de charité, et consacrer ma vie aux malades... Eh bien! je livre ma vie en gros, au lieu de la donner en détail...

ALBERT.

Il n'y a pas que les sœurs de charité qui savent mourir proprement!

ANTOINETTE.

Les savants aussi!... (*Elle se jette aux genoux d'Albert.*) Quand j'ai appris que l'on vous accusait, je me suis dit aussitôt : « Si

on l'empêche de continuer ses expériences, il les achèvera sur lui-même!... » Ne faites pas cela, monsieur le docteur!... Vous m'avez pour vos observations...

ALBERT.

Tu t'es dit cela, toi?... Tu n'as pas pensé : « Il se tuera pour se punir?... »

ANTOINETTE, avec effroi.

Oh!... se suicider!.,. Enlever du monde quelqu'un comme vous, à cause d'une pauvre fille qui sait à peine lire!

ALBERT.

J'en ai eu envie, pourtant!...

ANTOINETTE, avec un demi-sourire.

Sans comparaison, vous me rappelez sainte Madeleine qui répandait des parfums très chers sur les pieds d'un homme... C'était le Sauveur, mais elle n'en savait rien, alors...

ALBERT.

C'est bien ça qui est beau!... Répandre des parfums très chers sur les pieds d'un homme quelconque, et puis découvrir que tout homme renferme quelque chose de divin!... Intelligence, esprit, savoir, ce sont les parfums précieux qui ne valent pas les sentiments d'une âme comme la tienne, Antoinette..., parfums que je n'ai pas eu le courage de répandre à tes pieds... Je me suis accordé quelques jours encore, par curiosité, pour connaître la fin de mes travaux...

ANTOINETTE.

Mais, monsieur, cette curiosité-là sauve des gens!... Vous parlez comme un criminel : c'est seulement si vous n'achevez pas vos travaux que vous le serez!... Vous êtes fait pour étudier... Vous n'avez malheureusement pas de religion, c'est ce qui vous oblige à tant réfléchir pour être bon... Moi, si je n'étais pas pieuse, qu'est-ce que je vaudrais?... Vous avez l'air étonné que je sois prête à mourir... Je le suis parce que Jésus-Christ a été crucifié pour le genre humain et que je regarde comme un honneur d'être traitée un peu comme lui...

ALBERT.

Ah! quel bien tu me fais!... Avec toi, je n'ai pas à renier mon idole!... Tu ne me la montres pas ridicule et pédante!... Antoinette, tu ne seras ni timide ni gauche, si je t'annonce la

résolution que j'ai prise... Nous pourrons en parler à l'aise, puisque tu viens de l'indiquer de toi-même... Ce matin, je me suis inoculé le mal dont tu mourras... Désormais, je vais vivre double... vivre triple!... Jusqu'à ma convulsion suprême, j'épierai nos deux agonies... Tes yeux brillent!... Ah! tu es bien de ma race, toi!... C'est une petite fille qui me comprend le mieux!... D'où vient ce quelque chose qui élève le plus humble au-dessus du plus savant?

ANTOINETTE.

Du bon Dieu, monsieur!

Louise entre accompagnée d'Eugénie, qui reste près de la porte.

SCÈNE VI

ALBERT, ANTOINETTE, LOUISE.

LOUISE, à Antoinette.

Tout est organisé... Eugénie va vous conduire à votre chambre... Dans un quart d'heure, nous dînons...

ANTOINETTE.

Bien, madame.

Elle sort avec Eugénie.

SCENE VII

ALBERT, LOUISE.

LOUISE, la suivant des yeux.

Comme elle te regardait!

ALBERT.

Elle sait tout!

LOUISE.

Elle te pardonne?

ALBERT.

Le mot « pardon » n'a pas même été prononcé.

LOUISE.

Tu acceptes son dévouement et tu repousses le mien?... Pourquoi?

ALBERT.

Ce n'est pas à moi qu'Antoinette se dévoue... C'est aux pauvres et aux malades... C'est à Dieu!

LOUISE.

Qu'elle est heureuse d'avoir un idéal qui la console et la rassure!... Le mien m'abandonne après avoir tout ravagé autour de moi.

ALBERT.

Que veux-tu dire?

LOUISE.

Avant de te connaître, je croyais en Dieu... Ma piété n'était pas fervente, mais, dans la douleur, je pouvais lever les yeux vers le ciel... L'influence d'un grand savant m'a fait revenir de ces niaiseries.

ALBERT.

Je ne vois pas que mon influence ait été néfaste... Je te trouve aujourd'hui meilleure que je ne t'ai prise.

LOUISE.

Hommage inattendu, après que tu m'as traitée comme la dernière des créatures!

ALBERT, lui prenant la main.

Je traversais une crise de découragement, de doute et d'injustice, pendant laquelle tu t'es montrée si patiente et si douce!... J'accepte ton dévouement aussi bien que celui d'Antoinette... ou plutôt, puisque le sien s'adresse ailleurs, je me confie à toi seule!

LOUISE.

Depuis que je te connais, tu m'as toujours inspiré du respect... Même quand tu me blessais, même quand j'en arrivais à te détester presque, tu gardais une place à part dans mon estime... Mon âme dépend de la tienne... Sous prétexte que je ne t'aime pas, tu t'enfermes dans ton orgueil... Mais c'est plus beau que l'amour, cette nécessité où je suis, pour ne pas m'égarer, d'avoir les yeux fixés sur toi!... N'est-ce pas l'amour même, le plus noble de tous!

Elle se jette à son cou.

ALBERT.

Louise!... (Après l'avoir embrassée, il la détache doucement de lui et sourit avec tristesse.) Nous serons amis : je t'aiderai et tu m'aideras. J'ai seulement compris ce soir que personne n'est en droit de se croire supérieur aux autres... Antoinette, toi, et moi, portons notre fardeau, chacun de son mieux, pour des raisons très différentes en apparence, et en réalité parce que nous avons tous trois les mêmes instincts de beauté morale... La religion, l'amour, l'ardente curiosité du vrai, sont les chênes immortels le long desquels s'élèvent, comme d'audacieuses lianes, les sublimes espoirs de l'humanité... Au bout de leur essor, quel soleil trouveront-ils?... Toute marée dénonce, au delà des nuages, un astre vainqueur; l'incessante marée des âmes est-elle seule à palpiter vers un ciel vide?... Je l'ai longtemps juré... Je jurais tant de choses dont j'ai eu le démenti, et je viens d'en apprendre tant d'autres d'une bouche d'enfant!... Sans elle, je serais encore à rugir d'angoisse, ballotté entre mon jugement et mon remords, les poings crispés devant l'insoluble problème du sacrifice... Certes, elle ne m'en a pas donné la solution; j'ignore pourquoi la douleur existe et pourquoi l'unique symbole qui ait pu s'imposer au monde est un instrument de torture; mais, à contempler Antoinette si noble dans sa simplicité d'esprit, j'ai découvert que la science est un moyen, et pas le seul, d'aller haut vers on ne sait quelle splendeur. Je cherchais une raison, pour nous autres savants, d'accepter la loi du sacrifice; sans voir que les humbles ont gravi les premiers l'âpre sentier qui mène à l'infini... Nous leur devons d'avoir montré la route...

LOUISE.

Tu as sans doute raison, et je suis heureuse!... Jusqu'à présent, vrai, tu ne me traitais pas comme une créature de ton espèce... Pour la première fois, il n'y a plus de barrière entre nous!

ALBERT, baissant la voix.

Plus de barrières!... Tu oublies...

FRANÇOIS DE CUREL.

EUROPE ET JAPON[1]

Shimonoseki, 23 mars 1895.

Le Japon vainqueur de la Chine lui dicte ses conditions : un milliard et demi d'indemnité ; l'occupation, jusqu'à complet paiement, des territoires conquis ; la renonciation à toute prétention de suzeraineté sur la Corée ; la cession intégrale de Formose et de l'archipel voisin. Ce n'est qu'un minimum.

Pas de résistance possible : la Chine n'a jamais eu d'armée ; elle n'a plus de flotte. A Ping-Yang, au Yalou, à Kinchan, à Talienwan, à Port-Arthur, à Wei-Haï-Wei, les Chinois ont lâché pied. Partout les Japonais ont enfoncé des portes ouvertes. Leur vaillance incontestable méritait de les trouver fermées.

S'il est vrai que l'argent a joué, dans toute cette guerre,

1. On a pu s'étonner de voir la France et l'Allemagne intervenir, de concert avec la Russie, dans le règlement du conflit sino-japonais. L'article suivant, écrit au Japon, à Shimonoseki même, au lendemain du traité, montrera quelles ont pu être les raisons profondes de cette intervention. Nous n'avons pas voulu y changer un seul mot : telles affirmations ou telles conjectures ont pu devenir inexactes ; mais si, comme il est permis de l'imaginer, les conseils des trois puissances européennes n'ont déterminé qu'une solution provisoire, l'auteur nous paraît avoir exposé avec force *une* des thèses admissibles sur la question véritable et permanente, celle que les diplomates auront toujours peine à régler.

un plus grand rôle que la poudre, les Chinois, il faut leur rendre cette justice, se sont montrés comme toujours de fort honnêtes commerçants : ils ont livré en conscience ce qu'on leur avait acheté, c'est-à-dire leur pays!

A Port-Arthur notamment, l'arsenal était intact; machines, outillage, approvisionnements en vivres et munitions, tout est tombé aux mains des assiégeants en parfait état de conservation, si bien que, du jour au lendemain, les bâtiments japonais ont pu entrer en réparation!

Li-Hung-Tchang, ici depuis une semaine, parachèvera, par un traité en bonne et due forme, l'œuvre de honte et d'humiliation. Pour peu qu'il discute et résiste, les Japonais prendront ce qu'on leur aura refusé, peut-être même avant de l'avoir demandé. Dès qu'ils le voudront, ils s'empareront de Formose; sans plus de peine, ils iront à Pékin. Au point de décomposition matérielle et morale où en est le Céleste Empire, rien n'arrêtera leur marche conquérante.



Et après? C'est un haut fonctionnaire japonais qui répond : « Après la guerre, nous n'aurons pas de meilleurs amis que les Chinois. »

La morale du conflit est tout entière dans cette réflexion. Imposer à la Chine une alliance politique et commerciale réservant au vainqueur la part du lion, à l'exclusion aussi complète que possible des nations du vieux et du nouveau monde, voilà le but que l'Empire du Soleil Levant se propose d'atteindre.

En Europe, en Amérique, l'opinion lui est généralement très favorable : c'est un vaillant peuple; sa cause est celle de la civilisation contre la barbarie. On applaudit avec enthousiasme à ses exploits qui, pour être sans périls, ne sont pas sans gloire. Ses fautes même sont excusées.

Au début, avant toute déclaration de guerre[1], un croiseur japonais coule, à l'improviste et déloyalement, un transport

1. Le *Kowshing*, battant pavillon anglais, a été coulé le 25 juillet. La déclaration de guerre est du 1er août.

chargé de troupes chinoises. Quelques malheureux surnagent; on les fusille sans pitié. L'acte était critiquable, n'est-ce pas?

— Oui, dit-on, mais, à la place des Japonais, les Chinois en eussent fait autant.

A Port-Arthur, ville prise presque sans coup férir, pendant trois jours, de sang-froid, méthodiquement, on massacre des enfants, des femmes et des vieillards. C'est abominable !

— D'accord, mais ce sont des représailles. Que voulez-vous ? C'est la guerre avec ses horreurs. Vivent les Japonais !

Et l'empereur allemand ajoute gravement : « Ce sont les Prussiens de l'Extrême-Orient. »

Par contre, haro formidable sur les Chinois. Certes ils méritent peu de sympathie. Ils sont très intelligents, mais routiniers, entêtés et fourbes ; sobres, patients, actifs, mais orgueilleux, cruels et lâches. Ils reçoivent une dure leçon. C'est bien fait.

***

Cependant, écoutez, je vous prie, ce que disent dans leurs réunions, ce qu'écrivent dans leurs journaux les hommes que vos vœux très sincères accompagnent :

L'âme japonaise *(yamato damashi)* est immortelle. Elle inspirait nos ancêtres qui ont fait de grandes choses. Puis, comme lassée d'un long effort, elle s'est endormie. C'est alors que les étrangers, les « barbares au poil roux », ont envahi notre pays. Ils ne nous étaient pas supérieurs par l'intelligence ni par le caractère ; leur civilisation ne valait pas mieux que la nôtre ; mais ils étaient plus instruits, plus habiles, plus forts. Ils avaient déjà doublé l'étape que nous n'avions pas encore commencé à parcourir. La science leur avait donné le pouvoir de détruire et de créer. Ils furent nos vainqueurs...

Notre âme assoupie s'est alors éveillée ; elle nous a rendu la vigueur nécessaire pour apprendre ce que nous ignorions. Bientôt nous a été révélé le secret de la supériorité de nos adversaires. Nous avons observé, voyagé, travaillé sans relâche. L'industrie, le commerce, la science dans ses manifestations multiples ont été l'objet de nos études acharnées, de nos expériences infatigables. Et comme la prospérité d'un peuple est fragile lorsqu'il est incapable de se protéger lui-

même, comme il n'est pas de bonheur sans dignité, nous avons appliqué tous nos efforts au noble métier des armes que, par tradition, par tempérament, nous avions toujours honoré.

Aujourd'hui, le résultat, si énergiquement poursuivi, est atteint.

Par ses victoires, le Japon a conquis une place respectée dans le conseil des nations. Ce n'est plus le pays perdu dans l'océan Pacifique et dont on parlait dédaigneusement. La Chine, ce colosse que les Européens ont combattu sans jamais l'abattre, s'agenouille devant le petit Japon! Elle implore sa clémence! Combien nous sommes heureux de vivre à une époque où tant de gloire rayonne sur notre patrie!

Mais la victoire ne sera complète qu'à la condition de produire toutes ses conséquences. Il ne faut pas qu'on puisse la comparer à ces arbres dont la floraison égaie nos jardins et qui n'ont pas de fruits. On a dit que le Japon devrait se borner à exiger le paiement d'une indemnité de guerre et la cession des territoires conquis, puis abandonner la Chine à ses destinées.

Des pirates, des aventuriers procéderaient ainsi; mais notre pays a trop le sentiment de l'honneur et de sa haute mission en Asie pour se contenter de vulgaires avantages pécuniaires et d'un agrandissement de son domaine. Il veut, à la vérité, être très largement indemnisé de ses sacrifices; mais ce n'est là qu'un petit côté de la question.

Un empire, le plus ancien qu'il y ait au monde, est à relever; son histoire éclatante embrasse des milliers d'années, son territoire immense se mesure par myriades de lieues. Il s'agit d'en reconstruire pour l'éternité les larges fondations [1].

Cette tâche difficile est digne de nous. De quelles forces ne disposerons-nous pas, tandis que nous la mènerons à bonne fin! La Chine possède des ressources incalculables, une population active, industrieuse, innombrable. Que lui a-t-il manqué jusqu'à ce jour? Une organisation en rapport avec les nécessités de l'heure présente, une direction s'inspirant des méthodes modernes. Le Japon lui donnera et, au besoin, saura lui imposer ce qui lui fait défaut.

1. Ce paragraphe est extrait textuellement d'un document officiel.

Alors notre développement économique ne connaîtra plus de bornes. Nos savants, nos administrateurs verront s'élargir devant eux une carrière sans limites; ces vastes contrées, ouvertes par notre vaillance à la civilisation, seront sillonnées de voies de communication et, dans tous les centres, s'élèveront des établissements industriels.

En même temps s'accroîtront en nous les vertus guerrières; notre armée, notre marine ne seront pas moins redoutables que notre puissance industrielle et commerciale. Nous ne craindrons plus les étrangers; ce sont eux au contraire qui subiront nos conditions ou qui recuIeront.

Notre avantage sur eux est de posséder deux civilisations; la leur dont nous nous servons pour les vaincre, et la nôtre qu'ils n'ont pas pénétrée et qu'ils ne prendront pas.

L'union des populations d'Asie, avec le Japon à sa tête, sera invincible. De quels obstacles n'aura pas raison cette masse de 500 millions d'individus organisée avec science et méthode!

***

Ce n'est pas mal raisonné pour un peuple qui, il n'y a pas vingt ans, en était à notre moyen âge.

Peut-être, dans l'ivresse de son succès, se presse-t-il un peu de dévoiler ses plans. Trop parler nuit.

Toujours est-il que voilà une excellente démonstration théorique de l'influence féconde de notre civilisation occidentale. Les vieilles sociétés, dit-on, au contact des idées modernes se désagrègent. C'est vrai, mais elles se transforment et se rajeunissent aussi; de leurs ruines surgit une vie nouvelle, plus intense et plus absorbante. La science est la fontaine de Jouvence du Japon et le parlementarisme — quelle réhabilitation inattendue! — a régénéré ce peuple.

Sans doute, « quelques barbares au poil roux » vont considérer avec défiance cette seconde jeunesse du Japon qui, en paroles, en attendant qu'il passe aux actes, fait trop bon marché des situations acquises, et heurte trop délibérément des intérêts considérables, des droits certains, et les ambitions antérieures et légitimes de nations engagées, elles aussi, dans une lutte pour la vie.

Ces appréhensions sont assurément justifiées. Que, menacés d'éviction, les Européens s'inquiètent, cela se conçoit : mais qu'ils s'indignent, ce serait incompréhensible. Le Japon contemporain est leur œuvre, après tout : les armes dont il use, c'est d'eux qu'il les tient. Dans la victoire du Japon sur l'Empire du Milieu, n'est-ce pas l'Occident qui triomphe ?

Les événements dont nous sommes les témoins attentifs s'enchaînent logiquement ; les causes en sont évidentes et les effets ne peuvent être différents de ce qu'ils sont.

*
* *

Reportons-nous de trente ans en arrière. Le Japon vivait fort tranquille dans son coin de l'autre bout du monde. Un souverain, descendant authentique de la déesse Soleil, reclus vénéré, mystérieux, invisible et détaché des choses terrestres comme le commandait sa céleste origine ; un maire du Palais, omnipotent ; de grands seigneurs feudataires, libres de tout faire, même le bien ; des hommes d'armes, clientèle belliqueuse et dévouée de clans turbulents et jaloux les uns des autres ; et naturellement, pour compléter ce tableau, tout en bas, travaillant pour ces privilégiés, la foule des inconnus et des humbles, les artisans, les cultivateurs, la gent corvéable, laborieuse et passive. La féodalité, dans sa plus exacte représentation ; le moyen âge avec ses splendeurs et ses misères, ses oppressions, ses brutalités et aussi sa poésie naïve, ses légendes enfantines et charmantes, sa résignation superstitieuse aux arrêts du destin.

D'un esprit ouvert, ingénieux, original, mais défiant et ombrageux, amoureux égoïste de la contrée splendide où six cents ans avant l'ère chrétienne, les hasards de la navigation conduisirent ses ancêtres malais[1], ce peuple ne cherchait pas à sortir de son isolement. S'il faisait un retour sur son

1. Les Japonais sont évidemment d'origine malaise. Le fondateur de l'empire, Zin mou tenô, n'est pas autre chose qu'un chef de pirates malais, naviguant à l'aventure et poussés, sans doute à leur insu, par le Kourosiwo sur les côtes du Japon. C'est dans la province de Hiouga que, suivant la tradition, ces pirates abordèrent, et c'est là, à Takachiho, que se trouve le tombeau du premier souverain du Japon. Loin de s'allier aux autochthones de race mongolique, ils les refoulèrent vers le

passé, c'était pour en narrer les épopées héroïques et se retremper à la source de traditions respectées; un sol fertile, un climat tempéré, un ciel radieux sous lequel l'homme devenait artiste et la femme restait jolie, le disposaient à jouir du présent...

L'Occident et le nouveau monde sont intervenus. On sait le reste. Ils cherchaient des tributaires, ils ont fait des disciples, des rivaux aujourd'hui, nos adversaires de demain.

* * *

A l'étroit dans leurs limites naturelles, encombrées d'une surproduction toujours croissante, les nations de race aryenne sont en quête de territoires inexploités: à leurs industries que la science perfectionne, à leur commerce dont une concurrence acharnée augmente les difficultés déjà si nombreuses, il faut des débouchés.

Le Japon, instruit par elles, est presque à leur niveau industriel; il prévoit, bien qu'il n'en ressente pas encore les atteintes, le même mal économique; il commence à avoir leurs besoins; il est travaillé des mêmes ambitions. Un empire est là, à sa portée. C'est la terre promise à toutes les convoitises. Il a, dans sa force et ses moyens d'action, une confiance peut-être excessive, mais que les faits semblent justifier; il veut s'emparer de cette proie qui ne se défend pas, qui se livre d'elle-même; procédant avec cet esprit d'exclusivisme et d'accaparement commun aux insulaires et qu'accentue encore sa haine contre l'étranger, il la veut pour lui seul. Est-il rien de plus humain?

On se demande s'il sera à la hauteur d'une aussi gigantesque entreprise? Pourquoi pas?... *Si fata sinent.* Les imitateurs ne méritent pas toujours le sévère qualificatif d'Horace. Les Japonais, excellents copistes, possèdent sur le bout du doigt la partie matérielle de notre civilisation. Ils n'ont pas la faculté inventive! qu'importe. N'inventons-nous pas pour eux? A

nord, s'emparant de leur sol et de leurs femmes. On retrouve chez les Japonais les particularités distinctives du caractère malais : esprit guerrier, susceptible et vindicatif à l'excès; un calme, une impassibilité que rien ne paraît pouvoir troubler et auxquels, tout à coup, succède un emportement sauvage et fanatique.

peine un progrès industriel est réalisé en Europe ou en Amérique, ils s'en emparent et l'appliquent. Chemins de fer, lignes télégraphiques, exploitation des mines de fer, de charbon, de cuivre, d'or, d'argent, qui abondent en Chine, amélioration des voies fluviales, service régulier de transports, usines, manufactures, forges, ateliers de toutes sortes, réformes administratives, ils feront tout cela, sinon très bien, très vite.

Si l'on en juge par la rapidité de leur propre transformation, ils parviendront, en moins de vingt ans, à se substituer aux étrangers sur les marchés de l'Extrême-Orient.



Rencontreront-ils quelque résistance de la part des Chinois? C'est douteux. Cependant, si, dans ces agglomérations, dont la lâcheté surprend ceux-là mêmes qui croyaient les connaître, se manifestait un jour une opposition aux volontés de l'envahisseur, les Japonais en auraient raison. Leur organisation militaire et maritime, bien qu'elle n'ait pas subi l'épreuve décisive d'une guerre sérieuse ou même rencontré un semblant de résistance, a donné de brillants résultats; elle est assez forte pour tenir longtemps encore en respect leur faible adversaire.

La force d'une nation réside dans son patriotisme. Or, ce sentiment qui, dans nos contrées, unit pour la défense de la chose publique tout un peuple dans un même effort, dans un élan unanime, dans le sacrifice entier, sans réserve, de ce qui lui est cher, n'existe pas en Chine. Les dix-huit provinces du colossal empire se meuvent dans une indépendance à peu près absolue du pouvoir central, indifférentes les unes aux autres, ignorantes des intérêts généraux et supérieurs dont la résultante est l'idée de patrie; c'est l'autonomie parcellaire dans toute sa pureté, telle que nous l'avons connue au temps où le duc de Bourgogne livrait au roi d'Angleterre la terre de Gaule.

On ne naît point patriote, on le devient. Bien des années s'écouleront avant que les Chinois le deviennent. Dans ce pays de collectivisme familial et communal, l'esprit d'initiative, de solidarité, d'association, ne semble s'être développé que pour la satisfaction d'intérêts matériels; l'individu, absorbé par la

congrégation, n'a qu'une valeur et une responsabilité relatives : c'est la partie intégrante d'un tout anonyme, être vivant, agissant, mais inconscient de sa personnalité, sans plus d'action dans son milieu social que le rouage d'une machine ou la molécule d'un organisme. On ne peut dire pourtant que c'est la science qui « l'engourdit dans le sentiment de son impuissance et dans la passivité des résignations ». Ses devoirs envers sa famille, il les observe : c'est une prescription de sa religion ; ses obligations vis-à-vis de sa commune, il les remplit : la loi l'y contraint ; ses engagements commerciaux, il les tient scrupuleusement : son intérêt lui commande d'être honnête.

Parlez-lui de l'État, du dévouement, de l'abnégation qu'un bon citoyen doit apporter au service d'une cause sacrée, telle que la défense du sol natal : dites-lui que la plus haute récompense qu'on puisse ambitionner est de bien mériter de la patrie... Il ne vous comprend plus ; son esprit reste fermé aux généreuses abstractions dont la conception et le culte font la grandeur morale des nations.



Une autre cause de l'infériorité actuelle des Célestes est leur profond dédain pour le métier des armes. Un proverbe populaire dit : « qu'on ne fait pas un clou avec du bon fer ni un soldat avec un honnête homme. »

Ce mépris de la force armée, que le divin Confucius représente comme un principe de haute sagesse philosophique, met l'Empire — dans un monde où la raison du plus fort est la meilleure — à la merci du premier conquérant venu. On sait, en effet, comment à diverses reprises, quelques aventuriers déterminés ont conquis le pouvoir politique en Chine : le fondateur de la dynastie des Yuen, le fameux Toopeli, vers l'an 1280, apparaît tout à coup à la tête d'une bande de partisans ; en moins de seize ans il chasse les Song et affirme son autorité sur toute l'étendue du territoire. Le fondateur de la dynastie des Ming, Chu Yuan Chang (1368) vient du midi : il se jette avec ses hordes sur le nord et, en quinze ans, écrase les Yuen ; Yai Tsun Kolo arrive à son tour de Mandchourie

avec vingt mille cavaliers (1619); il envahit les provinces du sud, emploie vingt-six années à renverser les Ming et fonde la dynastie actuelle, celle des Tsing qui, sans doute, ne tardera pas à disparaître.

*
* *

Les Japonais ont étudié l'histoire de leurs voisins; ils en ont tiré de précieux enseignements. Avec cette science d'observation patiente, minutieuse et prudente qui fait d'eux les premiers policiers du monde, ils ont sondé le cœur et les reins de l'ennemi héréditaire. Ne se laissant pas abuser par les apparences, ils ont constaté que la Chine est aujourd'hui ce qu'elle était hier, une force qui sommeille ; ils l'ont surprise, espérant en rester les maîtres...

De quoi demain sera-t-il fait? Le Japon est courageux, ardent, patriote jusqu'à l'intransigeance étroite et sauvage, audacieux, agressif ; les longs espoirs et les vastes pensers ne lui sont pas interdits. Se constituer, vis-à-vis du grand Empire vaincu, en une sorte de féodalité politique, industrielle et commerciale ; être l'état-major subi d'abord, accepté ensuite, obéi toujours de la prodigieuse armée de travailleurs qu'il recèle ; accomplir, à lui seul, la mission que, depuis près d'un demi-siècle, par des efforts incessants, opiniâtres, les nations d'Occident ont voulu s'attribuer... Quel rêve !

Déjà, aux îles Philippines, il inquiète la domination espagnole ; aux îles Sandwich, la colonie japonaise, forte de vingt mille hommes, réclame le droit de vote et lutte avec succès contre l'influence américaine ; des commerçants, des cultivateurs ont débarqué au Siam, cinquante cette année, deux ou trois mille l'année prochaine. Ils sont déjà au Tonkin, ils seront bientôt en Cochinchine, au Cambodge, en Annam, à Singapore, à Java, dans les Indes même où, dès maintenant, circulent d'habiles émissaires. En fort peu de temps, le Japon aura un peu partout assez d'intérêts pour être en droit de réclamer ici, là et ailleurs, une représentation consulaire. Qu'un accident se produise, les prétextes d'intervention ne lui manqueront pas.

Ainsi se trouve profondément modifiée une situation que

jusqu'à présent les grandes puissances de l'Occident croyaient dominer.

Il apparaît que le conflit sino-japonais n'est pas seulement une lutte entre frères ennemis, une sorte de querelle de ménage dont la galerie s'amuse et profitera ; mais bien le début d'une évolution très grave à coup sûr, menaçante peut-être pour le monde entier.

Dans la grosse partie engagée depuis 1856 en Extrême-Orient, un nouvel élément surgit, à la façon d'un coup de vent qui éteindrait les lumières et brouillerait les cartes.

Il faut compter désormais avec ce champion qui vient d'entrer en lice ; car il est brave, astucieux, triomphant, grandi, aux yeux des Asiatiques, de toute la hauteur du géant qu'il a terrassé.

Laissez faire ce jeune David ; vous le verrez bientôt préparer avec une habileté sans égale la confédération — d'abord pacifique, bien entendu — des pays de race jaune, et bientôt il aura sa devise : l'Asie aux Asiatiques.

Que les nations intéressées y prennent garde : si la question d'Extrême-Orient ne se règle pas avec elles, ce sera contre elles.



L'ŒUVRE DE PAUL DELAIR[1]

L'œuvre de Paul Delair intéresse en particulier quiconque est soucieux d'éprouver ce qui est proprement matière à versification, de fixer l'étendue et la limite des avantages que peut offrir sur la prose cette merveilleuse discipline du langage. Il en a usé avec un bonheur souvent égal pour exprimer, outre les choses concrètes, telles que les images et les sentiments définis, les choses abstraites, les idées aux divers degrés d'abstraction, depuis celles qui ont trait à la psychologie et à la morale, jusqu'à celles qui touchent à la philosophie des sciences et côtoient la métaphysique. Mais il ne prétendait pas par là démontrer que le vers pût formuler avec avantage, c'est-à-dire en utilisant ses qualités musicales et sans en rien perdre, n'importe quelle pensée, fût-elle indifférente au cœur, une proposition géométrique, par exemple, ou une loi chimique, pour elle-même.

Chez lui l'émotion seule appelait l'expression et en déterminait les caractères. Jamais l'idée ne lui fût venue d'exprimer en vers, pour le seul plaisir d'y réussir, le théorème du carré de l'hypoténuse ou les propriétés de l'oxygène, par exemple,

1. Extrait d'une préface au *Testament poétique* de Paul Delair, un volume qui paraîtra bientôt chez M. Ollendorff, éditeur.

mais il eût été capable de l'entreprendre incidemment, excité par les prodigieuses applications du premier à la mesure sublime des distances célestes et par le rôle souverain du second dans la production de la chaleur, de la lumière, de la vie, dans la formidable histoire de la terre et du ciel.

Autant donc le genre didactique répugnait à son tempérament, autant il en adaptait avec aisance les procédés à l'expression des vérités de tout ordre, fécondes en émotions profondes ou élevées. Jamais je n'ai mieux compris qu'en étudiant ces nombreuses pièces de philosophie naturelle ou morale, qui forment son *Testament*, les relations étroites de la pensée avec le cœur, et comment la condition s'impose au poète, pour demeurer dans son domaine propre et incontesté, de toujours faire passer l'une à travers l'autre. Je me suis bien expliqué par là le discrédit définitif du poème didactique, et, par contre, pourquoi les maximes et les aphorismes qui se rencontrent, soit dans les tragédies de Corneille, soit dans les fables de La Fontaine, n'ont rien perdu de leur valeur poétique : ils n'y sont pas distraits de la vie même qu'ils régissent et demeurent enracinés au fond sensible du drame ou du récit.

Dans les morceaux philosophiques de Delair, son vers, quoi qu'il exprime, trahit la souffrance. C'est que le poète est seul doué pour sentir avec acuité ce qu'il y a de sombre et d'inquiétant dans la condition que fait à l'âme humaine sa curiosité sans bornes, trahie par ses moyens bornés de connaissance. La prudente résignation du savant, du physicien (dans l'acception large du mot) devant ce qui échappe aux sens, à l'expérience et à l'induction, lui est, en effet, refusée.

La seule chose qui, en somme, l'intéresse dans l'univers, c'est précisément ce que les méthodes positives ne sauraient conduire à pénétrer, ce qu'elles interdisent même de considérer. Le métaphysicien de profession jette, il est vrai, la sonde dans les mêmes abîmes que lui, mais il est sauvé du vertige par sa coutumière fréquentation des cimes, de l'effroi par celle des profondeurs, et il l'est aussi du découragement par sa merveilleuse présomption. Ajoutons qu'à force d'abstraire, il perd de vue la réalité concrète : il ne voit plus

les laideurs, les monstruosités, soit physiques, soit morales, qu'à travers la brume des froids sommets où s'est juchée sa pensée, et, par suite, dans son cœur s'émousse le dard de l'indignation. Il domine de trop haut les innombrables douleurs terrestres pour y sympathiser immédiatement.

Chez le poète, au contraire, chez Delair, l'imagination n'abdique jamais; elle suscite à sa pitié délicate d'inépuisables sujets d'attendrissement ou de révolte. Les subterfuges, les expédients de la raison transcendante, dont les métaphysiciens se contentent, faute de mieux, pour expliquer le mal, pour concilier le déterminisme avec le libre arbitre, tout cela lui est étranger et ne fait qu'irriter sa droiture intellectuelle. La lutte est inégale de la raison humaine avec l'inconnu qu'il importe le plus de pénétrer ; il s'en tire comme il peut. L'entière sincérité de sa recherche met au martyre ses vœux les plus hauts, ses espérances les plus chères, et ce martyre qui fait la dignité de son inspiration fait aussi la beauté de ses vers. Le philosophe patenté rougirait à bon droit d'un recours à la foi comme d'une trahison envers la méthode même et l'instrument propre de sa connaissance; le poète, lui, cherche moins qu'il n'aspire. Aussi est-il plus enclin à se confier à l'immédiate intuition du seul vrai dont son cœur ait besoin. C'est là ce qui le sauve du désespoir, aussi longtemps que la somme de ses désillusions devant le spectacle universel des combats tragiquement silencieux pour l'existence n'excède pas sa confiance en quelque idéal mystérieux, raison d'être et fin de la nature.

Combien cette confiance a chez Delair traversé de vicissitudes! Quel retentissement durent avoir dans sa sensibilité ses alternatives de certitude et de doute sur la véritable condition et la destinée des vivants! Pour le mesurer il faut avoir reconnu que ses propres angoisses se compliquaient d'une sympathie universelle. Nous touchons ici au plus intime caractère, à l'essence même de son génie poétique.

Il était né pour le théâtre, c'est-à-dire avec le don de s'identifier sympathiquement à autrui. La profondeur de son âme en faisait le naturel écho de tous les soupirs, de tous les gémissements, de tous les cris de la douleur humaine, comme

aussi, mais plus rarement, des rires, des exclamations ou des hymnes de la joie. Son âme, dis-je, répercutait spontanément tous les accents de l'émotion, en même temps qu'elle en réfléchissait toutes les variétés et les nuances. Car c'est bien là le propre de l'aptitude aux compositions dramatiques : il ne suffit pas du tout de sympathiser avec les sentiments d'autrui pour être doué de tout ce qui fait le créateur de tragédies, de comédies gaies ou sérieuses ; il faut, en outre, que les signes expressifs de ces sentiments, le verbe et la mimique, au moins à l'état virtuel, qui les incarnent pour ainsi dire, en accompagnent la suggestion. Chez l'auteur dramatique, la fonction de sympathie ne rompt jamais tous ses liens avec la parole et la physionomie. C'est à cela que son imagination créatrice doit de mettre en action tout ce qu'elle emprunte aux passions d'autrui. Il se fait en pensée l'acteur de ses personnages ; à ce prix seulement, il leur communique la vie.

Delair possédait la vision et le dialogue scéniques à un degré qui attestait hautement sa vocation. De plus compétents que moi l'ont reconnu, son ami Coquelin aîné surtout, mieux placé que personne pour en juger. Mais Sarcey, dont l'autorité est si solidement établie en pareille matière, tout en rendant justice à ses qualités littéraires, ne le croyait pas. Nous tâcherons d'expliquer cette divergence d'opinions, d'autant plus inquiétante que l'appréciation favorable, d'un si grand poids, n'a été que tardivement ratifiée par un succès éclatant et indiscuté.

— Le principe dramatique de Delair, me disait Coquelin, est l'action. Nul ne fut plus auteur dramatique, n'en déplaise à Sarcey. J'accorde que parfois, et ce fut l'écueil du poète, il sacrifia ce principe au mouvement qui, au théâtre, n'est pas l'action. Il lui arrive alors d'atteindre l'effet féerique, l'effet de mise en scène, plus que l'effet dramatique. Aussi de presque tous ses drames ferait-on de magnifiques livrets d'opéra. Cette remarque fut faite par M. Perrin pour *Garin ;* elle est des plus sensées. Une lettre de Verdi sur la *Mégère apprivoisée* la confirme : « Superbe ! écrit-il. Heureux le compositeur qui fera de la musique sur une pareille pièce ! »

La remarque de M. Perrin me semble bien précieuse. J'y vois plutôt une reconnaissance tacite qu'une défiance du sens

dramatique chez Delair. Car il s'en faut de beaucoup, si je ne me trompe, que, dans un opéra, la mise en scène ait plus d'importance que l'action. Celle-ci, au contraire, doit être la plus forte possible pour fournir à la musique de quoi exercer son mode d'expression qui est tout passionnel; elle doit être, en outre, si nettement définie que, même dans le cas trop fréquent où beaucoup de paroles échappent à l'auditoire, elle y supplée et suffit à rendre la musique intelligible.

Après avoir analysé avec une rare pénétration toutes les pièces de Delair, Coquelin ajoutait :

— Ses drames sont tous d'une originalité très neuve. Dans ses comédies modernes en prose il y a un mélange de réalisme et de poésie d'un art supérieur et consommé. *L'Aîné* et *Lazarine* offrent des situations profondément émouvantes. La philosophie de pardon et d'amour, qu'il pratiqua dans sa vie comme un saint, s'y fait jour et y répand un grand charme. Peut-être exagérait-il la logique en poussant impitoyablement jusqu'au bout les conséquences des données de sa pièce, mais la composition n'en était que plus étroite et plus solide. Il faisait admirablement une scène; il y en a dans lesquelles ne manque pas un mot et où, malgré cela, règnent une concision et une netteté qui parfois rappellent Augier. Son style d'auteur dramatique, en prose, c'est, en effet, le mot de théâtre à l'emporte-pièce, parfois même brutal, et la déduction rigoureuse. En vers, sa langue s'adapte à tout, elle est nerveuse, souvent chargée en couleur, pas toujours claire (surtout au début de sa carrière), mais abondante en vers pleins et significatifs. Elle est imitée de l'ancienne, trop savante pour être goûtée toujours du grand public.

Je ne saurais mieux que l'éminent comédien caractériser les aptitudes de Delair pour le théâtre. Peut-être l'appréciation de son ami nous expliquerait-elle, au moins en partie, les réserves de ce public à l'égard de certaines de ses pièces, d'autant plus estimées des lettrés délicats. Deux tempéraments très distincts, l'un dramatique, l'autre lyrique, se disputaient son talent. Chacun remplissait toutes les conditions de son genre, mais par leur voisinage ils s'influençaient mutuellement. Le premier, dominant, risquait d'y perdre; le second, au contraire, ne pouvait qu'y gagner.

L'art du théâtre, avant tout, requiert le mouvement naturel et la vraisemblance du dialogue, la précision des réparties, leur rapide et juste rencontre, d'où jaillissent les éclairs de l'esprit ou les éclats de la passion. Le poète lyrique, exempt des soucis propres à cet art, apporte au choix des mots et des effets musicaux un soin plus curieux, comme si les proportions de la strophe lui en laissaient le loisir. Aussi ne pouvait-il, chez Delair, qu'affaiblir le dramaturge en l'ennoblissant, tandis que l'animation essentielle aux vers de théâtre, communiquée à ses vers lyriques, leur confère une puissance et un attrait de plus. Pour moi, j'ai toujours lu sans désemparer les recueils qu'il en a publiés. La poésie en est si vivante! plus passionnée encore que tendre, sauf dans le chapitre intime de ce dernier volume où ces deux qualités se confondent pour inspirer au poète tout entier le plus touchant hommage à l'amour conjugal. Ce sont des pages délicieuses qui suffiraient à l'honneur d'un foyer.

Sa contemplation n'est jamais passive: son âme, sous l'impression des beautés de la terre et du ciel, tressaille en les admirant; elle s'exalte, soupire ou gémit comme au contact des chose humaines. C'est qu'elle a germé, grandi et commencé d'éclore dans les champs, sous les haleines salubres de la plaine, et que toutes ses aspirations sont nées des premiers appels du vaste azur. Elle conserve de sa communion héréditaire avec le sol par la charrue, avec le libre horizon par la rêverie vagabonde, un souvenir mal endormi, toujours à fleur de réveil, que le moindre lambeau de verdure, de chaume, ou d'infini bleu, évoque et fait jaillir en fusées ardentes ou fondre en pleurs mélancoliques. Devant les spectacles de la nature elle se sent comme ressuscitée ou déracinée.

L'atavisme chez Delair se manifestait, m'assure son fils, par des témoignages beaucoup plus remarquables encore, par des reviviscences mystérieuses. Il avait, par moments, conscience d'avoir préexisté dans ses aïeux, comme si l'âme de sa race ne se fût pas divisée, mais n'eût fait qu'émigrer de corps en corps depuis le plus ancien jusqu'à lui. Sa mémoire, croyait-il, outrepassait la durée de sa vie en ce siècle. Il l'avait héritée avec les souvenirs éteints qui la peuplaient jadis et dont quelques-uns lançaient encore des étincelles dans la

nuit des temps. Il se rappelait, par exemple, tout à coup, ce qu'il avait été au moyen âge; et, comme l'éclair fait brusquement dans le ciel couvert une vive déchirure où nettement se découpent de lointains rivages, soudain resplendissait en lui, dans les profondeurs du passé, une apparition où il se reconnaissait au dernier rang d'un défilé de timbaliers sous le balcon d'une jeune fille qui le cherchait des yeux.

Il est naturel de penser que son imagination faisait tous les frais de ces prétendues réminiscences qui ont inspiré un grand nombre des poésies contenues dans ces recueils de vers lyriques : *les Nuits et les Réveils* et *la Vie chimérique*. Mais, convaincu de son entière bonne foi, je m'en porte garant, et, puisqu'il ne doutait pas que ses visions intérieures d'époques reculées n'eussent une origine ancestrale, je ne doute pas non plus du caractère au moins hallucinatoire de son inspiration poétique dans ces deux recueils. Je laisse au lecteur à décider si elle est évocatoire. Je me borne à une simple remarque: la migration d'une image à travers les siècles de germe en germe ne paraît guère plus difficile à concevoir que la migration de l'aptitude même à conserver des images; avec ou sans souvenirs, la mémoire se transmet, et cette merveille n'est pas beaucoup plus étonnante dans le premier cas que dans le second.

J'ai signalé la concurrence que se font en Delair le poète dramatique et le poète lyrique. Dans un de ses ouvrages, *les Contes d'à présent*, ces deux génies divers s'accordent sans nul sacrifice de part ni d'autre. Ce sont des récits très variés; toute la gamme des émotions y vibre avec des cordes neuves, tour à tour fines ou puissantes, depuis les notes graves de la tristesse jusqu'aux notes aiguës de la douleur, à travers celles du rire, qui courent du haut en bas de la portée. La versification de ces contes est d'une aisance et d'une vigueur excellemment françaises; elle est alerte, capricieuse, adroitement brisée, solide toujours. Les rejets y sont fréquents, jamais gauches ni plats. — Il me semble si rare qu'un rejet soit autre chose qu'une désertion, une lâche commodité que se donne au détriment du second vers l'artiste embarrassé d'un excès de syllabes dans le premier, je m'en méfie tellement comme d'un pis-aller que je me l'interdis; mais peut-être aussi ne sais-je pas en user.

Delair en connaît l'emploi, et son interprète Coquelin n'a jamais senti le naturel ni la verve du débit compromis dans *les Contes d'à présent* par cette liberté.

Je me contente de mentionner la sûreté d'observation et le talent de prosateur dont fait preuve Delair dans les romans et les nouvelles qu'il a publiés. Il s'est attaché à peindre le milieu social où il a vécu. La poésie n'y trouvait guère de place, mais il savait l'y introduire en y apportant la profonde sympathie de son cœur que rien ne traversait sans en emprunter la chaleur et la palpitation. Son regard de poète retenait les traits les plus saisissants et les plus expressifs des choses et ne se complaisait pas dans l'analyse de l'ordure; sa plume altière se refusait à décrire les objets que la nature même semble avoir dédaignés, ceux dont elle a négligé le moule et abandonné la forme au hasard, qu'on peut copier inexactement sans commettre aucune faute de dessin, parce qu'elle ne leur assigne aucune proportions. Elle n'est soucieuse de l'harmonie que dans ses œuvres exquises, dans les fleurs, par exemple, et dans les jeunes corps.

L'aperçu d'ensemble et l'appréciation générale que je viens de donner des ouvrages si divers de mon très aimé confrère pourraient presque me dispenser de caractériser le recueil de ses poésies posthumes. On y reconnaîtra, en effet, exprimés avec autant d'art et plus de liberté, tous les sentiments qui, aux étapes successives de sa carrière, ont animé ses écrits. J'ajoute seulement que la part faite aux émotions les plus intimes, aux tendresses du foyer, y sera nouvelle pour le lecteur. Comment ne pas sentir la grâce et la bonté de cette invocation filiale :

Que je baise ta tête blanche,
Ma pauvre chère vieille! Hélas!
Vois-tu comme la mienne penche?
Je suis un pauvre homme bien las!

A tes genoux que je m'apaise!
Le cœur est étrange vraiment :
Plus il est vide, plus il pèse!
Mais regarde-moi seulement.

Je redeviendrai, mère blanche,
Comme un petit, las de gémir,
Et dont la tête ne se penche
Que sur le sein pour y dormir...

Tes yeux sont purs et doux, ma mère,
Et d'un tranquille azur baignés.
Jamais doute ou révolte amère
Ne troubla ces lacs résignés.

On n'y voit rien que l'habitude
De bien faire et n'y pas songer,
Et la sereine quiétude
Qu'hivers ni deuils n'ont pu changer...

On n'aura pas trouvé non plus dans les publications antérieures les inquiétudes de la pensée traduites avec la même précision que dans les pièces philosophiques dont est composé le deuxième livre de ce volume. Et comment ne pas admirer, en son éloquence pathétique et sévère, cette sommation adressée par la Conscience à l'homme :

« Je suis. Ce que je veux est voulu dans l'abîme ;
Et fusses-tu le roi des soleils aux crins d'or,
Ce que je te défends sur cette terre infime,
Je te le défendrais dans Sirius encor !

» Je ne parle qu'en toi. Pourtant je te dépasse.
Tu meurs, je te survis, immuable en ma loi :
Pour m'expliquer tu vas peuplant de dieux l'espace
Où rien n'est cependant de comparable à moi...

» Chercher dans la nature à me voir est peu sage ;
Regarde mon visage, incorruptible, altier !
Ce n'est là le reflet d'aucun autre visage ;
Tous les miroirs détruits, il reste encore entier... »

Malheureusement, toutes ces pièces n'ont pas été amenées au même degré de fini. La plus importante était encore sur le chantier. Nous nous serions fait scrupule, sa famille et moi, de livrer aux sévérités de la critique ces ébauches, que l'auteur se réservait d'achever, si pourtant nous n'avions cru mieux servir sa mémoire en les exposant au jour qu'en les laissant dans

l'ombre. Trop de beaux passages s'y rencontrent, qui font honneur à la profondeur de ses méditations émues et à la sévère justesse de ses formules, pour que nous nous soyons résignés à en sacrifier la publication. J'espère même que le poème intitulé l'*Atome*, bien que rugueux encore par endroits, sera jugé de premier ordre par les esprits auxquels il s'adresse.

Les divisions de ce recueil sont peu rigoureuses. Les titres en ont été fournis soit par des analogies plus ou moins prochaines de sentiment et d'accent, soit par des indications écrites de la main de l'auteur. Il était malaisé de conduire à une cohésion parfaite l'assemblage de tous ces morceaux de dates différentes traitant des sujets disparates. On voudra bien nous pardonner les défauts de l'ordonnance.

L'important pour nous était de sauver les précieuses épaves du navire qui venait de sombrer et dont le fier pavillon, malgré les mauvais temps, n'a jamais dévié de la droite ligne que lui prescrivait la seule étoile fixe, l'étoile du Beau.

Puisse, avec ces épaves, avec les riches cargaisons auparavant menées à bon port, être aussi sauvé le nom du capitaine! Notre tâche aura sa récompense.

SULLY PRUDHOMME
de l'Académie française.

JOSÉPHINE AVANT BONAPARTE

— SON PREMIER MARIAGE —

Les Iles! C'est le mot magique qui, en France, durant tout un siècle, vient tenter quiconque est amoureux d'aventures, affamé de gloire et d'argent. Avec ce mot, on remue Paris et la France : les bas de laine se vident dans le Mississipi ; des exodes se forment pour la France équinoxale; on veut tantôt les Indes ou le Sénégal, tantôt la Cochinchine ou Madagascar : un courant continu emporte les hommes jeunes vers le large, vers les pays inconnus, vers les empires à prendre ; et, après le Canada et la Louisiane perdus, en quelques années, il semble que la France recouvrera un empire colonial cent fois plus grand et plus riche que celui que la guerre lui avait enlevé.

Dans les vieilles colonies, même affluence : on vient, on établit des plantations : — et, à regarder les listes des colons débarqués à Saint-Domingue, à la Martinique, à la Guadeloupe, à l'Ile-de-France, à voir quelles familles y font souche, à retrouver les liens gardés avec la France, à constater l'influence prise par les créoles sur le ton, les habitudes, les mœurs, les

modes et la politique de la Métropole, on comprend quelle puissance tirait de là l'ancien régime et ce qui nous a manqué depuis un siècle pour la reconstituer.

Ce voyage aux Iles réussit à beaucoup qui reviennent un jour les mains pleines d'or; d'un plus grand nombre encore on se raconte les merveilleuses fortunes que le mystère du lointain grandit sans mesure : mais, à côté, combien restent en route! Combien, dans le grand mouvement d'émigration, — ou, comme on dit maintenant, d'expansion coloniale, — ont cherché et poursuivi la richesse sans jamais l'atteindre! On cite les victorieux ; on ne compte pas les morts; ceux qui végètent en quelque misérable plantation, contraints d'entrer au service de quelque habitant plus heureux, et, de degré en degré, tombés à la misère. Ce n'est qu'un hasard, le hasard de quelque favorable alliance, qui peut les relever. Car si, oubliant la race dont ils sont, ils cessent de s'allier avec des blancs, c'est fini d'eux, et l'abîme où ils roulent est sans fond. *La noblesse de la peau* peut seule sauver le créole qui n'a point réussi dans ses entreprises; car, pour les filles qui n'ont pas de grands biens et qui se marient là-bas, les partis sont rares, surtout les gentilshommes.



En 1726, arrivait à la Martinique un noble du Blaisois, Gaspard-Joseph Tascher de la Pagerie, qui, comme tant d'autres, venait chercher fortune. Il appartenait à une ancienne famille qui établit régulièrement sa filiation depuis le commencement du XVe siècle et prétend remonter jusqu'au XIIe, mais qui n'avait jamais eu de grands biens, et qui peu à peu avait mangé le peu qu'elle possédait. Nulle illustration; point d'alliances brillantes et utiles, — une avec les Ronsard est pour honorer, non pour servir ; — des braves gens, servant bien en des grades inférieurs, donnant volontiers leur vie, et, à chaque génération presque, en ayant fourni la preuve ; mais point assez en vue pour que les financiers les recherchent, point assez audacieux pour que la guerre les enrichisse. Le père de Gaspard-Joseph, retiré du service avec le grade de capitaine de cavalerie, a usé ses

dernières ressources à commander l'escadron de l'arrière-ban de la noblesse du Blaisois. L'aîné des enfants, assez mauvais sujet, dit-on, n'ayant pas de quoi se soutenir à l'armée, prétend échapper à cette vie de gentillâtre pauvre et préfère courir l'aventure : il abandonne à ses sœurs cette métairie de la Pagerie sur laquelle elles vivront à leur sortie de Saint-Cyr, et il part pour les Iles. Le frère cadet, entré dans les ordres, est assuré d'y faire du chemin : d'abord chanoine de Blois, puis un des aumôniers de la Dauphine, après, vicaire général de Mâcon, en 1764 abbé de Selincourt au diocèse d'Amiens et, dit-on, plus tard, abbé et vicomte d'Abbeville.

En arrivant à la Martinique, Gaspard-Joseph s'établit au quartier Sainte-Marie, et. pour conserver ses droits et privilèges de noblesse, s'occupe presque aussitôt de faire enregistrer ses lettres de noblesse au conseil supérieur. A cause des formalités, cela dure quinze ans, traîne jusqu'en 1745. Dans l'intervalle, en 1734, il se marie, épouse une demoiselle Boureau de la Chevalerie, d'une famille anoblie trente ans avant.

Sa femme lui apporte quelque argent, mais il ne réussit point dans ses entreprises, s'endette, est exproprié et se trouve « réduit pendant longtemps à servir en qualité d'économe dans différentes habitations ». Au moins a-t-il une nombreuse postérité : cinq enfants, deux fils : Joseph-Gaspard et Robert-Marguerite, et trois filles : Marie-Euphémie-Désirée, Marie-Paule et Marie-Françoise-Rose.

Pour les garçons, l'abbé de Tascher obtient de la dauphine Marie-Thérèse de Saxe des places de pages. Ils partent pour la France, y passent quelques années, mais l'aîné ne s'y plaît point, et, à sa sortie, il préfère à une place dans la cavalerie un brevet de sous-lieutenant pour une compagnie franche de marine destinée à la Martinique. Son cadet entre dans la marine.

On est en 1755.

La guerre s'engage de nouveau avec les Anglais : le Roi veut aux Antilles un homme d'énergie et, par provisions du 1er novembre 1756, il nomme à la place de « gouverneur et lieutenant-général des îles de la Martinique, la Guadeloupe,

Marie-Galande, Saint-Martin, Saint-Barthélemy, la Désirade, la Dominique, Sainte-Lucie, la Grenade, les Grenadins, Tabago, Saint-Vincent, Cayenne avec ses dépendances et autres îles du Vent de l'Amérique », messire François de Beauharnais, major de ses armées navales, qualifié haut et puissant seigneur, chevalier, baron de Beauville, seigneur de Villechauve et de Montvoy, etc., etc., etc.

M. de Beauharnais, établi presque souverain en ces colonies, est alors un homme de quarante-deux ans qui sert depuis vingt-sept. Il appartient à une famille qui fait ses preuves depuis 1390, et ce n'est point là le meilleur : c'est que ses ancêtres ont presque tous été de robe et presque de finances : maîtres des requêtes de l'hôtel, présidents et trésoriers généraux de France, contrôleurs de l'extraordinaire des guerres, présidents au présidial d'Orléans, conseillers au parlement de Paris; et cela leur a valu de bonnes alliances avec les Nesmond, les Bonneau, les Rousseau, les Phélypeaux, gens riches et graine à ministres.

Au XVIIe siècle, un cadet de la famille se prend de goût pour la marine et arrive, en 1640, à commander un navire dans la flotte de l'archevêque de Bordeaux. Cet exemple détermine tous les jeunes gens de la génération suivante, et cinq se trouvent servir en même temps sur les vaisseaux du Roi : un arrive intendant général des armées navales et, en sa faveur, le Roi érige en baronnie, sous le nom de Beauville, la terre et seigneurie de Port-Maltais à la côte d'Acadie, dont antérieurement il lui a fait don; trois se retirent capitaines de vaisseau et chevaliers de Saint-Louis, et enfin celui qu'on appelle le marquis, parvient, après une belle et brillante carrière, au grade de lieutenant-général des armées navales et à une commanderie de Saint-Louis. Du coup, en une génération, les Beauharnais ont conquis leur place : ils ont fait leur nom, ainsi multiplié, populaire dans l'armée de mer; s'aidant, s'appuyant, se soutenant l'un l'autre, ils n'ont garde de ne point appeler dans leur métier les fils qu'ils ont.

François de Beauharnais, celui qui, en 1757, débarque comme gouverneur à la Martinique, est fils de Claude, un des capitaines de vaisseau. Il amène avec lui sa jeune femme,

née Pyvart de Chastullé, qu'il a épousée six ans auparavant. Elle est sa cousine germaine, lui a apporté une part de la grosse fortune des Hardouineau, des Pays de Bourjolly et des Pyvart, — fortune dont un La Rochefoucauld ne dédaignera pas, trente ans plus tard, de prendre par mariage un autre morceau. — et lui a donné deux fils, dont un seulement est vivant : François, né à La Rochelle, l'année précédente.

Quel rapport peut s'établir entre ce grand seigneur, arrivant en maître dans les terres de son gouvernement, riche, en dehors des bienfaits du Roi et de ses traitements, à cent mille livres de rentes, et ces Tascher qui vivent à grand'peine, en un petit coin de l'île, sans position, sans fortune, déconsidérés et perdus de dettes ?

On a dit qu'il y avait une alliance : vainement la chercherait-on. C'est des femmes que vient le rapprochement, — mais d'une vivante, non des mortes.

On a vu que Gaspard-Joseph avait trois filles : par quels appuis, à quel titre parvint-il à faire entrer Marie-Euphémie-Désirée dans la maison du gouverneur ? En tout cas, elle sut vite s'élever et se faire sa place, si bien que, dès 1768, elle y était en pied et jouissait déjà d'un crédit dont elle faisait profiter sa famille. — Un sieur Alexis-Michel-Auguste Renaudin, dont le père possédait une grande habitation à la Martinique et des biens considérables à Sainte-Lucie, fréquentait chez le gouverneur. Il était jeune, assez bien tourné, d'une famille militaire qui, sous Louis XIII, avait fourni un lieutenant-général des armées. Il s'éprit de Désirée — M. de Beauharnais y donna les mains — et, malgré l'opposition de ses parents, au moment de partir en expédition à la Guadeloupe dont les Anglais venaient de s'emparer, il promit le mariage.

L'expédition échoua ; mais, au retour, il fallut payer. M. Renaudin père et madame Renaudin, née Raguienne, prirent toutes les précautions qu'ils purent contre cette bru qu'on leur imposait et qui s'imposait. Par le contrat passé à Fort-Royal, le 22 avril 1769, ils substituèrent la totalité de leurs biens aux enfants à naître de leur fils et, à défaut, aux enfants nés de leur fille, Marie-Magdelaine-Louise Renaudin, veuve de

Georges de Saint-Léger de la Saussaye. Il était impossible de mieux caractériser leur déplaisir.

Aussi, chez les Beauharnais, une autre des filles Tascher, Marie-Paule, trouva un mari en M. Lejeune-Dagué, ancien mousquetaire et chevalier de Saint-Louis, d'une famille Lejeune de Malherbe, ancienne et assez riche. Toujours par Beauharnais, Gaspard-Joseph obtint une sorte de commandement dans les milices ; son fils, nommé lieutenant des canonniers garde-côtes, fut employé comme aide de camp par le gouverneur. Bref, Désirée fit au mieux les affaires des siens : reste à savoir si Renaudin avait lieu d'être aussi satisfait que les Tascher. On affirme qu'il marquait son déplaisir d'une façon quelque peu violente ; mais il avait bien le droit de trouver que la protection et les grâces du gouverneur lui coûtaient, à lui, son honneur, et il ne manquait pas de le crier.

Les échecs répétés qu'avait reçus M. de Beauharnais, la perte de la Guadeloupe et de quantité de postes qu'on l'accusa de n'avoir pris ni le temps ni la peine de défendre, occupé qu'il était à d'autres soins ; les plaintes qu'on faisait publiquement dans l'île du crédit abusif attribué à madame Renaudin, déterminèrent le Roi à changer le gouverneur général et à confier le commandement de ses troupes à M. Le Vassor de la Touche, chef d'escadre, qui, originaire de la Martinique, se faisait fort de sauver la colonie.

Rappelé, remplacé, voyant un autre jouir de ces honneurs où il se plaisait, et préposé à ce poste d'honneur qu'il n'avait point su garder, tombé ainsi de toute sa hauteur morale et, si l'on peut dire, de toute sa hauteur physique, M. de Beauharnais ne put pourtant se déterminer à quitter la colonie. Il resta à Fort-Royal. La grossesse de sa femme lui servit un temps, sinon d'excuse, au moins de prétexte. Mais madame de Beauharnais accoucha, le 28 mai 1760, d'un fils qui fut ondoyé le 10 juin et reçut les noms d'Alexandre-François-Marie. Au dire de certains chroniqueurs locaux, madame Renaudin, qui aurait été la marraine, se serait, au sortir de la cérémonie, embarquée avec son père sur le vaisseau du Roi, *le Vaillant*, afin d'aller poursuivre en France sa séparation de corps, qu'elle obtint, ajoute-t-on, sans nulle peine. Cela n'est point vrai pour la séparation de corps, car elle ne l'obtint

jamais. Cela n'est point vraisemblable quant au départ, car M. de Beauharnais restait. Il ne se décida à partir qu'au mois d'avril 1761 et il est bien probable que madame Renaudin fut de ce voyage. Pour ne pas exposer le petit Alexandre aux hasards d'une traversée, peut-être aussi pour avoir occasion de payer une pension, on le laissa aux soins de madame Tascher la mère.

Avant son départ, M. de Beauharnais avait encore procuré un bon parti à Joseph-Gaspard, le lieutenant des canonniers garde-côtes. Son mariage avec mademoiselle Rose-Claire Des Vergers de Sanois eut lieu le 9 novembre, 1761 et c'était certes une fortune inespérée : car ces Des Vergers de Sanois ou de Maupertuy, d'une ancienne noblesse de Brie, et que leur naissance mettait au moins de pair avec les Tascher, étaient des plus vieilles familles de la colonie et des plus considérées. Établis à Saint-Christophe dès 1644, transportés bientôt à la Martinique, ils s'y étaient alliés au mieux, avaient fourni plusieurs conseillers au Conseil souverain, et possédaient une certaine fortune qu'avait sensiblement augmentée, à la dernière génération, un mariage avec mademoiselle Brown ; mais Rose-Claire, étant née le 27 août 1736, avait passé vingt-cinq ans et n'avait pas à se rendre difficile.

Tascher, qui avait à peine un an de plus que sa femme, étant de 1735, s'établit chez ses beaux-parents qui possédaient une habitation dans le quartier des Trois-Ilets, sans parler de terres assez importantes à Sainte-Lucie ; mais à peine quelques mois s'étaient écoulés que, comme lieutenant de canonniers, il fut appelé à la défense de la colonie contre les Anglais : chargé du commandement d'une batterie à la pointe des Nègres, il y soutint, durant neuf heures, le feu de trois vaisseaux et ne se retira que pour aller continuer le combat dans les batteries de Latapy et du morne Tartenson. La descente opérée, les Anglais presque maîtres de l'île, il n'imita point la plupart des créoles qui traitaient individuellement avec l'ennemi sans la participation du gouverneur, et suivit jusqu'au bout la fortune de la France.

La conquête achevée, il retourna vivre aux Trois-Ilets, où, le 23 juin 1763, sa femme accoucha d'une fille qui reçut

au baptême, cinq semaines plus tard, les noms de Marie-Joseph-Rose. — C'est Joséphine.

Dans les trois années qui suivirent, il eut deux autres filles : Catherine-Désirée, née le 11 décembre 1764, et Marie-Françoise, née le 3 septembre 1766. La fantaisie que plus tard Joséphine eut de se rajeunir, certaines contradictions qu'on rencontre dans les pièces officielles, ont fait discuter sur la date vraie de la naissance de Joséphine, et, à suivre uniquement les textes, on eût été embarrassé. On trouvait un acte d'inhumation au nom de Marie-Joseph-Rose, en date du 5 novembre 1791. On en concluait fort naturellement que la survivante était Marie-Françoise, née le 3 septembre 1766. Mais de fait, c'était cette Marie-Françoise qui était morte en 1791, tandis que Marie-Joseph-Rose vivait : de 1761 à 1791. six curés, moines ou missionnaires, ont successivement été chargés de la tenue des registres aux Trois-Ilets : le frère Marc, capucin, ne connaissait point les noms exacts de ses paroissiennes et a pris l'une pour l'autre. D'ailleurs est-on certain qu'on ne lui avait point suggéré ces prénoms qu'il ignorait : un document trop peu authentique pour qu'on s'y fie, trop affirmatif pour qu'on le néglige, donne à croire que, le 17 mars 1786, une demoiselle Tascher est accouchée à Rivière-Salée d'une enfant du sexe féminin, tenue au baptême par ses grand-père et grand'mère et, plus tard, en 1808, mariée et dotée par les soins de l'Empereur. Ce n'est point Joséphine qui est accouchée en 1786 à Rivière-Salée, car à cette date sa présence à Paris ou aux environs est constatée. L'accouchée aurait-elle pris les prénoms de sa sœur et les lui aurait-on conservés dans cet acte d'inhumation? En tout cas. nul doute n'est possible sur la personnalité de Marie-Joseph-Rose et sur la date exacte de sa naissance.

Dans la plantation des Trois-Ilets, l'arrivée successive de ces trois filles dut être tous les événements. Lorsque, au traité de Paris, la Martinique fut restituée à la France, Tascher demanda sa réforme comme lieutenant de canonniers et obtint, pour ses services, une pension de 450 livres. Il fallait que le Roi fût riche ! mais M. de Beauharnais s'était entremis. Depuis son retour en France, il s'était intrigué pour retrouver la faveur des ministres et la bienveillance des bureaux. et il y

avait si bien réussi que, outre une pension de 12 000 livres, il avait emporté, dès 1764, le grade de chef d'escadre des armées navales et qu'il s'était fait conférer, la même année, un titre de marquis par l'érection en marquisat, sous le nom de la Ferté-Beauharnais, de la châtellenie, terre et seigneurie de la Ferté-Aurain.

Que M. de Tascher pût compter sur la protection du nouveau marquis, comment en douter? A Paris et à la campagne, sa sœur, madame Renaudin, vivait publiquement sous le toit, aux dépens, dans l'intimité de M. de Beauharnais, tandis que madame de Beauharnais qui, au début du moins, ne semblait pas avoir eu de soupçons, qui peut-être avait la première attiré mademoiselle Tascher et s'était plu d'abord en sa compagnie, contrainte enfin d'ouvrir les yeux devant le scandale, s'était retirée près de sa mère, à Blois, d'où elle venait de temps en temps faire quelque séjour à Paris. Ce fut dans un de ces voyages qu'elle mourut le 5 octobre 1767.

Désormais, madame Renaudin était sans lutte possible l'unique maîtresse : elle n'avait point la main seulement sur le marquis, mais sur sa maison et sur ses fils, sur Alexandre surtout qui, demeuré plusieurs années à la Martinique sous la garde de madame Tascher, était plus spécialement son pupille. Elle s'était impatronisée et, en femme de tête qui regarde l'avenir, elle prétendait se maintenir à perpétuité en cette fortune où elle s'était installée. Pour cela, il lui fallait des appuis dans la place; il fallait qu'elle créât des engagements et des obligations à la seconde génération : à Paris, elle était isolée, n'avait personne qui pût l'aider; mais, là-bas, elle avait sa famille, frère, belle-sœur et nièces, et ce fut là-bas qu'elle demanda du secours, et ce fut avec de si médiocres moyens que son génie d'intrigue forma un plan qui devait, en assurant le sort des siens et de son propre avenir, lui donner de l'argent et lui rendre même quelque considération.

***

La pension de 450 livres que M. Tascher avait obtenue de la Cour lui était d'autant plus utile que, le 13 août 1766, un ouragan avait presque entièrement détruit son habitation. La

maison fut ruinée, les plantations dévastées. Seul, le bâtiment de la sucrerie résista. On s'y installa tant bien que mal. Les ressources qu'a M. de Tascher ne permettront point durant trente ans de rétablir une maison. C'est dans la sucrerie, à laquelle on a seulement ajouté une galerie du côté du sud et où l'on a disposé des chambres dans la partie supérieure, que l'on vit ; c'est là que Joséphine grandit en pleine liberté jusqu'à l'âge de dix ans. Elle entre alors au couvent des Dames-de-la-Providence, à Fort-Royal, où elle reste jusqu'à sa quinzième année. Faut-il croire que dès ce moment elle était coquette? que Tercier, alors capitaine au régiment de la Martinique, qui se flatte de ne lui avoir pas été entièrement indifférent, ne ment pas à cette page de ses Mémoires? Faut-il retenir quelque chose de l'histoire étrange de cet Anglais qui, dans sa prime jeunesse, aurait connu et aimé Joséphine enfant, qui conserva cet amour au point de ne vouloir jamais se marier, et qui, en 1814, possesseur d'une fortune considérable, parvenu au grade de général, écrivit à l'Impératrice qui se souvint de lui et le fit inviter à dîner à la Malmaison? Mais, au jour fixé, Joséphine était déjà malade, alitée, mourante ; et l'Anglais ne put jamais la revoir...

Pourtant, bien qu'elle ait laissé de tels souvenirs, à sa sortie du couvent, à ses quinze ans, Joséphine n'était point arrivée à sa beauté : une belle peau, de beaux yeux, de jolies extrémités, mais le corps assez lourd et sans grâce, la taille épaisse, une figure large, sans traits, avec un nez relevé et commun, rien de ce charme qu'elle devait se donner, qui est tout de civilisation et de coquetterie, de désir, de volonté et d'habitude de plaire. Son esprit n'était guère cultivé, mais au couvent elle devait au moins avoir une écriture assez élégante, une orthographe qui, à ce moment, n'était guère plus incorrecte que celle de ses contemporaines et une certaine connaissance des nuances de la langue française. Elle avait de la voix et chantait en s'accompagnant de la guitare. Elle dansait médiocrement, n'ayant eu qu'un mauvais maître, mais n'eût demandé qu'à apprendre. D'ailleurs, fort douce de caractère, tout aimable, toute prête à s'obliger, à s'empresser même, n'eût été sa paresse native, son bonheur à se tenir étendue et à rêver.

Durant que Joséphine menait cette vie aux Trois-Ilets et à Fort-Royal, qu'était devenu Alexandre de Beauharnais? Ce fut vraisemblablement après la mort de sa mère que l'on pensa à le faire revenir de la Martinique, et l'on peut fixer son retour à la fin de 1769. Il se trouve en effet, sur les registres paroissiaux de Saint-Sulpice, un acte de baptême, en date du 15 janvier 1770, s'appliquant à « Alexandre-François-Marie, né à la Martinique, le 28 mai 1760, sur la paroisse de Saint-Louis de la ville de Fort-Royal. » Ondoyé seulement à Fort-Royal, le 10 juin 1760, par le Frère Ambroise, les cérémonies du baptême lui sont suppléées seulement dix ans après. On peut alors, sa mère morte, lui donner sans scrupule pour « marraine : haute et puissante dame Marie-Euphémie-Désirée Tascher de la Pagerie, épouse de M. de Renaudin, écuyer, ancien major de Sainte-Lucie, » à laquelle on associe comme parrain, « M. François-Marie Pyvart, chevalier seigneur de Chastullé, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, capitaine aux gardes françaises. »

Il y a d'étranges singularités au point de vue canonique dans cet ondoiement séparé de quatorze jours de la naissance et qui, paraît-il, est inscrit aux registres comme baptême; dans cette réitération du baptême dix ans plus tard — et, pour les canonistes, « la réitération du baptême est un crime si énorme qu'il est appelé dans le droit : *Res nefanda, immanissimum scelus* » ; mais est-ce négligence, indifférence ou intérêt?

Presque aussitôt après ce second baptême, Alexandre va en Allemagne, à Heidelberg, où, pour apprendre la langue, il fait un assez long séjour en compagnie de son frère aîné, sous la direction d'un précepteur appelé M. Patricol; puis, à diverses reprises, on le rencontre à Blois chez sa grand'mère, madame Pyvart de Chastullé. C'est, semble-t-il, son quartier général dans l'année 1774; puis, sur ces entrefaites, Patricol entre chez le duc de la Rochefoucauld pour servir de précepteur à ses deux neveux Rohan-Chabot, il amène avec lui le jeune Alexandre, et c'est ainsi qu'Alexandre se trouve passer à La Roche-Guyon une bonne partie de son enfance; c'est ainsi, comme commensal, comme compagnon de jeux et d'études des jeunes Chabot, nullement comme parent, — car il n'y

aura qu'en 1788 alliance entre une Pyvart de Chastullé et un La Rochefoucauld d'une tout autre branche, et jusque-là il n'y a nul rapport et nulle parité, — c'est comme élève de M. Patricol, qu'il acquiert la protection du grand seigneur qui lui donne asile et qu'il contracte les opinions libérales, philanthropiques et philosophiques que ne saurait manquer de répandre autour de lui le fils de la duchesse d'Anville, le fondateur de la Société des Amis des Noirs, « le coryphée de la secte ».

Qu'Alexandre soit à Heidelberg, à Blois ou à La Roche-Guyon, madame Renaudin ne le perd point de vue. Elle est à son sujet en correspondance avec Patricol et avec madame Pyvart de Chastullé. Elle le nomme son filleul ; il l'appelle sa chère, sa bonne marraine; il la tient pour sa seconde mère et le lui écrit. Nul soin qu'elle ne se donne pour s'assurer sur lui la même influence qu'elle a prise sur le père : c'est que. dans le plan qu'elle a formé, Alexandre joue le principal rôle. La grande aisance dont on jouit dans la maison tient beaucoup moins à la fortune du marquis qu'à celle de ses fils : celle de l'aîné ne doit ni ne peut entrer en compte : que resterait-il si Alexandre échappait de même. émancipé, majeur ou marié?

Sans doute, *du produit de ses diamants* — c'est de style en ce temps lorsque. dans un contrat, une femme ne veut point dire d'où elle tire l'argent dont elle se sert — madame Renaudin a acheté à Noisy-le-Grand, vis-à-vis la ferme des Religieux de Saint-Martin, une maison avec cour, basse-cour, écuries, remises. jardin potager et autres dépendances ; mais cette maison, qu'elle a payée 33 000 livres à la comtesse de Lauraguais, le 18 octobre 1776, n'a de rapport que sur dix-neuf arpents en trois pièces. Cela ne fait pas 500 livres de rente.

Elle a des meubles en cette maison, tant et tant qu'elle dira tantôt en avoir pour une trentaine de mille livres ; mais à liquider, que rapporteraient ces meubles? — Et que croit-on que tout cela pèse en balance de cinquante bonnes mille livres de rente ?

A peine Alexandre a-t-il atteint ses dix-sept ans, à peine a-t-il, par la protection du duc de La Rochefoucauld, colonel du régiment de la Sarre, obtenu une sous-lieutenance, que

madame Renaudin entend le marier à son gré, à sa guise et pour sa propre utilité. Elle travaille si bien le marquis que le 23 octobre 1777, elle le détermine à écrire cette lettre à M. Tascher :

« Mes enfants jouissent à présent de quarante mille livres de rente chacun. Vous êtes le maître de me donner mademoiselle votre fille pour partager la fortune de mon chevalier; le respect et l'attachement qu'il a pour madame de Renaudin lui fait désirer ardemment d'être uni à une de ses nièces. Je ne fais, je vous assure, qu'acquiescer à la demande qu'il m'en fait en vous demandant la seconde, dont l'âge est plus analogue au sien.

» J'aurais fort désiré que votre fille aînée eût quelques années de moins, elle aurait certainement eu la préférence puisqu'on m'en fait un portrait également favorable, mais je vous avoue que mon fils, qui n'a que dix-sept ans et demi, trouve qu'une demoiselle de quinze ans est d'un âge trop rapproché du sien. Ce sont des occasions où des parents sensés sont forcés de céder aux circonstances. »

Le marquis ne tient pas que M. Tascher donne une dot à sa fille. Alexandre, outre les quarante mille livres de rente qu'il a de sa mère, en doit attendre encore près de vingt-cinq mille de son père. Ce qu'il faut, c'est que M. Tascher se hâte, soit d'amener, soit d'envoyer sa fille en France.

A cette lettre, madame Renaudin en joint une de sa main : Elle se chargera de sa nièce, lui tiendra lieu de mère. Qu'on la lui envoie seulement. Le jeune homme a tout pour plaire : « Figure agréable, taille charmante, de l'esprit, du génie, de la science et, ce qui est d'un prix inestimable, toutes les qualités de l'âme et du cœur sont réunies en lui; il est aimé de tout ce qui l'entoure. » On ne demande point de dot; si M. Tascher veut faire quelque chose pour le mariage, ce sera assez qu'il promette une rente, dont il gardera le capital,

Cette lettre est en date du 23 octobre; or, le 26, la seconde fille de M. de Tascher, Catherine Désirée, celle que madame Renaudin trouvait, avec ses treize ans, en rapport d'âge avec Alexandre, a été enlevée subitement, aux Trois-Ilets, par une fièvre maligne. Le 9 janvier 1778, M. de Tascher annonce cette mort à M. de Beauharnais; mais le projet de mariage lui sourit trop pour qu'il pense à le rompre : à défaut de sa fille

cadette, il offre la troisième qui a onze ans et demi. C'est tant mieux, dit-il, car on pourra lui donner en France « une belle éducation ». Néanmoins, si on voulait l'aînée, ce serait plus simple : elle a une fort belle peau et de fort beaux bras ; elle désire infiniment venir à Paris. Peut-être se décidera-t-il, en ces conditions, à amener, au mois d'avril ou de mai, ses deux filles, afin que l'on choisisse entre elles.

Ce que veut madame Renaudin, c'est qu'Alexandre épouse une de ses nièces ; elle ne tient pas plus à l'une qu'à l'autre, à celle de onze ans qu'à celle de quinze. « Arrivez, mon cher frère, répond-elle le 11 mars 1778, avec une de vos filles, avec deux ; tout ce que vous ferez nous sera agréable... *Il nous faut une enfant à vous.* » Est-ce à dire que ce soit si fort le désir d'Alexandre ? Non pas ; en ce moment, ce qu'il souhaite, c'est prendre du bon temps et sortir de pages : c'est, grâce au consentement qu'il se laisse prendre, acquérir la bienveillance de celle qui tient sa bourse, et faire bonne figure au régiment où, le temps qu'il a été inscrit à la 1re compagnie des mousquetaires (10 mars 1774-15 décembre 1775) lui ayant été compté, il n'a eu qu'à paraître comme cadet pour être sous-lieutenant à prendre rang de ses seize ans (8 décembre 1776). Alors, il a quitté la qualification de chevalier pour celle de vicomte — à qui l'on chercherait vainement une apparence de justification dans les titres portés et les terres possédées par les différents membres de la famille — mais vicomte est un titre infiniment joli et rare, celui qui sonne le mieux la vieille noblesse, et, pour qui prétend, comme Alexandre, tenir tout Brest en éveil par son élégance et ses fredaines, une vicomté, même imaginaire, est un trésor. Au surplus, dans la famille Beauharnais, pour les titres on a toujours eu la manche large, et, à ce temps d'Alexandre, ils ne sont pas moins de deux par titre : deux marquis pour le seul marquisat de la Ferté-Beauharnais dans la branche aînée, deux comtes dans la branche cadette pour le seul comté des Roches-Baritaud. Il n'est au moins qu'un vicomte, et ce vicomte, de lui-même nullement pressé de se marier, se laisse faire dans la vue d'être plus tôt émancipé et d'avoir la disposition de sa fortune. Pour cela même, la fiancée de onze ans et demi lui paraît un peu verte, et il en préférerait une plus immédiatement épousable.

Au reste, il n'est point en humeur de lutter et se dit prêt à faire ce que l'on voudra.

Là-dessus, le 24 juin, nouvelle lettre de Tascher. Il avait bien préparé sa fille Manette (Marie-Françoise) à un voyage en France; à présent madame de Tascher l'a si fort sermonnée, qu'elle ne veut plus en entendre parler. D'ailleurs elle vient d'essuyer trois mois de fièvre et, d'accord avec mère et grand'mère, elle se refuse à les quitter. « *Si j'avais eu des moyens honnêtes pour le présent*, ajoute M. Tascher, je partais et j'amenais l'aînée qui brûle d'envie de voir sa chère tante... Deux motifs m'ont arrêté pourtant : *Point assez de moyens pour le présent* et quinze ans qu'elle a aujourd'hui. »

Cette confession faite à sa sœur, il écrit à M. de Beauharnais pour la lui renouveler : mais c'est avec l'offre pressante de son aînée qui a le plus vif désir d'aller en France, qui mérite la préférence par ses sentiments, un excellent caractère et une figure assez agréable ; « seulement elle est très avancée et formée pour son âge ».

Entre temps, et avant que les lettres des 24 et 25 juin aient pu parvenir à destination, le 28 juillet, M. de Beauharnais écrit à M. Tascher pour le presser d'arriver : car, dit-il, je pourrais mourir « et alors les tuteurs de mon fils, mineur de quatre ans qui soupire toujours après cette alliance, voudraient peut-être s'y opposer et lui en proposer une autre ». Il ne tient pas plus à l'une des filles qu'à l'autre. « Celle que vous jugerez le mieux convenir à mon fils sera celle que nous désirons. » Et, pour plus de sûreté, afin de gagner du temps, sans même consulter son fils, le marquis envoie à M. Tascher un pouvoir pour faire publier à la Martinique les bans du mariage : et, dans ce pouvoir, les nom et prénoms de la future sont en blanc.

Les lettres de M. Tascher des 24 et 25 juin arrivent en France au commencement de septembre. M. de Beauharnais les communique à Alexandre qui est toujours à son régiment, au Conquet, près de Brest, et Alexandre, bien qu'il n'y apporte aucun enthousiasme, accepte de bonne grâce la substitution. Toutefois il introduit une réserve : « Sûrement, dit-il, votre intention n'est point de me faire épouser cette demoiselle si

elle et moi avions réciproquement de la répugnance l'un pour l'autre. »

Armé de ce quasi-consentement, M. de Beauharnais répond le 9 septembre à la lettre du 25 juin. Il n'y a plus de difficulté, plus d'incertitude. « C'est une de vos demoiselles que nous désirons. » Le tout à présent est de l'amener. Madame Renaudin insiste là-dessus et sur la nécessité de ne point perdre de temps. Mais voici qu'on est en pleine guerre. Les Anglais menacent les Antilles et ils ne vont pas tarder à s'emparer de Sainte-Lucie (18 décembre). Ce n'est guère le moment de s'en aller en France pour un homme qui s'est fait nommer capitaine des dragons des milices de Sainte-Lucie et qui compte sur ce grade pour obtenir les faveurs de la Cour. De plus, c'est encore une brèche faite aux *moyens* fort médiocres dont dispose M. Tascher, car il a, à Sainte-Lucie, une petite propriété dont il ne peut plus toucher les revenus ; enfin, est-il bien prudent de se risquer sur mer avec une jeune fille, alors que, aux incertitudes d'une traversée, vient s'ajouter le danger d'un combat possible et la crainte d'être pris par les Anglais ? Ce seraient des raisons pour tout autre que madame Renaudin : mais, à elle, il faut sa nièce, il la lui faut à tout prix : elle redoute, bien plus que les Anglais, « les menées de la parenté Beauharnais contre ses projets ; d'autres partis considérables qui sont proposés à la famille ; l'ardeur du jeune homme qui peut se refroidir à force d'attendre ». Il n'y a qu'une solution, c'est que son frère arrive.

Cette lettre est du 24 novembre 1778, et en août suivant Tascher n'est pas encore en France. Or, on prépare à Brest une expédition et voici qu'Alexandre, promu capitaine, toujours dans le régiment de la Sarre, le 3 juin 1779, a des velléités d'en faire partie. Ce serait bien une autre affaire. Heureusement pour les projets de madame Renaudin, il tombe malade et vient se faire soigner à Noisy. Il y est encore le 20 octobre, quand on reçoit une lettre de M. Tascher annonçant qu'il a profité d'un convoi qu'escorte *la Pomone*, qu'il est embarqué sur ce navire avec sa fille et qu'il sera en France presque en même temps que sa lettre. Il y est en effet le 12 novembre ; il débarque à Brest, mais fort malade, fort éprouvé par la mer tant que l'on craint pour sa vie. Sa fille s'empresse à le soi-

gner. Madame Renaudin et Alexandre, dès qu'ils sont avertis, arrivent pour le rejoindre.

C'est ici la première entrevue entre Joséphine et son futur mari et celui-ci n'est pas enthousiasmé. Dans les lettres qu'il écrit à son père, il se donne à tâche de faire valoir sa fiancée comme si c'eût été le marquis qui dût épouser et non lui-même. « Mademoiselle de la Pagerie, écrit-il, vous paraîtra peut-être moins jolie que vous ne l'attendez, mais je crois pouvoir vous assurer que l'honnêteté et la douceur de son caractère surpasseront tout ce qu'on a pu vous en dire. » Étrange forme d'amour chez un fiancé de dix-neuf ans; car il n'y a pas à revenir, il est fiancé. Porteur du pouvoir du marquis, M. Tascher a fait publier les trois bans en l'église de Notre-Dame de la Martinique, les 11, 18 et 25 avril, il y a tantôt huit mois, et l'on n'a plus qu'à passer à l'église.

La voiturée, — Tascher, sa sœur, sa fille et Alexandre, — arrive à Paris le 10 novembre; madame Renaudin s'emploie tout de suite à commander le trousseau pour lequel elle paye, de son argent ou de celui du marquis, la belle somme de vingt mille six cent soixante-douze livres. Le 10 décembre, on passe en petit comité le contrat de mariage, rue Thévenot, dans la nouvelle habitation du marquis où il vient à peine de s'établir, car les bans, à Paris, ont dû être publiés en même temps à Saint-Sauveur d'où dépend la rue Thévenot et à Saint-Sulpice d'où dépendait son ancien domicile.

Petit comité à la lecture : les deux pères, madame Renaudin, le frère aîné d'Alexandre qui se dit marquis de Beauharnais et capitaine de dragons; son oncle, Claude, comte des Roches Baritaud, chef d'escadre; le fils de Claude, appelé Claude aussi et qualifié aussi comte de Beauharnais. Enfin un oncle à la mode de Bretagne, Michel Bégon, conseiller honoraire au parlement de Metz, intendant de la marine. C'est tout ; pas une femme du côté Beauharnais, ni la belle-sœur, née Beauharnais, ni la tante, née Mouchard, ni la cousine-germaine qui sera madame de Barral, et, du côté maternel, personne.

Pour les Tascher, Louis Samuel Tascher, prêtre, docteur de Sorbonne, prieur de Sainte-Gauburge, aumônier de S. A. S. Monseigneur le duc de Penthièvre, de même

nom certes, et cousin de la future, mais au dix-neuvième degré. Après, simplement les deux demoiselles de Ceccony, Madeleine-Louise-Marguerite et Louise-Blanche, filles majeures, qui n'ont parenté que l'on sache avec les Tascher. Nul nom qui sonne, qui montre, comme il est d'usage, des protections, des relations, des alliances dont on se fait honneur. C'est moins brillant que le contrat du moindre bourgeois.

Mais à présent, le texte vaut qu'on s'arrête :

Alexandre, comme a dit son père, possède environ 40 000 livres de rente. Cet apport provient des successions encore indivises entre son frère et lui, de sa grand'mère et de sa mère. Nulle désignation de biens, nulle évaluation. Cela est-il d'usage? Non pas, et la procédure suivie ici semble unique. Autant que l'on en peut juger, cette fortune consiste en trois propriétés à Saint-Domingue, *la Ravine*, Lacul, et Léogane, représentant, en 1779, plus de 800 000 livres, et il n'est pas indiscret de supposer qu'elles rapportent mieux que le vingtième denier. En France, on ne sait pas trop ce qu'Alexandre possède : il eut par la suite quelques terres autour de la Ferté-Aurain, mais c'étaient des biens nationaux ; peut-être eut-il le château et la terre même sur qui était établi le marquisat, mais n'était-ce pas par arrangement avec son frère émigré, par achat fait de ses biens au moment de son émigration?

Le marquis ne donnait rien à cause du mariage.

La future apportait des effets mobiliers d'une valeur de 15 000 livres, *restés à la Martinique*, et provenant de cadeaux faits par différents parents, plus une dot constituée par son père de 120 000 livres argent, dont 20 000 devaient être remises pour être employées en linge, dentelles, habits et autres choses relatives au trousseau (on a vu que ç'avait été madame Renaudin qui avait fourni ces 20 000 livres), et le surplus portant intérêt au denier vingt restait aux mains de M. Tascher. C'était donc la promesse d'une rente de 5 000 livres, pour laquelle nulle garantie n'était fournie : M. Tascher s'engageait seulement à conserver à sa fille sa part intégrale dans sa succession future.

Qui, en apparence, donnait bien plus que M. Tascher,

c'était madame Renaudin. Elle donnait à sa nièce sa maison de Noisy-le-Grand, le mobilier la garnissant jusqu'à concurrence de 30 000 livres, et une créance sur le marquis de Saint-Léger de 121 149 livres 6 sols 9 deniers, avec réserve de la jouissance et de la perception de ladite créance en faveur de M. Renaudin. Cela sonnait sur le contrat ; mais sur la totalité de cette donation, madame Renaudin se réservait usufruit et jouissance sa vie durant ; elle stipulait le droit de retour en sa faveur au cas de prédécès de sa nièce, et elle se gardait la possibilité d'aliéner ces biens, à la vérité avec remploi ; mais on verra comment fut fait ce remploi.

En échange de si grands biens, Alexandre constituait à la future, en cas de viduité, un douaire de 5 000 livres de rente avec assurance d'une habitation ou de 1 000 livres de plus par année.

Trois jours après le contrat, le 13 décembre, en plein hiver, le mariage est béni dans l'église de Noisy-le-Grand. On a, certes, des exemples de mariages célébrés dans leurs terres par de grands seigneurs ; mais, ici, il ne s'agit point de terres ; c'est en une maison de campagne, une sorte de vide-bouteille, que se fait la noce, comme si l'on se cachait. M. Tascher n'y peut assister, repris qu'il a été par la maladie, et il se fait représenter par son lointain cousin le prieur de Sainte-Gauburge. Du côté Beauharnais, il y a, outre père, oncle, frère et cousin, ce Michel Bégon qu'on a vu au contrat ; M. Nouël de Villamblin, M. Mouchard de Chaban, alors officier aux Gardes et à qui cette présence vaudra plus tard la place de préfet et de conseiller d'État et le titre de comte ; deux camarades de régiment du vicomte : le chevalier de Toustain et le chevalier de Saint-Souplet, et Patricol, son ancien précepteur. Du côté de la mariée : M. de Courpon de la Vernade, un créole de la Martinique retrouvé à Paris ; M. de Villars, capitaine dans Royal-Champagne-Cavalerie, et le chevalier Lejeune-Dagué, un parent de la tante de Joséphine. M. de Courpon de la Vernade et M. de Villars sont qualifiés de cousins, mais c'est, à coup sûr, une parenté bien lointaine et dont on n'a point trace. Rien d'autre. Nulle femme signant au registre.

* * *

Aussitôt après le mariage. le jeune ménage vint s'établir rue Thévenot. dans l'hôtel du marquis. Malgré le jardinet. malgré la construction noble et ferme, la hauteur des étages et la bonne apparence de l'escalier, rien de triste comme cette maison, surtout comme cette rue. étroite, encaissée, où débouche la Cour des Miracles. où le seul spectacle est de regarder venir les piétons par l'ignoble petite rue des Deux-Portes. ci-devant Gratte-Cul ; où, des deux issues, de la rue du Petit-Carreau ou de la rue Saint-Denis, pas une voiture ne se hasarde entre les maisons énormes et froides, toutes de pierres de taille. Et c'est en cette prison qu'il faut vivre au sortir des Antilles, du rayonnant soleil, de la liberté entière et de la douce paresse en plein air.

On a dit que. pour s'égayer. Joséphine avait Paris et sa parenté nouvelle ; mais, par bien des raisons, le monde lui était fermé et la famille du marquis n'allait pas s'empresser autour de sa bru. Sans doute, M. de Beauharnais voyait son frère, le comte Claude, mais celui-ci vivait le plus ordinairement dans ses terres, près de La Rochelle, ne se souciant guère de se trouver en la même ville que sa femme. la célèbre Fanny de Beauharnais. née Mouchard, fille de finance qui avait donné dans les lettres surtout pour y prendre des amants; qui avait eu Dorat, Laus de Boissy et Ginguené avant de tomber à Cubières ; qui, bien que son mari fût généralement reconnu pour un honnête et brave homme, qu'il ne la gênât en rien, et lui donnât, selon ses moyens et sa fortune, tout moyen de vivre honnêtement. le faisait poursuivre de romans à clefs par ses adorateurs. et. pis encore. s'entourait de personnages tels que Restif de la Bretonne. Mercier, Vigée et Doigny du Ponceau. Tout encens lui semblait bon pourvu qu'il fût épais et, comme elle avait un vestiaire pour gens de lettres et qu'elle leur offrait sa table. elle ne manquait pas d'amateurs, mais de situation dans le monde elle n'en avait aucune. Le frère aîné d'Alexandre avait épousé la fille unique de cette Fanny. C'était, a-t-on dit, une personne

fort distinguée par son esprit et son caractère, qui, malgré la légèreté de son mari, était toujours restée irréprochable, mais elle fréquentait si peu chez son beau-père qu'elle ne figure ni au contrat, ni au mariage d'Alexandre. On peut penser que si des intérêts communs l'avaient déterminée à épouser son cousin, elle ne pouvait voir de la même façon que Joséphine la position prise dans la maison par madame Renaudin.

Peut-être les hommes de la famille venaient-ils davantage chez le marquis : on pourrait le penser à l'intimité que Joséphine garda avec la plupart, mais des hommes qui ne sont pas pour servir de chaperons à une jeune femme et le rôle ne pouvait être rempli ni par madame Renaudin ni par Fanny.

Donc, point à compter sur la famille : d'elle-même Joséphine ne connaissait personne, hormis peut-être quelques créoles ; encore n'est-ce que bien plus tard qu'on la trouve en relations avec eux. Elle aurait pu sans doute espérer que son mari la produirait dans le monde, mais Alexandre, dès le printemps de 80, avait rejoint son régiment à Brest, où il passait fort bien son temps. Joséphine en prenait de la jalousie et trouvait les jours longs en son absence, mais lui, en plaisantait. Il écrivait le 16 août : « Enfin, mon cœur, je ne vois plus qu'un mois qui me sépare du moment où je dois te revoir, t'embrasser, t'assurer du plaisir que j'éprouve avec toi et te jurer de nouveau que je te suis et t'ai été fidèle. » S'il fallait qu'il jurât, c'est donc qu'elle avait déjà des soupçons et, sous ce jargon d'intimité, on sent déjà les dissonances du cœur.

Revenu à Paris, le vicomte ne se soucia nullement de montrer sa femme. Il la trouvait gauche, empruntée, ignorante, pis que tout, il la trouvait laide, la taille lourde, nulle tournure, des yeux de province, et, par-dessus, des sottes idées d'amour conjugal, de tendresse et de jalousie. Il s'était marié pour être libre de sa fortune et de ses actes ; et, s'il n'entendait point que sa femme le suivît dans ses garnisons, moins encore la voulait-il à la Cour où il avait eu quelque peine à s'introduire lui-même, où on le recevait pour ses talents de beau danseur, mais où il ne parvenait point à cette distinction

désirée par tous les gentilshommes d'ancienne noblesse : monter dans les carosses et suivre Sa Majesté à la chasse. Garçon, ou quasi tel, il passait, mais il n'avait pas d'appuis si fermes qu'ils pussent servir à d'autres. Il ne fit donc rien ni pour la présenter, ni pour la mener dans les maisons où il était accueilli, pas même dans celle où il avait été élevé, où il était en familier, chez le duc de la Rochefoucauld. Pendant qu'il y dansait des pas, y jouait des comédies et ainsi reprenait ses habitudes, Joséphine, avec ses dix-sept ans, passait ses jours rue Thévenot et à Noisy-le-Sec, sous le contrôle de madame Renaudin, qui revoyait jusqu'aux lettres intimes qu'elle écrivait à son mari, entre un beau-père de soixante-six ans et un père toujours malade.

Si son mari lui écrivait, dès 1781, c'était en maître d'école et l'on aurait dit ses avis dictés par Patricol : « Je suis ravi du désir que tu me témoignes de t'instruire. Ce goût qu'il est toujours à même de contenter, procure des jouissances toujours pures, et a le précieux avantage de ne laisser aucun regret quand on l'écoute. C'est en persistant dans la résolution que tu as formée que les connaissances que tu acquerras t'élèveront au-dessus des autres, et que, joignant alors la science à la modestie, elles te rendront une femme accomplie. »

Il paraît que, dès le premier jour qu'il avait vu sa fiancée, il avait, c'est lui-même qui le dit, « formé le plan de recommencer son éducation et de réparer, par son zèle, les quinze premières années de sa vie qui avaient été négligées ».

C'était parce que Joséphine n'avait pas répondu comme il l'attendait à cette manie, parce qu'il avait découvert en elle un défaut de confiance qui l'avait étonné, qu'il s'était refroidi. Puis, il avait aperçu en elle une indifférence et un peu de volonté de s'instruire qui l'avaient convaincu qu'il perdait son temps. Alors il avait pris le parti de renoncer à son plan et d'abandonner à qui voudrait l'entreprendre l'éducation de sa femme.

Qu'elle se remette à travailler, qu'elle lise les bons poètes, qu'elle apprenne par cœur des tirades de théâtre, qu'elle étudie l'histoire et la géographie, et alors peut-être reviendra-t-il, mais encore faudra-t-il qu'elle mette de côté son fatigant amour, qu'elle ne s'occupe ni de ce que son mari dit, ni de ce

qu'il fait, ni de ce qu'il écrit, qu'elle ne prétende pas que dans le monde il ne voie qu'elle. C'est là son dernier mot et c'est Patricol chargé de le confesser et, s'il est possible, de le ramener, qui en fait la confidence à madame Renaudin.

Certes, l'excuse est singulière pour un mari de vingt ans, mais à suivre Alexandre par la vie, on peut croire qu'ici il est sincère. Sans doute, il aime le monde, les femmes, son métier de soldat, mais il est versatile et peu fixé sauf en ce qui touche une fatuité qui demeure stable et paraît sans limite ; à cette fatuité, il joint un pédantisme qui n'est point ordinaire dans sa classe et dans son état. Il éprouve une joie sans égale à écrire des phrases pompeuses, creuses et longues, à en écrire des pages et des pages, à prêcher l'instruction, à s'établir en maître d'école ; ce n'est pas même le pédantisme de collège tel que l'introduiront dans le gouvernement Robespierre et Saint-Just ; c'est un pédantisme spécial, un pédantisme infaillible, un pédantisme qui est à l'autre ce que le gentilhomme est au bourgeois. Patricol a déteint sur Alexandre si profondément, qu'Alexandre est Patricol même : seulement, Alexandre joint à la faculté d'ennuyer, à la confiance exaltée en son savoir, sa vertu et son esprit de conduite, tous les vices de la société au milieu de laquelle il vit, toute l'inconsistance d'un caractère faible, toutes les violences de passion d'un homme jeune, riche et sans frein, toute l'incertitude d'un esprit perpétuellement mécontent et, en ce qui touche sa femme, une sorte de mépris pour le mariage qu'il a fait, compliqué de dédain pour la provinciale qui n'a même pas à ses yeux le mérite d'être jolie.

Durant le temps qu'Alexandre se promène, Joséphine, réduite au rôle de ménagère qui prépare et envoie les beaux habits dont se parera le vicomte, traîne péniblement sa grossesse de la rue Thévenot à la petite maison de Noisy. Elle revient à Paris pour son terme et, le 3 septembre 1781, elle accouche rue Thévenot d'un enfant mâle, qui est baptisé le lendemain, en l'église Saint-Sauveur, rue Saint-Denis, et reçoit les prénoms d'Eugène-Rose. Il a pour parrain son grand-père paternel, le marquis, et pour marraine sa grand'mère maternelle, madame Tascher, née des Vergers de Sanois.

représentée par madame Renaudin. Le vicomte, revenu pour les couches, assiste à la cérémonie, ainsi que M. Tascher, qui a sans cesse retardé son retour à la Martinique, sur l'espérance qu'il a d'obtenir quelque grâce de la Cour. Déjà, l'année précédente, le 22 avril 1780, ses services militaires comme capitaine des dragons des milices de Sainte-Lucie, lui ont valu la croix de Saint-Louis, et ç'a été le marquis de Beauharnais qui a été chargé de le recevoir; mais si cette faveur est déjà surprenante, — car, pour que l'on compte à M. Tascher, comme services militaires, le temps qu'il a porté le titre de capitaine des milices dans une île occupée par les Anglais, il a fallu quelque crédit dans les bureaux — elle ne remplit pas la bourse, et ce que M. Tascher eût souhaité surtout, ç'eût été de faire augmenter sa pension, à quoi l'on comprend que les ministres fissent résistance. Mais il ne se lassait point : d'ailleurs la maison était bonne et il ne lui en coûtait rien. Outre le vivre et le couvert, il y trouvait même de l'argent, car, en deux fois, durant l'année 1781, il emprunte à madame Renaudin une somme totale de 26 000 livres.

Le baptême fait, l'accouchée rétablie, Alexandre paraît se soucier aussi peu du fils qu'il vient d'avoir que de la femme qui le lui a donné : il recommence si bien à jouir de Paris que madame Renaudin décide qu'un voyage un peu long lui est nécessaire et qu'elle le détermine à partir pour l'Italie.

Il est en route le 1er novembre, s'embarque à Antibes, relâche à Gênes, gagne Rome par mer, et, durant six mois, on court, voit et visite. A son retour, le 29 juillet 1782, il semble un peu calmé, et a pour sa femme des attentions. « Il paraît enchanté de se retrouver avec elle. » On est d'ailleurs dans un cadre nouveau et le beau-père Tascher a enfin regagné son île. Quittant le vieil hôtel de la rue Thévenot, le marquis s'est transporté, avec sa bru et madame Renaudin, dans un hôtel dont Alexandre est devenu, en son absence, le principal locataire, en un quartier neuf et plus au goût du jour, rue Neuve-Saint-Charles, entre la rue du Faubourg-Saint-Honoré et la rue de Courcelles, tout près de l'église de Saint-Philippe-du-Roule nouvellement rebâtie.

Les belles résolutions du retour durent peu, et l'air de la rue Saint-Charles ne vaut pas mieux pour Alexandre que celui de

la rue Thévenot. Paris l'entraîne et il est incapable d'y résister. Quelqu'un qui l'a connu a dit qu'il était « d'une grande coquetterie avec les femmes » ; il le fut jusque sur les marches de l'échafaud. Or, il était dans le caractère de Joséphine d'être jalouse, dans son tempérament de pleurer et de faire des scènes. En ce moment où elle n'avait aucun tort, où les griefs ne lui manquaient point, comment n'eût-elle pas manqué de s'en prévaloir ?

A peine Alexandre a-t-il passé un mois en France qu'il songe à repartir. Il n'est point satisfait de son grade de capitaine, il n'est point disposé à faire du service ; il s'inquiète de la perspective de n'obtenir que fort tard un régiment. M. de Bouillé, gouverneur général des Iles du Vent, est venu en France pour déterminer le ministère à une grande expédition contre Plymouth. Le public ignore son dessein, et le croit occupé de la conquête de la Jamaïque, mais où qu'aille le vainqueur de la Dominique et de Saint-Christophe, il y aura toujours de la gloire à le suivre. Alexandre souhaite de l'accompagner comme aide de camp : il se fait près de lui chaudement appuyer par le duc de la Rochefoucauld qui lui obtient à cet effet un congé indéfini, mais ses démarches n'aboutissent pas. On a les lettres de M. de la Rochefoucauld, il est impossible qu'elles soient plus agréables pour son protégé : mais pourquoi pas un mot du marquis qui, lui aussi, a été gouverneur général des Iles ? pourquoi, parlant à M. de Bouillé qui arrive de la Martinique pas un mot des Tascher, si les Tascher ont réellement là-bas la situation qu'on leur attribue ? Cela fait penser.

N'ayant pu partir comme aide de camp, c'est comme volontaire que, le 6 septembre 1782, Alexandre s'embarque pour la Martinique. Au moment de son départ de Paris, sait-il que sa femme est de nouveau enceinte ? En tout cas, il l'apprend d'elle à Brest où il est obligé de séjourner quelque temps et « il se félicite d'en avoir la certitude ».

Toutefois il n'est point expansif ; ce n'est point à Joséphine, c'est à madame Renaudin qu'il adresse ses confidences, ses plaintes sur ce qu'on ne le comprend pas, sur le peu de cas que l'on fait « du mérite de sa résolution et de ses sacrifices. Enfin, dit-il, j'ai pour moi ma conscience qui s'applaudit d'avoir su préférer aux douceurs actuelles d'une vie tranquille

et passée dans les plaisirs, la perspective, quoique éloignée, d'un avancement qui peut m'assurer une existence plus flatteuse pour l'avenir, me valoir une considération utile à *mes enfants* ».

Il arrive à la Martinique au mois de novembre et, dès son débarquement, il semble que ses rapports avec sa belle-famille manquent de cordialité. M. Tascher, qui n'est rentré que depuis quelques mois, n'ignore rien des débuts du mariage et se tient sur l'extrême réserve. Madame Tascher se permet des observations que son gendre accueille mal. D'ailleurs, le but qu'Alexandre a poursuivi en quittant Paris lui échappe : plus d'espoir de se distinguer dans des expéditions, puisque la paix va se conclure, qu'elle est signée le 20 janvier 1783. Irrité et surtout inoccupé, le vicomte se reprend aux femmes, et celle qu'il choisit est une femme experte, ennemie des Tascher, jalouse du mariage que madame Renaudin a fait faire à leur fille, et prête à user de tous les moyens pour troubler à jamais le jeune ménage.

Joséphine accouche le 10 avril, à Paris, rue de la Pépinière (la rue Saint-Charles n'en est que le prolongement, et les deux noms s'emploient presque indifféremment), d'une fille qui est baptisée à la Madeleine de la Ville-l'Évêque et reçoit les noms d'Hortense-Eugénie. L'enfant a pour parrain son grand-père Tascher que représente un garçon de dix ans : Robert-Gaspard Tascher, son neveu, et elle a pour marraine, Fanny de Beauharnais, née Mouchard, en ses prénoms véritables Marie-Anne-Françoise, qui, en ce moment, fait une retraite aux Dames de la Visitation, rue du Bac.

La nouvelle de cette naissance ne parvient point avant deux mois à Alexandre. Les lettres ne mettaient pas moins de temps : c'est donc au plus tôt au milieu de juin. Le 12 juillet, il écrit à sa femme la lettre suivante :

Ce 12 juillet.

« Si je vous avais écrit dans le premier moment de ma rage, ma plume aurait brûlé le papier et vous auriez cru, en entendant toutes mes invectives, que c'était un moment d'humeur ou de jalousie que j'avais pris pour vous écrire ; mais il

y a trois semaines et plus que je sais, au moins en partie, ce que je vais vous apprendre. Malgré donc le désespoir de mon âme, malgré la fureur qui me suffoque, je saurai me contenir ; je saurai vous dire froidement que vous êtes à mes yeux la plus vile des créatures, que mon séjour dans ces pays-ci m'a appris l'abominable conduite que vous y aviez tenue, que je sais dans les plus grands détails votre intrigue avec M. de Be..., officier du régiment de la Martinique, ensuite celle avec M. d'H.... embarqué à bord du *César*, que je n'ignore ni les moyens que vous avez pris pour vous satisfaire, ni les gens que vous avez employés pour vous en procurer la facilité; que Brigitte n'a eu sa liberté que pour l'engager au silence; que Louis, qui est mort depuis, était aussi dans la confidence; je sais enfin le contenu de vos lettres et je vous apporterai avec moi un des présents que vous avez faits. Il n'est donc plus temps de feindre et, puisque je n'ignore aucun détail, il ne vous reste qu'un parti à prendre, c'est celui de la bonne foi. Quant au repentir, je ne vous en demande pas, vous en êtes incapable : un être qui a pu, lors des préparatifs pour son départ, recevoir son amant dans ses bras, alors qu'elle sait qu'elle est destinée à un autre, n'a point d'âme; elle est au-dessous de toutes les coquines de la terre. Ayant pu avoir la hardiesse de compter sur le sommeil de sa mère et de sa grand'mère, il n'est point étonnant que vous ayez su tromper aussi votre père à Saint-Domingue. Je leur rends justice à tous et ne vois que vous seule de coupable. Vous seule avez pu abuser une famille entière et porter l'opprobre et l'ignominie dans une famille étrangère dont vous étiez indigne. Après tant de forfaits et d'atrocités, que penser des nuages, des contestations survenues dans notre ménage? Que penser de ce dernier enfant survenu après huit mois et quelques jours de mon retour d'Italie? Je suis forcé de le prendre, mais, j'en jure par le ciel qui m'éclaire, il est d'un autre, c'est un sang étranger qui coule dans ses veines! Il ignorera toujours ma honte et, j'en fais encore le serment, il ne s'apercevra jamais, ni dans les soins de son éducation, ni dans ceux de son établissement, qu'il doit le jour à un adultère, mais vous sentez combien je dois éviter un pareil malheur pour l'avenir. Prenez donc vos arrangements ; jamais, jamais,

je ne me mettrai dans le cas d'être encore abusé, et comme vous seriez femme à en imposer au public si nous habitions sous le même toit, ayez la bonté de vous rendre au couvent sitôt après ma lettre reçue : c'est mon dernier mot et rien dans la nature entière n'est capable de me faire revenir. J'irai vous y voir à mon arrivée à Paris, une fois seulement ; je veux avoir une conversation avec vous et vous remettre quelque chose. Mais, je vous le répète, point de larmes, point de protestations. Je suis déjà armé contre tous vos efforts, et mes soins seront tous employés à m'armer davantage contre de vils serments aussi faux et aussi méprisables que faux. Malgré toutes les invectives que votre fureur va répandre sur mon compte, vous me connaissez, madame, vous savez que je suis bon, sensible et je sais que, dans l'intérieur de votre âme, vous me rendrez justice. Vous persisterez à nier parce que, dès votre plus bas âge, vous vous êtes fait de la fausseté une habitude, mais vous n'en serez pas moins intérieurement convaincue que vous n'avez que ce que vous méritez. Vous ignorerez absolument les moyens que j'ai pris pour dévoiler tant d'horreurs et je ne les dirai qu'à mon père et à votre tante. Il vous suffira de sentir que les hommes sont bien indiscrets, à plus forte raison quand ils ont sujet de se plaindre ; d'ailleurs vous avez écrit, d'ailleurs vous avez sacrifié des lettres de M. de Be.., à celui qui lui a succédé ; ensuite, vous avez employé des gens de couleur qu'à prix d'argent on rend indiscrets. Regardez donc la honte dont vous et moi ainsi que vos enfants allons être couverts, comme un châtiment du ciel que vous avez mérité et qui me doit obtenir votre pitié et celle de toutes les âmes honnêtes.

» Adieu, madame, je vous écrirai par duplicata et l'une et l'autre seront les dernières lettres que vous recevrez de votre désespéré et infortuné mari.

» *P.-S.* — Je pars après demain pour Saint-Domingue et je compte être à Paris en septembre ou octobre si ma santé ne succombe pas à la fatigue d'un voyage, jointe à un état si affreux. Je pense qu'après cette lettre, je ne vous trouverai pas chez moi et je dois vous prévenir que vous me trouveriez un tyran si vous ne suivez pas ponctuellement ce que je vous ai dit. »

Cette lettre écrite, avant de quitter la Martinique, le vicomte a, avec son beau-père, une explication qui amène une correspondance des plus acerbes et, semble-t-il, une rupture définitive. Malgré une fièvre inflammatoire et putride, compliquée de rechutes graves qui, dit-il, le tiennent quatre mois entre la vie et la mort, il arrive en France, au commencement d'octobre, apprend en débarquant, par des lettres de son père, que contre ses ordres, sa femme n'est pas encore retirée dans un couvent, et, route faisant, de Chatellerault, le 20 octobre, il écrit à Joséphine pour lui intimer de nouveau sa volonté : « Je suis inébranlable, dit-il, dans le parti que j'ai pris et je vous engage même à dire à mon père et à votre tante que leurs efforts seront inutiles et ne pourront tendre qu'à ajouter à nos maux tant au moral qu'au physique en mettant ma sensibilité en jeu et me mettant dans l'obligation de contrarier leurs désirs. » Il explique ensuite, « sans fiel, sans humeur », comment après ce qu'il a appris, l'habitation commune est impossible et il lui laisse le choix entre retourner en Amérique dans sa famille ou vivre au couvent à Paris.

Joséphine était à la campagne à ce moment, car Alexandre ajoute : « Comme j'espère faire en cinq ou six jours les soixante-dix lieues qui me séparent encore de la Capitale et qu'une fois rendu j'aurai besoin de me promener en voiture pour me distraire et suppléer à la faiblesse de mes jambes, vous m'obligerez d'envoyer à Paris mes chevaux et ma voiture pour dimanche prochain, 26 du courant. Si Euphémie veut profiter de cette occasion pour y amener Eugène, j'en serai très reconnaissant et je lui devrai un plaisir, et il y a bien longtemps que je n'en ai goûté. »

Sur cette lettre. Joséphine se hâte de revenir rue Saint-Charles, mais Alexandre n'y descend pas. Il va loger dans une maison garnie rue de Grammont, puis s'installe rue des Petits-Augustins, dans le petit hôtel de La Rochefoucauld, dépendance du grand hôtel, dont la principale entrée était rue de Seine. Toutes sortes de démarches sont tentées par le marquis, par madame Renaudin, par « quantité de personnes respectables », pour amener une réconciliation, mais le vicomte reste inflexible; il veut à tout prix reprendre sa liberté et l'on dit qu'il a pour cela une bonne raison, c'est que la femme

dont il a fait sa maîtresse à la Martinique doit venir le rejoindre.

Après un mois d'efforts infructueux, Joséphine se détermine, à la fin de novembre, à se retirer à l'abbaye de Panthemont, rue de Grenelle, et, le 8 décembre, elle fait requérir le commissaire au Châtelet, Louis Joron, de se transporter par devers elle pour recevoir sa plainte de séparation contre son mari. Elle raconte les débuts de son mariage, l'existence qu'elle a menée, et le refus du vicomte de reprendre la vie commune, enfin elle joint à la plainte la copie certifiée des lettres du 12 juillet et du 20 octobre qui constituent son grief principal.

Il est certain que, si Alexandre avait eu à reprocher à sa femme des faits positifs postérieurs au mariage, il n'eût point manqué de le faire; son imputation, au sujet de la naissance d'Hortense, tombe d'elle-même par le simple rapprochement des dates — puisqu'il est revenu d'Italie le 29 juillet et que Joséphine est accouchée neuf mois et douze jours après; — il est à présumer que les autres allégations sont aussi fausses, car sans cela, au bout de quinze mois, il ne les eût pas volontairement et pleinement démenties.

En effet, le 3 mars 1785, Alexandre et Joséphine se rencontrent chez leur notaire : M. de Beauharnais fait les excuses les plus complètes pour ses lettres dictées par la fougue et l'emportement, et, pour éviter un éclat et un procès, il consent volontairement à une séparation à laquelle Joséphine acquiesce « pour donner à ses deux enfants la preuve la plus forte de son amour maternel ». Tout le préambule et l'exposé des événements dans cet acte de séparation, fait sous seing privé, est à ce point à l'honneur de madame de Beauharnais que, sans contredit, il faut que son mari n'ait contre elle pas même un commencement de preuve. Les articles de la séparation, tout à l'avantage de la femme, le démontrent du reste surabondamment.

Joséphine habitera où il lui plaira ; elle touchera, sur sa propre quittance, les intérêts de sa dot et tous les revenus qui lui écherront. Elle recevra de son mari cinq mille livres par an jusqu'à ce qu'elle ait recueilli des successions pour

cette somme. Eugène-Rose restera à son père ; mais il vivra jusqu'à l'âge de cinq ans, c'est-à-dire au 3 septembre 1786, sous les yeux de sa mère, dans l'appartement qu'il occupe à présent, dans la même maison qu'elle. Il sera entièrement défrayé par son père et passera les étés avec sa mère à la campagne. Hortense restera avec sa mère, et le père paiera pour elle, par trimestre et d'avance, mille francs jusqu'à l'âge de sept ans, et quinze cents, passé cet âge. Enfin, Beauharnais donnera à sa femme les pouvoirs les plus amples toutes les fois qu'il en sera requis : il paiera les dépens, et, le procès étant éteint et assoupi, tous les droits de Joséphine seront réservés au cas où son mari manquerait à quoi que ce soit.

Le séjour de quinze mois que Joséphine avait fait à Panthemont fut plus utile qu'on ne saurait croire à son éducation et à sa situation mondaine. Panthemont était le couvent où se réfugiaient de préférence les femmes séparées ou en instance de séparation, les vieilles filles voulant vivre à bon marché, les orphelines en quête de mari. C'était un immense hôtel garni, d'honorabilité absolue, ouvert aux femmes de bonne compagnie, avec des jardins, des bâtiments sans fin, des églises, des chapelles, à chaque étage des parloirs-salons, un endroit où par goût beaucoup de femmes allaient vivre, assurées d'y trouver bon gîte à bon marché et agréable société, plus libres qu'ailleurs, sauf les heures de rentrée, et au fond parfaitement indépendantes.

L'indépendance et le monde avaient jusqu'alors entièrement manqué à Joséphine, sévèrement tenue, à la ville et à la campagne, sous la férule de madame Renaudin — laquelle, malgré ses vertus comme tante, ne pouvait franchement, par ailleurs, être estimée que pour ce qu'elle était.

Or, à Panthemont, Joséphine était la vicomtesse de Beauharnais, une jeune femme malheureuse, irréprochable, « victime d'un époux barbare ». Elle était *intéressante*. Son histoire était pour toucher ; ses petits enfants étaient pour émouvoir.

Par l'habituelle rencontre dans les couloirs ou les salles à manger avec des femmes aimables, coquettes, distinguées de ton et de manières, par les liaisons qu'entraîne fatalement la

vie en communauté, Joséphine s'assouplit, se familiarise avec le monde, se forme à bien parler et à bien vivre. Sans doute, ce n'est point avec les grandes dames qui passent seulement à Panthemont qu'elle se lie : mais elle les voit et c'est assez. Elle en a gardé si fidèle souvenir que, seize ans plus tard, ces noms entendus alors, ce sont les premiers qu'elle évoque pour mettre un semblant d'égalité entre elle, femme du Premier Consul, et la duchesse de Guiche, ambassadrice du comte d'Artois, pour créer entre elles deux une sorte de lien et faire voir qu'elle sait le monde : « Comment se porte madame de Polastron, dit-elle. *Je l'ai vue à Panthemont :* Elle avait une figure bien intéressante et une tournure charmante. »

A coup sûr, au couvent, elle n'a guère de relations avec de telles dames, qui vivent en leur à-part et ne se mélangent point, mais. au-dessous, il est d'autres femmes plus faciles, plus accueillantes, qui tiennent à la haute domesticité du château, qui sont de la noblesse de province ou de la grande bourgeoisie de Paris, et qui se font une distraction, un plaisir, de plaindre, d'égayer, de dresser une jeune femme. C'est donc là, à Panthemont, que Joséphine a formé ses premières liaisons de société. C'est dans cette retraite forcée de quinze mois qu'elle a pris ses premières habitudes de vie française, élégante et mondaine et qu'elle a cherché et appris d'abord à plaire. Les prisons devaient lui réussir.

Et en même temps, par le calme de la vie qu'elle mène, par l'abolition de la jalousie qui l'a dévorée, par ses vingt ans survenant et lui enlevant son air d'enfance trop tard conservé, une transformation s'opère en son être physique : cette évolution qui, de la lourde, massive Yeyette, a fait l'être délicat et souple, infiniment gracieux et rare, l'être de volupté, entre tous désirable, parce que, de la mise en relief de chacun des agréments de son corps, cette femme a fait son seul travail, sa constante étude et son unique science.

FRÉDÉRIC MASSON.

L'ÉTERNEL MARI[1]

XII

CHEZ LES ZAKHLÉBININE

Les Zakhlébinine étaient en effet « des gens très bien », comme avait dit tout à l'heure Veltchaninov, et Zakhlébinine était un fonctionnaire considérable. Ce que Pavel Pavlovitch avait raconté de leurs ressources était également exact : « Ils vivent largement, mais, si le père venait à mourir, il ne leur resterait rien. »

Le vieux Zakhlébinine reçut Veltchaninov avec une parfaite cordialité : l'« adversaire » de jadis fut bientôt devenu un excellent ami.

— Toutes mes félicitations pour l'heureuse issue de votre procès, dit-il tout de suite de l'air le plus affable ; j'ai toujours été pour une solution amiable, et Petr Karlovitch (l'avocat de Veltchaninov) est à ce point de vue un homme précieux. Il vous reviendra soixante mille roubles, sans tracas, sans atermoiements, sans ennuis. Et l'affaire pouvait encore traîner trois ans !

Veltchaninov fut aussitôt présenté à madame Zakhlébinine :

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 avril et 1er mai.

c'était une femme mûre et grasse, aux traits vulgaires et fatigués. Puis ce fut le tour des jeunes filles, une à une ou deux par deux. Il y en avait toute une troupe : Veltchaninov en compta dix ou douze, puis y renonça : les unes rentraient, les autres sortaient, des voisines s'étaient jointes aux filles de la maison. La maison des Zakhlébinine était une grande bâtisse en bois, d'un goût médiocre et bizarre, faite de corps de bâtiments de diverses époques. Elle était entourée d'un grand jardin, sur lequel donnaient trois ou quatre autres villas : le jardin était commun, et les filles voisinaient, de bonne amitié.

Veltchaninov comprit dès les premiers mots qu'il était attendu, et que son arrivée, en qualité d'ami de Pavel Pavlovitch désireux d'être présenté, était un événement. Son œil expert en cette sorte d'affaires eût bientôt démêlé dans tout cela une intention particulière : l'accueil excessivement cordial des parents, un certain air des jeunes filles, et leur mise apprêtée (il est vrai que c'était jour de fête) lui donnèrent immédiatement à penser que Pavel Pavlovitch lui avait joué un tour, et qu'il avait fait ici, à propos de lui, des insinuations qui pouvaient bien avoir l'air d'avances, en l'annonçant comme un homme « du meilleur monde », un vieux garçon riche, fatigué du célibat, et peut-être tout disposé à faire une fin d'un moment à l'autre et à s'établir, « surtout à présent qu'il venait de recueillir cet héritage ». Il semblait bien qu'il y eût quelque chose de cela chez l'aînée des filles, Katerina Fedoséievna, celle qui avait vingt-quatre ans, et dont Pavel Pavlovitch parlait comme d'une très charmante personne. Elle se distinguait de ses sœurs par plus de recherche dans sa toilette, et par l'originale coiffure qu'elle s'était faite de ses superbes cheveux. Ses sœurs et les autres jeunes filles avaient tout l'air d'être parfaitement persuadées que Veltchaninov venait « pour Katia ». Leurs regards, certains mots, jetés furtivement au cours de la journée, le convainquirent que son hypothèse était exacte.

Katerina Fedoséievna était une grande fille blonde, très forte, aux traits extraordinairement doux, au caractère manifestement pacifique, hésitant, un peu mou. « Il est bien étrange qu'une pareille fille ne soit pas encore mariée.

songea malgré lui Veltchaninov, en la regardant avec un vrai plaisir; elle n'a pas de dot, c'est vrai, et elle engraisse trop vite, mais pourtant il se trouve assez d'amateurs pour ce genre de beauté... » Les sœurs étaient toutes assez gentilles, et, parmi les amies, il remarqua plusieurs figures agréables, ou même fort jolies. Il n'était pas sans prendre plaisir à tout cela; mais il était venu dans une disposition d'esprit particulière.

Nadèjda Fédoséievna, la sixième, la lycéenne, la prétendue de Pavel Pavlovitch, se faisait attendre. Veltchaninov était très impatient de la voir, ce qui le surprit lui-même, et lui parut assez ridicule. Enfin elle arriva, et son entrée fit son effet. Elle était accompagnée d'une amie, une petite brune pas jolie, l'air vivant et espiègle, Maria Nikitichna, qui manifestement faisait grand peur à Pavel Pavlovitch. Cette Maria Nikitichna, une fille de vingt-trois ans, rieuse et spirituelle, était gouvernante dans une maison voisine; depuis longtemps on la traitait chez les Zakhlébinine comme si elle était de la famille, et les jeunes filles l'aimaient fort. Il était clair que Nadia surtout ne pouvait se passer d'elle.

Veltchaninov s'était aperçu au premier coup d'œil que les jeunes filles étaient toutes contre Pavel Pavlovitch, y compris les voisines; il n'y avait pas une minute que Nadia était là, qu'il fut tout à fait certain qu'elle le détestait. Il se convainquit également que Pavel Pavlovitch ne s'en doutait absolument pas, ou qu'il n'en voulait rien voir. Nadia était incontestablement la plus jolie de toutes les sœurs : c'était une petite brune, l'air un peu sauvage, avec une assurance de nihiliste; un petit démon à l'œil ardent, au sourire exquis, souvent malicieux, aux lèvres et aux dents admirables; mince et élancée, avec une expression fière et résolue, et en même temps quelque chose d'enfantin. Chacun de ses pas, chacun de ses mots disait qu'elle avait quinze ans.

Le bracelet eut peu de succès; l'effet produit fut même fâcheux. Pavel Pavlovitch, sitôt qu'elle fut arrivée, s'était approché d'elle, le sourire aux lèvres. Il donna comme prétexte « le très grand plaisir qu'il avait eu, l'autre fois, en l'entendant chanter cette charmante romance au piano... » Il s'embrouilla, n'arriva pas à terminer sa phrase, resta sur

place, ahuri, tendant l'écrin, cherchant à le mettre dans la main de Nadia. Celle-ci refusa de le prendre, rougit de confusion et de colère, retira sa main; elle se tourna hardiment vers sa mère, qui paraissait déconcertée et lui dit tout haut :

— Je n'en veux pas, maman!

— Accepte et remercie, — fit le père d'un ton calme et sévère, mais il était lui-même fort mécontent. — C'était inutile, vraiment inutile! dit-il tout bas à Pavel Pavlovitch, d'une manière significative.

Nadia, résignée, prit l'écrin, et, les yeux baissés, fit une révérence d'enfant, elle plongea vivement pour se redresser vivement, comme mue par un ressort. Une de ses sœurs s'approcha pour voir le bijou; Nadia lui tendit l'écrin sans l'ouvrir, pour montrer qu'elle-même n'avait aucun désir de regarder. Le bracelet passa de main en main; toutes regardèrent sans mot dire, quelques-unes avec un sourire railleur. Seule, la mère dit d'un air contraint que le bracelet était très joli. Pavel Pavlovitch aurait voulu rentrer sous terre.

Veltchaninov tira tout le monde d'embarras.

Il saisit la première idée venue, et parla tout haut avec entrain : cinq minutes après, toutes les personnes présentes au salon n'avaient plus d'oreilles que pour lui. Il possédait admirablement l'art de la conversation mondaine, l'art de prendre un air de conviction et de candeur, et de donner à ses auditeurs l'impression qu'il les considérait, eux aussi, comme des gens convaincus et candides. Il savait, lorsqu'il fallait, paraître le plus heureux et le plus gai des hommes. Il était fort habile à placer au moment voulu un mot spirituel et mordant, une allusion drôle, un calembour, le plus naturellement du monde, sans paraître y faire attention, même quand la plaisanterie était préparée de longue date, sue par cœur et resservie cette fois après cent autres. Mais à ce moment, ce n'était plus seulement de l'art, tout son naturel était de la partie. Il se sentait en verve, très excité; il sentait avec une certitude pleine et triomphante qu'il lui suffirait de quelques minutes pour que tous les yeux fussent braqués sur lui, pour que tout ce monde n'entendît plus que lui, ne rît plus que de ce qu'il dirait. Et, en effet, peu à peu, tout le monde entra dans la conversation, qu'il menait avec une maîtrise parfaite. Le

visage fatigué de madame Zakhlébinine s'éclaira de satisfaction, presque de joie, et Katia se mit à regarder et à écouter, ravie. Nadia l'observait en dessous : il était clair qu'elle était prévenue contre lui, ce qui ne faisait que stimuler davantage la verve de Veltchaninov. La malveillante Maria Nikitichna avait su faire courir sur son compte un bruit qui nuisait à son prestige : elle avait affirmé que Pavel Pavlovitch lui avait parlé la veille de Veltchaninov comme de son camarade d'enfance, ce qui vieillissait ce dernier de sept ans bien comptés. Mais, à présent, la malveillante Maria était elle-même sous le charme. Pavel Pavlovitch était complètement ahuri. Il se rendait compte de ce qui faisait la supériorité de son ami; au début, il avait été enchanté de son succès, il avait lui-même ri avec les autres et pris part à la conversation; mais peu à peu il tomba dans une rêverie, et, finalement, dans une sorte de tristesse que trahissait clairement sa physionomie.

— Eh bien, mais vous êtes un hôte avec qui il n'est pas nécessaire de se mettre en frais! — dit gaiement le vieux Zakhlébinine, en se levant pour remonter à sa chambre où l'attendaient, bien que ce fût jour de fête, des papiers à examiner. — Et figurez-vous que je vous considérais comme le garçon le plus hypocondriaque du monde! Comme on se trompe!

Il y avait dans le salon un piano à queue. Veltchaninov demanda qui s'occupait de musique, et se tourna tout à coup vers Nadia.

— Mais vous chantez, je crois?

— Qui vous l'a dit? répondit-elle sèchement.

— C'est Pavel Pavlovitch qui me l'a dit tout à l'heure.

— Ce n'est pas vrai : je chante pour rire; je n'ai pas l'ombre de voix.

— Mais moi non plus je n'ai pas de voix, et je chante tout de même.

— Alors vous nous chanterez quelque chose? Et puis, je vous chanterai quelque chose à mon tour, dit Nadia, avec une lueur dans les yeux; seulement, pas maintenant, après le dîner... Je ne puis pas souffrir la musique, ajouta-t-elle; ce piano m'ennuie; du matin au soir on ne fait ici

que chanter et jouer: il n'y a que Katia qui s'y entende un peu !

Veltchaninov prit la balle au bond, et tout le monde convint qu'en effet Katia était la seule qui s'occupât sérieusement de musique. Aussitôt il la pria de jouer quelque chose. Tous furent manifestement enchantés qu'il s'adressât à Katia, et la mère rougit de plaisir. Katia se leva en souriant, se dirigea vers le piano; et là, soudain, sans qu'elle même s'y attendît, elle se sentit rougir, et elle fut toute confuse de rougir ainsi comme une fillette, elle, la grande et forte fille de vingt-quatre ans, — et tout cela se peignit sur son visage, tandis qu'elle s'asseyait pour jouer. — Elle joua un petit morceau de Haydn, correctement, sans expression; mais elle était intimidée. Quand elle eut terminé, Veltchaninov loua chaudement, non pas son jeu, mais Haydn, et ce petit morceau; elle en eut un plaisir si visible, et elle écouta d'un air si reconnaissant et si heureux l'éloge qu'il faisait non pas d'elle, mais de Haydn, que Veltchaninov ne put s'empêcher de la regarder d'un œil plus attentif et plus cordial : « Vraiment, tu es une excellente fille! » disait son regard, — et tous comprirent du coup son regard, mais surtout Katerina.

— Quel magnifique jardin vous avez! dit-il en s'adressant à toutes, et en jetant un regard vers les portes vitrées de la terrasse. Savez-vous? allons tous ensemble au jardin.

— Oui, c'est cela, au jardin!

Ce fut un cri de joie, comme s'il eût répondu au désir de tous.

On descendit donc au jardin, pour attendre le dîner. Madame Zakhlébinine, qui depuis longtemps ne souhaitait qu'une chose, faire sa sieste, dut sortir avec tout le monde, mais s'arrêta prudemment sur la terrasse, où elle s'assit, et s'assoupit aussitôt. Au jardin, les rapports entre Veltchaninov et les jeunes filles furent bien vite devenus tout à fait familiers et amicaux. Il vit aussitôt sortir des villas voisines, pour venir se joindre à eux, deux ou trois jeunes gens : l'un était un étudiant, l'autre encore un lycéen; chacun d'eux rejoignit la jeune fille pour laquelle il venait. Le troisième était un garçon de vingt ans, l'air sombre, les cheveux embroussaillés, avec d'énormes lunettes bleues; il se mit à causer à voix basse, très vite, les

sourcils froncés, avec Maria Nikitichna et Nadia. Il jetait vers Veltchaninov des regards durs, et semblait prendre à tâche d'avoir à son égard une attitude extraordinairement méprisante.

Quelques-unes des jeunes filles proposèrent de jouer. tout de suite. Veltchaninov demanda à quoi elles jouaient d'habitude; on lui répondit qu'on jouait à toute espèce de jeux, mais le plus souvent aux proverbes. On lui expliqua : tout le monde s'assied; un seul s'éloigne un moment; on choisit un proverbe quelconque, et puis, lorsqu'on a fait revenir celui qui doit deviner, il faut que chacun à son tour lui dise une phrase où se trouve l'un des mots du proverbe; l'autre doit deviner la phrase entière.

— Mais c'est très amusant, dit Veltchaninov.

— Oh non! c'est très ennuyeux, répondirent en même temps deux ou trois voix.

— Et puis, nous jouons encore au théâtre, fit Nadia, en s'adressant à lui. Vous voyez là-bas ce gros arbre entouré de bancs : les acteurs sont derrière l'arbre, comme dans les coulisses; chacun sort à son tour, le roi, la reine, la princesse, le jeune premier; chacun vient à son gré, dit ce qui lui passe par la tête, et sort.

— C'est charmant! répliqua Veltchaninov.

— Oh non! c'est très ennuyeux! C'est toujours drôle au commencement, et puis, personne ne sait plus que dire, personne ne sait finir. Peut-être qu'avec vous, cela ira mieux... Nous avions cru que vous étiez l'ami de Pavel Pavlovitch, mais nous voyons bien maintenant qu'il s'est vanté. Je suis très contente que vous soyez venu... à cause d'une affaire, — dit-elle en regardant Veltchaninov, d'un air sérieux, avec insistance; et aussitôt elle courut rejoindre Maria Nikitichna.

— Nous jouerons ce soir aux proverbes, — dit tout bas à Veltchaninov une amie qu'il avait à peine remarquée, et qui n'avait encore soufflé mot. — Vous verrez, on se moquera de Pavel Pavlovitch, et vous aussi.

— Oh! oui, comme vous avez bien fait de venir! C'est toujours si ennuyeux chez nous! — fit une autre amie, qu'il n'avait pas davantage remarquée, une petite rousse, tout essoufflée d'avoir couru.

Pavel Pavlovitch était de plus en plus mal à son aise. Veltchaninov faisait aussi bon ménage que possible avec Nadia ; elle ne le regardait plus en dessous, comme tout à l'heure, elle riait avec lui, sautait, bavardait, et deux fois lui prit la main ; elle était absolument heureuse, et ne faisait pas plus d'attention à Pavel Pavlovitch que s'il n'eût pas été là. Veltchaninov était certain, à présent, qu'il y avait un complot organisé contre Pavel Pavlovitch. Nadia, avec une troupe de jeunes filles, avait attiré Veltchaninov d'un côté ; une autre bande d'amies, sous divers prétextes, entraînait Pavel Pavlovitch dans un autre coin : mais celui-ci s'arrachait à elles, courait droit au groupe où se trouvaient Nadia et Veltchaninov, et avançait sa tête chauve et inquiète pour écouter ce qui se disait. Bientôt, il n'y mit même plus de décence, et ses gestes et son agitation étaient parfois d'une naïveté prodigieuse.

Veltchaninov ne put s'empêcher d'observer attentivement Katerina Fédoséievna. Elle voyait maintenant, à n'en pas douter, qu'il n'était pas venu pour elle, et qu'il s'intéressait très fort à Nadia ; mais son visage restait aussi doux et aussi calme qu'auparavant. Elle était, semblait-il, toute heureuse d'être auprès d'eux et d'entendre ce que disait le nouvel hôte : elle-même, la pauvre fille, elle était incapable de se mêler adroitement à la conversation.

— Quelle excellente fille, que votre sœur Katia, dit tout bas Veltchaninov à Nadia.

— Katia ! mais il n'est pas possible d'être meilleure qu'elle ! C'est notre ange à toutes, et je l'adore, répondit-elle avec chaleur.

A cinq heures, on servit le dîner. Évidemment, on s'était mis pour l'hôte en frais extraordinaires. On avait ajouté au menu habituel deux ou trois plats très recherchés ; l'un d'eux était même si bizarre que personne ne parvint à l'avaler. En outre des vins ordinaires, on servit une bouteille de tokai ; au dessert, sous un prétexte quelconque, on versa du champagne.

Le vieux Zakhlébinine, après avoir bu un peu plus que d'habitude, était plein d'entrain, et riait à tout ce que disait Veltchaninov. A la fin, Pavel Pavlovitch ne put plus se retenir : il voulut, lui aussi, produire son effet, et lança un calem-

bour ; ce fut aussitôt un violent éclat de rire à l'extrémité de la table où il était assis, près de madame Zakhlébinine.

— Papa ! Papa !... Pavel Pavlovitch vient de faire un calembour, crièrent ensemble deux fillettes.

— Ah ! il fait des calembours, lui aussi ! Eh bien, voyons ce calembour ! — dit le vieux, de sa voix grave, en se tournant vers Pavel Pavlovitch. et en souriant complaisamment, de confiance.

On eut peine à lui faire comprendre en quoi consistait le jeu de mots ; quand il eut enfin compris :

— Ah ! ah ! parfaitement, fit-il... Enfin ! une autre fois il trouvera mieux.

— Que voulez-vous, Pavel Pavlovitch ? on ne peut avoir tous les talents à la fois, dit très haut, sur un ton railleur, Maria Nikitichna. — Ah ! mon Dieu ! voilà qu'il s'étrangle avec une arête ! s'écria-t-elle ; et elle sauta de dessus sa chaise.

Il y eut un branle-bas général : c'était tout ce qu'elle voulait. Pavel Pavlovitch, après son effet manqué, avait voulu cacher sa confusion en vidant son verre, et avait avalé de travers ; mais Maria Nikitichna cria à tous les échos que « c'était bien une arête, qu'elle en était sûre, et qu'on a vu des gens mourir de cela ».

— Il faut lui taper dans le dos, fit quelqu'un.

— Oui, oui, parfaitement, approuva Zakhlébinine.

Et l'on se jeta sur le malheureux Maria Nikitichna, la petite rousse, et jusqu'à la mère, tout effrayée : c'était à qui lui taperait dans le dos.

Pavel Pavlovitch dut se lever de table et s'enfuir. Quand il revint, il expliqua longuement qu'il n'avait fait qu'avaler du vin de travers. Alors seulement on comprit que tout cela n'était qu'un mauvais tour de Maria Nikitichna.

— Ah ! que tu es donc taquine ! — voulut dire sévèrement madame Zakhlébinine, mais elle partit elle-même d'un fou rire qu'on ne lui connaissait guère, et qui fit également son effet.

Après le dîner, on sortit prendre le café sur la terrasse.

— Les belles journées ! fit avec effusion le vieillard, en regardant le jardin d'un œil satisfait. A présent, nous aurions

besoin d'un peu de pluie... Allons, je vais me reposer un moment. Quant à vous, amusez-vous ! Allons, il faut t'amuser ! ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de Pavel Pavlovitch.

Lorsqu'ils furent tous redescendus au jardin, Pavel Pavlovitch rattrapa Veltchaninov, et le tira par le bras.

— Une petite minute, je vous prie, lui dit-il tout bas, d'un air agité.

Ils allèrent vers un sentier écarté du jardin.

— Non, ici je ne vous laisserai pas... ah ! non, je ne vous permettrai pas... fit-il, étouffant de rage, en lui serrant le bras.

— Quoi? quoi? demanda Veltchaninov, en ouvrant de grands yeux.

Pavel Pavlovitch le regarda sans mot dire, remua les lèvres, et eut un sourire de colère.

— Mais où êtes-vous donc? Qu'est-ce que vous faites? On n'attend plus que vous, criaient les jeunes filles impatientes.

Veltchaninov haussa les épaules, et se dirigea vers elles. Pavel Pavlovitch le suivit.

— Je parie qu'il vous demandait un mouchoir, dit Maria Nikitichna : déjà l'autre fois il avait oublié son mouchoir.

— Il l'oublie toujours, fit une autre.

— Il a oublié son mouchoir! Pavel Pavlovitch a oublié son mouchoir! Maman, Pavel Pavlovitch a de nouveau oublié son mouchoir! Maman, Pavel Pavlovitch est de nouveau enrhumé! criait-on de partout.

— Mais pourquoi ne le dit-il pas? Comme vous êtes timide, Pavel Pavlovitch! soupira madame Zakhlébinine de sa voix traînante. Il ne faut pas jouer avec le rhume... Je vais vous faire porter tout de suite un mouchoir... Mais comment se fait-il donc qu'il soit toujours enrhumé? — ajouta-t-elle en s'éloignant, ravie qu'un prétexte lui permît de rentrer.

— Mais j'ai deux mouchoirs, et pas le moindre rhume! lui cria Pavel Pavlovitch.

Elle n'entendit pas, et, une minute plus tard, Pavel Pavlovitch, qui tâchait de suivre les autres, et de ne pas perdre de vue Nadia et Veltchaninov, vit accourir une femme de chambre tout essoufflée, qui lui apportait un mouchoir.

— Jouons, jouons, jouons aux proverbes! cria-t-on de toutes parts, comme si l'on se promettait Dieu sait quoi de ce jeu.

On choisit un endroit, et tout le monde s'assit. Maria Nikitichna fut désignée la première pour deviner; on la fit s'éloigner assez pour qu'elle ne pût rien entendre: on choisit le proverbe, et on se partagea les mots. Maria Nikitichna revint, et devina du premier coup.

Puis ce fut le tour du jeune homme aux cheveux en broussailles et aux lunettes bleues. On l'envoya encore plus loin, près d'un pavillon où il resta le nez collé au mur. Le jeune homme s'acquittait de son office avec un air de mépris hautain: on eût dit qu'il se sentait un peu humilié. Lorsqu'on l'eut rappelé, il ne devina rien, se fit répéter deux fois, réfléchit longuement, d'un air sombre, et ne trouva pas davantage. Le proverbe à deviner était: « La prière faite à Dieu, le service rendu au tsar ne sont jamais perdus. »

— Quel proverbe stupide! murmura le jeune homme dépité et mécontent, en retournant à sa place.

— Ah! que c'est donc ennuyeux! firent des voix.

Ce fut le tour de Veltchaninov; on l'emmena plus loin encore que les précédents; il ne devina rien non plus.

— Ah! que c'est donc ennuyeux! firent des voix, plus nombreuses.

— Eh bien! à présent, c'est mon tour, dit Nadia.

— Non, non, c'est le tour de Pavel Pavlovitch! crièrent toutes les voix, très vivement.

On l'emmena jusqu'au bout du jardin, on le planta dans dans un coin, le nez contre le mur, et, pour qu'il ne pût pas se retourner, on mit auprès de lui en sentinelle la petite rousse. Pavel Pavlovitch, ayant retrouvé un peu d'entrain, voulut s'acquitter avec une parfaite conscience de son devoir, et il resta là, droit comme une borne, les yeux au mur. La petite rousse le surveillait à vingt pas de distance, et faisait des signes aux jeunes filles, dans un état d'agitation extrême; il était clair qu'elles attendaient quelque chose avec impatience. Brusquement, la petite rousse fit un signal de ses bras. En un clin d'œil toutes partirent, à toutes jambes.

— Courez donc, mais courez donc! dirent à Veltchaninov dix voix inquiètes de le voir rester en place.

— Qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce qui se passe? demanda-t-il, en se mettant à courir derrière elles.

— Pas si haut! ne criez pas! Il faut le laisser debout là-bas, à regarder son mur, et nous sauver. Voilà Nastia qui se sauve aussi.

Nastia, la petite rousse, courait à perdre haleine, en agitant ses bras. Bientôt elles se furent toutes enfuies jusqu'à l'autre bout du jardin, derrière l'étang. Lorsque Veltchaninov y parvint à son tour, il vit que Katerina faisait de très vifs reproches à ses compagnes, surtout à Nadia et à Maria Nikitichna.

— Katia, ma colombe, ne te fâche pas! disait Nadia en l'embrassant.

— Allons, je ne dirai rien à maman, mais je m'en vais, car ce n'est pas bien du tout. Que doit-il penser, le pauvre homme, là-bas, devant son mur!

Elle partit, mais les autres n'eurent ni compassion, ni regrets. Elles insistèrent très vivement auprès de Veltchaninov pour qu'il ne fît semblant de rien lorsque Pavel Pavlovitch viendrait les rejoindre.

— Et maintenant, jouons toutes aux quatre coins! cria la petite rousse, toute ravie.

Pavel Pavlovitch fut au moins un quart d'heure avant de rejoindre la société: il était effectivement resté plus de dix minutes debout devant son mur. Quand il arriva, le jeu marchait avec entrain, toutes criaient et riaient. Fou de colère, Pavel Pavlovitch courut droit à Veltchaninov, et lui prit le bras.

— Une petite minute, je vous prie!

— Allons bon, encore l'autre avec sa petite minute!

— Il demande encore un mouchoir! firent des voix.

— Cette fois, c'est bien vous... c'est votre faute...

Pavel Pavlovitch ne put rien dire de plus: il claquait des dents.

Veltchaninov l'engagea très amicalement à être plus gai:

— Si l'on vous taquine, c'est parce que vous êtes de mauvaise humeur, lorsque tout le monde est gai.

A son grand étonnement, son conseil détermina chez Pavel Pavlovitch un changement complet d'attitude; il devint calme sur-le-champ, revint se mêler à la société comme si ç'avait été

sa faute, et prit part à tous les jeux ; au bout d'une demi-heure, il avait retrouvé sa gaieté. Dans tous les jeux, il faisait la paire, lorsqu'il y avait lieu, avec la petite rousse, ou avec l'une des Zakhlébinine. Ce qui mit le comble à l'étonnement de Veltchaninov, c'est que pas une seule fois il n'adressa la parole à Nadia, bien qu'il se tînt toujours très près d'elle. Il paraissait accepter sa situation comme chose due, naturelle. Mais, vers la fin de la journée, l'occasion se représenta de lui jouer un tour.

On jouait à cache-cache. Il était permis d'aller se cacher où l'on voulait. Pavel Pavlovitch, qui avait réussi à se dissimuler dans un buisson épais, eut soudain l'idée de courir se cacher dans la maison. On l'aperçut, et ce furent des cris. Il monta l'escalier quatre à quatre jusqu'à l'entresol ; il y connaissait une excellente cachette, derrière une commode. Mais la petite rousse grimpa derrière lui, se glissa sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de la chambre où il était réfugié, et la ferma à clef. Tous, comme ils avaient fait tout à l'heure, continuèrent à jouer, et coururent par delà l'étang, à l'autre bout du jardin. Au bout de dix minutes, Pavel Pavlovitch, voyant qu'on ne le cherchait plus, mit la tête à la fenêtre. Plus personne ! Il n'osa pas appeler, de crainte de troubler les parents ; et puis, les domestiques avaient reçu l'ordre formel de ne pas paraître, et de ne pas répondre à l'appel de Pavel Pavlovitch. Katerina seule aurait pu lui être secourable ; mais elle était rentrée dans sa chambre et s'y était endormie. Il resta donc ainsi près d'une heure. Enfin les jeunes filles se montrèrent, passèrent par deux ou trois, comme par hasard.

— Pavel Pavlovitch, pourquoi donc ne venez-vous pas nous rejoindre ? Si vous saviez comme c'est amusant ! Nous jouons au théâtre ; Alexis Ivanovitch fait le jeune premier.

— Pavel Pavlovitch, pourquoi ne descendez-vous pas ? Vous êtes bien étonnant, dirent en passant d'autres jeunes filles.

— Pourquoi donc étonnant ? fit tout à coup la voix de madame Zakhlébinine, qui venait de se réveiller, et qui se décidait à faire un tour au jardin, en attendant le thé, pour voir les jeux des « enfants ».

— Mais voyez donc Pavel Pavlovitch !

Et elles lui montrèrent la fenêtre par laquelle l'autre passait la tête, avec un sourire contraint, blême de rage.

— Quel singulier plaisir de rester enfermé tout seul quand tout le monde s'amuse ! fit la mère en hochant la tête.

Pendant ce temps, Veltchaninov apprenait enfin de Nadia les raisons pour lesquelles elle avait été heureuse de le voir venir, et la grande affaire qui la préoccupait. L'explication eut lieu dans une allée déserte. Maria Nikitichna avait fait signe à Veltchaninov, qui prenait part à tous les jeux et commençait à s'ennuyer ferme, et l'avait conduit à cette allée, où elle le laissa seul avec Nadia.

— Je suis tout à fait certaine, lui dit-elle d'une voix forte et précipitée, que vous n'êtes pas aussi intime ami de Pavel Pavlovitch qu'il s'est plu à le dire. Vous êtes le seul homme qui puissiez me rendre un service extraordinairement important : voici son odieux bracelet, — elle tira l'écrin de sa poche, — je vous demande de la manière la plus instante de le lui rendre immédiatement, car pour moi je ne veux plus lui parler désormais, de ma vie. D'ailleurs, vous pouvez lui dire que c'est de ma part, et je vous prie d'ajouter qu'il ne se permette plus de se présenter avec des cadeaux. Quant au reste, je le lui ferai savoir par d'autres. Voulez-vous bien me faire ce grand plaisir ?

— Au nom de Dieu, je vous en prie, dispensez-m'en ! répondit Veltchaninov, avec un cri de détresse.

— Comment ? comment ? vous en dispenser ! reprit Nadia toute déconcertée, en ouvrant de grands yeux.

Elle perdit contenance, faillit fondre en larmes. Veltchaninov sourit.

— Ne croyez pas que... J'aurais été très heureux... Mais c'est que je suis en compte avec lui...

— Je savais bien que vous n'êtes pas son ami, et qu'il a menti ! — interrompit-elle avec volubilité. — Je ne serai jamais sa femme, entendez-vous ! Jamais ! Je ne comprends même pas comment il a osé... Mais n'est-ce pas, il faut que vous lui rendiez cet affreux bracelet ? Sinon, que voulez-vous que je fasse ?... Je veux absolument qu'il lui soit rendu aujourd'hui même. Et puis, s'il vient me dénoncer à papa, il verra ce qui lui arrivera !

A ce moment, surgit tout à coup d'un buisson le jeune homme aux cheveux en broussailles, aux lunettes bleues.

— Il faut que vous rendiez le bracelet, cria-t-il à Veltchaninov avec une sorte de rage, quand ce ne serait qu'au nom du droit de la femme... à supposer que vous soyez à la hauteur de la question !

Il n'eut pas le temps d'achever. Nadia le saisit violemment par le bras et le repoussa loin de Veltchaninov.

— Mon Dieu ! que vous êtes bête, Predposylov ! cria-t-elle. Allez-vous-en ! allez-vous-en, et ne vous permettez plus d'écouter ce qu'on dit. Je vous avais donné l'ordre de rester à distance !...

Et elle frappa du pied. L'autre était déjà rentré dans son buisson qu'elle continuait encore à marcher de long en large, hors d'elle, les yeux étincelants, les poings crispés.

— Vous ne vous figurez pas à quel point ils sont bêtes ! dit-elle en s'arrêtant net devant Veltchaninov. Vous, vous trouvez cela ridicule, mais vous ne vous doutez pas de ce que c'est pour moi !

— Alors ce n'est pas *lui* ? fit Veltchaninov en souriant.

— Évidemment non ; comment avez-vous pu même y songer ? dit Nadia, en souriant, et toute rougissante. Ce n'est que son ami. Mais comme il choisit ses amis ! Je n'y comprends rien : ils disent tous que celui-ci est « un homme d'avenir » ; moi, je n'y comprends rien du tout... Alexis Ivanovitch, vous êtes le seul homme à qui je puisse m'adresser ; voyons, votre dernier mot : le lui rendrez-vous, oui ou non ?

— Eh bien ! oui, je le lui rendrai ; donnez-le-moi.

— Ah ! vous êtes gentil, vous êtes bon ! s'écria-t-elle, rayonnante de joie, en lui tendant l'écrin. Je chanterai pour vous toute la soirée : car, vous savez, je chante très bien, et je vous ai menti quand j'ai dit que je n'aimais pas la musique. Ah ! si vous reveniez une autre fois, comme je serais contente ! Je vous raconterais tout, tout, tout, et je vous dirais encore beaucoup de choses, car vous êtes si bon, si bon !... bon comme... comme Katia !

En effet, lorsqu'on fut rentré pour le thé, elle lui chanta deux romances, d'une voix encore peu formée, mais agréable

et déjà forte. Pavel Pavlovitch était assis avec les parents auprès de la table à thé, sur laquelle on avait disposé un service de vieux Sèvres, et où bouillait déjà un immense samovar. Il les entretenait, sans doute, de choses extrêmement sérieuses, puisqu'il devait partir le surlendemain pour neuf mois. Il ne fit aucune attention aux jeunes gens qui rentraient du jardin ; il n'eut même pas un regard pour Veltchaninov : évidemment il s'était calmé, et il ne songeait pas à se plaindre de sa mésaventure.

Mais lorsque Nadia se mit à chanter, il s'approcha aussitôt. Chaque fois qu'il lui adressa la parole, elle affecta de ne pas lui répondre ; mais il n'en fut pas troublé. Il resta debout derrière elle, appuyé au dossier de la chaise, et toute son attitude disait que cette place était à lui, et qu'il ne la céderait à personne.

— C'est au tour d'Alexis Ivanovitch de chanter, maman, Alexis Ivanovitch va chanter ! — s'écrièrent en chœur les jeunes filles, en se pressant autour du piano, tandis que Veltchaninov y prenait place, très sûr de lui, pour s'accompagner lui-même.

Les parents, et Katerina Fédoséievna, qui était assise auprès d'eux et servait le thé, s'approchèrent.

Veltchaninov choisit une romance de Glinka, aujourd'hui presque oubliée :

Quand à l'heure joyeuse tu ouvriras tes lèvres
Et que tu me parleras, plus tendre qu'une colombe...

Il chantait, tourné vers Nadia, qui se tenait debout près de lui. Il n'avait plus depuis longtemps qu'un reste de voix, mais ce reste suffisait à prouver qu'il avait dû fort bien chanter. Il avait entendu cette romance, vingt ans auparavant, quand il était encore étudiant, de la bouche de Glinka lui-même, à un souper artistique et littéraire donné par un ami du compositeur. Glinka, ce soir-là, chanta et joua celles de ses œuvres qu'il préférait. Il n'avait plus guère de voix, mais Veltchaninov se rappelait l'effet extraordinaire qu'avait produit en particulier cette romance. Un chanteur de profession ne serait jamais parvenu à faire une impression aussi puissante. Dans cette romance, la passion grandit et s'élève

avec chaque vers, avec chaque mot; la gradation y est si forte et si liée que la moindre fausse note, la moindre défaillance, qui passe inaperçue à l'opéra, ôte au morceau toute sa valeur et toute sa portée. Pour chanter cette petite chose toute simple, mais si extraordinaire, il fallait absolument de la sincérité, un élan d'inspiration, une passion véritable, ou parfaitement simulée. Autrement, ce n'était plus qu'une petite romance quelconque, laide, et même inconvenante : il n'est pas possible de traduire avec une aussi grande force la tension extrême de la passion sans provoquer le dégoût, à moins que la sincérité et la simplicité de cœur ne sauvent tout.

Veltchaninov se rappelait les succès que lui avait valu cette romance. Il s'était approprié autant que possible la manière de Glinka; et maintenant encore, dès la première note, dès le premier vers, une inspiration véritable emplit son âme et passa dans sa voix. A chaque mot, le sentiment croissait en force et en audace; vers la fin, il fit entendre de vrais cris de passion; regardant Nadia de ses yeux enflammés, il chantait les derniers vers de la romance :

Maintenant, je regarde avec plus d'audace dans tes yeux,
J'approche mes lèvres, et, sans force pour entendre,
Je veux t'embrasser, t'embrasser, t'embrasser !
Je veux t'embrasser, t'embrasser, t'embrasser !

Nadia trembla de peur, et recula ; une rougeur couvrit ses joues, et il y eut comme un éclair qui passa de Veltchaninov à son visage tout bouleversé de confusion et presque de honte. Les autres auditeurs furent à la fois ravis et déconcertés : chacun semblait se dire qu'il était vraiment déplacé de chanter de la sorte, et en même temps tous ces jeunes visages et tous ces petits yeux brillaient et étincelaient. La figure de Katerina Fedoséievna était si rayonnante, que Veltchaninov la trouva presque jolie.

— Voilà une belle romance! murmura le vieux Zakhlébinine avec un peu d'embarras. Mais... n'est-ce pas trop violent? C'est beau, mais violent...

— C'est violent... voulut dire à son tour sa femme.

Mais Pavel Pavlovitch ne lui laissa pas le temps d'achever; il bondit en avant, comme un fou, prit Nadia par le bras et la

repoussa loin de Veltchaninov, se campa devant celui-ci, le regarda d'un œil éperdu, les lèvres tremblantes.

— Une petite minute, je vous prie, put-il dire enfin.

Veltchaninov comprit aussitôt que, s'il tardait le moins du monde, ce personnage en viendrait à des démarches dix fois plus absurdes : il le saisit par le bras, et, sans prendre garde à la surprise de tous, il l'emmena sur la terrasse, descendit avec lui au jardin, où déjà il faisait presque nuit.

— Comprenez-vous qu'il faut à l'instant même partir avec moi ? dit Pavel Pavlovitch.

— Mais, je ne comprends pas du tout...

— Rappelez-vous, poursuivit Pavel Pavlovitch, avec rage, rappelez-vous que vous m'avez pressé de vous dire tout, oui, *tout*, sincèrement, jusqu'au bout ! Vous vous rappelez ? Eh bien, le moment est venu... Allons !

Veltchaninov réfléchit, regarda encore une fois Pavel Pavlovitch, et consentit à partir.

Ce départ imprévu désola les parents et exaspéra les jeunes filles.

— Au moins, acceptez encore une tasse de thé, supplia madame Zakhlébinine.

— Mais enfin, qu'as-tu donc à être si agité ? demanda le vieillard d'un ton sévère et mécontent à Pavel Pavlovitch, qui souriait et se taisait.

— Pavel Pavlovitch, pourquoi emmenez-vous Alexis Ivanovitch ? gémirent les jeunes filles, en le regardant d'un œil furieux.

Nadia lui jeta un regard si dur qu'il fit une grimace ; mais il ne céda pas.

— C'est qu'en effet Pavel Pavlovitch m'a rendu le service de me rappeler une affaire extrêmement importante, que j'allais oublier, dit Veltchaninov en souriant.

Il serra la main au père, s'inclina devant la mère, devant les jeunes filles, et plus particulièrement devant Katia, ce qui fut encore remarqué.

— Merci d'être venu nous voir ; nous en serons toujours enchantés, tous, dit avec insistance le vieux Zakhlébinine.

— Oh ! oui, nous sommes si enchantés... reprit la mère, chaleureusement.

— Vous reviendrez, Alexis Ivanovitch, vous reviendrez ! criaient les jeunes filles du haut du perron, tandis qu'il montait en voiture avec Pavel Pavlovitch.

Et une petite voix ajoutait, plus bas que les autres :

— Oh oui ! revenez ! cher, cher Alexis Ivanovitch !

— Cela, c'est la petite rousse, songea Veltchaninov.

XIII

DE QUEL CÔTÉ PENCHE LA BALANCE

Il songeait encore à la petite rousse, et pourtant le regret et le mécontentement de lui-même lui brûlaient le cœur depuis longtemps. Au cours de cette journée, qui, en apparence, avait été si gaie, la tristesse ne l'avait pas quitté. Avant qu'il se mît à chanter, il ne savait plus comment s'en affranchir ; peut-être est-ce pour cette raison qu'il avait chanté avec un tel élan.

« Et j'ai pu, moi, m'abaisser à ce point... tout oublier ! » songea-t-il.

Mais aussitôt il coupa court à ses remords. Il lui semblait humiliant de gémir sur lui-même ; il eût cent fois mieux aimé faire passer tout de suite sa colère sur un autre.

— L'imbécile ! grommela-t-il avec colère, en jetant un coup d'œil en dessous vers Pavel Pavlovitch assis sans mot dire à ses côtés, dans la voiture.

Pavel Pavlovitch restait obstinément silencieux : il semblait se ramasser sur lui-même et se préparer. De temps à autre, d'un geste impatient, il ôtait son chapeau, et s'essuyait le front de son mouchoir.

— Il est en nage ! grogna Veltchaninov.

Une seule fois, Pavel Pavlovitch ouvrit la bouche pour demander au cocher si l'orage éclaterait ou non.

— Bien sûr ! et pour de bon ! On a cuit toute la journée.

En effet le ciel s'obscurcissait, rayé parfois d'éclairs encore lointains. Il était dix heures et demie quand ils entrèrent en ville.

— Je vous accompagne chez vous, dit Pavel Pavlovitch en se tournant vers Veltchaninov, quand ils furent arrivés assez près de sa maison.

— Je le vois bien ; seulement je vous préviens que je me sens très sérieusement indisposé.

— Oh ! je ne m'arrêterai pas longtemps.

Lorsqu'ils passèrent devant la loge, Pavel Pavlovitch s'écarta un moment pour aller parler à Mavra.

— Qu'êtes-vous allé dire ? lui demanda sévèrement Veltchaninov, quand il l'eut rejoint, et qu'ils entrèrent dans sa chambre.

— Oh ! rien... Le cocher...

— Vous savez, vous n'aurez pas à boire !

L'autre ne répondit pas. Veltchaninov alluma une bougie. Pavel Pavlovitch s'installa dans le fauteuil. Veltchaninov se planta devant lui, les sourcils froncés.

— Je vous ai promis de vous dire, moi aussi, mon dernier mot. dit-il avec une agitation intérieure qu'il parvenait encore à maîtriser. Eh bien ! le voilà, ce mot : j'estime que tout est définitivement réglé entre nous à tel point que nous n'avons plus rien à nous dire... Vous entendez, plus rien : et par conséquent, le mieux est que vous vous en alliez tout de suite, et que je ferme ma porte sur vous.

— Réglons nos comptes, Alexis Ivanovitch ! dit Pavel Pavlovitch, en le regardant au fond des yeux d'une manière extrêmement douce.

— Comment : « Réglons nos comptes » ? répondit Veltchaninov prodigieusement surpris. Quelle expression étrange !... Et quels comptes ?... Ah ! c'est donc cela votre « dernier mot », la révélation que vous me promettiez tout à l'heure !

— C'est cela même.

— Nous n'avons plus de comptes à régler, il y a longtemps que tout est réglé ! répliqua Veltchaninov d'un air hautain.

— Vraiment ! vous croyez ? reprit Pavel Pavlovitch sur un ton pénétré.

Et en même temps il faisait le geste bizarre de joindre les mains et de les porter à sa poitrine.

Veltchaninov se tut, et marcha de long en large par la chambre. Le souvenir de Lisa lui emplit le cœur : ce fut comme un appel plaintif.

— Allons, voyons, quels sont ces comptes que vous voulez régler ? fit-il après un long silence, en s'arrêtant devant lui, les sourcils froncés.

Pavel Pavlovitch n'avait cessé de le suivre de l'œil, les mains jointes contre sa poitrine.

— N'allez plus là-bas ! dit-il d'une voix presque basse, suppliante ; et il se leva brusquement de sa chaise.

— Comment ? ce n'est que cela ? s'écria Veltchaninov avec un sourire mauvais ; tout de même, vous me faites marcher de surprise en surprise, aujourd'hui ! continua-t-il d'une voix mordante ; puis, brusquement, il changea d'attitude. — Écoutez-moi, dit-il avec une expression de tristesse et de sincérité profonde, j'estime que jamais, en aucun cas, je ne me suis ravalé comme je l'ai fait aujourd'hui, d'abord en consentant à vous accompagner, et puis en me comportant là-bas comme je l'ai fait... Tout cela a été si mesquin, si pitoyable... Je me suis sali, avili, en me laissant aller... en m'oubliant... Et puis quoi ! — Il se ressaisit tout à coup. — Écoutez : vous m'avez pris aujourd'hui au dépourvu ; j'étais surexcité, malade... Je n'ai vraiment pas à me justifier ! Je ne retournerai plus là-bas, et, je vous assure, je n'ai rien qui m'y attire, conclut-il résolument.

— Vrai ? bien vrai ? cria Pavel Pavlovitch, transporté de joie.

Veltchaninov le regarda avec mépris et se mit à marcher par la chambre.

— Allons, vous paraissez bien résolu à faire votre bonheur à tout prix ! ne put-il s'empêcher de dire à la fin.

— Oh ! oui, dit Pavel Pavlovitch, doucement, avec un élan naïf.

« C'est un grotesque, songea Veltchaninov, et il n'est guère méchant qu'à force de bêtise : mais ce n'est pas mon affaire, et, de toutes façons, je ne puis pas ne pas le haïr... et pourtant il ne le mérite même pas ! »

— Voyez-vous, moi, je suis un « éternel mari ! » fit Pavel Pavlovitch, avec un sourire soumis et résigné. Il y a longtemps que je connaissais votre expression, Alexis Ivanovitch ; cela remonte à l'époque où nous avons vécu ensemble à T... J'ai retenu beaucoup de ces mots dont vous aimiez à vous

servir au cours de cette année-là. L'autre fois, quand vous avez parlé ici d' « éternel mari », j'ai très bien compris.

Mavra entra, portant une bouteille de champagne et deux verres.

— Pardonnez-moi, Alexis Ivanovitch ! vous savez que je ne puis m'en passer. Ne vous fâchez pas si je me suis permis... Voyez-vous, je suis très au-dessous de vous, très indigne de vous.

— C'est bon! fit Veltchaninov avec dégoût; mais je vous assure que je me sens très souffrant...

— Oh ! ce ne sera pas long... l'affaire d'une minute ! répondit l'autre avec empressement, rien qu'un verre, un tout petit verre, parce que j'ai la gorge...

Il vida son verre d'un trait, gloutonnement, et se rassit; et il considéra Veltchaninov avec une sorte de tendresse. Mavra sortit.

— Quel dégoût ! murmura Veltchaninov.

— Voyez-vous, c'est la faute de ses amies, reprit tout à coup avec feu Pavel Pavlovitch, tout à fait ragaillardi.

— Comment ? quoi ? Ah oui ! vous songez toujours à cette histoire...

— C'est la faute de ses amies ! C'est encore si jeune ! Cela ne songe qu'à faire des folies, pour s'amuser !... C'est même très gentil !... Plus tard, ce sera autre chose. Je serai à ses pieds, aux petits soins pour elle ; elle se verra entourée de respect. Et puis, le monde... enfin, elle aura le temps de se transformer.

« Il faudrait pourtant lui rendre le bracelet ! » songeait Veltchaninov tout préoccupé, en tâtant l'écrin au fond de sa poche.

— Vous disiez tout à l'heure que je suis résolu à faire encore une fois mon bonheur ? Eh ! oui, Alexis Ivanovitch, il faut absolument que je me marie, poursuivit Pavel Pavlovitch d'une voix communicative, un peu troublée ; autrement, que voulez-vous que je devienne ? Vous voyez bien vous-même !... — Et il montrait la bouteille du doigt. — Et ce n'est là que la moindre de mes... qualités. Je ne puis pas, absolument pas, vivre sans une femme, sans un attachement, sans une adoration. J'adorerai, et je serai sauvé.

« Mais pourquoi diable me faire part de tout cela? » faillit crier Veltchaninov, qui avait peine à ne pas éclater de rire ; mais il se contint : c'eût été trop cruel.

— Mais enfin, s'écria-t-il, dites-moi pourquoi vous m'avez traîné là-bas de force. A quoi pouvais-je vous être bon?

— C'était pour faire une épreuve fit Pavel Pavlovitch, tout gêné.

— Quelle épreuve?

— Pour éprouver l'effet... Voyez-vous, Alexis Ivanovitch, il n'y a guère qu'une semaine que je vais là–bas en qualité de... (Il était de plus en plus ému). Hier je vous ai rencontré, et je me suis dit : « Je ne l'ai jamais vue dans une société d'étrangers, je veux dire, avec d'autres hommes que moi... » C'était une idée stupide, je le vois bien maintenant ; c'était tout à fait superflu. Mais je l'ai voulu à tout prix. La faute en est à mon malheureux caractère...

Et en même temps il releva la tête et rougit.

« Serait-ce vrai, tout cela? » songea Veltchaninov, stupéfait.

— Eh bien, et alors? dit-il tout haut.

Pavel Pavlovitch sourit, d'un sourire doux et sournois.

— Tout cela, ce sont des enfantillages, c'est tout à fait gentil! Tout cela c'est la faute des amies!... Il faut que vous me pardonniez ma conduite stupide à votre égard durant toute cette journée. Cela n'arrivera plus, plus jamais.

— Moi non plus, cela ne m'arrivera plus... Je n'irai plus là-bas, dit Veltchaninov en souriant.

— C'est aussi mon désir.

Veltchaninov se pencha un peu.

— Mais enfin, je ne suis pas seul au monde, il y a d'autres hommes! fit-il vivement.

Pavel Pavlovitch rougit de nouveau.

— Vous me faites de la peine, Alexis Ivanovitch, et j'ai tant d'estime, tant de respect pour Nadéjda Fédoséievna...

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, je n'avais pas l'intention de rien insinuer... seulement je trouve un peu surprenant que vous ayez fait si grand cas de mes moyens de plaire... et... que vous vous soyez reposé sur moi, avec une si entière confiance...

— Si je l'ai fait, c'est parce que cela arrivait après tout... tout ce qui était arrivé jadis.

— Alors, vous me considérez encore comme un homme d'honneur? dit Veltchaninov, en s'arrêtant court devant lui. A un autre moment, il eût été terrifié qu'une question aussi naïve, aussi imprudente lui eût échappé.

— Je n'ai jamais cessé de vous tenir pour tel, répondit Pavel Pavlovitch en baissant le regard.

— Oui, sans doute, certainement... ce n'est pas cela que je voulais dire... je voulais vous demander si vous n'avez plus la moindre... la moindre prévention?

— Mais pas la moindre.

— Et quand vous êtes venu à Pétersbourg?

Veltchaninov ne put se retenir de lui poser cette question, bien qu'il sentît lui-même à quel point sa curiosité était prodigieuse.

— Lorsque je suis arrivé à Pétersbourg, je vous tenais pour l'homme le plus honorable du monde. J'ai toujours eu de l'estime pour vous, Alexis Ivanovitch.

Pavel Pavlovitch leva les yeux, et le regarda en face, franchement, sans le moindre trouble. Veltchaninov, tout à coup, eut peur : il ne voulait pour rien au monde qu'un éclat survînt, et qu'il en fût cause.

— Je vous ai aimé, Alexis Ivanovitch, dit Pavel Pavlovitch, comme si tout à coup il se décidait, oui, je vous ai aimé durant toute notre année de T... Vous n'y avez pas pris garde, continua-t-il d'une voix un peu tremblante, qui terrifia Veltchaninov, j'étais trop peu de chose, auprès de vous, pour que vous y prissiez garde. Et puis, peut-être cela valait-il mieux. Durant toutes ces neuf années, je me suis souvenu de vous, parce que je n'ai jamais eu dans ma vie une autre année comme celle-là. — Ses yeux brillaient étrangement. — J'ai retenu les expressions et les idées qui vous étaient familières. Je me suis toujours souvenu de vous comme d'un homme doué de bons sentiments, d'un homme cultivé, remarquablement cultivé, et plein d'intelligence. « Les grandes pensées viennent moins d'un grand esprit que d'un grand cœur » ; c'est vous qui le disiez, et vous l'avez peut-être oublié, mais moi, je me le rappelle. Je vous ai tou-

jours considéré comme un homme d'un très grand cœur, et je l'ai cru... malgré tout...

Son menton tremblait. Veltchaninov était épouvanté; il fallait coûte que coûte mettre fin à ces épanchements inattendus.

— Assez, je vous en prie, Pavel Pavlovitch, dit-il d'une voix sourde et frémissante, en rougissant, pourquoi, pourquoi — il éleva soudain la voix jusqu'à crier — pourquoi vous attacher ainsi à un homme malade, ébranlé, à deux doigts du délire, et le traîner ainsi dans toutes ces ténèbres... alors que... alors que tout cela n'est que fantôme, illusion, mensonge, honte, fausseté... et sans aucune mesure... oui, c'est là l'essentiel, et vraiment le plus honteux c'est que tout cela est sans aucune mesure!... Bêtise que tout cela : nous sommes, vous et moi, des hommes vicieux, dissimulés et vils... Et voulez-vous que je vous prouve sur-le-champ, non seulement que vous ne m'aimez pas, mais que vous me haïssez de toutes vos forces, et que vous mentez, et que vous ne vous en doutez pas? Vous êtes venu me prendre, vous m'avez mené là-bas, pas le moins du monde pour faire ce que vous dites, pour éprouver votre fiancée... est-ce qu'une pareille idée peut entrer dans la tête d'un homme? — Non, la vérité, la voici tout simplement : vous m'avez vu hier, et la colère vous a repris, et vous m'avez emmené pour me la montrer, et pour me dire : « Tu la vois, tu vois comme elle est! Eh bien, elle sera à moi; viens-y donc, à présent!... » Vous m'avez défié!... Qui sait? vous ne le saviez peut-être pas vous-même, mais c'est bien cela, car c'est là ce que vous avez ressenti... Et, pour porter un défi pareil, il faut de la haine : eh oui! vous me haïssez!

Il courait par la chambre, en criant tout cela, et il se sentait froissé, offensé, humilié surtout à l'idée qu'il s'abaissait ainsi jusqu'à Pavel Pavlovitch.

— Je voulais faire la paix avec vous, Alexis Ivanovitch! dit l'autre tout à coup, d'une voix décidée, mais courte et hachée; et son menton se remit à trembler.

Une fureur sauvage s'empara de Veltchaninov, comme s'il venait de subir la plus terrible des injures.

— Je vous répète encore une fois, hurla-t-il, que vous

vous êtes accroché à un homme malade, démoli, pour lui arracher, dans le délire, je ne sais quel mot qu'il ne veut pas vous dire!... Allons donc!... nous ne sommes pas des gens du même monde, comprenez-le donc, et puis... et puis il y a entre nous une tombe! — acheva-t-il en bégayant de rage : il se rappelait tout à coup.

— Et comment pouvez-vous savoir... — le visage de Pavel Pavlovitch se décomposa subitement, et devint tout pâle; — comment pouvez-vous savoir ce qu'elle représente pour moi, cette petite tombe, ici, là dedans! — cria-t-il, en marchant vers Veltchaninov et se frappant du poing la poitrine, avec un geste ridicule, mais terrible. — Je la connais, cette petite tombe, et nous sommes, vous et moi, debout des deux côtés seulement, de mon côté il y a plus que du vôtre, oui, bien plus... — balbutia-t-il comme en délire, en continuant de se frapper du poing la poitrine — oui, bien plus, bien plus...

Un coup de sonnette violent les rappela brusquement à eux-mêmes. On sonnait si fort, qu'il semblait qu'on voulût arracher le cordon d'un seul coup.

— On ne sonne pas chez moi de cette façon, fit Veltchaninov avec humeur.

— Ce n'est pourtant pas chez moi, marmotta Pavel Pavlovitch, qui en un clin d'œil était redevenu maître de lui, et avait repris ses allures premières.

Veltchaninov fronça les sourcils et alla ouvrir.

— Monsieur Veltchaninov, si je ne me trompe? dit sur le palier une voix jeune, sonore, et parfaitement sûre d'elle-même.

— Que désirez-vous?

— Je sais d'une manière positive, poursuivit la voix sonore, qu'il y a chez vous en ce moment un certain Trousotski. J'ai besoin de le voir tout de suite.

Veltchaninov aurait eu un vif plaisir à jeter d'un bon coup de pied dans l'escalier le monsieur si sûr de lui-même. Mais il réfléchit, s'écarta, et le laissa passer :

— Voici monsieur Trousotski. Entrez...

XIV

SACHENKA ET NADENKA

Il entra dans la chambre. C'était un tout jeune homme, de dix-neuf ans, moins peut-être, tant semblait jeune sa jolie figure, fière et assurée. Il était assez bien mis : au moins tout ce qu'il portait lui allait-il fort bien ; une taille un peu au-dessus de la moyenne ; des cheveux noirs en longues boucles épaisses, et de grands yeux hardis et sombres donnaient une expression singulière à sa physionomie. Le nez était un peu large et retroussé ; sans ce nez, il eût été très beau. Il entra, l'air important.

— C'est sans doute à monsieur Trousotski que j'ai l'avantage de parler ; et il appuya avec une satisfaction particulière sur le mot « avantage », pour donner à entendre qu'il ne trouvait pas que cette conversation lui promît ni honneur ni plaisir.

Veltchaninov commençait à comprendre, et Pavel Pavlovitch semblait soupçonner quelque chose. Une certaine inquiétude se peignait sur son visage ; au reste, il se contenait.

— Comme je n'ai pas l'honneur de vous connaître, répondit-il tranquillement, je ne suppose pas que nous puissions rien avoir à démêler ensemble.

— Commencez par m'écouter, et puis vous direz ce qu'il vous plaira, fit le jeune homme avec une assurance prodigieuse.

Puis il mit son lorgnon d'or qui pendait à un fil de soie, et regarda la bouteille de champagne placée sur la table. Quand il eut suffisamment considéré la bouteille, il ôta son lorgnon, se tourna de nouveau vers Pavel Pavlovitch, et dit :

— Alexandre Lobov.

— Qu'est-ce que c'est qu'Alexandre Lobov ?

— C'est moi. Vous ne connaissez pas mon nom ?

— Non.

— Au fait, comment le connaîtriez-vous ! Je viens pour une affaire importante, qui vous concerne tout particulièrement : mais, d'abord, permettez-moi de m'asseoir : je suis fatigué...

— Asseyez-vous, dit Veltchaninov.

Mais le jeune homme était assis avant qu'il eût eu le temps de l'y inviter. Malgré la souffrance qui lui déchirait la poitrine, Veltchaninov prenait de l'intérêt à ce jeune effronté. Dans cette gracieuse figure d'adolescent il y avait comme un air de ressemblance lointaine avec Nadia.

— Asseyez-vous aussi, — dit le jeune homme à Pavel Pavlovitch, en lui désignant négligemment, d'une inclinaison de la tête, un siège en face de lui.

— Mais non, je resterai debout.

— Vous vous fatiguerez... Et vous, monsieur Veltchaninov, vous pouvez rester.

— Je n'ai aucune raison de m'en aller : je suis chez moi.

— Comme vous voudrez. Au reste, je désire que vous assistiez à l'explication que je vais avoir avec monsieur. Nadèjda Fédoséievna m'a parlé de vous en des termes extrêmement flatteurs.

— Vraiment? Et quand donc?

— Tout de suite après votre départ. J'en viens. Voici l'affaire, monsieur Trousotski, — fit-il en se tournant vers Pavel Pavlovitch, qui était resté debout, et il parlait entre ses dents, nonchalamment étendu dans son fauteuil. — Il y a longtemps que nous nous aimons, Nadèjda Fédoséievna et moi, et que nous avons engagé notre parole l'un à l'autre. Vous vous êtes fourré entre nous. Je suis venu pour vous inviter à vider la place. Êtes-vous disposé à vous retirer?

Pavel Pavlovitch tressaillit; il pâlit, et un sourire mauvais se dessina sur ses lèvres.

— Je n'y suis pas disposé le moins du monde, répondit-il nettement.

— Alors, c'est bien! dit le jeune homme en se laissant aller dans son fauteuil, et en croisant les jambes.

— Et puis voyons, je ne sais même pas à qui je parle, fit Pavel Pavlovitch. Je pense que cette conversation a assez duré.

Là-dessus, il trouva bon de s'asseoir à son tour.

— Je vous disais bien que vous vous fatigueriez, remarqua négligemment le jeune homme. J'ai eu l'avantage de vous dire, il n'y a qu'un instant, que je m'appelle Lobov, et que Nadèjda Fédoséievna et moi nous nous sommes engagé

notre parole l'un à l'autre; par conséquent, vous ne pouvez prétendre, comme vous venez de le faire, que vous ne savez pas à qui vous avez affaire ; vous ne pouvez pas davantage être d'avis que nous n'avons plus rien à nous dire. Il ne s'agit pas de moi; il s'agit de Nadèjda Fédoséievna que vous harcelez d'une manière impudente. Vous voyez bien qu'il y a là matière à explication.

Il dit tout cela entre ses dents, comme un jeune fat, en daignant à peine articuler ses mots; quand il eut fini de parler, il remit son lorgnon, et fit mine de regarder très attentivement quelque chose, n'importe quoi.

— Pardon, jeune homme... s'écria Pavel Pavlovitch, tout vibrant.

Mais le « jeune homme » l'arrêta court.

— En toute autre circonstance je vous aurais absolument défendu de m'appeler « jeune homme », mais dans le cas présent vous reconnaîtrez vous-même que ma jeunesse fait précisément, si l'on me compare à vous, ma principale supériorité ; vous conviendrez qu'aujourd'hui, par exemple, quand vous avez offert votre bracelet, vous auriez donné beaucoup pour en avoir une miette de plus, de jeunesse !

— Oh le gredin ! murmura Veltchaninov.

— En tout cas, monsieur, reprit Pavel Pavlovitch avec dignité, les motifs que vous invoquez, et que pour ma part je juge d'un goût douteux et parfaitement inconvenants, ne me paraissent pas de nature à justifier un entretien plus prolongé. Tout cela n'est que gaminerie et que niaiserie. Demain j'irai trouver Fédoséi Semenovitch ; pour le moment, je vous prie de me laisser en paix.

— Mais voyez donc la dignité de cet homme ! cria l'autre à Veltchaninov, perdant son beau sang-froid. On le chasse de là-bas, en lui tirant la langue. Vous croyez qu'il va se tenir pour satisfait? Ah bien oui ! Il ira demain tout rapporter au père. N'est-ce pas la preuve, homme déloyal que vous êtes, que vous voulez obtenir la jeune fille de force, que vous prétendez l'acheter à des gens à qui l'âge a ôté l'esprit, et qui profitent de la barbarie sociale pour disposer d'elle à leur fantaisie?... Elle vous a pourtant témoigné suffisamment son mépris. Ne vous a-t-elle pas fait rendre

aujourd'hui même votre stupide cadeau, votre bracelet?... Que vous faut-il de plus?

— Personne ne m'a rendu aucun bracelet... ce n'est pas possible, dit Pavel Pavlovitch en frissonnant.

— Comment, pas possible? Est-ce que M. Veltchaninov ne vous l'a pas rendu?

« Que le diable l'emporte! » songea Veltchaninov.

— En effet, dit-il tout haut, d'un air sombre, Nadèjda Fédoséievna m'a chargé aujourd'hui de vous rendre cet écrin, Pavel Pavlovitch. Je ne voulais pas m'en charger, mais elle a insisté... Le voici... Je suis bien fâché...

Il tira l'écrin de sa poche et le tendit d'un air embarrassé à Pavel Pavlovitch qui restait stupéfait.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas encore rendu? fit sévèrement le jeune homme, en se tournant vers Veltchaninov.

— Je n'en ai vraiment pas trouvé l'occasion, dit l'autre de mauvaise humeur.

— C'est étrange.

— Quoi?

— C'est au moins étrange, convenez-en... Enfin, je veux bien croire qu'il n'y a dans tout cela qu'un malentendu.

Veltchaninov eut une furieuse envie de se lever à l'instant même et d'aller tirer les oreilles au jouvenceau; mais il partit malgré lui d'un bruyant éclat de rire: le jeune homme se mit à rire aussitôt. Seul, Pavel Pavlovitch ne riait pas; si Veltchaninov avait remarqué le regard qu'il lui jeta tandis qu'ils étaient là tous les deux à rire, il eût compris que cet homme se transformait à ce moment en une bête dangereuse... Veltchaninov ne vit pas ce regard, mais il comprit qu'il fallait venir au secours de Pavel Pavlovitch.

— Écoutez, monsieur Lobov, dit-il d'un ton amical, sans porter aucun jugement sur le reste de l'affaire, dont je ne veux pas me mêler, je vous ferai remarquer que Pavel Pavlovitch, en recherchant la main de Nadèjda Fédoséievna, a pour lui, en premier lieu, le consentement de cette honorable famille, en second lieu, une situation distinguée et considérable, et enfin, une belle fortune; que, par conséquent, il est en droit d'être surpris de la rivalité d'un homme tel que vous, d'un homme admirablement doué peut-être, mais enfin

d'un homme jeune au point que personne ne peut le prendre pour un rival sérieux... Et, par conséquent, il a raison de vous prier d'en finir.

— Qu'entendez-vous donc par mon extrême jeunesse? J'ai dix-neuf ans depuis un mois. J'ai depuis longtemps l'âge légal du mariage. Voilà tout.

— Mais enfin quel père se déciderait à vous donner aujourd'hui sa fille, quand bien même vous seriez destiné à être plus tard millionnaire, ou à devenir un bienfaiteur de l'humanité? Un homme de dix-neuf ans peut à peine répondre de lui-même, et vous voudriez, de gaieté de cœur, vous charger de l'avenir d'un autre être, de l'avenir d'une enfant aussi enfant que vous?... Voyons, songez-y, cela n'est même pas bien... Si je me permets de vous parler ainsi, c'est que vous-même tout à l'heure vous m'avez invoqué comme arbitre entre Pavel Pavlovitch et vous.

— Alors, c'est Pavel Pavlovitch qu'il s'appelle? fit le jeune homme. Pourquoi donc me figurais-je que c'était Vasili Petrovitch?... A vrai dire, — et il se tourna vers Veltchaninov, — votre discours ne me surprend pas le moins du monde : je savais bien que vous êtes tous les mêmes! Il est pourtant curieux qu'on m'ait parlé de vous comme d'un homme un peu moderne... Au reste, tout cela n'est que sottises. La vérité, la voici : bien loin que je me sois mal conduit dans toute cette affaire, comme vous vous êtes permis de le dire, c'est tout à fait le contraire, comme j'espère vous le faire comprendre. D'abord, nous nous sommes engagé notre parole l'un à l'autre; de plus, je lui ai formellement promis, en présence de deux témoins, que si elle venait à en aimer un autre, ou si elle se sentait portée à rompre avec moi, je me reconnaitrais sans hésiter coupable d'adultère, pour lui fournir un motif de divorce. Ce n'est pas tout : comme il faut prévoir le cas où je me dédirais, et où je refuserais de lui fournir ce motif, le jour même du mariage, pour assurer son avenir, je lui remettrai une lettre de change de cent mille roubles, de manière que si je venais à lui tenir tête et à faillir à mes engaments, elle pourrait négocier ma traite, et moi, je risquerais la prison! Ainsi tout est prévu et l'avenir de personne n'est compromis. Voilà pour le premier point.

— Je gage que c'est Predposylov qui vous a suggéré cette combinaison, dit Veltchaninov.

— Ha! ha! ha! ricana sournoisement Pavel Pavlovitch.

— Qu'est-ce donc qui amuse si fort ce monsieur?... Vous avez deviné juste, c'est une idée de Predposylov; et reconnaissez que c'est bien trouvé. De cette façon, notre absurde législation est tout à fait impuissante contre nous. Naturellement, je suis bien décidé à l'aimer toujours, et elle ne fait que rire de ces précautions; mais enfin, reconnaissez que tout cela est habilement et généreusement combiné, et que tout le monde n'en userait pas de la sorte.

— A mon avis, non seulement le procédé manque de noblesse, mais il est tout à fait vilain.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Votre sentiment ne me surprend pas le moins du monde fit-il après un silence; il y a longtemps que j'ai cessé de m'étonner de tout cela. Predposylov vous dirait tout net que votre inintelligence complète des choses les plus naturelles provient de ce que vos sentiments et vos idées ont été parfaitement pervertis par l'existence oisive et stupide que vous avez menée... Au reste, il est possible que nous ne nous comprenions pas même l'un l'autre: on m'a pourtant parlé de vous en fort bons termes... Mais vous avez passé la cinquantaine?

— Si vous le voulez bien, revenons à notre affaire.

— Excusez mon indiscrétion, et ne vous offensez pas: c'était sans la moindre intention. Je continue... Je ne suis pas du tout le futur millionnaire que vous vous êtes plu à imaginer... ce qui est une bien singulière idée!... Je suis ce que vous voyez, mais j'ai une confiance absolue dans mon avenir. Je ne serai en aucune façon un héros ni un bienfaiteur de l'humanité, mais j'assurerai l'existence de ma femme et la mienne... Pour être exact, je n'ai à l'heure présente pas un sou vaillant. J'ai été élevé par eux depuis mon enfance...

— Comment cela?

— Je suis le fils d'un parent éloigné de madame Zakhlébinine : quand je suis resté orphelin, à huit ans, ils m'ont pris chez eux et, plus tard, ils m'ont mis au lycée. Le père est un brave homme, je vous prie de le croire.

— Je le sais bien.

— Oui : seulement il vieillit, il retarde. D'ailleurs, très brave homme. Il y a longtemps que je me suis affranchi de sa tutelle, pour gagner moi-même ma vie, et ne rien devoir qu'à moi.

— Depuis quand? demanda curieusement Veltchaninov.

— Il y aura bientôt quatre mois.

— Oh! à présent, tout devient clair : vous êtes des amis d'enfance!... Et avez-vous une place?

— Oui, une place provisoire, chez un notaire : vingt-cinq roubles par mois. Mais il faut vous dire que je ne gagnais pas même cela lorsque j'ai fait ma demande. J'étais alors au chemin de fer, où l'on me donnait dix roubles. Mais tout cela est provisoire.

— Alors, vous avez fait votre demande à la famille?

— Oui, dans toutes les formes, il y a longtemps, il y a bien trois semaines.

— Et qu'ont-ils dit?

— Le père a commencé par rire aux éclats, puis s'est fâché tout rouge. On l'a enfermée dans une chambre de l'entresol; mais elle n'a pas faibli, elle a été héroïque. Au reste, si je n'ai pas réussi auprès du père, c'est parce qu'il a une vieille dent contre moi : il ne me pardonne pas d'avoir quitté une place qu'il m'avait procurée dans ses bureaux, il y a quatre mois, avant mon entrée au chemin de fer. C'est un vieillard; il est très affaibli. Oh! je le répète, dans sa famille, il est simple et charmant : mais, dans son bureau, vous ne pouvez pas vous imaginer! Il siège là comme un Jupiter! Je lui ai donné à entendre très clairement que ses manières ne m'allaient pas; mais l'affaire qui a mis le feu aux poudres est arrivée par la faute de son sous-chef : ce monsieur s'est avisé d'aller se plaindre de ce que j'avais été grossier avec lui, — et je m'étais borné à lui dire qu'il était arriéré. Je les ai envoyé promener, et maintenant je suis chez le notaire.

— Vous étiez bien payé dans les bureaux?

— Oh! j'étais surnuméraire!... C'est le vieux qui me donnait ce qui m'était nécessaire. Je le repète, c'est un brave homme... Mais voilà! nous ne sommes pas gens à céder... Certainement, vingt-cinq roubles, c'est loin d'être suffisant;

mais je compte qu'avant peu on m'emploiera à mettre de l'ordre dans les affaires du comte Zavileiski : elles sont très embrouillées. Alors j'aurai trois mille roubles en commençant; c'est plus que ne gagne un homme d'affaires juré. On s'en occupe en ce moment même... Diable! quel coup de tonnerre! L'orage approche : c'est une chance que je sois arrivé avant qu'il éclate; je suis venu de là-bas à pied, j'ai couru presque tout le temps.

— Pardon, mais alors, si l'on ne vous reçoit plus dans la maison, comment avez-vous pu causer avec Nadéjda Fédoséievna?

— Eh mais! on peut causer par-dessus le mur!... Vous avez remarqué la petite rousse? dit-il en souriant. Eh bien! elle est tout à fait avec nous; et Maria Nikitichna aussi; c'est un vrai serpent que cette Maria Nikitichna... Qu'avez-vous donc à faire la grimace? Vous avez peur du tonnerre?

— Non, je suis souffrant, très souffrant...

Veltchaninov venait d'être pris d'une douleur subite dans la poitrine; il se leva et marcha par la chambre.

— En ce cas je vous dérange... Ne vous gênez pas, je m'en vais tout de suite.

Et le jeune homme se leva de sa place.

— Vous ne me gènez pas le moins du monde, ce n'est rien, fit très doucement Veltchaninov.

— Ce n'est rien, comme dit Kobylnikov quand il a mal au ventre... Vous vous rappelez, dans Chtchédrine? Aimez-vous Chtchédrine?

— Sans doute!

— Moi aussi... Eh bien! Vasili... pardon! Pavel Pavlovitch, finissons-en! — reprit-il en se tournant vers Pavel Pavlovitch, très aimablement, avec un sourire. — Pour que vous compreniez mieux, je vous pose encore une fois la question, très nettement : consentez-vous à renoncer demain, officiellement, en présence des parents et en ma présence, à toutes vos prétentions sur Nadèjda Fédoséievna?

— Je ne consens à rien du tout, fit Pavel Pavlovitch en se levant, avec impatience et colère, et je vous prie encore une fois de me laisser la paix... car tout cela n'est qu'un enfantillage et une sottise.

— Prenez garde! — répondit le jeune homme avec un sourire arrogant, en le menaçant du doigt, — ne faites pas de faux calculs!... Savez-vous où peut vous mener une erreur pareille dans vos calculs? Je vous préviens que dans neuf mois, quand vous aurez dépensé beaucoup d'argent, que vous vous serez donné beaucoup de mal, et que vous reviendrez, vous serez bien obligé à renoncer de vous-même à Nadèjda Fédoséievna; et si alors vous n'y renoncez pas, les choses tourneront mal pour vous... Voilà ce qui vous attend, si vous vous obstinez!... Je dois vous prévenir que vous jouez à présent le rôle du chien qui défend l'approche du foin, — pardonnez, ce n'est qu'une comparaison : — ni soi-même, ni personne!... Je vous le répète charitablement : réfléchissez, tâchez de réfléchir sérieusement, au moins une fois dans votre vie.

— Je vous prie de me faire grâce de votre morale! cria Pavel Pavlovitch en fureur. Et quant à ce qui est de vos confidences compromettantes, dès demain je prendrai des mesures, et des mesures radicales!

— Mes confidences compromettantes? Qu'est-ce que vous entendez par là? C'est vous qui êtes un polisson, si de pareilles choses vous viennent en tête. Au reste, j'attendrai jusqu'à demain : mais si... Bon! encore le tonnerre!... Au revoir; je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance, — dit-il à Veltchaninov.

Et il se sauva, pressé de devancer l'orage et d'éviter la pluie.

TH. M. DOSTOIEVSKY.

(Traduit par ***)

(La fin au prochain numéro.)

L'ALIMENTATION DE PARIS

ET

LE RÉGIME DE LA LIBRE CONCURRENCE[1]

I

La liberté du commerce et du travail! — Parmi les célèbres principes de 1789, il n'en est pas que nous invoquions avec plus de confiance, comme la source vive de toute prospérité. Elle est pour nous inspiratrice de découvertes, créatrice d'industries nouvelles, et, en même temps, l'unique remède aux plaintes sociales, aux grèves, aux mouvements ouvriers.

Mais supposons un moment que, fidèles au grand principe et conséquents avec nous-mêmes, nous appliquions effectivement la liberté du commerce et du travail à l'approvisionnement de Paris. Voici les maraîchers qui apportent leurs légumes à l'heure qui leur convient ; ils les vendent où bon leur semble, à qui leur offre le meilleur prix. Les laitiers, fromagers, fruitiers agissent de même. Les poissons arrivent au hasard de la pêche, le gibier au hasard de la chasse : un jour, on en voit des monceaux qu'on ne peut écouler, il en pourrit sur place ; puis il n'y en a plus du tout. Les arri-

1. *Les Petits Métiers de l'alimentation de Paris* (Office du travail). Imprimerie nationale. *Les Halles centrales et le Commerce de l'alimentation*, par MM. P. du Maroussem, C. Guérie, C. Barrat.

vages de blé et de bétail se font à la convenance des agriculteurs. Bouchers et charcutiers équarrissent les bêtes aux lieux qui leur semblent commodes; puis ils débitent la viande en gros ou en détail, chacun à sa façon. Les meuniers, boulangers, pâtissiers, moudront, pétriront et confectionneront à leur guise, vendront à leur gré; les viticulteurs, marchands de vins et débitants, les fabricants de sucres, raffineurs et confiseurs jouiront d'une liberté pleine et entière d'établissement et de vente, et, de même, tous les producteurs, quels qu'ils soient, coloniaux et étrangers, qui concourent à l'alimentation de l'immense cité. Pas d'entraves vexatoires, de règlements de police, de mesures administratives! Les producteurs vendront, les consommateurs achèteront conformément au grand principe : « Laissez faire, laissez passer! » Chacun n'est-il pas le mieux à même de juger de ses intérêts et de les débattre avec les autres, librement, conformément à la loi de l'offre et de la demande? Quel Eldorado économique! — Il durerait huit jours : puis l'on verrait une moitié de Paris mourir de faim, et l'autre moitié mourir de la peste.

Deux millions cinq cent mille habitants, c'est-à-dire un quinzième de la population de la France, sont enfermés dans une enceinte où ils ne produisent que de rares légumes étiolés et quelques plantes de luxe. Pour pouvoir subsister, ils doivent recevoir chaque jour, avec toutes les précautions nécessitées par l'hygiène, la quantité immense d'aliments et de boissons qui suffiront aux repas de tous; ils doivent les recevoir avec régularité, à des prix en harmonie avec les ressources d'un chacun, et non seulement toute denrée avariée ou falsifiée doit être éliminée, mais encore tout amas de déchets, tout danger de corruption ou d'infection doit être écarté. Quelqu'un oserait-il soutenir que la liberté commerciale et industrielle eût résolu un pareil problème? Des traditions séculaires, des règlements multiples et minutieux émanant des gouvernements les plus divers, un nombre infini de mesures administratives, d'arrêtés de police, des milliers d'agents inspecteurs, contrôleurs, chimistes, experts, syndics, percepteurs, surveillants, facteurs, porteurs, suffisent à peine à la tâche. Aussi la manière dont se fait l'alimentation de Paris, nonobstant bien des lacunes, reste-t-elle un objet d'admiration.

Il faut croire qu'elle a des raisons d'être solide, puisqu'elle a traversé tant d'âges si divers, survécu à tant de révoltes et de révolutions. Les jurandes et maîtrises ont été abolies ; la ville s'est transformée ; de grandes voies ont détruit les vieux quartiers ; de grands palais de fer ont remplacé les vieux hangars de bois : les chemins de fer et les bateaux à vapeur ont succédé aux pataches et aux péniches. Et malgré tout, l'ancienne France se retrouve encore dans les métiers multiples qui contribuent à l'alimentation de la capitale.

Nous empruntons le tableau suivant à la monographie des Halles centrales. Il fait revivre devant nous l'ancien régime ainsi que le ferait une gravure du XVIe ou du XVIIe siècle. Les règlements et usages et les expressions elles-mêmes datent du vieux temps. « Il peut être une heure, deux heures du matin, les voitures défilent toujours, avec la régularité d'une immense concentration de troupes ; les Halles ont été prises d'assaut ; à chacune des grandes artères qui y aboutissent des colonnes ininterrompues sont apparues. D'abord au sud, le courant qui recouvre la rue du Pont-Neuf, *Versailles* et *Montesson*, ou, pour mieux dire, *Versailles*, *Gonesse* et *Meaux* (les épinards et les salades), d'une part, *Croissy* et *Montesson* (les légumes *lavés*, navets et carottes) de l'autre ; il a submergé les trottoirs, jusqu'en face de la rue des Bourdonnais, dans un recoin de laquelle se cachent les herbes médicinales. Au nord, à l'autre extrémité des Halles, vers la pointe Saint-Eustache, c'est le débordement des *Vertus* et *Noisy*, *Aubervilliers* et *Gennevilliers* charriant en automne l'avalanche des choux-fleurs sur les deux côtés de la voie centrale, la rue Baltard. A l'ouest, par le canal étroit de la rue Saint-Sauveur, se glissant le long de la rue du Louvre, ce sont les *Chambourcy* qui refluent en enclave dans les Gennevilliers mêmes. Par l'extrémité est, voici les têtes de colonnes de la véritable invasion : tout autour du square des Innocents, les voitures de pommes de terre, voitures paysannes et voitures de grosses maisons d'approvisionnement de Vaugirard, se répandent à la pointe sud de la rue Pierre-Lescot. Par la rue Rambuteau, les *Montreuil,* l'aristocratie des maraîchers parisiens, réformée jadis par La Quintinie, déchargent leurs hottes, identiques depuis des siècles, « les sommes ». Au

coup de cloche de quatre heures, les cultivateurs regagnent leurs places. Enfin, les *jardiniers-maraîchers*, différents des *cultivateurs-maraîchers*, s'installent à leur place, marquée d'avance, rue de Rambuteau, rue Pierre-Lescot, rue de la Lingerie; ils sont assujettis, c'est-à-dire abonnés de quelques mètres carrés héréditaires ».

Suivons un *maraîcher-cultivateur*, un « Versailles », ainsi nommé, non parce qu'il est de Versailles, mais parce qu'il amène des salades et des épinards. « Arrivé rue du Pont-Neuf, il a quitté pendant quelques secondes sa voiture pour se rendre à une guérite, où se tient un employé qui lui tend un bulletin d'occupation de place. C'est un agent de la Préfecture de police qui le lui a délivré. Un autre, de la Préfecture de la Seine, va lui octroyer son droit de place. A la limite de la rue du Pont-Neuf que sa voiture a remontée il est reçu par une escouade de *forts* du Carreau, syndics et syndics adjoints ».

Les *forts* constituent, aujourd'hui encore, une corporation de l'ancien régime, avec sa hiérarchie, divisée en équipes de travail et équipes d'administration. Ils ont le double caractère d'ouvriers et d'hommes de police, conservant à la fois le monopole d'une surveillance au nom de l'ordre public, et celui d'une tâche manuelle dont ils s'acquittent sous le principe rigoureux de la *bourse commune et de la répartition égale des salaires*. Ils ont à subir un examen, à faire la preuve de l'essai, et ils reçoivent une commission, absolument comme les anciens patrons recevaient leurs titres de maîtrise; — autrefois, ils prêtaient serment, c'est le seul point où leur organisation ait été changée.

Un fort déchire en deux le bulletin des arrivants; le feuillet forme le titre de l'occupant et le talon sert de contrôle. Le syndic ou l'adjoint marque à la craie la surface que chacun a obtenu le droit d'occuper. Cependant tout le trottoir qui borde les Halles, le Carreau est envahi. Sonne le fameux coup de cloche — quatre heures en hiver, trois heures en été — avant lequel toute transaction constitue une contravention répressible, en vertu, ajoutent nos auteurs, « de l'idée de l'économie traditionnelle qui concentre toutes les affaires, afin que les demandes puissent recevoir satisfaction sur un pied parfait d'égalité ».

La vente commence. Elle a été faite à la criée jusqu'en 1877, sous la direction des facteurs-jurés[1] — encore une institution de l'ancien régime — lesquels étaient fonctionnaires tout comme les avoués et les notaires. Sans aucun intérêt commercial dans les affaires, ces facteurs reproduisaient les offres des uns et les demandes des autres, sans prendre part, ni à la vente, ni à l'achat, garants de la loyauté des transactions et ne prélevant pour leur compte qu'une commission fixe.

A sept heures, la criée du Carreau est terminée. Elle s'est répétée, à peu près sous les mêmes formes, dans les pavillons de la Halle, ceux de la marée, des beurres, des œufs, des fruits, des viandes, etc. A neuf heures tout est enlevé, les abords des Halles dégagés.

Entrons-y. Un monde est représenté sous nos yeux. Les produits des terres et des jardins, des rivières et de l'océan, des herbages et des forêts, s'y concentrent, soigneusement divisés, parquetés et « sur chaque domaine trône une *Dame de la Halle*, chacune à sa place, *en son fief*, transmissible, presque par ordre de primogéniture[1] ». En effet, quand le fief devient vacant, l'investiture n'en est donnée qu'à une seule personne. Le partage égal perd ici ses droits. La nouvelle titulaire sera la fille choisie par sa mère et qui l'aura aidée pendant six mois au moins. « Ces petits fiefs sont inaliénables. Il est impossible, à moins de fraude, de les agrandir ou de s'en débarrasser par location ». Ainsi, les dames de la Halle perpétuent jusqu'à nos jours des mœurs d'ancien régime.

Le Carreau nous fait remonter en plein moyen âge. Les arrivages lointains, et surtout les trains de marée nous ramènent à saint Louis et aux chasse-marées que le grand roi avait organisées pour le ravitaillement de sa bonne ville. Rien n'y est changé, sinon que les droits des chasse-marées ont passé aux compagnies de chemins de fer, plus puissantes et non moins privilégiées.

Du marché central, allons au marché de la Villette ; nous retrouvons les usages, les règlements, les agents municipaux

1. Depuis 1877 les facteurs-jurés ont été transformés en facteurs inscrits ; ceux-ci conservent la criée ; mais ils spéculent sur les achats et les ventes.

1. *Les Halles centrales de Paris*, p. 120-21.

et de police qui réglaient dans la vieille France le ravitaillement de la capitale en viande de boucherie. La séparation des bouchers et des charcutiers remonte aux règlements donnés par François Ier. Toute une puissante corporation, les *Chevillards* (bouchers en gros), achète, comme au vieux temps, le bétail sur pied, commande l'abatage et distribue la viande aux détaillants. Leur corporation s'appelle aujourd'hui syndicat, mais, nonobstant le nom moderne, ils sont restés les *barons de la viande*. « Il peut être concédé des échaudoirs (ateliers d'abattage), dit l'article 14 du règlement actuel, aux bouchers auxquels un échaudoir ne suffit pas : mais cette concession est toujours révocable et ne peut s'appliquer qu'à un échaudoir éloigné du centre des affaires » ; mesure qui a pour objet d'empêcher les plus grands d'étouffer les plus faibles. « Aucun échaudoir ne peut être exploité que par son titulaire, dit l'article 17, aucun échaudoir n'est transmissible pour quelque motif que ce soit. » Nous ne sommes plus en présence d'une sorte de fief passant d'aîné en aîné comme les places des dames de la Halle ; mais ce n'est pas davantage une propriété dans le sens moderne du mot. L'article 27 prescrit que le titre d'ancienneté de classement dans l'abattoir déterminera l'ordre dans lequel chaque titulaire ou boucher classé est appelé à faire choix de l'emplacement disponible. C'est la succession passant, non pas au fils, mais en quelque sorte à l'aîné des confrères. L'échaudoir ne peut être ni vendu ni acheté. La spéculation des marchands de fonds n'existe donc pas. Et, comme le nombre des échaudoirs est limité, sans possibilité d'une création nouvelle, aussi bien à l'intérieur où l'emplacement manque, qu'à l'extérieur où l'autorité, au nom de la salubrité publique, les interdit, les hausses et les baisses rencontrées partout ailleurs sont ici supprimées. Une étude, même superficielle, des corporations d'antan fait aussitôt comprendre que le but qu'elles poursuivaient est précisément celui que poursuivent encore aujourd'hui les chevillards de la Villette.

Ainsi, de toutes parts, nous voyons durer, dans l'alimentation de Paris, les grandes lignes de l'organisation d'autrefois, et, pour montrer la persistance des antiques us et coutumes, ajoutons, avec les auteurs des *Halles centrales*, que « le remarquable traité de la Police, écrit par Nicolas Delamare

au XVIIIe siècle, reste le livre de chevet obligatoire des administrateurs de la Préfecture de la Seine comme de ceux de la Préfecture de police. »

II

Après avoir vu la puissante empreinte que la France d'autrefois a laissée dans la vie de la capitale, examinons les formes multiples sous lesquelles la liberté commerciale, née de la Révolution, lutte contre l'antique organisation. C'est une autre armée qui s'avance en masses profondes : tirailleurs et troupes rangées, disposant d'un matériel énorme et de toutes les ressources de la science et du progrès. Par un travail de sape et de mine, elle a fait sans relâche le siège de la vieille citadelle, qu'elle fera certainement crouler tout entière.

Nous découvrons l'histoire de ce siège dans les documents administratifs et les notes de l'inspectorat des Halles. Ils dénoncent les premières tranchées ouvertes et signalent les premiers régiments de tirailleurs sous le nom de *regrattiers*.

Le *regrattier* arrive sur le Carreau, achète au maraîcher ses produits, va droit à une autre place, s'y fait installer et revend ses marchandises à bénéfice. Rien ne paraît plus légitime au point de vue de la liberté commerciale. Cependant la police défend le *regrat* comme un acte illicite. Procès-verbal est dressé contre les coupables. Mais si le regrattier mélange dans sa charrette « l'objet de la contravention » à des produits qui lui appartiennent, le délit est plus difficile à constater. Pour y parer du mieux qu'on peut, « on parque au coin de la rue des Halles et de la rue du Pont-Neuf ces faux paysans de la rue Sainte-Opportune, ces fausses paysannes coiffées de la marmotte et hâlées par le soleil de la Grande-Truanderie; c'est le pilori des Halles. De cette façon la police conserve du moins sous sa surveillance ces singuliers paysans, en même temps qu'elle les désigne sinon au mépris, du moins à la défiance des acheteurs ».

Une deuxième catégorie de regrattiers ont une action à la fois plus nuisible et plus difficile à réprimer; ils agissent

comme fondés de pouvoirs du maraîcher ou du paysan. Le regrattier s'est présenté à ce dernier, a vanté la connaissance qu'il a des acheteurs, son adresse à débattre les prix, et le paysan confiant, fatigué du long voyage de nuit, l'accepte comme son représentant. Peu à peu, le regrattier s'empare d'une partie des produits; finalement, il a mis la main sur tous, et il les vend à sa guise, réalisant des bénéfices importants et sur le producteur — qui se repose dans le plus proche débit de vin — et sur l'acheteur.

Enfin, il y a le vrai, le grand *regrattier* qui achète des voitures entières à proximité du Carreau et, en même temps, le bulletin « établissant la preuve d'un approvisionnement ». L'administration se trouve absolument impuissante à réprimer les abus qu'il fait naître, et l'économiste le plus sévère doit considérer l'acte comme licite. C'est que, de son cabinet, il n'en voit pas les effets qui sont déplorables. Le Play range — avec les blanchisseuses — les maraîchers des environs de Paris parmi les populations les plus surmenées de l'Europe : journées de quinze et seize heures de travail, où souvent le repos est réduit à deux heures de sommeil, quand viennent les grands travaux au moment des plus fortes chaleurs de l'été. Pendant que ces pauvres gens stationnent le long des quais et des rues des Halles, le soleil s'est levé; voici l'heure où il faut ouvrir les châssis, arroser la terre, préparer le travail de la journée, et, au risque d'être dupé sur le marché qu'on abandonne, il faut retourner aux champs. Voilà pourquoi ils écoutent le regrattier et font affaire avec lui, à leur grand détriment. L'exploitation, sans scrupule ni merci, de ces nécessités implacables qui pèsent sur les héros de l'alimentation parisienne, est le premier résultat de la liberté du commerce et du travail, dans sa lutte contre l'administration et les traditions séculaires.

La seconde forme de l'exploitation n'est pas meilleure, mais les proportions en sont plus grandioses.

Nous avons dit qu'autrefois le facteur juré avait pour fonction principale de servir d'intermédiaire entre le producteur et le consommateur, mais de façon que, n'ayant aucun intérêt ni à la vente, ni à l'achat, en dehors d'une commission fixe, *le vendeur reçût le prix le plus élevé pour ses produits*

tandis que l'acheteur les acquérait au meilleur compte possible. C'était le régime patronal dans sa pureté. Depuis 1877, les facteurs-jurés ont été remplacés par les facteurs-inscrits, qui conservent la criée, mais spéculent sur les achats et les ventes. Ces nouveaux facteurs, et les regrattiers, que nous connaissons, et les commissionnaires dont nous allons parler, ont modifié la situation, au point que la formule patronale se trouve exactement renversée : *payer au producteur le plus bas prix possible et faire payer au consommateur le prix le plus élevé.*

Les différentes catégories de regrattiers se chargent d'appliquer la formule aux producteurs qui amènent eux-mêmes leurs denrées au marché. A l'égard des producteurs éloignés — la marée, le beurre, les fruits, le gibier — les regrattiers sont remplacés par les commissionnaires, les maisons de commission et les facteurs inscrits. Les procédés sont d'ailleurs les mêmes à des nuances près. On envoie un agent au lieu d'origine. L'agent fait rafle sur tous les produits susceptibles d'être vendus dans la capitale, d'être envoyés en province ou expédiés à l'étranger; si bien que commissionnaires, maisons de commission et facteurs inscrits disposent du marché et dictent les prix qui leur conviennent. Il y a dix ans, il n'y avait que quelques-unes de ces grandes maisons; leur nombre dépasse aujourd'hui — et de beaucoup — la centaine.

La première conséquence de cet état de choses est, en province, une dépression du prix de vente. Le producteur « qui, en toutes circonstances, est obligé de se défaire de ses produits », consent, en présence d'un débit assuré, à des réductions qu'il n'hésiterait pas à refuser au consommateur lui-même. Un producteur doit suivre l'exemple de l'autre, et c'est une baisse générale du prix-courant sur le marché local tout entier. Or, « le facteur *inscrit* peut être commissionnaire dans le pavillon même (art. 9 du Décret); il peut l'être au dehors, se placer à la tête d'une des Maisons de commission de la Halle libre, qui attire à elle par tous les moyens du crédit et de la réclame, de formidables envois de subsistances, les retient dans ses « resserres », au besoin les y laisse pourrir pour relever les cours, visant à la fois aux gros bénéfices de la spéculation à

la hausse et à la baisse, et aux profits plus humbles du détail. Le facteur *inscrit* peut tenter la réexpédition, diriger le trop-plein de ses « postes », sur la province, à l'étranger, organiser le « transit dans les gares, voire dans les ports de mer[1] ». Il y a là une conjuration de vols, fraudes, abus de confiance, dont les enquêtes ont montré l'existence et le caractère; le consommateur parisien — obligé d'acheter, pour subsister, comme le producteur est obligé de vendre — en paie les frais. Et, de la sorte, commissionnaires, grandes maisons, facteurs inscrits, trouvent moyen de réaliser des fortunes au détriment des producteurs et des consommateurs, sans avoir produit la valeur d'un radis.

La disparition des *forts* est une autre conséquence du mouvement. Les facteurs inscrits, qui font eux-mêmes le commerce, ont naturellement leurs propres vendeurs, caissières, preneurs de vente, déballeurs et manœuvres, suffisant à toutes les tâches. Simultanément, la criée — la seule forme de vente qui soit juste parce qu'elle est publique, et que vendeurs et acheteurs se trouvent réunis tous sur le même pied — fait place à la vente à l'amiable. Il faut faire des concessions aux grands consommateurs, magasins, établissements, institutions; on cède à bénéfice moindre, car l'on vend davantage; puis l'on se rattrape en réalisant bénéfice double sur les petits.

Les dames de la Halle suivront les *forts* dans leur décadence. C'est la même chute progressive. N'achetant plus directement aux producteurs, obligées de s'adresser aux regrattiers en grand, commissionnaires, grandes maisons et facteurs, elles deviennent dans leur fief féodal de simples revendeuses, moins encore, des employées asservies par les facteurs inscrits aussi bien que par les grandes maisons; ou bien, quittant les Halles mêmes, elles tombent au rang de marchandes des quatre saisons.

Encore des privilégiées, celles-là! « L'ordonnance de police du 28 décembre 1859 commande la remise de médailles et de carnets d'autorisation de vente sur la voie publique à des titulaires méritants, âgés ou infirmes, vieux serviteurs de l'État, blessés des campagnes coloniales et continentales,

1. *Halles centrales de Paris*, p. 235.

femmes surchargées de famille dont les fils servent sous les drapeaux. »

Mais voyez ce qui advient de ce privilège. Vous rencontrez, traînant la petite charrette, deux femmes en apparence amies et voisines. Détrompez-vous. L'une est la travailleuse qui avait sa médaille et nul fonds de roulement; l'autre est la capitaliste qui avait un fonds de roulement et point de médaille. La seconde a loué la première quatre francs par jour: et comme vingt francs de marchandises rapportent aisément dix à onze francs par jour, le profit de la capitaliste, tous frais payés, atteint six à sept francs... sans trop de fatigue. C'est l'opération rudimentaire. Mais il est possible de raffiner la spéculation. Peu à peu la capitaliste va s'emparer de son associée et la rendre esclave. Elle n'a qu'à la payer un peu plus cher, à l'enivrer d'absinthe, surtout à l'éloigner des achats.

Ce n'est pas tout. La spéculation étend sa zone d'action. Le spéculateur aura un cheval et une carriole pour transporter ses approvisionnements dans un quartier choisi. Là, ses humbles sujets, les *médaillés en location*, viendront à la distribution, et repartiront, suivis ou non, d'un contrôle volant. Dans les stationnements surtout, semés çà et là dans Paris, le maître gouvernera par lui-même une rangée de petites voitures, ruinant la concurrence par une habile « compensation de bénéfices [1] » arrivant parfois à l'accaparement et au monopole.

Et voilà bien des effets divers, et qui ne sont pas heureux de la liberté commerciale.

III

Plusieurs années avant que la jurande des facteurs-jurés disparût, un décret impérial (22 juin 1863) avait détruit l'organisation corporative de la boulangerie, dont il ne subsiste

1. Spéculation consistant à vendre un article sans bénéfice, parfois même à perte, pour se rattraper sur un autre. *Les Halles centrales*, p. 40 et 41.

plus que la taxe *officielle* du maximum. — Un autre décret (24 février 1858) avait ordonné la liberté d'établissement des bouchers détaillants. Quant à la corporation des bouchers en gros, les chevillards, elle était trop puissante ; elle résista à l'Empire autoritaire, comme elle résiste encore à la troisième République.

Ces mesures sont les conséquences du puissant mouvement commercial et industriel qui, depuis deux siècles, emporte les États modernes, autoritaires ou constitutionnels, réactionnaires ou révolutionnaires, vers la liberté du commerce et de l'industrie. Partout, on veut s'affranchir de la tutelle gouvernementale, de la direction des municipalités et de la surveillance de la police ; *laissez faire, laissez passer !* Mais voyons les effets dans les deux principales industries de l'alimentation, les boulangers et les bouchers.

Vers la fin du XVIIe siècle, en 1686, Paris comptait 1 150 boulangers pour une population de 350 000 âmes ; en 1883, le nombre des habitants s'était élevé à 2 500 000 âmes, et celui des boulangers n'avait atteint que le chiffre de 1 850. Ainsi, le chiffre de la population de Paris s'est multiplié par 7, tandis que le nombre des boulangers n'a augmenté que dans la proportion insignifiante de 16 pour cent. Cependant la boulangerie parisienne a résisté mieux que toute autre industrie à l'introduction des moteurs modernes et à l'établissement de la grande fabrication, où l'on voit d'ordinaire la cause des misères ouvrières. Dans ces conditions, les formes de la production restant les mêmes et la population s'étant accrue dans la proportion de 1 à 7, il semble que le nombre des boulangers aurait dû augmenter dans la même mesure — surtout après le décret qui accordait aux boulangers liberté d'établissement — et qu'il aurait dû s'élever au chiffre de 8 050. On a vu qu'il n'en était rien. C'est que bien avant le décret, et profitant précisément de la liberté du travail, les boulangers parisiens s'étaient servis de tous les moyens pour étendre leur clientèle à mesure que le chiffre de la population croissait. Ils ont joint à la fabrication du pain français celle du pain viennois, à la boulangerie la pâtisserie, acquérant de la sorte le moyen de pratiquer le système de la compensation des bénéfices en perdant sur un produit pour gagner d'autant plus sur un

autre. La réclame des vitrines, les magasins luxueux, les gratifications aux porteurs qui amènent des clients nouveaux, le sou du franc prodigué aux cuisinières, enfin le surmenage des ouvriers obtenu grâce aux salaires élevés, ont fait le reste, et produit ce résultat que là où, au XVII[e] siècle, 8 050 boulangers auraient été requis pour servir une clientèle de 2 500 000 habitants, 1 850 suffisent aujourd'hui. La liberté d'établissement accordée par le second Empire est donc arrivée trop tard pour remédier aux abus de la liberté du travail. Et voici que, par une conséquence fatale et mathématique, 4 000 ouvriers boulangers se trouvent sur le pavé de Paris sans emploi régulier. Ainsi, apparaît avec simplicité et netteté, ce grand mal : la surproduction et le surmenage d'une part, le manque de travail de l'autre.

Et cependant, malgré cette situation déplorable, la question ouvrière demeure encore à l'état latent, parmi ces surmenés et ces sans-travail de la boulangerie. Le salaire de l'ouvrier boulanger s'élève de quarante-cinq à soixante-quinze francs par semaine, sans compter deux livres de pain par jour, le vin, et trois à cinq francs pour le nettoyage de la sole du four. Le « compagnonnage du devoir » est conservé par un grand nombre de boulangers, comme par les charpentiers. C'est l'initiation, une discipline sévère, l'espérance ouverte de pouvoir gagner un salaire élevé à un moment donné. En attendant, l'exemple de simples ouvriers arrivant au patronat, et l'espoir qui en naît chez tous, maintiennent le calme parmi eux, d'autant que les hommes sont habitués à un labeur des plus rudes et qu'on occupe, à des intervalles plus ou moins éloignés, les sans-travail comme hommes de peine et manœuvres.

Les bouchers détaillants, patrons et ouvriers, offrent le même spectacle ; et si le compagnonnage n'existe plus ici, une autre tradition de l'ancien régime soutient l'ensemble de la corporation : le monopole des bouchers en gros, les chevillards. Ils donnent jusqu'à quatre mille francs par an à leurs ouvriers : ce n'est plus un salaire, c'est un traitement. Ils laissent aux détaillants un gain considérable sur le prix élevé de la viande, ce qui permet à ces derniers de rémunérer non moins largement leur personnel. La nourriture, le logement représentant une moyenne de six cents francs,

un salaire hebdomadaire pouvant s'élever à soixante-dix francs pour l'ouvrier étalier, et les bénéfices du portage qui peuvent s'élever annuellement jusqu'à deux cents francs, le patronat, enfin, où beaucoup parviennent, — tout cela maintient une certaine solidarité entre les chambres syndicales des patrons et les syndicats formés par les ouvriers. Ce qui n'empêche que, aux seuls abattoirs de la Villette, tous les jours, mille ouvriers sans travail se présentent, demandant un emploi, qu'ils obtiennent au hasard des besoins du moment.

Quand les économistes notent les chiffres des salaires payés par les patrons et s'extasient sur leur élévation constante, ils tombent dans la plus dangereuse des illusions, car ils ne considèrent qu'un coin du tableau. Ils oublient les ouvriers employés au hasard du moment et les sans-travail. Ils ne voient pas que les salaires élevés, que paient les bouchers et les boulangers, ne font que cacher la misère d'autant plus grande de la masse.

IV

Il faut reconnaître pourtant que la liberté du commerce et du travail, qui achève de détruire l'antique organisation industrielle et commerciale, a été à la fois un bienfait et une nécessité.

Tant que l'ouvrier habitait au même foyer que le maître, travaillant dans le même atelier et mangeant à la même table, ils conservaient des opinions et des traditions communes, et il n'y eut point de scission entre eux; mais du jour où, il fallut engager des ouvriers en plus grand nombre, la cohabitation devint, tantôt une impossibilité, tantôt une gêne intolérable, aussi bien pour les patrons que pour les ouvriers. La séparation se fit naturellement, forcément; mais elle entraîna des divergences de plus en plus profondes entre ouvriers et patrons, et aux discussions sur le taux des salaires, sur les heures de travail, et les ordres même donnés par les patrons, la liberté fut la seule conclusion possible.

D'un autre côté, tant que les patrons conservèrent leur

forte organisation corporative, les fils continuant le métier du père, les filles se mariant avec des fils de maîtres, la solidarité commune subsista. La corporation restait une grande famille. Mais, avec l'extension des affaires, des difficultés surgirent de toute part. Ici, le commerce de la marchandise devenait plus lucratif que la production ; là, la production était au contraire plus aisée que le commerce : plus loin un seul produit, combiné avec celui d'une corporation voisine, offrait des ressources inattendues : et plus loin, c'était l'opposé. Dans ces conditions, les statuts corporatifs, loin d'être un soutien, devenaient une entrave à la prospérité de la famille. La même cause qui avait engendré la puissance des corporations en entraîna la ruine, et la liberté, encore une fois, fut la seule solution.

En cela, les rédacteurs de la *Déclaration des droits de l'homme,* comme les économistes du dernier siècle, ont eu entièrement raison, aussi bien que les États qui, sans légiférer, ont laissé les antiques jurandes et maîtrises se dissoudre d'elles-mêmes. Mais aujourd'hui ceux qui se figurent trouver, dans le rétablissement des corporations, les *Innungen*, la solution des questions sociales, s'égarent aussi profondément que les économistes qui se figurent trouver cette solution ou bien dans la liberté, ou bien dans des syndicats et des sociétés coopératives de toute sorte. Un mouvement lent et implacable nous entraîne dans une tout autre direction.

Tout ce qui reste encore de l'ancien régime disparaîtra. Les patrons chevillards, chez les bouchers, et les compagnons du devoir, chez les boulangers, ces survivants des temps anciens, n'ont plus longtemps à vivre. De même que les dames de la Halle perdent leur indépendance par le fait des commissionnaires, ainsi les chevillards disparaîtront devant le premier venu qui aura assez d'esprit d'entreprise pour démontrer à quelques-uns qu'en réunissant leurs ressources, ils pourraient fournir la viande dans Paris, à la fois à gros bénéfice et à meilleur marché. Aussi bien a-t-il déjà été question au conseil municipal de mettre le privilège des chevillards en adjudication, ce qui veut dire dans les mains de quelque gros capitaliste spéculateur. Et il en est de même des compagnons du Devoir de la boulangerie. Ceux-ci disparaîtront dans la pre-

mière révolte des « sans-travail » du métier, au rang desquels le plus grand nombre d'entre eux finira d'ailleurs par tomber. Nous pouvons suivre le mouvement irrésistible qui les emporte tous, sous l'impulsion de l'intérêt général d'une part, et de l'initiative individuelle de l'autre.

L'ouvrier boulanger, parvenu au patronat, dépense ses économies dans son établissement et manque souvent des capitaux nécessaires pour étendre ou maintenir sa clientèle. Il tombe — c'est le cas de la plupart — sous la coupe de la grande meunerie, par le crédit qu'elle lui fait. Mais ce crédit est aléatoire ; il dépend à la fois des capacités du nouveau patron et de sa clientèle. Et voici que peu à peu l'usine s'est mise à fabriquer ses propres farines. Tout en se servant des grandes machines perfectionnées de la minoterie, elle applique ses moteurs à la production mécanique du pétrin, à la construction de fours mieux aménagés, et les fournées se chiffrent par centaines chaque jour. C'est la grande meunerie boulangère. Jusqu'ici elle ne fournit que l'armée. les écoles ; mais le jour viendra — et la liberté aussi bien que le besoin des masses le rendent prochain — où, devenue usine géante, elle écrasera le petit métier, non seulement par la production, mais encore par la vente, quand elle s'entourera de dépôts et de magasins, qui seront assurés d'avance de la clientèle de la population entière. C'est ce que l'on voit déjà dans une ville comme Gand, où deux grandes boulangeries coopératives ont fait disparaître boulangers et pâtissiers.

La boucherie, de son côté, grande et petite, qui n'a pas à redouter la transformation en usine géante, subit le même sort sous l'action de la même loi implacable, la liberté. Il suffit d'une nouvelle année de sécheresse, comme 1892, où une grande compagnie se formera pour fournir la viande au peuple à beaucoup meilleur marché, pour que les chevillards disparaissent ; et, afin de pouvoir maintenir des prix inférieurs dans les années suivantes, la grande compagnie s'entourera forcément, tout comme la grande minoterie et la grande meunerie boulangère, d'une cyclade de dépôts. Déjà les sociétés coopératives de consommation, sous la poussée des besoins de leurs membres, se sont organisées de façon à ne s'adresser qu'aux grands producteurs ; les grands économats

de fabriques et de chemins de fer ont suivi l'exemple. Ils obtiennent la viande, le pain, l'alimentation à meilleur compte; mais, par cela même ils perdront leur raison d'être, le jour où les grands producteurs se seront organisés pour livrer à tout le monde, sans distinction, les denrées à meilleur marché.

Les grandes usines et les grands dépôts remplacent le petit atelier et le petit magasin, intermédiaires coûteux; les grands moteurs réduisent le travail manuel; et, à mesure que la production augmente et que le bon marché s'accroît, les petites industries, les petits commerçants, tous les intermédiaires disparaissent, augmentant d'autant d'unités le nombre des sans-travail. Et, alors il devient de plus en plus nécessaire de produire et de vendre à bon marché, pour rendre possible l'existence des pauvres. Les grandes usines, les grands dépôts se multiplient; ceux-ci vendent en détail; de puissantes associations se forment pour en exploiter les avantages, de grandes compagnies se fondent dans le même but. Afin d'empêcher la ruine complète des petites industries, les grands moteurs, la vapeur, l'électricité, l'air comprimé sont mis à leur disposition par d'autres compagnies, d'autres associations. Rien ne sert. Comme la grande industrie, la petite industrie cherche à employer le moins possible d'ouvriers; mais, comme elle a des frais généraux proportionnellement plus considérables, elle exige des prix plus élevés. Et ces nouvelles mesures aboutissent au même résultat: elles accélèrent la concentration de la production et de la vente entre les mains de quelques-uns, parce qu'à cette condition seulement le meilleur marché peut être atteint: mais, du même coup, elles reproduisent fatalement des misères nouvelles, qui exigent à leur tour que les objets soient fournis à meilleur marché encore.

Que peuvent doctrines et gouvernants, partis politiques et groupes parlementaires contre cette double fatalité, à la fois cause et effet, qui enlace et étreint le monde moderne? Les gouvernements et les chambres qui se succèdent sont également impuissants, les sans-travail se révoltent, les ouvriers font grève, les petits commerçants et les petits industriels se lamentent et pétitionnent, et de toutes parts naissent des syndicats contre les grands producteurs et les grands commerçants.

Et les grands producteurs et les grands commerçants démontrent avec une évidence éclatante comme la lumière du jour que la vie de tous ne saurait devenir plus aisée que par la diminution des prix et grâce à la concentration de plus en plus grande et la simplification de la production et de la vente. Et sans doute un jour viendra où la concentration et la simplification se trouvant portées à l'extrême, l'État, acculé par les misères croissantes, prendra en main les soins de l'alimentation publique. Transformant l'assistance publique en un ministère, il fournira pour rien aux misérables, et au plus bas prix possible à tous les infortunés, les denrées nécessaires à leur subsistance.

De quelque façon que nous envisagions les industries alimentaires de Paris, que ce soit au point de vue de la production, ou au point de vue du commerce, de toute manière nous apercevons la même fin : la nourriture par l'État des masses prolétaires. Déjà le parti socialiste a proposé à la Chambre la création d'un ministère du travail, de l'hygiène et de l'assistance publique, où il n'est pas difficile de prévoir que l'assistance publique occupera la place prépondérante, si elle n'occupe pas le ministère tout entier. Voici, d'autre part, le ministère du commerce qui crée un service pour veiller à la construction d'habitations salubres et à bon marché ; on finira par demander qu'un autre service procure aux prolétaires les vêtements au plus bas prix possible. Et c'est ainsi que le régime de la liberté pourra nous mener à l'absorption de tout par l'État.

V

Telle paraîtrait donc la solution logique et ce serait en même temps la fin de la crise sociale : que tous les besogneux soient logés, vêtus et nourris gratuitement. Mais la question est moins simple ; et voici quelques faits sur lesquels il faut réfléchir.

Ce fait étrange vient de se passer dans l'Allemagne du Nord. Le chef du grand parti agraire, le comte de Kanitz, a présenté

un projet d'après lequel l'État achèterait et vendrait tout le blé étranger dont l'Allemagne a besoin. L'État achèterait au prix du marché extérieur et fixerait, pour l'intérieur, le prix du froment à 215 mark les mille kilos, celui du seigle à 165 mark, celui de l'orge et de l'avoine à 155 mark; de la sorte, le propriétaire qui vendrait annuellement mille tonnes de blé au prix indiqué, se ferait le beau revenu de 86 000 mark.

Depuis un demi-siècle l'aristocratie territoriale de l'Angleterre — où domine également la grande propriété — a abandonné la prétention de fournir le pain aux habitants du Royaume-Uni, satisfaite si la grande culture qu'elle dirige fournit au moins la plus grande partie de la viande dont la population a besoin. Il est vrai que, pour y parvenir, elle croit nécessaire d'inventer de temps à autre toutes sortes d'épizooties, qui servent de prétexte à empêcher l'importation étrangère.

En France, où les grandes propriétés n'existent qu'à titre exceptionnel, la crise agricole sévit comme en Angleterre et en Allemagne, et la moyenne agriculture française fait entendre les mêmes plaintes que la noblesse féodale prussienne ou la noblesse territoriale anglaise.

Ainsi partout sévit la crise agricole.

La protection excessive ou légère est impuissante contre elle, non moins que le libre échange. Quelles que soient les théories auxquelles gouvernants et économistes s'arrêtent, elle menace tous les États européens de la même fin, la ruine de l'agriculture. Proclamez le libre-échange absolu dépassant les franchises anglaises et l'agriculture sera ruinée : les grands propriétaires ne feront plus que de l'agriculture de luxe et transformeront leurs domaines en territoires de chasse, et les travailleurs agricoles, perdant leur raison d'être, émigreront dans les villes. Recourez à une protection faible ou forte : en raison directe de la protection accordée aux produits agricoles, la vie deviendra plus coûteuse, les salaires devront s'élever encore, et, ces salaires plus élevés, les ouvriers agricoles iront encore les chercher dans les villes.

Quelle issue trouver ? — Tandis que la liberté du commerce et du travail se maintient, la crise s'accentue; mais cette liberté vaut encore mieux que le rétablissement du servage

attaché à la glèbe, ou que l'importation de coolies chinois, ainsi que la noblesse agraire de la Prusse en a déjà formé le vœu.

Mais nous n'avons pas encore indiqué toutes les conséquences du principe qui contribue, d'un côté, à la hausse des salaires dans les villes et, de l'autre, à la ruine de l'agriculture.

Pour la même raison que le maraîcher est exploité par le regrattier et que les forts et les dames de la Halle s'effacent devant les grands commissionnaires et les maisons de commission, toute production agricole est écrasée par la spéculation à la baisse sur les producteurs et la spéculation à la hausse sur les consommateurs. Ni le producteur ne reçoit le prix réel des denrées, ni le consommateur n'en paye la valeur véritable. Pour tenter de réaliser cet idéal, l'ancien régime dut recourir à une foule de réglementations et de prohibitions, lesquelles devinrent d'ailleurs intolérables par les excès mêmes qu'elles engendrèrent. Partout où le vendeur n'offre point directement ses produits à l'acheteur, le prix se fausse, car il cesse d'être l'expression exacte des besoins et des ressources de l'un et de l'autre, et cela au profit d'un tiers qui exploite, pour en tirer des bénéfices sans limite, la nécessité où le premier se trouve de vendre et le second d'acheter. La liberté encore, ainsi qu'il a été montré, semble la seule solution. Mais alors les grandes compagnies et associations d'alimentation remplacent les grandes maisons, et le mal de s'étendre plus vaste, plus grave.

C'est qu'il existe une dernière forme de la liberté commerciale et industrielle, non moins utile et nécessaire que les autres, aux époques de disette et de famine surtout : la spéculation sur les différences de prix qu'atteignent les denrées alimentaires sur le marché intérieur et sur le marché extérieur. Nous voici à la Bourse de commerce. Celle-ci présente de très grands avantages dans un pays de libre-échange comme l'Angleterre : elle attire à elle le commerce du monde, ne rencontrant nulle entrave pour acheter au plus bas prix possible les produits du dehors et les revendre au prix le plus élevé. Je veux dire le prix le plus élevé que la concurrence permette d'atteindre dans le pays de vente, car celui-ci est

généralement inférieur au prix que les produits atteindraient sans cette intervention. Malgré les reproches que l'on est en droit de lui adresser, la spéculation des bourses de commerce est une source de prospérité pour le pays qui lui concède dans la plus large mesure la liberté. Elle fait affluer les richesses du monde entier, mais à la condition aussi de ruiner entièrement toutes les industries nationales qui ne sont pas dominantes sur le marché du monde: et c'est le cas, en tout premier lieu, dans les pays où la terre a perdu sa fertilité première à force de culture. La spéculation ruine donc l'agriculture nationale, à mesure qu'elle livre les produits achetés à l'étranger à des prix de moins en moins élevés. Les petits paysans émigrent, les ouvriers des campagnes encombrent les grandes villes, et l'agriculture ne trouve plus de travailleurs.

Il semblerait que, sous ce rapport du moins, les États franchement protecteurs n'exposent pas l'agriculture à la même ruine. C'est une illusion. En dehors de la différence du prix des produits agricoles à l'intérieur et à l'extérieur, il y a le change, l'agio, les emprunts publics et les entreprises de l'industrie nationale, et il y a, en outre, les spéculations à terme pour produire des hausses et des baisses fictives et dominer le marché.

A l'époque des récoltes, on spécule à la baisse et l'on achète les produits qui s'offrent au marché: une fois les récoltes mises en réserve, on spécule à la hausse et on les revend à gros bénéfices, bénéfices qui s'en vont à la haute banque, sans profiter à l'agriculture. Ajoutez à ce procédé de spéculation élémentaire, la spéculation sur le change, l'agio et les différences de l'intérêt donné par les rentes publiques; à l'intérieur, c'est deux et demi ou trois pour cent; dans certains pays étrangers c'est le double ou le triple. On vend des valeurs nationales, on acquiert des valeurs étrangères et, pour les fonds qu'on en retire, on achète au dehors des produits agricoles à un prix dérisoire, alors qu'à l'intérieur ce prix est très élevé, si bien que l'on gagne par cette double spéculation bien au delà des droits qu'il faudra payer, et l'on conserve toujours les ressources de la spéculation à la hausse et à la baisse. Ajoutez que ces mêmes spéculations se font sur toutes les exportations

manufacturières, industrielles, quelles qu'elles soient. Ce que l'industrie produit à bon compte à l'intérieur est vendu très cher à l'étranger, et ces bénéfices sont encore augmentés par l'achat à bon compte à l'étranger de produits agricoles revendus plus cher à l'intérieur. Il suffit que la différence entre ces prix dépasse le montant des droits qui frappent l'entrée des produits agricoles, pour que la baisse sur ces produits se maintienne et que la crise s'accentue.

Aussi, quel que soit le taux auquel on s'efforce d'élever la valeur des produits agricoles, jamais la vente à l'intérieur n'atteint le chiffre désiré; et, d'ailleurs, plus celui-ci s'élève, plus les difficultés croissent et plus la crise augmente. En raison directe de la cherté provoquée par les droits protecteurs la misère grandit; d'autre part, en raison directe de l'importation en franchise des produits agricoles étrangers, l'agriculture nationale dépérit, et la misère grandit encore. On propose des lois contre les opérations de bourse, on protège à la fois l'industrie et l'agriculture : les exportations industrielles diminuent en même temps que l'importation des produits agricoles, et, de toute part, la misère ne fait que croître, nonobstant tous les efforts, malgré les lois sur les pauvres et les institutions de prévoyance comme en Angleterre, malgré les projets de monopole, les lois contre les opérations de bourse et les assurances obligatoires comme en Allemagne; les sans-travail se multiplient et la misère des campagnes aggrave celle des villes.

A la campagne, il n'y a pas, il ne peut y avoir de sans-travail. L'homme y doit gagner sa vie par son travail ou se réfugier dans les villes. Les campagnes n'offrent pas les ressources multiples et comme infinies qui permettent à une population, sans occupation régulière ni déterminée, de subsister au jour le jour, par mille emplois avoués ou non, aux hasards des besoins innombrables d'une agglomération nombreuse, où des richesses sont accumulées.

Gardons-nous des illusions; elles sont trop graves en ces matières. L'enseignement qui se dégage avec éclat des deux des extraits, est que la liberté sans règle est périlleuse. De même que, si l'alimentation de Paris était livrée à une liberté

sans ordre, les habitants ne tarderaient pas à mourir, les uns de famine, les autres de maladies pestilentielles, de même une nation dont les hommes d'État ont foi dans le principe de la liberté absolue est menacée d'une désagrégation sociale et d'une ruine complètes. La liberté doit être ordonnée, soit par les traditions et les coutumes, ainsi qu'elle le fut dans la vieille France, soit par des lois et des mesures administratives, capables de détruire les abus, d'entraver les excès, de sauvegarder la liberté et l'indépendance d'un chacun. Hors de là, il n'y a pas de solution. La liberté par elle-même ne saurait en être une, pas plus que l'Assistance publique des socialistes. La première, c'est l'anarchie du travail et de la spéculation ; la seconde c'est la sujétion du grand nombre à quelques-uns. De toute façon, c'est la mort du progrès, qui n'est jamais dû qu'à l'initiative individuelle; c'est la fin de notre état politique et social, lequel repose sur des institutions qui garantissent cette initiative.

Les industries et les commerces alimentaires sont comme le rouage central qui donne le branle à tous les autres commerces, à toutes les autres industries et en règle l'allure. Or, dans cette étude, nous avons constaté que la même cause qui a produit le développement grandiose de l'industrie et du commerce modernes, la liberté, produit des désordres et des excès. Tant que les traditions de discipline se maintinrent dans les classes travailleuses, comme dans l'alimentation de Paris, il n'y eut point de question sociale; dès que ces traditions faiblirent, par suite du développement même qu'acquirent l'industrie et le commerce, elle parut, pour s'aggraver de jour en jour davantage. Sous l'ancien régime, la liberté avait un frein dans les règlements et les statuts des corporations, sous le nouveau régime, un seul frein est possible : c'est une codification générale, régulière, non plus des formes du travail, — les peuples ne reviennent pas en arrière, — mais de la *spéculation* et de toute spéculation, de celle du regrattier à celle de la Bourse.

TH. FUNCK-BRENTANO.

UNE CRISE MINISTÉRIELLE

SOUS LOUIS XVI[1]

I

A toute époque assurément l'exercice du pouvoir est une chose redoutable ; et on ne sait s'il faut admirer ou plaindre ceux qui, au moment d'entrer sur la scène politique pour y jouer un premier rôle, n'éprouvent pas d'émotion au lever du rideau. Mais rarement, croyons-nous, il s'est rencontré pour le gouvernement d'un peuple une période plus critique que cette fin du XVIII[e] siècle, où la France entière était travaillée de l'inquiétude, du malaise, de l'ardeur violente qui précèdent et annoncent les grandes crises. Tout était remis en question ; une fermentation constante échauffait les esprits ; les idées de réformes, d'innovations, de progrès, hantaient toutes les cervelles ; la passion du changement semblait devenue en quelque sorte un besoin national. L'armée n'avait pas plus échappé à la contagion générale que les autres corps de l'État ; et nos vieilles institutions militaires discutées, sapées, ébranlées de tous côtés, traversaient une crise que le moindre choc extérieur eût pu rendre fort dangereuse.

Les derniers ministres de la guerre avaient, dans ce désarroi, une grave part de responsabilité. Louis XVI, à son avène-

1. Ces pages sont empruntées à un livre sur *Le Maréchal de Ségur*, de M. le comte Pierre de Ségur, qui paraîtra prochainement à la librairie Plon.

ment au trône, avait eu pourtant la main heureuse, en choisissant le maréchal de Müy. Ce vieux soldat honora par ses vertus le poste où l'avait appelé la confiance du souverain. D'ailleurs, peu soucieux de réformes, et conservateur par tempérament, il se borna à maintenir strictement l'ancien ordre de choses. Le souvenir de ses services, le respect dû à son caractère, suffirent à lui donner l'autorité nécessaire pour imposer une exacte discipline et fermer la bouche aux faiseurs de systèmes. Mais sa mort presque subite, à la suite d'une opération cruelle[1], rouvrit l'ère des intrigues et des discussions. Les réformateurs exultèrent quand ils apprirent le nom du successeur imprévu que lui donnait la désignation royale, en la personne du comte de Saint-Germain.

La carrière de cet « officier de fortune » tenait un peu du roman, et son passé faisait assez présager qu'il ne serait pas un ministre ordinaire. D'abord novice des Jésuites, puis défroqué et engagé dans les dragons, il avait dû jadis, après un duel où il tua son adversaire, quitter son pays natal et passer en Allemagne. On le voit successivement, en l'espace de quelques années, mettre son épée au service de l'Autriche, puis de la Bavière, et finalement rentrer en France par la protection du maréchal de Saxe. Il se distingue pendant la guerre de Sept ans, conquiert le grade de lieutenant général; puis, un beau jour, à la suite d'une discussion avec le maréchal de Broglie, il abandonne brusquement l'armée, renvoie au Roi le cordon rouge qu'il venait de recevoir, se réfugie en Danemark, et y obtient bientôt la direction de l'administration militaire. Un certain temps se passe; puis nouvelle brouille avec sa nouvelle patrie; nouvel exil, à Hambourg cette fois, où il se lance dans des spéculations commerciales et se ruine presque complètement.

Après cette odyssée, en 1775, il vivait retiré dans un village d'Alsace, composant des Mémoires sur l'armée qu'il envoyait en France, et employant le reste de son temps à cultiver son jardin et à prier Dieu, « car il était devenu fort dévot ». Honnête homme au demeurant, plein d'intentions droites, le

1. Il mourut en trois jours, le 10 octobre 1775, après s'être fait opérer de la pierre. Son successeur ne fut nommé que quinze jours après. « On ne veut pas que celui-là ait la pierre, dit le comte d'Artois, car on le sonde longtemps! »

cerveau toujours bouillonnant, fort entier dans ses idées, dont beaucoup étaient justes, mais que gâtait trop souvent un orgueil obstiné, avec un caractère ombrageux et méfiant qui lui faisait voir partout des pièges, même dans les conseils de ses meilleurs amis : tel était le personnage dont l'arrivée au ministère fut accueillie par les uns avec inquiétude, par les autres avec enthousiasme, par tous avec stupéfaction. Ces divers sentiments semblent contradictoires : Saint-Germain s'arrangea néanmoins de manière à les justifier tous également.

Un des principaux vices de l'armée française était l'existence de ce qu'on nommait alors les « corps privilégiés », mousquetaires gris et noirs, grenadiers à cheval, gendarmes et chevau-légers. Ces troupes de luxe, commandées par de grands seigneurs, coûtaient horriblement cher au Trésor, sans rendre des services bien appréciables. En revanche, par leur position en vue, elles attiraient honneurs et récompenses, au détriment des autres corps, qui, avec raison, criaient à l'injustice. Saint-Germain eut le courage méritoire de vouloir remédier à ces abus ; la destruction ou la réforme des régiments précités fut un des premiers actes de son ministère. Malheureusement, intimidé par les protestations des chefs de ces corps [1], presque tous gens haut placés, qu'irritait la suppression de charges lucratives, mal soutenu d'ailleurs par le premier ministre, M. de Maurepas, il entra dans la voie des concessions, accorda, en dédommagement des emplois abolis, de grosses pensions, des remboursements onéreux, et finit par rendre d'une main ce qu'il retirait de l'autre.

Il ne réussit guère mieux dans sa tentative pour rétablir la discipline, gravement ébranlée par les désastres de la guerre de Sept ans. Là encore le but était excellent, mais l'exécution trahit la pensée. La fameuse ordonnance qui introduisait dans l'armée française les coups de plat de sabre en usage dans les

1. Le passage suivant des *Mémoires* de Soulavie exprime assez bien les sentiments de surprise indignée qu'excitaient à la Cour les audaces du ministre de la guerre : « Pour mieux peindre M. de Saint-Germain par lui-même, il suffira de dire qu'ayant acheté un domaine du côté du Raincy, il commença, pour l'ordonner suivant son goût, par abattre les arbres, bouleverser le jardin et démolir la maison. Il détruisit pour cent mille écus d'édifices, et il ne lui resta que le sol et les ruines. C'était le tableau des réformes qu'il avait imaginé d'introduire dans la monarchie ! »

troupes allemandes, tourna directement contre les intentions de son auteur. En quelques jours, le nouveau mode de châtiment devint le sujet presque unique de toutes les discussions : la Cour et la ville se passionnèrent pour ou contre ; bourgeois, abbés, femmes de plume ou de boudoir, chacun prenait parti, dissertait, controversait à perte de vue. Chose plus grave, la décision du ministre rencontra dans les rangs de l'armée elle-même une opposition qui alla parfois jusqu'à la désobéissance. Dans les garnisons, on se répétait avec transport le mot d'un vieux soldat, qui du sabre, disait-il, n'aimait que le tranchant. « J'ai vu à Lille, dit le comte de Ségur, des grenadiers d'un régiment de quatre bataillons répandre au pied de leur drapeau des pleurs de rage, et le duc de la Vauguyon, leur colonel, mêler ses larmes aux leurs. »

Bref, le mécontentement devint tel, qu'au dire d'un contemporain, « on n'était plus sûr d'un seul régiment ». Critiqué, chansonné, frondé de toutes parts, le pauvre Saint-Germain perdait la tête, sentait ses idées se brouiller et sa mémoire s'affaiblir. On lui persuada qu'il avait entrepris une œuvre au-dessus des forces d'un homme, qu'il ne pourrait suffire à lui seul au vaste plan qu'il avait conçu. Il ne lui restait plus qu'une maladresse à commettre ; il la commit. On apprit avec étonnement que le ministre s'était donné « un adjoint », ou, pour mieux dire, une sorte de collègue, en la personne du prince de Montbarrey, nommé « directeur de la guerre ». C'était, à n'en pas douter, se préparer un successeur, et cela ne manqua pas d'arriver à point nommé.

II

L'héritier présomptif du comte de Saint-Germain était, par ses défauts et par ses qualités, tout l'opposé de celui qui l'avait choisi. Intelligent et souple, aimant peu le travail, passablement l'intrigue, et beaucoup le plaisir, Montbarrey, que ses services, honorables sans être brillants, n'eussent pas suffi à mettre en lumière, avait su gagner la confiance et l'amitié de la vieille madame de Maurepas, dont l'influence

sur son époux était proverbiale. Cet appui remplaça tout ce qui lui manquait par ailleurs. On trouve, au reste, l'intervention féminine dans toutes les phases de sa carrière : c'est à une femme qu'il dut son élévation au pouvoir, c'est une femme encore qui, quelques années plus tard, fut l'occasion de sa chute.

Trop adroit pour heurter de front dès l'abord les idées absolues du ministre, Montbarrey affecta au contraire de se désintéresser des affaires, et se restreignit au rôle secondaire d'un commis obéissant. Lorsqu'on lui parlait du désordre qui régnait dans le département de la guerre, il se bornait à hausser les épaules et à répondre modestement « qu'il n'était que l'aide de camp de M. de Saint-Germain, et qu'il lui avait trop d'obligations pour n'être pas entièrement soumis à ses volontés ». S'il laissait parfois entendre qu'il n'approuvait pas tout ce qui se faisait au ministère, il se gardait bien de remédier aux fautes vraies ou supposées de son chef, et, sans mécontenter personne, gardait un pied dans chaque camp, mettant toute sa politique à conserver la faveur du couple octogénaire qui gouvernait l'État.

Cette conduite prudente porta naturellement ses fruits. Plus vivement attaqué que jamais, Saint-Germain s'avisa d'offrir sa démission. Elle fut acceptée sur l'heure. Il partit sans mot dire, ne demanda rien, accepta ce qu'on lui offrit[1], et retourna paisiblement dans sa retraite, dont il ne sortit plus jusqu'à sa mort. Pour occuper l'emploi vacant, les compétitions n'eurent guère l'occasion de se produire. La désignation était faite d'avance et le favori de madame de Maurepas s'installa triomphalement dans la place toute chaude de son ancien protecteur[2].

Autant le ministre déchu était d'allures raides et cassantes, autant le prince de Montbarrey se parait de formes séduisantes et douces. Courtisan accompli, il écoutait tout le monde avec intérêt, promettait à chacun ce qui semblait lui plaire ; aussi ses débuts furent-ils bien accueillis, tant à la Cour que dans

1. Quarante mille livres de pension, un logement à l'Arsenal et la promesse du premier gouvernement vacant.

2. 27 décembre 1777.

l'armée. Mais on ne tarda pas à découvrir tout ce que cette aimable humeur cachait de légèreté et d'indifférence. Il devint trop évident que le nouveau ministre s'occupait moins des devoirs de sa charge que du souci de sa fortune et du soin de ses plaisirs. Non seulement il laissait à ses commis la décision des plus importantes affaires, mais ceux-ci avaient toutes les peines du monde à obtenir qu'il se donnât la peine de signer les ordres préparés dans les bureaux. En revanche, une demoiselle Renard, qu'il affichait pour maîtresse, avait pris en main la distribution des faveurs et des emplois, et ne se faisait pas faute de prélever largement sa part des revenus du département de la guerre. « Jamais, dit un écrit du temps, il n'en fut de plus âpre à la curée ; elle rançonnait les militaires d'un haut grade, les croix de Saint-Louis, les officiers à la retraite, les adjudicataires du matériel. » Étalant un luxe scandaleux, elle dépensa, dit-on, pendant l'administration de Montbarrey, plus de 600 000 livres par an.

Ces désordres, fâcheux à toute époque, tiraient des circonstances une gravité particulière. On était, en effet, au plus fort de la guerre de l'indépendance d'Amérique; aux heureux succès du début avait succédé une période de difficultés et de revers, qui commençaient à troubler l'opinion. L'échec de Savannah, suivi de la prise de Charlestown par l'armée anglaise, l'abandon du projet, salué avec tant d'enthousiasme, d'une descente en Angleterre, l'inaction de notre flotte, décimée par des maladies que des soins plus attentifs eussent pu prévenir ou enrayer; tous ces faits accumulés faisaient vivement ressentir le défaut d'une volonté énergique et d'une direction suivie.

La marine n'était malheureusement guère en meilleures mains que l'armée. Le comte de Sartines, élevé à ce poste par l'amitié de Maurepas, s'était acquis jadis, il est vrai, une réputation d'habileté dans l'administration de la police. Ce n'était peut-être pas une raison suffisante pour en faire un ministre de la marine. La légèreté reconnue du « Mentor[1] »,

1. On lit dans les *Mémoires* du comte de Ségur : « Au moment où chacun, à la ville comme à la Cour, accusait ou défendait avec le plus de chaleur la conduite des chefs de nos armées navales, et tandis qu'on s'affligeait profondément du peu de résultat de leurs efforts, M. de Maurepas, plus jeune que nous, plaisantait sur ces

comme on appelait le premier ministre, pouvait seule expliquer la bizarrerie d'un tel choix.

Le mécontentement s'accentuait donc de jour en jour contre les détenteurs des portefeuilles de la guerre et de la marine. On s'indignait à juste titre de voir gaspiller en pure perte les forces militaires dont la France avait un si pressant besoin ; et ce sentiment trouvait un écho dans les hautes régions du pouvoir. Nul n'ignorait le peu d'estime qu'éprouvait pour ses deux collègues le nouveau et déjà populaire directeur général des finances, Necker, dont l'hostilité se compliquait d'une lutte d'influence avec Maurepas : chacun d'eux cherchant à fortifier son parti dans le conseil, en frappant les protégés de l'autre. Il semblait, au reste, que les meilleures chances fussent pour le banquier genevois ; car, sans parler de l'opinion publique qui, à la veille de la Révolution, constituait une force réelle, il avait encore pour lui l'appui non déguisé de la Reine.

Marie-Antoinette, dans les premières années du règne, avait passablement négligé, pour se livrer aux amusements de son âge, les graves soucis de la politique. Mais elle se montrait depuis peu désireuse de se mêler des affaires de l'État ; et déjà, lors des derniers changements de ministres, elle avait essayé, timidement d'abord, plus hardiment ensuite, la mesure de son crédit sur l'esprit du roi. L'avènement de Montbarrey, où elle n'avait point eu part, n'avait pas paru lui plaire ; la conduite ultérieure du prince n'était pas faite pour le remettre en faveur ; aussi la Reine ne se donnait-elle guère la peine de cacher le peu de goût qu'elle avait pour sa personne, le peu de cas qu'elle faisait de son zèle et de ses capacités.

Enfin, un illustre personnage, jadis tout-puissant, longtemps exilé, maintenant encore tenu à l'écart, mais toujours redoutable par la force de son intelligence et le nombre de ses amis, le duc de Choiseul, du fond de sa retraite de Chanteloup,

graves matières, sujet inépuisable pour lui de jeux de mots et de quolibets : « Savez-vous, disait-il, ce que c'est qu'un combat naval ? Je vais vous le dire : » deux escadres sortent de deux ports opposés ; on manœuvre, on se rencontre, on » se tire des coups de canon, on abat quelques mâts, on déchire quelques voiles, on » tue quelques hommes, on use beaucoup de poudre et de boulets ; puis chacune » des deux armées se retire, prétendant être restée maîtresse du champ de bataille ; » elles s'attribuent toutes deux la victoire ; on chante de part et d'autre le *Te Deum*, » et la mer n'en reste pas moins salée ! »

soutenait le contrôleur général dans sa lutte contre Maurepas. Et ce renfort, pour rester dans l'ombre, n'en était pas moins efficace.

Dans ces conditions, on eût pu présager la chute prochaine des ministres visés. Mais Maurepas tenait bon, et ne voulait pas entendre parler de renvoi. Une sorte d'entêtement sénile, à défaut de fermeté vraie, le portait à défendre tous ceux qu'il regardait comme ses créatures; sa femme, qui ne jurait que par Montbarrey, fortifiait sa volonté et l'encourageait à la résistance. Il avait su, enfin, au prix de quelques services, mettre dans ses intérêts le comte de Provence, qui n'aimait guère la Reine, et ne manquait pas une occasion de la contrecarrer.

Le gouvernement et la Cour se trouvaient donc, en l'année 1780, divisés en deux camps de force à peu près égale, qui se disputaient sourdement la conquête du pouvoir, et entre lesquels flottait l'esprit indécis du Roi. Hautes raisons d'État, intrigues d'ambition, rancunes personelles, et même, comme on le verra tout à l'heure, petites vanités féminines, tout concourait à rendre la partie intéressante: et rien n'était plus incertain que l'issue du combat.

III

Pour mener à bien la campagne projetée, il fallait avant tout se mettre d'accord sur le remplacement des deux sacrifiés. Sous quelque gouvernement que l'on vive, république parlementaire ou monarchie absolue, c'est là un problème qu'il n'est jamais très facile de résoudre. Pourtant, dans la conjoncture présente, il est juste de reconnaître qu'une moitié de la besogne se fit assez aisément: « le parti » s'entendit plus vite qu'on eût pu croire sur le nom à proposer pour le ministère de la marine. Le candidat désigné fut le marquis de Castries. Necker, dont il était l'ardent et fidèle admirateur, l'indiqua et le fit adopter, d'autant que le choix était heureux. Universellement estimé pour son courage, sa haute probité, son activité soutenue, Castries, avec un caractère droit et ferme, un esprit

lucide et raisonnable, réunissait les qualités d'un excellent administrateur; il n'avait, disait-on de lui, ni ennemis ni envieux. On n'eut pas de peine à persuader la Reine, dont la confiance dans le jugement du contrôleur général était alors entière. Le marquis de Castries passait d'ailleurs pour être en bons termes avec Maurepas; et on ne prévoyait pas que celui-ci voulût user de son crédit à défendre opiniâtrément le très insuffisant comte de Sartines.

Mais il n'en allait pas de même pour le ministère de la guerre. Le prince de Montbarrey, insoucieux des affaires sérieuses, mais fort propre à l'intrigue, avait su, nous l'avons dit, se créer de chauds et puissants défenseurs. Non seulement madame de Maurepas n'en voulait pas démordre, mais le premier ministre, tout en se vengeant de sa docilité conjugale par quelques quolibets sur le protégé de sa femme, semblait décidé à faire du maintien du prince une question personnelle. Or Louis XVI tenait à son vieux conseiller, dont il respectait l'âge, les longs services, l'incontestable dévouement, et qu'il considérait comme le guide nécessaire de son inexpérience. Pour triompher d'une telle influence, il fallait l'intervention directe de la Reine. Marie-Antoinette se décida enfin à adopter ce rôle, nouveau pour elle.

Le moment était bien choisi pour elle d'essayer sa force. Louis XVI, à cette époque, subissait très vivement l'ascendant de la Reine, dont le charme avait fini par conquérir un cœur un peu lent à s'échauffer. Peu à peu, il prenait l'habitude de la consulter sur les affaires de l'État, avec la déférence d'un époux amoureux, et lui témoignait une confiance qu'il aurait pu placer plus mal. Marie-Antoinette, en dépit des calomnies qui ne l'ont pas épargnée, avait la conscience droite et l'âme honnête. Elle voulait sincèrement le bien public et cherchait la vérité avec bonne foi; elle était encouragée dans cette voie par son amie intime, la duchesse de Polignac, qui ne ressemblait à aucune des favorites dont l'histoire nous a gardé le souvenir.

Madame de Polignac, en effet, a-t-on dit justement, était « sans ambition pour sa famille, et sans avidité pour elle-même; les honneurs, qu'elle avait fuis, étaient venus la chercher. Il fallait la forcer à recevoir quelques bienfaits.

Amie sincère, c'était Marie-Antoinette et non la Reine qu'elle aimait, et dans tous les conseils qu'elle lui donnait, elle n'avait pour but que sa considération et sa gloire. » C'est par ces nobles qualités, partout rares et précieuses, introuvables à la Cour, qu'elle avait su gagner l'affection sans réserve de Marie-Antoinette ; et celle-ci ne prenait aucune décision sans avoir consulté la haute raison de cette incomparable amie.

Avec madame de Polignac, quelques hommes d'un esprit distingué composaient l'entourage habituel de la Reine et s'associaient à sa politique. A l'époque où nous parlons, les plus en vue étaient MM. de Vaudreuil, d'Adhémar et de Bésenval.

Le premier passait pour très avant dans les bonnes grâces de la duchesse de Polignac, sur laquelle il exerçait un empire presque despotique. Quoi qu'il en soit de ces médisances, Vaudreuil méritait la considération dont il jouissait à la Cour, par son esprit juste, la franchise absolue de son caractère et une probité « si exacte qu'elle le poussait à une sorte de férocité ». Il était lié d'une étroite amitié avec le comte d'Adhémar, en dépit ou peut-être à cause du contraste que présentaient deux natures entièrement opposées.

L'histoire de celui-ci était singulière. Né pauvre, simple lieutenant d'infanterie, — il portait alors le nom peu illustre de Montfalcon — il s'était fait remarquer par MM. de Ségur et de Castries à l'affaire de Warburg, par sa rare énergie et son audace heureuse. « Dans cette affaire, disent les *Mémoires* du comte de Ségur, où dix mille Français luttèrent avec opiniâtreté contre toute l'armée du duc de Brunswick, quelques-uns de nos bataillons, après avoir pris, perdu et repris trois fois un point important, se retiraient. Le jeune Montfalcon, l'épée nue, l'œil ardent, les cheveux en désordre, embelli par son courage, court, appelle, exhorte, rallie les soldats, se précipite avec eux dans la mêlée, triomphe et reste maître de la colline disputée. » Les deux généraux avaient sollicité pour lui une récompense. Il n'obtint que la croix de Saint-Louis et une place de major dans une petite ville, où il croyait devoir finir obscurément ses jours. Personne ne lui connaissait d'autre parenté qu'une vieille tante, qui vivait dans un petit castel des environs de Nîmes. C'est là, en parcourant une liasse d'antiques parchemins, qu'il découvrit un

jour des titres prouvant sa descendance de l'ancienne maison d'Adhémar, que l'on croyait éteinte.

Il s'empare de ces pièces, accourt à Paris, vient trouver ses deux protecteurs, MM. de Castries et de Ségur, soumet, sur leur conseil, les précieux papiers au généalogiste Chérin, dont le jugement faisait loi. Celui-ci les déclare authentiques ; et voilà le jeune officier doté d'un grand nom, présenté à la Cour, nommé, sur la recommandation du marquis de Ségur, colonel d'un régiment, et peu d'années après, ministre du Roi à Bruxelles. Il ne lui manquait plus que la fortune; un riche mariage l'en pourvut largement [1]. L'amitié de Vaudreuil l'introduisit dans la société de madame de Polignac, qui était celle de la Reine. Il y fut vite au premier plan. Souple, aimable et fin, ambitieux avec discrétion, doué d'une jolie voix et d'une figure charmante, sachant flatter les hommes et plaire aux femmes, il aspirait à jouer un grand rôle et faillit y réussir [2].

Quant au dernier des trois, le baron de Bésenval, est-il nécessaire d'en tracer le croquis? Qui ne connaît cette originale figure de Genevois mêlé de Gascon, brave soldat, courtisan rusé, causeur brillant, hâbleur intarissable, brouillon avec autorité, tranchant de tout, n'approfondissant rien, intrigant sans être intéressé et par simple vanité de faire parler de lui, ami sûr, mais compromettant, et rachetant, somme toute, les travers de son esprit par les réelles qualités de son cœur? Si l'on en croit ses *Mémoires,* c'est lui qui, dans la crise politique dont il s'agit, a tout fait, tout mené, tout combiné, tout prévu. Il en faut sans doute beaucoup rabattre; son rôle fut plus modeste que celui qu'il s'attribue. Il n'en semble pas moins établi que c'est Bésenval qui, causant un jour avec MM. de Vaudreuil et d'Adhémar de la succession éventuelle du prince de Montbarrey, prononça le premier le nom du marquis de Ségur, auquel l'unissaient des liens anciens d'amitié et de fraternité d'armes.

1. Il épousa une veuve, madame de Valbelle, dame d'honneur de la Dauphine, de beaucoup plus âgée que le comte d'Adhémar, mais compensant ce défaut par le mérite d'une dot considérable.

2. « M. d'Adhémar, disait le comte de la Marck, était, de toute la société Polignac, celui qui avait le plus d'esprit. » Il est vrai que le même auteur, en parlant de cette coterie, résume plus loin son sentiment en ces termes trop sévères : « C'étaient d'habiles gens en *trigauderie* de Cour, et rien de plus. »

Il n'eut que peu de peine à faire partager son avis par ses deux interlocuteurs; ils se trouvèrent tout de suite d'accord pour reconnaître qu'on ne pouvait proposer à la Reine un choix plus heureux. Ils pensèrent que, pour remédier à l'anarchie où le ministre en fonction avait jeté tout « le corps militaire », il fallait un homme dont les qualités maîtresses fussent la force d'âme, l'activité persévérante, une probité au-dessus de tout soupçon. Tels étaient assurément les traits distinctifs du caractère de Ségur. Esprit plus solide que brillant, il portait en toutes choses une raison calme et froide; son énergie soutenue ne se démentait pas plus dans les difficultés de la vie journalière que dans l'action du combat. « Impénétrable et ferme, a dit un homme qui l'a connu de près, il est lent à prendre une opinion ; mais ni amitié, ni faveur, ni aucune considération ne peut le faire écarter d'un principe qu'il a adopté. » Enfin, élevé dans les camps, n'ayant jamais cessé de servir depuis sa première enfance, il possédait à fond toutes les connaissances techniques du métier militaire. Si, comme on le lui reprocha au début, sa carrière antérieure, toute d'activité, semblait le rendre « plus propre à se battre contre les ennemis de l'État qu'à s'astreindre à un travail de cabinet », on pouvait alléguer par contre le succès de son administration dans le comté de Bourgogne. Rien n'empêchait d'espérer que, sur un plus vaste théâtre, il ne se montrerait pas inférieur à sa tâche.

A ces motifs d'intérêt général s'en joignaient d'autres plus personnels. Vaudreuil, jadis fort lié d'amitié avec la marquise de Ségur, conservait une véritable affection pour ses fils, qu'il rencontrait fréquemment chez madame de Polignac. Quant au comte d'Adhémar, en dehors de la reconnaissance dont il ne pouvait se dispenser envers le principal artisan de sa fortune, une secrète arrière-pensée qu'il nourrissait au fond de l'âme ne fut sans doute pas étrangère à la chaleur vraiment exceptionnelle de son enthousiasme. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette petite machination.

Enfin, détail qui n'était pas sans importance, la comtesse douairière de Ségur, toujours alerte malgré ses quatre-vingts ans, était la contemporaine et l'intime du ménage Maurepas. Cette liaison devait sans doute interdire au *Mentor* toute hostilité directe contre le fils de sa vieille amie.

Ces diverses considérations, développées avec insistance auprès de la duchesse de Polignac, réussirent à la convaincre. Sans connaître particulièrement le marquis de Ségur, qui n'était pas un mondain et laissait à ses fils le soin de briller dans les salons à la mode, elle savait de quelle estime il était entouré. Le suffrage de Vaudreuil était d'ailleurs à ses yeux un argument décisif. Elle se chargea donc de parler à la Reine. Quelques jours après, elle put annoncer à ses amis l'heureuse issue de sa démarche, et leur promettre l'appui chaleureux de Marie-Antoinette.

IV

Pour agir avec succès, il ne restait plus qu'à saisir la première occasion favorable. Avec un homme du tempérament de Montbarrey, il n'était pas à supposer qu'on eût longtemps à attendre une maladresse ou une faute. Mais il fut entendu que le secret le plus profond serait gardé sur toute l'affaire, « de crainte que, s'il transpirait la moindre chose, M. de Maurepas ne prévînt le Roi, et que la Reine ne le trouvât averti et disposé contre ce qu'elle proposerait ». On décida même, pour éviter qu'un mot échappé fît échouer le projet, qu'on ne parlerait pas encore au principal intéressé, le marquis de Ségur, confiné à Besançon, et fort éloigné de soupçonner la petite conspiration de Cour à laquelle on mêlait son nom. C'était là un excès de précaution. Mais, en principe, une stricte réserve n'était pas inutile. On en eut bientôt la preuve, quand une confidence imprudente de la Reine faillit tout compromettre, et retarda tout de plusieurs mois.

Le rôle joué auprès de Marie-Antoinette par le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur d'Autriche en France, est trop généralement connu pour qu'il importe d'y insister. L'impératrice Marie-Thérèse, en plaçant à côté de sa fille, avec charge de lui prodiguer de sages conseils, ce zélé serviteur de l'Empire, avait eu la main singulièrement heureuse. L'habile diplomate avait vite compris que sa vraie mission n'était pas uniquement celle d'un directeur de conscience, mais encore et surtout celle

d'un guide politique, et que, s'il convenait d'employer son influence sur la jeune princesse pour l'encourager au bien, il était non moins essentiel de n'oublier en aucune circonstance l'intérêt sacré de la maison d'Autriche. Or, à ce dernier point de vue, pouvait-on souhaiter rien de mieux que le maintien à la tête des affaires du Roi d'un premier ministre tel que Maurepas, et de ses deux acolytes, Sartines et Montbarrey? Ce digne trio offrait, sinon à la France, du moins aux puissances rivales, toutes les garanties désirables; et l'on sait qu'à toute époque, les politiques goûtent fort chez leurs voisins les gouvernements dont ils ne voudraient pas chez eux. Aussi se représente-t-on le sursaut que fit l'ambasadeur d'Autriche, quand la Reine vint lui confier un jour, sous le sceau du secret, le plan qu'elle avait conçu pour éliminer deux de ces personnages, et ébranler du même coup l'autorité du troisième.

Mercy ne fut pas à court d'arguments pour combattre le malencontreux projet; mais l'objection qu'il développa surtout avec une adroite insistance fut que la Reine, en s'attaquant de front au protégé de Maurepas, présumait trop de ses forces, et engageait une partie où elle n'était pas sûre de rester victorieuse. Et alors, en cas d'échec, quelle atteinte ne recevrait pas le prestige de la jeune souveraine dans le présent, et son autorité dans l'avenir! Bref, il fit si bien qu'il parvint, sinon à convaincre la Reine, du moins à ébranler sa confiance en elle-même. L'assaut, auquel elle était prête à marcher avec entrain, fut remis à une date indéterminée, et un assez long temps s'écoula sans qu'il fût plus question de rien.

Madame de Polignac et ses amis, ignorant l'indiscrétion de Marie-Antoinette et l'opposition de Mercy-Argenteau, s'étonnaient de ce retard et s'en impatientaient. D'Adhémar, toujours plus bouillant que les autres, s'en prenait à la favorite, l'accusait de mollesse, l'excitait à l'action. Celle-ci protestait de son zèle, promettait de reparler à la Reine, et rapportait chaque fois les mêmes réponses évasives : « Il fallait se garder de précipiter les choses; on ne pouvait être certain que le Roi agréât M. de Ségur; mieux valait conserver Montbarrey jusqu'à ce qu'on fût sûr de le voir remplacer par celui qu'on voulait avoir. »

C'est pendant cette période d'attente que Besenval se

détermina à avertir Ségur de ce qui se passait, et à sonder ses intentions. D'Adhémar, à la même époque, faisait auprès du marquis de Castries une démarche analogue. Il était en effet plus que temps de connaître les sentiments des deux futurs ministres; et leurs amis ne pouvaient s'engager plus à fond pour leur cause, sans avoir l'assurance qu'ils seraient soutenus et suivis. Bésenval a consigné dans ses *Mémoires* le souvenir de la conversation qu'il eut à cette occasion avec le marquis de Ségur. Il nous le dépeint, dès les premières paroles, sursautant de stupéfaction, regardant dans les yeux son interlocuteur « comme s'il l'eût cru devenu fou ». Puis, il se remet au bout de quelques instants, et écoute attentivement le long récit que lui fait Bésenval des circonstances qui avaient amené ce projet et des démarches auxquelles on s'était déjà livré.

Cet exposé le plongea dans une perplexité cruelle. Son esprit calme et lucide percevait nettement les dangers, les déboires probables de la carrière où on voulait l'engager, et, bien qu'il fût « sans effroi sur la tâche qu'il avait à remplir », il envisageait avec une juste inquiétude « son insuffisance pour se conduire à la Cour ». Jeté dès l'adolescence sur les champs de bataille, il savait mieux servir que plaire. Sa franchise un peu rude s'accommodait mal des roueries de la politique, et, s'il ne craignait pas les responsabilités du pouvoir, il se sentait peu propre aux intrigues de palais. Arrivant au ministère par la coalition de quelques hommes de Cour et de femmes haut placées, il prévoyait les difficultés qu'il aurait à vaincre pour maintenir l'indépendance de ses principes contre le caprice des unes et l'ambition des autres.

Ces considérations, jointes à l'imprévu d'une idée « qui n'était jamais entrée dans le calcul de sa vie », l'empêchèrent, malgré la décision naturelle de son caractère, de formuler dans ce premier entretien une réponse positive; et Bésenval le laissa à lui-même, après lui avoir demandé le secret. Une seconde entrevue, peu après, le trouva « plus familiarisé » avec la proposition de ses amis. Mais s'il était moins récalcitrant sur le fond de l'affaire, il n'éprouvait qu'une médiocre confiance dans la réussite du projet; et l'éloquence de Bésenval ne put, cette fois encore, triompher entièrement de ses hésitations.

Parmi les encouragements qui lui parvinrent sous main les jours suivants, et qui vainquirent enfin ses scrupules, un des plus décisifs fut à coup sûr l'avis du duc de Choiseul, dans les lumières duquel il avait une entière confiance. Le marquis de Ségur, lié de tout temps avec le duc de Choiseul, était de ceux dont l'amitié avait résisté à la disgrâce du célèbre ministre de Louis XV. Il avait tenu, au temps des *pèlerinages* à Chanteloup, à inscrire sur la fameuse colonne son nom et celui de ses fils. Bien que la mort de Louis XV eût fait cesser l'exil du plus habile homme d'État des derniers temps de la monarchie, Louis XVI, par le fait de son éducation, conservait contre Choiseul d'assez fortes préventions que M. de Maurepas entretenait avec soin. La Reine, au contraire, le traitait avec une réelle faveur. En appuyant la nomination de Ségur et de Castries, le duc se créait des droits nouveaux à la reconnaissance de Marie-Antoinette, dont il fortifiait l'influence. De plus, l'élévation au pouvoir de deux hommes notoirement connus pour ses amis lui donnait un pied dans le gouvernement de l'État. Choiseul n'était pas homme à méconnaître ce double avantage. Ses conseils furent pressants, et ils furent écoutés.

Un incident inattendu hâta la marche des choses. Necker découvrit un jour, dans l'examen des comptes de la marine, que M. de Sartines avait grevé ce département d'une dette de vingt millions sans que le contrôleur général en eût eu connaissance. Justement irrité, il jeta feu et flamme, demanda en termes formels le renvoi de l'imprudent ministre. La Reine, qui jouait la comédie à Trianon, accourut sur-le-champ pour joindre ses sollicitations à celles de Necker; et tous deux, d'une commune voix, proposèrent le marquis de Castries pour remplir la place vacante. Louis XVI, pris d'assaut, se laissa persuader; si bien que M. Amelot, dépêché sur l'heure auprès de Sartines, — qui, sans soupçonner l'orage, donnait tranquillement audience, — lui demanda son portefeuille à brûle-pourpoint; tandis qu'un autre exprès, expédié en même temps, avertissait M. de Castries de sa nomination. Tout cela se fit si vite que Maurepas, retenu chez lui par la goutte, ne put rien faire pour son protégé, et n'apprit le congé donné que lorsque tout était fini. Le Roi, comme consolation, alla

lui-même chez le vieux ministre pour lui expliquer l'événement, et y passa deux heures, ce qui, dit Bésenval, « avait tout à fait l'air d'un emplâtre pour un soufflet »! Le *Mentor* fit au reste bonne mine à mauvais jeu, et publia partout que le changement effectué avait toute son approbation, ce dont il ne convainquit personne. Moins platonique fut le dédommagement accordé à Sartines : une pension de soixante-dix mille livres, réversible sur ses enfants, un don de cinquante mille écus pour éteindre ses dettes personnelles, vinrent adoucir l'amertume de sa disgrâce. Ses services, à ce prix, étaient assurément bien payés.

V

La chute du ministre de la marine était pour son collègue de la guerre un inquiétant son de cloche; et Montbarrey avait trop de finesse pour ne pas sentir la portée de l'avertissement. Mais, soit que la légèreté l'emportât chez lui sur l'ambition, soit plutôt que « se fiant sur l'appui de M. et de madame de Maurepas, il crût que leur crédit prévaudrait toujours sur le cri public », il n'en poursuivit que de plus belle sa vie extravagante, sans souci des abus scandaleux qui se commettaient sous son nom. Sa maîtresse, plus puissante que jamais, continuait à mettre en coupe réglée l'administration militaire. Il arriva ainsi que la Reine, ayant sollicité pour l'un de ses protégés un emploi de capitaine et reçu du ministre une promesse formelle, apprit avec révolte que le brevet avait été donné à un sieur Renard, frère de la rapace courtisane, « qui faisait avec le prince un échange de faveurs ». L'histoire fit du bruit. Dans l'armée, en particulier, l'indignation fut grande. Mais la colère de la Reine fut plus forte encore; elle eut avec Montbarrey une scène très vive, où le prince ne fut pas ménagé. Dès lors, l'hostilité de Marie-Antoinette se manifesta ouvertement. Il lui arriva, dit-on, de demander plusieurs fois à des officiers venant la remercier de grâces qu'ils croyaient lui devoir, « quelle somme ils avaient payée à mademoiselle Renard pour obtenir leur emploi ». Maurepas lui-même trouva

la hardiesse un peu forte, et eut avec le ministre de la guerre une explication d'un ton tel, que Montbarrey fut « sur le point de faire ses malles et de plier bagages ». L'intervention de madame de Maurepas raccommoda encore une fois les choses. Mais le *Mentor* comprit dès ce moment que les jours de son ami étaient comptés, et, sans s'attarder à des attendrissements inutiles, il commença à jeter les yeux autour de lui pour lui chercher un successeur.

Ses vues se portèrent sur le comte de Puységur, officier général de mérite, du caractère le plus honorable, assurément capable d'occuper dignement cette haute position. Maurepas croyait avoir des droits à son dévouement absolu. Mais il se garda bien de le proposer tout de suite, et se contenta de faire son éloge au Roi, se réservant de pousser les choses plus avant, le jour où le renvoi de Montbarrey s'imposerait comme inévitable.

Les amis de Ségur ne s'endormaient point, de leur côté. Mis en éveil par la chute de Sartines, suivie des récentes frasques de Montbarrey, ils jugeaient le moment venu de profiter du mécontentement de la Reine pour frapper un coup décisif. Le comte d'Adhémar, notamment, se signalait par son impatience, et sans cesse on le voyait en conférence secrète avec madame de Polignac. Enfin, la duchesse fit avertir Ségur qu'elle désirait avoir un entretien particulier avec lui. Il s'y rendit, n'ayant aucun doute sur la proposition qu'elle avait à lui faire. Sa surprise et sa déception furent grandes quand, après les premiers compliments et les ouvertures attendus, madame de Polignac découvrit naïvement le beau projet qu'elle avait, disait-elle, formé dans l'intérêt du futur ministre. La besogne indispensable pour rétablir l'ordre dans l'armée serait, assurait la duchesse, trop lourde pour les épaules d'un seul homme ; d'autant que, sujet à des attaques de goutte, Ségur pouvait se trouver par intervalles hors d'état de supporter la fatigue d'un si grand travail. Elle pensait donc qu'il ferait sagement de s'adjoindre un collaborateur qui l'aidât dans sa tâche, et elle ne voyait personne qui y fût plus propre que le comte d'Adhémar, dont Ségur connaissait le mérite, les talents et l'attachement à sa personne.

La trame était trop visible, et l'on s'expliquait sans peine

de quelles ambitions inavouées la duchesse, aveuglée par son engouement, se faisait le porte-parole. Ségur sentit le coup et, vivement blessé, prit la chose de haut. Il répondit tout net « qu'il ne consentirait jamais à se donner un adjoint; que, tout en rendant justice au mérite de M. d'Adhémar, il n'entendait partager avec personne la responsabilité de son administration, et que, s'il fallait parvenir au ministère à cette condition, il y renonçait dès ce moment ». Une déclaration si catégorique embarrassa fort madame de Polignac. Elle battit en retraite du mieux qu'elle put, assura Ségur qu'il se méprenait sur ses intentions, qu'elle avait parlé uniquement pour son bien, qu'on ne mettait aucune condition à son entrée aux affaires, et que, du moment où la chose ne lui convenait pas, il n'en serait plus question. Elle protesta qu'elle n'en travaillerait pas moins vivement à le porter au ministère.

Tel fut aussi le langage du comte d'Adhémar, au cours d'une explication que Ségur, toujours soucieux d'agir à visage découvert, voulut avoir avec lui sur le même sujet. Il désavoua toute arrière-pensée de calcul personnel, fit sonner haut son dévouement envers son ancien protecteur. Et il faut lui rendre cette justice qu'il tint parole, et que sa conduite resta la même après comme avant l'échec de la petite combinaison si brusquement déjouée, soit qu'il ait craint, en agissant autrement, de s'exposer à des interprétations fâcheuses, soit qu'en joueur avisé, ayant vu la partie manquée pour cette fois, il ait gardé l'espoir de réussir dans une autre occasion.

Quoi qu'il en soit, l'incident n'eut pas de suites, et l'on n'en parla plus. La Reine, informée de l'acceptation de Ségur, prit enfin le parti d'attaquer franchement l'affaire auprès de Louis XVI. Après avoir démontré la nécessité de céder au « cri de l'opinion » en renvoyant Montbarrey, elle exposa les raisons qui la poussaient à recommander un successeur capable de réparer le mal. Le Roi l'écouta avec attention, et promit d'en parler au premier ministre; ce qu'il fit sans perdre de temps. Maurepas, surpris de cette brusque proposition, se trouva au premier abord fort empêché de répondre. L'estime et l'amitié qu'il avait toujours professées pour Ségur, l'irréprochable réputation dont jouissait celui-ci, ne permettaient guère au *Mentor* de le combattre ouvertement. D'autre part, l'atta-

chement de madame de Maurepas pour Montbarrey, la crainte de voir la Reine, après avoir désigné Castries pour la marine, faire encore un ministre de la guerre, peut-être aussi « l'humeur de ce que Ségur ne s'était pas adressé à lui », tous ces motifs réunis le décidaient au fond de l'âme à s'opposer de tout son pouvoir à la nomination proposée. Il s'en tira, selon sa coutume, par des formules évasives et quelques plaisanteries sans portée, et résolut de louvoyer de manière à tirer profit des circonstances.

Le hasard faillit le servir à souhait. Ségur eut en effet la malchance de subir, précisément à l'heure où semblait se décider son sort, une de ces violentes crises de goutte, auxquelles, comme l'avait dit madame de Polignac, il était assez fréquemment sujet. A peine remis de cet accès, il se hâta trop de se rendre à la Cour, pour remercier la Reine des bontés qu'elle lui témoignait. On le vit arriver à Versailles, pâle, défait, se soutenant sur une canne, l'air d'un homme miné par la maladie. C'était une faute grave, et Maurepas se saisit de l'atout. Il vint trouver Louis XVI, raconta ce que chacun avait vu, représenta au Roi qu'on lui avait donné un conseil ridicule en l'engageant à confier ce ministère, qui exigeait le plus de labeur et d'activité, à un homme « épuisé par de graves blessures et de perpétuelles infirmités ». Puis, le voyant ébranlé, il insinua perfidement que l'on cherchait à égarer sa sagesse, que madame de Polignac abusait de son ascendant sur la Reine pour la pousser, dans des intérêts particuliers, à de fâcheuses démarches. Il ne chercha pas d'ailleurs à défendre outre mesure le prince de Montbarrey, dont il sentait la position irrémédiablement atteinte, et termina l'entretien en indiquant, s'il fallait chercher un nouveau ministre de la guerre, le comte de Puységur comme l'homme le plus capable d'en remplir les fonctions. Le comte de Puységur était lié d'ancienne date avec le marquis de Ségur. Informé de ce qui se passait, il vint le prévenir loyalement, et tous deux se promirent de laisser faire la fortune et de n'agir en aucune sorte l'un contre l'autre. Cet honorable engagement fut tenu de part et d'autre avec un soin scrupuleux[1].

1. La consonance des deux noms de MM. de Ségur et de Puységur a donné lieu à une fable ridicule recueillie par quelques écrivains. Louis XVI, confondant les

Cependant, la conversation avec Maurepas avait laissé Louis XVI d'assez méchante humeur, et, dès qu'il vit la Reine, il s'en expliqua avec elle, selon son tempérament, en termes peu mesurés. Marie-Antoinette, irritée à son tour, s'en prit à sa favorite et lui adressa les reproches les plus offensants, allant jusqu'à dire qu'elle l'avait compromise, pour satisfaire des vues personnelles, et l'accusant de calculs intéressés. La duchesse était douce, mais fière. Maîtrisant son émotion, elle démontre avec calme l'injustice de ces soupçons; puis, se levant pour prendre congé de la Reine, elle ajoute que, incapable de supporter l'opinion que l'on a de son caractère, « elle quitte la Cour pour n'y plus mettre les pieds, qu'elle rend dès ce moment à la Reine tous les bienfaits qu'elle a reçus d'elle, et remet jusqu'à la charge de son mari, qui ne l'en dédirait sûrement pas ».

Devant cette attitude et ce noble langage, la colère de la Reine tombe subitement; elle adoucit sa voix, retire ses paroles, cherche à réparer le mal qu'elle vient de faire. Mais madame de Polignac reste inébranlable et maintient sa résolution, avec un froid respect. Alors, dans le désespoir où la jette la perte d'une si rare et si précieuse affection, Marie-Antoinette ne peut retenir ses larmes. Elle se met aux genoux de son amie, la conjure d'oublier un moment de vivacité, trouve pour la retenir les expressions de la plus touchante tendresse. Ce fut là, dit Bésenval, qu'échoua la fermeté de madame de Polignac. Elle pleura à son tour, serra la Reine dans ses bras, lui parla avec l'accent de cet attachement pur et désintéressé qui était effectivement dans son cœur. La réconciliation fut complète et eut ce résultat que la Reine, pour effacer ses torts et témoigner de son repentir, prit l'engagement de soutenir plus vivement que jamais la candi-

deux personnages, aurait nommé au ministère le marquis de Ségur, recommandé par la Reine, croyant satisfaire du même coup M. de Maurepas, qui lui avait parlé de M. de Puységur. Ce prétendu quiproquo, mentionné pour la première fois dans les *Mémoires* de l'abbé Georgel, a été raconté de nouveau, avec un grand luxe de détails, dans les *Souvenirs apocryphes* attribués à Louis XVIII. Nous l'avons retrouvé, non sans quelque étonnement, dans un ouvrage récent, considérable au moins par ses dimensions, *la France sous Louis XVI*, par M. A. Jobez. Nous croyons superflu de nous inscrire en faux contre cette légende, dont la grossière invraisemblance saute aux yeux.

dature du marquis de Ségur. C'est à cette conclusion inattendue qu'aboutit l'habile méchanceté de Maurepas.

VI

Malgré tout, le dénouement se fût peut-être fait encore attendre si Montbarrey lui-même ne se fût chargé de le précipiter. Assez exactement instruit de la tournure des affaires, il avait d'abord, avec son habituelle insouciance, pris le parti qu'il prenait le plus volontiers : laisser agir les autres et voir venir les événements; mais sa philosophie n'alla pas jusqu'à digérer ceux des derniers jours, l'attaque directe de la Reine, la molle défense de Maurepas, la froideur de l'accueil du Roi, qui n'était plus guère indécis que sur le choix d'un remplaçant. Pour couronner cet ensemble, la protection trop ostensible de madame de Maurepas augmentait l'embarras du prince, en intéressant sa dignité personnelle. A continuer ce jeu, il risquait le ridicule, dont, au milieu d'une société raffinée, les effets sont certains et redoutables. Ses amis le lui dirent; il eut l'esprit de les croire, et un soir de décembre, sans avoir prévenu personne, il chargea Maurepas de présenter sa démission au Roi, et partit pour Paris, laissant le souverain et son ministre assez déconcertés de ce brusque parti [1].

Pour se remettre de la surprise, on chargea par intérim M. de Vergennes, ministre des affaires étrangères, du portefeuille de la guerre. Puis, pendant quatre jours, les intrigues recommencèrent de plus belle. La Reine, la société Polignac, MM. de Castries et Necker poussaient toujours Ségur. Maurepas, entêté dans sa résistance, tenait bon pour M. de Puységur et ne laissait pas au Roi un instant de répit. Autour des camps ennemis la fermentation était grande, et les rumeurs les plus diverses couraient dans le public. On répandit même

1. 19 décembre 1780. — Le prince de Montbarrey reçut de la munificence royale des « compensations » plus brillantes encore que Sartines : un traitement de 67 000 livres, un logement à l'Arsenal, 8 000 francs de pension pour la princesse de Montbarrey, et pour son fils diverses charges dont le revenu total monta à 23 000 francs.

le bruit que, devant les difficultés du choix, et pour ne donner tort à personne, le Roi ne nommerait pas de ministre et se bornerait à établir une sorte de Conseil de la guerre dont le marquis de Ségur aurait la présidence[1]. Et rien ne prouve, en effet, que Louis XVI n'ait eu un moment cette pensée.

Le 24 décembre, veille de Noël, la cour, selon l'usage, était « aux porcelaines » que l'on étalait ce jour-là dans les cabinets du Roi. Marie-Antoinette prit à part madame de Polignac et lui souffla à l'oreille que la partie semblait perdue, la balance penchant décidément du côté de M. de Puységur. La duchesse ne répliqua rien; elle demanda seulement pour le soir même un entretien particulier, qui eut lieu, et fut décisif. Madame de Polignac y fut éloquente. Elle démontra à la Reine la gravité d'un échec, non seulement pour le présent, mais pour l'avenir, lui représenta toute la cour les yeux fixés sur elle, dans l'attente de savoir qui l'emporterait, d'elle ou de Maurepas, piqua au vif l'orgueil de la femme en décrivant le triomphe insolent de son rival, le « soufflet affreux » que recevrait le parti vaincu dans la lutte presque publique.

L'amour-propre blessé peut opérer des prodiges : Maurepas en fit l'expérience à ses dépens. Le lendemain, dès sept heures du matin, il était demandé chez le Roi. Il y trouva la Reine, qui prit vivement la parole, affirma qu'elle n'avait en vue que le bien, que, lorsqu'elle recommandait un homme à la confiance du Roi, c'était par la seule raison qu'elle le croyait plus digne et plus capable qu'un autre; puis, venant droit au fait, elle mit en avant le marquis de Ségur, rappela ses services et son caractère, demanda à Maurepas quel sérieux motif il avait de s'opposer à cette nomination. Le ministre, pris au dépourvu par cette charge impétueuse, n'allégua que de faibles objections, se défendit de toute hostilité, finit même par faire l'éloge de Ségur, si bien que le Roi, embarrassé de cette scène, prononça à son tour quelques mots favorables au candidat de la Reine. Celle-ci aussitôt, donnant corps à cette vague approbation, s'adressa à Maurepas : « Monsieur, lui dit-elle impérieusement, vous entendez la volonté du Roi. Envoyez tout de suite chercher M. de Ségur, et apprenez-la-lui ! »

1. *Souvenirs d'un chevau-léger*, par M. de Belleval.

Il n'y avait plus qu'à s'avouer vaincu et à courber la tête. Maurepas s'y détermina, mais non sans un dépit bien naturel. Il eut même, au premier moment, quelque velléité de retraite, et écrivit au Roi « qu'il priait Sa Majesté, puisque ses soins n'étaient plus jugés utiles, de trouver bon qu'il se retirât à Pontchartrain, et que, dans cette campagne, il lui fût permis de soigner sa santé et d'achever tranquillement ses jours ». Mais cet accès d'humeur bucolique ne fut pas de longue durée; quelques instances du Roi en eurent promptement raison. Une seconde lettre suivit de près la première, et déclara que « les bontés de Leurs Majestés le dédommageaient amplement de cette méprise qui lui avait fait croire qu'il n'était plus digne de leur confiance, qu'on pouvait faire l'essai des talents de M. de Ségur, et qu'il le soutiendrait de son mieux par respect pour le choix du Roi et la protection de la Reine. »

Ainsi se trouvèrent déçues les prévisions du mauvais plaisant qui, interrogé sur l'âge du prince de Montbarrey, se bornait à répondre : « L'âge de M. de Maurepas. Quand l'un mourra, l'autre sera bien malade. » L'octogénaire avait la vie plus dure qu'on n'eût généralement supposé.

Il va sans dire que Maurepas se résigna sans pardonner et ne prit jamais son parti de MM. de Ségur et de Castries. « Ne me demandez point, avait-il coutume de dire, s'ils sont à mon gré. A mon âge, on ne cherche pas à faire de nouvelles connaissances. »

COMTE PIERRE DE SÉGUR.

L'ART AUX DEUX SALONS

I

Je ne sais s'il vous souvient, madame, auprès de qui je dînais un soir de l'hiver dernier, d'une question que vous m'avez adressée subitement, alors que la peinture était le sujet de conversation effleuré.

— A quel signe reconnaissez-vous qu'un tableau est bon?

Ce fut là votre question, et c'est une fameuse question. Je ne sais ce que je répondis ce jour-là, ma réponse m'ayant moins frappé que la demande. Je ne sais non plus ce que trouvèrent à dire les autres convives. Mais ce que je sais bien, c'est que j'ai souvent pensé aux termes si simples de ce problème si difficile, et que j'aurais bien aimé trouver la solution, mais une de ces solutions évidentes, de celles qui se prouvent au simple énoncé, de celles qui apparaissent à tous comme l'affaire du monde la plus facile à savoir, et font immédiatement songer à l'œuf de Christophe Colomb.

Cette solution, je ne me flatte pas de l'avoir découverte, ou plutôt de l'avoir formulée, après tant d'autres qui l'ont prouvée

par des œuvres, et tant d'autres encore qui l'ont ratifiée par leurs admirations intelligentes. Ce que je puis dire, c'est que j'ai à mon tour posé la question à des personnes, ma foi! fort autorisées, à de rusés amateurs et à de fins marchands de tableaux, à des écrivains enclins à raisonner des choses d'art et à des peintres qui prouvent leur compréhension par l'action.

On m'a répondu, comme on doit bien le penser, de fort belles choses. J'ai gagné, à ce jeu, de faire quelques promenades en compagnie d'esprits intéressants. Des remarques ingénieuses, des aperçus profonds, il y en a eu. Mais, tout de même, nul n'a construit la phrase brève faite pour s'adapter exactement aux quelques mots prononcés curieusement, et ingénument peut-être, par la dame auprès de laquelle j'ai dîné. Il est sûr que plus l'on y réfléchit, plus cette question tranquille apparaît ardue à résoudre. C'est peut-être un sujet qu'une académie pourrait mettre au concours, en interdisant la prolixité historique et philosophique, en exigeant la seule phrase significative, celle qui englobera tout : la nature, l'art, l'individu, la forme, la couleur, la lumière, — la phrase magique, la clef infaillible qui ouvrira la serrure secrète.

Rien n'est difficile, on le sait, comme les définitions. Même les plus célèbres, les mieux acceptées, peuvent être examinées à nouveau, discutées, amendées. Les mieux venues ne disent jamais trop, retombent impuissantes devant l'universalité des choses à définir. Il n'y a donc pas à être surpris outre mesure de la difficulté éprouvée à donner la formule du bon tableau. Quelques-uns de ceux que j'interrogeai, ramenés aux termes précis après les plus brillantes digressions, reconnurent qu'il était sans doute impossible de donner sur l'instant une réponse satisfaisante. Ils promirent de réfléchir, de condenser leurs trouvailles, de les réduire à une formule, et d'écrire cette formule pour plus de certitude. Je n'ai pas encore reçu ce fruit mûri de leurs méditations, et sans prolonger ce préambule, j'entre aux Salons de cette année, désireux de savoir si la méthode empirique m'en apprendra davantage.

II

La fresque de Puvis de Chavannes, visible dès la montée de l'escalier, au Champ-de-Mars, s'offre immédiatement à la vue. Le sujet est inscrit au catalogue et sur l'œuvre même : *Les Muses inspiratrices acclament le Génie, messager de lumière.* Le lieu de destination est l'escalier de la bibliothèque de Boston. La préface aux salles de lecture et de travail est ici sereine et générale, écrite en traits larges et précis. Le paysage est immense, ne signifie pas telle région circonscrite comme lorsqu'il s'agissait pour Puvis de Chavannes de figurer la contrée de Lyon ou de Rouen. Il donne à parcourir un panorama qui est l'image de la terre et de la mer : une ligne d'horizon, la mer bleue, des collines, des prés où croissent des arbrisseaux fleuris, des lauriers, des chênes droits, minces et solides. C'est la saison nouvelle, la parure des fleurs délicates et des tendres feuilles, la jeunesse qui recommence, de la vieille terre crevassée, belle au bois dormant qui se réveille toujours.

Cette éternelle jeunesse est aussi présente par l'apothéose du savoir et de la poésie. Les Muses qui s'élèvent du sol fleuri sont des plus charmantes conceptions de l'artiste. Il nous livre par elles un des secrets de l'art, de l'originalité. Il nous dit comment peuvent se continuer et se renouveler les anciens symboles. Il a voulu les Muses familières, traditionnelles, il a accepté leurs robes, leurs tuniques, et voici pourtant qu'il nous semble ne jamais les avoir vues apparaître ainsi, aux musées des statues et des peintures. C'est qu'il y a eu intervention de la vie directement observée, retour à la source de nature. Ces attitudes, ces ports de têtes, ces gestes, Puvis de Chavannes les a surpris au passage des êtres, et par le don d'imagination, qui est le don de développement du réel, il a trouvé l'accord de toutes ces figures entre elles, il a signifié, par leur réunion, par leur mouvement général d'ascension, par leur rythme sûr, l'élan ingénu des forces qui cherchent l'expansion, qui vont vers la lumière.

Je crois qu'une telle mise en scène, charmante et lumi–

neuse, suffirait à emplir l'espace. Je regrette la présence des deux statues représentant l'art révolu au milieu de ce clair paysage que l'on voudrait voir habité par les seules forces naturelles. Et de même qu'il y a une liaison entre les arrangements logique voulus par l'esprit, il y a aussi un désaccord lorsque l'élément factice est introduit parmi les éléments coordonnés. C'est en vertu de cette loi que ces statues troublent l'unité atmosphérique de cette belle fresque : elles sont placées matériellement en dehors du pur paysage, de même qu'elles viennent, hors de propos, ajouter une conception de lettré à la belle vision du poète épris des formes vivantes et de la cadence des mouvements.

Derrière le socle de ces statues, l'harmonie se rétablit. Il semble véritablement qu'il y ait un rideau d'air limpide, d'une transparence et d'un éclat délicieux. C'est là que se meuvent les créatures réelles et rêvées, c'est là que se dessine la perspective du paysage. Et ces corps ayant la forme et le poids, ces aspects de nature véridique, ne viennent pas en dehors de cet air transparent. Les plans s'établissent, la composition s'étage, sans creuser ni surcharger la muraille.

Que l'on veuille bien s'arrêter à ceci, accepter cette expérience comme démonstrative de la valeur et de la viabilité de l'œuvre d'art. Quelle que soit cette œuvre, il est certain que nous pourrons immédiatement discerner si elle possède ou non ce caractère de stabilité.

III

Si de la contemplation de la fresque de Puvis de Chavannes, je passe à la recherche d'une œuvre de sculpture qui fasse naître une impression de force rassurante, il se trouve par bonne fortune que je rencontre cette œuvre immédiatement, dès l'entrée au jardin du Champ-de-Mars.

Rodin, à mon sens, par le *Bourgeois de Calais*, en bronze, qu'il a distrait du groupe prochainement érigé, fournit la plus évidente démonstration de sculpture qui puisse être offerte à notre compréhension.

Que l'on regarde attentivement les plâtres, les marbres et les bronzes exposés, soit dans ce jardin du Champ-de-Mars, soit dans la nef du Palais de l'Industrie, on aura, très souvent, la sensation que les œuvres se tiennent debout par un artifice, qu'elles sont soutenues, calées, par des piédestaux et par des madriers. On voit bien qu'elles ne risquent pas de chute, mais ce n'est pas de cette solidité-là que je veux parler. Le miracle, bien au contraire, c'est qu'elles ne tombent pas, car il apparaît que la force n'est pas répartie également entre elles. Les reliefs et les creux par où elles se définissent à nos yeux nous font hésiter sur la vérité de leur existence d'art. Le relief devient une bosse, le creux devient un vide. Et c'est une déformation qui n'apparaît jamais dans la nature. Il y a donc là une loi méconnue, ou, si l'on préfère, un antagonisme avec le réel.

Pourtant, ces sculpteurs, ces peintres, croient imiter le réel. Tous, si l'on veut, sont des consciencieux acharnés à copier ce qui est, désireux de transporter sur la toile, de réaliser par la terre glaise, les aspects des êtres et des choses. De très bonne foi, ils peuvent se croire des réalistes, des naturalistes, et c'est en effet de ces noms que les désignent les tenants de l'idéalisme pour dénoncer la petite exactitude de leurs travaux et l'étroitesse de leurs conceptions. A vrai dire, ces discussions sont bien vaines, elles ne font que marquer l'oscillation nécessaire de l'esprit humain, son allée et venue permanente entre les deux pôles du réel. Si l'on veut bien, pour un instant, consentir à écarter, à oublier les termes d'école, on reconnaîtra qu'il n'y a qu'un art, — comme il n'y a qu'une vie.

Et je reviens à ces artistes, — qui sont légion, — qui croient copier si bien, avec tant de patience, tant d'ingéniosité, les spectacles qu'ils ont sous les yeux. Pourquoi ne nous transmettent-ils que ces *doubles* inutiles des choses, pourquoi n'extraient-ils de l'univers que ces images, calquées sur la vie, et pourtant privées de vie? Il faut bien admettre qu'ils méconnaissent une vérité essentielle, une vérité dominatrice de toutes les vérités de détail.

Cela est en effet ainsi. Beaucoup séparent au lieu de réunir. Ils ne marquent pas le lien par lequel cette figure, cette scène,

cette simple chose, qu'ils choisissent parmi tout ce qui existe, sont unies à cette existence qui emplit l'espace. Qu'il s'agisse d'une fleur, d'un fruit, d'un objet, d'un corps, d'un visage, chacune des formes de la vie latente ou agissante doit apporter avec elle la preuve de sa participation à la vie universelle. Il faut que nous retrouvions sur elle le reflet de cette vie, que nous retrouvions en elle le principe actif qui fait que tout se meut et s'installe d'un mouvement particulier en concordance avec le mouvement général.

La figure de bronze exposée par Rodin est éclairée par ce reflet et contient ce principe. Elle apporte avec elle sa lumière et son ombre par la puissance, la beauté du modelé dont elle est faite, et elle se présente en une masse harmonieuse où les pesanteurs et les allègements nécessaires ont été répartis d'une façon impeccable. De quelque côté qu'on l'aperçoive, cette admirable statue se présente animée d'une vie profonde. Ce n'est pas, j'y insiste, de l'éclairage du dehors que lui vient cette rare qualité de forte grandeur. L'éclairage du dehors échoue à vivifier les œuvres lorsque les œuvres ne se présentent qu'en frêles apparences, lorsque l'on sent le vide derrière la surface mince. Ici, la force vient du dedans. Partout, on a la perception de la présence de la vie.

On aura davantage encore cette sensation lorsque les cinq autres bourgeois de Calais auront rejoint celui-ci, et que le défilé se fera sur la place de la ville. On apercevra comment une forme se relie à une autre forme, comment la continuité de ce qui existe peut se réaliser par la sculpture. On le sait déjà par tant d'œuvres admirables de l'Assyrie et de l'Égypte, de la Grèce et de la France. Les bas-reliefs des temples et des palais, les figures des sarcophages et des vases, les portails des cathédrales du moyen âge, l'ornementation de la Renaissance, sont les exemples magnifiques et émouvants de cette compréhension. J'affirme sans crainte, une fois de plus, devant cette preuve nouvelle, que Rodin, grand ouvrier de la statuaire, uniquement préoccupé de transporter dans la matière de son art la beauté de nature qu'il voit partout palpiter autour de lui, — j'affirme que Rodin est le descendant et l'égal de ces hommes d'autrefois, et que la grande leçon de sculpture de ce temps, c'est lui qui la donne.

15 Mai 1895.

IV

Si l'on examine les autres envois de Rodin au Salon du Champ-de-Mars, le buste d'Octave Mirbeau et la Tête de femme, la même vérification qui vient d'être faite se fera encore. C'est la même plénitude, le même passage de la lumière à l'ombre, la même sculpture enveloppée d'atmosphère.

Quel que soit le talent manifesté par d'autres œuvres, il est impossible de ne pas ressentir une inquiétude, de ne pas constater l'incomplet. L'effort de M. Antonin Mercié est visible, mais aussi le désaccord évident entre les parties de son œuvre. La *Jeanne Darc*, groupe pour le monument national de Donrémy, qu'il expose au Palais de l'Industrie, se disloque par la différence, immédiatement perceptible, qui contrarie et empêche l'union des deux figures. Alors que la statue de la France, directement issue des belles statues à longs manteaux de notre art des XIVe et XVe siècles, est vraiment une trouvaille initiale pour un tel groupe, il se trouve que la Jeanne Darc est seulement une sorte de statuette d'actrice, au mouvement convenu et emphatique, et qu'elle semble une pièce rapportée en avant de cette France expressive.

Pour M. Paul Dubois, on aperçoit bien qu'il a poussé aussi loin que possible l'étude de l'armure de sa Jeanne Darc, qu'il a étudié de même le cheval de guerre, jusqu'à rendre chaque crin significatif. Il s'est acharné aux surfaces. De même, malgré la différence des œuvres, M. Barrau, qui fait se dresser une *Suzanne* sortant du bain, un marbre coloré en chair qui donne l'illusion des plis et de la moiteur de la peau.

Je ne crois pas que l'on puisse mieux trouver comme exemple de l'erreur d'art. Je sais que le sculpteur de cette figure a cru se rapprocher ainsi de la vérité et de la vie, alors qu'il aboutit à l'opposé, au mensonge et à la mort. Il me semble facile, sans présomption aucune, de le lui faire admettre.

Admet-il, tout d'abord, que l'art est une transposition, que sa vérité n'est que représentative de la vérité de la vie, qu'elle ne saurait être identique. La seule raison qui dispense d'en donner d'autres, c'est qu'il y a absolue *impossibilité* à ce qu'il en soit autrement. Un exemple tiré d'ailleurs trouvera ici sa place. On a joué, la semaine dernière, sur un théâtre de Paris, un drame à attractions de décors. Parmi les ingéniosités de la mise en scène apparut subitement de la vraie eau, qu'une actrice traversa à la nage. Je ne vois aucun inconvénient à ce que cet effet nautique soit offert à la récréation des spectateurs, mais c'est la négation même du décor. Il y avait au bord de cette vraie eau des arbres en toile, une maison en carton, et le ciel était peint comme le reste. Pourquoi? La vraie eau nécessite le vrai feuillage et les vrais nuages. Pourquoi le vrai ici, et là le faux? Et j'apprends encore que l'eau est tiède, et que le vêtement de l'actrice nageuse est imperméable. La belle vérité, vraiment!

Il en va de même avec une statue comme la statue de *Suzanne*, de M. Barrau. Je cherche en vain l'écart entre un marbre de ce genre et les cires exposées dans les musées des hôpitaux. J'ai vu, à Saint-Louis, des pièces beaucoup plus belles que celles-ci, comme rendu de morceau. D'ailleurs, le même raisonnement qui vient d'être indiqué à propos d'un décor trouve son application devant cette statue. La vérité peut être approchée de plus près. Les yeux peuvent être de verre, ombragés de vrais cils, et la chevelure peut être une chevelure. Que l'artiste ne croie pas à de faciles railleries. Je suis bien obligé de voir qu'il est parti pour être complètement vrai, et qu'il a été obligé de s'arrêter en route. Et quand il arriverait à l'absolue vérité d'apparence qu'il semble chercher? Et après? Le corps qu'il aura dressé ici ne sera-t-il pas de plus en plus un corps mort, précisément parce qu'il singera de plus près la vie, qu'il en sera le froid simulacre? Il faudra bien finir tout de même par avouer qu'il y a là de la pierre, que le sang manque, et la respiration, et tout.

Si l'on objecte que les sculpteurs grecs peignaient leurs statues, ou certaines statues dont l'effet de couleur s'alliait sans doute à un ensemble décoratif, il peut être répondu que la discussion, en réalité, ne porte pas sur la coloration. La

Victoire de Samothrace me semble fort belle telle qu'elle est, mais il est sûr que la coloration de ses chairs, de sa tunique et de ses ailes n'enlèverait rien à la vérité résumée, à la beauté de son modelé et de son mouvement. Par contre, enlevez la couleur rosâtre à la statue de M. Barrau ou à telle autre conçue ainsi, et il restera le grain et les pores de la peau, et rien de plus.

L'exemple mérite d'être retenu. Car il renseigne sur la plus grande partie de la production d'art actuelle. La sculpture et la peinture obéissent à cet esprit d'imitation exacte qui n'arrive pas à la vérité. Des artistes incontestablement consciencieux et habiles sont arrivés à la réputation par ces seuls travaux méticuleux. D'autres, heureusement, veulent une expression supérieure, sont partis pour un beau voyage, et ce travail d'ardente recherche, qui est le leur, est pour exalter leur pensée et ennoblir leur vie.

Je pense à plusieurs en écrivant ceci. Je pense à mademoiselle Camille Claudel, qui va bientôt réaliser un art particulier, personnel, d'observation directe, si j'en crois la précieuse indication de ce *Croquis d'après nature*, les femmes rassemblées pour écouter une histoire dans l'ombre d'une encoignure, apparition de vérité intime, poésie de la vieillesse et de l'ombre. Je pense à Constantin Meunier, maître sculpteur poursuivant son œuvre en sa ville de Belgique. réalisant en statues, en bas-reliefs, en figurines, une histoire du travail ouvrier. Cette année encore, par sa figure d'homme du *Port d'Anvers*. par sa statuette de *Juin*, il continue son enquête de la vérité, il la résume en formes simples, d'une énergie élégante, musclée et nerveuse. Je pense à Baffier, désireux d'art rustique, acharné à donner l'expression de sa province en ornementations de nature, en représentations d'êtres. Je pense à Desbois qui fit l'an dernier la belle statue de la *Vieillesse*, à d'autres, qui veulent mettre leur art de sculpteur au service de la vie de tous, à Carabin, à Alexandre Charpentier. Je pense à Bartholomé, à son

Monument aux morts, qui honore le Salon du Champ-de-Mars, et qui deviendra, je l'espère, en sa forme définitive, comme un ornement de pensée du mélancolique et beau Père-Lachaise. Bartholomé sait aussi bien que moi, et mieux que moi, ce qui manque à son œuvre. L'artiste opiniâtre, véritablement acharné au labeur, n'est pas encore parvenu à la grande unité de l'œuvre d'art. Il pressent cette unité par les figures, les plus belles, les mieux venues de son monument, l'homme et la femme qui franchissent le seuil de la crypte, qui commencent de disparaître dans l'ombre. C'est véritablement le souffle froid et la nuit des caveaux funéraires qui viennent vers nous par cette mystérieuse et implacable ouverture. L'artiste qui a eu la pensée de cette porte ouverte sur l'inconnu et de ces êtres jeunes et lumineux qui hésitent et s'encouragent à faire le premier pas dans le noir du néant, cet artiste-là est déjà fort par le sentiment, et il aura un jour la force des complètes réalisations.

La même poésie de crypte, le même silence souterrain, règnent à la partie inférieure du monument, dans cette grotte où la sculpture est enfouie, cachée, comme au creux des sarcophages égyptiens. La jeune fille aux bras étendus, qui retient au-dessus des morts tout le poids de la pierre, éclaire cette ombre de son corps lumineux : « Sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort, une lumière resplendit », est-il écrit sur la paroi. Ces habitants, les voici, l'homme, la femme, couchés côte à côte, l'enfant mort jeté sur eux en travers, retourné à ceux dont il est venu.

Que Bartholomé puisse ajouter maintenant, par l'exécution définitive, l'aspect de foule qui manque à son œuvre, qu'il unisse mieux au monument les groupes trop précisés qui attendent à la porte leur tour d'entrée dans la mort, et la statuaire française comptera une œuvre définitive de plus. Il y a déjà ici une intelligence, une profondeur de sensibilité. Chacune des figures vaut par elle-même. Il reste à tout unifier Bartholomé a su combiner les formes architecturales, et il a eu, par places, l'intuition de l'accord de la sculpture avec ces lignes simples, cette surface unie. Il lui faut parfaire cet accord, empêcher toute solution de continuité, créer par le modelé de la pierre l'atmosphère où vivra son œuvre,

VI

Cette sensation complète de foule, cette unité d'art, cherchées à travers les deux Salons, on les connaîtra par l'œuvre d'Eugène Carrière : *Théâtre populaire*.

Je vais ainsi. dans un hasard apparent, passant de la peinture à la sculpture, revenant à la peinture. C'est que, véritablement, c'est partout le même art, et que la démonstration peut se faire par la statue, le bas-relief, le tableau et, si l'on veut, par le premier objet venu, ou par un lavis d'architecture.

L'œuvre de Carrière, conçue sous forme de tableau et qui est exécutée en fort bonne peinture, est régie par les mêmes nécessités qu'une œuvre de sculpture. Les ombres et les lumières obtenues ici par la couleur seraient obtenues par des épaisseurs de matière, et ce serait l'unique différence. Ce groupe du premier plan, d'une si souple et si forte réalité, est un groupe sculptural au premier chef, et je crois bien que dans toute la partie de double hémicycle du tableau, on serait fort embarrassé de découvrir le point où il y aurait arrêt de la forme. L'atmosphère même a une forme pour Carrière. Il aperçoit absolument visibles les arrivées de lumière à travers l'espace, et les remous que font et défont les courants des fleuves d'ombre.

C'est dans ces grandes coulées de lumière d'or et de ténèbres transparentes qu'il fait se mouvoir l'humanité de ses toiles. Il n'isole pas les êtres du milieu où ils vivent, il les voit comme des végétaux prenant leur vie au sol et respirant dans l'air. Il ne cèle pas la pesanteur des corps, et il va de plus en plus vers la différenciation, la réalité individuelle, mais ses personnages n'en sont pas moins en contact avec ce qui les entoure. ils participent à la vie universelle.

Cette foule du *Théâtre populaire* est ainsi faite, pour ainsi dire d'un seul morceau, il apparaît que rien ne vient en avant. que tout se passe en profondeur dans la seule trame de la toile. La seule remarque à faire, du point de vue qui

m'occupe, c'est que la composition fléchit subitement, à droite, derrière le groupe principal. Il y a là un évanouissement par trop rapide dans une lumière non définie. C'est une de ces révélations qui doivent se faire subitement aux peintres lorsqu'ils exposent leurs œuvres dans l'espace et la clarté d'une grande salle, mais ici il est facile de parer à l'inconvénient par une résolution énergique. La partie indécise supprimée, le *Théâtre populaire* retrouvera une stabilité à toute épreuve,

L'œuvre est vraiment belle et nouvelle. Elle peut parler à première vue un langage sévère à des visiteurs de Salons, habitués aux falbalas de la mode. Pour peu qu'ils s'y arrêtent, et qu'ils fassent le sincère effort d'entendre ce que disent ces personnages, ce que dit cette foule, ils seront pour toujours conquis par la force de cette pensée et le charme de cet art. La touchante existence de ceux qui vivent d'espoir est racontée ici. C'est l'apparition des anonymes, de ceux qui forment le sol et le sous-sol de l'Histoire, par leurs instincts, leurs sentiments, leurs vouloirs et leurs espoirs accumulés. Carrière est descendu dans ces régions, il les éclaire de la lumière de son esprit, il nous dit ses découvertes, son talent évolue dans le grand sens de l'évolution humaine, et voici qu'il va créer un nouvel art, celui de la foule profonde.

VII

Si je vais aux œuvres de Fantin-Latour : *Vision*, *Baigneuses*, *la Nuit*, je vois les toiles, le pastel, de petites dimensions, occupés par les formes et par l'atmosphère avec une certitude que l'on peut dire mathématique. On pourrait presque appliquer en son entier le vers de Baudelaire à ces conceptions du peintre-poète épris des harmonies de lignes et de couleurs et des rythmes de la musique :

Les formes, les couleurs et les sons se répondent.

Si je vais à la *Frise* peinte par M. Henri Martin pour

l'Hôtel de Ville de Paris, je retrouverai, précisément avec une luminosité à la Fantin, une perception exacte de la direction des lignes. Les figures restent un peu frêles et minces, comme dans l'*Inspiration*, comme dans les Études exposées à la section des dessins, mais elles occupent déjà en surface une place finement délimitée. Ce ciel coloré du soir, ces arbres, ces femmes penchées vers le peintre et vers le poète, ce sera, à l'Hôtel de Ville, un délicat fleurissement de la muraille.

Ce fleurissement, M. Roll l'a voulu aussi, en une peinture certainement plus solide et massive que celle de M. Henri Martin. Il y a, dans la grande toile qu'il intitule : *Joies de la vie, — femmes, fleurs, musique*, l'expression d'une saine exubérance. On voit bien le désir de faste et de nature de l'artiste, mais le brio, la fougue, ne suffisent pas à élucider une telle composition, à mettre d'accord le sentiment et l'exécution. Le grand paysage des *Joies de la vie* reste confus. Or, le désordre même peut se présenter avec une architecture. Les musiciens vêtus de noir qui mènent cette fête en plein air créent un plan nouveau, et telle femme nue vautrée dans les herbes et dans les fleurs est d'un dessin un peu débridé.

M. Lhermitte est plus sage, mais son erreur de conception me paraît complète. Il a conservé tout son sang-froid en face de cette foule des Halles qu'il voulait représenter, il a pris tous les êtres, tous les objets, un à un, il les a fixés en une peinture attentive qu'il considère, cela est certain, comme le dernier mot de la vérité. Comment ne s'est-il pas aperçu que par cette méthode d'inventaire exact, tout lui échappait alors qu'il croyait tout saisir. Le phénomène de vision qui se produit au moment où l'on regarde une foule n'est pourtant pas impossible à reconnaître. Si l'on fixe au milieu de cette foule un point précis, peut-être quelque détail s'apercevra-t-il nettement. Cela dépend encore de la distance où vous serez de ce point. Mais cette précision d'un point admise, que devient le reste ? Ne sera-ce pas une onde de mouvement impossible à détailler, prenant seulement une signification générale ? Le peintre qui verra ainsi, qui trouvera le sens de cette agitation d'une masse humaine, qui apercevra cette masse charriée par le fleuve de la lumière, n'aura-t-il pas mieux dit la vie collective, que s'il s'est ingénié à représenter, du premier plan

au dernier, tous les accidents de la vie en physionomies immobiles, en expressions photographiques?

Le grand tableau consciencieux de M. Lhermitte résout la question. Ce qu'il présente aux yeux, ce n'est pas la foule vivante, c'est un arrêt de la vie de la foule. Le mouvement de ces êtres ne se propage pas jusqu'au profond du paysage de la ville : tout s'échafaude et s'écroule en dehors de la surface de la toile. Positivement, ces objets, ces visages choyés par le peintre, tombent pêle-mêle hors de leur plan, parce que le peintre veut tout dire des détails et a oublié l'essentiel.

VIII

Les mêmes remarques pourraient être reprises, amendées ou aggravées, à propos des nombreuses toiles ou statues dont l'énumération enfle chaque année, outre mesure les catalogues. Il est évident que l'on pourrait écrire longuement sur la curieuse façon dont chavire la *Sarabande* éclatante et huileuse de M. Roybet, sur le président de la République suspendu au-devant de la toile de M. Bonnat. De même, à un tout autre point de vue, la question du portrait et du rôle joué par le goût du public dans la production du portrait, aurait pu faire les frais de toute une étude.

Il est bien sûr qu'il y a, pour le portrait, complicité entre les modèles et les peintres, et que les portraiturés ont logiquement les portraitistes qu'ils méritent. Le genre n'est nullement sans signification, comme on le prétend. Portraits de famille ! portraits officiels ! portraits mondains ! Cela est vite dit. Je ne me lasserai pas de répéter que nous avons dû à ces genres réputés indifférents aujourd'hui des chefs-d'œuvre de finesse, de pénétration intime, des chefs-d'œuvre historiques de toutes les manières, par des effigies d'anonymes comme par des effigies de personnages d'apparat. En Italie, en Allemagne, dans les Flandres, en Angleterre, en France, des peintres consciencieux ont passé leur existence à représenter ainsi les gens de leur ville qui venaient leur demander de prolonger leur existence par l'image. Ces gens vou-

laient léguer aux leurs des souvenirs fidèles de ce qu'ils avaient été dans la vie, de leur visage au repos, du costume de leur classe ou de leur profession, de la chambre où ils se tenaient d'habitude, et le peintre entrait dans leur projet. Il s'appliquait à être fidèle, à dire de toute sa pénétration, de toute sa force, l'être qui se plaçait devant lui. Le peintre vivait de la vie du modèle. Entre eux, il y avait une entente, une complicité. A force de conscience, l'artiste parvenait à élaborer ces chefs-d'œuvre que nous plaçons aujourd'hui aux belles places de nos musées. Il avait eu la volonté d'être exact, et il allait jusqu'aux profondeurs de la vie.

Pour les peintres qui furent plus que des petits maîtres, plus que des hommes de talent, ils ont à jamais paré ce genre du portrait d'une incomparable splendeur. Rembrandt a véritablement illuminé le visage humain d'une lumière intérieure inconnue avant lui. Mais celui-là fut un solitaire, un réfléchi. Soit. Prenons cet autre, Velasquez, ce grand seigneur de la peinture. Il est, en vérité, au milieu de la cour où il vit, aussi réfléchi, aussi solitaire, aussi secret que Rembrandt. Allez à d'autres encore, cherchez les effigies laissées par un peintre officiel tel que Rubens, tel que Van Dyck : arrêtez-vous devant ce portrait équestre de la reine Marie de Médicis en voyage aux Ponts-de-Cé, qui chevauche maintenant dans la grande galerie du Louvre ; allez vers l'apparition de Charles Ier, roi d'Angleterre, sur une paroi du Salon carré, et je crois que vous ferez ensuite quelques objections à M. Édouard Detaille, qui a représenté le prince de Galles et le duc de Connaught à cheval, au milieu de soldats rouges.

Ces comparaisons sont forcément écrasantes, dira-t-on, et tout le monde sait fort bien qu'il n'y a pas en ce moment de Rembrandt, de Velasquez, de Rubens, de Van Dyck, occupés à représenter ce qui reste d'aristocratie et ce que nous avons de gouvernants. D'accord. Donc, le genre du portrait dit officiel est en baisse, et c'est simplement une convention sociale qui s'éternise sans raison d'être.

Je crois pourtant que les modèles y sont pour quelque chose. Pourquoi un président de la République n'a-t-il jamais choisi Fantin-Latour comme portraitiste ? Pourquoi le prince de Galles ignore-t-il Whistler ? Pourquoi la femme du monde

ne va-t-elle pas vers Renoir? Pourquoi les élèves d'un savant, les admirateurs d'un philosophe, ne demandent-ils pas le portrait de leur maître à Carrière? Pourquoi n'y a-t-il personne, parmi la foule de ceux qui croient composer une société intelligente et artiste si supérieure, pourquoi n'y a-t-il personne pour demander à Rodin le buste impérissable!

C'est seulement là une indication du chapitre étendu qui pourrait être écrit sur les rapports créés entre la société et l'artiste. Il est certain qu'il y a eu une mise en liberté, que des hiérarchies anciennes ont été supprimées. Le fait curieux, c'est d'observer ce qui s'est reconstitué à la place, par le pouvoir de l'argent et par le pouvoir d'une caste d'artistes arrivée aux situations, aux honneurs. C'est tout un fonctionnement, absolument logique, en rapport avec la prise de possession du pouvoir par la bourgeoisie au lendemain de la Révolution. Mais des harmonies naturelles, plus larges qu'autrefois, appelant tous les êtres à la vie, se reconstitueront, après cette crise sans doute nécessaire, où les forces dirigeantes achèvent de s'épuiser. Pour le moment, ceux qui vivent à l'écart avec leur rêve ont encore le meilleur lot, et ne changeraient pas leur sort.

IX

La compréhension de la beauté des choses, la preuve d'un amour, d'une réflexion, d'un goût de la force ou de la nuance, je crois les discerner dans un certain nombre d'œuvres exposées. Je ne mentionnerai sans doute pas tous les efforts sincères, toutes les bonnes volontés inquiètes, et je m'en excuse à l'avance. On a déjà reconnu, depuis longtemps, que la nomenclature détaillée des œuvres des Salons était devenue une tâche impossible. Chacun de ceux qui se promènent à travers ces galeries encombrées s'arrête devant les œuvres où il croit apercevoir, sinon la réalisation complète, tout au moins un commencement de réalisation.

Le plaisir de cette constatation n'est pas fréquent, il faut bien le dire, devant les œuvres des personnages de marque

qui ont pris la mission de représenter officiellement l'art en France. Je ne m'arrêterai donc pas à discuter une fois de plus la mignardise équivoque de *Psyché et l'Amour*, de M. Bouguereau, les anecdotes de M. Gérôme, ni la vierge de M. Hébert, ni le portrait de M. Lefebvre.

Ce qui nous vient d'Angleterre avec Burne-Jones, Walter Crane, n'est pas fait non plus, cette année, pour légitimer les commentaires exagérés des admirateurs du préraphaélisme. Les *Femmes-Cygnes*, de M. Walter Crane, sont simplement pénibles à regarder comme de maladroites figurantes de féerie. *L'Amour dans les ruines*, de Burne-Jones, est une dure mosaïque de tons, d'un dessin pauvre. Le portrait, également exposé par Burne-Jones, est préférable, malgré le sec modelé des mains. Mieux vaut se plaire à la sûreté de peinture persistante chez M. Henner, malgré les abdications et les interrègnes. Mieux vaut noter l'essai tenté par M. Jean-Paul Laurens, dans la *Muraille*, pour élargir le champ restreint du fait-divers historique. Mieux vaut se réjouir de l'art de quelques nouveaux venus, et de quelques artistes classés : de la Bretagne de M. Charles Cottet, des paysages historiques de M. René Ménard, des palais et des salons délicats de M. Lobre, des feuilles d'automne de M. Victor Binet, des gens de mer de M. Richon-Brunet, des élégances de MM. Jeanniot, Jacques Blanche, Aman Jean, la Gandara, de la place de petite ville sous la pluie de M. Pierre Lagarde, de la poésie de crépuscule apportée par la *Phalène* de M. Ary Renan, de la figure de femme sereine et belle de M. Lerolle, des paysages de MM. Lebourg, Sisley, Boudin, Cazin, Thaulow, Albert Gosselin, Harpignies, des figures de MM. Josef Israëls, Brangwyn, Duez, Lomont, Walter Gay, Lucien Doucet, du sens décoratif, inné en M. Maurice Denis, de l'Algérie de M. Benard.

On sait aussi que les efforts des artistes d'aujourd'hui ne se bornent pas à modeler la statue, à peindre le tableau, qu'il y a chez eux une agitation inquiète, une recherche fiévreuse, et qu'ils sont dans cet état d'utile surexcitation depuis qu'ils ont conçu l'idée que peut-être ils pourraient rénover l'art usuel, tombé au marasme que l'on connaît. C'est déjà beaucoup que cette préoccupation soit née en eux. A force de s'ingénier, de vouloir, l'effort peut aboutir, le désir qui est en quelques-uns

peut se propager, susciter l'action d'instincts qui s'ignorent, faire que le monde du travail soit parcouru, lui aussi, par ces frissons de l'inquiétude créatrice.

Le mouvement actuel ne va pas encore au delà de ces pressentiments, de ces possibilités. C'est beaucoup déjà, puisque c'est la constatation de la vie, la preuve que la transformation est possible. Il faudrait reprendre les choses au commencement, faire le grand effort pour l'éducation première, décider que le dessin sera appris à l'enfant comme le langage et comme l'écriture, puisqu'il est, lui aussi, un langage et une écriture. On n'obtiendra de résultat dans l'avenir qu'en s'adressant ainsi aux forces inemployées, qu'en changeant le milieu, qu'en obligeant à une éducation nouvelle ceux qui créent les objets, ceux qui s'en servent, c'est-à-dire tout le monde, y compris les architectes. Ceux-ci ne sont-ils pas responsables pour une grande part de l'état précaire de l'art d'aujourd'hui, par le seul fait de leurs combinaisons purement rectilignes, faites seulement pour le papier, comme on peut s'en convaincre en une visite vraiment instructive faite au pourtour des galeries du palais des Champs-Élysées.

Pour les objets d'art exposés cette année, ils sont bien, en effet, des objets d'art, c'est-à-dire des pièces uniques faites pour la vitrine, de celles dont on ne se sert pas, que l'on regarde rarement, que l'on manie avec précaution. C'est le temps actuel qui veut cela. Au moins, on pourrait s'abstenir d'exposer les objets qui sont de simple valeur marchande, et qui n'ont que faire ici, une galerie d'exposition n'étant pas précisément pour exhiber n'importe quelles garnitures de boutiques. Il ne manque pas dans Paris d'étalages qui en ont tout autant à nous offrir.

La promenade au vestibule du Champ-de-Mars n'est toutefois pas infructueuse. Les fleurs brodées par madame Duez, d'après des peintures de M. Ernest Duez, sont d'un coloris et d'un arrangement tout à fait inusités et charmants. Les étains de MM. Desbois, Pierre Roche, les modèles pour étain de M. Baffier, la fontaine de M. Alexandre Charpentier, les grès de MM. Dalpayrat et Lesbros, Delaherche, Dammouse, les vases de Ernest Carrière, les cuivres de Vallgren, la vitrine sculptée par Carabin, les verres de Gallé, les vitraux de

Tiffany, d'après Toulouse-Lautrec, Vallotton, Seruzier, Ibels, Isaac, Bonnard, Vuillard, Denis, Roussel, Ramon, Besnard, — ce sont là autant de preuves de cette féconde agitation dont nous constatons l'existence. La seule exposition posthume du pauvre Carriès, malgré les tâtonnements, les demi-réussites, prouve, par quelques pièces vraiment belles, par la sensation qu'elle nous donne du travail, de l'acharnement, ce que peut une volonté déterminée. Si l'œuvre est incomplète, l'exemple est beau, et restera.

X

Mais je me suis promis, en commençant cet article sur les Salons, de rester surtout dans un essai de définition technique de l'œuvre d'art. C'est donc à dessein que je me suis à peu près abstenu de résumer cette œuvre d'art par l'expression, et de chercher sa valeur sociale.

La question qui me fut adressée l'hiver dernier et que j'ai inscrite au début de ces pages a occupé ma pensée tout au long de cette visite.

« A quel signe reconnaissez-vous qu'un tableau est bon ? »

Il m'a semblé, par l'examen de quelques-unes des œuvres exposées au Salon, qu'un tableau était bon lorsque toutes ses parties se commandaient, arrivaient à constituer une unité. Oui, un tableau doit être *un*. Et il se trouve alors que le mot qui revient rôder sans cesse dans la pensée pour exprimer cet état parfait de l'œuvre d'art est le mot d'*équilibre*.

Or, les gens de science qui ont une préoccupation philosophique, qui rêvent sans cesse ardemment de faire tenir une définition des lois qui régissent le monde dans un seul terme, le plus approchant possible d'une explication complète, ces gens de science arrivés aujourd'hui à une conception mécanique de l'univers, vous diront que ce mot d'équilibre est celui qui exprime le mieux les rapports des forces entre elles, celui qui contient, sinon le pourquoi de l'existence des choses, du moins le comment de cette existence. Il est l'image aussi fidèle que possible de leur état, il résume leur manière d'être.

Pourquoi donc l'explication que nous nous faisons du monde ne serait-elle pas la même explication que nous pouvons nous donner de l'œuvre d'art. Oui, ce sont bien des forces en équilibre qui viennent se réunir, s'opposer et s'harmoniser ici.

Qu'il s'agisse de la statue d'un homme, de la représentation peinte d'une foule, de l'évocation d'un paysage, d'un visage, qu'il s'agisse de la conception architecturale d'un monument ou du modelé d'un objet, il en ira de même. C'est la loi d'équilibre qui fait que la statue du Bourgeois de Calais de Rodin se dresse d'une telle force, que les Muses de Puvis de Chavannes sont en accord avec le paysage de ciel et de mer, que la foule vue au théâtre populaire par Carrière se masse en un tel bloc vivant, que les compositions de Fantin présentent un tel accord de formes et de couleurs. Parcourez l'histoire de l'art, depuis le bas-relief d'Assyrie jusqu'au tableau peint d'hier, l'immuable loi se trouvera vérifiée. Elle est marquée aux pierres du Parthénon comme aux sépulcres d'Égypte, aux frontons des cathédrales comme aux festons de la Renaissance, aux tableaux de Vinci et de Rembrandt, de Rubens et de Velasquez, aux plafonds de Véronèse, aux parcs de Watteau, aux drames de Delacroix, aux figures d'Ingres, aux campagnes charmantes de Corot, aux puissantes évocations de vie terrestre de Claude Monet.

Cela peut-être se sent plus fortement que cela ne s'explique. Je ne crois pas, en effet, que l'explication soit facile, et j'ai pour cela les meilleures raisons du monde. On a multiplié les traités du Beau sans qu'ils se soient formulés en un axiome dans la mémoire des hommes. Pourtant, un choix a été fait parmi les innombrables œuvres d'art créées par l'humanité. Quelques-unes ont été retenues. Le grand nombre est allé à l'oubli. Quelle raison a présidé à ce choix? Quel caractère commun est empreint aux œuvres gardées comme un legs précieux? Comment le classement a-t-il été décidé?

Aucune réponse précise. Des artistes méconnus reviennent en faveur, reprennent le rang qui leur était dû. Ils le reprennent par un singulier, par un lent mouvement d'ascension. Il se trouve, au bout d'une certaine période de temps, que telle œuvre est là, au mur du musée, que le nom de l'artiste est aux dictionnaires, avec une sommaire biogra-

phie. Et le musée et le dictionnaire se trompent rarement. Il y a peu de places usurpées, en somme, et il est à croire que toutes les erreurs commises, même les moindres, se rectifieront comme d'elles-mêmes. L'opinion ambiante fait ce travail, mais il faut qu'il y ait en l'œuvre d'art une force invincible. C'est celle qu'il me semble possible de définir : la force d'équilibre.

C'est la demande qui me fut adressée qui m'a conduit à ces réflexions, et à cette solution, qui n'est en ces sujets, comme en tous nos sujets d'étude, qu'une hypothèse d'attente. Tout de même, depuis que j'ai mené de plus près cet examen, il me semble avoir mieux découvert les raisons de la vie et du néant des œuvres d'art regardées. Si je me place au milieu d'une salle aux quatre murs occupés par des peintures, au milieu d'une salle de ces expositions annuelles où la qualité de la production est forcément moyenne, je perçois immédiatement le phénomène. Presque tout ce qui est peint sur ces toiles paraît en avant de la toile, semble tomber au dehors : dans la nature, aucun objet ne tombe, tout est réuni par l'ambiance. Sur ces toiles, j'aperçois des taches, des trous : il n'y a ni trous ni taches dans la nature où tout est unifié par l'atmosphère. J'en conclus que l'œuvre d'art doit être *une* comme la vie est *une*, que l'harmonie universelle doit se révéler par tout fragment d'art,— et le mot qui devient représentatif de cette nécessité et de cette beauté, c'est décidément le mot d'équilibre.

GUSTAVE GEFFROY.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

MÉMOIRES D'UN ARTISTE

AVERTISSEMENT

Les pages qu'on va lire sont un récit des événements qui ont le plus intéressé ma vie d'artiste, des impressions que j'en ai ressenties, de l'influence qu'ils ont pu exercer sur ma carrière, et des réflexions qu'ils m'ont suggérées. Sans m'abuser sur le degré d'intérêt qui peut s'attacher à mon individu, je crois que le récit exact et simple d'une existence d'artiste offre des enseignements utiles, qui, parfois, se cachent sous un fait ou sous un mot sans importance apparente, mais qui se rencontrent avec la disposition d'esprit ou le besoin du moment. Le fait le plus indifférent, le mot le moins prémédité est souvent une opportunité; j'en ai fait l'expérience, et ce qui m'a été utile ou salutaire peut l'être à d'autres.

Dans des « Mémoires », on a beaucoup, on a même à chaque instant à parler de soi. J'ai tâché de le faire avec impartialité dans mes jugements; je l'ai fait avec exactitude et véracité dans le récit des événements, ou lorsqu'il s'agit de rapporter les paroles d'autrui à mon sujet. J'ai dit avec sincérité ce que je pense de mes ouvrages; mais le hibou se trompait dans son jugement sur ses petits, et je ne suis pas plus que lui à l'abri de l'illusion. Le temps, s'il s'occupe de moi, donnera la

mesure de mes appréciations; c'est à lui que je m'en rapporte pour me mettre à ma place, comme il fait de toute chose, ou pour m'y remettre si j'en suis sorti.

Ce récit est un témoignage de vénération et d'amour envers l'être qui nous donne le plus d'amour en ce monde, une *mère*. La mère est, ici-bas, la plus parfaite image, le rayon le plus pur et le plus chaud de la Providence; son intarissable sollicitude est l'émanation la plus directe de l'éternelle sollicitude de Dieu.

Si j'ai pu être, ou dire, ou faire quelque peu que ce soit de bon pendant ma vie, c'est à ma mère que je l'aurai dû; c'est à elle que je veux en restituer le mérite. C'est elle qui m'a nourri, qui m'a élevé, qui m'a *formé :* non pas à son image, hélas! c'eût été trop beau; et ce qui en a manqué n'a pas été de sa faute, mais de la mienne.

Elle repose sous une pierre simple comme l'a été sa vie.

Puisse ce souvenir d'un fils bien-aimé laisser sur sa tombe une couronne plus durable que nos *immortelles d'un jour*, et assurer à sa mémoire, au delà de ma vie, un respect que j'aurais voulu pouvoir rendre éternel!

I

L'ENFANCE

Ma mère naquit à Rouen, sous le nom de Victoire Lemachois, le 4 juin 1780. Son père appartenait à la magistrature. Sa mère, une demoiselle Heuzey, était douée d'une intelligence remarquable et de merveilleuses aptitudes pour les arts. Elle était poète, musicienne; elle composait, chantait, jouait de la harpe, et j'ai souvent ouï dire à ma mère qu'elle jouait la tragédie comme mademoiselle Duchesnois et la comédie comme mademoiselle Mars.

Un ensemble aussi rare de dons naturels et exceptionnels la faisait rechercher par les personnes les plus distinguées de la haute société, les d'Houdetot, les de Mortemart, les Saint-

Lambert, les d'Herbouville, dont elle était, littéralement, l'enfant gâtée.

Mais, hélas! les facultés qui font le charme et la séduction de la vie n'en assurent pas toujours le bonheur. La paix du foyer s'accommode difficilement d'une disparité totale de goûts, de tendances, d'instincts, et c'est un rêve dangereux que de vouloir assujettir les réalités de l'existence au règne de l'idéal. Aussi l'harmonie ne tarda-t-elle guère à déserter un intérieur d'où tant de dissemblances conspiraient à la bannir. L'enfance de ma mère en reçut le douloureux contre-coup, et sa vie devint sérieuse à l'âge qui devait encore ignorer le souci.

Mais Dieu l'avait douée d'une âme robuste, d'une haute raison et d'un courage à toute épreuve. Privée des premiers soins de la vigilance maternelle, réduite à apprendre seule la lecture et l'écriture, c'est par elle seule encore qu'elle acquit les premières notions du dessin et de la musique, dont elle allait être bientôt obligée de se faire un moyen d'existence.

La Révolution venait de faire perdre à mon grand-père sa position à la cour de Rouen. Ma mère ne songea plus qu'à travailler pour se rendre utile. Elle chercha à donner des leçons de piano; elle en trouva et commença ainsi, dès l'âge de onze ans, cette vie laborieuse à laquelle elle devait plus tard, devenue veuve, demander le moyen d'élever ses enfants.

Stimulée par un désir de faire toujours mieux, et par une conscience du devoir qui dirigea et domina son existence tout entière, elle comprit que, voulant enseigner, il fallait apprendre ce qui constitue l'autorité de l'enseignement. Elle résolut donc de chercher, auprès de quelque maître en renom, des conseils qui pussent à la fois affermir son crédit et rassurer sa conscience. Pour atteindre son but, elle mit de côté, petit à petit, — sou par sou, peut-être, — une part du pauvre argent que lui rapportait sa modeste clientèle, et, quand elle eut économisé la somme nécessaire, elle prit le *coche*, — qui mettait alors trois jours pour aller de Rouen à Paris, — et courut tout droit chez Adam, professeur de piano au Conservatoire, et qui fut le père d'Adolphe Adam, l'auteur du *Chalet* et de tant d'autres charmants ouvrages. Adam la reçut avec bienveillance; il l'écouta avec attention et distingua de suite, chez elle, les qualités qui maintiennent et consolident

l'intérêt accordé d'abord à d'heureuses aptitudes. Ma mère ne pouvant, en raison de son jeune âge, s'installer à Paris pour y recevoir, d'une façon régulière et suivie, les conseils d'Adam, il fut convenu qu'elle ferait, tous les trois mois, le voyage de Rouen à Paris, pour venir prendre une leçon.

Une leçon tous les trois mois! C'était, on en conviendra, une pauvre ration, en apparence du moins, pour penser qu'elle pût être profitable. Mais il y a des âmes qui sont une démonstration vivante de la *multiplication des pains* dans le désert, et l'on verra, par bien d'autres exemples, au cours de ce récit, que ma mère était une de ces âmes-là.

Cette femme, qui devait se faire, plus tard, un si solide et si légitime renom dans le professorat, n'était pas, ne pouvait pas être une élève à rien laisser perdre des rares et précieuses instructions de son maître. Aussi Adam fut-il émerveillé des progrès qu'il constatait d'une leçon à l'autre; et, plus sensible encore au courage de sa jeune élève qu'à ses capacités musicales, il obtint pour elle la livraison gratuite d'un piano qui pût lui permettre d'étudier assidument sans avoir le souci ni porter le fardeau d'une location, qui, si peu coûteuse qu'elle fût, représentait encore un gros impôt pour un si mince budget.

A quelque temps de là, survint, dans l'existence de ma mère, un événement qui eut sur son avenir une influence décisive.

Les maîtres en vogue, à cette époque, pour la musique de piano, étaient les Clementi, les Steibelt, les Dussek, etc. Je ne parle pas de Mozart qui déjà, à la suite de Haydn, rayonnait sur le monde musical, ni du grand Sébastien Bach qui, depuis un siècle, était devenu, par son immortel recueil de Préludes et Fugues connu sous le nom de *Clavecin bien tempéré*, le code insurpassable de l'étude du clavier et comme le bréviaire de la composition musicale. Beethoven, jeune encore, n'avait pas atteint la célébrité que devait lui conquérir son œuvre de géant.

Ce fut alors qu'un musicien allemand, violoniste de mérite, Hullmandel, contemporain et ami de Beethoven, vint se fixer en France, dans le dessein de s'y créer une clientèle de leçons d'accompagnement Hullmandel fit un séjour à Rouen, et

voulut y entendre plusieurs des jeunes personnes qui passaient pour être le mieux organisées au point de vue musical. Une sorte de concours s'ouvrit : ma mère y prit part et eut l'honneur d'être tout particulièrement distinguée et félicitée par Hullmandel, qui la désigna de suite comme capable de recevoir ses leçons et de se faire entendre avec lui dans les maisons où l'on cultivait passionnément et sérieusement la musique.

Ici s'arrêtent, pour moi, les renseignements que je tiens de ma mère sur son enfance et sa jeunesse. Je ne sais plus rien de sa vie jusqu'à l'époque de son mariage, qui eut lieu en 1806. Elle avait alors vingt-six ans et demi.

Mon père, François-Louis Gounod, né en 1758, avait, au moment de son mariage, un peu plus de quarante-sept ans. C'était un peintre distingué, et ma mère m'a dit souvent qu'il était considéré comme le premier dessinateur de son temps par les grands artistes ses contemporains, Gérard, Girodet, Guérin, Joseph Vernet, Gros et autres. Je me rappelle un mot de Gérard que ma mère racontait avec un bien légitime orgueil. Gérard, entouré de gloire et d'honneurs, baron de l'Empire, possesseur d'une grande fortune, avait de forts beaux équipages. Sortant, un jour, en voiture, il rencontra, dans les rues de Paris, mon père qui était à pied. Aussitôt il s'écria :

— Gounod ! à pied ! quand moi je roule carrosse ! Ah ! c'est une honte !

Mon père avait été élève de Lépicié, en même temps que Carle Vernet (le fils de Joseph et le père d'Horace). Il avait concouru, à deux reprises différentes, pour le Grand prix de Rome. Un trait de sa jeunesse montrera combien étaient scrupuleuses sa conscience et sa modestie d'artiste et de condisciple. Le sujet du concours était *la Femme adultère*. Parmi les concurrents dont mon père faisait partie, se trouvait le peintre Drouais, dont tout le monde connaît le remarquable tableau qui lui valut le Grand prix. Mon père avait été admis par Drouais à voir son œuvre de concours : il déclara sincèrement à son camarade qu'il n'y avait pas de comparaison possible entre leurs deux tableaux, et, de retour dans sa loge, il creva sa toile, la jugeant indigne de figurer

à côté de celle de Drouais. Cela donne la mesure de cette probité artistique qui ne balançait pas un instant entre la voix de la justice et celle de l'intérêt personnel.

Homme instruit, esprit délicat et cultivé, mon père eut, toute sa vie, une sorte d'effroi à la pensée d'entreprendre une grande œuvre. Doué comme il l'était, peut-être est-ce dans une santé assez frêle qu'il faut chercher l'explication de cette répugnance; peut-être aussi faut-il tenir compte d'un extrême besoin d'indépendance qui lui faisait redouter de s'engager dans un travail de longue haleine. L'anecdote suivante en fournira un exemple.

M. Denon, alors conservateur du Musée du Louvre, et en même temps, je crois, surintendant des musées royaux de France, avait pour mon père beaucoup de sympathie et faisait grand cas de son talent comme dessinateur et comme graveur à l'eau-forte. Il proposa un jour à mon père l'exécution d'un recueil de gravures à l'eau-forte destiné à reproduire la collection composant le Cabinet des médailles, et lui assurait, en retour, et jusqu'à l'achèvement de ce travail, un revenu annuel de dix mille francs. Pour un ménage qui n'avait rien, c'était, dans ce temps-là surtout, une fortune; et il y avait à faire vivre un mari, une femme et deux enfants. Mon père refusa net, se bornant à quelques portraits et à des lithographies qu'on lui commandait, et dont plusieurs sont des œuvres de premier ordre, conservées encore aujourd'hui dans les familles pour lesquelles elles avaient été exécutées.

Au reste, dans ces portraits même qui révélaient un sentiment si fin, un talent si sûr, la vaillante énergie de ma mère était souvent indispensable pour que la tâche fût menée jusqu'au bout. Combien d'entre eux seraient restés en route, si elle n'y avait pas mis la main! Que de fois elle a dû charger et nettoyer elle-même la palette! Et ce n'était pas tout. Tant qu'il ne s'agissait que du côté humain du portrait, de l'attitude, de la physionomie, des éléments d'expression du visage, les yeux, le regard, l'être intérieur en un mot, c'était tout plaisir, tout bonheur! Mais, quand il fallait en venir au détail des accessoires, manchettes, ornements, galons, insignes, etc..., oh! alors, la défaillance arrivait; l'intérêt n'y était plus; il fallait de la patience; c'est là que la pauvre épouse prenait la

brosse et endossait la partie ingrate de la besogne, achevant, par l'intelligence et le courage, l'œuvre commencée par le talent et abandonnée par la crainte de l'ennui.

Mon père, outre son travail de peintre, avait heureusement consenti à ouvrir chez lui un cours de dessin, qui. non seulement amenait à la maison un peu du nécessaire pour vivre, mais qui devint, comme on le verra plus loin, le point de départ de la carrière de ma mère comme professeur de piano.

Tel fut le train plus que modeste de notre pauvre maison, jusqu'à la mort de mon père, qui eut lieu le 4 mai 1823, à la suite d'une fluxion de poitrine. Il était âgé de soixante-quatre ans. Ma mère restait veuve avec deux enfants, mon frère aîné, âgé de quinze ans et demi, et moi, qui allais avoir cinq ans le 17 juin.

En mourant, mon père emportait avec lui le gagne-pain de la famille. Je dirai maintenant comment ma mère, par son énergie virile et son incomparable tendresse, nous rendit, et au delà, la protection et l'appui du père qui nous était enlevé.

Il y avait, à cette époque, quai Voltaire, un lithographe nommé Delpech, — dont le nom se voyait encore longtemps après sur la façade de la maison qu'il avait habitée.

A peine devenue veuve, ma mère courut chez lui.

— Delpech, lui dit-elle, mon mari n'est plus; me voilà seule avec deux enfants à nourrir et à élever; je dois être désormais leur père en même temps que leur mère; je travaillerai pour eux. Je viens vous demander deux choses : comment taille-t-on le crayon lithographique? comment prépare-t-on la pierre à lithographier?... Je me charge du reste, et je vous prie de me procurer du travail.

Le premier soin de ma mère fut d'annoncer qu'elle conserverait et continuerait le cours de dessin de mon père, si les parents des élèves voulaient bien y consentir.

Il n'y eut qu'une voix pour saluer la vaillante initiative de cette noble et généreuse femme qui, au lieu de s'abattre et de s'ensevelir dans sa douleur de veuve, se relevait et se redressait dans son dévouement et dans sa tendresse de mère. Le cours de dessin fut donc maintenu et s'augmenta même rapidement d'un assez grand nombre de nouvelles élèves.

Cependant, comme ma mère, tout en dessinant fort bien, était excellente musicienne, les parents de ses jeunes élèves de dessin lui demandèrent si elle consentirait à donner également à leurs filles des leçons de musique.

Devant cette nouvelle ressource pour subvenir aux besoins de la petite famille, ma mère n'hésita pas. Les deux enseignements marchèrent de front pendant quelque temps : mais, comme c'était un mauvais moyen de suffire à la tâche que de succomber à la peine, il fallut bien opter entre les deux professorats, et ce fut la musique qui resta maîtresse du terrain.

Je n'ai pu conserver de mon père, l'ayant si peu connu, qu'un bien petit nombre de souvenirs, trois ou quatre au plus; mais ils sont encore aussi nets que s'ils dataient d'hier. J'éprouve, à les retracer ici, une émotion qu'il est facile de comprendre.

Au nombre des impressions qui me sont restées de lui, je distingue surtout son attitude de lecteur attentif, assis, les jambes croisées, au coin de la cheminée, portant des lunettes, habillé d'un pantalon à pieds en molleton, d'une veste à raies blanches, et coiffé d'un bonnet de coton tel que le portaient, d'habitude, les artistes de son temps, et que je l'ai vu porter encore, bien des années plus tard, par mon illustre et regretté ami et directeur de l'Académie de France à Rome, M. Ingres.

Pendant que mon père était ainsi absorbé dans sa lecture, j'étais, moi, couché à plat ventre au beau milieu de la chambre, et je dessinais, avec un crayon blanc sur une planche noire vernie, des yeux, des nez et des bouches dont mon père avait lui-même tracé le modèle sur ladite planche. Je vois cela comme si j'y étais encore, et j'avais alors quatre ans ou quatre ans et demi tout au plus. Cette occupation avait pour moi, je m'en souviens, un charme si vif que je ne doute nullement que, si j'avais conservé mon père, je fusse devenu peintre plutôt que musicien; mais la profession de ma mère et l'éducation que je reçus d'elle pendant les années de l'enfance firent pencher la balance du côté de la musique.

Peu de temps après la mort de mon père dans la maison qui portait et porte encore aujourd'hui le n° 11, place Saint-André-des-Arts (ou plutôt des Arcs), ma mère alla s'établir dans un autre logement, non loin de là, rue des Grands-

Augustins, nº 20. C'est de cette époque que datent les premiers souvenirs précis de mes impressions musicales.

Ma mère, qui avait été ma nourrice, m'avait certainement fait avaler autant de musique que de lait. Jamais elle ne m'allaitait sans chanter, et je peux dire que j'ai pris mes premières leçons sans m'en douter et sans avoir à leur donner cette attention si pénible au premier âge et si difficile à obtenir des enfants. Sans en avoir conscience, j'avais déjà la notion très claire et très précise des intonations et des intervalles qu'elles représentent, des tout premiers éléments qui constituent la modulation, et de la différence caractéristique entre le mode majeur et le mode mineur, avant même de savoir parler, puisqu'un jour, ayant entendu chanter dans la rue (par quelque mendiant, sans doute) une chanson en mode mineur, je m'écriai :

— Maman, pourquoi il chante en do qui *plore* (pleure)?

J'avais donc l'oreille parfaitement exercée et je pouvais tenir avantageusement déjà ma place d'élève dans un cours de solfège, où j'aurais pu même être professeur.

Toute fière de voir son bambin en remontrer à de grandes jeunes filles en fait de lecture musicale (et cela grâce à elle seule), ma mère ne résista pas au désir de montrer son petit élève à quelque musicien en crédit.

Il y avait à cette époque un musicien nommé Jadin, dont le fils et le petit-fils se sont fait une réputation dans la peinture. Ce Jadin s'était fait connaître par des romances qui avaient eu de la vogue, et remplissait, si je ne me trompe, les fonctions d'accompagnateur dans la célèbre école de musique religieuse de Choron. Ma mère lui écrivit pour le prier de vouloir bien venir la voir et se rendre compte de mes dispositions musicales. Jadin vint à la maison, me fit mettre, le visage tourné, dans un coin que je vois encore, se mit au piano et improvisa une suite d'accords et de modulations, me demandant à chaque modulation nouvelle :

— Dans quel ton suis-je?

Je ne me trompai pas une seule fois. Jadin fut émerveillé. Ma mère triomphait.

Pauvre chère mère, elle ne se doutait pas, alors, qu'elle développait elle-même dans son enfant les germes d'une

détermination qui devait, bien peu d'années plus tard, causer sa grande préoccupation au sujet de mon avenir, et sur laquelle eut déjà, probablement, une grande influence l'audition de *Robin des bois* au théâtre de l'Odéon, où elle m'avait emmené quand j'avais six ans.

Ceux qui liront ce récit seront sans doute surpris que je n'aie rien dit encore de mon frère. Cela tient à ce que son souvenir ne se rattache à aucun de ceux de ma première enfance. Ce n'est guère qu'à partir de l'âge de six ans que je lui vois prendre place dans ma vie et dans ma mémoire.

Mon frère, Louis-Urbain Gounod, était né le 13 décembre 1807. Il avait donc dix ans et demi de plus que moi.

Vers l'âge de douze ans, mon frère était entré au lycée de Versailles, où il resta jusque vers dix-huit ans. C'est de Versailles que date le premier souvenir que j'aie gardé de ce frère excellent, qui devait m'être enlevé au moment où je pouvais apprécier la valeur d'un tel ami.

Mon père avait été appelé par le roi Louis XVIII aux fonctions de professeur de dessin des Pages. Le roi, qui aimait beaucoup mon père, l'avait autorisé à occuper, pendant le temps que nous passions à Versailles, un logement situé dans les vastes bâtiments du n° 6 de la rue de la Surintendance, laquelle s'étend de la place du Château à la rue de l'Orangerie.

Notre appartement, que je vois encore, et où l'on montait par une quantité d'escaliers d'une disposition bizarre, donnait sur la pièce d'eau des Suisses et sur les grands bois de Satory. Tout le long de l'appartement, régnait un corridor qui me semblait à perte de vue et qui allait rejoindre le logement occupé par la famille Beaumont, dans laquelle je rencontrai l'un de mes premiers compagnons d'enfance, Édouard Beaumont, qui devait se faire, plus tard, un nom distingué comme peintre. Le père d'Édouard était sculpteur, et restaurateur des statues du château et du parc de Versailles; c'est en cette qualité qu'il occupait le logement faisant suite au nôtre.

A la mort de mon père, en 1823, on avait conservé à ma mère le droit de séjourner, aux vacances de chaque année, dans les bâtiments de la surintendance. Cette faveur continua de lui être accordée sous le règne du roi Charles X, c'est-à-

dire jusqu'en 1830, et fut retirée à l'avènement de Louis-Philippe. Mon frère qui était, comme je l'ai dit, au lycée de Versailles, passait au milieu de nous tout le temps de ses vacances.

Il y avait un vieux musicien nommé Rousseau qui était maître de chapelle du château de Versailles. Rousseau jouait du violoncelle (de la basse, comme on disait alors), et ma mère avait fait donner par lui des leçons de violoncelle à mon frère, qui était doué d'une voix charmante et chantait souvent aux offices de la chapelle du château.

Je ne saurais dire si ce vieux père Rousseau jouait bien ou mal de la basse; mais ce que je me rappelle, c'est que mon frère me faisait l'effet d'être assez peu habile sur la sienne: et, comme je ne pouvais me rendre compte de ce que c'était qu'un commençant, je me figurais, instinctivement, que, dès qu'on jouait d'un instrument, on ne devait pas pouvoir faire autrement que d'en jouer juste. L'idée qu'on pût jouer faux n'entrait même pas dans ma petite tête.

Un jour, j'entendis, de ma chambre, mon frère qui était en train d'étudier sa basse dans la pièce voisine. Frappé de la quantité de passages plus que douteux dont mon oreille avait eu à souffrir, je demandai à ma mère:

— Maman, pourquoi donc la basse d'Urbain est-elle si fausse?

Je ne me rappelle pas quelle fut sa réponse, mais, à coup sûr, elle a dû s'égayer de la naïveté de ma question.

J'ai dit que mon frère avait une très jolie voix: outre que j'ai pu en juger plus tard par moi-même, je l'ai entendu dire à Wartel, qui avait souvent chanté avec lui à la chapelle royale de Versailles, et qui, après avoir été à l'école de musique de Choron, fit partie de la troupe de l'Opéra du temps de Nourrit, et acquit ensuite, dans le professorat, une grande et légitime réputation.

En 1825, ma mère tomba malade. J'avais, à cette époque, près de sept ans. Son médecin, depuis plusieurs années, était le docteur Baffos, qui m'avait vu naître, et qui était devenu le médecin de notre famille après le docteur Hallé, et à sa recommandation. Baffos, voyant dans ma présence à la maison

un surcroît de fatigue pour ma mère, dont la journée se passait à donner des leçons chez elle, suggéra l'idée de me faire conduire, chaque matin, dans une pension, où l'on venait me reprendre avant le dîner.

La pension choisie fut celle d'un certain M. Boniface, rue de Touraine, près l'École de médecine, et non loin de la rue des Grands-Augustins où nous demeurions. Cette pension fut transférée, peu de temps après, rue de Condé, presque en face du théâtre de l'Odéon. C'est là que je vis pour la première fois Duprez, qui devait être, un jour, le grand ténor que chacun sait et qui brilla d'un éclat si vif sur la scène de l'Opéra. Duprez, qui a environ neuf ans de plus que moi, pouvait donc avoir alors seize ou dix-sept ans. Il était élève de Choron, et venait dans la pension Boniface comme maître de solfège. Duprez, s'étant aperçu que je lisais la musique aussi aisément qu'on lit un livre, et même beaucoup plus couramment que je ne la lirais sans doute aujourd'hui, m'avait pris en affection toute particulière. Il me prenait sur ses genoux, et, quand mes petits camarades se trompaient, il me disait :

— Allons, petit, montre-leur comment il faut faire.

Lorsque, bien des années plus tard, je lui rappelai ces souvenirs, si lointains pour lui comme pour moi, il en fut frappé et me dit :

— Comment! c'était vous, ce petit gamin qui solfiait si bien!...

Cependant, j'approchais de l'âge où il allait falloir songer à me faire aborder le travail dans des conditions un peu plus sérieuses que dans une maison qui ressemblait plutôt à un asile qu'à une école. On me fit donc entrer comme interne dans l'institution de M. Letellier, rue de Vaugirard, au coin de la rue Férou. A M. Letellier succéda bientôt M. de Reusse, dont je quittai la maison au bout d'un an pour entrer dans la pension Hallays-Dabot, place de l'Estrapade, près du Panthéon.

Je me rappelle M. Hallays-Dabot et sa femme aussi clairement, aussi distinctement que si je les avais devant les yeux. Il est difficile d'imaginer un accueil plus affectueux, plus bienveillant, plus tendre que celui que je reçus d'eux : j'en fus tellement touché que cette impression suffit pour dissiper instantanément toutes mes craintes, et pour me faire accep-

ter avec confiance cette nouvelle épreuve d'un régime pour lequel je m'étais senti une répugnance insurmontable. Il me sembla que je retrouvais presque un père et qu'auprès de lui je n'avais rien à craindre.

En effet, des deux années que j'ai passées dans sa maison, je n'ai gardé aucun souvenir pénible. Son affection pour moi ne s'est jamais démentie; j'ai constamment trouvé en lui autant d'équité que de bonté; et, lorsqu'à l'âge de onze ans, il fut décidé que j'entrerais au lycée Saint-Louis, M. Hallays-Dabot me donna un certificat si flatteur que je m'abstiendrai de le reproduire. J'ai regardé comme un devoir de faire ici acte de reconnaissance envers ce qu'il a été pour moi.

Les bons renseignements sous la protection desquels je quittais l'institution Hallays-Dabot avaient contribué à me faire obtenir un « quart de bourse » au lycée Saint-Louis. J'y entrai dans ces conditions, à la rentrée des vacances, c'est-à-dire au mois d'octobre 1829. Je venais d'avoir onze ans.

Le proviseur du lycée était alors un ecclésiastique, l'abbé Ganser, homme doux, grave, recueilli, paternel avec ses élèves. Je fus admis de suite dans la classe désignée sous le nom de sixième. J'eus le bonheur d'avoir, dès le début, pour professeur, l'homme que j'ai sans contredit le plus aimé pendant la durée de mes études, mon cher et vénéré maître et ami, Adolphe Régnier, membre de l'Institut, qui fut le précepteur et est resté l'ami de monseigneur le comte de Paris.

Je n'étais pas un mauvais élève, et mes maîtres m'ont généralement aimé; mais j'étais d'une légèreté terrible et je me faisais souvent punir pour ma dissipation, plutôt cependant à l'étude qu'en classe.

J'ai dit que j'étais entré à Saint-Louis avec « quart de bourse », c'est-à-dire un quart de moins à payer du prix de la pension. C'était à moi de parvenir, peu à peu, par mes bonnes notes de conduite et de travail, à dégrever ma mère de ce que lui coûtait le collège, en obtenant graduellement la « demi-bourse », puis les trois quarts, puis enfin la « bourse entière »; et, comme j'adorais ma mère, et que mon plus grand bonheur aurait été de lui venir en aide par mon application, il semble que cette pensée n'eût pas dû m'abandonner

un instant. Mais, hélas! le naturel! chassez-le, il revient au galop!... Et le mien galopait fort souvent!... trop souvent.

Un jour, je fus puni, je ne sais plus pour quelle peccadille de distraction, ou de devoir non achevé, ou de leçon non sue. La punition me parut sans doute excéder la faute, car je protestai, ce qui me valut un tel surcroît de pénitence que je fus conduit au séquestre, c'est-à-dire au cachot où je devais vivre de pain et d'eau jusqu'à ce que j'eusse achevé un énorme *pensum*, consistant en je ne sais combien de lignes à écrire: cinq cents ou mille; une ineptie. Quand je me vis en prison, oh! alors, je me fis l'effet d'un criminel. Les Euménides criant à Oreste: « Il a tué sa mère! » ne devaient pas être plus effroyables que les pensées qui m'assaillirent au moment où l'on m'apporta le pain et l'eau du condamné. Je regardai mon morceau de pain et je fus pris d'un débordement de larmes. « Gredin, scélérat, infâme, me dis-je à moi-même, ce morceau de pain, c'est le travail de ta pauvre mère qui te le gagne! ta mère qui va venir te voir à l'heure de la récréation et à qui on va répondre que tu es en prison, et elle va pleurer dans la rue en s'en revenant chez elle sans t'avoir vu ni embrassé! Va, tu n'es qu'un misérable, et tu n'es même pas digne de manger ce pain-là. »

Et je laissai mon pain.

Cependant, rentré dans le courant ordinaire, je travaillais passablement; et, grâce aux prix que je remportais chaque année, je m'acheminais vers l'obtention de cette « bourse entière », objet de tous mes vœux.

Il y avait, au lycée Saint-Louis, une chapelle dans laquelle tous les dimanches on exécutait une messe en musique. La tribune était coupée en deux et occupait toute la largeur de la chapelle. Dans l'une des deux moitiés se trouvaient l'orgue et les bancs réservés aux chanteurs. Le maître de chapelle, à l'époque où j'entrai au lycée, était Hippolyte Monpou, alors attaché comme accompagnateur à l'école de musique de Choron, et qui depuis se fit connaître par plusieurs mélodies et œuvres de théâtre qui rendirent son nom assez populaire.

Grâce à l'éducation musicale que j'avais reçue de ma mère dès ma plus tendre enfance, je lisais la musique à première vue; j'avais, en outre, une voix très jolie et très juste; et,

lorsque j'entrai au collège, on ne manqua pas de me présenter à Monpou qui fut émerveillé de mes dispositions et me désigna immédiatement comme soprano solo de sa petite troupe musicale qui consistait en deux premiers dessus, deux seconds, deux ténors et deux basses.

Une imprudence de Monpou me fit perdre la voix. Au moment de la *mue*, il continua à me faire chanter, en dépit du silence et du repos commandés par cette phase de transformation des cordes vocales, et, depuis lors, je ne retrouvai ni cette force, ni cette sonorité, ni ce timbre, que je possédais étant enfant et qui constituent les véritables voix ; la mienne est restée couverte et voilée. J'eusse fait, je crois, sans cet accident, un bon chanteur.

La Révolution de 1830 mit fin au provisorat de l'abbé Ganser. Il fut remplacé par M. Liez, ancien professeur au lycée Henri IV, très attaché au nouveau régime, zélé partisan des exercices militaires qui s'introduisirent alors dans les collèges, et auxquels il assistait la tête haute, la main droite passée à la Napoléon dans les boutons de sa redingote, dans une attitude de sergent instructeur ou de chef de bataillon.

Au bout de deux ans, M. Liez fut lui-même remplacé par M. Poirson, sous le provisorat duquel commencent les événements qui ont décidé de la direction de ma vie.

Parmi les fautes dont je me rendais le plus souvent coupable, il en était une pour laquelle j'avais un faible particulier. J'adorais la musique ; et de ce goût passionné qui a déterminé le choix de ma carrière sont sorties les premières tempêtes qui aient troublé ma jeune existence. Quiconque a été élevé dans un lycée connaît cette fête chère aux collégiens, la Saint-Charlemagne. C'est un grand banquet auquel prennent part tous les élèves qui, depuis la rentrée des classes, ont obtenu dans les compositions une place de premier ou deux places de second. Ce banquet est suivi d'un congé de deux jours qui permet aux élèves de *découcher*, c'est-à-dire de passer une nuit chez leurs parents : régal très rare, gâterie très enviée de part et d'autre. Cette fête tombait en plein hiver. J'eus, dans l'année 1831, la bonne fortune d'y être convoqué ; et, pour me récompenser, ma mère me promit que j'irais, le soir,

avec mon frère, au Théâtre-Italien, entendre *Otello* de Rossini. C'était la Malibran qui jouait le rôle de Desdemona ; Rubini, celui d'Otello ; Lablache, celui du père.. L'attente de ce plaisir me rendit fou d'impatience et de joie. Je me souviens que j'en avais perdu l'appétit, si bien qu'à dîner ma mère me dit :

— Si tu ne manges pas, tu m'entends, tu n'iras pas aux Italiens !

Immédiatement je me mis à manger avec *résignation*. Le dîner avait eu lieu de très bonne heure, attendu que nous n'avions pas de billets pris à l'avance (ce qui eût coûté plus cher) et que nous étions obligés de *faire queue* pour tâcher d'attraper au bureau deux places au parterre, de 3 francs 75 centimes chacune, ce qui était déjà pour ma pauvre chère mère une grosse dépense. Il faisait un froid de loup ; pendant près de deux heures, mon frère et moi nous attendîmes, les pieds gelés, le moment, si ardemment souhaité, où la file commencerait à s'ébranler devant l'ouverture des bureaux. Nous entrâmes enfin. Jamais je n'oublierai l'impression que j'éprouvai à la vue de cette salle, de ce ce rideau, de ce lustre. Il me sembla que je me trouvais dans un temple, et que quelque chose de divin allait m'être révélé. Le moment solennel arrive. On frappe les trois coups d'usage ; l'ouverture va commencer ! Mon cœur bat à fendre ma poitrine. Ce fut un ravissement, un délire que cette représentation. La Malibran, Rubini, Lablache, Tamburini (qui jouait Iago), ces voix, cet orchestre, tout cela me rendit littéralement fou.

Je sortis de là complètement brouillé avec la prose de la vie réelle, et absolument installé dans ce rêve de l'idéal qui était devenu mon atmosphère et mon idée fixe. Je ne fermai pas l'œil de la nuit ; c'était une obsession, une vraie possession : je ne songeais qu'à faire, moi aussi, un Otello ! (Hélas ! mes thèmes et mes versions s'en sont bien aperçus et ressentis !) J'escamotai mes devoirs dont je m'étais mis à ne plus faire le brouillon et que j'écrivais tout de suite au net, sur copie, pour en être plus vite débarrassé, et pouvoir me livrer sans partage à mon occupation favorite, la composition, seul souci qui me parût digne de fixer ma pensée. Ce fut la source de bien des larmes et de gros chagrins. Mon maître d'étude, qui me voyait

griffonner du papier de musique, s'approcha un jour de moi et me demanda mon devoir. Je lui présentai ma copie.

— Et votre brouillon? ajouta-t-il.

Comme je ne pus le lui montrer, il s'empara de mon papier de musique et le déchira en mille morceaux. Je récrimine; il me punit; je proteste; j'en appelle au proviseur; retenue, pensum, séquestre, etc.

Cette première persécution, loin de me guérir, ne fait qu'enflammer de plus belle mon ardeur musicale, et je me promets bien de mettre dorénavant mes joies en sûreté derrière l'accomplissement régulier de mes devoirs de collégien. Dans ces conjonctures, je me décide à rédiger une sorte de profession de foi dans laquelle je déclare formellement à ma mère que je veux absolument être artiste : j'avais, un moment, hésité entre la peinture et la musique ; mais, définitivement, je me sentais plus de propension à rendre mes idées en musique, et je m'arrêtais à ce dernier choix.

Ma pauvre mère fut bouleversée. Cela se comprend. Elle avait vu de près ce que c'est qu'une vie d'artiste, et probablement elle redoutait pour moi une seconde édition de l'existence peu fortunée qu'elle avait partagée avec mon père. Aussi accourut-elle, en grand émoi, conter ses doléances au proviseur, M. Poirson.

Celui-ci la rassura :

— Ne craignez rien, lui dit-il ; votre fils ne sera pas musicien. C'est un bon petit élève ; il travaille bien ; ses professeurs sont contents de lui ; je me charge de le pousser du côté de l'École normale. J'en fais mon affaire ; soyez tranquille, madame Gounod, votre fils ne sera pas musicien !

Ma mère partit toute remontée. Le proviseur me fit appeler dans son cabinet.

— Eh bien? me dit-il, qu'est-ce que c'est, mon enfant? tu veux être musicien?

— Oui, monsieur.

— Ah çà, mais tu n'y songes pas ! Être musicien, ce n'est pas un état !

— Comment? Monsieur ! Ce n'est pas un état de s'appeler Mozart? Rossini?

Et je sentis, en lui répondant, ma petite tête de treize à quatorze ans se rejeter en arrière.

A l'instant, le visage de mon interlocuteur changea d'expression.

— Ah ! dit-il, c'est comme cela que tu l'entends ? Eh bien, c'est bon ; nous allons voir si tu es capable de faire un musicien. J'ai depuis dix ans ma loge aux Italiens, et je suis bon juge.

Aussitôt il ouvrit un tiroir, en tira une feuille de papier et se mit à écrire des vers. Puis il me dit :

— Emporte cela et mets-le-moi en musique.

Je jubilais.

Je le quittai et revins à l'étude : chemin faisant, je parcourus avec une anxiété fiévreuse les vers qu'il venait de me confier. C'était la romance de *Joseph* : « A peine au sortir de l'enfance... »

Je ne connaissais ni *Joseph* ni Méhul. Je n'étais donc gêné ni intimidé par aucun souvenir. On se figure aisément le peu d'ardeur que je ressentis pour le thème latin dans ce moment d'ivresse musicale. A la récréation suivante, ma romance était faite. Je courus en hâte chez le proviseur.

— Qu'est-ce que c'est, mon enfant ?

— Monsieur, ma romance est faite.

— Comment ? déjà ?

— Oui, monsieur.

— Voyons un peu ! chante-moi cela.

— Mais, monsieur, il me faudrait le piano, pour m'accompagner.

(M. Poirson avait une fille qui étudiait le piano, et je savais qu'il y en avait un dans la pièce voisine.)

— Non, non, c'est inutile ; je n'ai pas besoin de piano.

— Mais, monsieur, j'en ai besoin, moi, pour mes harmonies !

— Comment, tes harmonies ? Et où sont-elles, tes harmonies ?

— Mais là, monsieur, dis-je en mettant un doigt sur mon front.

— Ah !... Eh bien, c'est égal, chante tout de même ; je comprendrai bien sans les harmonies.

Je vis qu'il fallait en passer par là, et je m'exécutai.

J'en étais à peine à la moitié de la première strophe, que je vis s'attendrir le regard de mon juge. Cette vue m'enhardit ; je commençais à sentir la victoire passer de mon côté. Je poursuivis avec confiance, et, lorsque j'eus achevé, le proviseur me dit :

— Allons, maintenant, viens au piano.

Du coup, je triomphais ; j'avais toutes mes armes en mains. Je recommençai mon petit exercice, et, à la fin, ce pauvre M. Poirson, vaincu, les larmes aux yeux, me prenait la tête dans ses deux mains, et m'embrassait en me disant :

— Va, mon enfant, fais de la musique !

Ma chère sainte mère avait prudemment agi : sa résistance était un devoir dicté par sa sollicitude ; mais, à côté des dangers qu'offrait un consentement trop facile à mes désirs, se présentait la grave responsabilité d'avoir peut-être entravé ma vocation. L'encouragement que m'avait donné le proviseur enlevait à ma mère un des principaux appuis de son opposition à mes projets et le premier soutien sur lequel elle eût compté pour m'en détourner : l'assaut était donné, le siège commencé ; il fallut capituler. Ma mère, cependant, tint bon aussi longtemps qu'elle put ; et, dans la crainte de céder trop vite et trop aisément à mes vœux, voici ce qu'elle imagina et à quel expédient elle eut recours.

Il y avait alors à Paris un musicien allemand qui jouissait d'une haute réputation comme théoricien : c'était Antoine Reicha. Outre ses fonctions de professeur de composition au Conservatoire, dont Cherubini était alors directeur, Reicha donnait chez lui des leçons particulières. Ma mère songea à me mettre entre ses mains et demanda au proviseur du lycée l'autorisation de venir me prendre les dimanches, à l'heure où le collège allait en promenade, et de me conduire chez Reicha pour y commencer l'étude de l'harmonie, du contrepoint, de la fugue, en un mot, les préliminaires de l'art de la composition. Ma sortie, ma leçon et ma rentrée au collège représentaient environ le temps consacré à la promenade ; mes études régulières ne devaient donc souffrir en rien de cette faveur de sortie exceptionnelle. Le proviseur consentit, et ma mère me conduisit chez Reicha. Mais, en me confiant

à lui, voici ce qu'elle lui dit en secret, ainsi qu'elle me l'a raconté elle-même plus tard :

— Mon cher monsieur Reicha, je vous amène mon fils, un enfant qui déclare vouloir se livrer à la composition musicale. Je vous l'amène contre mon gré ; cette carrière des arts m'effraie pour lui, car je sais de quelles difficultés elle est hérissée. Toutefois, je ne veux avoir à m'adresser, ni que mon fils soit en droit de m'adresser, un jour, le reproche d'avoir entravé sa carrière et mis obstacle à son bonheur. Je veux donc m'assurer, d'abord, que ses dispositions sont réelles et que sa vocation est solide. C'est pourquoi je vous prie de le mettre à une sérieuse épreuve. Accumulez devant lui les difficultés : s'il est vraiment appelé à faire un artiste, elles ne le rebuteront pas ; il en triomphera. Si, au contraire, il se décourage, je saurai à quoi m'en tenir, et je ne le laisserai certainement pas s'engager dans une carrière dont il n'aurait pas l'énergie de surmonter les premiers obstacles.

Reicha promit à ma mère de me soumettre au régime qu'elle exigeait ; il tint parole, autant du moins qu'il était en lui.

Comme échantillon de mes petits talents de gamin, j'avais porté à Reicha quelques pages de musique, des romances, des préludes, des bouts de valse, que sais-je ? tout le peu qui avait passé jusque-là par ma petite cervelle.

Sur quoi, Reicha avait dit à ma mère :

— Cet enfant-là sait déjà beaucoup de ce que j'aurai à lui apprendre ; seulement, il ignore qu'il le sait.

Lorsqu'au bout d'un an ou deux je fus arrivé à des exercices d'harmonie un peu plus qu'élémentaires, contrepoint de toute espèce, fugues, canons, etc., ma mère lui demanda :

— Eh bien, que pensez-vous ?

— Je pense, chère madame, qu'il n'y a pas moyen de le dégoûter : rien ne le rebute ; tout l'amuse ; tout l'intéresse ; et, ce qui me plaît surtout chez lui, c'est qu'il veut toujours savoir *le pourquoi*.

— Allons ! dit ma mère, il faut se résigner.

Je savais qu'avec elle il n'y avait pas à plaisanter. Plusieurs fois elle m'avait dit :

— Tu sais, si cela ne marche pas bien, un fiacre, et *chez le notaire !...*

Le notaire! c'était assez pour me faire faire l'impossible.

D'autre part, mes notes de collège étaient bonnes: et, en dépit de la menace suspendue sur moi de me faire redoubler mes classes pour gagner du temps, j'avais soin de ne pas donner à mes maîtres le droit de considérer ma passion musicale comme nuisible à mes études. Une fois pourtant, je fus puni, et même assez sévèrement, pour n'avoir pas achevé je ne sais quel devoir. Le maître d'étude me mit en retenue avec un gros *pensum*, quelque chose comme cinq cents vers à copier. J'étais donc en train d'écrire, ou plutôt de gribouiller avec cette rapidité négligente qu'on apporte d'ordinaire à de semblables exercices, lorsque le surveillant s'approcha de la table. Après m'avoir observé en silence pendant quelques instants, il me mit doucement la main sur l'épaule, et me dit :

— C'est bien mal écrit, ce que vous faites-là!

Je relevai la tête et répondis :

— Tiens! si vous croyez que c'est amusant!

— Cela vous ennuie parce que vous le faites mal: si vous y apportiez plus de soin, ajouta-t-il paisiblement, cela vous ennuierait bien moins.

Cette simple parole, si pleine de sens, si tranquille, prononcée avec un accent de bonté patiente et persuasive, fut pour moi une telle lumière que, depuis ce jour, je ne me souviens pas d'avoir apporté de négligence ou de légèreté à mon travail : elle a été, pour moi, une révélation soudaine, complète et définitive de l'*attention* et de l'*application*. Je me remis à mon *pensum* que j'achevai dans de tout autres dispositions, et l'ennui disparut sous le contentement et le profit du bon conseil que je venais de recevoir.

Cependant, mes études musicales se poursuivaient avec fruit et m'attachaient de plus en plus.

Une vacance de plusieurs jours arriva (les congés du jour de l'an), et ma mère en profita pour me procurer un plaisir qui fut en même temps une grande et salutaire leçon. On donnait aux Italiens le *Don Giovanni* de Mozart. Ma mère m'y conduisit elle-même ; et cette divine soirée passée auprès d'elle, dans une petite loge des quatrièmes du Théâtre-Italien, est restée l'un des plus mémorables et des plus délicieux sou-

venirs de ma vie. Je ne sais si ma mémoire est fidèle, mais je crois que c'est Reicha qui avait conseillé à ma mère de me mener entendre *Don Juan*.

Devant le récit de l'émotion que me fit éprouver cet incomparable chef-d'œuvre, je me demande si ma plume pourra jamais la traduire, je ne dis pas fidèlement, cela me paraît impossible, mais au moins de manière à donner quelque idée de ce qui s'est passé en moi pendant ces heures uniques dont le charme a dominé ma vie comme une apparition lumineuse et une sorte de vision révélatrice. Dès le début de l'ouverture, je me sentis transporté, par les solennels et majestueux accords de la scène finale du Commandeur, dans un monde absolument nouveau. Je fus saisi d'une terreur qui me glaçait; et, lorsque vint cette progression menaçante sur laquelle se déroulent ces gammes ascendantes et descendantes, fatales et implacables comme un arrêt de mort, je fus pris d'un tel effroi que ma tête tomba sur l'épaule de ma mère, et qu'ainsi enveloppé par cette double étreinte du beau et du terrible, je murmurai ces mots :

— Oh ! maman, quelle musique ! c'est vraiment *la* musique, cela !

L'audition de l'*Otello* de Rossini avait remué en moi les fibres de l'instinct musical; mais l'effet que me produisit le *Don Juan* eut une signification toute différente et une tout autre portée. Il me semble qu'il dut y avoir entre ces deux sortes d'impressions quelque chose d'analogue à ce que ressentirait un peintre qui passerait tout à coup du contact des maîtres vénitiens à celui des Raphaël, des Léonard de Vinci et des Michel-Ange. Rossini m'avait fait connaître l'ivresse de la volupté purement musicale : il avait charmé, enchanté mon oreille. Mozart faisait plus : à cette jouissance si complète au point de vue exclusivement musical et sensible, se joignait, cette fois, l'influence si profonde et si pénétrante de la vérité d'expression unie à la beauté parfaite. Ce fut, d'un bout à l'autre de la partition, un long et inexprimable ravissement. Depuis les pathétiques accents du trio de la mort du Commandeur et de Donna Anna sur le corps de son père, jusqu'à cette grâce de Zerline, et à cette suprême et magistrale élégance du trio des Masques et de celui qui commence le

deuxième acte sous le balcon de Donna Elvire, tout, enfin (car, dans cette œuvre immortelle, il faudrait tout citer), me procura cette espèce de béatitude qu'on ne ressent qu'en présence des choses absolument belles qui s'imposent à l'admiration des siècles, et servent, pour ainsi dire, d'*étiage* au niveau esthétique dans les arts. Cette représentation compte pour les plus belles étrennes de mes années d'enfance; et plus tard, lorsque j'obtins le Grand prix de Rome, en 1839, ce fut de la grande partition de *Don Juan* que ma pauvre mère me fit cadeau pour me récompenser.

Cette année-là fut, au reste, particulièrement favorable au développement de ma passion pour la musique. Après *Don Juan*, j'entendis, pendant la semaine sainte, deux concerts spirituels de la Société des concerts du Conservatoire, alors dirigée par Habeneck. A l'un d'eux, on exécuta la *Symphonie pastorale* de Beethoven, et, à l'autre, la *Symphonie avec chœurs* du même maître. Ce fut un nouvel élan donné à mon ardeur musicale, et je me souviens très bien que, tout en me révélant la personnalité si fière, si hardie de ce génie gigantesque et unique, ces deux auditions me laissèrent comme la conscience instinctive d'un langage semblable, au moins par bien des côtés, à celui auquel m'avait initié l'audition de *Don Juan*: quelque chose me disait que ces deux grands génies si diversement incomparables avaient une patrie commune et appartenaient aux mêmes doctrines.

Mon temps de collège s'avançait. Parmi les ressorts que ma mère avait mis en jeu pour me donner à réfléchir sur les conséquences de ma détermination, outre qu'elle comptait toujours un peu sur le redoublement de mes classes, elle avait espéré me dissuader en me déclarant formellement que si j'amenais un mauvais numéro au tirage pour la conscription, elle serait obligée de me laisser partir, étant trop pauvre pour payer un remplaçant militaire. Évidemment, ce n'était là qu'un expédient : la chère femme, qui avait, à coup sûr, mangé plus d'une fois du pain sec pour que ses enfants ne manquassent de rien, aurait vendu son lit plutôt que de se séparer de l'un de nous ; et, comme j'étais en âge de sentir et de comprendre tout ce qu'une pareille vie de travail, de dévouement et de sacrifices m'imposait d'obligations, de respect et d'amour pour

ma mère, je lui dis, lorsqu'elle me parla de la conscription :

— C'est bien, maman : ne m'en parlez plus ; j'en fais mon affaire : je me rachèterai moi-même, j'aurai le Grand prix de Rome.

J'étais alors en troisième. Il s'était passé, dans la classe, un événement qui m'avait attiré une certaine considération parmi mes camarades.

Nous avions pour professeur un certain M. Roberge qui avait un faible tout particulier pour les vers latins. Être fort en vers latins, c'était être sûr de conquérir ses bonnes grâces. On avait fait, un jour, à M. Roberge, je ne sais plus quelle farce, dont l'auteur ne voulait pas se déclarer et dont aucun de nous ne se serait permis de révéler la provenance. M. Roberge, devant ce refus d'aveu, frappa la classe entière d'une privation de congé. Comme on touchait aux vacances de Pâques, qui représentaient peut-être quatre ou cinq jours de sortie, la punition était terrible. Néanmoins la solidarité lycéenne ne broncha pas et le coupable resta ignoré.

L'idée me vint alors de prendre M. Roberge par son faible et d'essayer de le fléchir. Sans en rien dire à mes camarades, je composai une pièce de vers latins dont le sujet était le chagrin de petits oiseaux enfermés dans une cage, loin des campagnes, des bois, du soleil, de l'air, et redemandant à grands cris leur liberté. Il faut croire que le sentiment sous la dictée duquel j'écrivis mes vers me porta bonheur. En entrant en classe, je profitai d'un moment où M. Roberge avait les yeux tournés, et je déposai furtivement sur sa chaise ma petite composition. Lorsqu'il fut installé à sa place, il aperçut le papier, le déplia, il se mit à le lire. Puis il dit :

— Messieurs, quel est l'auteur de cette pièce de vers ?

Je levai la main.

— Elle est très bien, dit-il ; puis il ajouta : — Messieurs, je lève la privation de congé ; remerciez votre camarade Gounod dont le travail vous a mérité votre délivrance.

On devine les honneurs civiques dont je fus comblé en retour de cette amnistie...

J'étais arrivé en seconde. Je me retrouvais sous le professorat de mon cher maître de sixième, Adolphe Régnier.

J'avais là pour camarades Eugène Despois, qui devint un brillant élève de l'École normale et un humaniste si distingué; Octave Ducros de Sixt; enfin Albert Delacourtie, l'honorable et intelligent avoué qui est resté un de mes plus fidèles et meilleurs amis. C'est à peu près entre nous quatre que se partageait le « banc d'honneur ». A Pâques. on me jugea assez avancé pour passer en rhétorique, où je ne fis qu'un séjour de trois mois, mes études ayant été assez satisfaisantes pour que ma mère renonçât au fameux projet de me faire redoubler des classes. Je quittai le lycée aux vacances ; j'avais un peu plus de dix-sept ans,

Mais ma philosophie n'était pas faite, et ma mère n'entendait pas que mes études restassent inachevées. Il fut donc convenu et exigé que je continuerais mes études à la maison, et que, tout en poursuivant mon travail de composition, je préparerais mes examens pour le baccalauréat ès lettres, que je passai en effet au bout d'un an.

J'ai bien souvent regretté de n'y avoir pas ajouté le baccalauréat ès sciences, qui m'eût familiarisé de bonne heure avec une foule de notions dont je n'ai apprécié que plus tard toute l'importance et sur lesquelles je suis malheureusement resté un ignorant! Mais le temps pressait; il fallait se mettre en état de remporter ce prix de Rome auquel je m'étais engagé, et qui était une question de vie ou de mort pour mon avenir : or, il n'y avait pas un jour à perdre.

Reicha venait de mourir : je me trouvais sans professeur. Ma mère eut la pensée de me conduire chez Cherubini, et de lui demander mon admission dans une des classes de composition du Conservatoire. J'emportai sous mon bras quelques-uns de mes cahiers de leçons avec Reicha, afin de pouvoir renseigner Cherubini sur le point où j'en étais. Cette exhibition ne fut pas nécessaire. Cherubini s'informa verbalement de mon passé; et, lorsqu'il sut que j'étais élève de Reicha (qui avait cependant professé au Conservatoire), il dit à ma mère :

— Eh bien ! maintenant, il faut qu'il recommence tout dans une autre manière. Je n'aime pas la manière de Reicha : c'est un Allemand; il faut que le petit suive la méthode italienne :

je vais le mettre dans la classe de contrepoint et de fugue de mon élève Halévy.

Or, pour Cherubini, l'école italienne, c'était la grande école qui descend de Palestrina, comme, pour les Allemands, le maître par excellence est Sébastien Bach. Loin de me décourager, cette décision me ravit.

— Tant mieux, me disais-je et répétais-je à ma mère, je n'en serai que mieux armé, ayant pris de chacune de ces deux grandes écoles ce qu'elles ont de particulier : tout est pour le mieux !

J'entrai dans la classe d'Halévy ; en même temps, Cherubini me mit, pour la composition lyrique, entre les mains de Berton, l'auteur de *Montano et Stéphanie* et d'un grand nombre d'ouvrages qui avaient joui d'une réputation méritée ; esprit fin, aimable, délicat, grand admirateur de Mozart, dont il recommandait la lecture assidue.

— Lisez Mozart, répétait-il sans cesse, lisez les *Noces de Figaro !*

Il avait bien raison ; ce devrait être le bréviaire des musiciens : Mozart est à Palestrina et à Bach ce que le Nouveau Testament est à l'Ancien dans l'esprit d'une seule et même Bible. Berton étant mort environ deux mois après mon entrée dans sa classe, Cherubini me plaça dans celle de Le Sueur, l'auteur des *Bardes,* de la *Caverne,* de plusieurs messes et oratorios ; esprit grave, recueilli, ardent, d'une inspiration parfois biblique, très enclin aux sujets sacrés ; grand, le visage pâle comme la cire, l'air d'un vieux patriarche. Le Sueur m'accueillit avec une bonté et une tendresse paternelles ; il était aimant, il avait un cœur chaud. Sa fréquentation, qui, malheureusement pour moi, n'a duré que neuf ou dix mois, m'a été très salutaire, et j'ai reçu de lui des conseils dont la lumière et l'élévation lui assurent un titre ineffaçable à mon souvenir et à ma reconnaissante affection.

Je refis, sous la direction d'Halévy, tout mon chemin de contrepoint et de fugue ; mais, en dépit de mon travail, dont mon maître était pourtant satisfait, je n'obtins jamais de prix au Conservatoire ; mon objectif unique était ce Grand prix de Rome que je m'étais engagé à remporter coûte que coûte.

J'allais avoir dix-neuf ans, lorsque je concourus pour la

première fois. Je remportai le second prix. Lesueur étant mort, je devins élève de Paër, qui l'avait remplacé comme professeur de composition. Je concourus de nouveau l'année suivante; ma mère était pleine de crainte et d'espoir à la fois : désormais, je ne pouvais plus avoir que le Grand prix ou un échec. Ce fut un échec ! J'avais vingt ans, l'âge de la conscription ! Mais mon second prix de l'année précédente me valait un sursis d'un an. Il me restait donc encore les chances d'un troisième et dernier concours. Pour me consoler de ma défaite, ma mère m'emmena faire un voyage d'un mois en Suisse. Elle avait alors, malgré ses cinquante-huit ans, toute la verdeur d'une femme de trente ans. Pour moi qui, en dehors de Paris, n'avais encore vu que Versailles, Rouen et le Havre, ce voyage ne fut qu'une suite d'enchantements, depuis Genève, par Chamonix, l'Oberland, le Righi, les lacs, et le retour par Bâle. Je ne désadmirais pas. Nous parcourions la Suisse à dos de mulets, partant de grand matin, nous couchant tard, ma mère toujours levée la première et toute prête avant de me réveiller.

Je rentrai à Paris plein d'une nouvelle ardeur pour le travail, et bien résolu à en finir, cette fois, avec le Grand prix de Rome. L'époque de ce concours si impatiemment attendu arriva enfin. J'entrai en loge, et je remportai le prix. Ma pauvre mère en pleura : de joie, d'abord, puis aussi de la pensée que ce triomphe, c'était la séparation prochaine, et une séparation de trois ans, dont deux passés à Rome et l'autre en Allemagne. Jamais nous ne nous étions quittés, et la fable des *Deux Pigeons* allait devenir sa pensée quotidienne.

Les artistes qui avaient remporté les autres Grands prix la même année que moi étaient : pour la peinture, Hébert; pour la sculpture, Gruyère; pour l'architecture, Le Fuel; pour la gravure en médailles, Vauthier, petit-fils de Galle.

A la fin d'octobre avait lieu la distribution solennelle des prix de Rome, séance publique annuelle, dans laquelle est exécutée la cantate du musicien lauréat. Mon frère, qui était architecte, avait fait, comme élève de Huyot, d'excellentes études à l'École des beaux-arts. Ne voulant pas quitter notre mère, prévoyant peut-être que le Grand prix lui enlèverait, un

jour, le plus jeune de ses deux fils, mon frère avait renoncé au concours de Rome, qui l'eût éloigné, pour cinq ans, de cette mère qu'il adorait et dont il était l'appui et le soutien. Mais il avait remporté ce qu'on appelait le Prix départemental, qui était accordé à l'élève ayant obtenu le plus de médailles pendant le cours de ses études à l'École des beaux-arts. Ce prix était proclamé en séance publique de l'Institut, et notre mère eut la joie de voir couronner ses deux fils le même jour.

J'ai dit que mon frère avait été élevé au lycée de Versailles. C'est là qu'il avait connu Le Fuel, dont le père était lui-même architecte au château, et qui devait, plus tard, rendre illustre le nom qu'il portait. Le Fuel avait retrouvé mon frère comme condisciple à l'atelier du célèbre architecte Huyot, l'un des auteurs de l'Arc de Triomphe de l'Étoile, et, depuis lors, ils s'étaient liés d'une amitié que rien désormais ne devait rompre. Le Fuel avait près de neuf ans de plus que moi. Ma mère, qui l'aimait comme un fils, me confia à lui, on devine avec quelles instances, et je dois à la mémoire de cet excellent ami de dire qu'il s'acquitta de sa mission avec la plus fidèle et la plus vigilante sollicitude.

Avant mon départ, l'occasion s'offrit à moi de me livrer à un travail bien sérieux à tout âge et surtout au mien, une messe. Le maître de chapelle de Saint-Eustache, Dietsch, qui était alors chef des chœurs à l'Opéra, me dit un jour :

— Écrivez donc une messe avant de partir pour Rome ; je vous la ferai exécuter à Saint-Eustache.

Une messe ! de moi ! dans Saint-Eustache ! Je crus rêver. J'avais cinq mois devant moi ; je me mis résolument à l'œuvre, et, au jour dit. j'étais prêt, grâce à l'activité laborieuse de ma mère qui m'avait aidé à copier les parties d'orchestre, car nous n'avions pas le moyen de payer un copiste. Une messe à grand orchestre, s'il vous plaît ! Je la dédiai, avec autant de témérité que de reconnaissance à la mémoire de mon cher et regretté maître Le Sueur, et j'en dirigeai, moi-même, l'exécution à Saint-Eustache.

Ma messe n'était certes pas une œuvre remarquable : elle dénotait l'inexpérience qu'on pouvait attendre d'un jeune homme encore tout novice dans le maniement de cette riche

palette de l'orchestre dont la possession demande une si longue pratique; quant à la valeur des idées musicales considérées en elles-mêmes, elle se bornait à un sentiment assez juste, à un instinct assez vrai de conformité au sens du texte sacré; mais la fermeté du dessin, le voulu y laissait fort à désirer. Quoi qu'il en soit, ce premier essai me valut de bienveillants encouragements, parmi lesquels celui-ci, dont je fus particulièrement touché. Au moment où je rentrais à la maison avec ma mère après l'exécution de la messe, je trouvai à la porte de notre appartement (nous demeurions alors au rez-de-chaussée 8, rue de l'Éperon) un commissionnaire qui m'attendait, une lettre à la main. Je prends la lettre, je l'ouvre, et je lis ceci :

« Bravo, cher homme que j'ai connu enfant! Honneur au *Gloria*, au *Credo*, surtout au *Sanctus!* c'est beau; c'est vraiment religieux! Bravo et merci; vous m'avez rendu bien heureux. »

C'était de l'excellent M. Poirson, mon ancien proviseur de Saint-Louis, alors proviseur du lycée Charlemagne. Il avait vu annoncer l'exécution d'une messe de moi, et il était accouru, tout plein d'intérêt et de sollicitude, pour entendre les débuts du jeune artiste auquel il avait dit, sept ans auparavant :

— Va, mon enfant, fais de la musique!

Je fus tellement touché de son souvenir que je ne pris même pas le temps d'entrer chez moi; je ne fis qu'un bond dans la rue, je montai dans un cabriolet... et j'arrive au lycée Charlemagne, rue Saint-Antoine, où je trouve mon cher ancien proviseur qui m'ouvre les bras et m'embrasse de tout son cœur.

Je n'avais plus que quatre jours à passer avec cette mère de qui j'allais me séparer pour trois ans et qui, à travers ses larmes, préparait toutes choses pour le jour de mon départ. Ce jour arriva rapidement.

CH. GOUNOD

(A suivre.)

L'EMPREINTE

I

A l'aube.

Confondus dans la brume, la grande tour de la cathédrale, les girouettes aiguës du château ducal, les arêtes vives des vieilles maisons, tout le pêle-mêle gothique de l'ancien Nevers forme une vision de rêve.

Un silence de songe : la ville dort...

Soudain, au-dessus des niches de saints accrochées au clocher de Saint-Cyr, une cloche battit, sonnant la première messe.

Ce fut un éveil.

Les sons tombaient en pluie, animèrent les rues proches, celle de l'Évêché, celle de la Basilique, celle du Cloître, celle des Récollets, puis s'enfuirent vers la plaine encore invisible. Dans les bas quartiers, des rumeurs commencèrent. Des ombres passaient çà et là, — ombres dévotes de prêtres qui marmottent les *Ave* du matin, ombres grêles de femmes courant savourer le premier prône, petites ombres de petites gens n'ayant que cette heure pour courir aux messes dominicales : et là-bas, dans la rue Saint-Révérien, des sœurs de Saint-Vincent de Paul, avançant en troupe, semblaient de grands oiseaux bleus aux ailes blanches étendues.

Alors, au bout de la place, des enfants parurent, Il en venait de tous côtés. Des rires éclataient dans l'ombre. On entendit des exclamations, et des bruits de courses échevelées. M. le doyen de la cathédrale, qui passait, reconnut, à leurs vestes marines décorées de boutons brillants, des élèves de Saint-Louis de Gonzague. Il sourit, répondant à leur salut :

— Bonjour, enfants, bonjour!

L'un d'eux s'approcha :

— Bonjour, monsieur le curé!

— Tiens, c'est vous, Jean : comment va M. de Bernières?

— Très bien, je vous remercie. Papa est remis.

— Où allez-vous donc de si bonne heure?

— Il y a *fête de congrégation,* ce matin, à Saint-Louis de Gonzague.

— Ah! ah!... très bien...

M. le doyen eut un rire léger, et reprit sa marche. En même temps, la cloche de Saint-Cyr s'arrêta. Le dernier coup de son battant s'éteignit avec des ondulations. On n'entendit plus que le bruit des collégiens. Au coin de la rue des Quatre-Fils-Aymon, les deux vantaux d'une porte tournèrent sur leurs gonds : le collège s'ouvrait.

Aussitôt, défilant en troupe pressée, les élèves s'engouffrèrent dans le passage. C'était comme si le tapage du dehors eût été aspiré par lui. Tandis que la place avait repris son immobilité grise, les cours de Saint-Louis de Gonzague s'étaient faites bruyantes. Cette jeunesse entrée y jetait sa lumière. Les escaliers frémissaient sous les montées. En arrivant, chacun saluait le Frère qui, vêtu d'une lévite, attendait à la porte :

— Vous allez bien, Frère Frappus?

Le Frère hochait la tête, rieur :

— Allons, passez, canaille! vous ne valez pas cher!

Le nom se répétait : « Frère Frappus! Frère Frappus! » quand, au-dessus du toit, une nouvelle cloche, à son tour, s'agita, toute grêle, celle-là, semblant de sa voix trop mince annoncer une religion différente.

Les bras ballants, Frère Frappus l'écouta. Comme elle lui était douce, cette amie qui avait toujours réglé sa vie claustrale! Du même ton, depuis dix ans, elle lui avait annoncé les

heures de méditation, les dîners, les récréations et les messes ; et, tandis que, machinalement, il examinait la place pour y découvrir les retardataires, il s'abandonna à une extase.

Ah ! cette maison aimée, la vie qu'on y menait si à l'abri des soucis et des tourmentes ! Sans doute, il avait fait vœu de pauvreté, mais tous ces murs, et ce mouvement enfantin, la cloche elle-même, n'était-ce pas sa chose ? Un égoïsme moelleux l'enveloppa. Le cœur mort, il jouissait d'infinie béatitude.

Tout à coup, Léonard Clan entra. Quoiqu'il suivit le cours de philosophie, il portait, comme ses camarades, la veste marine.

— Suis-je en retard, Frère Frappus ?

— Pas tout à fait ; on sonne encore, vous l'entendez.

Léonard poussa un soupir d'allègement.

— Quelle course ! dit-il. Tante None avait oublié de m'éveiller.

Le Frère sourit et demanda d'un air fin :

— Est-il vrai que vous soyez *préfet de congrégation*, à dater d'aujourd'hui ?

Le visage de Clan se colora :

— Oui, on m'a nommé.

Ses lèvres s'agitèrent ensuite, mais il se tut : trop de joie gonflait son cœur, il n'aurait pu jouer la comédie de la vertu qui s'ignore

— N'est-ce pas étrange ? reprit-il enfin, Lanie est aussi *premier assistant !*

Frère Frappus secouait ses clefs d'un geste monotone :

— Allons, soyez toujours amis, et priez bien pour moi, ce matin !

— Entendu, Frère !

A pas lents, Léonard traversa la cour, gravit les marches de l'escalier, suivit un corridor sombre et pénétra dans la chapelle.

C'était une salle voûtée, aux ogives basses. Au fond, brillait un autel en bois doré, d'une pauvreté triste. Six flambeaux allumés l'éclairaient, et devant lui, sans table sainte le séparant des fidèles, les prie-Dieu s'alignaient occupés par les congréganistes, dont les dos seuls s'apercevaient.

Un tiède parfum d'encens planait. Dès l'entrée, on pressentait là le lieu privilégié où Dieu réside.

Une émotion violente serra le cœur de Léonard.

Jusqu'alors, il avait été confondu dans la foule de ses camarades. Cette fois, — la première! — il allait traverser leurs rangs et monter près de l'autel pour prendre place au prie-Dieu réservé! Il eut beau vouloir ne fixer que le Christ du tabernacle, malgré lui, ses yeux cherchèrent les yeux des assistants. Il les vit presque tous sans les voir...

Près de la porte, d'abord, le *secrétaire*, ayant devant lui la bourse de velours rouge destinée aux quêtes solennelles : puis, dans les rangs derniers, les *approbanistes*, stagiaires attendant de leur renom de piété et du bon vouloir des Pères le titre de *congréganiste;* deux ans auparavant, Léonard avait été comme eux — deux ans! — que c'était proche encore, et lointain!

Plus près du chœur, placés au hasard, les *congréganistes* proprement dits, et les dignitaires moyens, *sacristains*, *trésorier*, *conseillers*, *lecteurs*, plèbe banale que Léonard voyait désormais séparée de lui par un grand fossé. Même, une pitié l'envahissait; tout en marchant, il les plaignit :

— Ah! les pauvres âmes qui jamais n'iraient au delà! Ah! les tristes cœurs sans désir, condamnés à rester à la porte des idéales splendeurs!...

Au premier rang, vêtus presque en premiers communiants, c'étaient enfin ceux des *approbanistes* qui devaient, ce jour-là, prononcer leur consécration à la Vierge. La plupart, très recueillis, priaient. Et ceux-là seuls, Léonard les sentit siens. Il les aimait déjà comme on aime la moisson succédant aux premières semailles. Leur piété grandissait sa dignité.

Soudain, il pénétra dans le chœur vide.

L'autel, tout proche, paraissait flamber. Le Christ dormait sur sa croix, les bras étendus.

D'un mouvement brusque, Léonard se prosterna. Son cœur était fondu d'allégresse. Il eut une seconde de demi-évanouissement durant laquelle il adora l'hostie invisible, pressentant à la fois des anges unis à son hosannah et tous les regards fixés sur lui; ensuite, s'étant relevé, il atteignit très vite sa place et commença en se signant :

— *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti...*

Un murmure répondit :

— *Amen.*

— *Veni, Sancte Spiritus...*

La voix de Léonard vibra, lente et déjà sacerdotale. Il laissait tomber dans une extase les invocations pieuses sur tous ceux-là placés en dessous de lui. L'office commença, très simple.

Le Père Gourmanel officiait, servi par deux congréganistes vêtus de robes rouges et d'aubes en dentelle. L'ornement n'avait presque point de broderies. L'absence des pompes usuelles accroissait le charme. On était ainsi plus dans l'intimité du ciel. Ce sans-façon élevait les âmes.

Quand le Père Gourmanel se retournait, étendant les bras, on entendait à peine le bredouillement de sa voix fluette. Il accentuait mal et jetait sans onction le souhait : « Dieu soit avec vous! » Les prières des congréganistes s'étaient tues. Un recueillement s'appesantissait sur chacun et, l'air s'échauffant, on éprouvait un malaise comme si le corps allait se fondre dans un monde de rêve.

Après l'évangile écouté debout, il y eut un grand bruit de chaises. Tous s'assirent. Le Père commença l'homélie :

— *Venite, omnes!...*

Commentant l'appel du Christ, il invita ces ignorants de la vie à fuir le monde. Il décrivit celui-ci avec des expressions violentes :

— Tout Satan se synthétise en lui. Il est l'océan de perdition, le marais empoisonné, la bête dévorante contre laquelle on doit lutter jusqu'à la mort!

Sans arrêt, ses injures s'accumulaient contre cet inconnu symbolisant à la fois l'impudeur, la perte des vertus, et le reniement du Christ.

Les enfants écoutaient, étonnés.

— Quand vous aurez quitté le collège, continuait le Père, le monde viendra vers vous, prononçant aussi l'appel du Christ : « *Venite! venite!* » Malheur, alors, à ceux que sa voix aura conquis!...

Et la pensée que, peut-être. elles cesseraient d'être pieuses, qu'elles n'auraient plus l'amour de la Vierge ou des saints privilégiés, bouleversa ces âmes puériles.

Tout à coup, on sourit. Le Père s'écriait, dans la chaleur de son indignation :

— Indubitablement!... c'est indubitable!

Les « indubitables » fleurissaient fréquemment son éloquence, sans doute parce qu'ils résumaient mieux la fermeté consciencieuse de sa foi. Léonard leva la tête, échangea un regard rieur avec ses camarades, puis examina le Père.

On racontait un roman sur lui. Missionnaire en Chine, il n'avait échappé que par miracle au martyre. De ces pays lointains, il avait rapporté une voix blanche, une face exsangue, des yeux éteints. Au retour, on l'avait condamné à cette simple résidence de province. Il y dirigeait la *congrégation* et confessait les cuisinières. C'était un saint, très humble et ignoré.

A l'idée de ces aventures, le cœur de Léonard s'enflamma. Il imaginait des expéditions hasardeuses, des conquêtes pour le Christ, de prodigieuses moissons d'âmes. La fin de l'homélie arrêta cette rêverie. Les chaises furent de nouveau remuées : la messe continuant, le secrétaire fit la quête.

Ce fut ensuite un silence plus profond. L'approche de la communion exaltait. Encore quelques instants : Jésus viendrait presser ses bien-aimés contre son cœur, comme autrefois l'apôtre Jean.

— Oh! Jésus! Jésus! murmurait Léonard.

Une extase l'anéantissait. Oubliant son orgueil, il se consumait en frémissantes invocations.

— Oh! Jésus! Jésus! appelait-il, les mains jointes.

Et il priait pour tous : pour tante None, pour son tuteur, M. Artus, lointain et incrédule, pour Lanic, son ami cher, agenouillé près de lui, pour Jouques, que le lycée devait pervertir... Son âme s'ouvrait, et, par instants, il attendait l'apparition d'un Christ aux yeux très doux, à la barbe blonde, qui, vêtu de lin, le prendrait dans ses bras en lui disant : « Mon fils! »

La sonnette s'agita par trois fois, annonçant la communion du prêtre. Les *approbanistes* du premier rang s'étaient agenouillés sur l'unique marche de l'autel. Léonard se mit à leur droite, tenant un cierge de cire. Une voix s'éleva dans le silence recueilli :

— *Ego, Eduardus de Brennes, te advocatam eligo...*

C'était la formule de consécration, lue lentement par chacun devant l'hostie sainte que le Père tenait levée.

— *Ego, Paulus Ducret...*

— *Ego, Stephanus Rimbard...*

— *Ego, Aloysius Vincent...*

Les voix se succédaient, inégalement fermes, émues par la solennité d'une donation qui semblait éternelle: et l'on devinait le caractère de chacun, rien qu'à suivre ces lectures, celui-ci très timoré et destiné à trébucher sur les routes de la vie, cet autre trop décidé, déjà coureur d'aventures.

Chaque *approbaniste* communiait après sa consécration, Les *congréganistes* vinrent ensuite. Quand il n'y eut plus personne devant l'autel pour recevoir le sacrement, un calme infini s'étendit. Les bougies de l'autel montèrent plus droites. Les parfums d'encens coururent plus lourds. Le Christ était partout, d'une présence obsédante qui perçait le mystère.

Cela dura jusqu'à la fin. Le soleil, traversant les vitraux, faisait irradier les saints, témoins muets. Du dehors, aucun bruit. On n'aurait pu imaginer une paix plus profonde. Après le *Sub tuum*, tous sortirent.

Aussitôt, l'enchantement s'évanouit. De même qu'au théâtre, après le long silence de l'acte, la foule jase, retrouvant le réel, les congréganistes étaient descendus de leurs rêves. Des rires éclatèrent. Oubliés, les communions et les vœux : oubliée, l'homélie du Père Gourmanel. La cérémonie close, les ascètes se retrouvaient gamins, tout entiers à leurs insouciances juvéniles.

Léonard resta à l'arrière. Encore grisé par la possession divine, il éprouvait un grand désir de solitude. Ah! être seul, différent des autres, planer dans la joie de son amour pour le Christ! Inconsciemment, un mot voltigeait dans sa pensée :

— Aimer! aimer!

Et cela s'adressait à Dieu, au mystère délicieux que renferme la vie surnaturelle. Quelle félicité plus grande aurait-il désirée? Partout des certitudes, des promesses glorieuses et presque tangibles. Il suffirait d'aller maintenant droit devant soi pour ne cueillir que des fleurs et tout ignorer de ce que le monde contient de misérable!

Devinant peut-être cette rêverie, un jésuite qui passait s'approcha :

— Eh bien, Clan, cette fête?...

— Hélas! finie, Père...

— Allons! soyez heureux!

Dans la bouche du Père, ce mot « heureux » prit une accentuation énigmatique, comme si un signe eût été capable de le réaliser.

— Heureux! répéta Léonard avec une hésitation.

Mais déjà la cloche, celle-là même qui avait annoncé la fête, remplissait à nouveau le collège de sa voix grêle :

— C'est le déjeuner, continua le Père, ayez bon appétit et bonne conscience; toute la vie est là.

Il s'éloigna, les mains enfouies dans les manches de sa douillette. A son tour, le long corridor qui s'étendait devant la chapelle s'anima. Une à une, les portes des cellules s'ouvraient: les Pères sortaient, allant au réfectoire.

Le recteur, le Père Bartolène, passa le premier. Très gros et court, il avait la figure glabre. Il marchait avec une bonhomie de gestes que démentait brusquement son coup d'œil interrogateur.

— Encore là, Clan? dit-il; un préfet de congrégation ne devrait jamais être en retard.

Léonard balbutia, saisi d'un respect craintif :

— Je m'en vais, Père, on sort seulement de la messe.

Puis ce fut le Père Boijol, petit, mince, nez fureteur, lèvres rieuses, sans distinction, mais d'une activité d'écureuil. Il paraissait très jeune, d'une malice plus dangereuse que gaie. Depuis trois ans il professait la rhétorique, avait réduit les *Provinciales* en tableaux synoptiques et triomphait aux baccalauréats.

— Ah! gamin! que faites-vous encore ici? s'écria-t-il joyeusement. Il faut être jésuite pour tout de bon quand on veut déjeuner avec nous!

Léonard répondit en riant :

— Vous avez beau courir vite, Père, vous n'aurez pas plus de café au lait que les autres.

Mais, à ce moment, le Père Anet quittait sa chambre. Celui-là, tête pointue, bouche démesurée et souriante, respirait une bêtise toujours égale. Il disait : « *Plurons*, mes frères! » pour « pleurons ». Avec ses yeux chassieux, ses cheveux follets

esquissant autour de son crâne une auréole, il semblait un doux naïf, martyrisé par les mortifications. Assez large pour ne jamais paraître écouter les confidences scabreuses, trop en Dieu pour soupçonner le mal, il confessait, à Saint-Louis de Gonzague, les élèves de moyenne ferveur : un saint encore, comme le Père Gourmanel, mais inoffensif et inintelligent.

Méticuleusement, il mit le taquet en regard du mot « réfectoire » sur le tableau de sortie collé à sa porte, puis s'approcha de Léonard, dont jadis il avait été directeur :

— Ah ! Léonard ! Léonard !... dit-il.

Et il ne sut quel mot ajouter, si bien que Léonard, à son tour, répéta :

— Ah ! Père Anet ! Père Anet !

Maintenant, d'ailleurs, la foule des professeurs et des surveillants arrivait. La plupart étaient dépourvus d'ascétisme, plutôt d'aspect satisfait. Et ce qui frappait étrangement, c'était l'harmonie esthétique de ces êtres, d'origines pourtant si diverses. Tous les corps se ressemblaient, aussi les démarches, les gestes, les voix modérées. Chacun répondait au salut de Léonard en soulevant sa barrette de même façon rapide. On sentait qu'esclaves de la règle ils allaient au réfectoire comme ils seraient partis pour le Japon.

Un seul groupe s'avança, causant. C'étaient le Ministre, le Père Jousselin ; le Procureur, le Père Darbois, et le Préfet des études, le Père Sixte.

Le Père Jousselin avait l'accent éploré des prédicateurs de campagne. Le Père Darbois, la face rougeoyante, agitait d'un mouvement rythmique l'index de sa main droite. Incapable de prêcher, il possédait le maniement des fonds, réglait les notes des fournisseurs et des élèves. Le Père Sixte, enfin, parlant d'un ton bas et discret, avait des mots précis et des brièvetés de langage qui le rendaient redoutable. Pouvoir exécutif du collège, il lisait les notes, chaque dimanche, et distribuait avec sûreté des blâmes qui terrifiaient.

Leurs trois voix emplirent le corridor, ressortant sur le bruit des pas. Celle du Père Sixte disait :

— C'est impossible !

Le Père Jousselin répondait :

— Mais enfin, mon Père, ne pensez-vous pas que nous pourrions nous engager?

Tandis que le Père Darbois, manœuvrant son index, continuait en sourdine :

— Qui sait! qui sait!

Ils passèrent devant Léonard sans l'apercevoir. Celui-ci, d'ailleurs, avait tressailli, reconnaissant son confesseur, le Père Propiac, qui venait à lui, les mains tendues :

— Eh bien, mon cher Léonard, le bon Dieu vous a-t-il rendu heureux?

Encore ce mot « heureux! » revenu là avec ses étranges sous-entendus! Sans attendre la réponse, le Père continua :

— Je vous l'avais dit, mon enfant, mais plus vous avancerez en vertu, et mieux vous comprendrez ce bonheur!

Cela fut prononcé d'un trait, avec une douceur câline. Sous la phrase si simple, perçait aussi une joie inexprimée.

— Que faites-vous de cet enfant, mon cher Père? il est votre pénitent, je crois?

Le Père Frégier, conférencier pour hommes, philosophe et gloire intellectuelle du collège, s'était avancé près d'eux, et il interrogea encore Léonard :

— Comment va votre tante None? J'irai lui rendre visite un de ces jours, dites-le-lui... Pauvre femme! toujours excellente... Et votre tuteur? toujours le même... puisse-t-il se convertir! Je ne le demande pas pour lui, mais pour votre tante... Allons, tout va bien, amusez-vous, et restez sage!

Il sourit et s'éloigna, entraînant le Père Propiac. Le corridor était vide; de nouveau le silence planait.

Alors Léonard revit en songe ce défilé d'ombres noires, maintenant disparues.

Comme tous avaient bien gardé leur rôle! Le Père Recteur, d'une bienveillance intimidante; le Préfet, le Ministre et le Procureur, absorbés par les intérêts matériels de la maison; le Père Boijol, chargé de faire du collège un four à bachots et lui attirant ainsi la clientèle riche des intelligences médiocres; le Père Frégier, se livrant à la pêche des cœurs mondains et des libres-pensées superficielles : les professeurs, les surveillants, unités sans consistance, mais d'une cohésion si intime

et soumis à une méthode si uniforme qu'ils en devenaient une force; enfin les confesseurs, ces redoutables! le Père Anet, sauvant, par sa dignité, le bon renom de l'entreprise; le Père Gourmanel, réduit à la direction des consciences banales et leur fournissant une régulière pâture de quiétisme; cet autre, le Père Propiac, procédant au travail de choix sur les âmes d'élite.

En saluant Léonard, chacun avait eu le mot et l'inflexion caractéristiques. Et tous ces intérêts divers groupant leur action sur le cœur de l'enfant, une attraction formidable en résultait. Au moment de rentrer chez tante None, celui-ci éprouvait une tristesse inexpliquée. Son chez lui, n'était-ce pas plutôt le collège, ces murs, le long desquels il avait si souvent rôdé, ces corridors où régnait un calme de Thébaïde et qu'embaumait parfois l'encens? Aucun bonheur ne lui était venu, qui leur fût étranger. Il n'imaginait pas qu'on pût désirer les quitter.

Lointaines, les voix des Pères arrivèrent du réfectoire. De légers rires s'y mêlaient. Une paix s'étendait indicible, éternelle comme les promesses dont elle vivait...

Tout à coup, une main se posa sur l'épaule de Léonard :

— Qu'attends-tu donc? disait Lanie.

— Je ne sais pas, répondit-il.

Et, bras dessus, bras dessous, les deux amis partirent.

II

Grise la maison, grises les ardoises, les portes, les persiennes ; tout est gris dans la demeure de madame None.

Au bord du toit, pareil à un oiseau méchant, le monte-charge tend son cou noir, et sur les murailles, telles des rides, sont marqués des restes d'ogives et de cintres détruits.

A l'intérieur aussi, l'air est trop frais. Tout est froid. Les carreaux rouges reluisent violemment. Le long des placards à boiseries, les meubles en utrecht couleur d'or s'alignent désunis. Nulle poussière, rien qui témoigne du temps qui s'en va. Les fleurs sont artificielles; les vases sont en carrare, avec

des anses figurant des acanthes; les pendules sont arrêtées sous des globes. Il y a dans les chambres des crucifix jansénistes qui, les bras verticaux, semblent pousser des cris d'angoisse.

Pourtant, comme par ironie, deux hautes girouettes supportent, aux cornes du faîtage, deux cœurs percés de flèches: ils tournent, tournent à tous les vents, ces jolis cœurs oubliés au-dessus des toits par le siècle passé! Derrière la maison, c'est aussi une vision féerique. La salle à manger s'ouvre sur un étroit jardin accroché au revers de la colline. Des fenêtres, on aperçoit la Loire, ensuite la plaine, qui s'éloigne, va se perdre à la limite de l'horizon. Elle est toute bleue, la plaine, d'un bleu atténué, comme celui des robes de sœurs de charité: et c'est un décor à la fois radieux et paisible, tout en harmonie avec la ville pieuse qu'est Nevers.

Ce dimanche-là, madame None, avant de se rendre à la cathédrale, s'arrêta dans le corridor.

De ce côté, des rires junéviles faisaient vibrer les murailles: dans la salle à manger, les amis de Léonard, réunis à goûter, fêtaient sa nomination de préfet de congrégation.

Madame None écouta. Sa figure souriait légèrement. Peut-être ce grand bruit de jeunesse lui rappelait-il des souvenirs anciens. Cependant, son âme avait dû toujours rester pareille, recroquevillée, et comme l'étui, anguleuse et sèche.

La voix de Léonard s'éleva derrière la porte :

— Vite! vite! c'est du champagne.

Ravies, d'autres voix répondirent :

— A ta santé!

— Vive Clan!

— Vive le champagne!

— Vive tout le monde!

Sans bruit, tandis que les verres se heurtaient, madame None entra.

Elle ne vit tout d'abord qu'une fleur de cristal formée au centre de la table par les coupes réunies. Autour d'elles le soleil semait des lumières sur la nappe.

— A la bonne heure! dit madame None, vous êtes très sages. Buvez aussi à ma santé!

Les têtes se retournèrent, rieuses. Le premier, Cheudaine leva son verre :

— A votre santé, madame!

Les autres ensuite s'inclinèrent, et un silence survint, amené par la présence de cette femme si sévère avec ses yeux gris et sa robe noire à plis d'orgue.

— C'est bien, fit-elle, je vous laisse...

Elle se tourna vers Léonard :

— Tu n'oublieras pas le salut, n'est-ce pas?

— Non, tante, soyez-en sûre.

— Alors, amusez-vous, mes enfants.

Elle s'effaça comme elle était entrée, laissant tomber derrière elle la porte muette.

Gâteaux et verres en main, les invités se levèrent. La sortie de madame None causait un soulagement.

Dans un coin, Jean de Bernières s'approcha de Paul Servet :

— Quelle idée Clan a-t-il eue de se lier avec un lycéen?... Jouques va bien au bahut, n'est-il pas vrai?

Servet, méprisant, haussa les épaules :

— Son père est marchand de draps, rue du Commerce.

Et tous deux s'amusèrent, trouvant misérable qu'on pût avoir boutique sur la chaussée.

Réunis en groupe devant les fenêtres, Delestang, Jouques, Cheudaine, Lanie et Clan causaient avec une abondance de gestes. Delestang, l'œil allumé, interrogeait Jouques :

— Est-ce qu'on vous laisse lire tout ce que vous voulez, au bahut?

Cheudaine racontait ses souvenirs de lycée :

— J'y suis resté six ans avant d'aller chez les Pères. Je n'étais qu'externe. Quels voyous! L'hiver, ils me ciblaient avec des boules de neige! Une fois, on a écrasé un œuf pourri sur ma redingote...

Il en parlait comme d'un lieu de torture où toutes licences sont permises. Son teint farineux se colorait au souvenir des brimades subies.

Le soleil s'en allait, laissant à travers le ciel de sanglantes traînées. L'obscurité commençante ajoutait à l'intimité des récits. Involontairement, tous se rapprochèrent.

Jouques tira de sa poche un paquet de cigarettes et en offrit. Il y eut un étonnement scandalisé. Delestang refusa le premier :

— J'ai déjà fumé une ou deux fois, mais c'est détestable!

Bernières et Servet déclarèrent avec dégoût que ce n'était pas de bon ton.

— Mon Dieu, répliqua Lanie, si cela ne le rend pas malade, qu'est-ce que cela peut faire, qu'il fume ou non?

Cheudaine s'écria, colère :

— Au bahut, ils fument tous, cachés dans les cabinets!

Tous protestèrent. Une dispute rageuse s'éleva.

— Avec cela que vous n'en faites pas autant, répondit Jouques.

— Nous ne sommes pas mal élevés, nous!

Cheudaine répétait :

— Je vous le dis, dans les cabinets! dans les cabinets!

— Du moment que l'enseignement est bon... commença Jouques.

Ce fut un déchaînement :

— Qu'est-ce qu'on t'enseigne, voyons? Est-ce qu'en philosophie, on vous donne au moins les sept preuves de l'existence de Dieu?

Servet lança dédaigneusement une phrase entendue chez lui :

— Il est joli, l'enseignement officiel!

Cheudaine, prenant le bras de Jouques, décrivit leur enseignement, à eux.

— As-tu vu seulement nos tableaux de littérature? Les auteurs les plus difficiles, même La Bruyère, sont analysés. On en connaît les beautés, les passages marquants : et, au moment de l'examen, il suffit de relire les mots en italiques du résumé, on sait l'essentiel!

Bernières triomphait :

— Ah! on voit bien que tu ignores ce que font les Pères pour nous! Nous avons même une carte où est peinte l'histoire de la philosophie! Les matérialistes sont noirs, les idéalistes rouges, et les sceptiques verts!...

Et Léonard résuma la discussion :

— Étonne-toi qu'en dépit des idées de la Faculté, tous les élèves de Saint-Louis de Gonzague soient reçus!

Cette fois, Jouques se révolta :

— Qu'est-ce que tu entends par les idées de la Faculté?

— Oserais-tu soutenir qu'on ne soit pas injuste envers nous?

— Ah! par exemple!

— Et la guerre à la religion, qu'en fais-tu?

La discussion s'élevait, sautant sans règle précise d'une pensée à l'autre. Ils agitaient les mains, s'adressant à des adversaires imaginaires. Heureusement, la porte s'ouvrit encore. Une domestique apportait des lampes. Cela calma les colères.

Cheudaine se pencha vers Léonard :

— Jouques peut avancer ce qu'il lui plaît, dit-il; à la seule idée qu'il faudra passer en juillet prochain devant la Faculté, je deviens malade de peur.

Lanic répliqua d'un ton tranquille :

— Cela compte si peu pour un avenir!

Aussitôt, la pensée de cet inconnu auquel leurs jeunesses allaient se heurter, les hanta. Ils s'interrogèrent :

— Qu'est-ce que tu feras, toi, pour ton avenir?

Ils prononçaient le mot « avenir » avec respect, comme s'il se fût agi d'un dieu méchant.

— Ce que je ferai?...

Chacun cherchait à définir le désir qui couvait au fond de son âme.

— Moi, je ferai mon droit, dit Servet.

— Je m'engagerai, continuait Delestang.

Cheudaine déclara orgueilleux :

— Je serai romancier.

— Cheudaine, romancier!

On l'acclama, répétant en chœur :

— Ro-man-cier! Ro-man-cier!

Tous les rêves s'étaient levés, abandonnés à leur libre vol.

Servet racontait sa joie prochaine à sortir des lisières :

— Je me lèverai à midi : j'aurai des matinées douillettes dans mon lit. Plus d'études, plus de devoirs. J'irai à la campagne...

Cheudaine, s'adressant à Bernières, lui faisait, avec conviction, le récit de sa gloire imaginaire :

— J'enverrai une pièce au prochain concours des Jeux floraux. C'est un concours très difficile. Les poésies ne doivent pas dépasser vingt-six vers. Je recevrai la décoration de Saint-Jean de Jérusalem et une palme d'or. Je suis déjà très fort. J'ai commencé un roman qui se passe au moyen âge...

Delestang avait accaparé Lanie et s'efforçait de l'électriser :

— Voilà, on est soldat... En avant! hop! la guerre commence. C'est très dur, certainement, mais c'est superbe! Et puis, jamais de parapluie à traîner : un uniforme qui vous fait tenir droit!... Tiens! j'avais un oncle officier : il était à Saint-Privat et il en est revenu! Tu vois bien que tout le monde ne meurt pas dans les batailles!

Jouques, enfin, interrogeait Clan :

— Pourquoi ne pas te faire professeur, comme moi?

— Oh! moi, répondait celui-ci, je n'ai encore jamais songé à ce que je deviendrai plus tard.

Tous éprouvaient une volupté délicate à analyser ainsi leurs désirs. Ils n'en percevaient pas l'irréalisable, et se sentaient à tel point maîtres de la vie que nulle inquiétude ne leur venait.

Comme Bernières s'était tu, Delestang se tourna vers lui :

— Toi, tu as une tête à devenir jésuite!

— Après tout, dit Léonard railleur, il suffirait d'avoir la vocation.

— Si je l'avais, répondit Bernières, quel mal y aurait-il?

— Avez-vous remarqué que, depuis deux ans, il n'y a plus de vocations à Saint-Louis de Gonzague? reprit Servet.

Brusquement les préoccupations changèrent. La moisson régulièrement fauchée parmi eux les intéressait prodigieusement. Cheudaine déclara :

— Il n'en sera pas de même cette année. J'en connais qui iront au noviciat.

Tous l'interrompirent, secoués par une irrésistible curiosité,

— Qui? nomme-les!

— Impossible!

— Alors, pourquoi nous en parler?

— Je ne puis rien dire...

— Cependant...

Les insistances s'exaspéraient. Seul, Jouques demeurait à l'écart. Enfin, Cheudaine céda:

— Il s'agit de Zimmer.

Aussitôt, des doutes s'élevèrent :

— Est-ce lui qui te l'a avoué?

— Certainement, non.

— Comment donc le sais-tu?

— Je l'ai deviné.

— Quelle blague!

— Ce n'est pas difficile à découvrir!

Léonard haussa les épaules :

— Pourquoi ne pas raconter que j'entrerai aussi au noviciat?

— Et Lanie?

— Et Bernières?

— Tout le monde, alors!

Les mots se croisaient. On soupesait les piétés. Chacun établissait l'enchère de dévotion pour son candidat, et, à mesure qu'ils se passionnaient plus, l'air aussi semblait changer. Le collège Saint-Louis de Gonzague avait repris possession d'eux.

Bernières se leva, ne résistant pas à la mystérieuse attraction.

— Il est quatre heures, je vais au salut.

— Quelle hâte! Nous avons une demi-heure devant nous.

— N'importe! D'ailleurs, je sers...

Cheudaine aussitôt demanda :

— Partons-nous ensemble?

Et déjà Servet prenait son manteau, quand Léonard écarta sa chaise :

— C'est une idée, s'écria-t-il, autant faire la route en même temps!

Une béatitude, pourtant, enveloppait la demeure. Jouques s'approcha de Léonard :

— On est si bien ici! pourquoi partir?

Léonard hésita. Jouques avait raison : pourquoi partir? Jamais l'intimité de sa maison n'avait été si accueillante. Une quiétude régnait dans la pièce, et des objets semblaient s'élever des paroles muettes qui retenaient.

— Ah! fit-il brusquement, là-bas c'est encore mieux. Viens avec nous.

Et il entraîna Jouques.

Au dehors, tous frissonnèrent. Un air glacial faisait ployer les épaules. Les contreforts de Saint-Cyr, saillant dans la nuit, faisaient soupçonner au-dessus d'eux une bâtisse de rêve. Quand les collégiens passaient auprès d'un bec de gaz, leurs boutons d'or s'allumaient : puis tout s'évanouissait et seul le bruit des causeries perçait la brume.

Longuement Léonard décrivait à Jouques la chapelle de la congrégation, les corridors, la salle des fêtes. A côté d'eux, Bernières et Cheudaine discutaient le nom du Père qui prêcherait la retraite à la fin de l'année. Lanie, Servet et Delestang se confiaient des moyens d'escamoter les devoirs de géométrie.

— Et, chaque dimanche, vous allez ainsi au salut? demanda Jouques.

— Oui, chaque dimanche.

— Vous y êtes contraints, sans doute ?

— Jamais de la vie!... Il ferait beau voir qu'on nous y obligeât!

— Alors, pourquoi s'y rendre avec tant de hâte?

Léonard haussa les épaules :

— Tu ne peux comprendre...

Non, Jouques n'aurait pu comprendre la joie des « bonjours » jetés avec douceur au Frère Frappus, ni le plaisir d'errer parmi les couloirs vides. Déjà Léonard éprouvait une émotion semblable à celle du matin. Le décor acheva de l'exalter.

On était monté dans la tribune, auprès des Pères. Les élèves semblaient ainsi faire partie de la communauté. En bas, l'autel s'apercevait, illuminé magnifiquement. Les traînes des enfants de chœur s'étalaient sur un tapis de blancheur soyeuse. Chacun d'eux marchait d'un pas de velours et portait sur la moire de sa ceinture un rosier d'or appliqué. Le claquoir entre ses mains gantées, Bernières commandait le mouvement rythmique des encensoirs.

Léonard mit la tête entre ses mains. O la douceur inexprimable des songeries que bercent les voix de l'orgue, les parfums sacrés et le scintillement des cierges !

Devant ses yeux, un défilé imaginaire, semblable à celui des Pères, le matin, commença. L'un après l'autre, ses camarades passaient.

Bernières, d'abord : étiolé, sans idéal, vivant chichement entre son père trop vieux et une belle-mère que la pauvreté rendait haineuse. Celui-là, Léonard l'apercevait distinctement réfugié dans une cure de campagne, et traînant sans secousse une vie décolorée.

Puis, Cheudaine, le romancier! A sa vue, une vague ironie plissait les lèvres de Léonard. L'obsédant souvenir du paletot noir, sur lequel les externes du lycée avaient aplati un soleil d'œuf, s'emparait de son esprit, et il ne comprenait point quelle poésie pourrait jamais fleurir en ce grotesque!

Ensuite Servet, d'une nullité satisfaite, préoccupé de toilettes, ravi d'importer au collège les modes neuves...

Mais de tous, celui que Léonard plaignait le plus, c'était Jouques, à cause de la maison de commerce. Ce drap, vendu à l'aune sur la voie publique, révoltait ses habitudes.

A leur tour, enfin, les enthousiasmes guerriers de Delestang retentissaient dans son cœur, y éveillant des ardeurs de bataille que seule la grise figure de Lanie parvenait à calmer : et le mystère dormant en celui-ci ramenait Léonard à sa prédilection pour lui.

— *Regina cœlorum!*

— *Regina angelorum!*

Les litanies de la Vierge continuaient, avec un rythme de danse. Dans le chœur, après que le *naviculaire* eut distribué l'encens, les *thuriféraires* lancèrent leurs encensoirs, alternant les volées comme pour sonner les cloches.

Léonard se retrouvait maintenant par la pensée dans la maison de madame None. Voici son visage austère, ses mains pâles, qui, chaque dimanche, abritées sous des mitaines de dentelle, portent le paroissien à grosses lettres; et voici encore l'enfance de Léonard privée des caresses familiales, refroidie toujours par l'ombre glaciale des tours de Saint-Cyr...

Est-ce que la vie — celle de là-bas — n'était pas méchante et vilaine? Quelle joie lui avait-elle jamais accordée? Léonard tressaillit. La vision du matin, face à face avec celle-là, ressuscitait : tous les Pères allant au réfectoire, absorbés par le

bonheur de l'au delà, et saluant au passage avec ce mot énigmatique :

— Soyez heureux!

« Ah! je suis fou! » songea Léonard, effrayé par l'obsession.

Il crut ensuite revenir d'un voyage féerique; et, tandis qu'à ses côtés le Père Anet chantait d'une voix chevrotante et miséricordieuse: *Regina martyrum, ora pro nobis!* il se signa et attendit la bénédiction.

III

La semaine qui suivit, le cœur de Léonard s'agita. A chacun des actes de la vie journalière, il découvrait une portée secrète.

Semaine banale, cependant. Aucune fête ne lui apporta d'imprévu.

Dès six heures, au moment où les portes de l'externat s'ouvraient, Léonard venait à l'étude.

Seuls les zélés, qu'hypnotise le prix de diligence, arrivaient en même temps. On se groupait autour du poêle, à demi plongés dans l'obscurité.

Durant ces études matinales, le surveillant — le Père Decurvil — quittait sa chaire et s'asseyait aussi là. Les lèvres agitées par les *Ave Maria* du chapelet, il saluait les arrivants d'un signe de tête.

Elle était d'une infinie douceur, cette première heure, troublée uniquement par le bruit des plumes, le ronflement du coke ou bien encore le froissement des livres. Nul ennui. Le travail en dehors du règlement enchantait. D'autres fois, s'engageaient des causeries discrètes.

— Savez-vous, Père, quand aura lieu la séance d'Académie?

Et la conversation se poursuivait, irrégulière sans doute, et contraire à la discipline, mais pas assez pour offusquer.

Ces jours-là, d'ailleurs, le Père Decurvil se livra plus que de coutume: un hasard, certainement. Il raconta sa jeunesse et comment il avait quitté sa famille pour se donner à Dieu.

— Je suis parti à la fin de la retraite, sans même avertir mes parents... Dieu est si bon! Mon père qui avait une maladie de cœur aurait pu en mourir; cette émotion a passé sur lui sans qu'il en souffrît. Je me souviens seulement qu'il me menaça de la police...

Il en riait doucement :

— Oui, de la police! il aurait voulu me faire reprendre par les gendarmes!

Tandis que les élèves s'émerveillaient de cette fuite héroïque au mépris des gendarmes, Léonard songeait à cette puissance mystérieuse que le Père appelait « la vocation ». Qu'était-ce que cela? Y avait-il une voix éclatant au fond de la conscience, ou bien cela se résumait-il en des tendances, une habitude d'aller à Dieu et de le désirer? Puis, désorienté, il s'interrogeait, imaginait en lui-même des combats qui n'existaient pas, mais que leur recherche suffisait à faire venir.

Et l'étude, la vraie, ayant enfin commencé, pendant que le Père Decurvil est remonté dans sa chaire, Léonard rêve de Saint-Acheul, où est le noviciat. Il suit la théorie des novices, le long des corridors. Tous sont jeunes, pareils à lui. On doit se réunir, là-bas comme ici, en des salles tièdes, pour y causer à mi-voix.

Sept heures et demie... Au coup de sonnette du Père Decurvil, on s'est mis en rangs. Lentement la procession juvénile se déroule dans les escaliers et les jardins. C'est l'heure de la messe.

Encore elle! qui marque les jours, comme le balancier marque les secondes : messe heureuse, demi-heure réservée chaque matin aux divagations de l'esprit. Aux coins d'un pilier à gauche, les numéros des cantiques à chanter sont marqués sur un tableau. A droite de l'autel, un saint rayonne dans un décor de roses artificielles, et c'est alors, dans l'enchantement de la prière, la plus inconsciente et la plus sûre des séductions, la séduction par l'eucologe.

Recueilli, Léonard a ouvert ce livre au titre byzantin. Au collège Saint-Louis de Gonzague, il est obligatoire. Depuis des années, Léonard l'a médité. Une partie de sa vie s'est accrochée au coin jauni des feuillets, et quelle partie! la plus

intime, si secrète qu'il n'oserait presque pas de lui-même l'évoquer en sa conscience !

C'est dans son eucologe qu'il a versé ses doutes, ses ambitions, ses regrets pour une place perdue, où une leçon mal apprise. Cette image lui fut donnée par Lanie le jour où, entraînés par une commune sympathie, tous deux se confièrent leur amitié : presque prophétique, cette image, avec ses lys en gerbe, entourant un calice décoré de pampres.

« *Que celui qui a soif vienne à moi !* » dit la légende.

Comme Léonard comprend aujourd'hui le symbole et devine quelle vigne mûre serait seule capable d'éteindre les ardeurs de sa soif mystique !

Voici des sinets mystérieux ; sur l'un d'eux, une sentence ironique de Bourdaloue :

La vraie piété s'accorde avec tous les plaisirs raisonnables.

Il y a aussi un almanach recommandant une vertu pour chaque mois :

JANVIER. Générosité. *Jésus m'a trop aimé pour que je lui refuse quelque chose.*

FÉVRIER. Réflexion. *Jésus ! faites-moi connaître ma fin et n'agir que par rapport à elle.*

MARS. Fidélité à la conscience. *La voix de notre conscience, c'est la voix de Dieu qui continue.*

Et toutes ces sentences provoquent la même suggestion, dérobant, sous des doubles sens mystiques, l'image trop vive de la prêtrise. Comment cet eucologe ne serait-il pas délicieux, puisque chacun de ses mots répond aux désirs qu'il éveille ?

Tout à coup, l'orgue s'anime. On est à l'*Introït*. La chapelle s'emplit de bruit léger des eucologes qu'on fouille pour découvrir le cantique :

Le temps de la jeunesse
Est un temps de moisson...

Les couplets alternent avec des roulades d'orgue où dominent la flûte et le céleste. Léonard ne chante pas : il a déjà le caprice de l'isolement, ce signe des élections divines.

N'attendez pas cet âge
Où les hommes n'ont plus

Ni force ni courage
Pour les grandes vertus!
C'est faire un sacrifice
Qui nous a peu coûté
Que de quitter le vice
Après l'avoir goûté!

Les voix sont endormantes. Les petits ont des timbres aigus de fillettes; faisant d'une gaieté printanière cet anathème à la jeunesse • en les écoutant, Léonard comprend la joie des hymnes perpétuelles, l'exaltation en Dieu, au détriment de tout souci temporel.

Avec une ferveur qui s'ignorait encore, il entame la suite de ses prières favorites. La première demande à Dieu le succès dans les études. En regard, presque sur la même page, est celle pour les parents. Il la lit aussi par devoir et sans étonnement : il est orphelin.

Seigneur qui me permettez de vous appeler « mon Père » et qui daignez l'être en effet, souvenez-vous de ceux qui, par rapport à moi, partagent un nom si tendre avec vous! Écoutez des vœux que me dicte l'obéissance à vos ordres...

Vers la fin, non plus, Léonard ne s'aperçoit pas que l'idée se dévêt, oublieuse de cette même obéissance :

Surtout rectifiez leur tendresse et sanctifiez les projets qu'ils forment à mon occasion. Que jamais mes intérêts temporels ne puissent balancer en rien mes félicités éternelles! Ainsi soit-il.

Entre ces deux prières, d'ailleurs, une autre est enchâssée. Elle attend en ce coin de livre ceux qu'y ont amené le désir du succès ou l'amour filial. Elle est, celle-là, la véritable tentation de l'eucologe : et ce fut cette semaine-là seulement qu'elle s'éclaira pour Léonard d'un jour éblouissant. Chaque matin, il la lut, comme si Dieu même eût parlé en elle.

O la belle musique sacerdotale des mots, l'abandon qu'elle respire, les avenirs étranges qu'elle dévoile!

Agréez, Seigneur, que j'implore aujourd'hui vos divines lumières pour connaître les desseins de votre Providence sur moi, et que touché du désir efficace de mon salut, je vous dise, comme le jeune homme de l'Évangile : « Que dois-je faire pour me sauver? Quid faciendo vitam æternam possidebo?

Après avoir examiné toutes les conditions qui partagent la vie,

indécis sur le choix, j'attends vos ordres pour me déterminer et cela sans restrictions, sans aucune prévention, avec une soumission parfaite.

Non, je ne viens pas, Seigneur, renverser l'ordre de votre sagesse et, par une prévarication sacrilège, assujettir la volonté du Créateur au caprice de la créature. Il n'appartient pas à un esclave comme moi de choisir la manière dont il doit servir son maître. C'est à vous de m'imposer les lois qu'il vous plaira. In manibus tuis sortes meæ. *Je n'excepte rien parce que je ne veux rien risquer et que mes vues sont trop bornées pour découvrir dans l'avenir les différents obstacles qui se présenteront à moi si, sans votre aveu, je me fais l'arbitre de ma conduite.*

Encore une fois, parlez-moi! Fallût-il m'immoler, me voici à vos pieds, prêt à sacrifier le reste de mes jours de la façon que vous estimerez la plus digne de votre grandeur.

Réformez, ô mon Dieu, sur les vues de votre Sagesse Éternelle, les tendresses et les projets de mes parents et, comme je consulte en vous l'oracle de la vérité, faites qu'ils s'y soumettent fidèlement et sans réserve! Amen.

Après, Léonard fermait le livre. Qu'aurait-il pu désirer de plus? O Seigneur! où entendre cette voix qui frappe les élus et les renverse au pied de la croix? Son tourment le reprenait. Il y a huit jours, aurait-il songé à *cela*? A force de guetter la volonté divine, il s'imaginait poussé par elle. Il se voyait parti pour le noviciat, déjà prêtre; ensuite tout s'obscurcissait, et, fermant l'eucologe inutile, l'âme inerte, il défaillait.

Cependant, la messe finie, la journée continuait. Après la séduction de l'eucologe, la séduction de l'esprit.

D'une voix neutre, le Père Labre dicte son cours de philosophie. Il a des raisons définitives et populaires, pour pulvériser les hérésies de la philosophie non orthodoxe.

— Les sceptiques doutent de la vie. Ayez une indigestion: voici déjà la réalité subjective établie!

Tout est simple. A ses yeux, la théodicée n'a point de secrets : ni l'âme qui se décompose, comme chacun sait, en trois facultés, ni la cause finale. Sceptiques, athées, matérialistes, tous, quels qu'ils soient, ne sont que malhonnêtes et se détournent du vrai pour excuser leurs défaillances sensuelles. L'histoire de la pensée humaine se réduit à la banale aventure du vice d'impureté s'insurgeant contre les lumières du catéchisme.

En écoutant, Léonard éprouve une joie immense. Il s'extasie devant la providentielle volonté qui l'a conduit à la vérité sans fatigues. La certitude qu'on lui professe tient du prodige. Les opinions du Père Labre sont l'inébranlable soutien de sa foi. Même la tentation d'en examiner le détail ne lui est jamais venue, tant il est accoutumé aux solutions toutes faites. La besogne servie à Saint-Louis de Gonzague est trop bien préparée. Chaque cervelle est un casier où, par ordre et à force de mémoire, les idées sont étiquetées et empaquetées à jamais. L'initiative est détruite jusque dans son désir. L'essentiel est de passer un examen : après quoi, chacun s'en ira dans la vie, fait à une paresse têtue, et se refusant aux doutes, aux recherches, au perfectionnement qui use les robustes.

Souvent Léonard avait goûté la force d'aveuglement volontaire mise dans son cœur par une pareille méthode. Il s'imaginait alors que nul obstacle ne pourrait le faire dévier de sa route. Mais, cette fois, au contraire, l'impression changea : son âme s'effrayait de la lumière. Que deviendrait-il, livré à la vie méchante, sans fortune, sans appui? Comment lutter, lui qui n'avait jamais lutté? Et une envie peureuse de ne pas sortir de sa quiétude l'étreignait.

« Si j'avais la vocation, comme tout serait simple ! » songeait-il.

L'étude, — le rêve... Léonard n'a rien à faire. Il relit les notes du Père Labre, essayant vainement de s'intéresser aux alinéas.

PENSÉES DE PASCAL

SUJET : *Apologie probable du Christianisme par l'étude du cœur humain.*

EXPOSÉ DU PROBLÈME :
- *L'homme est toute misère*
  - *misère dans la nature ;*
  - *misère dans les rapports avec le monde extérieur.*
- *L'homme est toute grandeur.*

QUI RÉSOUDRA LE PROBLÈME ?
- *La philosophie est impuissante.*
  - *stoïciens et épicuriens ;*
  - *dogmatistes et pyrrhoniens.*

LA RELIGION SEULE PEUT LE FAIRE :
- *religion juive, religion de promesse ;*
- *religion chrétienne.*

APPRÉCIATION : *Œuvre sublime, malheureusement inachevée.*

Les *Pensées* sont à côté de Léonard, mais à quoi bon les ouvrir? L'essayerait-il, il garderait contre elles une prévention sans remède. On lui a dit le mot célèbre de Ravignan : « Pascal a fixé le dictionnaire de la calomnie. »

Tout à coup, le carillon de l'angelus remplit Saint-Louis de Gonzague. Après un coup de sonnette, le Père Decurvil s'est agenouillé dans sa chaire : il ânonne les *Ave*. Hâtives, musicalement dissemblables, les réponses s'enchevêtrent, trébuchent dans les *Amen*, hâtent follement la venue du *Benedicite*. Un grand tumulte succède. Des piétinements retentissent dans les escaliers. Les *externes-restants* gagnent la rue. Les demi-pensionnaires traversent les jardins. Au silence de l'étude succède, enfin ! le bruit des couverts. On est au réfectoire.

Vraiment il semblait que Dieu voulût envelopper Léonard. A chaque heure nouvelle, le réseau dans lequel il était pris se resserrait. Cette semaine-là, tandis que ses camarades déjeunaient, Léonard fut chargé de la lecture. Cela revenait ainsi à quelques-uns, à tour de rôle, pendant huit jours.

Le livre s'intitulait *Souvenirs de Saint-Acheul*; livre de saveur spéciale où étaient contées d'angéliques vies de novices, morts, là-bas, dans la paix de Dieu et la gloire de leur renoncement. Et elles étaient d'une poésie grisante, ces histoires de vertus toujours pareillement belles. On aurait dit un calendrier de saints d'hier. Nul miracle n'était en eux. Leur attrait était de les sentir semblables à soi. Tous avaient été collégiens comme ces collégiens, congréganistes comme eux. On expliquait leurs efforts pour vaincre une mémoire rebelle. Celui-ci, très longtemps, n'avait pu mordre au latin. Un autre, au contraire, promettait de devenir grand poète. Quelques-uns s'étaient montrés d'un caractère difficile. Tout à coup, le plus souvent au cours de la retraite, la grâce était venue. Chez certains aussi, l'intelligence s'était ouverte. Tous, vers la seizième année, au lieu de quitter le collège, y étaient restés, s'oubliant en Dieu. Et quel oubli ! De longues ivresses saintes, des extases, une adolescence ailée, si loin de terre que la mort déjà se lisait dans les yeux. Enfin, celle-ci venait, très douce, porte de paradis s'ouvrant sur les joies ineffables de la récompense.

Peu à peu, au cours de sa lecture, la voix de Léonard vibrait. Ces modèles, au détail si accessible, l'enivraient. L'envie de pareilles félicités le bouleversait. O les heureux! De telles suavités étaient donc possibles! Et, pour les posséder à son tour, il appelait de toutes ses forces cette voix jusque-là redoutée, qui crie au fond des cœurs, nommant irrésistiblement les élus. C'était, suprême tentation, la contagion du renoncement, comme il y a la contagion du suicide; la séduction de son cœur après celle de son esprit!...

Ainsi tout était remué en lui. Aucun acte journalier qui ne poursuivît le même but. Il y avait des mois, des années qu'il vivait ainsi, sans en avoir le soupçon. Nul, d'ailleurs, à qui confier la crise qui l'agitait. Même durant les récréations, il restait seul. On l'avait nommé *questeur*, charge enviée. Grâce à elle, il pouvait monter à l'étude, sous prétexte d'éclairage à surveiller ou de papier à distribuer. Il y demeurait, la tête collée contre une vitre, regardant ses camarades qui jouaient, et les sentant loin de lui, si loin qu'il s'en épouvantait!...

Le vendredi enfin, il reçut le coup de grâce.

Il rencontra le Père Boijol.

— Tiens, vous voici, grand paresseux! que faites-vous là?

Léonard répondit gaiement :

— Je fais comme vous. Je me promène.

— Pourquoi ne venez-vous plus me voir?

— Je ne demanderais pas mieux.

— Alors, suivez-moi!

Ils allèrent dans la chambre du Père. Celui-ci se mit à sa table encombrée de papiers et de livres. Léonard s'assit à côté de lui. La lampe posée sur le cartonnier pleurait lentement ses gouttes d'huile. Il régnait dans la pièce une odeur fade. Le silence accroissait l'intimité.

— Ah! ce bon Léonard, dit le Père Boijol.

Il l'interrogea :

— Que devenons-nous, maintenant?

Léonard rougissait :

— Je ne sais.

— Il faut savoir. On sait toujours ce qu'on doit faire.

Et, se renversant dans son fauteuil, le Père parut rêver :

— Dire que nous sommes restés ensemble trois belles années : troisième, seconde et rhétorique!... Comme cela passe!

— C'était le bon temps.

— Mon Dieu, oui!

Des regrets du passé voltigeaient autour d'eux :

— Vous aviez parfois bien mauvaise tête!

— Vous, Père, vous vous montriez bien méchant!

— Que de barbarismes!

— Que de discours latins!

Le Père sourit :

— Il fallait vous exercer à la patience!

Et il montra les monceaux de papiers accumulés sur son bureau :

— Tenez, fit-il, tout cela... des devoirs de vos successeurs! Est-ce que les rengaines de la philosophie vous amusent?

— Oh! non...

— J'ai été pareil à vous. Je n'aimais pas ces inutilités.

Le Père dit « inutilités » avec une raillerie grave. Sa main retournait des feuilles au hasard. Il les regardait de temps à autre.

— Ah! voici qui est curieux! dit-il. Comment ce souvenir est-il venu là?

— Un souvenir? interrogea Léonard.

— Un brouillon de lettre égaré dans ce fouillis, je ne sais comment, fit le Père Boijol d'une voix légère. Je l'écrivis le jour de mon départ pour le noviciat.

Comme un silence s'établissait, il poursuivit :

— Ce fut bien simple. Je devais aller en vacances : je n'y allai pas, et voilà...

Léonard ne remarqua pas qu'il n'avait rien demandé. Il eut seulement un mot railleur :

— Alors, point de gendarmes pour vous?... Le Père Decurvil a eu plus de peine!

Le Père Boijol fit un geste de dédain :

— Des gendarmes! A quoi bon?

Léonard se rapprocha de la table.

— Cela m'est venu tout à coup. Je n'y songeais pas. Un jour j'ai entendu une voix qui m'appelait. Je me suis trouvé tout autre. Dieu m'avait choisi.

— On entend donc une voix? demanda Léonard frémissant.

Il éprouvait une anxiété délicieuse. Le Père Boijol le couvrit d'un rapide regard et continua sans répondre à la question :

— Nous étions à Saint-Clément, à Metz. J'avais un ami, un peu mauvais sujet, mais bon, très bon... je le croyais, du moins.

— Qu'entendez-vous par « mauvais sujet »?

Le Père hésita :

— Inutile de vous le dire, si vous l'ignorez.

De nouveau ses yeux aigus se fixèrent sur Léonard. Il reprit ensuite, avec son énigmatique sourire :

— Un mercredi, — j'en pourrais donner la date, — Jean (mettons qu'il s'appelait Jean) vint à moi, bouleversé : « Figure-toi, me dit-il, que le Père surveillant est venu me trouver et m'a conseillé de me confesser immédiatement. Il aurait vu, cette nuit, une sorte de chien noir couché au pied de mon lit... Est-ce assez ridicule? » ajouta-t-il avec un indéfinissable accent... Le lendemain, — je l'ai su plus tard, — le Père surveillant revint à la charge sans succès. Pendant la nuit encore, il avait revu le chien, très distinctement, montant sa garde infernale.

Léonard interrompit le Père Boijol :

— Vous avez cru à cette vision?

— Attendez !... Le vendredi matin, Jean ne se leva pas. N'entendant aucun bruit dans l'alcôve, le Père surveillant ouvre les rideaux. Il pousse un cri : le chien, cette fois, s'était couché sur la poitrine de Jean; Jean était mort!

Le Père Boijol répéta, très grave :

— Mort !... En enfer, peut-être...

Les trois derniers mots tombèrent tragiquement. Léonard eut l'intuition d'une chute dans un trou sans fond. L'enfer, certain comme le monde extérieur lui-même, se révélait à lui.

— Mais enfin, dit-il, si ce n'était pas vrai?...

— Si ce n'était pas vrai ! répliqua violemment le Père Boijol : mais c'est vrai! puisque je suis *là*, à cause de cela!...

Léonard se leva brusquement :

— Adieu, Père, dit-il.

Et il sortit.

Il frissonnait. Le bruit de sa marche lui causa du malaise.

Il ne se souciait plus d'entendre « la voix », mais il avait compris que lui aussi, par peur, se déciderait peut-être à rester *là*.

IV

Le lendemain était jour de confession.

Tous les matins, pendant la classe, un Frère passait avec un cahier sur lequel le professeur mettait sa signature et notait les incidents. On appelait cela « le rapport ». Le samedi, au moment du rapport, les élèves désireux de se confesser remettaient un billet mentionnant leur nom et celui du confesseur choisi. Le Père Préfet établissait à l'aide de ces billets une liste générale. Elle servait à appeler chacun à tour de rôle, durant l'étude du soir. C'était un contrôle commode permettant de surveiller les piétés.

Lorsque Léonard donna son nom, — il se confessait chaque semaine, comme la plupart, — il ressentit une anxiété indéfinissable. Il n'avait encore pris aucune résolution, mais se flattait d'un imprévu. Depuis huit jours, la marche de ses pensées avait été si inattendue qu'autre chose encore devait arriver.

La journée passa, lente. Le soir, à la chapelle, il ne pria pas. Nul examen de conscience. C'étaient toujours les mêmes péchés qu'il racontait le moment venu, sans les chercher, comme une leçon. Quand on l'appela, il prit machinalement de l'eau bénite, fit un signe de croix et sortit.

Dans ce corridor où, le dimanche précédent, les Pères avaient passé, des élèves se promenaient, les bras croisés, ou l'eucologe dans les mains. Pour éviter toute perte de temps, on attendait là que la confession précédente fût terminée. De temps à autre, la chambre d'un des Pères s'ouvrait. Il y avait un court remue-ménage, des bruits de pas, causés par l'entrée et la sortie ; puis, au bout d'un instant, un nouveau venait reprendre la suite de la garde sainte, et le silence recommençait.

C'était toujours là un groupement curieux, permettant de catégoriser les consciences.

Devant la porte du Père Gourmanel, se tenaient ceux, tels que Delestang ou Servet, que la grâce touchait peu, les tièdes, les irréguliers amenés seulement par le retour des fêtes légales.

Devant la porte du Père Anet, attendaient les piétés naïves mais banales, ceux qu'on appelait dans les classes les *moyens,* la plupart ni forts ni faibles, mais sincères en leur volonté de perfection comme dans leur acharnement au travail.

Devant la porte du Père Propiac, enfin, se trouvaient les forts en thème, les présidents d'Académie, et l'élite des congréganistes.

Des attitudes diverses traduisaient ces différences. Les pénitents du Père Gourmanel restaient inattentifs, ou, réfugiés près d'une fenêtre, cherchaient à se distraire en regardant les passants. Ceux du Père Anet se promenaient, absorbés par l'examen de leurs fautes, si contrits dans leur posture qu'on les eût accusés volontiers d'exagérations hypocrites. Ceux du Père Propiac marchaient aussi, mais tête haute et respirant l'aisance de la confession fréquente.

Lorsque arriva Léonard, on apercevait ainsi la silhouette de Cheudaine examinant une gravure pendue au mur, tandis que Bernières, les mains enfouies dans les manches, allait et venait avec la régularité d'un religieux en méditation.

Tous trois se firent des signes, satisfaits de se retrouver dans une commune attente. Comme celle-ci se prolongeait, Léonard s'approcha de Bernières :

— Cela va bien depuis dimanche? demanda-t-il à voix basse.

Bernières était externe libre : ils ne s'étaient pas revus depuis leur réunion chez madame None.

— Oui, très bien !

Bernières retomba dans son recueillement. Cheudaine, quittant sa gravure, vint auprès de Léonard :

— Que feras-tu demain, pendant la sortie?

Celui-ci haussa les épaules avec un air d'ignorance.

— Et rien de neuf?

— Mais non, rien.

Tout à coup, la porte du Père Anet s'ouvrit. Tandis que Bernières se précipitait, Zimmer sortit.

Il semblait grandi trop vite, avait les bras trop longs, les

jambes trop hautes, et la poitrine étriquée comme si on l'eût écrasée entre deux planches. Des yeux d'expression incertaine éclairaient son visage.

— Regarde-le! fit Cheudaine. J'avais bien dit qu'il songeait au noviciat!

Léonard répondit avec irritation :

— Qu'est-ce que cela me fait!

Mais, en même temps, il ne put s'empêcher de suivre avec une inquiétude jalouse la démarche de Zimmer qui s'éloignait extasié, sans rien voir autour de lui.

— C'est sûr! il n'y a qu'à l'examiner.

— Ah! laisse-moi en paix, répliqua Léonard.

En effet, c'était sûr : Léonard avait reconnu dans Zimmer le rayonnement spécial qui est la marque de l'élu. Un regret lui vint de ne pas le connaître mieux :

— Nous serons ensemble, songeait-il.

Et, comme une porte s'ouvrait encore, il frissonna, croyant son tour venu. Ce n'était que Servet sortant de la chambre du Père Gourmanel. Cheudaine s'éloigna.

Léonard demeura seul. Il éprouvait le besoin de s'étirer les bras et de changer de place. Un malaise obscur s'était emparé de lui. Il fut sur le point de se trouver mal. Il se rendit compte, comme dans un rêve, qu'un élève quittait le Père Propiac, que lui-même entrait, qu'il s'agenouillait. Ce fut ensuite un calme profond. Il entama sa confession.

La chambre du Père Propiac avait deux fenêtres. Entre celles-ci se trouvait un vaste prie-Dieu dont le dossier servait d'armoire. Au-dessus, un Christ en cuivre était pendu.

Le Père Propiac était assis dans un fauteuil de paille, à côté de ce prie-Dieu. Les mains sur les yeux, le coude contre l'accoudoir, il paraissait ne pas voir qui entrait.

Le reste de la chambre était pareil à toutes les chambres de Pères. Des rideaux blancs pendaient devant les carreaux. Dans un coin, le lit s'entourait de tentures jaunes formant alcôve. Il y avait aussi une chaise, une table, un poêle devant la cheminée et un grand désordre de livres.

Aucune image de piété. Cela ressemblait un peu à un appartement d'hôtel à la nuit; dans l'air traînait une odeur carac-

téristique de religieux non soigné, on ne savait quoi de très fade qui écœurait légèrement. La lampe posée sur la table avait son abat-jour baissé. Elle formait au plafond une tache claire, coupée par des cernes noirs qui s'évanouissaient vers les bords. L'ensemble était plongé dans une ombre de chapelle qui changeait la pièce en confessionnal. Instinctivement on parlait bas.

Léonard récita le *Confiteor*. Il entendait en même temps le Père Propiac murmurer doucement les prières sacramentelles. Puis, pendant une seconde, la main, cette main mystérieuse qui voilait le visage, s'éleva dans l'air, esquissant une bénédiction :

— C'est bien, mon enfant, dites-moi vos péchés.

La phrase s'éteignit. Le Père semblait accomplir un devoir fastidieux et s'assoupir. Léonard commença :

— Mon Père, j'ai été gourmand, paresseux...

Une série de péchés véniels sans ordre. Il s'accusait de certains auxquels il n'avait jamais songé. Il éprouvait le désir d'en allonger la liste. Il avait été d'ailleurs ce qu'il disait, mais peu : il s'agissait plutôt de tendances que de faits.

A chaque péché, le Père hochait la tête, comme s'il approuvait.

Léonard eut une hésitation et dit enfin :

— De toutes ces fautes et de toutes celles de ma vie, je demande pardon à Dieu, et à vous, mon Père, pénitence et absolution, si vous le jugez bon...

Après un silence, le Père toussota et commença l'exhortation :

— Il faut vous recueillir, mon enfant, et prier Dieu d'arracher de votre cœur les imperfections qui s'y trouvent. Il est écrit qu'au jour du jugement il nous sera demandé compte proportionnellement aux dons qui nous auront été faits. Vous avez eu le bonheur de recevoir ici une éducation chrétienne et d'éviter naturellement les écueils où se perdent les jeunes gens de votre âge. Remerciez-en Dieu par de plus grands efforts.

D'une voix grise, avec des phrases de sermon et une abondance de citations latines, il commenta la parabole des ouvriers dans la vigne.

Léonard écoutait. Rien de tout cela ne répondait à ses pensées. La justice du Christ récompensant également les travailleurs de la première et de la dernière heure, le déroutait aussi.

Le Père enfin s'arrêta :

— Vous n'avez plus rien à me dire? je vais vous donner l'absolution.

Sans s'expliquer quelle force l'entraînait, Léonard l'interrompit :

— Mon Père...

Celui-ci, dont la main bénissait déjà, reprit sa position d'écoute :

— Qu'y a-t-il?

— Je ne sais si je dois...

— Quelque chose de grave?

— Oui.

— Une faute?

— Non.

— Du courage! expliquez-vous.

La voix du Père avait abandonné l'intonation sacerdotale. Comme Léonard se taisait, il l'encouragea encore :

— N'oubliez pas, mon enfant, que le confesseur est le conseiller mis par Dieu sur votre route. Rien de ce qui se dit à ce saint tribunal ne vient d'un autre que lui. Exposez donc à Jésus-Christ, ici présent, quel est votre tourment. Si c'est un péché, vous le trouverez miséricordieux. Si c'est autre chose...

— Oui, autre chose.

— Alors, il vous guidera.

Un silence éperdu succéda, durant lequel rien ne sembla plus exister que la présence directe, adorable, de Jésus parlant presque bouche à bouche avec le pénitent. Léonard leva les yeux vers le Christ pendu au-dessus de lui. Les bras illuminés par les rayons perdus de la lampe, et ouverts tout grands, semblaient l'appeler.

— Depuis quelques jours, mon Père, je me demande si je ne devrais pas me consacrer à Dieu, me faire religieux, vivre pour lui. Je ne sais, je ne vois plus, j'hésite... Sans doute, j'ai bien compris que ce serait le meilleur, mais comment être

assuré que Dieu m'appelle? Je lis mal en moi-même. J'ai peur de m'égarer. Peut-être, aussi, ces inquiétudes ne sont-elles qu'une tentation. Dieu est infiniment bon. Pourquoi refuserait-il de se laisser servir?

Son émotion croissant, les désirs qu'il expliquait lui apparaissaient maintenant très nets et agrandis. Plus il avait insisté sur ses hésitations, plus il les découvrait vaines. Le mutisme inattendu du Père avait achevé de l'entraîner. Il laissa tomber sa tête entre ses mains, secrètement déçu de ne pas même se sentir félicité!

— En effet, mon cher enfant, c'est chose grave.

Le père ne disait plus « mon enfant »; sa main esquissa une nouvelle bénédiction. Il poursuivit, après avoir réfléchi un instant :

— Il faut avant tout vous recueillir durant de longs jours. Cherchez à vous éclairer avec moi. De loin, tout paraît aisé, mais la réalité déconcerte. Si Dieu ne demande pas l'impossible dans l'état religieux, il exige cependant un dévoûment complet, une abnégation sans limites. Avez-vous calculé l'importance d'un engagement dont vous porterez les suites jusque dans la vie éternelle?

Léonard écoutait, atterré. Au lieu de l'accueillir avec joie, le Père répondait par des phrases décourageantes.

— Il faut dire adieu au monde : or, vous êtes plein d'ardeur, vous avez peut-être du talent et assez de ressources pour parvenir à une situation élevée. Le sacrifice est grand. La société, elle aussi, a besoin d'honnêtes gens donnant l'exemple de la vertu. Beaucoup d'ambitions y sont légitimes, presque nécessaires, et, satisfaites, procurent des joies permises. Se faire religieux, c'est y renoncer, rentrer dans le néant, être le bâton mis dans la main de la Providence et qui jamais ne résiste à son action... Il y a encore la pénitence, les jeûnes, les macérations régulières...

— Oh cela!

Le Père ne parut pas entendre l'interruption :

— Il faut oublier les siens, n'avoir plus d'autre famille que Dieu. L'Évangile l'a dit : « *Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi!* » Je ne parle pas des luttes à soutenir contre vos parents ; mais le monde tentera de vous retenir parce qu'il ne vous comprendra pas.

Aurez-vous assez de fermeté d'âme pour vaincre ses obsessions intéressées?

A mesure que le Père détaillait les difficultés, mettant ainsi la perfection religieuse presque au-dessus des forces humaines, la volonté de Léonard s'exaltait.

— Tout cela, je le ferai, dit-il.

La voix du Père devint plus dure :

— Mon cher enfant, ne vous enorgueillissez pas. Cet état auquel vous aspirez est celui que toute âme devrait atteindre. Le Christ l'a dit encore : « *Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre : je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée, car je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, la fille et sa mère, et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison.* » Il n'y a donc pas deux façons d'accepter la croix, ni deux façons de la charger sur l'épaule. Il est demandé à chacun selon ses moyens, vous ai-je dit, c'est-à-dire selon les grâces qui lui ont été dispensées. Les vôtres sont ineffables.

Après avoir exalté la grandeur du sacrifice, il le ramenait à une nécessité de salut, si bien que, tout à coup, sans un mot, sans une demande, avant tout examen, la vocation se trouva hors de cause, devenue obligatoire par le fait qu'on en avait parlé !

L'émotion de Léonard fit place à une défiance. Même lorsqu'elle se donne, l'âme veut sentir que son offrande est libre.

Il murmura :

— Pensez-vous donc que l'état religieux soit nécessaire, absolument?

Le Père répondit :

— Dieu vous attendait, mon cher enfant.

Puis il revint à la nécessité de remercier le Seigneur. Ne fallait-il pas se rendre digne de son choix? Comme s'il eût deviné en Léonard un début de révolte, sa rhétorique de chaire revint. La confession, un moment interrompue, sembla renouée. Il ajouta :

— Quand vous serez au noviciat, vous connaîtrez que, loin de vous sacrifier, Dieu a voulu votre joie.

— Mais, Père, dit encore Léonard, je ne sais si j'entrerai à Saint-Acheul, ou ailleurs !

Le Père Propiac répliqua, avec une certaine impatience :

— Croyez-moi, mon cher enfant, s'il faut tendre vers une vie parfaite, il serait puéril de rechercher une vertu trop haute et au-dessus de nos forces. C'est s'exposer à succomber. Chez nous, vous trouverez une vie aisée, une piété sans excès, mais régulière : en un mot, le moyen d'approcher de la sainteté sans obligations surhumaines. Le choix de l'ordre dans lequel vous entrerez revient à votre directeur : telle que je connais votre conscience, votre place est là, pas ailleurs.

Léonard ne répondit rien.

— Avez-vous déjà parlé dans votre famille des projets qui agitaient votre âme? demanda le Père amicalement.

— Je les ignorais moi-même.

— Il le faut, mon cher enfant. Bien entendu, choisissez avec discernement les personnes auxquelles vous vous confierez. Vous êtes orphelin, je crois?

— Oui.

— Cela simplifiera les choses. Votre tuteur?

— Mon tuteur habite Paris.

— On le dit peu chrétien.

— Je l'ignore, ne le voyant jamais.

— Il est inutile en ce cas de l'avertir actuellement. Votre tante est fort pieuse, au contraire. Mise au courant de vos désirs, elle vous aidera certainement à surmonter l'opposition de votre tuteur.

A mesure qu'il parlait, le malentendu qui depuis un instant s'était glissé entre eux, s'aggravait. Léonard releva la tête :

— Ne disiez-vous pas tout à l'heure, mon Père, qu'avant de m'engager d'une manière définitive, je devais longtemps réfléchir?

Le Père rougit et ramena sa main sur son front :

— Vous avez raison. Je ne veux pas aller contre vos volontés. Il ne s'agissait, d'ailleurs, que d'un conseil.

Et il affecta de revenir sur ses dernières demandes :

— Espérez donc et priez! A la fin de l'année, si vos dispositions se sont maintenues, je vous ferai suivre une retraite. Soyez sûr que, durant cette consultation suprême, Dieu vous éclairera pleinement.

Ses mains se levèrent : d'une voix émue il prononça les paroles de l'absolution.

Léonard écoutait, recueilli. Il se voyait engagé irrévocablement, et loin d'en éprouver de la joie, demeurait inquiet.

Au moment d'abandonner le prie-Dieu. il sentit sur son épaule la main du confesseur.

— Un mot encore...

— Qu'y a-t-il?

— Vous êtes, n'est-ce pas, l'ami intime de Lanie?

Il répondit :

— Certainement.

— Eh bien, dans vos conversations... — oh! je ne veux pas être indiscret! vous pouvez ne pas répondre si cela vous plaît; — dans vos conversations, ne vous a-t-il jamais laissé penser qu'il se déciderait comme vous?

Léonard, stupéfait, regarda le Père Propiac :

— Cela!... cela, par exemple! le saurais-je, je ne vous le dirais pas!

Il avait pâli, blessé au cœur. Le Père sourit, et, d'une voix enveloppante :

— Vous m'avez mal compris, mon enfant. Vous apprendrez plus tard — bientôt, je l'espère — que les joies de l'apostolat sont expansives. On est si heureux d'être entre les mains de Dieu, que l'amour de son nom nous fait désirer la même extase pour nos amis...

Il traça sur le front de Léonard des signes de croix qui semblaient une caresse, puis soupira, ayant l'air de se livrer :

— J'ai été comme vous; je voulais garder pour moi seul le trésor de ma vocation. Depuis lors, j'ai tant regretté de ne l'avoir pas partagé avec ceux que j'aimais, que je me suis juré d'éviter le même regret à ceux que Dieu appellerait et qu'il soumettrait à ma direction.

Sa voix se fit plus chaude :

— Oui, reprit-il, vous ne m'avez pas compris. Tout à l'heure, également, lorsque je vous priais d'avertir votre tante, vous n'avez pas compris. Je voulais vous épargner des peines que vous ignorez, et qui vous accableront peut-être. Si, en mettant mon expérience à votre service, j'ai blessé votre

besoin d'être seul à seul avec Dieu, pardonnez-moi! mon affection seule m'avait entraîné.

Cette fois, il frappait juste. Une à une, les nuances disparaissaient sous le cours de ses phrases molles. Une grande douceur envahit Léonard. Il demeurait immobile, s'humiliant tout bas de s'être mépris.

— Et maintenant, mon cher enfant, maintenant que nous avons quitté le confessional, que ce n'est plus Dieu qui vous parle, mais l'ami, laissez-moi vous dire ma joie de la bonne nouvelle que vous m'avez annoncée tout à l'heure!

Les bras du Père s'agitèrent avec des gestes lents : il avait les yeux humides, la bouche fleurie d'allégresse :

— Vous croyez faire un sacrifice à Dieu? C'est Dieu qui se donne à vous! Tout ce que je pourrais vous dire n'approchera jamais des jouissances infinies que la vie d'un bon religieux procure naturellement. Je le sens, il y a un instant, j'ai été dur, très dur, pour vous; mais mon devoir était de vous montrer les souffrances du Calvaire avant de vous en découvrir la gloire. Ne devais-je pas éprouver la sincérité de vos résolutions? Confesseur et prêtre, je n'avais pas le droit de vous influencer en vous annonçant le paradis qui vous attendait. En ce moment, mon cœur éclate. Croyez-en l'ami sûr et expérimenté qui vous parle: non, vous ne sacrifierez rien! Vous vous imaginiez abandonner votre famille? Vous entrez dans une autre, plus affectueuse, plus vigilante, plus maternelle, s'il est possible. Vous renonciez au monde? Rien de ce qu'il vous aurait donné n'aurait rempli votre cœur, et l'amour divin vous inondera! La pénitence elle-même vous paraîtra délicieuse, et presque trop facile...

En écoutant ces phrases brûlantes, Léonard chancela :

— Père! que vous me rendez heureux! murmura-t-il, défaillant devant l'ivresse rêvée qui se réalisait enfin.

— Ce n'est rien encore, auprès des joies de l'apostolat! Quand vous aurez aussi conduit une âme au bon port, quand vous vous sentirez, vous-même, l'instrument de la miséricorde divine, alors seulement vous goûterez un bonheur ineffable! Ah! humiliez-vous d'avoir été l'élu choisi pour accomplir de telles merveilles! Nous sommes, je vous le jure, les récompensés au centuple, ceux pour qui le Seigneur a réservé ses

bénédictions et dont il comble les désirs, avant même de leur ouvrir son paradis !

La voix du Père chantait un triomphe; l'enveloppement de l'enfant extasié s'achevait.

— Eh bien! ne me direz-vous pas adieu?

Il ouvrit les bras : Léonard se jeta sur sa poitrine. Ce fut une étreinte inoubliable. Il se laissait embrasser. sans conscience des sanglots qui le secouaient.

— Grand enfant!... bientôt mon frère ! murmura le Père Propiac.

Et son baiser sembla la prise de possession de Léonard, l'avant-goût de l'immense affection impersonnelle qui allait absorber cette âme pour jamais!

A demi ivre, Léonard se détacha de l'étreinte.

— A samedi, dit le Père.

— A samedi!

V

Dès lors, des causes secrètes commencèrent autour de lui le grand œuvre de l'isolement.

Le soir même qui suivit sa confession, il parut transfiguré. Madame None, qui l'observait, en fut frappée :

— Qu'as-tu? demanda-t-elle.

Mais Léonard se tut, estimant déjà qu'elle ne comprendrait pas l'origine de sa joie. Comme elle insistait, disant :

— Vraiment, tu aimes bien peu travailler, puisque la perspective d'un jour de liberté te change à ce point...

Il s'en défendit :

— Vous vous trompez, la liberté m'est indifférente.

Il exposa ses idées. On n'est vraiment libre qu'en pratiquant l'obéissance. En supprimant le désir, on supprime aussi le besoin d'indépendance.

Madame None écouta sans objections :

— C'est une plaisante philosophie, murmura-t-elle.

Elle avait, en effet, la haine des soumissions à tout ce qui n'était pas ses propres volontés.

Les semaines passèrent. L'hiver était venu, hiver à pluies

régulières. Certains jours, la neige tomba : Nevers semblait un essaim d'oiseaux noirs avec ses clochetons s'échappant des toitures blanches. Léonard n'en ressentit aucune tristesse.

Il était renfermé dans sa chimère. Il connut les ivresses de l'amour divin, la jouissance de s'être sacrifié sans que rien fasse sentir le sacrifice. Il eut des extases à la communion. Pendant l'action de grâces, il disait seulement : « Jésus ! Jésus ! je suis à vous ! » et son cœur fondait d'allégresse. Quand il marchait, il se surprenait à modérer son allure, comme s'il eût perçu autour de lui les plis d'une soutane. Le samedi, la confession achevait l'enivrement. Les sévérités graduées du Père Propiac entretenaient le miracle. Celui-ci ne parla plus une seule fois de vocation, mais le thème choisi pour ses exhortations prouvait qu'il y pensait toujours.

Et l'isolement du monde, le premier, le plus facile aussi, commença.

Léonard ressentit le dégoût de la vie. Il prit en haine ses occupations journalières. Sa chambre lui fut odieuse; il n'y rentrait qu'avec le serrement de cœur de l'exilé. En revanche, il adora le jardin réservé aux récréations des Pères, la forme des cours, l'odeur de l'étude. Le collège lui était devenu nécessaire, tant il y découvrait le cadre de son existence prochaine.

En même temps, les Pères lui parurent changés. Il surprenait sur leurs visages un autre sourire; le mot du Père Propiac : « bientôt mon frère ! » se lisait dans leurs yeux. Durant les récréations, le Père Decurvil prit l'habitude de converser avec lui. Il raconta qu'il priait Dieu chaque jour pour que la division fût sage. Il lui confiait son espoir de partir pour la Chine :

— Je serais si heureux d'aller là-bas !

Et Léonard comprenait la signification de ce mot « heureux » si souvent prononcé.

Comme c'était écrit dans les histoires de Saint-Acheul, des succès inattendus couronnèrent ses espérances. Il fut premier régulièrement.

Chaque premier portait une décoration fixée sur un ruban, blanc et rose pour l'excellence, bleu et blanc pour les compositions, noir et rouge pour la diligence. Le lundi matin, après l'annonce des places, on allait la recevoir des mains du Rec-

teur. Le Père Bartolène accueillait Léonard avec des étonnements pleins de bonhomie :

— Encore vous! toujours premier! Qu'avez-vous fait au bon Dieu pour mériter pareille chance?

Il eut aussi des mots ambigus :

— Mieux vaut tard que jamais: vous voici devenu bon élève... je l'espère, du moins...

Ou encore :

— Les premiers nous doivent de donner l'exemple.

Les notes de semaine étaient toutes pareilles. Le dimanche, le Père Sixte, qui venait les lire à l'étude, annonçait régulièrement :

— Léonard Clan: 4 *a*.

On comptait par *a*, *æ*, *e*, etc., pour se distinguer de l'Université.

A vrai dire, Léonard n'avait rien modifié dans ses habitudes, mais tout était bien de soi-même, sans qu'il y mît d'effort.

Une autre fois, le Père Sixte le fit venir chez lui:

— Mon cher ami, dit-il, vous savez que nous choisissons nos enfants de chœur parmi les élèves dont la conduite est exemplaire. J'ai décidé que vous en feriez partie. Comme il est un peu tard pour vous enseigner la manœuvre des encensoirs, vous serez *maître des cérémonies*.

Léonard demeura muet de saisissement. Il s'excusa ensuite, le rouge au front. L'usage voulait que le nouvel enfant de chœur fournît l'aube de dentelle, la soutane, et la ceinture en moire brodée. Jamais sa tante n'aurait consenti à donner une telle somme. Ce fut une seconde humiliante. Le Père Sixte interrompit Léonard :

— Je sais cela, mon enfant. Vous resterez ici pendant moins d'une année: il serait inutile de vous obliger à une pareille dépense. Vous trouverez certainement parmi ceux qui existent un vêtement à votre taille. Il suffira.

Il le congédia émerveillé d'une telle bonté.

L'orgueil de Léonard s'exalta. Il se crut différent des autres, — se complut dans l'idée qu'il était très fort, et parfois il s'étonnait de sacrifier à Dieu une si haute intelligence. Il aurait voulu jouir des admirations de ses camarades, en

publiant ses projets. Lorsqu'on causait en classe ou en étude, il affectait le silence. Il regretta de ne pouvoir se lier avec Zimmer, qui était externe libre et ne paraissait pas aux récréations ; il lui aurait parlé de Saint-Acheul. Enfin il joua parce que le règlement le demandait, mais il racontait l'ennui que lui causait cet effort.

L'isolement ainsi croissait. Il ne méprisait plus seulement le monde, sa maison, mais encore ses camarades, toute jeunesse, tout élan.

Un à un, les liens qui l'attachaient à la vie commune étaient brisés : son intelligence même se transforma. Il devint très intolérant et affirma glorieusement des idées qu'il jugeait neuves, bien que dix années de lente préparation les eussent déposées sur sa conscience. Il résuma la morale dans la négation de l'amour. La fondation d'une famille devint à ses yeux un acte vicieux : l'anormal était érigé en loi ; la loi, couverte d'anathèmes.

Un jour, il résolut de décider Cheudaine à entrer dans la congrégation, Cheudaine s'excusa de son mieux :

— Je ne suis pas assez pieux. Il faudrait se confesser fréquemment et réciter des offices. Cela m'effraye.

Léonard insista :

— Tu te trompes; être approbaniste n'engage à rien.

Sur un nouveau refus plus catégorique, il s'emporta :

— Il faut de vilaines raisons pour renoncer si obstinément au bien!

— Je n'aime aucune femme, répliqua Cheudaine, quoique tu sembles le penser.

Léonard n'en parla plus, mais surveilla Cheudaine. L'idée d'une aventure de cœur lui avait paru monstrueuse. L'isolement suprême s'opérait enfin, Léonard eut la haine de l'amour. Il devint neutre.

Tout dans son éducation l'avait voulu. Les autres isolements même n'avaient été créés que pour préparer celui-là, le plus caractéristique et le plus nécessaire. Au sermon, le Père Anet et le Père Propiac tonnaient contre l'impureté. En rhétorique, le Père Boijol professait que *Bérénice* est une œuvre immorale, « grâce à la langueur sentimentale qui y règne et bien que le devoir y triomphe ». Des Pères découvraient dans la

tristesse de Molière le remords d'une vie trop agitée. Banni de la littérature et de la morale, l'amour l'était aussi de l'histoire. Il y avait un joli mot pour désigner les maîtresses de rois au rôle politique trop prépondérant pour qu'on pût les passer sous silence : on les appelait les « favorites ». Ce nom aidait à excuser Louis XV. Si l'aventure de la Maintenon soigneusement tue permettait d'en faire une sainte ménagère adonnée à la garde de la vertu royale, Marie de Médicis devenait un fléau, et Élisabeth d'Angleterre une sorte d'Antéchrist. Au catéchisme, enfin, paraphrasé le dimanche en des conférences d'allure philosophique, la faute originelle — la faute de la femme par excellence — écrasait les autres au point de justifier Dieu des cruautés de l'enfer.

Seules, les amitiés de Léonard avaient échappé à ces actions dissolvantes. Une aventure dernière les dispersa.

Depuis quelque temps, les cœurs s'agitaient : un souffle printanier avait passé. En se rendant à la messe, les élèves apercevaient, dévotes assidues, la femme d'un juge et ses deux filles. Agenouillées près des bénitiers, elles s'amusaient à suivre le va-et-vient des mains agitant l'eau pour les signes de croix. L'une des deux jeunes filles était très blonde. On la surnomma Phœbus, à cause de ses cheveux qui lui mettaient une auréole, et elle incendia les cœurs. Des romans coururent à son propos. On assurait qu'un externe nommé Bruet se rendait sous ses fenêtres pour échanger avec elle des signes. Certains complotèrent d'aller surprendre ce manège criminel. On en parla comme d'une faute capable de provoquer un renvoi.

Des intimités innocentes s'établirent entre élèves. Le mercredi, jour de sortie, Léonard et Lanie avaient ainsi pris l'habitude de longues courses rêveuses ; et durant les petites récréations, la plupart erraient sous les arbres, échangeant des confidences.

Tout à coup, le bruit courut que les groupes deux à deux étaient interdits.

Ce fut une révolution. La cour s'émut. La police se prolongeait même en dehors du collège. On sut qu'un tel s'était montré le dimanche avec un tel, que deux autres s'étaient

rencontrés pendant une sortie. La certitude qu'il existait des dénonciateurs anonymes, mettant le Père Sixte au courant de ce qui se passait en ville, accrut l'irritation. Des soupçons prenaient corps. Un soir, quelqu'un assura que madame de Bernières avait été vue à la chapelle entrant, le même jour, dans trois confessionnaux. Delestang ne douta plus :

— C'est Bernières qui cafarde ! s'écria-t-il.

Le mot se répéta, grossissant les colères. Dans Saint-Louis de Gonzague, naguère si familial, un vent de rébellion avait soufflé. A la récréation de midi, personne ne voulut jouer. Des groupes se formaient, poursuivis par le Père Decurvil qui, la clochette à la main, disait d'une voix triste :

— Mais amusez-vous donc! Amusez-vous donc!...

Un éclat se pressentait. Il survint au moment de la sortie des classes.

Lorsque les philosophes parurent, en haut de l'escalier qui menait à l'étude, un cri partit :

— Voilà le cafard !

Il enflamma. Autour de Bernières qui arrivait, la division s'était massée, rageuse, les poings tendus, poussant des huées.

— Conspuez le cafard! conspuez!

La face verte de frayeur, il niait. Les coups de sonnette du père Decurvil disparurent, couverts par les voix. Le cri se répéta, formidable :

— Cafard ! cafard !

Des menaces éclataient :

— Recommence! on te fera ton affaire!

Vainement les professeurs essayaient d'arrêter le flot. Certains prenaient des élèves par le bras :

— Allons, vite! descendez! ou prenez garde à vous.

Le Père Boijol cria :

— Avez-vous fini, lâches, d'insulter un de vos condisciples!

Sans rien entendre, Bruet fendit les groupes. D'un coup de poing, il fit voler les livres de Bernières. Jeté de l'un à l'autre, la veste déchirée, celui-ci dégringola l'escalier.

— Cafard! cafard!

On hurlait l'épithète; tout le collège en semblait soulevé, quand le Père Sixte parut.

— Rentrez à l'étude! fit-il d'une voix tonnante qui domina le tumulte. Vous attendrez là que le R. P. Recteur ait statué sur les incidents abominables qui viennent de se passer...

Un calme aussitôt succéda. L'exécution de Bernières avait d'ailleurs satisfait. L'un après l'autre, les élèves achevèrent leur descente. Ils passèrent devant le Père Sixte qui, durement, scrutait les visages.

On prit ses places dans l'étude, et, les livres une fois rangés dans les pupitres, l'attente commença.

Du dehors, arrivait le bruit des externes libres qui, retenus aussi, se promenaient dans la cour. Quelques-uns, las d'attendre le goûter, tiraient en cachette du chocolat et le mordillaient.

Il y eut une anxiété lorsque l'on entendit frapper à la porte. Le *portier* s'y rendit et revint vers Bruet.

— Le Père Sixte te demande, dit-il.

Bruet se leva et sortit en ricanant.

A cinq heures, la cloche sonna. Elle seule, ignorant la révolte survenue, annonçait indifférente la fin de cette curieuse récréation. Le Père Decurvil récita les dizaines de chapelet coutumières, fit faire la lecture spirituelle ; puis l'étude commença, anxieuse.

Un bruit de pas, enfin, résonna. Machinalement, tout le monde se leva. Le Père Bartolène entrait, suivi du Père Sixte.

Il monta dans sa chaire, promena lentement son regard sur l'assistance et commença :

— Mes chers amis, des événements graves se sont passés tout à l'heure ; je ne reviendrai pas sur eux. L'un de vous vient d'être chassé. Je préviens les intéressés que, si cet exemple ne suffisait pas, je n'hésiterais pas à me montrer de nouveau impitoyable,

Il y eut un mouvement de stupeur. Le silence, déjà profond, s'accrut. Tous avaient compris que Bruet était la victime. Des frissons égoïstes témoignaient aussi qu'on était allégé, sans pitié, en somme, pour celui qui partait.

Le Père Bartolène reprit :

— Depuis quelque temps, l'esprit de la division a changé. Ceux à qui je m'adresse plus particulièrement ici, savent à quoi je fais allusion. J'entends que rien de semblable ne se

reproduise. Vous avez, il y a une heure, insulté gravement un de vos condisciples. Son seul crime avait été de vous reprocher votre conduite par son attitude, et ses actes... Au lieu de les persécuter, vous devriez bénir ces élèves de choix qui nous secondent dans notre tâche, et que je remercie publiquement. Il n'y a pas de délateurs à Saint-Louis de Gonzague...

Le Père Bartolène s'arrêta, semblant vouloir accentuer la gravité de cette parole, et répéta :

— Il n'y a pas de délateurs ici, je vous l'affirme!

Puis, satisfait de l'impression produite, il ajouta, avec une ironie à peine perceptible :

— Heureusement pour la division et pour vous, il y a seulement des anges gardiens qui méritent votre respect et que je soutiendrai, quoi qu'il arrive!

Il se leva, s'attarda une seconde à mesurer les soumissions, et partit.

À travers les bancs, comme un murmure, le mot bizarre courait :

— Des anges gardiens! Des anges gardiens!...

Léonard avait écouté, stupéfait.

Une autre anxiété le dévora : allait-on mettre obstacle à son amitié pour Lanie?... Son amitié! A celle-là du moins, sa vocation n'avait pas touché. Elle demeurait entière. Les âmes d'enfants ont ainsi leur paradis sans désir, et croient aux fraternités électives.

Chose curieuse, plus l'idée du renoncement s'était implantée en Léonard, plus il avait tenu à cette amitié. Tendresse aux origines obscures. Tout était dissemblable en eux. Léonard, orgueilleux, mystique, avec des enthousiasmes que fouettaient les circonstances ou que des vétilles suffisaient à énerver; Lanie, indéchiffrable, lent, peu sensible aux exaltations morales et dépourvu d'irritabilité. Cependant, ils se croyaient pareils et s'en aimaient mieux.

Tandis que, le même soir, les élèves s'éparpillaient en bandes chuchotantes dans la rue des Quatre-Fils-Aymon, Léonard attendit Lanie à la porte du collège.

Tout de suite, son inquiétude se déclara. Lanie y répondit

avec son habituelle tranquillité : il fallait bien prévoir qu'un jour ou l'autre, il y aurait une affaire.

Comme ils parlaient, Jouques survint. Il sortait du lycée, où déjà l'histoire avait couru :

— Elle va bien, votre boîte! s'écria-t-il, enchanté d'une revanche : combien paie-t-on chez vous les anges gardiens?

Et sa rancune éclata contre Bernières, dont les dédains silencieux l'avaient exaspéré.

— Ah! chez nous, cela ne se serait pas terminé si facilement! On l'aurait tué, écrasé comme une bête, et on aurait conspué le pion, hué le proviseur, démoli la boutique!...

Léonard l'interrompit rudement :

— Je t'en prie, plus un mot! Ce qui se passe à Saint-Louis de Gonzague ne te regarde pas.

Les poings serrés, il attendit que Jouques les eût quittés.

— Quel emportement! dit Lanie.

— Mais non, balbutia Léonard.

Pourtant, il n'était pas calmé. Il en voulait à Jouques d'avoir dit à voix haute ce qu'il pensait tout bas.

— Ah! c'est du joli, la vie, les camarades!

Justement, comme ils s'étaient remis à marcher très vite, ils allaient rejoindre et dépasser un groupe d'élèves qui discutaient le renvoi de Bruet. La dispute s'élevait sans contrainte, avec des phrases claires. A leur approche, elle s'éteignit.

— Bonsoir, dit Lanie en passant.

— Bonsoir...

Subitement, Léonard se retourna :

— Qu'est-ce que vous dites, là-bas?

Derrière lui, une phrase avait couru, onduleuse, très distincte cependant :

— Taisons-nous! un ange gardien...

— Qu'est-ce que vous dites? répéta Léonard exaspéré.

Mais le groupe déjà s'était évanoui dans l'ombre. Léonard fit un geste découragé.

— Après tout, cela devrait m'être si indifférent! murmura-t-il, reprenant le bras de Lanie.

Ces injures, en effet, n'auraient pas dû l'atteindre : ne méprisait-il pas ces envieux, si éloignés de sa perfection!

— Quoi qu'il arrive, reprit-il, nous nous promènerons ensemble mercredi...

Lanie répondit tranquille :

— Si tu veux...

Il sembla que Léonard eût éprouvé aussitôt le besoin d'excuser une telle révolte contre son collège bien-aimé :

— Profitons avec usure du temps qui nous est donné : Sait-on seulement ce que réserve l'année qui vient?

Il ajouta, d'un ton de confiance :

— J'ai des nouvelles graves à t'annoncer.

— Ah !... fit Lanie.

— Oui, mercredi...

Autour d'eux, la rue s'était vidée. La nuit, d'un gris très fin, noyait les choses. Chaque porte cochère, s'enfonçant au-dessous d'ogives défleuronnées, avait l'air d'abriter des fantômes. Il y avait aussi dans l'air une sorte de sérénité qui attendrissait les cœurs.

— Comment ne l'as-tu pas vu? reprit doucement Léonard. Depuis quelque temps, j'ai changé, Dieu merci! La vie s'est éclairée pour moi d'un jour nouveau. J'ai pris des résolutions...

Il expliqua son dégoût du monde, l'idéal de mystique pureté dont il s'était épris. Il se grisait, rien qu'à redire la philosophie décevante dont sa raison avait bu l'ivresse. Les mots se pressaient sur ses lèvres.

Tous deux, progressivement, avaient ralenti leur marche, oubliant l'heure tardive. La place de Saint-Cyr formait à l'entour un espace sans lumière et vide. Ils se trouvaient là plus seuls qu'ils n'auraient pu l'être sur une route de campagne.

— Tu es nerveux comme une femme, fit Lanie avec un sourire ennuyé.

— Tu te méprends, répondit Léonard : c'est ma vie qui se décide.

Lanie l'arrêta :

— Je ne sais si j'entends bien : en ce cas, ne continue pas! On se repent toujours d'avoir parlé de ces choses.

Léonard pâlit, puis répliqua après un silence :

— En effet, je sens que nous ne nous entendons pas.

— Vois-tu, reprit Lanic, nous n'avons pas sans doute les mêmes idées. J'ai envie d'être heureux, tout bonnement, comme la plupart et d'une façon égoïste. Je gagnerai ma vie, je ne sais encore comment; je me marierai ensuite, j'aurai une femme que j'aimerai, des enfants qui seront toujours en bonne santé... C'est fort plat, j'en conviens : je n'envie rien autre cependant. Peut-être, à cause de cela, ma piété est-elle inférieure à la tienne, mais qu'y faire?

Léonard répéta :

— En effet, nous nous entendons pas...

Comme le Père Propiac avait bien lu dans l'avenir! Voici que Léonard découvrait avoir rêvé pour Lanie une vie pareille à la sienne. Au lieu de cet idéal désiré, un malentendu, le plus grave! les séparait. Lanie parlait de famille : lui savait que la famille est méprisable. Lanie voulait une femme, des enfants : lui croyait à la chasteté, loi suprême... Il parut soudain que, sans effort, presque sans ennui, leurs existences se détachaient. Ce fut très court. Ils étaient restés sur la place, l'âme agitée, grosse des confidences qu'ils auraient dû se faire et qu'ils ne se feraient plus jamais.

— Adieu, dit Lanie,

— Adieu, répondit Léonard.

Et leur amitié se dispersa dans la nuit.

Le lendemain, le Père Boijol rencontra Léonard :

— Une bonne nouvelle pour vous, s'écria-t-il, vous êtes choisi comme président d'Académie.

Léonard demeura immobile, sans joie de cet honneur nouveau, le dernier qu'il n'eût pas encore reçu.

— Et votre ami Lanie? continua le Père.

Léonard répliqua, ironique :

— Je croyais que, depuis le renvoi de Bruet, le mot « ami » était interdit?

— Oh! pour vous, grand enfant, ce n'est plus la même chose!

— Bah! qu'est-ce que cela fait? fit lentement Léonard, je n'y tiens pas.

L'œuvre d'isolement était achevée.

Cela s'était fait logiquement, sans volontés apparentes.

Tout avait été emporté par l'engrenage, avec méthode. Après sa demeure, il avait pris en haine les siens, ensuite ses camarades : puis ses idées avaient été spécialisées, enfin cette amitié même, pâle soleil illuminant les journées de collège, cette amitié s'était évanouie sans effort ni phrases désespérées, mais à cause de *cela*, toujours.

Il était seul !

Ce fut une transformation inattendue. Sa piété tout à coup changea. Plus d'élans, rien que la sécheresse absorbante du moi. Et vraiment, il parut dès lors le fruit mûr qu'il suffit de toucher pour le détacher de l'arbre. On en fut informé, sans doute, ou bien Dieu donna au Père Propiac d'admirables clairvoyances. Le samedi qui suivit, en effet, celui-ci termina son exhortation par ces étranges paroles :

— Remerciez Dieu, mon enfant ! à dater d'aujourd'hui, il vous tient enfin dans sa main tout entier... tout entier.

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

(A suivre.)

SAINT JOSAPHAT

I

Le Martyrologe de l'Église romaine, rédigé par l'illustre cardinal Baronius et imprimé pour la première fois à Rome en 1583, contient, à la date du 27 novembre, l'article suivant : « Commémoration, chez les Indiens voisins des Perses, des saints Barlaam et Josaphat, dont saint Jean Damascène a écrit les actes admirables. » La république de Venise possédait de saint Josaphat une relique insigne, à savoir un morceau de l'épine dorsale, dont le doge Luigi Mocenigo fit don, en 1571, au dernier roi de Portugal, le malheureux Sébastien. La relique fut emportée par le prétendant Antonio, quand il s'enfuit devant Philippe II, et son fils Emmanuel l'offrit en 1633 au monastère du Saint-Sauveur, à Anvers ; elle y fut l'objet, en 1672, d'une « translation » solennelle, et elle y est sans doute encore vénérée. A Palerme, une église est dédiée à saint Josaphat. Sous le nom de Joasaph, — qui est la forme primitive, — le même saint est honoré dans l'Église orthodoxe, aussi bien en Grèce qu'en Russie et en Arménie.

L'histoire de saint Joasaph et de saint Barlaam est racontée dans un livre grec, qu'on a longtemps attribué au célèbre Jean de Damas, mais qui a été composé un siècle avant lui,

c'est-à-dire dans la première moitié du VIIe siècle, au couvent de Saint-Saba, près de Jérusalem[1]. Ce livre, écrit avec un vrai talent, est une histoire destinée à démontrer la vérité de la religion chrétienne et à faire entrer dans les âmes l'idée du renoncement et de l'ascétisme ; des paraboles, animées du même esprit, s'y trouvent intercalées. La voici réduite à ses traits essentiels.

Un roi païen de l'Inde, appelé Abenner, persécute les chrétiens. Il lui naît un fils d'une beauté merveilleuse, qu'il appelle Joasaph. Un astrologue annonce au roi que l'enfant régnera dans un royaume supérieur à celui de son père, mais qu'il embrassera la religion dont celui-ci est l'ennemi. Le roi, pour détourner ce malheur, fait construire un palais magnifique où son fils doit grandir entouré de beaux jeunes gens, sans jamais entendre parler de la religion chrétienne, ni de rien qui puisse le détourner de la joie de vivre : la maladie, la vieillesse, la mort doivent lui rester inconnues. Mais Joasaph, devenu jeune homme, veut sortir de sa prison. Un jour, il rencontre un lépreux et un aveugle, et il apprend que tous les hommes sont sujets aux maladies et aux infirmités. Une autre fois, c'est un vieillard décrépit qui se trouve sur son passage, et il apprend que la vieillesse est inévitable et conduit fatalement à la mort. Dès lors, le cœur du jeune prince est rempli de souci : les jouissances de la vie, menacées par de tels périls et condamnées à finir ainsi, n'ont plus pour lui aucun charme ; il ne songe plus qu'à la mort, et tombe dans une profonde tristesse.

Pendant qu'il se livre à ces méditations désespérées, un moine, le vieux Barlaam, envoyé par Dieu, réussit à pénétrer auprès de lui en assurant qu'il veut offrir au prince une pierre d'une vertu merveilleuse. Une fois seul avec Joasaph, il lui fait connaître à la fois la vanité du monde et le salut qu'apporte la religion chrétienne : le jeune homme est bien vite conquis par cet enseignement, appuyé de nombreuses paraboles. Barlaam lui donne le baptême et la communion, puis le quitte ; Joasaph mène dans son palais une vie ascétique.

1. C'est ce qu'a démontré M. H. Zotenberg dans son excellente *Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph* (Paris, Imprimerie nationale, 1886).

Instruit de ce qui s'est passé, le roi essaie de détruire l'œuvre de Barlaam. On découvre un sage païen, appelé Nachor, qui ressemble à s'y tromper au moine chrétien. On lui persuade de se faire passer pour Barlaam, et de soutenir contre les païens et les juifs une dispute dans laquelle il défendra le christianisme et se laissera vaincre. Mais Joasaph, averti par Dieu, déclare au prétendu Barlaam que, s'il est vaincu dans la dispute, il lui arrachera le cœur et le jettera aux chiens. Nachor, épouvanté, prend alors son rôle au sérieux et confond les adversaires du christianisme; après quoi il se convertit sincèrement et se retire au désert, où un ermite le baptise.

Un péril plus grand menace Joasaph. L'enchanteur Theudas persuade au roi que l'amour des femmes est ce qui agit le plus puissamment sur les hommes, et il le lui prouve par le conte qui est devenu dans Boccace et La Fontaine l'histoire des *Oies du frère Philippe* (seulement ici les femmes sont appelées des démons, et non des oies, ce qui vaut assurément mieux). On entoure donc le prince de jeunes et belles femmes qui cherchent à le séduire; mais une vision lui a montré le ciel et l'enfer, et quand il revient à lui, la jeunesse de ces femmes lui semble, « plus puante que la boue et la pourriture. » Theudas, qui veut lui faire la leçon, est, au contraire, converti à son tour.

Le roi lui-même finit par embrasser la religion qu'il abhorrait; son fils et lui font adopter leur foi par leurs sujets. Après la mort d'Abenner, Joasaph renonce au trône, va rejoindre Barlaam au désert, y repousse plusieurs assauts de Satan, et meurt peu après son maître, en odeur de sainteté comme lui.

Cette histoire a charmé le moyen âge. Traduite en latin peut-être dès le IXe siècle, elle l'a été plus tard dans toutes les langues de l'Europe; rien qu'en français, elle a été trois fois mise en vers et a fourni le sujet de deux compositions dramatiques. Toute sa beauté, à vrai dire, est dans la première partie; le reste est plus banal, et l'interminable discussion théologique entre le faux Barlaam et ses adversaires n'a pas plus d'intérêt humain que toutes les controverses du même genre. Mais rien n'est plus de nature à frapper l'ima-

gination que les scènes qui préparent l'âme du jeune prince à recevoir l'enseignement de Barlaam. Si les maux de la vie, si son terme fatal, ne nous étaient pas familiers dès l'enfance et n'entraient pas insensiblement avec le reste dans notre conception du monde, s'ils nous étaient tout à coup révélés au milieu d'une existence qui n'aurait connu que des délices, de quel saisissement ne nous frapperaient-ils pas! Quand Joasaph est mis soudain en présence de ces terribles réalités, jusque-là inconnues pour lui, de la maladie, de la vieillesse et de la mort, il se fait dans son âme une révolution à laquelle la nôtre prend part. Le pieux ascète qui vient le visiter augmente d'abord son trouble par les belles paraboles qui lui montrent la misère humaine plus grande encore qu'il ne la pressentait, puis il le calme en lui révélant le remède au mal qui le ronge: il y a pour l'homme un bonheur durable, mais il est dans une autre vie, et on ne peut l'atteindre qu'en détruisant en soi tout attachement à celle-ci. Ces discours, suivis de l'exposition de la doctrine chrétienne, décident le jeune prince à embrasser la religion qui lui explique à la fois ce que la destinée humaine comporte de misère et ce qu'elle contient de grandeur et d'espoir illimité.

Cette émouvante histoire, ces paraboles saisissantes, que toutes les nations européennes se sont redites pendant de longs siècles, est-ce l'auteur grec qui les a inventées? Car il est aisé de voir, malgré le Martyrologe romain et les « ménées » grecs, que nous avons affaire à un roman, et non à une biographie authentique. On se l'est demandé pendant longtemps: on avait peine à croire qu'un moine byzantin eût pu concevoir des fictions aussi fortes et destinées à avoir autant de prise sur l'imagination des hommes. Mais voilà qu'en 1859, dans le numéro du 26 juillet du *Journal des Débats*, — je précise, car c'est vraiment une date importante, — Édouard Laboulaye ouvrit sur cette question les horizons les plus vastes et les plus inattendus. Il avait en effet reconnu que tout le cadre de l'histoire de Joasaph était simplement celui de l'histoire du Bouddha : les révélations successives qui troublent le fils d'Abenner ne sont autres que les « trois rencontres » du fils de Souddhodana avec un malade, un vieillard et un mort, rencontres qui amenèrent le jeune

héritier des Çâkya aux méditations d'où sortit sa doctrine, et qui depuis vingt-cinq siècles sont célébrées dans les livres sacrés du bouddhisme. Ainsi, dans l'esprit d'un savant et d'un philosophe qui aimait les contes autant que les idées, et qui, par un hasard assez rare, avait lu à la fois *Barlaam et Joasaph* et le *Lalitavistara*, la chaîne qui, depuis des siècles, partant de l'Inde, se déroulait par le monde s'était refermée, et une étincelle lumineuse avait jailli, rejoignant le point d'arrivée au point de départ. Le saint Joasaph des grecs, le saint Josaphat des catholiques, n'était autre que le Bouddha lui-même, et l'histoire de l'imagination humaine comptait un ironique exemple de plus de ces « malentendus féconds » qui marquent chacun de ses pas [1].

Presque en même temps que Laboulaye lançait, sans y insister, sa précieuse remarque, un savant allemand, F. Liebrecht, faisait de son côté le même rapprochement, et l'appuyait sur une comparaison minutieuse. Il le complétait d'une façon fort intéressante en montrant que plusieurs épisodes du roman, et notamment la plupart des paraboles n'étaient pas moins bouddhiques que le cadre. Depuis lors, d'autres constatations sont venues confirmer la thèse de Laboulaye et de Liebrecht. On a reconnu notamment que le nom même de *Joasaph* n'est que la transformation du nom de *Bodhisattva*, que portait Siddartha avant d'être devenu le Bouddha. D'autres noms encore, d'autres traits ont retrouvé leur origine et leur forme première dans la littérature bouddhique, dont les immenses et indigestes trésors nous deviennent chaque jour plus accessibles. Personne n'en doute aujourd'hui : la vie de saint Joasaph ou Josaphat est une vie du Bouddha christianisée, et la plupart des paraboles qui l'enrichissent appartiennent à l'ancien fonds de l'enseignement bouddhique.

Mais, ce fait acquis, une question se posait : comment cette vie et ces paraboles étaient-elles sorties de l'Inde pour arriver dans la cellule du moine palestinien qui, en leur donnant une forme grecque, les a fait entrer dans la littérature uni-

1. Il est curieux de noter que dès le XVI[e] siècle l'historien portugais Diego do Couto avait constaté l'identité du *Barlaam et Joasaph* avec la légende du Bouddha ; mais naturellement il considérait celle-ci comme une contrefaçon de la légende chrétienne (voir Zotenberg, p. 63).

verselle? Le titre du livre grec semblait l'indiquer : « Histoire édifiante, apportée à la ville sainte de la contrée intérieure des Éthiopiens, appelée aussi contrée des Indiens. » C'étaient donc, semblait-il, des Indiens qui avaient apporté à Jérusalem l'histoire du Bouddha déjà transformée en légende chrétienne, et le moine Jean l'avait rédigée en grec, non sans y insérer toute une partie proprement dogmatique, où les discussions théologiques si actives alors en Orient ont laissé leur reflet, ce qui a permis de dater l'œuvre avec une exactitude à peu près complète. Telle était l'opinion à laquelle s'était arrêté M. Zotenberg dans son étude si savante et si pénétrante, et pour l'étayer il avait rappelé l'existence, sur la côte occidentale de l'Inde, aux VIe et VIIe siècles, d'une chrétienté nestorienne assez nombreuse. C'est dans cette chrétienté qu'on aurait adapté à la religion du Christ l'histoire de Çâkya Mouni et les belles paraboles qui prêchaient si éloquemment le mépris du monde et l'aspiration vers la seule vie véritable. Quelques-uns de ces chrétiens de l'Inde seraient venus pour une raison quelconque à Jérusalem, et c'est de leur bouche que le moine de Saint-Saba aurait recueilli le merveilleux récit. Restait à savoir — et M. Zotenberg cherchait ingénieusement à l'expliquer — comment l'auteur si rigidement orthodoxe du livre grec avait pu qualifier des hérétiques d'hommes vénérables et pieux, car il n'y avait sûrement pas alors dans l'Inde de chrétiens orthodoxes, c'est-à-dire « chalcédoniens » comme lui.

Mais le savant orientaliste français avait à peine publié son travail qu'une série de découvertes et de publications, faites par divers érudits russes et allemands, venait présenter la question sous un jour tout nouveau. Les conclusions auxquelles elles conduisent ont été exposées par M. Ernest Kuhn, de Munich, dans un travail où la science la plus étendue s'unit à une méthode rigoureuse et à une grande perspicacité [1]. Il m'a semblé qu'il serait intéressant de les résumer.

En regard de l'hypothèse de M. Zotenberg, qui n'admettait entre la tradition bouddhique et le livre grec qu'un intermé-

1. *Barlaam und Joasaph. Eine bibliographisch-literargeschichtliche Studie.* Munich, 1893, in-4°.

diaire encore indien, on avait, il y a longtemps, proposé pour la migration de la légende indienne jusqu'en Palestine une série d'étapes plus conforme à des pérégrinations analogues.

Il y a, en effet, d'autres livres indiens qui, franchissant l'enceinte de l'Himalaya, sont arrivés dans l'Asie occidentale pour de là passer en Europe, et nous savons comment ils ont fait le voyage. De l'Inde ils sont d'abord venus en Perse, où ils ont été traduits en pehlevi, — c'est-à-dire dans la langue officielle de l'empire sassanide (226-641); — du pehlevi ils ont passé au syriaque ou à l'arabe, et c'est du syriaque que sont issues les versions hébraïques et grecques, sources elles-mêmes des traductions en d'autres langues. Telle est l'histoire du *Kalila et Dimna*, recueil de fables et de contes qui fut mis, au VI[e] siècle, du sanscrit en pehlevi par l'ordre du grand Chosroës, et que le bon La Fontaine a parfois imité en l'attribuant au « sage Pilpay »; telle est celle du livre des *Sept Sages*, le plus parfait modèle du « roman à tiroirs », qui a joui pendant des siècles d'une popularité égale à celle du *Barlaam et Joasaph*; telle est aussi en partie celle des *Mille et une Nuits*.

Il semblait donc de prime abord que la transmission du *Barlaam et Joasaph* eût dû se faire par les même voies : on songeait au pehlevi et au syriaque, intermédiaires ordinaires entre l'Inde et l'Asie occidentale. Mais comment comprendre que des Perses, aussi hostiles au bouddhisme qu'au christianisme (comme à toute religion enseignant l'ascétisme et le mépris de la vie), eussent accueilli, soit telle quelle, soit pour la christianiser, la légende du grand ascète indien et les paraboles qui l'accompagnent, c'est-à-dire la glorification la plus absolue de la doctrine de la vanité des choses humaines et du salut par le renoncement?

Grâce aux découvertes récentes, l'hypothèse en question est devenue presque une certitude, et les difficultés qu'elle présentait semblent avoir été écartées. On a retrouvé divers exemplaires plus ou moins imparfaits d'une ancienne version arabe, qui se rapproche beaucoup plus que le livre grec de la pure tradition bouddhique; des raisons très sérieuses portent à croire que cette version est traduite du pehlevi. D'autre part, une rédaction géorgienne récemment mise en lumière occupe

évidemment une place intermédiaire entre la forme pehlevi-arabe et le roman grec. Celui-ci apparaît désormais comme un arrangement très habile, mais trop surchargé de théologie, de l'original de la version géorgienne, et cet original sans doute était une version syriaque du même livre pehlevi qui a servi de base à la rédaction arabe. Si on se rappelle que le roman grec a été écrit aux environs de l'an 630, cela nous reporte pour le livre pehlevi au VIe siècle.

Or M. Kuhn montre que, précisément à cette époque, la partie de l'empire sassanide voisine de l'Inde, l'ancienne Bactriane, l'Afghanistan actuel, offrait à une production de ce genre un terrain tout préparé. Au-dessous du zoroastrisme dominant, le bouddhisme et le christianisme y faisaient de nombreux prosélytes et s'y disputaient l'influence, en attendant que l'islamisme vînt tout submerger sous son flot envahisseur. Bouddhistes et chrétiens employaient pour leur propagande la langue littéraire du pays. Les bouddhistes avaient composé en pehlevi un « livre de Bouddha », un « livre de Yûdâsaf (Bodhisattva) ». Un chrétien eut l'idée de tirer à sa religion l'émouvante histoire de Yûdâsaf et les paraboles qui donnaient tant de charme à la prédication bouddhique. Mais le Yûdâsaf chrétien ne pouvait, comme le Bodhisattva, parvenir de lui-même à la connaissance de la vérité : il fallut introduire le moine Balauhar (notre Barlaam) pour la lui enseigner. Le livre de « Yûdâsaf et Balauhar », où l'auteur avait inséré, au milieu des apologues indiens, la belle comparaison évangélique du semeur, eut tout de suite un grand succès. Il fut bientôt traduit en syriaque : mais dans cette traduction il subit quelques modifications et perdit toute sa seconde moitié, remplacée par un récit plus banal et plus éloigné des sources bouddhiques. C'est cette rédaction syriaque qui a servi de base à la version géorgienne, généralement fidèle, et au remaniement grec de Jean de Saint-Saba. Jean ne se contenta pas de faire à l'ouvrage certains changements de détail : il en développa beaucoup, aux dépens de la proportion, le côté dogmatique, et y fit pénétrer les discussions théologiques de son temps ; il sut du reste donner à son livre une forme heureuse, élégante et simple en même temps, qui lui assigne un rang éminent parmi les productions de la littérature byzantine.

Ainsi revêtue d'une forme nouvelle, l' « histoire édifiante » pénétra du monde grec dans le monde slave, dans le monde latin et dans le monde germanique, fut traduite dans toutes les langues de l'Europe, et imposa ses héros, dont l'un était purement fictif, et dont l'autre était le fondateur même du bouddhisme, à l'admiration des chrétiens et à la vénération des Églises. D'autre part, le livre pehlevi, traduit en arabe, séduisit les musulmans et les juifs, et les uns et les autres l'adaptèrent à leurs croyances, en faisant enseigner par Balauhar à Yûdâsaf, au lieu de la doctrine chrétienne, leurs religions respectives. Ainsi ce livre, écrit au VIe siècle par un inconnu, dans un coin de l'Afghanistan, en une langue qui est morte depuis mille ans, s'est répandu, en se transformant plus ou moins, chez tous les peuples civilisés, et les récits qu'il renferme ont enchanté, — après les bouddhistes, — les chrétiens, les musulmans et les juifs, c'est-à-dire la presque totalité de l'humanité pensante.

Cette histoire d'un livre est assurément merveilleuse et fait naître bien des réflexions dans l'esprit. Je voudrais en indiquer quelques-unes. Comment un ensemble de récits et d'enseignements qui non seulement sont bouddhiques, mais qui forment la base même de la doctrine bouddhique, a-t-il pu convenir au christianisme, et plus tard à l'islamisme et au judaïsme? Et, en dehors de toute religion positive, y a-t-il dans ces récits et dans ces enseignements quelque chose de durable, de vraiment humain, de séduisant à tort ou à raison, quelque chose qui réponde encore à un besoin secret, à une aspiration intime de nos âmes?

II

L'histoire de Yûdâsaf, dans le livre pehlevi d'où procèdent les différentes rédactions dont nous avons parlé, n'était en somme que très superficiellement christianisée ; les musulmans et les juifs n'ont eu que peu de suppressions à faire pour se l'approprier. Ce qu'elle contenait de plus que les

légendes bouddhiques dont elle s'était inspirée, c'était surtout une critique du polythéisme, auquel elle opposait la foi en un Dieu unique. Le bouddhisme, on le sait, n'entre dans aucune discussion de ce genre : il se contente d'éveiller chez l'homme le sentiment de la misère de la vie terrestre, avec l'espérance d'y échapper par le détachement complet, grâce auquel l'âme, après la mort, peut atteindre des existences plus heureuses, terminées par le repos éternel dans le Nirvâna [1]. Tel est l'unique sujet des méditations de Çâkya Mouni, tel est le fonds essentiel de sa doctrine.

C'est de cette conception que sont sorties les paraboles que le « livre de Yûdâsaf et Balauhar » a empruntées à la prédication bouddhique, les plus belles peut-être qu'on ait inventées pour rendre sensibles à l'imagination les enseignements de l'ascétisme. La folie des hommes qui, oubliant l'instabilité de tous les biens terrestres, en goûtent avec ivresse la fugitive et périlleuse douceur, la sagesse de ceux qui emploient uniquement la vie présente à préparer la vie future, n'ont jamais été représentées plus vivement que dans ces fortes et ingénieuses fictions. La misère de l'homme et son immense espoir viennent successivement effrayer et ravir notre cœur, le précipitant au fond du gouffre amer ou l'emportant vers le ciel immuablement serein. Voici les deux plus frappantes de ces paraboles. La première a surtout pour but de mettre en relief tout ce qu'il y a d'instable et de tragique dans la vie humaine, d'illusoire dans les jouissances qu'elle semble offrir :

Un homme s'enfuyait devant un rhinocéros furieux ; comme, épouvanté par les rugissements de l'animal, il courait de toutes ses forces, il tomba dans un abîme qui s'ouvrait devant lui ; mais en tombant il put se saisir de la branche d'un arbre qui avait poussé là, et il s'y attacha fortement. Son cœur se rassurait un peu, quand, regardant au-dessous de lui, il vit deux souris, l'une blanche et l'autre noire, qui rongeaient sans cesse la racine de l'arbre, et qui étaient près de l'avoir tranchée. Il plongea son regard plus bas encore, et découvrit un dragon qui vomissait des flammes et qui ouvrait sa gueule formidable pour l'engloutir. Promenant avec angoisse ses yeux autour de lui, il aperçut quatre têtes de serpents qui sortaient du rocher

1. Voyez le beau livre de M. Oldenberg, traduit par M. A. Foucher : *le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté* (Paris, Alcan, 1894).

et se dressaient vers lui. Mais voilà que, comme il relevait la tête, une goutte de miel laissée par des abeilles sur une haute branche de l'arbre vient à tomber dans sa bouche entr'ouverte. Et ne songeant plus à tout ce qui l'entoure, au monstre qui le poursuit, au dragon qui l'attend, aux serpents qui le menacent, à la ruine imminente de l'arbre qui est son seul appui, l'insensé se livre tout entier à la douceur de cette jouissance d'un moment[1].

L'autre oppose à cette démence la sage prévoyance de ceux qui comprennent le vrai sens de la vie :

Il y avait une cité dont les habitants avaient l'usage de prendre pour roi un homme étranger et inconnu, qui ne savait rien de leur coutume; cet homme, pendant un an, faisait tout ce qu'il voulait. Au bout d'un an, quand il jouissait de tous les plaisirs et croyait régner sans fin, on le saisissait, on lui ôtait la robe royale, on le promenait nu par la ville et on l'envoyait dans une île lointaine, où, sans vêtements et sans nourriture, il périssait misérablement. Une fois, l'homme qu'on avait fait roi se trouva avoir l'esprit sage, et, au lieu de se laisser aller sans réflexion, comme ses prédécesseurs, au charme de sa vie présente, il pensa beaucoup à sa destinée. A force de s'enquérir, il apprit la coutume du pays et la situation du lieu d'exil où il serait infailliblement mené. Alors, comme il était le maître absolu, il fit ouvrir ses trésors, il envoya dans l'île, par des serviteurs fidèles, tout ce qu'ils contenaient de plus précieux. Et ainsi, quand, à son tour, il fut conduit nu dans l'île, au lieu d'y mourir de faim et de misère comme avaient fait les autres, il jouit, grâce à sa sagesse et aux provisions qu'il avait accumulées, d'une vie aisée que ne troublait plus la crainte de l'avenir.

Telle est donc la conception de la vie, à la fois désespérante et consolante, qui s'est imposée au fondateur du bouddhisme, — quelle que soit la réalité fort incertaine de sa personnalité historique, — et lui a fait établir sa religion, ou plutôt sa discipline; et cette conception a été si profondément sympathique à l'âme humaine qu'aujourd'hui encore le bouddhisme, compliqué il est vrai de bien des éléments étrangers, forme la base de la vie morale d'une partie immense de la race

1. Je modifie quelques détails de la version du roman grec d'après les versions chinoises (traduites du sanscrit) de cette parabole qu'a fait connaître Stanislas Julien. — Le rhinocéros est la mort; le dragon est l'enfer; les quatre serpents sont les quatre éléments qui menacent sans cesse notre vie; les deux souris sont le jour et la nuit qui en rongent incessamment le frêle appui.

humaine : on prétend même qu'il fait des conquêtes dans notre société européenne, où la fatigue de l'action et la faillite de bien des espérances engendrent chez quelques âmes ce besoin de repos qui est si ancien dans les races orientales. Le christianisme touche à cette conception par un de ses côtés, et il a pu, sans aucune peine, s'approprier les allégories qui l'exprimaient. L'auteur du roman grec a exposé cette conception avec une rare éloquence dans ces réflexions qu'il met dans la bouche de Barlaam :

Après avoir ôté de mes yeux le voile de l'erreur, et après avoir vu que toute la vie des hommes se consume dans les choses vaines, que les uns apparaissent, les autres disparaissent, que rien n'est fondé sur une base solide, que les riches ne conservent pas leurs richesses, ni les puissants leur pouvoir, ni les sages leur sagesse, ni les heureux leur bonheur, ni les libertins leurs plaisirs, ni ceux qui croient vivre en paix leur vaine et inintelligente sécurité; ayant vu que rien de tout ce que l'on aime en ce monde n'est durable, que la vie, au contraire, ressemble à la chute vertigineuse des torrents qui se précipitent dans l'océan... alors j'ai reconnu que tout cela est vain et de nulle utilité; car, de même que tout ce qui a existé a été enseveli dans l'oubli : gloire, pouvoir royal, hautes dignités, orgueil du commandement, arrogance des tyrans, et autres choses semblables, ainsi le présent disparaît dans les temps futurs... J'ai vu comment ce monde tyrannique et agité traite les hommes, les plaçant tantôt ici, tantôt là, précipitant les uns de la richesse dans la pauvreté, élevant les autres de la misère à la gloire, faisant sortir de la vie les uns et amenant d'autres à leur place ; rejetant des hommes sages et prudents, abaissant et déshonorant des gens honorés et respectés; élevant sur les sommets de la gloire des sots et des étourdis et faisant prodiguer des honneurs à des gens méprisés et obscurs. En présence de cette cruelle tyrannie du monde, le genre humain n'a aucun point d'appui : comme une colombe qui, fuyant un aigle ou un épervier, vole d'un endroit à l'autre, se posant tantôt sur tel arbre, tantôt sur tel buisson, puis se réfugiant dans les creux des rochers, cherchant à s'accrocher à toutes les épines, ne trouvant nulle part un abri sûr, sans cesse agitée et tremblante, ainsi sont ceux qui aiment avec passion les choses présentes, ceux qui, par une ardeur irréfléchie, se tourmentent et vivent dans l'angoisse, sans jamais trouver ni un appui ni un abri, et qui ne savent pas à quoi ils tendent, ni où cette vie de néant les conduit[1]...

1. J'emprunte la traduction de cette page à M. Zotenberg.

L'auteur de cette belle page était un moine : il reconnaissait avec transport dans la légende bouddhique l'esprit même qui l'avait poussé et le maintenait dans sa vie factice et stérile. Le bouddhisme est essentiellement une discipline de moines ; son enseignement était en parfait accord, au moins par un de ses aspects, avec cette forme spéciale du christianisme, plus développée autrefois qu'aujourd'hui, qui est le monachisme. On a été bien souvent frappé de la ressemblance des couvents bouddhiques avec les monastères chrétiens, surtout avec ceux de l'Orient, et il est très possible que les origines mêmes du cénobitisme, qui sont, comme on le sait, égyptiennes, remontent à l'imitation du cénobitisme indien. Transporté en Occident, le monachisme s'y transforma peu à peu : il se mêla plus à la vie du monde, il devint plus bienfaisant, plus militant aussi ; aujourd'hui, après quinze siècles d'évolution, il ne se fait accepter que comme une organisation pratique d'enseignement ou de charité. Mais l'inspiration qui l'a fait naître était étrangère à toute idée d'action sur le monde extérieur, avec lequel le moïne devait avoir aussi peu de contact que possible. Le monachisme n'était qu'un moyen d'atteindre le bonheur présent et futur en le fondant sur la claire compréhension de la vanité des biens poursuivis par les hommes et sur la subordination complète de cette vie à la vie à venir. Voilà pourquoi la légende bouddhique, qui enseignait si éloquemment cette vanité et cette subordination, devait plaire à des moines chrétiens. Pour la leur rendre tout à fait acceptable, il suffisait de substituer l'intervention d'un apôtre chargé par Dieu d'éclairer Yûdâsaf à la seule force de la réflexion qui enseigne au Bodhisattva la voie du salut. C'est ce que fit le premier adaptateur. Ceux qui le suivirent enchérirent naturellement sur lui et transformèrent le livre en une exposition complète de la religion chrétienne, accompagnée d'une polémique contre ses rivales. Mais la partie vraiment essentielle du roman chrétien, comme de la légende indienne, c'est la théorie de l'inanité du bonheur que recherchent les hommes, de l'insignifiance de cette vie en comparaison de la vie future, et de la conquête de la vraie félicité par l'ascétisme.

Ce n'était pas là tout le christianisme; ce n'était pas même

le vrai christianisme. On chercherait en vain dans le *Barlaam et Joasaph* le moindre commentaire de la parole qui, d'après Jésus lui-même, contient toute la loi : « Aime Dieu et ton prochain. » Le monachisme chrétien n'a été grand que par les côtés où il s'est séparé du monachisme bouddhique, c'est-à-dire par l'amour de Dieu, soit sous forme de contemplation mystique, soit sous forme d'attachement passionné à la personne du Rédempteur, et par l'amour du prochain, manifesté dans les œuvres de miséricorde et de dévouement. L'élément bouddhique, si l'on peut ainsi parler, du christianisme en a toujours été et en reste la partie la moins haute et la moins féconde. Mais cet élément y a joué jadis un grand rôle. Les foules chrétiennes du moyen âge, comme les foules asiatiques depuis vingt-cinq siècles, ont admiré, sans toutefois être capables de se l'assimiler complètement, un enseignement qui, en leur mettant sous les yeux leurs trop réelles souffrances et l'inutilité de leur lutte pour le bonheur, leur indiquait le moyen de trouver le repos ici-bas et leur promettait la félicité dans un autre monde. Le livre de *Barlaam et Joasaph* n'a pas été un des moins puissants véhicules de cet enseignement. La doctrine bouddhique s'y était conservée telle quelle, avec sa poignante amertume et ses consolations égoïstes, sans s'échauffer ni s'attendrir au contact de la prédication évangélique. Les symboles ingénieux dont elle s'était revêtue frappaient fortement les imaginations. Dans le Mystère du roi Avenir[1], les célèbres « rencontres » du Bouddha avec la vieillesse, la maladie et la mort, mises sous le nom de saint Josaphat, remplissaient les spectateurs d'admiration et d'émoi ; les scènes qui les contiennent sont d'ailleurs parmi les plus saisissantes de notre ancien théâtre religieux.

Il serait trop long d'exposer ici comment le livre de Yûdâsaf a pu être adapté à l'usage de la religion musulmane et de la religion juive. Pour la première, on le comprend aisément : l'idée de la vie future y occupe une grande place, et l'ascétisme y est fort en honneur. Quant au judaïsme, il n'a pu prendre goût à un pareil livre que quand il eut notablement

1. Ce nom d'*Avenir* ou *Avennir* est la transcription latine du nom grec *Abenner*, d'après la prononciation grecque du moyen âge.

transformé son ancien esprit : on sait qu'il était autrefois une religion purement terrestre, et que sa morale, essentiellement familiale, n'avait rien à voir avec l'ascétisme. La notion de la vie future a pris peu à peu dans la pensée juive une importance plus considérable; mais l'idée du renoncement aux joies de ce monde et aux devoirs sociaux n'y a guère pénétré. Toutefois, la beauté des paraboles de notre roman a frappé aussi l'imagination hébraïque : elle se l'est assimilé en insistant surtout sur l'opposition du culte du Dieu unique à celui des idoles, et sur le contraste de l'éternité et de la toute-puissance de Dieu avec le caractère éphémère et fragile de toutes les œuvres humaines. Qu'aurait dit le rabbin Ibn-Chisdai, qui arrangeait en hébreu, au XIIIe siècle, en Espagne, l'histoire de Joasaph d'après un original arabe, si on lui avait appris que l'inspiration fondamentale de ce livre édifiant se réduisait essentiellement à un athéisme pessimiste ?

III

Voici, ô moines, la vérité sainte sur la douleur : la naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la maladie est douleur, l'union avec ce que l'on n'aime pas est douleur, la séparation d'avec ce que l'on aime est douleur, ne pas obtenir son désir est douleur, enfin le quintuple attachement aux choses terrestres est douleur.

Telle est la première des « quatre vérités saintes » annoncées par le Bouddha dans le fameux sermon de Bénarès, et qui servent de fondement à toute sa doctrine.

Une conception pessimiste du monde est toujours sûre de trouver un écho dans les profondeurs du cœur de l'homme, et cet écho sera d'autant plus puissant que ce cœur aura d'abord nourri des espérances plus vastes et plus confiantes. Si, dans notre Europe moderne, le pessimisme découragé est si répandu, c'est qu'il succède, comme un reflux naturel, à l'immense vague d'optimisme actif qu'avait soulevée la philosophie du XVIIIe siècle et qu'avait poussée en avant la Révolu-

tion. Notre pessimisme a reconnu son frère dans celui qui avait inspiré le bouddhisme. Il est cependant singulièrement plus profond et plus amer. Il ne trouve plus seulement la douleur dans « l'union avec ce que l'on n'aime pas, la séparation d'avec ce que l'on aime » : il la découvre même dans l'union avec ce que l'on aime, ou il va jusqu'à contester qu'on aime. Il ne reproche pas seulement au bonheur humain d'être rare, instable et fragile : il le nie ou il le raille. S'il n'y avait pas de maladie, de vieillesse et de mort, la vie semblerait bonne à Joasaph : Obermann n'y trouverait même alors aucune saveur. Tout travail est vain, toute jouissance est fade, toute connaissance est erronée, toute affection est illusoire. L'inutilité absolue de la vie, le mensonge des apparences, s'imposent à la pensée et paralysent le sentiment et l'action. Tel est le travail accompli par l'âme moderne repliée sur elle-même. Les notions scientifiques qui ont transformé l'univers sont venues d'autre part enlever à l'homme son orgueil et son espoir, comme la réflexion lui avait enlevé sa joie. La terre n'est plus le centre de l'univers, mais un grain de sable dans le tourbillon des mondes visibles, qui n'est, sans doute, lui-même qu'une poussière perdue dans l'infinité d'un mouvement aveugle et éternel. Sur ce grain de sable, l'homme n'est plus un être à part : animal à peine distinct des autres, sorti de leurs foules pour son malheur, il n'ose plus séparer sa destinée de la leur et s'attribuer une persistance contraire à la loi de formation, d'évolution et de destruction des organismes, ni s'imaginer qu'il a au ciel un Père qui l'a créé à son image et qui lui porte un intérêt particulier. Il doute même de son individualité : ce *moi* qu'il avait élevé si haut s'évanouit dans une agglomération de cellules momentanément associées. Mille fois plus vide le ciel, mille fois plus triste la terre apparaissent au penseur d'aujourd'hui qu'au rêveur d'il y a vingt-cinq siècles : il n'espère même plus trouver, comme l'oiseau de *Barlaam et Joasaph*, une branche verte où se poser, un creux de roche où se blottir. Rien ne saurait le protéger ou le reposer de lui-même, du tourment qu'il porte en lui, de la lassitude qui l'accable. En contemplant l'univers, il n'y voit rien qui puisse l'attacher, le charmer ou le distraire ; dans l'immense écoulement des choses, il ne discerne rien de stable, il ne trouve

rien de réel, excepté la souffrance, et le miel même des abeilles a perdu pour lui sa douceur.

Cette désillusion et cette douleur, bien que puisées à des sources moins profondes, Çâkya Mouni les avait connues, et il crut leur avoir trouvé un remède. Dans le bouddhisme, et en particulier dans le livre qui nous occupe, la description du mal reste saisissante, et les paraboles que j'ai citées parleront toujours à l'imagination. Quant au remède, il a perdu sa vertu. Il est trop intimement lié à la conception du monde qui à l'époque du Bouddha, régnait dans la pensée indienne, et trop étranger à notre façon de sentir :

Voici, ô moines, la vérité sainte sur l'origine de la douleur : c'est la soif, qui conduit de renaissance en renaissance, la soif d'existence, la soif de plaisir, la soif de puissance.

Voici, ô moines, la vérité sainte sur la suppression de la douleur : l'extinction de cette soif par l'anéantissement complet du désir, en bannissant le désir, en y renonçant, en s'en délivrant, en ne lui laissant pas de place.

Le bouddhisme, est donc avant tout « une formule de délivrance ». Mais il faut bien s'entendre : ce n'est pas seulement la douleur actuelle et terrestre dont il prétend affranchir l'homme, comme le faisait le stoïcisme grec : il veut surtout le délivrer de ces renaissances infinies dont la terreur planait sur la vie indienne. Le but suprême pour l'âme est d'aboutir à la suppression de toute renaissance ; en attendant, le bouddhiste pieux est sûr que les existences dans lesquelles il renaîtra seront de moins en moins douloureuses. Cela ne saurait rien dire à notre esprit et à notre cœur... Et pourtant l'abolition du désir ne peut être obtenue que par une conviction de ce genre.

Au Nirvâna, précédé de renaissances plus ou moins nombreuses, l'adaptation chrétienne de la légende bouddhique substitue la promesse de l'éternel paradis. L'espérance du paradis est certainement un puissant moyen d'action qui a poussé, chez nous aussi, d'innombrables moines à abolir en eux le désir. Mais il ne vaut que pour les croyants. Les autres se trouvent, comme Joasaph, et avec des expériences autrement étendues et douloureuses, en face du problème de la vie.

Quel remède au pessimisme qui le tenterait pourrait trouver un Siddartha moderne, quel remède un Barlaam moderne pourrait-il apporter à Joasaph ?

Ce serait, il me semble, précisément le contraire du remède de l'ancienne sagesse indienne. Sous prétexte de se détacher du *moi*, l'ascétisme bouddhique s'y enferme : il ne cherche, à sa façon, que le bonheur ou au moins le non-malheur de l'individu, et il croit y arriver en resserrant la vie le plus possible, en séparant l'homme du monde et en éteignant le désir. Le remède moderne au pessimisme consisterait dans l'élargissement de la vie, dans l'ennoblissement du désir et dans l'étroit attachement de l'homme au monde et à l'humanité. Ce mot d' « amour », que le bouddhisme ne prononce jamais[1], dont le christianisme fait le résumé de toute sa doctrine, voilà pour nous le mot de délivrance. Aimer, c'est à la fois vivre avec plus d'intensité et partager sa vie avec les objets de son affection. La science, l'art, le travail, l'aventure, le voyage, la philanthropie, le patriotisme, l'amitié, la famille, l'amour proprement dit, ne sont que des formes de l'amour, toutes comportant, comme le stérile ascétisme, un certain détachement de son *moi*, mais pour reporter sur le *non-moi* ce qu'on lui enlève. L'homme n'atteindra pas par là un bonheur béat et passif dont il se lasserait bien vite, mais il se sentira en communion constante avec la nature et avec ses semblables, il jouira de son activité, il profitera de celle des autres. Si la transformation complète du monde matériel et moral par la science a abaissé notre orgueil et réduit notre individualité, elle nous a, en revanche, appris l'étroite solidarité qui lie les hommes entre eux et avec tout l'univers. Comprendre, c'est augmenter dans son esprit la conscience de cette solidarité ;

1. Cette assertion est contraire à tout ce qu'on dit généralement du bouddhisme; mais voyez les pénétrantes remarques de M. Oldenberg (p. 293 et suiv. de la traduction française), et notamment celle-ci : « Le bouddhisme n'ordonne pas tant d'aimer son ennemi que de ne pas le haïr ; il éveille et entretient des dispositions bienveillantes et miséricordieuses à l'égard du monde entier, mais sans oublier qu'attacher son cœur à d'autres êtres, c'est tomber sous le joug des joies, et par conséquent des douleurs de ce monde passager. » Les exemples fameux qu'offrent les légendes bouddhiques de compassion poussée jusqu'au sacrifice le plus complet de soi-même sont destinés simplement à inculquer l'indifférence qu'on doit avoir pour cette vie, et le sacrifice y est toujours présenté comme un excellent placement en vue des existences futures.

aimer, c'est la mettre en pratique. Ces deux mots n'offrent en réalité que les deux aspects d'une même idée. S'efforcer de connaître autant que possible l'univers éternel et infini où nous apparaissons sur un point et pour un moment, se préoccuper moins de son bonheur personnel et davantage de celui des autres, voilà le remède que notre philosophie proposerait au pessimisme moderne; il revient à la maxime chrétienne : « Aime Dieu et ton prochain. »

De ce point de vue, la brièveté de la vie humaine, l'instabilité de nos joies, les périls qui nous menacent sans cesse, n'ont plus rien qui doive nous désespérer. Notre vraie destinée est en nous-mêmes : livrés à l'inflexibilité des lois naturelles et à l'aveugle hasard des circonstances, nous savons que nous vieillissons et que nous mourrons, nous savons que nous pouvons avoir à souffrir la pauvreté, la maladie, les chagrins de tout genre, et le plus dur de tous, « la séparation d'avec ce que l'on aime ». Mais nous ne trouvons pas la vie mauvaise en soi parce qu'elle est courte, ni nos joies illusoires parce qu'elles sont sans cesse menacées. Il peut tomber sur nous des coups si rudes que nous en soyons écrasés ; mais nous avons l'espoir de leur échapper, et le pire des maux serait la crainte perpétuelle. Nous aurons toujours à aimer, nous aurons toujours à apprendre, et par conséquent notre cœur et notre esprit ne seront jamais sans occupation. Si un Barlaam moderne voyait le jeune fils du roi Abenner accablé de tristesse après ses trois rencontres, il lui dirait : « Ne songe pas que tu peux devenir pauvre et malade, et que sûrement tu vieilliras et tu mourras : à quoi te servirait cette méditation ? Songe plutôt que tu peux alléger la pauvreté, soulager la maladie, aider la vieillesse. Profite présentement de ta santé, de ta jeunesse et de ta fortune, et cherche dans la vie des jouissances qu'elle puisse toujours te procurer. Déploie et développe par l'action toutes les forces de ton corps et de ton esprit. Donne-toi le spectacle de ce vaste monde qui s'offre à ton regard ; cherche à en faire entrer le plus que tu pourras dans ton âme et dans tes yeux. Tu n'es pas un être isolé et vivant de sa vie propre : tu appartiens à une famille, à une patrie, à l'humanité. Agrandis ta personnalité par l'amour ; au lieu de concentrer en toi seul toutes tes espérances et toutes

tes préoccupations de bonheur, place-les le plus que tu pourras sur d'autres têtes, afin d'avoir plus de chances de les voir réalisées en un lieu si elles échouent en d'autres. Tu es effrayé de la brièveté de ta vie : donne-lui un avenir illimité en la prolongeant dans ta postérité. Regarde comme gagnée pour toi chaque joie que tu auras donnée à un autre, comme évitée pour toi chaque souffrance dont tu auras délivré un autre. Propose-toi pour but intime ta constante amélioration, pour but extérieur l'amélioration de ceux sur qui tu peux agir. Tu tomberas dans des erreurs, tu commettras des fautes : elles te seront moins amères si tu peux te dire que tu as toujours été un homme de bonne volonté. Tu livreras des luttes, tu éprouveras des souffrances : fais ton possible pour les éviter, et résigne-toi à les subir quand elles viendront. Prends la vie comme elle est, avec ses chances de douleur et de plaisir, et si, au milieu de ses dangers et de ses incertitudes, il tombe d'en haut dans ta bouche une goutte de miel, savoure-la sans crainte, et bénis les abeilles qui l'ont déposée là, cette goutte divine, qui peut te faire oublier un moment tous les périls et toutes les angoisses. La condition humaine est instable et bornée : songe toujours à ce qu'elle peut cependant contenir d'infini : la connaissance et l'amour. Pourquoi te plaindrais-tu d'être soumis aux lois qui régissent l'univers entier et que subissent tous tes semblables ? Tu es une partie de la nature : tu trouveras la paix en mettant ton cœur en harmonie avec elle. Songe combien, malgré tout, tu es privilégié d'être homme, de jouir, ne fût-ce qu'un moment, des bienfaits de la vie humaine, de pouvoir comprendre et de pouvoir aimer. Au lieu de gémir inutilement sur ta destinée, tires-en le meilleur parti que tu pourras, et tâche qu'elle soit bienfaisante à tes frères. Embrasse l'éternel par l'intelligence, attache-toi aux hommes par la sympathie : *Aime Dieu et ton prochain.* »

Cette philosophie est celle que pratique ou que voudrait pratiquer, — car nos aspirations sont toujours bien au-dessus de nos actes, — la partie la plus consciente et la plus vraiment « civilisée » de l'humanité. Au-dessous d'elle, plus terre à terre, et pourtant déjà difficile à réaliser, est une sagesse dénuée d'idéal, faite d'expérience et de précaution, qui

enseigne, pour moins souffrir, à réfréner les ambitions trop grandes, à repousser les chimères, à s'interdire les regrets inutiles, à se gouverner par une habituelle méfiance de soi-même et des autres. Il est curieux d'en trouver aussi dans notre roman une des expressions les plus ingénieuses et les plus agréables. Je ne crois pas que la parabole dont il s'agit ait une origine proprement bouddhique, mais elle est sûrement indienne. L'auteur de l'adaptation chrétienne de la légende de Çâkya Mouni vivait dans un milieu imprégné de littérature indienne : il y a puisé cette histoire, qu'il a mise dans la bouche de l'ascète Balauhar, sans arriver d'ailleurs à la faire cadrer avec le reste de sa doctrine. Je la reproduis ici, d'abord parce qu'elle est fort jolie, ensuite parce qu'elle a eu, en dehors même du livre où elle avait été insérée, un immense succès en Occident comme en Orient : l'archevêque de Rouen, Eudes Rigaud, l'employait à consoler saint Louis de la mort de son fils, et elle est devenue, en subissant des transformations singulières, la base d'un des plus charmants poèmes de notre moyen âge, le *lai de l'Oiselet*[1].

Un homme prit un jour un petit oiseau, dont le chant délicieux l'avait séduit. « Que feras-tu de moi? lui dit l'oiseau. Je ne chanterai pas en cage, et je suis trop petit pour que tu me manges. Rends-moi la liberté, et je te donnerai trois avis qui te seront infiniment précieux. — Donne-les-moi, dit l'homme, et je te lâcherai. — Voici le premier : *Ne cherche pas à t'emparer de ce que tu ne peux atteindre*. Voici le second : *Ne regrette pas ce que tu ne peux recouvrer*. Voici le troisième : *Ne crois pas ce qui n'est pas croyable*. » L'homme le lâcha, tout en murmurant que ces avis ne lui apprenaient rien qu'il ne sût déjà. « Aussi, dit l'oiseau, as-tu eu bien tort de me lâcher, car j'ai dans le corps une perle grosse comme un œuf, qui t'aurait enrichi à jamais. » L'homme, furieux, essaya de reprendre l'oiseau par tous les moyens possibles; mais celui-ci lui échappa facilement, et, quand il le vit lassé, lui dit : « Tu vois que tu avais besoin de mon premier avis. Tu ne peux m'atteindre : ne cherche pas à t'emparer de moi. » L'homme s'assit au pied de l'arbre

1. J'ai imprimé ce poème, en l'accompagnant d'une étude sur les diverses formes du récit, dans un petit volume tiré à peu d'exemplaires (à l'occasion du mariage Depret-Bixio, 1884) et qui n'a pas été mis dans le commerce. Aux indications qui sont données dans la préface il faut joindre celles qu'a ajoutées M. Kuhn (p. 75 de l'ouvrage cité). — Je donne le conte d'après la comparaison de toutes les versions, tel à peu près qu'il a dû être dans l'original sanscrit, non encore retrouvé.

où était l'oiseau et se mit, dans son désespoir, à pleurer et à s'arracher les cheveux. « Tu vois que mon second avis ne t'était pas inutile, dit l'oiseau : tu te tourmentes vainement en regrettant ce que tu ne peux recouvrer. Quant au troisième, si tu l'avais compris, tu te serais épargné tant de fatigue et de chagrin : comment puis-je avoir dans le corps une perle grosse comme un œuf, moi qui tout entier ne suis pas si gros? » Ayant ainsi parlé, il s'envola, laissant l'homme tout confus.

On le voit, les Indiens avaient, il y a bien des siècles, examiné sous tous les points de vue le problème de la destinée humaine, et en avaient proposé des solutions diverses. La plus radicale est celle qu'avait hardiment embrassée le Bouddha : elle consiste en réalité à se soustraire à cette destinée, à en rejeter les devoirs comme les joies pour en éviter les périls et les souffrances. Ce n'a jamais été la vraie solution du christianisme, non plus que ce ne saurait être celle de la pensée moderne. Le chrétien inconnu qui, il y a trois cents ans, a fait passer en pehlevi la légende de Çâkya Mouni en l'adaptant à sa foi, concevait le christianisme à un point de vue étroit et infécond, et ceux qui aujourd'hui croient retrouver dans le bouddhisme la réponse la plus complète à nos doutes et l'asile le plus sûr de nos âmes ne représentent qu'une phase passagère et maladive de notre évolution intellectuelle et morale. On ne peut méconnaître la beauté morne de la conception bouddhique, née du profond sentiment de la douleur humaine et surtout de la terreur des renaissances futures ; mais, comme elle est fondée sur l'unique souci de l'individu, comme elle ne fait de place ni à Dieu ni au prochain, ni à la science désintéressée, ni à l'action, ni à l'amour, elle est stérile et ne peut lutter contre les doctrines d'activité, de dévouement et de travail. La civilisation européenne puise à de tout autres sources ses meilleures inspirations : quant à l'Église, elle a assez de grands saints, vrais représentants de l'esprit évangélique, héros de l'amour de Dieu, martyrs de l'amour du prochain, pour effacer sans regret de ses listes hagiographiques l'étrange et redoutable intrus qui s'y est glissé sous le nom de saint Josaphat.

GASTON PARIS
De l'Institut.

LE SPECTRE ROUGE
EN ALLEMAGNE

I

La peur du socialisme est depuis quelque temps une maladie politique internationale. Elle fausse les idées et suggère d'inefficaces moyens de défense contre l'adversaire redouté. Il faut nous affranchir de cette crainte; tout notre développement politique dépend de cette émancipation.

Les partis réactionnaires se sont toujours efforcés d'exagérer le péril socialiste; ils croyaient gagner ainsi le bourgeois paisible. De leur côté, les socialistes ont souvent secondé la tactique de leurs adversaires. Des âmes juvéniles et des esprits troubles ont du goût pour des paroles sonores et des phrases révolutionnaires, et le danger des poursuites criminelles ajoute à la saveur qu'ils y trouvent. Le socialisme allemand a longtemps eu un faible pour ces terrifiantes intempérances de langage. Rappelons-nous que Most et Hasselmann y ont joué un rôle : on eut dès lors beau jeu à dénoncer le parti à la bourgeoisie et aux souverains comme une école d'anarchie. Lorsqu'en 1878 les attentats de Hœdel et de Nobiling contre le vieil empereur Guillaume se succédèrent à peu de semaines

de distance, le prince de Bismarck n'eut qu'à désigner du doigt le socialisme, pour que d'emblée on le fît responsable de crimes dont il n'était pas l'auteur.

Le prince de Bismarck est un homme d'État trop dépourvu de préjugés pour avoir jamais partagé les craintes du vulgaire à l'endroit du péril socialiste. « L'ouvrier allemand, a-t-il dit un jour, n'a pas un tempérament à construire des barricades. Ce n'est pas qu'il craigne les coups de fusil, mais il a peur d'être battu par sa femme s'il se laisse prendre à de pareilles bêtises. » Mais le prince a très bien su jouer du socialisme. Dès les années qui suivirent 1860, il caressa l'idée de s'en servir contre la bourgeoisie libérale. Il entra en relations avec Lassalle, et le trouva un voisin de campagne fort intéressant, sauf qu'il était féru de la manie, un peu gênante pour son interlocuteur, le président du ministère prussien, de vouloir substituer la dynastie des Lassalle à la dynastie des Hohenzollern. Après l'attentat Nobiling, le prince en même temps qu'il combinait les mesures contre les socialistes, cherchait à tirer bénéfice contre le parti libéral de l'excitation des esprits. « Il faut presser les nationaux-libéraux contre la muraille jusqu'à les faire crier... » Ce fut le mot d'ordre confidentiel qu'il fit circuler et qui fut obéi. Et c'est ainsi que la peur du socialisme peut troubler et fausser la vie politique d'une nation.

Vint alors la période des douze années que dura la loi contre la démocratie socialiste. On comprima ce parti par la force, et, d'autre part, on fit du socialisme gouvernemental. Mais l'oppression et la concurrence du gouvernement réussirent aussi peu l'une que l'autre. Aux élections législatives de 1877 — qui précédèrent immédiatement la promulgation de la loi d'exception — le suffrage universel n'avait donné au socialisme que 493 000 voix. Dès 1884, le parti persécuté compta 550 000 suffrages. En 1887, ce chiffre monta à 763 000, et en 1890, à 1 427 000. Puis, le prince de Bismarck tomba, et, avec lui, la loi d'exception. Mais le nombre des suffrages socialistes continua de croître. Aux élections législatives de 1893, ils atteignaient le chiffre de 1 786 000 voix, ce qui fait 24 pour cent des suffrages exprimés. Bien que les socialistes n'occupent qu'un neuvième des 397 sièges du

Reichstag, ils peuvent soutenir avec raison qu'aucun parti politique n'a recueilli en Allemagne autant de suffrages que le leur, depuis douze ans placé sous un régime d'exception.

Voilà donc des apparences menaçantes. S'il était vrai que le socialisme songeât sérieusement à renverser par la force la société, l'accroissement prodigieux des suffrages recueillis par lui serait fait pour éveiller de légitimes inquiétudes. C'est de ces inquiétudes qu'est né le projet de loi dit *contre les menées subversives*, qui, pendant plusieurs mois, échauffa les esprits, et dont la destinée, longtemps incertaine, vient d'être fixée par le vote négatif du Reichstag.

La loi contre les menées subversives tendait à restreindre, non plus par une franche loi d'exception, mais par le droit commun plus étroitement défini, la critique publique de certaines institutions essentielles du régime présent, comme la monarchie, la religion, le mariage, la famille, la propriété. Cette restriction du droit de discussion visait tout d'abord les socialistes. Mais, du moment que l'on voulait demeurer sur le terrain du droit commun, il fallut bien formuler les clauses pénales nouvelles de telle sorte que d'autres partis encore pussent, le cas échéant, s'en trouver atteints.

On avait donc voulu se garantir des attaques d'un parti en les menaçant tous. Cette tactique fit immédiatement une impression fâcheuse; et le mécontentement devint de l'irritation, quand les ultramontains déclarèrent, non sans logique, que la critique scientifique des institutions est plus révolutionnaire que les grossières attaques des socialistes. Ils essayèrent de tourner le tranchant de la loi nouvelle contre la liberté de la recherche scientifique. C'était défier non seulement tout le libéralisme, mais presque tous les représentants éminents de la science, de l'art et de la littérature. Sur quoi les partis dits de l'ordre se querellèrent en des luttes acharnées, dont le spectacle fut réjouissant pour les socialistes. Avant même que la loi sur les menées subversives eût été rejetée, elle avait échoué lamentablement comme moyen de lutte contre le socialisme. Au lieu d'isoler ce parti et de l'affaiblir, elle a divisé les partis adverses, et rendu suspectes les intentions du gouvernement impérial.

II

Cette décourageante expérience sera-t-elle une leçon pour qui que ce soit? C'est fort douteux. En politique, l'expérience n'apprend jamais rien à personne. On s'essaiera sans doute à imaginer des lois plus ingénieuses. Peut-être même faut-il s'attendre à une nouvelle loi d'exception. Des cénacles influents, et qui trouvent de la faveur jusque dans l'entourage de l'Empereur, s'inspireraient volontiers de cette pensée autrefois émise par Odilon Barrot : « La légalité nous tue. » On y accueillerait avec enthousiasme un coup d'État qui abolirait l'odieux suffrage universel. On pourrait bien en venir là, si les socialistes, par quelque bagarre irréfléchie ou par des violences, consentaient à offrir un jour au gouvernement l'occasion de sauver la société; mais ils ne lui rendront pas ce service.

Si cette réserve n'était que prudence tactique, on pourrait douter que le socialisme s'y tienne longtemps. Mais peu à peu elle est devenue un point de doctrine. D'année en année, le parti se convainc de plus en plus non seulement qu'une émeute malheureuse serait un désastre pour lui, mais qu'un renversement violent du régime actuel lui profiterait moins qu'à d'autres partis. Les chefs prescrivent avec une insistance croissante d'éviter l'emploi de la force. Si demain un mouvement insurrectionnel d'apparence socialiste venait à éclater, ils auraient en toute sincérité la ferme conviction qu'il est dû à des agents provocateurs.

De là une étrange situation. Le parti prétendu subversif met tout son zèle à éviter les excès révolutionnaires. Les « partis de l'ordre » — avec une sincérité plus ou moins grande — persistent à dire que tout cela n'est que pure dissimulation, et, par conséquent, est un péril de plus.

Qu'on me permette de faire précéder d'une remarque les considérations qui vont suivre. Depuis de longues années, au Reichstag et dans la presse, je professe l'individualisme le plus catégorique. J'ai combattu, systématiquement et en toutes

circonstances, le socialisme. Mon appréciation du mouvement socialiste ne m'est donc pas dictée par des préférences personnelles. Mais une conviction s'affermit en moi tous les jours : c'est que notre régime social ne court aucun risque d'un renversement violent.

Il me paraît certain que la foi en la vertu libératrice des révolutions s'est notablement affaiblie chez les socialistes de tous pays. C'est peut-être là une des raisons qui ont fait surgir à nouveau l'anarchisme. A mesure que les partis socialistes organisés sont moins enclins à la propagande par le fait, l'anarchisme exerce une séduction plus forte sur de certaines âmes confuses et impulsives, qui attendent d'actes criminels isolés une rénovation du monde. Ces compagnons à tempérament anarchiste furent, de très bonne heure, en Allemagne, exclus du parti socialiste. Et après que la loi d'exception fut abolie, le parti continua de s'expurger lui-même. Ceux qu'on appelait les « jeunes », groupe turbulent de gens sans maturité intellectuelle, ayant sans cesse aux lèvres les mots de « coup de main » et de « révolution », furent jetés à la porte sans ménagement. Ces « jeunes », avec quelque apparence de raison, — pour qui se place à leur point de vue — voyaient d'un mauvais œil que le parti prît une part si active aux travaux parlementaires. Le Parlement leur semblait être une sorte de Capoue bourgeoise où s'énervait la vigueur révolutionnaire du prolétariat. Ils ne voulaient considérer les élections que comme des manifestations extérieures. La participation effective aux travaux parlementaires leur paraissait une concession humiliante, faite au régime capitaliste.

Cette mutinerie fut vite et complètement réprimée. Mais un nouveau schisme apparut presque aussitôt à l'extrême opposé du socialisme. Les dissidents eurent un chef et un tacticien très habile en M. de Vollmar, socialiste bavarois, député au Reichstag et à la Diète bavaroise. M. de Vollmar demanda qu'on fût moins strictement astreint à suivre le programme du parti. Ce programme devait être, selon lui, au cœur de tous, sans doute, mais non pas à tout propos sur les lèvres. Il fallait faire ce sacrifice, ajoutait-il, si l'on voulait gagner les paysans.

Cette politique opportuniste fut combattue avec acharnement

par le plus éloquent et le plus passionné des chefs du parti, Bebel. M. Bebel soutint la nécessité d'une politique de principes sans compromission, dût-on sacrifier les adhérents tièdes. On en vint à des explications violentes dans la presse et au congrès de Francfort-sur-le-Mein. Mais voici qui est très significatif. Quoique M. Bebel défendît la pure doctrine et que les membres du comité central lui fussent presque tous sympathiques, on ne parvint pas à arracher au congrès de Francfort un vote de défiance contre l'opportunisme vollmarien. Il ne se trouva même pas une majorité pour désapprouver la coutume chère aux députés socialistes bavarois, qui consiste à voter le budget de leur pays à la diète bavaroise, pendant qu'au Reichstag les socialistes ont pour règle de refuser le budget impérial.

Il est donc aisé de voir que l'intransigeance socialiste perd du terrain. Les prophètes de la révolution prêchent dans le désert. M. Bebel, au reste, n'est plus, depuis longtemps, du nombre de ces derniers. Ce fut un réjouissant épisode de la discussion préalable, en commission, du projet de loi contre les menées subversives, que de voir M. Bebel revendiquer pour le socialisme la qualité d'un véritable parti de l'ordre, tandis que les représentants du gouvernement s'évertuaient à lui faire comprendre que son parti ne pouvait sans inconséquence renoncer à une politique de violence.

Pour comble, Frédéric Engels, une des plus hautes autorités socialistes, l'ami et le collaborateur intellectuel de Karl Marx, a condamné officiellement l'emploi de la force révolutionnaire dans une préface à la réédition des pamphlets de Marx sur « la lutte des classes en France de 1848 à 1850 ».

Cette préface est très importante, parce qu'elle montre clairement la transformation intérieure des idées socialistes au sujet de la révolution sociale. Engels fait remarquer tout d'abord, avec une singulière précision, que les conditions extérieures qui permirent les journées à barricades en 1830 et en 1848, n'existent plus aujourd'hui. Le socialisme, s'il commettait l'imprudence de recommencer de semblables luttes, n'aurait pas la moindre chance de succès. Et voici qui donne plus de prix encore au raisonnement d'Engels. Il montre que les conditions intérieures d'une révolution sont

changées également du tout au tout. D'un terme très heureux, il appelle ces révolutions d'autrefois « des révolutions de minorité ». « Même quand la majorité y prenait part, dit-il, elle était — consciemment ou non — au service d'une minorité. » Et il conclut que « le temps des surprises heureuses, des révolutions accomplies par des minorités faibles, mais réfléchies, ayant derrière elles des foules irréfléchies, est passé. Quand il s'agit de la refonte complète de l'organisation sociale, il faut que les foules elles-mêmes soient mises au fait. Il faut qu'elles sachent de quoi il s'agit et ce pour quoi il faut lutter... Or, pour que les masses comprennent ce qu'il y a à faire, un travail long et patient est nécessaire; et c'est précisément ce travail que nous accomplissons aujourd'hui. »

Le socialisme, comme le montre Engels, emploie le suffrage universel à cette œuvre. « On prit part aux élections des diètes provinciales, des conseils municipaux, des tribunaux de commerce. On disputa aux bourgeois tous les postes, dont l'occupation permet à des fractions notables du parti d'avoir voix au chapitre. Il est arrivé de la sorte que la bourgeoisie et le gouvernement redoutèrent l'action légale du parti ouvrier plus que son action illégale; et les résultats du vote plus que les effets de la rébellion. » Il y a dans ces remarques beaucoup de vrai. Mais Engels oublie que, dans cette lutte où ne sont employés que les moyens pacifiques et légaux, les divisions, au lieu de s'exaspérer, commencent à s'apaiser. Ce fait, on peut, avec de l'attention, l'apercevoir très bien, dès à présent, en Allemagne.

III

Le temps n'est pas éloigné où le bon bourgeois se scandalisait à la seule pensée de se rencontrer publiquement avec un socialiste. Et les socialistes, avec la haine très naturelle que suggèrent les persécutions, avec l'orgueil sincère que leur donnait la conscience grandissante de la puissance politique du prolétariat, ne parlaient des autres partis que comme d'une tourbe réactionnaire homogène, corrompue jusqu'en

ses moelles. Ces sentiments n'ont pas entièrement disparu sans doute. Des conflits comme le grand *boycottage* des brasseries berlinoises, l'an passé, où le socialisme fut impliqué en tant que parti politique, ne sont pas faits pour calmer les passions. Une grande partie de la bourgeoisie libérale persiste encore à croire que le socialisme est de tous les maux politiques le plus funeste, et qu'il faut faire contre lui la coalition de tous les partis — si différents soient-ils — dans les élections, etc. C'est là l'éternel refrain, dans tous les pays de « juste milieu ». Et l'action de cette théorie « du plus grand des maux » a produit ce résultat qu'aux dernières élections pour le Reichstag, la démocratie socialiste a obtenu sans doute près du quart des suffrages exprimés, mais à peine le neuvième des mandats législatifs.

Cette aversion, d'abord instinctive, entretenue artificiellement ensuite, diminue pourtant à vue d'œil. Le socialisme a trop grandi pour que cette haine aveugle contre tout le parti, pris en bloc, n'ait pas nécessairement perdu de sa force. Le préjugé atteignait autrefois l'honorabilité même des socialistes. Les philistins croyaient leurs livrets de caisse d'épargne menacés. Ils tenaient les socialistes pour de mauvais chrétiens, — ce qui, sans doute, est demeuré assez vrai; — ils leur supposaient un goût prononcé pour la communauté des femmes et pour toute sorte d'autres vices. On a eu, depuis, l'occasion de faire sur leur compte des observations moins désavantageuses. On s'est aperçu qu'un homme peut être un collectiviste rigide en théorie, et demeurer, dans la pratique, un ouvrier consciencieux et un bon père de famille. Le relâchement des idées morales, quand il s'agit du bien ou de la femme d'autrui, ne semble pas moindre, à tout prendre, chez ceux qui se disent « les soutiens du trône et de l'autel » que parmi les démocrates. Et quant aux chefs socialistes, on ne peut, si l'on est équitable, leur refuser le respect. Il faut reconnaître que, pour la plupart, ils sont sortis de la plus humble condition, et se sont élevés à la force du poignet. A vrai dire, chez presque tous encore, les lacunes de la culture qu'ils se sont donnée à eux-mêmes, sur le tard, demeurent visibles. Et toutefois, pour l'éloquence, pour la compétence et pour le labeur, le parti socialiste peut soutenir la compa-

raison avec tout autre. Or ces hommes, qui ne mènent nullement, selon l'expression d'un romancier allemand, « des existences catilinaires », — ils sont, pour l'ordinaire, le type même du petit bourgeois, — siègent et votent de longue date au Reichstag et dans les parlements provinciaux. Ils se sont soumis à la discipline parlementaire; ils ont, dans les commissions, scruté le détail des projets de loi; ils ont même présidé ces commissions, comme le député Singer, un révolutionnaire de marque, qui, chose amusante, préside la commission du *règlement*. Ils ont appris le travail parlementaire : ils y ont réussi; ils ont mérité parfois l'approbation déclarée des autres partis avec lesquels ils ont discuté et voté. Bref, de francs-tireurs politiques qu'ils furent, ils sont passés au rang de troupe régulière. Et justement, par ce travail politique régulier, ils apprennent, comme dit le poète, que « les pensées habitent ensemble aisément, tandis que dans l'espace se heurtent les choses ».

Cette métamorphose du socialisme a contribué pour beaucoup à détacher les chefs et leurs sectateurs de l'ancienne et stérile politique de principes. Ils vont vers une vivante politique de réformes. La théorie de la « loi d'airain », chère à Lassalle, a disparu. Le dogme collectiviste de la socialisation des capitaux privés demeure encore une relique sainte, mais on n'en fait montre que dans les grandes solennités socialistes, et il n'a plus d'importance pratique. Des questions de détail, comme celle de la journée de huit heures, tiennent une place infiniment plus considérable. Sans doute, on ne renonce pas ouvertement à l'attente d'un millénium. Mais provisoirement en cherche à s'installer avec plus de confortable dans le pire des mondes. Y a-t-il conflit entre l'utilité réelle et le dogme pur? On ferme les yeux même sur de terribles hérésies.

Pour toutes ces raisons, le parti socialiste, devenu plus pratique, plus modeste, moins effrayant, grandit toujours. Le socialisme d'État ne lui a enlevé aucun adhérent. Les dons qui viennent des pouvoirs constitués sont et demeurent suspects. Les socialistes ont osé refuser leur suffrage à des mesures d'un caractère socialiste non équivoque, comme les lois sur l'assurance obligatoire. Et les expériences de socialisme gouverne-

mental leur ont profité. Par milliers, elles leur ont donné des recrues, car, d'une part, la législation nouvelle a paru être la justification des principes socialistes, et, d'autre part elle a mécontenté tout le monde par les frais considérables et les embarras de toute sorte qui en résultent. Le socialisme est devenu de plus en plus le centre de ralliement de tous les mécontents. Or ils sont légion, ceux qui se montrent irrités en particulier contre la loi d'assurance obligatoire pour la vieillesse et les invalides du travail, contre la loi dite « du collage ». (*Klebegesetz.*)[1]

Le plus illustre de ces mécontents, bien qu'il ne soit pas encore passé au parti socialiste, est le prince de Bismarck. A vrai dire, c'est à lui plus qu'à tout autre mortel que nous sommes redevables du *Klebegesetz*. Mais, en sus d'une foule d'autres talents, il a une merveilleuse faculté d'oubli, ce qui lui a permis récemment, à Friedrichsruhe, d'assurer à une députation venue pour le féliciter, qu'il était entièrement innocent du monstre enfanté par la bureaucratie socialiste gouvernementale.

IV

C'en est fait, au reste, même dans les milieux dirigeants, de l'enthousiasme où l'on fut pour ces expériences. On a renoncé à vouloir détourner de cette façon le courant. Avant peu, les libéraux auront besoin de rappeler à tel et tel, qui l'ont oublié et font triste mine dans les rangs des manchestériens, qu'ils furent les têtes chaudes du socialisme d'État.

Nous autres, libéraux individualistes, avons toujours — malgré notre hostilité systématique contre le socialisme — soutenu vigoureusement les efforts qui tendaient à une amé-

1. Ainsi dénommée à cause de l'obligation qu'elle entraîne de coller des millions de timbres de quittance sur les livrets d'acquit. Ce terme, généralement usité aujourd'hui, doit son origine à un mot du docteur Ludwig Bamberger, qui déclara dans un discours : « Autrefois, on avait pour devise : *Leben und leben lassen* (vivre et laisser vivre). Désormais il faudra dire en Allemagne : *Kleben und kleben lassen* (coller et laisser coller).

lioration réelle de la situation des travailleurs. Le parti libre-échangiste notamment a mené une campagne acharnée contre les droits sur les objets de consommation. Il a toujours défendu le droit de grève, le suffrage universel et l'égalité. Ce qui sépare, dans la pratique, l'individualiste libéral allemand du socialiste, ce sont moins les réformes elles-mêmes que les moyens législatifs préconisés par les socialistes pour les obtenir. Nulle part ceci n'apparaît mieux que dans la question de la journée maxima de huit heures de travail.

Dans le monde entier la lutte pour cette réforme a été bruyante. Comme il arrive trop aisément, en des débats de ce genre, on s'est arrêté à la surface de la question, au lieu d'y pénétrer. Au fond, il s'agit de diminuer dans la mesure du possible la durée du travail quotidien, sans rien sacrifier du salaire. Or, comme si un charme magique eût été attaché au chiffre *huit*, on réclama pour toutes les branches d'industrie, pour tous les pays même et pour tous les climats, une journée maxima de huit heures de travail. La journée de huit heures fut solennellement inscrite au nombre des droits de l'homme. On voulut faire du 1er mai un jour de fête internationale que le monde entier consacrerait à adorer la nouvelle déesse Raison.

La pensée d'une fête sociale du printemps n'a rien en soi de bien révolutionnaire, il faut en convenir. En Australie, elle est acceptée de tout le monde, patrons et ouvriers : seulement, on a eu égard à l'époque où tombe le printemps dans l'hémisphère austral, et la fête est célébrée le 1er novembre. Mais il faut croire que le *much ado about nothing*, le *beaucoup de bruit pour rien*, tient une place importante dans la politique sociale. En Europe, on bataille encore pour le 1er mai, comme si notre régime social dépendait de la célébration ou de la non-célébration d'une fête.

Peu à peu le zèle de part et d'autre s'est refroidi, et, à présent, de part et d'autre aussi, on discute avec moins de préjugés la question de la durée quotidienne du travail. La foi aveugle de l'ouvrier en l'action bienfaisante d'une journée plus courte rappelait l'Irlandais de l'anecdote. Un commis-voyageur lui ayant vanté un nouveau poêle breveté, qui économisait la moitié du combustible, cet Irlandais repartit :

« Envoyez-moi donc un second poêle, pour que j'économise aussi l'autre moitié. » Aujourd'hui un assez grand nombre d'ouvriers comprennent qu'une fixation législative du temps de travail maximum aurait pour eux-mêmes de graves inconvénients. Et les entrepreneurs, de leur côté, s'aperçoivent de plus en plus que réduire dans la mesure du possible la durée du travail quotidien, c'est accroître la qualité du travail fourni, si bien que cette réduction peut en bien des cas leur être avantageuse. Et d'ailleurs, si l'on veut déterminer par la loi la durée du travail, il faudra régler la question des heures supplémentaires. Alors cette question se pose : ne faudrait-il pas exercer un contrôle de police même sur les heures de liberté, pour s'assurer que les règlements sur le travail maximum sont observés ?

Toute cette complication devait ébranler la foi en l'efficacité des solutions purement mécaniques ; et le désacord entre la conception socialiste et la conception individualiste s'en est trouvé amoindri. C'est justement en politique sociale que ces ententes pacifiques sont possibles bien plus souvent qu'on ne veut communément l'admettre. Il suffit de considérer les intérêts vrais et de faire abstraction des préjugés et des phrases toutes faites. Malheureusement les législateurs semblent, tout les premiers, subir l'autorité de ces préjugés et de ces phrases. Et vraiment, on peut se demander ce qui vaut le mieux, de la simple politique d'intérêts, ou de cette politique sociale qu'un économiste américain a spirituellement définie un jour : « une politique où A s'entend avec B sur ce que C doit faire pour D. »

Les décourageantes expériences auxquels on assiste, quand on suit la confection moderne des lois, ont amené les Américains des États-Unis à faire cette profession de foi : « *Most bills are bad ; therefore kill as many as you can*[1]. » Cette doctrine gagne chaque jour des adhérents, même en Europe. Or ce scepticisme à l'égard de toute législation nous est une aide précieuse contre les exagérations socialistes. Dans la réglementation législative des choses économiques, les socia-

1. « La plupart des lois sont mauvaises; donc tuez-en le plus que vous pourrez. »

listes allemands ont, eux aussi, rencontré nombre de pierres d'achoppement. Ils s'aperçoivent tous les jours qu'en politique économique, la raison décide rarement, et plus rarement encore la justice. Quand on fait des lois économiques, ce sont généralement les faibles qui en sont les victimes. Il n'y a pas de protectionnisme pour la classe pauvre, c'est-à-dire pour les masses; il n'y en a que pour les minorités. C'est ce que savent à merveille les ouvriers sur tout le continent européen. Et c'est pourquoi la confiance en la panacée du socialisme doctrinaire décroît à vue d'œil, même parmi les socialistes, tandis que grandit et s'élargit le courant socialiste lui-même.

Ce courant se grossit de tous les apports qu'y jette l'universel mécontentement. Mais tout apport nouveau modifie la composition du courant d'idées lui-même. Une fois qu'il est descendu des hauteurs de la doctrine au niveau de la pratique politique, c'est à peine si l'on distingue encore la source dont il sort.

En résumé, nous ne croyons pas du tout que le socialisme démocratique allemand finira par la destruction violente du régime présent. Le socialisme est un vin jeune et généreux qui mousse et fermente furieusement, mais qui finira par faire d'excellent vin vieux.

De quoi s'agit-il, au fond ? D'une lutte de la classe ouvrière pour l'émancipation. Dans cette lutte, le socialisme est un moyen de combat, bien plus qu'il n'est la fin vraiment poursuivie. La lutte sera longue et passera par plus d'une phase. Elle ne sera jamais, selon moi, dangereuse pour l'ordre établi. — A moins toutefois que les « soutiens du trône et de l'autel » ne bouchent de leurs propres mains les soupapes de sûreté par où l'opinion publique se fait jour, et ne travaillent eux-mêmes de la sorte à produire l'explosion.

THÉODORE BARTH

Député au Reichstag.

JOSÉPHINE AVANT BONAPARTE

— LA RÉVOLUTION —

En sortant de Panthemont, Joséphine se trouve, à vingt et un ans, libre de toute tutelle, chargée de pourvoir avec onze mille livres de rente à son entretien et à celui de sa fille. Encore faut-il que les deux pensions, que doivent lui faire son mari et son père, soient exactement payées, et, pour celle de la Martinique, les envois sont-ils réguliers?

Peut-être bien va-t-elle s'égayer d'un séjour à Croissy-sur-Seine, chez quelqu'une de ses nouvelles connaissances du couvent, avant de rejoindre à Fontainebleau, vers le mois d'août, le marquis et madame Renaudin. Ceux-ci ont éprouvé le besoin de se restreindre, de se dépayser et de faire peau neuve. Alexandre de Beauharnais, vivant désormais à part, a emporté ses revenus qui faisaient le gros de la fortune commune; les propriétés du marquis à la Martinique, médiocrement administrées, rendent peu; sa pension de dix mille francs a été réduite des deux tiers par arrêté du Conseil; enfin, madame Renaudin est en procès pour sa créance sur le marquis de Saint-Léger dont on ne lui paie plus les intérêts. Impossible donc de conserver une double habitation. On quitte

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

définitivement Paris, et, comme l'existence à Noisy, durant toute l'année, eût été vraiment trop sévère, on vend la maison. Des deniers en provenant, on achète une maison plus petite à Fontainebleau, où il se trouve des ressources de société et, au moment des voyages de la Cour, quelques occasions de se distraire.

Les Beauharnais y ont déjà des relations : la comtesse Fanny y habite, ainsi que ces demoiselles de Cecconi, qui, seules de femmes, ont signé au contrat de Joséphine. Cela fait un point d'appui. D'ailleurs, les gens n'ont point tant l'habitude de s'enquérir : madame Renaudin est aimable, sa nièce jeune et jolie, le nom de Beauharnais est connu, et cela suffit. Au surplus, hormis M. de Montmorin, gouverneur du château, qui, lui, est de bonne maison, frère d'ambassadeur, et allié à ce qui est le mieux en Cour, la société que voit le marquis et dont madame Renaudin se recommande en ses lettres est plutôt bourgeoise : ce sont M. de Cheissac, maître des eaux et forêts, et sa femme ; M. Hue, greffier des deux sièges de la Capitainerie et ses filles, M. Jamin, concierge de l'hôtel d'Albret et sa femme (le mot de concierge ne doit pas étonner : Montmorin lui-même, entre ses titres, est concierge), enfin, c'est M. Cadeau d'Acy, qui habite porte à porte. Le plus brillant est fourni par le vicomte et la vicomtesse de Béthisy, celle-ci née de Souchon des Réaux, celui-là colonel des grenadiers royaux de Picardie. Cela, c'est par Joséphine et par Panthemont. A Panthemont, en effet, est abbesse, depuis le mois de février 1743, la tante du colonel, Marie-Françoise de Béthisy, qui dirige sa communauté en femme singulièrement experte, a rebâti l'église et la plupart des bâtiments, et s'est constituée la protectrice de la vicomtesse durant son séjour au couvent.

Pour tout ce monde Joséphine ne sera point ingrate : selon une tradition contemporaine, elle sauva en septembre 1792 la vie de madame de Béthisy, l'abbesse. Mademoiselle Cecconi, qui résidait encore à Fontainebleau en 1810, y touchait depuis l'an XII une pension de douze cents francs, et madame de Montmorin en avait une de trois mille six cents francs.

Grâce à cette société, Joséphine passe assez agréablement sa vie : elle va quelquefois au bal, assiste à des comédies de salon,

et, sans craindre vent ni pluie, elle suit les chasses à cheval. Elle a d'ailleurs fort à faire avec le marquis, avec madame Renaudin, souvent malades, — celle-ci même fort gravement en 1787, — avec son fils qu'elle garde près d'elle jusqu'en septembre 1786, et qui en janvier suivant entre en pension, avec sa fille, revenue de Chelles où elle a été en nourrice chez la mère Rousseau, et qu'on inocule sur l'ordre de M. de Beauharnais, grand partisan de toutes les nouveautés et trop lié avec les La Rochefoucauld pour n'avoir pas embrassé leur passion pour la vaccine.

Enfin n'a-t-elle point des distractions d'un autre ordre et moins innocentes? Abandonnée à vingt ans par un mari insupportable dont les liaisons avec d'autres femmes sont avérées, les infidélités notoires et les injustices démontrées, livrée uniquement à elle-même, jeune, charmante, sensuelle, infiniment coquette, comment Joséphine n'aurait-elle pas eu d'amant? Si jamais femme fut excusable, c'est elle. On dit qu'elle prit, en 1788, un certain M. de Cresnay, cousin de M. de La Vieuville. En avait-elle eu d'autres avant? cela est possible. Où aurait-elle trouvé une règle de vie si inflexible qu'elle se privât d'être admirée et d'être aimée? Comment se serait-elle consacrée uniquement à des devoirs que nul ne lui avait enseignés et que le milieu où elle avait vécu ne lui avait certes point appris à respecter? Ces devoirs d'ailleurs n'auraient-ils pas été imaginaires, et, le lien qui l'attachait à son mari ayant été rompu par son mari même, n'était-elle pas libre de porter où il lui plaisait ses affections et ses désirs?



Est-ce à la rupture de quelque liaison, et au déchirement qui a suivi, est-ce à quelque imprudence dont il s'agissait de dissimuler les suites, qu'il faut attribuer le brusque départ de Joséphine pour la Martinique, en juin 1788? Nul de ses biographes n'a pu expliquer pourquoi, abandonnant son fils tout récemment placé en pension à Paris, sa tante sortant d'une grave maladie, son beau-père presque infirme, elle s'évade en quelque sorte de Fontainebleau, et, sans savoir s'il

y a un vaisseau en partance pour les Antilles, se rend en toute hâte au Havre avec sa fille, si pressée que, sans attendre le bâtiment de l'État, sur lequel, dit-on, elle a obtenu passage, elle profite du premier navire de commerce mettant à la voile, un petit et vilain bateau qui manque de périr corps et biens à sa sortie du port. Question d'argent? Non. C'est moins coûteux encore d'attendre à Fontainebleau les remises que son père doit lui faire que de les aller chercher à douze cents lieues. Le voyage est cher; il est au moins imprudent pour une femme de vingt-cinq ans qui va ainsi toute seule courir les mers: il est dangereux pour une enfant de quatre ans comme est Hortense; et ce voyage n'est motivé par rien d'officiel : ni par un événement de famille, ni par un deuil, ni par une succession. Qu'est-ce donc?

Cette même année 1788, naît, on ne sait où, une fille que, sur l'unique témoignage des Mémoires publiés par Constant, le valet de chambre de l'Empereur, on a jusqu'ici attribuée à M. de Beauharnais. Cette enfant, qu'on connaît sous le nom d'Adèle, s'appelle Marie-Adélaïde. Point de nom de famille. La mère est donc mariée et n'a pu donner même son nom à sa fille. Dans les lettres suprêmes de Beauharnais, nulle indication, nulle recommandation au sujet de cette enfant. C'est seulement en 1800 qu'elle apparaît, et, alors, Joséphine s'occupe d'elle, de concert avec madame Renaudin qui, par testament, lui lègue une rente de trois cents livres. Joséphine lui donne pour tuteur son ami et confident, Calmelet; le 8 frimaire an XIII, elle la marie à François-Michel-Augustin Lecomte, capitaine d'infanterie, aide de camp du général Meunier; et ce Lecomte est nommé à cette occasion receveur particulier des contributions à Sarlat; et Joséphine donne pour dot à Marie-Adélaïde, avec l'autorisation spéciale de l'Empereur, une ferme située à Pronettes, canton de Glabbaux, département de la Dyle, payée un million cent quatre-vingt-quinze mille francs, le 19 ventôse an VI. Le million est en assignats, mais les terres sont biens nationaux. En outre, il y a six mille francs de trousseau et six mille francs d'apports.

Où cette Adèle a-t-elle été élevée? Qui est son père? Qui est sa mère surtout? N'est-il pas curieux que la date approximative de sa naissance révélée par son contrat de mariage se

trouve coïncider avec cette date du départ de Joséphine? Ce n'est pas une supposition que l'on forme, simplement un rapprochement qui se présente à l'esprit sans qu'on ait la prétention de tirer au clair l'objet de ce mystérieux voyage.

Sauf le coup de vent à la sortie de la rivière, la traversée est heureuse et rapide. Arrivée à la Martinique, Joséphine se rend immédiatement aux Trois-Ilets, et, dans cette médiocre habitation, près de son père déjà très malade (il est mort deux ans plus tard, le 7 novembre 1790), près de sa sœur dont la santé inquiète depuis longtemps (elle est morte le 4 novembre 1791), elle passe fort tristement près de deux années. La société est naturellement des plus restreintes; elle se borne aux voisins les plus proches : les Marlet, les Ganthaume, les d'Audiffredi, les Girardin, les Percin[1]. La vie est monotone, étriquée et sans but, les heures inoccupées et longues.



Pendant que Joséphine court les mers, Beauharnais fait son chemin : le 2 juin 1784, il a quitté le régiment de la Sarre où il était à la suite, pour prendre une compagnie dans Champagne-Cavalerie; et, le 1er mai 1788, il rentre major en second dans la Sarre. Ce grade, créé cette même année, le 17 mars, est destiné à ceux des capitaines en pied de remplacement ou de réforme. ayant au moins cinq ans de services. que « leur naissance et les services de leurs pères destinent plus particulièrement au commandement d'un régiment ». C'est au duc de La Rochefoucauld, dont il continue à être le commensal, qu'il doit cette faveur, et, désormais, sous la monarchie, sa carrière militaire est assurée. Néanmoins, dès que les premiers symptômes de la Révolution se font sentir, il ne manque pas de se ranger parmi les partisans des idées

1. La plupart de ces noms se retrouveront plus tard dans les comptes de Joséphine : elle fera l'an XII une pension de douze cents francs à M. de Girardin; elle comblera les d'Audiffredi (qui sont une branche cadette des d'Audiffret de France), adoptera presque les enfants : Alix d'Audiffredi qu'elle fera élever tout à ses frais, chez madame Campan, et Sainte-Catherine qu'elle placera en pension chez M. Gay Vernon, qui plus tard entrera aux Pages, ne voudra point abandonner l'Empereur en 1815, s'embarquera avec lui, s'immortalisera par son dévouement.

nouvelles, dont son patron est le représentant le plus en vue. Fondateur, président ou souscripteur de toutes les sociétés philanthropiques, signalé par ses relations avec les philosophes et les littérateurs, le duc de La Rochefoucauld a pris position à l'Assemblée des notables et s'est établi avec son cousin le duc de Liancourt, le chef des aristocrates libéraux. Grand nom, grande fortune, cœur généreux, esprit médiocre, il est à souhait pour le rôle qu'on veut lui faire jouer, et derrière lui se groupent naturellement toute la cohue des utopistes, des mécontents et des envieux.

Beauharnais est à la fois utopiste et mécontent. On l'a vu aux phrases qu'il écrit ; on le sent à sa vie ballottée sans boussole avec la perpétuelle inquiétude d'autre chose. Dès les premières Assemblées provinciales, à l'en croire, il se signale, se met en avant, et reçoit une place d'administrateur, la seule compatible avec la carrière militaire qu'il entend suivre. Les États généraux convoqués, il se présente à l'Assemblée de la noblesse du bailliage de Blois pour en être l'un des deux députés et, grâce à la protection toujours active du duc de La Rochefoucauld, il est élu. Dès son arrivée à Versailles, il est de la minorité de la Noblesse, des *Quarante-Sept*, avec Castellane, La Fayette, d'Aiguillon, le duc d'Orléans, les deux Toulongeon, Bureau de Puzy, Lezay-Marnesia, Menou, Luynes, Lameth, Lally-Tolendal et, par-dessus tous, son patron, le duc de La Rochefoucauld. Il est de ces Quarante-Sept qui, le 25 juin, viennent se réunir au Tiers pour la vérification des pouvoirs. Dans la nuit du 4 Août, cette nuit où tant de gens sacrifient, en une sorte d'ivresse, ce qui ne leur a jamais appartenu, il propose l'égalité des peines pour toutes les classes des citoyens et leur admissibilité dans tous les emplois ecclésiastiques, civils et militaires ; il soutient et précise sa motion le 21 août, lors de la discussion sur la Déclaration des Droits, et, en récompense de son attitude, il est élu secrétaire le 23 novembre, avec Volney et Dubois-Crancé pour collègues et d'Aiguillon pour président.

Dès lors, il a, dans l'Assemblée nationale, une position ; il parle de la vertu, il trouve cette formule des *capacités* destinée, malgré la barbarie du mot, à faire un si beau chemin ; il s'empare, en sa qualité de major en second, de la spécialité

militaire; il propose, le 15 décembre 1789, un projet d'organisation démocratique de l'armée et de la milice — celle-ci « établie sur le principe que le Roi et l'héritier présomptif de la Couronne pourront seuls être exempts du service militaire », celle-là « assez forte pour nous empêcher d'être conquis, mais point assez pour nous conquérir ». — Ce n'est pas assez pour lui d'être membre du Comité militaire, d'organiser l'armée française, de refuser au Roi le droit de guerre, de régler l'avancement, de rapporter sur le génie et sur les états-majors, de discourir sur l'affaire de Nancy, sur la Garde du Roi, sur les officiers réformés, sur les invalides, sur les retraites, de faire autoriser par l'Assemblée la présence des militaires dans les clubs hors le temps de service; il parle sur les juifs, il parle sur les moines, il parle sur la presse, il parle sur la marine, les ponts et chaussées, les inondations, il parle — ou plutôt il lit — sur toute chose; et c'est toujours le verbiage des lettres à Joséphine. Il ne se contente pas de l'Assemblée constituante: il lui faut les Jacobins où il se met en vue de telle sorte que c'est lui qui en est président à la mort de Mirabeau, et, comme tel, il mène le deuil à la tête de la Société.

A-t-il alors quelque idée de réconciliation avec sa femme? On l'a dit, mais la chose est au moins douteuse. Joséphine à la Martinique ne le gêne point et ne l'empêche nullement de parler de sa vertu. Il s'est réinstallé à Paris dans le petit hôtel de La Rochefoucauld, après avoir vécu à Versailles à l'hôtel de Brissac, rue du Vieux-Versailles; il pousse des brouettes au Champ-de-Mars et s'attelle à la même charrette que l'abbé Sieyès pour préparer le terrain de la Fédération; il a des femmes, beaucoup de femmes, et de très belles, et de très jolies, et de très bien nées, car il est à la mode et il marche à peine sur ses trente ans; en vérité, que ferait-il de sa femme?

Il se tient débarrassé d'elle, moyennant sa pension qu'il lui envoie fort exactement par madame Renaudin[1]. Mais si

1. Durant le séjour de Joséphine à la Martinique, sa tante a reçu pour elle dix-sept mille quatre cent trois livres, de juin 1788 à fin 1790. Alexandre devait au moins quinze mille livres. Le surplus était pour des achats, des emplettes, des paiements de gages et des règlements de compte entre madame Renaudin et sa nièce.

la séparation faisait ainsi l'affaire du mari, plaisait-elle autant à la femme?

*
* *

Certes, à la rue Thévenot et à Noisy, l'existence était sévère et rude, mais, à Panthemont, fût-ce par le trou de la serrure, Joséphine a aperçu le monde; elle l'a fréquenté à Fontainebleau; elle en a pris le goût, contracté la maladie. A présent, combien plus triste doit lui paraître la vie déplorablement oisive, sans horizon, sans société, sans coquetterie, la vie de femme qui, après s'être émancipée, avoir couru l'aventure, revient, petite fille, sous le joug maternel! Madame Tascher est autoritaire et dominante, d'un caractère difficile; elle ne peut pardonner à sa fille d'avoir compromis — par sa faute ou non — une situation brillante. Et, à Paris, pendant ce temps, M. de Beauharnais joue les premiers rôles; il occupe le monde entier de sa personne et de ses discours, car qui ne regarde vers l'Assemblée constituante, et Alexandre n'en est-il pas un des orateurs? Puis, et par surcroît, à la Martinique, les troubles commencent et des massacres se préparent. Lutte ouverte entre les créoles et le gouverneur, entre les blancs et les hommes de couleur; Tascher, l'oncle de Joséphine, capitaine de port à Fort-Royal (commandant les ports et rades de la Martinique), élu maire illégalement: collision à Saint-Pierre le 10 juin 1790, massacre de quinze hommes de couleur, arrestation des massacreurs, révolte de la garnison du fort Bourbon chargée de les garder; Tascher, intervenant, fait prisonnier par les rebelles avec les officiers municipaux: anarchie complète; le gouverneur, M. de Damas, obligé d'évacuer non seulement la capitale, mais jusqu'aux forts qui la défendent; enfin la division navale aux ordres de Durand de Braye menacée, des canons braqués sur elle pour la retenir, l'obliger à hiverner dans le port du Carénage.

Durand de Braye a servi sous les ordres du marquis de Beauharnais; il connaît Joséphine, il l'avertit de son départ imminent, lui offre passage sur la frégate *la Sensible*, mais lui donne à peine le temps de réunir quelques effets indispensables. Le 4 septembre, sous le feu du fort Bourbon et du

fort Royal, *la Sensible* appareille et défile avec le vaisseau *l'Illustre* et les bâtiments légers de la station. Quelques boulets mal dirigés, et l'on est hors de peine, en route pour la France.

Pendant la traversée, Joséphine est dénuée de tout, obligée de recourir, pour vêtir sa fille et elle-même, à la charité des officiers et des Maîtres, mais enfin l'on arrive au commencement de novembre (le courrier apporté par *la Sensible* est au *Moniteur* du 14) et madame de Beauharnais se rend immédiatement à Paris, où, dit-on, en attendant qu'elle connaisse les dispositions de son mari, elle loge à l'hôtel des Asturies, rue d'Anjou.

A partir de ce moment, complète obscurité. Deux versions en circulation : selon l'une, Alexandre attend impatiemment sa femme, est prêt à tout pour expier ses torts. Selon l'autre, il n'est point informé de son retour, mais des officieux s'entremettent, il consent à voir sa fille et sa femme. A la vue de sa fille Hortense habillée en jeune Américain, il se retrouve, reconnaît son sang, et la réconciliation s'ensuit.

Par malheur, il n'y a pas de réconciliation, nulle reprise de la vie commune. Alexandre continue à habiter rue des Petits-Augustins, à l'hôtel de La Rochefoucauld ; Joséphine se loge en une maison, rue de l'Université, qui vraisemblablement est un corps détaché d'un hôtel ayant sa principale entrée rue Saint-Dominique, d'où ce fait qu'on la trouve logée tantôt rue de l'Université et tantôt rue Saint-Dominique. Les stipulations de l'acte de séparation sont fidèlement observées et, en droit au moins, aucune modification n'a été apportée à la situation.

Toutefois, en fait, on peut croire qu'il y a eu de certains adoucissements : sans vivre ensemble, les deux époux se rencontrent dans les mêmes salons, se parlent même à part, échangeant des idées au sujet de l'éducation des enfants, mais nulle intimité et, à coup sûr, point la vie que Joséphine put rêver.



Le marquis et madame Renaudin étant toujours à Fontainebleau, Joséphine y passe avec ses enfants tout l'été de

1791, et c'est là qu'elle apprend l'élection de son mari à la présidence de la Constituante. C'est le 18 juin. Trois jours après, les circonstances font d'Alexandre le personnage le plus en vue qui soit en France, le placent au premier rang des autorités et répandent son nom dans le monde entier. En prenant séance, le 21 juin, à huit heures et demie du matin, Beauharnais annonce à l'Assemblée que, dans la nuit, le Roi et la Famille royale ont été enlevés par les ennemis de la chose publique ; et, pendant cette séance qui dure sans interruption jusqu'au dimanche 26 à trois heures et demie de l'après-midi, tout ce temps, — sauf le jour de la Fête-Dieu, lorsqu'il va, à la tête du côté gauche, mener la procession constitutionnelle de Saint-Germain-l'Auxerrois — tout ce temps, le président est sur la brèche, il répond aux députations qui se succèdent sans relâche, il prend les mesures les plus graves, il fait comparaître les ministres et les généraux, il donne des ordres en souverain, si bien qu'à Fontainebleau on dit en voyant passer son fils Eugène : « Voilà le Dauphin ! »

Du 18 juin au 3 juillet, il est autrement roi que Louis XVI ; il l'écrase, le met en accusation, le fait interroger, fait interroger la Reine, et, du ton pédant qu'il tient de Patricol, régente, dirige, discourt, aux applaudissements de la gauche.

Cette attitude de donneur de leçons n'est point pour déplaire; loin de là. En ce même mois de juillet, le 31, il est réélu président, et, par cet honneur presque sans précédent, mis en vedette, désigné, comme on disait, entre les fondateurs de la liberté : et d'autant plus, que durant cette présidence l'Assemblée prétend coordonner et codifier ces articles de constitution, qu'elle a votés sans ordre, quelque peu au hasard, où elle a mis bien plus de philosophie que de politique. Elle voudrait y revenir à présent, redonner un peu de force et d'action à ce pouvoir exécutif dont elle a fait un porc à l'engrais dans le rouillis du charcutier, elle voudrait verser un peu de réalité dans l'idéologie naïve avec quoi elle a prétendu, à ses débuts, faire du gouvernement ; mais il est trop tard, et, pour que ces débats eussent un effet utile, il y faudrait un autre président ; un qui oserait dire que la Constitution de 1791 n'est pas la panacée universelle et qui n'envierait pas

l'honneur d'avoir contribué à la rendre encore plus inexécutable.

Lorsque Joséphine revient de Fontainebleau, on peut croire que c'est le moment où elle se lance dans le monde. Elle est liée avec la marquise de La Fayette, la marquise d'Espinchal, la duchesse d'Aiguillon, madame de Lameth, même madame de Genlis. Elle rencontre tout ce monde avec qui Beauharnais s'est frotté d'intérêts à l'Assemblée : La Fayette, d'Aiguillon, Crillon, Montesquiou ; Duveyrier qui lui fait quelque peu la cour, Menou, qui plus tard se souviendra utilement de l'avoir rencontrée, Hérault de Séchelles, dont Beauharnais est jaloux, car ils sont amoureux de la même femme, la jolie madame Amelot, dont le mari est administrateur en chef du trésor. De la famille et des alliés, elle voit Lezay-Marnésia et la ci-devant comtesse Fanny, revenue à peine de son voyage de propagande en Italie avec le citoyen Cubières Palmezeaux ; mais il y a brouille complète avec le frère et le cousin d'Alexandre, qui, tous deux députés, siègent à droite et vont émigrer ; le frère surtout est des intransigeants et se plaît à s'entendre appeler le *féal Beauharnais* ou *Beauharnais sans amendement*. Par contre, on a les La Rochefoucauld avec qui on s'est allié en 1788, par le mariage du fils puîné du duc de Liancourt avec une cousine d'Alexandre, mademoiselle Pyvart de Chastullé, — celle-là dont Joséphine impératrice fera sa dame d'honneur ; — puis Mathieu de Montmorency, le marquis de Caulaincourt, et surtout le prince de Salm-Kyrbourg, avec sa sœur la princesse Amalia de Hohenzollern-Sigmaringen.

Ce prince de Salm, qui habite, rue de Lille, ce merveilleux palais, — chef-d'œuvre de Rousseau, — qui a été fort riche, quoi qu'on en ait dit, et assez bien en cour, s'est, par une sorte de vertige, lancé, depuis 1789, en plein mouvement de gauche : il a été, par La Fayette, chef de bataillon de la garde nationale et s'est même rendu ridicule par son zèle. Il a fait de son hôtel le rendez-vous des Constituants du côté gauche, et Alexandre, qui paraît au moins aussi bien avec la sœur qu'avec le frère, racole des invités : singulier divertissement que prend là ce prince allemand, et qui doit, moins de quatre ans plus tard, lui coûter la tête.

La princesse de Hohenzollern, dont le dévouement à son frère est sans limites, a été heureuse de rencontrer parmi ces femmes politiques, harangères de salon, une femme qui s'occupe de toilette, d'amour et de futilités, et elle s'est prise d'une grande sympathie pour Joséphine. Celle-ci le lui rend, et toutes deux, elles se donnèrent par la suite des preuves d'amitié qui ne sont point banales.

Impossible qu'Alexandre et sa femme ne se rencontrent point chez la princesse de Hohenzollern. C'est le temps où Duveyrier, Arnault et quelques autres font remonter leurs premiers rapports de société avec madame de Beauharnais ; mais nul ne parle du mari, nul ne précise même où il a vu la femme. Des sots ont prétendu qu'elle avait alors un salon et un hôtel. Avec ses rentes elle avait à peine pour vivre très modestement, très simplement. Et il n'y a pas à dire qu'Alexandre aurait pu trouver dans ses fonctions de quoi fournir au luxe de Joséphine : en ce temps déjà très ancien, s'il y avait chez les députés autant de sottise qu'on en trouverait ailleurs, il y avait du moins une honnêteté qui tenait sans doute à leur inexpérience.

D'ailleurs, même en admettant qu'il y ait eu un temps de splendeur relative, ce temps fut si court! Arrivée en novembre 1790, Joséphine a passé tout l'été de 1791 à Fontainebleau, et, à la fin de septembre, à la clôture de la Constituante, les députés retombent en pleine obscurité, puisqu'ils ont donné ce rare exemple de désintéressement de se déclarer eux-mêmes inéligibles à la législature suivante. Alexandre part tout de suite pour le Loir-et-Cher où il est élu membre de l'administration départementale ; il s'emploie à y maintenir l'ordre public et il acquiert des biens nationaux autour de La Ferté-Beauharnais dont, peut-être, il est devenu propriétaire, nominalement ou effectivement, à la suite de l'émigration de son frère aîné. Nulle trace qu'il ait avec lui qui que ce soit des siens.



Ces trois mois, d'octobre 1791 à janvier 1792, Joséphine les passe sans doute à Paris, dans l'appartement de la rue Saint-Dominique, ou à Fontainebleau, près de sa tante.

On peut affirmer qu'elle ne va point à La Ferté, ainsi qu'on l'a prétendu. En janvier, Alexandre, avec la plupart de ses amis, les Constitutionnels militaires, demande à être employé à l'armée : et comme, à la suite de la suppression du grade de major en second, il a été nommé, le 25 août 1791, adjudant-général lieutenant-colonel, il est désigné pour remplir un emploi dans la 22e division, à l'armée du Nord que commande le maréchal de Rochambeau.

Il en fait part à son père : « Accueillez avec bonté, lui dit-il, mes vœux pour votre bonheur, et donnez-moi en retour, à porter aux hasards de la guerre, votre sainte bénédiction. » Pas un mot de sa femme ni de ses enfants, lesquels pourtant, si l'on en croit Eugène, sont établis à Fontainebleau, près du marquis. Ne devrait-il pas les lui recommander, les lui confier, en prendre souci tout au moins, à la veille d'un tel départ? Eût-on manqué de citer une phrase, un lambeau de phrase qui eût prouvé, indiqué seulement la réconciliation? Mais, pas plus dans cette lettre que dans celles qu'il écrit à son père dans le cours de la guerre, pas une fois il n'est question de sa femme ni de ses enfants.

A Valenciennes où il est envoyé, Alexandre s'empresse de se faire inscrire à la Société populaire dont il ne tarde pas à être élu président. Les hostilités commencées, il fait partie du troisième corps que commande le maréchal de Rochambeau en personne (23 avril). Il assiste aux premières opérations, et rend compte au ministre de la déroute de Mons par une lettre qui est lue à l'Assemblée législative dans la séance du 8 mai. Il est promu, le 23 du même mois, adjudant-général colonel, est employé à l'armée du Nord sous Luckner, et fait fonctions de chef d'état-major. Au commencement d'août on veut l'envoyer, sous Custine, au camp de Soissons, mais il obtient de rester auprès de Luckner, et c'est là que le trouvent les commissaires de la Législative chargés de faire accepter par l'armée la révolution du 10 août. « A notre arrivée à l'armée de Luckner, écrivent-ils, nous avons reçu les marques de la plus grande confiance. On nous a rendu tous les honneurs dus au caractère dont nous étions investis. M. Luckner et deux autres officiers, l'un desquels était M. Beauharnais, sont venus au-devant de nous. »

Non contents de ce témoignage, les commissaires insistent encore sur les excellentes dispositions de Beauharnais. La récompense ne s'en fait pas attendre, puisque, le 7 septembre, pendant qu'on massacre à Gisors son patron, le duc de La Rochefoucauld, pendant qu'on massacre à Paris son compagnon d'études, Charles de Rohan-Chabot, Alexandre est promu maréchal de camp et chef d'état-major de l'armée en formation à Strasbourg.

Ainsi lancé dans le mouvement, brouillé avec son frère au point de n'avoir pas voulu lui écrire pour le détourner d'émigrer, Alexandre ne peut supporter que sa femme, craignant pour ses enfants le séjour de Paris ou des environs, les ait confiés à son amie, la princesse de Hohenzollern, laquelle a été se réfugier dans une terre de son frère, à Saint-Martin-en-Artois en attendant peut-être une occasion pour passer en Angleterre. Dès qu'il a vent de ce départ, il expédie un courrier avec ordre de s'opposer à l'émigration, et de lui ramener Eugène, qu'il place en pension à Strasbourg.

Ce n'est pas pourtant que Joséphine affiche alors des opinions en contradiction avec celles de son mari : on connaît d'elle, en date du 26 novembre 1792, une lettre qui la montre en termes d'assez grande intimité avec le ministre de la guerre (il est vrai que c'est encore Servan, qu'elle a pu rencontrer dans le monde constitutionnel) : et c'est pour lui recommander un certain citoyen Pauly, dont elle connait le mérite, pour une place de commissaire des guerres, — et, sans doute afin de n'être pas confondue avec sa belle-sœur dont le mari est émigré, elle signe : *La citoyenne Beauharnais, femme du maréchal de camp.*



A juste titre, Joséphine peut se recommander de son mari, car il est une puissance. Il ne perd aucune occasion de se mettre en avant, il correspond directement avec la Convention, il atteste, le 18 octobre, le civisme et le républicanisme des prisonniers autrichiens et mayençais qui viennent d'arriver à Strasbourg, il rédige en leur nom ou plutôt il leur attribue

une adresse à leurs compatriotes pleine du verbiage à la mode: il leur fait dire : « O vous, compatriotes, vous qu'une longue chaîne attache à des préjugés difficiles à détruire, revenez comme nous de votre erreur : apprenez que cette guerre dans laquelle la France combat pour son indépendance est la querelle des rois contre les peuples. Les tyrans ont vu la philosophie renverser leur trône, briser leur sceptre. Ne souffrons pas qu'ils se servent de notre sang pour en rapprocher les débris. »

Il a une littérature abondante et qui ne manque pas son effet, car elle obtient à chaque fois les honneurs du *Moniteur*. Il faut y lire tout entière (25 octobre) cette proclamation qu'il adresse, en qualité de chef d'état-major, aux troupes de ligne de l'armée du Rhin, où il invite les vieux soldats à instruire fraternellement les gardes nationales de nouvelle levée. « Le soldat, en faisant du laboureur un soldat, double les obligations que lui a déjà la patrie reconnaissante; le laboureur, en faisant dans son nouvel état des progrès rapides, accélère l'instant heureux où les succès de la liberté et de l'égalité le ramèneront triomphant dans ses paisibles foyers. »

Ces phrases paraissent le plus clair de la besogne qu'il fait, car l'année 1792 s'écoule sans que Biron, avec l'armée du Rhin, se soit mis en mouvement pour donner la main à Kellermann et à Custine. Le 3 décembre seulement, Biron se rend de sa personne à Mayence avec Beauharnais et ses chefs de service pour se concerter avec Custine. Celui-ci est attaqué à ce moment par les Prussiens, et, au témoignage de Pache et de Custine lui-même, Alexandre se conduit dans cette affaire d'une manière très distinguée. Qu'il soit brave, certes, cela n'est pas une qualité, ni un mérite chez un officier général ; c'est autre chose qu'il lui faut pour être utile ou même n'être point funeste, et ce quelque chose il est bien difficile de le découvrir en Alexandre.

Les actions de guerre sont en effet le moindre souci de ce soldat philosophe : au lendemain de cette affaire, qui présage l'insuccès définitif des opérations de Custine sur la rive gauche, Beauharnais écrit à la Société des Amis de la Liberté de Strasbourg, dont il est président, pour témoigner son affliction de voir l'esprit public si peu formé dans les dépar-

tements du Haut et du Bas-Rhin, et pour proposer un prix de trois cents livres en espèces, plus les frais d'impression, au meilleur ouvrage sur les moyens pratiques les plus propres à développer en Alsace cet esprit public.

Il ne se contente pas d'exciter le zèle des littérateurs patriotes : il continue à produire brochure sur brochure. Lui-même a dit que, au moment du jugement du ci-devant roi, il avait fait imprimer son opinion en faveur du verdict le plus sévère et qu'il avait réclamé la mort du tyran.

Durant toute la première partie de l'année 1793, Beauharnais reste à Strasbourg ou aux environs. On ne trouve son nom dans aucun des rapports de Custine. Le 8 mars, il est promu lieutenant-général à cette même armée du Rhin, avec le commandement spécial de la division du Haut-Rhin. Le 13 mai, Custine est appelé comme général en chef à l'armée du Nord ; la Convention nomme Houchard pour le remplacer provisoirement ; mais les Commissaires aux armées ne tiennent point compte de ce décret, et, au refus de Dietman, ils donnent le 23 le commandement à Beauharnais ; cette nomination est confirmée par la Convention le 30.

Le 13 juin — après le coup d'État et la disparition des Girondins — nouveau décret, rendu sur la proposition de Barère, appelant Alexandre au ministère de la guerre, en remplacement de Bouchotte. « Le civisme et les talents de Beauharnais vous sont connus », dit Barère, et, comme Chabot objecte qu'il peut être plus utile à l'armée, Barère réplique : « Beauharnais a été longtemps adjudant-général de l'armée du Rhin, genre de noviciat le plus utile pour le ministère de la guerre. On dit qu'il conduit une armée, eh, bien il en conduira onze ! » Et le décret est rendu.

Cette nomination déplaît à la Commune de Paris : le citoyen Varlet, employé aux postes, orateur écouté aux Jacobins et aux Cordeliers, qui, au 31 mai, a été l'un des organisateurs de l'insurrection, dénonce Beauharnais comme noble et engage la Commune à envoyer une adresse à la Convention pour l'inviter à décréter qu'aucun noble ne pourra occuper de places dans la République. Réal, substitut du procureur de la Commune, combat l'opportunité de l'adresse. « Il n'a d'ailleurs, dit-il, aucune confiance en Beauharnais, qui a

été au club des Feuillants », mais il s'appuie sur des raisons de convenances et de légalité et s'arrange de façon que la motion soit rejetée.

Alexandre n'a pas besoin de connaître cette dénonciation pour comprendre à quel point le poste qu'on prétend lui confier était périlleux. Dès le 16 juin, de son quartier général de Wissembourg, il écrit à la Convention une longue lettre (69 lignes petit texte) pour attester son civisme, son républicanisme, son respect pour la Convention régénérée, mais il refuse le ministère, et demande qu'il lui soit permis de continuer à servir sous les ordres de son successeur : « Avec ses principes, le commandement n'est rien, l'honneur de défendre la patrie est tout ». La seule récompense qu'il souhaite, ce sera, « s'il peut, à la paix, retourner par le suffrage du peuple dans le sein des Assemblées nationales et, en zélé montagnard, y continuer à défendre ses droits qui seront plus longtemps exposés dans l'intérieur aux menées de l'intrigue et aux entreprises de l'ambition, que menacés au dehors par les soldats des rois que ne peuvent manquer de vaincre les soldats de la liberté. »

Cette lettre est lue dans la séance du 19 juin au soir ; elle a les honneurs du bulletin ; mais, sans attendre de connaître le sort qui lui sera fait et le nouveau décret, rendu le 22, qui le maintient à la tête de l'armée du Rhin, dès le 20, toujours de Wissembourg, Alexandre a écrit aux citoyens composant le Conseil général de la Commune de Paris une lettre qui n'occupe pas moins de deux colonnes (195 lignes petit texte) du *Supplément à la Gazette nationale* du 14 juillet 1793. De cette déclamation adressée aux *magistrats du peuple*, il faut retenir au moins ce lambeau de phrase : « ... Si je suis peu jaloux du commandement des armées et des places qui donnent une influence sur les affaires publiques, je le serai toujours de l'estime de mes concitoyens, et en particulier d'une Commune qui se distingue par son ardeur républicaine, d'une Commune à laquelle la France doit, non seulement la chute du trône, mais encore cet esprit public qui peut préserver à jamais des despotes en formant des amis à la liberté et des Brutus contre la tyrannie ».

Ainsi, non seulement Beauharnais a l'entière confiance de

la Convention régénérée, la Convention d'après le 31 mai, mais il sollicite — et on voit de quelle façon, — la faveur de la Commune — la Commune de Pache, de Chaumette et d'Hébert.

* * *

Cependant, en tant que général en chef, on commence à trouver que, s'il écrit beaucoup, il agit peu : Mayence est assiégée, et peut-être le commandant de l'armée du Rhin pourrait-il songer à débloquer la place plutôt qu'à rédiger des adresses. Beauharnais y songe en effet, et il annonce même à ses soldats, par une proclamation qui tient une colonne du *Moniteur* (114 lignes petit texte), qu'ils vont aller occuper une position à trois lieues en avant de Wissembourg. Le mouvement annoncé s'opère le 3 juillet; et Alexandre reste ensuite seize jours dans cette position de Freckenfeld et de Minfeld, se contentant de transmettre à la Convention les nouvelles que lui procurent quelques échappés de Mayence. Le 19 juillet, il quitte Minfeld pour aller prendre une position près de Landau : il a soixante mille hommes sous ses ordres; il s'avance avec majesté sur six colonnes, et c'est dans toutes les règles de l'art qu'il attaque le moindre poste; c'est avec une prolixité sans égale qu'il rend compte du moindre combat; c'est avec une vanité sans pareille qu'il se loue du moindre succès. Pendant qu'il s'étend sur sa gloire dans ses lettres du 20 et du 23 juillet, Mayence agonise. C'est le 23 que la capitulation est signée et, à peine Beauharnais l'apprend-il, que lui, dont les lenteurs et l'impéritie ont perdu Mayence, adresse à son armée une proclamation pour accuser les capitulards. « Une capitulation qu'on ne pouvait prévoir, dit-il, lorsqu'il restait à des républicains des munitions de guerre et du pain! » Puis des déclamations... soixante lignes du *Moniteur*.

Sans essayer de racheter par une action de guerre l'échec dont il a été la cause, dès le 3 août, il écrit à la fois aux Commissaires et à la Convention pour demander sa démission, « vu que, appartenant à la caste proscrite, il est de son devoir d'ôter à ses concitoyens tous les sujets d'inquiétude qui

pourraient s'élever contre lui dans ces moments de crise ». Le 13, revenu à Wissembourg avec son armée, il rend compte d'une reconnaissance où il a perdu dix-huit hommes tués et autant de blessés (82 lignes du *Moniteur*), et il insiste de nouveau pour que sa démission soit acceptée : « Je dois, dit-il, provoquer moi-même l'ostracisme et vous solliciter de me permettre de prendre rang, comme soldat, parmi les braves républicains de cette armée. » Sa résolution est immuable : il le prouve en envoyant à la Convention la proclamation qu'il a adressée à ses troupes (76 lignes du *Moniteur*), où il leur annonce qu'il cède au vœu de quelques sociétés populaires : « que ceux qui feraient partie d'une classe ci-devant privilégiée soient éloignés des armées ». Sans ordre, il se rend à Strasbourg, se déclare malade et remet le commandement au général Landremont. C'est grave de quitter ainsi son poste en présence de l'ennemi, au moment où Custine est en jugement, où Dillon est arrêté, où le soupçon de trahison plane sur tous les généraux. On ne manque pas à la Convention de faire remarquer que Beauharnais était l'ami et le confident de Custine. Tallien — le fait est à noter — le défend. « Je n'entends pas juger l'individu, dit-il, mais je ne veux pas qu'on l'inculpe vaguement. » Enfin, la démission est acceptée. C'est le 21 août 1793.

Tel qu'il vient d'apparaître en ses lettres officielles, en ses proclamations, en ses discours et ses apologies, Beauharnais se fait encore mieux connaître, comprendre, apprécier que dans les quelques lettres qu'on a de lui à sa femme. Son caractère se complète et se précise de telle façon qu'il devient comme le type accompli de la sottise ambitieuse et pédante. Versatile, inquiet, mécontent, incapable, il n'a pas même à son actif quelque acte d'audace où l'on puisse s'attacher : il n'a que des phrases.

De Strasbourg, où, semble-t-il, il a laissé Eugène au collège au moins pour quelque temps, il se rend à La Ferté-Beauharnais ; de là, il se hâte d'écrire à la Société des Jacobins de Blois pour s'excuser de ne pouvoir s'y présenter immédiament. Le Comité de correspondance lui répond le 2 septembre : « Tu nous donnes une bien douce espérance, celle de te voir

résider au milieu de nous et d'y discuter avec toi les grands intérêts de la République. Un homme assez grand pour refuser le ministère et se démettre du généralat est un sans-culotte. »

La Loi des Suspects rendue le 17 septembre ne le trouble point. Il vient à Blois où il y est, dit-il, parfaitement accueilli, surtout par la Société populaire, où, selon un témoin, il y est injurié, prend lui-même sa défense et croit triompher. Il recherche les fonctions municipales dans sa commune de La Ferté-Aurain, ci-devant Beauharnais, est élu maire, installe une société populaire, un comité de surveillance révolutionnaire, préside la société des Jacobins de Chaumont, loue en même temps une petite maison à Blois et prétend s'y installer, faisant politesse à ses voisins et se croyant inattaquable par sa liaison avec Barère et Vadier.



Durant tout ce temps, qu'est devenue Joséphine? La seule indication que l'on ait sur la nature de ses rapports avec son mari, c'est l'enlèvement d'Eugène et son internement au collège de Strasbourg, sur le théâtre même de la guerre. On ne saurait y voir une marque de confiance et de tendresse.

Sans doute, elle va souvent à Fontainebleau chez son beau-père : mais là, non plus, elle ne paraît pas résider d'une façon continue, car, lorsque le 5 février 1793 le marquis et madame Renaudin obtiennent une attestation de leur civisme, Joséphine n'est pas mentionnée. Il est plus probable qu'elle vit habituellement à Paris, rue Saint-Dominique, en grande intimité avec une de ses voisines de maison, madame de La Mothe-Hosten, née de Louvigny, qui a une fille presque de même âge qu'Hortense et réunit chez elle une société agréable. Madame Hosten, créole de Sainte-Lucie, par là en connaissance avec madame Renaudin et les Tascher, tient en location du sieur Bauldry, depuis 1791, une maison de campagne à Croissy-sur-Seine. On peut supposer qu'elle y a reçu Joséphine l'année précédente. Au moins, Joséphine connaît l'endroit, se sait sûre d'y trouver asile, car, aussitôt après la publication de la Loi des Suspects, lorsqu'elle cherche à s'éloigner de Paris, elle vient s'établir à Croissy,

où madame Hosten lui cède la suite de son bail de douze cents livres. Le 26 septembre, elle se présente à la municipalité pour y faire sa déclaration de résidence et, deux jours après, le 28, elle est rejointe par son fils, le citoyen Eugène Beauharnais, âgé de douze ans, venant de Strasbourg. Ainsi, Beauharnais, établi à La Ferté depuis le 2 septembre, a laissé son fils derrière lui à Strasbourg. Pour quelle raison, à présent, le renvoie-t-il à Croissy? On ne sait ; au surplus, les obscurités ne manquent point. Ainsi, dans la déclaration de Joséphine, il n'est fait nulle mention d'Hortense ; elle n'est citée dans aucun des actes postérieurs qui établissent, durant cet automne de 1793, au moins jusqu'au 23 décembre, le séjour continu de Joséphine et de son fils à Croissy. Est-ce une simple omission, ou bien Hortense est-elle près de son grand-père à Fontainebleau? est-elle déjà en pension? la citoyenne Lanoy, qu'on dit sa gouvernante, l'a-t-elle gardée à Paris? est-ce elle la couturière prétendue chez qui Hortense est placée pour faire son apprentissage?

Joséphine — peut-être sur l'ordre de son mari — a en effet trouvé ce moyen de prouver son civisme et son admiration pour Jean-Jacques : elle fait apprendre à ses enfants un métier manuel. Eugène est apprenti menuisier chez le père Cochard, agent national de la commune de Croissy : il est même considéré comme bon patriote et défenseur de la patrie et, à ce titre, reçoit le 16 octobre un sabre et un fusil.

Cela n'empêche pas sa mère de fréquenter chez les bourgeoises du village et au château. Elle établit alors des liaisons avec des personnages qu'on retrouvera plus tard dans sa vie, dont elle fera la fortune, et dont plusieurs auront une influence sur sa destinée : Chanorier, l'ancien seigneur de Croissy, celui qui lui fera acheter Malmaison ; madame Campan, l'amie intime de Chanorier ; M. et madame de Vergennes et leurs filles : celle qui sera madame Rémusat et celle qui sera madame Champion de Nansouty : madame Hosten et ses filles ; l'abbé Maynaud de Pancemont, ancien curé de Saint-Sulpice qui, plus tard, par suite de cette villégiature à Croissy, se trouvera associé avec Bernier pour la conclusion du Concordat, recevra de Bonaparte le siège épiscopal de Vannes, et la place d'aumônier de la princesse de Piombino ; puis, victime des

chouans, méritera que l'Empereur ordonne que sa statue en marbre soit placée dans la cathédrale de Vannes; Réal, enfin, le fils du garde-chasse de Chatou, le substitut du procureur de la Commune de Paris, qui à la Commune, le 15 juin, a osé prendre la défense de Beauharnais, Réal, que le Premier Consul nommera conseiller d'État et auquel il confiera la police de Paris, Réal, qui sera commandant de la Légion, commandant de la Réunion, comte de l'Empire avec seize mille francs de dotation et auquel l'Empereur fera des dons manuels, plusieurs passant cent mille francs et un s'élevant à cinq cent mille francs. Or le lien entre Napoléon et Réal, c'est Joséphine, et entre Joséphine et Réal, l'occasion, c'est Croissy.



Au mois de janvier 1794, Joséphine rentre à Paris, rue Saint-Dominique. Dans la famille on la tient si bien en faveur près des puissants du jour que l'on recourt à elle, pour essayer d'obtenir la liberté de sa belle-sœur, Marie-Françoise de Beauharnais, qui, le 13 brumaire (3 novembre 1793), a été écrouée à Sainte-Pélagie. Pourquoi Fanny de Beauharnais ne fait-elle point agir Cubières en faveur de sa propre fille? Pourquoi est-ce à Joséphine que l'on s'adresse? Joséphine n'a jamais eu d'intimité avec sa belle-sœur, n'en aura jamais. Alexandre et son frère aîné sont brouillés depuis la Constituante; mais Joséphine est obligeante de nature, elle multiplie les pas et les démarches, et, n'ayant pu se faire recevoir par Vadier, sur la protection de qui s'appuie Alexandre de Beauharnais, elle lui écrit :

Paris, 28 nivôse, l'an II de la République française, une et indivisible[1].

Liberté. Égalité.

Lapagerie-Beauharnais à Vadier, représentant du peuple, salut, estime, confiance, fraternité.

« Puisqu'il n'est pas possible de te voir, j'espère que tu vou-

1. 17 janvier 1794.

dras bien lire le mémoire que je joins ici. Ton collègue m'a fait part de ta sévérité, mais en même temps, il m'a fait part de ton patriotisme pur et vertueux et que, malgré tes doutes sur le civisme des ci-devant, tu t'intéressais toujours aux malheureuses victimes de l'erreur.

» Je suis persuadée qu'à la lecture du mémoire, ton humanité et ta justice te feront prendre en considération la situation d'une femme malheureuse à tous égards, mais seulement pour avoir appartenu à un ennemi de la République, à Beauharnais l'aîné, que tu as connu et qui, dans l'Assemblée constituante, était en opposition avec Alexandre, ton collègue et mon mari. J'aurais bien du regret, citoyen représentant, si tu confondais dans ta pensée Alexandre avec Beauharnais l'aîné. Je me mets à ta place : tu dois douter du patriotisme des ci-devant, mais il est dans l'ordre des possibilités que parmi eux, il se trouve des ardents amis de la liberté, de l'égalité. Alexandre n'a jamais dévié de ces principes : il a constamment marché sur la ligne. S'il n'était pas républicain, il n'aurait ni mon estime ni mon amitié. Je suis Américaine et ne connais de lui que sa famille et, s'il m'eût été permis de te voir, tu serais revenu de tes doutes. Mon ménage est un ménage républicain. Avant la Révolution, mes enfants n'étaient pas distingués des sans-culottes et j'espère qu'ils seront dignes de la République.

» Je t'écris avec franchise, en sans-culotte montagnarde. Je ne me plains de ta sévérité que parce qu'elle m'a privée de te voir et d'avoir une petite conférence avec toi. Je ne te demande ni faveur ni grâce, mais je réclame ta sensibilité et ton humanité en faveur d'une citoyenne malheureuse. Si l'on m'avait trompée en me faisant le tableau de sa situation et qu'elle fût et te parût suspecte, je te prie de n'avoir aucun égard à ce que je te dis, car, comme toi, je suis inexorable; mais ne confonds pas ton ancien collègue. Crois qu'il est digne de ton estime.

» Malgré ton refus, j'applaudis à ta sévérité pour ce qui me regarde, mais je ne puis applaudir à tes doutes sur le compte de mon mari. Tu vois que ton collègue m'a rendu tout ce que tu lui avais dit : il avait des doutes ainsi que toi; mais, voyant que je ne vivais qu'avec des républicains, il a cessé

de douter. Tu serais aussi juste, tu cesserais de douter si tu avais voulu me voir.

» Adieu, estimable citoyen, tu as ma confiance entière.

« LAPAGERIE — BEAUHARNAIS
nº 43, rue Saint-Dominique,
faubourg Saint-Germain. »

Ainsi, au cours des démarches qu'elle a faites en faveur de sa belle-sœur, Joséphine a su que son mari était menacé, car sous cette forme qu'elle emploie, est-ce madame de Beauharnais ou Alexandre qu'elle défend? Pourtant, Alexandre, depuis qu'il a quitté son commandement, n'a cherché qu'à se faire oublier. Il vit à Blois, à La Ferté, à Romorantin; il a repris sans doute des habitudes de correspondance avec sa femme, ne fût-ce que pour s'informer de son fils, et peu à peu, devant le commun péril, une sorte d'intimité s'est créée entre eux, pour la première fois.

Ce temps est court : le 12 ventôse (2 mars), le Comité de Sûreté générale ordonne « que Beauharnais, ci-devant commandant en chef de l'armée du Rhin et actuellement maire de la commune de Romorantin[1] sera conduit et mis en une maison d'arrêt à Paris, que les scellés seront apposés sur ses papiers, distraction faite de ceux qui seront déclarés suspects. » Le citoyen Siréjean, commissaire du Comité, se rend en Loir-et-Cher, arrête Beauharnais et le ramène. Du Luxembourg où il est d'abord déposé, Alexandre est conduit aux Carmes, où il est écroué le 24 ventôse (14 mars). Le premier signataire de ce mandat d'amener, c'est Vadier, sur qui comptaient tant Beauharnais et Joséphine!

***

Si Joséphine a failli se compromettre en sollicitant la liberté de sa belle-sœur, elle ne s'épargne point sans doute en faveur de son mari dont elle a entreposé, dans son grenier — ce qui prouverait encore qu'il n'y avait point d'habitation commune

1. Il n'est maire que de La Ferté-Aurain, mais le Comité peut-il penser qu'il s'agit d'un si petit village?

— les papiers et les effets. Toutefois, ce n'est pas à ses importunités qu'elle doit de partager bientôt la prison de son mari. Dans le système de Terreur en vigueur, il n'est point si petit village qui n'ait son comité révolutionnaire et, à défaut, ses dénonciateurs en titre. C'est peut-être de La Ferté qu'est venu l'orage contre Beauharnais; c'est à coup sûr de Croissy que souffle l'orage contre Joséphine.

Une dénonciation anonyme lancée contre la petite société qui s'était frileusement groupée à Croissy, dénonciation où il est recommandé de « se méfier de la ci-devant vicomtesse Alexandre de Beauharnais qui a beaucoup d'intelligences dans les bureaux des ministres » a déjà eu pour conséquence l'arrestation de Vergennes; elle a pour autre effet un arrêté, pris le 30 germinal (19 avril), par le Comité de Sûreté générale, ordonnant l'arrestation de « la nommée Beauharnais femme du ci-devant général, rue Dominique, n° 43, la nommée Hosten, même maison, et le nommé Croiseuil, leur allié, demeurant à Croissy, près Chatou ». Le Comité de surveillance révolutionnaire de la section des Tuileries chargé, on ne voit trop pourquoi, de l'exécution, délègue le 2 floréal (21 avril) deux de ses membres qui, requérant un membre du Comité révolutionnaire Fontaine-de-Grenelle, se transportent rue Saint-Dominique, examinent les papiers et correspondances de Joséphine où, « après la recherche la plus scrupuleuse, ils ne trouvent rien de contraire aux intérêts de la République, au contraire, une multitude de lettres patriotiques qui ne peuvent faire que l'éloge de cette citoyenne »; ils apposent les scellés sur deux secrétaires et sur deux armoires, qui sont dans un grenier, dans lesquelles sont déposés les papiers et correspondances du citoyen Beauharnais ainsi que ses effets » : ils confient la garde des scellés à la citoyenne Marie Lannoy et ils conduisent leur prisonnière à la prison des Carmes, à défaut de la prison des Anglaises, désignée d'abord et où, sans doute, il n'y a point de place.

Cette prison des Carmes, où les murs sont encore tachés du sang des massacrés de septembre, est une des plus insalubres de Paris. Une humidité effroyable, le supplice de la vermine, des fenêtres bouchées, des repas pris en commun, les hommes d'abord, les femmes après; dans les corridors, jamais éclairés,

des cuves pour les besoins, qu'on vide à peine et contre lesquelles on trébuche : les hommes malpropres, les jambes nues. le col nu, un mouchoir autour de la tête, point peignés, la barbe longue ; les femmes en petite robe où en pierrot de couleur, se négligeant la plupart : l'effroyable demain, l'inexorable tribunal, et cette guillotine où il faudra monter !

Il y a bonne société pourtant. la duchesse d'Aiguillon, l'abbé de Boulogne, Delphine de Custine, née Sabran, les Saint-Pern, madame Charles de Lameth, M. de Mesgrigny, madame de Sourdeval et ses deux filles, madame Hosten, Croiseul, tout un monde, de quoi faire une cour ! Joséphine y rencontre aussi son mari. et ce n'est que là, peut-être, qu'ils se réconcilient franchement.

Pourtant, même là, malgré la bonne entente qui s'établit entre les deux époux, entente attestée par les lettres qu'ils écrivent en commun à leurs enfants demeurés à la garde de la citoyenne Lannoy, Beauharnais se prend d'une passion pour Delphine de Custine, tandis que Joséphine s'établit en coquetterie réglée avec Hoche. Il est permis à Joséphine de voir Hortense et Eugène ; ils lui amènent son chien, Fortuné, un carlin très laid et fort hargneux, sous le collier duquel on cache des billets. Mais Joséphine s'inquiète d'être détenue, elle fait écrire par ses enfants. le 19 floréal (8 mai). une première pétition au Comité pour demander sa liberté ; elle en fait écrire une seconde le 26 prairial (14 juin) : elle ne sent pas que le seul moyen de salut, c'est de se faire oublier. Heureusement, La Bussière veille : cet étrange personnage qui, par humanité, s'est fait voleur de dossiers — non pas même voleur, *mâcheur,* — et qui risque à chaque instant sa vie pour sauver la vie d'inconnus. Qu'il ait *mâché* le dossier de Joséphine, on n'en a nulle preuve, mais La Bussière s'en est vanté et Joséphine l'a cru, car, le 5 avril 1803, elle assista avec le Premier Consul à une représentation extraordinaire donnée, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, au bénéfice de La Bussière auquel elle envoya cent pistoles pour le prix de sa loge. Au surplus, La Bussière a dit ce qu'il a voulu. S'il n'est pas un personnage de légende, il est le plus extraordinaire des héros.

Que ce soit à La Bussière. au hasard, ou à l'encombrement de la guillotine que Joséphine ait dû d'être oubliée et d'at-

teindre ainsi le 9 thermidor, Beauharnais était trop en vue et l'abandon de Mayence fournissait trop d'arguments contre lui pour qu'il échappât. Quand il quitta les Carmes pour la Conciergerie, le 4 thermidor, il avait si bien le sentiment que les adieux qu'il faisait à ceux qu'il aimait étaient les derniers, qu'en passant devant madame de Custine, il lui tendit une bague qu'il portait toujours à son doigt; elle la conserva toute sa vie. A la Conciergerie, où il subit une espèce d'interrogatoire, toute espérance qu'il eût pu garder se dissipa. Ce n'était même point de la reddition de Mayence qu'on lui faisait un crime: il était impliqué dans une de ces conspirations de prison, dont il y avait d'autant moins à se défendre qu'elles n'avaient jamais existé. Il envisagea la mort résolument; mais, là même, dans cette suprême lettre qu'il écrit à sa femme, il ne peut se défaire de la phraséologie qui l'obsède. « Toutes les apparences de l'espèce d'interrogatoire qu'on a fait subir aujourd'hui à un assez grand nombre de détenus sont que je suis la victime des scélérates calomnies de plusieurs aristocrates soi-disant patriotes de cette maison. La présomption que cette infernale machination me suivra jusqu'au tribunal révolutionnaire ne me laisse aucun espoir de te revoir, mon amie, ni d'embrasser mes chers enfants. Je ne te parlerai point de mes regrets : ma tendre affection pour eux, *l'attachement fraternel qui me lie à toi*, ne peuvent te laisser aucun doute sur le sentiment avec lequel je quitterai la vie sous ce rapport. » Et après : « Je regrette également de me séparer d'une patrie que j'aime, pour laquelle j'aurais voulu donner mille fois ma vie, et que, non seulement je ne pourrai plus servir, mais qui me verra échapper de son sein en me supposant un mauvais citoyen. Cette idée déchirante ne me permet pas de ne point te recommander ma mémoire; travaille à la réhabiliter en prouvant qu'une vie entière consacrée à servir son pays et à faire triompher la liberté et l'égalité doit, aux yeux du peuple, repousser d'odieux calomniateurs, pris surtout dans la classe de gens suspects. Ce travail doit être ajourné, car, dans les orages révolutionnaires, un grand peuple qui combat pour pulvériser ses fers, doit s'environner d'une juste méfiance et plus craindre d'oublier un coupable que de frapper un innocent, »

Beauharnais pensait-il que cette lettre serait lue, que ses déclarations pourraient le servir, était-ce là comme un plaidoyer suprême, à défaut de celui qu'on ne le laisserait pas prononcer devant le tribunal?

C'était mal connaître ses juges. Deux jours après, il avait cessé de vivre. Et dans la fournée étrange dont il faisait partie, cette fournée de cinquante-cinq condamnés, où figuraient des négociants et des prêtres, des magistrats et des commis, des bijoutiers et des matelots, des généraux et des brocanteurs, des princes comme Rohan-Montbazon, des journalistes comme Champcenetz, Alexandre retrouvait et son ami le prince de Salm, et son ancien collègue à la Constituante, Gouy d'Arcy. C'était le 5 thermidor (23 juillet). — Encore quatre jours!

*
* *

Ces quatre jours qui valaient la vie, Joséphine les gagna. Des légendes veulent qu'elle dût le 10 être traduite au Tribunal, qu'elle s'attendît à mourir, qu'elle eût déjà coupé ses cheveux et vu emporter son lit. Rien ne les prouve vraies. Le couteau était sur toutes les têtes : c'était une loterie de la mort où, tôt ou tard, tout billet devait sortir, mais où, d'avance, nul n'avait même un indice de son sort : le caprice, le hasard établissaient les listes, pareil à l'antique Fatalité, comme elle, muet, aveugle et sourd.

Joséphine fut mise en liberté le 19 thermidor. On a dit qu'elle dut cette prompte sortie à l'intervention de madame de Fontenay, la future madame Tallien, *sa compagne de prison*. Mais il n'est point démontré que Joséphine connût Teresia Cabarrus avant l'année 1794, bien que, depuis 1791, elles eussent certainement fréquenté les mêmes sociétés. Pour la prison, elles ne s'y rencontrèrent pas, car, tandis que Joséphine était aux Carmes, « la femme Fontenay arrêtée à Versailles, dans la nuit du 11 au 12 prairial, en vertu d'un ordre du Comité de Salut public en date du 3, fut immédiatement dirigée sur la Petite. Force pour y être détenue au secret », et ce fut de la Petite-Force qu'elle sortit le 12 thermidor, sur un ordre du Comité de Sûreté générale.

A défaut de madame de Fontenay, Joséphine avait d'autres

protecteurs et qui n'étaient pas des moins puissants. On a vu qu'elle avait ses entrées dans les ministères, qu'elle était en correspondance avec quantité de bons patriotes. Les représentants en mission à l'armée du Rhin qui écrivaient d'Alexandre : « C'est le premier général de la République », Hoche qui tout à l'heure prendra Eugène dans son état-major, ne pouvaient-ils pas la servir? D'ailleurs, à quoi bon chercher? C'est à Tallien seul qu'Eugène attribuera plus tard la délivrance de sa mère. En reconnaissance, il lui fera une pension, de même que Joséphine se chargera de sa fille Thermidor, et n'était-ce pas Tallien qui avait déjà, à la Convention, défendu Beauharnais lui-même?

On peut penser que, une fois libre, Joséphine s'employa pour obtenir la mise en liberté de madame Hosten et de son gendre, M. de Croiseul, et que, ses effets étant toujours sous scellés dans son appartement de la rue Saint-Dominique, elle alla passer à Croissy, près de ses amis, la fin de l'automne. Aussi bien n'a-t-on que bien peu de points de repère certains pour jalonner la vie qu'elle a menée depuis le mois d'août 1794 (thermidor an II) jusqu'en août 1795 (thermidor an III).

Une lettre qu'elle écrit à sa mère le 20 novembre 1794 (30 brumaire an III) devrait fournir quelques notions précises. Mais Joséphine, rendue prudente par les événements, n'indique même pas sa résidence. Elle veut seulement apprendre à madame Tascher qu'elle se porte bien, ainsi que ses enfants. « Vous avez sans doute appris le malheur qui m'est arrivé, dit-elle. Je suis veuve depuis quatre mois! Il ne me reste de consolation que mes enfants et vous, ma chère maman, pour unique soutien. »

Une personne qui, à ce moment, joue dans sa vie le principal rôle, qui subvient à tous ses besoins et lui permet d'attendre l'argent qu'elle espère recevoir de la Martinique, est un M. Emmery, de son métier banquier à Dunkerque et vraisemblablement de longue date en relations avec la famille Tascher par son commerce avec les Antilles. C'est lui « qui depuis trois ans alimente Joséphine ».

Cet Emmery — Jean-Marie-Joseph — (qu'il ne faut pas confondre avec un autre Emmery, juif de nation, qui fut député, sénateur, pair de France et comte de l'Empire

sous le nom de Grosveuls) était colonel de la garde nationale de Dunkerque, lorsque, en 1791, il fut nommé député à la Législative. Il y siégea parmi les Constitutionnels, ouvrit en matière commerciale et maritime plusieurs avis pleins de sens, défendit La Fayette, et en toute occasion montra un esprit très ferme, très net et en même temps très libéral. Élu maire de Dunkerque après la dissolution de l'Assemblée, il avait, sous la Terreur, été poursuivi, emprisonné et une maladie grave l'avait seule sauvé de la guillotine. Redevenu maire de Dunkerque en l'an III, ayant, avec son associé, M. Wanhée, repris ses opérations avec les Antilles, il avait avancé à Joséphine les sommes dont elle avait besoin. « Sans les soins de mon bon ami Emmery et de son associé, écrit Joséphine à sa mère le 1er janvier 1795 (12 nivôse an III), je ne sais ce que je serais devenue. Je connais trop votre tendresse pour avoir le plus petit doute sur l'empressement que vous mettrez à me procurer les moyens de vivre et de reconnaître en m'acquittant ce que je suis redevable à M. Emmery. » Et elle insiste pour que l'argent dont madame Tascher peut disposer, non seulement comme revenus mais comme fonds de capitaux, soit envoyé à Hambourg à des banquiers qui le feront passer à Emmery. La réponse est favorable, car les 10 et 12 prairial (29 avril et 1er mai), Joséphine donne procuration d'abord à Emmery et Wanhée, puis à Wanhée seul pour retirer et placer l'argent que leur remettra le banquier de Hambourg et gérer les biens de ses enfants à Saint-Domingue. « Un peu de numéraire que maman m'a fait passer, écrira-t-elle à sa belle-sœur, le 15 frimaire an IV (6 décembre 1795), me met assez à mon aise pour être utile à mes amis. »

Entre temps, elle est parvenue à recouvrer au moins les linges, hardes, meubles, bijoux et effets qui lui appartiennent à elle et à ses enfants. A peine la loi du 8 pluviôse a-t-elle été rendue qu'elle s'est hâtée d'en invoquer le bénéfice et, par arrêté du 7 ventôse (25 février 1795), signé Merlin de Thionville et Tallien, la remise est ordonnée, après quoi les scellés sont réapposés sur l'appartement de la rue Saint-Dominique : c'est là ce qui explique pourquoi le 12 prairial (1er mai), Joséphine s'est déclarée domiciliée rue de l'Université ; c'est la même maison ou une dépendance de la même maison.

Joséphine doit pourvoir à protéger dans l'avenir la fortune de ses enfants : elle assemble le 27 germinal (16 avril) un conseil de famille composé des citoyens Dorfaut, fondé de procuration du grand-père Beauharnais, des citoyens Calmelet, Nys, Brillant et Pelletier. *amis* des mineurs, lesquels la nomment à la charge de tutrice et désignent à la fonction de subrogé tuteur le citoyen Calmelet homme de loi. Ce Calmelet, que Joséphine placera plus tard au Conseil des prises et à la loterie, est en ce moment non seulement son conseil, mais son guide, son ami, et par des petits côtés son complice. Forte de cette tutelle, Joséphine se rend à Fontainebleau près de son beau-père et de sa tante et, par acte passé devant notaire, le 30 messidor (18 juillet), elle emprunte de madame Renaudin, au nom de ses enfants, une somme de cent cinquante mille livres en assignats qui lui sert d'une part à acquitter partie du prix des domaines nationaux achetés par Alexandre dans le district de Romorantin, d'autre part à payer sa contribution à l'emprunt forcé de l'an IV, fixée à soixante mille livres en assignats et réduite ensuite à mille livres en numéraire.

Cette opération a sans doute pour effet de liquider une partie de son passif, mais elle ne saurait lui apporter des ressources immédiates. En Loir-et-Cher, les scellés ne sont pas levés sur les biens d'Alexandre : ils ne le seront que le 7 germinal an IV (27 mars 1796). S'il est venu quelque argent de la Martinique, ç'a été par petites sommes. Joséphine doit beaucoup à Emmery et Wanhée : depuis 1792, elle vit des emprunts qu'elle leur fait : « Vous jugez d'après cela, écrit-elle à sa mère, que je leur suis redevable de sommes considérables[1]. » Il est bien probable, d'après d'autres documents, que cette dette n'est point la seule qu'elle ait contractée.



C'est pourtant à ce moment, le 30 thermidor (17 août 1795), qu'elle prend à bail de la citoyenne Julie Carreau, épouse

1. En reconnaissance des services qui lui ont été rendus à cette époque par MM. Emmery et Wanhée, Joséphine leur prête, le 22 fructidor an XI, la somme de deux cent mille francs, dont, par divers actes postérieurs, elle renonce à toucher l'intérêt.

séparée de Talma, pour trois, six ou neuf années, moyennant un loyer annuel de dix mille francs en assignats ou de quatre mille francs en numéraire, l'hôtel entre cour et jardin, sis rue Chantereine, n° 6, un hôtel comportant écuries, remises et dépendances, exigeant un domestique relativement nombreux, un hôtel qui, par le passé de sa propriétaire, est une maison galante, la maison des fêtes de la demoiselle Julie, avec, tout proche, l'hôtel de la Dervieu, tout autour, les hôtels des Impures en nom, le luxe, l'élégance, la recherche des filles entretenues.

Elle entre en jouissance le 10 vendémiaire an IV (2 octobre), et elle a tout de suite son carrosse à deux chevaux. De plus, la location de la maison de Croissy court à son compte. Il est vrai qu'aucun des termes échus n'est payé, mais, si l'on entrait dans le compte des dettes, on n'en pourrait sortir.

Tout cela est significatif. Madame de Beauharnais escompte des ressources ou des espérances qui ne figurent que rarement dans les archives notariales. C'est le moment où elle se lance dans le monde, où, à la suite de madame Tallien, grâce à elle peut-être, elle forme des liaisons utiles, et, dans ce milieu peu scrupuleux, ne se laissant pas plus que d'autres gagner par les scrupules, elle trouve fort naturel et simple que la vie lui sourie à la fin, qu'elle jouisse de ses dernières années de jeunesse — car elle a trente-deux ans, — que le tourbillon d'amour, de luxe et de volupté l'emporte, sans qu'elle sache où il la conduit, sans qu'elle le veuille savoir...

En vérité, qui le lui reprochera? Ce mariage bâclé par une tante peu scrupuleuse; ce mari odieux à force de pédantisme, cette séparation, ce long exil à la Martinique, cette existence médiocre à Paris, peut-être plus misérable qu'on ne croit; puis la prison, la guillotine apprêtée, le goût de la mort constamment dans la bouche, l'effroi qui glace les os de ce demain qui est le néant; et après, les portes ouvertes, tout de suite après le tressaillement infini de joie à la sensation de la vie recouvrée, la ruine, la misère, les jours sans pain, les longues courses de solliciteuse sans voiture, la beauté sans robe, la coquetterie sans aliment, — puis, brusquement, un coup de lumière, l'inondant de clarté comme dans une féerie : un hôtel, des chevaux, une voiture, des toilettes, une cour,

tous les bals, toutes les fêtes, tous les plaisirs, et être enfin femme, être enfin aimée, s'entendre dire que l'on plaît; jouir enfin de sa vie et oublier ce que cette vie lui a donné jusque-là et que, le plaisir de vivre, on l'a attendu trente-deux ans en traversant la mort !

Pour être plus libre, en fructidor (août-septembre 1795), Joséphine place Hortense dans la pension que madame Campan vient d'ouvrir à Montagne-du-Bon-Air : Eugène revenu, dit-on, de l'état-major de Hoche peu avant la bataille de Quiberon, elle l'envoie de même en pension. Elle y oublie assez volontiers fils et fille, témoin ce billet qu'on a d'Eugène: « Je te prierais bien fort de venir me voir et tu serais bien aimable si tu pouvais venir sans tarder. Tu ne songes pas qu'il y a près d'un mois que je ne t'ai vue. »

C'est bien autre chose qu'elle a en tête. Vendémiaire an IV ! C'est le temps où Bonaparte entre dans sa vie, où sa destinée tourne à l'histoire, où le rêve le plus ambitieux qu'elle ait jamais pu former va être dépassé par la réalité et — on peut le dire — va dépasser son désir.

FRÉDÉRIC MASSON.

L'ÉTERNEL MARI[1]

XX

RÈGLEMENT DE COMPTES

— Avez-vous vu? Avez-vous vu? s'écria Pavel Pavlovitch en bondissant vers Veltchaninov, sitôt que le jeune homme fut sorti.

— Eh! oui, vous n'avez pas de chance! fit Veltchaninov. Il n'eût pas laissé échapper cette parole s'il n'eût été exaspéré par la douleur croissante qui lui torturait la poitrine. Pavel Pavlovitch tressaillit comme s'il ressentait une brûlure.

— Eh bien, et votre rôle, à vous, dans tout cela? C'est sans doute par compassion pour moi que vous ne m'avez pas rendu le bracelet, hein?

— Je n'ai pas eu le temps...

— C'est parce que vous me plaigniez de tout votre cœur, comme un véritable ami plaint un véritable ami?

— Eh bien, soit! je vous plaignais, dit Veltchaninov, commençant à s'emporter.

1. Voir *la Revue* des 15 avril, 1er et 15 mai.

Cependant, il lui raconta en quelques mots comment il avait été forcé d'accepter le bracelet, comment Nadéjda Fédoséievna l'avait contraint à se mêler de cette affaire...

— Vous comprenez bien que je ne voulais m'en charger à aucun prix ; j'ai déjà bien assez d'ennuis sans cela !

— Vous vous êtes laissé attendrir, et vous avez accepté ! ricana Pavel Pavlovitch.

— Vous savez bien que ce que vous dites là est stupide; mais il faut vous pardonner... Vous avez vu tout à l'heure que ce n'est pas moi qui joue le rôle principal dans cette affaire !

— Enfin, il n'y a pas à dire, vous vous êtes laissé attendrir.

Pavel Pavlovitch s'assit et remplit son verre.

— Vous vous imaginez que je vais céder la place à ce gamin? Je le briserai comme un fétu, voilà ce que je ferai ! Dès demain, j'irai là-bas, et je mettrai bon ordre à tout cela. Nous balaierons toutes ces puérilités...

Il vida son verre presque d'un trait et s'en versa un autre; il agissait avec un sans-gêne extraordinaire.

— Ha ! ha ! Nadenka et Sachenka, les charmants enfants ! Ha ! ha ! ha !

Il ne se tenait plus de fureur. Un violent coup de tonnerre éclata, tandis que brillait un éclair, et la pluie se mit à tomber à torrents. Pavel Pavlovitch se leva et alla fermer la fenêtre.

— Il vous demandait tout à l'heure si vous avez peur du tonnerre... Ha ! ha ! Veltchaninov, avoir peur du tonnerre !... Et puis son Kobylnikov ! c'est bien cela, n'est-ce pas? oui, Kobylnikov !... Et puis vos cinquante ans ! Ha ! ha ! Vous vous rappelez? — fit Pavel Pavlovitch d'un air moqueur.

— Vous vous êtes installé ici... — dit Veltchaninov, qui pouvait à peine parler, tant il souffrait, — moi, je vais me coucher... Vous ferez ce qu'il vous plaira.

— On ne mettrait pas un chien dehors par un temps pareil ! — grogna Pavel Pavlovitch, blessé de l'observation, et presque enchanté qu'une occasion lui permît de se montrer offensé.

— C'est bon ! restez assis, buvez... passez la nuit comme il vous plaira ! — murmura Veltchaninov; il s'allongea sur le divan et gémit faiblement.

— Passer la nuit ici?... Vous n'avez pas peur?

— Peur de quoi? — demanda Veltchaninov en relevant brusquement la tête.

— Mais que sais-je, moi? L'autre fois, vous avez eu une peur terrible, au moins à ce qu'il m'a semblé...

— Vous êtes un imbécile! cria Veltchaninov, hors de lui; et il se tourna vers le mur.

— C'est bon! n'en parlons plus! — fit Pavel Pavlovitch.

A peine le malade se fut-il étendu qu'il s'endormit. Après la surexcitation factice qui l'avait tenu debout toute cette journée et dans ces derniers temps, il restait faible comme un enfant. Mais le mal reprit le dessus et vainquit la fatigue et le sommeil : au bout d'une heure, Veltchaninov se réveilla et se dressa sur le divan avec des gémissements de douleur. L'orage avait cessé; la chambre était pleine de fumée de tabac, la bouteille était vide sur la table, et Pavel Pavlovitch dormait sur l'autre divan. Il s'était couché tout de son long; il avait gardé ses vêtements et ses bottes. Son lorgnon avait glissé de sa poche et pendait au bout du fil de soie, presque au ras du plancher. Son chapeau avait roulé à terre, non loin de lui.

Veltchaninov le regarda avec humeur et ne l'éveilla pas. Il se leva et marcha par la chambre : il n'avait plus la force de rester couché; il gémissait et songeait à sa maladie avec angoisse.

Il en avait peur, non sans motif. Il y avait longtemps qu'il était sujet à ces crises, mais, au début, elles ne revenaient qu'à de longs intervalles, au bout d'un an, de deux ans. Il savait que cela venait du foie. Cela commençait par une douleur au creux de l'estomac, ou un peu plus haut, une douleur sourde, assez faible, mais exaspérante. Puis la douleur grandissait, peu à peu, sans discontinuer, parfois pendant dix heures, à la file, et finissait par avoir une telle violence, par être si intolérable, que le malade voyait venir la mort. Lors de la dernière crise, un an auparavant, après cette exacerbation progressive de la douleur, il s'était trouvé si épuisé qu'il pouvait à peine bouger encore la main; le médecin ne lui avait permis durant toute cette journée qu'un peu de thé léger, un peu de pain trempé dans du bouillon. Les crises survenaient pour des motifs très divers; mais tou-

jours elles apparaissaient à la suite d'ébranlements nerveux excessifs. Elles n'évoluaient pas toujours de la même manière: parfois on parvenait à les étrangler dès le début, dès la première demi-heure, par l'application de simples compresses chaudes; d'autres fois, tous les remèdes restaient impuissants, et l'on n'arrivait à calmer la douleur à la longue qu'à force de vomitifs; la dernière fois, par exemple, le médecin déclara, après coup, qu'il avait cru à un empoisonnement.

Maintenant, il y avait encore loin jusqu'au matin, et il ne voulait pas que l'on cherchât un médecin tant qu'il ferait nuit; au reste, il n'aimait pas les médecins. A la fin, il ne se contint plus, et il gémit tout haut. Ses plaintes réveillèrent Pavel Pavlovitch; il se souleva sur son divan et resta assis un moment tout effaré, écoutant et regardant Veltchaninov qui courait comme un fou par les deux chambres. Le vin qu'il avait bu avait si bien produit son effet, qu'il fut longtemps sans retrouver ses esprits; enfin il comprit, s'approcha de Veltchaninov; l'autre balbutia une réponse.

— C'est du foie que cela vient; oh! je connais bien cela! — fit Pavel Pavlovitch avec une volubilité surprenante, — Petr Kouzmitch et Polosoukhine ont eu tout à fait la même chose, et c'était le foie... Il faut mettre des compresses bien chaudes. Petr Kouzmitch usait toujours de compresses... C'est qu'on peut en mourir! Voulez-vous que je coure appeler Mavra, dites?

— Ce n'est pas la peine, ce n'est pas la peine! — fit Veltchaninov à bout de forces, — je n'ai besoin de rien.

Mais Pavel Pavlovitch était, Dieu sait pourquoi, tout à fait hors de lui, aussi bouleversé que s'il se fût agi de sauver son propre fils. Il ne voulut rien entendre et insista avec feu: il fallait absolument mettre des compresses chaudes, et puis, par là-dessus, avaler vivement, d'un trait, deux ou trois tasses de thé faible, aussi chaud que possible, presque bouillant. Il courut chercher Mavra, sans attendre que Veltchaninov le lui permît, la ramena à la cuisine, fit du feu, alluma le samovar; en même temps, il décidait le malade à se coucher, le déshabillait, l'enveloppait d'une couverture; et au bout de vingt minutes, le thé était prêt, et la première compresse était chauffée.

— Voilà qui fait l'affaire... des assiettes bien chaudes, brûlantes! — dit-il avec un empressement passionné, en appliquant sur la poitrine de Veltchaninov une assiette enveloppée dans une serviette. — Nous n'avons pas d'autres compresses, et il serait trop long de s'en procurer... Et puis des assiettes, je peux vous le garantir, c'est encore ce qu'il y a de meilleur: j'en ai fait l'expérience moi-même, en personne, sur Petr Kouzmitch... C'est que, vous savez, on peut en mourir!... Tenez, buvez ce thé, vivement : tant pis, si vous vous brûlez!... Il s'agit de vous sauver, il ne s'agit pas de faire des façons.

Il bousculait Mavra, qui dormait encore à demi; on changeait les assiettes toutes les trois ou quatre minutes. Après la troisième assiette et la seconde tasse de thé bouillant, avalée d'un trait, Veltchaninov se sentit tout à coup soulagé.

— Quand on parvient à se rendre maître du mal, alors, grâce à Dieu! c'est bon signe! s'écria Pavel Pavlovitch,

Et il courut tout joyeux chercher une autre assiette et une autre tasse de thé.

— Le tout, c'est d'empoigner le mal! Le tout, c'est que nous arrivions à le faire céder! — répétait-il à chaque instant.

Au bout d'une demi-heure, la douleur était tout à fait calmée; mais le malade était si exténué que, malgré les supplications de Pavel Pavlovitch, il refusa obstinément de se laisser appliquer « encore une petite assiette ». Ses yeux se fermaient, de faiblesse.

— Dormir! dormir! murmura-t-il d'une voix éteinte.

— Oui, oui! fit Pavel Pavlovitch.

— Couchez-vous aussi... Quelle heure est-il?

— Il va être deux heures moins un quart.

— Couchez-vous.

— Oui, oui, je me couche.

Une minute après, le malade appela de nouveau Pavel Pavlovitch, qui accourut, et se pencha sur lui.

— Oh! vous êtes... vous êtes meilleur que moi!... Merci.

— Dormez, dormez! fit tout bas Pavel Pavlovitch.

Et il retourna vite à son divan, sur la pointe des pieds.

Le malade l'entendit encore faire doucement son lit, ôter ses vêtements, éteindre la bougie, et se coucher à son tour, en retenant son souffle, pour ne pas le troubler.

Veltchaninov dut s'endormir, sans doute, aussitôt que la lumière fut éteinte ; il se le rappela plus tard très nettement. Mais, durant tout son sommeil, jusqu'au moment où il se réveilla, il lui sembla, en rêve, qu'il ne dormait pas, et qu'il ne pouvait arriver à s'endormir, malgré son extrême faiblesse.

Il rêva qu'il se sentait délirer, qu'il ne parvenait pas à chasser les images obstinément pressées devant son esprit, bien qu'il eût pleinement conscience que c'était là des visions et non des réalités. Il reconnaissait toute la scène : sa chambre était pleine de gens, et la porte, dans l'ombre, restait ouverte ; les gens entraient en foule, montaient l'escalier, en rangs serrés. Au milieu de la chambre, près de la table, un homme était assis, exactement comme dans son rêve d'il y a un mois. De même qu'alors, l'homme restait assis, accoudé sur la table, sans parler ; mais cette fois il portait un chapeau entouré d'un crêpe. « Comment ? c'était donc Pavel Pavlovitch, l'autre fois aussi ? » pensa Veltchaninov ; mais, en considérant les traits de l'homme silencieux, il se convainquit que c'était quelqu'un d'autre. « Mais pourquoi donc porte-t-il un crêpe ? » songea-t-il. La foule pressée autour de la table parlait, criait, et le tumulte était terrible. Ces gens semblaient plus irrités contre Veltchaninov, plus menaçants que dans l'autre rêve ; ils tendaient les poings vers lui, et criaient à tue-tête ; que criaient-ils, que voulaient-ils, il ne parvenait pas à le comprendre.

« Mais voyons, tout cela n'est que du délire ! songea-t-il, je sais bien que je n'ai pu m'endormir, que je me suis levé, que je suis debout, parce que je ne pouvais rester couché, tant je souffrais !... » Et pourtant les cris, les gens, les gestes, tout lui apparaissait avec une si parfaite netteté, avec un tel air de réalité, que par moments il lui venait des doutes : « Est-ce bien vraiment une hallucination que tout cela ? Que me veulent-ils donc, ces gens, mon Dieu ! Mais... si tout cela n'est pas du délire, comment est-il possible que ces cris ne réveillent pas Pavel Pavlovitch ? Car enfin il dort, il est là, sur le divan ! »

A la fin, il arriva ce qui était arrivé dans l'autre rêve : tous refluèrent vers la porte et se ruèrent dans l'escalier, et furent rejetés dans la chambre par une nouvelle foule qui montait. Les nouveaux arrivants portaient quelque chose, quelque

chose de grand et de lourd; on entendait résonner dans l'escalier les pas pesants des porteurs: des rumeurs montaient, des voix hors d'haleine. Dans la chambre, tous crièrent : « On l'apporte! on l'apporte! » Les yeux étincelèrent et se braquèrent, menaçants, sur Veltchaninov; et violemment, du geste, on lui désigna l'escalier. Déjà, il ne doutait plus que tout cela fût, non pas une hallucination, mais une réalité; il se haussa sur la pointe des pieds pour apercevoir plus vite, par-dessus les têtes, ce qu'on apportait. Son cœur battait, battait, battait, — et soudain, exactement comme dans l'autre rêve, trois violents coups de sonnette retentirent. Et de nouveau ils étaient si clairs, si précis, si distincts, qu'il n'était pas possible qu'ils ne fussent pas réels!... Il poussa un cri et se réveilla.

Mais il ne courut pas à la porte, comme l'autre fois. Quelle idée subite dirigea son premier mouvement?... Est-ce même une idée quelconque qui à ce moment le fit agir?... Ce fut comme si quelqu'un lui disait ce qu'il fallait faire; il se dressa vivement sur son lit, se jeta en avant, droit vers le divan où dormait Pavel Pavlovitch, les mains tendues, comme pour prévenir, repousser une attaque. Ses mains rencontrèrent d'autres mains, tendues vers lui; il les saisit fortement; quelqu'un était là, debout, penché vers lui. Les rideaux étaient fermés, mais l'obscurité n'était pas complète; il venait une faible lueur de la pièce voisine, qui n'avait pas de rideaux opaques. Tout à coup, une douleur terrible lui déchira la paume et les doigts de la main gauche, et il comprit qu'il avait saisi fortement de cette main le tranchant d'un couteau ou d'un rasoir... Au même moment, il entendit le bruit sec d'un objet qui tombait à terre.

Veltchaninov était bien trois fois plus fort que Pavel Pavlovitch; pourtant la lutte fut longue, dura quatre ou cinq minutes. Enfin il le terrassa, lui ramena les mains derrière le dos, pour les lui lier, tout de suite. Il tint ferme l'assassin de la main gauche, et, de l'autre, chercha quelque chose qui pût servir de lien, le cordon des rideaux de la fenêtre; il tâtonna longtemps, le trouva enfin, et l'arracha. Il fut surpris lui-même, ensuite, de la vigueur extraordinaire que cet effort lui avait demandée.

Durant ces trois minutes, ni lui, ni l'autre, ne dit un seul mot; rien ne s'entendait, que leur souffle haletant, et le bruit sourd de la lutte. Quand il fut parvenu à lier les mains de Pavel Pavlovitch, il le laissa couché à terre, se releva, alla à la fenêtre, écarta les rideaux. La rue était déserte; le jour commençait à blanchir. Il ouvrit la fenêtre, y resta quelques instants, respirant à pleins poumons l'air frais. Il était près de cinq heures. Il referma la fenêtre, alla à l'armoire, prit une serviette, et en enveloppa solidement sa main gauche, pour arrêter le sang. Il vit à ses pieds le rasoir ouvert, sur le tapis; il le ramassa, l'essuya, le remit dans sa boîte, qu'il avait oubliée le matin sur une petite table placée près du divan où avait dormi Pavel Pavlovitch; et il plaça la boîte dans son bureau, qu'il ferma à clef. Puis il s'approcha de Pavel Pavlovitch, et le considéra.

Il avait réussi à se lever à grand peine et à s'asseoir dans un fauteuil. Il n'était ni habillé, ni chaussé. Sa chemise était tachée de sang, dans le dos et aux manches; c'était du sang de Veltchaninov.

C'était assurément Pavel Pavlovitch, mais il était méconnaissable, tant ses traits étaient décomposés. Il était assis, les mains liées derrière le dos, faisant effort pour se tenir droit, le visage ravagé, convulsé, vert à force de pâleur; de temps en temps, il tremblait. Il regardait Veltchaninov d'un regard fixe, mais éteint, d'un œil qui ne voyait pas. Tout à coup, il eut un sourire stupide et égaré, désigna d'un mouvement de la tête la carafe, sur la table, et dit, en bégayant, tout bas :

— A boire...

Veltchaninov remplit un verre d'eau et le fit boire, de sa main. Pavel Pavlovitch aspirait l'eau gloutonnement; il but trois gorgées, puis releva la tête, regarda très fixement, en face, Veltchaninov qui restait debout devant lui, le verre en main; il ne dit rien, et recommença à boire. Quand il eut fini, il respira profondément. Veltchaninov prit son oreiller, ses vêtements, passa dans la pièce voisine, et enferma Pavel Pavlovitch à clef dans la chambre où il se trouvait.

Ses souffrances de la nuit avaient complètement cessé, mais sa faiblesse redevint extrême, après le prodigieux effort

qu'il venait de déployer. Il essaya de réfléchir à ce qui s'était passé; mais ses idées ne parvenaient pas à se coordonner : la secousse avait été trop forte. Il s'assoupit, sommeilla quelques minutes, puis soudain trembla de tous ses membres, se réveilla, se rappela tout; il souleva avec précaution sa main gauche, toujours enveloppée dans la serviette humide de sang, et se mit à réfléchir, avec une agitation fébrile. Un seul point était parfaitement clair pour lui : c'est que Pavel Pavlovitch avait effectivement voulu l'égorger, mais que peut-être un quart d'heure avant de faire le coup, il ignorait lui-même qu'il le ferait. Peut-être la boîte aux rasoirs lui avait-elle sauté aux yeux, la veille au soir, sans qu'il eût aucune préméditation, et le souvenir de ces rasoirs avait-il agi ensuite, comme une obsession. (Les rasoirs, d'ordinaire, étaient enfermés à clef dans le bureau ; la veille, Veltchaninov s'en était servi, et les avait laissés dehors par mégarde.)

« S'il avait été résolu à me tuer, il se serait muni d'un poignard ou d'un pistolet; il ne pouvait compter sur mes rasoirs, qu'il n'avait encore jamais vus », songea-t-il.

Enfin, six heures sonnèrent. Veltchaninov revint à lui, s'habilla, et retourna vers Pavel Pavlovitch. En ouvrant la porte, il ne put s'expliquer pourquoi il avait enfermé Pavel Pavlovitch, pourquoi il ne l'avait pas chassé sur-le-champ hors de chez lui. Il fut surpris de le trouver tout habillé : le prisonnier était parvenu à défaire ses liens. Il était assis dans le fauteuil; il se leva quand Veltchaninov entra. Il tenait son chapeau à la main. Son regard trouble disait : « Il est inutile de parler; il n'y a rien à dire; il n'y a pas à parler... »

— Allez! dit Veltchaninov. Prenez votre écrin, ajouta-t-il.

Pavel Pavlovitch revint jusqu'à la table, prit l'écrin, le mit dans sa poche et se dirigea vers l'escalier. Veltchaninov était debout près de la porte, pour la fermer sur lui. Leurs regards se rencontrèrent une dernière fois. Pavel Pavlovitch s'arrêta court. Pendant cinq secondes ils se regardèrent en face, les yeux dans les yeux, comme indécis. Enfin Veltchaninov lui fit signe de la main.

— Allez! dit-il à demi-voix.

Et il ferma la porte à clef.

XVI

ANALYSE

Un sentiment de joie inouïe, immense, le remplit tout entier; quelque chose finissait, se dénouait; une pesanteur effroyable s'en allait, se détachait de lui. Il en avait conscience. Elle avait duré cinq semaines. Il leva sa main, regarda la serviette tachée de sang, et murmura :

— Non, cette fois tout est bien fini !

Et, durant toute cette matinée, pour la première fois depuis trois semaines, il ne songea presque pas à Lisa, comme si ce sang, coulé de ses doigts blessés, l'avait encore affranchi de cette autre obsession.

Il comprenait clairement qu'un terrible danger l'avait menacé. « Ces gens-là, songeait-il, la minute d'avant, ne savent pas s'ils vous égorgeront ou non, et puis, une fois qu'ils tiennent un couteau entre leurs mains tremblantes, et qu'ils sentent le premier jet de sang sur leurs doigts, il ne leur suffit plus de vous égorger, il faut qu'ils vous coupent la tête, tout net : « houp! » comme disent les forçats. C'est bien cela ! »

Il ne put rester chez lui : il fallait absolument qu'il fît quelque chose tout de suite, ou quelque chose allait inévitablement lui arriver; il sortit, marcha par les rues, et attendit. Il avait une envie extrême de rencontrer quelqu'un, de causer avec quelqu'un, fût-ce un inconnu, et ce désir lui donna l'idée de voir un médecin et de faire panser convenablement sa main. Le médecin, qu'il connaissait depuis longtemps, examina la blessure, et lui demanda curieusement :

— Comment cela a-t-il pu vous arriver?

Veltchaninov répondit par une plaisanterie, éclata de rire, et faillit tout raconter, mais se contint. Le médecin lui tâta le pouls, et, lorsqu'il sut la crise qu'il avait eue la nuit précédente, lui fit prendre sur-le-champ une potion calmante qu'il avait sous la main. Quant à la blessure, il le rassura :

— Cela ne peut avoir de suites bien fâcheuses.

Veltchaninov se remit à rire, et déclara que des suites excellentes s'étaient déjà produites.

Deux fois encore, dans cette même journée, il fut repris d'une envie irrésistible de *tout* raconter; une fois, même, ce fut en présence d'un homme qui lui était tout à fait inconnu, et auquel il adressa le premier la parole dans une pâtisserie, — lui qui, jusqu'à ce jour, n'avait jamais pu supporter de causer avec des inconnus dans des endroits publics.

Il entra dans une boutique, acheta un journal, alla chez son tailleur et commanda des vêtements. L'idée d'aller rendre visite aux Pogoreltsev continuait à ne lui donner aucun plaisir; il ne songeait guère à eux, et, d'ailleurs, il n'était pas possible qu'il allât à leur maison de campagne : il fallait qu'il attendît ici, à la ville, il ne savait quoi.

Il dîna de bon appétit, causa avec le garçon et avec son voisin de table, et vida une demi-bouteille de vin. Il ne songeait même pas qu'un retour de la crise de la veille fût possible : il était convaincu que son mal avait complètement passé au moment même où, en dépit de son état de faiblesse, il avait, après une heure et demie de sommeil, sauté à bas de son lit, et si vigoureusement jeté à terre son assassin.

Vers le soir pourtant, la tête commença à lui tourner, et, par moments, il sentait monter quelque chose qui ressemblait à son rêve délirant de la nuit. Il rentra chez lui dès le crépuscule, et sa chambre le terrifia presque, lorsqu'il y pénétra. Il se sentait agité et oppressé. Il parcourut plusieurs fois son appartement; même il alla jusque dans sa cuisine, où jamais il n'entrait. « C'est ici qu'hier ils ont fait chauffer les assiettes », songeait-il. Il ferma la porte au verrou, et, plus tôt que d'habitude, il alluma les bougies. Cependant, il se rappela que tout à l'heure, en passant devant la loge, il avait appelé Mavra et lui avait demandé : « Pavel Pavlovitch n'est-il pas venu en mon absence? » comme si, en effet, il pouvait être venu.

Une fois qu'il se fut enfermé soigneusement, il prit dans son bureau la boîte à rasoirs et ouvrit le rasoir « d'hier » pour l'examiner. Sur le manche d'ivoire blanc il y avait encore quelques gouttes de sang. Il remit le rasoir dans la boîte, et

la replaça dans le bureau. Il désirait dormir : il fallait absolument qu'il se couchât tout de suite ; autrement, « demain il ne serait bon à rien ». Ce lendemain lui apparaissait comme un jour destiné à être en quelque sorte fatal et « définitif ». Mais les mêmes pensées qui, durant toute la journée, tandis qu'il courait par les rues. ne l'avaient pas quitté un seul instant, envahirent tumultueusement sa tête malade, sans qu'il pût y mettre ordre ou les écarter, et il songea, songea, songea, et longtemps encore il lui fut impossible de s'endormir…

« Étant accordé qu'il s'est mis à m'égorger, sans préméditation aucune, pensa-t-il, n'en avait-il jamais eu l'idée auparavant, pas une seule fois, ne l'a-t-il même jamais rêvé dans un de ses mauvais moments ? »

Il trouva une réponse bizarre : « Pavel Pavlovitch voulait le tuer. mais l'idée du meurtre n'était pas venue une seule fois à l'esprit du futur meurtrier. » Plus brièvement : « Pavel Pavlovitch voulait tuer. mais ne savait pas qu'il voulait tuer. C'est incompréhensible, mais c'est comme cela, pensa Veltchaninov. Ce n'est ni pour chercher une place ni pour Bagaoutov qu'il est venu à Pétersbourg, — bien qu'une fois ici il ait cherché une place et couru après Bagaoutov, et qu'il ait été hors de lui lorsque l'autre est mort ; — il se souciait de Bagaoutov autant que d'une guigne. C'est pour moi qu'il est venu ici, et qu'il est venu avec Lisa… Moi-même, m'attendais-je à quelque chose ?…

Il se répondit que décidément oui, qu'il s'y était attendu du jour où il l'avait vu en voiture, à l'enterrement de Bagaoutov :

« Je m'attendais à quelque chose, mais naturellement, pas à cela…. pas, naturellement, à ce qu'il me coupât le cou !…

» Mais voyons, était-ce sincère, — s'écria-t-il encore, en soulevant brusquement sa tête de l'oreiller et en ouvrant les yeux. — était-ce sincère. tout ce que… ce fou me disait hier de sa tendresse pour moi. tandis que son menton tremblait et qu'il se frappait la poitrine du poing ?

» — C'était parfaitement sincère, — répondit-il, approfondissant l'analyse sans ordre. — Il était parfaitement assez bête et assez généreux pour s'éprendre de l'amant de sa femme, à la conduite de laquelle il n'a rien trouvé à redire pendant vingt ans ! Il m'a estimé pendant neuf ans, a honoré mon

souvenir, et a gardé mes « expressions » dans sa mémoire. Il n'est pas possible qu'il ait menti hier! Est-ce qu'il ne m'aimait pas hier, lorsqu'il me disait : « Réglons nos comptes »? Parfaitement, il m'aimait *tout en me haïssant;* cet amour est de tous le plus fort...

» Il est bien possible — c'est même certain — que j'ai fait sur lui, à T... une impression prodigieuse, oui, prodigieuse, et que je l'ai subjugué; oui, avec un être pareil, cela a fort bien pu arriver. Il m'a fait cent fois plus grand que je ne suis, parce qu'il s'est senti écrasé devant moi... Je serais bien curieux de savoir exactement ce qui, en moi, lui faisait tant d'effet... Après tout, il est bien possible que ce soient mes gants frais, et la manière dont je les mettais. Les gants, c'est plus qu'il n'en faut pour certaines âmes nobles, surtout pour des âmes d' « éternels maris ». Le reste, ils se l'exagèrent, le multiplient par mille, et ils se battront pour vous, si cela vous fait plaisir... Comme il admirait mes moyens de séduction! Il est bien possible que ce soit précisément cela qui lui ait fait le plus d'effet... Et son cri, l'autre jour: « Lui aussi! mais alors il n'y a plus moyen de se fier à personne! » Quand un homme en est là, c'est fini, ce n'est plus qu'une bête brute!...

» Hum! Il est venu ici pour « nous embrasser et pleurer ensemble », comme il le déclarait avec son air sournois; ce qui veut dire qu'il venait pour me couper le cou, et qu'il croyait venir « m'embrasser et pleurer... » Il a amené Lisa avec lui. Oui, c'est bien cela : si j'avais pleuré avec lui, peut-être qu'en effet il m'eût pardonné, car il avait terriblement envie de pardonner!... Tout cela a tourné, dès notre première rencontre, en attendrissement d'ivrogne, en niaiseries grotesques et en vilaines piailleries de femme offensée. C'est pour cela qu'il est venu complètement ivre, pour être, avec toutes ses grimaces, en état de parler; il n'aurait jamais pu, sans être ivre... Et ce qu'il les aimait, les grimaces! Quelle joie, lorsque je me suis laissé aller à cette embrassade!... Seulement il ne savait pas alors si tout cela finirait par un baiser ou par un coup de couteau. Eh bien! la solution est venue, la meilleure, la vraie solution : le baiser et le coup de couteau, les deux à la fois. C'est la solution tout à fait logique!...

» Il a été assez bête pour me mener voir sa fiancée... Sa fiancée! Seigneur! Il n'y a qu'un être comme lui qui puisse avoir l'idée de «renaître à une vie nouvelle» par ce moyen-là. Pourtant, il a eu des doutes; il lui a fallu la haute sanction de Veltchaninov, de l'homme dont il faisait si grand cas. Il fallait que Veltchaninov lui donnât l'assurance que le rêve n'était pas un rêve, que tout cela était bien réel... Il m'a emmené parce qu'il m'admirait infiniment, parce qu'il avait une confiance sans bornes dans la noblesse de mes sentiments, — et qui sait? parce qu'il espérait que là-bas, sous la verdure, nous nous embrasserions et nous pleurerions, à deux pas de sa chaste fiancée. — Eh oui! Il fallait bien qu'une bonne fois cet « éternel mari » se vengeât de tout, et, pour se venger, il a pris en main le rasoir..., sans préméditation, c'est vrai, mais enfin il l'a pris en main!... Voyons, avait-il une arrière-pensée, quand il m'a raconté l'histoire de ce garçon d'honneur? «Tout de même, il lui a donné du couteau dans le ventre: tout de même, il a fini par lui en donner, et en présence du gouverneur!... » Et avait-il en effet une intention, l'autre nuit, quand il s'est relevé, et qu'il est venu là, au milieu de la chambre? Hem!... Mais non, c'était évidemment pour me faire une farce. Il s'était levé sans mauvaise intention, et puis, quand il a vu que j'avais peur, il est resté là, sans me répondre, pendant dix minutes, parce qu'il s'amusait fort de voir que j'avais peur de lui... Il est bien possible qu'à ce moment-là l'idée lui soit venue pour la première fois, pendant qu'il était là, debout dans l'obscurité.

» Mais voyons, si je n'avais pas oublié hier mes rasoirs sur la table... eh bien! je crois fort qu'il ne serait rien arrivé du tout. Évidemment! Évidemment! Puisqu'il m'a évité tous ces temps-ci! puisqu'il ne venait plus, depuis quinze jours, par pitié pour moi! Puisque c'est Bagaoutov qu'il voulait, et non pas moi!... Puisqu'il s'est relevé, cette nuit, pour faire chauffer les assiettes, espérant que l'attendrissement écarterait le couteau!... C'est bien clair, il les chauffait pour lui-même autant que pour moi, ses assiettes!... »

Longtemps encore sa tête malade travailla de la sorte à tisser du vide, jusqu'au moment où il s'assoupit. Il se réveilla, le

lendemain matin, la tête toujours aussi malade, mais il se sentit en proie à une terreur nouvelle, imprévue...

Cette terreur venait de la conviction soudaine qui s'était faite en lui qu'il devrait, lui, Veltchaninov, ce jour-là, de son propre mouvement, aller chez Pavel Pavlovitch. — Pourquoi? en vue de quoi? Il n'en savait rien, n'en voulait rien savoir; ce qu'il savait, c'est qu'il irait.

Sa folie — il ne trouvait pas d'autre nom — grandit à tel point qu'il finit par trouver à cette résolution un air raisonnable et un prétexte plausible : déjà, la veille, il avait été obsédé par l'idée que Pavel Pavlovitch. rentré chez lui, avait dû s'enfermer et se pendre, tout comme le commissaire dont lui avait parlé Maria Sysoevna. Cette hallucination de la veille était devenue peu à peu pour lui une certitude absurde, mais indéracinable. — « Et pourquoi diable cet imbécile s'est-il pendu? » — se demandait-il à tout instant. Il se rappelait les paroles de Lisa... « Au reste, à sa place, moi aussi, je me serais pendu... ». songea-t-il une fois.

Enfin il ne put plus y tenir : au lieu d'aller dîner, il se dirigea vers la maison de Pavel Pavlovitch. — « Je me contenterai de demander à Maria Sysoevna », se dit-il. Mais, à peine fut-il sous la porte cochère, qu'il s'arrêta :

— Voyons, voyons! s'écria-t-il, confus et furieux. J'irais me traîner jusque-là pour « nous embrasser et pleurer ensemble »! Je descendrais à ce degré de honte, à cette bassesse insensée!

Il fut sauvé de « cette bassesse insensée » par la Providence, qui veille sur les hommes comme il faut. A peine fut-il dans la rue, qu'il se heurta à Alexandre Lobov. Le jeune homme était hors d'haleine, très agité.

— Ah! Je venais précisément chez vous! Eh bien!, et notre ami Pavel Pavlovitch!...

— Il s'est pendu! murmura Veltchaninov d'un air égaré.

— Comment, pendu?... Et pourquoi donc? fit Lobov en ouvrant de grands yeux.

— Rien... ne faites pas attention... je croyais... Continuez.

— Mais quelle singulière idée!... Il ne s'est pas pendu du tout! Pourquoi se serait-il pendu?... Au contraire, il est parti. Je viens de le mettre en wagon... Mais ce qu'il boit!

ce qu'il boit! Il chantait à tue-tête dans le wagon; il s'est souvenu de vous: il m'a recommandé de vous saluer... Voyons, est-ce une canaille? qu'en pensez-vous? dites?

Le jeune homme était extrêmement surexcité : son visage enluminé, ses yeux étincelants, sa langue pâteuse en témoignaient suffisamment. Veltchaninov éclata de rire, à gorge déployée.

— Alors, eux aussi, ils ont fini par fraterniser! Ha! ha! Ils se sont embrassés et ils ont pleuré ensemble!

— Sachez qu'il a pris congé, *là-bas*, tout de bon. Il y est allé hier, et aujourd'hui aussi... Il nous a dénoncés en plein. On a enfermé Nadia dans la pièce de l'entresol. Des cris et des pleurs, mais nous ne céderons pas!... Mais ce qu'il boit! ce qu'il boit! Il parlait tout le temps de vous... mais quelle différence avec vous! Vous, vous êtes vraiment un homme très bien, et puis, vous avez fait partie de la bonne société, et, si vous êtes forcé de rester à l'écart, à présent, c'est uniquement par pauvreté, n'est-ce pas?...

— Alors, c'est lui qui vous a dit cela de moi?

— C'est lui, c'est lui, mais ne vous fâchez pas. Être un bon citoyen, cela vaut mieux que d'être du grand monde. Mon avis, à moi, c'est qu'en notre temps on ne sait plus du tout qui estimer en Russie. Et convenez que c'est une affreuse calamité, pour une époque, de ne plus savoir qui estimer... n'est-il pas vrai?

— C'est fort exact... Mais lui?

— Lui? Qui, lui?... Ah! parfaitement!... Pourquoi diable disait-il : « Veltchaninov a cinquante ans, *mais* il est ruiné »? Pourquoi *mais*, et non pas *et*? Il riait de bon cœur, et il a répété cela plus de mille fois. Il est monté en wagon, il s'est mis à chanter, et il a pleuré... C'était simplement honteux; c'était même pénible, cet homme ivre!... Ah! je n'aime pas les imbéciles!... Et puis il jetait de l'argent aux pauvres pour le repos de l'âme de Lisa... C'est sa femme, n'est-ce pas?

— Sa fille.

— Qu'avez-vous donc à la main?

— Je me suis coupé.

— Ce n'est rien, cela se passera... Il a bien fait d'aller au

diable, mais je gage que là où il va, il se mariera tout de suite... ne croyez-vous pas ?

— Eh bien, mais, vous même, vous voulez bien vous marier !

— Moi ? oh mais ! c'est autre chose !... Etes-vous drôle ! Si vous avez cinquante ans, il en a bien soixante ; et, en pareille matière, il faut de la logique, mon petit père !... Et puis, il faut que je vous dise, dans le temps j'étais un panslaviste farouche, mais à présent nous attendons l'aurore de l'Occident... Allons, au revoir ; je suis bien aise de vous avoir rencontré sans vous avoir cherché. Je ne puis pas monter chez vous ; ne me le demandez pas ; impossible !

Et il reprit sa course.

— Ah ! mais où ai-je donc la tête ? — fit-il en revenant sur ses pas. — Il m'a chargé d'une lettre pour vous ! Voici la lettre... Pourquoi ne l'avez-vous pas accompagné à la gare ?

Veltchaninov remonta chez lui, et déchira l'enveloppe.

Sous l'enveloppe il n'y avait pas une seule ligne de Pavel Pavlovitch ; rien qu'une lettre d'une autre main. Veltchaninov reconnut l'écriture. La lettre était vieille, le temps avait jauni le papier, l'encre avait pâli. Elle avait été écrite pour lui dix ans auparavant, deux mois après son départ de T... Mais elle ne lui était pas parvenue ; elle n'avait pas été envoyée : l'autre lui avait été substituée, il le comprit aussitôt.

Dans cette lettre, Natalia Vasilievna lui disait adieu pour jamais, — tout comme dans celle qu'il avait reçue ; — elle lui déclarait qu'elle en aimait un autre, à qui elle n'avait pas révélé qu'elle était enceinte. Elle lui promettait, pour le consoler, de lui confier l'enfant qui lui naîtrait, lui rappelait que c'était là pour eux de nouveaux devoirs, que par là même leur amitié se trouvait scellée, pour toujours... En un mot, la lettre était fort peu logique, mais disait fort clairement qu'il fallait qu'il la débarrassât de son amour. Elle lui permettait de revenir à T... au bout d'un an, pour voir l'enfant. — Elle avait réfléchi, et, Dieu sait pourquoi, substitué l'autre lettre à celle-là.

Veltchaninov, en lisant, devint tout pâle ; mais il se représenta Pavel Pavlovitch, trouvant cette lettre et la lisant pour la première fois, devant le coffret de famille, le coffret d'ébène incrusté de nacre.

« Lui aussi, il a dû devenir pâle comme un mort, — songea-t-il en constatant sa propre pâleur dans la glace ; — oui, certainement, lorsqu'il l'a lue, il a dû fermer les yeux, et puis, les rouvrir brusquement, dans l'espoir que la lettre redeviendrait un simple papier blanc... Oui, il a dû recommencer trois fois l'épreuve !... »

XVII

L'ÉTERNEL MARI

Deux ans après, par une belle journée d'été, M. Veltchaninov se trouvait en wagon, allant à Odessa, pour rendre visite à un ami ; il espérait, d'ailleurs, que cet ami le présenterait à une femme tout à fait intéressante, que depuis longtemps il désirait connaître de plus près. Il s'était très fortement modifié, ou, pour mieux dire, il avait infiniment gagné au cours de ces deux années. Il ne lui restait presque rien de son ancienne hypocondrie.

De tous les « souvenirs » qui l'avaient torturé deux ans auparavant, à Pétersbourg, durant son interminable procès, il ne lui restait plus qu'un peu de confusion, lorsqu'il songeait à cette période d'impuissance et de pusillanimité maladive. Il se consolait en se disant que cet état ne se reproduirait plus, et que personne jamais n'en saurait rien.

Sans doute, à cette époque, il avait complètement rompu avec le monde, s'était négligé, s'était tenu tout à fait à l'écart ; on l'avait parfaitement remarqué. Mais il était rentré dans le monde avec une contrition si parfaite, et il s'y était montré si renouvelé, si sûr de lui-même, que tous lui avaient pardonné aussitôt sa défection momentanée. Ceux même qu'il avait cessé de saluer furent les premiers à le reconnaître et à lui tendre la main, sans lui poser aucune question fâcheuse, comme s'il avait simplement dû se consacrer quelque temps à ses affaires personnelles, qui ne regardaient que lui.

La cause principale de son heureuse transformation était, bien entendu, l'issue de son procès. Il lui était revenu soixante

mille roubles : c'était peu de chose, évidemment, mais, pour lui, c'était beaucoup. Il se retrouvait sur un terrain solide; il savait qu'il ne gâcherait pas stupidement ces dernières ressources comme il avait fait des autres, et qu'il les ménagerait pour la durée de son existence. « Ils peuvent bien bouleverser à leur gré l'édifice social, et nous corner aux oreilles tout ce qu'ils voudront, — songeait-il parfois, en considérant les choses belles et excellentes qui se réalisaient autour de lui et dans la Russie entière, — les hommes peuvent changer, les idées aussi, moi je n'en ai cure : je sais que j'aurai toujours à ma disposition un petit dîner soigné, comme celui que je savoure en ce moment-ci, et, quant au reste, je suis bien tranquille. » Cette tournure d'esprit bourgeoise et voluptueuse avait transformé peu à peu jusqu'à sa personne physique : l'hystérique agité de jadis avait complètement disparu, et avait fait place à un nouvel homme, à un homme gai, ouvert, posé. Même, les rides inquiétantes, qui s'étaient montrées un instant autour de ses yeux et sur son front, s'étaient presque effacées; et son teint s'était modifié, était devenu blanc et rose.

Il était confortablement installé dans un wagon de première classe, et son esprit ravi caressait une pensée charmante. Il y avait une bifurcation à la gare suivante. « J'ai donc le choix : si tout à l'heure je quitte la ligne directe pour bifurquer à droite, je pourrais faire une visite, deux stations plus loin, à une dame que je connais bien, qui revient à peine de l'étranger, et qui se trouve là-bas dans une solitude fort avantageuse pour moi, mais fort ennuyeuse pour elle : voilà de quoi s'occuper d'une manière aussi intéressante qu'à Odessa, d'autant plus qu'il sera toujours temps de gagner ensuite Odessa... » Il hésitait encore, et n'arrivait pas à se déterminer; il attendait la secousse soudaine qui le déciderait. Cependant la station était proche et la secousse ne venait pas.

Il y avait à cette gare un arrêt de quarante minutes, et le dîner était servi pour les voyageurs. A la porte de la salle d'attente des première et seconde classes il y avait un attroupement de gens qui se bousculaient pour mieux voir : sans doute, il se produisait là quelque scandale. Une dame, descendue d'un compartiment de deuxième classe, fort jolie, mais trop élé-

gamment mise pour une voyageuse, entraînait presque de force un uhlan, un jeune et charmant officier, qui cherchait à se dégager de ses mains. Le jeune officier était parfaitement ivre, et la dame, probablement une parente, son aînée, l'empêchait de courir au buffet, pour recommencer à boire. Le uhlan heurta, dans la foule, un jeune marchand, également ivre, au point de n'avoir plus sa raison. Ce jeune marchand n'avait pas quitté la gare depuis deux jours, était resté là à boire et à dépenser son argent avec des camarades, sans trouver le temps de poursuivre sa route. Il y eut une querelle, l'officier cria, le marchand se fâcha, la dame était au désespoir, cherchait à couper court à la dispute, à entraîner le uhlan, et lui criait d'une voix suppliante :

— Mitinka ! Mitinka !

Le jeune marchand trouva cela révoltant. Tout le monde riait aux éclats, mais lui, il se jugeait profondément offensé dans sa dignité.

— Eh bien quoi? « Mitinka ! » fit-il en singeant la petite voix aiguë et suppliante de la dame. Vous n'avez pas honte, devant le monde !

La dame s'était laissée tomber sur une chaise, et était parvenue à faire asseoir le uhlan près d'elle : le jeune marchand s'approcha en titubant, les regarda d'un air de mépris, et hurla une injure.

La dame poussa des cris déchirants, et regarda autour d'elle, avec angoisse, si personne ne viendrait à son aide. Elle était honteuse et terrifiée. Pour comble, l'officier se leva de sa chaise, vociféra des menaces, voulut se jeter sur le marchand, glissa et retomba en arrière, sur sa chaise. Les rires augmentèrent, mais personne ne songeait à leur porter secours. Le sauveur, ce fut Veltchaninov : il prit le marchand au collet, le fit tourner sur lui-même, et l'envoya rouler à dix pas de la jeune femme épouvantée. Ce fut la fin du scandale : le jeune marchand, calmé soudain par la secousse et par l'inquiétante stature de Veltchaninov, se laissa emmener par ses camarades. L'allure imposante de ce monsieur si bien mis fit son effet sur les rieurs : les rires cessèrent. La dame, toute rougissante, les larmes aux yeux, lui exprima avec effusion sa reconnaissance. Le uhlan bégaya : « Merci !

merci! » et voulut tendre la main à Veltchaninov, mais changea d'idée, se coucha sur deux chaises, et allongea les pieds vers lui.

— Mitinka! gémit la dame, avec un geste d'horreur.

Veltchaninov était fort satisfait de l'aventure et de son issue. La dame l'intéressait; c'était évidemment une provinciale aisée, mise sans goût, mais avec coquetterie, de manières un peu ridicules, — tout ce qu'il faut pour donner bon espoir à un fat de la capitale qui a des vues sur une femme. — Ils causèrent : la dame lui raconta l'histoire avec feu, se plaignit de son mari « qui avait tout à coup disparu, et qui était la cause de tout... Il disparaissait toujours au moment où l'on avait besoin de lui... »

— Il est allé... bégaya le uhlan.

— Oh ! voyons ! Mitinka! interrompit-elle, toute suppliante.

— Bon! gare au mari! songea Veltchaninov.

— Comment s'appelle-t-il? demanda-t-il tout haut, j'irai à sa recherche.

— Pa...l Pa...litch, bredouilla le uhlan.

— Votre mari se nomme Pavel Pavlovitch? demanda curieusement Veltchaninov.

Au même moment, la tête chauve qu'il connaissait fort bien surgit entre lui et la dame. En un instant, il revit le jardin des Zakhlébinine, les jeux innocents, l'insupportable tête chauve qui s'interposait toujours entre lui et Nadéjda Fedoséievna.

— Ah! vous voilà, enfin! cria la jeune femme d'un ton rageur.

C'était Pavel Pavlovitch en personne; il regarda Veltchaninov avec stupéfaction et avec terreur, et resta pétrifié, comme à la vue d'un fantôme. Son ahurissement fut tel que, pendant un bon moment, il n'entendit rien des reproches violents que sa femme lui adressait avec une extrême volubilité. A la fin il comprit, vit ce qui le menaçait, et trembla.

— Oui, c'est votre faute, et ce monsieur — elle désignait ainsi Veltchaninov — a été vraiment pour nous un ange sauveur, et vous... vous, vous êtes toujours parti, quand on a besoin de vous...

Veltchaninov éclata de rire.

— Mais nous sommes de vieux amis, des amis d'enfance! s'écria-t-il en regardant la dame stupéfaite, et en posant familièrement, d'un air protecteur, sa main droite sur l'épaule de Pavel Pavlovitch, qui souriait vaguement, tout pâle ; — ne vous a-t-il jamais parlé de Veltchaninov?

— Non, jamais, fit-elle après avoir cherché.

— En ce cas, présentez-moi à votre femme, oublieux ami!

— En effet, ma chère Lipotchka, monsieur Veltchaninov, que voici...

Il s'embrouilla, se perdit, ne put continuer. Sa femme, toute rouge, le regardait d'un œil furieux, évidemment parce qu'il l'avait appelée Lipotchka.

— Et figurez-vous qu'il ne m'a même pas fait part de son mariage, et qu'il ne m'a pas invité à la noce; mais je vous en prie, Olimpiada...

— Semenovna, acheva Pavel Pavlovitch.

— Semenovna, répéta le uhlan qui s'endormait.

— Je vous en prie, Olimpiada Semenovna, pardonnez-lui, faites-moi cette grâce, en l'honneur de notre rencontre... C'est un excellent mari!

Et Veltchaninov frappa amicalement sur l'épaule de Pavel Pavlovitch.

— J'étais allé à l'écart, ma chère petite, pour une petite minute seulement, dit Pavel Pavlovitch, pour s'excuser.

— Et vous avez laissé insulter votre femme! interrompit Lipotchka. Quand on a besoin de vous, vous n'y êtes jamais, et quand on n'a pas besoin de vous, vous êtes là...

— Oui! oui! quand on n'a pas besoin de lui, il est là, quand on n'a pas besoin..., appuya le uhlan.

Lipotchka étouffait de colère; elle sentait que ce n'était pas bien devant Veltchaninov, et elle en rougissait, mais elle ne pouvait se contenir.

— Quand il n'y a pas lieu, vous savez en prendre, des précautions!

— Jusque sous le lit... il cherche des amants... jusque sous le lit... quand il n'y a pas lieu, quand il n'y a pas lieu, cria Mitinka, qui s'animait à son tour.

Mais personne ne faisait attention à Mitinka.

Tout finit par s'apaiser ; on fit plus entièrement connaissance. On envoya Pavel Pavlovitch chercher du café et du bouillon. Olimpiada Semenovna expliqua à Veltchaninov qu'ils venaient de O..., où son mari était en fonctions, et qu'ils allaient passer deux mois à la campagne, pas bien loin, à quarante verstes de cette station ; qu'ils avaient là-bas une belle maison et un jardin, qu'ils y recevaient, qu'ils avaient des voisins, et que, si Alexis Ivanovitch était assez aimable pour aller leur rendre visite « dans leur solitude », elle l'accueillerait « comme son ange gardien », car elle ne pouvait songer sans terreur à ce qui serait arrivé, si... etc., etc., — en un mot « comme son ange gardien... »

— Oui, comme un sauveur, un sauveur, appuya chaudement le uhlan.

Veltchaninov remercia, déclara qu'il en serait enchanté, qu'au reste il disposait de son temps, n'étant astreint à aucune occupation, et que l'invitation d'Olimpiada Semenovna le séduisait infiniment. Puis il causa très gaiement, et plaça deux ou trois compliments fort à propos. Lipotchka rougit de plaisir; lorsque Pavel Pavlovitch vint les rejoindre, elle lui annonça avec beaucoup d'entrain qu'Alexis Ivanovitch avait eu l'amabilité d'accepter son invitation, qu'il viendrait passer avec eux un mois entier à la campagne, et qu'il avait promis d'arriver dans une semaine. Pavel Pavlovitch sourit d'un air désespéré et ne dit rien. Olimpiada Semenovna haussa les épaules et leva les yeux au ciel. Enfin on se sépara : ce fut encore des remercîments, de nouveau « l'ange gardien, le sauveur », de nouveau « Mitinka », puis Pavel Pavlovitch reconduisit sa femme et le uhlan à leur wagon. Veltchaninov alluma un cigare, et se promena de long en large sur le quai en attendant le départ; il pensait bien que Pavel Pavlovitch allait revenir pour causer jusqu'au dernier appel. C'est ce qui arriva. Pavel Pavlovitch se dressa devant lui, les yeux, la physionomie tout entière pleine de questions anxieuses. Veltchaninov sourit, lui prit amicalement le bras, l'entraîna jusqu'à un banc voisin, s'assit, et le fit asseoir près de lui. Il ne dit rien; il voulait que Pavel Pavlovitch commençât.

— Alors, vous viendrez chez nous? demanda-t-il tout à coup, allant droit à la question.

— J'en étais sûr ! Ah ! vous êtes toujours le même ! fit Veltchaninov en riant. Voyons, continua-t-il en lui tapant sur l'épaule, — avez-vous pu croire un seul instant que j'irais en effet vous demander l'hospitalité, et pour un mois entier? Ha ! ha !

Pavel Pavlovitch était rayonnant de joie.

— Alors, vous ne viendrez pas! s'écria-t-il.

— Mais non, je ne viendrai pas, je ne viendrai pas ! fit Veltchaninov, avec un sourire joyeux.

Il ne comprenait pas pourquoi tout cela lui semblait prodigieusement comique, mais plus il allait, plus il s'en amusait.

— Bien sûr?... vous parlez sérieusement?

Et Pavel Pavlovitch sursauta d'impatience et d'inquiétude.

— Je vous ai dit que je n'irais pas; le drôle d'homme que vous êtes !

— Mais alors, que dirai-je?... Comment expliquerai-je à Olimpiada Semenovna, à la fin de la semaine, quand elle verra que vous ne venez pas, quand elle vous attendra ?

— La belle affaire! Vous direz que je me suis cassé la jambe, ou n'importe quoi !

— Elle ne le croira pas ! fit Pavel Pavlovitch d'une voix gémissante.

— Et elle vous grondera? reprit Veltchaninov, toujours souriant. Mais vraiment, mon pauvre ami, il me semble que vous tremblez devant votre charmante femme, hein?

Pavel Pavlovitch fit ce qu'il put pour sourire, mais n'y parvint pas. Que Veltchaninov eût promis de ne pas venir, c'était très bien : mais qu'il se permît de plaisanter si familièrement sur le compte de sa femme, c'était inadmissible. Pavel Pavlovitch s'assombrit ; Veltchaninov s'en aperçut. Cependant on venait de sonner le second coup de cloche : une petite voix perçante sortit d'un wagon, appelant impatiemment Pavel Pavlovitch. Celui-ci s'agita sur place, mais ne se rendit pas encore à l'appel : il était clair qu'il attendait encore quelque chose de Veltchaninov ; sans aucun doute, une nouvelle promesse de ne pas venir.

— De quelle famille est votre femme? demanda Veltchaninov, comme s'il ne s'apercevait pas de l'inquiétude de Pavel Pavlovitch.

— C'est la fille de notre pope, répondit l'autre en regardant d'un œil inquiet vers son wagon.

— Oui, je vois bien, c'est pour sa beauté que vous l'avez épousée.

Pavel Pavlovitch s'assombrit de nouveau.

— Et qu'est-ce donc que ce Mitinka?

— C'est un parent éloigné, de mon côté, le fils d'une cousine germaine qui est morte. Il s'appelle Goloubtchikov. On l'a chassé du service à cause d'une histoire ; il vient d'y rentrer ; c'est nous qui l'avons équipé... C'est un pauvre jeune homme qui n'a pas eu de chance...

« C'est bien cela, tout à fait cela ; tout y est, songea Veltchaninov. »

— Pavel Pavlovitch ! fit de nouveau la voix qui venait du wagon, mais cette fois sur un mode plus aigu.

— Pa... el Pa... litch ! répéta une autre voix, une voix d'ivrogne.

Pavel Pavlovitch s'agita, se trémoussa, mais Veltchaninov le saisit vivement par le bras et le tint immobile.

— Voulez-vous que j'aille sur-le-champ raconter à votre femme que vous avez voulu m'assassiner? hein?

— Quoi? Comment? fit Pavel Pavlovitch tout épouvanté, Dieu vous en garde !

— Pavel Pavlovitch ! Pavel Pavlovitch ! cria de nouveau la voix.

— Eh bien, allez, à présent ! dit Veltchaninov en le lâchant ; il riait de bon cœur.

— Alors vous ne viendrez pas? murmura une dernière fois Pavel Pavlovitch, désespéré, les mains jointes, comme jadis.

— Je vous jure que non ! Allons, sauvez-vous, ou il y aura du grabuge !

Et il lui tendit cordialement la main, mais il tressaillit : Pavel Pavlovitch ne la prenait pas et retirait la sienne.

La cloche sonna pour la troisième fois.

Il passa entre eux, soudain, quelque chose d'étrange ; ils étaient comme transformés. Veltchaninov ne riait plus ; il sentait en lui un frémissement, un déchirement brusque. Il saisit Pavel Pavlovitch par les épaules, violemment, brutalement.

— Et si, *moi*, je vous tends cette main-ci, — il lui montrait la paume de sa main gauche, où se voyait encore la longue cicatrice de la blessure, — vous ne la refuserez pas, peut-être ! dit-il tout bas, les lèvres pâles et tremblantes.

Pavel Pavlovitch blêmit et trembla ; ses traits se convulsèrent.

— Et Lisa? fit-il, d'une voix sourde, précipitamment.

Et tout à coup ses lèvres frémirent, ses joues et son menton tremblèrent et des larmes jaillirent de ses yeux. Veltchaninov restait debout devant lui, comme pétrifié.

— Pavel Pavlovitch ! Pavel Pavlovitch !

Cette fois, c'était un hurlement, comme si l'on eût égorgé quelqu'un. Un coup de sifflet retentit.

Pavel Pavlovitch revint à lui et courut à se rompre le cou. Le train s'ébranlait. Il réussit à saisir la portière et à sauter d'un bond dans le wagon.

Veltchaninov resta là jusqu'au soir, puis il reprit son voyage interrompu. Il ne bifurqua pas sur la droite, il n'alla pas voir la dame qu'il connaissait ; il n'avait plus le cœur à cela...

TH. M. DOSTOIEVSKY.

(Traduit par ***)

LA

CHIRURGIE A L'HOPITAL

Du sang qui ruisselle; des malheureux qui hurlent; des chirurgiens, des bourreaux qui les torturent sans raison, pour le plaisir; voilà l'idée que bien des gens se font d'un service de chirurgie. — Tout est faux dans cette conception : c'est un assemblage d'erreurs dont les conséquences sociales sont assez graves pour qu'on prenne la peine de les réfuter.

I

Un service de chirurgie est bien loin d'avoir l'aspect infernal, qu'on s'imagine. L'ensemble en est plutôt gai, si incroyable que cela puisse paraître. On n'y voit plus les malheureux secoués par la fièvre, accablés par la douleur, qui les remplissaient jadis. Les malades qui souffrent sont l'exception. Les opérés guérissent en quelques jours, sans douleur et sans élévation de température. Leur plus grand tourment vient des suites de la chloroformisation et consiste en quelques nausées ou vomissements. Ceux qui échappent à ces ennuis n'ont pas un instant de morbidité. Il n'est pas rare que des amputés se

sentent un bel appétit et réclament à manger le soir de l'opération; car l'antisepsie n'a pas seulement diminué et presque supprimé la mortalité opératoire, elle a fait disparaître aussi son cortège habituel, la fièvre et la douleur.

On croit en général qu'une plaie est par elle-même douloureuse, fatalement, nécessairement. — C'est une erreur. — Une plaie nette, sans corps étranger, aseptique, bien pansée, ne détermine aucun phénomène douloureux. Les tortures qu'enduraient autrefois les opérés étaient dues à l'inflammation. Cette inflammation, le public la croit inévitable, et les chirurgiens, naguère encore, partageaient cette erreur. Ils la considéraient comme une phase nécessaire du processus réparateur, comme une étape de la guérison; et leur rêve, qu'ils n'arrivaient guère, hélas! à réaliser, était de la maintenir dans les limites où ils la croyaient « de bonne nature ».

Tout cela est changé. L'inflammation n'est nullement un phénomème réparateur; bien au contraire, c'est un accident causé par les microbes pathogènes et qui entrave toujours la réparation. Une plaie aseptique ne présente aucun phénomène inflammatoire et ne détermine aucune douleur. On souffre moins aujourd'hui d'une amputation de cuisse que d'un furoncle du cou.

Il y a bien quelques opérations dont les suites sont douloureuses. Mais les souffrances ne durent guère plus de vingt-quatre ou de quarante-huit heures; elles sont rarement vives. Et comme on les supprime, ou au moins les atténue grandement par les narcotiques, on peut dire que les opérés souffrent peu ou pas.

Mais il est des affections douloureuses par elles-mêmes. Les phlegmons, certaines maladies des os, de la colonne vertébrale, de la moelle, quelques cancers à leur période ultime, les brûlures sont de ce nombre. Les douleurs des brûlures superficielles et étendues sont parmi les plus effroyables. Contrairement à ce qu'on croit, une brûlure est d'autant moins douloureuse qu'elle est plus profonde. Un membre carbonisé est indolent; la peau est détruite, et avec elle l'appareil de la sensibilité. C'est un instrument dont le clavier manque; on a beau toucher la place qu'il occupait, on ne tire pas de son, on ne produit pas de douleurs. Mais, dans les brûlures

superficielles, que l'on appelle du second degré, l'épiderme seul est détruit ; les innombrables organes de la sensibilité cutanée sont mis à nu. Le clavier a perdu son vernis protecteur. Le moindre souffle le fait vibrer comme un instrument trop sensible. A chaque excitation, si légère qu'elle soit, il répond douleur. Il n'a plus qu'une note, et elle est effrayante. Il y a deux variétés de malheureux dont je n'ai jamais pu m'approcher sans une horrible angoisse, sans une sourde et inutile révolte contre ce que l'on nommait destin, sans éprouver le sentiment atroce qu'il y a des douleurs physiques qui dépassent tellement toute mesure, qu'elles ne devraient pas être possibles : ce sont les grands brûlés et les tétaniques. Le tétanos est devenu très rare, et bientôt il disparaîtra. Les brûlures existent toujours, mais heureusement elles ne sont pas très fréquentes.

Aussi pénible que la présence de ceux qui souffrent est pour nous celle des incurables. Nous sommes forcés devant eux de reconnaître notre impuissance ; et tous nos efforts se bornent à embaumer leur mort dans l'espoir de la guérison.

En somme, tout cela est rare. Les incurables, les malades qui souffrent cruellement ne se rencontrent que de temps à autre dans les services de chirurgie ; et l'on n'y sent pas cette oppressante atmosphère de terreur qui enveloppe les grandes souffrances. Les trois quarts des malades ont le visage gai, souriant, réjoui et réjouissant aussi pour celui qui les soigne.

II

Ce n'est pas qu'ils soient toujours très reconnaissants. Pour beaucoup d'entre eux, l'hôpital est un endroit où l'on fournit de la santé. Ils ne sont pas plus reconnaissants au médecin ou au chirurgien qui les guérit, qu'à l'épicier qui leur fournit du sel. Ils n'y pensent même pas. D'ailleurs, nous ne leur en demandons pas tant.

Voilà un malade qui entre à l'hôpital avec une fracture de la rotule. C'était naguère encore un accident sérieux qui

compromettait souvent les fonctions du membre. Nous réunissons par de solides fils d'argent les deux fragments de l'os fracturé, et au bout de quinze ou vingt jours, quelquefois plus tôt, notre malade marche sans boiter. Nous ne lui en demandons pas plus. Nous l'aimons mieux sans boiterie et sans reconnaissance que boiteux et reconnaissant. C'est la guérison qui est notre récompense, et cette récompense n'est pas à dédaigner, car c'est une jouissance d'un assez haut goût que de considérer un être qui nous doit la vie ou l'intégrité de ses membres, même s'il ne s'en doute pas.

Il y a toute une classe de malheureux qui sont pour nous une source de profondes satisfactions. Ce sont les pauvres diables minés par de vieilles suppurations viscérales ou articulaires, tristes squelettes mal enveloppés d'une peau terreuse. Leurs grands yeux caves, qui seuls semblent vivre encore, n'expriment que l'accablement et une sorte d'effroi, comme s'ils entrevoyaient la mort qui rôde autour d'eux. On ne les sauve pas tous, mais on en sauve. Quel plaisir, après les avoir arrachés à la mort, de les voir renaître à la santé ! Comme l'expression de leur visage change ! L'obscur sentiment de l'équilibre organique rétabli les illumine. Le bien-être monte du fond de leurs viscères comme une marée et s'épanouit dans un sourire de béatitude.

Il y a tels malades pour lesquels nous finissons par avoir plus de reconnaissance qu'ils n'en ont pour nous.

L'absence de reconnaissance a un gros inconvénient : elle nous empêche souvent de suivre nos malades. Dans bien des cas, il y a intérêt à surveiller les opérés pendant des mois ou même des années après leur guérison. Cela se fait aisément dans les petits centres. A Paris, c'est très difficile pour les femmes, presque impossible pour les hommes. On leur recommande de venir à l'hospice de temps en temps, il est rare qu'ils le fassent. Nous ne revoyons guère que ceux qui ont besoin de nouveaux soins. Les autres disparaissent ; leur vie nomade les entraîne on ne sait où. Et quand bien même ils continueraient de vivre dans le voisinage de l'hôpital, on ne peut guère en vouloir à de pauvres diables, qui peinent pour manger, de ne pas sacrifier une matinée de travail pour nous faire plaisir.

D'ailleurs, il ne faut pas exagérer leur indifférence. Il y a de braves gens qui comprennent très bien le service qu'on leur a rendu et qui nous en remercient très cordialement. Certains nous apportent après leur sortie de l'hôpital quelque petit souvenir dont la valeur est dans l'intention : « un pot de fleurs », le plus souvent. Quelques-uns font même profession d'un dévouement que je n'ai jamais eu l'occasion de mettre à l'épreuve, mais que je crois très sincère.

En revanche, il en est qui poussent loin l'ingratitude. Le plus bel exemple que j'aie vu m'a été fourni par une pauvre fille atteinte d'un mal de Pott, je serai peut-être plus clair en disant d'une carie de la colonne vertébrale, qui avait amené en comprimant la moelle épinière une paralysie des deux membres inférieurs. Depuis quinze mois, elle ne pouvait marcher, et depuis deux ou trois, il lui était impossible de se tenir debout. Malgré ce désarroi de la moitié inférieure du corps soustraite à l'empire de la volonté, privée de mouvements, réduite aux fonctions de la vie végétative, la santé générale restait bonne. Mais les altérations de la colonne vertébrale s'aggravaient, les lésions de la moelle menaçaient de devenir irrémédiables. Après de longues hésitations, je me décidai à faire une opération considérable, qui n'a pas encore été assez pratiquée pour que nous soyons exactement renseigné ni sur sa valeur, ni sur ses indications.

Au travers d'une incision longue de trente centimètres, j'enlevai d'abord les parois d'un volumineux abcès, puis je mis à nu la colonne vertébrale et je réséquai, c'est-à-dire j'enlevai le segment postérieur de quatre vertèbres pour ouvrir le canal osseux, qui contient la moelle épinière. Je disséquai alors minutieusement les fongosités qui l'entouraient et la comprimaient et je fermai l'immense plaie par une série de points de suture.

Le résultat de cette opération laborieuse et longue fut merveilleux. Au bout de quelques semaines, la malade avait recouvré l'usage intégral de ses deux jambes : elle marchait, courait, dansait avec la plus parfaite agilité.

Elle se savait intéressante, et, quand elle apercevait parmi ceux qui suivaient la visite quelque visage nouveau, elle se levait et se mettait à exécuter pour me faire plaisir quelque

folle pirouette qui ne laissait aucun doute sur la souplesse et la solidité de ses jambes. Elle était devenue l'enfant gâtée du service où je la gardai un peu plus qu'il n'était nécessaire. Elle paraissait douée d'un bon naturel et je croyais à la reconnaissance qu'elle affichait. Un jour, elle me demanda d'attester par un certificat qu'elle avait été atteinte d'un mal de Pott avec paralysie. Au moment de rédiger ce certificat, je lui demandai ce qu'elle en voulait faire. Elle rougit, hésita et finit par avouer qu'elle avait l'intention de s'en servir pour aller en pèlerinage à Lourdes. Comme je lui objectais qu'elle était guérie, elle répondit qu'elle voulait remercier la Vierge. Si c'était moi qui l'avais opérée, c'était *Elle* qui l'avait guérie. Mon rôle se trouvait passablement réduit, ce qui m'était fort égal, mais l'embûche était trop claire. Cette pauvre fille, enfant abandonnée, avait été élevée par des religieuses. On allait l'envoyer à Lourdes avec deux béquilles, la faire revenir sur ses deux jambes et publier mon certificat plus ou moins tronqué à l'appui de cet éclatant miracle. Je refusai le certificat; mais, convaincu que cette jeune fille, un peu naïve, n'était qu'un instrument entre des mains trop habiles, et qu'elle ne soupçonnait même pas toute cette machination, je la conservai encore dans le service.

Quelques jours après, une malade, qui avait accepté une opération d'ailleurs fort nécessaire, refusa au dernier moment de se laisser opérer. Rien ne put la retenir; elle voulut sortir immédiatement de l'hôpital. Le même fait se reproduisit une deuxième fois, une troisième fois dans la même salle, à quelques jours d'intervalle. Quand ces refus d'opération se reproduisent ainsi à coups répétés, on peut être sûr qu'ils sont dus à de mauvais conseils donnés par quelqu'un du service même. Il fallait donc trouver le mauvais conseiller. Je recommandai secrètement aux internes et à la surveillante de faire une enquête. Le résultat fut imprévu : c'était cette malheureuse fille qui, furieuse de n'avoir pas son certificat, se glissait la nuit près des malades qu'on devait opérer le lendemain, pour leur dire que tous nos opérés mouraient.

III

Les refus d'opération sont rares dans les hôpitaux. Les malades qui les fréquentent ont confiance dans la chirurgie; ils savent qu'elle est efficace et puissante. Dans certains cas où l'intervention chirurgicale ne présente pas de caractère de nécessité, quand on leur explique que l'affection dont ils sont atteints guérirait sans doute avec des soins prolongés, mais qu'une opération leur donnerait une guérison plus rapide, plus sûre, plus complète, très souvent ils préfèrent la rapidité et la sûreté de la chirurgie aux lenteurs et à l'incertitude de la médecine. Ils choisissent l'opération.

Les amputations sont rares, aujourd'hui ; on est cependant quelquefois obligé d'en faire. Il y a eu jadis des chirurgiens qui, paraît-il, avertissaient simplement leur malade en leur disant : « Faut couper ça. » Je ne crois pas qu'il y en ait encore : la brutalité n'est plus de mode. On amène doucement le malade à comprendre la nécessité du douloureux sacrifice d'un membre, on lui affirme qu'il ne souffrira pas, ou lui promet la guérison, La plupart des malades sont, dans ces pénibles circonstances, d'une admirable résignation. Les larmes, les cris sont rares. Les uns nous regardent bien dans les yeux, et disent avec une confiance touchante : « Faites ce qu'il faut. » D'autres, les rudes travailleurs, un peu fatalistes, prennent une expression farouche et mâchonnent entre leurs dents : « Faut ce qui faut. » On en voit même qui s'écrient avec une sorte de navrante gaieté : « Coupez-le donc, il y a assez longtemps qu'il me fait souffrir. »

Il est rare qu'on ait à faire des frais d'éloquence pour décider des malades à des interventions nécessaires. On est plus souvent obligé de résister à ceux qui réclament des opérations injustifiées. D'ailleurs, il est un moyen bien simple de triompher des résistances de ceux qui déclarent ne pas vouloir se laisser opérer; c'est de les faire entrer à l'hôpital en leur disant qu'on tentera de les guérir sans opération. Là, ils voient les opérés guérir sans souffrir ; la confiance leur

vient, et ils demandent eux-mêmes l'opération qu'ils avaient refusée.

Quelque précaution que l'on prenne pour dire à un malade de la clientèle qu'il est nécessaire de l'opérer, on assiste toujours à une scène d'émotion, souvent de désespoir. Le contraire se voit à l'hôpital. Quand on déclare à un malade qu'il n'y a pas d'opération à lui faire, il n'est pas rare qu'il réponde d'un air navré : « C'est donc qu'on ne peut pas me guérir. » Si c'était une flatterie, il n'y en aurait pas de plus délicate pour le chirurgien.

Le courage avec lequel nos malades d'hôpital affrontent les opérations vient de la confiance qu'ils ont dans la chirurgie. Je demande toujours aux malades que je dois laparotomiser[1], au moment où on va leur donner le chloroforme, comment elles ont passé la nuit. La plupart m'affirment qu'elles ont été très calmes et qu'elles ont suffisamment dormi. Quelques-unes ajoutent : « Pourquoi pas? » Leur confiance est extrême et, fort heureusement, il est rare qu'elle soit trahie. Elle vient de ce que ces malades en ont vu d'autres, qui ont subi des opérations analogues. Elles ont pu causer avec elles et contrôler par leurs récits les affirmations du chirurgien.

Le calme et la tranquillité deviennent presque incroyables chez les malades qui ont déjà été opérés et qui doivent subir une nouvelle opération. J'ai fait une troisième laparotomie à une malade qui en avait déjà subi deux. Elle riait d'un bon gros rire, franc et sonore, point du tout nerveux, au moment où on allait la chloroformer. Sa joie avait, il est vrai, une cause très spéciale. Cette troisième laparotomie était nécessitée par un maître coup de pied que son époux lui avait administré dans le ventre. Elle espérait que je lui donnerais un certificat qui lui permettrait d'obtenir le divorce. Son espoir n'a pas été déçu.

Je connais un garçon qui n'a pas plus de vingt et un

1 On appelle laparotomie l'opération qui consiste à ouvrir l'abdomen. C'est un temps préliminaire de beaucoup d'opérations. Les gens du monde confondent tout cela sous le nom d'ovariotomie. L'ovariotomie est l'ablation d'un kyste de l'ovaire. Elle nécessite la laparotomie comme temps préalable. Mais, quand l'abdomen est ouvert par la laparotomie, on peut faire une foule d'autres opérations que l'ovariotomie. Cette dernière, qui était autrefois la plus fréquente, est devenue aujourd'hui une des plus rares.

ans, et qui a déjà subi cinq opérations. Je lui ai fait la première, la quatrième et la cinquième. La quatrième a consisté à lui enlever quinze centimètres d'intestin; la cinquième à lui ouvrir le poumon pour extirper un énorme kyste hydatique. Si je lui proposais maintenant de lui couper la tête, en lui promettant de le guérir, je crois qu'il accepterait.

Le plus admirable exemple de confiance dans la chirurgie est peut-être celui-ci. Je vis un jour arriver dans le service de mon maître vénéré, le professeur Trélat, dont j'étais alors l'interne, un homme d'une quarantaine d'années, qui avait eu la jambe droite amputée à la partie inférieure. Il s'assit devant moi fort tranquillement et me dit : « Je voudrais qu'on me recoupe la jambe plus haut. » On aurait pu croire à une facétie. C'était fort sérieux.

Je ne puis faire comprendre les raisons qui avaient déterminé cet homme sans entrer dans quelques ennuyeuses explications. Après une amputation de jambe, si la section a été faite haut, l'amputé ne peut marcher que sur son genou plié. L'appareil se compose d'un pilon terminé par une capsule évasée et matelassée qui embrasse le genou. L'opéré est à genoux sur son appareil. Il reste au contraire, si la section est faite plus bas, un segment de membre suffisant pour imprimer à une jambe artificielle articulée des mouvements de flexion et d'extension. On peut donc faire porter à l'opéré un appareil pourvu d'une jambe articulée et d'un pied à ressort qui dissimule la mutilation. Malheureusement, ces appareils sont coûteux ; ils sont délicats, et surtout ils sont lourds et fatigants. Les malades qui sont obligés de marcher, de travailler, finissent toujours par y renoncer. Ils recourent, comme ceux qui ont subi l'amputation haute, au simple pilon et s'appuient sur le genou fléchi. Mais alors le long moignon de jambe devient non seulement inutile, mais gênant. Il saille en arrière ; son extrémité décrit à chaque mouvement de larges courbes et heurte douloureusement dans ses vastes excursions tous les objets voisins. Il faut au malheureux estropié plus de place qu'on n'en accorde à un homme. C'est une source d'ennuis, de douleurs, de tourments qui deviennent insupportables. Notre homme était marchand des quatre-saisons. Il avait fini comme les autres par marcher sur son genou

fléchi, et, quand il poussait sa petite voiture dans les rues étroites, dans les encombrements, son long moignon, battant l'air comme un fléau, s'accrochait partout, se prenait dans les rayons des roues. C'est ce supplice qui l'avait décidé à s'en faire débarrasser.

Il y a vingt ans, pas un chirurgien n'aurait pu accepter de couper une jambe dans de telles conditions; les amputations étaient trop dangereuses. Mais ceci se passait en 1888. La bénignité des amputations de jambes était déjà complète. D'autre part, les inconvénients dont se plaignait notre homme étaient fort sérieux. Sa demande méritait donc d'être prise en considération. Je soumis le cas à mon maître. « Recoupez-lui la jambe, me dit-il après quelques instants de réflexion. Je ne vois aucune raison de refuser ce service à ce brave homme. » Et je lui rendis ce service, à sa plus grande satisfaction.

IV

La confiance qu'ont dans la chirurgie les malades qui fréquentent l'hôpital est très largement récompensée. Ils bénéficient plus de nos progrès que les gens du monde. Comme ils se décident plus facilement à l'intervention, on les opère à une époque plus rapprochée du début de la maladie, et ils guérissent plus complètement et plus sûrement. Dans un grand nombre de cas, la précocité de l'intervention est un gros élément de succès.

Il y a même certaines opérations excellentes qu'on ne fait guère qu'à l'hôpital, ainsi la cure radicale des hernies. C'est une curieuse histoire que celle de la cure des hernies. Parmi les nombreuses infirmités de l'espèce humaine, il en est beaucoup auxquelles tout le monde, malades et médecins, semblent s'être résignés avec une sorte de fatalisme. Il n'en a pas été ainsi des hernies. Depuis Celse, la question de la cure radicale a sans cesse obsédé les chirurgiens, mais il a fallu dix-huit siècles pour la résoudre. Nos ancêtres du IIIe siècle, moins ménagers que nous le sommes des plus précieux organes

de leurs malades, n'hésitaient pas à les mutiler pour obtenir une guérison problématique. Ces mutilations devinrent si fréquentes qu'au commencement du IVe siècle, Constantin, par un édit, punit de bannissement ceux qui les pratiqueraient. Quelques siècles plus tard, les mêmes excès recommencèrent. Ces opérations étaient tombées entre les mains des « inciseurs ambulants » des « bateleurs », gens sans scrupule qui tenaient plus du prestidigitateur que du chirurgien, et dont l'audace était faite d'adresse et d'ignorance. Quelques-uns ayant déjà compris qu'après le crime, c'est le corps du délit qui est le plus embarrassant, avaient trouvé une façon assez élégante de le supprimer. Chacun d'eux était escorté d'un chien dressé qui se couchait sous la table d'opération, et gobait d'une bouchée le précieux organe que leur maître avait escamoté.

Ces pratiques n'étaient pas seulement barbares, elles étaient fort dangereuses. Les chirurgiens s'en détournèrent. D'autres procédés furent imaginés d'une efficacité douteuse. Il fallait que le chloroforme eût annihilé la douleur, que l'antisepsie eût supprimé les complications des plaies et la mortalité opératoire pour qu'on pût exécuter et exécuter sans danger les minutieuses opérations qui permettent d'obtenir la cure des hernies. C'est une des plus belles et des plus sûres conquêtes de la chirurgie moderne.

Jusqu'ici, les gens du monde en ont bien peu bénéficié. C'est à peine si les chirurgiens les plus occupés en font quelques-unes dans leur clientèle particulière, tandis que dans un service d'hôpital un peu actif on en fait soixante à quatre-vingts par an, et même davantage. Les malades savent qu'on guérit opératoirement les hernies ; ils viennent d'eux-mêmes réclamer qu'on les opère. Un individu de soixante-dix ans, amputé de la jambe, me demanda un jour de lui faire cette opération. J'examinai sa hernie, elle était grosse à peine comme un œuf de pigeon, et ne déterminait aucun trouble. Je fis observer à ce vieillard qu'il ferait mieux de conserver cette insignifiante hernie et de porter un bandage. Il insistait et finit par me dire, pour me toucher : « Voyons, monsieur, vous ne voudriez pas que je porte deux appareils, j'ai déjà une jambe de bois ; encore un bandage ! » Je ne me laissai point attendrir.

En somme, l'éducation chirurgicale des gens du peuple est certainement supérieure à celle des gens du monde. D'où vient cette différence? Ce qui manque aux gens du monde, c'est la confiance. Ils ne croient qu'à demi à la bénignité et à l'efficacité des opérations chirurgicales. Ils ont plus de sources de renseignements que les gens du peuple; mais ces sources sont moins directes, et elles leur paraissent moins sûres. Ils savent que la plupart des articles de journaux sont des réclames éhontées, et ceux qui par exception méritent créance sont enveloppés dans la suspicion que justifient les autres. Les gens du monde ne s'entretiennent guère de leurs infirmités. Les femmes parlent assez volontiers entre elles des maladies qui leur sont propres : celles qui ont subi des opérations ne dédaignent pas d'en faire des récits où leur imagination se donne carrière. Leur guérison inspire confiance aux autres. Aussi craignent-elles moins la chirurgie que les hommes. Ceux-ci sont entre eux plus prudes ou plus discrets. Encore existe-t-il à ce sujet de singulières différences. Il y a certaines maladies snobiques dont on se vante presque; d'autres pudibondes qu'on dissimule. On parle avec ostentation de sa goutte, de ses rhumatismes, mais on n'avoue pas qu'on a une hernie. Les gens du peuple n'y mettent pas tant de façons. Sur le même chantier, dans le même atelier, en travaillant côte à côte, ils s'entretiennent volontiers de leurs infirmités, surtout de celles qui gênent le travail. Le cercle des individus devant qui chacun d'eux parle sans mystère est très étendu et se transforme souvent : un changement d'atelier le modifie; un changement de ville le renouvelle complètement; et ces changements sont fréquents. Ainsi les opérés propagent au loin les avantages des opérations qu'ils ont subies. Dans leur vie à demi nomade, ils sont comme les apôtres de la chirurgie, apôtres singulièrement convaincants, car ils parlent non seulement de ce qu'ils ont vu, mais de ce qu'ils ont subi, car ils peuvent faire voir et toucher leurs cicatrices.

V

On dit souvent que les pauvres ont la terreur de l'hôpital. On ajoute même quelquefois que cette terreur est très justifiée et on conte à l'appui de ce dire quelque invraisemblable histoire de malades qui sont restés des semaines à l'hôpital sans être examinés, sans être soignés, ou qui même ont été maltraités. Je n'ai pas fait d'enquête sur ces cas, sans doute exagérés à plaisir. Il est possible qu'ils soient vrais; il est possible que des chirurgiens des hôpitaux fassent mal leur service, mais c'est l'exception.

Ceux qui parlent de cette prétendue crainte en jugent le plus souvent d'après leurs domestiques, gens à part, engraissés dans l'oisiveté, engourdis dans le confort, mal vus des ouvriers et qui n'aiment pas à se trouver en contact avec eux. Dans cette caste, qui a renoncé à la liberté, le préjugé de l'hôpital existe incontestablement. Mais il n'existe pas dans la moyenne de la population parisienne. Il y a une foule de gens qui sont enchantés de venir se reposer de temps en temps à l'hôpital. On les voit arriver en masse aux premiers froids, comme les oiseaux d'eau. Ils viennent prendre leurs quartiers d'hiver. Le type de ces gens, ce sont les individus atteints d'ulcère variqueux. Cette affection est une infirmité terrible pour les travailleurs, mais c'est une rente pour les fainéants. Ceux-là savent les secrets moyens d'entretenir leurs plaies, de les rouvrir lorsqu'elles se cicatrisent. Les plus habiles arrivaient en changeant de service à passer tout leur hiver à l'hôpital. Aujourd'hui, on peut avec des greffes les guérir rapidement et complètement. J'ai vu plus d'un de ces commensaux ordinaires de l'hôpital, guéris ainsi contre leur attente, ne point dissimuler leur fureur de cette guérison trop rapide, qui les obligeait à reprendre du travail.

La crainte de l'hôpital n'existe même pas assez. Le nombre des gens relativement aisés qui viennent y voler le bien des pauvres est énorme. Il y a là un fâcheux abus, auquel l'Assistance publique n'a encore pu remédier. Il n'est pas de chirur-

gien qui n'en ait vu de nombreux exemples. J'en pourrais citer beaucoup; je me bornerai au suivant. Il y a quelques jours, une dame que j'avais opérée à l'hôpital vint me remercier chez moi en toilette fort élégante. Elle me conta très gaiement qu'avant de venir à l'hôpital, elle s'était confiée à un charlatan, que le titre de docteur met d'ailleurs à l'abri de la loi et qui lui avait réclamé deux mille francs pour l'opérer. Elle avait payé sans trouver le chiffre exagéré, bien que l'opération que je lui ai faite, et qui l'a guérie, ne vaille pas cette somme. J'ai pu constater, d'ailleurs, qu'en fait d'opération, ledit charlatan s'était borné à un simulacre.

VI

Est-ce à dire qu'un service de chirurgie à l'hôpital soit un lieu de délices? Non, sans doute, il s'en faut même de beaucoup. Le système hospitalier entraîne forcément un certain nombre d'inconvénients. A côté de ceux-là qui sont inhérents à tout hôpital, il en est d'autres qui sont particuliers à certains hôpitaux.

Le premier des inconvénients du système hospitalier, celui, du moins, qui frappe le plus les gens du monde, c'est la promiscuité. Les salles ont vingt, trente, quarante, cinquante lits, et il faut que chacun étale ses misères aux yeux de tous. C'est là une nécessité assurément pénible, mais dont on exagère l'importance. Bien des malades, qui fréquentent les hôpitaux, sont habitués dès longtemps à la promiscuité. Beaucoup d'ouvriers célibataires se réunissent à deux ou trois pour louer en commun une chambre où ils couchent côte à côte. Dans les ménages, il n'est pas rare que le père, la mère et les enfants déjà grandelets, couchent dans la même chambre et jusque dans le même lit. Il ne leur chaut guère d'avoir des voisins. Pour un grand nombre, c'est déjà une jouissance que d'avoir un lit pour soi seul et de l'avoir propre.

A l'hôpital, les examens des malades se font en présence des élèves et ils sont souvent répétés par le chef, par les

internes, par les externes. — Il faut bien dire d'abord que, dans les cas où l'examen est douloureux, on s'arrange pour le répéter le moins possible; que, dans les cas où un examen mal fait pourrait entraîner le moindre inconvénient pour les malades, le chef de service ne les laisse examiner qu'en sa présence; que, dans les cas encore où les examens répétés pourraient inutilement aggraver le mal, le chef, après avoir fait un examen avec ses internes, interdit de le répéter. Ces cas sont exceptionnels, j'en conviens. Il y a donc un grand nombre de malades qui sont examinés plusieurs fois par des personnes différentes. C'est peut-être ce qu'il y a de plus pénible à l'hôpital. Mais c'est une nécessité de l'enseignement. Comment veut-on qu'un étudiant en médecine devienne médecin? L'enseignement théorique peut et doit apprendre la pathologie, qui est une branche des sciences biologiques. Mais l'application de cette science, application qui constitue l'art de la médecine ou de la chirurgie, ne peut s'enseigner d'une manière abstraite. Il faut forger pour devenir forgeron. Pour devenir médecin il faut voir des malades, il faut les examiner, il faut les étudier. Les médecins, c'est-à-dire les hommes qui guérissent ou du moins soulagent le mal physique et souvent aussi le mal moral, sont un rouage nécessaire de la société. Personne, je crois, n'oserait demander leur suppression, car ceux-là même qui les dénigrent le plus sont les premiers à recourir à leurs talents. Si l'on ne peut se passer d'eux, il faut se soumettre aux nécessités qu'impose leur instruction, et il n'en est pas de plus impérieuse que celle de leur faire étudier les malades. Tout ce qu'on peut demander, c'est que cette étude soit faite avec convenance, et, si extraordinaire que cela puisse paraître, c'est toujours possible: car l'impudeur n'est pas dans la nudité, l'inconvenance n'est pas dans le geste, elle est dans l'intention. On peut apporter dans l'examen le plus délicat, sans y mettre ni affectation, ni solennité, une certaine élévation d'esprit qui sauvegarde la pudeur et éloigne toute idée déplacée, même des plus jeunes cervelles.

J'ai entendu dire qu'à l'hôpital on ne se gênait pas pour parler devant les malades de la gravité de leur état et même de leur fin prochaine. Mais pour qui nous prend-on? C'est

une infamie. Oui, on examine les malades à haute voix, oui, on donne aux élèves des explications sur leurs cas; mais, si le pronostic est grave, jamais on ne le laisse voir au malade lui-même.

Que peut-on dire encore? Que les soins personnels sont insuffisants à l'hôpital. Sans doute, chaque malade n'a pas auprès de lui une épouse, une fille, un fils dévoués qui l'aident à se mouvoir dans son lit, qui lui arrangent ses oreillers, qui bercent sa douleur d'espérance. Cela est regrettable, mais qu'y faire?

Un hôpital est avant tout un endroit où l'on doit guérir. Or, à l'heure actuelle, un malade qui entre dans un service de chirurgie a autant de chances de guérir qu'un milliardaire qui se fait soigner chez lui. C'est déjà quelque chose.

Guérir, c'est l'important : le reste, c'est le superflu. Sans doute, il faut tâcher de l'obtenir dans la plus large mesure, mais sans rien sacrifier du but principal. Le superflu et le nécessaire peuvent se trouver en conflit. En voici un exemple. Autrefois les lits étaient entourés de rideaux, rideaux blancs pourvus d'anneaux glissant sur des tringles et qui, fermés, entouraient le lit complètement. Les malades pouvaient ainsi s'enfermer, se mettre à l'abri des regards indiscrets de leurs voisins, se créer un petit *home*, qui avait bien des avantages, malgré la fragilité de ses parois. Mais les rideaux se chargeaient inévitablement de poussière où pullulaient les microbes pathogènes. De leurs plis pouvaient sortir les pires contagions, l'érysipèle, les septicémies, l'infection purulente — ces rideaux si commodes étaient des réceptacles de pestilence, des foyers de mort, — il n'y avait pas à hésiter : on les a supprimés.

Sur les inconvénients particuliers à certains hôpitaux, que de choses on pourrait dire, car nous ne sommes pas gâtés à Paris. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Amérique ont des palais auprès desquels beaucoup de nos hôpitaux passeraient pour des masures. Il y aurait fort à faire pour approcher de l'idéal. Heureusement, l'idéal qu'on est arrivé à concevoir d'un service de chirurgie comporte bien des choses qui ne sont point indispensables. En redoublant de précautions et d'efforts, on peut faire de la bonne chirurgie dans de mauvais locaux. Il n'y a

pas de pays où l'on obtienne actuellement de plus beaux résultats que chez nous. Je connais la plupart des grands hôpitaux de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie. Certes, les locaux sont incomparablement supérieurs, mais les résultats ne le sont pas.

D'ailleurs, tout en faisant des efforts pour améliorer nos installations, il faut reconnaître que nous n'avons pas trop le droit de nous en plaindre. Nous portons le poids de notre passé. C'est pour avoir été trop en avance que nous sommes en retard. Les premiers deviennent les derniers : c'est l'éternelle histoire. Pour les choses qui durent, pour les « immeubles », il devient fâcheux tôt ou tard d'avoir devancé les autres. Nous avons à Paris beaucoup de vieux hôpitaux qu'on ne peut se résoudre à démolir et qu'il est bien difficile d'accommoder aux nécessités actuelles. Il y a peut-être eu un moment où l'Europe nous les enviait. Mais ils sont restés les mêmes, tandis que d'autres pays, qui n'en avaient pas, en ont construit de plus nouveaux, incontestablement mieux aménagés. L'Allemagne en a fait de fort beaux ; mais c'est l'Amérique du Nord, pays plus jeune, qui « détient le record ». Demain, ce sera peut-être le Japon : après-demain quelque autre pays à peine en bouton qu'épanouira un printemps imprévu. Et puis, ces hôpitaux neufs vieilliront. Alors, les nôtres, définitivement insuffisants, auront été reconstruits, et ils seront une seconde fois les meilleurs, et ainsi une troisième, car le champ du progrès est infini, et ainsi une quatrième fois, jusqu'à ce que la terre éclate en nébuleuse.

VII

Parmi les critiques que l'on fait sur la pratique de la chirurgie à l'hôpital, il en est deux qui sont particulièrement graves. On nous accuse de faire des opérations inutiles, pour le plaisir de les faire ; on nous reproche de tenter des expériences sur nos malades.

Opérer sans raison, pour le plaisir d'opérer. Si cette accusation était justifiée, c'est devant les tribunaux qu'il faudrait

nous conduire. Je suis étonné qu'on ose formuler des reproches aussi injurieux. Il est probable que ceux qui nous les font n'en sentent pas toute la gravité. Ils admettent bien que les chirurgiens sont en général d'honnêtes gens et consciencieux, mais ils supposent que le spectacle de la douleur les endurcit et que celui de la mort leur fait attacher moins d'importance à la vie.

Rien n'est moins exact. Sans doute, il faut qu'un chirurgien puisse affronter le spectacle des douleurs physiques les plus atroces sans rien perdre de son sang-froid, sans qu'aucune de ses facultés soit émoussée. Au cours d'une opération, il se produit à chaque instant tel ou tel incident qui nécessite qu'on prenne instantanément une détermination grave, et il faut que cette détermination soit la meilleure. C'est dans ces moments-là qu'on se sent le plus maître de soi. Le cerveau travaille clairement, la main obéit sûrement. Il faut qu'il en soit ainsi. — Ce sont des nécessités absolues. — N'est pas digne d'être chirurgien, qui n'y satisfait pas.

Mais, parce qu'un chirurgien est maître de sa sensibilité, est-ce à dire que ses impressions soient moins fortes? La sensibilité qui se cache n'existe-t-elle pas? Voyez ce condamné qui monte à l'échafaud, impassible et méprisant. Regardez cet autre, lâche, mort de frayeur avant que le couteau lui ait tranché la tête. Croyez-vous que le premier ait une émotion moins forte? Il en est plus maître; voilà tout.

Qui ne connaît l'anecdote, peut-être apocryphe, peu importe, de ce chirurgien obligé d'opérer son fils. Il entaille les chairs, et ceci se passe avant le chloroforme, avec « un courage froid, sans fougue et sans faiblesse ». Il est maître de sa pensée et de ses actes. Sa tête dirige sa main. Mais, à peine l'opération terminée, le chirurgien disparaît et le père s'effondre en sanglots. Dira-t-on que cet homme était insensible? Non, les chirurgiens ne sont point insensibles. Certes, ils sont souvent obligés de faire souffrir leurs malades ; mais les douleurs qu'ils causent ne sont point inutiles : elles sont payées largement par une guérison plus sûre, plus complète ou plus prompte.

Quant à la vie de nos malades, comment pourrions-nous n'en être pas ménagers? Toute notre science, tout notre art,

tous nos efforts tendent à la conserver. Les chirurgiens ont conscience de leur lourde responsabilité. Ils attachent à la vie de leurs malades tout le prix qu'elle mérite ; et c'est un plus rude fardeau qu'on ne pense de l'avoir si souvent entre les mains. On ne se doute guère des préoccupations et des insomnies qu'elle nous cause.

Qu'est-ce qu'on entend donc par une opération inutile? C'est, je pense, une opération faite pour une affection qui aurait pu guérir sans opération. Combien de fois ai-je entendu dire : « J'ai envoyé ma femme de chambre à l'hôpital : elle avait telle maladie, et on lui a fait une opération épouvantable. J'ai une amie qui avait exactement « la même chose », on ne lui a rien fait du tout, et elle est parfaitement guérie. » Ceci veut dire que la première opération était inutile. Comment peut-on déraisonner de la sorte! S'imagine-t-on que tous les cas d'une même maladie soient identiques les uns aux autres, comme les mailles d'un filet? S'imagine-t-on qu'un traitement s'applique à une maladie comme un couvercle à une boîte : qu'une fois la nature du mal reconnue, il n'y a qu'à instituer une thérapeutique univoque, toujours la même? Autant dire qu'un peintre pour faire un ciel n'a qu'à prendre du bleu, du vert pour faire de l'herbe, du rouge pour peindre un toit. Ah! le pauvre tableau qu'on ferait ainsi!

Voyons donc les opérations mentales successives que le médecin ou le chirurgien doit faire avant de conseiller un traitement.

Le chirurgien qui s'approche d'un malade doit être armé d'une foule de souvenirs, souvenirs des choses qu'il a lues, ce qui constitue sa science propre, souvenirs des choses qu'il a vues ou faites, ce qui constitue son expérience. Mais il y a bien des qualités de souvenirs. Les uns, les souvenirs vivants, sont des grand'gardes attentifs, toujours prêts à répondre au moindre signe ; sentinelles d'une activité quelquefois exubérante qui s'appellent, se répondent presque à notre insu, formant des enchaînements d'idées, dont le fil parfois nous échappe. Puis la mémoire a son dortoir où des souvenirs sans nombre sommeillent obscurément. Pour les éveiller, il faut un excitant plus énergique, un effort plus fatigant. Ils sont moins précis : on les entrevoit confusément dans une sorte de

brouillard : on court après eux avec une tension douloureuse de l'esprit sans arriver à les préciser, comme on suit dans un épais fourré un oiseau qui sautille sans pouvoir distinguer son plumage. La mémoire a aussi son cimetière où gisent les souvenirs morts des choses qu'on sait avoir sues et qu'on ne sait plus ; souvenirs dont le souvenir seul nous reste. Ils peuvent encore ressusciter et reprendre la place qu'ils ont laissée vide; mais il faut pour cela une évocation plus directe.

De ces trois catégories de souvenirs, la première, l'armée active de la mémoire, est seule immédiatement et complètement utilisable. La seconde est une réserve sans vigueur, mal disciplinée, qui compte beaucoup d'invalides et sur laquelle on ne peut compter. La troisième a besoin de fiches, de notes, de tout une bibliothèque.

Les souvenirs de ces deux dernières catégories sont suffisants dans la majorité des professions. Il n'en est pas de même pour le chirurgien, à qui on demande presque toujours une solution immédiate. Il faut que l'armée active de sa mémoire soit énorme, d'autant plus énorme que sur bien des points la pratique n'est pas fixée, le code n'est pas fini ; nous n'avons qu'une jurisprudence obscure, faite de travaux et de statistiques innombrables. Et celui-là, qui les ignore, ne peut avoir la conscience tranquille, car il n'est peut-être pas en état de rendre à ses malades la totalité des services qu'ils sont en droit d'attendre de lui.

Voilà donc le chirurgien bien armé en présence d'un malade. Il aura d'abord à se débrouiller dans le dédale des récits qu'on va lui faire ; car jamais un malade n'insiste sur les choses capitales. A cela rien d'étonnant, on ne peut lui demander de savoir établir la valeur relative des symptômes ; pour lui, les plus importants sont toujours les plus pénibles. D'après l'interrogatoire, le chirurgien se fait, sur le siège du mal et sur sa nature, une idée provisoire, qui va guider ses investigations. Il procède à l'examen direct par la palpation, la percussion, l'auscultation, etc., etc. Enfin, il a réuni un certain nombre de symptômes. Il s'agit alors de les coordonner, d'en établir la valeur relative, la subordination réciproque. Ce travail mental conduit au diagnostic — c'est la première étape. — On a mis une étiquette sur la maladie.

Ce n'est pas la moitié de la besogne. Dans chaque maladie, il y a des degrés d'évolution sans nombre ; il y a toute une échelle de gravité dont les échelons sont incomptables. Chaque individu a sa manière d'être malade, c'est-à-dire sa façon de réagir devant la maladie. Il faut donc encore apprécier la phase évolutive du mal, son intensité, le mode de réaction du malade. C'est seulement avec ces données qu'on pourra prévoir, ce qui est le but de toute science. Prévoir, en médecine, cela s'appelle faire le pronostic ; c'est la seconde étape.

Quand on a prévu l'évolution probable du malade abandonné à lui-même, on étudie les moyens qui pourront modifier cette évolution ; on les compare, on cherche celui qui est le mieux approprié au malade et à la maladie. En un mot, on pose les indications thérapeutiques ; c'est la troisième étape, la plus délicate, la plus importante, celle où se révèle le vrai clinicien.

Jusque-là, le médecin et le chirurgien agissent absolument de même. La différence n'apparaît qu'ensuite. Le médecin formule une ordonnance, et bien souvent le chirurgien fait à ce point de vue acte de médecin. Il ne fait acte chirurgical qu'en exécutant lui-même le traitement qu'il a jugé meilleur, c'est-à-dire en opérant.

Tout ce travail mental comporte inévitablement une part d'incertitude. Aujourd'hui, l'art du diagnostic a fait de grands progrès. Il reste bien encore des cas embarrassants où l'erreur est possible et même presque inévitable, mais en général, le diagnostic est clair et précis.

Le pronostic a un caractère d'incertitude plus marqué. La prévision de l'avenir n'arrivera jamais dans les sciences biologiques au degré de certitude qu'elle a acquis dans les sciences mathématiques, l'astronomie par exemple. Les données des problèmes sont trop complexes, les circonstances contingentes sont trop nombreuses, leur intensité est trop variable pour qu'on puisse les mesurer avec précision, ou en calculer sûrement les effets. Hormis quelques cas exceptionnels, notre pronostic ne représente qu'une probabilité qui approche plus ou moins de la certitude, mais l'atteint rarement. Il y a toujours plusieurs éventualités possibles. Nous ne pouvons presque jamais dire :

« Les choses se passeront de telle façon », mais seulement « il y a soixante, soixante-dix, quatre-vingt-dix, quatre-vingt-quinze chances sur cent pour qu'elles se passent ainsi. »

Les indications thérapeutiques, qui sont liées dans une certaine mesure au pronostic, sont donc dans bien des cas un peu chancelantes. L'argument qui consiste à dire que de deux malades ayant la même maladie, l'un a subi une grave opération, tandis que l'autre a guéri sans cela, est sans valeur. car les degrés d'une même maladie sont trop nombreux pour qu'on puisse identifier deux cas. Dans un service d'hôpital, on peut voir tous les jours plusieurs malades atteints de mêmes maladies; cependant, le chef de service opérera les uns et n'opérera pas les autres. Quand on vante un chirurgien qui a guéri un malade sans l'opérer et qu'on dénigre un autre qui a fait une opération pour un cas analogue, on est injuste peut-être pour tous les deux ; car, si on avait interverti l'ordre des malades, celui qui n'a pas été opéré ne l'aurait sans doute pas été davantage, et celui qui l'a été aurait encore été opéré par l'autre chirurgien.

Mais il y a des cas qui paraissent plus nets : ce sont ceux des malades qui, après avoir refusé une opération, guérissent parfaitement. Leur guérison semble une insulte au chirurgien qui voulait opérer — mais il n'en est rien ; — car conseiller une opération, ce n'est pas toujours dire que la guérison est impossible sans cela. Un chirurgien est en présence d'un malade. Il a fait soigneusement le diagnostic, le pronostic, et il est arrivé à cette conclusion qu'avec certains traitements, mais sans opération, son malade a soixante chances pour cent de guérir. Il sait d'autre part qu'avec une opération il augmentera ses chances de guérison de vingt, vingt-cinq, trente pour cent. Quel est son devoir? N'est-ce pas de conseiller l'opération?

Et encore il y a bien des cas différents. Je suis obligé d'être très simpliste, car, si je voulais exposer les innombrables difficultés de pratique avec lesquelles nous sommes tous les jours aux prises, je n'en finirais pas. Si l'opération quelconque, que je viens de supposer, et qui donne au malade beaucoup plus de chances de guérison que l'abstention, n'entraîne aucune mutilation, le chirurgien a le droit non seulement de la con-

seiller, mais de l'imposer; et il ne ferait que son devoir en refusant de traiter le malade d'une autre façon. Mais si l'opération doit être mutilante, s'il s'agit par exemple d'une amputation, le cas est bien plus embarrassant, et il le devient d'autant plus que la différence dans le tant pour cent des chances de guérison avec ou sans opération est moins considérable. C'est une terrible partie qui est engagée, la vie d'un côté, un membre de l'autre. Certaines personnes n'en saisissent peut-être pas tout le drame, qui prétendent qu'il vaut mieux mourir que d'être manchot. Peut-être ces personnes changeraient-elles d'avis si elles voyaient la mort farouche devant elles. D'ailleurs, le chirurgien n'a pas le droit de se placer à ce point de vue. Son devoir social est de sauvegarder la vie; l'intégrité des membres ne vient qu'après. Il devra donc conseiller le traitement qui offre le plus de chances d'éviter la mort.

Il y a cependant des cas si embarrassants, que le malade seul aurait le droit de décider. On ne fait jamais une opération sans que le malade y consente. mais je veux dire qu'il y a des cas où, au lieu de lui demander son assentiment pour une opération qu'on lui conseille, il faudrait pouvoir lui exposer toutes les probabilités de l'abstention et de l'intervention, et le laisser choisir, car en somme le malade a bien ce droit, que le chirurgien n'a pas, de risquer sa vie pour conserver un membre. Mais il est rare qu'on puisse ainsi s'en remettre au malade. L'émotion déséquilibre son jugement : la maladie l'a souvent affaibli à tel point qu'il ne jouit plus de la plénitude de ses facultés intellectuelles; et puis ceux que l'on peut consulter répondent souvent : « Je m'en remets à vous. » On ne sait pas assez combien ces responsabilités sont lourdes, surtout dans les cas où le devoir est obscur et dans ceux qui sont presque désespérés. Il faut savoir alors mépriser toutes les critiques ignorantes ou intéressées qu'on ne manquera pas de faire si le résultat ne répond pas à notre attente; il faut savoir faire fi de sa réputation qu'un échec peut compromettre, pour envisager seulement l'intérêt du malade et n'obéir qu'à sa science et à sa conscience.

Aujourd'hui, on fait beaucoup d'opérations considérables pour des maladies qui ne menacent pas la vie, ou au moins ne

la menacent pas directement. Autrefois, ces opérations auraient été criminelles, parce qu'elles étaient trop dangereuses; elles sont permises aujourd'hui, parce qu'elles sont devenues bénignes. La vie n'est pas tout, il faut encore qu'elle soit supportable. Si nous pouvons, par une opération de peu de gravité, supprimer des douleurs intolérables, guérir une infirmité, ne devons-nous pas le faire? Dans ces cas, les indications opératoires deviennent encore bien plus délicates à poser. Ce ne sont plus seulement les chances de guérison qui doivent être supputées et pesées, mais bien d'autres considérations et même d'ordre extra-médical. La situation sociale entre souvent en jeu. Dans certaines classes, il faut non seulement qu'on puisse supporter la vie, mais il faut encore, cela est plus triste, qu'on puisse la gagner et d'une rude façon. Voici une pauvre femme atteinte d'une affection abdominale légère, mais douloureuse, qui lui rend tout travail impossible. C'est un cas fréquent. Allons-nous lui dire ce que nous dirions dans d'autres conditions : « Allongez-vous sur votre chaise longue. Restez immobile pendant des semaines, des mois; faites en outre ce traitement coûteux?... » Ce serait se moquer. Que faire? Nous prenons la malade à l'hôpital, nous la gardons pendant un mois, deux mois, en essayant des traitements palliatifs. L'amélioration est souvent considérable; elle essaye alors de reprendre sa vie pénible. Mais les douleurs reparaissent. Elle nous revient ainsi deux fois, trois fois, réclamant une opération, sachant qu'elle pourrait ainsi guérir. Nous finissons par l'opérer. Et dans les cas de ce genre, nous opérons de plus en plus, non seulement à l'hôpital, mais dans la clientèle, parce que nous avons pu constater l'excellence des résultats opératoires.

Il y a même des cas où ce ne sont pas seulement les considérations tirées des malades, ou de leurs maladies, ou de leur condition sociale qui interviennent dans les décisions, mais les qualités personnelles du chirurgien. Appelez deux chirurgiens devant le même malade ; l'un conseille une opération considérable, l'autre rejette toute tentative opératoire. Lequel a raison, lequel a tort? Il est possible qu'ils aient raison tous les deux. L'opération exécutée par celui qui la conseille donnera peut-être au malade le maximum possible des chances

de guérison, tandis qu'il en serait tout autrement si elle était faite par celui qui la déconseille. Le premier aurait raison en opérant, et le second en n'opérant pas.

En somme, si on demandait à ceux qui nous reprochent de faire des opérations inutiles de démontrer qu'elles sont inutiles, ils seraient sans doute bien embarrassés. D'ailleurs, s'il est des chirurgiens sans conscience qui fassent des opérations les sachant inutiles, ce doit être plus souvent dans la clientèle qu'à l'hôpital.

VIII

Le second reproche qu'on nous adresse, c'est celui de « faire des expériences » sur nos malades. Faire une expérience sur un malade, c'est, j'imagine, employer un moyen thérapeutique nouveau, médicament ou opération. Cela, certes, nous le faisons, aussi bien hors de l'hôpital que dedans : nous le faisons le plus possible, je le proclame hautement. Au lieu de nous en blâmer, on devrait nous en féliciter, car c'est la condition même du progrès. Quelque efficace que soit la chirurgie aujourd'hui, nous voulons qu'elle le soit davantage demain. Nos ennemis sont les maladies ; les guérisons sont nos victoires, que nous ne ne trouvons jamais assez nombreuses, ni assez belles. Nous sommes assoiffés de perfectionnements, dont la réalisation est impossible sans tentatives nouvelles.

Un chirurgien ne peut guère s'asseoir près d'une personne à qui il vient d'être présenté, sans s'entendre dire : « Vous êtes chirurgien ; quelle belle carrière ! la chirurgie a fait tant de progrès ! » Puis il n'est pas rare que, quelque temps après, la même personne nous reproche nos « expériences ». Quelle contradiction ! S'imagine-t-on que les progrès nous tombent du ciel comme des bolides? Encore une fois, sans « expériences », c'est-à-dire sans tentatives nouvelles, nous ne pouvons pas progresser.

Voyons dans quelles conditions se font ces « expériences ».

Rien n'est plus obscur ni plus complexe que l'enfantement des idées nouvelles. Je ne veux pas en étudier la genèse, et

je suppose que l'idée est née. S'il s'agit d'une simple modification de technique opératoire, l'idée, bien mûrie, peut être directement applicable. Le plus souvent, on commence par recourir à des expériences sur le cadavre. Mais s'il s'agit d'aborder quelque organe jusque-là respecté, s'il s'agit de modifier certaines conditions anatomiques de l'architecture générale du corps, si l'on veut, par exemple, faire des abouchements anormaux de canaux glandulaires, pour rétablir le cours de la sécrétion arrêtée (cholecysto-entérostomie), etc., après avoir réglé le manuel opératoire par des études cadavériques, on passe à l'expérimentation sur l'animal vivant. Ces expériences sur les animaux font déjà hurler quelques ignorants; nous sommes entourés d'ennemis, peu redoutables à la vérité. Les criailleries des membres de la ligue contre la vivisection ne me paraissent pas mériter la moindre attention. Toutes les expériences que l'on fait sur les animaux, que ce soit pour régler une opération, pour étudier les effets d'un médicament, le rôle des microbes ou de leurs sécrétions, que ce soit même pour fixer certains points de physiologie, toutes ces expériences ont pour but, prochain ou éloigné, la sauvegarde de la vie humaine. La question se réduit donc à ceci : la vie des animaux vaut-elle plus que celle des hommes? Il faut être dans un singulier état d'esprit pour répondre affirmativement. C'est ce que font cependant les adhérents de la ligue, implicitement ou explicitement. Aussi, cette ligue, qui se présente sous les auspices d'une sensibilité raffinée, est en réalité d'une barbarie sauvage, puisqu'elle sacrifie l'homme aux animaux. Il ne lui reste plus qu'à donner des esclaves aux murènes. Il y aurait un moyen de se débarrasser vite de ces ligues, ce serait de condamner leurs adhérents à n'être soignés que par des gens qui ignoreraient tout ce que la vivisection nous a appris. Je regrette qu'il ne soit pas pratique.

Le chirurgien a donc acquis par l'expérimentation sur l'animal cette notion que le traitement dont il a eu l'idée est possible; l'opération ne détermine aucun trouble redoutable; elle ne compromet pas l'existence. Dans certains cas, il peut aller plus loin et démontrer expérimentalement que sa méthode est en outre efficace. Cela est possible toutes les fois que

l'affection qu'on cherche à guérir peut être artificiellement produite. Dans les autres cas, l'expérimentation ne renseigne que sur la possibilité et l'innocuité de l'opération. Mais alors la physiologie, l'anatomie pathologique, la pathologie permettent d'induire que cette opération possible sera en outre curative.

Le chirurgien ainsi armé par l'expérience et le raisonnement se trouve en face d'un malade atteint d'une affection contre laquelle nous ne possédons pas de traitement suffisamment efficace. Il a en sa puissance une opération nouvelle dont l'expérimentation lui a montré la possibilité, dont le raisonnement lui démontre l'efficacité. A-t-il le droit de la pratiquer? Qui donc oserait le nier? Non seulement il en a le droit, mais il en a le devoir. Quels reproches sa conscience ne lui ferait-elle pas, s'il laissait succomber son malade sans avoir tenté tout ce qu'il croit utile? Voilà ce que sont les expériences qu'on nous reproche.

Est-ce à dire que partout et toujours on s'est entouré de toutes les précautions nécessaires? Est-ce à dire qu'il n'y a pas de tentative qui ait échoué? Non, sans doute. Et, cependant depuis bien longtemps, il n'y a guère eu qu'une seule erreur chirurgicale grave, c'est la thyroïdectomie totale.

Tout le monde connaît cette triste infirmité qu'on nomme un goitre. Elle est due à des altérations d'un organe glandulaire qui adhère au larynx et à la trachée, et qu'on appelle le corps thyroïde. La thyroïdectomie totale est l'opération qui consiste à enlever tout le corps thyroïde. Cette opération avait déjà été tentée au commencement de ce siècle. On n'était point alors suffisamment armé contre l'hémorragie ni contre les complications des plaies; les résultats opératoires furent déplorables; on y renonça. Avec les progrès de l'hémostase et la découverte de l'antisepsie, l'opération devint bénigne et l'on fit un grand nombre de thyroïdectomies. Les résultats paraissaient excellents, quand on s'aperçut qu'un certain nombre d'opérés présentaient des troubles singuliers, sur lesquels J. Reverdin, de Genève, attira le premier l'attention en 1882.

Certains opérés, au bout de quelques semaines ou de quelques mois, ressentent une étrange lassitude. Leurs membres deviennent raides, lourds, maladroits, impropres aux ouvrages

délicats. La peau prend une teinte jaunâtre, blafarde et terreuse; puis apparaît un gonflement portant de préférence sur les extrémités et la face. Les doigts, volumineux et raidis, ne peuvent plus se fléchir. Les paupières, bouffies, recouvrent les yeux qui semblent rapetissés; le nez s'épate; les lèvres gonflées se renversent et découvrent les gencives. Les traits s'épaississent, deviennent grossiers. Le visage, hébété, ne traduit plus les émotions morales et garde l'impassibilité du crétinisme. A ces troubles physiques, s'ajoutent des modifications intellectuelles: la pensée s'engourdit; la mémoire s'émousse; la volonté s'affaiblit. J'abrège ce sombre tableau qui, dans certains cas, se terminait par la mort. Quelques accidents d'autre nature ont encore été observés. Cet ensemble de faits démontrait que le corps thyroïde, dont l'ablation n'entraînait aucun dommage immédiat, exerçait sur la nutrition un rôle régulateur nécessaire, et on a dû renoncer aux thyroïdectomies totales. Aujourd'hui on soigne les goitres autrement.

Cette terrible aventure de la thyroïdectomie est réellement unique en son genre. De l'ensemble des innombrables expériences que chacun tente honnêtement, du plus grand au plus petit, est résulté l'immense progrès de la chirurgie. Qui donc oserait dire que l'humanité n'en a pas largement bénéficié? Expérience, la première chloroformisation; expérience, le premier pansement de Lister; expérience, la première ovariotomie; expérience, la première salpingectomie; expérience, la première cholecysto-entérostomie, et combien d'autres encore. Oui, c'est bien là ce que les gens du monde appellent nos expériences. Avant de les blâmer, qu'on en cite de plus fécondes. Si nous mobilisions la foule innombrable des échappés de la mort qui doivent la vie à ces expériences, le bataillon de nos détracteurs serait vite en déroute.

PIERRE DELBET.

TANNHÆUSER

A PARIS[1]

Sans doute, un jour, un jour d'un très vieil autrefois, Richard Wagner, tout jeune alors, quitta l'auberge d'Eisenach et à travers les gorges noires de profonde et humide verdure monta vers la Wartburg qui se dresse en plein ciel! Les touristes ne manquent point de visiter ce château fameux; un poète y devait vouloir contempler le décor de tant de lointaine Légende, de tant d'Histoire aussi.

Guidé par le gardien qui renseigne et explique, Wagner vit la chambre de Luther, et, à l'une des parois, le trou, chaque matin renoirci d'encre pour l'émerveillement des voyageurs anglais, que fit, dans le plâtre et la pierre du mur, l'encrier jeté à la tête du Diable.

Qui sait si ce n'est pas dans cette chambre que le futur poète-musicien des *Maîtres chanteurs* songea pour la première fois, en l'espérance d'une œuvre, au cordonnier Hans Sachs, rimeur luthérien? Ce ne dut être qu'une évocation vague, écartée alors, plus tard revoulue.

1. *Tannhæuser* est l'ouvrage de Wagner sur lequel ses admirateurs sont le plus divisés; on s'en apercevra de reste en lisant les deux articles suivants : il nous a paru bon d'inviter deux wagnéristes reconnus, de ferveur égale et d'opinions opposées, M. Catulle Mendès et M. Alfred Ernst à soutenir chacun sa thèse, — M. Catulle Mendès en jugeant la récente représentation de *Tannhæuser* à Paris, et M. Alfred Ernst en recueillant ses souvenirs de Bayreuth.

Richard Wagner entra dans la Salle des Fêtes.

En ce temps, elle n'était pas restaurée, elle ne montrait pas encore les brutales peintures neuves qui en font, à l'heure actuelle, la laide parodie des splendeurs passées ; elle était, en son délabrement mélancolique, de l'ancien, de la chimère, du rêve.

Assis sur quelque banquette offerte à la fatigue des visiteurs, Richard Wagner réédifia dans sa pensée la salle des tournois poétiques ; il vit, sur son trône, le landgrave, et, rangés en demi-cercle, les Minnesinger de qui des pages portent les lyres. Et il se souvint d'une vieille histoire. Un poète appelé Clindor — quelques-uns le nomment autrement, mais Clindor est le nom le plus communément admis — avait été chassé de la Thuringe à cause de violentes satires contre le seigneur de la Wartburg. Il obtint de rentrer en grâce, à la condition qu'il se résoudrait à une palinodie ; tout serait oublié s'il célébrait, en les beaux vers dont il avait coutume, le souverain qu'il insulta. Mais c'était une âme obstinée et sournoise, ce Clindor, et rageuse aussi. Le jour marqué pour le repentir et le pardon, il ne put contenir sa rancune ancienne ; parmi la belle cérémonie, entre les Minnesinger courtisans, tout à coup, d'une inspiration forcenée, il outragea, plus témérairement qu'il ne le fit jamais, le landgrave de Thuringe, qui avait espéré en louanges le prix de sa clémence ! et Clindor fut exilé de nouveau. Richard Wagner se plut certainement au tumulte de la fête interrompue, aux Chanteurs exaspérés, à l'ébahissement des nobles dames parmi des frissons d'étoffes fuyantes et des entreheurts d'armures. Scène qui pouvait tenter l'inspiration. De ce qu'on leur montre, de ce qu'on leur dit, ou de ce qu'ils imaginent, tous les poètes songent très vite à faire un chef-d'œuvre. Ceux qui le font sont peu nombreux. D'ailleurs, Richard Wagner hocha la tête. Si le brouhaha de la magnifique foule offrait quelque chose d'intéressant, était de nature à permettre du pittoresque, la cause, en soi, en était bien médiocre, bien insignifiante. A qui donc, aujourd'hui, cela pouvait-il faire quelque chose, cette querelle d'un troubadour avec un seigneur qui le salaria ? Beaucoup de bruit pour presque rien ; et Richard Wagner éloigna cette idée, pas tout à fait cependant.

Au bout de la longue salle, il y avait un balcon de pierre. Le guide payé de quelques kreutzer, Richard Wagner alla sur le balcon, s'accouda à la balustrade et regarda devant lui. Toute la noire profondeur des verdures se creusait en gouffre, et la plainte du vent planait par-dessus les plus hauts arbres. Bien que ce fût le plein jour, une couleur d'ombre, sous le ciel bas et gris, teignait tout. Là-bas, là-bas, très loin, au fond de la vallée, Richard Wagner vit une sorte de monticule qu'on eût dit de sable jaune et sec, à angles droits, presque carré, un peu long pourtant, ayant quelque chose de tumulaire dans sa forme et l'air aussi d'un ancien volcan, tassé et immobilisé. Il devina que c'était le Venusberg. Là, sous ce bloc, peut-être montagne autrefois, avait séjourné, Vénus satanique ou Diane infernale, la déesse devenue diablesse. Henri Heine, des deux déesses, a préféré Diane en un ballet peu fameux ; sans doute parce que la double corne de l'Hécate lunaire s'achève plus facilement en le front cornu de Belzébuth. Là, au profond de la terre, s'ouvrait un étrange palais où l'olympienne devenue fée, fée périlleuse et damnatrice que la chanson populaire appelait Dame Holda, — car, si effroyable, elle était exquise tout de même, — attirait et gardait en d'étranges fêtes, bacchanales ressemblantes à la Messe Noire, les jeunes hommes chrétiens tourmentés par des rêves païens encore. Le chevalier Tannhæuser fut accueilli en ces joies souterraines. Il y connut toutes les délices et toutes les damnations, tous les remords. Et il partit pour Rome afin d'être absous ; fut absous, en effet, quand, sous la bénédiction papale, les bâtons furent des branches fleuries aux mains des pèlerins.

Sans avoir oublié tout à fait l'histoire de Clindor, insulteur du landgrave, Richard Wagner s'éprenait de cette légende du chevalier chrétien prisonnier des bras de Vénus, et s'en évadant par la grâce du ciel. Déjà, peut-être, il songeait que c'était comme le symbole de l'âme captive d'abord, puis délivrée du péché. Ah ! le beau poème ! oui, certes, un beau poème ! Mais quoi, le Pape, c'est beau sans doute, lointain, auguste, — ce n'est pas assez tendre pour que les cœurs s'émeuvent ; le Pape, c'est comme un Dieu avec de longs bras froids et blancs qui bénissent ! il eût fallu que la Sainteté, rédemptrice de Tannhæuser, — d'ailleurs, il pensait toujours

à Clindor, chanteur outrageux, — fût représentée par quelque pure et haute Grâce féminine, paradisiaque antithèse de la diabolique Vénus.

Il se souvint encore : ici, dans le château de la Wartburg, avait vécu sainte Élisabeth, femme du landgrave Louis IV, dit le Saint ; ici elle avait mis dans son lit le mendiant qui, en reconnaissance de l'hospitalité, tout à coup devint Jésus ! ici elle avait prié, et fait l'aumône. Peut-être, du balcon où il s'accoudait aujourd'hui, levait-elle, les soirs de jadis, ses bras en oraison vers la première étoile, conseil d'espérance et promesse de pardon, qui apparaît, à peine, au plus lointain du ciel !

Plein d'une rêverie où se mêlaient, si diverses pourtant l'une de l'autre, la légende de Clindor, celle de Tannhæuser, celle de sainte Élisabeth, Richard Wagner sortit de la Wartburg, descendit la longue pente de noire verdure dans le soir montant, regagna son auberge ; et, dans la salle commune, après le bref souper, pendant qu'autour de lui bavardaient les touristes, il pensait profondément, les coudes à la nappe. Les trois légendes tournoyaient en lui. Il avait cette impression que leur voisinage n'était pas seulement fortuit, qu'elles voulaient se joindre, se pénétrer, n'en plus faire qu'une, et que, cette seule légende, elles la deviendraient, nécessairement ! Tout à coup il se leva, avec l'éblouissement dans les yeux de son propre génie. Car il avait trouvé. Et, après l'insomnie dans la petite chambre dont la fenêtre claire regarda toute la nuit jusqu'au fond de l'horizon, il avait, quand se leva le jour, conçu, totalement, et sûr de la réalisation de son rêve, la fusion, la concentration, l'unité des trois légendes en un seul poème qui serait l'universelle et éternelle histoire de l'âme de l'homme.

J'imagine que telle a pu être la genèse de *Tannhæuser,* opéra romantique en trois actes et quatre tableaux, poème et musique de Richard Wagner.

Opéra ?

Hélas ! oui.

L'époque est atteinte où les wagnéristes doivent dire, sans atténuation ni précaution, les choses : où il faut s'entendre sans artifices et n'en plus faire accroire aux autres, ni à soi-même. Nous n'en sommes plus aux heures de la « Musique

de l'Avenir » bafouée, des luttes où le parti pris, en vue de la victoire, pouvait être utile, sinon indispensable. Navré de ne point partager l'opinion d'esprits que j'estime et admire, je veux donc répéter que *Tannhæuser* n'est en effet qu'un opéra, et qu'en ce chef-d'œuvre, car c'est un chef-d'œuvre, la réalisation du drame musical, qui fut le but suprême du génie wagnérien, est, en réalité, moins approchée que dans des œuvres antérieures et inférieures, telles, par exemple, que le *Vaisseau Fantôme* à qui un incessant enveloppement de mer et de tempête donne du moins une semblance d'unité.

Je m'expliquerai brièvement.

Oui, une fois pour toutes, le poème de *Tannhæuser*, égale, s'il ne les surpasse, les plus hautaines conceptions de l'esprit humain; non seulement il offre un poignant, un magnifique drame qui par sa parfaite construction a de quoi stupéfier les subtilités ordinaires des dramaturges, mais encore, mais surtout, il ouvre aux âmes des infinis de pensée et de rêve! Et rien n'est plus compréhensible que l'attachement constant de Richard Wagner à cette œuvre. Celui qui médite et produit une si surhumaine merveille poétique en doit demeurer hanté jusqu'au dernier soupir.

Quant à la musique, elle est souverainement belle. Pas toujours. Presque toujours. Et, quelquefois, elle atteint à des sublimités qu'elle-même l'inspiration wagnérienne n'a pas dépassées. Personne, j'y compte, ne m'apprendra que le chœur des Pèlerins porte, en le résigné désespoir, en l'intense espérance aussi de sa mélodie, toute la supplication, toute l'oblation de toutes les âmes pécheresses, et que jamais les délices et les tortures des luxures ne crièrent plus amèrement, plus acerbement que dans les voluptés enlaçantes et les déchirements de la Bacchanale, et qu'aucun musicien, jamais, n'inventera, aussi exquisement puéril, le printemps qui s'éveille et chante au chalumeau du petit pâtre, et ne hurlera, aussi affreusement, l'orgueil du diabolique amour, et n'exprimera, comme elles sont exprimées en le récit du pèlerin pas absous, les suprêmes fatigues de l'âme sans espoir!

Je le redis, après l'avoir tant de fois dit, rien n'est plus beau que le poème de *Tannhæuser* et rien n'est plus beau que les belles parties de la musique de *Tannhæuser*...

Mais, voilà, il y a, ici, d'une part : le poème, et de l'autre : la musique.

Or, quel but poursuivit longtemps et enfin atteignit le génie de Richard Wagner? celui, non pas seulement de mêler la poésie à la musique, d'adapter l'une à l'autre, d'en resserrer en un mot l'union qui, mille fois, avait été rêvée, mais de faire de la poésie et de la musique, dans le drame, une unité si absolue, si parfaite, que l'idée de les distinguer l'une de l'autre ne puisse plus venir à personne et que même il soit impossible de penser, désormais, qu'elles ne furent pas toujours *une*. Eh bien, cette unité, je l'affirme, le croyant, n'apparaît pas dans *Tannhæuser !* ou du moins n'y apparaît qu'à de rares intervalles. Les subtilités des wagnéristes nouveaux ne feront rien à l'affaire. On aura beau chercher, on aura beau trouver, — car, où donc ai-je dit que déjà, dans *Tannhæuser*, l'idéal wagnérien ne s'espérait pas, total? — on aura beau chercher, on aura beau trouver les preuves d'une admirable et d'une consciente volonté vers le but futur, rien n'empêchera que nous ne soyons en présence, d'un beau poème, d'une part, et d'une belle musique, d'autre part : de sorte que ce que nous avons cru et répété depuis trente-trois ans perd en effet toute sa valeur si nous nous déclarons complètement satisfaits d'une œuvre qui n'offre qu'en ébauche l'idéal pour lequel nous avons combattu.

Et, ce que je dis ici, je ne le dis pas pour la première fois. Je retrouve en un article de moi, écrit vers 1869, ces lignes :

« Malgré la magnificence du poème et la sublimité de la musique, nous ne placerons pas *Tannhæuser* au premier rang parmi les œuvres de Richard Wagner. Il nous paraît visible qu'à l'heure où il écrivit ce drame, le poète-musicien ne s'était pas encore rendu le maître absolu de son inspiration poétique et musicale. Quelquefois, assez rarement, il est vrai, *Tannhæuser* nous émeut par la beauté des vers ou par la beauté de la mélodie, plutôt que par la puissance dramatique de leur union. En outre, il faut signaler quelques défauts : la conception de la Vénus diabolique n'avait pas été, d'abord, assez largement développée, et Richard Wagner, plus tard, a dû remanier cette partie de son œuvre ; quelques italianismes, souvenirs persistants des admirations anciennes, déparent le

final du second tableau et surtout la scène entre Tannhæuser et Élisabeth, scène qui est souvent sur le point de dégénérer en duo. Enfin, — disons-le au risque de passer pour plus wagnériste que Wagner lui-même, — la romance de l'Étoile, toute délicieuse qu'elle est, n'en est pas moins une romance qui pourrait être détachée sans inconvénient du reste de l'ouvrage et que l'on pourrait chanter, au piano, dans les salons, entre une valse et un quadrille ! »

J'avoue que j'éprouve quelque joie à être, après tant d'années, de mon avis encore, et à pouvoir citer, sans y rien changer, des phrases qui n'étaient peut-être pas sans quelque imprudente franchise, écrites, au temps des premières batailles et de l'intolérance des jeunes enthousiasmes, par un wagnériste militant comme je l'étais, et comme je le suis.

J'en arrive à l'interprétation de *Tannhæuser* à l'Opéra.

Il faut dire de *Tannhæuser* ce qu'on aurait dû dire de *Lohengrin* et de *la Walkyrie* : l'exécution en est, en certains points, manifestement supérieure à celle des plus grands théâtres d'Allemagne et, en d'autres, manifestement inférieure à celle des plus petits théâtres d'Allemagne; pourquoi ? parce que notre Opéra dispose de moyens vocaux et orchestraux que ne possède aucun théâtre étranger, mais qu'en revanche il manque totalement de ces éléments indispensables : la compréhension et la sincérité. Hélas ! combien de fois faudra-t-il radoter qu'on ne joue pas Richard Wagner avec les procédés dont on use pour chanter Donizetti et Meyerbeer ? Certes, *Tannhæuser* est un opéra, mais, enfin, c'est un opéra wagnérien ! et, jusque dans les moindres détails de mise en scène, se révèle, à notre Académie nationale de Musique, la totale et irrémédiable ignorance des nécessités de l'Art nouveau. Ah ! vraiment, vous croyez avoir accompli votre devoir quand vous avez à peu près imité les mises en scène exotiques ! parce que vous avez voulu ressembler, vous croyez être pareil ! Quelle chimère ! il ne vous manque que de savoir de quoi il s'agit.

Un artiste doit être mis hors de pair : M. Van Dyck dans le rôle de Tannhæuser. Je l'avais peu aimé dans le Siegmund de *la Walkyrie;* soit qu'il eût mal conçu le personnage, — pourtant, je ne le crois pas, — soit que la texture vocale

n'en fût point dans la possibilité de sa voix, il m'y produisit plutôt une impression de déception. Mais, ici, qu'il est admirable ! Comme il est, vraiment, avec les rages d'amour, avec les affres de repentir, Tannhæuser lui-même ! Wagner avait une grande faiblesse pour Niemann. Je l'ai entendu, à Paris et en Allemagne, et je l'ai trouvé médiocre. Je demeure persuadé que son insuffisance ne fut pas la moindre cause de la chute de *Tannhæuser* à l'Opéra, il y a plus de trente-trois ans. Mais Richard Wagner, à cette époque, était si peu chanté qu'il devait de la gratitude à quiconque l'osait chanter. M. Van Dyck est, tout simplement, admirable ! Il me semble impossible qu'un artiste réalise plus parfaitement l'idéal d'un homme de génie. Ah ! comme il nous a secoué le cœur et les entrailles avec son amour et son horreur des plaisirs subis dans le Venusberg ! Comme son silence, pendant le chant du petit pâtre, nous a remplis d'anxiété, et comme on avait envie de crier, avec lui, quand son âme a crevé en un besoin de pénitence et de pardon ! Hésitant, torturé, plein de paradis et d'enfer, il a été, pendant les supplications d'Élisabeth, tout l'homme lui-même, hésitant entre les devoirs du bien et les orgueils du mal. Dans le récit du retour de Rome, il a montré une lassitude, une détresse, un renoncement à tout... En un mot, il fut, à Paris, un aussi admirable Tannhæuser qu'il fut un admirable Parsifal à Bayreuth, et je ne pense pas que l'art puisse aller au delà.

Les autres ?

Ils n'y entendent rien.

Il est vraiment déplorable que madame Rose Caron s'imagine qu'Élisabeth n'est pas autre chose qu'une religieuse aimant à lever ses bras pour en faire admirer la rythmique longueur. Ah ! c'est un diable d'art que celui-là ! Il faut penser à ce que l'on fait. Il faut croire qu'on est qui on est. Et, en outre, le premier soir, madame Rose Caron a négligé jusqu'à l'extrême de déployer une voix qu'on peut encore espérer d'elle.

Nous avions fondé de grandes espérances sur mademoiselle Bréval, elle vient de les démentir. Qu'elle a tort de s'abandonner ainsi, ayant d'admirables dons naturels ! Lorsque l'honneur échoit à une artiste de jouer et de chanter un rôle

aussi beau, aussi magnifiquement complexe que celui de la Vénus de *Tannhæuser*, cela vaut qu'elle s'y applique et tâche de le comprendre. Un peu malade? il n'est pas permis d'être malade. Quant à la « facilité » de supprimer les syllabes qu'on aurait quelque gêne à proférer et de mettre son poing devant sa bouche pour que soit moins sensible l'incertitude des notes, c'est un procédé qui n'a plus cours. Et il est désolant que mademoiselle Bréval, en qui nous avions espéré Yseult et qui pourrait l'être si elle voulait, se borne à être une belle personne qui a une belle voix.

M. Renaud, charmant, et l'accent tendre, semble confondre le vallon sous la Wartburg avec un salon où l'on chante son grand air, en souriant aux dames. Il ne suffit pas d'être très gracieux et très blond, il faut penser, si peu que ce soit, à l'âme d'Élisabeth devenue étoile.

M. Delmas ne manque pas d'ampleur vocale ni de solennité ; ce n'est pas sa faute si tout ce rôle du landgrave est si ennuyeusement « première basse ».

Quant aux autres chanteurs, il m'a paru qu'ils chantaient tantôt faux, tantôt juste, comme à l'ordinaire.

Si j'en excepte le décor automnal du troisième acte, rouge, farouche, sinistre, qui a tout le saignement du repentir en ses feuilles pareilles à des blessures, — ce décor-là, vraiment, c'est très beau, — l'aspect pictural de *Tannhæuser* n'a rien que de banal. C'est un palais féerique, quelconque, la souterraine demeure de la Vénus diabolique, et je ne saurais me résoudre à croire qu'il réalise l'idéal wagnérien, — eût-il été imaginé et conseillé par une illustre veuve qui, née d'un Hongrois et d'une Française, a cru, en une étrange aberration, devoir faire jouer *Tannhæuser* pour prendre une seconde fois l'Alsace et la Lorraine. Les somptuosités qu'exige la Marche furent, en bien des groupes du cortège, remplacées par d'économiques lainages et des toiles à carreaux, imitant des matelas blancs et roses. Quant à la réapparition de Vénus, au troisième acte, derrière une gaze déchirée, elle eût vraiment provoqué le fou rire si l'admiration désormais invétérée des artistes et du grand public, de ceux aussi qu'on appelle impertinemment des « snobs », n'avait voulu garder le respect devant l'œuvre d'un homme de génie.

L'admirable orchestre de l'Opéra. dont les instrumentistes sont supérieurs aux instrumentistes de tous les théâtres européens, a dépassé tout ce qu'on aurait pu craindre d'un orchestre médiocre ; ce n'est pas de sa faute. Après l'ouverture (à ce propos, puisqu'on donnait la version définitive de *Tannhæuser*, pourquoi a-t-on exécuté jusqu'au bout l'ouverture, au lieu de la rejoindre à la bacchanale?) après l'ouverture, frénétiquement jouée sous la direction d'une épilepsie qui savait bien qu'elle ne durerait pas (mais l'espoir d'un *bis* affolait le bâton), après l'ouverture, dis-je, on n'a plus rien entendu, ni compris : l'orchestration wagnérienne a été du bruit mêlé. Ah ! vraiment, wagnéristes désormais mes cadets, ces plaisanteries, enfin, ont duré trop longtemps, et quelles que soient nos dissensions à propos de *Tannhæuser*, il faut nous unir et nous concerter pour que les œuvres de l'un des plus grands poètes de l'humanité ne soient plus diminuées, ravalées, déshonorées de la sorte. Et, bien que M. Van Dyck eût été sans doute un admirable Tristan, je suis joliment content qu'on n'ait pas joué *Tristan et Yseult*.

CATULLE MENDÈS.

TANNHÆUSER

SOUVENIRS DE BAYREUTH

I

Tannhæuser a son jour sur la scène française. Un chef-d'œuvre, méconnu longtemps, y reprend sa juste place. Ressuscité naguère à Bayreuth, il revient à l'Opéra, après *Lohengrin*, après *la Walkyrie*. Sa beauté propre triomphe de toutes les ignorances et de tous les préjugés.

Ce n'est point à moi de raconter cette représentation parisienne de *Tannhæuser*, qui fut brillante, et où tout le monde — presque tout le monde — a fait vaillamment son devoir. Mais les drames de Wagner sont si riches d'intérêt, ils tiennent à tant de choses, ils éveillent tant d'idées et d'émotions, que l'on ne risque jamais d'en épuiser la matière.

D'ailleurs, j'apporte ici des souvenirs plutôt qu'un jugement, des impressions plutôt que des commentaires. Des wagnériens très doctes et fort ardents estimeront sans doute peu éclairée l'admiration ingénue que j'éprouve pour *Tannhæuser* : plusieurs fois déjà, ils m'ont laissé entrevoir leur sentiment, et c'est à peine si la certitude d'être sur cette question du même avis que Wagner me donne le cœur

de m'exposer à leurs sourires. Car *Tannhæuser* est la pierre de scandale — des méchants diraient la pierre de touche — des wagnériens wagnérisants. Passionnée, passionnante, cette œuvre eut toujours le don de provoquer des dénigrements irrités et des admirations enthousiastes ; aujourd'hui encore, malgré ses victoires, elle déconcerte, elle inquiète certains esprits.

En 1891, à Bayreuth, nous étions quelques fervents pèlerins de *Tannhæuser*, parmi nombre d'indifférents et de sceptiques. Je n'avais pu entendre, sur cette scène exceptionnelle, *l'Anneau du Nibelung*, l'œuvre pour laquelle le Théâtre de Bayreuth a été fait; mais j'y avais entendu *Parsifal*, l'œuvre faite pour le Théâtre de Bayreuth (après expérience de toutes les conditions scéniques et musicales qui le caractérisent), et ensuite *Tristan*, *les Maîtres chanteurs*, créations merveilleuses, appartenant aussi à ce que l'on appelle, assez improprement, la troisième manière du maître. Beaucoup de wagnériens, en Allemagne comme en France, voyaient de mauvais œil l'intrusion de *Tannhæuser* sur la scène consacrée. On reprochait ce choix à madame Wagner : pour les uns, *Tannhæuser* était une partition d'opéra, entachée d'italianisme, et non un drame musical (dénomination qui, du reste, n'est pas très claire); pour les autres, la coupe du poème était défectueuse; presque tous oubliaient ou ignoraient ce que Wagner lui-même avait dit de son œuvre, le désir qu'il eut, au lendemain de *Parsifal*, de la voir revivre à Bayreuth, et nous prophétisaient une amère déception.

J'aimais *Tannhæuser*, je croyais en *Tannhæuser*. Cela tenait-il à une étude sérieuse de l'œuvre, à une prédilection instinctive pour l'époque où l'action se déroule, à la poésie, à l'émotion chrétienne qui animent cette action? ou encore à des impressions fidèlement gardées, évoquant pour moi un passé tout proche — et déjà trop lointain? — Des ouvrages de Wagner, c'est *Tannhæuser* que j'ai connu en premier lieu, par fragments; c'est lui qui le premier m'a pénétré l'âme au vif, comme je sortais à peine du *Freischütz*. Quoi qu'il en soit, j'avais confiance ; j'entrevoyais ceci, que *Tannhæuser*, écrit pourtant aux années de Dresde, avant la révolution, l'exil, les œuvres théoriques, les formidables genèses de *l'Anneau*, de *Tristan*, de

Parsifal, allait enfin trouver à Bayreuth son atmosphère de vérité et de miracle, le milieu voulu, nécessaire, où resplendiraient ses plus hautes significations.

II

On a décrit bien souvent ce Théâtre extraordinaire, d'une simplicité si admirable. On a parlé du paysage qui l'entoure, simple lui aussi, pauvre, mais qui élargit à souhait, autour de l'Œuvre d'art unique, la mélancolie paisible de ses grands horizons. Paysage de douceur et de silence. Du Théâtre, bâti à flanc de coteau, parmi les verdures, le regard descend sur la vallée du Mein, sur la petite ville aux maisons de pierre grise ou de brique rouge, estompées de fumées bleuâtres; il erre sur les cultures, les prairies, les pentes longuement inclinées, et sur les obscures forêts de pins dont se couronnent toutes les collines de la Franconie. Plus près, en arrière du Théâtre, un chemin s'élève, ombragé d'arbres, par les champs où peinent des bœufs au labour; et bientôt c'est un grand bois de sapins, de pins et de mélèzes, mystérieux, musical, tout frissonnant de murmures et d'aromes. Que de fois nous l'avons contemplé, ce calme décor, nous, pèlerins de Bayreuth, venus de si loin, moins pour goûter des formes d'art nouvelles que pour entrer en communication avec l'essence même de cet art, pour y trouver la vérité de l'émotion humaine, l'authentique vérité de notre histoire intime, et pour vivre, quelques instants, la vie meilleure!

Mon attente ne fut pas trompée : nous eûmes *Tannhæuser*, c'est-à-dire le drame que Wagner a conçu, non l'opéra mutilé, défiguré, qui en est la parodie, et qu'on représente sous ce titre sur toutes les scènes allemandes. Les voix mises au service de l'œuvre étaient plus ou moins bonnes, le physique des interprètes se prêtait plus ou moins à l'illusion scénique; mais tous ces interprètes avaient compris leurs rôles; intelligemment stylés, dirigés par l'autorité d'une pensée unique, par une volonté qui, sur ces points, prolonge la volonté du maître disparu, ils s'efforçaient tous de restituer le drame en

son esprit et en son émotion. Tel détail du décor pouvait être contesté, en tant qu'adresse, goût du peintre, ingéniosité de la plantation ; mais cette décoration, elle aussi, était sans cesse intelligente, combinée pour mettre en lumière les intentions du poète-musicien, et constamment vivifiée par la plus remarquable entente de la mise en scène, entente faite de scrupuleux respect et de sûre divination.

Ce que nous avions entrevu par la méditation de l'œuvre se précisait par l'exécution incomparable de l'orchestre, la vivante interprétation des chanteurs, la suggestion du décor, la forte expression de la mise en scène, et surtout, il faut le redire, par l'unité d'idée. Une partie de cette reconstitution se retrouve aujourd'hui, en ses grandes lignes, sur la scène de l'Opéra de Paris ; mais lorsqu'elle fut effectuée à Bayreuth, elle était entièrement nouvelle, et d'une immense valeur d'art. Au deuxième acte, par exemple, la célèbre marche avec chœurs réglait pour la première fois, selon ses phases, l'entrée des invités à la Wartburg, le déploiement de la pompe seigneuriale, et laissait voir clairement le pourquoi de sa forme, de son étendue, des gradations que présentent ses rythmes, ses répétitions thématiques et ses sonorités. Au changement de décor du premier acte, l'obscurité complète, brusquement obtenue, donnait à ce changement son vrai caractère de miracle, et manifestait ainsi, à tous les spectateurs, l'idée poétique de Wagner : car les enchantements du Venusberg doivent s'abîmer dans les ténèbres, comme ils ressortiront des ténèbres, aux épouvantes du troisième acte.

J'ai dit que mon attente ne fut pas trompée ; soyons exact : elle fut dépassée. Je comptais sur le renouvellement d'émotions connues, plutôt que sur une secousse violente : la secousse se produisit, plusieurs fois par acte, provoquée surtout, cela va de soi, par les deux rôles de Tannhæuser et d'Élisabeth.

L'interprète chargée du personnage d'Élisabeth, mademoiselle Wiborg, était fort jeune. Sous le rapport vocal, on pouvait lui adresser mainte critique ; peut-être aussi manquait-elle un peu de grandeur au troisième acte ; mais, au deuxième, elle avait bien la candeur et le sourire, la douceur blonde, le pur rayonnement de jeunesse que Wagner demandait expressément, car seuls ils donnent son entière valeur à la

transformation morale qui doit faire de cette enfant une sainte et une martyre de l'amour. Je savais la beauté dramatique de l'intervention d'Élisabeth ; j'en avais escompté la force, et mon admiration très méditée de cette scène semblait devoir me garantir de toute surprise. Or, l'effet alla bien au delà de mes prévisions; toute mon analyse sombra dans la tempête du drame. J'entends encore ce cri transperçant de la vierge, cette clameur aiguë qui fait refluer l'étincellement des épées : et la prière d'intercession s'élève, Tannhæuser prostré sanglote la contrition de son misérable cœur; et, dans ces grands ensembles des chevaliers, dans cette puissante architecture musicale qui garde encore le style extérieur de l'opéra ancien, le souffle tragique du drame humain passe en rafales, emportant les âmes dans une ivresse de douleur et de pitié.

La première fois que je vis *Tannhæuser* à Bayreuth, Winkelmann tenait le rôle principal. Il y déploya de belles qualités, malgré la ruine à peu près complète de ses moyens. Puis, je vis Grüning, qui lui était de beaucoup supérieur; artiste irrégulier cependant, trahi par une voix des plus inégales. Visiblement malade le jour où je l'entendis, il dut faire des efforts héroïques pour mener son rôle jusqu'à la fin; et, ce jour-là, il fut sublime. Aux premiers mots de son réveil : « *Zu viel! zu viel!* » il fixa décisivement la nature morale de son personnage; après l'immobilité terrible qui suit le changement de tableau, lorsqu'il s'abattit sur le sol, à bout de force nerveuse et pleurant de vraies larmes, la création de Wagner vécut tragiquement sur la scène : tous les auditeurs se sentirent le frisson. Au deuxième acte, nous eûmes bien réellement, grâce à lui, la *guerre* des chanteurs, et non une série de morceaux lyriques. Au récit du pèlerinage, cette voix rauque, brisée, redevint un instant souveraine, inébranlable, et comme d'outre-monde, pour proclamer l'anathème de damnation. L'horreur du drame nous pénétra jusqu'aux moelles. Mais, si j'ai à cœur de rappeler l'émotion que nous dûmes à Grüning, j'aime à reconnaître qu'un prodige dramatique plus extraordinaire encore vient d'être réalisé par l'interprète du *Tannhæuser* parisien, Van Dyck.

Un Wolfram de toute noblesse, ce fut Scheidemantel: chan-

teur exercé, à la voix magnifique, il sut conserver au personnage créé par Wagner la belle gravité virile dont on le dépouille trop souvent. Quant aux autres interprètes, ils rivalisaient de zèle, de dévouement à la pensée du maître. Les chœurs sonnaient avec une justesse d'intonation et une fermeté de rythme irréprochables. L'orchestre enfin, dirigé par Mottl, était bien, en ce drame si intense, l'âme sans cesse présente, tour à tour individuelle et collective, pleine de clartés et de mystères, la voix infinie, chantante et pleurante, qui, seule, peut traduire l'inexprimé de l'être humain.

Lorsque nous sortîmes du Théâtre, — nous, c'est-à-dire quelques-uns, venus de France, initiés déjà, ou seulement désireux d'entendre et de connaître, — lorsque nous nous retrouvâmes, après la nuit sublime du troisième acte, nous n'essayâmes pas de nous communiquer nos impressions. Nous venions de pressentir toutes les affres de la détresse humaine, de voir se dérouler dans l'âme de Tannhæuser un drame qui est notre drame à tous, un drame que nous portons en notre cœur, et qui ne finira qu'avec la vie.

Certaines œuvres de Wagner nous paraissaient plus absolues dans leur forme, plus constamment riches et parfaites, en accord plus continu avec nos préférences d'art : aucune n'avait frappé en nous un coup plus fort que le troisième acte de *Tannhæuser*, ce troisième acte, égal en signification humaine, en grandeur mystique, au troisième acte de *Parsifal*, et qui semble l'imprévu commentaire dramatique de la parole sainte prononcée sur le crime repentant, aux ténèbres de l'agonie divine : « Aujourd'hui même, vous serez avec moi dans le paradis. »

Nous avions vu Tannhæuser, terrassé par la grâce, mourir pardonné, sauvé par la mort d'Élisabeth, et la foule des jeunes pèlerins envahir la scène, chantant éperdument la pitié du Seigneur. Dans la clarté renaissante de l'aube, l'aube de funérailles et de victoire, ils avaient élevé la crosse refleurie, le signe visible du salut intérieur. Nous avions compris et pleuré ; et nous gardions le silence, au seuil du Théâtre, dans la nuit pleine de rumeurs, dans le bruit de la foule qui s'écoulait des portes, dans le blessant fracas de l'existence vulgaire, trop vite recommencée...

Des roulements de voitures, des appels, des conversations quelconques, un flot de critiques niaises et de pires admirations, formulées en toutes langues, éructations de l'internationale sottise... Les gens se pressaient vers les restaurants établis près du Théâtre; là, sous l'éclat cinglant des lampes électriques, le tumulte des phrases imbéciles s'exaltait, aggravé d'un branle de vaisselle, d'un tintement continuel de verres et de fourchettes. Il nous fallut bien, nous aussi, y chercher notre coin; mais la platitude de ce que l'on voyait et entendait, même la pénible nécessité de faire notre partie en ce concert et d'apostropher un *Kellner* dédaigneux pour le décider à nous servir, rien ne pouvait nous distraire de l'unique impression reçue. Le restaurant se vida; nous le quittâmes à notre tour, et descendîmes vers la ville, dans la nuit tiède, délicieuse, toute palpitante d'étoiles, par la route presque déserte, entre des prairies et des bouquets d'arbres dont la verdure embaumait. Un groupe marchait devant nous; nous l'atteignîmes non loin de la gare; à la lueur d'un réverbère, nous reconnûmes plusieurs des interprètes de l'œuvre : Scheidemantel, mademoiselle Wiborg, Döring, d'autres encore... Ils causaient, riaient, et l'Élisabeth de Wagner fredonnait — ô désillusion ! — le *Noël* d'Adam...

III

Tannhæuser marque une heure tragique dans l'histoire intérieure de Wagner. Cette œuvre tient à sa chair et à son cœur. Le sursaut en est effroyable.

Elle fut réalisée avec emportement, parmi des joies étranges et d'indicibles angoisses. Nous savons que, pour Wagner, l'art et la forme même de l'art sont l'expression d'un sentiment impérieux, d'une nécessité morale, et que sa propre existence — la nôtre par conséquent — s'y exprime sous des aspects caractéristiques; aussi comprenons-nous ce qui dut se passer en lui lorsqu'il osa écrire une page comme le récit du voyage à Rome. Combien grave apparaît cette déclaration du maître, que, pendant la composition de *Tannhæuser*, une

terreur l'étreignait, celle d'une mort prochaine qui le frapperait avant l'achèvement de son œuvre !

De cet état psychologique, si heureusement décisif pour l'évolution de Wagner, un certain désordre a pu résulter en la forme extérieure de la musique, ou plutôt une certaine inégalité. On s'explique également que la version définitive de cet ouvrage plusieurs fois remanié n'ait été fixée qu'assez tard. Mais de là aussi l'accent particulièrement intense, le caractère explosif de l'inspiration. Il n'est point de cas plus intéressant : en écrivant *Tannhæuser*, Wagner ne sait pas où il va, il n'a pas élucidé les conditions du problème qui le hante ; mais sa nature l'entraîne, et chaque page qu'il compose, en cette période si troublée, si féconde pourtant, correspond à une étape nouvelle de sa pensée. « En écrivant *Tannhæuser*, a dit Wagner, je signais, au point de vue de l'opéra, mon arrêt de mort. » Ce n'est pas seulement la forme de l'opéra que Wagner reniait; c'est l'esprit de l'opéra, et, plus encore, les coutumes dramatiques, la morale de l'art conventionnel. Suivant le mot de Liszt, il montrait, dans le personnage de Tannhæuser, « comment, en se perdant, l'on se sauve, » et, si cette parole est vraie du héros wagnérien, elle l'est de Wagner : en se perdant, en signant « son arrêt de mort », en osant cette œuvre de scandale, en se jetant avec une telle fougue dans l'abîme de la douleur humaine, il a sauvé sa pensée et son art. Comme ce Wieland le Forgeron dont il a conté la détresse et chanté la délivrance, il s'est arraché, « porté par les ailes qu'il s'était forgées lui-même », de l'étroite prison où étouffait son génie.

Chaque drame de Wagner contient une somme de créations, dans le domaine musical comme dans le domaine poétique. Le prélude de *Parsifal* est nouveau, par rapport à ceux qui l'ont précédé, comme celui de *la Walkyrie*, si orageux et si sombre, comparé à la séraphique préface instrumentale de *Lohengrin*. *Tannhæuser*, dont le poème est riche en créations hardies, n'a pas un moindre apport musical. L'idée mélodique y présente une spontanéité, une couleur suprêmes ; abondante en contrastes expressifs, — contrastes toujours justes et dramatiquement nécessaires, — elle offre certaines formes typiques du *melos* wagnérien : c'est, par exemple, le « motif du Jour »

de *Tristan*, que Vénus irritée proclame; c'est le motif pénitent des pèlerins, qui traversera plus tard, de son long dessin chromatique, la scène du Vendredi Saint de *Parsifal*. Le gémissement de l'orchestre pendant la marche saignante de Tannhæuser vers Rome s'éplorera de nouveau, un instant, lorsque Brünnhilde sortira du groupe des Walkyries, pour s'offrir au courroux de son père. La foi qui chante aux parvis de Montsalvat le los mystique du Gral emprunte son hymne au chœur des jeunes pèlerins élevant au-dessus du pécheur expié la crosse miraculeusement fleurie. Si nous passons à un autre ordre d'inventions musicales, les accords qui soulignent l'appel des sirènes, le saisissant mouvement d'harmonie qui accompagne le changement de décor du premier acte, — triple coup de tonnerre effondrant le monde du péché, — la modulation enchaînant la prière d'Élisabeth au chœur des pèlerins qui s'éloignent, autant de créations, pleinement dignes de celles qu'on admire aux dernières œuvres de Wagner.

Tannhæuser resplendit de beautés dramatiques si nombreuses qu'on ne peut songer à les signaler toutes. Quelques-unes pourtant, qui, à Bayreuth, s'étaient fortement imposées à moi, et qui restent très visibles dans la représentation de Paris, n'ont pas assez frappé les commentateurs. Et la première, c'est que ce drame, le plus violent peut-être que Wagner ait conçu, se passe exclusivement dans les cœurs. Pas un coup d'épée ; pas une péripétie matérielle; pas une catastrophe venant du dehors. Les événements, provoqués par la seule réaction des âmes les unes sur les autres, ne sont que l'écho et la figure de la tragédie intérieure. L'intrigue, la vaine et détestable intrigue, est sacrifiée, supprimée, abolie. Si Élisabeth meurt, c'est qu'elle demande à mourir; elle meurt de sa douleur et de sa prière, elle meurt d'avoir aimé. Tannhæuser pareillement mourra, parce que son être ne saurait résister à une telle convulsion morale, la foudre du pardon succédant aux spasmes du désespoir; il meurt, parce qu'Elisabeth est morte, et qu'en ce paroxysme du drame, la mort et la rédemption se confondent. Nous sentons, avec une indéniable évidence, qu'il n'y a pas d'autre solution possible : il *faut* que cela soit. Conceptions dramatiques aussi hautes qu'audacieuses, et qui se renouvelleront aux œuvres sui-

vantes : ainsi Tristan mourra, non de perdre Isolde, mais de la retrouver.

Si Wagner sait, comme pas un, faire parler ses personnages, il n'est pas moins grand par sa façon de les faire taire. Lui, qui a trouvé des accents immortels pour la passion la plus ardente; qui a donné à la mélodie vocale, tour à tour, l'ampleur de la période oratoire, la concision des sentences oraculaires, la souplesse du langage familier; lui, qui s'est créé une langue musicale et une langue poétique à son usage, unissant, transformant dans son verbe nouveau le verbe de Sophocle et de Shakespeare, celui de Bach et de Beethoven, il a été le puissant magicien du silence. Maître préexcellent de l'eurythmie plastique, évocateur du geste, des mimiques expressives, des impétueuses actions, il osa les immobilités les plus hardies; il prolongea, jusqu'à l'extrême limite de leur pouvoir, certaines attitudes où les états d'âme se révèlent. Ce faisant, il reniait l'esthétique de l'opéra, que dis-je? l'esthétique habituelle du drame parlé. Or, ces hardiesses d'immobilité et de silence se manifestent dans *Tannhæuser* avec une énergie toute spéciale : comme précédent à l'immobilité muette du chevalier après l'invocation qui anéantit les prestiges du Venusberg — « mon salut est en Marie! » — on ne trouve que l'extase de Senta dans *le Vaisseau-Fantôme*. Ce sont là de véritables syncopes d'âme, où la conscience du monde extérieur s'efface, où les notions d'espace et de temps disparaissent, où la vie semble suspendue. Et Wagner, en cette voie, n'a de précurseur que lui-même.

Un autre passage également caractéristique, bien que de moindre intensité, est la courte scène entre Élisabeth et le Landgraf. Que nous sommes loin déjà de l'opéra ordinaire et de ses procédés! Point de duo; aucune de ces oppositions faciles où des esprits moins libres se complaisent : à peine Élisabeth balbutie-t-elle quelques mots... Elle ne saurait s'expliquer davantage; trop intimement heureuse pour dire la chaste félicité de son cœur, elle se tait. De même elle se taira, après le dernier sacrifice offert : elle ne répondra au regard dévoué de Wolfram que par un geste d'assomption vers le ciel, et reprendra le sentier de la Wartburg, à pas lents, forme blanche qui s'éloigne dans la nuit de la mort.

IV

Il est malaisé de parler de telles œuvres, fût-ce en passant, fût-ce au hasard des souvenirs, sans faire allusion à leur portée générale. Lorsque l'art s'élève à une telle hauteur, il est bien difficile de ne pas sentir son rapport avec la vie.

Si, après tant d'autres, j'essayais une définition de l'art, je la chercherais en ce rapport, qui toujours existe, normal ou altéré, dans les œuvres même où il est le moins apparent.

L'art est un effort de l'homme pour recréer la vie. La grandeur d'une œuvre d'art se mesure à ce qu'elle nous restitue de la vie. Mais cette vie n'est pas, ne peut être exactement conforme à la vie quotidienne, avec ses mille incidents médiocres et ses monotones étendues. Modifiée par le tempérament individuel de l'artiste, par la synthèse des expériences que cet artiste a recueillies, elle est la vie telle qu'il l'a vue — ou rêvée. Et moins nous importe, en l'espèce, l'extérieur de la vie, que ce qui fait l'intérêt et la valeur de cette vie.

Le drame, selon Wagner, est un effort vers la restitution intégrale de la vie. Par la musique, — la plus nouvelle et la plus mystérieuse création de l'art, — la vie du drame wagnérien devient plus libre, plus profonde, plus intuitive que celle du drame parlé ; nous vivons davantage cette existence, et nous vivons suivant l'intime vérité de nos âmes, vérité qui n'est pas celle de la vie extérieure. Or, dans chaque œuvre de Wagner, un aspect de la vie morale trouve son expression musicale et poétique, avec une intensité souveraine et une souveraine beauté.

D'autres œuvres du maître l'emportent sur *Tannhæuser* par l'unité et la perfection formelles; nulle autre ne satisfait plus franchement à ces conditions essentielles du drame wagnérien. Ou mieux : si différents que soient les drames de Wagner, ils tendent tous, par des voies diverses, à une même interprétation de l'existence : en leur puissante expression d'art, ils affirment la vie selon l'amour.

L'idée générale qui se dégage des drames de Wagner est

ainsi complètement humaine, complètement chrétienne. Méconnaître cette partie du drame wagnérien, c'est nier l'évidence, d'autant que tout procède ici d'un invincible sentiment, et non d'un système philosophique. Le deuxième acte de *la Walkyrie* est aussi révolutionnaire que tout Ibsen, — mais il ne l'est pas de la même façon. — Au conflit qui se personnifie en Brünnhilde et Fricka, une seule solution est efficace, le renoncement aux vouloirs égoïstes. Ce n'est pas la loi qui sauve, c'est l'amour, et l'amour véritable est l'immolation de soi. Senta, l'hallucinée sublime, obéit à cet amour : elle en a reçu, par son rêve, le magnétique effluve ; elle s'y livre, elle en subit l'incompréhensible possession. Brünnhilde marche à sa connaissance, à travers le déchaînement des catastrophes : dès le premier instant elle l'avait deviné, elle en avait suivi l'impulsion ; et maintenant le sang coule, la malédiction accable le monde, les dieux anciens vont à leur ruine, « pour qu'une femme enfin comprenne ». Cet amour, Tristan et Isolde s'acheminent vers lui, parmi les mensonges du Jour ; la Nuit bienfaisante, la Mort libératrice, longtemps appelée, affranchit leur désir de toutes les illusions terrestres. Parsifal, l'adolescent au cœur vierge, le simple instruit par la pitié, apporte cet amour à Kundry la pécheresse, qui meurt pardonnée, bienheureuse, comme Tannhæuser meurt en l'aube de la miséricorde. Et c'est bien le même amour qui s'incarne en la plus pure des héroïnes wagnériennes, la plus réelle peut-être, — car nous l'avons tous entrevue dans l'humble vie de chaque jour, et nous en gardons tous quelque image au sanctuaire voilé du souvenir, — Élisabeth.

ALFRED ERNST.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

NOTES DE VOYAGE

EN BELGIQUE ET EN HOLLANDE[1]

DE PARIS A MONS. — Les choses qui m'amusent dans le paysage sont les accidents, une route qui tout à coup tourne, une tache de lumière pâle sur un bois, un contraste, un pauvre genêt qui pend sur un escarpement, un vieux mur travaillé par le soleil, la pluie et les mousses. On y voit la liberté, l'essor subit de la vie, puis toute la lente composition antérieure.

Vers Arras commence la Flandre : immense plaine coupée de cultures carrées, sur laquelle cheminent des nuages pluvieux; — multitudes de moulins à vent, élevés de six pieds, remuant leurs bras, comme une armée d'araignées.

Des betteraves innombrables, d'un vilain vert, malsain, trop cru; des flaques d'eau partout, des fossés qui débordent, de lourds marécages noirâtres, des ruisseaux et canaux lents; la terre n'a pas d'écoulement; toute grasse, elle absorbe et regorge en nourriture. — Les troupeaux de bœufs, les vaches graves

1. Ces notes étaient dispersées dans des carnets et même sur des feuilles volantes ; elles ont été prises au cours de différents voyages, de 1858 à 1867. Elles ne sont donc que des impressions recueillies au jour le jour, et non une rédaction définitive.

accroupies mangent à pleine bouche. Cela doit faire une race flegmatique, engorgée de bien-être, avec ressort violent et durable par l'excès de force animale dans certains moments. On voit à chaque pas comment l'homme traduit le climat. Les meules de blé, les pressoirs, les moulins, s'entassent par centaines. C'est une abondance grossière.

Deux belles choses : les toits d'un beau rouge franc sur le vert éternel des plaines, puis des nuages blancs d'un éclat soudain tranchant sur l'horizon sombre, comme des chairs de Rubens. Une plaine nue : de lourds nuages de suie rampent au bord du ciel, traînant leur ventre mollasse qui s'accroche et se déchire aux arbres. La fumée blanchâtre d'une machine à vapeur le lèche de sa traînée. A l'horizon, il y a comme une toile d'araignée de petits clochers microscopiques, de poteaux, d'arbres isolés, effilés, tout cela indistinct dans un brouillard mourant, comme chez Rembrandt.

***

MONS. — Bien peu de chose; ce n'était pas la peine de s'y arrêter. Il y a un bon chœur dans l'église Sainte-Waudru; mais des vitraux blancs à tout le reste de l'église et le ton triste, bleuâtre, sale de la pierre ; — filigrane d'ornements plaqués. A l'extérieur, rien de fini : il est lourd : à cause du manque de grosses pierres, on n'a pas d'assises suffisantes pour faire de la dentelle. — Le trait curieux, ce sont les quinze ou vingt petites madones, habillées de neuf, poupées à crinoline, et les christs peints. Deux ou trois cents enfants en blouse marmottent dans le chœur, sous les yeux de Pères pareils aux Jésuites de Béranger.

La façade de l'Hôtel de Ville est passable. Grandes fenêtres ogivales pignonnantes, comme un dais à pointe fleurie en bouquet, très serrées en deux étages, d'un effet riche et princier (1458). — Cela date de la plus pompeuse et plantureuse magnificence bourguignone.

La tour du beffroi (1662). — Grandiose et bizarre, à trois étages, ordre grec, mais avec la coiffure flamande fantastique de poires ou oignons de plomb, quatre aux quatre angles et plus haut un énorme, central. — Le carillon le plus compli-

qué sonne avec une fausseté agréable tous les demi quarts d'heure. Ce sont là deux idées nationales et municipales dans les Pays-Bas : la haute tour du beffroi et le carillon.

Ville et types très semblables à Douai; mais il y a en plus la vapeur du charbon de terre. Belles taches de couleur données par la brique, la tuile, les murs toujours vernissés à neuf, les vitres luisantes. — La race a l'air bien lourde et bien mollasse. Quelle conversation en voiture hier avec un négociant, aujourd'hui avec les garçons, les marchands! — A la douane de la frontière, sept ou huit enfants viennent mendier; il est neuf heures du soir; c'est leur gagne-pain, et ils mendient aussi bassement qu'en Italie. Est-ce le catholicisme qui a abaissé les cœurs? Comparez à leurs voisins de la même race, Hollandais, Anglais, et à leurs ancêtres du moyen âge, aux terribles communes flamandes.

Chars à bancs phénoménaux, de louage et de maître, pouvant contenir dix personnes (on a beaucoup d'enfants), noirs, longs, couverts, en façon de chars funèbres. Mais le climat et la vie de famille les font tels; j'aimerais autant aller au cimetière.

Le sang n'est pas très bon: beaucoup d'enfants ont des croûtes et maux sur le visage, — les hommes aussi, — beaucoup de teints blafards, et couleur de navet.

*
* *

BRUXELLES. — J'arrive par la pluie.

C'est une grande ville de province à demi peuplée de maisons neuves blanches.

A l'hôtel de ***, magnifique dîner d'apparat, nombre infini de plats bien faits. Le garçon à qui je demande de la bière paraît choqué, sourit. Ce serait pour son hôtel un signe de roture; je perds beaucoup dans son esprit.

La salle à manger a l'air d'un palais: elle a trente pieds de haut, une sorte de dôme, de hautes glaces pures; elle est toute blanche, avec des statues, des demi-statues, des candélabres, des feuillages en stuc d'ornementation, etc. — Du reste, rien de morne comme ce dîner. — Des Anglais en face de moi, des Allemands à droite, chacun parle à peine, à voix basse,

tient sa dignité. Mes voisines sont deux petites Allemandes de quinze à seize ans, à l'air aristocratique et fluet, au petit col frêle, aux mains blanches comme la cire par l'effet des cosmétiques et des gants, aux doigts régularisés et carrés par le piano, petites fleurs de serre pâlies, silencieuses et convenables. Le père a la sécheresse et la gravité, la netteté de visage, la rareté de gestes d'un gentilhomme.

Le soir, visite chez M. D... Il a une maison entière, des appartements de quinze pieds de haut pour huit cents francs.

Voici ses idées : les Belges sont froids et sensés ; à la dernière fête de la princesse Charlotte[1], dans l'enthousiasme public, la foule longeait un canal profond. On n'avait mis ni barrières, ni factionnaires. Un sergent de ville seulement de cinquante en cinquante pas se promenait, faisant signe du doigt. Personne ne dépassait la limite morale, et pourtant on était ivre de joie, et de bruit.

Sagesse du roi qui en 1848 répondit : « Si vous voulez la République, dites ; je m'en irai en Angleterre. » — Là-dessus. enthousiasme monarchique. — De même l'an dernier, pour la loi sur les couvents.

Les tuyaux à gaz sont souvent à ras de terre : aucun gamin ne les coupe. — Les domestiques, beaucoup de petites gens mangent dans les caves sous un soupirail ouvert. Pas un gamin ne leur jette une pierre, ne crache dessus.

Ce sont des gens solides ; ils entassent des statistiques, des documents ; les étudiants veulent être au courant ; mais de sens et de tact littéraire, pas de trace.

Le tempérament est puissant : il y a beaucoup de débauche. visible ou secrète. Presque tous les gros bourgeois ont, outre leur femme, à qui ils font des potées d'enfants, une maîtresse attitrée chez qui ils déjeunent, une petite grisette où ils vont le soir, et de plus les passades.

Personne ne passe la soirée dans la famille ou dans le monde ; ils vont à l'estaminet, boivent du faro, mangent des œufs durs, des crabes, toutes sortes de petites ordures fortes,

1. La princesse Charlotte, fille du roi Lépold Ier, avait épousé en 1857 l'archiduc Maximilien d'Autriche, — depuis empereur du Mexique. — Ces notes sont écrites en 1858.

et fument. Ou bien, ils vont à leur société d'harmonie ou d'arbalète ; il y a des sociétés partout.

D... les loue en plusieurs choses, comme étant musiciens et artistes au fond. Il vante une des dernières fêtes, où les corps de métier, les ouvriers armuriers, les faiseuses de hottes parurent dans leur costume de travail idéalisé. Ils ont de l'invention, de l'originalité pour cela. Rien de plus contraire à nos fêtes publiques, officielles et froides.

Sainte-Gudule est la cathédrale.

Très beau portail (sur une éminence, de sorte que les tours ont toute leur taille), grave et massif. Les pierres ici étant très petites, les tours n'ont presque pas de découpures, et montent pleines, avec un empilage de piliers collés, comme des cassettes ajoutées bout à bout dont les lattes longitudinales se continueraient en faisant saillie. Par contraste, le portail est tout léger, poétique, fouillé, comme une prière chrétienne, une aspiration du moyen âge...

Je l'ai revu dans l'après-midi, par une pluie battante, jaunâtre et morne sur un ciel plombé, tout grandiose. La pluie ruisselait sur les petits pavés de la place déserte ; ces pavés étaient noircis et luisaient singulièrement.

Le dedans est laid, blanchi, de religion revernie. La chaire jésuitique (1699)[1] est curieuse par son afféterie. Elle représente Adam et Ève chassés du Paradis, vêtus décemment, très plats de figure et de corps. L'ange, avec sa ridicule épée de flamine, veut être en colère, et a l'air riant. Toute chose jésuitique a un fond riant de commande, c'est la religion caressante. La chaire est un jardin. On y a mis le Paradis, des feuillages, des treillages, un paon, un aigle, etc. Par-dessus la tête du prédicateur, il y a un ciel-de-lit de nuages, on dirait une alcôve... Tout en haut, la Madone (c'est leur vraie déesse), jeune demoiselle, svelte, gracieuse, aux jolis bras minces, semble prête à aller au bal. La religion est devenue joujou. De même les fins chérubins effilés souriants de la chapelle Mérode.

L'Hôtel de Ville est de première beauté (xv[e] siècle), tout

1. Par Henri Verbruggen.

à fait original et harmonieux, d'un goût vrai, élégant, riche. Le clocher du milieu (cent treize mètres) est comme une mauve, vraie végétation à triple étage de petits clochers élégants, efflorescents; rien de la tristesse du moyen âge. Le reste du bâtiment est grave, la cour intérieure est austère, en vieille pierre grise, usée. — J'ai essayé deux ou trois corridors, mais c'est toute la laideur moderne, bureaucratique, étranglée dans des recoins d'autrefois.

Les clochers ici sont presque tous beaux, carrés, à jour, en dentelles, très hauts et sveltes; c'est une invention de la race, comme leurs vieux verres à boire.

Je n'ai rien à dire du Parc, des palais environnants ; c'est officiel et convenable.

Mais j'ai erré le soir dans toute la ville et j'ai passé une demi-heure à ma fenêtre, par la lune. L'impression est tout heureuse, de bien-être calme.

Ce qui nous manque évidemment, en France, c'est le naturel et le confortable; notre vie est artificielle et incommode. Ici, ce sont de grands appartements bien fermés, de belles vitres et de beaux rideaux, des rues propres et blanches, cela repose de Paris. — Il y a du goût, le goût des choses harmonieuses, dans les toitures, dans les vitres claires d'une douce lumière luisante, dans les grands bâtiments tranquilles à demi découpés par la lune, dans les longues ombres posées sur le pavé uni.

Je suis allé à une taverne. On sert pour deux sous un verre de faro. Les gens fument, boivent, mangent force crabes, œufs durs et noisettes. Grande salle à tables de chêne brun, à murs d'un blanc verdâtre, agréable ; les verres pleins à bord de mousse blanche font plaisir à voir. On sent que la journée est finie de bonne heure, que tous viennent ici prendre à bon compte un plaisir calme. Quelle différence avec nos marchands de vin bleu et nos cafés d'orgeat! tout est plus fin chez nous, mais moins heureux.

MUSÉE. — Les vieux maîtres flamands primitifs sont déchirants. Secs, raides, si vous voulez, mais quelle douleur, quel temps que le moyen âge !

Il y a surtout une pauvre vieille Vierge en cape bleue. l'épée dans le cœur, tenant sur ses genoux le cadavre étique

de son fils. C'est le désespoir silencieux, sans gestes, et l'horreur de la mort des affamés. La pauvre femme serre le cœur, tant on sent sa vie triste, enfermée, toute concentrée dans un amour. — Dürer est moins touchant. Il y a de la force, de l'élan, et partant une source de joie, dans le mouvement de ses draperies, dans la grande tournure, l'abondance de ses personnages, dans la fécondité tragique de son imagination. Ici, rien : nulle consolation, c'est l'écrasement de tout l'homme. Je m'en suis allé, c'était trop fort.

Les autres figures sont presque égales. Les attitudes de fakirs, la croyance résignée, monastique, sans résistance contre le mal, comme d'un malheureux berger inerte sous la pluie glaçante. L'avenir est fermé, le passé inconnu, l'Enfer au bout, le Diable à côté, le crime sur la terre, et le Christ sanglant sur la croix comme exemple. J'ai vu cela dans les statues de Chartres. L'*Imitation* montre l'extase poétique, et ceci la moutonnerie douloureuse, idiote, du grand peuple opprimé.

Nous ignorons Jordaens : il y a un demi-Rubens en lui, et du génie, en dehors de ses paquets de chairs boursouflées, regorgeantes.

L'Automne. Une jeune fille svelte, vue de dos, à longue échine pliante, rose et sensuelle : une autre tordue à terre : l'œil coule sur cette chair. — *Un possédé exorcisé.* Le prêteur regarde par une fenêtre encadrante comme dans Véronèse. — Beauté presque vénitienne des groupes et des étoffes.

Deux Wynants, charmants, tristes, délicats ; une campagne pâlie, à petits bouquets d'arbres. — Un portrait de *Thomas Morus,* par Holbein, sur fond vert, très fin, très simple, bien plus habile que nos deux tableaux de Paris.

Il y a beaucoup de Crayer, grandes peintures modérées et choisies, un *martyr*, une *sainte* montant au ciel.

Sept ou huit Rubens, de grande dimension : le *Martyre de saint Liévin.* On lui arrache la langue, qu'un bourreau jette aux chiens. L'élancement atroce de la douleur est pris au vol sur le visage du saint qui est un vigoureux vieillard, en chape d'évêque.

Quatre ou cinq figures de bourreaux (surtout le rouge à toque qui tient un couteau entre les dents) sont superbes de

brutalité ou de cruauté bestiale, de férocité instinctive innée dans le sang et la chair. Ces gens-là ont besoin d'écarteler, de déchirer; ils naissent bouchers, bourreaux.

Le *Christ tombant sous sa croix*. Superbes muscles des deux voleurs du premier plan et du bourreau qui relève la croix. Le cortège monte une montagne, tout semble emporté vers le haut par un tourbillon, tant il y a d'élan. La superbe Véronique, agenouillée dans les plis de sa robe, à riche figure fine et voluptueuse, tend les mains vers le pauvre Christ abattu, pâle, dont le corps a l'air réduit à rien. Rubens sent que toute la substance et la couleur s'écoulent sous la pression de la mort.

L'*Assomption de la Vierge*. Je me rappelle surtout une belle jeune fille agenouillée à gauche, aux fins cheveux de soie pâle, à riche robe de soie jaune froissée, à chair molle ployant sous le doigt, la fleur de la santé lymphatique et sanguine, aux yeux riants, au menton sensuel, gaie, mais encore contenue par l'extrême jeunesse.

Pour comprendre Rubens, voir (1635) l'entrée à Anvers du *Cardinal Infant*, et les arcs de triomphe mythologiques.

Les traits principaux sont : 1° le mouvement ; 2° l'abondance et le relief des types réels ; 3° l'excès auquel il les porte ; 4° la joie grossière et grandiose.

Je viens de voir l'*Adoration des Mages*.

La Vierge est debout, le col découvert, belle fille immobile, de chair fondante, les cheveux un peu ébouriffés au bord des tempes, dans une superbe robe de velours cramoisi, d'un reflet doux, presque terne.

Le petit Jésus est un peu mal à l'aise, retire son pied qu'on baise ; il est embarrassé, naïf et frais. Un roi mage, en chape dorée d'évêque, est à genoux, excellent homme avec un air de grand-papa respectueux et doux. A côté, un autre mage en superbe robe rouge à larges plis, puis le troisième, nègre à dents blanches, à turban blanc attaché par une agrafe de diamants. Les serviteurs sont parfaits. Un charmant enfant de chœur, tout petit, délicat dans sa fleur de grasse santé, arrive éveillé et rose. Un jeune esclave noir, en pâle robe de soie verte, a l'air étonné d'un singe. Derrière la Vierge est un homme de quarante ans, joyeuse tête à cheveux ras, à large

barbe plébéienne, rougeaud, au gros menton, au front court. Des colonnes luisent dans le fond, d'un doux reflet de soie argentée.

Au-dessus, des balcons comblés de figures et trognes enluminées, énergiques, derrière une balustrade. Un homme d'armes en cuirasse noire se carre sur l'escalier qu'il bouche.

Portrait de l'archiduc Albert et de l'archiduchesse Isabelle. Tous deux sont en noir, avec d'énormes fraises blanches au col et aux poignets ; lui, bosselé de clous d'or, elle, de perles et diamants. Ballon et draperie rousse : c'est tout à fait royal ; de cette sèche race dégénérée, il fait des êtres d'une ampleur et d'une sève colossale. Il y a des jouissances d'œil intenses dans le modelé et le gras de la chair, dans les tons rougeâtres noyés d'ombre, dans le coloris des joues et des lèvres, dans le superbe échafaudage des cheveux brun clair de l'infante et dans la lumière des diamants qui, dans des tons de perle et de topaze, montent comme un fronton et finissent par une croix. Quel calme, quelle force et quelle sève large de belle humeur dans ces beaux êtres ! — Rubens saisit l'instantané, le passage au vol des sentiments et des gestes. C'est l'opposé de Poussin.

Les Crayer, à côté, sont bien ternes ; le génie manque tout à fait. C'est le même type et la même chair, mais par un homme ordinaire.

Otto Vénius, maître de Rubens : *Portement de croix.* — *Mariage mystique de sainte Catherine.* C'est bien faible et tout italien encore. Le second semble approcher du goût des peintres de femmes du monde un peu fades, à la mode en Italie vers 1600 (Albane, Pietro di Cortone). Le premier, plus sérieux, a des réminiscences d'Andrea del Sarto (surtout dans la Véronique à genoux).

Abraham Janssens. *Allégorie* (le Temps et trois Dieux). C'est encore très italien, pas spontané, cela sent les Carrache.

Il y a quantité de belles choses, entre autres un superbe portrait de Rembrandt (moyenne manière), portrait d'homme, avec grand chapeau noir à larges bords, large col Louis XIII à guipure, grands cheveux un peu ébouriffés, longue figure hollandaise, quarante ans, petits plis sous les yeux. — Le chapeau fait une ombre superbe sur le front, et le gris clair

jaunâtre profond du fond donne aux tons de la figure toute leur force. Fier, calme, perspicace, expérimenté, un peu triste et méprisant, c'est un digne chef de ville; tels étaient, j'imagine, les sauveurs et administrateurs des Pays-Bas au XVIIe siècle, un de Witt, par exemple. Aucun portraitiste n'égale Rembrandt, pas même Titien ou Van Dyck, surtout pour montrer l'intime de l'être. — Et cependant il y a ici un beau portrait de Titien.

ÉCOLES ANCIENNES. — Van Eyck, Memling, Bernard Van Orley, Martin Schœn, Hans Holbein, Patenier, Roger Van der Weyden, Mabuse.

En somme, toute cette peinture est d'un génie puissant, coloriste, réaliste, croyant, mais maladroit. Tout cela part de Van Eyck, et l'on entrevoit là l'histoire morale de la Flandre. En retard sur l'Italie pour l'émancipation de l'esprit, germanique au fond, elle reste plus longtemps chrétienne. Le paganisme moral ne s'y implante pas au XVe siècle, comme sous Laurent de Médicis; elle n'emprunte à l'Italie que des architectures, et encore en les modifiant. Elle reste elle-même, avec son confortable, ses édifices gothiques, sa piété bonasse, son commerce, sa richesse, son indépendance municipale, sa fidélité à ses princes; tout ce qu'elle est est une continuation de la cour des ducs de Bourgogne (1380), qui a été un monde complet, féodal et chrétien, avec sensualité et luxe.

A ce moment (1520, avènement de Charles-Quint), se pose pour elle la grande question : sera-t-elle protestante en tant que germanique et sérieuse? (Lollards, anabaptistes, bûchers et femmes enterrées vives sous Charles-Quint, iconoclastes et saccages sous Philippe II, révolte en 1572, siège terrible d'Anvers en 1585.) La direction germanique est barrée. (Paix de l'Espagne et de la Hollande en 1608.) Or, tout cet intervalle trouble, ambigu (de 1520 à 1600), qui est l'incertitude entre le catholicisme jésuite sensuel et le protestantisme libéral, austère, domestique, se manifeste en peinture par l'incertitude entre deux goûts, le germanique national et le nouveau importé.

Presque tous ces tableaux sont à volets, tous viennent d'églises. L'art a été d'abord hiératique, ici comme en Italie, mais il est bien plus chaud, plus intense de couleurs que les

Giotto, les peintres de Sienne, même que Carlo Crivelli dont il y a deux figures ici. Il y a un flamboiement de rouge dans toutes ces salles historiques.

ÉCOLES MODERNES (XVIe et XVIIe siècles). — Quantité de Philippe de Champaigne, dont plusieurs très grands : *l'Assomption de la Vierge*, *Présentation de Jésus au Temple*, et cinq ou six histoires de *saint Benoît* plus petites. C'est un peintre hybride, italien pour certaines noblesses de type et d'ordonnance, français pour la pensée de certaines figures, flamand par un côté réaliste et coloriste, assez dur de ton, abusant de l'outremer, mais savant, consciencieux, sérieux.

Van der Neer; C. Huysmans de Malines : Backhuysen; Van de Velde; Isaac Van Ostade; Adrien Van Ostade; Metzu; Wouvermans; Wynants; G. Dow...

Je crois que les trois quarts de leur talent leur viennent de ce qui nous manque : 1° pas de prétention; 2° trouver leur vie bonne et leur monde beau.

HOTEL DE VILLE. — Très remarquables maisons à l'entour; c'est un beau spécimen non pas du moyen âge, mais de la Renaissance fantaisiste chez un peuple germain de sang. Une d'elles porte la date (renouvelée) 1697. Presque toutes ont le pignon en façade et finissent par un fronton sculpté, souvent doré; telle avec un oiseau, telle avec une coquille, plusieurs avec des vases, statues, médaillons. — Petites colonnes, pilastres, colonnes de divers ordres, parfois torses, quantité de moulures et sculptures, comme dans un frontispice, fruits, fleurs, trophées. — Fenêtres très serrées. L'œil est rempli, c'est comme un riche triomphe de bourgeoisie souveraine et opulente. — En 1570, par exemple, Anvers était plus que Londres aujourd'hui. — Un chef de nation ou de métier, vrai citoyen et pas cosmopolite comme un Rothschild, était un *mynher*.

Autre trace de la même vie : l'Hôtel de Ville (XVe siècle). Tout ce qu'il y a de plus pompeux et ouvragé comme façade. Au-dessus du premier étage, des arcades gothiques, courtes, larges.

Au-dessus du second, des fenêtres carrées à petits vitraux, une centaine de statues serrées, ayant sur la tête un clocheton pyramidal découpé.

Puis un troisième étage à ogives riches fleuronnantes, puis le filigrane de créneaux, puis le toit d'ardoises à quatre étages de fenêtres. C'est pullulant.

La façade de droite est différente, c'est le goût du multiple aboutissant à l'irrégulier, propre au moyen âge. Au centre, l'immense clocher de trois cents pieds, d'abord imitant les étages et les percées de l'édifice, puis à la hauteur du toit s'ouvrant par deux étages de hautes fenêtres gothiques à trèfle, puis emboîtant l'un sur l'autre les trois étages de tours évidées et découpées, flanquées de clochetons à balustres — enfin le suprême clocher de dentelle finissant par un Saint Michel doré.

C'est l'annonce et le centre de la ville; on sent la patrie aimée comme une maîtresse et parée comme une épouse.

Sainte-Gudule était splendide hier soir dans la nuit, vaguement blanche dans l'ombre, comme un filigrane; les arêtes et meneaux seuls apparaissaient. Cela faisait un édifice incorporel en fil de fée.

Au jour, pourtant, elle est massive, on y sent le château féodal; presque point d'évidage; les tours, en petites pierres, collent bande sur bande leurs files grisâtres. La grande verrière du centre et le porche un peu étroit sont étriqués entre les masses des deux tours. Ruskin dit très bien que l'élément primitif du gothique c'est l'effort cyclopéen d'une race rude et franche. La dentelle et la fantaisie, l'imagination catholique ne viennent qu'après.

L'effet du plein soleil couchant sur cette façade exhaussée de quarante marches est triomphal.

Vitraux du midi à Sainte-Gudule, dessinés par Van Thulden; — ce sont des personnages à la Rubens, évêques, saints en rouge grenat avec un grand chapeau XVIIe siècle; des architectures, etc. — Le soleil donnait en plein, et le jaune citron prodigué faisait des vitraux la plus prodigieuse fusée. Ce jaune, transpercé de lumière et répandu dans les chevelures, les auréoles et les étoffes, enveloppait tous les tons de son intensité surnaturelle. Ce n'était point le lugubre et mystique effet des améthystes, des bleus, des pourpres d'une rosace ordinaire, mais une magnificence gaie, grandiose, libre,

comme la peinture même de Rubens. Il y a là un moment où la religion s'est transfigurée avec l'art. Ils ont eu aussi une civilisation complète (de 1300 à 1500 ils sont un des pôles de l'Europe, l'Italie est le deuxième).

Bien lourds, les gens d'ici. Même les garçons d'hôtel, le portier du duc d'Arenberg ne comprennent qu'une minute après. Comparez aux garçons de Paris, surtout aux Italiens. (De même le garçon à Malines, brave, lourdaud, honnête.)

Caricatures grossières ou plates : la Luxure ; Napoléon en messie ou en diable ; de la grosse morale et de la politique de club bas. D'autres, anticléricales, sont dans le goût du curé Meslier. « Monsieur le curé, si vous nous ennuyez toujours avec votre purgatoire, je l'éteins en..... » Almanach du Manneken-Pis ; c'est le génie populaire du lieu ; il paraît qu'une dame lui a légué de beaux habits. Tout cela indique un fond de rabelaisianisme tranquille. Hier, au Casino, quand le chanteur dit à propos d'une nuit de noces : « Ce n'est que ça ! » une petite ouvrière en modes, honnête, à côté de sa mère en noir, rit ; je la regarde, elle rit encore, et sans malice ni coquinerie nerveuse comme en France, mais par un simple épanouissement, avec une très petite nuance d'embarras. Mon autre voisine, au contraire, répète franchement le refrain : « Ce n'est rien que ça ! » au demi-monsieur qui est près d'elle, et d'un ton pâteux, contente de comprendre.

Beaucoup de conversations en wagon. Les points suivants sont positifs :

1° Grosse sensualité, pas raffinée, encore abandonnée à la nature prolifique. Les gros négociants ont deux ménages, avec enfants des deux, et des passades.

2° Quantité d'enfants : six, huit, douze, dix-huit, et beaucoup admettent qu'une grande famille est un bonheur. Les frères et sœurs s'aident, c'est la bonne vie de famille. On place les enfants comme commis, très jeunes et à l'étranger. Les femmes sont sédentaires et rendent le mariage commode ; le mari va au cercle le soir, et la femme reste fort bien seule.

3° L'idéal est dans le confortable. Chacun a sa maison. Très abondants repas. Recherches de table, vins exquis soignés, etc. (Chez M. W..., chez M. L...). Bel arrangement de

rideaux, tapis, vases de fleurs: façades vernissées, lavages, etc.

4° Nullité absolue d'esprit, ou plutôt de finesse littéraire. J'ai lu cinq ou six journaux tous les jours. Ils sont lourds de raisonnement, grossiers et injurieux de ton; leurs métaphores et plaisanteries sont du quatrième ou du cinquième ordre. Le moindre journal de Paris les refuserait. Pas de cabinets de lecture; pas de grandes revues ni de journaux anglais dans les meilleurs cafés d'Anvers, Gand, Bruges; à peine un journal français, la *Presse* (réponse : cela coûterait trop cher): les journaux sont pour rien; l'un d'eux, l'*Office de publicité* que j'ai reçu un an, coûtait quatre francs par an. En revanche, une choppe de bière coûte douze ou quinze centimes, une tasse de café, cinq sous.

En somme, pour le type, l'éducation, les mœurs de famille, c'est un curieux hybride, germanique, avec traits anglais (confort) et données catholiques (filles non libres) — (voir les mœurs et les types de Currer Bell).

*
* *

MALINES. — Malines est un bon spécimen de vieille ville moyen âge morte.

Partout (et il y en a aussi à Bruxelles), des maisons ayant leur pignon pour façade: ce pignon, à partir du toit, s'échafaude en étages, se courbe en consoles, finit par un buste, une pomme, un oiseau, ramifie sa surface en bosselures. Cela donne une individualité à la maison. Ajoutez des fenêtres nombreuses, serrées, souvent des dorures ou des traces d'anciennes dorures. Le marchand riche, ayant sa vie enclose dans sa cité, ornait sa maison, en faisait sa coquille, un petit monde poétique taillé à sa taille et à son goût. Rien de sympathique comme une ville ainsi bâtie, avec son hôtel de ville et sa cathédrale; on sent un individu composé d'individus, non un être abstrait anonyme, comme nos grandes villes modernes.

Le bien-être très grand; la brique est à la porte; elle abrite bien; rouge et rayée d'enduit gris, elle fait une jolie couleur. Partout des façades blanches incessamment vernies à neuf, des vitres luisantes, un miroir espion, la propreté parfaite, les paliers lavés, des tapis, des nattes. — C'est le pays des

vins fins : chaque auberge a sa cave précieuse ; mes compagnons discutent leur mérite et renommée à cet endroit. Voyez aujourd'hui les grandes caves des riches négociants économes en autre chose, et l'art de faire boire le plus de vin possible chez M. W... Il y a un idéal de bonne chère, d'estomac repu. Il ne faut pas apporter ni demander de l'esprit ici : il ferait tache ; il empêcherait de sentir la plénitude calme, digérée à fond, de la vie corporelle. L'idéal des peintres et leur génie, c'est de l'aimer telle : la génisse grasse, luisante de santé et de propreté qui rumine en plein pré.

On voit des traces curieuses du moyen âge au petit Hôtel de Ville délabré, si bizarre : les fenêtres grillées en deux sens et boulonnées, les barreaux horizontaux si épais et si élargis que c'est une cotte de mailles. Impossible à la lumière d'entrer : mais cela garait des flèches, frondes et arquebusades.

Charmants types çà et là ; aujourd'hui, une jeune fille de quinze ans dans une boutique près du grand marché, aux cheveux blonds jaunes très relevés et lissés, à la figure longue et originale, avec le plus beau coloris immobile sur des joues de vierge ; c'est l'étrange suavité des madones de Van-Eyck. Le calme du regard et la simplicité des traits sont d'un ruminant. Et quelle placidité froide du tempérament ! Pour un méridional, cela fait l'effet d'une glace aux pommes fondant dans la bouche.

J'aurais bien à dire sur les paysages. Il y a des motifs partout sur la route de Mons ici, surtout de Bruxelles ici : — une grande verdure plate, point crue, ni uniforme, mais bosselée par les taupes et déjà ternie : des vaches paissent là, nuit et jour, tout l'été, encloses par des fossés ; de loin en loin, une rivière dormante aux eaux d'un jaune noirâtre. Au bout de ce vert, des haies rougissantes, des lignes de peupliers jaunies en or mat doucement remuantes : çà et là, pour relever, des maisons de briques ou d'enduit rouges ou blanches, d'un ton gai et vif : à l'horizon, au-dessus d'un désordre charmant d'arbres roussis, teintés de gris, de ponceau, d'ocre, de brun, de vert brun, en nuances innombrables, un ciel moite de brumes qui s'évaporent et traînent, sorte de réseau diaphane qui attendrait la lumière. Un pâle soleil amical sourit doucement, se cache, et, tout caché qu'il est, attiédit l'air.

ÉGLISE NOTRE-DAME. — Chœur au milieu d'un étonnant échafaudage (cinquante pieds de haut), jésuitique, de marbres colorés à chapiteaux dorés, à globes, statues. *Cène* par Erasme Quellyn, dans une loggia d'architecture et balustres vénitiens, avec arbres et campagne dans le fond, bien arrangée. Les personnages sont flamands de types. mais ennoblis; le tout quoiqu'un peu froid est bien décoratif. — Le défaut de toutes ces églises, c'est qu'elles sont jésuitisées, badigeonnées en blanc, salies de petites chapelles à madones peintes, d'autels en bimbeloterie jésuitique et de grandes statues blanches déclamatoires. — C'est, comme à Rome, l'abus de l'ornement contourné et riche.

La Pêche miraculeuse de Rubens (tryptique) si simplement, si naturellement fait! Au fond, quel brave homme, et quelles braves gens! L'homme en manteau noir du panneau de gauche est la meilleure pâte de bon vivant...

CATHÉDRALE. — C'est toujours le gothique jésuitisé et badigeonné.

Au dehors c'est très grandiose, avec un monstrueux portail d'une seule masse; nul intervalle entre les tours, qui l'accablent et montent colossalement, rayant la masse perpendiculaire de trois contreforts plaqués faisant bosselure. Deux fenêtres seulement au-dessus du porche, puis un intervalle immense bouché de briques et ne devant montrer qu'un filigrane trompe-l'œil, puis les fenêtres des cloches. Pas d'évidage, tout est massif; c'est un empilement de blocs avec quelques simulacres ou restes de trèfles, clochetons et pinacles.

Même système de contreforts faisant triple armature aux flancs des deux tours. — La tête de l'église n'est pas double, mais simple et fait beffroi (quatre-vingt-dix-sept mètres! et dessus devait être une aiguille évidée, égale. Comme on voit bien le goût né du pays plat!) Et l'horloge au sommet a des lettres énormes, énormes. Le cadran a peut-être quarante pieds de diamètre.

***

ANVERS. — J'ai couru au port: l'eau est ma meilleure amie. Immense rivière plate, large d'une demi-lieue, et qui

tourne. De la fenêtre, je vois au milieu des prés trois vaisseaux à toutes voiles, qui ont l'air de sortir de terre. On ne distingue point de courant.

L'eau est brune, blafarde, les nuages s'empilent en tas pesants, et donnent à la lumière des tons métalliques. J'ai traversé la rivière à sept heures du soir pour douze centimes, et je suis allé à la Tête-de-Flandre, petit village à toits rouges, au-dessous de la digue. La digue tourne, et dans les fonds paissent des bœufs qui mangent insatiablement, des chevaux rouges à crinière pâle, épaissis par la nourriture. Au loin, on ne voit qu'un cercle immense de verdure morne; et l'horizon est dentelé de têtes d'arbres.

En face, le superbe clocher de la cathédrale monte noir et dentelé dans le ciel calme, et la ville s'entasse en arêtes sur la côte plate.

Ce clocher est ce qu'il y a de mieux dans la cathédrale; autour de la tour principale, qui va s'amincissant, percent des clochetons en candélabres; cela a l'air d'un magnifique chandelier décoratif.

Aux heures, chantent des carillons très longs, métalliques, d'une voix enfantine avec un joli babillage.

Saint-Jacques à l'extérieur est très beau, d'un vrai gothique, gris, usé, souillé, massif pourtant à cause de la petitesse des pierres, austère et grand. — Le dedans est jésuitisé. Ce sont les deux grandes étapes de la religion chrétienne.

Entre ces deux époques est celle de l'art, la Renaissance. La peinture la marque.

Moyennant vingt sous, j'ai vu le Rubens allégorique, au fond du chœur. Il s'est peint avec toute sa famille, sous figures de saints. La première femme est superbe. On voit l'épaule nue et tout le haut de la gorge; rien de savoureux, de mou, de satiné comme cette grosse chair ployante, toute fleurie, regorgeante de suc et de beauté. Il y a là des rêveries infinies, voluptueuses, sur les teintes fondues et heureuses. De même, la tête d'un rouge noyé, les contours demi-effacés, nageant dans une ombre molle et profonde. — L'enfant a un charmant geste de gamin qui se tortille. — Saint Georges est robuste, grand comme un soldat. Le père de Rubens,

qui baise le bambin, est l'idéal du vieillard cassé, flétri.

C'est l'âge moyen; entre la robe sèche du moine et l'habit noir moderne, est l'étoffe lustrée, dorée de la Renaissance.

J'ai bien ri de l'intérieur de Saint-Jacques, et de l'église des Jésuites. Colifichets, colonnes de marbre noir sur fond blanc, bijoux et marqueterie, petites chapelles à sommets ouvragés en reposoirs, profusion de statues, de feuillages, de coquilles, de petits anges, de flammes, de gloires, de cœurs, de dorures, toutes les statues prétentieuses et expressives.

Deux caractères : 1° on ne sent plus la religion, et on la remplace par des emblèmes, à la façon du Sacré-Cœur et des petites pratiques: 2° on veut amuser, distraire le public.

Il y a trois époques dans la religion : le Gothique; la Renaissance: le Jésuite.

Je suis passé devant Saint-Charles-Borromée, l'église des Jésuites. C'est extravagant et surchargé d'ornements dès le portail, comme une étagère ou une décoration d'entrée de ville.

Le dedans est encore plus étonnant. Notez que Rubens a fait le plan de l'autel, que ses élèves et contemporains Schut et Francken en ont fait ce tableau d'autel et ces portraits de saints, qu'il avait lui-même décoré trente-six plafonds (incendiés et restaurés depuis), que c'est là le milieu de son art.

Pilastres, marbres, revêtement de sculpture en bois, autel d'opéra de marbre noir et blanc fourmillant jusqu'à la voûte de lyres et ornements contournés, des milliers de bougies dans des candélabres, des amas de statues. Bref, encore plus qu'au Gesù de Rome, faire une fête composite et agréable de la religion.

Ici seulement, le plantureux du génie flamand, la sensualité bornée et triomphante ont soufflé la vie dans la machine vide et fade ailleurs.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, j'ai vu une très haute maison étroite, à cinq étages, tellement percée de fenêtres, qu'il n'y avait entre elles qu'une épaisseur de mur; on dirait une lanterne. Les petits carreaux sont très élégants. — En ce pays, restant au logis, on cherchait le plus de jour possible. — Le pignon est à console. Ailleurs il est en escalier. Les trois quarts des maisons sont à pignon. Le goût en est si vif que

souvent, quand la maison est posée dans l'autre sens, on ajoute un pignon postiche.

L'Hôtel de Ville (1565) est d'un style noble et ferme, point servile. Fenêtres en croix Renaissance; les intervalles des fenêtres sont des pilastres plaqués, nus, doriens, puis ioniens ; au bas, des portes cintrées sur un bossage rougeâtre. Au troisième étage, un immense balcon à balustres. Puis le toit aigu d'ardoises à petites fenêtres. Le centre est une grande machine ambitieuse, à colonnes, baies, œil-de-bœuf, statues, fronton, comme pour une entrée seigneuriale ou mythologique.

C'est un pays libre ; je copie dans le journal *l'Escaut*[1] la proclamation suivante affichée en flamand sur les murs par la commission des servitudes militaires :

« Concitoyens, le militarisme réclame de nouvelles victimes : d'abord, le gouvernement a placé la ville d'Anvers, métropole commerciale du pays, sous le canon des citadelles, et l'a vouée ainsi à une ruine future.

» On vient arracher à l'agriculture, au commerce, à l'industrie un plus grand nombre d'enfants du peuple et leur imposer l'esclavage stérile et corrupteur de la vie de caserne.

» (13.000 conscrits au lieu de 10.000. — Verser, pour se libérer, un minimum de mille francs, perdus même si ce numéro est bon). Seule la voix puissante du peuple peut encore arrêter le ministre dans la voie fatale, etc.

» Meeting pour vendredi, 18 octobre, au théâtre des Variétés. »

(Ceci est anglais, mais c'est qu'ils ont aussi les nerfs calmes : chez nous, on sortirait du meeting pour prendre son fusil.)

J'ai passé une heure sur le quai de l'Escaut, une marine de Van de Velde. Grande eau grise, vaguement trouble, jaunâtre, ridée de tout petits flots, avec un large horizon, où nagent des navires noirâtres et se penchent des voilures lentes. Le soleil baissant fait luire un grand pan du fleuve et les ondulations d'or scintillent entre les carènes noires. Des deux côtés sont des verdures plates ; mais tout l'espace immensément ouvert est peuplé de nues incertaines qui s'évaporent, d'une brume

1. Octobre, 1858.

impalpable, fondante, une molle gaze imperceptible qu'on ne sent qu'à l'émoussement du soleil.

Mon grand plaisir a été de voir le port : j'étais logé sur le quai. Le matin, de mon lit, je voyais la lumière si jeune sur les prés lointains, et dans les voiles jaunâtres qui remontent.

L'eau est bien étrange, blafarde, luisante, toute tortillée comme d'une maladie intérieure, avec des éclairs subits quand le soleil perce. Le soir, de la Tête-de-Flandre, la longue ligne des maisons devient rose tout d'un coup, et les vitres flamboient.

Dans la cathédrale sont la *Descente de Croix* et *Jésus mis en croix* de Rubens. Ce sont deux groupes, et rien de plus; Rubens a montré combien il est difficile de descendre un sac et de dresser un poteau.

Et pourtant ils sont beaux. Dans la *Descente* le Christ est vraiment flasque et terne, un cadavre; une noble et fine figure de femme à genoux fait un contraste touchant. Chose étrange que cette unité du groupe : toutes les parties se lient comme les membres d'un corps vivant.

Jésus mis en croix est plus frappant : il y a sept ou huit bourreaux athlétiques, courbés, penchés, poussant du dos, des bras, tirant de la corde, dans toutes les attitudes. avec des saillies de muscles extraordinaires, et une furie d'efforts et d'ensemble pour dresser le poteau. L'un d'eux surtout, vu de dos, nu, brun, presque chauve, a le mufle d'un gorille; on suit le soulèvement monstrueux des muscles de tout son tronc. Le Christ est résigné, même noble. Sur le volet de gauche est sainte Catherine, entripaillée de tétons gigantesques, débordante de chair, rejetée en arrière d'étonnement, pendant qu'un énorme enfant braille dans ses bras, au-dessus de ses robes de soie.

Le sujet pour Rubens n'est qu'un motif; son but est de faire un ensemble de poses frappantes, de couleurs agencées.

Je comprends peu à peu comment ces gens-là partent de la *tache*. C'est en voyageant qu'on devine cela, en regardant comme une motte grise fait bien sur une terre sombre, ou, le soir, en buvant de la bière, quand on voit la lumière jouer dans les vitres, ou une table d'un beau brun contre un mur couleur d'eau. Les hommes de cet âge ne sont pas remplis

d'idées, de raisonnements ; ils ont bien dîné, ou ils sont à l'église : pendant la digestion ou la procession, les yeux s'occupent ; la jouissance consiste à passer d'une partie claire à une sombre, à répéter intérieurement le mouvement du bras, la cambrure de l'échine, à voir un groupe animé, éclatant, au sortir d'une boiserie sèche.

MUSÉE. — Cinq cents toiles et davantage. Pour avoir des souvenirs, il ne faut marquer que l'essentiel.

Rubens. *Ensevelissement* (triptyque). Un vrai mort, absolument un paquet de viande d'amphithéâtre, la tête s'affaissant sur l'épaule gauche ; un caillot de sang à la bouche et au nez : les paupières closes, plus de traces de l'œil, sauf, peut-être, le blanc, la pupille étant rentrée ; des bleuissements blafards sur le tronc, surtout aux bras qui sont morts avant ; au côté, une vraie plaie béante, les deux lèvres de la blessure écartées, figées ; rouge noir au centre. (Il faut voir de près le travail du tronc, les touches et empâtements pour comprendre ce qui fait ce corps si réel.)

Quel contraste admirable sur le volet de gauche ! Une jeune femme en rouge avec collerette, tenant son petit enfant nu. Le bébé rosé, rouge, regarde avec une lourde curiosité d'enfant qui voit mourir un papillon, et la femme, fine, rose, aux paupières rondes, regarde et sent son enfant. C'est la fleur stupide, indifférente, de la vie en face de la mort.

Christ en croix. Grande machine à tapage, mais très belle. Fureur et torsion du condamné de droite qui a arraché son pied du clou et hurle, et gouaillerie du soldat casqué, cuirassé, qui l'apostrophe. « Tiens-toi donc tranquille ! »

C'est un grand effet de couleurs et de masses contrastantes : sur un ciel violacé d'orage, le grand corps blanc perpendiculaire du Christ entre les deux corps tordus, hurlants des voleurs ; — deux grands chevaux gris pommelé, fauve orangé, et le Romain cuirassé, truculent, en manteau rouge sang, qui perce le flanc du Christ ; — l'immense manteau aussi rouge de saint Jean et la robe violette terne de la Vierge avec un manteau bleu sali ; — au pied de la croix, au centre, entre toutes ces vigoureuses taches et poses, la Madeleine en soie du jaune le plus éclatant et lumineux, avec les plus fins cheveux blond pâle

ruisselants, et une carnation si blanche, si rose, si emperlée de larmes qu'elle va fondre. Nul n'a senti à ce degré la fluidité de la vie, et que le sang est une chair coulante.

Adoration des Mages. Encore une de ses énormités. et celle-là plus grande que les autres. C'est presque une folie et une débauche. Il faut voir le masque de vautour et le prodigieux manteau de soie rouge brochée du grand roi de gauche; les mufles de loup et de dogue du cortège ; le ventre en avant, l'œil de convoitise du moricaud en vert, fourrure et turban, qui regarde la Vierge: l'énorme tête chevelue et barbue du mage en chape, à genoux, qui rit en faisant aller l'encensoir ; les hommes à cheval en toques de la suite ; d'autres casqués et panachés ; d'autres nus, tête rase comme des Hurons, sur des chameaux: un museau de nègre curieux qui s'accroche à une poutre, une queue de paon posé sur le hangar, des colonnes corinthiennes et pilastres qui en font la carcasse, toute cette troupe faisant invasion; et la Vierge, une belle grasse duchesse flamande en rouge et bleu avec son mignon petit bébé, debout, le corps ondulant doucement comme pour une salutation, les yeux baissés pourtant et si appétissante! On conçoit le mage moricaud...

Rien de plus antichrétien que cette peinture: le *Christ mort* avec volets, le *Christ dans les bras de son père*, le *Christ délivrant les âmes des enfers* sont des façons de montrer le cadavre flasque, ou la chair vivante rosée avec les mélanges et décroissances de couleur. Dans le second surtout, Jésus a l'air d'un portefaix ivre-mort.

C'étaient des spectacles. Voyez les cinq esquisses d'arcs de triomphe mythologiques de Rubens un peu plus loin. Mais quels affreux spectacles, et que le christianisme a mal employé l'art!

J'aime mieux *l'Education de la Vierge*, les jolis anges frais apportant des fleurs, la belle jeune fille moutonne, rose d'embonpoint dans son auréole de cheveux follets, avec sa robe de soie pâle à reflets d'argent. Ici le caractère du peintre est d'accord avec le sujet.

Il faudrait résumer, ce sera pour plus tard : 1° Rubens a un développement; 2° il a telle idée maîtresse; 3° il embrasse telle circonférence...

Plusieurs maîtres que nous ignorons peignent de grandes

choses. Otto Venius, le maître de Rubens. Venius est un demi-Italien, très solide, très riche de couleur, parent des Vénitiens. J.-E. Quellin, un immense tableau, *Jésus guérissant en dépit des docteurs*, dans un grand temple à colonnes, comme chez Véronèse. Un autre de ses tableaux semble copié de Véronèse.

En face, un énorme tableau de Bœyermans sur le même sujet, très doux, et fondu, et sombre.

Les *Sept Sacrements*, par Van der Weyden. La Vierge s'affaisse admirablement : il n'y a que ces maîtres qui aient peint la vraie douleur. — Une jeune mariée divinement pudique et simple.

Les maîtres primitifs ou presque primitifs me plaisent beaucoup.

Quentin Metsys a, dans son *Ensevelissement du Christ*, quatre têtes de femme d'une pitié, d'une candeur, d'une finesse admirables. A côté, Hérodiade, svelte, tendant le plat, et la reine, dans leurs voiles légers et leurs fines dentelles, sont distinguées et profondes.

Remarquez l'originalité absolue et la profondeur des types. C'est la naïveté et la jeunesse du sentiment qui n'a pas subi l'usure de l'éducation classique et des comparaisons. Types de femmes minces comme au moyen âge, doigts et bras très effilés. Le Christ et saint Jean nus sont presque des squelettes, mais la reine Hérodiade penchée avec une révérence si maladroite et si naïve, les trois jeunes femmes à gauche de la Vierge, sont d'une élégance si nette, d'une originalité si complète que c'est une séduction. Le moyen âge n'a pas de châtelaine plus étrangement séduisante par le type un peu grêle, profondément raffiné et distingué, sensitif et pourtant simple.

Les cils et les sourcils sont presque imperceptibles, les paupières baissées cachent presque les yeux : adorables cheveux bruns tressés ou tombant, voiles délicats aériens sous les turbans de velours emperlés, tailles sveltes, ployantes, dans des robes de satin historiées. La perfection de cette peinture est inouïe dans les étoffes et les visages. Chaque étoffe est un chef-d'œuvre de franchise et de choix ; elle est belle en soi, comme cela, absolument, non par un reflet ou une illusion de

peinture; et les ornements d'or, d'argent, de perles, les cassures du velours cramoisi à la manche sont parachevées comme dans Beato Angelico avec un soin d'amant. Le corsage, les bras, la chemise, la coiffure d'or et de dentelle de la reine sont des prodiges; ses traits fins, doux, se détachent avec un modelé presque égal à celui de Vinci, et, du couteau, elle tranche la peau du front de saint Jean.

Les expressions sont étonnantes d'intensité. (La Vierge, les quatre femmes pleurantes, saint Jean, Hérodiade, la reine.) D'autres sont des caricatures féroces et goguenardes. (Tous les bourreaux autour de saint Jean.)

C'est peut-être le plus grand chef-d'œuvre depuis Van Eyck. Tous les ultérieurs, Rubens lui-même, trichent à côté de celui-ci. Voyez par exemple le linge frisé qui est lié autour du Christ; la manche de velours incarnat de la robe d'Hérodiade, les luisants et les cuivres du vase d'étain sur le premier plan, la dalmatique à franges et à broderies d'or du bourgeois qui ôte la couronne d'épines, la main gauche du Christ et la main droite qui la prend, l'art incomparable avec lequel le manteau azur de la Vierge est nuancé par les cassures en clairs et en sombres. Parfois, le trompe-l'œil est si prodigieux qu'à la vérification on trouve dans la chose peinte les minuties complètes, les fils d'étoffe, etc., de la chose réelle, demi-nature. Mais surtout la reine, Hérodiade et les trois jeunes femmes de l'*Ensevelissement!* On en deviendrait amoureux.

Et cependant ce tableau de Metsys est encore demi-barbare, il y a des maladresses, des plis d'étoffe trop accusés, des expressions chargées. L'idée d'ensemble ne jaillit pas du premier coup, comme chez les maîtres de 1600. Mais la conscience, la perfection du détail, la profondeur du sentiment, la beauté étonnante de la conception couvrent le reste.

Je reviens aux purs Flamands anciens : Gossaert de Maubeuge (mort en 1532), Mostaert, Van Orley, Juste de Gand, Van der Weyden.

Toute cette école primitive manifeste un grand talent original. Le coloris, le relief, le fini, la profondeur des types, l'intensité de l'expression, l'élévation religieuse, l'honnêteté bourgeoise; ils n'ont pas le nu, le paganisme, l'idée du corps

vivant en plein soleil comme en Italie, mais ils ont autre chose. C'est dans leur passage du christianisme profond du moyen âge au paganisme jésuitique, qu'ils ont tâtonné et incliné maladroitement vers l'Italie. Ils ont été saisis et ankylosés par l'étranger dans un moment difficile de transition.

Plusieurs beaux Jordaens : décidément, à Paris, nous l'ignorons : 1° les *Sœurs hospitalières* faisant la charité ; 2° *l'Adoration des bergers*. La Vierge est fine, le reste est trivial. Mais qu'il saisit bien le fugitif et le réel du geste vrai !

Plusieurs bons Van Dyck. Deux admirables portraits, l'un d'Alexandre Scaglia en longue robe noire, l'air d'un grand seigneur, et non courtisan. Van Dyck seul a fait cela. Sous Louis XIV, il y a un fond de laquais ; auparavant, un fond de rustre, dans le seigneur.

Christ mort. — Tons ternes, cendrés, bleuâtres du corps, du suaire, de la robe ardoisée de la Vierge, du ciel. Il assourdit les éclats de Rubens. Pourtant superbe soie jaune éclatante ou fauve de la Madeleine, et rouge tragique de la draperie apportée par saint Jean. Il y a ici des effets à la Delacroix. C'est que le sentiment y est, l'élégie grandiose, noble, douloureuse. Impossible d'être plus tendre, respectueuse et grande dame que la Madeleine, avec ses belles mains de duchesse, son baiser qui effleure la main du mort, ses yeux rougis pleins de larmes. Le Christ a lui-même un fond de grand seigneur, et la Vierge un air de reine qui se plaint et pourtant garde conscience de ce qu'elle vaut.

Christ au tombeau. — Quel admirable geste désespéré des deux bras de la Vierge assise tenant son fils sur ses genoux. Voilà le grand cri du cœur, voilà une âme moderne, ce que Rubens ignore. Le bleu écorché, délavé de la grande draperie, le roux vague de la cape molle froissée de la Vierge, le ciel bleu nuageux fondant, les rochers jaunâtres, le pauvre corps, sont d'un effet tendre et douloureux. Un charmant ange blond aux cheveux de soie se cache la figure dans une écharpe noire. — C'est un chef-d'œuvre, la couleur ouvre ici un nouveau monde, celui des âmes troublées et malades.

Je n'ai vu nulle part comme dans ce Musée la sensibilité, l'originalité, le caractère moderne, profond de Van Dyck.

Quai de l'Escaut au soleil couchant. — Les nuages se lèvent incessamment sur tout le cercle de l'horizon ; leur pâle couleur de plomb terni, leur forme immobile en fait comme une armée de spectres, les spectres des pays humides. fantômes toujours renouvelés qui apportent la pluie éternelle.

L'un d'eux énorme, déchiré, laisse pendre son manteau de suie violacée sur la pourpre rutilante de l'Ouest. Telles sont les robes des martyrs et des madones douloureuses dans Rubens et Jordaëns, et la broderie d'or, treillissée de rouge, qui s'étale sous la pesante masse ressemble à une chape damasquinée d'évêque.

Le fleuve luit vaguement, et les écailles que le reste de lumière allume sur son ventre limoneux n'ont que les reflets blafards d'un poisson mort. Large créature marine jaunâtre, plate et pourtant vivante, il s'étale et dort dans la vase ; mais son énormité emplit tout son lit, et les rives basses font à peine une petite ligne de verdure noyée.

Lentement, d'un train monotone, au vent froid du soir, sous les traînées effilochées de brouillards, les navires et les bateaux tout noirs avancent et s'ancrent. Puissant contraste sur les guillochures scintillantes de l'ouest. Il y a partout ici de ces contrastes. — Voyez dans les belles rues les files de maisons toutes blanches de vernis neuf, leurs vitres polies emmaillotées de rideaux et broderies tombantes ; elles sont propres et en linge frais comme des Flamandes. Sur le fond terne de l'horizon pluvieux, elles luisent davantage, et sitôt que le ciel lavé laisse passer le soleil, leur éclat est trop vif et blesse. Comptez encore les briques rouges et brunes des plus humbles ; il y a dans ces contrastes changeants du ciel, et dans cette couleur transportée aux habitations, une pâture pour le coloriste. A Anvers comme à Venise, c'est le ciel, l'eau, ses miroitements, ses vapeurs, ses tons fondus qui ont instruit l'œil des peintres.

Le principe de cette peinture et de celui qui veut la goûter, c'est l'absence de raillerie et de dégoût : n'avoir pas d'esprit ni de nerfs. Cela donné, on sympathise avec une infinité de choses qui, aujourd'hui, à cause de nos délicatesses de femme et de causeur, sont exclues du pittoresque et de la beauté.

Aimer la vie, supprimer en soi l'attitude dénigrante et ce

vaniteux besoin de se prouver sa supériorité en écartant autrui de son cercle, sentir en présence d'une grosse fille courtaude et bornée, non pas qu'elle est bornée, mais qu'elle se porte bien, qu'elle a bien dîné, qu'elle aura du plaisir cette nuit avec son mari ou son amant, jouir par contre-coup de sa santé et de son bien-être, voilà la beauté de cet état : c'est la *bonté*.

Il y a encore ici des familles qui ont conservé héréditairement des tableaux des maîtres. On m'en cite un de Rubens; un autre de Teniers, long de quatre pieds sur trois avec des personnages d'un pied de haut, n'a pas bougé de place depuis qu'il est fait. (De même le portrait du bourgmestre Six, à Amsterdam.) — Pureté parfaite du Teniers; on le dirait peint d'hier; il a été conservé de père en fils sous des rideaux. Maintenant, il est contesté entre deux branches et va être vendu; on l'estime deux cent mille francs[1]. Les héritiers sont des gens à deux cent mille francs de rente. Cela indique quelques restes au moins de grosse bourgeoisie héréditaire.

La vie ici est régulière et assez anglaise : on reste chez soi en famille le soir. Pas de vie mondaine; des réceptions froides et d'apparat. Quelques lorettes, chacune ayant plusieurs jeunes gens. Ils ont des chevaux. — La ville est tout industrielle, commerciale, point littéraire ni élégante. J'ai vu le Longchamps hier, sorte de parc hors de l'ancienne enceinte, avec des prés et bois humides, entre des canaux et des bassins dormants, tout noirs parmi des brouillards blancs qui sortaient de la terre toujours mouillée. — La poésie est au logis, dans la maison si blanche et bien vernie, à porte souvent sculpturale et façade ornementée; dans les fleurs, les cages d'oiseaux, les superbes rideaux de mousseline; dans les riches tapis, la propreté, le luisant, le soyeux, le « cossu » de chaque chose : dans cette distraction que donnent les *espions* à domicile; dans ces verdures, qui, hors de la ville, entourent les maisons, peupliers, petits jardins comme dans les beaux quartiers de l'Angleterre. — Moi, je trouve cette poésie dans le paysage. Aujourd'hui, par ce beau ciel, l'Escaut scintillait tout entier :

1. Il a été vendu cent vingt-cinq mille francs au Musée de Bruxelles.

illuminé, bleu et semé de navires dont la forme et la teinte avaient un vague charmant; si clair que soit le jour, de cette grande humidité sort toujours une mousseline imperceptible, une buée molle, une vapeur diaphane qui estompe les contours et pâlit les tons. Je la trouve d'Anvers à Gand, dans cette plaine si plate, si pénétrée d'eau, si traversée de ruisseaux stagnants. Chaque terrain est enclos dans une haie, où les peupliers poussent. Ils sont glorieusement dorés par le soleil couchant, et depuis l'or mat, le roux fauve, l'orangé rouge jusqu'au jaune paille luisant et au citron vaguement verdi, leurs feuilles d'automne passent par toutes les nuances; au-dessous d'eux, la prairie, blêmie déjà par l'hiver, toute semée de feuilles grises et brunes tombées, toute noyée de vapeurs, gît dans l'ombre: la terre noire percée par les premières tiges des blés verts est austère et morne; les vaches chamarrées de noir et de blanc tachent étrangement les verdures moites; çà et là, une maison blanche, un toit rouge font une arête vive et une tache forte au milieu du pêle-mêle des arbres et des arbustes posés au hasard, nuancés par l'automne, déjà dégarnis et tremblotants. Et tout à l'horizon, au-dessous d'un nuage d'ardoise mate, entre les fines têtes nues et le treillis noircissant des branches, le couchant semble une énorme braise rouge qui s'éteint et fume.

H. TAINE.

(*A suivre.*)

LA STRATÉGIE

DU CANAL DE KIEL

Voilà donc le canal allemand creusé. L'Europe l'inaugurera demain, bon gré, mal gré. Avant qu'il soit bien fini, il est vrai, comme on le fit pour le canal de Suez; mais ces œuvres gigantesques sont-elles jamais achevées?... Celle-ci aura justement pour trait caractéristique l'instabilité des berges et, par conséquent, du tirant d'eau. Il faudra draguer, draguer toujours: ainsi le veut la nature du terrain, presque partout de sable et de vase.

N'importe! les Allemands ne se laisseront pas arrêter pour si peu. Coûte que coûte, ils entretiendront leur canal maritime à une profondeur suffisante pour assurer le passage de leurs navires de guerre, point essentiel, et même le seul essentiel. L'intérêt de l'État l'exige et l'Empereur, fidèle gardien de cet intérêt, saura y tenir la main.

Le canal devient donc, dès aujourd'hui, un facteur nouveau de la stratégie maritime; disons mieux, de la stratégie, sans épithète, car il ne peut guère y en avoir qu'une. Et de ce facteur, nous allons tâcher de mesurer l'importance dans une grande guerre européenne.

I

Avant tout, il faut avoir une idée nette de la flotte allemande d'aujourd'hui. Cette flotte se compose des trois éléments que l'on retrouve à peu près partout : navires destinés aux campagnes lointaines, navires destinés aux opérations dans les mers d'Europe, navires de défense des côtes.

Des premiers, qui n'ont rien à faire avec le canal, peu de choses à dire ici.

Ce sont treize corvettes-croiseurs, cinq d'un type relativement ancien, telles que l'*Olga* et l'*Alexandrine*; huit plus récentes et plus fortes, bien que d'un moindre déplacement : le *Bussard*, le *Falke*, le *Geier*, etc.

Les navires destinés aux opérations actives en Europe nous intéressent beaucoup plus. Ce sont vingt-deux cuirassés de toutes classes, quatre grands croiseurs d'escadre et huit avisos rapides. Vingt-deux cuirassés, c'est beaucoup. Mais il faut distinguer. Nous n'en voyons guère que sept ou huit qui puissent mener une sérieuse offensive au delà du Pas-de-Calais. C'est déjà respectable : avec les quatre grands croiseurs et autant d'avisos rapides, on aurait là une fort belle escadre, dont le poids se ferait sentir dans la balance.

En tout cas, en voici l'énumération complète :

Quatre grands cuirassés neufs, de 10 000 tonnes, 17 nœuds de vitesse, 6 canons de 20 centimètres. Ce sont : le *Wörth*, le *Wissemburg*, le *Brandeburg*, le *Kurfürst Fr.-Wilhelm*.

Trois cuirassés à réduit ou à batterie, beaucoup plus anciens, mais refondus récemment : le *König Wilhelm*, le *Deutschland* et le *Kaiser*, navire de 8 à 9 000 tonnes, de 14 à 16 nœuds de vitesse et armés de canons de 24 ou 26 centimètres.

Deux navires à tourelles, d'une valeur médiocre, le *Preussen* et le *Friedrich-der-Grosse* : 6 800 tonnes : 13 nœuds ; 4 pièces de 26 centimètres.

Quatre grands « garde-côtes offensifs », si tant est que ces mots ne jurent pas ensemble, le *Baden*, le *Sachsen*, le *Würtemberg*, le *Bayern*. Ce sont des bâtiments assez peu

marins, mais bien défendus et bien armés : 7 400 tonnes ; 15 nœuds ; 6 canons de 26 centimètres.

Un cuirassé de croisière ou de station lointaine, qui n'a jamais pu remplir sa destination. On en a fait encore un garde-côtes offensif et c'était le meilleur emploi de ses 5 500 tonnes, de ses 18 nœuds, de ses 8 canons de 24 centimètres. Ce bâtiment s'appelle l'*Oldenburg*.

Huit petits cuirassés de 4 000 tonnes, qui sont le grand succès de la marine allemande.

Ces navires avaient été conçus pour assurer la défense des deux issues du canal maritime, c'est-à-dire l'estuaire de l'Elbe et la baie de Kiel. Ils se sont trouvés, par surcroît, de fort bons navires de mer. Rien ne les empêcherait de suivre partout les quatre beaux cuirassés du type *Wörth*, n'était la faiblesse de leur approvisionnement de charbon, où se décèle le garde-côtes. Ils filent 16 nœuds et sont armés de 3 canons de 24 centimètres de long, sans parler des pièces moyennes à tir rapide. Quant à leurs noms, l'Empereur a voulu qu'on les empruntât aux Nibelungen et à la mythologie scandinave : *Siegfried*, *Beowulf*, *Odin*, etc... Le dernier s'appelle *Ægir*. C'était obligé.

Un mot des éclaireurs d'escadre, croiseurs ou avisos.

Les quatre croiseurs sont : l'*Irène*, la *Prinzessin-Wilhelm*, la *Kaiserin-Augusta* et le *Gefrion* (nom d'un navire danois qui fut réduit par les batteries allemandes, en 1849, dans la baie d'Eckernforde). Ces bâtiments déplacent de 4 200 à 6 000 tonnes. Ils filent de 18 à 21 nœuds et sont armés surtout de pièces de 15 centimètres du type nouveau.

Parmi les huit avisos, de modèles variés et de valeur fort différente, nous ne citerons que les meilleurs : le *Jagd*, le *Wacht*, le *Komet*, le *Meteor*, qui donnent 19 ou 20 nœuds.

Pour veiller à la défense immédiate des côtes et des ports, les Allemands possèdent, outre un bon nombre de vieux navires spécialisés, 13 canonnières cuirassées et 110 ou 120 torpilleurs, dont une dizaine de torpilleurs divisionnaires, qui sont de vrais avisos. Sur ces 120 torpilleurs, il faut en compter 60 (les divisionnaires compris) qui sont fort capables de tenir la haute mer et, par conséquent, d'accompagner les escadres

d'opération. Ils leur serviraient à la fois d'éclaireurs et d'estafettes, tout en jouant au besoin leur rôle dans la mêlée finale du combat. Ces torpilleurs de haute mer appartiennent tous au type Schichau (le grand constructeur d'Elbing), ce qui permet de constituer des escadrilles très homogènes, très manœuvrantes.

L'amirauté allemande, qui a toujours porté une attention soutenue sur cette partie de son outillage naval, s'en loue beaucoup, paraît-il.

Et maintenant, quelle serait la distribution de ces forces? — Ici nous sommes réduits aux conjectures, n'ayant d'autre guide que la répartition des navires allemands entre les deux mers, répartition que fournissent toutes les publications militaires et maritimes. Tablons là-dessus, faute de mieux. Aussi bien, quand on sait quelle parfaite méthode préside chez nos voisins à tout ce qui touche la préparation à la guerre, peut-on légitimement admettre que le port d'attache, le port d'armement de tel ou tel groupe de cuirassés sera aussi la base d'opération normale de la division active formée par ces unités de combat.

Voyons la Baltique en premier lieu. Le *Kaiser* et le *Deutschland* y figurent, avec les quatre cuirassés du type *Baden* et deux seulement du type *Siegfried*. Viennent ensuite quatre éclaireurs, le *Meteor*, le *Blitz*, le *Zieten*, et le *Hohenzollern* (yacht impérial, qui serait, en temps de guerre, utilisé en escadre). La plupart des petits croiseurs de station, *Sperber*, *Falke*, *Geier*, etc., se rattachent aussi à la Baltique. Mais ces navires seraient probablement dispersés aux quatre coins du globe. Quant aux canonnières cuirassées et aux torpilleurs, ils seraient répartis à peu près également entre les deux mers.

La mer du Nord, — et voici qui est déjà significatif, — l'emporte de beaucoup dans la balance des forces. Elle a d'abord les quatre cuirassés neufs et les quatre grands croiseurs d'escadre ; puis le *König-Wilhelm*, l'*Oldenburg* et les deux bâtiments à tourelles, enfin six petits cuirassés du type *Siegfried* et quatre éclaireurs rapides. Il y a là de quoi constituer deux belles escadres : l'une, de première ligne, qui comprendrait les quatre *Wörth*, les quatre croiseurs, quatre des *Siegfried*, deux avisos rapides, deux escadrilles de torpilleurs. Et cette escadre serait redoutable. L'autre, de

deuxième ligne, qui aurait quatre cuirassés relativement anciens, deux *Siegfried*, deux éclaireurs et le reste des torpilleurs.

A la première, les opérations qui exigent une certaine rapidité d'allure et des armes nouvelles, l'offensive, en un mot; à la seconde, celles qui ne demandent qu'une vitesse médiocre et des armes plus robustes que puissantes, la défensive; mais une défensive qui ne se rive pas à la côte, qui sait choisir son champ d'action et sa méthode de combat. D'ailleurs cette *réserve stratégique* de l'escadre de première ligne pourrait fort bien devenir sa *réserve tactique* si le commandement suprême, profitant de l'inaction de l'ennemi, jugeait convenable de frapper un coup décisif. Dans ce cas, les deux escadres réunies ne compteraient pas moins de douze ou quatorze cuirassés, huit éclaireurs ou croiseurs et une trentaine de torpilleurs de haute mer.

Dans la Baltique, au contraire, rien ne fait pressentir des velléités d'offensive, au moins pour le début des opérations. Les huit cuirassés que nous venons d'y relever n'ont pas, — sauf les deux *Siegfried*, — ou n'ont plus les facultés qui seraient nécessaires. En revanche, ils présentent de forts bons éléments de défense sur le théâtre d'opérations resserré que borne au nord l'archipel danois et au sud, la côte de Mecklembourg, avec Kiel pour base, pour point d'appui, pour réduit final.

Ainsi, offensive du côté de la mer du Nord, défensive dans la Baltique, voilà ce que nous révèle la répartition des forces allemandes sur les deux flancs de la péninsule Cimbrique.

II

Offensive contre qui? — Défensive contre qui?... On peut bien admettre, n'est-ce pas? qu'il s'agit de notre escadre de la Manche, d'une part, de l'escadre russe de la Baltique, de l'autre. Et alors, poussant nos découvertes, nous nous avisons d'une habile, d'une profonde combinaison des efforts dans l'action des armées de terre et de mer de l'Allemagne. Tous les militaires le savent, cette offensive à l'Ouest, cette défensive à l'Est, c'est justement la conception stratégique qui doit

fixer la distribution et diriger les premiers mouvements des masses allemandes sur les frontières de l'Empire. Quelques jours, quelques heures même après la déclaration de guerre, 1 200 000 hommes vont se ruer sur les Vosges pour nous écraser d'un seul coup de massue, pendant que des forces réduites mais solides contiendront sur la Vistule et la Wartha l'envahisseur de l'Est, toujours lent à se mouvoir. Puis, « l'ennemi héréditaire » accablé, par un brusque retour flotte et armées se rejetteront sur les Russes, les unes par les chemins de fer, admirable réseau, où tout est calculé, organisé pour ces mouvements grandioses, l'autre par le canal maritime, voie précieuse, à l'abri des tempêtes et des fâcheuses rencontres, voie directe, courte, économique.

Telle est, esquissée en quelques mots, ce que nous appellerons *la stratégie du canal.* Mais ce rapide crayon ne suffit pas. Pour bien comprendre, il faut pénétrer plus avant ; pour apprécier exactement la valeur de ce plan, inspiré des maîtres qui ont montré l'art d'utiliser les « lignes intérieures », Frédéric et Napoléon, il faut voir de près le détail, peser le pour et le contre, discuter les divers cas qui peuvent se produire.

Et d'abord, un coup d'œil sur ces escadres russe et française qu'il s'agit de battre successivement ; car enfin, si l'escadre russe, par exemple, n'était qu'une « quantité négligeable », pourquoi ne pas prendre l'offensive contre elle en menaçant Riga, Revel, Libau, Helsingfors, Cronstadt même ; ou, mieux encore, pourquoi n'accumulerait-on pas toutes les forces disponibles dans la mer du Nord, pour être plus sûr de détruire l'escadre française ?

Quantité négligeable, l'escadre de la Baltique l'était, il y a quelques années. Elle ne l'est plus aujourd'hui, grâce au tsar Alexandre III et au grand duc Alexis, les restaurateurs de la marine russe. A côté des vieux garde-côtes et des monitors construits dans la période de 1864 à 1870, engins de défense rapprochée qui laissaient le champ libre à toutes les entreprises allemandes, on voit évoluer aujourd'hui sur les côtes de Courlande et de Livonie quatre grands cuirassés neufs, le *Gangout*, l'*Alexandre II*, le *Nicolas I*^er^, le *Navarin*, deux cuirassés d'un type réduit, fort voisin du *Siegfried*, quatre croiseurs blindés, cinq éclaireurs rapides et une trentaine de torpilleurs

de haute mer ; tous navires bien construits, dont la vitesse va, suivant le type, de 16 à 22 nœuds, et dont l'armement répond à toutes les exigences de la guerre moderne.

Ce sont là des forces sérieuses, qui justifient la prudente attitude que l'amirauté de Berlin veut imposer, au début des hostilités, à son escadre de Kiel. Mais remarquons-le bien, ces forces ne suffiraient pas pour disputer la Baltique aux quinze ou dix-huit cuirassés, aux douze croiseurs ou éclaireurs, aux trente torpilleurs qui se concentreraient au débouché du canal maritime, après la défaite de l'escadre française.

Qu'est-elle donc, celle-ci, sur qui roule, en somme, toute la combinaison ? Quelle est sa puissance, quel est son effectif ? — A ces questions la réponse n'est pas aisée, en raison des transformations que cette force navale subit en ce moment même. Au moins pouvons-nous demander au fascicule budgétaire de 1895 la composition idéale de l'escadre de la Manche, la composition qu'elle atteindra probablement vers la fin de l'année.

Voici les chiffres fournis par le document en question : un cuirassé d'escadre ; cinq garde-côtes puissants, de ces garde-côtes qu'on qualifie d'*offensifs*, comme le *Baden* et ses trois frères ; deux croiseurs cuirassés ; six éclaireurs de force variée et six grands torpilleurs.

C'est peu ! — Sans doute, à ces vingt navires toujours disponibles (encore que dix ou douze d'entre eux voient réduire leurs équipages à l'automne), il conviendrait d'ajouter un certain nombre de garde-côtes de types anciens et quelques canonnières cuirassées, actuellement en réserve avec un noyau d'effectif ; il serait même injuste d'oublier les torpilleurs appartenant aux défenses mobiles organisées. Mais, d'autre part, on ne peut oublier que l'initiative des premières opérations ne nous appartiendra pas — notre constitution politique et cent autres motifs nous enlèvent cet avantage — qu'il n'y a pas trente heures de marche à 13 nœuds de Wilhelmshaven à Cherbourg et que les Allemands savent garder le secret de leurs mouvements !

Que se passera-t-il donc ?... Refuserons-nous le combat ?... Laisserons-nous ravager notre littoral, brûler nos ports, insulter Cherbourg même, que sa digue ne protège plus assez ?

— Aura-t-on la constance de rester sourd aux cris des populations affolées et fera-t-on bon marché des protestations de l'opinion publique, surexcitée déjà par les événements dont la frontière continentale sera le théâtre? — Ou bien, au contraire, sortira-t-on, livrera-t-on une bataille décisive avec des forces inférieures, égales tout au plus, mais bien hétérogènes. se fiant à l'habileté professionnelle d'un personnel éprouvé et à la fortune de la marine française?...

Sur tout ceci la plus grande réserve s'impose et il serait outrecuidant de donner, dans ces matières délicates, des conseils à nos états-majors. Bornons-nous à constater que l'adversaire, qui nous connaît bien, qui a pesé nos forces morales et nos forces matérielles, semble compter sur un choc violent et prompt ; que d'ailleurs il sait ce qu'il veut et le veut énergiquement ; qu'il suivra des desseins depuis longtemps arrêtés, des plans étudiés et mûris dans tous leurs détails ; que ses navires de combat sont, non pas sans défauts, certes, mais robustes, forts et suffisamment rapides ; que ses équipages ont de la solidité, de l'instruction, de l'entraînement ; que ses officiers, enfin, sont jeunes, hardis, entreprenants, peut-être pas aussi « marins » que les nôtres, ni aussi bons pratiques des mers lointaines, mais très militaires, bons tacticiens, très au courant de leur matériel et fort bien renseignés sur le fort et le faible de nos frontières maritimes.

III

Pourtant, nous objectera-t-on, dans tout ceci l'absolue nécessité de creuser un canal maritime entre la baie de Kiel et l'estuaire de l'Elbe n'apparaît pas bien clairement. A supposer, — il n'en coûte pas plus, — que l'escadre française de la Manche subisse un échec et que le vainqueur veuille se retourner contre les Russes, qui observent ou qui bloquent dans l'entonnoir du Schleswig-Holstein les forces allemandes de la Baltique, pourquoi ne passerait-il pas par le Skagerrack, le Cattégat et le Grand-Belt? N'y trouverait-il pas précisément l'avantage de prendre à revers l'escadre russe?...

Point du tout! — Et voici ce qui arriverait : avertie de l'approche de l'ennemi par ses croiseurs postés au nord du cap Skagen, la pointe extrême du Jutland, l'escadre russe laisserait un rideau de bâtiments légers au sud des détroits, se déroberait par une marche de nuit à la division allemande de Kiel et, remontant par le Grand-Belt, viendrait se jeter sur l'escadre de la mer du Nord. L'issue ne serait guère douteuse, d'un combat entre les navires russes, intacts, et les vaisseaux allemands affaiblis par une lutte acharnée contre les nôtres. Et si la division de Kiel avait voulu sortir pour marcher au secours des siens, elle n'obtiendrait d'autre résultat que de se faire battre à son tour.

Dès lors, la fortune serait fixée. Les Russes domineraient la Baltique. Les débris de l'escadre française de la Manche, renforcés des navires venus de la Méditerranée après le « règlement de comptes » du Midi, seraient maîtres de la mer du Nord. Libres de leurs mouvements, les alliés pourraient tout entreprendre sur le littoral allemand et dans le Schleswig.

Voilà donc ce qu'il en coûterait de n'avoir pas le canal, ou de n'y point passer. Que l'escadre allemande revenue de son expédition dans la Manche s'en serve, au contraire, et la scène change du tout au tout. Elle combine exactement ses opérations avec la division de Kiel, qui n'a plus qu'à l'attendre au débouché du canal; elle laisse à l'arsenal d'Ellerbeck ses navires les plus avariés, se ravitaille en charbon, eau douce, munitions, répare les pertes de son personnel et va présenter le combat aux Russes avec des forces supérieures, bien organisées, bien liées et pourvues de tous leurs moyens d'action. Ici encore la victoire ne reste pas incertaine; elle se range du côté des Allemands.

Dans les deux cas que nous venons d'examiner, on reconnaît tout de suite le bénéfice des *lignes de communications intérieures*, qui permettent à une armée habilement conduite — armée de terre ou armée navale, peu importe — de battre successivement les adversaires qui s'efforcent de la prendre entre deux feux, mais qui n'ont pas le temps de passer de l'enveloppement stratégique à l'enveloppement tactique. Que ce soit d'ailleurs le Grand-Belt, communication naturelle, ou le canal, communication artificielle, l'avantage est le même,

au point de vue de la théorie pure. Mais, en fait, le canal maritime réalise l'idéal de la ligne intérieure, d'une part, en ce qu'il fournit à la fois communications sûres et ravitaillements, de l'autre, parce qu'il est inaccessible à l'ennemi.

Supposons un instant les routes transversales de la Champagne interdites aux alliés de 1814 et Napoléon, au contraire, toujours assuré d'y trouver des points d'appui solides, des vivres, des munitions, etc... quelles facilités pour son redoutable jeu de navette entre la Marne et la Seine ; quelles difficultés nouvelles pour ses adversaires, qui n'auraient jamais pu se réunir dans les plaines d'Arcis pour l'accabler sous leurs masses !

Supposons encore les routes de la Saxe réservées au seul Frédéric, quand il courait de la Thuringe à la Silésie, de la Saale à l'Oder ; combien ses manœuvres en auraient été plus promptes, plus décisives, et à quoi servait dès lors aux impériaux ce saillant de la Bohême, ce coin qui leur fut en réalité si utile, s'enfonçant dans les lignes de communications du roi de Prusse ?

IV

Revenons au canal maritime et aux guerres de nos jours. Pour apprécier la valeur militaire de la nouvelle voie de navigation, nous avons examiné une première hypothèse, celle de *l'action parallèle* des armées et de la flotte allemandes au début du conflit : choc initial à l'ouest, à la fois dans la Manche et sur les Vosges, puis rapide reflux à l'est, vers la Baltique et la Vistule.

Nous supposions ainsi — et c'est une conviction intime que nous exprimions — que l'Allemagne prendrait l'initiative des opérations sur terre et sur mer. Cependant, comme tout arrive, au moins dans les choses de la guerre, il n'est pas interdit d'admettre que nous devancions nos adversaires, et qu'avec une escadre plus forte que celle dont nous disposons aujourd'hui, nous nous établissions dans la mer du Nord.

Or, si l'on jette les yeux sur une carte de cette région (la plus simple suffit), on s'aperçoit tout de suite que le canal maritime, débouchant dans l'estuaire de l'Elbe, ne met pas en

communication immédiate les deux ports de guerre de l'Empire, Kiel et Wilhelmshaven. Entre la pointe de Cuxhaven, où finit le grand fleuve allemand, et l'embouchure de la Jade, au fond de laquelle s'abrite Wilhelmshaven, il y a près de cinquante kilomètres de bancs de sable que les grands bâtiments sont obligés de contourner par le nord, en prenant le large quelques heures. Il est clair que si notre flotte pouvait apparaître avant que les navires allemands de Wilhelmshaven fussent en mesure d'agir avec ensemble, elle n'aurait qu'à se placer entre Cuxhaven et la Jade, faire observer soigneusement ces deux issues par ses éclaireurs, et se jeter sur la première des deux escadres allemandes qui voudrait déboucher, essayant de rejoindre l'autre.

Ce serait encore une fois le triomphe de la *ligne intérieure* !

L'idée ne laisse pas de séduire. Mais la réalisation n'en paraît pas facile. Au point de vue stratégique, d'abord, la distance est un peu faible entre les deux débouchés, et la ligne intérieure un peu courte, n'étant d'ailleurs pas inaccessible à l'ennemi. Que les deux escadres allemandes concertent bien leurs mouvements, que nos éclaireurs se relâchent un instant de leur surveillance, et voilà l'enveloppement stratégique fort près de devenir l'enveloppement tactique. Notre flotte dispose à peine de trois heures pour battre la première escadre et se retourner contre la seconde. Ce n'est pas assez. Elle risque de ne rien décider et de se voir prise entre deux feux. Au moins sera-t-elle fort empêchée de s'opposer à la jonction de ce qui restera des divisions ennemies.

Il est vrai qu'il existe des moyens d'entraver la marche d'une escadre qui veut franchir une passe rigoureusement délimitée par des bancs. Nous n'y insisterons pas. On peut beaucoup entreprendre à la guerre avec des desseins bien conçus, bien arrêtés et, ce qui est le plus rare, la volonté ferme de les pousser jusqu'au bout. Mais il ne faut pas non plus calculer trop étroitement. Il faut garder de la marge et abandonner quelque chose à la fortune, qui prend toujours ce qu'on ne lui laisse pas.

Et puis dans cette position aventurée, pourrait-on se maintenir longtemps ? Comme une armée, une flotte a besoin de se réapprovisionner. Même lorsqu'elle ne fait pas de route,

lorsqu'elle observe, surveille ou croise, elle consomme du charbon, et chaque jour qui s'écoule voit diminuer avec le précieux combustible, ce que nous appellerons sa « puissance de blocus ». Il faudrait donc lui ménager un ravitaillement continu, créer des communications régulières entre elle et le port français le plus voisin. Ce n'est pas impossible; c'est seulement difficile, si l'on réfléchit qu'on ne peut guère empêcher quelque bâtiment léger de sortir de la Jade au bon moment et de donner la chasse aux navires ravitailleurs. En tout cas notre flotte devrait embarquer charbon, vivres, munitions en pleine mer, et tous les marins s'accordent à dire que cette opération n'est point commode.

Enfin, au point de vue exclusif de la navigation, ce cul-de-sac de la *Deutsche See*, ouvert aux dangereux vents de l'ouest, a une réputation assez mauvaise depuis le triste hiver de 1870. Il faudrait donc compter avec ces obstacles matériels, avec cette résistance passive que la nature oppose si souvent aux combinaisons des stratégistes, et tout cela donne à penser.

V

Mais nous n'avons pas encore tout dit! — Lorsque la question du canal maritime fut soumise aux Conseils de l'Empire allemand, M. de Moltke se montra, paraît-il, très froid pour cette grande entreprise. Outre qu'il exprimait la crainte qu'on ne se trouvât entraîné à de très fortes dépenses, le vieux feld-maréchal était frappé, en premier lieu, de la difficulté de défendre le canal contre une agression venue du nord, car les Allemands nous voient toujours débarquant dans le Schleswig ; en second lieu, des conséquences possibles de ce défaut de communication directe entre Kiel et Wilhelmshaven, que le tracé du canal laisse subsister : « A tant faire, disait M. de Moltke, il faudrait prolonger la percée jusqu'à la Jade. » — C'était doubler le travail. La boutade n'eut pas de suite, car on pensait avoir assez à faire avec les vases et les lacs du Holstein. Il n'est pas dit que l'idée ne mûrisse un peu plus tard.

Quoi qu'il en soit, on s'efforça de donner satisfaction à l'illustre chef du grand état-major. D'une part, on prit des mesures pour la défense immédiate de cette coupure profonde que certains Allemands ne peuvent s'empêcher de regarder avec inquiétude, lorsqu'ils *osent* penser que l'Empire pourrait, quelque jour, éprouver des revers. M. de Moltke estimait, dit-on, qu'il faudrait cent mille hommes pour border le canal, ou plutôt pour manœuvrer sur ses deux rives: cent mille hommes, on les aura sans doute; cent mille soldats, c'est autre chose. Nous verrons bien.

D'autre part, pour assurer cette communication trop précaire entre l'Elbe et la Jade, on acquit de l'Angleterre, en 1890, et l'on fortifia aussitôt l'îlot d'Helgoland. Cette position a son prix, que nous indiquerons tout à l'heure; mais elle ne vaut pas ce que pensent les stratégistes de cabinet d'outre-Rhin. Helgoland est trop loin du littoral pour jouer exactement le rôle qu'on lui attribue; il y a quarante-huit kilomètres au moins entre ce rocher et les premiers bancs qui s'étendent de l'Elbe à la Jade. Or, nous ne connaissons pas de canon qui porte si loin. Y en eût-il que cela ne servirait de rien. La première condition pour atteindre un navire, qui n'est qu'un point sur la mer, et un point mobile. c'est de le voir.

Helgoland ne « couvre » donc pas la ligne Elbe-Jade. Tout au plus en observe-t-il les approches; et c'est, bon gré mal gré, de cette solution approchée que dut se contenter M. de Moltke. A la vérité, sous le canon de ce fort d'arrêt maritime s'abritera une flottille de torpilleurs assez gênante pour l'escadre qui oserait faire séjour dans le triangle compris entre la Jade, l'Elbe et l'Eider; mais ce qui nous doit toucher le plus, c'est que nos bâtiments seront privés du mouillage, et par conséquent, du repos relatif qu'ils trouvaient, en 1870, à l'abri de l'îlot. Voilà, pour l'Allemagne, le plus clair bénéfice de l'acquisition d'Helgoland. Et nous ne dirons pas que ce bénéfice ne soit pas sensible.

Solution approchée, disions-nous. Mais il existe une solution radicale. Puisque Wilhelmshaven est trop loin de l'embouchure de l'Elbe (la véritable porte du canal), pourquoi ne

pas l'y transporter? — Qu'on ne s'étonne pas trop! Qu'on ne parle pas d'utopie! L'avis en a été ouvert sérieusement, et il y a même un commencement d'exécution.

Lorsque la puissante métropole de l'Elbe, Hambourg, fut bien convaincue qu'il n'était plus en son pouvoir d'empêcher le percement d'un canal qui allait lui enlever une grande partie de son commerce de transit, elle fit contre mauvaise fortune bon cœur et s'avisa de créer à Cuxhaven, dont le territoire lui appartient, un port de premier ordre. L'expédient était habile; c'était au surplus le seul moyen de recouvrer, à cette pointe extrême de l'Elbe où passeront tous les navires du canal, ce qu'allait perdre Hambourg même, trop enfoncé dans le fleuve.

Informé de ce projet, le gouvernement de l'Empire conclut, en juillet 1890, avec le Sénat de la Ville libre, un traité qui lui réservait la jouissance d'une partie des bassins et de l'outillage du nouveau port. En retour, l'État accordait aux travaux une certaine subvention. L'exposé des motifs du projet de convention soumis au Reichstag ne dissimulait aucunement qu'il fallait prévoir la constitution, à Cuxhaven, d'un établissement militaire important.

Sans doute, il ne faut pas conclure tout de suite à l'abandon de Wilhelmshaven, où l'on a dépensé depuis trente ans des centaines de millions. L'affaire est de conséquence et veut être mûrie. La question est à l'étude dans la Marine et dans l'état-major allemand, où elle divise les opinions. Est-ce Wilhelmshaven, est-ce Cuxhaven qui l'emportera? Il nous semble que c'est ce dernier, en dépit des capitaux engagés et des intérêts particuliers qui défendent le grand port de guerre de la Jade. Tant que l'Allemagne conservera son organisation actuelle, rien ne prévaudra contre un intérêt d'ordre général bien constaté, contre l'intérêt supérieur de l'Empire.

VI

Ici doit se terminer cette étude sommaire, où nous n'avons pas eu d'autre dessein que d'attirer l'attention de nos lecteurs

sur le surcroît de puissance qui va résulter pour l'Allemagne de l'achèvement du canal maritime. Nous espérons y avoir réussi. On n'attend pas sans doute que nous recherchions les moyens de parer les nouveaux coups qui nous menacent. Ces moyens doivent exister. Ils existent. Mais, si nous les connaissions, nous nous garderions d'en faire part au public.

Il en est deux, pourtant, dont il est bien permis de ne pas faire de mystère. Le premier — nous y avons déjà fait allusion — c'est de renforcer autant qu'il convient notre escadre de la Manche. Il faut, pour cela, hâter la mise en service d'unités de combat nouvelles.

Le second consiste à user des armes même de l'adversaire, en creusant à notre tour le canal qui permettra de porter rapidement du sud au nord les éléments les plus vigoureux de la force navale française. Les obstacles misérables qui entravent depuis vingt ans l'exécution de ce grand œuvre doivent s'évanouir devant l'intérêt suprême, devant l'intérêt de l'État.

L'État ! Il n'est plus, dans ce pays, aucun homme qui puisse s'en proclamer le gardien, le protecteur, le père ; aucun homme qui l'incarne et ose dire : « l'État c'est moi ! » avec ce profond sentiment de la responsabilité dont s'ennoblissait l'orgueil d'un roi de droit divin. Mais enfin l'État a encore des représentants autorisés. Il en a un surtout, supérieur aux partis dont il est l'arbitre, et qui a le devoir de guider la Nation, cette masse incertaine, indécise, mais si noble, si généreuse dans ses instincts. C'est à ce représentant qu'il faut faire appel quand il s'agit d'une entreprise dont les conséquences peuvent avoir une influence si profonde sur les destinées de la France ; c'est aussi aux bons citoyens, à tous ceux qui sentent bien, malgré tant d'équivoques où s'endort notre vigilance, que l'heure approche de plus en plus des grandes luttes, mais aussi pour qui les aura mérités, des grands retours de fortune !

★★★

SONNETS

ÉCRITS DANS L'ALHAMBRA

I

L'Alhambra tout doré, tout brûlé de soleil,
Par cette après-midi, n'entend d'autres murmures
Que la plainte des blancs jets d'eau sous les ramures
Des sombres orangers où flambe un fruit vermeil.

Le silence du tiède asile était pareil,
Un or pareil brillait sur les oranges mûres,
Alors que Boabdil, dédaigneux des armures,
Dormait dans ce jardin son languissant sommeil.

Plus tard la même paix enveloppa ces marbres
Quand Gautier, jeune et fier, vint errer sous ces arbres,
Rêvant comme jadis le prince Boabdil.

O palais vide, où sont tes rois et tes poètes,
Dont le songe, comme un encens vague et subtil,
Flotte encore parmi tes frêles colonnettes?

II

Doux et triste palais, l'herbe croît dans tes cours,
Et les douze lions qui gardent ta fontaine
Ne sentent plus errer sur leur tête hautaine
Les doigts de la sultane aux riantes amours.

Mais le rêveur qui sent la fuite de ses jours,
Et qu'attendrit l'effroi de la vie incertaine,
Préfère au jeune éclat de ta splendeur lointaine
Ta ruine qui dit que les bonheurs sont courts.

C'est un calme de tombe heureuse qui s'exhale
Des murs teintés où la sagesse orientale
Grava jadis : « Il n'est de conquérant que Dieu... »

Et ce Dieu, la grande Ame éternelle des choses,
T'emplit seul, ô Palais, de son soleil de feu,
Ainsi que l'annonçaient les mots sur tes murs roses.

III

Comme il fuyait bien loin de Grenade la belle
Boabdil retourna son cheval et pleura,
En voyant sur la tour de son rouge Alhambra
Flotter le pavillon castillan d'Ysabelle.

Pauvre prince, il pleurait l'antique citadelle,
Les patios ombreux où sa jeunesse erra,
Les balcons découpés à jour sur la Sierra
Et les vasques de marbre où l'eau vive étincelle.

Pauvre prince exilé, qu'un plus sage que moi
Blâme ces pleurs d'enfant sur ta face de roi.
Hélas! tu m'apparais comme un trop juste emblème,

L'emblème du rêveur, tristement insensé,
Qui, par sa faute, a tout perdu de ce qu'il aime
Et pleure en regardant le palais du Passé.

IV

Le vol silencieux, le vol triste de l'heure
Frissonne autour de moi qui tremble et me souviens,
Et le palais désert à mes regrets anciens,
A mes mornes regrets sert de pâle demeure.

Aux vasques des bassins c'est mon amour qui pleure,
Lui qui s'accoude à ces balcons aériens.
Ces longs soupirs dans ces feuillages sont les siens,
Et ces mots sur ces murs ordonnent tous qu'il meure.

Tout parle ici de mort et de renoncement,
Le vaste azur du ciel sur le palais dormant
Brûle d'un feu terrible et funeste à la vie.

Ah! que ne puis-je ici vous coucher pour jamais,
Regrets cruels, et rendre à mon âme asservie
La clarté de ce ciel et son immense paix!

V

Dans la tour de l'Infante il est une fenêtre,
Où j'aime, quand la nuit descend, venir m'asseoir.
La Névada rougit dans l'air pourpré du soir.
Oh! la tristesse dont cette heure me pénètre!

Les mortes du palais vont-elles reparaître?
Quels lents soupirs chargés d'un muet désespoir
Jettent les grands cyprès au long feuillage noir
Dans le Généralife où Boabdil fut maître!

Les cloches de Grenade y mêlent tristement
L'appel mystérieux de leur clair tintement,
Dans l'Alhambra j'entends la chouette qui crie.

Oh! l'heure dangereuse où le passé vainqueur
Déploie ainsi sa vague et trompeuse féerie
Dans le palais désert et dans le triste cœur!

PAUL BOURGET
de l'Académie française.

L'IMPÉRATRICE CATHERINE

ET

LE PRINCE DE LIGNE

On rencontre parfois dans l'histoire certaines figures qui ont le privilège d'intéresser le public aux moindres détails de leur existence. Le prince de Ligne est un de ces favoris du destin, et, presque un siècle après sa mort, il exerce le même attrait que de son vivant. Tout le monde s'en est occupé, tout le monde a écrit, traduit, copié ses faits et gestes sans lasser l'attention du lecteur. Il semblerait dans ce moment-ci que Catherine II, Catherine le Grand comme l'appelle le prince, jouisse du même privilège; à cela près qu'elle n'inspire pas à tous la même sympathie que de Ligne. Cependant nous n'aurions pas songé à faire un nouveau travail sur ces deux personnages si des documents qui n'ont pas été mis en œuvre jusqu'à présent n'étaient tombés entre nos mains. Il s'agit de la correspondance du prince avec l'impératrice Catherine[1].

Toutes les lettres que nous donnons, du prince, sont inédites, sauf deux, mais ces deux offrent de telles variantes en

1. M. de Grot, président de la Société d'histoire russe, a eu l'extrême obligeance de faire copier pour nous toutes les lettres qui existent dans les Archives impériales. Nous lui en offrons ici nos remerciements.

les comparant au texte déjà publié, qu'on peut vraiment les considérer aussi comme inédites. Quant à celles de l'Impératrice, elles n'ont paru que dans le recueil russe de sa correspondance et ne sont, pour ainsi dire, point connues en France, nous en donnerons de nombreux fragments, tous remarquables, par la bonhomie et la sincérité qu'ils respirent et par les vues souvent prophétiques de cet esprit clair et profond.

Les lettres du prince de Ligne sont comme toutes ses œuvres d'une incorrection de style absolue qui surprend un peu au premier moment, la phrase est souvent entortillée et obscure, il faut la relire pour la bien comprendre, mais on s'y habitue vite, et se piquant de son style *parlé*, comme l'appelait madame de Staël, cette négligence élégante et naturelle finit par avoir un attrait tout particulier. Il nous a paru intéressant de compléter cette correspondance en puisant dans les notes, tout à fait inédites, du comte Fédor Golowkin, les portraits et les anecdotes qui se rattachent aux lettres de l'Impératrice et du prince de Ligne et qui souvent leur donnent plus de clarté.

Né en Hollande vers 1768, Golowkin vint fort jeune avec ses frères à la cour de Russie; ils appartenaient à une ancienne famille moscovite; sa jolie figure et son esprit vif et délié le firent remarquer de l'Impératrice qui le nomma gentilhomme de la Chambre et lui donna ses grandes et petites entrées. Il ne tarda pas à se faire un grand nombre d'ennemis; sa vanité, sa suffisance, son esprit mordant et incisif, sa manie de critiquer tout et de se mêler de tout le rendirent bientôt insupportable. Il ne semblait pas se douter que l'expérience et les conseils d'un homme de vingt ans ne devaient pas peser d'un grand poids dans les destinées d'un empire. Lassée enfin de sa présomption, l'Impératrice s'en débarrassa d'une façon polie, en l'envoyant à Naples en qualité d'ambassadeur. Il ne trouva rien de mieux à faire en arrivant que de publier des couplets satiriques contre la reine Caroline; il faut convenir que le sujet y prêtait; mais, non content de chansonner la reine, il commit la faute impardonnable chez un ambassadeur de prendre part à la rédaction d'un pamphlet des plus violents contre cette souveraine, qui le fit chasser de Naples.

En arrivant à la frontière de Russie, il fut arrêté par ordre de l'Impératrice et exilé à Pernau, sans autre forme de procès, il y demeura jusqu'à la mort de Catherine. Il nous a laissé une appréciation très curieuse de l'état de la cour impériale de Russie précisément à l'époque des voyages du prince de Ligne à Pétersbourg. Elle est intéressante à lire et prépare bien à la correspondance qui va suivre.

Après avoir passé rapidement en revue les règnes précédents, il arrive à celui de Catherine et l'analyse avec une finesse d'observation et des vues originales très remarquables.

Laissons-le donc parler sans un plus long préambule[1].

« A peine Catherine fut-elle sur le trône, dit-il, que la révolution dans le ton et les manières fut complète. Il serait difficile d'expliquer comment une femme transplantée si jeune d'une ville de garnison prussienne, dans une cour à moitié tudesque, fit pour acquérir le goût exquis qu'on a si naturellement admiré en elle, et qui annonçait plutôt une personne élevée dans la meilleure compagnie de Paris qu'une autocratrice de toutes les Russies.

» J'y ai souvent songé, dit Golowkin, et je n'ai pu attribuer ce phénomène qu'à la liaison intime que, très jeune encore, elle avait formée avec le comte Poniatowsky, l'homme de l'Europe le plus distingué par sa bonne façon et le bon goût de sa politesse et de ses discours. Elle ne voulait alors être que femme et digne de lui, et l'amour joint à la souplesse du jeune âge opéra le miracle. L'effet d'un tel exemple fut électrique et, dès l'année 1764, on ne vit plus que les manières de Paris et celles de Moscou.

» La jeunesse prit les unes, les vieillards revinrent aux autres, et les caricatures d'Allemands entés sur des Russes disparurent tout à fait. Le prince Galitzin, si longtemps ambassadeur à Vienne, à chaque fois qu'on lui donnait des détails sur la nouvelle cour, croyait qu'on cherchait à lui en imposer et se plaignait de ce qu'il appelait une conjuration pour se moquer de lui. Le terme de mystification n'était pas encore connu. »

1. Nous devons la communication de ces précieuses notes à M. le baron de Freudenreich qui en est le possesseur et a bien voulu nous permettre de les reproduire.

La czarine voulut, dès son avènement au trône, profiter du goût qu'avaient les Orloff ses favoris pour les usages nationaux ; goût qui à la vérité chez eux provenait de leur ignorance des usages étrangers plus que d'une opinion arrêtée pour rétablir l'ancien costume. Ils parurent, ainsi que quelques courtisans affidés, dans ces habits longs qui dessinent si bien la taille des jeunes gens et rendent si imposante celle des vieillards. Les fourrures les plus rares rehaussaient l'éclat des étoffes les plus brillantes, et les plaques et les cordons des ordres y paraissaient encore plus dignes d'envie; mais les Czernicheff, les Schouvaloff, les Strogonoff, créatures d'Élisabeth, montrèrent une douleur si vive, crièrent si piteusement à l'impiété, qu'il fallut y renoncer.

Les femmes n'eurent pas le même succès dans leurs réclamations ; l'Impératrice elle-même avait donné l'exemple. Elle avait adopté la robe ouverte et flottante avec les doubles manches; les unes, plissées le long du bras jusqu'au poignet, les autres relevées au bas du dos; la jupe fermée par devant, la ceinture à flots et la coiffure en diadème. Les femmes de son âge avaient suivi cette mode et la conservèrent; on la mitigea en faveur des jeunes qui se mouraient de douleur de n'être pas mises comme à Paris, mais, tel qu'il était, cet habit, devenu indispensable pour paraître à la cour, se conserva sous le nom d'habit russe. Dans le journalier l'Impératrice prit l'habit moldave du même genre, mais plus commode que l'autre. Et, comme d'être admise au petit bal de l'Hermitage était une grande faveur et qu'on n'y pouvait paraître autrement, les jeunes femmes affectèrent de le louer et de le porter.

Ce goût apparent pour les anciens usages n'était point une simple fantaisie de Catherine, elle avait dans l'esprit le projet de « renationaliser la nation » et de relever les Russes à leurs propres yeux.

« Elle vit qu'un régime contraire à celui qu'avait établi Pierre Ier était le seul remède qu'on pût appliquer aux maux toujours croissants dont il était la source.

» Après la paix de Kaïnardgy, dit Golowkin, quand des succès en tout genre l'eurent enveloppée d'une atmosphère de gloire, quand elle vit que l'opinion de ses peuples attachait d'avance le sceau de la réussite à toutes ses entreprises, elle

laissa deviner son secret et l'on vit qu'elle voulait régner sur des Russes, sur une grande nation fortement pénétrée d'antiques principes et non sur des métis. »

Répugnant par caractère et par calcul à tout moyen violent, préférant la séduction au commandement, elle parut ne se permettre d'autre amour-propre que celui que lui prêtaient ses sujets. Elle prononçait les noms de Russie et de Russes avec une sorte de complaisance respectueuse, et lorsqu'il arrivait, ce qui était fort fréquent, qu'on la louât de quelque chose d'utile ou de grand, elle répondait avec un air réfléchi : « *Ceci ne vient pas de moi, mais tient aux grandes destinées de la Russie.* » C'était une manière fort agréable et qui réussissait toujours que de louer en sa présence les Russes et la Russie.

Dès le commencement de l'année 1780, l'impératrice Catherine et l'empereur Joseph nourrissaient l'un et l'autre un secret désir de se rencontrer et de résoudre ensemble les graves questions sur lesquelles ils avaient à prendre des décisions d'un intérêt commun, soit au point de vue de la Turquie, soit à celui de la Russie. L'entrevue fut décidée et les deux souverains se rencontrèrent à Mohileff, le 24 mai. L'Empereur voyageait sous le nom du comte de Falkenstein.

L'Empereur et l'Impératrice firent route ensemble, jusqu'à Smolensk ; de là Joseph se rendit seul à Moscou et rejoignit Catherine qui avait été l'attendre à Saint-Pétersbourg. Il en repartit le 10 juillet, emportant le meilleur souvenir de son voyage. Catherine écrivait de son côté : « M. de Falkenstein est parti d'ici le 10 de ce mois et doit être près de Vienne. Je ne finirais point si je me mettais à faire son éloge; c'est la tête la plus solide, la plus profonde, la plus instruite que je connaisse. Morgué, qui le devancera, se lèvera de grand matin. »

Les excellentes relations qui venaient de se nouer entre la czarine et l'empereur assuraient d'avance le meilleur accueil au prince de Ligne, qui arriva peu après le départ de son souverain. Le but apparent de ce voyage était de réclamer une partie des biens de sa belle-fille la princesse Charles de Ligne, née Massalska, situés en Pologne et mis sous séquestre par la Russie. La première chose que fit le prince fut d'oublier d'en parler; oublia-t-il? ou bien pensa-t-il qu'il était préférable de plaire à l'Impératrice avant de lui adresser sa

requête? nous n'osons rien décider; mais il est certain qu'il réussit auprès d'elle au delà de tout ce qu'il pouvait espérer. Pendant les vingt jours qu'il passa à Pétersbourg, il fut comblé des attentions les plus délicates et il partit enchanté de cette cour et de cette ville, si différentes de toutes les autres; aussi à peine arrivé à Vienne, il écrit avec une plume trempée dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel :

LE PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE CATHERINE

Octobre 1780[1].

« Madame.

» Je crois que j'ai fait le plus beau rêve du monde. Je n'étais venu à Pétersbourg que pour quinze jours admirer Votre Majesté impériale et pour raconter à mes petits-enfants que j'avais eu le bonheur de voir le plus bel objet de culte et de célébrité. Elle a daigné me permettre de sortir de ce cercle de l'admiration, pour me convaincre qu'on gagne encore à être vu de près, quand on a la supériorité dans tous les genres que possède seule Votre Majesté.

» Comme Elle sait tout, Elle se ressouvient de saint Siméon, qui disait dans son cantique : « Vous renvoyez votre serviteur » en paix, parce que mes yeux ont vu Votre Divinité. » Mais mes yeux la reverront encore, et, en attendant, je pars pénétré de ses bontés et de celles qu'Elle aura de me permettre de lui en présenter l'assurance.

» Le prince (Potemkin) me fait espérer qu'Elle ne le trouvera pas mauvais et veut bien se charger de la lui offrir. Il vient de mettre le comble aux marques d'amitié dont il m'a honoré en me faisant voir le plus beau régiment de cavalerie, et le mieux manœuvrant que j'aie encore vu.

» Puissé-je faire encore bientôt un si beau rêve; et n'en sortir qu'éveillé par des coups de canon pour la gloire des deux Empires. La dernière chose que je me ressouviens d'avoir dite à Votre Majesté impériale, en la bredouillant même entre mes dents, était que je serais au comble du bonheur de

1. Inédite.

pouvoir exposer ma vie pour Elle. C'est aussi la dernière chose que je prends la liberté de lui écrire.

» J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement, etc. »

Le bonheur du prince de Ligne fut à son comble en recevant une réponse de la main même de l'Impératrice.

L'IMPÉRATRICE CATHERINE AU PRINCE DE LIGNE

Décembre 1780.

« Monsieur le prince de Ligne, vous savez que la farce de la conférence politique que vous avez tenue en ma présence à Czarskoé-Sélo avec le grand écuyer[1] m'a tellement frappée qu'elle m'a donné un goût décidé pour les dissertations en général. Toute conversation en écrit laconique, même le jeu de macao, en sont restées discréditées en quelque sorte chez moi. La lettre que vous venez de m'écrire me fournit une agréable occasion de vous en envoyer une sur les lettres que je reçois et celles que j'écris; elle serait ci-jointe, si je ne savais encore à qui la donner pour la faire traduire en chinois vulgaire. Tout ce que je puis vous dire pour le présent de son contenu, c'est que les lettres que je reçois sont classifiées; que la vôtre sera rangée dans le petit nombre de celles qui sont aussi bonnes à lire qu'à recevoir. Le raisonnement est démontré par cent et une preuves ; chacune de ces preuves a son étiquette, comme par exemple (pour la vôtre) : bon à connaître, aisé à vivre, l'esprit éclairé, sensibilité, gaieté, etc. Toutes choses que moi, voisin ou voisine des Tartares, je tiens en grand honneur et qui deviennent extrêmement rares dans le monde connu...

» Vous qui me parlez de saint Siméon, et qui le citez d'une façon aussi flatteuse pour moi, et qui savez l'Écriture sainte, comme bien d'autres choses, sur vos doigts, vous n'ignorez pas qu'il y est dit : « Contrains-les d'entrer; » mais nulle part: « Contrains-les de sortir. » Or, les coups de canon des deux

1. Le prince avait, en plaisantant avec le grand écuyer Narischkin, simulé une conférence entre les souverains actuels de l'Europe et de l'Asie, et après un long bavardage, n'avait rien décidé du tout.

empires dont vous me parlez pourraient bien contraindre plus d'un de sortir de chez soi...

» Croyez, mon prince, etc. »

L'Impératrice n'écrivait point à tout le monde et une lettre de sa main était une faveur marquée; aussi le prince de Ligne en fut-il enchanté; il y répondit peu après :

15 février 1781 [1].

« Madame,

» Je me tiens à deux mains pour ne pas me rappeler plus souvent au souvenir de Votre Majesté impériale. Au moment où la lettre qui m'a fait le plus plaisir au monde m'a permis de sortir de mon ravissement, mon premier mouvement était de témoigner à Votre Majesté ma reconnaissance et un nouveau degré d'enthousiasme

» Faut-il se réjouir qu'elle occupe le premier trône du monde? Oui, comme aimant le bien de l'humanité en général ; mais pour nous qui aimons notre bien en particulier, nous y perdons beaucoup ; on pourrait passer sa vie à voir, entendre ou écrire à Votre Majesté qui n'y perdrait rien de l'admiration qu'elle inspire, et serait débarrassée de bien des ennuyeux qui aiment à être éblouis de son éclat.

» Je ne l'étais pas, mais je me croyais un aigle pour ce moment-là seulement. J'osai fixer le soleil; et j'en étais quitte, comme le grand écuyer et comme il dit, pour être un peu *hâlé* avec lui. Mais, après avoir été si bien éclairé, on ne voit plus que la nuit ailleurs, et d'aigle je suis devenu une chouette. Mes sens sont devenus lugubres jusqu'à ce que la vue du soleil me métamorphose et je me propose toujours d'aller dès que je le pourrai me réchauffer à ses rayons.

» C'est peut-être par jalousie que l'autre soleil ne se montre pas plus souvent à Czarskoé-Sélo où je parie cependant qu'il serait bien reçu, car Votre Majesté lui fait toujours bonne mine. C'est dommage qu'il aille servir des provinces de l'empire si éloignées; c'est alors que nous verrions des prodiges en jardins comme en victoire, en législation et en philosophie.

1. Inédite.

» Je comptais, à propos de cela, pouvoir envoyer à Votre Majesté impériale mon petit ouvrage sur les jardins; mais mon fils veut l'imprimer lui-même pour Elle. C'est un imprimeur lent, quoique zélé, et qui peut-être aurait envie d'être imprimeur de l'Académie où il a assez de santé pour ne pas se trouver sans connaissances[1].

» Mais j'oubliais encore que je ne dois pas abuser d'un temps précieux, ou prendre même sur le petit moment de l'intérêt qui fait le bonheur de trois personnes, il faut que je finisse malgré moi, mais il faut pourtant que je die que Votre Majesté impériale a hérité des sentiments que je devais à S. M. l'Impératrice que nous venons de perdre[2]. C'est encore à joindre à son grand patrimoine de tous les cœurs, il n'y a pas de muraille qui sépare cet empire-là, et le mien en sauterait à pieds joints une plus haute cent fois que celle de la Chine et de la Tartarie.

» Je supplie Votre Majesté de vouloir bien ne pas oublier que personne au monde n'est plus pénétré de reconnaissance, d'admiration, d'attachement, si j'ose le dire, et de profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être et serai jusqu'au dernier moment de ma vie, etc. »

Pendant son séjour à Pétersbourg, le prince de Ligne s'était fort lié avec le grand écuyer Narischkin, qui était fort bien en cour et se permettait de grandes libertés de paroles sous un air naïf et innocent. L'Impératrice s'en amusait beaucoup. Golowkin nous raconte de lui un trait qui montre bien qu'il osait tout dire. On sait que l'Impératrice attachait une grande importance à ce qu'on parlât avec admiration des Russes et de la Russie, bien différente en cela des souverains qui la précédèrent. « Le grand écuyer Narischkin, qui cachait beaucoup d'esprit sous de grandes singularités, mit un jour l'Impératrice et sa petite société dans le plus grand embarras : — Madame,

1. Le séjour du prince de Ligne à Pétersbourg avait coïncidé avec celui du prince royal de Prusse. Ce dernier eut fort peu de succès auprès de l'Impératrice et de sa Cour, il était peu intelligent et d'un esprit peu cultivé. Cependant, on lui fit les honneurs d'une séance à l'Académie; il faisait très chaud et le prince se trouva mal; de Ligne, malicieux à ses heures, répondit à l'Impératrice qui s'informait de cet accident : « Le prince s'est trouvé sans *connaissances* au milieu de l'Académie. » Le mot passa de bouche en bouche et c'est à cela que cette lettre fait allusion.

2. L'impératrice Marie-Thérèse était morte le 29 novembre précédent.

lui dit-il, d'un ton presque niais, dans mon enfance et pendant toute ma jeunesse on ne parlait des Russes que comme la dernière des nations ; on les traitait d'ours et même de cochons ; depuis quelque temps, et bien avec raison, on les met au-dessus de tous les peuples connus. Or, je désirerais que Votre Majesté impériale voulût bien me dire l'époque où, selon Elle, nous étions au pair... Tout le monde rougit et l'Impératrice, qui n'avait jamais l'air embarrassé, au lieu de répondre, changea subitement de conversation. »

On voit jusqu'où Narischkin poussait l'audace de tout dire. Pendant l'apparition de Ligne, il s'était établi entre lui et le grand écuyer une plaisanterie qui consistait à parler une prétendue langue chinoise, apprise soi-disant dans un voyage en Chine qu'ils n'avaient jamais fait. A peine arrivé à Vienne, le prince écrivit une lettre fort gaie au grand écuyer et celui-ci, qui n'écrivait pas facilement le français, pria l'Impératrice de lui servir de secrétaire.

Voici cette lettre :

LE GRAND ÉCUYER NARISCHKIN AU PRINCE DE LIGNE

(Lettre écrite en son nom de la main de l'Impératrice).

« Je viens de recevoir une lettre sans date, sans lieu et sans signature. Je l'ai dévorée et je n'ai rien de plus pressé que de la montrer à tout le monde, parce qu'elle m'a fait un plaisir infini. Je suis fâché seulement que la lettre a été chiffonnée et salie étrangement ; je voudrais la conserver puisque chaque mot de son contenu me retrace celui qui donnait un essor de plus à mon naturel, et dont le souvenir m'est toujours également cher. Les expressions chinoises ont pensé me faire évanouir de joie. Oui, oui, il n'y a que nous deux, mon cher prince, qui sachions aussi bien le chinois en Europe. Toujours occupé de la cour de Pékin, quoique loin d'elle, je viens de composer l'ariette suivante :

Le Roi de la Chi, i, i, i, i, i, ne
Quand il a bien bu, u, u, u, u, u, u,
Fait la plus fichu mi, i, i, i, i, ne
Qu'on ait jamais vu, u, u, u, u, u.

» Cela n'est-il pas pathétique! Tandis que je m'occupais de cela, tout le monde me pressait de vous répondre ; moi-même j'en avais la plus grande envie ; mais qui ignore que chacun a sa tête, et que souvent ma tête va tout autrement que l'envie qui est dans cette tête. Or donc, pour n'être ni trop long ni trop court, je vous dirai que j'ai dit à quelqu'un que je ne nommerai pas : « Si vous vouliez bien me faire cette réponse, vous me » feriez plaisir. » Tous ceux qui étaient présents se sont récriés sur la rareté de l'invention et sur la nécessité de l'exécution.

» Le secrétaire entend la langue chinoise presque aussi bien que moi, je ne puis pas dire précisément que ce soit un bien joli garçon, mais il est gai, et aisé à vivre, et surtout il ne me coûte rien; chose qui quelquefois ne laisse pas d'avoir son agrément, surtout pour quelqu'un qui vide ses poches, à faire au marché des emplettes dont il n'a pas besoin. Quelles que soient mes poches, mon cœur ne l'est pas; il est rempli d'amitié et de reconnaissance pour toutes celles que vous voulez bien me marquer, mon prince. Si vous aimez à vous souvenir de votre séjour ici, tenez, la partie est égale, tous ceux que je connais se souviennent de vous, avec le plus grand intérêt; si vous ne voulez point m'en croire, je vous dirai la chanson d'Annette : « *Venez chez nous, vous le verrez ;* » vous y serez reçu par moi à bras ouverts, j'embrasserai même vos izwostchiks s'ils vous amènent ventre à terre ; à la vérité, comme grand écuyer, je plaindrai leurs chevaux, mais je tiendrai prêt un plat de pilof pour les deux Tartares. Ma famille, très sensible à votre souvenir, se porte bien ; après Pâques je marierai ma fille Nathalie.

» L'Impératrice, à qui j'ai fait voir le passage de votre lettre qui la regarde, m'a chargé de vous dire qu'elle continue à faire un cas tout particulier du prince de Ligne. Le prince Potemkin et les deux princes Bariatinsky vous saluent. Le prince Basile Dolgorouki est allé à Moscou, le prince Wolkonsky n'est pas de retour de Vienne. Je finis en vous présentant les assurances de mon plus profond attachement dans toutes les langues du monde à moi connues. »

Les lettres du prince de Ligne plaisaient fort à la czarine et elle l'encourageait de tout son pouvoir à lui écrire.

CATHERINE II AU PRINCE DE LIGNE

Pétersbourg, le 7 mars 1781.

« Monsieur le prince de Ligne, je ne sais quel écrivain de la Chine ou d'autre pays a dit que le meilleur moyen d'éviter la tentation était d'y succomber. Partant de cette belle règle, qui pourrait ne pas être du goût de tout le monde, j'opine que chaque fois qu'il vous prendra envie de m'écrire, vous employiez vos deux mains, non pas à vous retenir, mais que de la droite, s'il vous plaît, vous saisissiez une plume, et de la gauche une feuille de papier sur laquelle, à peu près, vous tracerez tout ce que bon vous semblera, et soyez assuré que cela me fera autant de plaisir que la lettre que vous m'avez adressée le 15 février.

» Les trônes et ce qu'il y a dessus sont ordinairement très beaux à être vus en perspective ; sans faire tort à mes honorés confrères, je suppose que tous, tant que nous sommes, nous devons être d'insupportables personnages dans la société, je le sais par expérience. Quand j'entre dans ma chambre, je fais l'effet d'une tête de Méduse : tout le monde se pétrifie et prend racine à la place où il se trouve huché. Il est très flatteur pour moi que vous me disiez le contraire ; mais l'expérience m'avertit tous les jours que je suis comme les autres; il n'y a pas au delà de dix à douze personnes qui me souffrent sans gêne et sans contrainte...

» Je vous ai plaint d'avoir été spectateur du triste événement qui vous attendait à Vienne [1]. Les regrets de l'Europe entière ont accompagné cette grande princesse au tombeau ; je crois que c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. En mon particulier, j'y ai pris une part sincère, je n'ai pu m'empêcher de la marquer tout de suite à son auguste fils, vous connaissez mes sentiments par lui.

» Ayez la bonté de vous ressouvenir quelquefois, mon prince, que vous laissez ici des espérances de vous revoir un

1. La mort de Marie-Thérèse.

jour, et soyez assuré que sur la liste de ceux qui vous reverront avec plaisir, vous trouverez le nom de

» CATHERINE. »

LE PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE

Vienne, le 12 février 1782[1].

« Madame,

» Il ne me faut rien moins que la crainte de prendre trop de liberté, pour m'empêcher de me rappeler plus souvent au souvenir de Sa Majesté impériale. Je n'ai pas eu besoin de voir ici ses premiers sujets pour être échauffé du sentiment qui sera toujours gravé en moi.

» Quoique tout ce qui approche le plus de sa personne, et même tout ce qui vient de son superbe et vaste empire me soit bien précieux, je me trouve toujours animé de même, en pensant à tout ce que j'y ai vu.

» Quand je suis las de penser à ce que j'ai admiré, je pense à ce qui m'y a intéressé. C'est une espèce de repos pour l'âme. De là je passe à ce qui m'y inspirait la gaieté, c'est encore plus doux à s'arrêter. Tantôt je me rappelle le « tinteret[2] », tantôt Czarskoé-Sélo, tantôt le prince qui s'est trouvé sans connaissances au milieu de l'Académie, tantôt la peine que celle qui sait tout, qui fait tout, imagine tout, se donne pour qu'on ne le croie pas, et je me mets à rire. J'ai vu rire moi-même la Divinité. Celles d'autrefois savaient à peine sourire ; je me serais fort ennuyé à l'Olympe, et mes bâillements, qui en auraient fait faire à tous ces messieurs, m'auraient fait faire le grand saut périlleux au travers du firmament. Je suis fort content sur la terre et je le serai davantage quand je pourrai retourner à celle dont Votre Majesté fait le bonheur et l'ornement. On peut croire à la vérité de ce qu'on dit en prose, quand on n'est point sujet, ni encyclopédiste, ni économiste.

» Si Votre Majesté impériale était un peu plus près d'ici, on

1. Inédite.

2. Jeu de cartes que l'on jouait à l'Hermitage.

pourrait se plaindre à Elle du trop peu de soin que M. le comte de Falkenstein prend de sa santé et de ses yeux, mais tout cela sera raccommodé, j'espère, avant l'arrivée de ma lettre. Les fatigues et un travail continuel et utile avaient fait grand tort à ses yeux; cependant, ils sont bien bons, car ils voient d'ici Votre Majesté impériale telle qu'Elle est[1]; j'en suis témoin, point *oculiste* comme disait quelqu'un de ma connaissance; mais *oculaire*.

» Aura-t-Elle le temps de me lire? Peut-être quelques-uns de ses voisins, l'empereur de Bysance, ou de Pékin, lui écrivent-ils dans ce moment-ci quelques soumissions; ces deux courtisans étrangers méritent la préférence, ils ne sont pas plus à craindre que moi, mais ils tiennent un bien plus haut rang dans l'almanach. Je me retire et je ferme mon arrière-garde par le plus respectueux attachement qui ait jamais existé. Puis-je dire mieux que cela?... L'enthousiasme n'a pas été de mon choix, je l'ai senti d'abord, parce que je ne pouvais pas faire autrement: mais c'est de sang-froid qu'on se plaît aux sentiments dont on se sent pénétré pour toute sa vie.

» J'ai l'honneur d'être avec ces sentiments-là, et la plus profonde vénération, Madame, etc. »

L'IMPÉRATRICE CATHERINE AU PRINCE DE LIGNE

A Czarskoé-Sélo, le 11 juillet 1782.

« Je viens de recevoir à Czarskoé-Sélo, le 11 juillet, la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, mon prince, en date du 12 février. J'espère que cette réponse vous parviendra avant la révolution parfaite de l'année. Puisque vous aimez à vous souvenir de nous, il ne sera pas inutile de vous dire que tout ce qui m'entoure, non seulement n'est pas indifférent à votre souvenir, mais que sur ce point, chose rare, il n'y a pas un ingrat. En un mot, nous aimons tous à nous rappeler votre séjour en ce pays, mais vous n'en connaissez plus la carte; le

1. Joseph II avait pour l'impératrice Catherine une telle vénération que, le jour de sa fête, il faisait brûler des cierges devant son portrait, et accordait toutes les faveurs qui lui étaient demandées. (*Mémoires de d'Aponte*, page 134.)

reversi a succédé au tinteret et Czarskoé-Sélo a acquis des appartements et des kiosques qui ressemblent à des tabatières.

» Voltaire disait que tous les genres sont bons, excepté le genre ennuyeux; si l'ennui règne dans l'Olympe, il n'est pas étonnant que si peu de gens aient envie d'y aller. Allez-y le plus tard possible, j'en ferai de même; mais si l'on n'y rit jamais, vous et moi y serons très déplacés; et ce pauvre grand écuyer, qu'y fera-t-il? Quand vous reviendrez ici, nous pourrons prendre ensemble, tous les trois, des mesures pour n'y pas être attrapés.

» Je n'aime pas le mal d'yeux de M. de Falkenstein, je crains pour lui les dons de miracle de saint Paul. Ni l'empereur de Bysance, mon cher ami, ni celui de la Chine, mon bon voisin, ne sauraient m'empêcher de lire vos lettres qui sont infiniment plus agréables que les leurs, malgré leur haut rang dans l'almanach.

» Jamais développement d'arrière-garde ne fut plus agréable que la déployade par laquelle vous finissez votre lettre. Conservez-moi les sentiments que vous me témoignez et soyez assuré, mon prince, que c'est avec une estime très distinguée pour vous que je finis ma lettre... »

Une lacune assez longue sépare cette lettre de celle que nous allons citer. Nous ne possédons aucune lettre écrite en 1783. La correspondance recommence en 1784. Cette année 1784 fut particulièrement glorieuse pour la Russie : les Turcs, par un traité signé à Constantinople le 8 janvier, avaient renoncé à la Crimée, à l'île de Taman et à une partie du Kuban qu'ils cédèrent à la Russie; c'est à ce traité que fait allusion le prince au commencement de sa lettre :

LE PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE

Anvers, 1er août 1784 [1].

« Madame,

» Que n'ai-je parcouru ainsi que la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté impériale la Tauride et le Cau-

1. Inédite.

case ! J'aurais vu la place où Ptolémée a été puni et où Votre Majesté, coupable du même crime, est récompensée par les bénédictions de l'Europe et de l'Asie. J'aurais vu, Madame, vos nouvelles merveilles qui embarrasseraient l'Olympe si les beaux temps de la mythologie duraient encore. Il y avait des promotions de demi-dieux, mais point de demi-déesses. Forcé cependant d'accorder un rang à Votre Majesté, on l'aurait faite apparemment déesse tout entière, et le chef ou le chancelier de cet Olympe vous aurait dit, Madame, avec plus de vérité et moins de galanterie qu'Henri IV à la reine Élisabeth :

. . . . Pardonnez ma franchise
Dans le sexe après tout vous n'êtes point comprise,
Vous n'en avez que les appas;
Le ciel qui vous forma pour régir des États
Nous apprend à régner à tous tant que nous sommes
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

» Pendant ce temps-là, les palais de marbre s'élèvent. Une pluie de bienfaits tombe sur tous les talents, et Voltaire est assis sur le gazon de Czarskoé-Sélo, beaucoup plus à son aise que le Grand Turc sur le siège de Constantinople...

» Je demande pardon à Votre Majesté de l'entretenir d'un être aussi peu important que moi, mais mon âme, qui ne connaît ni les Trônes ni les Dominations, cherche à s'épancher où elle est touchée par des titres encore plus grands, parce qu'ils sont plus aimables. Il en est un inséparable aussi de Votre Majesté que je réclame dans ce moment : c'est la justice de la souveraine qui en a écrit de sa main le code le plus sublime. C'est à ce bel attribut de votre règne, Madame, que je m'adresse, pour que Votre Majesté daigne se rappeler quelquefois qu'il existe un attachement sans bornes, et un enthousiasme sans exemple ; c'est avec tout cela et une foule de sentiments inspirés de respect et d'idolâtrie, que je me mets aux pieds de Votre Majesté, en prenant la liberté de l'assurer que je serai toujours, etc... »

Une assez longue interruption dans la correspondance avec Catherine, ou du moins dans ce que nous en possédons, dure jusqu'en février 1786. Dans les premiers jours de ce mois, le prince reçut une lettre de son Impératrice qui l'engageait à

venir la rejoindre pour faire avec elle le voyage qu'elle projetait dans ses nouveaux États de Crimée, cette ancienne Tauride, à laquelle il fera sans cesse allusion dans ses lettres.

On comprend avec quelle joie il reçut cette invitation ; par malheur, au moment où la lettre impériale lui arrive, une vulgaire fluxion sur les deux yeux l'empêche de répondre aussitôt ; et ce n'est que le 15 février qu'il écrit.

LE PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE CATHERINE

Vienne, 15 février 1786 [1].

« Madame,

» Je possède seulement depuis huit jours la lettre qui m'a fait le plus d'honneur et de plaisir dans la vie. Je l'ai baisée mille fois, parce que le cœur voit sans le secours des yeux. Aveugle, pour le moment, comme Milton et Homère, sans être aussi fou que l'un, si bavard que l'autre, ni si sublime que tous les deux, je retrouve, pour faire mes remerciements à Votre Majesté impériale, je retrouve enfin la lumière dont une fluxion horrible m'avait privé.

» On ne se serait pas disputé le lieu de ma naissance, comme pour le chantre d'un vieux cheval de bois ; mais il est impossible de douter du lieu de ma mort : ce sera, je crois, aux pieds de Votre Majesté, de joie, de sensibilité et de reconnaissance, sur le théâtre de ses triomphes et de ses bienfaits : j'aime bien mieux en être une victime que d'être, comme Iphigénie, celle de la bigoterie de mes grands-parents.

» Comme on ne meurt guère cependant, de tous ces sentiments-là, qui au contraire font vivre, il y aurait encore une plus belle mort pour moi : ce serait qu'au milieu de votre voyage, Madame, en Tauride, de ce superbe voyage triomphal de Votre Majesté impériale, quelque Tartare et barbare voulussent en déranger les fêtes, et faire chez vous quelque incursion, que je sois alors assez heureux pour prévenir tous les héros

1. Inédite.

qui portent la livrée de l'honneur[1] (habit vert, parements rouges) pour repousser cette horde indigne et payer de mon sang, sous les yeux de Votre Majesté, une petite victoire. Quel plaisir de se battre pour ses foyers et sa souveraine, à deux ou trois mille lieues de chez soi et surtout en sa présence!

» Louis XIV, faute de savoir la géographie, se croyait le plus grand roi du monde et était persuadé, de Paris, que la Franche-Comté était plus considérable que la presqu'île de Crimée et l'île de Kuban. Que j'aime à y voir renouveler ces beaux noms et ces beaux temps qui n'étaient plus connus que par la Fable!

» L'élévation, la grandeur, l'imagination me paraissent comme la mer qui se retire souvent d'un côté pour se porter vers un autre ; elles ont gagné insensiblement les empires de Votre Majesté qui a la magie d'Armide, si bien peinte par Quinault, dans ce beau chœur que Glück a encore embelli. La permission de la suivre dans ces pays-là est une faveur aussi grande que les marques de sa générosité. A peine aurais-je été assez hardi pour la solliciter, avec quel plaisir n'en profiterais-je pas !

» Je veux transporter en Grèce quelques bons Flamands qui sont des Grecs en agriculture. Peut-être que leurs enfants le seront en autre chose, quoiqu'il y ait bien loin de la lourdeur Belgique aux grâces des aimables habitants du plus beau pays de la terre.

» Quel droit avais-je à tant de distinction et de magnificence? J'ai été à la cour la plus brillante, j'ai eu la bonté de m'amuser pendant quelque temps dans la capitale, je m'étais transporté sur les bords de la Néva. J'ai vu, j'ai admiré, je n'ai presque rien dit; j'ai écouté, j'ai été ému. Je suis revenu sur les bords du Danube et de la Seine, je n'ai pas raconté la centième partie de ce que j'ai senti. La trompette de la renommée et le clairon de M. de Voltaire avaient déjà charmé, par le récit de tant de merveilles, les oreilles de l'Europe étonnée. Et mon petit flageolet, digne tout au plus des champs et des camps, l'a quelquefois répété.

1. C'était l'uniforme russe. L'impératrice avait octroyé au prince de Ligne le droit de le porter.

» Je planterai pour mon gouverneur, le maréchal prince Potemkin, des pommes transparentes, parce que c'est son goût et l'image de son âme, au travers de laquelle on découvre toutes les bonnes choses lumineuses et aimables qu'il a, sans s'en douter. Je ferai, comme lui, quelques jardins anglais sur mes toits, et, sans pouvoir imiter le génie de cet enfant gâté de la nature qui lui fait tout savoir ou tout deviner, je suis sûr d'être son égal en attachement et en reconnaissance pour notre bonne souveraine.

» Quel beau titre que celui-là! On ne disait pas autrefois des conquérants et des grands hommes des deux sexes (s'il y en a eu), notre bon roi, notre bonne reine: et avec sa prétendue poule au pot, le bon Henri, qui tout d'un coup est devenu à la mode par une petite comédie, cent cinquante-cinq ans après sa mort, allait mettre toute l'Europe à feu et à sang.

» Je me souviens d'avoir pleuré deux ans à Genève et à Ferney, lorsque j'entendais regretter le bon seigneur de paroisse. On ne parlait pas de l'auteur de la *Henriade*, on ne citait que l'auteur de mille bonhomies et traits de bienfaisance.

» Je me mets donc aux pieds de ma bonne souveraine, et en attendant la petite statue à placer dans mon petit jardin d'Iphigéniopolis, je conserve, sans crainte qu'un orage la renverse, celle que je lui ai élevée, il y a longtemps, dans mon cœur. Je briserai celle de Diane, si je la rencontre, cette hypocrite ne me convient en rien, et je n'aime pas la chasse.

» Si je me brouille un peu avec mon gouverneur, pour que toute idée de paganisme ne soit pas effacée par la liturgie grecque, Votre Majesté demandera ma grâce [1]. En faveur de l'ancien Platon surnommé le Divin, celui de Moscou sera assez humain pour me le pardonner [2]. C'est malgré moi que sans m'en douter le souvenir de Votre Majesté m'amènera toujours à des idées d'idolâtrie.

» J'ai l'honneur d'être avec autant d'attachement, d'enthousiasme, de respect et d'admiration qu'à mon ordinaire, Madame, etc. »

1. Le prince Potemkin, que le prince appelle ici mon gouverneur, poussait le fanatisme pour l'Église grecque jusqu'à la folie.

2. Le Platon de Moscou dont il est ici question devint l'archevêque métropolitain de Moscou; nous aurons à nous en occuper plus tard.

L'époque fixée pour le départ de l'Impératrice fut un peu reculée, elle en avertit le prince.

L'IMPÉRATRICE AU PRINCE DE LIGNE

15 novembre 1786.

« Monsieur le prince de Ligne, vous allez dire que je vous écris trop souvent : mais, non seulement il faut que je réponde à votre lettre du 15 février, mais je crois nécessaire de vous dire que j'ai enfin fixé mon voyage en Tauride. Je partirai d'ici les premiers jours de janvier 1787, je serai dix-huit jours en route jusqu'à Kiovie, là j'attendrai patiemment la débâcle du Borysthène, et ceux qui voudront bien s'embarquer avec moi au commencement d'avril. J'emploierai à cela, comme vous voyez, deux grands mois. Je les mènerai ensuite dans le pays qu'habitait jadis, dit-on, Iphigénie. Le seul nom de ce pays anime les imaginations ; il n'y a sorte de fictions qu'on ne débite sur mon séjour là-bas. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je serai charmée de vous revoir.

» J'espère d'y mener nombre de vos connaissances et plusieurs ministres de paix en présence desquels aucune bataille ne peut avoir lieu ; ainsi, s'il vous plaît, rengainez votre humeur combattante. D'ailleurs, M. le gouverneur général est trop alerte pour souffrir des incursions, le seigneur Iman Mansour en pourra donner des nouvelles. Le grand écuyer nous a menacée d'un bien mauvais tour : il a été malade à la mort : présentement il est convalescent.

» Vous n'aimez guère les divinités du paganisme, vous montrez aussi peu de goût aujourd'hui pour Diane que jadis vous en avez fait paraître ici pour Hercule ou sa cognée. Vous souvenez-vous encore du rhumatisme au bras, qui me rendait maussade, régulièrement tous les soirs à six heures, et qui augmentait à mesure que la chambre se remplissait?

» Vous êtes délivré du malheur de perdre la vue : mais, si jamais ce malheur vous arrive, vous serez l'aveugle le plus clairvoyant que je connaisse.

» Je ne sais pas trop si mon gouverneur général de la Tauride

(Potemkin) prendra en bonne part votre sortie sur Homère, lui qui me boudait parce que je pensais que le comte Stolberg avait fait en allemand une traduction passable de ce poète.

» Vous aurez beau chercher les combats en Tauride, soyez sûr que vous n'en trouverez pas plus là-bas qu'ailleurs, la mode en est passée!... Il est vrai que, tandis que vous étiez occupé à écouter le chant des grenouilles bataves[1], certain Iman Mansour s'est annoncé comme premier acteur d'une farce héroïque: mais, comme ses succès n'ont pas répondu à ses espérances, que son instigateur a eu la tête coupée, qu'il manque d'appui et que d'ailleurs il a été honnêtement battu, il est à espérer qu'il se désistera de ses prétentions.

» Si Louis XIV se croyait le plus grand roi du monde, c'est qu'on se tuait à le lui répéter, mais à quelle aune le mesurait-on? Celle de la géographie lui était la moins favorable... »

LE PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE

15 novembre 1786[2].

« Madame,

» Je vois arriver avec bien du plaisir le temps heureux où Votre Majesté impériale, parcourant comme le soleil ses vastes domaines pour les éclairer et les vivifier (ainsi que cet astre bienfaisant qui est son seul rival), ira luire en Tauride sur un nouvel horizon. La mère de la lumière est préférable au père et n'est point dangereuse comme lui: on craint les coups de soleil, et ceux qui s'approchent de Votre Majesté n'éprouvent que des bienfaits. Je n'ai jamais entendu parler de lui pour ses succès dans la société. Je crois qu'il y a un peu de phébus dans sa conversation, et les charmes de celle de Votre Majesté laissent après elle une suite qui rend plus gai, plus doux, plus instruit et meilleur... Enfin, c'est, je crois, par jalousie, que votre rival, Madame, se montre si peu de temps à Pétersbourg.

1. Il s'agit ici de la lutte qui avait éclaté en Hollande entre le Patriciat Hollandais et la Maison d'Orange et dans laquelle la Prusse venait de s'immiscer.

2. Inédite,

» La navigation du Dniéper me tourne la tête, le bonheur de voir Votre Majesté depuis le matin jusqu'au soir, pendant ce temps-là, m'a fait seul désirer ce voyage. J'arriverai à Kiew dès que je saurai le jour de son arrivée.

» Ma résidence militaire dans ce pays-ci étant près de finir, je vais passer un moment à Paris et à Vienne avant d'aller me mettre à ses pieds avec l'uniforme du gouvernement que je porte souvent et avec tant de plaisir. Il est impossible d'être un mauvais sujet avec cet habit-là, mon père n'a pas eu raison et mes gouverneurs ont bien menti, lorsqu'ils ont dit que je ne serai jamais que cela.

» Mon oncle se portera à merveille pendant tout le voyage, les belles boucles de cheveux et le chignon du grand écuyer y contribueront. Le beau calme de l'âme de Votre Majesté, qui est si bien peint sur son visage, en inspirera aux flots qui la porteront majestueusement et avec un respect religieux partout où Elle daignera aller.

« Daignez, Madame... »

Il faut quelques mots sur « l'oncle » qui doit se bien porter pendant le voyage. Le prince de Ligne avait un jour raconté à l'Impératrice que, pour se débarrasser du reproche que lui adressait une dame de ce qu'il ne parlait point et avait l'air ennuyé, il répondit que la tante qui l'avait élevé était à la mort. Cette plaisanterie avait amusé l'Impératrice, et, lorsqu'elle s'ennuyait, les jours de représentation, elle disait au prince : « Je suis au moment de perdre mon oncle. » Les courtisans s'écriaient : « Nous allons avoir un deuil », et cherchaient vainement cet oncle dans l'almanach !

L'Impératrice répondit tout de suite au prince :

Pétersbourg, 2 décembre 1786.

« Monsieur le prince de Ligne, votre lettre du 15 novembre m'est parvenue ces jours-ci; elle m'a fait un vrai plaisir, celui de vous revoir approcher. Mon départ d'ici pour Czarskoé-Sélo est fixé au 2 janvier; de là, je me mettrai en chemin le 4; j'arriverai, s'il plaît à Dieu, à Kiovie (Kiew), le 25 janvier, et j'y attendrai la débâcle du Borysthène pour m'embarquer ; à vue de pays, ce sera en avril.

» Bien loin de ressembler dans ma course à la brillante image du soleil, dont vous vous servez, nous prenons toutes les précautions possibles pour avoir l'air plutôt de très épais nuages. Chacune des étoiles qui m'accompagneront s'est munie d'une bonne et grosse pelisse noire, et, comme tous les astres, mes compagnons de voyage veulent que leurs fourrures aient la même coupe qui me sert de modèle, elle fait la désolation de tout le monde. Je voudrais, moi, qu'elle fût déjà déchirée ou perdue, afin de n'en plus entendre parler. Cette mauvaise humeur sera passée depuis longtemps, et la constellation de l'Ours arrivée, lorsque vos amis auront la joie de vous revoir: je ferai chorus avec eux.

» J'espère que la navigation du Dnieper sera heureuse, et je souhaite qu'elle ne vous ennuie pas.

» Les têtes de Méduse qui pétrifient dès qu'elles paraissent ne sont guère de bonne société, j'ai toujours évité d'en augmenter le nombre. Vous aurez de la peine à reconnaître le grand écuyer, du moins se donne-t-il beaucoup de peine, depuis sa maladie, pour ressembler par sa chevelure à un enfant de chœur. Je soupçonne encore qu'il a d'autres prétentions à dompter les tritons de la mer Noire, car, pendant cet été, il était toujours occupé à dresser des coursiers plus propres à nager qu'à courir. Il a beaucoup voyagé depuis que vous ne l'avez vu, il a même tenté d'aller dans l'autre monde: vous trouverez qu'il a profité en tout genre et n'a pas oublié le chinois.

» Puisqu'ils sont deux présentement qui prétendent avoir été à la Chine, je vous recommande d'avance cet autre comme un sujet dont vous n'aurez pas de regrets d'avoir fait la connaissance[1].

» J'espère que votre œil ne souffrira pas du voyage, et que j'aurai dans peu la satisfaction de vous dire de bouche les sentiments distingués que je vous conserve, et qui diffèrent infiniment de ceux de monsieur votre père et de vos gouverneurs dont vous me faites part. Je vous crois plus d'un don

1. Allusion au prétendu voyage de Narischkin en Chine, celui que l'Impératrice recommande comme un sujet distingué n'est autre que Mamonoff, son favori.

et ceux que j'ai le plaisir de vous connaître m'ont donné pour vous une estime très particulière... »

Le voyage de l'Impératrice en Tauride, après avoir subi quelque retard, fut enfin fixé au 18 janvier 1786 et Joseph II lui-même fut convié à cette course triomphale à travers les villes improvisées et les fëeriques décors créés par Potemkin qui n'oubliait rien pour faire naître à chaque instant sous les pas de sa souveraine les plus ingénieuses et les plus flatteuses surprises.

Catherine était accompagnée par les principaux personnages de sa cour. En première ligne, venait le prince Potemkin ; il avait remplacé les Orloff dans la faveur de Catherine, mais au moment où nous sommes, il était lui-même remplacé par le comte Mamonoff, favori en titre. Malgré cela, l'Impératrice continuait à avoir en lui la confiance qu'il méritait par son génie et la grandeur de ses desseins. Il avait préparé lui-même ce voyage triomphal et son amour-propre jouissait profondément de la satisfaction que témoignait la czarine.

Les ambassadeurs de France, d'Autriche et d'Angleterre faisaient partie de la suite de la czarine. En fait de femmes, la comtesse Branicka et mademoiselle Protassoff, *cammer-freule* de Catherine, l'accompagnaient dans le voyage.

« Mademoiselle Engelhard, nièce du prince Potemkin et *cammer-freule* (dame d'honneur décorée du portrait), ayant épousé le grand général de Pologne Branicky, l'Impératrice, qui ne voulait pas être seule de femme dans son cercle journalier et y trouvait une laide plus à propos qu'une jolie, revêtit un beau jour, au grand étonnement de la cour et du public, cette bonne demoiselle Protassoff de cette charge considérée comme tellement grande qu'elle avait presque toujours été vacante. Mademoiselle Protassoff, dit Golowkin, était d'une laideur repoussante, grosse, noire, ayant considérablement de barbe et une prestance très ridicule par ses grands airs. Un si fameux établissement lui fit lever le nez. Elle descendit des entresols du Palais d'hiver et ne tarda pas à se faire donner un logement dans le rez-de-chaussée du grand Hermitage. La *cammer-freule* cependant ne se trouvait pas heureuse. Ses grands airs lui avaient valu de la part de Sa

Majesté le sobriquet de la *Reine*, et ce sobriquet en avait fait le plastron de la petite société. Pour mettre l'Impératrice de bonne humeur, il suffisait souvent de tourner cette pauvre reine en ridicule, et presque jamais elle ne s'y montrait sans essuyer dès la porte quelques brocards. »

Nous allons voir cependant, que mademoiselle Protassoff savait au besoin réprimer l'impertinence des courtisans et même des favoris les mieux en cour.

Le prince de Ligne rejoignit l'Impératrice et sa suite à Kiew, au mois de février ; il précédait son souverain l'empereur Joseph, qui devait seulement retrouver la czarine à Kherson.

« Ah! bon Dieu, écrit le prince[1], quel train, quel tapage, que de diamants, d'or, de plaques et de cordons, sans compter le Saint-Esprit! Que de chaînes, de rubans, de turbans, et de bonnets rouges fourrés ou pointus! Ceux-ci appartiennent à de petits magots qui remuent la tête comme ceux de votre cheminée et qui ont le nez et les yeux de la Chine; ils s'appellent des Lesghis et sont venus en députation ainsi que plusieurs autres sujets des frontières de la grande muraille de cet empire chinois et de celui de Perse ou de Bysance. C'est un peu plus imposant que quelques députés du Parlement ou des États d'une petite ville qui viennent de vingt lieues par le coche à Versailles, pour faire une sotte représentation[2]. Louis XIV aurait été jaloux de sa sœur Catherine II, ou il l'aurait épousée pour avoir un beau lever. »

La czarine reçut le prince qu'elle n'avait pas vu depuis six ans, comme si elle l'eût quitté la veille, et la petite flotte de galères à rames se mit en marche.

Cette navigation du Dnieper, que chacun appelait le Borysthène (tout comme on nommait la Crimée la Tauride), fut un véritable enchantement. L'Impératrice rayonnait en voyant ses nouveaux États à travers la mise en scène préparée par les soins de Potemkin. Son humeur, naturellement gaie, était charmante; elle permettait et encourageait toutes les plaisanteries à bord de sa galère « digne de Cléopâtre » et semblait oublier son rang. Il n'eût cependant pas été prudent de trop s'y fier.

1. A madame de Coigny.

2. Allusion à l'Assemblée des notables.

L'Impératrice dit un jour : « Il est bien singulier que le *vous*, qui est au pluriel, se soit établi ; pourquoi a-t-on banni le *tu*? — Il ne l'est pas, Madame, dit le prince de Ligne, et peut encore servir aux grands personnages, puisque Dieu est tutoyé dans toutes nos prières... — Eh bien ! pourquoi donc, messieurs, me traitez-vous avec plus de cérémonie? Voyons, je vous le rendrai ! Veux-tu bien me donner de cela, dit-elle au grand écuyer? — Oui, si tu veux me servir autre chose. » Et de là un déluge de tutoiements, à bras raccourcis, plus drôles les uns que les autres. Le prince de Ligne mêlait les siens de Majesté, et « la Majesté tutoyante et tutoyée » avait, malgré cela, toujours l'air de l'Autocrate de toutes les Russies !

Au milieu de cette gaieté, le comte Mamonoff, qui était d'une insolence extrême et qui se croyait tout permis, imagina une plaisanterie du plus mauvais goût. Il s'arrangea avec le comte de Ségur pour surprendre mademoiselle Protassoff à sa toilette. Les espions furent si alertes, que ces messieurs entrèrent comme elle changeait de linge. Ce fut un grand scandale ; et, bien que l'Impératrice en eût beaucoup ri avec M. de Mamonoff, elle voulut avoir l'air d'ignorer une plaisanterie aussi peu mesurée. « Cependant, raconte Golowkin, soit distraction, soit envie de s'amuser, elle dit tout à coup à mademoiselle Protassoff : « Vous avez, madame, l'air fort en » colère. A qui en avez-vous?... Quoi ! vous ne daignez pas seu- » lement me répondre ! » Mademoiselle Protassoff, qui n'en pouvait plus, qui sentait qu'elle allait crever, lui répondit rouge de colère : « Je suis étonnée, Madame, de m'entendre » questionner en ce moment. J'avais pensé que, lorsque Votre » Majesté impériale me fit l'honneur de m'approcher si fort de » son auguste personne, Elle m'avait mise à l'abri de toute » insolence. » L'Impératrice fut très embarrassée ; la cour sut bientôt ce qui s'était passé, et ces messieurs eurent un ordre positif d'aller faire des excuses. Au reste, Protassoff était bonne, prudente, discrète et, au lieu des qualités brillantes qui font ressortir passagèrement à la cour, elle avait toutes les qualités solides qui font qu'on y reste et même le bon esprit de ne pas se fâcher contre les plaisanteries mesurées ». On voit que Catherine n'avait pas si mal choisi sa dame d'honneur.

L'Impératrice n'a point oublié la promesse faite au prince

de Ligne de lui donner le temple de Diane, si fameux jadis par le sacrifice d'Iphigénie. Une colonne seule restait debout, dernier vestige du temple. Lorsque la petite flotte arriva près de Parthenizza, l'Impératrice, debout sur le pont auprès du prince de Ligne, étendit lentement la main et, sans avoir l'air de s'apercevoir que la galère marchait toujours : « Je vous donne, dit-elle, monsieur le prince de Ligne, ces terres sur la rive gauche du Borysthène. »

Le prince baisa la belle main de l'Impératrice, et, s'élançant à la nage malgré ses armes et son uniforme, il atteignit le rivage en quelques brasses, grava le nom de l'Impératrice avec son poignard sur le rocher d'Iphigénie, puis il revint de la même façon jusqu'à la galère impériale. L'Impératrice fut enchantée de cette équipée chevaleresque, dont elle se croyait la seule héroïne; le prince ne lui avoua que plus tard qu'il avait gravé sur l'autre côté du rocher le nom de la dame de ses pensées d'*alors!*

Les terres qui entouraient ce rocher étaient assez considérables et le prince vint les visiter quelques jours après, il en fait une description ravissante: « On découvrait, dit-il, les bords de l'antique Italie et les côtes de l'Anatolie; des figuiers, des palmiers, des oliviers, des cerisiers, des pêchers en fleurs répandaient un doux parfum et me dérobaient les rayons du soleil. Les vagues de la mer roulent à mes pieds des cailloux de diamants. J'aperçois derrière moi, au travers des feuillages, les habitations en amphithéâtre de mes espèces de sauvages, fumant sur leurs toits plats qui leur servent de salon de compagnie; je vois leur cimetière, qui par l'emplacement que choisissent toujours les musulmans donne une idée des Champs-Élysées. Ce cimetière est au bord du ruisseau; mais à l'endroit où les cailloux arrêtent le plus sa course, ce ruisseau s'élargit un peu à mi-côte et coule ensuite paisiblement au milieu des arbres fruitiers qui prêtent aux morts une ombre hospitalière... »

Après cette petite excursion à terre, la flottille allait arriver enfin à Kherson, où l'empereur Joseph devait rejoindre Catherine. Mais la czarine ayant appris que Joseph courait au devant d'elle, descendit aussitôt à terre pour courir au devant de lui. « Nous courûmes si bien, dit-elle, que nous nous rencontrâmes au milieu des champs, nez à nez; la première parole

qu'il me dit fut : « Voilà les politiques bien attrapés : per-» sonne ne verra notre rencontre. » Lui, il était avec son ambassadeur, M. de Cobenzl ; et moi, avec le prince de Ligne, l'habit rouge, et la comtesse Branicka ». Les deux Majestés montèrent dans la même voiture et coururent d'une traite trente werstes jusqu'à Kainaki ; là, une aventure assez plaisante vint les égayer. Ayant couru tout seuls par les champs, l'empereur comptant sur le dîner de l'Impératrice, elle, sur celui du maréchal Potemkin, il arriva que ce dernier était parti pour préparer l'érection d'une nouvelle ville sans songer à commander son dîner ; il revint juste à temps pour recevoir les deux Majestés, mais point de dîner à leur offrir. Aussitôt, le prince descendit à la cuisine, suivi du prince de Nassau et du grand général Branicki, et les voilà confectionnant à qui mieux mieux un dîner exécrable. « Malgré cela, dit Catherine, on mangea, on rit, et on s'en contenta ! » Mais le maréchal prit une revanche éclatante le lendemain, par un dîner exquis.

Potemkin, qui ne négligeait aucune occasion d'intéresser et d'amuser la souveraine, avait fait préparer à Kherson le lancement de trois vaisseaux. On avait disposé sur le rivage des sortes de tentes ouvertes pour les deux souverains. « Les gazes, les blondes, les falbalas, les guirlandes, les perles et les fleurs qui ornaient les baldaquins, avaient l'air, dit le prince de Ligne, de sortir des magasins de mode de la rue Saint-Honoré. C'était l'ouvrage des soldats russes dont on fait des marchandes de mode, des matelots, des popes, des musiciens ou des chirurgiens, enfin tout ce qu'on veut. »

L'Impératrice et son brillant cortège quittèrent enfin Kherson ; elle voyageait dans un carrosse ouvert à six places, attelé de seize petits chevaux tartares. Elle écrit de Baktchi-Sarai :

« Nous sommes arrivés ici tous bien portants et fort gais ; pendant tout le chemin ; nous avons été escortés par des Tartares, et, à quelques werstes d'ici, nous avons trouvé tout ce qu'il y a de mieux en Tauride à cheval. C'était un superbe coup d'œil. Je suis logée dans la maison des Khans, entre les minarets et les mosquées, où l'on crie, prie, chante et se tourne sur un pied cinq fois dans les vingt-quatre heures... Oh ! le singulier spectacle ! Le prince de Ligne dit que ce

n'est pas un voyage, mais des fêtes continuelles et variées d'une façon comme on n'en voit ni peut voir nulle part. »

Ligne raconte qu'au milieu de ce voyage de la Tauride, au milieu des surprises, des escadres, des illuminations à dix lieues à la ronde, des palais enchantés, des jardins créés pour elle dans une nuit; voyant à ses pieds les Hospodars de la Valachie, et les rois détrônés du Caucase, la czarine au lieu d'avoir la tête tournée de tout cela, dit en visitant le champ de bataille de Pultava: « *Voilà donc à quoi tiennent les empires; un jour en décide; sans cette faute que vous me faites remarquer, messieurs, que firent les Suédois, nous ne serions pas ici!*

Ce voyage triomphal dura deux mois; l'Empereur et l'Impératrice Catherine s'entendaient à merveille, mais Joseph s'impatientait quelquefois contre ses compagnons, prétendant qu'ils étaient plus adroits que lui dans l'art de courtiser l'Impératrice: « Vous me faites jouer, messieurs, disait-il, un mauvais personnage. Je veux flatter, moi, tout comme un autre; mais il n'y a pas moyen. D'abord, mon cher ambassadeur (M. de Cobenzl), va à bras raccourcis et lui casse le nez à grands coups d'encensoir. Vous, prince de Ligne, qui lui en donnez sans qu'il y paraisse, comme si cela vous échappait, vous n'allez pas mal votre train. M. de Ségur va le sien en madrigaux et en chansons; et jusqu'à ce diable d'Anglais, M. Fitz Herbert, avec son air distrait ou d'humeur dont les flatteries ne sont que plus piquantes. »

Mais tout à coup l'horizon s'obscurcit, la nouvelle de la révolte des Pays-Bas arriva comme un coup de foudre et l'empereur, tout en ayant l'air fort calme, n'hésita pas à partir, laissant Catherine poursuivre sa course jusqu'à l'extrême frontière de son empire.

Le prince de Ligne n'était point dupe de la prestigieuse mise en scène organisée par Potemkin. « Je sais très bien, disait-il, ce qui est escamotage: par exemple, l'Impératrice, qui ne peut pas courir à pied comme nous, doit croire que quelques villes pour lesquelles elle a donné de l'argent sont achevées, tandis qu'il y a souvent des villes sans rues, des rues sans maisons, et des maisons sans toits, portes ni fenêtres. Mais je dois dire que, dans plusieurs courses, ayant quitté l'Impératrice, j'ai trouvé bien des choses que les Russes eux-

mêmes ne connaissent pas : des établissements superbes commencés, des manufactures, des villages bâtis en rues bien alignées, entourées d'arbres et traversées par des ruisseaux. »

La czarine décida de revenir à Saint-Pétersbourg en passant par Toula et Moscou. Elle savait bien cependant qu'elle n'était point aimée dans cette seconde capitale de l'empire russe, rendez-vous des grands seigneurs mécontents qui se permettaient, loin de la cour, de fronder et de gronder tout à leur aise; mais c'était là que Catherine voulait célébrer le vingt-cinquième anniversaire de son règne.

L'Impératrice, en arrivant à Moscou, fut curieuse de connaître l'impression du prince de Ligne sur cette ville qui ne ressemblait point aux autres. « Je crois voir, dit-il, quatre ou cinq cents châteaux de grands seigneurs qui seraient venus sur des roulettes avec leurs villages se réunir ici pour vivre ensemble. » La comparaison amusa Catherine qui la répéta plus d'une fois.

Le prince de Ligne était impatient de voir l'archevêque Platon, un des personnages les plus importants de Moscou, mais à ce moment-là, Platon était en pleine disgrâce auprès de sa souveraine et avait tout à redouter de son arrivée; il savait même, par des rapports secrets, que la czarine avait décidé de le confiner au couvent de Saint-Serge; cependant il ne s'en alarmait point, car il savait aussi que, si la cour le prenait en haine lorsqu'elle était à Pétersbourg, les nuages se dissipaient dès son arrivée à Moscou; il exerçait sur elle le charme de séduction auquel tous ceux qui l'approchaient ne pouvaient échapper.

Deux jours après l'arrivée de la czarine on célébra son jubilé; l'ordre de reléguer l'archevêque au couvent de Saint-Serge devait être expédié aussitôt après la messe, mais Catherine avait compté sans l'éloquence de Platon et l'émouvant discours qu'il prononça. Émue et touchée, elle fit dire en secret au desservant, pendant la messe, de lui donner le titre de métropolitain dans la prière qu'il allait faire pour lui. C'était au lieu de l'exil le comble des honneurs dans l'Église, et c'était aussi ajouter à une grâce si peu attendue l'agrément d'une surprise publique. Le prince de Ligne subit comme les autres le charme séducteur de l'archevêque : « Si vous le connaissiez,

écrivait-il à la marquise de Coigny, vous l'aimeriez à la folie et il vous le rendrait. Hier, en sortant de son jardin, la princesse Galitzin lui demanda sa bénédiction ; il cueillit une rose, la bénit, et l'offrit à la princesse avec une grâce achevée. »

« Platon, dit Golowkin, était, comme la plupart des moines russes, un homme de fort bas étage avec beaucoup d'esprit qu'une forte ambition empêchait de se rouiller. Il était devenu confesseur de Paul Ier, encore grand-duc ; avait été chargé d'instruire la première femme de ce prince dans la langue et la religion du pays, et avait pris à la cour l'habitude et peut-être le goût de l'intrigue. Il était affable et bon avec le peuple qui l'adorait, haut et raide avec les grands, qu'il forçait à le rechercher, et toujours plus ou moins embarrassant pour le souverain. Ses ennemis l'accusaient d'être charlatan à l'autel et calviniste au fond du cœur, mais il n'officiait jamais sans que l'onction n'allât jusqu'aux larmes ; ne prêchait jamais sans faire citer quelque partie de son discours. Après cela, il lisait Voltaire, Helvétius, Rousseau, dans l'intérieur de son cabinet, et en parlait en connaisseur. »

Paul Ier, parvenu au trône, et voulant s'assurer du clergé, imagina de lui distribuer les cordons de ses ordres, et envoya celui de Saint-André au métropolitain de Moscou, qui le refusa en disant que les saints canons s'opposaient à de semblables nouveautés. « Le chevalier, dit-il, doit prendre l'épée si son chef l'ordonne, et la main du prêtre qui prend l'épée est maudite. » Paul, furieux, ne sachant comment se mieux venger sur l'heure, déclara qu'il se ferait sacrer par le métropolitain de Saint-Pétersbourg, et que celui de Moscou ne serait qu'assistant dans sa propre cathédrale. Mais, en arrivant pour le sacre, il oublia de défendre à Platon de le recevoir au château de Pétrowsky. Le prélat s'y fit porter mourant.

« Il avait été administré la veille, dit Golowkin, et moi-même j'allai lui chercher un verre d'eau, croyant que son dernier moment approchait. Je l'aidai à gagner la rotonde. L'empereur, en entrant, fronça le sourcil à son aspect, et, s'il l'avait osé, lui eût défendu de le haranguer ; mais la chose était trop délicate. Platon commença son discours d'une voix presque éteinte; il avait l'air d'un martyr de la primitive Église devant un préfet romain; puis, se réchauffant peu à peu, il dit de si

belles choses que, pour mieux les entendre, le cercle peu à peu se rétrécit, l'empereur s'étonne, le prélat s'en aperçoit; sa voix se renforce, son éloquence l'entraîne; l'empereur ému se surprend des larmes, l'Impératrice donne aux siennes un libre cours; toute l'assemblée est attendrie; alors d'une voix de tonnerre appelant les bénédictions sur le nouveau souverain, il produit un effet si prodigieux que Leurs Majestés se précipitent sur ses mains comme pour s'assurer de lui. Jamais je ne vis de scène plus touchante, bien que de sang-froid on ne dût considérer le tout que comme une attaque générale de maux de nerfs. »

« Quand Paul, alors grand duc, se montra inconsolable de la mort de sa première femme au point de faire craindre pour sa raison et pour sa vie, le prince Henri de Prusse, alors à Pétersbourg, fit adopter comme remède à cette rare douleur d'accuser la défunte de galanterie et d'infidélité manifeste; on apporta une cassette pleine de lettres soi-disant adressées au comte André Razoumowsky. Platon, qui avait été son confesseur, consentit, en faveur du bien qui en devait résulter, à révéler au grand duc une prétendue confession *in articulo mortis* de la pauvre grande duchesse qui n'était plus là pour confondre une trame aussi noire. »

Moscou fut la dernière étape importante de ce merveilleux voyage: mais là les fêtes s'arrêtèrent. On ne jeta plus l'argent à poignées par les portières, les torrents de vin de Champagne cessèrent de couler, des milliers de chariots de pain succédèrent aux bateaux chargés d'oranges. L'Impératrice venait d'apprendre que la famine se montrait dans quelques gouvernements et elle fit expédier des secours de tous les côtés, puis elle partit pour Pétersbourg le 4 juillet.

(A suivre.)

LUCIEN PEREY.

L'EMPREINTE[1]

VI

Comme la fin de la classe approchait, Léonard sortit pour avertir les *conseillers de congrégation*. Tout à l'heure, en effet, le conseil devait tenir séance dans la chambre du Père Gourmanel.

A pas lents, Léonard suivit le corridor des classes. Il s'amusait à écouter au passage.

Le collège Saint-Louis de Gonzague faisait à cette heure un grand bruit de machine. On aurait dit le grondement d'une usine en marche. Les timbres aigus des voix rappelaient les déclics clairs des métiers. Il y avait aussi des cris subits pareils au choc éclatant des marteaux sur l'enclume. Des paroles graves de professeurs rythmaient la cadence, comme l'auraient pu faire les secousses assourdies des volants.

L'usine à mémoire était en marche. De la huitième à la philosophie, tout y obéissait à la même force motrice : une pédagogie très forte et toujours identique. C'était l'heure de choix durant laquelle les maîtres, mondanisant la science, livraient le secret de réussir avec un mince acquit.

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

En passant devant la rhétorique, Léonard distingua la voix du Père Randuel, le professeur d'histoire, qui récitait les victoires de la campagne d'Italie :

— Montenotte, Millesimo, Dego, Ceva, Mondovi...

L'un après l'autre, les élèves répétaient :

— Montenotte, Millesimo...

Et Léonard aussi retrouvait, comme en un coin d'armoire longtemps fermée, des séries analogues de noms classés par dates, sans souci de géographie ou de tactique. Il se rappela ce cours étrange où l'histoire tout entière était réduite à des batailles alignées entre deux traités, comme une phrase entre guillemets, avec, de temps à autre, de longs espaces vides catalogués sous la rubrique : « État de l'Europe en... », où rien ne paraissait plus vivre.

— Comme c'est aisé à retenir! songea-t-il.

Et, involontairement, il fredonna :

— Montenotte, Millesimo, Dego...

Un peu plus loin, cependant, derrière la porte des « Humanités », on entendait une explication d'Homère. L'élève allait très vite sans s'arrêter aux incertitudes d'interprétation. On eût dit une course faite, le guide en main, dans une ville où l'on n'a point le temps de demeurer. Et de fait, ne convenait-il pas de traduire une fois au moins tous les textes exigés par l'examen? De la sorte, nulle surprise.

A chaque verbe irrégulier, il y avait une interruption :

— Temps primitifs? interrogeait le Père.

Les temps défilaient dans l'ordre, telle une garde d'honneur présentant les armes, à la sortie du général ; puis, fourmis infatigables, on s'attelait encore au texte...

Léonard continua son chemin, se hâtant d'approcher de la troisième. De celle-ci, des syllabes arrivaient, très sonores :

Poursuis ! tu n'as pas fait ce pas pour reculer !
Ta main a commencé par le sang de ton frère,
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère !

La voix du Père Rinchon coupa la tirade.

— *Jusqu'à ta mère!* baissez d'un ton.

L'élève reprenait :

> Je prévois que tes coups...

Le Père Rinchon l'arrêta :

— Baissez, baissez... l'énormité du crime fait qu'on n'ose le nommer : *Jusqu'à ta mère!... Jusqu'à ta mère!...*

Combien amusante, cette heure consacrée chaque semaine à l'art de se poser noblement et de lire avec la « voix naturelle ». Par ce cabotinage, les gestes se formaient comme était formé l'esprit. On savait mettre des rondeurs dans les mouvements, rendre les attitudes séduisantes, polir les distinctions natives, ou simplement atténuer les vulgarités irrémédiables.

Et Léonard se souvint du plaisir éprouvé jadis à gesticuler ainsi devant la chaire professorale. C'était très loin déjà, et regretté. Il entendit une dernière fois l'élève répéter :

> Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère!

puis repartit.

Maintenant, le bruit croissait. Léonard s'approchait des petites classes. Dans celles-ci, les voix s'enchevêtraient, plus brèves. Emportées par l'enthousiasme des *concertations*, demandes et réponses se croisaient, comme par un jeu de raquettes.

— Le supin de *ferre*?

— *Latum.*

— Une victoire aux Romains! Le passé de *cado*?... Le chef de camp?... Personne ne le sait?... Allons! deux victoires à qui le dira!

L'enchère s'établissait, d'une gaieté retentissante. Chaque classe à partir de la quatrième était ainsi divisée en deux camps : Romains, Gaulois, Grecs ou Carthaginois se disputaient des « victoires », servant d'appoint aux comptes de « diligence ». Léonard retrouva dans sa mémoire le temps où on l'avait de cette façon créé *chevalier*. Cela donnait droit à un écusson à couronne comtale ou de simple baronnet. On choisissait une devise et des armes. C'était très envié et faisait savourer la noblesse.

Des rires s'élevèrent, accueillant la bêtise d'une réponse. Ailleurs, des joies folles répondaient à une promesse de lec-

ture. Les rudiments de la grammaire semblaient partout noyés dans l'amusette, comme les diphtongues dans les gravures d'un abécédaire illustré. A coup sûr, ils étaient bien des charmeurs, ces maîtres, charmeurs au point de faire presque regretter le temps des conjugaisons et des dictées.

Tout à coup, Léonard tressaillit. Une porte s'était ouverte, laissant passer trois Pères qui sortaient de la sixième. Un élève marchait derrière eux, tenant des chaises. Léonard, effaré, se rangea contre le mur.

— Le Père Provincial !

C'était lui, en effet, arrivé la veille pour l'inspection du collège. A sa suite venaient le Père *socius* et le Père Bartolène. Ils avaient commencé tout à l'heure la tournée des classes : un séjour d'une demi-heure dans chacune, passée à écouter silencieusement les réponses aux interrogations du professeur, — examen des élèves et des maîtres.

Les trois Pères avançaient gravement, sans paraître apercevoir Léonard. Le Provincial avait un visage austère, les joues barrées de longues rides, le corps élancé et des yeux vert grisaille, limpides et durs. Derrière lui, était le *socius*, à la fois factotum et chargé de surveiller le Provincial, comme celui-ci surveillait les collèges. Très voûté, il s'effaçait en marchant, et tout, jusqu'à sa barrette trop grande, mal ajustée sur sa tête, marquait son affectation de n'exister pas. Enfin, le Père Bartolène, ventru, gardant son allure de paysan madré.

Ils passèrent.

Léonard, songeur, les vit gagner l'escalier. Et il serait resté là encore très longtemps, si enfin la cloche n'avait sonné, allègre, annonçant les classes finies.

Subitement, les *Sub tuum* s'égrenèrent. Ils roulèrent de salle en salle, avec des cadences qui allaient en s'affaiblissant, depuis la huitième où l'on aurait cru entendre un chant d'enfants de chœur au lutrin, jusqu'à la philosophie où ils semblaient une psalmodie de chanoines. L'usine fermait. La sortie commença.

A mesure qu'un conseiller passait, Léonard l'appelait :

— Tout à l'heure, conseil chez le Père Gourmanel !

De temps à autre, un Père apparaissait au milieu des groupes, tenant ses cahiers et ses livres, comme le prêtre tient

le calice recouvert du voile, en allant à la messe. Un silence de cloître enfin plana sur les classes. Léonard descendit le dernier.

Les conseillers se retrouvèrent devant la porte du Père Gourmanel. Ils étaient six. Il y avait de plus Léonard et les deux assistants, Lanie et Bernières. Depuis son aventure, celui-ci demeurait très à l'écart.

Léonard annonça l'arrivée du Provincial.

— Je l'ai rencontré comme on sortait. C'est un nouveau.

Servet répliqua :

— C'est à cause de lui, sans doute, qu'on a remis la pièce à lundi.

Depuis un mois, en effet, une représentation dramatique était préparée. On en parlait avec mystère. Un conseiller demanda à Léonard :

— Tu joues, n'est-ce pas?

— Oui.

Servet eut un ricanement d'envie :

— Parbleu ! le contraire eût été étonnant.

Il ajouta, dédaigneux :

— Quel est le titre de la pièce?

— *Canossa*, du Père Longhaye.

— Comme ce sera drôle !

Un autre dit :

— J'ai lu de lui *les Trois Flavius;* c'était très beau.

Il commença l'une des tirades :

On espère à quinze ans ; à quarante on méprise...

— Qu'est-ce qu'on fait à soixante? demanda Lanie, ironique.

Servet se mit à rire :

— Je connais cela; il y a aussi un beau vers :

Quand le glaive menace, il ne gît pas à terre.

Ils s'interrompirent; le Père Gourmanel arrivait.

— Vous êtes au complet? demanda-t-il; entrez!

Leurs casquettes à la main, ils obéirent. Le Père ajouta :

— Nous resterons debout, si vous le voulez. Je n'ai pas de chaises en assez grand nombre. D'ailleurs, ce sera court.

La chambre, trop petite, fut envahie. Servet s'appuya contre le prie-Dieu, d'autres se réfugièrent près des fenêtres. Le Père Gourmanel nombra les têtes d'un coup d'œil :

— Oui, tout le monde est bien là !

Satisfait, il commença :

— Mes chers enfants, je vous ai réunis pour vous annoncer que notre prochaine fête aurait lieu le jour de la solennité du Sacré-Cœur.

Il exposa ensuite un plan de réformes pieuses. Le bruit des jeux de la cour gênait l'onction des phrases.

Il s'agissait d'un nouveau projet destiné à parachever l'entraînement des congréganistes vers le bien. Cela consistait à fonder les *Chevaliers du Sacré-Cœur*. Chaque fois qu'il aurait causé à l'étude, menti ou commis une infraction à ses devoirs, le chevalier du Sacré-Cœur marquerait sur une feuille spéciale sa défaite. Les occasions de victoires étaient innombrables. Elles seraient aussi comptées. Aux jours de réunion, on déposerait ce bilan dans une urne, placée aux pieds de la statue du Sacré-Cœur. Le Père ne dit pas, d'ailleurs, ce que deviendraient les bulletins. Leur dépouillement ne regardait personne.

— Ce n'est pas encore définitif, poursuivit-il ; j'attends l'approbation du R. P. Recteur.

On écouta en silence. Le projet souriait peu. Son discours achevé, le Père se tourna vers sa table.

— J'ai des demandes d'admission, dit-il, et des approbanistes seront je pense en état de prononcer leur consécration à la prochaine fête.

Il chercha dans ses papiers :

— Voici d'abord pour les consécrations : on pourrait désigner de Randal, de Cambriac, Verdelières...

Tandis qu'il lisait les noms, petit à petit, les chuchotements commencèrent : on échangeait à voix basse des impressions.

— Verdelières... C'est tout, répéta le Père.

Il ajouta, très calme :

— Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Non... non...

Une à une, les voix répondirent, quelques-unes indifférentes, d'autres avec des hésitations. La plupart pesaient réellement le mérite des nouveaux élus. Aucun ne rougissait de juger ses camarades.

— Bien, dit le Père ; quant aux demandes d'admission, je n'en ai qu'une seule... Il s'agit de Cheudaine.

— Ah ! Cheudaine ! il s'est donc décidé? demanda Lanie à Servet.

Celui-ci répondit à mi-voix, rageur :

— Oui, pour être de l'Académie.

Le brouhaha reprit. Le nom de Cheudaine amenait des récits. Quelqu'un était parvenu à se procurer un feuillet du roman sur le moyen âge. Un autre dit :

— Il lit de l'Alexandre Dumas !

Le potin de petite ville surgissait, réduit aux proportions du collège, mais pareillement impitoyable pour l'absent.

Le Père Gourmanel frappa sur la table des coups secs avec une règle :

— Un peu de silence... Que disiez-vous, Lanie?

Mais Lanie se récusa.

— Je ne disais rien, absolument rien.

Alors le Père recommença son interrogation :

— Qui est d'avis d'accepter Cheudaine comme approbaniste?

Tous eurent un geste semblable. On s'en désintéressait. Tout à coup, Léonard s'avança :

— Mon Dieu, mon Père, il ne s'agit pas de Cheudaine que je ne mets pas en cause, mais du principe. Je demande qu'on n'accepte pas Cheudaine.

Le Père Gourmanel s'arrêta, étonné :

— Pourquoi cela?

— J'ai su pertinemment que Cheudaine n'avait autrefois aucun désir d'être des nôtres. Ne disait-on pas tout à l'heure qu'il se propose simplement pour pouvoir faire partie de l'Académie ?

Léonard avait pris un ton agressif. Depuis qu'il en était préfet, la congrégation lui paraissait sa chose. Il croyait devoir la défendre.

Le Père Gourmanel rougit :

— Il est indubitable que vous n'avez pas ici à examiner cette question. L'Académie, dans chaque classe, réunit les élèves dont les aptitudes littéraires sont les plus grandes. Vous ne voudriez pas, j'imagine, qu'elle fût composée d'autres membres que ceux dont la conduite est exemplaire et particulièrement pieuse. Or, je m'en suis informé, Cheudaine réunit ces conditions.

Léonard répliqua sèchement :

— Un ancien lycéen !...

— J'en conviens, fit le Père Gourmanel embarrassé, ce n'est assurément pas une recommandation.

Puis il parut prendre un grand parti, et, se tournant vers les conseillers :

— Il n'y a pas d'autre objection ? la cause est entendue. Mes chers amis, je vous rends votre liberté.

Les conseillers sortirent. Le Père avait remis ses mains dans ses manches et salua chacun d'un sourire indifférent. Au moment seulement où Léonard s'approchait de la porte, il se ravisa :

— Une seconde, Clan : j'ai à vous parler.

— Vous avez besoin de moi ?

— Vous saurez tout à l'heure...

Léonard, agité par une sourde impatience, s'arrêta. La façon dont ses remarques avaient été accueillies, blessait son amour-propre. Il attendit que le Père voulût bien s'expliquer. Celui-ci paraissait embarrassé.

— Un simple mot, dit-il enfin : vous avez prononcé tout à l'heure à propos de Cheudaine des paroles qui m'ont vivement frappé. Je n'ai pas voulu insister en présence de vos camarades, comprenant votre discrétion. Voulez-vous, maintenant que nous sommes seuls, me les mieux expliquer ? Qu'y a-t-il ?

Léonard eut un sursaut. Brusquement l'idée lui était venue que le Père Gourmanel cherchait à lui faire jouer le rôle attribué à Bernières.

— Je n'ai rien à ajouter, fit-il froidement.

— Comprenez-moi bien, reprit le Père. Je ne vous demande rien que de très simple. Si nous avons un conseil de congrégation, c'est évidemment pour être assurés de n'admettre parmi

les approbanistes que des élèves méritant cette faveur. Vous avez protesté contre l'admission de Cheudaine. Je sais que votre conscience seule vous guidait, lorsque vous vous prononciez ainsi. Il est nécessaire au bien général que je connaisse vos raisons.

Il allait continuer ; Léonard l'interrompit d'une voix impérieuse :

— Je ne puis rien dire de plus que ce que j'ai dit. Il ne m'appartient pas, je le suppose, de surveiller la conduite de mes camarades. Nous avons, chacun, notre ange gardien ; ne me demandez pas de lui faire concurrence : ce serait peine inutile.

Il sortit ensuite, sans même saluer le Père Gourmanel. Une grande fierté l'agitait. D'un seul coup, il avait soulagé son cœur et lavé, semblait-il, le collège de la tache qui, depuis l'aventure de Bernières, en ternissait la gloire.

A peine dans le corridor, il se heurta au Père Propiac. Celui-ci s'approcha vivement :

— Je vous attendais.

Le mot fut prononcé d'un ton si grave que, refusant de se laisser prendre le bras, Léonard recula. Sans en deviner la raison, peut-être seulement parce que sa colère n'était pas entièrement calmée, il avait éprouvé une défiance soudaine.

Par les fenêtres du couloir, les rayons de soleil pénétraient, mettant des tapis de lumière sur les carreaux peints. Le grand bruit des élèves qui jouaient continuait dans les cours. Le Père commença :

— J'ai un service personnel à vous demander. Peut-être savez-vous déjà que le Père Provincial est arrivé ?

— Oui.

— Je désirerais vivement... que vous allassiez lui rendre visite.

— Moi ? et pourquoi faire ?

— Pour qu'il vous connaisse.

Léonard réfléchit une seconde et dit sèchement :

— Je ne devine pas...

— Mon cher enfant, reprit le Père, deux mots suffiront à vous expliquer. Le Père Provincial a l'habitude de nous interroger

sur les événements qui intéressent le collège. J'ai cru devoir lui parler de vous... discrètement. Il sait que vous devez être des nôtres... plus tard...

— Vous lui avez parlé de cela !

Les sourcils froncés, Léonard attendit la réponse du Père Propiac, qui baissa les yeux :

— Je n'ai pas cru mal agir.

— Il est joli, le secret de la confession ! répliqua l'enfant avec un geste de colère.

Le Père Propiac laissa passer l'orage, accoutumé sans doute à de pareilles aventures.

— Je ne sais pas d'où vient votre irritation, dit-il tranquillement. Le secret de la confession n'a rien à faire ici. J'ai confié mon espérance au Père Provincial, comme vous-même m'aviez confié la vôtre. Il s'agit là seulement d'une confidence qui restera religieusement enfouie au fond de son cœur.

Il eut ensuite un flot de paroles douces :

— Mettons, si vous le voulez, que j'aie été trop hâtif. Ce que j'ai dit là, le Père Provincial ne l'aurait-il pas connu avant trois jours ? Il lui eût suffi de regarder vos notes, de s'informer de votre conduite... Dieu marque si nettement son élection qu'elle transparaît infailliblement.

Sa voix sonnait comme une musique. On n'aurait pu deviner si Dieu parlait en lui ou s'il se défendait simplement d'une démarche inconsidérée.

— Mais enfin, reprit Léonard, si je ne me décidais pas ?

— Ah ! mon enfant !...

Le regard et le ton du Père Propiac exprimèrent une certitude de possession si absolue que Léonard frissonna. Il baissa la tête.

— C'est entendu ? interrogea le Père Propiac.

— Quand faudrait-il y aller ? demanda enfin Léonard, sans répondre directement.

— Mais demain... ou après... quand il vous plaira. N'êtes-vous pas libre ?

— C'est bien, j'y vais.

Le Père, que l'agitation de Léonard avait frappé, eut un mouvement d'ennui.

— Tout de suite ? pourquoi si vite ?

— N'est-ce pas ce que vous demandiez?

— Certainement, mais peut-être le Père Provincial n'y sera-t-il pas.

— Je le verrai bien. Où est-il installé?

— Dans la chambre voisine de la grande chapelle. Je vais vous y conduire.

— Je vous remercie : je connais le chemin.

Sans laisser au Père Propiac le temps d'ajouter un mot, Léonard descendit l'escalier.

Quel instinct l'avait poussé à faire immédiatement la démarche réclamée, il l'ignorait vraiment. En même temps, et pour la première fois, l'idée d'une pression morale avait effleuré sa pensée.

En deux enjambées, il gravit le perron qui précède la chapelle, et pénétra dans une antichambre. A droite, une porte à tambour indiquait la pièce occupée par le Provincial. En face, un Saint Ignace était dressé sur un socle.

Le saint, vêtu du laid manteau des prêtres espagnols, tenait une main levée. L'autre portait un livre ouvert sur lequel se détachait, en or, cette devise de son ordre : *Ad majorem Dei gloriam!* Avant de frapper, Léonard se retourna et regarda la statue.

En dépit de sa vocation, il n'avait encore pu se plier à une dévotion spéciale envers le maître de Manrèse. Raison d'esthétique, sans doute. Les images de saint Ignace le représentent trop dédaigneux, le front fuyant, le nez impérieux, sans charité dans le sourire.

Cette fois, la devise attirait surtout l'attention de Léonard : « Pour la plus grande gloire de Dieu ! »

Son amphibologie voulue et son but en somme incertain lui donnaient des airs de bataille. Elle était en même temps un cri de guerre et une justification possible des pires entreprises. Grâce à elle, ne pouvait-il pas devenir méritoire de substituer à la Providence divine des volontés très humaines?

Léonard murmura :

— Après tout, si cela était?...

Il eut ensuite le sentiment qu'il s'égarait et, sans enthousiasme, mais résolu, il frappa à la porte du Provincial.

— Entrez, répondit une voix.

Très grand, d'une maigreur d'ascète, le Provincial était appuyé contre la cheminée. Et de lui, Léonard ne vit d'abord que les yeux, deux petits yeux gris et fixes qu'aucune bienveillance ne pouvait animer.

La chambre aussi paraissait rigide. Trop grande, sentant l'inhabité, sa nudité voulue désorientait.

— Que désirez-vous de moi? dit le Provincial.

Le ton était si peu encourageant que Léonard répondit aussitôt :

— Si je vous dérange, mon Père, je reviendrai plus tard.

— Non : vous pouvez parler. Je suis ici pour tous ceux qui désirent me voir.

— Mon Père, balbutia Léonard, on m'avait dit... Je m'appelle Léonard Clan... J'ai l'intention d'entrer au noviciat, et c'est pourquoi je suis venu...

— Vous avez eu raison.

Le Père regarda plus attentivement Léonard. Ses yeux scrutèrent, détail par détail. le visage de l'enfant. Aucun geste ne permit de deviner le résultat de son examen.

— Quand mettrez-vous votre projet à exécution? demanda-t-il après un silence.

Léonard hésita. Il ne s'était jamais encore posé cette question.

— A la fin de l'année... peut-être.

— Dans deux mois. alors?

Léonard répéta :

— Dans deux mois, s'il le faut.

L'échéance si proche l'épouvanta tout à coup. Le Provincial lut-il un doute dans ses yeux? il répliqua :

— C'est nécessaire. Plus vous entrerez tôt, mieux cela vaudra. Nous exigeons de nos novices un grand changement de vie. Il vous sera d'autant plus aisé que vous serez plus jeune.

Léonard baissa la tête et ne répondit pas.

— En avez-vous parlé à votre confesseur?

— Mais... certainement !

Léonard s'étonna d'une pareille demande. Comment le Provincial pouvait-il l'ignorer, puisque le Père Propiac avouait lui-même l'avoir averti?

Toujours avec les mêmes intonations sèches, le Provincial reprit :

— Je suppose, en ce cas, que votre confesseur vous aura mis au courant des obligations qui vous seront imposées. Nous ne vous demanderons qu'une chose : l'obéissance. Obéir, obéir d'une façon absolue ! toute la vocation tient là. Il y a un mot que vous connaissez sans doute : *perinde ac cadaver*. C'est bien cela. Une fois au noviciat, j'exigerai de vous le dépouillement de l'homme. Vous ne devrez plus être que par moi, et pour Dieu.

Léonard répéta, les yeux à terre :

— Oui, obéir...

— Vous savez cela, conclut le Père, en pesant sur les mots. Il était bon cependant que je vous le répétasse. Souvenez-vous-en, et priez Dieu pour vous et pour moi.

Comme un écho, Léonard répéta encore :

— Oui, mon Père, je prierai Dieu...

Un silence suivit. Une dernière fois, le Provincial examinait Léonard.

— Nous vous accueillerons volontiers, dit-il. Allez !

Il le congédiait, satisfait évidemment. Léonard était une recrue acceptable. Même, il jugeait inutile de l'interroger sur ses parents, sa fortune, renseigné certainement d'autre façon.

Léonard répondit :

— Adieu ! mon Père.

Il sortit chancelant.

Il répétait à voix basse :

— Obéir, obéir !...

Chaque fois, ce mot comme une pierre scellait son cœur dans un caveau plus froid. Cependant, qu'avait révélé le Provincial que Léonard ne connût déjà ? Cette obéissance même, d'une rigueur si terrifiante, il l'avait acceptée et déjà savourée.

Tout à coup, il eut un geste de désespoir. Là-bas, derrière les bâtiments des Pères, il entendait se continuer l'allégresse des cours. C'était comme un frémissement de vie libre, une joie éperdue s'épanouissant vers le ciel, en dépit des murailles qui tentaient de l'arrêter. Léonard imagina ses camarades : il les regardait courir sans soucis du lendemain, sans pro-

messe chargeant leur front. Une envie d'être pareil à eux lui serra la gorge.

« Ah! les heureux! qui ne doivent rien! »

Et il songea :

« Est-ce que je dois vraiment quelque chose? »

Quelle loi l'obligeait à être différent des autres et à souffrir? S'était-il engagé sans retour à devenir le bien de cet homme dont la sécheresse l'avait glacé?

« Mais je suis libre encore... libre! »

Et, par une compromission involontaire, il détourna sa vue de l'avenir :

« Plus tard seulement, je verrai... »

D'un mouvement soudain, il prit son élan. Une envie désordonnée l'avait saisi de se mêler aux jeux, lui qui ne jouait plus, de pousser des cris et de gambader. Ce bruit, qu'il entendait maintenant si distinct, l'attirait irrésistiblement ; il l'enveloppait, à le soulever, comme fait un vent d'orage. Il courut.

Il arrivait, quand Lanie revenant du parloir l'appela :

— Une grave nouvelle! Zimmer est malade...

— Zimmer!

— Une fièvre typhoïde : on en désespère...

Léonard resta cloué au sol. Il n'entendait plus ni la joie des jeux, ni les rires, ni les voix dont l'allégresse semblait encore grandir; il n'entendait qu'elle, la mort venue et prenant au hasard, sans choisir.

Tout s'effaça. Il se signa d'un geste grave, et, apaisé, monta vers l'étude.

VII

Le lundi soir qui suivit, tout le Nevers pieux monta vers Saint-Louis de Gonzague. Dès sept heures, des caravanes arrivèrent dans la rue des Quatre-Fils-Aymon. Une grande rumeur s'élevait là. Il y avait partout des salutations, des caquetages de femmes et des froissements de soie.

— Que de bruit! fit madame None, il n'y en aurait pas plus pour un incendie.

Léonard répondit :

— Il y a plus de mille invités.

Eux aussi se rendaient à la représentation. De la crise subie trois jours auparavant, tout, en apparence, était oublié. A la confession du samedi, le Père Propiac avait interrogé Léonard :

— Eh bien! votre visite au Père Provincial?

— Elle est faite.

— Que vous a-t-il dit?

— Rien que je ne connusse.

Le Père avait paru se contenter de cette réponse évasive. Depuis, Léonard n'y songeait plus : son cœur se reposait.

— Quelle belle nuit! dit madame None.

La soirée était radieuse, en effet. Dans les jardins voisins, les arbres tendaient leurs branches par-dessus les murailles pour surveiller l'exode pieux. Les étoiles vues au travers les décoraient de lanternes féeriques. En passant sur la place Ducale, on apercevait la Loire entourant la ville d'un arc d'argent.

— Bonsoir, madame.

Les Bernières s'approchèrent. M. de Bernières félicita Léonard.

— Vous jouez le rôle de l'empereur, n'est-ce pas? On dit la pièce magnifique.

Louchant, la voix cassée, la figure encadrée par un collier de barbe grise, il avait une allure démodée de gentilhomme 1830. Madame de Bernières répondit aux compliments de madame None.

— Sans doute, Jean joue également, mais il n'a qu'un petit rôle, un tout petit rôle...

Elle s'inquiétait :

— Auriez-vous par hasard des nouvelles de ce pauvre Zimmer? On a bien cru que la soirée n'aurait pas lieu. Quel malheur pour ces bons Pères qui ont fait tant de dépenses, s'il était mort aujourd'hui ou hier!

Mais madame None ignorait tout. Elle demanda même quels étaient les parents.

— Je ne sais, de petites gens, des marchands de parapluies, je crois.

A côté d'eux, madame Servet et un juge parlaient du Père

Frégier. Le juge analysait la dernière conférence d'hommes :

— Il étudie actuellement les vertus cardinales. C'est admirable. Dimanche, à propos de la Force, il a examiné l'origine du pouvoir. Il ne peut rien rester après cela du système républicain.

Madame Cheudaine arrivait aussi. Elle jetait autour d'elle des regards épouvantés. N'étant pas « du monde », elle se rapprocha d'instinct d'un groupe de femmes en noir, des domestiques, sans doute, pratiques du Père Jousselin ou du Père Anet, admises à la fête par faveur insigne.

Toutes disparurent, noyées dans la famille Rohn-Mayer, qui dévalait au complet.

Depuis deux mois, madame Rohn-Mayer travaillait à faire offrir à la chapelle de Saint-Louis de Gonzague un tapis de fête qui couvrît le chœur. Chacun s'inscrivait pour un carré.

En passant auprès de madame Servet, madame Rohn l'appela.

— Notre montage nous coûtera neuf cents francs, dit-elle ; cela fait cinquante francs par carré. Vous m'en devez un.

La réponse de madame Servet se dissipa dans le bruit. On arrivait.

Madame None dit :

— J'ai la haine des cohues. On risque ici d'être étouffée.

Léonard aperçut aussi Jouques, mais sans pouvoir l'atteindre.

Soudain, après une poussée dernière, l'espace s'élargit : Madame None et lui, ayant passé la porte, venaient de pénétrer dans la cour d'honneur.

Là, le tassement s'émiettait en petits groupes éparpillés au hasard.

Tout près de l'entrée, le Père Boijol répondait, auprès des mères inquiètes, du succès des examens, proches désormais.

— Certainement, il sera reçu, et bien. Pourquoi voulez-qu'il ne le soit pas ?

— Ah ! mon Père, que vous me rendez heureuse !

Et les mêmes mots revenaient :

— Un peu paresseux, peut-être, mais bon enfant !

« Bon enfant » signifiait « inintelligent », mais ne blessait pas les amours-propres.

Plus loin, échelonnés, d'autres professeurs encore. Ceux des basses classes, enveloppés par des rires d'élèves, répondaient aussi :

— Oui, oui, turbulent, mais bon enfant!.. on en fera quelque chose.

Les mains dans les manches, avec un sourire de sainteté qui transfigurait sa bêtise, le Père Anet se promenait solitaire. Inconscient de son rôle, pure lumière rayonnant sur cette agitation mondaine, il allait aux humbles, à tout le petit monde qui, représentant lui aussi une force sociale, avait été pourvu d'invitations.

— Allez vite, disait-il, vous n'aurez plus de place, si vous tardez!

Madame None salua aussi le Père Sixte qui, ne répondant à aucune avance, poursuivait en pleine fête sa surveillance coutumière.

— Ne te mets pas en retard, dit-elle à Léonard, va te costumer.

Mais Léonard s'était arrêté. Au pied d'un escalier, un cercle d'hommes entourait le Père Frégier. On entendait des exclamations :

— Admirable ! Superbe !... Très philosophique !

La voix du Père dominait, avec des sonorités cuivrées :

— L'essentiel, messieurs, est qu'on veuille bien m'écouter. Amenez-moi du monde, beaucoup de monde...

Et il avait un rire ironique d'athlète, certain de la victoire.

Des avocats, d'anciens magistrats, des inamovibles, M. de Randal, M. de Bernières, les Rohn-Mayer, toute l'élite nivernaise acclamait sa dialectique. On le remerciait avec effusion de servir la bonne cause, surtout d'avoir donné à des convictions de famille une portée métaphysique qu'on ne leur soupçonnait pas.

— Ah ! dit le Père Propiac s'approchant de madame None, voici une tante fière de son neveu !

Madame None se retourna, surprise :

— Oui, répondit-elle ; ne craignez-vous pas cependant que ces sortes d'amusements ne donnent des idées de cabotinage?

Elle ajouta, désignant le Père Frégier :

— Le Père a eu, dimanche, un gros succès auprès de ces messieurs.

Le Père Propiac montra, d'un geste large, le groupe dont les admirations se faisaient plus bruyantes :

— C'est un apôtre, dit-il simplement.

Léonard tressaillit. Un tel triomphe l'enivrait de désir.

— Les apôtres sont bien heureux ! murmura-t-il.

Et il s'éloigna brusquement, se rendant au *costumier*.

Le couvent s'animait maintenant d'un murmure de foule. Le long de la cour, la salle de théâtre étincelait. Léonard aperçut le Frère Frappus qui distribuait des programmes près d'une porte.

— Donnez-m'en un, dit-il, emporté par une allégresse soudaine.

— Ah ! non, je n'en aurai jamais assez pour les invités !

— Donnez quand même.

Il lut rapidement l'en-tête. Au-dessus du titre de la tragédie: *Canossa*, le soleil de la Compagnie flamboyait :

A . M . D . G .

SÉANCE LITTÉRAIRE EN L'HONNEUR DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE

Les yeux de Léonard descendirent et s'arrêtèrent sur son nom mis en italiques :

HENRI IV DE FRANCONIE. roi d'Allemagne..... *Léonard Clan.*

— Vous verrez, Frère, s'écria-t-il, comme je vais bien jouer !

Justement le Père Randuel, chargé de la surveillance des acteurs, arrivait effaré :

— Enfin je vous trouve ! Qu'attendiez-vous ? vous êtes en retard.

— Me voici, Père, cria Léonard, qui partit en courant.

L'heure qui suivit fut délicieuse. Dans la salle de réunion des Pères, baptisée *costumier* pour l'occasion, les acteurs achevaient de s'habiller. Pêle-mêle, moines et cardinaux revêtaient leurs soutanes. Bernières était en bénédictin: Lanie avait la robe blanche du pape. Des seigneurs, sous la surveillance pudibonde du Père Randuel, ajustaient leurs

maillots. Immobiles dans leurs cadres, saint Stanislas et saint Jean Berchmans contemplaient ce carnaval en vêtements pieux.

A l'entrée de Léonard, on cria :

— Vive l'Empereur !

Deux cardinaux en avance jouèrent à saute-mouton. Quelques-uns réclamaient le punch promis.

— On n'en donnera que dans les coulisses, répondit le Père Randuel. Venez !

Alors une procession étrange se déroula dans les jardins : il fallait les traverser pour se rendre au théâtre. Coiffé d'un serre-tête en moire blanche et portant une lampe, Lanic ouvrait la marche. Derrière venaient Léonard, les cardinaux, les seigneurs et les moines. Le ciel faisait luire les cuirasses et ensanglantait les robes rouges. Des gens, accoudés aux fenêtres des maisons voisines, les regardaient passer.

Tout à coup l'un des moines entonna à pleine voix le *Parce, Domine*. Delestang se mit à rire si éperdument que sa lampe s'éteignit.

— Sauve qui peut ! cria-t-il.

Une volée délirante suivit. On sautait les parterres. Le Père Randuel, furieux, menaçait de punir. On arriva en scène au moment même où, pénétrant par la grande porte, le Provincial faisait son entrée.

Il avait les mains jointes suivant sa coutume. Derrière lui, les Pères suivaient en file : le Père Bartolène d'abord, attentif à ne rien prendre pour lui de cette fête, le Père Sixte, ceux de la résidence, ensuite le Père Anet, le Père Propiac, le Père Jousselin, le Père Darbois, enfin les professeurs. Le Père Frégier manquait au cortège.

Rangés aux côtés de la salle sur une estrade à trois gradins, les élèves applaudirent. La rampe se leva, illuminant la toile.

Sur la frise, comme sur le programme, comme sur le livre de Saint Ignace, la devise *A. M. D. G.* brillait en lettres d'or : mais, là plus qu'ailleurs, tandis qu'elle dominait la foule accourue, les maîtres enrégimentés, les enfants rieurs, le Provincial même, inconnu dans la ville et cependant salué de ses vivats, elle apparaissait inquiétante, d'une ironie sereine et redoutable.

— En scène! dit le Père Boijol.

Les rôles en main, il s'accouda contre un portant. On frappa les trois coups. Les premiers vers de la tragédie tombèrent :

Prends courage, Thierry, finissons notre tâche;
L'heure avance...

Delestang les disait avec des mollesses chantantes, en marquant la coupe classique des césures.

— Il fait trop chaud, murmura Léonard, je m'en vais.

Comme il ne paraissait qu'au second acte, il revint au jardin.

Malgré les bonnes volontés, ce premier acte laissa froid. Lanie seul souleva des approbations avec une tirade sur la simonie :

Et c'est trop peu ; dans ces âmes vénales
De la chair et du sang menant les saturnales,
Satan — le monstre impur — foule avec volupté
La conscience du prêtre et sa virginité.

On crut y voir une protestation contre le malheur des temps. En revanche, la scène maîtresse n'émut pas, trop brève d'ailleurs pour qu'on pût analyser la conception de l'amour filial qu'elle révélait :

Ah! Gérard! mon père est le bourreau du tien!

s'écriait Thierry annonçant à Gérard l'assassinat de son père.

LE PAPE.

Gérard, souvenez-vous que vous êtes chrétien!

GÉRARD.

Mon père!

THIERRY.

Au meurtrier ne dis pas anathème!
Grâce!

GÉRARD.

Je lui pardonne; et toi, Thierry, je t'aime...
Sois mon frère!

THIERRY.

Oh! merci!

LE PAPE.

L'adorable bonté
Noua d'un nœud sanglant votre fraternité :
Aimez-vous! aimez Dieu, l'Église et sa querelle!

La douleur du fils s'arrêtait là : la religion suffisait à en sécher les larmes, en cinq vers.

A pas de loup, le Frère Frappus s'approcha de Léonard. Lui aussi errait dans le jardin, guettant le succès de la pièce.

— Que faites-vous? demanda-t-il ; on a peut-être besoin de vous sur la scène.

— Tranquillisez-vous, Frère : je ne parais pas à cet acte.

Ils restèrent alors côte à côte. Leur rencontre évoquait en Léonard le dimanche matinal où le Frère l'avait félicité d'être nommé préfet.

— Est-ce une belle pièce? continua le Frère. On dit que le Père Longhaye a bien du talent.

Léonard l'interrompit :

— Zimmer? quelles nouvelles en a-t-on?

Le Frère soupira :

— Il est mort aujourd'hui, à quatre heures.

— Ah!...

— C'était une question d'heures... Prenez garde de vous enrhumer, vous ne pourriez plus déclamer.

— Pourquoi joue-t-on la pièce ce soir? interrogea Léonard d'une voix qui tremblait.

— Avait-on le temps de prévenir que tout était changé?... Et puis...

Le Frère s'arrêta. On devinait combien cet accident lui paraissait secondaire. Une salve d'applaudissements arriva, joyeuse; il eut un geste d'orgueil.

— Entendez-vous? cela marche bien! tant mieux!

— L'acte finit, répliqua Léonard.

Mais il resta immobile. Cette fin de Zimmer, si brève, terrorisait son plaisir. Son cœur se serrait de frayeur.

Tout à coup, une ombre s'approcha. Le Père Frégier, furtif, un sac de voyage à la main, traversait le jardin. En apercevant Léonard, il lui caressa la joue d'une tape amicale.

— Êtes-vous content? vous applaudit-on?

Sans attendre la réponse, il continua sa route. Léonard s'était rapproché du Frère Frappus :

— Où va-t-il?

— Il part.

— On l'a appelé auprès de quelqu'un?

— Non, il quitte la résidence.

Léonard, stupéfait, répéta :

— Il quitte Saint-Louis de Gonzague?

— Certainement.

Comme Léonard paraissait incrédule, le Frère donna des explications, mystérieusement :

— Je viens d'apprendre cela par hasard. Avant d'aller à la séance, le Père Provincial l'a prévenu qu'il l'envoyait à Boulogne. Il va, sans doute, prendre son train.

C'était vrai : peut-être à cause du trop grand succès des conférences, sans même donner de raisons, le Provincial avait ordonné ce départ.

Évitant les adieux, le Père Frégier obéissait sur l'heure. « Obéir! obéir! » Subitement le mot terrible du Provincial était revenu à la mémoire de Léonard. Cette obéissance, vivante, cessant d'être un mot vain ou une possibilité, venait de passer devant lui.

Le Père, d'ailleurs, avait son visage habituel, sa marche coutumière. Il quittait ce pays, cette demeure, le jardin, tous ces lieux auxquels un peu de son cœur avait dû s'accrocher : pas un signe, cependant, n'avait trahi son émotion.

On l'avait voulu, cela lui suffisait.

Léonard se retourna vers le Frère, révolté contre l'exemple :

— Ainsi, il est parti!

— Oui, pourquoi pas?

— Et ses conférences?

— Il y en aura un autre qui viendra.

Le Frère, lui, trouvait cela très simple. Il savait que la maison n'en souffrirait pas. A la place du Père Frégier, arriverait un nouveau prédicateur, doué d'aptitudes semblables et destiné au même apostolat.

Accablé, ne sachant plus si son découragement était provoqué par la mort de Zimmer ou ce départ tragique, Léonard rentra.

Une fièvre régnait dans les coulisses. On buvait du punch. Le Père Boijol reprenait violemment Bernières :

— Vous êtes paralysé! vous ne remuez pas! vous n'avez pas l'air de sentir ce que vous dites!

Il appela ensuite Lanie :

— Vous, c'est bien, la voix portait, on a dû vous entendre. Mais vous manquez d'onction. Soyez pape, que diable!

Et, avisant Léonard :

— A quoi pensez-vous? demanda-t-il, vous semblez méditer un complot.

Celui-ci secoua la tête.

— Savez-vous que Zimmer est mort?

— Ah! on vous l'a dit? Et bien! gardez-le pour vous. Il faut que ce soir tout marche à souhait.

Pareil au Frère Frappus, il ne songeait qu'au succès du collège, et il tourna les talons, inquiet, réglant la machinerie, absorbé par les minuties de la scène autant que par une préparation d'examen.

De nouveau les trois coups retentirent : Léonard entra en scène.

Il ne vit rien, d'abord. Il parlait d'une voix contenue. Devant lui, il percevait le vide fait par la salle, et qui, reculé par l'éclat de la rampe, devenait prodigieux.

Puis il s'apprivoisa. Son émotion se calmait. Il osa regarder, et c'étaient des yeux partout, rien que des yeux fixés magnétiquement sur les siens et reflétant ses frissons.

Ce fut enfin une ivresse. Ce silence, qui vivait de l'écouter, l'exaltait. Il devint Henri IV, souffrait, s'irritait, fut hautain, découragé, brutal; tout cela, vraiment, sans effort, presque sans y songer, si bien que, tout à coup, l'assistance applaudit.

La tragédie, d'ailleurs, s'adaptait au désarroi de son cœur. Déchu, traqué, l'empereur se réfugiait dans une cabane, et y agitait tour à tour des projets de folle révolte ou de soumission sans réserve aux volontés du pays.

Il eut des cris de doute, des gestes d'angoisse. A mesure qu'il allait, il ne savait plus s'il exposait ses propres anxiétés ou celles d'un personnage imaginaire. L'ovation grandissait. Les autres acteurs étaient comme entraînés par elle. Dans la scène où il refusait à son père de quitter le cloître, Bernières employa des intonations qui doublèrent les réticences du dialogue :

CINCIUS.

Épargne-moi des avis insultants;

Je veux...

THIERRY.

N'achevez pas! n'achevez pas ce crime
De pousser ma jeunesse au chemin de l'abîme.
Ah! si l'on aime ainsi, qu'est-ce donc que haïr?
Ne pourrai-je être à Dieu sans vous désobéir!

CINCIUS.

Tu désobéirais?

THIERRY.

Dieu vaincra, je l'espère.

CINCIUS.

Prends garde!

THIERRY.

Qu'il est dur de lutter contre un père!
Mais, de ce dur combat, vous-même êtes l'enjeu!
Mais je lutte pour vous, quand je lutte pour Dieu!

Ces réponses enchantaient. On applaudit encore par deux fois.

Mais, lorsqu'au troisième acte Léonard apparut, à demi fou, roulant sa personne impériale sur les marches du trône pontifical demeuré vide, quand, d'une voix secouée par des sanglots de colère, il cria :

Allez dire à ce maître, à ce juge,
Que vers lui, malgré vous, je me suis élancé,
Que mon front suppliant bat ce marbre glacé,
Qu'après tant de bassesse il peut enfin m'en croire,
Que je l'attends!...

on fut pris de délire.

Le premier, le Père Boijol cria des coulisses, où il surveillait les entrées :

— Bravo! bravo!

Comme une traînée de poudre, le cri se propagea. Il grossit, devint une acclamation : on oubliait qu'un simple élève avait joué. La plupart s'étaient levés. D'autres disaient :

— C'est superbe, admirable!

Et un grand bruit s'éleva, triomphal. Il emplit le jardin, étonnait les demeures voisines; Nevers tout entier célébrait la gloire de Saint-Louis de Gonzague et de son enseignement.

Léonard cependant s'était relevé. Il salua. Durant une minute le monde venait d'être à lui. Il l'avait conquis, rendu

docile à ses gestes, à ses mots. Aucun terme qui pût exprimer cette jouissance. Il aurait voulu arrêter le temps et il eut une défaillance, chancela, salua encore, rentra enfin dans la coulisse.

Le Père Boijol accourut :

— Vite, du punch : prenez garde de vous refroidir.

Le Père Randuel lui serrait les mains :

— Étiez-vous assez en veine!

Les figurants l'entouraient de regards jaloux. Il était le pôle attirant les pensées, mais ne s'en apercevait pas. Il savourait uniquement la minute triomphale, sentant qu'à jamais sa vie tendrait à la retrouver.

Par un miracle, elle se renouvela.

La toile était tombée; des rappels retentissaient. Tout à coup, le Provincial apparut sur la scène, suivi du Père Bartolène. Il félicita successivement les acteurs d'une voix glacée. Le Père Bartolène ponctuait ses phrases de hochements de tête approbatifs. Arrivé devant Léonard, un brusque sourire illumina la face rigide du Provincial. Il tendit les deux mains :

— Ah! mon cher enfant, Dieu vous a départi des dons bien précieux. Usez-en toujours pour lui et sa plus grande gloire!

Le Père Bartolène aussi rompit son silence officiel :

— Soyez toujours un acteur divin, dit-il d'une voix sifflante, comme vous le fûtes ce soir.

Alors Léonard remercia, extasié. Le compliment du Provincial couronnait sa victoire. Il effaçait les duretés premières, entourait le passé et le futur d'une auréole. La mort de Zimmer, le départ du Père Frégier, l'angoisse de la vocation, tout s'évanouissait dans une musique de gloire.

Au dehors aussi, l'enchantement se prolongea. Madame Vone, si avare de compliments, vint la première à sa rencontre :

— Vraiment, dit-elle, tu as très bien joué.

Les Randal, madame Servet et la foule des Rohn-Mayer, accourus autour d'elle, l'enveloppaient de phrases puériles :

— Que vous devez être satisfaite!

— Voilà une tante bien heureuse!

— Il arrivera où il voudra.

— Et quelle belle pièce!

D'autres attendaient que Léonard passât, désireux de le voir de près, comme une personnalité rare.

Madame Cheudaine s'avança, audacieuse :

— Mon fils a raison d'être votre ami ; vous avez été si bien !

— Mâtin ! déclara Jouques, tu déclames proprement !

A côté de lui, une fillette enfin s'écria :

— Que c'était amusant de pleurer !

Léonard souleva l'enfant et l'embrassa :

— Je vous paie pour tout le monde, s'écria-t-il avec un emportement de plaisir.

— Une de vos parentes, sans doute ? demanda le Père Propiac, qui s'était approché.

Madame Jouques répondit :

— C'est ma fille, Madeleine. Elle ne savait pas encore ce qu'est une représentation.

Durement, le Père regarda Madeleine. Elle était enveloppée dans une capeline blanche. Une grâce juvénile s'échappait d'elle. On ne voyait cependant que ses yeux couleur de primevères, rendus violets par la nuit.

Le Père Propiac se tourna brusquement vers madame None :

— Il faut emmener Léonard. Ne pensez-vous pas qu'il est très fatigué ?

Ils partirent. Ce fut un retour lent dans la même nuit claire. Nevers était assoupi. Au delà de Saint-Cyr, le désert monastique s'étendait. La lune, profilant les silhouettes des gargouilles, peuplait l'air de fantômes.

En arrivant, madame None, qui avait allumé la lampe, fit un geste de crainte :

— Une dépêche !

Elle la parcourut des yeux ; puis, l'ayant relue, la tendit à Léonard :

— C'est de ton tuteur.

A son tour, Léonard l'examina. Le papier bleu disait seulement :

« J'attends Léonard à Paris. Urgence absolue. ARTUS. »

Madame None murmura, après un court silence :

— Il doit être fort malade, puisqu'il se souvient que tu existes.

— Très malade, peut-être.

— C'est bien. J'irai demain en parler au Père Sixte. Bonsoir.

Ils se séparèrent anxieux. L'inconnu venait d'entrer dans leur maison.

VIII

— Son tuteur le réclame?

Le Père Sixte fit un haut-le-corps mal réprimé et continua d'une voix brève :

— Comment voulez-vous, madame, que nous puissions accepter la responsabilité de l'instruction de nos élèves, si, pour un oui ou pour un non, les parents nous les reprennent? Les examens sont proches : la retraite des philosophes commence jeudi. Le moment est vraiment mal choisi pour emmener Léonard.

Madame None expose la situation :

— Le tuteur de mon neveu s'occupe rarement de son pupille. Une affaire très grave a pu seule motiver sa demande.

— Je le comprends, madame; mais ce sont là des considérations de famille dans lesquelles il nous est impossible d'entrer.

— J'estime nécessaire le départ de Léonard, réplique sèchement madame None : je crois avoir le droit d'en être seule juge.

Le Père Sixte réfléchit, puis, se tournant vers Léonard :

— Soit! vingt-quatre heures, pas plus. C'est aujourd'hui mardi : soyez ici jeudi matin.

D'un signe, il les congédie.

— Tu partiras à deux heures, dit alors madame None à Léonard.

Le calme claustral de Saint-Louis de Gonzague a repris. Dès sept heures, la cloche a sonné l'étude coutumière. Grave, mais sans inutile homélie funèbre, le Père Decurvil a fait part de la mort de Zimmer :

— Nous écouterons la messe à son intention. On dira

ensuite le *De profundis* pour le repos de cette âme que Dieu a bien voulu rappeler à lui.

Et le silence s'est accru, alourdi par ce deuil d'enfant.

Nulle félicitation n'a accueilli Léonard. Il éprouve une angoisse à l'idée de cette visite à un tuteur dont il ne sait rien, qu'il n'a même jamais vu. Rouage démonté, sa pensée tourne dans un cercle d'inquiétude, et, au sortir de la chambre du Père Sixte, il n'hésite pas : il se rend chez le Père Propiac.

Comme le Père Sixte, celui-ci apprend la nouvelle avec un étonnement maussade.

— Vous ne connaissez pas votre tuteur?

— Non.

— Vous ne lui aviez pas écrit?

— Pas un mot.

Le Père tombe dans une rêverie.

— Faudra-t-il profiter de ce voyage pour lui faire part de mes projets? demande Léonard.

Après un long silence, le Père répond :

— S'il est malade au point d'être appelé à paraître devant Dieu, à quoi bon? Sinon, une lettre, plus tard, vaudra mieux.

— Une lettre?

— La lettre est un fait. Elle dit ce qu'elle veut dire. On ne discute pas avec elle. La discussion seule amène des paroles imprudentes.

Puis, mû par une sorte d'instinct prophétique, il ajoute :

— Plaise à Dieu, mon enfant, que, durant cette absence, il vous fasse sentir en sa plénitude la joie de lui appartenir. Allez! que votre bouche, vos yeux et votre cœur demeurent fermés.

Léonard se révolte contre cette suspicion.

— Père, je ne m'absente que vingt-quatre heures.

— Je le sais, réplique froidement le Père Propiac.

Il partit à deux heures, comme l'avait voulu madame None. En se rendant à la gare, il aperçut le magasin de Zimmer. Les auvents étaient clos sévèrement. Un billet noir, collé sur l'un d'eux, annonçait que la mort — faillite irrémédiable — causait la fermeture...

Voyage étrange, en vérité, tenant du cauchemar et de la féerie!

C'est d'abord l'approche de ce Paris mystérieux que grandissent ses ignorances.

Le jour tombe. Les maisons roses de la banlieue gisent, pareilles à des jouets défraîchis jetés par un enfant le long des chemins. Au loin, la ville se pelotonne dans l'air sale. Oh! cette gare immense, sorte de hangar provisoire que rongent les fumées. Les locomotives halètent comme si l'air leur manquait. Les fontes des plaques tournantes sonnent sinistrement.

Léonard s'arrête dans la cour du débarcadère. Il pensait bien que nul ne viendrait l'y chercher. Une pareille solitude cependant l'effraye, et il reste là, irrésolu, quand soudain quelqu'un l'appelle :

— Clan! par quel hasard?

— Toi, ici!

C'est Bruet, le rhétoricien chassé. Il approche, la boutonnière fleurie, vêtu d'habits d'irréprochable coupe. Rien en lui ne rappelle l'élève de Saint-Louis de Gonzague, renvoyé quatre mois auparavant.

Alors un dialogue bref s'engage :

— Qu'est-ce que tu fais? demande Bruet.

— J'arrive.

— Resteras-tu longtemps?

— Un jour à peine.

— Toujours à la boîte?

— Oui.

— Bien du plaisir !

— Et ton examen? dit Léonard.

— Mon bachot?

Bruet éclate d'un rire ironique:

— Bon pour les imbéciles!... Est-ce qu'il y a besoin de cela, pour réussir?... On voit que tu arrives de ta province!

Il enveloppe ensuite Léonard d'un regard de pitié et inspecte son uniforme. Léonard sent brusquement le rouge lui venir au front. Pour la première fois, son collège lui fait honte. Il se sent mal habillé: cette humiliation puérile devant un camarade méprisé est un supplice.

Bruet, indifférent en apparence, frappe le trottoir du bout de sa canne.

— Chacun son goût! dit enfin Léonard : nous n'avons pas les mêmes idées.

Il regarde ensuite autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un.

— Es-tu seul? demande Bruet.

— Pour le moment : mon tuteur m'attend chez lui.

— Tu n'es jamais venu à Paris?...

— Qu'en sais-tu?

— Cela se voit. Tu ne sauras pas te débrouiller : je vais te quérir un sapin. Attends-moi.

— Non, c'est inutile.

Mais déjà Bruet s'est éloigné. Léonard éprouve une colère sourde contre cet air novice qu'on lui découvre. Non seulement ses vêtements lui sont odieux, mais sa tenue, ses gestes, sa façon d'être.

Une minute après, Bruet revient :

— Voici le véhicule. Où demeure ton tuteur?

— 3, rue de l'Université.

— Vous entendez, cocher?

De nouveau, Léonard regarde Bruet au fond des yeux. Une question lui brûle les lèvres. Il ne parvient pas à la retenir.

— Tu as trouvé une position?

Les lèvres crispées, il voudrait en douter.

— Viens me faire une visite demain, tu verras cela.

— Je n'aurai pas le temps.

— Cinq minutes suffiront. Agence Durthal, 8, place de la Bourse. J'y suis tous les jours à cinq heures.

Bruet le met ensuite dans la voiture :

— C'est entendu, à demain ! Tu diras aux garçons de bureau que je t'ai donné rendez-vous : sans cela, tu poserais.

La voiture s'ébranle et roule sur les pavés.

Aux yeux de Léonard, quelque chose vient d'être bouleversé dans le monde. La morale de son collège — cette morale sur laquelle sa vie spirituelle est assise — est renversée. Un fait a suffi pour la détruire : Bruet heureux. Pourtant, un doute lui vient. Si Bruet s'était moqué de lui?

Aussitôt, il se décide : demain, quoi qu'il arrive, il ira au rendez-vous, rien que pour éclairer son ignorance!

Autour de lui, c'est Paris, un Paris de rive gauche, très

provincial, mystérieux dans son vêtement de nuit. Partout, des hautes maisons. Léonard voudrait aller plus vite. Par instants, il évoque la place de Saint-Cyr. L'air qu'on respirait là-bas était si frais, presque parfumé!

— Ah! c'est le collégien!... Approche-toi, mon garçon, et faisons connaissance.

Assis dans un fauteuil Louis XIII, que décorent des chimères, M. Artus examine Léonard. Le ventre rond, le crâne dénudé, la figure hérissée d'une barbe argentée, M. Artus sourit. De lui, Léonard aperçoit surtout deux yeux malicieux, d'une incroyable mobilité, brillant derrière les vitres de lunettes immuables. La voix est un peu mince, mais rieuse. Avec son air de perpétuelle ironie, ce tuteur lui semble très différent de ce qu'il imaginait.

— Nous vous avions cru très malade, fait-il, embarrassé.

— Malade! qui a dit cela?... Encore cette vieille folle de None! La seule maladie qui m'ait pris, mon garçon, fut de penser à ton existence. Cela suffit bien... Allons, vite! j'ai faim. Jean, menez-le dans sa chambre et mettons-nous à table.

Le dîner est délicat. Vers la fin, M. Artus et Léonard s'accoudent sur leurs sièges. Les murs sont décorés d'assiettes anciennes : des plats mauresques à feux rouges, des assiettes japonaises à l'émail azuré, des chines verdâtres, des moustiers à papillons. Dans l'encoignure, une vasque de Rouen met ses festons multicolores. Autour de l'horloge, sont des plats Renaissance, célébrant en bleus ternis les mythologies de la mer.

Comme dans la voiture, Léonard pense à Nevers. Il perçoit en même temps l'égoïsme des bibelots rares, la douceur des tapis moelleux et de la gourmandise satisfaite. Combien lointaine la salle à manger de madame None, avec son carrelage, ses bahuts clos! Il semble à Léonard que sa jeunesse s'est écoulée, là-bas, dans un lieu sans lumière. Seuls les réfectoires de Saint-Louis de Gonzague pourraient rivaliser grâce aux bois clairs qui les décorent; mais à peine y pense-t-il : l'oubli déjà les atténue.

— Causons, dit M. Artus.

Sirotant son café, il entame un discours.

— Sorti de boîte, muni de parchemins, qu'est-ce que tu comptes faire de ta vie?

Léonard restant muet, il s'explique :

— Oui, je l'avoue, j'ai pu te paraître un tuteur peu soucieux de ses devoirs, réduit à un rôle notarié... Hé! hé! ce ne fut pas une sinécure! Je ne prétends pas à ta reconnaissance, mais que diable! c'est quelque chose. Madame None ayant pris le reste, que faire de plus?

Il ajoute d'un ton incisif :

— Je déteste cette excellente None, elle me le rend. Peut-être agiras-tu donc sagement en contrôlant nos dires quand nous parlerons l'un de l'autre.

M. Artus se renverse ensuite sur son siège et poursuit d'une voix légère :

— Madame None et moi ne nous sommes jamais entendus à ton propos. Elle a rêvé pour toi l'éducation brillante des bons Pères ; mon rêve était inverse. Cependant, j'ai cédé. Je discute rarement avec les femmes : elles tiennent à leurs raisons comme à leurs robes, passionnément. Après tout, le mal fut relatif. Il est puéril de s'occuper de la façon dont on lange un marmot. Madame None a fait langer à sa fantaisie ton intelligence, c'est fort bien. Tu as travaillé, on te dit sage, j'en suis enchanté... Reste l'aiguillage, qui est mon affaire. Y as-tu songé?

Léonard ne répond toujours pas.

— Tu ne dis rien? Allons! ma dépêche avait du bon. J'ai eu raison de m'inquiéter.

— Vous vous trompez, dit enfin Léonard, depuis longtemps je pense à mon avenir. Les Pères nous font faire une retraite à cette intention, à partir d'après-demain. Je vous communiquerai ma décision, lorsque je serai moi-même fixé.

— Ta décision?

M. Artus a un soubresaut ; puis son rire éclate, sec comme un bruit de noisettes secouées dans un sac :

— Admirable! admirable! Une retraite! Sauras-tu mieux après si l'enregistrement est préférable aux douanes?

Blessé, Léonard se lève :

— Il est possible que nos points de vue soient différents,

réplique-t-il; vous n'avez pas à trouver le mien ridicule, puisque vous ne le connaissez pas.

Subitement, les sourcils de M. Artus se sont froncés :

— Tu ne te feras pas jésuite, j'imagine?

— Pourquoi non, si cela me plaît?

Léonard s'est retourné vers son tuteur. Leurs regards se croisent. Presque involontairement, les ripostes partent :

— Je ne le permettrai pas! crie impérieusement M. Artus.

— De quel droit?

— Du droit que m'a légué ton père en mourant.

Puis ils se taisent. Léonard baisse la tête, soucieux.

Son père! il y songea si peu!... Avec quel soin jaloux ce souvenir fut écarté de sa vie... Il l'a connu, c'est vrai; mais il était très enfant. Qu'en saurait-il? Personne qui lui en désire parler; nul portrait. Madame None le haïssait parce qu'il était libéral. Aujourd'hui encore, en guise de pardon, elle affecte l'oubli. Et il semble qu'au mot de M. Artus, tout le passé descende dans la salle tiède. Ce nom du père qui n'est plus suffit à l'évoquer.

Après une pause qui paraît démesurée, M. Artus dit d'un ton affectueux :

— Si je parle ainsi, ce n'est pas pour condamner ton inexpérience. Les grands sentiments sont le miroir auquel se prennent les cœurs de ton âge. On parle de sacrifice, de dévouement, de devoir, et, jonglant avec des mots, on devient leur victime. Prends garde : après tout, la proie est de nature à valoir au moins une tentative. Tu es intelligent; on se figure que tu seras mon héritier : — ce qui est, il est vrai, une conjecture : — double raison pour te donner des conseils intéressés et te pousser plus qu'un autre à des décisions auxquelles tu n'aurais jamais songé de toi-même.

De nouveau Léonard relève la tête avec colère :

— On ne m'a jamais poussé à rien : on voit bien que vous les connaissez mal.

— Qu'en sais-tu?

— Vous les connaissez mal, vous dis-je. Si vous aviez parlé cinq minutes avec le Père Provincial ou l'un quelconque de nos confesseurs, vous changeriez d'opinion. Les Pères veulent — vous entendez bien — ils veulent que la vocation

vienne de Dieu seul. Ils s'opposent à cet appel, l'éprouvent par tous les moyens à leur portée... Il y a deux ans, un de nos camarades a voulu entrer au noviciat ; il n'a pas pu : il a dû se contenter d'entrer au grand séminaire.

— Était-il pauvre ou bête? interrompt M. Artus.

Mais Léonard n'entend point. Il a suffi de ce conflit pour dissiper l'amollissant bien-être auquel il s'abandonnait lâchement tout à l'heure.

— Moi-même, s'écrie-t-il, j'en suis la preuve vivante!

M. Artus s'est levé à son tour :

— Inutile de poursuivre ; s'il te plaît de choisir ce métier, libre à toi. J'exige simplement, comme j'en ai le droit, que tu attendes ta majorité. A vingt et un ans, que ce soit avec une femme ou avec Dieu, un homme peut faire les bêtises qu'il lui plaît : d'ici là, je remplace ton père, et tu m'obéiras.

La voix de M. Artus est nette, définitive.

— C'est tout ce que j'avais à dire, fait-il. C'était nécesaire, je m'en aperçois... Et maintenant, veux-tu venir au théâtre?

— Je n'y tiens pas.

— A ton aise. Tu pars demain matin, sans doute, pour ne pas manquer cette retraite?

— Demain soir, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. J'ai une visite à faire.

— Tu connais du monde à Paris?

— Un ancien camarade.

— Fort bien.

Chose étrange, la soirée s'achève délicieusement. Tous deux sont rentrés dans le cabinet de M. Artus. L'âpre dispute est oubliée.

M. Artus s'exprime par petites phrases saccadées, et toujours avec de légers rires, couvrant mal sa mélancolie. Le flot amer des souvenirs est entré avec Léonard dans sa demeure. Il parle de Shanghaï qu'il habita deux ans. Il sourit tristement à l'idée de Ceylan qu'il ne reverra plus et conte des aventures survenues au désert. Une merveilleuse vision de réel se dégage de ses mots brefs.

— J'ai vu cela, dit M. Artus. Ton père, lui, croyait au bonheur du foyer : à vivre aimé, qui sait s'il ne fut pas le plus sage?

Et, se tournant vers Léonard :

— Il faut agir, toujours agir ! mais agir seul, à quoi bon ? A quoi bon ! c'est le mot de saint François Xavier : « A quoi bon gagner le monde ! » mais retourné cette fois contre Léonard, proclamant la désolation des existences sans but. En l'écoutant, Léonard a éprouvé un doute lége :

« Si tout était plus compliqué que je ne me l'imaginais ? » pense-t-il.

Puis il retombe dans sa somnolence.

Il fait bon. L'odeur d'un bouquet d'héliotropes pèse doucement dans l'air. Léonard voudrait que Bruet le vît là. Quelle revanche ! car il attribue à Bruet ses propres inexpériences et voit dans le luxe de la maison Artus des grandeurs imaginaires.

— Qu'est-ce que l'agence Durthal ? demande-t-il soudain.

— Ne la connais-tu pas ? répond M. Artus. C'est la plus grande agence télégraphique de Paris. Elle démolira l'*Havas*.

Il analyse en connaisseur les avantages de l'affaire et se lève enfin :

— Réfléchis cette nuit à ce que tu désirerais. Je ne veux pas que tu sois venu chez ton tuteur sans rapporter un souvenir de ton voyage.

— J'ai réfléchi.

— Déjà ?

Léonard a jeté un regard sur son uniforme de collégien, à coupe gamine et ridicule. Machinalement, il passe les mains sur la double rangée de boutons d'or, comme pour les cacher.

— Je désirerais un autre costume...

— Tu n'as que cet accoutrement ? Je reconnais là cette chère None. Tu as raison, mon ami, nous y pourvoirons dès demain. Bonsoir.

— Bonsoir, monsieur... dit Léonard.

Ce mot lui brûle les lèvres, tant il remercie mal. Grâce à M. Artus, il ne rougira plus devant Bruet !...

Qui l'eût reconnu le lendemain, un peu raide dans ses vêtements nouveaux, élégant à force de jeunesse ? Pas une seconde il ne songea qu'il y avait là une sorte de reniement de son collège. Sa pensée était ailleurs.

Ils virent Paris, — non pas le Paris des vieilles pierres et des musées, mais ce Paris féminin et pervers, où le trottoir est aux filles et aux rois sans royaume, où toutes les déchéances coudoient toutes les fortunes, ce Paris dont Léonard écoutait, la veille, le grondement et qui, maintenant, roulait sous ses yeux tant de vagues humaines.

Ils virent aussi les Tuileries mélancoliques, et le Luxembourg aux verdures qui chuchottent des refrains de mansarde et ombragent les trottins.

M. Artus disait :

— Il suffit d'une journée pour détester Paris. Il faut trois ans pour l'adorer.

Léonard répliqua :

— Je ne tiens pas à l'aimer.

Et il vanta Nevers. Cependant ce fut du bout des lèvres. Il avait oublié Saint-Louis de Gonzague.

A cinq heures, Léonard arriva place de la Bourse. Une plaque de marbre placée à côté de la porte annonçait l'agence Durthal; il y avait autour d'elle des enseignes de modistes et de commissionnaires en soieries. Léonard éprouva du plaisir à constater cette promiscuité.

L'agence occupait l'entresol.

Il s'adressa à un huissier installé à l'entrée dans une chaire solennelle :

— Monsieur Bruet ?

L'huissier répliqua d'un ton rogue :

— Monsieur Bruet ? je ne sais pas... Adressez-vous à l'autre.

L'autre était un chasseur, chamarré de boutons d'argent. Coiffé aux initiales de l'agence, il courait les bureaux.

— Monsieur Bruet ? répéta Léonard, l'arrêtant au passage.

Le gamin l'enveloppa d'un regard insolent.

— Pas là, monsieur Bruet.

Il tourna les talons. Léonard le retint :

— J'ai rendez-vous avec lui ! Il m'attend.

— C'est bien : je vais voir où il est.

« Peu polis, les gens de la maison, » songea Léonard, saisi d'inquiétude.

Autour de lui, la salle s'emplissait de murmure. Des gens affairés arrivaient. La plupart, très corrects, allaient et ve-

naient, affectant des impatiences. Derrière un vitrage du fond, on distinguait le roulement d'une imprimerie en marche.

A mesure que le temps passait, Bruet devenait aux yeux de Léonard un plus grand personnage.

— Eh bien, cette réponse?

— Là! je vous l'avais dit : il n'y est pas.

— Je l'attendrai.

— Dame, vous savez, il n'est pas sûr qu'il vienne.

— Me voilà, au contraire, dit Bruet qui arrivait, le chapeau sur la tête, avec l'allure tranquille d'un homme retrouvant son chez-lui. Tu es à l'heure... Comment va? Entre là-bas, je t'y rejoins.

Léonard se dirigeait vers la salle désignée quand, hargneux, le chasseur l'obligea à rebrousser chemin: il fallut l'intervention de Bruet pour calmer la dispute.

— Ils sont aimables, tes domestiques! s'écria Léonard.

— Ah! mon cher, que veux-tu! fit Bruet négligemment: tant de personnes viennent nous ennuyer qu'on se défend comme on peut... Viens.

Ils entrèrent dans le sanctuaire.

— Le cabinet du patron, dit Bruet; le mien... quand il n'est pas là.

Il tourna le bouton d'une lampe électrique. La pièce s'éclaira, tout entière en grandes tables et meubles de cuir rouge. Des papiers couvraient un immense bureau. On éprouvait une sensation bizarre à enfoncer sans bruit dans les tapis. Ce luxe sévère, si différent des coquets arrangements de la maison Artus, interdit Léonard.

— Assieds-toi, dit Bruet, offrant une cigarette à Léonard. Non? C'est vrai : défendu là-bas!

Il s'installa devant le bureau, et feuilleta des doubles de dépêches, tirés à l'encre grasse.

— Quoi de neuf?

— C'est à toi que je le demande, répliqua Léonard.

Il trouvait maintenant la Providence injuste.

— Ah! si cela peut t'intéresser, il y a encore une révolution en Bolivie.

— Alors, tu travailles ici, reprit Léonard : qu'est-ce que tu y fais?

— Ce que j'y fais? Je suis le secrétaire du patron : quatre cents balles par mois; le double... d'ici peu. Voilà. C'est papa qui m'a trouvé cela, par des relations.

— Tu as eu de la chance, murmura Léonard d'un ton rageur.

— Quand repars-tu?

— Ce soir. Aucune commission pour les camarades?

— Ah! les camarades!... Au fait, qu'est-ce qui s'est passé à la boîte depuis mon départ?

Léonard se leva, irrité :

— Avant-hier, on y a joué une tragédie.

— Vous êtes gais, là-bas!

— Plus de mille personnes y assistaient.

D'un geste large il évoqua la foule qui l'avait enivré de gloire.

— Laisse-moi donc tranquille! répliqua Bruet; le monde de Nevers! Qui est-ce qui connaît cela?

Justement la porte s'ouvrait. L'huissier entra, apportant une carte et des dépêches.

— C'est bien, dit Bruet, faites attendre. Je suis occupé.

Il montra la carte à Léonard :

— Encore un sénateur qui vient nous embêter!

Léonard eut un sourire d'ironie :

— Tu fais maintenant poser les sénateurs?

— Pourquoi pas, puisqu'on leur rend service? On ne nous refuse rien, parce qu'on a besoin de nous. On a ce qu'on veut, des billets de théâtre, des femmes, l'œil chez les tailleurs. Ce sont les bénéfices de la position!...

— Comment connaissais-tu le directeur de l'agence?

— Je ne l'ai jamais vu! il est en Amérique, je ne sais où.

— Est-ce un banquier, un homme d'affaires?

— Un monsieur qui s'amuse à démolir l'*Havas* : j'ignore le reste.

— Mais enfin, avec qui travailles-tu ici?

— Avec Lannemaze. C'est lui qui est le chef de l'agence à Paris.

Léonard réfléchit; il éprouvait le besoin de montrer qu'il n'était pas étranger à ce monde dont Bruet voulait l'étourdir.

— Mon père connaissait beaucoup un Lannemaze qui habitait Dijon, dit-il.

— C'était le frère, qui est mort panné. Le fils de celui-là mange maintenant la fille à Weber... six millions de dot ! Il était sans le sou et s'est fait épouser ! En voilà un veinard !

Les yeux de Bruet flambèrent de désir. Léonard le sentit rempli d'ambition et dépourvu de scrupules.

— La besogne commence, dit Bruet montrant les dépêches : tu peux rester si le cœur t'en dit. Le métier n'est pas absorbant.

Léonard s'excusa.

— Alors, adieu ; amuse-toi bien chez les révérends ! et bonne chance, au bachot !

Léonard pâlit comme sous le coup d'une insulte :

— Tu aurais aussi bien fait de passer le tien, répliqua-t-il d'une voix rageuse.

Et, rêveur, il retourna chez M. Artus.

Le même soir, il fit une rentrée mélancolique, par les rues de Nevers. Comme après la tragédie, la nuit était d'une clarté sereine. Surpris, Léonard écouta le silence provincial, absorbant le bruit de sa marche, et qu'il n'avait jamais soupçonné jusqu'à ce jour.

Madame None vint ouvrir elle-même :

— Artus était-il à l'agonie? demanda-t-elle.

— Nullement : il va fort bien.

— Alors, pourquoi ce voyage ?

— Une fantaisie, je pense.

Léonard eut ensuite un mot irréfléchi :

— Figurez-vous, ma tante, que j'ai rencontré Bruet. Il a une position superbe !

Une flamme passa dans les yeux de madame None :

— Un mauvais sujet !

Seul dans sa chambre, Léonard murmura :

— Un mauvais sujet... Est-ce bien sûr ?

Le lendemain, il entra en retraite.

IX

— Dieu vous attend là, mon cher enfant, dit le Père Propiac : puisse-t-il vous inonder de sa lumière !

Du geste, il montra la maison enfouie sous un massif de platanes. C'était un ancien couvent d'Augustines, devenu maison de campagne de Saint-Louis de Gonzague, et qu'un calme profond enveloppait.

Au bout de la route on voyait Nevers ; çà et là, des clôtures d'arbres chuchotants, à travers la plaine de Loire.

Léonard ne répondit pas. Il ressentait une grande lassitude de son voyage.

Le Père reprit :

— Votre état d'avancement spirituel m'a paru nécessiter une direction spéciale. Suivez les divers exercices comme vos camarades : voici en outre de quoi alimenter vos méditations.

Il tendit à Léonard des feuillets qu'enveloppait une couverture verte.

— Chaque matin, je vous en apporterai de nouveaux. Ce sera pour vous l'occasion de causer avec moi, si vous le désirez. Prenez aussi des notes : elles nous seront un élément précieux. Samedi enfin, sous le regard de Dieu, nous arrêterons une résolution irrévocable. Il est bien entendu que, si vous voulez vous adresser pour votre confession générale au prédicateur de la retraite, vous êtes libre de le faire. Je crois cependant que ce n'est point désirable. Il ne vous connaît pas comme je vous connais... A demain, mon cher enfant.

Longuement, Léonard regarda s'éloigner le Père dont la silhouette ressortait, plus noire que d'habitude, sur la poussière du chemin.

— Entrons-nous? demanda Cheudaine qui arrivait.

— Alors, on nous enferme ici trois jours ! murmura Léonard.

— Bah ! la prison est jolie !

Tous les deux passèrent la grille.

Journées suprêmes où, dans la paix du cœur et l'immuable sérénité des choses, ils durent juger le monde d'après leurs ignorances et décider de leurs vies, — de leurs âmes!

Plus d'étude : plus de classe. Pour règle unique, le silence et le rêve. Pour distraction, des homélies et des chapelets. Pour décor, le jardin.

Ce fut exquis, d'abord : on campa dans les fleurs. Les allées elles-mêmes étaient prairie. Cheudaine découvrit une meule de foin fraîchement coupé et s'y creusa une thébaïde. Bernières resta près de la maison sur un banc ; les passants l'apercevaient du dehors. Léonard se promena à l'aventure.

Ce jardin l'enchantait, avec ses taillis aux rameaux enchevêtrés. Plus il avançait, plus l'ombre était profonde. Aucun bruit, mais la paix des jours d'été. Au bout d'une allée enfin, l'horizon se découvrit : encore la plaine, puis Nevers baigné de bleu, les tours de Saint-Cyr planant dans l'azur et près d'elles, à peine distinct, le carillon de Saint-Louis de Gonzague...

Léonard s'arrêta. Il était là tout à fait solitaire. S'étendant sur les hautes herbes, il s'installa. Il avait apporté avec lui les feuillets du Père Propiac, ainsi qu'une édition des *Exercices* de saint Ignace annotée par le Père Roothaan. L'ayant découverte dans la bibliothèque de madame None, il s'en était emparé à tout hasard, séduit par ce latin particulier, comme il l'avait été jadis par le bréviaire et les oraisons sacerdotales. Il n'ouvrit rien : il rêvait.

« Paris! songeait-il, j'ai vu Paris! »

Il ne retrouva d'abord dans sa mémoire qu'une vision confuse de mouvements et d'êtres. Des visages ensuite apparurent, distincts : celui de Bruet, celui de M. Artus... Il entendit leurs voix, retrouvait les longues causeries de M. Artus, ses récits de voyages. Tout à coup il tressaillit : le drame commençait. Il se rappela pour quelles raisons M. Artus l'avait fait venir...

Léonard se leva et marcha. La défense expresse d'entrer au noviciat le troublait moins que les soupçons étranges de son tuteur. Une conscience neuve parlait en lui, lucide, défiante, fortifiée par l'orgueil et l'isolement :

« Tout est possible, disait-elle : tu en vaux la peine!... »

« Tu en vaux la peine », avait dit M. Artus. Les désirs de Léonard, sa vanité, ses ambitions sans formule répétèrent : « Tu en vaux la peine! »

Il eut peur. Il voulut prier. La prière, ressource des élus, se refusa.

— Mon Dieu! suis-je donc si changé? murmura-t-il saisi d'angoisse.

Et, résolu, il prit les feuillets du Père Propiac. Là serait certainement le viatique tout puissant qui l'aiderait à chasser la tentation.

L'en-tête portait :

MÉDITATION SUR L'INDIFFÉRENCE A L'ÉGARD DES CRÉATURES

Les yeux de Léonard tombèrent sur ces premiers mots, écrits en italiques :

Tout ce qui existe sur la terre a été créé pour l'homme, afin de l'aider dans la poursuite de la fin pour laquelle il fut créé lui-même.

Léonard rejeta les feuillets, révolté par cette morale. Des voix aussitôt, amplifiant la sentence, la paraphrasèrent dans son cœur :

« Plantes et marbres, êtres humains ou objets, tous les esprits, toutes les vies, tout est créé pour toi! Va vers le but. Ce qui n'est pas toi est ta chose. « *Et reliqua super faciem terræ propter hominem creata sunt.* » La fin est le moteur et l'excuse. »

De nouveau, Léonard fit un effort pour s'arracher au prestige.

Il s'interdit de réfléchir. Inconscientes, ses lèvres murmurèrent :

— Paris ! j'ai été à Paris!...

Et l'on aurait cru vraiment que, dans sa pensée, Paris était devenu le but suprême, celui qui doit s'atteindre avec l'aide de toutes les choses créées.

Tout à coup on appela les retraitants pour assister à l'homélie. Léonard partit, allégé : Dieu, peut-être, répondrait à ses doutes.

Il répondit, en effet.

Cette matinée — la première — fut consacrée à l'examen de la vie sous la direction du Père Anet, prédicateur de la retraite.

— Y trouvons-nous la raison d'être de l'homme? demandait celui-ci, avec une conviction têtue d'apôtre.

Non! disait-il, exposant en phrases brûlantes la vanité de tout.

Rien qui pût satisfaire ici-bas la soif de l'âme. Les parents? Ils proclament eux-mêmes avec la mère des Macchabées : « Ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit et l'âme, mais le Créateur du monde! » Les amitiés? Mirage vain que dissipent les revers, les années, ou l'éloignement. La richesse? Mot sonore, symbole du bonheur illusoire.

Moins âpre que le Père Gourmanel, le Père Anet décrivit le monde. Il n'était plus l'abîme de perdition, mais la machine à misère, une meule inconsciente, détruisant les rêves et les projets les plus aimés.

Léonard écoutait. A mesure que la parole prêchée se déroulait, un crucifiant dialogue avait lieu dans son âme.

— Non, le monde n'est pas ce qu'on dit là. Il cède aux forts. Il se soumet à ceux qui veulent. M. Artus est heureux; Bruet est heureux; les riches sont heureux...

— Mon Dieu! obéir à votre enseignement! demeurer vôtre!

— Cet enseignement te trompe. On cherche à te duper. Souviens-toi de ce qu'a dit M. Artus.

— Mon Dieu! ne pas discuter vos ordres! redevenir comme autrefois!

La voix du Père Anet s'éleva, plus affirmative :

— L'homme est le domaine de Dieu.

En traits violents, il peignit cette sujétion de l'homme se continuant jusque dans l'éternité, et l'homélie finit sur une prière humiliée qu'illuminaient des mots tirés de l'Écriture :

— Seigneur! Seigneur! vous êtes grand, d'une force éclatante et supérieure à toute attaque. Seigneur, nous sommes vôtres, et nous ne nous lèverons pas contre vous! Amen.

Silencieux, les retraitants se dispersèrent dans les jardins. La tristesse de l'existence, décrite par le Père Anet, les avait rendus très graves. Plus inquiet, Léonard regagna son refuge fleuri.

Il s'assit, résolu cette fois à lire les feuillets du Père Propiac sans se laisser distraire.

Tout ce qui existe sur la surface de la terre a été créé pour l'homme, afin de l'aider dans la poursuite de la fin pour laquelle il fut créé lui-même,

avaient-elles dit. Le texte continuait :

De là, l'obligation pour l'homme de n'user des créatures ou de s'en abstenir qu'autant qu'elles l'approchent ou l'éloignent de sa fin. Nous devons donc avant tout nous établir dans une complète indifférence à l'égard de toutes les choses créées, dont l'usage ne nous est pas d'ailleurs interdit, ne donnant pas, autant qu'il dépend de nous, la préférence à la santé sur la maladie, aux richesses sur la pauvreté, à l'honneur sur l'humiliation, à une vie longue sur une vie courte.

Léonard s'attacha au sens des mots, cherchant à en pénétrer le sens et y apportant, par un singulier phénomène, l'impartialité d'une étude spéculative.

L'implacable pensée de saint Ignace — ce qu'il nomma le *Fondement* de ses *Exercices* — était ensuite commentée. On n'aurait pu trouver là ni une analyse banale ni des éléments de mystique mondaine; mais, dépourvues de toute image qui en eût voilé la rigueur, les phrases s'adressaient directement aux âmes de choix qu'une dernière secousse doit entraîner à l'*élection* religieuse.

Ainsi, l'indifférence était le but.

Indifférence nécessaire parce que disposer des créatures, c'est attenter au droit de Dieu, douter de la marche providentielle des événements, et préférer l'œuvre à l'ouvrier.

Indifférence nécessaire, parce qu'il n'est point de vertu qui ne soit un renoncement sans réserve, point de paix du cœur sans détachement, point de péril qui ne dérive du désir!

Et quelle indifférence! Rien qui fût épargné. Dieu voulait qu'on enveloppât dans un identique mépris, non seulement la richesse, la santé, l'honneur, mais encore le talent, l'intelligence, les grâces spirituelles, les occupations de son état, le succès divers des entreprises, la chose publique, ses amis, les affections régulières, les parents, tout ce qui est ou peut être.

C'était l'abstraction de toutes choses, l'anéantissement du désir, la négation de l'instinct, la révolte avouée contre les lois de la morale naturelle et de la société :

« Être indifférent, disait le commentaire, au point de pouvoir apprendre la mort de son père ou de sa mère sans ressentir plus d'émotion que s'il s'agissait d'un étranger. »

« Être en les mains de l'artiste divin, disait-il encore, l'argile qui ne résiste pas et dont on fait à volonté un vase d'élection ou d'ignominie. »

Table rase! plus de patrie, plus de famille, plus d'individualités : l'être réduit à une force égoïste, consciente uniquement de sa fin et dédaigneuse des moyens. Une conception de l'univers magnifiquement dépravée, dès lors, apparaissait. Puisque tout, en soi, est indifférent, c'est-à-dire ni bon ni mauvais, tout est ou peut devenir moyen. La création est une matière plastique à former à son gré. Nulle balance possible entre le bien-être des instruments, et son propre salut. Même on allait plus loin : la nécessité de la lutte était proclamée. Le vrai religieux doit aller contre la nature. Enfin, éblouissante paraphrase de la devise : « Pour la plus grande gloire de Dieu! » une maxime de saint Ignace terminait la méditation :

Il n'est pas de plus sûr moyen de parvenir à la vertu parfaite que de lui préférer les combats. Les batailles sont plus désirables que le triomphe, car les désirs de vertu sont sujets à l'illusion, tandis que les batailles sont toujours réalité.

Léonard ferma les yeux.

Lumière sereine, le souvenir du Christ lui apparut. Était-il possible que le doux entre les plus doux, le consolateur des humbles et des souffrants, lui qui promit le plus grand bonheur aux plus charitables, était-il possible que Jésus eût ainsi voulu le mépris des âmes?

A leur tour, les heures d'extase pieuse vécues par Léonard revinrent devant sa mémoire. Chacune semblait dire :

« Qu'avons-nous été, sinon la joie de mettre ton cœur sur le cœur du Christ et de vivre de sa vie? Qu'avons-nous été, sinon l'exaltation du dévouement, l'amour sans arrière-pensée? »

Et Léonard se rappela ses communions, ses prières pour le prochain durant les actions de grâce qui suivaient. Avec quel délice, même au prix de la sienne, n'aurait-il pas alors sauvé une âme!

Contre la phrase réclamant l'indifférence à la mort des mères, son cœur d'orphelin éclatait aussi. Il se leva, enfin, vaincu.

— Jamais je n'accepterai cela, s'écria-t-il; je ne peux pas!

La gravité de ces paroles aussitôt l'effraya. N'était-ce pas sa vocation même qu'il venait de condamner? Comment admettre qu'elle fût sincère, lorsqu'au simple énoncé de la discipline morale imposée par saint Ignace il éprouvait une telle révolte?

Il eut ensuite envie de sangloter. Une tristesse infinie l'accablait à l'idée qu'il avait pu se tromper sur ses propres désirs. Des doutes aussi lui vinrent, grandissaient. Le commentaire qu'il avait lu était-il bien l'expression de la vérité? Il se rappela les citations de saint Ignace, moins explicites en somme. On avait pu en méconnaître volontairement la substance. Et, soudain, il découvrit sa défiance à l'égard du Père Propiac.

A vrai dire, elle datait de la venue du Provincial; cependant jamais comme en cette heure d'angoisse elle ne s'était précisée. A toutes les heures décisives de sa vie spirituelle, Léonard retrouvait le Père Propiac. S'il était tombé dans un quiétisme maladif, le Père Propiac avait été l'agent de cette chute. Qui lui avait montré la vie religieuse comme une nécessité de salut? Le Père Propiac. N'avait-il pas, tout à l'heure encore, cherché à s'imposer comme confesseur de retraite? Dans ces feuillets même, on reconnaissait son langage. Qui sait s'il n'avait pas voulu tenter une surprise, trouvant, comme le disait M. Artus, que le butin « valait la peine »?

Les yeux de Léonard tombèrent sur les *Exercices*. Puisqu'une providentielle inspiration avait permis qu'il les apportât, il fallait confronter le texte du saint et la glose du confesseur. Une lecture d'une heure suffirait pour dissiper tous les doutes. Léonard saisit le livre, l'ouvrit, puis recula.

« Demain, pensa-t-il, cela vaudra mieux : je serai plus calme. »

Ce répit, qui substituait un jour d'angoisse aux rigueurs douloureuses d'une immédiate certitude, forma en quelque sorte l'entr'acte du drame.

Le soir vint, mélancolique. Il y avait une statue de la Vierge dans un coin du jardin. Agenouillés, les retraitants récitèrent devant elle la prière du soir. Au-dessus des têtes, les étoiles souriaient aux flammes des cierges. Des vols tristes de chauves-souris traversaient l'air. Pareilles aux roses qui tombaient des taillis, les litanies suaves s'égrenèrent :

— *Rosa mystica!*

— *Turris eburnea!*

Puis on monta dans un dortoir aux lits très blancs. Cheudaine était voisin de Léonard et de Bernières.

— Comment avez-vous trouvé la journée? demanda Cheudaine à voix basse.

— Heureuse! répondit Bernières.

— Lente, murmura Léonard.

Le silence recommença.

Seconde journée de retraite. Aussitôt le lever terminé, un Frère vient demander à Léonard s'il désire voir le Père Propiac.

— Non, pas aujourd'hui.

— En ce cas, voici ce qu'il vous envoie...

Encore des feuillets : la méditation des *Deux Étendards*. Léonard les examine avec une courte hésitation, et les abandonne. Il a mieux à faire aujourd'hui.

Matinée horrible! Comme s'il eût deviné la crise agitant Léonard, — sa face de saint toujours éclairée par le même sourire, — le Père Anet parla de la mort et de l'enfer.

Tout ce que l'éducation religieuse de Saint-Louis de Gonzague avait accumulé de peurs dans ces âmes d'enfants fut remué, à en défaillir d'horreur. Il y eut des évocations macabres, des mots à faire pâlir les visages.

Combien savantes, ces homélies!

La première fut consacrée à la certitude de la fin :

— A toute question de vie, l'unique réponse est : « Peut-être. » Serez-vous heureux? Peut-être. Serez-vous sauvé? Peut-être. Aurez-vous le talent, la gloire, ou la misère, les décep-

tions et le dégoût des choses? Peut-être. Mais mourir, oui. Où se sauver de la mort? Soyez roi, soyez génie, soyez isolé au fond d'un désert, soyez le ver roulé dans les entrailles de la terre, qu'importe! La mort vient et trouve. Elle seule enlèvera l'avenir, comme elle a pris le passé. Et voilà la vie : un peu d'écume au bord d'un ruisseau, un peu de poussière dans la plaine, une vapeur qu'un souffle de vent emporte et dissipe sans retour!

La voix du père Anet — un médiocre, cependant! — devint d'une âpre éloquence :

— Dites-le-vous : « Je mourrai! je mourrai! » Savourez ce mot jusqu'en ses significations profondes.

Et ils le savourèrent. Rien ne leur fut épargné. Ils durent contempler la chambre du mourant qu'éclaire un faible rayon de jour, le lit souillé, les objets qui, dans l'ombre, semblent crier : « C'est toi qui meurs à tout jamais! » Autour, des parents s'agitent, des domestiques mornes se hâtent. Ils se virent, la poitrine agitée par les hoquets, luttant contre les affres du vide.

Ils durent entendre, par avance, le bruit de l'horloge laissant tomber les secondes comme des larmes. L'air aussi est plein de sanglots; le prêtre détaille d'une voix trouble les prières des agonisants. Ils s'écoutèrent râler.

Ah! ce froid du crucifix mis dans les mains jointes, et accroissant le froid de la mort! Sentir ses bras se raidir, sa respiration vaciller comme une flamme que le vent agite, ne pouvoir même plus écarter la sueur d'agonie qui descend le long des joues, goûter enfin la suffocation dernière après laquelle on entre dans l'inconnu!

Le père Anet fit un geste tragique :

— Tout est fini, aux yeux des hommes. Devant Dieu, la tragédie commence.

Et il décrivit le jugement, l'horreur de la damnation.

Alors tous errèrent, désorientés, à travers les jardins fleuris. Chacun surveillait son cœur, comme si ce cœur eût été menacé de s'arrêter tout à coup. On n'observait plus le silence.

Cheudaine vint trouver Léonard :

— Le Père a été très beau, dit-il.

Pâles d'effroi, ils se rappelèrent le supplice éprouvé par eux,

quand, à la mort d'un Père, on les conduisait prier au pied du cadavre.

Léonard murmura :

— Comment Dieu peut-il consentir à damner une créature?

Cheudaine hocha la tête :

— Toute l'éternité ! toute l'éternité !

Ils avaient, d'ailleurs, subi un tel entraînement qu'ils ne se révoltaient pas contre un pareil destin et n'en mesuraient que l'effroi. Ils le savaient certain, d'une certitude supérieure à celle de la matière.

Léonard demanda encore :

— Penses-tu qu'on puisse faire son salut dans le monde?

— Je l'espère, répondit Cheudaine.

Léonard s'éloigna.

Loin de l'effrayer comme la veille, l'approche d'une décision le soulageait. Il prit plaisir au silence qui l'enveloppait, ouvrit les *Exercices* de saint Ignace et, grave, en commença la lecture.

Non ! Ces feuillets remis par le Père Propiac ne mentaient point! Comme ces *Exercices* sont l'admirable roman de l'indifférence ! Roman aride et prodigieux ; algèbre des extases factices, réalisant la sainteté comme on provoque une crise de nerfs !

Voici que devant Léonard ils développent leurs commandements gradués. Ils sont brefs, sans envolées. Parfois seulement des syllogismes y surgissent, troublants à force de rigueur, et il y a des coins d'âme humaine si profondément scrutés qu'on voudrait fuir, comme chassé par un regard trop clairvoyant.

Le procédé est sûr, propre au façonnement définitif des âmes.

Tout d'abord, des annotations précèdent, manuel opératoire à l'usage des maîtres. Il est entendu par le saint que jamais les *Exercices* ne seront faits seuls. Un directeur doit les livrer, par gradations savantes, avec des commentaires appropriés au caractère de l'individu ou au but recherché. Rigides en leur cadre, ils peuvent s'assouplir au gré des volontés.

Et, dès le début, une note explicative du Père Roothaan arrête Léonard.

Aux yeux du Père, les retraitants sont divisés en quatre

catégories distinctes : ceux qui désirent être instruits pour recouvrer simplement la tranquillité morale perdue; ceux qui, tout en étant de bonne volonté, ont cependant de médiocres dispositions naturelles; ceux qui, doués d'intelligence, sont voués aux affaires sans qu'il soit possible de les en détourner; ceux enfin qui, libres d'affaires et, bien entendu, riches des dons de l'esprit, sont susceptibles de retirer un fruit insigne de pareilles études.

Léonard a cru entendre, en lisant, la voix ironique de M. Artus. Aucun doute ne l'effleure : il est, lui, du quatrième lot, le lot intelligent duquel on espère des « fruits insignes ».

Aussitôt, la solution est apparue, brutale, sans artifices de mots, sans réticences subtiles : Léonard ne sera pas jésuite! La tromperie certaine a tué le désir. Façonné pour la prêtrise à force d'orgueil, il y renonce par orgueil. Plus d'extase, plus d'appels à Dieu, nul regret. Tout est fondu dans une colère. Il a été pris pour jouet : il se refuse à être dupe!

Mais la mort? mais l'enfer possible et qui, ce matin même, écrasait d'effroi Léonard? Il n'y songe plus.

Il n'éprouve pas non plus d'allègement. Une passion unique — la haine — survit au passé qui vient de s'évanouir. Désormais, il hait le Père Propiac. Il le hait sans examiner si d'autres que lui sont coupables, sans même soupçonner que ce confesseur fut l'unité infime conduite par des volontés supérieures à lui. Il le hait éperdument, cela suffit.

Que peut servir maintenant à Léonard de continuer sa lecture des *Exercices*, puisque la décision est prise?

Cependant il la poursuit. Il sent la nécessité de tout connaître. Le livre d'ailleurs est bref, d'une franchise éclatante. Il déroule sa méthode, large route sans détours. Point de réticences, point d'ambiguïtés. Des commentaires latins délimitent le sens avec une précision puérile.

Oui, l'indifférence exigée par saint Ignace est bien celle qui, la veille, épouvantait Léonard. Ni patrie, ni famille, rien que Dieu, telle est la loi! Justement, tandis que Léonard doute encore, le Père Anet s'est approché. Le bréviaire à la main, il fait la tournée des retraitants.

— Eh bien, Léonard? demande-t-il, priez-vous bien le bon Dieu?

Il prononce « le bon Dieu » avec l'intonation attendrie de l'amant parlant de l'aimée ; et, comme Léonard a fait un vague signe d'assentiment, il repart, continuant les versets.

Alors Léonard le regarde : comment n'a-t-il pas découvert plus tôt l'indifférence de ce prédestiné ? Sa démarche, ses gestes, la bonne volonté courante de ses interrogations, tout décèle son dédain de la vie. Il est l'épris de son propre salut, ne prêchant le ciel aux autres que pour y arriver lui-même ; et tous les autres sont pareils : le Père Boijol, avec sa gaieté toujours égale ; le Père Decurvil, absorbé par son rêve de martyre ; le Père Bartolène, avec son sourire de velours ; le Père Sixte, d'une sévérité jamais relâchée ; tous pareils, indifférents ! Le Provincial l'a bien dit : ils sont des cadavres ! Et Léonard répète :

— Jamais !

Jamais il ne sera un des facteurs de cet égoïsme organisé ! Jamais il ne passera sa vie à s'aimer divinement dans les autres !

Implacables pourtant, les *Exercices* détaillent la méthode précise qui permettait d'y parvenir. Voici des prescriptions pour s'étudier soi-même ; voici une minutieuse réglementation de conscience ; voici surtout la méthode d'oraison.

Avant de méditer, l'âme doit s'élever vers Dieu et attendre dans la lumière divine que l'apaisement nécessaire aux réflexions soit venu. Puis la symphonie commence. Deux *préambules* en posent le thème musical : la *composition du lieu*, évocation rapide de l'objet, synthèse imaginative fournissant à l'esprit des points de repère tangibles ; l'*exercice de désir*, fixant à la volonté le but à atteindre. Ensuite, développement d'admirable logique, les sujets proposés pour la méditation s'analysent. Sur chacun d'eux l'intelligence s'exerce. *Application des sens :* il faut voir, sentir, entendre, goûter l'objet médité. *Application de la raison :* il faut discuter et admirer la vérité proposée. *Application de la volonté :* il faut s'attacher à cette vérité, comme le lierre au chêne. Et, chaque puissance de l'âme ayant ainsi exprimé tour à tour sa soumission, le chant de triomphe survient : dialogue sublime entre le fidèle et Dieu, *colloque* mystique où s'échangent les aveux.

La vie du Christ ainsi détaillée devient — quelle ironie ! —

l'exercice suprême d'indifférence! Entre temps, des recommandations étranges apparaissent. Il faut méditer dans l'obscurité, rester de préférence à genoux, étudier ce sujet au milieu de la nuit, cet autre dans le jour.

Ce code est moins un livre de piété qu'un manuel permettant d'asservir les volontés humaines. Même, vers la fin, Léonard subit la fascination d'une telle méthode. Le délire de l'espérance a succédé aux affres du renoncement. Comme il se sent vivre! Là-bas, dans Nevers, le soir qui tombe enveloppe les maisons muettes. Au delà de l'horizon, une immensité se pressent : et, obstinément, Léonard regarde par delà la ville provinciale qu'endort le chant des Angelus : il regarde vers Paris!... Sa vocation est morte, plus que morte, méprisée!...

Le troisième jour de la retraite fut consacré à l'*élection.*

Ayant examiné la vanité de la vie et montré que la mort seule importe, le Père Anet invita chacun à choisir un état de vie.

— Il y en a deux, dit-il, simplifiant le problème : l'état religieux et l'état laïque.

Au premier étaient réservées les garanties certaines de salut. Dans le second, les dangers étaient innombrables.

Léonard écouta, paisible. Son cœur ne pouvait plus changer. Il ne doutait pas, d'ailleurs, qu'il fût possible de se sauver dans le monde. Au contraire, et sans doute pour excuser sa défection, — n'en était-ce pas une? — il imaginait sa vie prochaine toujours également chrétienne, très droite, très loyale.

Vers le soir, il écrivit au Père Propiac :

« Vous avez eu raison, mon Père, en m'assurant que Dieu m'accorderait son aide. Je vois clair en moi-même.

» Après mûr examen, je comprends combien peu je suis fait pour la perfection que vous m'avez souhaitée. J'y renonce librement, rempli d'espoir en la grâce de Dieu, convaincu de pouvoir, en restant dans le monde, travailler utilement à mon salut. Je prends cette décision sans regret. Elle est irrévocable, et toute discussion nouvelle serait inutile. Vous ne

vous offenserez pas si je cesse de vous confier la direction de ma conscience. Je n'en reste pas moins convaincu de l'ardente charité qui vous fit vous méprendre sur mon humble valeur.

» LÉONARD CLAN. »

Ce fut là toutes ses notes de retraite.

Le dimanche vint enfin, dimanche d'été qui souriait comme avaient souri les jours précédents. Une messe clôturait les exercices. Tous se trouvèrent réunis à une communion solennelle. Volontiers on se serait cru rejeté d'une année en arrière, à cette fête de congrégation durant laquelle Léonard, nommé préfet, avait songé pour la première fois au miracle de la vocation.

Delestang était là, toujours distrait; Lanie aussi, conservant sa démarche paisible: Bernières, absorbé visiblement par des oraisons consciencieuses; et Cheudaine, et Servet, et Randal... Chacun d'eux sentait en lui la mystérieuse émotion du départ et rêvait le monde différemment.

Léonard se prosterna :

— O Jésus, murmura-t-il, je n'ai point changé. Mon illusion seule est morte, et je vous reste fidèle, toujours fidèle!...

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

(*A suivre.*)

JAMES DARMESTETER[1]

I

Quand, au mois de septembre dernier, nous nous promenions dans les jolis bois de Maisons, mon mari me parlait souvent de ce livre. Sa santé était déjà atteinte ; mais nous ne croyions pas à un mal profond ; nous nous en allions gaîment à travers la feuillée jaunissante, en faisant mille projets pour l'année à venir, car nous ne voyions pas la Mort, dressée toute proche au tournant de l'allée... Quelques mois de repos allaient remettre en bon état le cher malade, un peu surmené : et comme il ne savait pas se reposer complètement, il aurait là sans doute un travail facile de convalescent.

Nous l'imaginions un peu différent, ce livre qui s'achève si tristement aujourd'hui : plus grand surtout, plus varié. James voulait faire paraître en même temps tous ses essais, politiques, littéraires, ou d'érudition, disséminés par ci, par là, dans des recueils savants, de vieux journaux, des brochures de -

1. La *Revue* est doublement heureuse de publier ces pages, en tête desquelles se retrouve un nom si cher et signées d'une telle signature ; elles doivent servir d'introduction à un volume qui paraîtra prochainement : *Critique et Politique*, par James Darmesteter.

nues introuvables. Le recueil devait s'appeler *Orient et Occident*; ce titre nous charmait tous les deux, moi surtout : le génie de mon ami, pour moi, y mettait un reflet de ses deux ailes. — Car il aimait l'Occident comme s'il n'eût jamais connu d'autre face de la terre; il connaissait l'antique Orient comme s'il n'eût jamais vécu de toute son âme, de tout son cœur, dans notre monde fiévreux d'aujourd'hui. — Mais nous nous laissions griser par le grand air de la forêt; nous n'avions pas les pièces sous les yeux : nous ne nous rendions pas compte de ce que notre livre allait avoir d'énorme et d'incohérent. L'esprit de mon ami était si vaste et si profond à la fois qu'il tenait rang de prince dans plusieurs royaumes de l'esprit, écartés si loin pourtant les uns des autres qu'aucun lien ne les rattache entre eux. Alors il vaut mieux ne pas trop chercher à les rattacher. *Orient et Occident* peut se diviser : de l'énorme recueil, je ferai quatre petits livres : *Critique et Politique*, qui paraît aujourd'hui, un volume de *Nouvelles Études anglaises*, enfin deux volumes d'*Essais orientaux*. Je suis sûre que, s'il était assis à mes côtés, s'il lisait avec moi ces pages trop diverses, il trouverait que j'ai raison de rompre (ah! si douloureusement!) avec son dernier rêve. Car, en toutes choses, nous pensions toujours de même.

Il y a huit mois, ce recueil n'était qu'un projet entre bien d'autres, et il ne nous était point le plus cher. Nous aimions beaucoup mieux le roman historique de *Titus et Bérénice*, qui, sous la forme de *Dialogues philosophiques*, devait avoir une allure nouvelle et si hardie. Point de descriptions, point d'archéologie, seulement le choc des idées et le mouvement des âmes! Oh! le naufrage qui jette Josèphe étonné au sein d'un monde de comédiens romains en vacances; cette figure austère de Paul prêchant le renouveau à la curieuse Poppée; le tumulte du camp de Vespasien contrastant avec le monde silencieux et fermé de Jérusalem qui subit l'outrage, *patiens quia æternus*. Voyants de Judée et dilettantes de Rome, femmes et soldats, philosophes du monde antique : les uns sachant penser, les autres sachant vouloir ou aimer; monde bariolé où se mouvaient les figures héroïques de Titus et de Bérénice, que vous nous sembliez réel, achevé, vivant! Avec quel étonnement douloureux je m'aperçois aujourd'hui que pas une

page du livre que je sais par cœur n'a été complètement rédigée !

Il aurait fait ce livre-là surtout pour moi, pour sa petite Platonicienne, toute heureuse encore dans son rêve étoilé...

Un autre livre lui tenait peut-être plus au cœur, dédié, celui-là, à la mémoire de ma belle-mère. La mère de James, femme fort simple, avait été une personne d'une grande élévation morale. Après sa mort, le souvenir de son âme, dégagé des accidents journaliers de la vie, allait imprégnant de plus en plus la conscience de son fils. Il peut arriver, quand on perd un amour unique, qu'en pensant continuellement à l'appui disparu, on se modèle peu à peu une âme à son image. C'est ainsi qu'à travers l'âpre regret de sa mère mon ami sentit grandir en lui le divin souci de la perfection morale. « Je ne me refaisais pas un culte, m'écrivait-il en 1887, mais l'athée dur, ironique, que j'étais devenu admettait enfin que le sentiment religieux, poussé à sa puissance suprême, est l'âme même de la vie... (*the life of life*, disait-il, en citant les beaux vers de Shelley)... Si jamais j'écris l'*Évangile éternel*, ce sera pour satisfaire à la mémoire de ma mère. »

Il y pensait souvent dans ses derniers jours. Peut-être se sentait-il plus malade qu'il ne le voulait dire? Je suis pourtant certaine que la hantise de la Mort ne l'opprimait pas d'une obsession constante. Mais je crois deviner, après coup, qu'il voyait plus clairement de jour en jour la fragilité devant la mort de tout ce qui est science, beauté, charme, esprit, bonheur, en opposition avec le prix de ce qui surnage seul dans ces heures extrêmes, — « l'unique, frêle, inextinguible lumière de la conscience ». — Pendant les dernières semaines que je l'ai eu, ayant reconnu à la fin les ménagements que réclamait sa santé si délicate, nous parlions souvent d'aller habiter le Midi, d'y vivre très tranquilles et très solitaires, comme deux hibous dans une tour de notre forêt, d'une vie exquise, toute faite de pensée et d'amour. Il se mettait déjà à feuilleter la vieille Bible hébraïque qu'il tenait de sa mère : il voulait en extraire, en les traduisant, tous les versets qui servent encore à soutenir et à consoler ceux que travaille la soif divine. Il voulait en faire un *vade mecum* dépourvu de tout dogme, que tous pourraient lire, qui ne blesserait aucune foi, et serait pour

tous une aide dans le combat spirituel. « Sur notre terrasse de là-bas, me disait-il, j'achèverai l'*Évangile éternel!* »

Encore un rêve effeuillé! Dans la subite ruine de notre vie, tous ces projets se trouvaient engloutis avec tant d'autres choses. Plus tard, ce fut avec un élan de reconnaissance que je me rappelai le présent recueil à faire.

Et en reprenant l'humble travail, je l'ai trouvé plus doux, plus intime que je ne me l'étais représenté. Quand on possède encore l'avenir, on ne sait pas tout le prix du passé. Dans ces liasses jaunies, je vis une fraîche image, j'entendis une note personnelle et vibrante. J'y trouvai mon ami, mon James triste et profond, poursuivant son génie qui le fuit, mon James de plus tard qui refait le rêve des Prophètes et qui lève vers les cieux sans voix une âme pacifiée, mon James courageux et aimant, voyant jusqu'au fond de la vie, comme savant, comme poète, comme philosophe, comme politique; enfin, expliquant et conciliant toutes ces diversités, un James historien, un James homme de Dieu.

II

Historien, il le fut en tout et avant tout; dans ses travaux spéciaux où il lutta si vigoureusement contre les pures abstractions de la mythologie comparée; dans ses études de critique qui expliquent les lettres par l'histoire et l'histoire elle-même par le mouvement des esprits : jamais plus historien que dans ses articles de politique : partout il sentait le même besoin de rattacher le présent au passé, de poursuivre le passé dans le présent et de pressentir l'avenir. Son génie de penseur se nourrissait de petits faits très précis, de détails vérifiés : de là, le voyant qu'il y a dans tout historien évoquait la théorie, le rêve. Le caractère spécial d'une race, les accidents d'un moment historique, des faits saillants transfigurés par une tradition, lui servaient à expliquer une donnée philologique, une page obscure de poète étranger, ou même la dernière question du jour. Dans son esprit, il n'y avait pas de cloison étanche entre la vie actuelle et le passé. Même dans

ses spéculations de savant les plus hardies, on ne trouvera aucune théorie qui ne compte avec l'histoire, avec la tradition, qui ne cherche les origines de l'effet dans la cause lointaine; et si, comme Renan, il « voyait le monument derrière la pierre disjointe », il n'était pas, lui non plus, un simple constructeur de synthèses faciles; aussi bien que Burnouf, il savait « faire jaillir la découverte du seul rapprochement des faits ».

L'historien était doublé d'un patriote, « ardemment et presque mystiquement patriote », comme l'a si bien dit notre cher Gaston Paris dans sa puissante et pénétrante étude[1]. Mais son amour de poète prosterné devant la « France éternelle » prenait son essor d'un cœur de savant profondément imprégné du sentiment de l'histoire. De là sa tendresse passionnée pour la vieille France, pour les antiques racines de la patrie de nos jours, pour la France de Charlemagne, la France de Roland, la France de Jeanne d'Arc, non moins que pour la patrie héroïque et sanglante de la Révolution, la patrie héroïque et saignante de 1870. On verra, dans une étude sur les travaux de M. d'Arbois de Jubainville, avec quel plaisir il contempla la vision des fermes et des vignes et des villages prospères de la France gallo-romaine. C'était un délice que d'être avec lui à la campagne, en province : tout le passionnait, tout brillait pour lui d'une gloire séculaire. A l'étranger, — en Italie ou bien en Angleterre, — il semblait avoir perdu la moitié de ses rayons. C'est qu'il vivait vraiment du cœur de son pays. De là son impartialité en politique. Par dessous toutes les manifestations passagères des luttes du jour, il voyait la continuité de l'histoire, le plein et multiple épanouissement de l'âme variée de la France, dont toutes les floraisons ont droit à la lumière. Nulle part il n'a exprimé sa pensée d'une voix plus vibrante que dans l'éloge inattendu qu'il a fait de celui dont le *gran rifiuto* a laissé la France sans couronne[2]. Mais toute âme de vrai Français, de quelque parti qu'il fût, devenait chère à mon ami; car derrière les apparences fugitives et changeantes de la politique contemporaine il voyait la France idéale,

1. Voir la *Revue* du 1er décembre 1894.

2. Voir la *Revue* du 15 février 1894.

« seule grande réalité durable, invisible et toujours présente en chaque Français... vers qui tous les fronts se tournent aux heures d'angoisse... la France éternelle, celle d'hier et de demain, faite de son ciel clair et de sa terre féconde, faite du reflet de son épée et de l'écho de sa parole ». Celui qui sentait ainsi ne pouvait guère devenir un homme de parti.

Cependant il rêvait de la vie politique. Quelquefois en souriant, il me disait : « J'aurais dû naître orateur. » Avec son petit air jeunet, ce mélange de timidité et d'assurance qui lui donnait parfois l'air d'un enfant, avec sa complexion frêle, sa voix chaude, haletante et étouffée, il avait si peu l'aspect de l'orateur que cette assertion provoquait entre nous un rire immanquable. S'il portait en lui, — comme l'a dit un autre ami bien cher, Gabriel Monod[1], — « une âme d'apôtre et un cœur de héros », je suis contente pourtant que la bonne nature n'ait pas voulu qu'il se détournât des chemins cachés et sacrés de la vérité. Il avait, d'ailleurs, malgré sa pensée profonde, malgré sa petite santé, quelques-unes des meilleures qualités de l'orateur : il en avait l'émotion communicative le désir d'agir, l'amour des humbles : une certaine rhétorique qui lui était naturelle semblait le prédestiner à faire vibrer la parole. Il avait cette autorité qui vient d'une conviction morale, car en lui la politique ne s'éloignait guère de Dieu : — dans tout prophète, a-t-il dit « il y a une morale et une politique indissolublement liées, car pour eux, morale et politique font un ».

James Darmesteter était de la race des Ébionim : il aimait le peuple, dont il était ; le bien qu'il voulait aux humbles éclatait à chaque instant dans ses actes et dans ses discours. Tout jeune, il avait goûté au socialisme vague de la fin de l'Empire, mais il n'était pas socialiste dans le sens moderne. Il redoutait le collectivisme, déception pour le peuple quand le gouvernement est fort, danger pour l'État quand le gouvernement est faible. Il n'avait aucune tendresse pour ces « plans de grève universelle qui doivent conduire au bonheur de tous par la ruine de tous ». Mais rien ne lui semblait plus beau que de « porter la plainte sincère du pauvre devant

1. *Journal des Débats* du jeudi soir 15 novembre 1894.

le pays, d'exposer au grand jour ses griefs, ses souffrances et ses vices, d'éveiller autour de lui dans la conscience nationale les voix de justice et de pitié ». Seulement, si, dans sa prime jeunesse, avant la guerre, il avait cru voir la panacée de l'injustice humaine dans un avenir tout de science et de liberté, plus tard, étant revenu de bien des choses, il constata le peu que donne la science pour la paix de l'âme, et la liberté politique et extérieure pour la liberté intérieure qui seule lui confère un sens ; il chercha en Gilaad un baume plus efficace : il voulait doter le peuple de France d'un idéal et d'une discipline.

III

Une grande partie de la jeunesse pensante de France, née sous l'éclat fiévreux de l'étoile de 48, a cru, pendant une saison plus ou moins longue, plus ou moins fervente, à la toute-puissance de la science. La raison s'est révoltée contre les croyances des ancêtres. Les jeunes gens ont lutté pour conquérir leur liberté de douter. En réalité, ils ne faisaient guère que changer de foi : car la science les attirait par mille prestiges, — la belle science qui, à elle seule, allait dissoudre toute énigme, explorer l'avenir, diriger la vie, trouver Dieu, et faire la carte de l'inconnaissable. — Puis, une fois la liberté conquise, un double travail s'est effectué dans toute âme sincère. D'une part, n'ayant plus rien à redouter d'une croyance fausse, la raison s'est laissé gagner à la tolérance, à la sympathie, au respect pour la foi consolatrice des faibles : honneur au γενναῖον ψεῦδος ! D'autre part, elle reconnaît avec effroi que sa nouvelle idole est frappée d'impuissance morale. La science commander à l'humanité ? au nom de qui ? au nom de quoi ? Elle ne peut fonder ni promulguer aucune loi morale, car les choses de l'âme ne sont pas de son royaume. La conscience humaine est, soit un don de Dieu, soit la plus belle des inventions de l'homme ; elle n'est pas un fait naturel. « La vérité ne peut éclairer et diriger que ceux qui ont déjà en eux-mêmes le principe directeur, soit dans la noblesse

innée de leurs instincts, soit dans les habitudes héréditaires de vertu imprimées en eux par des ancêtres qui ont cru. »

Alors désorientée, saisie de vertige, la pensée se demande, entre le Dieu chimérique et la science immorale, où est la loi? où est la règle? quel est le sens de la vie et du destin humain? Et, tandis qu'elle traverse un passage de ténèbres, l'âme désolée se renferme dans un agnosticisme plein de désespoir. Elle se dit : « Heureux ceux qui n'ont pas vécu et bien heureux ceux qui ont cessé de vivre! » Mais le pessimisme constant est incompatible avec la lutte pour l'existence. On trouve toujours un moyen de s'y soustraire, fût-ce par le suicide. Tout portait James à trouver cette échappatoire dans l'adhésion qu'il fit au prophétisme.

Il était, je l'ai dit, un homme de Dieu. Mais à la façon du vieil Amos, altéré de bon droit et de justice sur la terre, et non pas à la façon d'un saint François ou d'un Meister Eckhart. La profonde véracité qui était en lui, qui le faisait avant tout historien, dans l'ordre de l'esprit, le faisait avant tout, dans l'ordre de la morale, conducteur d'âmes. Il était dégagé de toute préoccupation mystique. Il ne comprenait guère qu'on pût perdre son temps à filer des rêves sur le fond de l'être, sur l'identité de l'âme, ou même sur l'immortalité. J'aimais, avec frayeur, à m'abandonner au puissant vertige que produit sur l'esprit l'idée de l'Éternité stable et une. J'aimais me laisser couler jusqu'au fond de mon âme, là où il y a quelque chose de neutre et d'indivis, qui n'est ni Toi ni Moi, qui est peut-être Dieu. Ces divertissements métaphysiques n'avaient aucun attrait pour mon ami. « Théologie que tout cela », me disait-il avec son beau sourire si tendre, si lumineux. Ce qu'il désirait avant tout, c'était l'antique idéal des prophètes : « faire justice et charité », rétablir dans toute sa force la conscience nationale, donner à tout un peuple un autre pain que le pain quotidien. Oui, ce qui le hantait, ce qu'il poursuivait, c'était moins l'âme éternelle que la conscience humaine.

Affranchi très jeune du judaïsme dogmatique, James était resté plus foncièrement israélite qu'il ne s'en doutait : on peut dire que tous ses sentiments profonds étaient nourris du suc de la Bible : son patriotisme, où la France jouait le rôle du

Messie et s'en allait (souvent à ses dépens) conquérir pour l'humanité, à coups d'idéal, le bonheur millénaire ; son amour pour les humbles ; son idéal moral. « L'homme ne sait jamais au juste tout ce qu'il croit. » Un jour, — il n'y a pas très longtemps de cela, — mon ami s'est aperçu que, s'il n'allait plus à la *schule*, il n'était pas moins resté un croyant de la Bible. « Je suis évolutionniste et biblique », m'écrivait-il, après une de nos premières rencontres. De la science nouvelle, des prophètes antiques, il tirait de quoi se faire une foi et une loi.

IV

Ses souvenirs de Hegel, ses lectures de Renan, mais avant tout les théories de Darwin fortifiaient en lui la conception de l'éternel devenir. Lui aussi, comme Nietzsche, était une voix proclamant dans le désert l'avènement de l'*Uebermensch*. Mais de quelles différentes façons ils ont vu ce Messie moderne! C'était surtout en lumières, en justice, en amour, en joie, en poésie, que l'homme des âges à venir devrait se montrer supérieur à ses devanciers, selon la vision de James. Il n'a jamais connu l'horrible obsession de la race forte qu'ont subie le Zarathustra allemand et le Merlin français... Peu de temps avant sa mort, mon ami me disait : « Un de ces jours j'écrirai pour la *Revue de Paris* une réponse de Zarathustra à Nietzsche. » Il l'aurait si bien faite, le mage clairvoyant et aimant! Il aurait si bien opposé à l'effrayant égoïsme de notre siècle la calme religion antique, où le bonheur familial règne comme un devoir impérieux, où la règle de la vie est la pureté de ce qui est sans défense et la sainteté des faibles. Dans la pensée de James, le point d'arrivée de l'âme humaine ne s'égarait pas trop loin de ce noble point de départ. Déjà dans la dernière partie de la *Légende divine*[1], il a esquissé sa conception de l'avenir : c'est une sorte de darwinisme sublime.

1. *La Légende divine*, par James Darmesteter, p. 112.

L'homme qui souffre demande à Béatrice la raison de sa souffrance, et elle lui dit :

— Tu souffres parce que tu es le monde et tu l'ignores. Comment as-tu si vite oublié tes naissances, ô le dernier-né des êtres?

Et soudain l'homme moderne sent, pour un instant, battre dans son sein d'homme achevé le cœur aveugle et amorphe des êtres primitifs, le cœur de toute créature vivante qui marche, qui rampe ou qui vole, tandis qu'une voix lui dit :

— Il a fallu que tout fût pour que tu fusses !

Mais l'homme souffre toujours, et Béatrice lui dit :

— Tu souffres parce que tu es l'avenir!

« Et une angoisse horrible tordit mon sein ; puis une joie divine l'inonda ; et je me sentis une créature nouvelle que les mots d'aujourd'hui ne peuvent dire ; et la pensée, la pensée dont j'étais si fier, était comme un rêve pénible dont on se souvient mal au réveil ; et dans le monde transfiguré, notre vieux monde était comme l'image obscure qui passe dans un cerveau las.

» Et elle me dit :

» — Mouvement, couleur, chaleur, lumière ; force magnétique, affinité ; vie, sensation et pensée : l'univers va se développant de coup d'État en coup d'État, dans l'infini royaume de l'âme. Que de régions encore à naître, repliées au plus profond de ton être ! »

C'est ainsi que James annonça l'avènement de l'homme surhumain, de la race humaine à la suprême puissance, qui, à un moment déterminé de l'histoire future, doit réaliser pleinement toutes nos aspirations, profiter enfin de toutes nos abnégations, faire fructifier notre idéal, incarner sur la terre l'esprit de Dieu, et devenir pour tout jamais ce « Christ de lumière et de vie » que la pauvre Lucia Galvani[1] entrevoit au moment de mourir.

V

Cette ébauche de théorie, ces vagues visions d'avenir, sont tout ce que mon ami emprunta au darwinisme. Sa conscience

1. *Critique et politique : — Lucia Galvani.*

de Sémite se préoccupait bien plus de trouver une règle morale que d'échafauder un système. Cette règle, il était convaincu que la science ne pouvait pas la donner.

Dans le plus obscur des symboles où James aimait envelopper sa pensée, le petit aveugle de Penmenmaur[1] subit deux attractions également puissantes, le désir de la mer, le désir du soleil : l'homme n'est-il pas tenté de se perdre dans la science et de s'abîmer en Dieu? Mais toutes les tours que l'enfant bâtit, tous les cairns qu'il élève, sont d'une petitesse désespérante et ne le rapprochent guère du ciel. Enfin, un jour, il croit pouvoir atteindre au soleil par la voie de la mer; il s'élance dans un frêle esquif, le cœur en fête, à la poursuite de l'astre, et il s'écrie : « Demain ! demain ! »

« Hélas ! ne dirait-on pas que le froid gagne, la chaude marée recule, recule? Sa barque le remporte-t-elle en arrière, loin du grand cœur qui bat plus faible et qui s'éteint ou qui s'en va? »

Je pense que la mer va engloutir le petit aveugle de Penmenmaur, car ce n'est point par le savoir que l'on arrive à Dieu.

James pourtant ne se serait point réuni à ceux qui honnissent la science aujourd'hui parce qu'elle ne donne point des récoltes qui ne sont pas de sa province. Ce qu'elle ne tient pas, elle ne l'a jamais promis : c'est nous qui lui avons prêté nos désirs. Mon ami avait trop de conscience, et surtout trop de précision dans l'esprit, pour se prêter à de certaines exagérations. Il n'aurait pas excommunié la chimie au nom de Bossuet. Il n'aurait point, à l'instar de certain chef de parti anglais, inventé une théologie « pour expliquer le Beau et le Bien ». Il aurait convenu en souriant que le sentiment du Beau n'est qu'une extension du sentiment amoureux, et que le Bien n'est que le Beau appliqué dans l'ordre moral. Il aurait même vu dans cette transformation d'un appétit primitif dans une idée divine un exemple charmant de l'éternel devenir.

Mon ami restait toujours un fervent de la science, — « la vraie, la grande, celle qui ne travaille point pour une récompense, mais est sa fin à elle-même : celle qui élargit l'âme à

1. *Critique et politique : — Le Petit aveugle de Penmenmaur.*

la taille de Dieu, qui l'ennoblit de toute la beauté de l'univers, la pacifie du silence des infinis ». Il cherchait dans la science l'énigme de l'avenir du monde; il cherchait dans l'éthique la plus pure et la plus pratique qui ait jamais été formulée le secret divin qui donne la force de vivre.

Il trouva dans les prophètes, toujours frais et nouveaux après vingt-six siècles, une règle de bien faire, une loi vivifiante, un exemple et un idéal[1]. C'est tout ce qu'il leur demanda. Il savait vivre sans ami céleste; il acceptait de mourir sans espoir de paradis, sans la grande consolation de l'éternel revoir. Il ne la nie pas, il ne la raille pas, cette douce consolation : seulement, il n'ose pas trop compter sur elle. L'homme sur la terre ne doit demander qu'une règle terrestre, car tout ce qui explique l'infini dépasse sa pensée, conditionnée par la matière. Vivons en justice, mourons en paix ! C'est là une religion bien humble et bien fière, une foi stoïque et triste. « Mais qui nous assure que la Vérité n'est pas triste? »

VI

Le passé nous reste, du moins, intangible, pur et sacré. Qu'est-ce, après tout, que ces mots de passé, présent, avenir? Avoir été heureux serait la même chose que d'être heureux, si l'on pouvait seulement assez fortement le croire, assez résolument vivre de l'ombre d'un rêve et oublier la lumière importune du jour. Vivre dans le passé, ce n'est pas seulement survivre, c'est une illusion de force, de joie, d'amour, la même que les âmes pieuses trouvent dans la chimère d'un avenir céleste... Mais je ne sais pas si elle peut devenir un principe d'action. Voilà son infériorité manifeste.

Quelques rayons du passé sont emprisonnés dans ce petit livre. Dans ces fragments, comme dans les débris d'un miroir brisé, je vois et revois l'image disparue... Pour toute âme timide et fière, repliée sur elle-même et fortement nourrie de vie intérieure, la critique peut devenir une sorte de

1. *Les Prophètes d'Israël,* par James Darmesteter.

confession ; derrière ce masque, l'âme parle plus à l'aise, dit ses préférences, avoue son idéal, exhale le parfum de son être. La simple indication de ce qu'on trouve important dans une œuvre, dans un esprit, dans le spectacle infini de l'univers, peut jeter une illumination soudaine sur l'âme du narrateur. Qu'est-ce que James remarque dans George Eliot ? Sa puissante intelligence ? Non. Son génie de création ? A peine. Ce qui l'attire, c'est sa bonté triste, son « pessimisme courageux et aimant, la vision sombre de Hartmann adoucie par des rayons infinis de tendresse et de dévouement », son « sentiment profond des forces réelles ».

C'est aussi la sympathie profonde que lui inspire l'isolement d'un cœur solitaire et sans appui, « les tourments vagues et indicibles du génie qui s'ignore et qui se cherche. — l'angoisse de sentir confusément dans son cœur une force d'affection qui s'éteindra sans objet, et dans son cerveau une lumière qui pourrait éclairer les hommes et qui s'éteindra obscurément ; le remords de sentir qu'on était peut-être du petit nombre des élus qui ont une destinée et qu'il faudra disparaître sans avoir rempli sa mission terrestre, sans en avoir deviné l'énigme, incompris du monde indifférent et de soi-même ».

Tout cela est de mon James d'avant le bonheur ; mais c'est le James de tout temps qui étudie le tempérament religieux de la grande romancière laquelle, en se détournant de toute foi révélée, voit toujours dans la religion « le germe et le pressentiment des vérités futures ». L'article sur Renan ne jette pas moins de lueurs sur une autre partie du caractère intellectuel de mon ami : celle de la méthode et de la science. Ce qu'il admire surtout dans ce beau génie, c'est l'union d'une pensée synthétique et philosophique avec l'érudition patiente, amoureuse du détail. « Le génie synthétique est celui qui sent et comprend le mieux la valeur du détail, la nécessité de l'analyse microscopique, parce qu'il sait mieux que tout autre que nul détail n'est insignifiant, qu'il n'est pas un atome qu'il soit permis de négliger, et qu'un débris de pierre, un trait de lettre à demi effacé, un lambeau de papyrus troué, peuvent révéler le secret de l'ensemble. » Tout cela est peut-être encore plus vrai de James que de M. Renan.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de son scrupule dans les recherches de son métier, des vastes travaux de construction solide et lente qui formaient le soubassement de ces temples aériens de synthèse et de théorie qu'il aimait tânt construire. Lui aussi, comme M. Renan, se sentait surtout attiré par les ensembles ; et ce seront peut-être ses travaux de détail qui garderont le plus fidèlement sa gloire. Son ancien maître, M. Bréal, lui reconnaissait dans ces recherches une sûreté, une élégance, une prestesse incomparables. Dans un admirable éloge du fils de son enseignement[1], il lui a prédit pour ses travaux techniques une renommée d'airain.

Si James admire dans M. Renan le philologue philosophe, il se sent surtout attiré par l'homme préoccupé d'idéal. Il lui sait gré d'avoir terrassé le gavroche stérile du voltairianisme: car cet esprit inefficace « n'a rien à fonder dans l'ordre moral, rien à enseigner dans l'ordre scientifique ». Morale et science, saisir dans les deux le vrai, le solide. c'était là surtout la belle préoccupation de mon ami.

VII

Enfin, s'il a souffert, il n'en a pas moins été heureux : il a fortement pensé, noblement agi, beaucoup aimé : il a pu accomplir la tâche de son âge mûr. Jamais il ne se plaignait, fût-ce avec un sourire. Au fond de sa douceur charmante, de sa candeur d'enfant béni, de ses ironies brèves et troublantes, de ses beaux enthousiasmes de prophète. sous les grâces et le charme de sa nature exquise il y avait trois assises de roc, inébranlables : la patience, le courage, la véracité! Tout ce qu'il disait, pensait, faisait, était fondé sur elles : et c'est par elles que sa simplicité était toujours noble, sa douceur sans faiblesse, et sa justice sans haine.

Deux jours avant sa mort, il me regarda longuement :

— Auras-tu du courage, Mary?

Et moi :

— Est-ce qu'on sait? Puissé-je ne jamais le savoir!

1. *Annuaire de l'École des hautes études, 1895.*

Il avait du courage, lui, et il le savait, car toute sa vie il avait été à l'épreuve.

Mais dans sa mort, une mort d'enfant, douce comme du lait, il n'a pas eu à se servir de son arme. Il est mort dans un rêve et presque ses dernières paroles furent :

— Je ne souffre pas.

Là où il est à présent, je pense qu'il dort bien, qu'il dort à toute éternité, dans son lit de sable fin, sous un manteau de fleurs bleues, à l'ombre de la forêt. Sa tête à la chevelure encore jeune et drue repose sur la Bible hébraïque de sa mère ; entre ses mains il tient un livre de chansons. Qui sait quels rêves hantent son sommeil ? S'il lui en vient, ils doivent être beaux et purs et vrais. Mais, qu'il dorme ou qu'il rêve, qu'il se souvienne, ou bien qu'il s'en soit allé lutter ailleurs dans quelque progression inimaginable de l'être, je sais au moins que son courage, sa patience, sa véracité, quoi qu'il lui arrive, sont égales à sa destinée. Que Dieu me le garde ! Il n'y a qu'une nuit entre nous : que Dieu le protège !

MARY JAMES DARMESTETER.

SOUVENIRS

D'UN OFFICIER DANOIS[1]

(1807-1814)

I

Pendant la guerre avec les Anglais, en l'année 1807, je revenais un samedi soir d'un cours de danse, et j'avais, pour réparer le temps perdu, quelques heures de travail à l'imprimerie de Viborg. Il se trouva que le numéro du journal devait contenir des biographies de généraux français très célèbres, qui avaient presque tous commencé leur carrière militaire comme simples soldats ou comme caporaux. Je lisais que ces hommes illustres avaient été ouvriers forgerons, ouvriers menuisiers, etc., avant d'entrer dans l'armée, et, arrivé au brave général Brune, j'apprenais qu'il avait été typographe avant de devenir militaire. Est-il possible, me dis-je, que ces hommes soient devenus généraux? Et toi aussi, pourquoi ne deviendrais-tu pas général?

1. Les souvenirs du lieutenant de Frisenberg viennent de paraître à Copenhague par les soins de sa fille, mademoiselle Élisabeth de Frisenberg, qui a bien voulu nous en offrir la traduction faite par ses soins. Nous croyons que le lecteur français lira avec plaisir ces pages sincères : elles font revivre une physionomie de soldat, simple et naïf, admirateur passionné de Napoléon Ier et de la France, tout en restant un pur patriote danois, et sachant réserver dans son admiration l'indépendance de son jugement.

Comme je m'absorbais dans ce rêve heureux, le composteur me tomba de la main, et je pris la résolution d'entrer dans la carrière des armes, quand même je devrais commencer comme simple soldat. Nous avons à présent la guerre, me disais-je, et c'est un lot plus beau et plus glorieux de combattre pour sa patrie que de rester ici à composer des caractères. Qui sait? en risquant ma vie à la guerre, je trouverais peut-être l'occasion de recouvrer la fortune perdue de ma famille et la gloire de mes ancêtres.

Celui-là seul, qui a eu le même sort que moi, peut sentir combien il est douloureux d'être pauvre et sans secours dans le monde, et de voir le domaine des parents et des aïeux aux mains d'étrangers. Mon grand-père, le conseiller Lerke, était un des plus riches propriétaires jutlandais de son temps ; car outre la terre d'Oerslevkloster avec sept villages, il possédait deux autres grandes propriétés. Mon père, qui était chirurgien-major, donna sa démission après un riche mariage, mais, à acheter et vendre des terres, il perdit toute sa fortune.

Comme je me plongeais dans ces tristes souvenirs, ma résolution s'affermit, et quelques jours après, je quittai Viborg pour dire adieu à mon père et à mes sœurs. J'allai au tombeau de ma mère et la priai de me pardonner d'agir contre sa volonté, car j'avais toujours vivement désiré d'entrer dans l'armée et je n'y avais renoncé qu'à sa prière.

Je partis, passai par Skive, Nykjœbing et Thisted, et arrivai à Aalborg où je m'engageai comme volontaire, dans ma dix-septième année, au 3e régiment jutlandais sous le général von Moltke, qui était en même temps général en chef du Jutland.

Après avoir appris l'exercice pendant huit semaines avec les autres recrues, je pris un jour la garde devant la demeure du général de Moltke. La sentinelle que je venais relever était un vieux Prussien, qui m'instruisit des devoirs que j'avais à remplir à mon poste : il ajouta que le général était sorti et qu'il fallait être bien attentif à lui rendre les honneurs militaires quand il rentrerait. Pour le bien faire, je restais comme cloué à la guérite et je regardais si souvent à droite et à gauche, que l'occipital me faisait mal.

Enfin le général apparut à gauche de mon poste. Aussitôt je me mis en position, raide comme une baguette, mais mon instructeur m'ayant appris que je devais toujours regarder à droite, lorsque je rendrais les honneurs militaires, je présentai arme de toutes mes forces en regardant à droite, de sorte que je ne pouvais voir le général. Au même instant je sentis à mon menton le doigt du général qui me tournait la tête à gauche en me disant d'un ton doux et aimable :

— Mon enfant, il faut toujours regarder du côté d'où vient le supérieur qui doit recevoir les honneurs !

Le général a raison, me dis-je, car il faut regarder celui qu'on salue ; mais on m'avait mal instruit.

Le général me regarda en souriant, et, en montant l'escalier, murmura à part soi quelques mots que je ne compris pas tout à fait.

Le jour suivant, je reçus l'ordre de me rendre chez le général, qui me demanda si j'aimais l'état militaire.

— Oui, Votre Excellence, répondis-je, j'ai un goût inexprimable pour l'état militaire.

Là-dessus, le général s'informa de mon âge, de la position de mon père et finit par dire :

— Appliquez-vous, ayez de l'ordre, continuez à vous bien conduire, et je vous recommanderai à la grâce de Sa Majesté.

Au bout d'un mois, j'étais, sur l'ordre de Sa Majesté, nommé « franc caporal ».

Quelque temps après, sous le commandement d'un officier très habile, le capitaine de Langeland, j'eus une troupe de recrues « annexées », à qui je devais montrer l'exercice. Après les avoir présentées à l'inspection du capitaine, qui en fut satisfait, je reçus une troupe de douze lieutenants annexés à qui je devais également enseigner l'exercice et le commandement. Mais un régiment de cavalerie espagnole étant arrivé à Aalborg, l'école, qui était composée de cent soixante recrues, fut obligée de se rendre à Nibe pour faire place à ce régiment.

Je me plus beaucoup à Nibe, ayant un excellent logis chez de bonnes gens. A Aalborg mon hôte m'avait accusé de m'être levé pendant la nuit, lorsqu'il faisait clair de lune, pour jouer de la flûte, ce qui m'avait valu une verte réprimande de mon capitaine avec l'ordre de laisser mon hôte dormir en paix.

Au bout de quelques semaines, nous reçûmes de nouveau l'ordre de retourner à Aalborg. Les recrues se rendirent au cantonnement des bataillons annexés, et je restai à Aalborg au dépôt où je fis service de garde.

Un matin à quatre heures, comme j'avais la garde, je vis le régiment de cavalerie espagnole sur le marché, avec armes et bagages. Je fis mettre mes soldats sous les armes, pour rendre les honneurs militaires aux étendards du régiment, mais je me doutais aussi peu que les autres Aalborgeois que c'était la dernière fois que nous les verrions.

Le régiment avait l'habitude de rentrer à dix heures, mais j'attendis en vain son retour pour en faire rapport au général, et les habitants préparèrent en vain leur dîner, car les Espagnols avaient, à marches forcées, atteint Aarhus, où ils s'embarquèrent pour aller aider leurs compatriotes d'Espagne dans leur lutte contre les Français[1]. Non seulement ce régiment, mais tous les régiments, qui s'échappèrent du Danemark, furent complètement détruits quelque temps après à la bataille d'Espanose, en Espagne.

II

La longueur du temps commençait à me devenir insupportable, n'ayant à faire que l'ennuyeux service du corps de garde. Heureusement l'aimable général de Moltke comprit que je ne pouvais avancer qu'au régiment : il me fit venir chez lui et me demanda si je voulais aller au régiment cantonné à Mœn; je le remerciai et répondis que je le désirais de tout mon cœur.

Au bout de quelques jours j'étais prêt à marcher, le sac au dos et le fusil sur l'épaule, pour faire tout seul cette promenade de soixante-deux lieues; mais je me consolais en pensant que pendant cette longue marche je verrais beaucoup de jeunes filles, que je contemplerais un beau paysage, des terres

1. Épisode qui a inspiré à Prosper Mérimée un petit chef-d'œuvre dramatique : *Les Espagnols en Danemark*,

couvertes de moissons, et que je rendrais grâce intérieurement à la bonté de Dieu.

Les vaisseaux ennemis empêchant le passage d'Aarhus à Kallundborg, je reçus l'ordre de me rendre à Stege, dans l'île Mœn, par le Jutland et les îles de Fionie et de Seeland.

J'arrivai en parfaite santé dans la belle et riche île de Mœn, et je me réjouis à la vue des forêts superbes et des prairies couvertes de meules de foin. Je fus très heureux durant toute la marche, car j'eus toujours d'excellents logis, et je fus reçu partout avec bonté. J'arrivai à Odensee à midi, précisément le jour de la fête de l'Empereur Napoléon, le 15 août 1808, et je vis un grand nombre de troupes françaises qui rentraient dans la ville après grande parade et revue. L'après-midi, j'aperçus dans le jardin du château le maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, qui s'était acquis l'affection des habitants par ses libéralités et sa discipline sévère.

La présence des vaisseaux ennemis m'empêchait aussi de traverser le grand Belt de Nyborg à Korsœr, et je me rendis par terre à Kjerteminde où je trouvai plusieurs recrues de différents régiments qui devaient aussi se rendre à Seeland. Nous étions à peine à mi-chemin du Belt quand un grand vaisseau anglais se dirigea vers nous à force de voiles. Nous fûmes donc obligés de rebrousser chemin. La nuit suivante, nous nous embarquâmes sur de petits bateaux, par un beau clair de lune, et nous réussîmes à aborder, bien que nous pussions voir à distance le vaisseau anglais qui ne pouvait nous atteindre à cause du calme plat.

Sept jours après notre arrivée, nous reçûmes, un officier et moi, l'ordre d'escorter, avec cinquante hommes de cavalerie et d'infanterie, cent quatre-vingt-six prisonniers de guerre espagnols, de Grœnsund à Kalhavge. Ces Espagnols, se fiant aux Danois, s'étaient rendus à eux pour ne pas être prisonniers des Français. Ils furent très bien traités et ne manquèrent de rien. Quand, en marche, je leur donnais du tabac et des cigares, ils en étaient très reconnaissants, m'embrassaient et me frappaient sur l'épaule; car le tabac et les cigares étaient pour eux de grandes jouissances.

Peu de temps après mon arrivée à Mœn, à mon grand chagrin le général de Moltke mourut à Aalborg. Je le consi-

dérais, non sans raison, comme un véritable bienfaiteur et je voyais disparaître avec lui mon seul espoir d'avoir un protecteur pour le présent et l'avenir.

Le régiment eut ensuite pour chef le général de Strambou, qui était aussi un homme de cœur.

Il est bien vrai que des détails insignifiants peuvent contribuer à faire la fortune d'un homme ; car une paire de guêtres ridicules, que je portais, me fit remarquer de mon nouveau chef, qui s'informa de ma conduite auprès de mon capitaine, me fit venir, me donna avec douceur et amabilité de bons avis et me promit de s'occuper de moi. Le noble général tint sa promesse, et quelques mois après, le régiment reçut de Sa Majesté l'ordre suivant :

« Nous ordonnons que le franc caporal C.-F. Frisenberg quitte le régiment pour entrer à l'Institut militaire, y faire ses études et, avec le temps, devenir officier. »

Le grand honneur qui m'était fait ne pouvait cependant me réjouir, car je n'avais pas la moindre instruction, et je n'avais pas d'argent pour me procurer les livres dont j'avais besoin. En outre j'avais entendu dire à deux enseignes du régiment que l'examen d'officier était très difficile et que le major du Plat était un véritable butor.

Avec cette perspective décourageante, la poche vide, j'arrivai à Copenhague, où je ne connaissais âme qui vive.

Après avoir montré mon passeport, je demandai au sous-officier de m'indiquer un logement.

— Je pense, me dit-il, que vous pourrez demeurer en face, à l'hôtel de Knapstedsgaard.

Le lendemain matin je me rendis à l'Institut militaire pour me mettre aux ordres du major du Plat, qui me demanda si j'avais les connaissances élémentaires en français et en allemand, et si je savais les mathématiques, la géographie et l'histoire.

— Non, monsieur le Major, je ne sais rien de tout cela.

— Que savez vous donc ?

— Je sais l'exercice et je sais commander un peloton.

— Cela ne vous servira de rien pour passer l'examen. Votre père a-t-il de la fortune et pourra-t-il payer les frais de vos études ?

— Non, monsieur le Major, mon père est pauvre et ne peut rien faire pour moi.

— Alors, qui paiera pour vous?

— J'ai entendu dire que les « francs-caporaux » sans fortune ont l'enseignement gratuit et qu'ils sont logés à l'école.

— En cela, vous êtes mal renseigné. De tous ceux qui sont ici, il n'y en a que deux pour lesquels le roi paie. Je vous conseille donc de retourner au régiment; car sans connaissances élémentaires et sans argent vous ne pouvez être admis. Vous resteriez trop longtemps dans la dernière classe. Il faut d'ailleurs passer un examen préparatoire, ce qui vous serait impossible, faute des notions scientifiques qu'on vous demande, de sorte que vous ne pourrez pas être admis à l'école militaire.

Sur cette triste visite, je me retirai affligé et la tête si troublée, que je ne pouvais trouver mon chemin. Les passants auxquels je demandais mon chemin m'envoyèrent les uns à droite, les autres à gauche, de sorte que je ne rentrai que le soir. Mourant de fatigue, de faim et de soif, car j'étais sur pied depuis le matin et n'avais rien pris de la journée, je n'osais pourtant rien demander à l'hôtel, craignant de ne pouvoir payer ma dépense. Heureusement je me rappelai que j'avais encore dans ma poche un pain blanc que m'avait donné à Mœn, pour le voyage, la paysanne chez qui j'avais demeuré. Je m'en contentai et après quelques heures d'agitation et de tristes pensées, je m'endormis enfin.

Le lendemain, à midi, je sortis pour faire croire aux gens de la maison que j'allais dîner en ville et je ne rentrai que le soir. Mon chagrin m'avait presque fait oublier ma faim, et pour me distraire, je descendis au salon.

A ma grande joie, le bon Dieu m'envoya à ce moment un sauveur ; car l'enseigne S. de Munck, du même régiment que moi, entra dans la pièce. Il venait aussi de Mœn pour se préparer à l'examen d'officier.

Il me demanda comment j'avais été reçu par le major et je lui racontai ce qui m'était arrivé, et que le major me conseillait de retourner au régiment. Puis j'ajoutai :

— Mais le pire de tout est que j'ai dépensé mon argent pour mep rocurer quelques objets nécessaires et que je meurs de faim. Ne pourriez-vous pas m'obliger de quelque monnaie?

— Avec plaisir, répondit l'aimable enseigne en me glissant cinq écus dans la main.

Qui fut content? ce fut moi. Je me restaurai de mon mieux, ce qui me rendit du courage et je me dis : A présent le major du Plat n'aura pas raison de toi si facilement.

L'enseigne de Munck m'avait aussi appris que le général de Strambou était arrivé la veille et il m'avait conseillé d'aller le trouver avant de retourner au régiment.

Le lendemain, je me rendis chez le général et lui racontai les motifs qui m'avaient fait refuser par le major. Il répondit :

— Sa Majesté a daigné ordonner que vous entriez à l'institut militaire, et il faut que le major vous accepte. Vous n'avez pas besoin de passer un examen préparatoire, puisque vous avez fait, pendant deux ans, le service de sous-officier.

— Mais, monsieur le général, je n'ai ni livres ni argent pour en acheter.

— Attendez un peu, me dit le général.

Et il écrivit un billet qu'il me remit et contenant ces mots:

« Le capitaine de Dorscheus est prié de procurer au franc caporal C.-F. Frisenberg les livres et objets nécessaires, aux frais du régiment. » STRAMBOU. »

Avec ce billet, je me rendis chez le capitaine de Dorscheus, qui me dit :

— Revenez dans quelques jours, et vous aurez les objets dont vous avez besoin.

Le troisième jour, je reçus les livres et les boîtes de mathématiques nécessaires aux trois classes. Il y en avait tant que je pouvais à peine les porter à bras ouverts. Mais lorsque je fus rentré dans ma petite chambre et que je me mis à examiner les signes bizarres des livres de mathématiques, je me dis en moi-même: « Le major du Plat a raison. Si tu dois étudier tous ces livres et calculer tous ces chiffres grotesques, tu ne seras jamais officier. »

Le 8 janvier, date de l'ouverture du cours à l'Institut militaire, j'emportai tous mes livres des trois classes et me dirigeai vers l'Ecole militaire. Quand j'approchai, un grand nombre de francs caporaux qui se trouvaient à la porte, se mirent à rire à gorge déployée. Je regardai derrière moi; mais comme je ne vis rien qui pût causer cette hilarité, je dus en conclure que c'était de moi qu'ils riaient.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ici de tous ces livres? me demandèrent-ils.

Les Copenhagois, qui savaient mieux que moi comment s'y prendre, n'avaient emporté que quelques livres.

Nonobstant, j'entrai dans la classe et m'assis parmi les quarante-quatre autres francs caporaux. Pour la première leçon nous avions le professeur Brorson, qui enseignait la religion et la morale. Après une demi-heure environ, le major du Plat entra dans la classe et, en m'apercevant, il s'écria :

— Que venez-vous faire ici? Je vous ai déjà dit que vous ne serez pas admis sans les connaissances élémentaires.

— Monsieur le Major, je m'appliquerai de mon mieux.

— Cela ne sert à rien. Vous ne serez pas admis sans ces notions.

Là-dessus le professeur Brorson prit la parole et dit :

— Monsieur le Major, le jeune homme m'a l'air honnête. Nous pourrions peut-être l'éprouver pendant quelque temps pour voir s'il s'applique et s'il peut suivre les études.

— Monsieur le professeur, vous ne connaissez pas ces francs caporaux qui arrivent des régiments. Ils sont presque tous corrompus et perdent mes autres élèves.

Il me regarda fixement dans les yeux et, après quelques instants de silence, il sourit et me dit d'un ton bienveillant :

— Eh bien, je vous permets de rester à l'école pendant trois mois. Vous serez logé gratuitement, mais si vous ne vous conduisez pas bien pendant ce temps et si vous n'avez pas d'aussi bonnes notes que les autres, vous retournerez tout de suite au régiment.

L'accueil qu'on me fit dans la citadelle ne fut pas des plus agréables. Lorsque le soir je voulus prendre possession de mon logement, le garçon de salle me montra une grande chambre à quatre lits. Quelque temps après un franc caporal d'une grande taille bien prise entra. Sans me voir dans l'obscurité — bien que je me confondisse en profonds saluts — il se débarrassa de son shako et de son sabre et parcourut vivement la chambre de long en large en se frappant le front et se tenant la main devant les yeux comme un homme désespéré. Enfin il me remarqua et me demanda si je devais aussi fré-

quenter l'Institut. Je répondis affirmativement, et j'ajoutai que j'avais fait pendant deux ans le service de sous-officier, mais que je voulais essayer de passer l'examen d'officier.

Là-dessus le désespéré se répandit en un torrent de paroles :

— Je vous plains alors, puisque vous avez eu le bonheur de servir dans un régiment. Je l'ai eu aussi et je vous assure que vous tombez du ciel dans l'enfer. Ici vous serez bâtonné pour quelques mauvaises notes. (Je fis l'expérience qu'en cela il disait vrai.) Moi, qui me suis tant appliqué, je suis resté pendant deux ans dans la dernière classe et j'ai échoué à deux examens. Et il reprit sa promenade.

Au même instant entrèrent deux francs caporaux. L'un d'eux que je connaissais de Viborg, me dit :

— Vous savez que j'ai passé six ans au gymnase de Viborg. J'en suis sorti pour aller à l'Institut militaire et depuis deux ans que j'y suis, je n'ai pu passer l'examen de seconde classe ; il vous sera impossible de réussir .

— Oui, ajouta l'autre, cela vous sera impossible ; mais puisque nous avons échoué, nous voulons tenter une nouvelle chance en Norvège[1], où nous espérons devenir tout de suite officiers. N'avez-vous pas envie de nous accompagner pour tenter la même chance?

— Non, merci. Je veux d'abord savoir si je réussirai ici.

— Je vous dirai aussi, reprit-il, que vous ne serez pas satisfait de la nourriture de l'école. Vous n'aurez presque jamais que de la viande de cheval et encore pas autant que vous le voudriez.

— Viande d'ours ou de cheval, peu m'importe, pourvu que ce soit préparé proprement et que j'en aie assez.

— Eh bien, dit-il en riant, je vous enverrai peut-être de l'ours à l'occasion, car il y en a beaucoup en Norvège.

Ils partirent quelques temps après.

Néanmoins, je n'eus pas à me plaindre de la nourriture ; elle était bien accommodée et abondante. Le major venait souvent au réfectoire goûter les plats.

Je commençai à mettre mes affaires en ordre ; je pendis à leurs places mon sabre, mon shako et mon sac, et je me

1. La Norvège appartenait encore au Danemark.

couchai sur le matelas dur et froid, n'ayant sur moi qu'une couverture mince et usée. Accoutumé comme je l'étais aux lits chauds des paysans de Mœn, le froid extraordinaire eut un tel effet sur moi que je ne pus dormir de toute la nuit et que j'eus le temps de songer aux lugubres prophéties de mes camarades.

Je résolus, pendant ces heures sans sommeil, de m'appliquer de mon mieux, me souvenant du proverbe : « Fais ce que tu peux et Dieu fera le reste », et je ne fus pas déçu dans cette attente consolante, ainsi que le prouvera l'avenir.

Après une année de sérieuses études, je subis l'examen de seconde classe. J'obtins le numéro cinq sur quarante-quatre élèves, et je reçus le second prix, qui consistait en vingt-cinq écus. Les deux premiers numéros obtinrent des épaulettes d'honneur, les huit suivants recevaient chacun vingt-cinq écus.

A cette première victoire, qui me payait de toutes mes peines, je sentis une joie indicible. Le major du Plat me fit appeler devant la commission d'examen, loúa ma conduite et mon application qui m'avaient permis — sans aucune notion préliminaire — de subir avec succès mon examen ; il ajouta que si je continuais ainsi, il prendrait soin de mon avenir. Il tint parole, car une fois mon premier examen passé, il ne cessa de me montrer une bonté paternelle.

La joie que j'éprouvais d'être monté dans la seconde classe fut bientôt refroidie, quand l'économe de l'école me déclara que je n'aurais plus de crédit avant d'avoir payé les quatre-vingt-six écus que je devais pour mes frais de nourriture, de vêtements et autres fournitures. Je regardais comme impossible de me procurer tant d'argent, et dans mon affliction je m'adressai au major du Plat, qui me promit d'en parler à Sa Majesté. Quelque temps après, le roi me fit la grâce d'acquitter mes dettes et ordonna qu'à l'avenir toutes mes dépenses à l'école fussent payées. C'était une grande faveur, car sur les cent francs caporaux, qui se trouvaient là, Sa Majesté ne payait que pour deux.

Je subis encore le second et le troisième examen sans échec, de sorte qu'en trois années je réussis complètement.

Après mon examen, j'eus la grande joie d'être nommé sous-

lieutenant au 3e régiment d'infanterie jutlandais. Mais dans cette dernière année, l'Institut militaire et l'École militaire ayant été réunis, les francs caporaux furent transformés en cadets, et je dus rester à l'école pour faire service d'officier la première année. J'en fus fort chagrin, car il me tardait d'aller au régiment, et mon emploi auprès des cadets était des plus désagréables. Il consistait à leur donner — sur l'ordre de mes supérieurs — un certain nombre de coups de bâton, quand ils étaient paresseux ou qu'ils avaient la tête dure. J'avais quelquefois à battre de vieux amis, ce qui m'était très pénible, car j'avais souvent fait l'expérience qu'il est difficile d'éviter de mauvaises notes pendant toute une semaine. Le samedi était le jour fixé pour les punitions. On devine que je ne frappais pas fort, mais cela m'attira souvent des reproches. A ma grande joie, je fus enfin délivré de cette corvée, et je n'eus plus à faire que le service de garde.

Au bout de trois mois, j'eus une bonne occasion de quitter l'Académie, où je ne pouvais pas espérer d'avancement rapide. Le premier bataillon du régiment de Fionie, en garnison à Fionie, devait partir pour le Holstein. Ce régiment étant à court d'officiers, le roi ordonna au major d'en envoyer deux, et le major fut assez bon pour m'offrir de changer. Bien que je tinsse beaucoup au régiment jutlandais, je changeai volontiers de régiment pour être délivré des neuf mois qui me restaient à faire comme officier de cadets. Il y avait encore pour moi une autre raison des plus tentantes : le bruit courait à Copenhague, au commencement de 1812, que le Danemark devait fournir aux Français un contingent de 12 000 hommes contre la Russie, et que le régiment de Fionie en faisait partie. D'autres prétendaient que le régiment avait déjà rejoint les Français, à Hambourg.

Dans tous mes rêves d'honneur et de gloire, je ne pouvais quitter Copenhague sans me rappeler avec reconnaissance les bienfaits que j'avais reçus de Sa Majesté et du major, ni les témoignages de bienveillance qu'on m'avait donnés.

Je passai le dernier jour à faire des visites pour prendre congé, et le soir en rentrant chez moi, je trouvai à ma porte un domestique qui portait une petite caisse.

— Je voudrais parler au lieutenant de Frisenberg?

— C'est moi, que me voulez-vous ?

— J'ai une caisse adressée à monsieur le lieutenant.

— De la part de qui ?

— Je n'en sais rien, dit-il. Et il me quitta.

Je pensai que c'était quelque objet, dont on me priait de me charger en voyage, mais voyant que la caisse était bien à mon adresse, je l'ouvris et j'en tirai à mon grand étonnement une paire d'épaulettes d'argent les plus belles qu'on puisse voir, terminées par de longues aiguillettes. Je les tins longtemps dans mes mains avec admiration, et lorsque je les mis sur la table, elles me semblaient briller comme les étoiles. Cela doit être une erreur et ne peut être pour moi, pensais-je ; mais alors, en examinant plus attentivement la caisse, je trouvai au fond une lettre, qui m'était également adressée, et qui contenait ce qui suit :

« On vous envoie ci-joint une paire d'épaulettes et une écharpe de soie avec le désir que vous les portiez en bonne santé. Si vous devinez de qui cela vient, on ne veut de remerciements ni par écrit ni de vive voix. Que Dieu vous accompagne ! »

Ma joie fut indicible : de tout mon cœur je remerciai intérieurement celui qui en était la cause, et je priai Dieu de le récompenser.

III

Dans cette grande et belle ville de Lubeck, nous sommes très bien logés et nous avons tous les jours, outre nos appointements, un supplément pour la nourriture.

Outre notre bataillon de Fionie, se trouvent ici le régiment d'infanterie slesvigois et les « dragons jutlandais » avec six mille soldats français. Nous sommes tous sous le commandement du général français Thiébault, auquel tous les officiers, à notre entrée, ont été présentés. C'est un beau jeune homme aimable et agréable. Il avait le bras en écharpe, ayant eu l'épaule fracassée par une balle de mousquet.

L'armistice[1] finissant à la fête de Napoléon, le 15 août, nous

1. L'armistice de Pleswitz, conclu après la victoire de Bautzen, sur la médiation de l'Autriche.

sommes sûrs de n'être pas attaqués avant le 15, et nous avons eu aujourd'hui — à l'occasion de la fête — une grande revue et des manœuvres devant le général de division, Thiébault. Après la revue, tous les officiers, les sous-officiers et les soldats ont été invités à un brillant dîner à la porte de Muhlen, où le couvert était mis.

Afin que les officiers français et danois pussent faire connaissance, un officier danois était placé à table entre deux officiers français. Sur chaque assiette il y avait un billet avec ces mots : « Officier français » ou « Officier danois ». J'avais à mon côté droit un bel officier d'artillerie au teint basané et à gauche un officier d'infanterie. Ils étaient tous les deux fort aimables pour moi et louaient beaucoup la tenue et la manœuvre des troupes danoises.

Nombre de toasts furent portés, — surtout à la santé de l'Empereur Napoléon et du roi Frédéric VI — non seulement par les généraux en chef, français et danois, mais encore par les officiers subalternes ; et avec les meilleurs vins que les commissaires français eussent pu trouver dans les caves de Lubeck. Tous les officiers français et danois se conduisirent pourtant d'une manière si décente qu'on n'eut à déplorer aucun excès.

Mon voisin de droite, le capitaine d'artillerie Dubois, porta le toast à mon régiment.

— Monsieur, la santé du régiment de Fionie !

Je répondis par un toast à la batterie française ; et avec mon voisin de gauche, le lieutenant d'infanterie Duperré, je bus à la santé du 126e de ligne. L'officier français ne demande pas qu'on vide son verre à chaque toast : il lui suffit qu'on prenne une petite gorgée, car l'ivresse inspire de l'horreur aux officiers français.

Les premières familles de Lubeck avaient reçu du major français des billets d'entrée pour venir dans l'avenue, tout près de la table des officiers, et les voir fraterniser dans ce joyeux banquet. Il y avait un groupe de dames de mise élégante qui se pressaient près de nous, et il fallut que les maris et les frères de ces dames les fissent retirer de force, car elles seraient restées là tout le temps que nous étions à table.

Aussitôt le dîner fini, nous nous hâtâmes de retourner à Lubeck, où le général français avait organisé un bal pour le

même soir. Je dansai toute la nuit et m'amusai grandement. Nombre de dames, hostiles à l'alliance française, s'étaient excusées, de sorte que le bal faillit faire fiasco ; mais le général Thiébault envoya le major annoncer à ces dames que si elles ne voulaient pas danser ce soir, il les ferait travailler sur le rempart le lendemain. Cela aida au succès, car on savait déjà par expérience que les Français ne se laissaient pas jouer.

Les dames arrivèrent au bal avec des figures fort graves, mais la glace fondit bientôt : les cœurs froids se réchauffèrent peu à peu sous l'action de la « Pirvalse » très en vogue à cette époque. Nous ne vîmes plus que des figures souriantes et les yeux s'animèrent.

Le lendemain, à midi, j'étais de garde au marché de la ville avec trente hommes sous le commandement d'un officier français qui avait cinquante hommes. Il fallut donc que mes trente hommes rendissent les honneurs militaires et fissent l'exercice d'après le commandement français, et cela alla mieux qu'on n'aurait pu l'espérer. Mes soldats remarquaient comment les Français s'y prenaient et faisaient les mêmes manœuvres.

Le soir, à neuf heures, aussitôt que le major français eut inspecté la garde, le capitaine français Godefroi me dit :

— Camarade, il faut absolument que j'aille un instant faire visite à mon amie. Vous resterez donc ici au poste. Quand je reviendrai vous pourrez vous en aller pour une heure.

Naturellement je n'avais pas l'idée d'accepter une pareille proposition, et je ne comprenais pas que le capitaine osât quitter son poste, puisqu'il avait l'ordre de partir au signal d'un coup de canon, aussitôt que s'approcherait l'ennemi, qui était près de Lubeck. Mais que n'ose pas un Français? En quittant son commandement, il risquait plus que la vie, il risquait l'honneur, car les Français ne pardonnent pas de telles fautes, et il aurait certainement été cassé si le commandant avait appris son incomparable légèreté.

Au bout d'une heure, mon Français revint, tout guilleret, et me dit :

— A votre tour de vous en aller, je resterai au poste.

Je répondis :

— Non, merci; je ne veux pas quitter mon poste.

Le capitaine sourit, et, tout en fredonnant un air français, il s'enfonça si profondément dans un tas de paille qui était dans la salle du corps de garde qu'à la fin on ne voyait plus que la semelle de ses souliers.

L'armistice prenant fin le 15 août, nous avions, par anticipation, célébré la fête de l'Empereur le 10 août. Le 15, à sept heures du matin, on battait la générale dans les rues de Lubeck, et les tambours, les clairons et les chœurs de chasseurs se faisaient entendre à qui mieux mieux, pour appeler au combat.

Quel tumulte! Des milliers d'hommes couraient, criaient, se croisaient pour marcher sans retard à l'ennemi. Plusieurs s'exposèrent à de grands ennuis, n'ayant pas voulu se rendre sous leur drapeau sans embrasser leurs bonnes amies et leur dire : *Lebe wohl, vergiss mein nicht.* (Adieu, ne m'oubliez pas).

Aux fenêtres ouvertes on voyait les dames agiter leurs mouchoirs, et tandis que nous nous rassemblions dans les rues, nombre de beaux yeux s'emplirent de larmes.

En cette mémorable journée du 15 août commença la campagne de 1813.

Le 15 août nous fîmes cinq lieues de Lubeck à Oldesloe par une forte pluie. La campagne s'ouvrait donc tristement, et les conséquences devaient être aussi tristes pour le Danemark ; mais, si la conclusion de la paix fut si funeste, ce ne fut vraiment pas la faute des Danois. Jamais la force morale et le courage inébranlable de la nation ne brillèrent mieux que dans cette campagne.

Du 24 août au 1er septembre, le bivouac fut établi près de Schwerin, capitale du duché de Mecklenbourg, d'où le duc régnant s'était enfui. La ville est grande, vieille et sombre, mais les environs sont ravissants. Pendant ce temps nous étions désœuvrés, personne ne faisant de service, parce que l'avant-garde franco-danoise était à Wismar et tenait l'ennemi en échec. Notre seul exercice était de danser presque tous les soirs des «Pirvalses » avec les gentilles Schwerinoises attirées par notre musique. Un lieutenant danois, von R..., valsa si admirablement avec mademoiselle B... qu'il fit sa conquête. Après la conclusion de la paix, il partit pour le Mecklenbourg, épousa la belle et riche héritière, prit sa retraite et est aujour-

d'hui un heureux mari et l'un des plus grands propriétaires du pays.

Dans les environs de Schwerin, j'ai assisté en témoin attristé, aux pertes incalculables faites par les malheureux paysans. Les blés, qui étaient prêts à être moissonnés, étaient foulés aux pieds ou emportés à notre bivouac pour en faire des baraques. Les champs de froment, qui avaient réjoui le cultivateur de l'espérance d'une riche récolte, furent dévastés en quelques jours et personne n'en emporta une charretée chez soi. Le bétail, les chevaux, les troupeaux, la volaille, tout fut pris, et beaucoup de familles se réfugièrent au loin.

On aurait pu réprimer l'inhumanité déployée par les commissaires français dans la réquisition des provisions. Nous avions souvent deux à trois cents bêtes au bivouac, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il ne nous en fallait, et il y en avait qui mouraient faute de soins. Les riches propriétaires sauvèrent souvent leurs bestiaux en payant les commissaires, tandis que les pauvres se virent arracher jusqu'à leur dernière vache, sans égards pour leurs plaintes et leurs prières. Chez ces hommes rapaces et avides, il n'y avait pas de pitié à attendre.

IV

Le 1er septembre, notre bataillon reçut l'ordre d'escorter la batterie de six du capitaine de Koye jusqu'à l'avant-garde, à Wismar, où nous arrivâmes le lendemain, à l'aube.

Le général français, Lallemand, vint à cheval nous rendre visite. C'était un fort bel homme de vingt-huit ans, élégant cavalier et mis avec recherche : il portait l'uniforme de général des hussards, sans surcharge d'or et d'argent.

Le général invita le colonel et un officier de chaque compagnie pour le soir même à un bal, à Wismar, et il ordonna à son adjudant de faire apporter de la ville deux bouteilles de vin pour chaque officier et de l'eau-de-vie pour les soldats, afin de célébrer, disait-il, la grande victoire que les Français avaient remportée sur les alliés à Bautzen. Il fit lire par le

même adjudant un long rapport de l'aide de camp de Napoléon au prince d'Eckmühl qui nous commandait tous. Le général Lallemand pria notre général de nous communiquer le bulletin en danois et ajouta que. dans quelques jours, nous nous joindrions à la Grande Armée.

A cette nouvelle ce fut une joie générale au camp. Plusieurs officiers français et danois vinrent chez nous, et l'on porta des toasts à tue-tête à Napoléon et au roi de Danemark. Mais quelques heures avant l'ouverture du bal, notre bataillon reçut l'ordre de marcher sur Ratzebourg. Ce fut pour nous un coup de tonnerre : on reculait au lieu d'avancer.

Le 3 septembre nous arrivâmes à Ratzebourg, et quelques jours après notre arrivée nous eûmes la confirmation que Napoléon, avec ses recrues, avait battu les alliés à Bautzen et Lutzen. La fortune lui souriant de nouveau, il croyait ne pas avoir besoin des troupes franco-danoises commandées par le prince d'Eckmühl, et il ordonna au prince de se retirer vers la frontière danoise pour surveiller le Danemark et les villes hanséatiques, Hambourg et Lubeck.

Napoléon n'avait pas une confiance absolue en l'alliance du Danemark, bien que le prince d'Eckmühl, dans plusieurs rapports, eût loué le courage, la bravoure et la fidélité des troupes danoises et leur cordiale entente avec les Français.

Nous étions à Ratzebourg environ quatre mille hommes de troupes danoises : le reste de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie était détaché et en face de nous.

A une portée de canon campaient environ trente mille Français, qui nous traitèrent toujours avec beaucoup d'amitié.

Nous n'avions que deux ou trois nuits libres, après quoi nous retournions aux grand'gardes. A Hokel nous fûmes attaqués deux fois en une nuit. Le terrain étant très accidenté, il nous était difficile d'apercevoir l'ennemi avant qu'il fût à notre portée. Aussitôt que les Cosaques voyaient que nos fusils pouvaient faire feu malgré la pluie, ils prenaient la fuite, même quand il n'était tombé qu'un des leurs.

Ces barbares, qu'on regardait comme si redoutables, avaient un si grand respect pour notre cavalerie, que vingt ou trente hommes suffisaient pour en chasser une centaine. Leur art consiste à alarmer, à épuiser l'ennemi en le harcelant. Ils ne

nous laissèrent pas tranquilles une seule nuit pendant les deux mois et demi que nous passâmes à Ratzebourg. Quelquefois ils nous attaquaient deux fois en une seule nuit, et comme nous ne pouvions savoir leur nombre à cause de l'obscurité, nous étions contraints de sortir tous de nos retranchements. Ils dissimulaient leur faiblesse à la faveur des ténèbres, car ils ne nous attaquèrent jamais durant le jour comme de vrais chevaliers; et quand nous étions debout, ils déclinaient l'engagement, bien qu'ils soient les meilleurs soldats d'avant-garde et que les Russes doivent plusieurs de leurs victoires à leur ardeur infatigable.

Le 13 novembre, à six heures du matin, nous quittâmes le bivouac de Ratzebourg, où nous n'avions ôté nos vêtements que pour changer de linge. Nous partîmes avec les trente mille Français qui avaient bivouaqué à une portée de canon de notre campement.

On posta un soldat avec un falot devant chaque hutte, et au signal de trois coups de canon tirés par les Français, les deux bivouacs, composés de plusieurs milliers de huttes, s'enflammèrent : ce fut un spectacle magnifique.

Comme la fumée se dirigeait de notre côté, nous étions presque étouffés par la puanteur produite par d'innombrables insectes, insupportable vermine qui nous avait incommodés pendant la nuit, et que l'incendie détruisait.

Je demeurais avec deux autres officiers dans la même hutte. On avait fait une grande faute d'établir les huttes sur la pente d'une colline; car lorsqu'il pleuvait fort, les eaux entraient chez nous avec tant de violence, que nous faillîmes être noyés pendant notre sommeil. Elles étaient enfoncées à plus d'un mètre dans la terre, et nous fûmes enchantés de quitter, après plus de deux mois, ces demeures souterraines où nous avions beaucoup souffert du froid et de l'humidité pendant la plus mauvaise saison. Cette halte avait été fatale à la santé générale. Ainsi il y eut des régiments français et danois qui avaient plus de quatre à cinq cents malades aux hôpitaux, à Hambourg et à Lubeck, presque tous souffrant de la fièvre intermittente et surtout de la dysenterie.

Nous marchâmes le même jour jusqu'à Krumess, et le lendemain nous arrivions à Lubeck au milieu d'un grand nombre

de spectateurs qui nous criaient : *Lebe wohl !* (Portez-vous bien !)

De là nous nous rendîmes à Schwartau, jolie petite ville, où je fus logé au marché chez le marchand Enilorak, excellent homme qui me reçut de son mieux.

Combien je trouvai singulier de coucher dans un lit après deux mois passés sur la dure ! Je fus forcé d'en sortir tout de suite, je m'y trouvais comme dans un four, et je fus quelque temps à m'y habituer.

A Schwartau, où nous restâmes plusieurs jours, j'eus le loisir d'écrire mes observations sur tout ce que j'avais vu en traversant les deux duchés de Mecklenbourg et Lauenbourg.

Le 1er décembre, nous marchâmes vers le village de Boden, et jusqu'au 4 nous fûmes toujours en mouvement. L'ennemi ne nous laissait point de repos avant d'attaquer, et le soir du 4 décembre nous eûmes une affaire sérieuse. C'était un beau spectacle que celui de la fusillade : des jets de feu se croisaient en grand nombre et sans trêve au milieu de la nuit sombre.

Ce fut un grand bonheur pour nous d'être attaqués dans l'obscurité, car d'après les récits des prisonniers et d'après des rapports authentiques, l'ennemi était trois fois plus fort que nous. Si l'ennemi avait connu notre petit nombre, il nous aurait facilement tournés, ou tout au moins, il n'aurait pas battu en retraite. Bien que nous ne fussions qu'à vingt-cinq pas de lui, nous ne pouvions le distinguer dans l'obscurité, mais nous entendions distinctement ses railleries et ses insultes, et nous reçûmes l'ordre d'y répondre à la baïonnette.

Au cri de : « Vive le roi ! » nous nous élançâmes vers l'ennemi, qui ne voulut pas s'exposer à la pointe de nos baïonnettes, et qui, pour se sauver plus vite, lâchant fusils et sacs, fit une fuite précipitée à travers les haies et les fossés. Nous ne pûmes prendre que le major Burgsdorf et deux lieutenants, avec trente et un soldats hanséatiques. Ceux-ci avaient dit, paraît-il, qu'ils n'épargneraient pas un seul Danois, pour avoir aidé les Français à entrer à Hambourg. Au bout de quelques heures, l'ennemi était en déroute. Nous restâmes quelque temps sur le champ de bataille, où nous ramassâmes une grande partie des fusils et des sacs de l'ennemi.

Après l'affaire de Boden, nous allâmes par Oldesloe au château de Blumendorf, où tout le régiment fit halte et déjeuna. Le même jour, 5 décembre, nous entrâmes à Niendorf. Je fus envoyé avec trente hommes aux grand'gardes, de l'autre côté de la ville, et on m'adjoignit dix hommes des dragons de Fionie, parce qu'on savait que je pouvais m'attendre à une visite des Cosaques. Le matin, à l'aube, ils s'approchèrent en effet et m'attaquèrent pour s'emparer du village; mais mes vedettes firent feu, deux des leurs tombèrent, et ne soupçonnant pas notre petit nombre, parce que j'avais disséminé mes hommes derrière la haie vive, les Cosaques se retirèrent vers Sylfeldt, à un quart de lieue.

Là-dessus, je reçus l'ordre de rejoindre mon bataillon, et le 6 décembre, nous atteignîmes Ségueberg, où je fus assez heureux pour me procurer une paire de bottes, car les quatre derniers jours, j'avais marché par des chemins affreux avec des chaussures sans semelles et si délabrées, que, pour ne pas les perdre, j'avais été obligé de les retenir avec des ficelles.

Le 7, nous continuâmes notre marche sur Bornhöfft, en passant par Preetz. Aux portes de la ville, nous nous rangeâmes en ordre de bataille et fûmes assaillis par une nombreuse cavalerie suédoise. Cette attaque coûta aux Suédois, selon leur propre évaluation, plus de deux cents hussards. Le prince royal de Suède, Charles Jean[1], irrité d'une perte si considérable, déclara, dans son bulletin du 8 décembre 1813, que les troupes danoises avaient agi contre toutes les lois de la guerre, que quelques compagnies, après avoir mis bas les armes, les avaient reprises pour tirer sur les hussards suédois, lorsque ceux-ci se retiraient sur Bornhöfft. Quoi qu'il en soit, ce sont là de ces choses qui arrivent souvent à la guerre.

Après cette affaire, nous eûmes à traverser des routes tellement impraticables, que nous enfoncions dans la boue jusqu'aux genoux. Plus d'un soldat dut faire de tristes adieux à ses souliers, qu'il ne pouvait plus retrouver dans l'obscurité.

A onze heures et demie, nous arrivâmes, mourant de faim et de fatigue, à Preetz, où le bruit du canon avait attristé plus d'un cœur. Comme j'entrais dans le logis qui m'avait été

1. Bernadotte.

assigné, une belle jeune fille m'aborda, la figure toute bouleversée :

— Avez-vous vu le lieutenant von R..., me dit-elle? Vit-il encore? Ne me cachez pas la vérité !

Je lui assurai que le lieutenant était sain et sauf et qu'il était aux grand'gardes, non loin de Preetz. Elle me confia que le lieutenant était son fiancé.

L'ennemi ne nous laissant de repos ni le jour, ni la nuit, je supposai que nous n'aurions que quelques heures de sommeil, et tombant de lassitude, je me jetai tout habillé sur le lit. Comme je l'avais présumé, vers deux heures du matin, l'appel se fit entendre. Nous courûmes aux armes, et dans l'obscurité nous nous renversions les uns les autres pour arriver au plus vite sous notre drapeau [1].

. . . .

Chargé de réquisitionner les paysans, je rapportai à l'adjudant du prince Frédéric qu'ils ne voulaient pas accepter les bons. A ma grande joie, il me répondit :

— S'ils ne veulent pas vous céder leurs denrées de bon gré, je vous autorise à en prendre par force où vous en trouverez.

« A la bonne heure, me dis-je, je pourrai rapporter quelque chose à mes pauvres camarades, logés dans l'église ; » car en plusieurs endroits, j'avais vu des saucissons fumés, des gigots et de grands morceaux de lard pendus dans les cheminées.

J'allai donc avec mes hommes, et je pris chez chaque habitant un tiers de ce qu'il avait de ces bonnes choses, dont nous avions été privés depuis si longtemps. Hommes et femmes criaient et se lamentaient ; mais il n'y avait rien à dire, je n'avais de compassion que pour les officiers et soldats couchés dans l'église et pour nos estomacs vides.

Avec mes gens, chargés de victuailles, je me dirigeai vers l'église, et criai à mes camarades qui dormaient :

— Des vivres ! Des vivres !

Il y en avait qui ne purent sortir de leur léthargie ; d'autres s'éveillaient, se frottaient les yeux, se jetaient sur les provisions comme des loups affamés, et bientôt retombaient dans un lourd sommeil.

1. Une page manque ici au manuscrit original.

A minuit, je me couchai sur les dalles; je n'avais pas de manteau — peu d'officiers en avaient dans cette campagne — mais je n'avais pas même une botte de paille.

Jusqu'alors nous avions lutté contre la pluie dans des chemins défoncés ; maintenant nous avions un nouvel ennemi, le froid, car entre le 9 et le 10 décembre il commença à geler extrêmement fort. Je reposais à peine depuis une demi-heure sur le plancher glacé, qu'il me sembla que le sang s'arrêtait dans mes veines, et lorsque je voulus me lever, mes bottes, qui s'étaient mouillées pendant que je pataugeais dans les rues du village, étaient couvertes de glaçons, de sorte que je ne pouvais marcher qu'à grand'peine. Bien que j'eusse un extrême besoin de sommeil, le froid m'empêchait de dormir, et ce qui me gênait encore, c'était le ronflement des soldats qui produisait les sons les plus discordants. Plusieurs parlaient tout haut, et d'autres murmuraient plaintivement :

— Les Cosaques ! Les Cosaques !

Nous étions arrivés à dix heures et demie du soir à Gettorf et à trois heures du matin, les tambours battirent la générale. Il était très difficile d'éveiller les soldats qui avaient à peine fermé l'œil de plusieurs nuits. Il y en avait un surtout, qui dormait si ferme, que son capitaine lui donnait en vain des coups de pied dans le dos et lui tirait les oreilles sans parvenir à le faire bouger. Comme ce soldat était très aimé de ses camarades, ceux-ci ne voulurent pas l'abandonner aux ennemis ; ils formèrent un brancard avec leurs baïonnettes et l'emportèrent ainsi hors de l'église. Quand il fut tombé plusieurs fois sur la terre glacée, notre dormeur obstiné s'éveilla enfin, prit son rang et se montra très brave à la bataille de Séhésted.

Le 10 décembre, jour glorieux pour les Danois, nous nous mîmes en marche à trois heures du matin. Le major Lövenörn de Bardenfleth prit la tête avec quatre compagnies de chasseurs. Après le major, venaient le général français Lallemand avec sa cavalerie légère, puis la première brigade en colonne serrée, et la seconde brigade couvrant le flanc.

A Holze, sur la route de Séhésted, nous rencontrâmes l'avant-garde de l'ennemi qui se retira tout de suite à Séhésted, laissant quelques morts et quelques blessés. On courut à toute vitesse sur Séhésted où les alliés étaient postés avantageusement,

ayant une grande forêt sur leur droite et un marais infranchissable sur leur gauche. Nous arrivâmes au point du jour, et nous nous rangeâmes en bataille. Le soleil ne paraissait pas encore, mais il se leva bientôt rouge comme le sang, comme pour présager un jour de carnage. Le temps était calme, mais il gelait à pierre fendre. C'était une magnifique matinée d'hiver.

Quand tout fut prêt pour la bataille, je vis le prince Frédéric, le général Lallemand et leur état-major qui prenaient leur déjeuner ; ceux d'entre nous qui avaient quelque chose les imitèrent. J'entendis un soldat, qui disait :

— Oh ! que j'ai faim !

— Attends un peu, lui répondit un camarade, tu auras bientôt une balle à mâcher.

Ainsi, à bout de force, il fallait combattre contre onze mille hommes de troupes fraîches ; mais nous voulions prouver ce que peut la force morale et rester dignes de nos ancêtres. Nous verrons si Dieu est avec nous ou contre nous, pensais-je ; nous vaincrons ou nous mourrons pour notre roi et notre patrie !

Le soleil se leva enfin dans toute sa magnificence. Combien ont vu ce beau spectacle pour la dernière fois !

Ranimés par le bruit du canon, nous avançâmes. Notre ligne de tirailleurs essaya d'abord d'envelopper l'ennemi de fumée pour lui tirer ses premiers et meilleurs coups. Mais bientôt ils reçurent l'ordre de se replier sur leurs ailes ; et alors commença une lutte à outrance entre les bataillons de ligne des deux armées.

Je crois qu'il aurait été désirable, avant que le combat commençât, que le commandant en chef adressât un petit discours d'encouragement à son corps d'armée. Il aurait aussi été bon que notre aumônier allât dans les rangs, à pied ou à cheval, pour élever la pensée de nos guerriers vers Dieu, vers le Roi et la Patrie, et leur inspirer la force morale qui seule peut soutenir le corps épuisé. Il était d'autant plus nécessaire d'adresser nos prières à Dieu dans la position désespérée où nous étions, que nous n'aurions pas été capables, sans le secours du Tout-Puissant, de remporter une victoire si complète sur un ennemi supérieur en nombre et fier de sa force, malgré toute la vaillance des généraux français et danois et toute la bravoure de nos troupes.

Le prince royal de Suède était si sûr de nous avoir pris dans un piège, qu'il aurait dit, asssure-t-on, pendant que nous nous battions à Séhésted :

— Demain tous les corps d'armée danois défileront devant moi comme prisonniers.

Il avait toute raison de l'espérer, car il savait que nous étions cernés de tous côtés et que l'armée contre laquelle nous nous battions était bien supérieure en nombre à la nôtre. Le prince avait conçu un plan excellent, et son admirable stratégie nous avait si bien entourés, que ce n'est vraiment pas sa faute si nous ne fûmes pas détruits à Séhésted.

Si le général Dörenberg, qui avait un corps d'armée à Wittensée, non loin de Séhésted et d'où il aurait dû entendre le bruit du canon, avait rallié le général Wallmoden, nous étions perdus. Le général suédois Tegehaque, qui était avec une division de troupes fraîches à une petite lieue de Séhésted, aurait pu, lui aussi, entendre la canonnade et rallier Wallmoden, et notre défaite devenait inévitable. Enfin, si la cavalerie suédoise, qui nous attaqua à Bornhöfft, avait continué à nous poursuivre, nous étions encore perdus, malgré toute bravoure.

Le prince royal de Suède avait donc trois fois raison de croire que les Danois ne pouvaient échapper, soit à la mort, soit à la captivité; mais l'assistance de Dieu montra une fois de plus que le faible peut vaincre le fort.

L'artillerie ouvrit la lutte en faisant des trouées dans l'infanterie ennemie, qui riposta. La deuxième compagnie où j'étais et la sixième compagnie, sous les ordres du capitaine de Neckelmann, eurent l'ordre d'avancer pour couvrir la batterie du capitaine d'artillerie de Fries. Un jour de bataille, le poste le plus périlleux pour l'infanterie est celui où elle est chargée de couvrir l'artillerie; en effet, elle devient naturellement le point de mire de tous les corps de l'ennemi, car si la division d'infanterie qui couvre l'artillerie est mitraillée, celle-ci est bientôt à la merci de la cavalerie.

L'artillerie ennemie tirait trop haut, de sorte que les boulets passaient en sifflant par-dessus nos têtes ; mais ils atteignaient par ricochets quelques-uns de nos bataillons, qui étaient derrière nous, le fusil sur l'épaule, et ne se croyaient pas encore mêlés à l'action. Je vis par contre avec étonnement les effets

destructeurs que la batterie du capitaine de Fries produisait dans l'infanterie de la légion russo-allemande. De fortes colonnes qui se trouvaient de l'autre côté de Séhésted voulaient descendre dans la ville pour renforcer les leurs, mais le capitaine de Fries les reçut chaque fois avec un feu si bien nourri, qu'elles ne purent atteindre Séhésted. Quand notre artillerie, installée sur divers points, eut, par ses coups bien dirigés, réduit celle de l'ennemi au silence ou à la retraite, nous reçûmes l'ordre de rejoindre notre bataillon, et je fus tout de suite, avec vingt-quatre hommes, envoyé vers le flanc gauche de l'ennemi pour observer et rapporter à temps au commandant du bataillon, le major de Bie, si l'ennemi faisait mine de tourner notre flanc droit.

J'étais à peine à une portée de fusil avec mes hommes que j'aperçus des compagnies de chasseurs qui, à en juger par la direction de leur marche, cherchaient à tourner notre aile gauche; et j'en envoyai immédiatement rapport au major. Cependant un jeune et bel officier français, le capitaine Carré, adjudant du général Lallemand, vint à bride abattue et me pria de l'accompagner avec mes hommes. Ainsi fis-je, et il courut à franc étrier tandis que nous autres le suivions de toute la vitesse de nos jambes. Il nous fit sortir du flanc droit, et lorsqu'il nous eut menés si avant dans le flanc gauche de l'ennemi que je ne pouvais plus voir le bataillon auquel j'appartenais, il s'en retourna comme il était venu, c'est-à-dire toujours à bride abattue.

« Sans l'assistance de Dieu, toi et tes hommes serez bientôt séparés de votre bataillon », pensai-je, car je voyais les chasseurs ennemis avancer pour occuper le grand vide qui s'ouvrait entre le nous et le bataillon. Je me mis à tirer sur le flanc gauche des chasseurs pour les arrêter un instant. Ils firent halte et répondirent à mes coups, mais s'apercevant de notre petit nombre, ils continuèrent leur marche pour nous couper le chemin ou pour tourner notre bataillon.

Dans cet instant critique, l'adjudant français arriva avec une compagnie de chasseurs, commandés par le capitaine de Wegener. Alors l'ennemi s'arrêta, et le capitaine d'Abercrone, étant venu à notre aide avec une compagnie du « régiment de la reine », les alliés furent un instant repoussés,

mais au même instant ils recevaient le renfort d'un bataillon de ligne. Ils nous envoyèrent des volées de balles qui ne nous firent pas grand mal, car, comme l'artillerie, l'infanterie tirait trop haut, la plupart des balles allaient par-dessus nos têtes et ne faisaient qu'un duo avec l'acier de nos baïonnettes. Quand l'adjudant français vit qu'il nous serait difficile de défendre notre position contre des forces supérieures en nombre et d'empêcher l'ennemi de tourner l'aile droite de notre corps d'armée, il repartit, ventre à terre, et au bout d'une demi-heure il revint avec un bataillon du régiment de ligne holsteinois, sous le commandement du major de Moltke, et l'ennemi fut repoussé si loin que nous le perdîmes de vue.

Je tâchai de rejoindre mon régiment avec le reste de mes hommes et je trouvai heureusement hors de Séhésted le premier bataillon « de Fionie », où je restai; le second bataillon avait été obligé de se retirer, ayant épuisé ses munitions.

Les choses demeurèrent ainsi jusqu'à midi passé, et la victoire était encore incertaine, bien que nous eussions tiré sans relâche sur l'ennemi dès le matin; mais l'instant était arrivé de faire un suprême effort pour couronner d'un heureux succès la lutte commencée.

Notre général, le prince Frédéric de Hesse, ordonna donc de concentrer toutes nos forces et d'attaquer Séhésted avec des colonnes d'assaut. Ce fut une joie générale. Les colonnes d'assaut, avec le général de Schulenburg et le général Lallemand à leur tête, s'élançèrent avec une force irrésistible et, secondées par notre artillerie qui tirait de plusieurs points différents, elles forcèrent l'entrée de la ville à la baïonnette, bien qu'elles fussent reçues par le feu le plus violent de mitraille, canons et fusils. Séhésted fut pris, mais nous coûta beaucoup d'hommes, car la seule compagnie d'Oldenbourg, avec le brave capitaine de Hoegh à sa tête, perdit vingt-huit hommes, tant morts que blessés.

A mesure que nous approchions de Séhésted, l'infanterie légère s'était de plus en plus étendue et maintenant, après l'assaut victorieux, elle se répandait de tous côtés dans le village, de sorte que l'ennemi en fuite ne put en reprendre possession. Cependant, comme notre infanterie atteignait Séhésted-sud, un bataillon frais, sous le commandement du colonel de

Goltz, assisté de trois canons de six, s'élança sur elle et la contraignit à se retirer. Mais au même instant, le prince Frédéric fit avancer trois escadrons des dragons de Fionie. Ces braves, avec le général Schulenburg et le général Lallemand à leur tête, s'élancèrent contre le bataillon ennemi dans le défilé étroit, brûlant du désir de se venger, et firent prisonniers le colonel et la plupart des officiers avec deux cent quatre hommes. En outre, deux canons de six furent pris par le major comte de Moltke, le lieutenant Wind et six dragons[1],

Les «Hussards noirs» de la légion russo-allemande, supérieurs en nombre, s'avancèrent alors, et les «Dragons de Fionie», n'étant pas en force pour leur résister, se retirèrent avec leurs prisonniers et leurs canons.

Pendant ce temps, notre flanc droit — légèrement engagé avec l'avant-garde du général Dörenberg — avait occupé les collines septentrionales de Haby, et l'ennemi, qui essayait toujours de le tourner, paraissait avoir l'intention de l'isoler du corps d'armée, afin que le général Wallmoden pût nous attaquer plus facilement. L'intelligent adjudant de division de Römeling, qui dirigeait le flanc droit, prit alors la résolution de suspendre la lutte avec la division ennemie qu'il avait en face pour arriver aussi vite que possible au secours de notre corps.

Tandis qu'il exécutait cette manœuvre, la bataille continuait sans relâche dans Séhésted même et autour du village. Les alliés essayèrent encore de renouveler la bataille, en lançant témérairement les braves chasseurs mecklenbourgeois : mais de tout cet escadron de cent vingt hommes, commandé par le prince Gustave de Mecklenbourg, il n'y eut que six hommes qui échappèrent à notre feu d'infanterie. Le reste couvrit le champ de bataille, et le prince lui-même, blessé, tomba entre nos mains. Le prince avait montré la plus grande intrépidité à la tête de ce bel et brave escadron, que le général Wallmoden sacrifiait en pure perte.

Le chemin, entouré de haies vives, était si étroit, que les chasseurs mecklenbourgeois ne pouvaient nous attaquer qu'avec quatre hommes de front. Nous aurions pu facilement épargner à notre cavalerie les grandes pertes qu'elle avait

1. Les deux canons se trouvent à l'arsenal de Rendsbourg avec une table sur laquelle sont inscrits les noms des deux officiers et des six dragons.

faites, car, si nous avions commencé à tirer sur l'ennemi, dès qu'il s'engagea dans le défilé, il ne se serait peut-être pas si témérairement avancé. Mais nous avions reçu l'ordre de ne pas tirer, et de nous coucher derrière la clôture du chemin pour cacher notre nombre autant que possible. C'est là que le prince Frédéric et le général Lallemand avaient montré toute la profondeur de leur instinct militaire, car le sacrifice d'une partie de notre cavalerie n'était qu'un stratagème pour amener l'ennemi dans le défilé et l'écraser. C'est seulement lorsque la cavalerie de l'ennemi eut atteint notre aile gauche dans le défilé que nous reçûmes l'ordre de tirer des deux côtés du chemin étroit, et en un instant, le brave corps des chasseurs fut anéanti.

Avant ce désastre, le prince Gustave de Mecklenbourg avait offert un spectacle magnifique : monté sur son cheval de bataille et brandissant l'épée, il excitait ses gens au combat, et dans l'allégresse d'un triomphe qu'il croyait assuré, il leur criait :

— Point de quartier aux Danois !

Lorsque son escadron, assailli de toutes parts, fut anéanti, et que, voyant tous ses soldats succomber autour de lui, il fut obligé de se retirer, le vaillant prince reçut un coup, qui lui arracha deux doigts et enfonça dans sa main mutilée la bague qu'il portait. L'excès de la douleur lui fit demander quartier, bien qu'il nous l'eût refusé quelques instants auparavant. Il fut fait prisonnier et conduit à Fréderic de Hesse. En chemin, bien que blessé, il essayait de fuir : un de nos soldats, qui ne le connaissait pas, lui donna un coup de crosse qui l'arrêta.

Cet épisode fut suivi d'une scène horrible. Dans le défilé, sur le chemin de Séhésted, gisaient à terre plus de cent hommes et chevaux, les uns sur les autres. On aurait pu en sauver plusieurs, mais notre cavalerie avait l'ordre de poursuivre l'ennemi en retraite pour profiter de la victoire. Ne pouvant éviter de passer par le même défilé, dont les haies vives l'empêchaient de s'écarter, soit à droite, soit à gauche, elle se vit réduite à fouler sous les pieds des chevaux les morts et les blessés qui jonchaient l'étroit sentier; c'était un spectacle affreux.

L'ennemi battu et rejeté de tous les points qu'il avait occupés, se retira dans le plus grand désordre au delà de

l'écluse de Kluvensieck, poursuivi par nos boulets. Notre aile gauche était maintenant au sud de Séhésted, près du vieil Eider et notre aile droite, à l'ouest de Hohenfelde, près du canal. Notre but était donc atteint, car nous étions maîtres de la rive septentrionale du canal, et le chemin de Rendsbourg, par Schiernau, était libre. Épuisés de fatigue, mais indiciblement heureux d'une victoire si complète, nous quittâmes Séhésted et nous nous mîmes en marche à quatre heures et demie, après le coucher du soleil.

Nous avions eu à Séhésted dix-sept officiers blessés et cinq cent trente et un soldats blessés ou morts. Un très grand nombre de nos blessés moururent en route à l'hôpital de Rendsbourg, où durant les premiers jours de notre arrivée, nous perdîmes encore une vingtaine d'hommes par jour, soit de leurs blessures. soit d'épuisement.

Il vaut la peine de remarquer ici que durant la bataille le général Lallemand eut deux chevaux tués sous lui, sans que lui-même fût blessé, ce qui prouve encore que : « celui que Dieu veut garder échappe à tout danger ».

L'ennemi n'a jamais avoué ses pertes ; mais, suivant des renseignements authentiques, il envoya après la bataille six cents blessés à l'hôpital de Neumünster, huit cents à celui de Lubeck. Joignez à cela six cent trois prisonniers, vous arrivez à un chiffre de deux mille trois hommes. En ajoutant enfin le nombre des morts sur le champ de bataille et celui des dispersés, on peut sûrement évaluer les pertes des alliés à Séhésted de trois mille à quatre mille hommes, ce qui s'accorde aussi avec le témoignage du général ennemi Ahrenschildt, qui dit à plusieurs officiers danois, que le corps d'armée de Wallmoden avait perdu près de quatre mille hommes.

On n'a jamais su exactement les forces de l'ennemi, mais il est certain qu'il comptait au moins onze mille hommes. Ce qui — à mon avis — donne la meilleure idée de sa supériorité numérique, c'est que nous avons amené à Rendsbourg des prisonniers de *vingt et un* corps et régiments différents. Voilà les forces contre lesquelles nous avons combattu une journée entière, du lever au coucher, avec des hommes épuisés et en nombre de beaucoup inférieur.

Le commandant en chef, le prince Frédéric, partagea tous

les dangers avec nous, et s'avança à plusieurs reprises au plus fort de la mêlée, sous la pluie des balles.

L'intrépide général de Schulenburg donna aussi un bel exemple à suivre, et le général Lallemand ne montra pas seulement au plus haut degré le courage et l'indifférence au danger, mais il révéla le plus brillant talent militaire. Malgré leur épuisement au moment de la bataille, tous les officiers, sous-officiers et soldats déployèrent une bravoure et une constance si inébranlable que le général s'écria avec admiration :

— Je n'ai jamais vu les Français aller au feu avec plus d'entrain que les Danois.

Par notre victoire nous avions gardé intact le patrimoine de bravoure légué par nos ancêtres ; nous avions sauvé de la capitulation la première place forte du pays ; nous avions empêché le Danemark de devenir une province de la Suède.

V

Nous ne restâmes donc pas à Séhésted ; nous ramassâmes ceux de nos blessés qui pouvaient supporter le transport en voiture et nous continuâmes notre marche victorieuse jusqu'à Rendsbourg. Ce fut une route douloureuse pour nos blessés, qui poussaient des cris navrants. Nos prisonniers de guerre soupiraient et pleuraient à la pensée du sort qui les attendait ; mais nous autres, malgré l'épuisement du corps et le vide de l'estomac, nous étions si heureux d'une victoire si glorieuse et si complète, que nous chantions à gorge déployée des hymnes de triomphe.

Après une marche de quelques heures, l'obscurité devint complète. Pas une étoile ne brillait au ciel, couvert de nuages sombres et menaçants, et il gelait dur. Beaucoup de nous tombaient de fatigue, les uns à droite, les autres à gauche. Notre petit nombre allait toujours se réduisant, car les soldats perdaient leurs dernières forces et beaucoup se jetèrent sur la route ou dans les fossés. Nous n'avions même pas assez de voitures pour les blessés, dont plusieurs restèrent toute la nuit sur le champ de bataille. Nous faisions quelquefois halte

pour nous reposer un instant, et quand je regardais les soldats harassés, il me semblait voir des revenants. Comme le sommeil et la fatigue semblaient nous envahir, nous fûmes tout à coup électrisés par le bruit rapproché d'une forte canonnade. « Ah! me dis-je, si nous devons encore nous battre, c'en est fait de nous, car il faudrait des forces surnaturelles. » C'étaient des signaux de joie, partis des remparts de Rendsbourg, où le prince Frédéric s'était rendu, immédiatement après la bataille, pour annoncer notre victoire aux heureux habitants.

Nous arrivâmes dans la ville vers dix heures et demie. Les habitants avaient illuminé en notre honneur : mais à cause de la difficulté de procurer à tant d'hommes des billets de logement, nous fûmes obligés d'attendre deux heures, sur pied ou couchés dans les rues.

Quelques jours après notre arrivée, nous fûmes assiégés par l'ennemi et pendant un mois nous subîmes les horreurs d'un siège. A la fin, nous étions privés des provisions de première nécessité.

Pendant le siège, j'allais souvent à l'hôpital pour visiter nos blessés. Un jour que je venais d'entrer dans une grande chambre pleine de blessés, j'entendis une voix plaintive et à peine intelligible qui m'appelait par mon nom.

Je m'approchai du lit et je vis un spectacle si affreux qu'il ne s'effacera jamais de mon souvenir. Un homme était étendu là, le visage et le corps entièrement couverts d'escarres, d'horribles brûlures. A cette vue navrante, je demandai :

— Qui es-tu?

Le malheureux, qui avait épuisé ses forces à m'appeler, put à peine articuler ces mots :

— Je suis Jeppe Skallevad, votre domestique.

Je frissonnai d'horreur et de compassion. Il n'eut pas la force d'en dire plus, car ses lèvres étaient entièrement brûlées; mais un chirurgien de la compagnie me raconta qu'on l'avait trouvé dans la cave d'une des maisons incendiées par nous à notre entrée dans la ville.

Combien je me reprochai alors d'être la cause involontaire des souffrances de ce fidèle et dévoué serviteur! Que n'avais-je accédé à son instante prière de le garder auprès de moi ! Il avait souci de moi et moi de lui ; mais qui aurait pu prévoir qu'il

aurait à subir des tourments plus cruels que les blessures du sabre ou de la mitraille?

A la bataille de Séhésted, tandis que je couvrais la batterie du capitaine de Fries, mon fidèle Jeppe, voyant que les coups de canon étaient dirigés sur nous, était venu auprès de moi. Je le priai, n'ayant pas besoin de lui, de retourner aux bagages. Il me dit alors d'un ton suppliant :

— Oh ! monsieur le lieutenant, laissez-moi auprès de vous ! Si vous étiez blessé, je pourrais vous être utile.

— Non, Jeppe, tu ne dois pas rester ici. Tu t'exposes inutilement au danger sans combattre, et si tu es blessé, tu ne pourras m'aider.

. . . .

Nous connaissons tous la paix malheureuse qui fit perdre la Norvège au Danemark, bien que les Danois eussent été vainqueurs à Séhésted, à Boden, à Bornhöfft et à toutes les affaires et escarmouches.

Beaucoup de gens peut-être sont d'opinion que si l'armée danoise s'était concentrée à Rendsbourg et si, d'autre part, les Français avaient, de Hambourg, attaqué par derrière les masses ennemies, nous aurions pu faire avec eux notre jonction pour rejeter l'ennemi du Holstein et éviter la cession de la Norvège. Mais il était déjà trop tard pour empêcher la conclusion de la paix. Après la malheureuse bataille de Leipsick, ni résistance, ni bravoure ne pouvaient sauver le Danemark ; il ne restait qu'à obtenir une paix funeste.

Si la puissante France, avec toutes ses ressources, avec le plus grand de tous les héros, l'Empereur Napoléon, commandant à des généraux incomparables et habitués à la victoire et à une armée qui comptait encore deux cent mille hommes, ne pouvait empêcher l'invasion des alliés, de toutes les armées de l'Europe, comment aurait pu y penser le faible Danemark ? Quand nous aurions pu, avec toute notre armée réunie aux Français de Hambourg, rejeter du Holstein un ennemi triple en nombre, de nouvelles armées auraient surgi de toutes parts et nous aurions succombé sous une supériorité écrasante. La paix aurait été plus désastreuse encore et notre beau Danemark serait devenu une tombe vivante, comme la Pologne après sa malheureuse lutte avec les Russes.

Mais ce qui est ma conviction inébranlable, c'est que le prince d'Eckmühl et le prince Frédéric auraient pu empêcher le malheur des Français à Leipsick, la chute de Napoléon et le démembrement du Danemark, s'il leur avait été permis de suivre le plan primitif de l'Empereur. En effet, le premier plan de Napoléon, avant la malheureuse bataille de Leipsick, ou plutôt avant les deux victoires de Lutzen et Bautzen, était, dit-on, d'appeler à lui le prince d'Eckmühl avec ses trente mille hommes et les douze mille Danois pour les joindre aux garnisons françaises d'Allemagne, commandées par des généraux de premier ordre. Le corps d'armée, ainsi formé, devait attaquer la grande armée des alliés ou se réunir à la grande armée française.

Mais lorsque Napoléon eut remporté les deux victoires sanglantes de Lutzen et de Bautzen, il crut n'avoir plus besoin de l'armée du Nord et changea de plan. Il ne voulut pas lâcher Hambourg ni les autres places fortes en Allemagne et ainsi ne voulant rien céder il perdit tout et nous fit perdre la Norvège.

Mais, à quelque chose toujours malheur est bon, comme disent les Français : malgré la triste conclusion de la paix, la campagne fut des plus glorieuses pour les troupes danoises et nous valut le respect des nations étrangères. En outre, elle nous apprit que le succès vient aux braves qui attaquent l'ennemi à l'arme blanche avec courage et rapidité, sans se laisser arrêter par la pluie de balles incertaines de l'ennemi. C'est toujours la baïonnette qui nous donna la victoire, car tout le monde a une certaine répugnance à être transpercé, et l'arme blanche inspire plus de respect que la balle indécise.

De tout notre cœur, nous devons rendre grâces au Dieu tout-puissant, qui, dans cette campagne glorieuse pour les fils du Danemark, nous a permis de convaincre les étrangers du courage et de la constance des Danois et de conserver les deux plus grands biens, les deux meilleurs trésors nationaux : la piété et l'honneur militaire des ancêtres.

Fredericia, 28 janvier 1837.

C. DE FRISENBERG.

KERVEN

Plus que dans l'armée encore, on se perd facilement de vue dans la flotte. Cent cinquante lieues, par chemin de fer, séparent nos garnisons les plus éloignées ; entre nos escadres, on compte la largeur d'un ou deux océans, et les embuscades de la Mort.

De là, cette joie bruyante des marins quand ils se retrouvent, qu'ils soient des compatriotes et camarades d'enfance « levés » la même année par l'Inscription maritime, d'anciens compagnons d'apprentissage ayant gagné sur la même école flottante leur « brevet de spécialité », ou, simplement, d'ex-matelots *amatelotés* du même « quart », au même bord, sur leur premier navire.

D'ordinaire, ces rencontres commencent par des étonnements. Les questions se pressent. Chez les « officiers-mariniers », seconds et premiers-maîtres, ce bonheur de se revoir après de longues séparations mêle, dans le premier moment, avant la beuverie de rigueur, des maturités de pensée aux manifestations parfois enfantines de l'amitié, laquelle n'a pas d'âge. On a vieilli sans s'en être aperçu. Gradés enfin très tard, plus près de la quarantaine que de la vingtième année, ces sous-

officiers, lorsque les hasards du service et de la navigation les réunissent entre deux campagnes, ont souvent charge d'âmes, une alliance à la main gauche.

En ces occurrences, Jean Kerven (d'Audierne), déjà vieux second-maître de manœuvre, éprouvait un plaisir d'enfant à devancer les interrogations :

— Oui, mon gas : et marié depuis qu'on ne s'est joint !...

Et il bombait le thorax, dressait la tête ; et les deux petits anneaux d'or dont il n'avait jamais voulu se défaire dansaient, orgueilleusement provocants, au lobe de ses oreilles velues.

Après quoi, l'on allait boire. — Couvert de zinc, de marbre ou de toile cirée, il est toujours proche, le comptoir hospitalier devant lequel, en tous les ports du monde, les gens de mer s'approvisionnent d'illusions et de regrets. — On dînait ensuite, afin de ressasser les souvenirs communs, d'échanger des commissions pour le pays ou d'autres camarades. Et, toujours, un moment venait où tombaient ces mots :

— Comme ça, t'es marié !... Comment que t'as fait, vieux frère ?

Et, toujours, Jean Kerven, alors attendri par l'alcool, entamait un récit qu'ouvrait invariablement cette phrase :

— Voilà... C'était à Toulon... Figure-toi comme ça qu'un dimanche...

C'est que Jean Kerven la débitait comme par cœur, son histoire !... Si souvent on la lui avait demandée ! d'aucuns, — beaucoup, — avec un peu de surprise de le voir marié un des premiers, lui, pas beau, plus très jeune et sauvage réputé !... Et s'il commençait par cette phrase : « *Voilà... C'était à Toulon..., etc...* », c'est qu'elle s'était gravée à jamais en sa cervelle, le soir où, repassant son aventure, sa première aventure d'amour, il s'était demandé où il allait, et comment il en était venu là. Loyalement, en effet, dans son examen de conscience, il avait alors voulu reprendre les faits à l'origine. Or, il n'avait trouvé que cela : « *Voilà, c'était un dimanche...* »

Ah ! ce dimanche... Non ! non ! Il ne l'oublierait pas, vécût-il cent ans, ce dimanche toulonnais, ensoleillé comme deux jours de semaine réunis !... En sortant de la Division, en tenue neuve, faraud, rasé de près, il s'était dit « comme ça » : « Tout de même, si j'allais voir la veuve à Quéménéveu ? »

Et il y était allé... En chemin, il avait bien fait une escale : des amis commençaient « un billard » au café du cours La Fayette, l'appelaient... Il y avait là Madec, du *Trident*, et Keroët, du *Kléber*... Mais, malgré tout, la partie finie, — il avait perdu ses trois canettes, — il avait « dérapé ». Y avait trop de temps qu'il la remettait, cette visite : « Je vas voir la veuve à Quéménéven, que je vous dis! » Les autres se moquaient. Pour sûr, elle ne leur revenait pas, la *mocotte*. Eux autres aussi, ils avaient été amis avec Quéménéven... Mais, tiens! est-ce que lui-même, lui, Kerven, est-ce qu'il avait alors pardonné à son feu matelot, à son vieux camarade, d'avoir épousé une « étrangère », une femme de Toulon, quand tant de jolies coiffes l' « espéraient » de Douarnenez à Audierne?... Seulement, quoi?... Comme il le leur avait répondu : il avait une commission des « vieux » de là-bas à faire à la veuve, leur bru, et, puisque ce pauvre Quéménéven « avait resté » à l'hôpital, y fallait plus causer de ces choses!

Donc, il était parti, vers le coin du port du Commerce, près des remparts.

— Madame veuve Quéménéven, s'il vous plait?

On ne savait pas. Il y a tant de veuves dans les ports!... Elle avait déménagé, peut-être?... Un bout de temps, il rôdait de maison en maison, les seuils des « fabriques de vin » fermés par ce dimanche, quand, tout à coup, il avait découvert une jeunesse assise au pas d'une porte, en train de lire.

— Madame veuve Quéménéven, s'il vous plait?...

Elle avait relevé la tête, — la plus jolie tête de brunette qu'il eût jamais vue. « Des yeux comme des écubiers, et noirs! et noirs!... »

— C'est ma tante, monsieur...

... Sûr qu'elle l'avait, l'accent provençal; mais de ce moment, il avait fini de s'en gausser. C'était une musique, cette voix!... Il l'écoutait encore, « fusillé par ces deux écubiers si noirs... » Et il ne disait plus rien, immobile, tout gauche, si bien qu'elle avait ri.

— Vous désirez la voir?... Elle est aux vêpres; mais elle va rentrer... Voulez-vous l'attendre ici?

Machinalement, il avait suivi la jeune fille, s'était enfin nommé dans l'escalier; et, tout de suite, ils avaient fait connaissance.

— Si je vous connais?... *Pechère*! Mon oncle, M. Quéménéven, nous a assez parlé à toutes deux de son ami M. Kerven!... Tenez, voici son portrait.

Elle poussait les volets, ouvrait l'étroite pièce au grand soleil; et, sur la cheminée, devant un globe recouvrant un bouquet de fleurs d'oranger artificielles, elle montrait trois photographies : d'abord, sa tante, la veuve Quéménéven, « née Chabal : » — au milieu, le brave Quéménéven, en tenue; — et puis, elle-même enfin, la petite hôtesse, Maria Chabal...

Car elle s'appelait Maria...

Ensuite ils avaient causé, longtemps, — longtemps! et il se rappelait encore la place à laquelle il s'était assis. Pour s'occuper les mains, il tripotait « comme ça » des chemises de laine empilées sur la machine à coudre... « Il faut vous dire » que la veuve et sa nièce *retaillaient* des effets de marin, gagnaient leur vie à transformer en frusques de muscadins les effets d'ordonnance du gouvernement que leur apportaient les fourriers-ordinaires, les plantons de la Majorité et « tous ces faillis-chiens de mauvais matelots du Midi ».

... Généralement, Kerven s'arrêtait à ce point de son récit pour ouvrir une parenthèse. Il se sentait bien aise de les dauber, ces « faillis-chiens », de trouver un joint pour changer de conversation, pour arrêter du moins ses confidences. La suite, en effet, c'était un petit coin réservé, la soute où l'on ne pénètre pas, si amis qu'on soit. Et il y avait de l'embarras aussi dans sa délicatesse de sentiments, dans sa pudeur de vieil amoureux. Qu'aurait-il dit de plus?... Ça se devinait bien, pas vrai, la suite? La petite lui avait mis le grappin dessus, ce premier soir: et ç'avait été fini, — et c'était tout simple. — La tante revenue de l'église, il acceptait de dîner, s'en allait tard, reparaissait le lendemain, — le lendemain et les jours d'après... Ça durait des mois.

Quoi encore?... Eh bien, oui! D'abord, il n'avait rien prévu, rien calculé... Il s'était laissé « drosser » par le courant sans prendre garde, sans réfléchir. Il venait chez elle « comme qui dirait » au café. Une habitude!... Maria chantait: la mère Quéménéven racontait des histoires ou lisait des feuilletons; il fumait sa pipe « à la fraîche », assis contre la croisée dont les géraniums lui chatouillaient le cou : et c'était tout de suite

l'heure de rentrer à la Division, si loin, là-bas, au tonnerre de Dieu. Alors fallait partir; et il embrassait la petite, comme il l'avait embrassée en entrant. Elle tendait sa joue... Seulement, des fois, pour la faire rire, il l'embrassait sur la paupière.

Finalement, un jour, il ne la trouva pas, absente qu'elle était, invitée dans une bastide des environs pour la vendange. Et alors il comprenait tout, quasi malade de ne plus la voir. L'épouser?... Est-ce qu'elle voudrait?... Dix-sept ans bientôt; lui, trente-quatre!... D'une semaine il n'avait pas dormi, cherchait même un embarquement. Par bonheur, au retour de Maria, la tante intervenait :

— Monsieur Jean, il ne faudra plus tant venir... On est aux langues dans le quartier... *Misé* Labasse me le disait ce matin... Vous ne voudriez pas, vous, un ami de mon Quéménéven, empêcher la petite de s'établir?...

Ce qu'il avait répondu?... Du diable s'il le savait, à cette heure, et s'il l'avait même jamais su, car, en rien de temps, la cuve, lui ayant fait vider son sac, avait hélé sa nièce, alors à la cuisine. Et peut-être bien qu'il avait encore les yeux rouges quand elle arriva.

— Et toi *pitchoune*, tu veux de lui?...

Cinq minutes après, ils étaient fiancés.

II

— T'as des enfants, Kerven?...

A cette demande, le vieux mathurin secouait la tête, et, aussitôt, changeait la conversation...

Non! il n'avait pas encore d'enfant, après six ans de ménage tout à l'heure; et, vraisemblablement, il n'en aurait jamais. Un fameux médecin de Marseille qu'ils étaient allés voir, de passage à l'hôtel, à Toulon, avait confirmé ce qu'avait dit, tant et tant de fois consultée, la sage-femme du Port-Neuf...

— Pas d'enfant!...

Que de fois le premier-maître, — car il avait eu de l'avancement et « n'espérait » plus à présent que la médaille... — que

de fois il se les était répétés, ces trois mots, aux heures de solitude, entre le ciel et l'eau, d'un bord à l'autre!...

Cuirassé de croisière ou d'escadre, aviso colonial, garde-pêche, grand ou petit bâtiment, « son » bateau n'avait point trouvé de mouillage ou reçu de coups de temps, du golfe Juan à l'Atlantique-Sud, de Terre-Neuve au Pacifique, capables de lui faire oublier « sa petite », « sa Maria ». « Qu'est-ce qu'elle fait à cette minute? » se demandait-il souvent entre deux manœuvres, et la nuit surtout, quand l'ombre et la solitude lui permettaient de rêver. Et, bien vite, il se donnait du mouvement pour chasser des idées, — des « idées bêtes », qu'on se fait « comme ça ». — Ensuite, au poste des maîtres, il dormait ferme, après s'être remémoré les dernières lettres de « madame Kerven ». A toutes les escales, bien régulièrement, il en recevait de ces lettres; et si gentilles!... A quoi donc allait-il penser? « *Jésus ma Doué*, c'est-y bête, un homme, des fois, tout de même! »

Il fermait les yeux, comptait mentalement les mois ou les semaines le séparant du retour, et il tombait dans l'irréel, berçait au roulis le songe aimant de son cœur simple.

Au réveil, c'était la consolante lumière, le grand jour éclatant, si pur sur la mer, dans la brise heureuse; et c'était aussi la vie à vivre, à revivre, la familiarité des choses, des visages, du service; la joie des habitudes régulières, des disciplines exactes; le plaisir de commander et d'obéir; la soumission monastique aux monotones appels de la cloche, du clairon, du tambour, la nécessité de les redire, ces appels, voire de les provoquer, de son strident sifflet de manœuvre; enfin l'allègement de ne jamais penser à soi-même... Ou bien encore c'était, de loin en loin, la dépaysante sensation d'une escale, d'un repos, d'un arrêt de toutes les machines de métal et de chair que porte un navire; la descente à terre, ensuite, à plusieurs; la flâne en l'exotisme; les questions sans réponse; l'étrangeté du ciel, du sol, des herbes; l'imprévu des nourritures tropicales, le poivre de nouveaux alcools...

Comme elles fuyaient alors, les imaginations troubles de la veille!... Par malheur, la nuit souvent les lui rapportait.

Quand les hommes de quart taisaient leurs chansons à l'avant, ou bien lorsque Kerven réintégrait le bord, retour de

terre, seul souvent, n'ayant pas voulu suivre ses compagnons dans les bouges d'Afrique ou d'Asie, au sortir du cabaret, il les sentait revenir, ces idées « bêtes », qu'on se fait comme ça... »

Pas d'enfant !...

C'est alors qu'il les ruminait, ces trois mots, — alors qu'il osait se les traduire..,

Un petit gars, une gamine même, sans doute, ça serait bon à aimer; mais il y avait autre chose : « sa Maria serait point seule ». Et elle était seule, là-bas, à Toulon... toute seule, et si jolie, si jolie !... Vingt-quatre ans, et toute seule !...

Des fois, arrivé là, Kerven serrait les poings, s'invectivait. Ce besoin aussi de naviguer !... Est-ce qu'il n'aurait pas pu permuter, servir à terre, à la Défense fixe, à la Division, n'importe où ?...

Mais vite, il se calmait, s'efforçait de se calmer : car un souffle froid lui avait hérissé le poil, et il avait en même temps chaud aux mains, aux tempes, et il se sentait ce besoin de casser quelque chose dont le travaillaient jadis, tout jeune, aux heures de bordée, ou les jours de pardon, les *boujarons* d'eau-de-vie, quand il voulait « refouler » avec du « raide » de trop nombreuses *bolées* de cidre.

D'abord, est-ce qu'il avait quelque chose à lui reprocher, à sa Maria ?... Était-ce sa faute si elle n'avait point d'enfant ?... Et puis, que risquait-elle ?... Pas si seule que ça, d'ailleurs, la mère Quéménéven auprès d'elle, — une brave femme, la veuve, et si sérieuse, qui disait deux chapelets pour un !...

Sans doute, elle était coquette, Maria... La *délègue* du second puis du premier-maître ne lui avait pas suffi toujours, ni le *retaillage* des effets de marin. Deux fois, en débarquant, il lui avait trouvé des dettes. Mais il faut bien que les femmes aient des coiffes et des *affutiaux* à aimer quand elles n'ont pas de petits gars ! Du reste, est-ce qu'il n'avait pas, justement, l'autre année, hérité quelques écus du dernier de ses « anciens » à Audierne ?... Est-ce qu'il n'avait pas encore sa maison là-bas, et ses loyers que percevait maître Miossec, de Quimper ?... Elle était jeune, Maria, voilà tout ; ça lui passerait plus vite que ça ne lui reviendrait à lui !... Elle était jeune, elle l'aimait à sa façon...

A ce moment, il se renfrognait, se souvenait de leurs caresses. Deux fois, le matin, elle lui avait fait manquer le canot... Ce qu'elle se pendait à lui! « Reste, mon petit homme! » et son épaule nue sortait... Même, ces jours-là, et deux ou trois fois encore, fini l'amour, ça l'avait vilainement tracassé, la pensée qu'elle lui avait rappelé une seconde, par son geste, son œil, des filles de la rue de l'Arme-Dieu, des femelles...

Il en avait ri après; il en riait encore à présent. « C'est-y bête, des fois, un homme! » Il allait se plaindre, alors?... Et puis, elle était de son pays, pas vrai? une vraie *mocotte*, du soleil sous la peau, dans le sang. Avec ça que, chez lui, il n'en avait pas connu des saintes Nitouche « qu'on aurait dit des bonnes sœurs » et qui étaient bien plus friandes encore!... Et, enfin, une fois pour toutes: puisque il n'avait pas donné d'enfant à sa Maria?...

De nouveau, du coup, Kerven avait chassé « ses idées ».

— Encore trois mois, je débarque! Encore trois ans, j'ai ma médaille militaire, mes vingt-cinq ans de service, ma retraite, et je *l*'amène au pays, et je ne *la* quitte plus!...

Sur quoi, il regagnait le poste, où le sommeil le prenait, pensant à sa femme: et, les lèvres tendues dans le vide pour un baiser, il manquait encore le canot, en son rêve.

Et, au réveil, par la joie de la lumière et de l'eau, son sifflet de manœuvre fignolait les commandements, avec des trilles d'allégresse. On aurait dit ces cris des martinets, ivres de chasse et de vie, qui s'égosillent dans l'air bleu, autour des clochers...

III

On envoyait des renforts à Courbet, là-bas, en Chine: et Kerven, une fois de plus, embarquait. C'était leur quatrième séparation depuis leur mariage, mais, — comme il le répétait à Maria, toutes les cinq minutes, — ce serait la dernière. Et puis, pas longue. Le temps d'achever les « magots », qui n'en devaient pas mener large depuis Fou-Tcheou, le temps de

gagner sa médaille, et il reviendrait, avec une campagne de plus, une campagne de guerre, « dont le rapport bonifierait encore sa retraite! »

— Ça vaut-y pas mieux que de faire des ronds sur l'eau, en escadre?

— Et, *pechère*, répétait-elle, si tu étais blessé?... si l'on te tuait?...

Il éclatait de rire, et ne mentait pas pour la rassurer, durant qu'il frappait son large coffre. Y rester, lui, Kerven?... Allons donc! le bon Dieu ne voudrait pas!...

Et il secouait la tête, faisait valser ses petits anneaux d'oreille, comme pour affirmer sa candide confiance, sa croyance robuste mais informulée en la loyauté du sort et son espoir en un bonheur qu'il se croyait dû. « Il avait assez *bourlingué!*... D'ailleurs, il en avait vu d'autres!... »

Sur sa poitrine, à vrai dire, il ne manquait que le ruban jaune...

Lorsque le croiseur lâcha son corps mort en rade de Toulon, le vieux Breton n'en sentit pas moins une larme lui piquer les paupières. Mais le service avant tout!... Et son sifflet de manœuvre, au lieu de susurrer des signaux modulés, eut des cris de sirène qui filèrent loin, sur la rade.

— Hale dessus, garçons!...

Seulement il ne la regardait pas rentrer à bord, l'aussière; et, penché sur le bastingage, il cherchait le « pointu » à bord duquel Maria était venue voir appareiller le navire. C'était elle que les coups de sifflet suraigus saluaient d'un déchirant adieu. Elle agita son mouchoir; le croiseur, hors de la passe, força de vapeur, et Kerven ne la vit plus.

Des semaines, dès lors, passèrent, si courtes et si longues, — et des mois. Le service, tout de suite, l'avait repris, la vie du bord, le réasservissant à leurs accoutumances. Puis, ç'avait été la campagne : les Pescadores, Formose. Il torpillait à Sheï-poo ; il faisait le coup de feu à Tam-sui. Courbet, en personne, le mettait à l'ordre du jour de l'escadre, la lui donnait enfin, cette médaille militaire tant gagnée. Et Kerven exultait, et son sifflet de manœuvre exécutait des roulades, et il se voyait déjà de retour, en retraite, fêtant, femme au bras, son repos à Audierne...

Un matin, son commandant l'appelait :

— Vous aller embarquer sur le *Wampoo*, le vapeur anglo-chinois qui faisait la contrebande de guerre et que nous avons pris. L'amiral n'a que peu d'officiers et d'hommes à mettre à bord. Il lui faut donc un personnel de choix, et je vous ai désigné...

Le Breton remercia, flatté de cette mission de confiance, mais triste, au fond, de quitter son croiseur. Il était de ces marins qui, une fois « leur sac mis à bord », s'arriment comme des choses, et s'acoquinent à leur bâtiment qu'ils aiment comme le bon cavalier son cheval. Cette tristesse, il voulut la vaincre, se donna des raisons, n'y parvint point tout à fait.

— C'est comme un pressentiment que j'ai, dit-il à ses « pays » du poste des maîtres. Cet *english* de malheur ne me dit rien !

Le lendemain pourtant, il avait changé d'avis. Un bon bateau, ce *Wampoo* !... Ça l'agaçait bien de trouver partout la marque de fabrique des chantiers de la Clyde, d'où le bâtiment sortait, car le brave Kerven était trop Breton pour ne pas détester « l'Anglais ». Mais il s'en consolait en voyant la flamme tricolore à la pomme du grand mât et notre pavillon à l'arrière. C'était une prise de guerre, pas vrai? autant de regagné sur l'ennemi ! Et puis, pas mauvais marcheur, des formes fines, l'étrave en rasoir, les mâts légèrement « appelés » en arrière, — « un bâtiment, quoi? qu'était fait autant pour la contrebande que pour la douane », donnant ses treize nœuds encore, tous les feux allumés, et même un peu plus quand ses misaines, vent arrière, appuyaient sa marche...

Le dur, c'était l'absence de canons. Deux *hotchkiss* aux extrémités de la passerelle, un autre canon-revolver dans la grand'hune, — et c'était tout...

— N'y a pas : c'est un *cargo-boat* désaffecté, un paquebot qui veut se donner des airs fendants !

Cargo-boat, c'était là justement le rôle que l'amiral Courbet réservait à sa prise. Pauvre Kerven !... Il fallut laisser l'escadre qui croisait dans le canal de Formose et bloquait les ports, et se résigner à faire la navette entre elle et Saïgon, où le *Wampoo* chargeait des « rechanges », des vivres, du matériel. Aussi bien cette déchéance offrait-elle des compensations. Si

le service était dur, avec un équipage réduit, s'il fallait « veiller » double, être toujours paré à quelque alerte, vu la guerre, la vie du moins demeurait agréable à bord après les privations du blocus, les misères de Tam-sui et de Kelung. On buvait frais, on mangeait de la viande et du pain, on portait du linge propre, lavé dans l'eau vive et dûment séché sur les *cartahus*, alors que les camarades restés sous l'amiral, et immobiles au mouillage, mangeaient des salaisons et se privaient de boire s'ils voulaient se débarbouiller. Kerven avait enfin une responsabilité nouvelle, remplaçait un enseigne, faisait le quart sur la passerelle, se sentait officier presque. Son commandant enfin l'estimait fort, le traitait en vieux et bon serviteur, en homme sûr, lui témoignait une sympathie cordiale ; et cette familiarité aimable, cette flatteuse considération allaient au cœur du marin, le payaient de ses peines. Si bien que le matin, — c'était à Hong-Kong, — où ce commandant, le lieutenant de vaisseau d'Arfeuille lui dit en rentrant à bord pour ordonner l'appareillage : « Kerven, je crois bien, d'après les nouvelles, que nous resterons à Saïgon. La guerre m'a l'air d'être finie », le second-maître ne songea pas immédiatement que son rapatriement suivrait la signature de la paix. Une fois de plus, il s'était fait à « son » bateau, et ça le chagrinerait de quitter un chef pareil :

— Un homme, vois-tu, vieux frère, un homme, ce beau gars, pour qui qu'on se jetterait à l'eau, rien que pour lui faire plaisir !...

IV

Le soleil se couchait, un étrange soleil, d'un jaune ardent, qui ne voulait pas mourir. Kerven, accoudé sur le bastingage du *Wampoo*, regardait cette agonie sans la voir. Il ruminait les paroles du commandant, la veille, se reprochait de ne les avoir pas savourées tout de suite, supputait la date probable de son licenciement à Saïgon. Et, comme la marche lui semblait lente, il mit, une fois de plus, la bordée de quart au loch. Douze nœuds seulement?... Il jura. Volontiers, il aurait poussé des pieds le bateau paresseux !...

Cependant la nuit tardait. Le couchant demeurait d'un violet pourpre extraordinaire, invraisemblable ; et le crépuscule, d'habitude si bref, se prolongeait au ciel, sur la houle tranquille de la mer. Le Breton continuait à ne rien voir, ni le ciel, ni la mer, ni le jour entêté. « Serait-on à Saïgon à temps pour le courrier postal ? » songeait-il, depuis le matin ; et il suivait en esprit la lettre qu'il allait écrire à sa femme, — la lettre annonçant son retour !

Un second-maître l'appela pour le repas du soir. Brusquement, il sursauta, et, rendu à son métier, remarqua l'espace anormalement clair.

— Il vient des fraîcheurs du Nord, fit-il en s'asseyant à table, et, avec ça, la mousson du *surouè* a tombé...

On ne lui répondit point. Dans le poste des sous-officiers, une grosse joie régnait ; la nouvelle du probable débarquement à Saïgon les occupait seule. La veille, Kerven étant de service, on n'avait pu déboucher une bouteille de vin achetée à Hong-Kong. On la but en trinquant. Le café suivit, puis une tournée de petits verres. Des projets s'avouaient bruyamment, des quasi-confidences. La perspective d'un retour anticipé en France allumait les regards, plus que le pauvre alcool. Au carré des officiers, l'on devait aussi, d'ailleurs, se réjouir. Des rires en sortaient ; et sur le pont même, à l'avant, des chants disaient la bonne nouvelle également connue de l'équipage. Le chœur classique commençait sous les étoiles :

O Neptune *(bis)*, ô roi des eaux *(bis)*,
Protège nos vaisseaux !...

— Ils sont contents, eux aussi, les gars ! dit Kerven.

— Le commandant leur a fait donner « la double » de vin !

— Ça ne m'étonne pas ! C'est un chef, je te dis, comme y en a plus !...

Longtemps, après le branle-bas, ils restèrent à causer. Le capitaine d'armes parlait de ses deux petits laissés à Rochefort : mais Kerven n'était pas jaloux. Sa Maria n'avait pas de moussaillon, elle, mais ça ne faisait plus rien, maintenant : on ne se quitterait plus ! Et, content, à huit heures, il alla prendre le quart.

Le temps était pareil, d'un calme absolu. Pas une ride sur les longues lames de la houle. Le *Wampoo* tanguait doucement : et le Breton arpentait la passerelle, entre un coup d'œil au compas et un examen du large. Parfois il tressaillait. C'était la cloche « piquant » l'heure à coups mélancoliques, ou le cri de l'homme de veille au bossoir signalant un vapeur « devant ». Mais les vibrations de la cloche s'éteignaient vite : et, à la lorgnette, le feu blanc du vapeur se trouvait n'être qu'une étoile à son lever, Jupiter ou Régulus, dont l'atmosphère étonnamment pure exagérait la clarté scintillante. Kerven reprenait alors sa promenade de factionnaire.

Deux heures coulèrent ainsi; puis, brusquement, il s'arrêta, son regard aigu ne se détachant de l'horizon que pour consulter le baromètre. A la fin, un peu avant minuit, il se redressa et appela un timonier.

— Va-t'en dire comme ça au commandant que le baromètre depuis une heure a baissé de trois millimètres... Tu y diras aussi que le temps a bonne apparence partout, excepté au *nordè* où il y a une grande *panne* très noire...

Un instant après, le lieutenant de vaisseau Henri d'Arfeuille grimpait sur la passerelle, regardait l'espace, l'Océan, le baromètre, et félicitait le premier-maître :

— Vous avez bien fait de me prévenir. Ça m'a tout l'air d'un typhon... Envoyez prier le second de venir me parler...

Mais l'enseigne, dont c'était le tour de quart, arrivait déjà : et, mis au courant, portait aussitôt le point estimé sur la carte. La grande *panne* de brume du Nord-Est montait à vue d'œil, s'étendait à droite et à gauche. Au-dessous, la mer se fonçait, des rides déjà sur sa moire couleur d'encre. Alors, posant son binocle, le commandant entra dans le kiosque de la barre, se pencha sur la carte, vérifia les chiffres que lui lisait le second.

Estimation faite de la route depuis le départ, et du faible courant, on était par 18° 02′ de latitude Nord et 108° 40′ de longitude Est, à cinquante milles, par conséquent, de la côte d'Haïnam et à cinquante-huit du banc de corail le plus rapproché du groupe dangereux des Paracels.

— Un vilain endroit! fit le capitaine en se relevant. Dites donc, Kerven, vous aviez bien mis l'indicateur sur l'aiguille du baromètre?

— Oui, commandant, et bien exactement.

— Eh bien, murmura d'Arfeuille rembruni, l'affaire est claire, car il a encore baissé !... Monsieur Duroy, ajouta-t-il en se tournant vers l'enseigne, venez à sept quarts du vent, tribord amures, et relevez soigneusement au compas la direction actuelle de la brise... Quant à vous, Kerven, ramassez votre monde à serrer les tentes, à fermer les panneaux, à tout *saisir* sur le pont, et préparez-vous à établir les goélettes...

Ses ordres donnés, le commandant se penchait sur le porte-voix de la machine, demandait de forcer le plus possible, car, avant peu, le *Wampoo* aurait besoin de toute sa vitesse ; puis revenait à la carte, y traçait deux lignes se coupant à angle droit, l'une indiquant la direction du vent qui, déjà frais, se levait du nord-est, l'autre perpendiculaire à la première et orientée vers le sud-est.

Une seconde, et tout en descendant, Kerven, son sifflet aux lèvres pour appeler « son monde », regardait l'officier avec des yeux admiratifs pour sa science et son sang-froid. « Un matelot, et un vrai, aussi solide, que beau garçon ! » pensait-il. Son cœur s'en allait vers l'homme de qui le salut du bateau et de tous dépendait. Ces traits sur la carte, c'était presque de l'hébreu pour le rude marin, brasseur de toile et haleur de filin : rien de plus. Il savait seulement que le commandant cherchait le centre du typhon pressenti, pour s'en éloigner à toute vitesse, et gagner, dès qu'il l'aurait reconnu, le « demi-cercle maniable », — le demi-cercle où la vitesse du vent tournant ne s'ajoute pas à la vitesse du cyclone. Il savait cela, oui... vaguement..., mais, lui, « grosse bête », est-ce qu'il aurait su prévoir la chose, y parer comme il faut, et à temps ?...

— Hardi, les gars !...

Il pressait l'équipage, abusait du sifflet, veillait à tout, une fièvre en lui : le plaisir du danger proche avec lequel on allait se battre, la joie d'être utile, de bien faire, lui aussi, son métier... Et, à cette heure, il se sentait l'aimer, ce dur métier, comme il aimait sa Maria, — sa Maria dont « ce métier de chien » le séparait pourtant !...

Quand il revint sous la passerelle, les ordres exécutés, le baromètre était tombé de 758 à 750 et l'aspect du temps

changeait. La grande *panne* de brume montait toujours, mais sillonnée en tous sens d'immenses raies de feu. Au loin le tonnerre grondait, faiblement. Des nuages noirs, aux contours secs, bordés de gris pâle, passaient d'une vitesse d'oiseau au-dessus du *Wampoo*, formaient autour de l'horizon une ceinture sans cesse grossissante, dont l'élargissement mangeait à vue d'œil ce qu'il restait de clair dans le ciel, au zénith. Rafales et accalmies se succédaient, irrégulières et effrayantes, — les secondes surtout. Sur ce steamer devenu bâtiment de combat, les hommes s'immobilisaient, silencieux, à leur poste, et patiemment attendaient, prêts à recevoir « la danse ». Sur le pont, dans la pénombre, tout était mort.

Soudain elle commença, la danse. La brise ayant beaucoup forcé, la mer « s'était faite », haute et dure. (Sur la passerelle, l'enseigne suivait la route au compas durant que le commandant « veillait » la direction des nuages et du vent.) Et le *Wampoo* embarqua sa première lame. Une vraie gifle, — monstrueuse. Elle s'en vint déferler sur la muraille, par le travers du mât de misaine, puis, brusquement, se redressa; et sa crête, en retombant, dépassa la hauteur du plat-bord, s'abattit lourdement sur le pont. Au roulis, la masse se précipitait à l'autre bord ; une partie retombait, en cascade, à la mer ; et le reste, repris au roulis, suivant, revenait, repartait, revenait, d'un mouvement de pendule. Le vent, glissant sur cette nappe d'eau en folie, l'émiettait en innombrables gouttes, qui, de l'avant à l'arrière, enveloppaient le vapeur d'un nuage.

— Y va se tremper ! pensa Kerven, sans s'apercevoir qu'il était lui-même resté en vareuse.

Et, se rappelant que son caoutchouc était accroché dans le kiosque de timonerie, il l'alla prendre d'un saut, manqua se faire écraser dans un déhanchement du vapeur, chancela sous un paquet d'eau, atteignit enfin l'escalier de la passerelle et jeta le vêtement sur les épaules du commandant.

— Merci, fit distraitement le lieutenant de vaisseau qui « veillait » toujours, et qui, tout aussitôt, se retourna. La brise saute au Nord !... Sens inverse des aiguilles d'une montre !... Nous y sommes, dans le demi-cercle maniable !... Kerven, carguons les goélettes... Laissez porter plat vent arrière, vous, monsieur Duroy !...

Lentement, la barre fut mise à bâbord. Kerven, déjà redescendu, se jetait à la manœuvre. Ce fut long. A mesure que le navire « abattait », des mouvements de roulis désordonnés remplaçaient les violents coups de tangage. Sous l'effort des cargues sur lesquelles agissaient les matelots, la toile des goélettes, trop mouillée, cédait difficilement et fouettait furieusement dans les rafales. Le bruit sec de ces coups de fouet dominait le mugissement de l'ouragan. Une des toiles, à la fin, fut emportée. Kerven, le temps d'un juron, la vit tourbillonner dans l'ombre, comme un gigantesque oiseau, puis sombrer, saisie par la crête déferlante d'une grande vague.

Jusqu'à ce que le *Wampoo*, obéissant à l'action de son gouvernail, se fût rangé dans le lit du vent, la meute hurlante des lames l'assaillit. Les moins hautes lui crachaient leurs embruns, les plus puissantes bondissaient par-dessus la muraille, s'écrasaient sur le pont. Le bateau geignait, chaque fois, mais résistait à l'assaut. En approchant du vent arrière, le roulis cependant devint plus supportable; et Kerven respira quand, les mains en sang, mouillé jusqu'aux os, il eut enfin établi la misaine carrée. Le steamer à présent « fuyait devant le temps », toile et machine.

Par malheur, avec ces lames si hautes et cette mer si dure l'hélice sortait à chaque instant de l'eau, s'affolait. De la claire-voie, le Breton regardait souvent son ami le mécanicien, qui, le registre d'arrivée de la vapeur à la main, le fermait prestement à chaque saut de l'hélice hors du flot.

— Pourvu que le couvercle des cylindres ne saute pas!... Il est moins encore à la noce que nous, ce sacré « Parisien!... » Un vrai matelot aussi, ce grand-là!...

Vers six heures, le jour se fit. On put se voir sur le pont et voir la mer.

— Oh! la bougresse!

Elles n'étaient pas calmées, les lames. Le bâtiment montait dessus, les crevait, roulait entre elles, leur échappait au moment où, dépassant son couronnement de plusieurs mètres, elles allaient l'aplatir.

La pluie tombait à torrents, une pluie chaude, aveuglante, courant horizontalement sur l'Océan. Et l'on ne voyait qu'elle, le ciel et l'eau confondus. Des goélands emportés par la tem-

pète passèrent, affolés, disparurent. Et le noir sembla plus noir, au loin; et plus livide, la lividité de l'espace, entre le bord et ce noir. La mer hurlait. Le grément métallique lui répondait, pincé par les rafales.

Les hommes demeurés de quart avaient faim, soif, sommeil, et se taisaient toujours. Kerven, les yeux en l'air, regardait sur la passerelle le commandant qui regardait le baromètre.

A onze heures, la brise passa du nord au nord-ouest. La mer, du coup, parut plus dure. Le *Wampoo*, toujours vent arrière, le cap, par conséquent, au sud-est, heurtait des lames venant encore du nord, et, soulevé par celles venues du nord-ouest, embarquait affreusement du travers, dans la bataille des unes et des autres.

— Tiens bon, les gars!...

On se cramponnait. A midi, le baromètre cessait de descendre, oscillait de 727 à 734, se fixait à 730, remontait enfin, vivement. Lorsque la hausse fut certaine, Kerven s'entendit héler. Du vent arrière, on allait, pour laisser s'éloigner le centre du typhon et ne pas tourner avec le cyclone, passer à la cape, mais, cette fois, bâbord amures.

— Parfait! pensa le maître. Va falloir, du cap au sud-est, décrire un joli petit cercle pour nous mettre l'avant au nord; seulement, du diable si l'on s'en tire aussi facilement que la première fois!

Et, tandis qu'on diminuait progressivement la machine, la barre mise un peu à bâbord, il cargua la misaine et parvint à établir la seule goélette restant derrière.

Lentement, très lentement, le bateau obéit; mais, à peine était-il venu de deux ou trois quarts au vent, qu'une lame colossale le heurta à la hanche, épouvantablement. Du coup, les deux embarcations de l'arrière furent réduites en pièces; des panneaux s'envolèrent, des banquettes, des claires-voies; et un gabier, tout pâle, se signa de la main gauche, sa droite cramponnée à un hauban.

— Manque personne? cria Kerven, tout pâle aussi.

On se compta. Personne n'avait été entraîné.

Le *Wampoo* maintenant était vent de travers. La seconde lame arriva, mais moins forte, et attendue. De bout en bout, elle couvrit le pont, brisa des jambettes du bastingage, arracha

de leurs solides écrous le tour et l'enclume des mécaniciens, les emporta ainsi que des bouchons. Enfin, comme le bâtiment allait atteindre son cap définitif, une troisième lame, plus monstrueuse encore, frappa l'avant avec fureur. Kerven lui-même ferma les yeux. Jusqu'au mât de misaine, le paquebot disparut sous la vague; un formidable choc ébranla toute la coque; et, l'eau partie, l'avant apparut rasé comme l'arrière, — nu.

Puis, ce fut fini; rangé à cinq quarts de vent, sous sa goélette à l'arrière, et sa machine presque *stoppée*, le vapeur meurtri, roulant bord sur bord, mais se relevant prestement, défia la mer impuissante.

Alors Kerven, ayant fait l'appel, monta sur la passerelle, « rendit compte » que « tout son monde » était sain et sauf.

Le commandant expliquait des choses à l'officier de quart; le commentaire après l'action :

— A la nuit, la brise tombera, le baromètre sera normal, nous aurons notre position avec des observations d'étoiles, nous filerons pour reconnaître le cap Varela, et, si le courant ne nous a pas trop jetés hors de notre route, dans trois jours, mon cher, nous prendrons, à Saint-Jacques, le pilote de la rivière de Saïgon!...

A ce moment, le lieutenant de vaisseau aperçut Kerven qui se tenait à distance respectueuse, mais entendait, et dont la bonne figure s'éclairait de contentement : « Plus que trois jours!...» L'officier le regarda, le vit trempé d'eau comme au sortir d'un bain et tout à coup se rappela à quelle sollicitude il devait d'être sec, lui, sous un bon caoutchouc. Il fit un pas vers le Breton, ne lui dit pas merci, mais lui tendit sa main, où le maître, rougissant de plaisir, jeta sa grosse patte calleuse.

— Il faut vite vous changer, Kerven, et vous réchauffer... Descendez avec moi. J'ai en bas du vieux rhum, qui vous fera plus de bien que le tafia de la cambuse.... Je vous attends aussi, monsieur Duroy... Tenez, voici M. Fréville qui vient. Passez-lui vite votre quart et rejoignez-nous...

V

Henri d'Arfeuille était entré le premier dans sa cabine.

— Ah ! sapristi, fit-il au second pas, mais c'est inondé, ici !

Un hublot mal vissé avait en effet laissé pénétrer l'eau des lames. Les pieds clapotaient sur le linoleum du parquet. Le long du bureau de l'officier, des flaques subsistaient parmi les paperasses éparses.

Le lieutenant de vaisseau, d'ailleurs, n'y prit pas longtemps garde, trop content d'avoir échappé au typhon, — fier aussi.

Cependant Kerven, déférent, se baissait, ramassait les papiers, rangeait les choses.

— Bah ! laissez donc, reprit le commandant, qui déjà fouillait son armoire, cherchait sa bouteille de rhum bien arrimée avec ses livres et ses drogues photographiques... Laissez. Je vais sonner mon matelot qui réparera tout cela.

Kerven, soigneux, ramassait encore. Il avait trouvé, nageant dans un coin, un album de portraits, et, machinalement, il tamponnait les feuilles gondolées, essuyait l'eau voilant les photographies, têtes d'hommes, têtes de femmes.

M. d'Arfeuille avait enfin trouvé la bouteille. Il la désenchevêtrait d'entre ses livres, quand un cri le fit retourner.

— Quoi ?... qu'est-ce qu'il y a ?...

Kerven, alors, releva sa tête penchée sur l'album ; et l'officier ne le reconnut point.

Blanc comme un linge, l'œil angoissé sortant de l'orbite, la mâchoire contractée, le Breton voulait parler, crier encore ; et les mots ne voulaient point sortir de sa gorge ; et son œil, son œil d'épouvante, ne quittait point son chef.

— Eh bien, Kerven ?... répéta l'officier, en s'approchant du marin, le bras tendu pour lui toucher l'épaule, l'interroger de plus près.

Mais ce bras, l'homme le saisit d'une main qui le serra comme un étau. Et M. d'Arfeuille, stupéfait, vit le maître lui désigner de sa main gauche, restée libre, une des photographies de l'album. La parole revenait au misérable :

— Ma femme ! hurlait-il. Ma femme !...

Le cri fut tel, si affreusement douloureux, si poignant dans

son inattendu, que l'officier sentit un frisson lui glisser de la nuque aux reins, et ne songea pas d'abord à se dégager. A la fin, un bref regard au portrait lui inspira une révolte impatiente. Et il se secoua, furieux.

— Ah çà! vous êtes fou, l'ami? Je crois que vous me touchez!... Vous êtes marié, n'est-ce pas?... Eh bien, cette femme ne vous regarde point.

— Ma femme? rugit Kerven... Ma femme?...

— Et, par tous les saints! ce n'est pas votre femme!... D'abord, elle s'appelle Chabal... Là-dessus, faites-moi le plaisir de sortir!... Cet animal qui me fait citer un nom propre!...

Mais le Breton ne sortit pas; ses deux lourdes mains s'abattirent sur les épaules du commandant, les clouèrent au mur.

— Chabal!... Chabal!!!... Maria Chabal, n'est-ce pas?... Eh bien, c'est son nom de fille, et c'est bien ma femme que vous m'avez prise, canaille!

Alors, comme les mains du marin passaient des épaules au cou d'Henri d'Arfeuille, la porte s'ouvrit, et le second parut,

Kerven avait lâché prise. Acculé comme une bête, dans un angle, il ne bougeait plus, les bras tombés, la tête tombée, les yeux perdus. Le commandant, hébété, rajustait son col. L'enseigne les regardait tour à tour l'un et l'autre... Un silence horrible les écrasa, que rompait seul le glou-glou de l'eau clapotant au roulis dans les encoignures. Puis, tout à coup, une clameur remplit l'étroite pièce.

— Ma Maria!...

Ce fut bref, tragique, affreux, comme le dernier cri d'un blessé qu'on achève. — Sous les roues des canons au galop écrasant par un champ de bataille les mourants avec les morts, de pareilles plaintes doivent insulter le ciel.

Kerven s'est raidi, s'avance vers l'enseigne :

— Capitaine, je vas aux fers! balbutie-t-il.

Et il sort, disparaît dans la batterie, — en se tenant aux murs.

VI

Depuis combien de temps est-il là?

Kerven ne le sait pas, ne sait plus rien. Mais le *Wampoo*

s'arrête. Le parquet cesse de trépider sous son pauvre corps : et cette immobilité l'éveille. « On doit être au cap Saint-Jacques ! »

Un long temps, il répète ces mots, comme étonné de pouvoir se distraire un instant de son obsession de trois jours : « sa Maria ! »...

Lente, la mémoire lui revient, dans le noir de sa prison flottante.

— Oui, le cap Saint-Jacques... la baie des Cocotiers... On a mouillé pour attendre la marée et le pilote... Dans quelques heures, on repartira : et, la rivière remontée, ce sera Saïgon, — le conseil de guerre à bord du stationnaire, et ma condamnation à mort !

Il ricane.

— A mort !... Comme si on ne m'avait pas condamné à mort, du premier coup, l'autre jour, devant l'album !... Ma Maria !...

Ses ongles retrouvent la force d'égratigner les planches près de lui ; et il heurte l'écuelle de vivres, le tas de biscuits auxquels il n'a pas touché. Le bidon est proche, que sa fièvre n'a pas encore tout à fait bu. Machinalement, il y tette, arrose sa poitrine et son cou, lave ses paupières cuisantes, ses tempes, avec ce qu'il reste d'eau. Et, tiède, le liquide rafraichit cependant son épiderme enflammé, calme son pouls, qui bat une éperdue chamade.

A cette heure, il se rappelle tout, et sa prostration, et ses révoltes. Ces planches, il a voulu les mordre ; ces tôles de la muraille, il a voulu se casser la tête contre elles, et, retenu par ses pieds à la « barre de justice », il est resté sur place, le cœur agonisant, la volonté d'en finir à la longue abolie par l'atroce souffrance du fer à ses chevilles...

Oui, oui, il se souvient ! Les amis sont venus à la porte, ne comprenant pas, ne sachant rien : « Qu'est-ce que t'as pu avoir avec le commandant, ce bon zig? », répétait le « Parisien ». Et les « pays » aussi le questionnaient. Comme il ne répondait point, il les entendait, à la fin, parler de fièvre chaude, de folie...

Ah ! oui, il était fou !... bien fou !... et ne l'avait-il pas été toujours?...

Mais les vieux frères ne l'abandonnaient pas pour ça, lui faisaient passer des douceurs inutiles, du tabac, de tout; et c'était lui, lui seul, qui avait voulu les fers, et voulait y rester, malgré son grade, malgré sa médaille... Leur répondre? Il ne pouvait pas sur le premier moment. Et plus tard, est-ce qu'il pouvait leur dire... la chose...? sa Maria...? Le soir d'avant le typhon, il leur parlait d'elle encore!...

Il s'assit dans sa geôle, sur sa couche dure, laissa se décongestionner son crâne...

Les amis n'étaient pas seuls à penser à lui. Le second, M. Deroy, l'enseigne, s'amenait aussi, le soir, avec un fanal.

— Kerven!... qu'il disait, Kerven!... (Et la voix du petit gars d'officier tremblait si fort que le prisonnier s'était dressé avec une folle espérance.) Kerven!... Le commandant m'envoie vous dire qu'il vous donne sa parole d'officier... de marin... sa parole d'honneur... qu'il ne savait pas que madame Maria, c'était... c'était votre... femme. Quoi qu'il arrive, il veut que vous... que vous le sachiez bien... Et, si vous voulez, il viendra vous le dire, lui-même...

Le Breton s'était recueilli.

— Bien, capitaine! balbutiait-il enfin... Vous lui direz... Vous lui direz que je le remercie, que je ne lui en veux pas!...

Alors, parti l'enseigne, éclipsé le fanal, il avait pleuré. De ne plus mépriser son chef, de ne plus haïr la mer et son métier de galérien nomade, ce lui était un soulagement. Par malheur, tout de suite, il rechutait à l'horreur, — à une plus épouvantable horreur. Ainsi, elle respectait son nom, portait celui qu'elle avait, étant fille, car, de cette manière, elle ne risquait rien!... A qui, alors, à qui ne s'était-elle pas livrée?...

D'y songer encore, cela l'étouffait, à cette heure, le vieux Kerven. Et dire qu'il aurait pu ne rien savoir!... Il banda ses jambes si fort, dans une nouvelle crise, qu'un cadenas de la barre rongée de rouille céda, d'un coup sec. Sans y penser alors, il se fit libre, d'un surhumain effort qui ne lui coûta qu'un « han! » qu'une reprise d'haleine. Il était debout, désentravé.

— J'y suis pas encore, au conseil!...

De par l'action, son sang-froid était revenu. Comme jadis, au premier signal du service, il était matelot, n'était plus que

matelot. L'allure souple, le geste aisé, il se dirigea dans la pénombre, trouva sans hésitation le sabord condamné, tira les planches, tâta l'écrou qui vissait le hublot, et, ne pouvant le dévisser, revint au lit de camp, empoigna la barre de justice, la brandit comme une plume pour frapper les ailes de cet écrou. Peu à peu, celui-ci cédait. A la fin, il tourna. Les doigts du captif, alors, achevèrent la besogne ; et, tout à coup, ce fut la lumière, un pan d'eau verte et bleue...

— C'est-y assez large ?... Oui !... Adieu, Maria !

Il avait plongé.

Sur le pont, personne n'avait rien vu, ne pouvait rien voir, ni entendre. Le bruit de la chute, les jaillissures de l'eau ?... Les gros poissons qu'attirent les débris des cuisines font plus de bruit dans leurs cabrioles...

Cependant la mer, un instant, se rouvrit. Un instinct avait fermé les lèvres de Kerven, suggéré des essais de brasses à ses membres robustes. Il resurgit à fleur d'eau, aperçut, comme derrière un voile, « son » bateau, — si près et si loin ! — Il tournoya, battit l'air, coula, reparut encore. Cette fois, un *sampan* était proche, tout proche. A l'avant, un Annamite pêchait, qui le vit. — Ils se virent. — L'Annamite regarda l'agonie du Barbare, de son œil vide qui ne comprend pas ou dédaigne, et ne bougea point. De l'eau remplit la bouche de Kerven ; il coula, — ne remonta plus.

PAUL BONNETAIN.

LA CRISE MONÉTAIRE

— LES MOYENS DE SOLUTION —

A l'heure actuelle, le problème monétaire se pose dans les termes suivants :

CIRCULATION INTÉRIEURE

Le monde est divisé en quatre grands groupes au point de vue de la circulation monétaire *intérieure :*

1° Pays à étalon unique d'or, c'est-à-dire où la monnaie d'or seule est indéfiniment libératoire. Légalement, l'Angleterre, l'Allemagne, les pays scandinaves sont dans ce cas. Pratiquement, l'Angleterre seule emploie l'étalon unique d'or.

2° Pays à étalon double d'or et d'argent, où les monnaies jaune et blanche sont toutes deux indéfiniment libératoires, sur le pied du rapport de 15 1/2 à 1 ou environ. C'est en principe le cas de presque tous les États occidentaux, y compris leurs anciennes colonies des deux Amériques, mais dans la pratique plusieurs d'entre eux se rattachent plutôt au quatrième groupe.

3° Pays à étalon principal d'argent, où, dans la pratique courante, le métal blanc sert de base presque unique aux transactions, l'or étant fort peu employé à cause de son haut prix. Tous les pays d'Orient vivent dans ce régime.

4° Pays à circulation de papier, où l'état des finances publiques, de la production et du crédit, ne permet pas la circulation des espèces ; elles sont remplacées par un papier d'État à cours forcé. (Russie, Autriche, Italie, Espagne, Portugal, pays de l'Amérique du Sud.)

Il est nécessaire de remarquer que ces différents systèmes ne sont pas le résultat de combinaisons artificielles arbitraires, mais bien de causes naturelles. *Leur emploi est commandé par des circonstances sociales, économiques et politiques actuellement toutes-puissantes, que l'on ne saurait modifier que par une longue et lente évolution.*

Ainsi, l'étalon d'or répond à l'immense développement de la propriété, de la fabrication, du commerce, de la richesse en Angleterre. L'étalon double est en rapport normal avec la position moyenne de la France, de l'Allemagne, etc. L'étalon d'argent est en parfaite harmonie avec l'activité faible et les moyens restreints des Orientaux. La circulation du papier est imposée à divers pays, inévitablement, par des circonstances multiples et très fortes[1].

De là cette conclusion *qu'il est impossible de généraliser l'un de ces systèmes en l'imposant à tous les pays*. Le monométallisme universel, ou le bimétallisme général, sont choses de pure théorie, sans application pratique possible au moment où nous vivons.

En d'autres termes, chaque pays trouve intérêt à conserver le système qui convient à sa position actuelle, et qu'il ne pourrait changer sans apporter de graves perturbations dans sa condition financière et économique. D'ailleurs, beaucoup de pays seraient impuissants à opérer une telle réforme, même s'ils y étaient décidés, parce que ni leur formation sociale, ni leurs moyens d'action, ni leurs besoins présents ne s'y prêtent.

CIRCULATION INTERNATIONALE

Il n'existe pas de circulation internationale monétaire spéciale. Cette circulation est alimentée par toutes les circu-

1. On trouvera des détails sur tous ces points, dans un volume paru il y a quelques mois sous ce titre : *La question monétaire considérée dans ses rapports avec la condition sociale des divers pays et avec les crises économiques*. Paris, Giard et Brière.

lations intérieures dans la limite des besoins créés par les échanges.

De là résulte ce fait qu'en principe, chacun paie au dehors avec sa monnaie nationale. Mais, comme les types sont différents, on est amené à la nécessité de *changer*, c'est-à-dire de calculer l'équivalence entre les monnaies des deux nationalités en présence. On dira : le change sur Londres est à 25.31, ce qui signifie que la livre sterling, unité anglaise, vaut, en francs, unité française, 25 fr. 31 c. Le taux peut varier et la livre vaudra 25.20, 25.25, 25.30, etc.

Quand une des deux monnaies en présence revêt dans le pays d'émission une valeur fictive établie par la loi sans tenir compte de son véritable prix comme métal, cette valeur lui est refusée à l'étranger : dans ce cas, il y a toujours perte au change, et cette perte prend le nom d'*agio*. L'agio peut atteindre des proportions énormes, aller jusqu'à 50, 60 p. 100 et plus de la valeur nominale de la monnaie qui, dans ces conditions, valant toujours 100 à l'intérieur du pays, ne vaudra plus que 50, 40, ou moins, à l'étranger.

De là cette conséquence que, dans les rapports internationaux, le *change*, résultat de la diversité des signes monétaires, et aussi de leur rareté où de leur abondance dans un lieu donné, introduit dans les transactions un élément d'incertitude et de spéculation assez important. Cet élément devient considérable si le phénomène de l'*agio* s'ajoute à celui du change.

L'AGIO SUR L'ARGENT

Pendant longtemps, le rapport de valeur entre les deux métaux s'est maintenu aux environs de 15 1/2 à 1, sauf quelques fluctuations dues aux grandes extractions d'or de la Californie, vers le milieu du siècle. Mais, à partir de 1870, c'est l'extraction de l'argent qui a marché à pas de géant. De 1861 à 1870, on en offrait environ 1 200 000 kilogrammes par an.

Ce métal était alors coté à Londres plus de 60 pence l'once standard de 31 grammes 1. En 1893, l'extraction a dépassé 3 millions de kilogrammes, et le prix est tombé à 33 pence 12

l'once. La persistance du développement de la production, en dépit de la baisse du prix de vente, s'explique par les progrès techniques réalisés dans les opérations métallurgiques de la fonte et de l'affinage, et par la réduction consécutive des frais. Pourtant, en 1894, les mines n'ont donné, paraît-il, que moins de 4 650 000 kilogrammes, mais aussi le prix moyen de l'année est resté au-dessous de 28 pence l'once [1]. Cela prouve que si, par un moyen quelconque, on pouvait ramener le cours de l'argent à l'ancien taux, le profit des producteurs d'argent serait immense, et l'extraction se trouverait puissamment encouragée.

Les résultats de ces faits sont connus :

1° Les divers pays d'Occident, effrayés par cet afflux d'argent, ont fermé leurs hôtels des monnaies au métal blanc, tout en conservant, pour la plupart, de la monnaie blanche avec force pleinement libératoire dans leur circulation nationale.

2° Cette monnaie blanche à pleine valeur *intérieure* n'est acceptée au dehors que pour son prix *comme métal*. D'où la formation d'un agio sur l'argent qui n'a cessé de croître jusqu'à ce jour où il approche de 50 p. 100.

3° Pour éviter cet agio, les pays d'Occident ont cessé d'employer l'argent dans leurs relations mutuelles, et les espèces d'or sont devenues pratiquement la seule monnaie internationale. En d'autres termes, la circulation dans ces pays est basée sur l'étalon unique d'or. De là déjà une certaine gène pour les pays qui ont en circulation beaucoup de monnaie d'argent. D'autre part, dans les pays d'Orient, qui emploient surtout l'étalon d'argent, on peut payer en or, mais on ne peut guère se faire payer qu'en argent.

L'influence de l'agio amène les conséquences que voici.

INFLUENCE DE L'AGIO SUR LES ÉCHANGES INTERNATIONAUX

Dans certains pays, par l'effet de circonstances variées, l'or

1. L'argent a haussé de quelques pence depuis le 1er janvier 1895, parce qu'on espère voir la Chine demander beaucoup d'argent pour payer une indemnité de guerre au Japon, et parce que des ligues bimétallistes se sont formées dans quelques pays.

reste assez abondant ; on peut, au moyen de cet or, acheter à bas prix du métal blanc en lingots et le porter ou l'envoyer dans les pays à étalon d'argent. Là, ce métal reprend toute sa valeur d'achat, et l'importateur bénéficie de l'agio, qui se traduit pour lui par une forte réduction sur le prix des marchandises qu'il achète. Les choses vont de même dans les États à circulation de papier déprécié, où l'on opère alors sur les billets. Telle est du moins la théorie ; pratiquement, on procède à une série d'opérations qui aboutissent au même résultat.

De la sorte, les produits des pays à circulation principale d'argent ou de papier reviennent à un prix avantageux ; on les importe en grande quantité dans les pays d'Occident, où certains d'entre eux font une concurrence directe aux produits indigènes, naturels ou fabriqués ; le producteur local doit consentir à déprécier ses marchandises, s'il veut qu'on les achète.

Ce phénomène se produit nécessairement dans des proportions considérables, étant données l'étendue et la productivité naturelle des pays à circulation d'argent ou de papier. Et de fait, il serait aisé d'accumuler ici des preuves nombreuses de cette action. Elle se fait sentir plus ou moins puissamment et plus ou moins loin, selon la direction et la force momentanées de toutes les circonstances économiques, mais en définitive, son influence pénètre partout, et favorise artificiellement une concurrence d'une grande intensité. Cela explique, pour une large part, le mouvement protectionniste si accentué que l'on observe aujourd'hui dans toute l'Europe.

En sens contraire, quand un producteur d'Occident offre un produit en Orient, il le compte valeur or, et, comme l'acheteur paie en argent, le vendeur doit porter au compte de l'acheteur le prix de l'agio, sinon il aurait à supporter une réduction proportionnelle énorme. Cela se traduit pour le consommateur d'Orient par une forte hausse de prix, qu'il ne peut pas toujours supporter. De là, une réduction colossale des exportations occidentales en Orient, le ralentissement du travail, la baisse des salaires, les grèves, etc.

Ainsi, la formation et le développement de l'agio ont produit :

a) La concurrence excessive des pays à monnaie principale

d'argent ou de papier vis-à-vis des pays à monnaie principale d'or;

b) La restriction des débouchés des pays à monnaie principale d'or dans ceux à monnaie principale d'argent-ou de papier.

C'est-à-dire une crise économique et sociale de la plus haute gravité. Cette crise dure depuis des années, elle a causé de grandes souffrances. Peut-on en prévoir actuellement la fin?

Non, pour les raisons suivantes :

1° Il est évident que le niveau de la production de l'argent dépasse de beaucoup les besoins monétaires actuels, et on ignore combien de temps cet excès de production pourra durer. Dès lors, la disparition de l'agio, cause directe de la crise, reste improbable.

2° Le développement de la production de l'or, en amenant la baisse de ce métal, pourrait atténuer l'agio; mais il faudrait pour cela que ce développement fût considérable. Or, les progrès réalisés dans ces derniers temps sont loin d'autoriser une telle prévision. En effet, l'extraction de l'or atteignait 200 000 kilogrammes par an vers 1855; elle a varié ensuite entre 150 000 et 200 000 kilogrammes de 1855 à 1885, et, dans ces dernières années, elle s'est élevée graduellement jusqu'à 274 000 kilogrammes (1894). Dans ces conditions, la valeur monétaire de l'or annuellement produit dépasse de beaucoup celle de l'argent extrait dans le même laps de temps. Cependant, l'agio tend plutôt à s'élever qu'à diminuer. Il faut conclure de tout cela, d'abord que la production de l'or est peu susceptible de s'accroître aussi vite que celle de l'argent; ensuite, que les emplois de l'or sont assez étendus pour absorber une augmentation, même importante, de l'extraction annuelle[1]. Dans de pareilles conditions, un agio excessif peut subsister longtemps encore. Du reste, si la valeur de l'or baissait brusquement à son tour, par l'effet d'une production minière toujours grandissante, la crise prendrait une autre forme, sans cesser d'exister. On verrait se produire une hausse générale des prix, dont les effets troubleraient les relations économiques intérieures, autant que les affaires internationales.

1. Plusieurs auteurs réputés, comme Sœtbeer et R. Giffen, ont exprimé l'avis que l'industrie absorbe la plus grande partie de l'extraction annuelle d'or.

Il paraît donc sage de chercher une solution au moins provisoire de ce problème, si gros de conséquences mauvaises. Certains écrivains préconisent le *statu quo*, espérant tout du temps et des circonstances. Cette solution, purement négative, n'est au fond qu'un aveu d'impuissance, et répond mal aux capacités et aux moyens d'action des sociétés contemporaines. Quand le trouble dure depuis plus de vingt ans, sans qu'aucune probabilité d'apaisement naturel apparaisse, on ne peut se contenter de laisser aller les choses en se résignant à subir le mal. Mieux vaut chercher un procédé susceptible de l'enrayer. C'est ce qu'on a déjà fait à diverses reprises, en formulant les combinaisons que voici.

SOLUTIONS PROPOSÉES

Certaines personnes ont pensé que le seul moyen efficace de régler la situation consistait dans l'établissement universel de l'étalon d'or (monométallisme or). S'il pouvait en être ainsi, la monnaie d'or deviendrait par toute la terre le seul et unique instrument de libération au delà d'une certaine somme (50 francs par exemple), les espèces d'argent n'étant plus qu'un billon réservé aux très petites transactions. Le malheur est que beaucoup d'États — presque tous à l'heure actuelle, — sont radicalement incapables de procéder à une telle réforme; certains l'ont essayé récemment sans y parvenir. Leur organisation sociale, leur régime économique, leur état financier s'y opposent. Quelques-uns peut-être pourraient y réussir, mais seulement au prix de grandes difficultés et de lourds sacrifices. D'ailleurs, pour bien constater que ce régime n'est nullement adapté à toutes les situations, il suffit de rappeler qu'un seul pays, l'Angleterre, est capable de le pratiquer pleinement à l'heure présente.

On propose encore le rétablissement universel du bimétallisme effectif, *avec frappe libre de l'argent*. Certaines personnes conseillent même, au pis-aller, une union restreinte entre quatre ou cinq grands États sur cette base; espérant que cela suffirait pour ramener entre les deux métaux l'ancien rap-

port 15 1/2 à 1. Cette combinaison se heurte aux obstacles suivants qui paraissent également insurmontables :

1° L'Angleterre, pays où l'étalon d'or fonctionne naturellement, n'admettra pas sans difficulté, après quatre-vingts ans, un retour au régime du double étalon. Sans doute, un groupe bimétalliste s'est constitué dans ce pays au cours des dernières années, en présence des désastres causés par l'agio, mais il est tenu en respect par l'opinion générale, qui se rend très bien compte du caractère d'expédient incertain, et de la portée dangereuse d'une telle réforme. Or, sans l'Angleterre, on ne peut rien faire, à cause de son influence prédominante sur le marché financier international.

2° L'ouverture des hôtels de monnaies d'un certain nombre d'États à la frappe libre de l'argent, au rapport 15 1/2 à 1, aurait pour effet de donner artificiellement au métal blanc, même en lingots, une valeur nominale de 222 francs le kilogramme, au lieu de 110 à 120 francs (environ), valeur réelle actuelle. Mais à ce prix réduit de 110 à 120 francs le kilogramme, l'extraction est encore énorme (près de 4 700 000 kilogrammes en 1894) : à quel chiffre parviendrait-elle si les propriétaires de mines pouvaient concevoir l'espérance d'une si forte hausse? D'ailleurs, quand bien même la production resterait stationnaire, cette quantité annuelle est bien supérieure aux besoins monétaires actuels du monde. En effet, dans la plupart des États, il existe dès à présent un équilibre monétaire préétabli ; on le maintient au moyen de petites frappes destinées soit à combler les pertes, soit à augmenter un peu le niveau de la circulation, si cela est reconnu nécessaire. Que deviendrait cet équilibre, si chaque année on fabriquait pour des centaines de millions de monnaie blanche? Voilà ce dont il faut se rendre un compte exact.

Si toutes les pièces nouvellement frappées en nombre illimité pouvaient pénétrer dans la circulation, par un artifice quelconque, il est certain que la surabondance des signes monétaires en amènerait la dépréciation — cela n'est pas une supposition, mais un fait établi par l'expérience[1]. Comment

1. En 1892, une pétition fut adressée au gouvernement de l'Uruguay pour le prier de ne plus frapper de *pesos* ou écus d'argent, qui commençaient à se déprécier par l'effet de leur surabondance.

se traduirait cette dépréciation? Non pas par une réduction apparente du taux de la monnaie, puisque la loi fixe ce taux à tant pour chaque type de pièces. Elle prendrait la forme d'une hausse formidable des prix. Je ne puis dire que l'écu que vous me présentez ne vaut que 2 fr. 50, puisque la loi indique 5 francs: mais, au lieu de vous en demander un seul, en échange de tel article, dont le prix est de 5 francs, j'en exigerai deux, et le résultat sera le même. Dans ces conditions, l'agio subsisterait sous la forme d'une augmentation de la valeur marchande des choses, et la crise atteindrait les marchés intérieurs eux-mêmes sous une forme nouvelle. Le trouble général prendrait des proportions gigantesques. On peut prévoir d'ailleurs que la circulation, bientôt surchargée, se refuserait à absorber immédiatement le torrent d'écus qui sortirait sans cesse des hôtels de monnaies. Les détenteurs ne pourraient sans doute pas, en effet, écouler d'un seul coup leurs stocks. Mais les masses de monnaies tenues en réserve pèseraient sur le marché d'un poids assez lourd pour que les effets que nous venons de signaler se produisent à coup sûr et avec la même intensité ou à peu près.

Telle est la raison, très connue et très évidente, qui s'oppose d'une façon absolue à la reprise de la frappe libre. Les praticiens qui dirigent les finances des États s'en rendent bien compte, et nous considérons comme tout à fait improbable la conclusion d'une entente internationale sur une pareille base.

Faut-il donc s'en tenir au *statu quo*, cette solution négative dont nous avons indiqué le danger tout à l'heure? Nous ne le croyons pas. Nous pensons qu'il existe un moyen pratique de régler la situation actuelle par un procédé assez efficace pour en corriger les inconvénients, assez souple pour se plier à toutes les circonstances. Avant de l'exposer, il convient de résumer la situation actuelle, afin de poser le problème en termes bien clairs.

PRINCIPES D'UNE SOLUTION CONVENTIONNELLE

Par l'abondance extraordinaire de sa production depuis vingt-cinq ans, l'argent a perdu une notable partie de son ancien

caractère particulier de métal monétaire. Il est aujourd'hui moins précieux qu'autrefois aux yeux du monde occidental, tandis qu'il a gardé sa valeur pour les pays du monde oriental.

Dans ces conditions, les divers États d'Europe et d'Amérique, chacun de son côté, et les pays orientaux en bloc, forment, au point de vue de la circulation monétaire, comme des îles ou des continents séparés par de larges espaces maritimes. Tant que l'on demeure dans l'une de ces terres closes, on peut employer l'or et l'argent sur le même pied, sans agio [1], grâce à la loi qui maintient artificiellement : 1° la valeur respective des deux types monétaires d'après un rapport fixe : 2° l'équilibre de la circulation d'après les besoins constatés.

Mais dès que l'on sort de l'une de ces îles, on se trouve en mer libre, c'est-à-dire hors de toute réglementation. L'or et l'argent ne sont plus que des métaux ayant un prix sur le marché, et acceptés tels quels pour ce prix. Si le prix du marché libre égale celui que fixe la loi dans les divers pays, pas de difficultés ; s'il y a écart entre ces prix, l'agio surgit. Ainsi, la loi française dit : 25 grammes d'argent à 9/10es de fin façonnés en écu valent 5 francs ; le marché libre répond : cela ne vaut que 2 fr. 50 c. ; dans les relations internationales, la pièce de 5 francs subit un agio de 50 p. 100.

Conclusion : par une réglementation appropriée, chaque État réussit à éviter, *dans ses relations intérieures*, la crise de l'agio. Ne pourrait-on arriver au même résultat, *dans les relations internationales*, par une réglementation analogue résultant d'un accord conventionnel ?

Cela est difficile, mais non pas impossible, à une époque où ont été conclus tant d'arrangements diplomatiques compliqués, tant d'unions considérables, fondées à la satisfaction générale. C'est là une question qui mérite, en tout état de cause, par sa haute portée, l'attention et l'examen consciencieux de tous les hommes compétents.

En nous basant sur les idées qui viennent d'être exposées, nous avons combiné un avant-projet de Convention monétaire. C'est là du reste un simple point de départ, un canevas

1. Sauf en Angleterre, où l'argent n'est libératoire que pour les paiements inférieurs à deux livres sterling.

sur lequel on peut établir après discussion toutes les combinaisons ou prescriptions utiles pour assurer le succès d'un tel accord.

PROJET DE CONVENTION MONÉTAIRE

Nous résumons ici, en les divisant par articles pour plus de clarté, les dispositions qui forment le fond du projet. Quelques notes sommaires ont été ajoutées pour appuyer les faits essentiels.

1. — Les États contractants seront constitués en Union monétaire, dans le but de créer et d'entretenir une circulation internationale bimétallique, or et argent, sur la base du rapport 15 1/2 d'argent pour 1 d'or.

(Ce rapport, étant à peu près celui des diverses circulations bimétalliques, paraît devoir obtenir la préférence afin d'éviter des complications gênantes.)

2. — Les États de l'Union émettront une monnaie internationale composée d'espèces d'or et d'argent fabriquées uniformément dans certaines conditions de poids, de titre et de module.

L'équivalence des espèces internationales en monnaie nationale des divers États contractants sera établie officiellement, et portée à la connaissance du public.

(Il suffirait de frapper deux types de pièces, l'un d'argent, l'autre d'or, le second étant un multiple du premier.)

3. — La somme totale à frapper en vue de la circulation internationale sera limitée, en ce qui concerne les espèces d'argent, à x p. 100 du total des importations de tous les pays contractants. L'émission des pièces d'argent sera répartie au prorata du chiffre moyen des importations de chaque pays pendant une période à fixer.

4. — Les États contractants constitueront, dans les conditions déterminées par l'article 10 ci-après, une réserve en or égale au tiers de la valeur nominale de leur émission d'espèces d'argent internationales.

(Cette mesure est nécessaire pour asseoir tout le système sur la base d'une confiance absolue. Elle aurait d'ailleurs une

grande et utile portée, puisqu'elle permettrait d'introduire, dans la circulation entre pays différents, une notable quantité de métal blanc, aujourd'hui totalement exclu par l'exagération de l'agio.)

5. — Les pièces frappées par chaque État porteront son empreinte, accompagnée d'une mention uniforme, rédigée en langue française et répétée dans sa langue nationale, ainsi que le millésime de fabrication et l'indication de la valeur en francs et en monnaie nationale.

(Cette disposition est nécessaire pour faciliter les opérations de liquidation dont il est question à l'article 13 ci-après.)

6. — Les gouvernements des États contractants recevront réciproquement en paiement, dans certaines caisses publiques désignées d'avance, les espèces internationales. Chacun d'eux s'engagera à reprendre à présentation, des caisses publiques des autres États, les pièces dont le poids aurait été réduit par le frai de 1 p. 100 pour l'argent, de 1/2 p. 100 pour l'or, au-dessous de la tolérance légale, pourvu que les empreintes n'aient pas disparu.

(Par exemple, dans les caisses de douanes, qui peuvent aisément les reverser, au moins en partie, dans la circulation internationale, en les échangeant aux particuliers contre de la monnaie nationale).

7. — Les Hautes Parties contractantes s'engageront à retirer ou à refuser le cours légal aux espèces étrangères d'argent non conformes aux dispositions ci-dessus, et à les prohiber à l'importation, ainsi qu'à prendre toutes les mesures nécessaires pour empêcher l'importation libre des lingots d'argent.

(Cette disposition est essentielle pour éviter à la monnaie internationale, émise au cours de l'or, la concurrence de l'argent libre, qu'on pourrait acquérir à bien meilleur compte. Est-il impossible de l'appliquer, surtout dans les pays d'Orient où les lingots sont acceptés au poids comme espèces[1] ? Nous ne le croyons pas, étant données l'influence prise par les Européens dans ces pays et la grande place qu'ils occupent dans leur administration, même dans celle des États indépendants

1. En Chine, il n'existe pas même, à proprement parler, de monnaie nationale régulière. Mais le gouvernement a déjà fait des efforts pour organiser un régime monétaire régulier dans l'Empire.

comme la Chine. Dans les pays de civilisation occidentale, la question est sans importance, puisque seules les monnaies à l'empreinte nationale y jouissent du cours légal.)

8. — La contrefaçon, l'altération, l'imitation frauduleuse des monnaies internationales seront prévues et punies dans tous les États contractants comme s'il s'agissait des monnaies nationales.

9. — Une Commission permanente composée de délégués nommés par les États contractants sera chargée du contrôle de la circulation internationale. Elle suivra le mouvement des émissions au moyen des déclarations officielles qui lui seront faites périodiquement par les Administrations intéressées; elle vérifiera les types émis, et veillera d'une façon générale au bon fonctionnement de l'Union et de l'Office organisé par l'article 10 ci-après.

10. — La Commission permanente aura pour organe d'exécution un office international, entretenu à frais communs et chargé :

a) De conserver les dépôts obligatoires prévus par l'article 4 ci-dessus, ainsi que les dépôts facultatifs prévus par l'article 11 ci-après.

b) De procéder aux opérations de vérification prévues par l'article 9 ci-dessus.

c) De centraliser tous les renseignements et documents relatifs aux émissions, à la circulation, à la production des métaux précieux, à la contrefaçon et à l'altération des espèces, au fonctionnement de l'Union en général. Ces renseignements seront portés de façon périodique à la connaissance de tous les pays contractants.

d) De procéder aux opérations prévues par l'article 11 ci-après.

11. — Les États contractants pourront effectuer à l'Office international, en compte courant, des dépôts d'or ou d'argent, monnayés ou en lingots, en échange desquels il leur sera délivré, sur leur demande, des billets ou certificats au porteur et à vue, mentionnant la quantité de métal fin contenue dans leur dépôt.

Les déposants pourront, à leur choix, disposer de leurs dépôts soit au moyen de ces billets ou certificats, soit au moyen de virements de compte opérés dans les livres de l'Office central.

(Nous empruntons le principe de cette combinaison à un intéressant article publié par M. Raphaël-Georges Lévy dans les *Annales de l'École des sciences politiques*, livraison du 15 janvier 1895. Elle nous paraît de nature à compléter très heureusement l'idée que nous formulons ici, en la compliquant toutefois dans l'exécution. Cette circulation internationale de billets, et ce système de compensations au moyen d'une sorte de *clearing-house* central, pourraient rendre de grands services au monde des affaires, en contribuant à faciliter les relations entre pays de systèmes monétaires différents.)

12. — La Commission permanente et l'Office central monétaire seront placés dans une condition d'exterritorialité et de neutralité absolue, aussi bien au point de vue des personnes qu'à celui des bâtiments, dépôts et archives.

13. — Chacun des États contractants procédera, dans le courant du dernier mois de chaque année, au recensement des espèces internationales contenues dans ses caisses, et en communiquera le résultat à la Commission permanente. Celle-ci dressera un état de situation général, qui pourra servir de base à une liquidation par échange. Tout solde débiteur sera réglé en monnaie internationale à l'empreinte de l'État créancier, en or ou en valeurs équivalentes.

(Ces liquidations périodiques fréquentes, préparées et réglées par l'Office central, éviteraient l'accumulation des espèces internationales d'argent sur certains points, faciliteraient le jeu régulier de l'Union, et constitueraient une garantie sérieuse contre les irrégularités et les abus de toute nature.)

14. — Des conférences officielles se réuniront tous les trois ans, dans l'un des États contractants. Elles fixeront, sur le rapport de la Commission permanente, le montant des frappes à exécuter pour l'entretien de la circulation internationale, modifieront les contingents, décideront les retraits, et prendront toutes les mesures nécessitées par les circonstances dans l'intérêt de l'Union. Toutes les décisions touchant au fond de la Convention devront être prises à l'unanimité.

15. — Les pays non contractants seront admis à entrer dans l'Union sur leur demande, transmise à la Commission permanente, et notifiée par celle-ci à tous les États contractants. En cas d'opposition formulée par l'un d'eux, l'admission

sera retardée jusqu'à la prochaine conférence générale. En tout cas, elle ne commencera à produire ses effets que du jour où les conditions établies par l'acte d'union auront été remplies.

16 et suivants. — Situation des colonies; délai de mise à exécution; durée de la Convention; prévision d'un règlement de détail et d'ordre destiné à compléter l'acte principal; délai de rectification, etc.

Telle est, en résumé, l'économie du projet. Voyons maintenant quels effets on en obtiendrait suivant nos prévisions, raisonnées comme on l'a vu plus haut.

EFFETS PROBABLES D'UN ARRANGEMENT MONÉTAIRE

Il est facile de voir que notre proposition a pour but de distraire de la masse existante du métal d'argent une portion, pour la revêtir, dans l'intérêt général, d'un privilège monétaire en vue de la circulation internationale. Le surplus demeurerait à la disposition du marché libre, pour fournir à l'entretien ou à l'augmentation des diverses circulations monétaires, ou aux besoins de l'industrie. En d'autres termes, il s'agit de monopoliser au profit d'un syndicat de gouvernements la circulation internationale, comme chacun d'eux (à de rares exceptions près) monopolise déjà la fabrication et l'émission des espèces nationales. Encore une fois, la chose peut paraître malaisée, sans être pour cela impossible à réaliser. En tout cas, si l'on arrivait à établir entre un nombre suffisant d'États une pareille combinaison, on en tirerait les avantages que voici.

D'abord, l'organisation en commun de la circulation internationale, sur la base actuellement nécessaire du bimétallisme, lui donnerait la régularité, l'ampleur, la simplicité que possèdent les bonnes circulations intérieures. Les espèces spéciales de l'Union deviendraient le support d'une large circulation de papier de commerce né dans les affaires extérieures, et l'Office central faciliterait un bon nombre de règlements au moyen de ses billets, gagés sur des dépôts métalliques, et de ses transferts ou compensations. De la sorte, une importante

fraction des réserves accumulées dans les caisses des Trésors publics et des banques d'émission, aujourd'hui monopolisées en majeure partie pour l'usage intérieur[1], se trouveraient mis à la disposition du commerce extérieur, en outre des espèces frappées spécialement dans ce but. Le renchérissement de l'or, produit par l'extension énorme du rôle monétaire de ce métal depuis que l'argent est déchu du sien dans une mesure importante, serait ainsi atténué, au grand profit des entreprises de toute nature.

D'autre part, la possibilité de régler *ad libitum* en or ou en argent au moyen de la monnaie conventionnelle aurait pour résultat la suppression de l'agio. Cela nous paraît démontré par ces quelques exemples.

1° Un négociant suisse établi au Japon achète une balle de soie cotée 500 francs argent, et se libère au moyen d'écus internationaux qu'il a reçus au pair de l'or. Il ne réalise donc aucun profit du fait de l'agio. Son vendeur japonais, pour qui le métal blanc n'a jamais changé de valeur, ne perd ni ne gagne, mais, avec les pièces d'argent qu'il a reçues, il peut se procurer de la monnaie nationale, se faire ouvrir un compte en banque, enfin acheter des *shirtings* anglais au pair, sans agio, puisque le négociant étranger est certain d'échanger sans perte et à volonté les écus contre de l'or ou de la monnaie de son pays, s'il le désire, en les présentant aux caisses publiques désignées dans son pays, ou plus simplement à son banquier. Ces écus, revenus ainsi à leur point de départ, soit réellement, soit d'une manière fictive par des opérations de crédit, rentreraient dans la circulation internationale pour alimenter de nouvelles affaires[2].

2° Les billets internationaux émis par l'Office central, gagés par des dépôts métalliques équivalents, pourraient jouer un rôle analogue et contribuer notamment à améliorer beaucoup la position des pays à circulation de papier déprécié. En effet, supposons un fabricant autrichien qui achète des filés de coton

1. Ces réserves sont représentées par des billets qui n'ont au dehors qu'un cours limité ; le trafic international n'en tire qu'un faible secours.

2. Une bonne partie resterait dans les pays d'Orient pour servir à la circulation intérieure, se transformer en bijoux, etc., ce qui nécessiterait des frappes fréquentes pour l'entretien de la circulation internationale.

à Manchester, et les paie avec des billets internationaux, argent émis au nom de son gouvernement par l'Office central. Le filateur anglais peut accepter des billets au pair de l'or, car en Autriche, ils seront reçus par les caisses publiques sur ce pied; en outre, ces mêmes billets serviraient à opérer des compensations à l'Office central, ou bien encore à acquérir des espèces internationales en vue d'affaires ultérieures. Grâce à cette combinaison, les difficultés résultant de l'agio sur le papier se trouveraient donc atténuées, au moins dans une mesure importante, et les États dont les finances sont actuellement en mauvais état trouveraient là, s'ils le voulaient, un excellent point d'appui pour améliorer leur crédit et pour travailler à leur propre relèvement.

Les avantages d'un pareil système, formant comme un trait d'union entre les diverses circulations intérieures, seraient évidemment considérables. Mais on ne pourrait les réaliser en tout cas qu'en écartant au préalable un certain nombre de grosses difficultés. Nous les avons examinées ailleurs en détail [1]; ici nous résumerons seulement les principales.

DIFFICULTÉS D'APPLICATION

Des difficultés peuvent sortir de deux séries de causes différentes : 1° de la complexité d'une telle organisation internationale; 2° des résistances opposées par certains intérêts sacrifiés.

Si la situation monétaire actuelle était simple et fonctionnait sans difficulté, il n'y aurait pas de raison pour y substituer une combinaison artificielle compliquée. Mais nous savons que ce n'est pas le cas. Il s'agit en définitive de porter remède à un état de choses que l'on peut qualifier d'anarchique. Dans ces conditions, il serait puéril de reculer devant les difficultés qui n'ont pas suffi pour entraver la formation d'autres Unions, et pourtant elles semblaient au début singulièrement difficiles à organiser, ce qui ne les empêche pas de fonctionner aujourd'hui à la satisfaction générale. On a déjà pris si bien l'habi-

1. *La Question monétaire*, p. 259 et suiv.

tude de ces vastes arrangements administratifs qui obligent un grand nombre d'États à la fois, en servant certains de leurs intérêts essentiels, qu'on arriverait sûrement à s'entendre aussi sur ce point. Serait-il donc si difficile de combiner un tel organisme, avec les moyens de communication rapide, les procédés de contrôle, les éléments de publicité que nous possédons actuellement? Les risques seraient minimes, avec des émissions limitées et des liquidations fréquentes. La question du faux-monnayage et de l'imitation des espèces et des billets internationaux pourrait seule présenter quelque danger. Mais avec de la vigilance on arriverait sans aucun doute à réprimer ces pratiques assez vite pour qu'il n'en résulte aucun dommage sérieux: d'ailleurs, en ce qui concerne spécialement les pièces et les billets faux, il serait bien difficile de les faire accepter par le personnel restreint, avisé et vigilant du grand commerce extérieur.

L'hostilité de certains intérêts spéciaux serait plus difficile peut-être à surmonter que les difficultés d'organisation. C'est ainsi que, dans les pays producteurs d'argent, une opposition formidable serait faite à toute proposition ayant pour but de maintenir autour des mines de métal blanc cette espèce de blocus qui les enserre et les empêche de transformer leur production en monnaie. C'est qu'en effet les propriétaires de mines espèrent toujours que, par le rétablissement de la frappe libre, suite d'une extension du bimétallisme, on arrivera à restaurer l'argent dans sa condition d'autrefois et à lui rendre son ancien prix. Ce serait pour eux, du moins ils le croient, une source de bénéfices immenses. Mais c'est là une illusion dangereuse. Tant que la circulation n'aura pas pris naturellement un niveau en rapport avec la production des mines, ou bien encore tant que celle-ci n'aura pas baissé au niveau des besoins présents, la réhabilitation de l'argent sera chose impossible. Dans l'état actuel des situations réciproques, l'ouverture des hôtels de monnaies ne réussirait qu'à encombrer la circulation, en provoquant la hausse des prix, ce qui rétablirait l'équilibre en bouleversant l'organisation économique intérieure et internationales de tous les États d'Occident. Du même coup, les bénéfices attendus par les producteurs d'argent seraient annulés. Cela revient à dire qu'un arrangement comme celui que nous proposons ne doit pas effrayer ce groupe d'intérêts, car il le

servirait plutôt en améliorant la marche générale des affaires, et, comme toute autre solution est impraticable, la faculté d'option n'existe pas.

Ainsi, en résumé, la rapide extension de la production de l'argent a rompu l'équilibre approximatif qui existait avant 1870 entre la valeur des deux métaux monétaires, sur le pied de 15 1/2 à 1. Il en est résulté, dans les rapports internationaux, qu'aucune loi ne réglemente, la formation d'un agio élevé. Comme, pour des raisons fixes et naturelles, certains pays sont amenés à se servir principalement de l'or, tandis que d'autres emploient surtout l'argent, l'agio agit entre eux à la façon d'un élément perturbateur de force variable, qui tantôt se déduit des prix nominaux, et tantôt s'y ajoute. La circulation internationale est ainsi directement et profondément troublée, tandis que les circulations intérieures, constituant autant de bassins fermés soumis à un régime légal particulier, ne ressentent les effets de la crise que par contrecoup. Il convient donc, pour remédier à cette crise très préjudiciable aux affaires, de donner à la circulation internationale une base régulière et fixe, au moyen d'un arrangement diplomatique propre à constituer une Union monétaire étendue, sans modifier en rien le régime intérieur des pays contractants. Cette Union, ayant pour but d'établir un lien entre pays à circulation d'or et pays à étalon d'argent, doit être organisée sur la base bimétallique avec rapport fixe.

Tel est le principe même du projet que nous avons été amené à formuler, après une étude longue et attentive de l'état social et économique actuel des divers pays. Il repose sur des faits précis et sur un enchaînement d'idées logique. Nous souhaitons qu'il devienne le point de départ d'études nouvelles, propres à jeter plus de lumière sur une question réputée si obscure, et à préparer l'avènement d'une solution rationnelle, qui serait un grand bienfait pour le commerce et l'industrie du monde entier.

LÉON POINSARD.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin 1895

LIVRAISON DU 1ER MAI

		Pages
GEORGE DURUY	Barras et les grandes journées de la Révolution	5
BARRAS	Fragments autographes : le 14 Juillet — le 9 Thermidor	20
	Mémoires : Madame de Staël et Talleyrand	35
PAUL BOURGET	En Terre Sainte	53
ADOLPHE CHENEVIÈRE	Revanche d'amour	73
L. THOUVENEL	Napoléon III et M. Drouyn de Lhuys en 1855	108
JEAN IZOULET	Le Suicide des Démocraties	147
TH. M. DOSTOIEVSKY	L'Éternel Mari *(2e partie)*	162
DICK MAY	Le Musée social	210

LIVRAISON DU 15 MAI

GEORGE SAND	De l'Amour	225
FRANÇOIS DE CUREL	La Nouvelle Idole	234
★★★	Europe et Japon	293
SULLY PRUDHOMME	L'Œuvre de Paul Delair	304
FRÉDÉRIC MASSON	Joséphine avant Bonaparte. — Son premier mariage	314
TH. M. DOSTOIEVSKY	L'Éternel Mari *(3e partie)*	346
TH. FUNCK-BRENTANO	L'Alimentation de Paris	381
Cte PIERRE DE SÉGUR	Une Crise ministérielle sous Louis XVI	404
GUSTAVE GEFFROY	L'Art aux deux Salons	428

LIVRAISON DU 1er JUIN

		Pages.
CH. GOUNOD	Mémoires d'un artiste *(1re partie)*	449
ÉDOUARD ESTAUNIÉ	L'Empreinte *(1re partie*	478
GASTON PARIS	Saint Josaphat	529
THÉODORE BARTH	Le Spectre rouge en Allemagne	551
FRÉDÉRIC MASSON	Joséphine avant Bonaparte. — La Révolution	564
TH. M. DOSTOIEVSKY	L'Éternel Mari *(Dernière partie)*	597
PIERRE DELBET	La Chirurgie à l'hôpital	623
CATULLE MENDÈS	Tannhæuser à Paris	651
ALFRED ERNST	Tannhæuser à Bayreuth	661

LIVRAISON DU 15 JUIN

H. TAINE	Notes de voyage en Belgique et en Hollande *(1re partie)*	673
★★★	La Stratégie du canal de Kiel	701
PAUL BOURGET	Sonnets écrits dans l'Alhambra	716
LUCIEN PEREY	L'Impératrice Catherine et le Prince de Ligne *(1re partie)*	719
ÉDOUARD ESTAUNIÉ	L'Empreinte *(2e partie)*	751
MARY DARMESTETER	James Darmesteter	804
C. DE FRISENBERG	Souvenirs d'un officier danois	817
PAUL BONNETAIN	Kerven	833
LÉON POINSARD	La Crise monétaire	876